

MARCO DELLA LUNA
PAOLO CIONI

Apprenez à défendre votre liberté mentale

NEURO-ESCLAVES

Techniques et psychopathologies
de la manipulation politique,
économique et religieuse



Préface de
Thibault Philippe

**2^e ÉDITION
MISE À JOUR
ET AMPLIFIÉE**

Vérités Cachées

**MACRO
EDITIONS**

MARCO DELLA LUNA et PAOLO CIONI

Manuel scientifique d'auto-défense

NEURO-ESCLAVES

Techniques et psychopathologies

**de la manipulation politique, économique et
religieuse**



www.macrolivres.com

Pour de plus amples informations sur cet auteur et sur cette collection visitez notre site www.macrolivres.com

Titre original : NeuroSchiavi - Come liberarsi dalla manipolazione psicologica, politica, economica e religiosa

© 2011 Macro Edizioni / du Groupe d'Édition Macro, Cesena - Italie

coordination éditoriale	Chiara Naccarato
traduction	Françoise Vital et Nicoletta Forcheri (chapitre 12)
révision	Marylène Di Stefano
couverture	Matteo Venturi et Luca Gardelli, Cesena - Italie
mise en page	JMD srl comunicazione e marketing, Como - Italie
eBook	Sergio Covelli - Pecorenerecords

1^{re} édition mai 2012

© 2011 **Macro Éditions**

Collection « Vérités Chachées »

www.macrolivres.com (France)

www.macroedizioni.it (Italie)

Via Bachelet, 65

47522 Cesena - Italie

ISBN 978-88-6229-473-7

NEURO-ESCLAVES

À la mémoire
d'Ivan Petrovitch Pavlov
et de ses chiens

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement

Avant-propos

Préface

Note à la deuxième édition italienne

Introduction

Chapitre 1 : De la manipulation en général

La manipulation comme exigence politico-économique

Caractères généraux du système de pouvoir actuel

Le problème de l'élément motivant

Croyances illusoires en tant que ressources pour gouverner

L'école dans la réalité

École, compétence, conscience

Maintenir les connaissances séparées

Les trois branches de la domination

Pour une étude organique de la manipulation

Chapitre 2 : L'esprit et ses bugs

Fonctions et actions inconscientes de la psyché : le « divisé »

La conscience superflue : le « divisé » inconscient

Psychanalyse ou conditionnement opérant ?

Apostats par conformisme et sous-personnalités

Chapitre 3 : Cerveau, émotion, connaissance et comportement

Le système nerveux

Réseaux neuronaux et neurotrophisme

Fonctionnement du cerveau humain

Émotions : définitions et propriétés

Le laboratoire des émotions

Distinguer les expressions spontanées des expressions étudiées

Manipulation des émotions

Neurones miroir, simulation, apprentissage : vers une nouvelle pédagogie scientifique

Chapitre 4 : Modifier les certitudes

Neurones et conviction : le problème des modèles

Une récente métaphore hydraulique

La dynamique des croyances

Jouer avec les croyances

Fonctions et stratagèmes des émotions

Bases scientifiques du « viol » de l'esprit

Chapitre 5 : Propagande et marketing: électeurs et consommateurs

Manipulation cognitive : SIP, TFR, INPS

Manipulation sémantique et sensorielle

Hypnose conversationnelle

Obama, Hypnobama

Manipulation cognitive et gouvernance sociale

La remarquable illusion de la démocratie

Shock and awe doctrine : le capitalisme des désastres

Debunking

Méthodes de debunking

Leviers cachés dans la tête du « divisé »

Misère et duperies des messages politiques

Publicité

Achat impulsif

Évolution et projection du marketing

Le « divisé » grégaire et son dieu

Nés sans liberté

Autres armes de persuasion

Propagande, publicité et rôle « spirituel » de la course au profit

Chapitre 6 : Les dynamiques religieuses

Manipulation divine : le « divisé » du dévot

Gestion des constructions

La théocratie et autres exploitations du « divin »

Énergies, vibrations, fréquences et escroqueries

Spiritualité : cheminements de croissance personnelle et gadgets divers

Manipulation de la thymie : le « divisé » existentiel

Chapitre 7 : Principes actifs de la manipulation spirituelle

Conversion à la spiritualité en tant que processus de « désapprentissage » et thought reform (réforme de la pensée)

Modes d'incitation à des vécus de spiritualité

Ivan Petrovitch Pavlov : le « divisé » malléable

Dans le sillage de Pavlov

Manipulation spirituelle : modalités concrètes de mise en œuvre

L'impuissance de la raison : le « divisé » sans nautonier

Manipulation soft : le « divisé » au bain-marie

Molécules spirituelles : le « divisé » et la chimie

Au sein de l'Opus Dei

Chapitre 8 : Manipulations laïques

Typologie

Manipulation pour le vrai macho : le « divisé » du légionnaire

Emprisonnement, torture, aveu

Tortures lentes et profondes

Capitulation : facteurs internes

Brainwashing, le lavage du cerveau

Endoctrinement conditionnant

Conditionnement par le discours persuasif

Conditionner les masses

Intermède : cœurs de l'Est

Conformisme et automatisme : le respect machinal

État totalitaire et pensée totalitaire

Manipulation collective extrême

Le « gourou » totalitaire et ses fidèles

Mobbing, bossing, straining

Autorité judiciaire et violence mentale

Chapitre 9 : Manipulations de la psychiatrie et de la psychologie

Préambule

Psychologie et psychiatrie

Diagnostic psychiatrique : maladies mentales ou troubles psychiques ?

Effets secondaires et préjudices iatrogènes causés par médicaments et psychothérapies.

Conditionnements culturels et médiatiques.

Malpractice : la faute professionnelle en psychiatrie et en psychologie

Graves inadéquations quant aux expertises psychiatriques

Formulation des missions à l'expert de justice : inévitables

distorsions de compréhension ?

Opinio legalitatis

Psychiatrie imposée : le TSO (traitement médical obligatoire)

Le jeu de l'irresponsabilité

Médicalisation, psychiatrisation, étiquetage

Chapitre 10 : Le problème psychopathologique

La paranoïa

Le groupe charismatique en tant que ressource thérapeutique

Constructions sociales et religieuses

Sont-ils malades ?

Dépendances morbides

Lorsqu'ils tuent

Chapitre 11 : Conditionnements chimiques et électromagnétiques : les nouvelles frontières

Dépendances chimiques

Phéromones ou phérormones

Les messages subliminaux

Au-delà des messages subliminaux : télévision et neuroplasticité

Expériences et applications de l'OSS, la CIA et du NSA

Électrochoc

Privation sensorielle et autres délicatesses

Le projet Monarch : réalité ou imagination morbide

L'homme terminal

Hypnose

Bases scientifiques des armes électroneuronales

Attaque électromagnétique

Armes sonores non létales

Décodage et clonage des ondes cérébrales

Chapitre 12 : les mécanismes de défense

Les mécanismes de défense mentale et relationnelle

Les circonstances à risques

Les défenses chimiques et physiques

Les défenses légales : le délit de plagio

Les défenses légales : l'extorsion, l'escroquerie, le délit d'incitation, l'abus de faiblesse

Les défenses légales : le délit de manipulation mentale

Les règles proposées pour combattre la manipulation mentale et pour réduire les dommages qui en découlent

Propagande libérale et propagande scientifique

L'éthique des neurones miroir

Annexe : Comment inventer un syndrome et un marché pour les psychotropes

Partie I :

le diagnostic du trouble du déficit de l'attention/hyperactivité (TDA/H)

Partie II :

la thérapie du trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA/H)

Postface

Bibliographie

Les auteurs

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage a pour but de traiter de la manipulation mentale et neurale de manière organique et systématique, autant qu'il est possible, en comblant une lacune de plus en plus sensible devant l'importance que prend l'emploi des techniques avancées de surveillance et de conditionnement dans la gestion de la société, et au vu de la dramatique transformation de la période en cours :

✓ de manière organique, en montrant l'interaction de la manipulation mentale et neurale et de l'économie, la politique, le droit, la guerre, en fonction d'instruments de gestion de la société et de l'individu. La manipulation est pratiquée dans des objectifs précis et parfois complexes et stratégiques ; si ces objectifs sont incompris, ainsi que le rapport manipulation/objectifs, on n'aura de celle-ci qu'une idée abstraite et peu efficace, et nos chances de la reconnaître et de la neutraliser resteront minimales ;

✓ de manière systématique, en traitant de ses fondements, de ses principes, de ses méthodes – méthode mentale et neurale, collective et individuelle –, en ciblant également l'approfondissement des fondements et des mécanismes mêmes organiques, ainsi que de nombreuses et considérables applications. Tout cela cependant sans la prétention d'inventorier et d'analyser en détail chacune des innombrables formes phénoméniques de manipulation, pratiquées dans le monde dans leurs diverses situations et leurs différentes finalités, en particulier de certaines techniques de manipulation qui font l'objet de disciplines et d'études spécialisées – comme celles qui se réfèrent à l'hypnose, à la PNL (programmation neurolinguistique), à la guerre

psychologique, aux psychothérapies, ou aux domaines rééducatifs comme les traitements de réinsertion sociale des condamnés (« manipulation » est, évidemment, une vox media, un terme neutre, non connoté négativement), à la psychologie légale – et qui dérivent de principes généraux et de mécanismes examinés et approfondis dans ce livre.

Il faut encore ajouter que cet ouvrage, sans prétendre élaborer une psychopathologie exhaustive de la manipulation mentale et neurale, analyse, toujours au niveau organique, les troubles les plus importants causés par l'application de diverses techniques manipulatrices plus ou moins violentes et invasives, aussi bien verbales, situationnelles, relationnelles que physiques.

Il fournit, en outre, des indications pour le traitement de ces troubles, au niveau individuel comme au niveau social, souhaitant pour l'efficacité de leur traitement, la constitution et la formation d'une figure spécialisée en psychologie et en psychiatrie des urgences, ou dans un domaine affiné. Enfin, on y trouve une série bien structurée et raisonnée de conseils visant à se protéger et à protéger autrui contre les différentes formes de manipulation, à défendre notre liberté et notre intégrité mentale, si besoin par le biais d'instruments juridiques.

Nous prions nos lecteurs, vu l'ampleur et la multiplicité des sujets traités dans cette matière incommensurable, de bien vouloir nous pardonner les éventuelles incohérences, les inévitables aspects incomplets et la distance à l'homogénéité idéale vers laquelle tout livre tend, mais qui n'est pas toujours conciliable avec la réalité à traiter. Quelques assertions dérivant d'études et de sources sont

encore en cours de vérification, comme il est du reste normal en recherche scientifique. Toute proposition sera la bienvenue et prise en considération pour de futures éditions. En conclusion, « Neuro-Esclaves » présente une série de propositions et de conseils pour reconnaître, prévenir, neutraliser, décourager, réprimer la manipulation sous ses différentes formes, dans la mesure du possible et par tous les moyens : techniques, sociaux, culturels, pédagogiques, législatifs, comportementaux, métacognitifs, etc.

Les propositions du livre se référant aux expériences personnelles des auteurs sont indiquées par le sigle (PC) en ce qui concerne Paolo Cioni, et par le sigle (MDL) en ce qui concernent Marco Della Luna.

AVANT-PROPOS

Le débat public, critique et intellectuel, à l'égard des systèmes de dominance de sociétés et de leurs divers instruments, prend naissance dans la France révolutionnaire ; il n'avait jamais existé auparavant, si ce n'est à l'époque classique de la Grèce. Nous sommes donc particulièrement honorés et satisfaits que la première édition à l'étranger de notre ouvrage, dédié aux techniques psycho-physiologiques de domination collective et individuelle, soit publiée en langue française.

Neuro-esclaves est une œuvre considérable, approfondie, qui vise à éclairer la réalité psychologique de l'homme dans ses ressources latentes et ses faiblesses cachées, et à sauvegarder la liberté de pensée et de volition. Partant de la neurophysiologie pour toucher la moderne propagande politique, elle vise à fournir des connaissances scientifiques, pratiques et soigneusement mises à jour, pour reconnaître, analyser et neutraliser les instruments de dominance psychologique du corps social et des individus. Des instruments propres à maîtriser le comportement collectif et l'opinion publique ; des instruments devenus très puissants grâce à d'importants investissements financiers dans la recherche, poussée jusqu'en milieu privé et militaire, et grâce aux découvertes réalisées en neurosciences et en psychologie expérimentale ; des instruments qu'on ne « voit » pas, qu'on ne « comprend » pas, qu'on ne peut même pas imaginer sans connaître ces découvertes. Et pourtant, la plupart sont couramment appliqués en communication politique. Barack Obama leur doit, par exemple, son triomphe. Partant de la mauvaise situation militaire et de la

situation économique explosive des États-Unis, le personnage crédible et messianique d'Obama a été construit avec la promesse de résoudre les gigantesques problèmes de la superpuissance en déclin, cela bien qu'il n'eût en réalité aucune qualification pour y parvenir. Cette opération, qui a permis au pouvoir en place de bénéficier à nouveau d'un large consensus populaire, a été possible grâce à l'utilisation des mécanismes inconscients et irrationnels des processus cognitifs. Maintenant, Barack Obama et son administration sont en train de trahir le rêve qui les avait portés aux nues, vu que, comme nous l'avions prévu, les problèmes réels résultent bien au-dessus des moyens dont ils disposent, et le consensus populaire est tombé à 40 % en juillet 2010. Si d'amples contestations populaires devaient se produire suite à la récession, le gouvernement américain disposerait d'autres techniques, de caractère physique celles-ci (électromagnétique et acoustique) pour les étouffer. On parle désormais presque ouvertement d'implants chirurgicaux, de stimulateurs radio dans le cerveau, ainsi que du projet HAARP et des chemtrails, aux fins de la manipulation neurale d'entières populations par un « arc-antenne » électrique permettant de provoquer une pluie électromagnétique sur une zone prédéterminée qu'on veut « traiter ». En effet, les neuroscientifiques ont découvert que le fonctionnement des neurones et les réseaux neuraux ont des lois plus complexes que celles que l'on apprend habituellement, des lois qui permettent des formes de conditionnement beaucoup plus articulées et pénétrantes. De plus, des lois spéciales, très surnoises, ont déjà été adoptées. Elles permettent d'affronter la protestation et la révolte sociale et d'assurer la « continuité du gouvernement » à tout prix, y compris par la suppression, ou la suspension, des droits

civils constituant les “véritables” fondements de la République nord-américaine¹.

Ces options américaines pourraient bien devenir européennes dans un scénario de déclin et d'appauvrissement continu (Allemagne exclue), de restriction de l'État providence, c'est-à-dire des services sociaux, mais encore des revenus, de la sécurité en matière de risques professionnels, alors qu'aucun des pays les plus puissants n'est en état de payer sa dette publique, cela au moment où l'euro lui-même entre en crise (une monnaie qui n'est pas unique comme on veut bien le faire croire, mais un système de parité fixe entre plusieurs monnaies internationales, chacune reposant sur une dette souveraine séparée). Afin de poursuivre des objectifs économique-financiers à l'échelle mondiale, correspondant à des intérêts élitaires de finance internationale, un règlement est tombé sur les nations européennes – rarement consultées à travers le vote démocratique – du haut du Conseil européen par une procédure mécanique, règlement qui est en train de dissoudre un patrimoine de plusieurs siècles, celui des civilisations européennes, culturel en particulier. Maintenant que l'Europe, exception faite de l'Allemagne, est désormais en net déclin, encore dépourvue de références, la production tant recherchée de « consensus » ou d'obédience à travers le conditionnement des cerveaux est en train de démontrer toutes ses limites et fait donc place au « dissensus ». La théorie des « cycles de civilisation » de Giambattista Vico explique que même les cerveaux endormis tôt ou tard se réveillent, sous l'effet des mémoires ancestrales et des besoins primaires de survie, et qu'alors les populations passent à des réactions collectives.

Parmi les nations européennes, la nation française apparaît aujourd'hui la plus active et la plus consciente face à ces menaces, mais aussi la mieux dotée en ressources aptes à neutraliser la dérive vers un effacement des droits politiques et de l'identité culturelle. Pour cette raison, nous espérons que les lecteurs ne feront pas de ce livre un usage limité à la sphère privée, mais l'introduiront dans leur vie sociale.

MARCO DELLA LUNA

PRÉFACE

de Marcello Pamio (www.disinformazione.it)

Dans la rédaction de l'ouvrage *Il lato oscuro del nuovo ordine mondiale* (« Le côté obscur du nouvel ordre mondial ») paru chez Macro Edizioni, je me suis occupé, bien que de façon marginale, du « contrôle mental ». Sujet qui sous-tend des connaissances scientifiques spécifiques quant au fonctionnement du cerveau et du psychisme, ainsi que la capacité d'expliquer par quels moyens et de quelle manière la vie de millions de personnes est influencée et conditionnée du matin au soir, jusque... dans leurs rêves.

Traiter de cette matière est une tâche difficile, tout comme il est difficile d'accepter ces connaissances pour qui est encore inconscient au moment d'ouvrir ce livre, pour qui préfère des certitudes plus confortables, plus tranquilles, comme les histoires que nous raconte la « pensée unique » à propos d'une société de liberté, de droits, de légalité, de démocratie. Marco Della Luna, avocat et psychologue, et Paolo Cioni, psychiatre spécialisé en neurosciences, professeur à l'université de Florence, ont réussi cet exploit.

Derrière la démystification officielle (tentative du système de démonter et de réfuter de semblables informations, d'en démontrer l'absence de bien-fondé), la manipulation des masses a eu lieu et s'est dramatiquement consolidée dans le passé ; aujourd'hui, on la pratique régulièrement dans chaque domaine – économique, financier, politique, informatif, publicitaire,

religieux, pharmaceutique, scolaire, spirituel, etc. – de notre existence.

Par exemple, nous entrons dans un supermarché pour acheter un produit particulier, lequel la plupart du temps ne nous sert pas réellement, mais nous avons été « poussés » par la publicité à ressentir le « besoin » et la « nécessité » de l'avoir. Si nous analysions avec honnêteté et humilité notre chariot d'achats, nous pourrions nous rendre compte quels sont les produits qui sont effectivement utiles à notre alimentation et ceux qui ne sont par contre que des cochonneries chimiquement nuisibles au corps, mais largement mises en avant à la télé ! Malgré ça, nous sommes convaincus de les avoir choisis nous-mêmes.

Quand nous entrons dans un bureau de vote et que nous votons un candidat politique – il s'agit de démocratie représentative –, son nom, ce n'est pas nous qui l'avons choisi, mais les secrétariats des partis qui nous l'ont soufflé, et en effet, une fois élu, il ne sera que l'une des nombreuses marionnettes du pouvoir économique et ne répondra qu'à ce dernier et non aux électeurs ! Malgré ça, nous sommes convaincus que les élections sont l'expression même de la démocratie.

En lisant un quotidien quelconque ou une revue, il nous est impossible de recevoir une information correcte parce qu'un journaliste n'est pas libre d'écrire et de rapporter objectivement les nouvelles, du simple fait qu'il doit répondre au directeur, lequel doit répondre à l'éditeur, et ce dernier aux actionnaires. En général, ce sont vraiment les actionnaires – soit toujours le même pouvoir économique – qui dirigent la ligne éditoriale des quotidiens et des médias.

La télévision est fiction à cent pour cent. Tous les programmes, du divertissement à la pseudo-culture, sont conçus pour vendre des espaces publicitaires ou pour faire croire qu'il existe une liberté d'information et d'expression, mais il n'en est malheureusement rien. Aujourd'hui, la totalité des médias au niveau planétaire (quelques groupes sont en train de se fondre, en créant un ou deux oligopoles mondiaux) est contrôlée par un groupe de banquiers privés, les mêmes qui ont la gestion de la souveraineté monétaire de pays entiers. Ce n'est pas un hasard si l'information (informer, in-former, donner forme) donne forme à notre conscience et à nos croyances : le contrôle des nouvelles, mais aussi des programmes de divertissement, est d'importance capitale pour le système. Toutes les grandes dictatures ont toujours commencé par contrôler l'information.

Vous avez compris que la manipulation est essentielle au système qui la met en œuvre.

Le but est « d'orienter », de « guider » les personnes vers un objectif non déclaré, mais bien précis (économique, politique, religieux, social, culturel, etc.) et prémédité, tout en empêchant évidemment que cet objectif soit mis en lumière – c'est-à-dire qu'on en prenne connaissance et qu'on en parle. Pour être bref, on veut le « contrôle de l'homme sur l'homme », et on est en train de le réaliser par tous les moyens, licites et illicites.

L'un des moyens préférés aujourd'hui, utilisé en synergie avec d'autres comme, par exemple, le pouvoir économique, et analysé dans le fameux traité Euroschiavi (« Euro-esclaves »), c'est la « peur ». La peur paralyse les consciences, transforme les personnes en véritables

automates, disposées à accepter n'importe quoi. Cette technique a un nom bien précis : c'est la stratégie du choc. Elle enseigne qu'en mettant la population en état de choc (peur), on peut obtenir le consentement nécessaire à réaliser une action contraire aux valeurs et aux intérêts de la population même. L'attaque aux tours jumelles du 11 septembre 2001, pour ne donner qu'un exemple banal, a-t-elle ainsi été organisée, planifiée par Oussama Ben Laden depuis les cavernes du Pakistan pour frapper et blesser les États-Unis ou rentre-t-elle dans la stratégie du choc pour faire accepter à la population (en état de choc psychologique, « hébétée », par cette tragédie) la guerre contre l'Irak, contre l'Afghanistan (la prochaine contre l'Iran), et durcir les lois sur la liberté ? Faire en sorte que le second avion entre en collision avec la tour quelques minutes après le premier, le temps de permettre aux journalistes et aux caméras de télévision de reprendre en direct l'événement et de le diffuser en mondovision (l'impact a été vu par au moins 2 milliards de personnes), a formé une pensée collective, créé un « égrégore » de peur, de terreur et d'insécurité parmi les plus puissants jamais réalisés dans l'histoire de l'humanité. George Walker Bush a raison de dire que, depuis ce jour-là, le monde n'est plus le même !

Il y a différentes « constructions », différentes « formations mentales » créées et introduites ad hoc dans la société pour conditionner les gens ; pour n'en citer qu'une parmi tant d'autres : la « croyance » que tumeur (tumeur, tu-meurs) signifie forcément la mort. Le diagnostic d'une tumeur porte en soi la condamnation à mort, et cela à cause de parcours thérapeutiques officiels désastreux qui ne contemplent pas l'être humain dans sa globalité, et ne contemplent pas non plus (on se demande bien pourquoi)

les parcours thérapeutiques économiques (interdits, malgré leurs résultats, en tant qu'hérétiques). Depuis 1970, des centaines et des centaines de milliards de dollars ont été investis (dans les caisses des lobbies pharmaceutiques) pour arriver au troisième millénaire avec 150 000 morts par an en Italie (une donnée certainement par défaut), et plus de 1 700 000 morts en Europe ! Cette dangereuse croyance, figée dans notre ADN depuis des décennies, donne à penser – grâce aux savants, ces lumières de la science – aux masses populaires que la chimiothérapie a des résultats positifs sur la guérison, alors que le taux de survie à cinq ans s'élève à environ 2,1 % (selon une recherche oncologique publiée par la plus importante base de données mondiale en médecine : www.pubmed.gov), ce qui signifie qu'environ 98 % de malades ne survivent pas, malgré de belles paroles encourageantes...

Une autre forme de manipulation, peut-être la plus inquiétante, concerne l'utilisation d'ondes électromagnétiques à des fréquences bien déterminées. Le cerveau humain, telle une antenne de réception, est très sensible aux ondes et ça, les groupes militaires qui travaillent pour le système le savent très bien. Ce n'est pas un hasard si le projet militaire top secret nommé Pandora concernait justement des études sur les effets des micro-ondes sur l'homme, dans le but de conditionner à distance les actions d'un individu ou de pousser à bout un prisonnier subissant un interrogatoire. Des systèmes de communication neurologique sont en marche pour tenter d'annuler la pensée indépendante et de contrôler l'activité sociale et politique à l'avantage des sempiternels intérêts. Les preuves ne manquent pas et en effet, la Signals Intelligence (Renseignement d'origine électromagnétique)

de la N.S.A. (National Security Agency, l'agence gouvernementale pour la sécurité nationale) effectue aujourd'hui la surveillance des cerveaux humains en codifiant le potentiel émis par le cerveau (3,50 Hz à 5 milliwatt). Est-il possible, de l'extérieur, à l'aide de fréquences ciblées, d'induire des individus ou des groupes d'individus à agir contre leurs propres convictions et intérêts ? La réponse, vous la trouverez dans ce livre, et elle ne sera pas très agréable.

Quand nous serons tous connectés à des serveurs à travers l'utilisation de puces électroniques sous-cutanées – déjà en cours de réalisation dans de nombreux pays européens –, il sera peut-être trop tard. Rappelons, en outre, que ces puces contiendront toutes nos données biométriques (poids, taille, couleur des yeux, empreintes digitales et bientôt aussi l'ADN, etc.), notre carte d'identité, notre carte vitale (avec toutes nos maladies depuis notre enfance, nos allergies, nos intolérances, les interventions subies, etc.) et, pour terminer en beauté, notre compte bancaire ! Tous les flux bancaires, les transferts d'argent, seront effectués sous forme électronique si nous n'en prenons pas conscience et ne l'empêchons pas avant. Les billets feront place à l'argent virtuel, et c'est alors que la plus grande forme de contrôle que l'humanité ait jamais connue, sera réalisée : il sera en effet possible de bloquer à n'importe quel moment la vie d'un individu ou d'un groupe social gênant.

Les flux monétaires mondiaux sont déjà gérés aujourd'hui par des oligarchies, c'est-à-dire par des banquiers internationaux (le fameux « système ») qui contrôlent les banques centrales, les institutions financières de la planète et tous les grands groupes de

l'agroalimentaire, du secteur pharmaceutique, de l'énergie, des télécommunications, du divertissement, etc. Ces messieurs, tous membres de loges maçonniques occultes et de groupes élitaires comme le club Bilderberg, la commission Trilatérale, le Council on Foreign Relations ou CFR (« Conseil des relations étrangères »), le Royal Institute of International Affairs ou R.I.I.A (« Institut royal pour les affaires internationales »), etc., à travers les organisations supranationales comme l'Organisation mondiale du commerce, l'Organisation mondiale de la santé, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale, etc., sont en train de mettre en pratique les politiques mondialistes dont nous venons de parler, pour la domination de l'homme sur l'homme ou, plus exactement, de l'homme sur l'ADN.

Les organismes génétiquement modifiés (les OGM) rentrent de plein droit dans une telle opération ! Personne n'en veut (70 % des consommateurs ont dit non), et malgré tout, les groupes industriels, Monsanto (Pharmacia, aujourd'hui Pfizer) en tête, dépensent des milliards de dollars, sponsorisent la politique, pour nous les faire mettre sur notre table. Pourquoi ? Comment est-il possible qu'une entreprise – dont le chiffre d'affaires dépend de ses propres consommateurs – aille contre les intérêts de ces derniers ? Mais c'est très simple ! Des recherches britanniques, réalisées il y a quelques années, ont démontré, paraît-il, que les OGM affectent des organes comme le foie, les poumons, le cerveau et... notre ADN ! Le hasard veut que l'épigénétique ait démontré, depuis environ dix ans et contrairement à ce qu'a toujours affirmé la génétique classique, que « nous ne sommes pas nos gènes », c'est-à-dire que l'environnement extérieur, y compris nos pensées et nos émotions, est capable de

modifier nos gènes et notre ADN.

Voilà une révolution copernicienne qui tombe à pic dans le contexte de cet essai, car, si l'environnement extérieur est important au point de modifier la chaîne de la vie, cela signifie que les stratégies mises en œuvre par le système – le contrôle mental étant l'un de ses instruments – ont pour cible l'ADN lui-même. Nous possédons toutefois les instruments pour riposter à une telle ingérence.

Commençons donc à « raisonner jusqu'à la limite du possible », en changeant surtout notre « façon de penser ». Éteignons notre téléviseur et évitons les canaux officiels d'information (papier imprimé), de propriété des multinationales qui instillent dans l'âme humaine la peur avec leurs nouvelles terroristes et leurs bulletins de guerre. Alimentons-nous de façon saine et complète, à base d'aliments vivants et non morts comme les produits industriels, vu que « nous sommes faits de ce que nous mangeons », et enfin, ne sous-estimons pas l'importance de l'aspect émotionnel : tout excès, quel qu'il soit (colère, peur, etc.), crée toujours un déséquilibre, et un déséquilibre prépare le terrain biologique aux attaques (virus, bactéries, messages, ondes hertziennes, etc.).

En conclusion, entraînons-nous à « l'auto-observation » et à « l'auto-conscience ». Observons-nous tandis que nous parlons, écoutons, discutons ou faisons n'importe quoi d'autre, même la chose la plus banale. Si nous ne sommes pas « conscients d'être conscients », si nous ne sommes pas « attentifs au moment présent », tous les jours, en achetant un produit, en lisant un journal, en regardant la télé, en discutant avec le directeur de notre banque, etc., comment pourrions-nous espérer vivre une

vie qui soit « nôtre » ? Ne pas succomber au contrôle mental ? Si nous acquérons la connaissance scientifique de cette menace, et si nous maintenons notre conscience vigilante et présente, active, sachant que notre psychisme ne peut pas s'imperméabiliser aux attaques extérieures, mais peut en grande partie les éviter, s'immuniser contre leurs effets et réagir quand elles réussissent à faire brèche, alors nous jouirons certainement d'une protection en plus, efficace contre toute attaque extérieure.

Padoue, juin 2008

NOTE À LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

La première édition de la version originale, *Neuroschiavi*, s'étant par bonheur épuisée en quelques mois, nous présentons cette édition revue et corrigée. Nous avons notamment clarifié quelques passages, facilité la compréhension de quelques termes scientifiques et procédé à de nombreuses corrections.

Nous avons décidé de développer davantage certains sujets spécifiques, comme les rapports entre manipulation et sociologie, comme le rôle fascinant (souvent laissé dans l'ombre) de l'électromagnétisme dans le fonctionnement du cerveau et la problématique des psychotropes dans l'enfance et l'adolescence. Ce sont là des thèmes qui ont particulièrement suscité l'intérêt du public, voire des spécialistes.

À la demande de nombreux lecteurs, nous avons considérablement enrichi les parties consacrées aux moyens de défense psychologiques, comportementaux et juridiques contre le conditionnement.

Enfin, nous avons complété et mis à jour les références bibliographiques à la demande, notamment, des lecteurs professionnels et universitaires des départements de psychologie et neurosciences.

En ce qui concerne les croyances religieuses de nos lecteurs, nous voulons souligner que cet ouvrage se distingue par son caractère scientifique et non pas mystique, métaphysique ou philosophique. Il examine et traite les phénomènes religieux en tant que réalités psychiques, subjectives, dans leurs effets observables, en

se basant sur des données empiriques et contrôlables. Cet ouvrage ne s'occupe pas du problème de l'existence ou de l'inexistence objective d'entités métaphysiques telles que « Dieu » ou « Esprit », et ne traite pas non plus de la possibilité de l'existence d'un esprit divin qui animerait et inspirerait les esprits des personnes, ni de tout autre objet de foi, en tant qu'hypothèses non démontrables ni contrôlables, donc dépourvues de valeur cognitive (même si celles-ci ont une portée psychique et sociale).

Un remerciement particulier va à notre ami Roberto Tenani pour sa précieuse collaboration de réviseur et de correcteur des épreuves, ainsi que pour ses conseils.

Mantoue, Florence, septembre 201

LES AUTEURS

INTRODUCTION

Civilization advances by extending the number of operations we can perform without thinking about them.

ALFRED NORTH WHITEHEAD

Many people are hypnophiles, anxious to daydream and day-sleep throughout their lives.

JOOST A. M. MEERLOO

Plus que conquérir et préserver sa liberté, l'homme s'est toujours ingénié à limiter celle de ses semblables ; dominer et exploiter les autres êtres humains et protéger la position dominante acquise fait partie de toute son histoire. La « dominance », depuis toujours, mais aujourd'hui plus que par le passé, dépend en partie des armements et de la force, mais surtout de la capacité de contrôle des opinions, des émotions et des comportements – en particulier dans les systèmes sociaux gouvernés à travers le consensus, les fameuses « démocraties ».

Pour conquérir et maintenir la dominance, outre une technologie constamment mise à jour (qui embrasse désormais la biologie, l'acoustique et l'électronique), la coopération (consciente ou inconsciente) d'êtres humains est indispensable. Voyons la pyramide sociale : d'un côté un cercle restreint de personnes conscientes, participant sous différentes formes et mesures aux bénéfices réels du pouvoir ; de l'autre, des catégories plus nombreuses, d'autant moins conscientes qu'elles ne participent pas aux bénéfices, mais sont accablées par les coûts du système. Pour pousser les personnes à coopérer à un système qu'elles ne comprennent pas, on manipule aussi bien

leurs besoins, leurs peurs, leurs émotions que les informations données sur la réalité, la connaissance de soi, et celles qui concernent la société et le monde ; et, bien entendu, on camoufle ce travail de manipulation de manière à ce que la représentation de la réalité apparaisse naturelle.

Tout ceci advient par les agissements d'individus ou d'organisations plus ou moins diffuses et organisées, et s'applique à des individus comme à des groupes, des catégories, des peuples. La perspective psychologique est donc inséparable de la perspective sociologique. Elle doit savoir comment le contexte social modèle les schémas mentaux et les comportements individuels, et comment se structurent et se dirigent les comportements collectifs.

Les techniques de manipulation, mises en œuvre sur la population par de puissantes organisations (souvent peu identifiables), sont indubitablement devenues plus agressives, plus pénétrantes et inquiétantes à la suite des récentes découvertes scientifiques et technologiques qui permettent de surveiller et par là même d'influencer directement le fonctionnement du psychisme ou du système nerveux central. Mais, justement à cause de leur puissance, il n'est pas rare qu'elles finissent par produire des troubles mentaux et somatiques – chez les individus comme dans les groupes sociaux, à partir de la famille, ou dans les organisations religieuses, militaires, les entreprises – au moyen, par exemple, de différentes formes de mobbing (stress par harcèlement) et de straining (stress d'effort), respectivement finalisées à inciter un travailleur à une plus grande malléabilité, voire à donner sa démission, ou à une meilleure efficacité dans son travail. Le psychologue et le psychiatre (comme le

sociologue et le juriste, chacun dans son domaine) se trouvent de plus en plus fréquemment contraints de s'occuper de malaises, de syndromes, de psychopathies. Ces anomalies sont rapportables au conditionnement, qu'il soit individuel ou environnemental, visant à soumettre un individu ou des groupes d'individus à l'autorité d'une organisation, ou à imposer à des populations entières des valeurs et des styles de vie, ou encore des états d'alarme ou des penchants politiques et belliqueux, si nécessaire par l'usage médiatique du terrorisme dans le cadre de la stratégie du choc dont nous parlerons au [chapitre 5](#).

Pour les personnes traumatisées ou atteintes à différents niveaux par de telles pratiques, le professionnel se trouve en devoir d'élaborer des parcours de guérison afin de les aider à sortir de cet état et à récupérer, retrouver, redécouvrir leur identité propre. Ce livre est la première œuvre systématique, bien qu'évidemment non exhaustive, en matière de psychopathologie du conditionnement mental et neural, ayant pour finalité le diagnostic, la prévention et le traitement, en décrivant les principales procédures de chacun des niveaux de ces processus, du niveau verbal et cognitif jusqu'au niveau chimique, afin de fournir un maximum de données, de façon intégrée et critique, au chercheur, au professionnel et au clinicien.

La manipulation est socialement devenue envahissante : elle oriente ou désoriente tout secteur de la vie sociale et individuelle de façon inimaginable. Tandis que vous versez les mensualités de votre prêt bancaire, savez-vous que votre conviction d'avoir réellement reçu un prêt n'est autre que le fruit d'une manipulation ? En réalité, vous n'avez reçu aucun prêt, vous êtes en train de payer des intérêts

de morceaux de papier qui ne sont couverts par aucune réserve d'argent, et vous remboursez de l'argent qui ne vous a jamais été prêté et qui ne pouvait pas l'être parce que la banque n'en était pas en possession². Et, comme vous, des centaines de millions de personnes dans le monde le font, inconscientes de cette réalité, en contribuant donc activement à leur insu à leur propre exploitation. Et c'est sur ce comportement collectif, généré par la manipulation de la perception de la réalité économique et juridique, que se maintient le système du rapport pouvoir/richeesse mondiale dans lequel nous vivons. Toute la bulle financière et monétaire, dont l'explosion est en train de renverser l'économie mondiale, a été construite à des fins lucratives par duperie, c'est-à-dire en nous faisant accepter comme valeurs réelles des toxic assets ou actifs toxiques, c'est-à-dire des faux titres, des fausses valeurs. Les quelques personnes qui ont compris ce mécanisme ont, dans la plupart des cas, tenté de l'utiliser pour s'enrichir. Cependant, depuis quelque temps, nombreuses sont celles qui commencent à utiliser cette compréhension pour se libérer de l'exploitation économique.

En effet, la crise financière montante de ces derniers temps, manifestement structurelle et non pas conjoncturelle, pousse nombre de personnes à réfléchir sur les modèles économiques officiels, néo-monétaristes et libéraux, enseignés dans les universités, avalisés par les autorités monétaires et mis en œuvre par les gouvernements. Pour sauvegarder le système bancaire ainsi que l'économie réelle, les gens voient bien que les autorités monétaires elles-mêmes et les gouvernements (américain et britannique en particulier) sont en train d'abandonner rapidement des modèles qu'ils proclamaient

et défendaient, il n'y a pas plus d'un an, comme étant les seuls modèles efficaces. En fait, ceux-ci ayant creusé un gouffre d'environ 756 000 milliards de dollars de papier froissé, avec lequel nous sommes maintenant aux prises, il leur faut adopter des modèles contraires – des modèles bannis un an plus tôt car définis comme insensés, étatistes et socialistes – comme les actuelles interventions gouvernementales sur les sociétés américaines. En réalité, on savait alors très bien – il existait une abondante littérature économique très explicite – que les modèles néo-monétaristes et libéraux, avec leur financiarisation totale de l'économie, étaient trompeurs (voilà un mensonge culturel) et qu'ils étaient en train de préparer le désastre en cours. Mais comme c'était aussi des modèles qui enrichissaient démesurément la restreinte composante sociale qui détient le pouvoir effectif sur la politique comme sur les institutions culturelles, ils avaient été adoptés, et par ailleurs dernièrement soutenus et mis en œuvre au possible. En somme, il s'agit là du schéma d'escroquerie, ou de l'emploi d'artifices et de manigances (aux termes de l'art. 640 du code pénal), combiné avec un autre délit, l'agiotage, lequel consiste à provoquer frauduleusement des hausses ou des baisses de titres (art. 501 du code pénal), tout ceci pour induire épargnants, travailleurs, entrepreneurs, investisseurs, cotisants des retraites complémentaires, fonctionnaires, etc. à des opérations financières précommandées par le biais de la tromperie, à transférer la valeur de leur argent et de leur travail à un clan restreint d'opérateurs financiers et à s'endetter. Toutes les escroqueries sont des opérations de type psychologique. Une escroquerie globale, comme celle dont il est question ici, est une énorme opération de psychologie collective, de conditionnement

comportemental collectif, dans lequel les institutions politiques ont joué un rôle essentiel.

Comme disait le grand économiste Federico Caffè, le secteur de majeure manipulation culturelle, exercée en particulier par les institutions sous la forme de fausses connaissances et de faux modèles interprétatifs, est probablement celui de l'économie monétaire et des crédits – bon nombre de personnes sont en train de le découvrir à leur dépens au moment où nous écrivons ce livre. C'est en effet le domaine le plus important où l'on peut obtenir l'observance de la population à des politiques qui ne sont certainement pas décidées dans l'intérêt de celle-ci, qui vont de la mondialisation aux hausses des taux d'intérêt, de la précarisation à la désindustrialisation en passant par l'introduction des OGM. Pour cette raison, nous ferons souvent allusion au cours de ce livre à l'économie politique, en renvoyant le lecteur, pour une analyse approfondie, aux essais *Euroschiavi* et *La Moneta copernicana* (cf. bibliographie).

Connaître ces techniques, et connaître les points faibles du psychisme (surtout dans ses rapports émotion/humeur/perception/connaissance) ainsi que du cerveau en tant qu'organe physique engagé dans un perpétuel, mais pas toujours efficace, processus d'adaptation, est la condition de départ nécessaire à comprendre ce qui est en train de se passer dans les différentes situations auxquelles nous sommes exposés, pour défendre notre liberté contre les conditionnements et notre capacité de reconnaître encore la réalité dans un « monde » qui est de moins en moins une réalité perçue, mais de plus en plus une représentation construite.

Pour les organisations économiques, mais aussi de nos jours pour les organisations politiques et en règle générale pour les organisations religieuses, le désir de dominer les autres, de conquérir, de commander, de s'emparer, de soumettre, de manipuler, d'exploiter, à l'échelle mondiale, nationale, de l'entreprise ou de la famille, est une tendance objectivement inévitable qui est depuis toujours le principal moteur de l'histoire collective, voire individuelle³. D'autant que ce désir trouve son complément dans la tendance grégaire à dépendre, à se conformer, à rechercher tranquillité et protection, en renonçant, en échange, à sa liberté et au contact avec la réalité.

Que les États soient des instruments pour accéder au pouvoir et à la richesse par qui les gouverne et que, de par leur fonction, ils agissent illégitimement et immoralement, ne doit pas surprendre. Le modèle interprétatif de tout ceci, Nicolas Machiavel l'a déjà fourni il y a presque 500 ans, dans son *De Principatibus*, autrement intitulé *Le Prince*. Il y affirme en particulier que le prince n'est pas soumis, en tant que prince, à la morale, qu'il n'est pas tenu à être pieux, ni bon, ni correct, ni loyal, ni respectueux de la loi, mais qu'il a toutefois besoin de « paraître » ainsi pour sauvegarder la morale et la légalité, pour ne pas les miner car ce sont les structures qui soutiennent la société. Sans elles, en effet, il ne serait pas possible de gouverner.

Au chapitre XV, Machiavel explique que, qui veut toujours être correct, respectueux des règles et des pactes, est inévitablement écrasé dans la compétition par qui est prêt à commettre une incorrection : « C'est pourquoi il est nécessaire au prince qui se veut conserver, apprendre à pouvoir n'être pas bon, et d'en user et n'user pas selon la nécessité. » Concept confirmé au chapitre

XVIII parlant de loyauté et d'autres bonnes qualités : « S'il les avait et s'il les observait toujours, elles pourraient lui nuire ; tandis qu'il lui est toujours utile d'en avoir l'apparence [...] comme paraître clément, fidèle, humain, sincère, religieux. » Mais il faut être toujours prêt à les transformer en leur contraire, selon le besoin. Le gouvernant ne peut donc pas se permettre, s'il veut rester au pouvoir, d'être moral ; il doit toujours prêcher la paix et la foi, mais être prompt à les trahir toutes deux le cas échéant, comme le faisait Ferdinand II d'Aragon. En outre (chapitre XIX), le gouvernant doit être disposé à satisfaire la faction ou la catégorie dont il a davantage besoin pour rester au pouvoir, même si elle est corrompue. Force lui est donc de ne pas être bon.

C'est pourquoi le bouclier de l'apparence, la capacité à cacher, la négation indignée de la réalité (surtout celle dont on parle dans ce paragraphe), ainsi que le *makebelieve*, l'art de faire croire, font partie d'une nécessité pratique de l'État. Surtout dans les régimes dits démocratiques, c'est-à-dire basés sur la capacité de produire du consensus ou de l'approbation de la part de la population envers le pouvoir lui-même et ses décisions. En effet, la possibilité de créer du consensus dépend de la capacité de rendre crédible une « réalité » plutôt qu'une autre. Ceci est d'autant plus vrai quand il s'agit de créer du consensus autour d'un changement (réformes, guerres, grandes œuvres publiques, taxations relatives), parce que, comme Machiavel l'observait avec son habituelle perspicacité, qui veut innover doit vaincre les craintes et la résistance de qui reçoit des bénéfices de la situation présente sans avoir le support de qui recevrait des bénéfices de l'innovation. À ce propos, nous traiterons de la méthode connue sous le nom de « stratégie du choc »

plus avant, mais pour l'heure, nous désirons rappeler la fameuse Dépêche d'Ems, c'est-à-dire le stratagème (génial, mais selon certains également criminel) par lequel, en 1870, le chancelier prussien Otto von Bismarck fit éclater la guerre entre la France et la Prusse. Cette guerre lui était nécessaire afin de réaliser son désir d'unifier l'Allemagne. Il y réussit, en l'emportant sur la volonté contraire et pacifique du roi de Prusse et de son gouvernement, voici comment. Concernant la position du roi sur de pressantes demandes de la part de l'ambassadeur français à propos de la succession au trône d'Espagne, Bismarck fut autorisé par le roi à divulguer (« en totalité ou partiellement ») le communiqué accommodant du porte-parole du roi. Rien qu'en éliminant quelques mots, donc sans violer les dispositions du roi, Bismarck fit d'une déclaration conciliante un défi méprisant à l'égard de la France, puis le transmit à la presse française qui le publia le lendemain matin, en criant à l'outrage national. Le peuple, ainsi instigué, descendit massivement dans la rue, en exigeant la guerre contre la Prusse avec une force telle qu'ils poussèrent l'empereur Napoléon III à la déclarer. Ce qu'il fit avec une arrogance incompétente, pour la perdre rapidement dans le pire déshonneur, et avec elle sa liberté et son trône. En manipulant son souverain, son gouvernement, le souverain français, le peuple français et la presse française, Bismarck réussit à unifier l'Allemagne sous l'égide de la Prusse.

Sur la base des précédentes considérations, on voit bien, en autres, que la juridiction, la soi-disant « justice » administrée par l'État, a pour fonction prioritaire, non pas de défendre les règlements, mais de préserver cette apparence, cette façade, à proprement parler l'aspect

démocratique, l'opinio legalitatis, du système. Voilà qui aide à comprendre comment, en Italie, est conservé et défendu, avec ses privilèges, un système judiciaire totalement en faillite sur le plan de la défense de la loi officielle, de sa sauvegarde (de par le fait qu'il n'identifie que 6 % des auteurs des délits et n'en punit que 3 %, y compris les erreurs judiciaires qui ne sont pas rares). Ce système judiciaire, en effet, ne défend pas la légalité, mais est très efficace à couvrir par le biais d'omissions, de prescriptions, d'enterrements de dossiers, l'affairisme illicite et malséant dont se nourrit la politique réelle. En outre, en privant les individus et les entrepreneurs de la tutelle de la loi, il les pousse à s'adresser au parti au pouvoir et à son système de favoritisme.

Nous vivons, sous le nom de « progrès », les phases terminales d'un processus évolutif où tout devient manipulable à souhait, au sens de l'analyse récurrente du philosophe et épistémologue Emanuele Severino qui pense que dans le monde moderne il n'y a plus de divinités, d'essences immuables, de lois éternelles, ni valeurs ni principes éthiques inviolables, absolus. Non seulement l'esprit, mais aussi les choses, les organismes vivants, l'homme lui-même et son génome, ou pour être plus précis son essence, l'être comme tel, deviennent infiniment transformables par la technique qui les fait (tout au moins dans la conviction occidentale) entrer et sortir du rien, les modifie, en obéissant à des exigences qui sont de plus en plus simplement dictées par la maximisation du profit. C'est là le « capitalisme absolu », citadin de la pensée faible, désormais sans l'interférence, la modération ou la limitation du sacré et de l'immuable, pour la recherche du profit maximal qui court à son objectif de plus en plus directement.

C'est à quoi s'oppose vaillamment l'Église catholique, surtout avec Benoît XVI, toutefois en perdante, en se reportant du reste à une philosophie typiquement thomiste, désormais totalement réfutée et indéfendable du point de vue de la logique depuis des siècles, à commencer par celle de Guillaume d'Ockham pour continuer avec Kant et l'idéalisme, puis le néopositivisme.

Le capitalisme absolu est le régime socio-économique où capacité de profit et pouvoir de fait coïncident, et où rien ne s'oppose aux demandes du principe de la maximisation du profit numériquement quantifié. Ni la religion, ni la métaphysique, ni les idéologies. Et ni les libertés de l'homme qui sont restreintes là où elles s'obstinent au libre exercice de la logique capitaliste. Ni le principe éthique kantien, en général théoriquement accepté, lequel prescrit de ne jamais traiter la personne en tant qu'instrument, mais en tant que finalité – en réalité, ce principe est appliqué, encore plus généralement, de manière inverse car la personne est l'instrument de la maximisation du profit. Nous assistons en effet à la naissance de partis politiques (et de gouvernements) ouvertement anti-idéologiques, dépendants du système financier et construits médiatiquement. Ce sont des partis virtuels avec des facteurs de consensus virtuels eux aussi, qui agissent essentiellement en direction de l'adaptation de conduites et d'aspirations sociales, y compris électorales, aux exigences du principe de la maximisation du profit – telles qu'elles se développent actuellement. La même dialectique politique devient une sorte de ludiciel (qui d'une part détourne les émotions politiques des gens ordinaires, et d'autre part pousse le mécontentement à se défouler sur l'adversaire, c'est-à-dire sur le bouc émissaire construit médiatiquement et partagé) en facilitant ainsi la

gestion des personnes, devenues désormais éléments, simples composants du cycle multiplicatif du capital, donc inaptes à constituer une contrainte téléologique aux exigences de ce dernier.

Chez Marx (et plus encore, naturellement, chez Hegel, Kant et d'autres), l'idée de progrès était liée à des valeurs bien différentes du principe du profit maximal, à des valeurs et des objectifs qui s'en écartent – des valeurs, sinon idéologiques, du moins anthropologiques (comme la reconnaissance et la réalisation de la personne humaine et la conviction qu'existent des lois naturelles, non créées et non modifiables par l'homme, et des droits naturels comme les libertés), lesquelles étaient perçues comme supérieures à la valeur économique, ou plus encore, comme dérivant de Dieu lui-même. Des partis politiques et des systèmes de pouvoir existaient, qui sacrifiaient à ces valeurs la recherche de la maximisation du profit en soumettant celle-ci à des limitations, à des « protocoles », en s'en éloignant plus ou moins. Ainsi l'idée de progrès reconnaissait le conflit existant entre des valeurs humaines ou spirituelles indiscutables et le principe du profit.

Dans le capitalisme absolu, la conscience de ce conflit se dissout, les valeurs sont substituées par l'unique valeur de rendre tout, et tout le monde, compatible au principe du meilleur profit numériquement comptable, principe inconditionnellement dominant, accepté comme tel, nommé « mondialisation » et « marché libre ». Ceci, bien qu'en réalité le marché soit tout autre que libre, puisqu'il est au contraire monopolistique, ou dominé par des cartels – comme les fameuses Cinq Sœurs, artisans occultes de l'OPEC, ou le cartel des banques –, lesquels, à des fins de

lucre, ont sciemment construit l'énorme château de cartes des dérapages financiers (environ 756 000 milliards de dollars américains) sans couverture, sans base en valeurs réelles, et dont l'effondrement est en train d'emporter les économies. La valeur absolue est donc le pouvoir d'achat détenu par les différents sujets agissant sur le marché, un marché qui englobe la politique et n'est libre qu'illusoirement (comme l'exprime le dicton « libre renard dans le libre poulailler »). Même le rapport avec la réalité objective se dissout, supplanté par celui de la réalité virtuelle construite ad hoc, cette superstructure qui se superpose au plan infrastructurel, qui assume la conduite d'une société laquelle devient alors infrastructure fondamentale pour la conduite de l'action.

De là, l'exigence, pour n'importe quel pouvoir public organisé – surtout en périodes de grave crise socio-économique, donc de fortes tensions et de potentielles désapprobations –, d'une manipulation incontestée, radicale, totale, de la psyché humaine, individuelle, mais surtout collective, du fonctionnement cérébral, du comportement, pour les adapter au modèle socio-économique du capitalisme absolu.

De là, la multiplication des études et des méthodes visant à réaliser cette manipulation de manière de plus en plus efficace, non identifiable, irrésistible et légalement légitimée.

De là, enfin, l'exigence de cet ouvrage, dédié à qui veut s'orienter et se protéger contre de telles opérations systématiques sur l'homme et sur la société, qui se font massivement insidieuses depuis que les États et les organismes supranationaux sont en train de développer et

de mettre en œuvre un appareil normatif et technologique manifestement finalisé au contrôle de la population, pour gérer les temps de crise, de récession et les inévitables protestations sociales contre un système de gouvernement perçu comme inadéquat et inique, voire comme ennemi. Au moment où nous écrivons, de vastes agitations syndicales et sociales ébranlent déjà la moitié de l'Europe en réponse aux grandes vagues de licenciements.

CHAPITRE I

De la manipulation en général

Hommes politiques, prêtres et psychiatres sont souvent aux prises avec le même problème : trouver le moyen le plus rapide, et définitif, de changer les convictions d'une personne.

WILLIAM SARGANT,

Physiologie de la conversion religieuse et politique, p. XXI

Au moment d'avancer, nombreux sont ceux qui ne savent pas que l'ennemi marche à leur tête. La voix qui les commande est la voix de leur ennemi. Et qui parle de l'ennemi est lui-même l'ennemi.

BERTOLD BRECHT

La manipulation comme exigence politico-économique

L'expérience récente des maxi bulles financières a suffisamment démontré que la société est gérée d'en haut, et non d'en bas. Du dehors, pas du dedans. Les pouvoirs, forts de la possession d'informations, de structures et de technologies de pointe, sont aux mains d'une minorité. La structuration sociale reflète l'évolution des méthodes et des moyens de profit et de contrôle et, durant ces dernières décennies, la technique a avancé à pas de géant dans ce domaine. Le schéma général est celui d'organisations élitaires transnationales ou mondiales qui gèrent institutions et populations à travers la maximisation de leur système de contrôle, de profit et, bien sûr, de stabilité de la position acquise, c'est-à-dire à

travers la diminution de risque. Cette réalité s'accompagne – et cela ressort particulièrement de nos jours – d'une tendance à se dérober aux responsabilités. En effet, les pouvoirs forts, c'est-à-dire les pouvoirs économico-financiers, déclinent toute responsabilité quant aux conséquences de leurs propres politiques, en la rejetant sur les parlements et les autres institutions représentatives des peuples dits « souverains ». Par ailleurs, Parlements et institutions, disposant de fait d'un pouvoir limité et subalterne, de type *stewardship*, c'est-à-dire plus administratif que souverain, et réduits à l'exercer le plus souvent en matière de politiques fiscales et de privatisations, font office de boucs émissaires ou usent de la langue de bois. À l'époque de la monarchie absolue, les dynasties régnantes avaient, il est vrai, un pouvoir absolu, cependant elles risquaient non seulement leur propre réputation et aussi leur vie en cas d'erreurs ou d'abus. La dynastie d'aujourd'hui, ou oligarchie financière, détient un pouvoir supérieur par certains aspects, mais n'en répond pas vraiment, protégée comme elle l'est par les Parlements et les lois du système démocratique qui l'exemptent de responsabilités puisque celles-ci relèvent de la compétence du peuple théoriquement souverain. Une telle méthode de domination est naturellement en accord avec les vues de Machiavel, tandis qu'elle renverse le schéma démocratique officiel selon lequel le pouvoir se forme et se développe à partir du bas et s'organise librement en institutions représentatives du peuple et de ses intérêts. Nous concevons les sociétés en termes réalistes, gouvernées par des structures de pouvoir supérieur à elles, exemptées de responsabilités envers elles, non représentatives des intérêts généraux, mais poursuivant leur propre intérêt. En un mot, ce modèle est

analogue à celui d'une entreprise où l'entrepreneur tend à tirer le maximum de ses employés tout en les payant le moins possible. Ces derniers sont ses instruments de profit, font partie du cycle de production du profit, n'ont pas de valeur en soi. Dans le capitalisme absolu, financiarisé, qui manipule la génétique, le modèle susdit s'apparente à celui de l'éleveur qui contrôle tous les mouvements en entrée et en sortie de son bétail. On induit la population subalterne à accepter ce type de système politique et économique en exploitant le cadre mental de la famille et du chef de famille. Partant du fait que la population a été socialisée dans son enfance par la famille, celle-ci perçoit l'État comme le continuateur de la figure paternelle, pense qu'il s'agit – de par sa nature – d'une autorité légitimée et bienveillante, préoccupée du seul bien de ses « enfants », n'ayant aucun intérêt à les tromper ou à les exploiter. Les institutions qui réussissent à paraître analogues à la famille, continuatrices du père intériorisé dans l'enfance, obtiennent confiance, observance et *opinio legitimitatis* au niveau populaire, même si dans les faits il en va tout autrement. Les gouvernants se sont toujours ingéniés à s'affirmer comme « pères » – d'où les expressions père de la patrie, Petit Père (surnom du Tsar), Père des Turcs (Mustafà Kemàl), Père de la Révolution, etc. – pour masquer, à travers ce travail de framing⁴, d'encadrement, le rapport d'exploitation instrumentale, et parfois de violence radicale, qui rattache le sommet de la société à sa base.

Imaginez être les patrons d'énormes troupeaux d'animaux semi-intelligents ; de bêtes laitières, de somme, de boucherie ; d'animaux plus ou moins dociles, plus ou moins rentables, plus ou moins dangereux pour vous. Qui peuvent vous être dérobés par vos concurrents (avec

lesquels vous pouvez toutefois dialoguer et vous associer). Qui peuvent travailler et consommer, économiser ou s'endetter. Qui peuvent développer, ou perdre, la connaissance qu'ils ont de la réalité et de leur position. Qui peuvent éventuellement et momentanément échapper à votre contrôle et vous causer de sérieux problèmes. Qui depuis quelque temps se reproduisent démesurément, en contribuant à contaminer avec leurs déchets vos ressources en eau et en nourriture, tant et si bien que les problèmes écologique et démographique (le programme de contrôle social américain le plus connu s'appelle MKULTRA – MK pour Mass Killing, au sens large de génocide) deviennent prépondérants. Animaux avec lesquels vous pouvez communiquer, que vous pouvez toucher émotionnellement, et qui dépendent largement de vous quant à l'organisation de leur vie et leur connaissance de la réalité. Vous avez à disposition divers moyens, même biologiques, de plus en plus puissants et pénétrants, pour les orienter, les influencer, pour standardiser leurs comportements, les rendre plus prévisibles et plus rationnels pour vous.

Eh bien, si avec l'imagination vous vous mettez dans la peau et dans les intérêts des patrons de ces troupeaux, vous pouvez imaginer quelle est la fonction et l'importance de la manipulation de masse. Ainsi que les asymétries d'intérêts, de perspective et de... morale entre vous et les « troupeaux ».

La première ressource du berger, c'est d'être un berger et pas un mouton. La seconde tient au fait que le mouton ne sait pas qu'il est un mouton, et qu'il est paresseux et qu'il a tendance à rester un mouton. Les propriétaires du bétail ont donc intérêt à maintenir et à accroître l'inégalité

entre eux et le troupeau.

Afin de maximiser ses profits et de rester sur le marché, l'éleveur moderne établit avec précision quelles substances ses animaux assument et en quelles quantités : combien de protéines, de lipides, d'hydrates de carbone, de vitamines, d'antibiotiques – cela en fonction du résultat désiré : viande, lait, œufs. Son intérêt objectif porte sur un produit homogène, standardisé. C'est dire que chaque animal, chaque œuf, etc. doit avoir autant que possible les mêmes caractéristiques en poids, en couleur, en saveur ; atteindre en même temps le poids idéal de vente ; bouger le moins possible pour brûler le moins d'énergies et se développer plus rapidement ; et cætera. De manière analogue, l'économie moderne exige une réglementation des valeurs, en choix et en quantité, des connaissances, des suggestions, qui sont assumées par les personnes, afin de planifier la production, maximiser les profits, garantir la stabilité gouvernementale. La société est absorbée par la technique. À cette fin, elle tend à adapter et à standardiser les types de travailleurs, de consommateurs, d'électeurs, ainsi que leurs comportements, leurs cultures, les phases de leur vie. En somme : à en uniformiser les caractères ; à rendre leurs choix prévisibles ; à influencer leur santé, leur consommation de médicaments et de produits alimentaires, de manière ciblée ; tout cela jusqu'au contrôle de tous les flux, en entrée (informations, croyances, modèles comportementaux et de valeurs, revenus, nourriture, médicaments, substances polluantes) et en sortie (travail, déplacements, dépenses, investissements, déchets, vote), des différentes catégories et même de l'individu. Voilà comment on en optimise l'utilisation. La gestion de la société, grâce aux progrès de

la psychophysiologie, de l'informatique et de la biogénétique, ressemble de plus en plus à la gestion des animaux d'élevage, elle est donc toujours plus unilatérale et opaque. Du point de vue de l'économie, des monopoles et des cartels qui la contrôlent, veaux, poulets, travailleurs, consommateurs, machines, matières premières, etc. ne sont, tous à égalité, que des facteurs de production de profit. De ce point de vue encore, ces différents facteurs ne se distinguent pas. Il n'existe pas de facteurs dotés de dignité, car – comme nous verrons – la dignité n'est pas quelque chose qui peut entrer dans la comptabilité générale et dans la planification d'entreprise, ce n'est pas une valeur numéraire, ce n'est pas de l'argent. Or, c'est sur la base de la comptabilité et sur des stratégies d'affaires, sur les profits escomptés par les investissements, que les banques financent les entreprises, que certains projets sont réalisés et pas d'autres, que les managers sont payés (donc orientés).

En conséquence, dans sa recherche du meilleur profit, le pouvoir (dernièrement, c'est surtout le pouvoir économique) peut utiliser tous les moyens à sa disposition pour rationaliser la gestion des ressources (humaines en particulier), même les plus invasifs et préjudiciables à la liberté, à la santé, tels que la manipulation mentale et neurale et la manipulation sanitaire. Peuvent rentrer dans cette logique : passer sous silence les effets nuisibles de médicaments et d'aliments afin de ne pas en compromettre la vente ; entraver la mise au point et le commerce de médicaments par trop efficaces qui pourraient éliminer la maladie, donc réduire la demande et le chiffre d'affaires ; promouvoir la consommation d'aliments et de médicaments nuisibles qui affaiblissent le système immunitaire, donc accroître la demande et le

chiffre d'affaires. À dicter de semblables choix, ce ne sont évidemment ni des conjurations ni des complots, mais simplement et automatiquement la logique d'entreprise formalisée par les normes comptables et les stratégies de conditionnement du marché (organisation de trusts, conquête de positions de monopole, délit d'initié, agiotage, etc.). La guerre elle-même rentre dans cette logique, en tant que processus économique, puisqu'elle augmente énormément et automatiquement (quel que soit son résultat) les profits industriels et financiers, avec l'indéniable fonction de multiplier l'endettement (donc la dépendance) des États envers le système bancaire. Ainsi va s'enchaîner à cette logique le recours à des moyens propices à la manipulation de l'information et des émotions populaires vu qu'il faut s'occuper de créer le casus belli, l'occasion de guerre, et le consentement populaire à celle-ci. L'exemple le plus récent en est la guerre d'Irak, mais l'histoire a montré comment fut créé artificiellement le consensus populaire en ce qui concerne la guerre franco-prussienne de 1870, la guerre hispano-américaine de 1900, la guerre austro-serbe, puis franco-allemande de 1914, avec l'intervention des États-Unis en 1917, la guerre des États-Unis contre le Japon à la suite de l'attaque de Pearl Harbor de 1941, la guerre contre le Vietnam de 1964.

En somme, les personnes, qui n'ont ni les moyens ni (souvent) la motivation pour connaître et comprendre la réalité, vivent, décident, obéissent et expriment leur volonté « démocratique » en se basant sur la représentation du monde qui est de toute façon irréaliste, illusoire, un assemblage d'informations fausses ou partielles, d'évaluations et d'interprétations, notamment sur les objectifs, l'aspect étique et la légalité réelle du système.

Le pouvoir constitué, la politique, les syndicats, les églises, les entreprises, interviennent depuis toujours sur la formation de cette représentation illusoire du monde pour qu'elle réponde à leurs finalités et tourne à leur avantage. Et ils le font avec des moyens de plus en plus efficaces et actifs, aujourd'hui grâce surtout aux récentes découvertes de la psychologie et de la neurophysiologie et de leurs applications électromagnétiques, acoustiques, chimiques.

Mais la logique d'entreprise, à cette grande échelle, sous-tend aussi la gestion sociopolitique et culturelle des populations, la stabilisation du pouvoir. C'est-à-dire qu'elle exige que le berger soit toujours au travail, qu'il reste berger pour que les moutons restent des moutons. Il est facilité dans sa tâche par le fait que, même si bon nombre de moutons se réveillent et désirent se rebeller, leurs moyens d'action sont sans commune mesure avec ceux du berger lui-même, c'est dire qu'elles n'ont pas la moindre possibilité d'agir efficacement.

Vous avez tous en tête le symbole sur le billet américain de 1 dollar : la pyramide tronquée dont le sommet est détaché de la base, exhibant un œil dans le triangle. Nous ne savons pas si ce symbole représente quelque chose d'ésotérique, mais il représente sûrement et exactement une réalité banale : le sommet conscient (doté d'un œil) de la société est détaché de sa base, soit de la masse, ou du troupeau. Et derrière la rhétorique politique, éthique et sociale, il agit pour accroître cette séparation, pour la rendre insurmontable, afin de mettre en sécurité son propre rôle de berger, et y parvient en accroissant l'inégalité de la connaissance, du pouvoir, de la richesse, et peut-être même, bientôt, de la génétique grâce aux

possibilités de manipulation de cette dernière. L'homme et ses caractères constitutifs n'est plus quelque chose de « donné », n'est plus essence, mais matière amplement modifiable.

Karl Marx a défini l'État comme étant la canonisation des rapports de force grâce auxquels une classe domine et exploite le travail d'autres classes. Mettre formellement au pouvoir la classe des travailleurs en appliquant un socialisme réel, c'était sa solution, qui a eu le résultat suivant : la classe politico-bureaucratique a, il est vrai, étatisé l'économie, mais en se faisant propriétaire de l'État ; elle s'est mise à exploiter les travailleurs, et les a réduits à vivre misérablement et dans la privation des droits humains fondamentaux et de liberté.

John Dewey et Walter Lippmann ont théorisé que pour fonctionner efficacement, la société, ainsi qu'ils la concevaient, a besoin de se diviser en deux catégories. Au sommet, un petit pourcentage de sujets conscients qui reçoivent une éducation et une formation telles à promouvoir leur développement personnel, leur autonomie de motivation, d'évaluation et de décision, des sujets qui comprennent, connaissent et dirigent ; puis, bien séparée du sommet, la grande masse de la population qui reçoit une information orientée, une éducation à la passivité qui limite ses capacités d'autogestion, une masse qui participe formellement et fictivement à travers le vote, à la gestion politique. Tout ceci parce que toute organisation requiert peu de chefs et de nombreux exécutants subalternes, et aussi parce qu'en effet, peu de personnes sont en mesure de comprendre et d'agir rationnellement.

Parmi les pères de la psychologie collective, Gustave Le

Bon⁵ doit être cité (1841-1931) pour ses études sur le comportement des foules. Il est avant tout important de relever ce que Le Bon entend quand il parle de « foule psychologique » afin de ne pas se méprendre sur le sens du terme « foule », qui nous fait penser à un rassemblement de nombreuses personnes. Selon Le Bon, « l'évanouissement de la personnalité consciente et l'orientation des sentiments et des pensées dans un sens déterminé, qui sont les premiers traits de la foule en voie de s'organiser, ne sous-tendent pas toujours la présence simultanée de plusieurs individus en un seul point. Des milliers d'individus séparés peuvent à certains moments, sous l'influence de certaines émotions violentes comme, par exemple, un grand événement national, acquérir les caractères d'une foule psychologique. Il suffira alors qu'un hasard quelconque les réunisse pour que leur conduite revête aussitôt les caractères propres aux actes des foules. À certains moments, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'hommes réunis par hasard peuvent ne pas la constituer ».

Selon Le Bon, les foules ont une grande puissance, une puissance destructrice car orientée à éliminer ce qui est perçu comme oppression, menace, injustice. Les foules sont incapables de construire un nouveau système car c'est l'œuvre de ceux qui ne tombent pas dans la dynamique psychique de la foule. Les foules sont également incapables de tolérance et de « démocratie », incapables de discerner l'illusion de la réalité ; elles sont fascinées par des figures charismatiques : leur héros est toujours un César qu'elles piétineront dès que celui-ci leur apparaîtra faible et vaincu. Pour maintenir la stabilité de leur domination, leur inculquer des idées simples,

répétitives, émotigènes, et les aveugler d'illusions, est une bonne technique. Pour Le Bon : « (...) l'illusion résulte plus importante que la réalité (...) dans l'histoire, l'apparence a toujours joué un rôle beaucoup plus important que la réalité. Les foules ne sont pas influençables par des raisonnements. Les foules sont frappées surtout par le côté merveilleux des choses. Elles pensent par images, et ces images se succèdent sans aucun lien. »

Donc selon Le Bon, pour la foule, l'invraisemblable n'existe pas et l'un de ses caractères, c'est l'excessive suggestibilité. « Si neutre qu'on la suppose, la foule se trouve le plus souvent dans cet état d'attention expectante qui rend la suggestion facile. La première suggestion formulée qui surgit s'impose immédiatement par contagion à tous les cerveaux, et aussitôt l'orientation s'établit. »

Le Bon observe que, dans ces dynamiques, l'intellectuel et l'homme simple sont concernés à égalité. Prises dans la dynamique de la foule psychologique, des personnes intelligentes n'agiront pas de façon intelligente, mais irrationnelle, émotionnelle, en vertu d'un nivelage par le bas. Les groupes de pouvoir élitaires, quand ils deviennent foule psychologique, sont eux aussi mentalement dégradés : on doit « constater par exemple l'extrême infériorité mentale des foules, y compris les assemblées d'élite ».

Cependant, c'est aux États-Unis que la manipulation de la population se développe en technologie et en industrie, sous l'impulsion des exigences du capitalisme rampant. Il s'agit de pousser les gens à faire une utilisation immodérée des biens de consommation pour soutenir les

investissements industriels et détourner leur attention des sujets liés aux conflits de classe, vigoureusement proposés d'abord par la révolution soviétique, puis par la révolution fasciste et la révolution national-socialiste. Le totalitarisme scientifique se développe en Amérique, et ses technologies sont successivement employées pour la construction des totalitarismes du vieux continent.

En 1906, Ivy Lee publie le premier manuel de relations publiques. Il défend efficacement, à travers la manipulation de l'information, John D. Rockefeller de l'accusation de meurtre – il avait soudoyé des gardes armées pour défendre ses usines contre une manifestation populaire et les gardes avaient tué vingt personnes. Lee est le premier spin doctor⁶ de l'histoire : c'est-à-dire un habile manipulateur, des nouvelles, des apparences et des données. Par la suite, nous parlerons aussi de Walter Lippmann, qui opéra sur un plan purement politique. Cent ans après, en 2009, nous sommes en train d'assister au coup monté (bluff) – orchestré par des spin doctors de haut niveau, parfois même de l'ONU – de la pandémie du virus A-H1N1 (identique aux coups montés en 2001, 2002, et 2003, pour la grippe aviaire, le syndrome respiratoire aigu sévère ou SRAS et la maladie du charbon ou anthrax) dont le taux de mortalité reste faible (un vingtième par rapport à la grippe saisonnière) au regard des énormes profits dégagés (des dizaines de milliards de dollars). Grâce aux experts en communication, ces profits furent perçus aussi bien par les quatre maisons productrices du vaccin et des antiviraux et que par les médias qui suscitent et chevauchent la peur populaire ; du reste, selon l'axiome journalistique, pour vendre, il faut susciter sensation et émotion. Il faut ajouter que dans ces cas-là, l'attention publique est détournée des problèmes réels : les

problèmes économiques.

Toujours aux États-Unis, Eduard ou Edward Bernays⁷ (1892-1995), juif, neveu de Sigmund Freud, émigré à New York vers la fin 1800 fut, avec Alfred Trotter, le continuateur « technologique » de Le Bon, ainsi que le pionnier de la manipulation mentale collective. Il fut l'ami de Franklin Roosevelt et de la Première dame, bien que Felix Frankfurter, juge de la Cour suprême l'accusât d'être « un empoisonneur professionnel des cerveaux des personnes ». Bernays fut conseiller du bureau américain de la propagande pendant la Première Guerre mondiale et domina longtemps la scène de la communication en Amérique. Ses campagnes sur la manipulation de l'opinion publique obtinrent toujours de grands succès, même en période de crise comme la grande dépression de 1929. Défini « le patriarche de la persuasion occulte », Bernays avait compris l'importance d'une utilisation massive et sans scrupules des médias. Il les utilisaient pour lancer un produit, un candidat politique ou une cause sociale. En 1933, Joseph Goebbels révéla à un journaliste américain que la préparation des campagnes politiques des nationaux-socialistes se basait sur le livre *Crystallizing Public Opinion* (« Cristallisation de l'opinion publique ») publié par Bernays en 1923. Les personnages politiques qui ont considéré comme indispensables et fondamentales les techniques développées par Bernays embrassent plusieurs générations ; ils vont d'Adolf Hitler à George Bush, et ce ne sont pas les seuls. Peut-être que quelqu'un s'étonnera en apprenant que même l'actuel président Barack Obama a étudié à fond l'œuvre d'Edward Bernays. On peut résumer l'innovation fondamentale de Bernays dans son affirmation : « Contrôler les masses à leur insu. »

Dans son célèbre essai Propaganda de 1929, il explique en termes directs, francs, du haut de sa position de technicien de la propagande, comment l'avènement des formes de gouvernement « démocratique » et des libertés individuelles, avec l'industrialisation, a affirmé la nécessité objective, aussi bien politique qu'économique, de gouverner (manipuler) à partir du haut, la pensée et le comportement des gens, électeurs comme consommateurs. En conséquence, la manipulation humaine est devenue une technologie et une science où l'on investit beaucoup plus d'argent que dans tous les autres domaines de la psychologie. Noam Chomsky, depuis des décennies, met à nu dans ses nombreux essais (rappelons notamment La fabrique de l'opinion publique) les techniques de désinformation et de conditionnement de masse, visant à produire le consensus, l'observance, l'acquiescement de la base vis-à-vis des stratégies des sommets. Des techniques qui remportent un grand succès et modèlent le monde dans lequel nous vivons, mais dont les médias ne parlent presque jamais parce qu'ils appartiennent justement à ceux qui financent ces mêmes techniques.

Déjà dans la première moitié du siècle dernier, le professeur Jacques Ellul enseignait que le fondement de la légitimation juridique du pouvoir politique – c'est-à-dire la volonté populaire exprimée à travers le vote – est une chimère objectivement irréalisable, un mythe ridicule, mais utile pour gouverner, bien connu comme tel dans les milieux politiques et sociologiques. La réalité des systèmes démocratiques n'est pas dans la volonté d'une base guidant les décisions du sommet, mais dans la volonté du sommet de produire du consensus, c'est-à-dire l'acquiescement de la base à ses décisions, cela grâce à

la manipulation de l'information (censures, distorsions) et à l'ingénierie sociale mise en œuvre par des lois (surtout fiscales, électorales, économiques).

C'est surtout sous le gouvernement de Bush senior et junior, que le parti républicain a appliqué, de façon réaliste et efficace, à la manipulation électorale et sociale, les découvertes de la psychologie scientifique et des neurosciences (nous expliquerons comment plus tard) pour réaliser ses projets d'ingénierie socio-économique et belliqueuse, au bénéfice des classes dominantes et des multinationales et en vue d'instaurer la corporate society, la société de l'entreprise. Nous expliquerons aussi comment le parti démocrate, grâce à l'œuvre de spécialistes éclairés, a renoncé aux stratégies de communication « honnêtes », non manipulatrices, basées sur les faits et la logique, pour apprendre, comme les chefs républicains, à utiliser ces découvertes, et comment cette utilisation s'est traduite par la victorieuse campagne électorale de Barack Hussein Obama qui fut une campagne fortement psychotechnologique.

En réalité, la manipulation mentale n'est pas quelque chose qui « peut » se produire, ou qui se produit dans des milieux et des moments bien « déterminés » : c'est une règle, et non pas une exception. Elle est pour ainsi dire omniprésente et frappe la société dans son ensemble, afin de produire, interdire et coordonner la conscience et les comportements des êtres humains, en tant que consommateurs, travailleurs et électeurs. Comme le manifeste la crise financière actuelle, depuis des décennies désormais, le système économique (production, gestion des marchés, planification, commerce) avec son système monétaire et son système

de crédit, repose sur des facteurs psychiques et sur des attentes, sur les croyances économiques (en général fausses) des gens, et sur le succès de la manipulation mentale des travailleurs, des épargnants et des consommateurs (de biens, de produits financiers, d'informations). Il en va de même pour le système politique qui dépend du succès de la manipulation des électeurs et des contribuables. La manipulation est donc essentielle et structurelle dans la vie quotidienne du monde dans lequel nous vivons et envahit désormais tout domaine de la communication et de l'enseignement, à tel point que, si on ne fait pas un effort d'attention, on ne la remarque presque plus, ou on ne la remarque que dans ses formes les plus sensationnelles ou dans ses formes les plus caractéristiques des milieux culturels différents du sien. Mais, moins elle est remarquée, plus elle est pénétrante, incontestée, efficace dans son action, surtout aux niveaux inconscients de la psyché. Si nous regardons tout autour de nous, nous remarquerons que la plus grande partie de la communication vise déjà, non plus à informer objectivement, mais à influencer le psychisme, les goûts, les décisions des gens, des consommateurs, des épargnants, des électeurs. Et que pour le faire, elle agit ou tente d'agir sur leur émotivité, sur leur sentiment de culpabilité, d'estime de soi, de peur, etc.

La communication honnête, ne visant qu'à transmettre des connaissances sans manipuler, n'est repérable (mais pas toujours) que dans les domaines technique et scientifique, et elle est destinée aux savants, aux professionnels, aux entrepreneurs, dans leurs spécialisations.

D'ailleurs, du moins dans la société actuelle, dans la

communication en général, il est difficile de se passer de la manipulation, d'être honnête. En effet, la presque totalité des personnes, éduquées par la télévision à la passivité et à la paresse mentale dès l'enfance, ne développent pas du tout la capacité de diriger et de maintenir leur attention de façon autonome au-delà de quelques minutes si elles ne sont pas concernées du point de vue émotif, si elles n'y sont pas poussées par un intérêt immédiat. Elles ne sont ni autonomes, ni capables de rechercher « à froid », en s'activant d'elles-mêmes, les informations et de les assimiler. Il s'ensuit que, pour maintenir l'attention des personnes, il faut agir sur leur émotivité, même pour leur transmettre les informations les plus élémentaires. Le succès des spectacles didactiques de Beppe Grillo⁸ le confirme. Le peuple a besoin d'être distrait, pas informé ; c'est pourquoi on l'informe en lui faisant assimiler des notions, des connaissances, des contenus à travers le divertissement.

Caractères généraux du système de pouvoir actuel

Pour comprendre les objectifs à réaliser par la manipulation, il est indispensable de garder les caractéristiques du système de pouvoir à l'esprit. Nous avons consacré tout un essai, *Oligarchia per popoli superflui* (« Oligarchie pour peuples superflus »), publié en février 2010, à l'analyse approfondie de ce système et de ses véritables objectifs. Déjà, en 1995, John Ralston Saul, dans son livre *La civilisation inconsciente*, mettait en évidence la tendance socioculturelle à détourner et masquer, dans le langage comme dans l'information et dans le débat politique, le véritable système de pouvoir –

aujourd'hui bien structuré – radicalement antithétique aux thèses légitimantes des systèmes occidentaux modernes : démocratie, transparence, primauté du droit. Schématiquement, le système de pouvoir d'aujourd'hui est organisé suivant quelques principes fondamentaux : le monopole/cartel privé des ressources primaires (matières premières, énergies, services, crédit et argent), le contrôle strict de l'information publique, la surveillance et l'écart entre gouvernement et population.

Les ressources fondamentales – la possibilité de créer de l'argent et du crédit, les sources de matières premières (y compris le pétrole), l'internet, quelques technologies vitales, l'information – sont détenues par des établissements privés qui recherchent le profit sans avoir à répondre aux institutions démocratiques. Nombreux d'entre eux, comme la Banque centrale européenne et la Banque des règlements internationaux, se soustraient à tout contrôle public et jouissent même de l'immunité judiciaire. Comme elles, d'autres organismes, contrôlés par la finance et par des monopoles internationaux, forment un gouvernement mondial de l'économie : l'Organisation mondiale du commerce (dont les États membres se soumettent au tribunal intérieur), le Fonds monétaire international, la Banque mondiale. D'autres encore s'occupent de la sécurité et du contrôle social (la National Security Agency), du contrôle militaire (l'OTAN), du contrôle sanitaire (l'OMS). Au sein de l'Union européenne, le pouvoir est détenu par la Banque centrale européenne, laquelle, en vertu du Traité de Maastricht, est autoréférentielle, non sujette aux contrôles démocratiques et judiciaires quels qu'ils soient ; et par des organismes non électifs, comme la Commission européenne. Le Parlement européen est électif, mais n'a pas de pouvoirs

considérables. Voilà donc comment le gouvernement prend ses distances avec les peuples.

Grâce à leur position non concurrentielle, ces organismes réussissent à imposer à la collectivité et aux individus des surcoûts monopolistiques concernant leurs biens et leurs services ; ils deviennent donc des « fixeurs de prix », c'est-à-dire des sujets en mesure d'imposer unilatéralement leurs propres prix au marché, donc aux consommateurs.

En outre, les normes comptables en vigueur consentent aux banques de ne pas déclarer le gros de leurs profits, ce qui leur facilite la prise de contrôle des ressources et des centres industriels, étant donné qu'aucun sujet tenu à payer les taxes ne peut rivaliser financièrement avec elles.

La forme de gouvernement réel dans le monde d'aujourd'hui est donc une autocratie non déclarée, née par l'intermédiaire d'institutions représentatives, responsables politiquement à sa place tout en restant impuissantes.

Aujourd'hui, les progrès de la technologie consentent à un petit nombre de sujets d'exercer un contrôle centralisé efficace sur les populations. Les instruments qu'il met à leur disposition sont de beaucoup supérieurs à ceux mis à la disposition de la population générale. Ainsi, loin de réduire l'asymétrie, le progrès technologique augmente les clivages. Il est donc erroné de penser qu'il augmente la possibilité d'un contrôle démocratique à partir du bas. Au contraire, puisque la complexité et le pouvoir des technologies appliquées à la gestion de la réalité et de l'homme avancent très rapidement, tandis que la

compétence et la capacité de contrôle de la population générale par rapport à ces technologies et la subculture moyenne ne bougent presque pas, il est évident que le contrôle démocratique à partir du bas devient de plus en plus irréaliste. En effet, par rapport à il y a cent ans, les gens ont beaucoup moins de possibilités de comprendre ce qui se passe réellement dans le monde et ce qui les concerne, parce que les instruments physiques, chimiques, biologiques, électroniques aujourd'hui disponibles sont immensément plus puissants, plus complexes et plus secrets que ceux dont ils disposaient au siècle passé.

À ce propos, dans cet essai, nous examinons également certains des instruments technologiques particuliers de manipulation et de contrôle.

J'ai (MDL) développé ailleurs⁹, et de façon approfondie, les aspects économiques et financiers de cette réalité. Ce que nous pouvons dire ici plus sommairement, c'est qu'il existe un réseau international d'opérateurs financiers (banques et plates-formes de négociation), propriété d'un nombre restreint de personnes, qui détiennent les moyens (monétaires en particulier, et que ne connaissent que quelques spécialistes et professionnels) d'extraire pouvoir d'achat et valeur du produit du travail de l'ensemble de la société. De cette manière et à cette fin, ce réseau règle les équilibres politiques et les rapports de forces de cette dernière.

De cette situation, il s'ensuit que les organismes publics, l'État national en premier, fortement endettés envers le système bancaire privé, donc dépendants de celui-ci, sont en fort déclin de pouvoir, de prestige,

d'efficacité, ainsi que de capacité de représenter les intérêts et la volonté du peuple.

Par adjudication ou par tout autre forme juridique, ceux-ci cèdent leurs fonctions (ils manquent d'argent pour les exercer) ainsi que leurs pouvoirs publics, leurs pouvoirs de surveillance, même quelques pouvoirs coercitifs, aux grandes sociétés privées.

Comme le décrivent concrètement R. Werner, dans son livre *New Paradigm in Macroeconomics* (« Nouveau paradigme en macroéconomies »), et dans notre *Euroschiavi* (« Euro-esclaves »), à travers l'exercice des pouvoirs dérivant de ces monopoles, ces sujets privés ont la domination totale des marchés (qui ne sont donc pas libres), et peuvent dénaturer rapidement les équilibres économiques et les rapports de forces, donc conditionner de manière directe la politique des gouvernements et des parlements, la montée de telle force politique et le déclin de telle autre.

Le pouvoir réel est donc exercé de loin par rapport au citoyen, lequel ne réussit plus à identifier et à entrer en contact avec qui prend de nombreuses décisions importantes.

En revanche, les détenteurs du pouvoir exercent, à travers les institutions, un contrôle direct sur le citoyen et ils ont une prise directe sur ses revenus et ses biens, grâce à une série de pouvoirs publics qui leur sont délégués en matière de finance et de contrôle ; des procédures d'encaissement de leurs crédits fortement privatisées et accélérées ; une délégation de pouvoirs coercitifs de l'État (sabot fiscal administratif) ; la fixation de

taux d'intérêt ; la gestion des fonds de prévoyance ; et cætera. Le citoyen peut interagir avec l'État, l'Administration publique, mais les pouvoirs de l'un et de l'autre sont désormais transférés à des organismes externes avec lesquels le citoyen n'a au contraire plus la possibilité d'interagir ; ses droits politiques sont donc presque complètement dépourvus de valeur.

Au niveau local et national, les monopoles des services publics les plus importants (services téléphoniques, ramassage des déchets, transports, etc.) sont cédés à des sociétés privées, souvent en coparticipation avec les partis politiques qui procèdent à ces cessions. Grâce à leur position monopolistique, de cartel ou à la coparticipation de parti, ces sociétés peuvent imposer des tarifs très élevés à la population et aux entreprises en échange de services dont la qualité n'est pas toujours satisfaisante. On parle désormais couramment d'un recul de la démocratie, vu que les pouvoirs réels sont progressivement transférés, en passant d'organes représentatifs à des organes autoréférentiels, souvent privés. En conséquence, le but essentiel de la manipulation médiatique est d'empêcher que l'ensemble de cette réalité soit perçue et révélée ; d'empêcher que soient divulgués et compris les instruments monétaires avec lesquels une petite poignée d'opérateurs réussit à soustraire à la société civile une grande partie de la valeur de son travail ; de préserver ainsi la conviction que le système est basé, ou peut être basé, d'une part sur la légitimation démocratique et d'autre part sur le marché libre. Différemment, le système lui-même risquerait une crise de légitimation et d'observance. De larges catégories de la population, comprenant ces mécanismes, se soulèveraient contre le système. Les contribuables malmenés par le fisc se rebelleraient s'ils

venaient à apprendre comment la dette publique, pour justifier les taxes, est générée tout à fait inutilement parce que l'État, plutôt que de « l'acheter » à la banque centrale, pourrait émettre l'argent directement, sans dette et sans inflation – comme il le fait déjà, bien que dans une moindre mesure – à une seule condition, celle de limiter une telle émission aux investissements et à la spéculation ou à la dépense courante.

Donc, afin d'assurer la stabilité gouvernementale, surtout dans les systèmes basés sur le consentement, il est indispensable de limiter, mais aussi de contrôler et d'orienter, l'information, la construction de la représentation illusoire du monde dont nous avons parlé précédemment, et dont dépend la production et la gestion du consensus social. L'information est en effet contrôlée de manière très étroite : les médias ne donnent pas de nouvelles au grand public sans passer par les quelques agences de presse. Une demi-douzaine de ces agences, de propriété rigoureusement privée et bancaire, de plus croisée, fournissent les informations sur lesquelles travaillent tous les journaux télévisés, les infos radio, les portails web et les quotidiens, à de rares exceptions près¹⁰. Le système de la presse est donc un cartel industriel privé. Ce qui rend risible la prétention propagandiste d'avoir (et de faire payer à travers une redevance) une information de « service public » indépendante, et pas partielle. Auditel¹¹ est le complément nécessaire de ce système : les différents programmes et leurs présentateurs reçoivent une notation en fonction de la part d'audience. Si l'indicateur est élevé, le choix est justifié de les poursuivre, s'il est bas, le choix est justifié de les arrêter ou de les passer à une autre tranche horaire de moindre écoute. Le problème, c'est qu'il n'y a aucun instrument de vérification

objective quant à la véracité d'Auditel et de la validité de ses méthodes de mesure, qui se basent sur des projections réalisées à partir d'un minuscule échantillon : seulement 5 101 téléspectateurs, à travers une formule non divulguée. En outre, Auditel est une société de droit privé, née « grâce à un pacte étroit entre la Rai, Fininvest et l'UPA ». Cette société privée (en régime de monopole¹²) est donc aux mains des sociétés suivantes : Rai S.P.A, Utenti Pubblicità associati (UPA), agences et centres de presse, membres de la Fédération italienne des éditeurs de journaux (FIEG). En fait, nous avons un système qui permet au duopole télévisé italien, plus connu sous le nom de Raiset, de donner une justification « objective », mais non vérifiable, portant sur n'importe quel choix dans le domaine de l'information télévisée ; et d'établir, sur la base d'indices tout autant invérifiables, les tarifs publicitaires (qui vont dans le sens, évidemment, des programme à l'audience la plus forte afin de faire payer plus cher les encarts publicitaires). De cette manière, le système dispose d'un instrument pour avantager ou torpiller, en faisant monter ou descendre ses tarifs, telle ou telle chaîne, tel ou tel programme. C'est un instrument qui permet donc de garder sous contrôle le marché et la concurrence. Quand on parle de liberté limitée de l'information en Italie, on se réfère aussi et surtout à cet instrument de manipulation de masse, qui permet de frapper, ou pour mieux dire, de dissuader préalablement ceux qui veulent passer une information non partagée.

Quant à la situation italienne, il faut tenir compte du fait qu'elle se distingue par ses indicateurs socio-économiques défavorables : dette publique, déficit, vieillissement de la population, niveau de taxation, corruption et coûts de l'administration parmi les plus

élevés du monde occidental ; développement, productivité, recherche et innovation, légalité, infrastructures et efficacité globale parmi les plus bas. À cela il faut ajouter que les grandes entreprises sont reprises au rabais par des capitaux étrangers et que le système de prévoyance n'est pas viable.

Évidemment, la classe dominante a tout intérêt à éviter que cette réalité soit intelligible pour l'opinion publique, que ce soit pour se dérober aux responsabilités qui lui incombent, pour éviter une réaction populaire à la prise de conscience d'une telle situation et ses perspectives désastreuses – réaction qui pourrait déstabiliser le système de production du consensus sur lequel repose la classe politique. Pour le peuple, le débat politique est donc traditionnellement canalisé sur des sujets moins concrets et plus idéologiques. Par rapport à un passé assez récent, ces moyens, ces techniques de manipulation sociale ne sont cependant plus suffisantes. Pour gouverner un monde surpeuplé, de plus de sept milliards d'individus, caractérisé par la croissante instabilité des équilibres écologiques et économiques, les instruments des « sciences politiques », c'est-à-dire ceux de la psychologie sociale, de l'économie, du droit, ne suffisent plus. Les instruments et la connaissance de la chimie, de la biologie, de la physique deviennent indispensables. La formation des gouvernants devra être avant tout scientifique. De ce point de vue également, les classes dirigeantes sont inadéquates et absolument obsolètes.

Le problème de l'élément motivant

Quels facteurs poussent, dirigent et coordonnent les comportements humains individuels et les comportements organisés ? Existe-t-il une différence entre les uns et les autres ? Est-ce que les choix de l'individu dépendent de facteurs différents des choix d'organisations stables comme les grandes corporations, les églises, les partis politiques, les lobbies, les régimes ou l'establishment, c'est-à-dire l'élite dirigeante des différents pays ?

Oui, sûrement, et cette différence fait que nous ne pouvons pas évaluer, prévoir, planifier le comportement des organisations – que ce soit envers leurs propres membres ou envers la société et les peuples qui lui sont « extérieurs » – avec les mêmes critères que nous appliquons à chaque être humain, qui sont plus variés et moins limités.

Déterminer et reconnaître, savoir voir (parce qu'ils ne sont pas du tout cachés, mais à la vue de tous), les facteurs motivants et de coordination propres aux organisations stables est fondamental pour manipuler les gens, pour les guider, comme pour comprendre ce qui guide, à leur tour, les propriétaires des troupeaux auxquels se réfère la métaphore qui a ouvert ce chapitre. La différence la plus évidente, c'est que, tandis que l'individu (ou les groupes d'individus), bien qu'en général occupé à des fins économiques, peut consacrer, et consacre souvent, des portions considérables de sa vie et de ses ressources – jusqu'à sacrifier les unes et les autres – à des fins désintéressées (le prochain, la patrie, la foi, le savoir, etc.), les organisations stables (sociétés commerciales, partis politiques, églises, organismes se déclarant ouvertement sans but lucratif) poursuivent, ou finissent par poursuivre, au moins au niveau directionnel,

leur objectif ultime, celui du meilleur profit économique, tous les autres objectifs devenant contingents, simples outils de travail, coûts nécessaires à la réalisation du profit.

Sur cette différence et sur la fonction directrice du profit dans le comportement des organisations, quelle que soit leur finalité déclarée et originelle, nous reportons un commentaire général, exposé dans Euroschiavi (« Euro-esclaves »), p. 64 à 68 :

Au sens le plus général, la valeur marchande de l'argent, se situe dans ce pouvoir qu'il a, de pousser les gens à accomplir des actions déterminées en contrepartie d'une somme d'argent (réaliser des profits ou éviter des pertes), de produire des comportements, individuels ou collectifs, du type *do ut des* (vente, location, etc.), *do ut facias* (contrat de travail ou d'adjudication, etc.).

Pierre est avocat, Paul médecin, Machin peintre, Truc balayeur. Ce sont des métiers très différents entre eux. Mais tous les exercent en vue d'une seule chose : l'argent. Des travaux très différents obtiennent une chose identique : de l'argent. L'argent est un élément motivant. Plus précisément, en vertu du fait qu'il est pratiquement accepté de tous, et que pour de l'argent on peut obtenir presque tout ce dont on a besoin, et presque tout comportement (ou toute prestation) possible, nous définissons l'argent un « **élément motivant universel** » (comme on définirait l'eau « dissolvant universel » même si elle ne dissout pas vraiment toutes les substances). L'argent est universellement utilisable et, justement parce qu'il est universellement accepté, il est plus que tout autre bien, efficace et désiré comme bien d'échange. À cette

qualité de facteur motivant universel prédominant sur d'autres facteurs motivants, on doit le fait que toute organisation stable, quelles que ce soient ses fins institutionnelles – donc même les églises, les organismes de bienfaisance et les partis politiques – tend à se transformer, par rapport à sa finalité originelle, statutaire ou juridique, pour devenir une « maximisatrice » de production ou de récolte de cet élément motivant du profit ; et qu'en elle, finissent par commander les administrateurs de la gestion et du patrimoine plutôt que les personnes porteuses de valeurs, d'objectifs et de compétences officielles (prêtres, politiques, médecins, etc.). C'est l'argent qui sélectionne, coordonne et guide de façon impersonnelle et amoralisée les comportements organisés et reliés entre eux, et qui va se substituer dans le temps aux valeurs et aux finalités initiales. Parmi tous les comportements possibles entre une organisation dans une situation donnée, celui qui sera considéré comme le plus apte à produire le maximum d'argent, de profit, c'est celui qui recueillera le consensus. D'autant que, contrairement aux autres valeurs (morales, sanitaires, esthétiques, politiques, affectives, érotiques) et, en général, aux valeurs d'usage, subjectives, l'argent a des particularités. En effet, comme nous l'avons écrit précédemment, contrairement aux autres valeurs, c'est une valeur fractionnable et transférable, convertible en toutes sortes de biens et de services ; contrairement à la culture ou à la santé ou à la beauté, la personne peut s'en séparer et le transférer à une autre personne, en échange d'un autre bien ou d'un service, elle peut l'utiliser pour payer une dette ou donner une garantie :

il mesure toutes les valeurs d'échange (qui sont alors quantifiées en argent), sur les quantités desquelles tous

concordent parce qu'elles sont exprimées en chiffres simples ;

il est donc objectivement comparable.

Puisque la vie pratique consiste à choisir des emplois à ressources limitées (temps, forces, argent, terrains, etc.), et comme les choix ont lieu sur la base d'une comparaison entre les coûts et les bénéfices de chaque option possible, pour faire ces comparaisons au niveau organisé (c'est-à-dire dans un groupe stable), il faut forcément adopter (ou automatiquement introduire) une mesure quantitative, et cette mesure, c'est justement l'argent. Ce qui n'est pas mesurable, ni traduisible en termes numéraire, en termes d'argent, ne peut être introduit dans les critères de choix, tout comme les couleurs ne peuvent être introduites dans la télévision en noir et blanc ou encore les voix des acteurs dans un film muet, et en conséquence ne peut se définir valorisable. Cela ne se prête pas au calcul, à la comparaison, au compte rendu. Voilà pourquoi des valeurs primaires et indiscutables comme la santé, la sécurité, les beautés monumentales et paysagères, la solidarité, la démocratie, la légalité, etc. n'entrent pas en ligne de compte dans la richesse produite par la nation. Elles ne sont pas traduisibles en chiffres. D'ailleurs, la valeur même des personnes, chez les médias, est normalement mesurée en chiffres, en argent possédé ou gagné. Les athlètes sont mesurés en performances conçues numériquement : vitesse, longueur, hauteur, poids, points. De nombreuses personnes s'évaluent elles-mêmes de façon conformiste en chiffres, se comparent aux autres et rivalisent avec eux en termes de chiffre. La quantité, répétons-le, est le critère d'évaluation préféré, parce que c'est le seul avec lequel on peut faire des comparaisons

objectives, c'est-à-dire publiques, entre une multitude de sujets. Il arrive souvent qu'un individu choisisse de consacrer une partie de son activité aux valeurs subjectives, non quantifiables numériquement, et qu'il obtienne une ample gratification subjective et même un certain succès public ; mais il s'agit d'exceptions, ayant peu d'effet sur le système sauf dans quelques rares cas – nous espérons que ce livre fera partie de ceux-ci. Le marché, les opérateurs organisés et les pouvoirs forts se tournent vers le gain. La tendance de l'ensemble du système est celle du profit, plus exactement du profit à court terme. Cette option est donc la plus probable dans les cas individuels, tandis que dans la plupart des cas, elle est sûrement prédominante et oriente le comportement collectif et l'évolution de l'organisation vers un agencement consacré au profit. En somme, au niveau des comportements possibles, le choix le plus probable (voire plus que probable), le plus motivant, va au comportement qui apparaît le plus avantageux. Celui qui recherche le profit en soi a beaucoup plus de succès que celui qui recherche d'autres finalités (éthiques, juridiques, etc.) parce qu'il peut en tirer davantage d'éléments motivants universels à distribuer pour s'attirer la collaboration des autres, y compris celle des médias et des dispositifs institutionnels comme nous l'avons vu précédemment. À l'échelle nationale et internationale, le transfert et la concentration du pouvoir politique de l'État entre les mains des banquiers est une conséquence de ce principe, outre leur faculté de créer du pouvoir d'achat à partir de rien en endettant la collectivité. Après ce qui vient d'être exposé, on ne doit absolument pas s'étonner si des organismes qui, d'après leur nom, devraient être politiques, éthiques, religieux ou « spirituels », ou même des organes de

contrôle théoriquement super partes dévient fondamentalement de leurs finalités institutionnelles et se mettent de fait à poursuivre des fins lucratives, peut-être même de façon illicite et occulte. D'ordinaire, de telles organisations finissent par se structurer en deux groupes : une petite minorité de dirigeants poursuit consciemment des fins lucratives et de pouvoir, en exploitant des utilités économiques (telles que le travail gratuit, les cotisations associatives, le prosélytisme, le vote électoral, les démonstrations, les grèves, les lais testamentaires et les donations) volontairement fournies par la majorité des disciples, des activistes, des affiliés, en échange de récompenses morales ou identitaires (acceptation, appartenance, éloge, etc.) que les dirigeants leur fournissent sans déboursier d'argent ou presque. Les dirigeants échangent donc ainsi un élément motivant moral, qui ne leur coûte rien ou presque, auquel ils ne croient généralement pas, contre le facteur motivant universel, c'est-à-dire l'argent (ou le travail) qu'ils peuvent obtenir à partir de leur organisation pour le dépenser afin de s'acheter des biens et des services. Habituellement, en recevant ces utilités économiques, le leader charismatique fait en sorte que tout soit clair entre lui et son « disciple », que celui-ci comprenne bien que le service a été rendu à un dieu (ou à un idéal) et non pas au leader charismatique lui-même, ce qui suggère au disciple d'être créancier envers le dieu (l'idéal) et non pas envers le leader, lequel en fin de compte a reçu une utilité sans même s'endetter du point de vue de la reconnaissance.

Étant donné que l'acceptation du motivateur moral en échange d'une prestation économique naît de la dépendance psychique au groupe, de la foi, du credo envers les promesses de ses chefs, ceux-ci s'efforcent de

stimuler, chez leurs adeptes ou militants, la dépendance grégaire et la « foi », le sentiment du devoir et de l'honneur, et d'instiller et de canoniser une éthique qui condamne diverses formes d'autonomie, de liberté et de gratification (répression de la sexualité, de la pensée divergente, etc.) en exaltant la fidélité et le renoncement. À l'échelle macro-sociale, c'est ce qui est réalisé par la classe dirigeante d'une nation vis-à-vis du peuple à travers les différentes formes et les différents niveaux de propagande, comme j'ai (MDL) amplement exposé dans l'essai *Le Chiavi del Potere* (« Les clés du pouvoir »). Quand des réalités de ce genre sont découvertes, quand les duperies et les abus émergent, quand on découvre le pot aux roses, encore aujourd'hui on s'étonne, on se scandalise et on parle de dégénération, de corruption, d'immoralité (tangentopoli¹³, calciopoli, tribunapoli). Mais ces réactions sont irrationnelles et sont dues au fait que, d'un côté on projette sur ces organisations « éthiques », sur les institutions, les mobiles non égoïstes, mais bienveillants et protecteurs de maman et papa, comme nous les avons vécus dans notre petite enfance, quand nous avons appris à nous fier de l'autorité et à obéir, tandis que de l'autre côté, on n'a pas à l'esprit combien le facteur motivant/argent l'emporte automatiquement et inévitablement sur tous les éléments motivants de compétition, et prédomine à l'intérieur des groupes organisés et plus en général de la société. Parmi les différentes valeurs (idéologie, moralité, légalité, écologie, profit) qui aident chacun de nous à choisir une option parmi les options possibles, la valeur/profit a plus de chances de prévaloir parce que l'argent est la valeur la plus partagée et acceptée, la moins contrecarrée. Voilà pourquoi il n'y a pas que l'économie qui répond aux lois de

l'économie, mais aussi la société, le comportement des hommes à la tête des institutions politiques, et même des institutions religieuses. Voilà pourquoi nous vivons non seulement dans une économie de marché, mais aussi dans une société de marché. L'essence du pouvoir n'est pas la propriété, la domination des choses (qui sont inertes), mais la domination des comportements des personnes. Or, l'argent, la dette, le crédit, la perspective d'un profit ou d'une perte, sont les leviers les plus efficaces pour dominer le comportement individuel et collectif des gens. L'endettement public est le meilleur outil de domination du comportement national. Comme tout droit, la propriété aussi requiert un comportement de respect du droit, non seulement par des actes écrits, car si on est légalement propriétaire d'une maison, mais que des squatters l'occupent et que les fonctionnaires publics ne permettent pas de la récupérer, la propriété n'est rien. Donc, en fin de compte, ce qu'il faut dominer, c'est bien l'action des personnes.

Nous observons en général que la conscience morale, la sensibilité humaine, la compassion et toutes les autres valeurs, alors qu'elles ont une forte, même une très forte influence sur les choix de conduite de l'individu pour construire la sphère du comportement éthique, n'en ont pas du tout sur les choix des organisations impersonnelles ou économiques, qui sont dictés par des valeurs quantitatives, économiques, se traduisant en dépenses et recettes, en logique comptable. L'économie est la technique de la meilleure allocation des ressources, la détermination des choix les plus rentables, et l'évaluation de la rentabilité n'est faisable qu'à travers des grandeurs numériques, monétaires. Les autres valeurs n'entrent pas et ne peuvent pas entrer dans les bilans. Les investisseurs

(parmi lesquels les banques bailleresse de fonds) et les actionnaires d'une société commerciale, d'une société par actions, veulent voir de bons résultats chiffrés, le respect des valeurs humaines ne les intéressent pas. Les épargnants, les titulaires d'une Caisse de retraite veulent toucher leur argent, même si c'est aux dépens de l'écosystème ou de la paix en Afrique ou des emplois en Italie. Si les administrateurs ne le leur donnent pas, ou l'attribuent partiellement, qu'ils ne soient pas en condition de le faire ou qu'ils aient privilégié des valeurs humaines, ne fait pas de différence, ils sont remplacés. Du reste, ces administrateurs sont rémunérés sur la base du résultat de leur gestion. Ce qui est parfaitement conforme aux règles juridiques en matière de société et d'entreprise, et même valable pour une entreprise publique responsable de services de première nécessité comme le service des eaux ou la collecte des déchets.

Voilà le facteur qui, dans le domaine de l'économie, n'est pas pris en considération par de nombreuses doctrines morales comme celle, par exemple, de l'Église catholique. La logique des valeurs d'échange conduit inéluctablement, à cause de facteurs objectifs de comptabilité arithmétique, à la maximisation égoïste du profit financier, plus précisément du profit à court terme, au détriment de toute autre valeur, y compris le profit à long terme.

Croyances illusoires en tant que ressources pour gouverner

L'ambition du pouvoir a, plus que tout autre chose, poussé l'homme à étudier, lutter, risquer, travailler, combattre, tuer,

souffrir. C'est par ambition qu'il a développé les techniques les plus sophistiquées, que tout establishment possède son arsenal de moyens de domination, car ces moyens produisent de l'observance, de l'obéissance, du conformisme. Dominer exige en effet l'observance des personnes, une observance plus ou moins volontaire. Mais pour être efficace à cent pour cent, pour que les gouvernants en soient assurés, il faut qu'elle soit vraiment volontaire. Alors il est préférable de l'obtenir par manipulation psychique (à travers l'illusion, la persuasion, l'intimidation ou le conditionnement) plutôt que l'imposer par la menace ou gagner l'adhésion à travers des rétributions économiques. Pour s'en rendre compte, il suffit de penser à la formidable ressource dont disposaient les théocrates de Téhéran lors de la guerre contre l'Iraq, la ressource providentielle et gratuite que constituaient tous ces gamins qui, par dizaines de milliers, spontanément, convaincus de gagner le paradis d'Allah, sans rien demander en échange, s'en allaient courir sur les champs irakiens minés, en partie avec des explosifs de production italienne, pour les désamorcer et consentir ainsi à l'armée d'avancer en toute sécurité sur leurs corps massacrés. Certes, une population manipulée par une foi islamiste enracinée, une foi qui exalte le martyr, la guerre contre les infidèles, l'obéissance aux présumés représentants du Prophète, était au départ une grande ressource pour les ayatollahs. Sans cela, il leur aurait été impossible d'obtenir cette disponibilité diffuse de jeunes prêts à mourir ; sans cela, l'idée même de les envoyer mourir de cette manière n'aurait pu être acceptée. Sans une telle manipulation religieuse, on ne connaîtrait pas non plus le phénomène des mamans palestiniennes, heureuses et orgueilleuses que leurs fils, munis de leurs ceintures explosives, aillent

se faire voler en éclats pour frapper Israël.

La foi aveugle et fanatique des enfants iraniens et palestiniens, la disponibilité de leurs parents à les immoler à Allah ne sont qu'un exemple des ressources, déjà prêtes dans la culture populaire, dont les détenteurs et bénéficiaires du pouvoir peuvent disposer. Par ailleurs, les autres croyances, du moins le monothéisme, ont produit des ressources analogues. Au nom de religions et nationalismes, il a toujours été possible d'inciter des millions de personnes, des peuples entiers, à se combattre les uns les autres avec acharnement, sans même se connaître, en supportant toutes sortes de souffrances. Les dernières guerres mondiales, même les guerres engagées dans le but d'exporter la démocratie, en sont autant d'exemples. L'homme, les peuples, se prêtent toujours à être manipulés, à tel point que l'histoire, dont ils n'ont tiré aucune leçon, se répète inlassablement, à leurs dépens.

La principale et la plus diffuse des croyances/ressources est peut-être l'identification irrationnelle que nous apprenons dans l'enfance, qui se situe dans le rapport avec nos parents, entre autorité/pouvoir/bienveillance désintéressée, et qui s'étend verticalement à une figure divine, à un « Dieu » (les règles de domination religieuse sont l'archétype des règles de domination politique). En grandissant, nous tendons à transférer cette identification sur les institutions, sur l'État, sur le gouvernement, sur les organisations hiérarchiques dont nous faisons partie (églises, armée, usine, etc.), et sur la « patrie ».

Nous personnifions ces sujets abstraits, impersonnels,

qui nous semblent alors protecteurs. Nous tendons à les ressentir et à les croire justes, intéressés au bien collectif, à l'éthique, à la légalité. Mais ces sujets, à l'encontre de ce qu'étaient plus ou moins nos parents pour nous, ne sont pas des personnes réelles, physiques, mais sont avant tout des personnes juridiques, des systèmes manœuvrés à des fins d'intérêt, de possession, par qui en détient le contrôle, par qui tient les fils. La réalité est celle du rapport utilitaire berger/troupeau, où le berger gère le troupeau pour en tirer profit ; or pour tirer profit du troupeau de manière plus efficace, le berger fait en sorte que le troupeau « croie ». Ainsi l'État est manœuvré par la fameuse caste dont parle le livre de Stella et Rizzo¹⁴, ou par des puissances bancaires selon d'autres avis.

Il faut souligner que les États sont aussi les autorités porteuses des intérêts économiques des classes dominantes, donc en conflit avec ceux de la population, laquelle est essentiellement pour eux une ressource économique à gouverner. Ces autorités sont, ou représentent, la partie adverse et intéressée de la population – partie adverse qui se protège derrière le bouclier des institutions publiques. En assumant le visage moral et paternel du défenseur de la légalité et du bien commun, du défenseur de valeurs parfois morales, ces autorités profitent de cette méprise compréhensible pour légitimer et faire accepter leur pouvoir et leur exercice, et poursuivre ainsi les intérêts qu'elles représentent réellement.

Avoir l'esprit clair quant à cette réalité, être assez fort pour la voir comme elle est et ne pas l'oublier afin de se libérer de cette idée anthropomorphique et parentale de l'État, voilà une démarche que peu de personnes sont

capables de mener à terme. En effet, son résultat est très frustrant du point de vue émotif, angoissant, exaspérant, c'est presque comme accepter sans la nier la réalité de la condition mortelle de l'homme. Il s'agit de renoncer à l'illusion rassurante que le système, le pouvoir auquel nous sommes soumis, est un sujet réel, porteur d'une personnalité et d'une volonté, avec lequel on peut dialoguer, négocier comme avec un être humain, qu'il est, dans son ensemble, un sujet suffisamment moral, correct, efficace, intelligent, par delà quelques défauts à certains égards, pour accepter ce qu'il est réellement : une personne juridique abstraite, un centre d'imputation de rapports juridiques. Il s'agit aussi de tenir bon devant la prise de conscience d'une impuissance personnelle, absolue ou relative, face à la totalité du système, face au manque d'instruments réels pour le corriger, pour le porter à un niveau d'acceptabilité. Plutôt que reconnaître cette impuissance, nombreuses sont donc les personnes qui finissent par repousser cette réalité.

Cependant, maintenir une bonne connaissance de la réalité est la condition indispensable pour percevoir et comprendre les rapports et les conflits politiques, économiques, juridiques ; certains objectifs et certaines actions de l'autorité publique qui autrement résulteraient incroyables et inacceptables car contraires aux lois et à la morale ; enfin, l'activité de manipulation qui masque tout cela. Je me réfère à certaines actions des gouvernements envers la population qui émergent de documents des archives gouvernementales des États-Unis – quand on peut recourir au Freedom of Information Act (la loi sur la liberté d'accès aux documents administratifs) –, par exemple à propos des tests sur la toxicité de radiations et sur d'autres préjudices causés à une population tenue

dans l'ignorance. Il faut remarquer que la radiobiologie et ses recherches, dont nous parlerons par la suite, sont tenues secrètes aux États-Unis, mais aussi en Italie où il est nécessaire, pour avoir accès à la documentation qui s'y rapporte, d'être titulaire du Nulla Osta Sicurezza¹⁵ ou NOS, et de respecter la confidentialité. Pourtant un sujet qui concerne la santé collective devrait, de par sa nature, être divulgué dans sa totalité.

Les suggestions mensongères dans le domaine économique sont une autre ressource fondamentale à la disposition des classes dominantes pour gouverner les gens. Il est facile de créer des illusions, de fausses croyances, au sujet des réalités économiques de base : il suffit parfois d'une dénomination suggestive. Par exemple, dénommer l'institut central d'émission italien « Banque d'Italie » incite les gens à croire qu'il est la propriété de l'État, alors qu'il s'agit d'un établissement privé à 95 % environ, et maintenant en bonne partie aux mains d'étrangers. Pratiquement aucun Italien n'est au courant que c'est une structure privée ; en effet, la chose a été tenue secrète jusqu'en 2002, lorsque Famiglia Cristiana¹⁶ a divulgué la liste des actionnaires. Et presque aucun Américain ne sait qu'il en va de même pour la Federal Reserve Bank (FED). Les Américains pensent que c'est une institution publique du gouvernement central, ou fédéral comme le suggère le terme « Federal ». Et ils pensent qu'elle détient une réserve d'or pour couvrir les dollars qu'elle émet. Ce sont deux croyances assez répandues, mais fausses. La FED est un ensemble de treize banques privées et elle n'a aucune réserve pour couvrir les dollars émis. D'autres termes, aptes à engendrer de rassurantes convictions contraires à la réalité, sont « sécurité » et « équité », comme on a pu

largement le constater ces derniers temps.

Dans les systèmes politiques modernes, le consentement au pouvoir et à ses actions se fonde d'abord sur le fait que la population, y compris une large partie des entreprises, est guidée par des conceptions économiques fausses (qu'elle partage) concernant l'argent, le crédit, l'inflation, la dette publique, le rôle des banques. Les gens, entrepreneurs et experts-comptables inclus, croient par exemple que :

- l'argent est garanti par quelque chose (si ce n'est pas de l'or) tandis qu'il n'a aucune couverture ;
- la banque centrale est publique, tandis qu'elle est privée ;
- les banques perçoivent des intérêts sur l'argent qu'elles prêtent, tandis qu'elles perçoivent des intérêts sur des promesses d'argent légal qu'elles n'ont pas (elles en ont pour couvrir environ 1/1000 de tout ce qu'elles promettent) et qui n'existe même pas (il en existe moins de 1/10) ;
- la dette publique est contractée par l'État en échange de valeurs réelles, tandis qu'elle est contractée en échange de rien ;
- l'ensemble de l'économie agit dans un régime de marché libre, tandis que le marché, globalement, n'est pas du tout libre ;
- les règles de la comptabilité générale sont faites pour mettre en évidence patrimoine et revenus, tandis qu'elles sont élaborées pour cacher des éléments bien déterminés

du patrimoine et des revenus ;

– les hausses des prix au net de l'inflation importée sont dus à un excès de liquidité et doivent être combattues suivant le principe de la BCE, c'est-à-dire en élevant les taux ; tandis qu'au contraire et souvent, comme dans notre cas, les hausses sont justement dues au coût plus élevé de l'argent qui pèse sur le coût du produit, et aux déséconomies d'échelle déterminées par les restrictions monétaires ;

– le gonflement de la masse monétaire (crédit, argent en circulation) est toujours cause d'inflation, tandis qu'elle ne la provoque que quand il y a déjà plein emploi des facteurs de production (travail, installations, technologies, matières premières, etc.) ; et, comme il arrive depuis des décennies, si les moyens de production sont en bonne partie inutilisés ou sous-utilisés par manque de liquidité ;

– un marché libre existe, tandis que les marchés sont généralement contrôlés par des cartels et des monopoles et ne sont pas transparents, car dominés par des connaissances réservées et de fausses apparences ;

– le marché, y compris le marché d'actions et d'obligations, est une méthode efficace pour placer de l'argent et choisir des valeurs, tandis qu'il n'est pas du tout efficace, car sa logique impersonnelle et automatique tend au pillage des ressources et au blocage du développement ;

– la mondialisation permet le meilleur emploi des ressources ; la meilleure économie dans la production ; la plus forte production de richesse, elle-même distribuée de

façon la plus équitable ; la rémunération du travail la plus équitable. Au contraire, elle a produit le drainage des marges de profit des producteurs et des travailleurs vers quelques grands opérateurs de la distribution internationale qui contrôlent les marchés en imposant leurs prix aux fournisseurs comme aux consommateurs.

Jusqu'à la mi-2008, les gens étaient également enclins à suivre d'autres illusions, grâce auxquelles les grandes fraudes bancaires et financières qui sont en train de se manifester ont été possibles, des fraudes qui ont garanti des profits énormes à leurs bénéficiaires. Parmi ces illusions, nous soulignons que les gens croient que :

- des investissements financiers peuvent produire, de façon stable, des rendements supérieurs au taux payé par les titres de la dette publique ;
- les autorités monétaires (banques centrales, ministères des finances, commissions des opérations de bourse) veillent réellement sur les marchés et les banques pour défendre l'intérêt général, tandis qu'elles collaborent avec les grands opérateurs financiers au préjudice de la population ;
- les bilans des grandes entreprises sont véridiques, complets, contrôlés et non trafiqués (cf. Parmalat, Halliburton, Lehman Brothers) ;
- le cours des Bourses et de l'économie est essentiellement guidé par des processus involontaires, tandis que c'est tout le contraire.

Toute la communication gouvernementale, syndicale et

politique, hautement manipulatrice en matière d'impôts, de PIB, de « redressement », joue sur cette hypocrisie : illusions, duperies, fausses conceptions. Celles-ci se sont formées au cours des siècles, ce qui fait que les gouvernants les trouvent toutes prêtes, et que les gens, ne comprenant absolument pas ce qui se passe, ce qu'ils donnent, ce qu'ils reçoivent, acceptent les fausses justifications des sacrifices qu'on leur demande pour réaliser tout redressement ou reconversion. Les États les cultivent et les renforcent étant donné que la stabilité gouvernementale en dépend, surtout à l'époque de la mondialisation. Et n'oublions pas que les procès-verbaux du conseil des gouverneurs des banques centrales sont soumis à la pratique du secret¹⁷.

Nous pouvons aisément constater que d'autres stratagèmes typiques de la politique sont aussi à l'œuvre ces dernières années comme le très classique *divide et impera* (« diviser pour régner »). Pour rompre un front de protestation populaire contraire à la ligne directrice du pouvoir constitué, ce dernier crée un conflit d'intérêt à l'intérieur de ce front. Il peut, par exemple, créer un conflit d'intérêt entre les hommes et les femmes en proposant d'aligner l'âge de la retraite ; ou entre travailleurs et épargnants en soulignant que les revendications des premiers font chuter en Bourse les investissements des seconds ; ou encore entre salariés en CDI et salariés en CDD en créant un fonds de protection des seconds financé à travers un prélèvement à charge des premiers. L'imbroglio des départs en retraite a été construit de cette façon, c'est-à-dire en prélevant des contributions extras à certaines catégories de travailleurs, dans l'objectif formel d'assurer à toutes les catégories un moyen de lier la retraite aux dynamiques des rétributions, et en fin de

compte ce moyen n'a été donné, arbitrairement, qu'à quelques-unes d'entre elles. En Italie, les partis parviennent à susciter un ample consensus en octroyant de petits privilèges de catégorie (baby retraites, loyer réglementé, exemptions fiscales, faux invalides, faux emplois, etc.) qui, dans l'ensemble, compromettent l'efficacité du système pays en l'appauvrissant, mais qui créent en retour un grand et stable consensus vis-à-vis des différentes forces politiques qui garantissent ces privilèges.

Une ressource qui, en Italie, a été très efficace pour la structure socioéconomique, les dépenses publiques et les avantages de position dominante – ressource qui perd désormais de sa force à la suite d'événements bien connus –, est la confiance dont bénéficient les partis politiques et, plus particulièrement, l'opposition entre partis socialistes et partis capitalistes. Tangentopoli a révélé aux yeux de tous que l'image des partis « communistes », « socialistes », « catholiques », « libéraux » faisait principalement fonction de masque, rattaché à une éthique idéale, grâce auquel les hommes politiques s'attiraient le consensus des différents groupes d'électeurs et de consommateurs, en se cachant derrière pour faire valoir leurs intérêts, presque tous de la même manière. Le récent livre *La casta*¹⁸ de Stella et Rizzo a confirmé cette donnée. Donc pour les partis, il est de plus en plus difficile d'attirer, de convaincre et de fidéliser les gens.

En outre, le principal parti de gauche, le Parti communiste italien (PCI) a évolué en changeant plusieurs fois d'identité (« La Cosa », « La Quercia », le « PDS », le « DS »). Il a basculé de parti communiste marxiste stalinien révolutionnaire à principal garant du système

bancaire et de la grande industrie, en fusionnant avec le Parti démocratique (PD) sur les reliques de la dissoute Démocratie chrétienne (DC) tout en continuant à s'agréger les votes de l'électorat qui se considère de gauche et recherche un parti de gauche, même après que la gauche ait dû renoncer à son modèle socio-économique – c'est-à-dire au marxisme, celui-ci s'étant révélé un échec –, et qu'elle ait embrassé un modèle et un réseau de soutien lié au monde financier.

En l'absence d'une culture libérale et après l'élimination du fascisme, les alliances politico-culturelles en Italie se forment autour de deux étendards antilibéraux : l'étendard socialiste et l'étendard catholique. Ces dernières décennies, ces deux étendards ont perdu beaucoup de leur crédibilité, ainsi que de nombreux adhérents, et sont moins suivis, ceci également à cause de leurs contrastes et de leurs attaques réciproques sur des sujets sensibles et importants, comme le divorce, l'avortement, la fécondation artificielle, les financements aux écoles privées. Le projet du PD, où confluent socialistes et catholiques, est un projet d'alliance synergique, un compromis historique, qui combine leurs respectives capacités de faire prise sur l'électorat, qui vise à éviter de se discréditer et de se nuire mutuellement en concordant de ne plus porter sur la scène publique des sujets de discorde et de délégitimation idéologique.

Il ne semble pas que cette fusion ait réussi, étant donné les contrastes idéologiques internes entre éléments catholiques et éléments postcommunistes. Sous la pression des faits, il ne suffit pas d'être habile à éviter les prises de position ou à les prendre toutes en même temps, comme le résume Francesco Rutelli : « Je suis

favorable au référendum sur la loi électorale, mais je ne signerai pas la demande de référendum. » Le consensus de l'électorat de base, populaire, contrairement à celui technique, professionnel, qui se recueille, par exemple, dans un conseil d'administration ou dans une direction centrale de parti ou d'un syndicat, ne dépend en effet pas des contenus concrets d'une proposition, ni de sa clarté ou de sa cohérence, mais de l'image de cette proposition et de son porteur. Presque tous les leaders de la politique italienne sont des spécialistes quand il s'agit d'exploiter le principe suivant : ne jamais prendre de positions nettes, éviter d'avoir les mains liées et d'assumer des engagements relativement vérifiables ; éviter les confrontations, n'avancer que des propositions générales, surtout éthiques, comme des valeurs à défendre et à interpréter, autour desquelles il est possible de rassembler le plus grand nombre d'électeurs, justement parce qu'on cultive l'ambiguïté. Au moment où l'on est contraint à lever l'ambiguïté et à faire un choix plutôt qu'un autre, une partie du consensus est mécontent et s'éloigne.

La manipulation dans le domaine politique comme dans le domaine magico-religieux se sert systématiquement de l'impossibilité de vérifier les promesses, les propositions, les contenus, les résultats promis.

L'école dans la réalité

Habitudes, valeurs, tabous, goûts, sensibilité, convictions, fois religieuses et politiques, buts et comportements sexuels, professionnels, etc. s'acquièrent, non pas à travers des choix libres et conscients d'adultes, mais de façon inconsciente à travers un processus de

socialisation, d'intégration aux divers groupes sociaux où l'on se trouve, en général à partir de la famille d'origine et surtout durant les premières années de vie, alors que la capacité d'examen critique est absente ou minime. L'école est le premier moyen de manipulation culturelle et mentale, combinée ou non avec l'inculcation de la religion. Dans le monde réel, s'emparer des enfants pour les former et les conditionner est inscrit à l'ordre du jour de tout État, qu'il se définisse totalitaire ou libéral. Il s'agit de les habituer à exécuter les ordres de l'autorité constituée à travers l'exercice répétitif de l'exécution d'ordres impartis des années durant par leurs professeurs. L'aspect neural sous-jacent de cette méthode sera expliqué par la suite. Ou bien, comme on le fait volontiers aujourd'hui, on les habitue à la satisfaction systématique, à l'absence de règles et de confrontation avec la réalité, afin d'en faire des créatures incapables de se discipliner, de s'organiser, et donc totalement dépendantes.

L'instruction et la formation de la majorité des jeunes visent, et ont toujours visé au cours de l'histoire¹⁹, à les adapter au programme et aux intérêts de la classe dominante – comme il est du reste logique. Elles ne développent donc pas (l'école ne le fait que pour l'élite) la pensée critique, autonome, et avec elle les capacités de voir les choses, les sollicitations, les perspectives situationnelles, mais cultivent plutôt dépendance et conformité.

J. A. C. Brown, dans son essai *Techniques of Persuasion* (« Techniques de persuasion »), cité par Denise Winn²⁰, se demande si les communistes n'ont jamais agencé une méthode de lavage du cerveau ayant au moins la moitié de l'efficacité de la méthode de la

public school britannique. Au Royaume-Uni, l'école privée est celle des classes supérieures, et du fait que ses élèves proviennent plus ou moins du même milieu aisé, elle est très efficace à forger des schémas mentaux et identitaires communs, classiques, compacts, fermés à la diversité, même culturelle. En plus, l'école tire avantage du bas âge d'entrée en scolarisation pour travailler sur des sujets très malléables. Un endoctrinement et une adaptation précoces, communs, sont également très efficaces à fixer des caractéristiques durables et des conditions favorables à l'intégration de rapports stables, sociaux, conjugaux, professionnels, vu que la personnalité de la plus grande partie des individus même instruits, consiste principalement en un ensemble d'habitudes comportementales et de jugements basés sur l'imitation et la répétition.

Ayant connu des personnes formées selon les schématismes rigides et orgueilleux de divers pays anglo-saxons, lesquels apparaissent souvent stupides à qui ne fait pas partie de leur milieu, nous ne pouvons que confirmer la correspondance de ces observations aux faits. Mais nous sommes tout aussi conscients que de grandes nations, dont les systèmes administratifs sont très efficaces, ont trouvé de solides bases d'exécutants, voire leurs gouvernants suprêmes, dans une classe dirigeante produite de cette manière.

Nous n'allons pas nous attarder sur un examen détaillé des systèmes scolaires qui dépasserait l'objet de cet essai, en particulier sur ceux des régimes ouvertement totalitaires. Nous avons tous une vague idée sur la rigueur de la formation scolaire et périscolaire advenue durant les vingt années du fascisme, et nous avons quelque idée

quant au conditionnement collectif exercé par les régimes nationaux-socialistes et communistes. Les écoles islamistes, les « madrasas », sont connues pour leurs méthodes basées sur la récitation des sourates coraniques, une récitation lancinante et obsédante répétée des milliers de fois durant plusieurs années, dont les effets vont bien au-delà du niveau mental puisqu'ils touchent le niveau neural et le niveau organique. La privation de stimulations alternatives et créatrices, d'incitations à la pensée latérale et divergente, est radicale. Les modèles culturels, sociaux, de valeurs, présentés par l'autorité scolaire sont monolithiques et sans alternatives. Le développement de capacités critiques est totalement inhibé. Si une pédagogie semblable est escomptée dans les sociétés confessionnelles ou totalitaires militantes, plus significative et révélatrice est toutefois la présence constante de conditionnements analogues et prédisposés dans les régimes formellement démocrates.

Aux États-Unis, l'adaptation et l'endoctrinement scolaires à travers des pratiques régulières telles que le chant quotidien de l'hymne national, les professions de foi, les serments de fidélité à la nation, ou encore les prières collectives, les exaltations patriotardes dignes des régimes totalitaires, déconcertent les Européens, plus avertis en matière de rhétorique nationaliste et religieuse. Un fait qui a surpris et déconcerté l'un de nous (PC), c'est qu'au musée de l'Histoire américaine de Washington D.C., lieu de rendez-vous de tous les établissements scolaires nationaux, il n'y a plus trace, par exemple, de la bataille de Little Big Horn, ni des conflits entre Européens immigrés et Indiens. Il semblerait que tout le monde, en posant les fondements d'une grande nation, ait démontré tout de suite une propension au labeur et à l'intégration raciale

pacifique. Si, parmi les innombrables camelotes vendues en ces lieux, vous cherchez comme souvenir une plume d'Indien pour la ramener à vos enfants, vous perdez votre temps car au nom de l'effacement historique effectué sur la base du politiquement correct, vous ne la trouverez pas.

Mais, en général, surtout dans l'école des pays anglo-saxons, nous avons remarqué que l'enseignement de certaines matières fondamentales est conçu de façon telle à prévenir la formation d'une vision d'ensemble. Cela est valable pour l'histoire qui est enseignée, non pas comme histoire de la civilisation humaine, donc mondiale, mais comme histoire des États-Unis aux États-Unis, comme histoire du Canada au Canada, de l'Australie en Australie, etc. Une bibliothécaire canadienne, avec un niveau d'instruction supérieure, à laquelle j'ai demandé (MDL) un renseignement sur les Pères fondateurs des États-Unis, m'a répondu qu'elle ne savait pas, parce qu'il s'agissait de l'histoire américaine et que les Canadiens étudient l'histoire canadienne. Elle ne se rendit pas compte de la sottise de sa réponse, surtout en relation au fait qu'elle vivait à moins de cent kilomètres des États-Unis. Quant à l'histoire du reste du monde, on ne l'enseigne pas systématiquement, mais à travers des photogrammes : Toutankhamon, Alexandre le Grand, Jules César, Constantin... En somme, qui ne fait pas d'études universitaires d'histoire et de géographie ne peut rien comprendre à ce qu'il se passe dans le monde, n'a aucune idée des différentes mentalités qui caractérisent les divers peuples et les diverses périodes historiques. Les personnes dépourvues de culture universitaire et de l'expérience du voyageur ne savent même pas que dans le monde existent des mentalités et des valeurs très différentes de celles qui en général sont partagées aux

États-Unis et au Canada. Et qui ne peut rien comprendre n'a pas les capacités de se poser en critique des informations médiatiques et des déclarations des personnages institutionnels qui parlent par en dessous le drapeau à étoiles et rayures. Une telle personne ne peut porter une critique qu'à partir d'un point de vue et d'une logique du système et dans la seule intention de le rendre plus fonctionnel, donc non pas à partir d'une perspective extérieure pour remettre en question des fondements et des objectifs. Pour ce qui concerne l'aplatissement et le vide de l'école américaine, nous recommandons la lecture de L'Âme désarmée d'Allan Bloom.

En raison également du faible prestige dont jouit la culture en général parmi les valeurs de notre société, l'école italienne, avec l'excuse de ne pas vouloir être sélective, recrute un bon nombre d'enseignants incompetents (même sans concours, comme cela s'est produit au printemps de 2007 pour 60 000 vacataires) et fait passer pratiquement tous les élèves en classe supérieure (ces dernières années, les élèves se sont présentés à la maturità, l'équivalent du baccalauréat français, avec des « dettes de formation » ; maintenant, on essaie de faire marche arrière en réintroduisant dans la note en conduite de l'élève une valeur de recalage en cas d'insuffisance). Le diplôme de maturità est désormais tellement déchu qu'à quelques rares exceptions près, pour donner à un enfant une instruction compétitive, il est nécessaire de l'envoyer dans des écoles privées, coûteuse et de préférence étrangères. Le manque d'autodiscipline, de capacité de diriger et de maintenir l'attention sur le professeur, de suivre un cours, de comprendre les livres de texte, de se motiver à l'apprentissage sont maintenant les caractéristiques prédominantes de nombreux jeunes.

L'inaptitude à préparer au monde du travail est d'ailleurs une tradition de l'école italienne depuis les années soixante. C'est une école qui, dans l'ensemble, paraît plutôt apte à produire des générations d'incompétents, de perdants. Il est notoire qu'un Italien sur deux n'est pas capable aujourd'hui de comprendre un quotidien. À l'école publique a été imposé l'objectif idéologique et irréaliste de porter tous les élèves à un bon niveau culturel, de ne laisser personne à la traîne, d'insérer aussi en milieu scolaire ordinaire des élèves porteurs d'un handicap mental ou sans connaissance de la langue italienne, en conséquence de quoi l'école ne réussit même pas à porter à ce niveau les étudiants qui en ont les capacités (à moins qu'ils ne se prennent par la main). Elle n'est donc pas en condition de produire une classe dirigeante à la hauteur de ses fonctions. Dans le temps, nous avons un système sélectif qui se basait, et sur le privilège de classe, et sur le mérite. Maintenant nous avons un système qui a aboli tout court la sélection. Et comme la sélection est une incitation essentielle à l'application dans les études aux fins du profit scolaire, ce que nous avons obtenu, c'est qu'application et profit se sont effondrés et que l'école est devenue un parking pour les jeunes et un soutien économique pour des professeurs incompétents, sous-payés, démotivés. C'est une école qui fournit, génération après génération, des jeunes non seulement peu doués du point de vue professionnel, mais aussi psychologiquement fragiles, peu capables de supporter frustrations et sacrifices. Par ailleurs, il faut noter qu'en vertu du principe diffus que ce n'est pas l'élève qui doit s'efforcer de suivre le professeur, mais que c'est le professeur qui doit se rendre intéressant et « accrocher » l'attention, leur développement cognitif vient à manquer puisque les élèves ne développent pas –

dans leurs structures neurales qui grandissent du point de vue anatomique et physiologique – à travers la pratique de l'exercice et de l'effort, la faculté d'attention active, forcée et soutenue, nécessaire à comprendre et à apprendre des choses qui en soi ne sont ni agréables ni captivantes, ne « transportent » pas, à l'instar par exemple de la télévision. Au contraire, ils apprennent la passivité, et deviennent fortement manipulables comme l'on comprendra mieux après l'explication des mécanismes psychologiques et neurologiques de la manipulation elle-même. Alors on peut deviner vers quel genre d'existence cette école est en train de former efficacement ses élèves.

Nous retrouvons là encore le travail de la propagande et de la manipulation. Derrière la volonté proclamée d'éliminer la sélection par le mérite, et par là d'obtenir un élévateur social, égalisateur au nom de la parité, donc un instrument d'opportunité, d'aide aux jeunes des classes inférieures afin de surmonter les inégalités sociales, l'école italienne s'est transformée en l'exact contraire de tout ceci, c'est-à-dire en un instrument qui, avec la prétention d'exécuter une péréquation sociale, promeut tout le monde indépendamment du mérite. Car le fait d'éliminer la possibilité de se distinguer à travers une sélection basée sur le mérite a soustrait aux jeunes des classes inférieures le principal moyen de s'élever à un niveau supérieur. Ce nivellement vers le bas des classes inférieures et moyennes, en plus d'avoir réduit l'école italienne (université comprise) à se contenter de la dernière place parmi les pays développés, stabilise les inégalités sociales et les opportunités d'un système scolaire rigoureusement sélectif sur base censitaire. En effet, seuls les enfants de riches peuvent se permettre de fréquenter des écoles compétitives à l'étranger pour y

développer des rapports personnels ainsi qu'une conscience de classe dominante, alliée à une capacité de se constituer en groupes organisés à défense de leurs intérêts. Ceux-ci pourront s'insérer dans le « grand monde », ce monde où les non-privilegiés n'entreront pas, ne développeront pas de conscience de classe, d'objectifs susceptibles de créer des conflits d'intérêt entre classes socio-économiques, et encore moins la capacité de se constituer en groupes d'intérêt organisés pour défendre leurs propres intérêts. Nous pouvons paradoxalement dire qu'aujourd'hui, en Italie, le problème de l'instruction et de la formation supérieures ne se pose plus, l'école italienne est tombée très bas, en décadence permanente, surtout dans le domaine technico-scientifique. Pour faire des études efficaces, surtout au niveau universitaire et postuniversitaire, il faut aller à l'étranger.

D'éminents philosophes et pédagogues ont déclaré de façon tout à fait explicite que la conception et l'utilisation de l'école comme outil de manipulation mentale et d'ingénierie sociale, avec ses programmes aptes à conformer et enrégimenter les nouvelles générations, permet à l'État, à l'establishment, d'avoir prise sur l'esprit des jeunes²¹.

Dans le monde d'aujourd'hui, l'école a, entre autres missions, celle de faire en sorte que les nouvelles générations n'aient aucun doute quant aux principes démocratiques de l'ensemble du système du pouvoir et quant à sa légitimité, soit son respect des règles explicites de légitimation (Constitutions, Chartes des Droits de l'homme, etc.) et que donc, étant convaincus de la justesse et de la moralité des actes accomplis par ces pouvoirs, les contester serait illégitime et immoral.

Chomsky écrit (entretien) : « Puisqu'elles n'enseignent pas la vérité à propos du monde, les écoles doivent recourir à l'inculcation comme moyen de propagande démocratique envers les étudiants. Si elles étaient réellement démocratiques, elles n'auraient pas besoin de les bombarder de banalités sur la démocratie. Elles agiraient, se comporteraient tout simplement démocratiquement, or nous savons que cela n'est pas le cas. »²² Chomsky ajoute que William Torrey Harris, commissaire en charge de l'Éducation aux États-Unis, de 1889 à 1906, a écrit : « Quatre-vingt-dix-neuf étudiants sur cent sont automates, attentifs à marcher sur des sentiers prescrits, attentifs à suivre les usages prescrits. Ceci n'est pas un hasard, mais le résultat d'une éducation effective qui, définie scientifiquement, est la subsumption de l'individu. »²³ Dans le même livre, *La Philosophie de l'éducation*, Harris révélait : « Le grand objectif de l'école peut être atteint en lieux sombres, laids, sans air [...]. Il consiste à maîtriser le soi physique, en dépassant la beauté de la nature. Les écoles doivent développer le pouvoir de se retirer du monde extérieur. »²⁴

Plusieurs années après, le président Woodrow Wilson lui aurait fait écho dans un discours à des entrepreneurs : « Nous voulons qu'une seule classe ait une éducation libérale. Nous voulons qu'une autre classe, nécessairement beaucoup plus vaste, n'ait pas le privilège d'une éducation libérale et s'adapte à exécuter des devoirs manuels spécifiques et complexes. »²⁵

Chomsky cite donc Gatto : « H.H. Goddard, l'un des principaux promoteurs de tests normalisés, a dit dans son livre *Human Efficiency and levels of intelligence* (« Efficacité humaine et niveaux d'intelligence »), 1920, que

l'enseignement public avait pour finalité "la parfaite organisation de la ruche". »²⁶

Au cours de son rectorat à Harvard, de 1933 à 1953, James Bryant Conant écrivit que le passage à un système éducatif, forcé, rigide, destructif des potentialités, avait été demandé par « certains industriels et certains innovateurs qui étaient en train d'altérer la nature du processus industriel ». En d'autres termes, les capitaines d'industrie et le gouvernement voulaient explicitement un système éducatif qui maintienne l'ordre social en enseignant aux élèves le strict nécessaire pour aller de l'avant, tout en limitant leur capacité de penser de manière autonome, de mettre en discussion l'ordre sociopolitique ou de communiquer de façon structurée. C'est-à-dire en faire de bons travailleurs télécommandés par une mince tranche de la population, s'agissant le plus souvent des rejetons des grands industriels et des gouvernants, destinés au niveau directionnel dans une continuité de type dynastique. Ceci fut le projet conçu pour le système de l'école publique, un projet ouvertement déclaré, qui reste inchangé encore aujourd'hui. Et quoique les véritables raisons qu'il dissimule ne soient pas souvent rendues publiques, elles sont encore manifestement connues dans les milieux didactiques.

Donc, selon ces psychologues de l'éducation, la grande entreprise demandait à l'État d'organiser un système éducatif qui maintienne l'ordre social en enseignant le nécessaire à des fins professionnelles pour gagner de quoi vivre, sans enseigner à raisonner librement, à mettre en question l'ordre sociopolitique, à comprendre les intérêts que l'on sert, ou à communiquer de façon critique et structurée. La société devait être constituée d'une

masse de travailleurs et d'une couche supérieure très mince, composée essentiellement des enfants des grands entrepreneurs et des hommes de gouvernement, lesquels devaient être les seuls à acquérir le niveau de connaissances nécessaire à prendre la relève pour diriger la société et maintenir le pouvoir. Ces principes restent en vigueur encore aujourd'hui.

En 2001, Bruce E. Levine, le célèbre psychologue clinique, également cité par Chomsky, rapporte une consultation donnée à l'institutrice d'un gamin de huit ans à qui l'on avait diagnostiqué un TOP, trouble oppositionnel avec provocation. Levine suggéra que l'enfant n'était peut-être pas malade, mais qu'il s'ennuyait tout simplement. L'institutrice fut d'accord avec lui, mais ajouta : « À la conférence de l'État, on nous a dit que notre devoir est de les préparer au monde du travail, que les enfants doivent s'habituer à ne pas être tout le temps stimulés car autrement, dans le monde réel, ils perdront leur emploi. »²⁷

Je peux (MDL) confirmer par expérience personnelle la susdite affirmation en matière d'éducation et d'instruction, quant à l'oligarchie d'un côté et la population de l'autre. J'ai personnellement vérifié qu'il existe des niveaux de connaissance absolument élitaires et réservés, surtout en matière financière et monétaire, scientifique et technologique. J'ai constaté l'existence d'instruments opérationnels financiers – par ailleurs responsables de la crise actuelle – dont on ne parle pas dans les écoles et ni même dans la presse spécialisée, sinon à mots couverts afin que seuls des initiés puissent comprendre. Des instruments qui servent à extraire de la société civile, de façon indécélable, une bonne partie du pouvoir d'achat qu'elle produit et à le transférer, souvent derrière le

paravent d'opérations humanitaires, entre les mains de groupes privés. L'image et la connaissance de l'économie et de la politique, véhiculées par l'école, les institutions et par les médias, se sont donc démontrées complètement fausses. Aujourd'hui, l'ignorance financière diffuse joue le rôle de différentiel social que jouait dans le temps l'analphabétisme. Elle rend les personnes faciles à duper : les travailleurs, les contribuables, les épargnants. Dans ces conditions de réalité, soutenir que peuvent exister des choses comme la démocratie et le marché libre est simplement absurde, comme l'est également de penser que le pouvoir national, la loi, la juridiction sont légitimés par la méthode démocratique. Au contraire : si l'on part du principe juridique que la légitimation du pouvoir politique doit dériver du consensus démocratique et du respect des règles, alors le pouvoir politique n'est jamais, et ne peut jamais être, légitime. C'est un pouvoir de fait, pas de droit, il est potentia, pas potestas, même si nombreux sont ceux qui le croient de droit. En réalité, la différenciation du droit de fait est elle-même une chimère, comme suggère le dicton d'un grand juriste du dix-neuvième siècle Otto Lenel : « Le droit se base sur le respect du fait. » Tout pouvoir est un pouvoir de fait, une potentia, pas une potestas.

Si nous voulons parler en termes réalistes, il faut partir d'une réalité contraire dans les termes à la vulgate officielle. Pour cette raison, définir le débat politique avec le grand public « un petit théâtre » est plus que juste.

École, compétence, conscience

Quant aux niveaux de compétence et de conscience dans la stratification sociale, on peut dire, par rapport à tout ce

qui a été soutenu par Walter Lippmann, qu'il n'y en a pas deux, mais au moins quatre. Au sommet, il y a un niveau qui ne comprend sûrement que quelques petits milliers d'individus dans le monde : ce sont les détenteurs de la richesse et du pouvoir réels. Le niveau qui le précède comprend un nombre plus élevé d'individus, ce sont les grands chefs de projets et d'exécutants intellectuels et politiques, les entrepreneurs grands et moyens. En dessous se trouvent des millions de cadres intermédiaires, professionnels, enseignants, administrateurs, bureaucrates qui jouent le rôle de courroies de transmission et sont dotés d'une conscience marginale ; leur fonction, directe, proximale, est de guider la population, les travailleurs, les épargnants, etc. Un dernier niveau, tout en bas, englobe tous ceux qui sont substantiellement maniés, dans leur travail, dans leur pensée, dans leurs valeurs ; ce sont des sujets le plus souvent de faible capacité d'initiative, d'autodiscipline, de responsabilité.

Il faut noter une donnée importante : le troisième niveau, celui de la bourgeoisie moyenne, est en train de diminuer considérablement, étant en bonne partie supplantée dans ses fonctions traditionnelles par des technologies informatiques qui ont résolu, d'une part la gestion des personnes du quatrième niveau, d'autre part la pratique des investissements financiers. En effet tout ceci n'a plus besoin du contact humain direct, mais a lieu à travers les réseaux informatiques. Nous sommes en train d'observer depuis des années le nivelage vers le bas des niveaux moyens de la pyramide hiérarchique. De plus en plus nombreuses sont les grandes organisations où dirigeants et cadres sont à parité de niveau (même du point de vue salarial), dépourvus de leurs pouvoirs décisionnels

désormais accordés aux sommets directionnels et gérés informatiquement. Le classique directeur de la filiale bancaire n'existe plus, il est réduit au rôle de responsable du fonctionnement de la filiale, à un primus inter pares, le premier entre les égaux (et il en est de même pour les présidents des tribunaux, les chefs des huissiers de justice, etc.) ; son pouvoir décisionnel, organisationnel, disciplinaire, est réduit au strict minimum ; tout dossier doit passer par le système informatique de la banque avec qui d'ailleurs le client ne peut pas dialoguer, donc encore moins négocier avec les sommets décisionnels. Tout ceci fait partie du gouvernement, ou du contrôle à distance de la société dont nous avons déjà parlé.

Enfin, le problème éthique. Un jugement moral subjectif sur une pareille organisation de l'école et de la société est presque inévitable. Mais le jugement pragmatique objectif est le seul qui nous intéresse. À cet égard, nous trouvons que nos précédentes citations, de Lippmann à Wilson et divers autres, correspondent bien à la réalité du genre humain. Les personnes intéressées à tout, capables de se gérer, d'assumer leurs responsabilités, d'étudier, de développer leurs capacités, de penser et d'agir rationnellement, etc. ne sont qu'une toute petite minorité. La société a été et sera donc toujours, inévitablement, oligarchique.

Nous affirmons cela en précisant être à connaissance des thèses de Karl Popper à propos de l'impuissance logique de tirer des lois universelles (que ce soient des lois historiographiques ou naturalistes, prédisant le devenir de l'histoire) à travers un procédé d'induction (de cas empiriques). Notre affirmation a tout simplement la nature et le fondement des lois scientifiques normales et

courantes : à partir de l'observation de la persistance immanquable d'un phénomène X, ou de la reproduction d'un phénomène Y à des conditions données en différents contextes, la pratique scientifique infère que, de toute vraisemblance (bien que sans certitude logique) le phénomène X continuera à persister, et le phénomène Y à se reproduire dans ces conditions, et que ces conditions-là sont en rapport causal avec ce phénomène-là²⁸.

Pour récapituler : il est vrai que le système scolaire actuel paralyse le développement de telles capacités, mais il est vrai aussi que les gens qui développent les mêmes capacités constituent habituellement un problème, parce que beaucoup d'entre elles, reconnaissant la réalité et ne l'acceptant pas, ne peuvent que se heurter aux exigences organisationnelles et physiologiques d'une société complexe. Par ailleurs, il ne semble pas que le système oligarchique en vigueur soit docte et efficace, qu'il ait réalisé pour le monde un modèle harmonique et durable, écologiquement ou économiquement. On dirait plutôt qu'il a produit le contraire. Un ordre mondial extrêmement déséquilibré, dangereux, conflictuel, insoutenable, qui projette un cadre sombre sur notre avenir, pour ainsi dire imminent. Un ordre autodestructeur. Ou peut-être, au contraire, habilement préparé à produire les conditions et le consentement populaire à l'instauration d'un contrôle plus capillaire, plus efficace où se dissoudrait toute opposition et d'où surgirait la solution, autrement impopulaire, au problème du surpeuplement et de la pollution.

Maintenir les connaissances séparées

Nous avons dit que pour obtenir le pouvoir, l'homme a développé les techniques les plus sophistiquées, et naturellement il a tout fait pour qu'elles ne soient pas divulguées afin de s'en assurer l'usage exclusif et d'en garantir l'efficacité, car il est plus qu'évident que les gens deviennent moins manipulables dès qu'ils s'aperçoivent de la manipulation, de ses méthodes et de ses fins.

Maintenir le secret absolu est la plupart du temps impossible. Il existe indubitablement de nombreuses recherches scientifiques et technologiques, de nombreuses applications et données, soigneusement tenues secrètes ; mais la plus grande partie des techniques de domination est – plus ou moins et d'une manière ou d'une autre – accessible à la recherche de toute personne ayant une préparation scientifique dans les disciplines importantes les concernant. Pour cette raison, pour faire en sorte que les techniques de domination ne soient pas comprises, il faut organiser l'enseignement des diverses matières de façon telle qu'on ne puisse les étudier dans leur ensemble, les intégrer les unes aux autres, en faire un tout unifié par leur application finale. En les étudiant séparément, l'étudiant ne peut comprendre leur possible interaction, leur liaison en vue d'une finalité de niveau supérieur, laquelle est justement la domination de l'homme sur l'homme, de peu d'hommes sur beaucoup d'hommes, à travers la production de l'observance. Elles ne sont donc pas enseignées comme instruments de domination mais, respectivement, comme instruments de développement et de bien-être, de diagnostic et de soins, de démocratie et de légalité. Elles sont, ou peuvent être, « aussi » tout cela, mais leur usage primaire, leur usage « élevé » est tout autre.

C'est ce qui se passe dans l'école de masse. À l'inverse, quand les études étaient réservées aux rejetons des classes dirigeantes, leur but primaire était pratique : apprendre à maintenir le pouvoir sur les classes soumises. Donc dans cette école, l'école pour l'élite, on enseignait à pratiquer la manipulation, à la reconnaître, à lui résister : c'était là l'objet de matières comme la dialectique, la rhétorique, la logique. On stimulait, également à travers l'organisation de continuelles disputationes (controverses), le développement de capacités critiques et dialectiques à 360 degrés – et non pas la croyance en constructions préconstituées. Et on enseignait une vision d'ensemble des techniques de domination alors disponibles.

Quand par la suite l'école est devenue une école de masse, elle a évidemment perdu sa fonction première dont les relatifs enseignements ont été supprimés. L'école a assumé la préparation de citoyens en vue de leur donner une culture assez uniforme et des capacités critiques limitées.

Aujourd'hui, l'enseignement ordinaire est, en outre, volontairement incomplet (il survole certains domaines plus « sensibles ») et dénaturé (il donne un cadre déformé du sujet). Conformément à ces données, notre enseignement universitaire et postuniversitaire est organisé de telle façon que les étudiants n'acquièrent pas une vision d'ensemble de la matière, n'apprennent pas à considérer les instruments de la domination comme tels, ne peuvent les juger du point de vue de qui les développe et les utilise, et ne peuvent donc en comprendre le sens. En revanche, l'enseignement est organisé de façon à ce qu'ils apprennent à être essentiellement des professionnels exécutants et des spécialistes sectoriels.

Cette stratégie est complétée par l'opération médiatique de construction d'une Weltanschauung²⁹ informative, faussée dans ses nombreux éléments, structurels et spécifiques – pour l'heure, voir par exemple le coup monté des armes de destruction de masse attribuées à l'Iraq, afin de faire accepter la guerre à l'opinion publique et (du moins en partie) la fausse vulgate de l'attaque du 11 septembre, que l'on découvre maintenant exécutée avec un missile quant au Pentagone, et avec deux avions militaires aériens sans hublots mais avec d'étranges récipients sous les ailes quant aux tours jumelles du World Trade Center. Opération analogue à celles de la fausse attaque de la rade de la Havane (elle n'a jamais existé), du Golfe du Tonkin (idem), de la fausse attaque par surprise de Pearl Harbor (le président était prévenu), de l'attaque du paquebot Lusitania (l'ambassade allemande avait prévenu) : voilà trois ou quatre incidents, trois ou quatre casus belli, construits dans les règles de l'art dans le but spécifique de faire accepter, ou pour mieux dire, de faire désirer ces entrées en guerre au peuple américain – respectivement, dans la guerre contre l'Espagne, dans la guerre du Vietnam, dans la Seconde Guerre mondiale, dans la Grande Guerre. Ce sont des opérations manipulatoires fréquentes dans l'histoire de l'humanité, indispensables pour induire des peuples, des millions et des millions de personnes, à accepter, voire à désirer, à livrer de durs combats pour le compte d'intérêts de personnes qu'elles ne connaissent pas, contre d'autres peuples qu'elles ne connaissent pas non plus.

Un ami né en Autriche, mais qui a étudié en Italie et a fréquenté le collège, nous raconte avoir découvert avec stupéfaction, lors de vacances d'été passées en Autriche chez ses oncles, que l'histoire du Risorgimento³⁰ est

exposée de manière très différente dans les textes scolaires autrichiens : guerres, batailles, traités, exploits héroïques ou infâmes, même les dates, prennent un autre visage. L'historiographie italienne, à partir de la moitié du XIX^e siècle, a créé, à des fins évidentes de gestion du consensus, une idéologie d'exaltation du Risorgimento qui présente les Autrichiens sous un jour défavorable, comme étant cruels, tandis que la version autrichienne renverse les valeurs, couvre de ridicule la sottise des commandants militaires de la maison de Savoie et la lâcheté italienne.

Tout peuple est gouverné, et par là appelé à approuver, même à travers des mythes : historiographiques, idéologiques, de fondation, de valeurs. Ce sont des mythes qui lui sont propres, nés de mystifications et de bouleversements introduits dans son instruction de base, donc absorbés dès les premières années d'école et transmis à la descendance. Ces mystifications se sont consolidées ainsi, de génération en génération. Si on séjourne dans les divers pays du monde, en se familiarisant avec la culture et les valeurs locales, on perçoit très clairement cette réalité, et finalement on se rend mieux compte des mythes de son propre pays d'origine. On comprend comment, en activant la propagande de « religions » totalement diverses, en contraste, il est facile d'inciter deux peuples à vouloir se faire la guerre. Notons le cas, assez singulier, du peuple allemand quand, durant la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, il a été procédé à la dénazification à travers un bombardement culturel massif à l'école, ciblant la littérature et la cinématographie. Un sentiment très fort, exaspéré, de culpabilité a été implanté, frappant même les personnes nées après-guerre et encore vif aujourd'hui, en contrecarrant non seulement toute enquête historique

objective, mais aussi compréhension et acceptation de soi en tant qu'histoire du pays.

Les trois branches de la domination

Très bien. Voyons maintenant comment les techniques traditionnelles de domination s'articulent dans les trois branches du savoir : l'économie (y compris fisc, finance et devise), la psychologie et la sociologie (y compris les techniques de communication et la religion en tant qu'*instrumentum regni*), le droit (y compris la législation et la juridiction, c'est-à-dire la création de normes et l'activité des tribunaux)³¹. À la psychologie, il faut ajouter la psychopharmacologie et la toxicologie, étant donné l'importance sociale de l'utilisation massive de substances psychotropes comme les médicaments dispensés par le Service sanitaire national – en particulier tranquillisants, somnifères et antidépresseurs – et aussi de drogues dont l'utilisation est, de fait ou de droit, de plus en plus tolérée. Il est notoire que la télévision aussi exerce un effet tranquilisant sur les tensions sociales, et sa diffusion est effectivement un moyen de contrôle social, non seulement dans les pays développés, mais aussi dans les pays sous-développés.

Dans le monde où nous vivons, l'utilisation de ces techniques est pénétrante, pratiquement continue et omniprésente dans l'espace multimédia, véhiculée par les produits de divertissement, outre l'école populaire bien évidemment. Mais elle ne se manifeste de façon intense, concentrée, tangible et explicite, que dans des situations spécifiques, et de façon violente vraiment rarement. Ceci est surtout valable pour la manipulation mentale, laquelle

est menée le plus souvent à travers des moyens dits soft, légers et imperceptibles ; ce sont les outils culturels et informatifs, médiatiques, qui influencent la connaissance, la représentation du monde, l'identité propre, outre la sphère émotive et motivationnelle. L'efficacité s'atteint grâce à la pénétration et la prolongation ou la répétition de leur action dans le temps, des années et des décennies durant, un « travail » sur la personne qui commence dès son enfance, avant que se développent sa capacité logico-critique et son autonomie de jugement.

Cependant, il y a des circonstances dans lesquelles il faut agir de manière différente, concentrée, rapide, radicale. Par exemple, quand il faut intervenir sur des personnes qui appartiennent à d'autres cultures, à d'autres religions, qui doivent être soumises rapidement à une réforme de la pensée. Ou quand on veut convaincre des personnes bien déterminées à faire quelque chose de fortement contraire à leurs convictions ou à leurs intérêts, des actions comme avouer, trahir, tuer, se convertir. Dans ces cas-là, on recourt à des moyens plus énergiques et plus rapides, parfois violents, qu'on appelle en général « lavage de cerveau ». Voilà les moyens les plus sensationnels, qui attirent le plus d'intérêt et suscitent le plus de spéculations, ce sont ceux que nous examinerons à fond. Cependant leur incidence, à l'échelle nationale ou globale, leur effet sur la politique, sur l'économie, sur la qualité de la vie, est plus basse que l'incidence des moyens pénétrants et soft. En outre, à part les cas où l'on provoque un traumatisme extrêmement violent portant des préjudices chroniques, leur effet est souvent de courte durée, à moins qu'il ne soit soutenu par une action de renforcement constante. Par exemple, une conversion religieuse ou politique obtenue par un brainwashing très

intense – comme ceux qu’on pratique sur des prisonniers – produit habituellement un effet considérable tant que persistent l’emprisonnement et l’action de conditionnement, mais la « conversion » s’atténue jusqu’à disparaître une fois que le sujet retrouve son milieu normal. Ceci a été le cas des prisonniers américains de la guerre de Corée, qui avaient été conditionnés et convertis au communisme par les Chinois avec des moyens très énergiques, lesquels prisonniers ont ensuite retrouvé rapidement la normalité après leur rapatriement. Par contre, l’effet « lavage de cerveau » peut se stabiliser si après son conditionnement, le sujet traité est inséré et intégré dans un système social composé de personnes qui ont la même forma mentis que celle qui lui a été implantée, un système qui lui fait vivre des expériences d’intégration positives, gratifiantes, rassurantes et qui renforcent donc son conditionnement, tout comme c’est le cas pour les convertis qui s’insèrent dans une secte ou dans une religion très organisée.

L’épistémologue Karl Popper, dont nous avons déjà parlé, niait la possibilité d’une manipulation, d’un guide actif de l’histoire, persuadé que le devenir historique échappe à n’importe quelle loi prédictive, donc à n’importe quelle technique de pilotage. L’ensemble des événements exposés dans cet essai montrera avec une ample documentation à l’appui combien Popper se trompait à cet égard, et que la technologie socioéconomique existe et fonctionne à l’échelle nationale, et même pour être juste peut-être à l’échelle mondiale. Pouvoir ou ne pas pouvoir guider l’évolution d’une population n’est qu’une question de puissance, de moyens technico-scientifiques, de supériorité des gouvernants sur les gouvernés. Le fermier ne décide-t-il pas l’histoire des animaux de la ferme, leurs

accouplements, leur alimentation, leur travail, leur mort, etc. ? N'arrive-t-il pas régulièrement que le berger dirige et détermine le devenir historique de son troupeau ? Un leader charismatique ou une institution totalisante – comme l'Opus Dei ou la Légion étrangère dont nous nous occuperons plus avant – ne guident-ils pas le devenir des groupes sociaux qu'ils dominent ? L'existence d'outils de manipulation mondiale, mentale et économique, dans un marché et dans une société mondialisés, rend aujourd'hui les choses beaucoup plus simples en matière d'ingénierie sociale, par rapport à ce qu'elles étaient au temps – pas si éloigné – où il y avait dans le monde plus de différences de cultures, de goûts, de modèles, de systèmes juridiques. Nous sommes cependant d'accord avec Popper quand il affirme que les projets de manipulation à grande échelle peuvent ne pas conduire aux résultats attendus, qu'ils peuvent échapper au contrôle ou subir des interférences extérieures ; mais ça aussi, c'est une question de perfectionnement et d'enrichissement des instruments technico-scientifiques et organisationnels. En tout cas, même quand ceux-ci ne mènent pas à l'objectif prévu, ils ont néanmoins des effets considérables sur la vie des populations, surtout en termes économiques. D'autre part, le monde actuel permet de régler facilement la direction du devenir d'une société. Étant donné la croissante centralisation au niveau mondial ou continental de pouvoirs exercés à l'égard de la population et des entreprises – pouvoir de surveillance (informatique, biométrique, optique), pouvoir monétaire, sanitaire, informatif, militaire, législatif –, il est facile d'imprimer une direction à la société future et d'uniformiser des modèles de valeurs et de comportements, donc de produire la soi-disant culture unique.

Les facultés de sciences économiques n'enseignent ni la théorie, ni les caractéristiques de la monnaie et de sa création (en papier et de crédit) par le système bancaire, et encore moins son lien avec la dette publique. Autrement, nous saurions comment les banques créent l'argent en imprimant et en vendant à l'État des morceaux de papier non garantis, dépourvus de valeur (d'où la dette publique) et le crédit, c'est-à-dire 92 % du total de la liquidité, en émettant, moyennant intérêts, des promesses de paiement d'argent qu'elles n'ont pas et qui, dans l'absolu, n'existe pas, soit des chèques et des lettres de change à découvert. En outre, le système bancaire, en augmentant ou en diminuant à sa convenance la liquidité disponible dans les diverses économies, développe dans les règles de l'art des croissances économiques et des récessions à des fins politiques et militaires. Pour résumer, nous pouvons dire que l'économie enseignée dans les établissements scolaires va à l'économie réelle comme l'astronomie ptolémaïque va à celle qui est née avec Kepler, Copernic et Galilée, ou comme la conception géocentrique va à la conception héliocentrique. La principale activité économique et politique dans le monde est donc celle qui consiste à extraire de la société du pouvoir d'achat produit par celle-ci. Cette activité est menée par des systèmes bancaires privés, grâce à une manipulation mentale et culturelle qui la rend méconnaissable, pour mieux dire, invisible. À cet égard, Henry Ford a dit : « Heureusement que les gens ne comprennent pas notre système bancaire et monétaire autrement nous aurions, je crois, une révolution avant demain matin. »

Aux étudiants en psychologie, on enseigne à concevoir et à pratiquer la psychologie en relation aux problèmes et

aux dynamiques de l'individu, de petits groupes familiaux ou d'entreprises, voire de subcultures, dans l'optique du diagnostic, de la prévention, des soins, et toujours en présumant que l'intervention soit projetée et exécutée pour le bien de qui reçoit (l'individu ou à la limite le groupe social) et non pas au profit de qui réalise (le promoteur : gouvernement ou employeur). Cependant, s'agissant des recherches menées en psychologie, une place – de loin la plus importante et la plus riche (de fonds) –, est réservée à l'étude des faiblesses, des états mentaux obscurs des personnes dites normales et au développement et à l'application de techniques de gestion des masses finalisées à leur exploitation. La liste de ces dernières est longue : conditionnement collectif ; abêtissement à travers l'école, la drogue et la télévision ; propagande ou incitation à cultiver des conceptions artificielles de l'histoire du monde, des valeurs, de la légalité, etc. ; manipulation à travers la religion ; création de besoins et de peurs ; production de consensus et d'observance ; possible utilisation sociopolitique des psychotropes sur une bonne partie de la population, etc. De tout ceci, qui constitue la matière de cet essai, dans les écoles dites pour tous, on apprend peu ou rien. Les psychologues et les psychiatres qui ont lu la version italienne de ce livre ont réalisé, souvent avec un haut-le-corps, combien leur formation les avait conditionnés à considérer ces sciences et ces techniques uniquement comme des moyens d'aider les gens, et non pas, ni surtout, de les manipuler, de les exploiter, de les anéantir, que ce soit au niveau individuel, de groupes ou de sociétés entières.

Quant au droit, il est enseigné d'une manière complètement étrangère à la réalité, un peu comme une belle fable où les états ou les peuples sont souverains et

libres (superiorem non recognoscentes) ; où les députés représentent le peuple ; où règne la division des trois pouvoirs : législatif, exécutif, judiciaire ; où les officiers ministériels appliquent leur lois, où les magistrats super partes appliquent les sanctions ; c'est-à-dire une fable où les comportements réels correspondent, par une magie implicite, aux mots des lois écrites, et où les personnes sont conscientes et libres en vertu d'un dogme. La réalité est exactement le contraire : un système supranational de pouvoir financier et bancaire constitue le système juridique mondial, codifié dans une série de textes législatifs – comme l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, l'Accord général sur le commerce et les services, et divers autres traités –, doté de ses tribunaux internes à l'instar de l'Organisation mondiale du commerce. Puisqu'il ne leur concède pas la moindre autonomie, les différents États dépendent de ce système, en particulier il y va de leur survie économique-financière. Le plus souvent, il sert de déguisement au pouvoir réel, auquel répondent les gouvernants officiels qui ne sont en fait que ses vassaux, lesquels répondent à leur tour au peuple de façon vraiment marginale. Les parlements ont également un pouvoir marginal et les députés s'adonnent principalement à leurs propres intérêts, et répondent plus aux secrétariats des partis qu'aux électeurs. Les différentes catégories politiques et bureaucratiques agissent (comme presque toutes les personnes à connaissance des rapports économiques réels et de pouvoir) selon leur profit personnel ou celui du groupe (corporatif) et non pas dans le respect de règles abstraites (qu'elles savent détourner). Cependant le système se maintient du fait que la grande majorité des personnes ne sont pas conscientes, le croient légitime et légitimé, ou

pensent ne pas avoir d'autres choix. Voilà en quoi consiste l'observance, le consensus, en somme la démocratie. Eh bien, le système juridique réel, c'est-à-dire l'ensemble des normes qui gouvernent les comportements réels, c'est celui-là, et non pas celui qui est enseigné dans les facultés de droit lequel n'est qu'un instrument de couverture, d'interface, créé par ce système juridique réel, effectif, afin de cacher et de mieux servir ses intérêts propres. Les recherches en psychologie³² ont montré que le fondement même de la légitimation du pouvoir politique à travers le vote démocratique est un comportement totalement irrationnel, qu'il est le produit de facteurs psychiques irrationnels et subconscients, et que le sens juridique d'une supposée volonté populaire ne peut être attribué au mot « vote » qu'à travers une fiction juridique. Les élections sont essentiellement un instrument de makebelieve, d'illusion, pour créer l'opinio legitimitatis, ou pour créer une fausse perception populaire, celle que le pouvoir est légalement constitué et exercé à travers des mécanismes transparents et démocratiques, donc légitime – mis à part certaines exceptions inévitables sur lesquelles la juridiction intervient en tant que garante suprême de légitimité du pouvoir national.

L'ébauche de critiques exposées ci-dessus portant sur l'enseignement des trois disciplines – économie, psychologie et droit – permet déjà d'avoir une idée quant aux rapports entre ces trois sciences et techniques. Par exemple, on s'aperçoit combien l'intérêt économique, au sens de recherche du profit, conduit à assumer la gestion du pouvoir législatif afin d'occuper des positions de monopole au préjudice de la population, cela grâce à des actes législatifs adoptés par les représentants formels de cette même population, mais qui obéissent à d'autres

référents. Cette ébauche donne aussi une idée quant aux outils offerts par la psychologie pour imposer aux gens une représentation bien déterminée de la réalité et des événements, la conviction que tout est légitime puisque dérivant de leur libre choix, exercé électoralement et démocratiquement à travers le parlement qui les représente.

Pour une étude organique de la manipulation

Cet essai se différencie des ouvrages traditionnels qui traitent de la manipulation mentale, premièrement parce qu'il considère la manipulation mentale collective et individuelle de façon organique, instrument parmi d'autres (juridique et économique en particulier) employés pour acquérir et maintenir la domination sur la société. Nous visons à donner une vision et une compréhension de la manipulation mentale sous ses différentes formes, non pas comme un ensemble de techniques à part, mais comme partie intégrante de l'ensemble des principaux instruments de domination et de contrôle : économiques et juridiques, législatifs et judiciaires. Pour la simple raison que manipulation et instruments sont utilisés conjointement, de façon coordonnée, afin atteindre l'objectif de la domination et du contrôle. Sans la replacer dans cette perspective interdisciplinaire, il est impossible d'en avoir une compréhension réaliste et scientifique.

L'un de nous (MDL) a déjà consacré à l'analyse des instruments économiques et juridiques de domination, de contrôle et d'exploitation, deux essais spécifiques³³. Traitant des instruments psychologiques, celui-ci complète donc l'étude organique desdits instruments³⁴.

Deuxièmement, cet essai se distingue aussi par notre désir de fournir une compréhension concrète de la manipulation mentale dans la perspective de ses applications, c'est-à-dire en considérant l'objectif des organisations qui l'exercent : le pouvoir (même politique) et le profit. Car bien sûr, la manipulation mentale n'est pas manipulation mentale en soi, mais manipulation gérée et exploitée par des sociétés et des individus.

Enfin, cet essai veut informer les lecteurs sur les dernières découvertes en neurosciences, relatives au conditionnement psychique. Et ceci parce qu'elles permettent de mieux comprendre, au niveau organique, les processus qui s'activent dans les manipulations mentales, en particulier les interactions entre connaissance, perception, émotion, motivation ; et parce qu'elles ouvrent aux manipulateurs de nouvelles et d'inquiétantes possibilités d'action au préjudice de la liberté et de la conscience de l'homme. Certaines personnes, conscientes de la réalité dont nous nous occupons, recherchent évidemment des moyens pour déterminer et neutraliser – individuellement ou en groupe – les opérations manipulatrices que les pouvoirs publics et privés accomplissent sur la collectivité et sur eux. Ce livre entend leur apporter une aide.

CHAPITRE 2

L'esprit et ses bugs

Fonctions et actions inconscientes de la psyché : le « divisé »

L'esprit a des caractères structurels et fonctionnels que sa zone consciente ignore et qui le rendent conditionnable de l'extérieur à son insu. Loin d'être un bloc de conscience transparent et limpide, l'esprit humain est plutôt un méli-mélo, pour utiliser une expression d'Alessandro Manzoni dans son roman *Les fiancés*. En effet, selon l'observation de William Sargant dans son introduction à *Physiologie de la conversion religieuse et politique*, de par sa mentalité, des valeurs consolidées, un certain sentiment de dignité, de par sa nature profonde, l'homme occidental a du mal à renoncer à croire que son âme métaphysique agisse de façon indépendante et consciente. L'esprit, la personnalité humaine, le moi, ne sont pas un je-ne-sais-quoi d'unitaire et constant (même si on peut y distinguer des caractères constants et dominants), mais plutôt, comme nous verrons dans ce chapitre, quelque chose de composite, de fragmentaire, de discordant, de discontinu, de divisé. Et le plus souvent inconscient d'être tel. Pour distinguer cet état, au lieu de parler d'« individu » au sens latin d'indivisé, nous utiliserons dans ce livre le mot « divisé ».

Les idées courantes en matière d'éthique, de politique, de famille, se basent aujourd'hui encore sur une conception de l'esprit que nous pourrions définir proche de

l'illuminisme, de senteur XVIII^e siècle, selon laquelle l'esprit formerait une unité consciente, soumise au contrôle et à la responsabilité du moi, de son analyse, en un mot, de ses choix qui seraient guidés par des processus rationnels et par des critères économiques. Son fonctionnement fondamental serait identique en chaque être humain, indifféremment du sexe. Le comportement collectif, du corps social, serait à son tour, le résultat d'une somme de comportements individuels produits par ce type d'esprit. C'est sur ces idées que se fondent les principes de la démocratie, de l'égalité des droits, du marché libre. Seulement voilà, ces suppositions se sont révélées complètement fausses à la lumière des découvertes de la psychologie scientifique, car environ 98 % de l'activité mentale concerne la soi-disant « pensée obscure », lieu de stimulations et de processus inconscients. Une vie subconsciente émotive existe dans le domaine perceptif comme dans les domaines motivationnel, émotionnel et de l'évaluation. Les modalités de fonctionnement mental, en plus d'être inconscientes, changent selon les rythmes internes et les circonstances externes ; le domaine de la rationalité est donc limité. En outre, le comportement collectif n'est pas une somme de comportements rationnels des individus, mais il est guidé par des processus propres, largement irrationnels. Une foule, ou une population d'individus rationnels, ne se conduit pas de manière rationnelle, spécialement quand elle est soumise à un stimulus fortement générateur d'émotion (par exemple un incendie ou un scandale). Par contre, le comportement des grandes organisations formelles stables, qui est celui des principaux sujets décideurs dans le monde d'aujourd'hui, est essentiellement guidé par des critères financiers et comptables, et non pas par des

facteurs tels que les émotions, la conscience morale, les espoirs, les valeurs idéales, qui sont primaires dans la détermination du comportement des personnes physiques et des petits groupes informels. Il est donc nécessaire d'abandonner complètement le paradigme psychologique du sens commun de type illuministe.

Daniel Kahneman et Amos Tversky, deux psychologues lauréats du prix Nobel d'économie 2002 pour leur travail expérimental sur la Prospect Theory (« La théorie des perspectives »), ont démontré que le comportement des opérateurs économiques physiques (donc de personnes physiques) en conditions d'incertitude (structurelles en économie, et surtout dans le secteur financier) ne correspond pas au modèle de rationalité économique statistico-probabiliste (théorie de l'utilité escomptée) – qui est à la base de la conception, jusqu'alors dominante, du comportement économique des personnes –, mais subit des biases, des distorsions. C'est-à-dire qu'en situation d'incertitude, par exemple face à un investissement possible, les personnes tendent – à chances égales – à évaluer davantage le risque de la perte que la probabilité du gain. En somme, en connaissant et en exploitant les tendances discursives de la psyché humaine par rapport au choix mathématiquement rationnel, et en présentant les options disponibles d'une façon plutôt que d'une autre, on peut induire les gens à choisir ce que l'on désire qu'ils fassent. Les trois tendances déformantes ou biases décrites par la Prospect Theory sont :

- l'aversion à l'échec (la souffrance due à une perte au jeu est environ deux fois plus forte que la joie d'avoir gagné) ;

- les préférences asymétriques pour le risque (on préfère ne plus jouer quand on est en train de gagner tandis qu'on préfère continuer à jouer quand on est en train de perdre) ;
- la fausse évaluation des probabilités (surestimer la probabilité d'événements rares).

Nous ajoutons que Kahneman distingue la pensée méditative de la pensée réflexe. La pensée méditative est rationnelle, c'est celle qui correspond à une conception de l'illumination. Elle est lente, analytique, sérielle, non émotive, normalement méthodique, mais surtout explicite et consciente. La pensée réflexe est, au contraire, rapide, inconsciente, non méthodique, indifférente aux démonstrations et aux doutes. Elle suit des clichés ou des stéréotypes, dits aussi « frames » ou « cadres ». De ceux-ci, de la façon dont ils s'installent, de la façon dont ils sont utilisés pour gouverner les personnes, nous nous occuperons amplement dans ce volume. Nous en donnons ici un exemple. On a expérimentalement vu qu'à égalité objective de situations, les personnes sont portées à préférer une option deux fois plus intensément si celle-ci est présentée en termes d'évitement d'une perte plutôt qu'en termes d'obtention d'un succès. Concrètement, à égalité de chances victoire/échec, un pari est accepté si la victoire comporte un gain de 2,5 fois environ le montant de la perte possible. Ou encore, des malades acceptent très facilement de se faire opérer si on leur déclare que l'opération offre une probabilité de survie de 90 %, plutôt que si on leur déclare que l'opération comporte une probabilité de décès de 10 %. C'est la même chose, mais exposée dans deux cadres différents. Le premier cadre s'en appelle au maintien de la vie, le second à sa perte. Aujourd'hui, les causes organiques de la prédominance de

la perspective d'une perte sur la perspective d'un gain chez l'homme semblent connues. Craig Fox et ses collaborateurs de l'UCLA les situent dans une différente réponse des systèmes dopaminergiques du cerveau ainsi qu'il résulte dans leurs articles Prospect Theory in their Brain?, Toward a Cognitive Neuroscience of Decision under Risk (in Cognitive Brain Research, 23, 2005, p. 34-50) et The Neural Basis of Loss Aversion in Decision Making under Risk (in Science, 315, 26.01.07, p. 515-518).

À la lumière des citations ci-dessus, formuler le cadre approprié à la manipulation qui s'exerce à travers les processus inconscients de l'esprit est fondamental. Mais ce n'est pas le seul moyen. Il y a d'autres tendances typiques, déformantes et irrationnelles, qui sont des constantes de la pensée humaine. En les étudiant et en les appliquant, on peut orienter les choix des gens dans la direction voulue, en politique comme en finance. Pour un exposé concernant les distorsions cognitives typiques des comportements financiers, des épargnants et des investisseurs en particulier, le lecteur peut se reporter à l'essai de Paolo Legrenzi, Psicologia e investimenti finanziari (cf. bibliographie). En bref, la psychologie financière appliquée étudie la démarche à suivre pour proposer des produits financiers qui rapportent gros. Ces produits, comme on a pu le constater récemment avec les dérives financières, sont souvent frauduleux : titres bons à jeter, prêts mensuels qui vous mettent la corde au cou, contrats qui ont des effets complètement inverses à tout ce qu'on vous laissait entendre afin de les écouler (comme cela s'est produit avec des contrats de type IRS, c'est-à-dire à Interest Rate Swap, à échange de taux d'intérêt), comme on le sait de façon notoire, pour des dizaines de milliards, par quelques banques à de nombreuses

administrations publiques au moyen de techniques intégrées de framing psychologique, de désinformation, de formules mathématiques non transparentes, etc. J'ai (MDL) pu le constater personnellement en m'occupant de quelques cas de ce genre au cours de mon activité juridique. Dans ces contrats, les organismes publics se déclaraient systématiquement « compétents » en matière financière, quand en réalité ils n'avaient aucune notion du contrat qu'ils allaient passer (celle-ci était l'apanage de quelques financiers qui avaient tout intérêt à ne pas la divulguer sous peine de perdre le marché). Par contre le gouvernement avait connaissance de la chose. Il avait d'ailleurs émané des normes pour prévenir ces abus, mais probablement en raison des rapports politique/banques, celles-ci étaient formulées de façon tellement implicite, équivoque, incertaine, qu'elles ne les contrecarraient pas. De plus, les organismes publics acceptaient (voilà un framing) que la banque (c'est-à-dire le vendeur) ne résulte pas partie adverse contractante, c'est-à-dire leur contrepartie (telle qu'elle était pourtant car dans ces contrats, ce que la banque gagne correspond à ce que l'autre partie contractante perd, et vice versa), mais comme troisième sujet, en tant que « conseiller » dans une opération de couverture du risque financier (voilà un autre framing frauduleux, puisque c'est l'organisme public qui couvrait le risque financier de la banque, et non pas l'inverse). Se nourrissant d'une sorte de gageure quant au cours des taux à long terme, ces contrats sont par ailleurs hautement aléatoires et spéculatifs. Et bien sûr, l'administration publique ne peut pas, de par sa nature, stipuler des contrats de ce genre lesquels sont juridiquement nuls. Ce qui induisait les administrateurs des organismes publics à souscrire ce produit piège, à si

fier sans trop comprendre, c'était une savante combinaison de framing et d'attraits concrets : une confiance invétérée envers les banques (en tant que sujets scrupuleux de par leur nature) ; l'offre d'une somme de départ plus élevée à la signature du contrat, à titre d'avance sur les gains prévus ; une réduction initiale des taux d'intérêt sur la dette précédente, ce qui permettait d'avoir davantage de ressources à dépenser et de faciliter l'équilibre des bilans ; enfin le fait que d'autres organismes stipulaient ces contrats et les déclaraient avantageux.

Nous revenons brièvement sur les distorsions typiques de la pensée (perception, évaluation, délibération) pour en indiquer d'autres, d'intérêt particulier quant à la manipulation des personnes. Il s'agit de :

– l'erreur fondamentale d'attribution : face au comportement d'une personne, on tend à attribuer totalement l'erreur à la personne elle-même plutôt qu'à des causes extérieures, et à en tirer un jugement de « qualité » ou d'« essence » sur cette personne (par exemple, si on voit un chef de chantier réprimander durement un ouvrier, le menaçant de le faire licencier parce qu'il n'a pas endossé ses gants de sécurité, on tend à lui attribuer la personnalité agressive du chef, alors que c'était peut-être la cinquième fois qu'il surprenait l'ouvrier en train de travailler sans gants et qu'un autre ouvrier avait été blessé pour cette raison ; par contre, l'homme tend à attribuer à une cause externe à lui-même toute action incorrecte ou censurable commise par lui ou par une personne qui lui est chère ;

– l'erreur d'optimisme : on tend à surestimer nos propres chances de succès, nos capacités de contrôle et de

gestion, nos motifs, nos qualités (et celles des personnes qui nous sont chères) par rapport à nos adversaires ou autrui en général ;

- l'erreur d'évaluation personnaliste : on tend à déprécier (sous-estimer, mépriser, considérer comme fausse ou malicieuse) l'idée, la proposition, l'information, etc. sur la base de la sympathie que nous inspire le sujet qui l'émet ;
- l'erreur d'aversion au risque : on préfère subir la perte certaine d'une somme connue, plutôt que de risquer une perte supérieure dans un contexte de probabilité telle que le risque est statistiquement plus avantageux.

Des applications manipulatrices de ces distorsions et du framing sont amplement illustrées par George Lakoff, dans son récent essai *The Political Mind* (« L'esprit politique ») (surtout au chap. 17) – sur lequel nous reviendrons plus loin. Il y analyse le succès de l'utilisation de celles-ci par l'administration Bush afin que la population adopte la coûteuse action dénommée, avec un framing objectivement trompeur, « guerre contre le terrorisme ».

Les distorsions cognitives interagissent avec le fait que grande partie de l'activité mentale est inconsciente, en offrant ainsi de grandes opportunités de manipulation, comme l'illustrent les exemples suivants.

Un chercheur américain (cf. Jaynes, p. 35) conseille à ses étudiants de se conduire très galamment envers toutes les étudiantes vêtues de rouge, et rien qu'envers elles, et sans leur dire pourquoi. En quelques jours, la cafétéria prend un air de fête dans une explosion de rouges. Les filles ont pris l'habitude de s'habiller en rouge,

et cela s'est produit inconsciemment. Elles étaient tout à fait inconscientes d'être soumises à une manipulation, conditionnées par celle-ci. Elles ne s'en rendirent même pas compte en se retrouvant presque toutes pareilles. Par la suite, ces étudiants décidèrent d'appliquer ce conditionnement à leur professeur en se montrant pleins d'attentions pour lui quand il se déplaçait vers la porte de la salle des cours. Ils ont presque fini par réussir à le faire sortir. Cet exemple (bien entendu, un tout autre matériel expérimental est disponible) montre la facilité avec laquelle il est possible d'installer des schémas comportementaux, d'induire des personnes à accomplir des choix et des actions, parfois complexes, de travailler directement sur leur inconscient en dupant la conscience, tout cela à leur insu, sans qu'elles s'en aperçoivent, même après coup.

Et cette possibilité a des implications politiques, commerciales et judiciaires immenses sur lesquelles rien n'est enseigné dans les cycles d'études ordinaires.

L'une de ces implications, c'est que la conception dominante, selon laquelle l'homme serait conscient de ses propres processus décisionnels, des motifs pour lesquels il se conduit de telle ou telle manière, est fausse ; l'homme est plutôt capable de les rationaliser a posteriori, en dissimulant ainsi son manque de lucidité.

De la même façon, il est faux de croire que l'esprit humain est unitaire, ainsi que la personnalité. Les anciens, avec leur devise « Je hais et j'aime », l'avaient bien compris. Il n'est pas rare que, pour des exigences sociales ou matérielles, la cohésion intérieure de la personnalité cède devant l'exigence de cohérence avec le rôle, le

groupe d'appartenance ou la personne dont on dépend.

De la même façon, il est faux de croire que la personnalité soit constante, non dépendante des diverses situations dans lesquelles on se trouve et auxquelles on doit s'adapter, et que la plus grande partie des personnes, donc l'homme commun, soit capable de prendre des engagements pour l'avenir – par exemple jurer fidélité dans le mariage, ou se promettre de respecter une date dans un régime, ou d'arrêter de fumer, ou de suivre une filière d'études importantes.

Enfin, il est faux de croire que l'homme sait ce qu'il veut, ce dont il a besoin et aura besoin, ce qu'il désire ; de croire qu'il est capable de mûrir des changements en pratiquant le dialogue et le raisonnement, ou d'établir si des changements se sont produits en lui et lesquels comme, par exemple, quand il déclare : « J'ai compris que je me trompais, maintenant j'ai changé, je ne le ferai plus. »

Il est flatteur et commode de penser que l'homme est ainsi libre, conscient, capable de stabiliser son propre comportement pour l'avenir, donc responsable moralement et juridiquement, qu'il est conscient de ce qu'il pourra faire, accepter, de ce qu'il pourra vouloir plus tard, et s'engager à long terme comme se marier ou entrer en religion. Mais tout ceci est faux.

L'homme est conscient de 200 bits de données environ sur les 400 milliards que son cerveau élabore en une seconde : il est donc conscient d'un demi milliardième de ce qui se passe dans son cerveau³⁵. L'homme est « capable » de conscience quand il exerce une attention

ciblée, une auto-observation approfondie (contrôle), et à condition de ne pas être trop distrait ou stressé, fatigué, anxieux, et cætera. Le faucon est capable de voler, mais ceci n'implique pas qu'il soit toujours en vol. Au contraire, il fait plutôt des vols brefs. Voler requiert de l'attention au faucon. Le fonctionnement de base, le mode par défaut de l'esprit humain, est automatique et subconscient, machinal. L'homme peut, au prix d'efforts et d'application, exercer et cultiver sa capacité de se rendre conscient afin de la renforcer. Ou bien il peut, paresseusement, tranquillement, la laisser s'atrophier. Toute l'industrie du spectacle, des loisirs, des discothèques, de l'évasion, de la drogue, travaille pour lui rendre plus agréable ce processus d'atrophie, tandis que la politique scolaire vise à la légitimer. Une population de personnes dirigées de l'extérieur est beaucoup plus gérable qu'une population de personnes qui se dirigent de soi-même.

La conscience superflue : le « divisé » inconscient

Dans ce livre, sauf diverse spécification, le mot « conscience » est utilisé dans son sens cognitif, d'« être conscient » (consciousness en anglais, Bewußtsein en allemand) et non pas dans le sens de « conscience morale » (conscience en anglais, Gewissen en allemand).

Nous ne devenons conscients de l'état conscient que lorsque nous nous demandons ce que c'est. Nous devenons conscients d'être conscients quand nous mettons en question cet état d'être conscient. Dans la majeure partie de nos états mentaux, nous ne sommes pas conscients d'être conscients.

Car la plus grande partie des choses que nous faisons, nous les faisons inconsciemment. Et, en les faisant, non seulement nous ne sommes pas conscients d'être conscients, mais nous ne sommes pas non plus conscients de les faire.

Précisons aussi que la conscience n'est pas réactivité ou capacité de réagir aux stimulations. Si nous prenons un bon coup sur la tête et que nous nous évanouissons, nous perdons aussi bien la conscience (si nous étions conscients avant l'évanouissement naturellement) que la réactivité. Mais nous pouvons perdre conscience en nous endormant sans perdre la capacité de réagir aux stimuli. D'autre part, dans la vie quotidienne, nous interagissons constamment avec le milieu et ses stimuli, sans être conscients de ce qui se passe, sinon en petite partie. Quand le stimulus est particulièrement fort ou quand nous y focalisons notre attention, alors nous pouvons devenir conscients de certaines de ces interactions. Parlant d'autres interactions – par exemple les mouvements de focalisation et de nystagmus des yeux (sans lesquels nous ne verrions quoi que ce soit) –, Jaynes rappelle que nous ne pouvons pas en être conscients.

Julian Jaynes a consacré la première partie de son essai *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit* à démontrer tout ce qu'il est possible de faire sans recourir à la conscience, des choses que pourtant nous ne croyons faisables que consciemment. En fait, nous ne percevons qu'une minuscule partie de notre activité mentale. Jouer du piano implique un ensemble de prestations coordonnées entre elles : lire deux lignes différentes de la partition, remuer deux mains et dix doigts sur le clavier, une main pour chaque ligne de notes, deux

pieds sur les pédales, avec des coups d'œil pour suivre le chef d'orchestre... Tout ceci exécuté de façon automatique, sans se livrer à une réflexion consciente sur chacune de ces actions et sur leur coordination. C'est exactement comme conduire une automobile dans la circulation tout en bavardant avec un passager, ou accomplir nos innombrables tâches quotidiennes. Il ne pourrait pas en être autrement, la conscience ne peut pas suivre toutes les phases de ces actions, même si elle a eu un rôle décisif dans leur apprentissage. Pour apprendre à jouer, ou à écrire, ou à maîtriser une langue étrangère, il est vrai qu'un effort d'attention volontaire et consciente est nécessaire pour faire des exercices spécifiques. C'est la répétition des diverses actions, de leur assemblage, de leur coordination avec les faits qui se passent autour de nous (les automobiles dans la circulation par exemple) qui constitue graduellement des circuits neuraux entre synapses (une série de contacts entre les neurones) de différentes régions cérébrales, en correspondance des différents schémas comportementaux d'exécution. À ce niveau, le logiciel d'exécution est disponible et, pour accomplir les différentes prestations, il suffit de le « lancer » pour qu'il avance tout seul.

Alfred North Whitehead a observé, non sans raison, que le niveau d'une civilisation est donné par la quantité de prestations que les gens réussissent à accomplir inconsciemment.

La conscience n'est pas nécessaire pour mémoriser et ce n'est pas une copie de l'expérience. Et le souvenir n'est pas la reproduction de l'expérience, mais de cette partie de l'expérience dont nous avons été conscients. Nous ne sommes pas capables de nous rappeler combien de dents

nous voyons quand nous nous les lavons, ou si la porte de la pièce dans laquelle nous sommes s'ouvre à droite ou à gauche, ou encore quel est le second doigt par longueur de notre main. Mais si l'une de ces choses venait à changer, si notre index devenait plus long que le moyen par exemple, nous en nous apercevions tout de suite. Ceci montre que notre inconscient enregistre et élabore beaucoup plus de données que n'en élabore notre état conscient. Et si nous repensons à comment nous sommes entrés dans la pièce où nous nous trouvons ou à la dernière fois que nous sommes allés nager, nous nous verrons ouvrir la porte et franchir le seuil, ou étendus dans l'eau à mouliner les bras en battant les jambes. Nous verrons un autre nous-même faire tout ceci. C'est dire que l'évocation mnésique n'est pas mémoire de notre expérience, autrement nous ne nous verrions pas agir en dehors de nous, mais qu'il s'agit d'une reconstruction à travers l'imagination, une reconstruction que notre psyché produit sur notre ordre à travers un processus dont nous demeurons non conscients.

La conscience n'est même pas nécessaire pour les concepts. C'est-à-dire que la pensée consciente travaille normalement sans conceptualiser. Si nous sommes poursuivis par un lion et que nous apercevons un arbre, nous courons y grimper, non pas parce que sa vue correspond à l'idée abstraite « d'arbre », mais parce qu'elle correspond à un schéma comportemental lié à l'instinct de survie. C'est ce que ferait un écureuil poursuivi par un renard.

Une donnée désormais acquise par la psychologie scientifique, bien qu'absolument contraire aux idées éthiques et ennoblissantes que l'homme se plaît à

raconter sur soi, c'est que la conscience n'est pas nécessaire non plus pour apprendre. On peut acquérir des réactions et des schémas comportementaux, voire complexes, de façon totalement inconsciente, puis y recourir, les appliquer sur commande dans un état de non-conscience.

On se réfère évidemment à deux sortes d'apprentissage : la suggestion hypnotique et le conditionnement.

Le conditionnement est à son tour de deux types : conditionnement classique ou pavlovien et conditionnement dit opérant³⁶.

Les sujets humains, soumis au conditionnement classique (par exemple conditionnés à baisser les paupières à un signal acoustique précédemment associé à un souffle d'air dirigé sur leurs yeux), rapportent qu'ils ne sont conscients d'aucun élément de l'ensemble du conditionnement. Voici une autre expérience³⁷ exercée sur d'autres sujets : faire manger un mets délicieux tout en écoutant un morceau de musique a pour résultat qu'à la seconde écoute cette musique paraît plus belle qu'à l'écoute précédente et provoque une augmentation de salivation. Ces sujets ont eux aussi affirmé être totalement inconscients du conditionnement reçu. Toutefois, dans le cas de sujets soumis au conditionnement après avoir été informés des intentions, le conditionnement ne s'est pas réalisé. Il est clair que la conscience et l'attention les ont prévenus et ont préservé une liberté de réaction. Alors, la leçon pratique à tirer de ces expériences, c'est qu'il faut se surveiller, apprendre et développer la conscience pour se défendre de la manipulation. Ce livre est un instrument de conscience et d'attention destiné à tout lecteur qui voudra

l'utiliser.

Même l'apprentissage intentionnel arrive sans être guidé par la conscience. Jaynes suggère de s'exercer à tenir une pièce de monnaie sur la paume de chaque main, puis de les jeter en l'air afin qu'en se croisant chacune des pièces retombe sur l'autre main. On y réussit au bout environ d'une douzaine de tentatives. Cette nouvelle dextérité s'est acquise sans la prise de conscience des mécanismes neuropsychiques qui l'ont rendue possible. D'ailleurs, si on s'efforce de prêter attention à chacun des mouvements et à leur coordination, l'apprentissage est fortement freiné. Et ceci est encore valable dans le cas de comportements qui requièrent une habileté plus complexe comme la dactylographie. Non seulement nous apprenons à taper à la machine à travers des processus généralement inconscients, mais ensuite nous améliorons cette technique de façon tout aussi inconsciente.

« Apprenez sans contrainte, sans prise de conscience ; connaissances ou procédés seront acquis de façon plus aisée, naturelle et efficace. »³⁸

En somme, il faut abandonner comme étant complètement faux le principe remontant au XIX^e siècle selon lequel la conscience serait l'architecte ou le magasinier ou le passage obligatoire de tout apprentissage³⁹, et tirer de cette constatation toute une série de conséquences, plutôt désagréables, dans le domaine social, politique, juridique, moral et, évidemment, psychologique et pédagogique. Il faut, entre autres, accepter comme un fait établi que nos sensations, nos perceptions et nos actions (ou nos réactions) soient largement dictées par des schémas et des

conditionnements acquis, agissant et interagissant sans le concours d'une forme quelconque de conscience. Et que l'action consciente et finalisée d'autrui nous a en grande partie transmis ! Car, comme nous le verrons, nous ne sommes pas du tout en possession du contrôle des flux en entrée dans notre esprit, ni d'une bonne partie des flux en sortie, ni encore des activités intérieures de la psyché. Nous pouvons donc apprécier la perspicacité et le réalisme de la pensée des ascètes yogis qui, il y a des milliers d'années de ça, mettaient « le doigt là-dessus » et y voyaient clair en décrivant l'esprit comme dominé, par des processus, des dynamiques et des contenus structurés dans l'inconscient, face auxquels la conscience et la liberté d'action sont désarmées, d'accord, mais sans toutefois être impuissantes car perfectibles à travers leur pratique méthodique.

Apprendre par le biais du conditionnement opérant peut également se passer de façon inconsciente. Jaynes décrit une petite expérience toute simple : faites asseoir une personne en face de vous et demandez-lui de vous dire des mots au hasard, que vous transcrirez l'un après l'autre sur une feuille. Choisissez une catégorie de mots – substantifs pluriels, par exemple – et à chaque fois que la personne prononce un mot de cette catégorie, répétez-le avec sympathie ou souriez ou dites « bien ! bien ! ». Au bout d'un moment, vous pouvez constater que la personne prononce plus fréquemment ces mots-là. Mais si après coup, vous lui demandez si elle a remarqué un quelconque stimulus, un conditionnement, la fréquence de certains mots, elle vous répond qu'elle ne s'est rendu compte de rien.

Elle ne s'est donc pas rendu compte qu'elle s'efforçait

d'ajuster son comportement pour obtenir quelque chose de vous : le sourire, l'approbation, le ton amical. Voilà ce qu'il faut noter ! Elle n'a pas pris conscience du besoin de votre approbation ni comment elle avait modifié son comportement pour satisfaire ce besoin. Réfléchissez alors sur les conséquences de cette « faiblesse » humaine ! Et sur les innombrables possibilités de l'exploiter pour mener le comportement des gens là où l'on veut, comme l'on veut.

Ce jeu de renforcements, par récompenses ou punitions, en particulier verbales, est l'un des instruments les plus puissants du psychothérapeute et surtout du psychanalyste, même s'ils n'en ont peut-être pas conscience. De ceci, nous parlerons plus loin.

La même activité de jugement, le même processus de la pensée et la Creative problem solving⁴⁰ peuvent arriver de manière totalement inconsciente. Regardez cette série de figures :



Quelle est la prochaine figure de la série ? « Une fois que je vous ai donné cette instruction [néologisme de Jaynes, au sens de « instruction à faire quelque chose »], vous “voyez” automatiquement que ce doit être un autre carré. »⁴⁰ Si vous tentez de reconstruire après coup ce qui s'est passé dans votre conscience, vous ne trouverez que la figure, la question et la réponse.

Si on peut dire que tous les mots, en tant que tels, deviennent du contenu pour la conscience, il n'empêche que même en parlant nous ne sommes pas du tout conscients du choix des mots ni des règles sémantiques,

morphologiques et syntaxiques que nous utilisons ; tout au plus, et en y mettant une attention particulière, nous pouvons l'être partiellement. Évidemment le processus d'élaboration verbale, de raisonnement, de coordination sensori-motrice (tandis que nous parlons, que nous écrivons, conduisons la voiture, jouons du piano ou au foot) est entièrement subconscient ou presque, mais aussi immensément plus rapide que la conscience, laquelle n'a pas la capacité de contrôler son action à cent pour cent.

Enfants et analphabètes utilisent de façon appropriée lexicale et grammaticale sans même connaître une seule catégorie grammaticale. Et vu le déclin de l'enseignement et de l'école d'aujourd'hui dans son ensemble, et en conséquence le déclin de la connaissance de la syntaxe et de l'analyse logique, on peut dire que les règles grammaticales, même chez des adultes scolarisés, sont appliquées (plus ou moins bien) sans que le parlant en ait idée. Comment les a-t-il apprises ? Eh bien, par un conditionnement inconscient, naturellement. Par imitation et répétition. Je me souviens (MDL) d'un étudiant indien, rencontré en Allemagne où il perfectionnait la pratique de la langue. Je lui ai demandé quelle était sa langue maternelle, celle qui connaissait le mieux, il m'a répondu que c'était l'hindi. Je lui ai demandé combien il y avait de modes verbaux en hindi, il m'a répondu qu'il ne le savait pas. Je lui ai donné quelques exemples de modes verbaux allemands, il s'est efforcé, a cherché, sans réussir à répondre. Pourtant, il utilisait l'hindi comme langue d'études universitaires. Par ailleurs, dans l'école allemande où nous étudions, une école très réputée, on enseignait l'allemand là aussi par imitation, par l'exemple, sans expliciter le concept du « mode verbal » ; les personnes ne prenaient donc pas conscience des règles

qu'elles utilisaient.

Au lieu d'enseigner la conscience, le « savoir », la formule d'application et non pas seulement l'arrière-pensée conceptuelle dont dérive la formule, nous pensons qu'enseigner le « savoir-faire », les habiletés, les applications (comme pratiquer les langues), sans expliciter et faire connaître toutes les idées sous-jacentes, est une tendance générale de la didactique contemporaine pour former de nouvelles générations d'exécutants, peu conscients de ce qu'ils font et plus maniables.

Je voudrais préciser encore (MDL) que la conscience n'est pas nécessaire dans l'accomplissement d'actions complexes comme la conduite d'une automobile. J'ai connu trois personnes qui ont conduit en dormant durant plusieurs kilomètres, et sans se rappeler de cette portion de voyage une fois arrivées. L'une d'elles a conduit ainsi pendant des années sans accident, puis a fini par s'écraser quelque part. Une autre, sur l'autoroute de Milan en direction de Vérone et Mantoue, s'est endormie avant Peschiera et a pris l'autoroute du Brenner dans le mauvais sens, vers le nord, pour se réveiller 270 kilomètres plus loin au péage du Brenner. La troisième a conduit en dormant pendant une soixantaine de kilomètres sur l'autoroute avec moi à bord qui contrôlait le volant sans oser la réveiller.

Considérant que les processus mentaux inconscients l'emportent sur les processus conscients, notamment dans le domaine publicitaire et propagandiste où l'on réussit, à des fins de lucre, à introduire dans l'esprit de millions de personnes non seulement de fausses perceptions et de faux raisonnements inconscients, mais

aussi des rationalisations pseudo-logiques a posteriori de ces raisonnements, tout ce qui vient d'être dit est bien peu.

Citons encore sur ce sujet qui sera développé dans un autre chapitre, un exemple rapporté par Vance Packard (cf. bibliographie). Louis Cheskin, psychologue publicitaire, sachant statistiquement que les femmes préfèrent le cercle au triangle, a regroupé 200 femmes et donné à chacune d'elles deux pots de crème cosmétique à tester. Les pots portaient la même étiquette « Cold Cream de première qualité » tandis que deux cercles sur le couvercle de l'un et deux triangles sur le couvercle de l'autre les différenciaient, le contenu étant identique. Après deux semaines d'application, les femmes devaient revenir pour désigner la meilleure crème, et en échange de ce service recevoir une certaine quantité de celle-ci. Eh bien, la préférence pour le cercle a été si forte que 80 % des femmes ont déclaré préférer la crème de ce pot, de par sa densité ; elles étaient certaines que sa qualité était nettement supérieure à l'autre. La préférence pour un caractère de l'emballage, le cercle, s'était donc transférée au contenu de l'emballage lui-même, mais de façon inconsciente ; et, ce faisant, elle avait produit toute une série d'ajustements cognitifs pour construire une cohérence pleine de bon sens – ajustements qui avaient toutefois déformé la perception sensorielle (du contenu des deux pots) et produit une fausse rationalisation a posteriori.

Ceci est un exemple assez clair sur la façon d'obtenir, à travers la manipulation, non seulement un résultat direct (dans ce cas, la création illusoire d'une différence qualitative), mais aussi une série ramifiée d'effets déformants sur une vaste région de la psyché : perception,

jugement, raisonnement, émotion, identification, comportement. Avec cet exemple, on réalise aussi combien les mobiles réels, les processus décisionnels sont opaques à la conscience elle-même, au moi.

Nous verrons comment ces facteurs opèrent encore plus énergiquement sur la psyché des croyants.

Psychanalyse ou conditionnement opérant ?

Si vous ouvrez un traité de thérapies comportementales, ou cognitivo-comportementales, vous y trouverez la description et l'explication de nombreuses techniques de manipulation mentale dans un but thérapeutique, et parfois également pédagogique dans ce sens qu'elles enseignent à développer chez les patients des facultés cognitives et métacognitives (nous aurons l'occasion de préciser le sens de ce terme) qu'ils possèdent mais à l'état latent, et dont la non-activation est d'ailleurs un facteur de leurs troubles. Nombreux sont aussi les traitements visant la guérison de différentes dépendances à des substances toxiques. Les sujets y suivent des séances d'entraînement afin de maîtriser leur quotidienneté, leurs actions. Ils développent des capacités d'autoprogrammation, d'exécution séquentielle et ordonnée des tâches à accomplir, et d'évitement des occasions de récidive.

Le conditionnement opérant, conçu par Watson et perfectionné par Skinner, pères du comportementalisme américain, se base sur le renforcement. Quand le sujet accomplit un acte désiré, on lui administre un renforcement positif : affection, éloge, nourriture, argent. Quand il accomplit un acte non désiré, on lui administre un

renforcement négatif : douleur, blâme, frustration.

Dans ce cas, l'acte, le comportement, précède la stimulation (le renforcement) – ce schéma est donc l'inverse du conditionnement classique.

Le conditionnement opérant permet d'« enseigner » à exécuter des conduites complexes. Un retardé mental peut apprendre à s'habiller à travers des renforcements opportuns d'éloges et d'affection, un rat peut apprendre à utiliser différents mécanismes (y compris une petite voiture à pédales) pour se procurer de la nourriture, un épileptique peut apprendre à prévenir une attaque convulsive (à travers le biofeedback⁴¹ – retour d'informations de l'organisme – instrumental). Naturellement des incidents, des contaminations peuvent survenir, comme celles d'un certain rat (humain, trop humain) qui a appris à se procurer un jeton pour obtenir de la nourriture et a fini par le manger. Un peu comme les personnes qui, en général, bien que sachant que l'argent est un moyen et non une fin, finissent par se comporter comme s'il était une fin en soi. Perry London, in Behaviour Control, cité par D. Winn⁴², pense qu'une utilisation mixte du conditionnement opérant et du conditionnement classique (de préférence accompagnée d'autres moyens : drogues, neurochirurgie, instruments électroniques) peut construire ou effacer toute sorte de comportement et de caractère psychologique : contrôle des fonctions physiologiques et des muscles involontaires, comportements volontaires, comportements inconscients, habiletés opérationnelles, attitudes mentales, culturelles, éthiques, goûts, types de personnalité. En combinant conditionnement opérant et hypnose, Osake Naruse, de l'université de Kyoto, a réussi à déclencher des hallucinations chez l'homme à la

réception d'un stimulus.

En général, le conditionnement opérant fait que nous apprenons à nous conformer, à nous adapter à la personne ou à l'organisation (politique, professionnelle, religieuse, etc.) dont nous dépendons ou croyons dépendre. Ainsi le chien apprend à ressembler à son maître. Je connais un jeune avocat qui était assistant junior d'un avocat assez brillant, dominant, caractérisé par une forte personnalité narcissique et la manie de fixer le vide tandis qu'on lui parlait. Ce collègue junior a « appris » à l'imiter, il a fini par prendre sa voix et sa manière de fixer le vide, mais pas la tendance à la domination pour laquelle il n'était pas doué.

Puis il y a tout le domaine de la psychothérapie comportementale, où le conditionnement opérant est utilisé avec de bons résultats pour éliminer, ou corriger, ou changer : des comportements, des réactions, des émotions en tant que symptômes, les origines d'un malaise. Cette thérapie se sert non seulement de renforcements positifs et négatifs, mais aussi d'autres instruments. Il s'agit évidemment d'une thérapie manipulatoire, mais honnêtement manipulatoire car déclarée comme telle.

Voici un exemple banal de cette thérapie. Prenons un cas d'énurésie nocturne. Si la mère dédie à l'enfant une série d'attentions affectueuses – elle le déshabille, le nettoie, le change –, ce comportement de réaction à l'énurésie est apprécié par l'enfant. Il est évident que les attentions maternelles constituent un renforcement positif qui maintient et consolide l'énurésie. La thérapie consiste alors à cesser ce renforcement et à le remplacer par un

renforcement négatif, par exemple un mécanisme doté de détecteur d'urine qui déclenche un stimulus sonore désagréable quand l'enfant se mouille.

Dans le cas d'une phobie, comme la peur des chiens, on procède à une désensibilisation graduelle. Après avoir enseigné au patient des techniques de relaxation, on lui montre tout d'abord le dessin d'un chien inoffensif, puis une photographie, puis un véritable petit chien tenu au collier et à distance, puis toujours par étapes un chien plus grand, plus près et plus libre. À chaque stimulation, le patient met en pratique une technique de relaxation. Ceci est répété autant de fois qu'il est nécessaire, tant que la réaction phobique n'est pas annulée, c'est-à-dire jusqu'à ce que le patient acquiert la capacité de caresser le chien.

Pourquoi y a-t-il désensibilisation ? Parce que la répétition de l'expérience stimulus (exposition au chien), en situation de non-association d'alarme ou de souffrance, détermine l'« extinction » progressive de l'association stimulus/réponse phobique. C'est le mécanisme général du conditionnement, qu'il soit pavlovien ou opérant.

La désensibilisation peut aussi être utilisée pour éliminer l'inaptitude à des tâches très stressantes, préoccupantes ou désagréables, dont l'exécution requiert par contre rapidité, sang-froid et calme professionnel. L'un de mes amis, qui suivait une spécialisation en anatomie pathologique à l'université, ressentait un stress terrible dans les salles d'anatomie, ce qui lui causait inappétence, arythmie cardiaque et alopécie. Puis, avec le temps il s'est habitué, et il a successivement atteint des niveaux d'excellence dans sa discipline. Il aurait probablement évité la souffrance due à ces ennuis initiaux si son

professeur avait pratiqué la désensibilisation progressive au lieu de lui demander dès le début de disséquer des cadavres d'enfants.

Un exemple de désensibilisation à des fins professionnelles est celui de la formation du personnel qui doit être prêt à tuer n'importe qui dès qu'on le lui ordonne. C'est le cas des militaires qui défendent les ambassades des États-Unis. Denise Winn rapporte une nouvelle du Sunday Times publiée en 1975 qui les concernent. Au cours d'un congrès sponsorisé par l'OTAN sur le thème de l'anxiété et du stress, un psychologue de l'US Navy avait fait une intervention au sujet de la désensibilisation. Il s'agissait d'études effectuées sur des sujets se préparant « à tuer » sous la conduite d'une équipe d'entraînement dans les bases de Naples et de San Diego. La désensibilisation consistait à ordonner à ces sujets l'exécution de tâches banales tout en regardant un film où l'on mutilait ou tuait des êtres humains. La monotonie de la tâche tendait à favoriser la désensibilisation envers des actions de ce genre en associant ennui et détente au stimulus sanglant. Une procédure de formation plus énergique consistait à immobiliser les sujets devant l'écran, avec un dispositif qui leur bloquait les paupières et les yeux, de façon qu'il leur soit impossible de ne pas regarder. Puis on leur montrait des films d'une atrocité croissante. D'abord on faisait voir une circoncision tribale en Afrique, exécutée avec un couteau peu tranchant. Puis on passait à la vision d'un ouvrier qui poussait des troncs contre une scie à ruban, lequel finissait par glisser et se sectionner un doigt. Durant ces visionnages, des mesures physiologiques étaient prises afin de maintenir un niveau de tranquillité chez les sujets. Une fois ces visionnages terminés, on leur posait des questions insignifiantes, par

exemple décrire le motif décoratif gravé sur le manche du couteau de la circoncision.

Une technique opposée à celle de la désensibilisation est celle de la thérapie par aversion dite aversive (du latin a-vertere, détourner), rendue célèbre par le film Orange Mécanique, où le protagoniste condamné pour meurtre et viol, se soumet volontairement à un traitement réhabilitant en substitution de la peine de prison. À travers l'application de stimuli ciblant la sexualité et la violence, on suscite chez le sujet des pulsions non désirées, puis on le bombarde de stimuli physiques torturants de façon à ce qu'en lui se produisent une association permanente : violence et sexe d'une part/tourment physique de l'autre. De telles associations sont censées inhiber d'éventuelles futures pulsions délictueuses.

Il existe une autre méthode de traitement qui procède à l'inverse, qui est positive et dont deux succès ont été signalés (communication personnelle du docteur Stefano Formaggi de l'ASL⁴³ de Bologne). On a fait comprendre à deux condamnés, auteurs de délits violents, la souffrance et la terreur éprouvées par les personnes qui avaient subi leur agression (on leur a fait lire ou entendre les témoignages de ces personnes, leur vécu, leurs traumatismes). Les deux condamnés ont éprouvé des remords et par la suite se sont abstenus de toute délinquance. Ces deux cas, auxquels il serait évidemment nécessaire d'ajouter l'observation de nombreux autres pour en tirer un échantillon vraiment significatif, suggèrent que le penchant à la criminalité violente est co-déterminé par une absence ou une carence de perception de la souffrance causée à autrui, et que cette absence ou cette carence est remédiable à travers un traitement spécifique.

La théorie comportementaliste de Skinner ne se limite pas à la conduite extériorisée, mais intègre aussi les émotions et les affections. Elle reconnaît aux divers états émotifs, en tant que retombées d'expériences, une valeur de renforcements positifs et négatifs, ou d'attentes de renforcements. Les facteurs motivationnels sont des attentes qui associent à un acte donné un renforcement donné. Ainsi, quand je suis motivé à accomplir un acte altruiste – une donation aux pauvres par exemple –, ce qui se passe, c'est que j'associe à la possibilité de cet acte, l'attente d'un renforcement, d'un retour qui va me gratifier, comme un applaudissement public ou le soulagement d'un sentiment de culpabilité. La formation des associations est un processus de conditionnement, au sens où celles-ci conditionnent le comportement futur.

Denise Winn rapporte encore le cas d'une mère aux prises avec ses deux filles qui laissaient chaque matin leur lit défait et leurs vêtements en désordre. Les filles avaient affirmé vouloir changer de comportement et accepter le programme thérapeutique. Le traitement consistait à leur donner une petite somme d'argent à chaque fois qu'elles rangeaient leur chambre. Bref, elles prirent l'habitude de la ranger. Après deux mois vécus sous cette règle, on leur a dit qu'elles auraient obtenu de l'argent quelle que soit leur conduite. L'habitude de ranger a disparu rapidement.

Une grande partie de l'image cognitive et émotive que nous avons de notre identité et de notre rôle – nous pensons au rôle traditionnel de la femme –, dérive de conditionnements de cette sorte. Ce sont des conditionnements invétérés, sédimentés, qu'il est difficile ou impossible de liquider intellectuellement et dans l'espace de temps de la vie humaine.

Il faut maintenant rappeler les névroses « acquises », c'est-à-dire les syndromes névrotiques (anxieux, phobiques, obsédants, etc.) provoquées intentionnellement chez les animaux et chez l'homme par le mode du conditionnement opérant : comme, par exemple, donner des ordres contradictoires (commander plusieurs fois à un chien de rapporter une branche et puis au moment où il la prend dans la gueule, lui commander de ne pas le faire ou commander plusieurs fois à quelqu'un de faire une chose, puis de la défaire sans raison). Ces syndromes peuvent également être introduits par des stimuli équivoques (par exemple mettre le sujet dans un état intermédiaire, entre ce qu'il associe à la souffrance et ce qu'il associe au plaisir) ou des stimuli inconcevables (lire le journal à un chien ; exiger de quelqu'un qu'il apprenne des concepts contradictoires et impénétrables), etc.

Un type de conditionnement remarquable est celui que Martin Seligman a découvert en 1967 et qu'il a dénommé *learned helplessness*, c'est-à-dire l'« impuissance acquise » ou résignation acquise (ce qui est différent de ce que nous dénommons ici « incapacité acquise »). La résignation acquise peut être produite en laboratoire de la façon suivante : on prend un chien, on l'immobilise et on lui administre des décharges électriques. Le chien tente de s'échapper, mais ne peut pas. Puis on le met dans une cage de laquelle il peut s'échapper et on lui administre d'autres décharges électriques. Le chien ébauche une fuite, puis renonce et continue à subir d'autres décharges en glapissant de douleur. Il a appris (c'est-à-dire qu'il s'est fixé dans ce mode de vie) à vivre ses propres efforts comme étant inutiles, à se considérer impuissant, sans issue. Si nous dressons l'oreille, nous entendrons nombre

de ces glapissements autour de nous. En effet, ce qui arrive chez le chien arrive de même chez l'animal humain, lequel, soumis à des traitements congénères, développe à l'instar du chien, un syndrome dépressif – grosso modo chez deux personnes sur trois parce qu'une sur trois est réfractaire. Le facteur le plus important pour que se produise la résignation acquise, c'est que le sujet se sente impuissant à intervenir sur le stimulus torturant et qu'il expérimente chaque fois l'arrivée de ce stimulus comme étant casuelle, imprévisible, arbitraire. Par contre, le facteur le plus efficace pour empêcher que se développe cette forme de résignation, c'est la capacité de comprendre ce qui est en train de se passer.

Seligman a démontré la possibilité d'installer une learned helplessness chez les êtres humains à travers l'expérience suivante. Il laissa quelques jeunes gens dans une pièce où un appareil apparemment défectueux émettait un son désagréable. Ces jeunes tentèrent de tourner, de presser des boutons, mais sans résultat. Puis ils furent transférés dans une autre pièce, où un autre poste émettait un bruit analogue qu'il était possible d'arrêter en actionnant les commandes. Eh bien, les jeunes ne firent aucune tentative pour arrêter ce bruit.

Le syndrome en question se développe aussi hors d'un laboratoire, dans la société, surtout dans des institutions qui créent des blocages au niveau de la libre réaction de l'individu – comme l'armée, la prison, l'école, les couvents –, mais aussi dans des communautés et dans des rapports personnels très intimes et très dépendants, car enseigner, ou inculquer, la résignation est fondamental pour établir de forts et solides rapports hiérarchiques dans de nombreux domaines, y compris le domaine conjugal.

Ce mécanisme d'usure et de démolition de la confiance, de l'estime de soi, qui finit par produire un niveau de stress élevé à travers un cumul de frustrations, d'expériences d'impuissance, de vaines tentatives de rébellion ou de défense, est également central dans le mobbing, persécution organisée visant à soumettre ou à chasser un sujet.

Plus avant, nous examinerons quelques exemples d'organisations qui impriment un état de résignation envers des finalités individuelles. Mais la résignation acquise représente aussi une action politique très importante dans la société générale.

Qu'elle soit plus ou moins intentionnelle, une campagne médiatique gigantesque est en cours dans le monde, laquelle inculque une accoutumance au sentiment d'impuissance et en même temps désensibilise à la violence, éteint graduellement la réactivité émotionnelle. Elle consiste en un bombardement d'images et de nouvelles d'assassinats, de désastres, de massacres, de dévastations, de brutalités de toutes sortes accomplies par l'homme sur l'homme, par des gouvernements sur des peuples, sans que survienne aucune intervention pour y mettre fin qui ne soit elle-même source d'ultérieures brutalités et d'ultérieurs massacres.

En Italie, cette campagne se développe à travers une série de choix politiques – le plus souvent faits par omission – et une campagne d'informations à la fois traumatisante (par ses images et ses récits atroces continuellement administrés aux gens) et inhibitrice, incriminante à l'égard de l'instinct d'autodéfense. À cela il faut ajouter l'emploi du terme « petite délinquance » pour

définir en les minimisant des délits socialement graves comme le vol (vols à l'arrachée et à main armée). Les gens sont en train d'accepter passivement (ou de déléguer à d'autres sujets inertes) l'illégalité, la dégradation, le crime, l'insécurité du territoire, la tyrannie de bandes de voyous, l'immigration sauvage, comme étant toutes des choses inévitables. La population doit quotidiennement constater et subir un scénario à sens unique : des criminels arrêtés puis systématiquement libérés peu après ; des détenus en autorisation de sortie, des remises de peine et des amnisties ; des psychopathes connus pour leur dangerosité en liberté. C'est une criminalité qu'on laisse agir à la lumière du soleil, qui est présentée comme l'expression d'une faiblesse sociale plutôt que comme un fait qui afflige les gens, surtout les classes les plus faibles qui n'ont pas d'escortes armées, de voitures blindées, de maisons placées sous surveillance, ni la possibilité de déménager. Tout ceci façonne une éducation, un conditionnement à la résignation, à la passivité en général, et envers les injustices de la caste politique en particulier.

Les mécanismes et les finalités de cette campagne sont commentés dans un autre essai⁴⁴ ; nous pouvons souligner ici que ceux-ci visent à ce que les citoyens se résignent à subir injustices et illégalités commises par la caste politique et bureaucratique et à perdre leur conviction d'avoir des droits : politiques, civils, de sécurité. En même temps, le citoyen est submergé d'une infinité d'obligations pressantes et exténuantes : fisc, impôts, contributions, déclarations, tarifs, révision de chaudières, de véhicules, et ainsi de suite, avec menaces d'amendes pour toute faute ou tout retard, de sorte que celui-ci n'a pas le temps de réfléchir sur ce qui est en train d'arriver et d'organiser une réaction, de se rendre conscient et actif ; il

doit continuer à courir et n'a pas le temps de s'interroger si ce système de vie est inévitable, s'il est contrefait, ou s'il fait partie d'une stratégie de contrôle et de gestion de la société.

La méthode conseillée par Seligman et par d'autres psychologues⁴⁵ pour éliminer ce type de conditionnement qui conduit souvent à des troubles dépressifs, c'est de montrer à ceux qui en sont victimes comment ils peuvent obtenir des résultats en agissant de manière autonome et non pas inhibée. C'est une méthode cognitivo-comportementale, visant à leur faire réviser la cause souvent inexacte de leur échec ou de leur frustration, et à leur enseigner que réagir efficacement est possible. Très significative est la simple représentation d'une telle thérapie appliquée dans le but de sortir des personnes d'une résignation pathologique à la petite délinquance, de les aider à vaincre la peur de se promener le soir ou de laisser leurs enfants circuler dans le quartier, ou encore de résister à l'asservissement aux vexations administratives et fiscales du dispositif national.

Toutes ces formes de conditionnement ébauchées dans ce chapitre, nous les retrouverons quand nous traiterons du lavage de cerveau.

Maintenant, venons-en à la psychanalyse. La psychanalyse se présente comme une méthode thérapeutique de libération, de déconditionnement, de désinhibition, de recouvrement du contact avec la réalité, avec soi, avec le corps. Elle ne se base pas sur des méthodes scientifiques, au sens quantitatif et expérimental, comme se basent le conditionnement classique et le conditionnement opérant et le

comportementalisme en général. Son savoir est essentiellement anecdotique, c'est-à-dire qu'il se base sur des commentaires de casuistiques. Son efficacité thérapeutique est désormais réputée plus que douteuse dans les milieux scientifiques. Cependant, la psychanalyse demeure⁴⁶, sous la pression d'une forte demande populaire, et en Italie la quasi-totalité des psychothérapeutes (90 % environ) l'utilise. Nous ne traitons pas ici des théories psychanalytiques, ni de la démarche thérapeutique des psychanalystes. Nous observons cependant que l'action du psychanalyste peut être décodée comme un processus de conditionnement et d'apprentissage dans lequel le patient apprend (inconsciemment) à faire correspondre ses réponses comportementales, physiologiques et émotives – en situation analytique comme dans sa vie extérieure – au modèle cible auquel l'analyste veut l'adapter. Évidemment aucun psychanalyste ne l'admettrait publiquement, étant donné que la psychanalyse professe de faire exactement le contraire. Cependant, dans le monde réel, ces processus de conditionnement sont mis en marche dans le rapport psychanalyste/patient. Des vérifications expérimentales sur des formes de psychothérapie différentes de la psychanalyse l'ont confirmé⁴⁷. Le psychanalyste freudien, par exemple, utilise la technique de la libre association pour reconnaître – à travers l'anxiété et les associations correspondantes – les mots se rattachant aux traumatismes et aux conflits inconscients du patient. En portant l'attention sur ce matériel, il augmente l'anxiété du patient, pour lui offrir ensuite au bon moment, son interprétation comme porte de sortie de l'anxiété ou de revanche sur l'anxiété. En acceptant l'interprétation et le paradigme général (habituellement de

type sexuel) offerts par l'analyste lui-même, il peut finalement penser « je ne suis plus seulement en train de subir, je suis en train d'interpréter ». La seule alternative à cette acceptation est de rester dans une situation qui va ajouter l'éloignement de l'analyste à l'anxiété existante. Fondamentalement, la position du psychanalyste et d'autres types de psychothérapeutes est analogue à celle du cult leader à qui la foi même et sa position de chef charismatique offrent toujours, ou presque, une issue pour se dérober au reality check, au contrôle de la réalité et de la logique. En effet, le psychanalyste, légitimé par le système de convictions que le patient accepte en entrant en analyse, peut toujours « résister » en invoquant les raisons suivantes : « Nous sommes ici en thérapie et la thérapie est une activité personnelle, centrée sur l'analyse du transfert ; donc toutes les bonnes raisons de votre objection ne nous intéressent pas, ce qui importe c'est plutôt le fait même de votre objection, votre opposition par rapport à ce qui était en train d'émerger au moment où vous avez émis cette objection. Essayons d'approfondir ceci. » L'analysant se retrouve encore, tel le fidèle du cult leader, face à une alternative : croire (dans le sens originaire, latin, de « donner crédit ») ou ne pas croire, ou pour être plus précis, cesser de croire ou cesser de se conformer au bon vouloir du thérapeute, en supportant les conséquences d'un conflit avec son comportement précédent, soit la perte du rapport avec le thérapeute et gourou et le renoncement aux espoirs placés en lui et à ses promesses, etc. Au chrétien, il est prescrit de croire sans pouvoir vérifier, d'accepter une condition qui va influencer toute sa vie terrestre, car seule l'entrée au paradis donne accès à la vision béatifique de la perception directe de Dieu et à la vision de choses qui jusqu'alors

n'étaient que « crues », en mettant ainsi fin au mot « foi ». D'une manière analogue, il y a certaines choses que nous ne pouvons comprendre qu'après avoir complété l'analyse ; entre-temps, nous devons accepter notre situation avec ses mécanismes inconscients qui nous empêchent de comprendre, font « résistance à l'analyse ». En attendant, « crois ! » est le commandement clé.

Une preuve directe et brutale du caractère conditionnant de l'activité psychanalytique nous est offerte par son histoire même. Il était notoire que l'école de Sigmund Freud, la communauté de ses premiers disciples – ceux qu'il se plaisait à définir « un parterre de rois » – était un groupe pathologiquement conditionné. Conditionnement et troubles mentaux, liens et dépendances toxiques sont magistralement décrites par François Roustang⁴⁸ dans un texte qui met en évidence les mécanismes psychotiques au travail chez ces premiers psychanalystes, des mécanismes qui portèrent certains disciples à la ruine, à la folie ou à la mort : Tausk, Reich, Ferenczi, tandis que d'autres sortirent exempts de la dire mastery, du rapport avec le père et patron Freud. Les traits caractériels des disciples Adler, Jung, Groddeck sont autant d'exemples intéressants de personnalités difficiles à soumettre.

Les principes actifs de la psychanalyse sont précisément les mêmes que ceux de la thérapie comportementaliste, mais sous des apparences plus trompeuses. Tout d'abord, durant la phase initiale, le patient s'avance, se livre à l'analyste en investissant sur lui son argent, son temps, sa confiance, ses secrets, ses hontes, ses peurs. Une fois engagés, il est impossible à la plupart des psychanalysés de se rétracter, il leur faudrait, entre autres, reconnaître avoir été stupides. Ce déséquilibre – là se situe le véritable

transfert – servira d'obstacle à tout examen critique de la part du patient pour la suite de son rapport avec l'analyste. Il le prédispose en effet à collaborer et à accepter les suggestions de l'analyste. Entre-temps, le setting, c'est-à-dire le cadre psychanalytique, s'ajoutant à la non-intervention et à la non-directivité (qui infligent incertitude au patient désireux de soutien, de modèle, de protection) produit une réduction sensorielle laquelle stimule l'extériorisation de comportements verbaux et non verbaux de la part de celui qui se trouve allongé sur le divan. Pour forcer cette extériorisation, l'analyste augmente la sensation de privation en infligeant à l'analysant des silences impénétrables, lesquels vont s'ajouter à la conscience que chaque minute qui s'écoule dans ce silence coûte quelques euros. Si l'extériorisation ainsi obtenue n'est pas appréciée ni suffisante, l'analyste inflige un autre silence ou d'autres sortes de renforcements négatifs. Si elle est positive, ou si l'esprit du patient s'adapte au schéma voulu par l'analyste, celui-ci le gratifie de renforcements positifs – et pour obtenir un bel effet sur un être aussi amoindri, il lui suffit souvent d'un petit mot gentil. On procède ainsi durant des années, tant que le comportement du patient n'est pas conforme au modèle d'extériorisation comportementale, verbale, émotive, décidé par l'analyste. Puisque le patient a accepté – par l'acte lui-même – de se constituer patient, que l'analyste soit son analyste (et qu'il soit donc juge des interprétations, des significations, tout au moins à l'intérieur du rapport analytique), le patient ne peut recourir à la réalité pour contrer des affirmations de son analyste qu'il ne partage pas. Quant à l'analyste, sur la base des règles du jeu préalablement acceptées, celui-ci peut discréditer toute réflexion en tant que « résistance ». La

conviction erronée de Freud qui soutient qu'à l'origine des névroses se trouvent généralement des traumatismes sexuels de l'enfance en est la preuve. Car, à travers la suggestion de la psychanalyse, il introduisait chez de nombreux patients, en mode non conscient, le souvenir de traumatismes qu'ils n'avaient pas subis, en réalisant ainsi exactement le contraire de ce que la psychanalyse professe ; on voit que les patients tendent à assumer les conceptions de l'école spécifique du psychothérapeute qui les a traités, s'en faisant les apologistes.

Ceci est une déclaration que j'avais écrite et que j'ai (MDL) soumise à l'appréciation de quelques psychanalystes de ma connaissance, de façon tout à fait informelle. Ceux-ci ont admis avec un certain embarras que ces choses-là peuvent se produire avec des psychanalystes non qualifiés. Ce qui revenait à admettre que les résultats d'une thérapie psychanalytique peuvent dériver de ce type de conditionnement plutôt que du déconditionnement que la psychanalyse professe pratiquer.

Il y aurait donc de bons psychanalystes qui déconditionnent et de mauvais psychanalystes qui conditionnent les patients. Les résultats des premiers seraient bons, et les résultats des seconds... peut-être que ceux-ci seraient également assez bons, puisqu'ils réussissent à faire régresser les symptômes et à permettre une meilleure insertion sociale. Peut-être que l'intégration, l'insertion régulière, réussit mieux à travers un processus de conditionnement qu'à travers un processus de déconditionnement. Nous reviendrons sur ce sujet lors des conclusions de ce volume.

Nous voulons plutôt observer ici que la réponse à la question « les effets du traitement psychanalytique, quels qu'ils soient, sont-ils dus à une action de conditionnement opérant, ainsi qu'il est décrit précédemment ou au contraire à l'action de déconditionnement que la psychanalyse professe appliquer ? » penche pour la première hypothèse, et ce en vertu d'une raison toute simple, le fameux rasoir d'Ockham, théorie selon laquelle les entités ne doivent pas être multipliées : ainsi entre deux hypothèses alternatives, il faut préférer celle qui présente la plus petite quantité de thèses non démontrées.

Or, les thèses de la psychanalyse sont nombreuses, complexes et toutes indémonstrables, tandis que les mécanismes susdits du conditionnement, classique et opérant, sont tous expérimentalement démontrés et vérifiables.

Bien que relevant les faiblesses méthodologiques de la psychologie dynamique, nous tenons cependant à préciser que nous n'excluons pas que s'avèrent, dans l'activité de spécialistes illuminés, des cas d'efficacité « déconditionnante » et « dés-hypnotisante » lors d'un traitement analytique ou psychanalytique. Nous n'excluons pas non plus que les intuitions de l'analyse ou de la psychanalyse puissent devenir une base d'acquisitions à valeur scientifique. Notre approche fortement critique veut être une incitation en ce sens.

Apostats par conformisme et sous-personnalités

Facile transitur ad plures disait Sénèque : « Il est facile de passer dans la majorité. » Se conformer à la majorité du moment, à une situation relationnelle d'accueil sécurisant,

c'est instinctif ! C'est un comportement automatique, au schéma atavique. Utile à la survie dans la plus grande partie des cas, mais qui peut conduire à faire de drôles de choses que nous regrettons ensuite.

Il y a quelques années, je suis allé (MDL) en Inde avec Jules, un de mes amis, et sa fiancée, Agnese, catholique pratiquante comme toute sa famille. Catholique parce que née et élevée dans un contexte catholique naturellement ! Je les ai menés à Hairakhan, dans un ashram de la jungle himalayenne, dédié au culte du dieu Shiva, celui qu'on voit d'ordinaire tenant un trident et un tambour. C'est un dieu du yoga et du sexe universel, lequel dit dans le Shiva Purana être le phallus en érection, le shivalingam (« signe de Shiva »), souvent symbolisé ainsi. Mais il n'a rien d'obscène ni de banal ; en vérité, c'est l'un des concepts les plus profonds et complexes du divin que l'on connaisse.

Arrivés dans l'ashram, nous avons pris place dans le logement spartiate qui nous avait été affecté, et tandis que nous rangions nos affaires, une fille est venue inviter Agnese à participer avec d'autres femmes à la préparation de la fête de Shiva qui devait avoir lieu le lendemain. Quand plus tard Jules et moi avons rejoint Agnese, nous l'avons retrouvée transfigurée. Les autres femmes l'avaient vêtue d'un sari, lui avaient posé une petite couronne sur la tête, un tilak sur le front, et l'avaient mise à fabriquer avec elles, tout en psalmodiant un mantra, des centaines et des centaines de petits cônes d'argile avec chacun un grain de riz au sommet.

« Agnese », lui ai-je murmuré à l'oreille, « tu sais ce que tu es en train de faire ? ce que représentent ces cônes

d'argile ? ». « Oui », m'a-t-elle répondu sans hésiter, « c'est le truc de Shiva ». Le « truc », c'était bien entendu le pénis de Shiva et le grain de riz, son sperme. Tous ces petits phallus devaient flotter le lendemain, livrés au courant limpide du proche Gautama Ganga, comme offrandes au dieu.

Agnese s'était donc engagée, sans effort et sans conflits apparents, dans le culte actif d'un autre dieu que celui des chrétiens. Elle avait tranquillement fait acte d'apostasie, qui est l'un des péchés les plus graves, que seul l'évêque peut pardonner. Pourtant la conscience d'Agnese n'était pas troublée du tout. Elle ne percevait aucune apostasie.

Alors je me suis souvenu que quelques années plus tôt, j'avais déjà assisté à un fait semblable dans l'ashram de Sai Baba, au sud de l'Inde. J'étais allé là-bas avec d'autres personnes parmi lesquelles Candida, une psychologue catholique qui se déclarait sceptique et réfractaire à toutes les religions différentes de la sienne, figurez-vous à celle d'un gourou indien, d'un Sai Baba pris par ses disciples pour le purna avâtara, soit « l'incarnation plénière de Dieu ». Comme nous étions tous cantonnés dans un appartement, j'avais pu voir Candida sortir subrepticement au petit matin. Par curiosité, je l'avais suivie, et c'est comme ça que je l'avais surprise à se joindre au cortège processionnel des fidèles de Sai Baba, guidés par quelques types qui chantaient des mantras et des prières. Quand la procession s'était arrêtée devant le dieu Ganesh – une statue le représentait sous forme humaine avec une tête d'éléphant dont une défense était tronquée –, les fidèles s'étaient agenouillés pour adorer ce simulacre tout en chantant et en jetant des fleurs. Eh bien, Candida avait fait de même. Et Candida avait continué à

pratiquer le culte de l'ashram tant que nous y sommes restés. Tout de suite après, prise de doutes et de remords lors de notre voyage de retour, revenue au catholicisme, elle avait entamé avec deux autres membres de notre groupe, fidèles invétérés de Sai Baba, d'interminables discussions théologiques et philosophiques. De retour en Italie, elle s'engagea dans un courant chrétien très fervent et intransigeant, avant de mourir rapidement de leucémie.

Agnese aussi était revenue au catholicisme, mais sans développer un tourment moral comme Candida. Toutes les deux avaient subi l'attraction du groupe, la suggestion de l'action religieuse collective. Mais Candida était plus structurée, plus portée à l'auto-observation, elle avait perçu le conflit que son comportement dans le contexte indien avait engendré avec l'ensemble de ses liens d'origine, ce qui avait développé en elle un fort sentiment de culpabilité et d'inquiétude. Agnese avait par contre montré un psychisme situationnel mieux formé, offrant d'autres solutions. Fondamentalement, celle-ci n'était ni catholique ni hindouiste. Son dieu n'était ni Shiva ni Jésus Christ. Elle obéissait au contexte social, à la force du « troupeau ». Des épisodes comme ceux-ci montrent bien comment on reçoit les croyances religieuses (mais aussi des croyances non religieuses). Ce n'est pas par choix individuel, libre et conscient, mais par un processus de (re)socialisation, de (ré)intégration. On est poussé collectivement à croire et, en dernière analyse, le « dieu » de chaque religion est représenté par la structure du groupe social des croyants, ses valeurs, son autorité, ses caractéristiques (y compris la couleur de la peau). David Emile Durkheim, au début du siècle dernier, est arrivé le premier à cette conclusion : que le dieu est la personnification d'une règle sociale, que la relation de l'individu avec le surnaturel est calquée sur sa

relation avec la communauté. Selon Durkheim, « la divinité n'est autre que la société transformée et conçue en termes symboliques » notamment pour ce qui est du totémisme. Outre une importante fonction d'intégration et de cohésion sociale (solidarité), le dogmatisme, le catéchisme, la liturgie, la foi, sont à la base du contrôle comportemental grâce à leurs règles et à leurs sanctions morales. Les croyances religieuses servent également de soutien psychologique, d'explication du monde en donnant un sens à l'existence. Elles constituent une sorte d'encouragement existentiel, peut-être par leur fonction de théodicée, par ce fait de justifier, d'expliquer, de compatir le monde et ses maux sociopolitiques, la souffrance des innocents, le bonheur des injustes, par ce fait donc d'assumer l'existence d'un dieu juste et bon, avec les exigences et les critiques de la sensibilité morale et du sentiment de justice. Il suffit de penser à des croyances, objectivement indémonstrables, mais utiles à maintenir l'ordre social parce que capables de faire accepter les injustices objectives : celles du karma dans la société hindoue (souffrir sans avoir fauté dans cette vie, mais accepter ça comme juste pour payer les fautes d'une vie précédente dont on ne peut se rappeler) ; ou celles de la société chrétienne avec ses épreuves envoyées par Dieu pour se sanctifier. La religion aide aussi à promouvoir des changements sociaux en inspirant des révolutions, l'expulsion du Shah de l'Iran en est un exemple.

Tandis que Durkheim voit et étudie la religion et d'autres phénomènes sociaux dans une optique fonctionnaliste (en cherchant leur fonction dans le maintien de l'ordre), Karl Marx, notoirement porteur de la théorie sociologique du conflit, considère d'abord la religion comme un instrument de légitimation de la situation de pouvoir et des rapports

économiques en vigueur dans une société donnée à un moment donné, et en même temps évidemment de dévalorisation de toute aspiration à modifier cette situation. Ainsi, dans les sociétés plus anciennes, les rois étaient des dieux ou des descendants des dieux. Dans des sociétés plus modernes, ceux-ci sont choisis, ou plutôt bénis par un dieu. Dans la société hindoue, quiconque se rebelle au système des castes risque de se réincarner en un animal. Le Dieu chrétien donne mandat aux puissances chrétiennes coloniales d'évangéliser, de soumettre les peuples païens à leurs civilisations. Encore aujourd'hui, le Dieu des chrétiens donne mandat aux États-Unis d'Amérique d'exporter ses valeurs dans le monde.

Le besoin d'être cohérent avec le contexte relationnel, avec la situation du moment, prévaut sur la cohérence diachronique de la personnalité (son évolution dans le temps). Le « divisé » n'a pas de difficulté à « renier » et oublier son « moi » d'hier pour se reconfigurer dans la situation d'aujourd'hui, il ne s'en aperçoit même pas. Et plus le contexte à intégrer est important et totalisant, plus cela se passe de cette façon, même dans les rapports interpersonnels. L'être humain se flatte et croit être en cohérence avec sa vie personnelle, mais c'est une illusion tout à fait incongrue. Sa sensibilité, ses intérêts, son sentiment du droit, de sa propre identité, des valeurs, même la perception de la réalité qui l'entoure, le souvenir du passé, sont toutes choses qui s'adaptent aux nouveaux contextes qui surviennent, avec des contradictions évidentes à un observateur étranger. Agnese avait techniquement ou doctrinalement apostasié parce qu'elle avait pratiqué le culte d'un autre dieu ; mais elle n'avait pas apostasié psychologiquement parce qu'elle était restée cohérente avec le vrai dieu de chacune des parties

de son « divisé » ; elle était conforme, intégrée au groupe dans lequel elle se trouvait insérée à chaque fois. Les parties du « divisé » sont davantage reliées aux situations et aux relations externes qu'à un principe d'unité interne.

Le passage d'une foi à une autre apparaît comme une sorte de migration sémantique : le passage à une diverse signification de ce qui est indémontrable. Les civilisations traditionnelles ont de nombreux rites de passage tout à fait précis pour aider un individu à quitter une situation donnée et à entrer dans une autre, donc à accepter une nouvelle agrégation relationnelle ; elles en ont aussi pour aider la société à métaboliser ce type de passage.

Les Romains avaient conçu une cérémonie publique de passage, psychologiquement très efficace. Elle concernait l'épouse qui passait de sa famille d'origine à celle du pater ⁴⁹ de l'époux, pour gérer la reconfiguration de sa personnalité. Cette cérémonie s'appelait *detestatio sacrorum*, c'est-à-dire désaveu (*de-testor*) des divinités (statuettes domestiques : Mânes, Lares, Pénates) et des cultes de la famille d'origine de la mariée, pour prendre ceux de la famille de destination, celle de l'époux. Le rite collectif, la déclaration publique (*de-testatio*) de détachement des *sacra paterni*, la reconnaissance publique sociale, sanctionnaient civilement et religieusement la prise d'une nouvelle personnalité.

La raison pour laquelle Candida, et non Agnese, avait souffert de son action, de son apostasie momentanée, c'est vraisemblablement qu'elle avait, à l'encontre de celle-ci, une formation culturelle et professionnelle qui la portait à l'introspection, à l'auto-observation, à la problématisation. Elle s'était rétrospectivement « rendu

compte » de l'apostasie commise, de l'incohérence manifestée, elle avait culpabilisé, et tous ses sermons nous avait stressés pour le restant de notre voyage en Inde. Puis elle avait tenté de remédier à cette situation en s'engageant dans le prosélytisme intégriste catholique, mais évidemment sa formation psychologique ne l'avait pas protégée du conditionnement du groupe, ni en Inde, ni après son retour de l'Inde. Le grégarisme va contourner les lignes fortifiées de la capacité critico-rationnelle pour frapper le ventre mou, prérationnel, de la psyché, tout comme la Wehrmacht avait contourné la ligne Maginot et pénétré la plaine française sans défense jusqu'à Paris.

Par ailleurs, la psyché humaine est prédisposée à obéir et à se conformer non seulement aux actions, mais aussi aux convictions, à l'autorité et au groupe. Déjà dans les années soixante, les fameuses expériences sur l'obéissance de Stanley Milgram et celles d'Asch sur l'adhésion à l'erring majority, à l'erreur de la majorité, ont mis cette prédisposition au vu et au su de quiconque est capable de regarder la réalité en face. Nous reparlerons bientôt de ces deux psychologues. Nous anticipons ici que pour se conformer à l'autorité et au groupe, presque toutes les personnes sont susceptibles (si elles sont poussées par une manœuvre quelconque) d'accomplir des choses qu'autrement elles déclareraient immorales, ou à affirmer des choses manifestement contraires à la vérité, puis à nier le tout, une fois que les circonstances et les autorités ont changé. Ainsi, durant les « années du consentement », comme l'historiographe Renzo de Felice l'a montré, les Italiens étaient massivement fascistes, tandis qu'après la guerre, ils étaient massivement antifascistes et s'en déclaraient les victimes.

Nous avons également observé que des personnes dont la conduite a toujours été éthiquement irréprochable, venant à se trouver dans des situations insoutenables – graves difficultés économiques par exemple –, deviennent amORAles, et pour sortir du désespoir commettent sans problèmes de conscience apparents, les plus graves incorrections même au préjudice d'amis et de leur famille.

Par contre, j'ai (MDL) connu des gens capables de maîtriser leurs sous-personnalités, au sens « d'accoupler », et d'unifier à chaque fois leur sous-personnalité instrumentale à la situation. En particulier, l'un de mes anciens clients, T., un escroc professionnel de succès, en plus de savoir pleurer sur commande, est à même, quand il veut établir un rapport affectif avec une personne de manière à gagner sa confiance pour l'escroquer, de ressentir lui-même des sentiments de sympathie, d'amitié, et même d'avoir des gestes protecteurs, tendres, pouvant aller jusqu'à étreindre sa victime. Tandis qu'il construit un rapport humain et professionnel avec celle-ci, il est sincère, il aime, il jouit de sa compagnie et de la confiance qu'il reçoit. Mais quand arrive le moment technique de « tirer le filet », T. sort de cet état avec un ricanement méprisant et méchant, « réabsorbe » cette bonne et empathique sous-personnalité, frappe sa victime en la « plumant » et souvent en la détruisant complètement. Durant ces dernières années, ayant atteint la prospérité économique convoitée, T. semble exercer cette faculté pour le plaisir de subjuguer, de dominer et d'écraser plutôt qu'en vue d'un profit. T. m'a confié que son secret pour dominer les gens tient à sa capacité d'inverser à la commande, quand l'autre s'y attend le moins, sa modalité relationnelle – dans la terminologie cognitivo-évolutionniste, son « système motivationnel interpersonnel

».

Par contre, une personne normale subit passivement et sans s'en apercevoir le passage d'un système motivationnel interpersonnel à un autre. Le changement arrive en elle mais n'est pas guidé par elle. Il peut arriver dans le sens désiré par l'auteur d'une manipulation afin d'obtenir telle réaction (agression, peur, disponibilité, confiance, etc.) plutôt qu'une autre, à des fins commerciales ou politiques.

Les systèmes motivationnels interpersonnels sont dits innés et sont déterminés comme suit⁵⁰ :

- système d'attachement ;
- système agonistique ;
- système d'assistance ;
- système sexuel ;
- système de coopération.

Cette typologie ne doit pas, à notre avis, être interprétée de façon rigide comme si c'était presque les fréquences pilotées par quartz d'un comportement animal, mais doit être interprétée comme l'existence d'un ensemble de modalités de base de comportements correspondant à la réalité observable.

D'une certaine façon, le passage d'un système motivationnel à un autre change la personnalité du sujet, ses attentes, ses prétentions, ses craintes, parce que chaque système organise différemment la manière de se

rapporter à l'autre, la manière de se sentir avec l'autre. Tout sujet peut ainsi avoir plusieurs sous-personnalités, à divers degrés de dissociation, chacune d'elles étant « une zone de la personnalité semi-permanente et semi-autonome, capable d'agir comme un sujet »⁵¹. Si Madame Machin, dans son rapport avec Monsieur Chose, passe du système coopératif au système d'attachement, alors son horizon des associations (souvenirs, désirs, besoins) changera aussi : elle passera probablement d'un horizon d'adulte (coopérer est une modalité purement adulte et pareillement centrée sur la réalité) à un horizon d'enfant (fortement subjectif, ou fantasmatique), typique de cette époque durant laquelle s'établissent en grand nombre les caractères de l'attachement avec leur corollaire spécifique d'expériences, de sentiments, de manières de communiquer et surtout, d'exigences et de conflits. Elle revivra probablement certaines situations, les dynamiques du rapport avec ses parents, et pour Monsieur Chose, il sera souvent difficile de s'adapter à ce changement. Leur rapport pourra se révéler impossible, insoutenable, tandis qu'avant, quand il était coopératif, tout marchait bien. Tout ceci peut arriver dans le cas où Madame Machin s'éprend de Monsieur Chose comme dans les relations entre deux amis quand s'installe un lien de parentalité, comme encore dans le cas où une personne développe des attentes parentales irrationnelles, une omnipotence parentale protectrice, envers par exemple son avocat, son médecin, son maître spirituel. Madame Machin se rendra difficilement compte de sa transformation, de la discontinuité modale qui s'est produite en elle, d'être pratiquement devenue une autre personne pour Monsieur Chose, donc des difficultés de celui-ci à « la suivre », tout cela parce que les schémas motivationnels œuvrent,

normalement, en dehors de la conscience, même si leurs précipités émotifs y affleurent.

Tout schéma motivationnel a des facteurs spécifiques d'activation et des facteurs spécifiques de désactivation.

L'attachement vise à obtenir une assistance, une protection ; il est activé par la fatigue, la peur, la solitude, un malaise ; puis désactivé par l'obtention de l'assistance et par la disparition des facteurs d'activation.

L'esprit de compétition vise à soumettre ou à détruire l'adversaire ; il est activé par des situations de provocation, de compétition, de contestation de ressources limitées ; il est désactivé au moment de la soumission ou de la destruction de l'antagoniste, ou par l'activation d'un système motivationnel incompatible, comme le système sexuel.

L'assistance est la réciproque de l'attachement ; elle est activée par des signaux de besoin d'assistance émis par le sujet envers lequel on a de l'empathie, et elle est désactivée à la cessation de ces signaux.

La sexualité tend à la décharge sexuelle ; elle est activée par des facteurs endogènes (hormones, etc.) ; elle est désactivée par l'orgasme ou par l'activation d'un système motivationnel incompatible, comme la compétition.

La coopération vise à l'obtention d'une finalité commune, elle est stimulée par la perception de confiance, de fiabilité, d'état de bonnes dispositions (sourire, ton de la voix, etc.) tandis qu'elle est désactivée

par la perception de caractéristiques contraires.

Alors, le manipulateur, le persuasif, le propagandiste ou publicitaire, le prêcheur religieux, etc. peut apprendre à reconnaître dans quel système de motivation se trouve son interlocuteur (individuel ou collectif) et quels conflits, quelles attentes, quelles réactions automatiques sont enkystés dans les différents systèmes. À partir de là, il peut faire démarrer les séquences de stimuli qui produisent l'activation ou la désactivation de tel ou tel système motivationnel. Par exemple, le prédicateur va tenter d'obtenir un état d'anxiété, de régression, de fatigue pour créer un besoin d'assistance, de dépendance envers lui. Si je veux vendre un symbole social, j'évoquerai la modalité agnostique, compétitive. Je ne peux pas vendre une voiture sportive à qui est en modalité d'attachement ou d'assistance.

La programmation neurolinguistique, qui emprunte essentiellement les outils du conditionnement, développés et utilisés spontanément par l'homme, se base (entre autres) sur la thèse que l'homme dispose d'une gamme prédéfinie de modes ou de schémas (programmes) cognitifs et comportementaux, lesquels s'activent et s'alternent sans qu'intervienne la conscience, mais peuvent être pilotés de l'extérieur. La programmation neurolinguistique offre donc elle aussi des instruments d'incitation à ses utilisateurs pour que l'interlocuteur passe d'une modalité à une autre sans impliquer la conscience – nous en verrons quelques exemples en traitant de celle-ci.

Dans d'autres chapitres de cet essai, nous verrons aussi comment la manipulation des systèmes motivationnels interpersonnels est utilisée dans la formation militaire et

dans d'autres contextes totalitaires dans le but de produire soumission, conformisme et obéissance en dehors de toute réflexion. Nous comprendrons mieux en outre les mécanismes qui alternent les sous-personnalités en parlant des états sous-hypnotiques comme état habituel de la personnalité.

Les deux chapitres qui suivent sont consacrés à l'exposé des bases anatomo-fonctionnelles de tout ce qui vient d'être décrit ici.

CHAPITRE 3

Cerveau, émotion, connaissance et comportement

Vos joies et vos peines, vos souvenirs et vos ambitions, le sentiment que vous avez de votre identité et de votre libre arbitre, ne sont rien de plus que le comportement d'un vaste assemblage de cellules nerveuses et de molécules qui y sont associées.

FRANCIS CRICK, 1994

La première partie de ce chapitre – du « Système nerveux » jusqu'aux « Applications politiques et commerciales » – traite du fonctionnement du cerveau à la lumière des dernières découvertes récemment divulguées. Tout lecteur qui en serait à connaissance peut omettre la lecture de ce passage, cela n'influera pas la compréhension générale du livre. Celle-ci est toutefois conseillée à qui désire se mettre à jour quant au fonctionnement du système nerveux central (SNC).

Le système nerveux

Afin que chaque lecteur soit à même de comprendre les mécanismes de manipulation mentale qui seront illustrés plus loin, en particulier ceux qui se servent d'instruments électromagnétiques, nous avons jugé indispensable de fournir d'abord une connaissance de base, de base certes mais bien mise à jour, quant au fonctionnement du

cerveau.

Le système nerveux est un système intégré, un réseau complexe fait de cellules, de tissus et d'organes ; il doit adapter les réponses du corps aux stimulations internes et externes. Chez les vertébrés, il comprend l'encéphale, la moelle épinière, les nerfs, les ganglions et les parties des organes récepteurs (afférents) des informations et les organes émetteurs (efférents) des impulsions motrices et non motrices.

Les informations en provenance de l'organisme ou de son environnement (stimuli sensoriels) sont soumises à un traitement. Elles sont coordonnées et intégrées grâce à l'excitation de structures spécifiques pour préparer les réponses de l'organisme aux stimuli de façon appropriée. Ces excitations sont véhiculées par les nerfs aux effecteurs (muscles, glandes endocrines, etc.).

Le système nerveux se subdivise en système nerveux central (SNC) et système nerveux périphérique. Le SNC est formé de l'encéphale, des nerfs crâniens et de la moelle épinière.

L'encéphale des vertébrés – êtres humains inclus – se compose de trois structures fondamentales : pro(s)encéphale, mésencéphale et rhombencéphale (figure 3.1.).

Le pro(s)encéphale est la partie antérieure de l'encéphale, qui comprend le télencéphale (cortex des hémisphères cérébraux, siège des formes les plus évoluées de la pensée et des lobes olfactifs) et le diencéphale ou thalamencéphale (le thalamus : station de

tri des impulsions sensorielles au cortex ; l'hypothalamus : station de régulation de différentes fonctions homéostatiques essentielles et de processus métaboliques).

Le mésencéphale, partie médiane de l'encéphale, est la zone comprise entre le pont (partie inférieure) et le thalamus (partie supérieure). Il intervient dans de nombreuses fonctions corporelles inconscientes. Il possède des structures qui connectent entre elles les fonctions cérébrales supérieures et inférieures et il comprend quelques centres associés à des régions qui activent certains comportements instinctifs et promeuvent le mouvement corporel. Le soi-disant centre du plaisir, impliqué dans les comportements d'abus de drogues, est localisé ici (nucleus accumbens).

Le rhombencéphale, partie postérieure de l'encéphale, est à son tour subdivisé en métencéphale et myélencéphale. Il comprend le pont, le cervelet et le bulbe ou moelle allongée. C'est une région largement destinée aux fonctions cérébrales inférieures, y compris les fonctions autonomes impliquées dans la régulation de la respiration et de la coordination corporelle générale.

La moelle épinière est la principale voie de passage des informations sensorielles en entrée et en sortie du cerveau, ainsi que de celles des impulsions motrices.

Le système nerveux périphérique (SNP) est constitué de nerfs situés hors du SNC et comprend les nerfs spinaux et le système nerveux autonome (sympathique et parasympathique). Les nerfs du SNP connectent le SNC aux divers organes du corps, sensoriels et autres, aux

muscles, aux vaisseaux sanguins et aux glandes endocrines.

Les divers secteurs du cerveau ne fonctionnent pas séparément pour produire une réponse finale, en fait chacune d'elles agit sur un ensemble de connexions de la moelle épinière. Les réponses spinales constituent la voie commune finale utilisée par les voies cérébrales supérieures pour influencer sur les organes corporels.

Le cerveau reçoit des informations sensibles véhiculées par les nerfs qui traversent la moelle épinière et par d'autres nerfs semblables en provenance directe des organes sensoriels de la vue et de l'ouïe (nerfs crâniens).

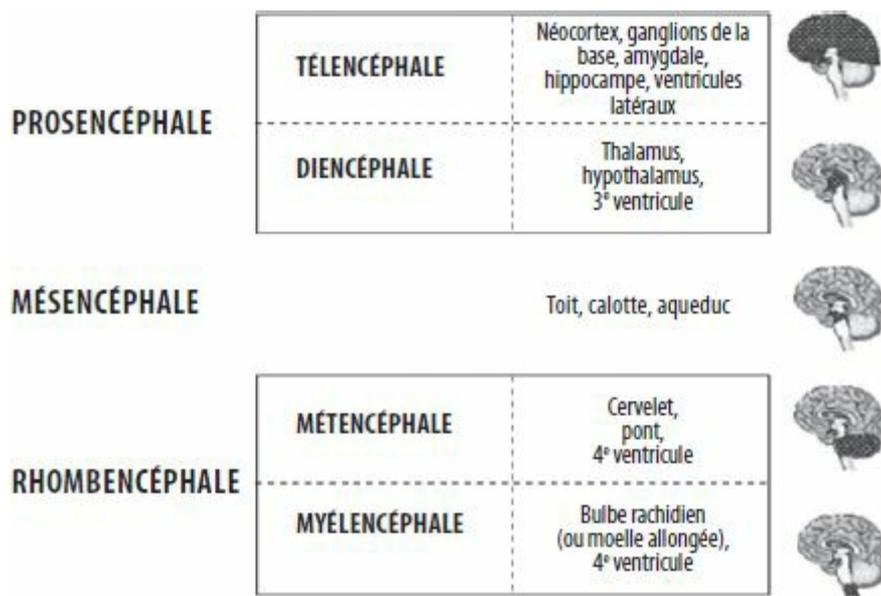


Figure 3.1. Subdivision de l'encéphale.

Le cerveau est divisé en deux grands hémisphères bilatéraux avec leur cortex cérébral respectif. Responsables des fonctions de l'intellect, ils sont le siège des connexions neuronales qui intègrent personnalité, langage et interprétation des données sensorielles. Ce sont deux structures uniformes symétriques séparées par

un sillon cérébral longitudinal ; elles occupent donc chacune une moitié du cerveau (gauche et droite). Elles sont réciproquement reliées par des fibres de connexion lesquelles forment une structure dite « corps calleux ». Chaque hémisphère cérébral est subdivisé par des scissures en 4 lobes : frontal, pariétal, temporal et occipital (figure 3.2.).

Les deux hémisphères traitent les mêmes données, mais pas de la même façon. En effet, le cerveau gauche traite les données de façon linéaire ou séquentielle. Le cerveau droit, au contraire, les traite simultanément et, puisqu'il est « muet » (le centre du langage étant situé à gauche), il doit s'en remettre au cerveau gauche pour obtenir des explications plausibles, « raisonnées », en vue des décisions à assumer selon le matériel (images, sons, etc.) traité à tout instant. Cette latéralisation est notamment mise en évidence par les fonctions langagières. Les deux plus grandes régions impliquées dans le langage (aires de Broca et de Wernicke, cf. plus loin) sont situées dans l'hémisphère gauche. L'information perceptrice en provenance des yeux, des oreilles et du reste du corps est envoyée à l'hémisphère opposé, et l'information motrice envoyée au corps a également été envoyée par l'hémisphère opposé. C'est un procédé de croisement qui reste l'un des grands mystères de la biologie.

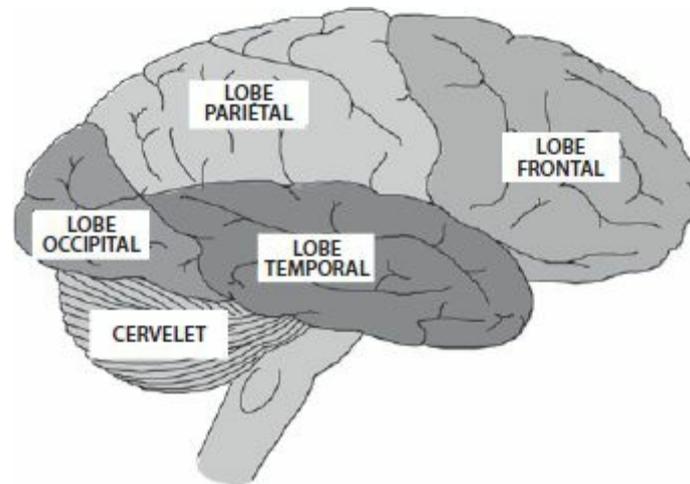


Figure 3.2. Lobes cérébraux.

Le cerveau contient la substance grise (corps cellulaires) et blanche (fibres de connexion). La substance grise corticale est fortement repliée en circonvolutions, elle est située en périphérie des hémisphères. La substance blanche de ces derniers est par contre située à leur intérieur. Quelques masses de matière grise sont aussi présentes à l'intérieur de la substance blanche et représentent lesdits « ganglions » ou « noyaux de la base », qui sont impliqués dans la régulation du mouvement, mais aussi dans l'exécution de procédures automatiques de la pensée (cf. plus loin).

Les deux hémisphères sont reliés par le corps calleux, structure constituée de faisceaux de fibres nerveuses. L'architecture, le type de cellules, les types de neurotransmetteurs et les sous-types de récepteurs sont tous répartis entre les deux hémisphères de façon nettement asymétrique. La plupart des différences observables quant à cette disposition varient d'un individu à l'autre à l'intérieur d'une même espèce.

Le neurone ([figure 3.3.](#)) est une cellule du système nerveux. Excitable, spécialisé dans la transmission de

signaux électriques sur de longues distances, il constitue l'unité fonctionnelle du système nerveux lui-même. Structurellement, il est formé d'un corps cellulaire (ou soma) et de une ou plusieurs extensions. Le « corps cellulaire » contient le noyau et ses petits éléments cytoplasmiques avec une quantité imposante de réseau endoplasmique brut, appelé substance de Nissl. Le prolongement cellulaire le plus long est l'« axone », qui transmet et propage les impulsions nerveuses jusqu'aux terminaux d'action. Généralement unique, il peut atteindre une longueur d'environ un mètre. Les dendrites sont des prolongements protoplasmiques ramifiés, leur fonction consiste à recueillir une impulsion et à la conduire à l'intérieur du neurone. S'il n'y a pas de dendrites, il s'agit de neurones « unipolaires » ; on parle de neurones « bipolaires » dans le cas d'une dendrite et de neurones « multipolaires » dans le cas de nombreuses dendrites. Ces dernières, capables de collecter de grandes quantités d'informations arrivant d'autres neurones, constituent la majeure partie des neurones du cerveau. Les « neurones pyramidaux », caractérisés par un corps triangulaire, font partie de cette catégorie. Localisés dans l'hippocampe et dans le cortex cérébral, dont ils constituent 80 % de la totalité des neurones, ils libèrent le neurotransmetteur glutamate, principal composant excitateur du cortex. Des neurones pyramidaux avec un soma particulièrement grand sont typiquement situés dans la cinquième couche de l'écorce primaire motrice (cellules de Betz).

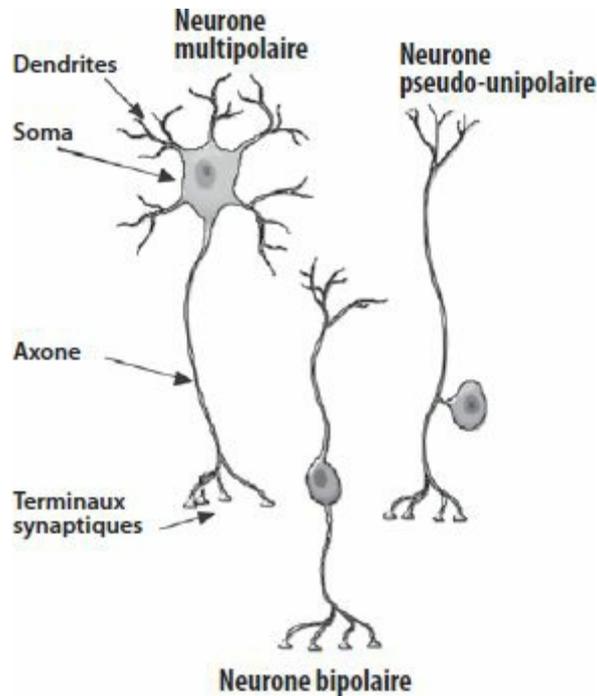


Figure 3.3. Types de neurones.

Les cellules pyramidales représentent l'élément qui envoie des signaux à d'autres structures du système nerveux central. Dans la plus grande partie des neurones, seul l'axone propage les impulsions nerveuses ; les dendrites et les corps sont eux aussi excitables, mais ne les propagent pas. On peut considérer les dendrites et l'axone comme des fibres nerveuses. Le neurone est la seule cellule corporelle à avoir la conduction des impulsions pour principale fonction. Il ne peut pas se régénérer quand la cellule est détruite. Toutefois, des prolongements cellulaires, comme les axones et les dendrites, peuvent souvent régénérer et former de nouvelles liaisons (synapses) entre neurones.

Les neurones sensoriels véhiculent les informations des organes des sens, les neurones moteurs véhiculent les impulsions aux muscles et aux glandes, et les interneurones transmettent des impulsions entre les neurones sensoriels et les neurones moteurs. Les

impulsions entre les synapses sont transmises grâce à des substances chimiques dites neurotransmetteurs, secrétées par les terminaux d'action à travers les « synapses » : jonctions entre neurones, ou entre un neurone et une cellule (par exemple musculaire).

Comme toute cellule, les axones sont recouverts d'une membrane ; en outre, ils sont isolés par une couche de myéline, formée de cellules grasses nommées cellules de Schwann. Des groupes de fibres en provenance des neurones sont maintenus par un tissu connectif et forment les « nerfs ». Les neurones se trouvent et opèrent dans un milieu pénétré d'un fluide avec lequel, comme nous le verrons, ils interagissent.

L'impulsion nerveuse est une onde d'excitation physique et chimique qui se propage à travers une fibre nerveuse en réponse à un stimulus ; elle est accompagnée d'un changement transitoire du potentiel électrique dans la membrane de la fibre. Ce changement constitue un signal électrique, connu techniquement comme « potentiel d'action », lequel transmet des informations à travers les fibres nerveuses. Maintenant voyons de façon sommaire le mécanisme physiologique de transmission des impulsions, d'abord le long d'un neurone, puis entre les neurones. Partons d'un neurone en état de repos. Cet état montre une prédominance d'ions chlore négatif Cl^- (le ion négatif ou anion est un atome qui a un électron de plus par rapport à la norme et il est attiré électriquement par un atome dans les conditions contraires) à l'intérieur du neurone et une prédominance d'ions sodium positifs Na^+ (un électron ou cation de plus par rapport à la norme) autour du neurone. La concentration de charges électriques négatives à l'intérieur du neurone et positives

au-dehors est due à une action complexe de la membrane cellulaire et détermine une différence de potentiel d'environ 40 millivolts, dit potentiel de repos. Dans cet état, le neurone est en équilibre et ne transmet pas d'impulsions. Quand, sous l'effet d'un stimulus reçu par un neurone en amont, la membrane suspend son action complexe, survient un arrivage rapide et massif d'ions Na^+ dans le neurone, lequel inverse la polarisation, c'est-à-dire qu'il rend l'intérieur du neurone électriquement positif, et l'extérieur négatif. Ceci engendre le potentiel d'action, ou pic d'onde, qui se transmet le long de l'axone jusqu'à la synapse en aval, et durant cette phase le neurone est réfractaire à tout nouveau stimulus. Une fois le potentiel d'action déchargé, la membrane reprend son action et expulse du neurone des ions positifs de potassium K^+ jusqu'à ce qu'il rétablisse la polarisation du potentiel de repos et que le neurone redevienne normalement excitable. Au cours de cette phase de rétablissement, cependant, le neurone récupère tout d'abord une excitabilité limitée (c'est-à-dire qu'il n'est excitable que par les stimuli les plus forts), tandis qu'après, en se trouvant dans un état de polarisation mineure, il devient encore plus excitable qu'à l'état de repos. Nous signalons que ces phases se caractérisent différemment selon le type de cellule. Puisque la dépolarisation (comme la repolarisation) produit une différence de potentiel d'amplitude fixe, ce qui peut varier en transmettant ainsi l'information, ce n'est que la fréquence des impulsions, soit leur nombre par unité de temps. Une information transmise par les neurones est donc codifiée dans la fréquence de leurs impulsions (fréquence de décharge). Les neurones ont la caractéristique de « répondre », c'est-à-dire de varier la fréquence de décharge (en

augmentation ou en diminution) en réaction aux événements externes ou internes à l'organisme (cf. bibliographie, Neuro-mania de P. Legrenzi et C. Umiltà).

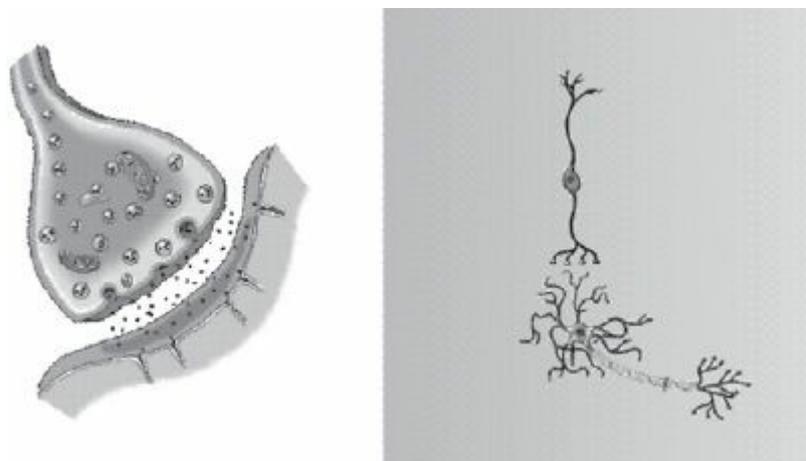


Figure 3.4. Synapses.

L'onde de l'impulsion électrique comme décrite ci-dessus arrive à l'extrémité de l'axone, au terminal du neurone dit « bouton synaptique ». « Synapse », du grec syn (avec) et hapto (touche), signifie simplement « contact ». Il s'agit du contact entre le bouton du neurone en amont dit « présynaptique » et les dendrites (littéralement « arbrisseaux ») du neurone en aval dit « postsynaptique ». La synapse ([figure 3.4.](#)) est une jonction spécifique à travers laquelle une impulsion nerveuse passe d'un terminal d'action à un neurone, une cellule musculaire ou une cellule glandulaire. C'est le siège de transmission d'informations d'une fibre nerveuse à une autre cellule nerveuse, ou d'une fibre nerveuse à un muscle ou à une cellule glandulaire. C'est une forme de transmission spéciale, réalisée à travers des dispositifs de communication à sens unique, du terminal d'une fibre à la cellule suivante.

Les synapses électriques, plutôt rares chez les

vertébrés, sont formées par l'accolement des membranes de deux neurones ; c'est un accouplement électrique qui permet une impulsion nerveuse, ou potentiel d'action, lequel garantit le passage fiable et rapide de l'information à la cellule postsynaptique.

Les synapses chimiques utilisent un mécanisme plus sophistiqué, car les deux cellules sont physiquement séparées par une discontinuité (espace synaptique) de 100 angströms (100 dix-millième de micromètre) qui empêche la simple transmission électrique du potentiel d'action. Dans ce cas, la transmission s'accomplit grâce à la libération de substances chimiques, dites neurotransmetteurs (acétylcholine, norépinéphrine, épinéphrine, dopamine, sérotonine, GABA), du bouton synaptique à travers l'espace synaptique jusqu'aux récepteurs (chaque neurotransmetteur ayant son propre bouton synaptique) situés dans les dendrites de la cellule en aval. Étant donné que la différence de potentiel d'amplitude est fixe (loi du tout ou rien), seule la fréquence des impulsions, des décharges, peut varier dans cette modalité de communication entre neurones. Comme le décrivent Legrenzi et Umiltà dans leur récent *Neuro-Mania*, p. 44, l'information transmise par les neurones est donc codifiée par la fréquence de leurs impulsions, que celles-ci varient en réponse aux événements de l'organisme, selon leur provenance interne ou externe. Les molécules neurotransmettrices, libérées par des boutons et par effet de l'impulsion électrique décrite précédemment, se propagent à travers l'espace et interagissent avec les protéines spécifiques, molécules réceptorielles ou « récepteurs », situées dans la membrane cellulaire postsynaptique. La structure moléculaire du neurotransmetteur et celle de son récepteur sont

accouplées, de façon à coïncider l'une à l'autre comme une clé à une serrure.

Étant donné qu'ils fonctionnent aussi comme des « canaux ioniques », les récepteurs ont une double fonction dans les synapses nerf/muscle et dans de nombreuses synapses nerf/nerf. Dans l'avant-dernier chapitre, nous traiterons de théories qui intègrent cette communication interneuronale à travers les ions et les vecteurs chimiques dans la communication électronique et électromagnétique. Quant aux canaux ioniques, la molécule du neurotransmetteur produit un changement dans la forme tridimensionnelle du récepteur auquel elle est accouplée, en ouvrant un petit pore dans la protéine. Dans le cas des neurotransmetteurs qui excitent la membrane postsynaptique, c'est-à-dire celle du neurone en aval, le pore permet aux ions positivement chargés de sodium de se déplacer à l'intérieur de cette cellule en aval, de sorte que l'intérieur de celle-ci se dépolarise, qu'il devienne électriquement neutre par rapport au fluide externe de la membrane cellulaire. Cette dépolarisation locale – connue comme potentiel synaptique excitateur – et son amplitude sont déterminées par le nombre de vésicules de la cellule présynaptique qui libèrent les neurotransmetteurs. Si l'amplitude est suffisante (elle dépend de l'intensité du stimulus neurochimique reçu par la cellule postsynaptique ainsi que des variations de la sensibilité de la dendrite de celle-ci), le potentiel synaptique amorce un potentiel d'action dans la cellule, c'est-à-dire qu'il déclenche le processus de dépolarisation, engendre l'impulsion et sa transmission au neurone suivant, ainsi que nous l'avons déjà décrit. Il faut noter que, tandis que le potentiel synaptique peut avoir une intensité, c'est-à-dire une amplitude d'onde, majeure ou mineure, le potentiel

d'action que nous avons vu avant, celui qui parcourt le neurone et se décharge sur le bouton synaptique, est un potentiel oui/non, du tout ou rien. L'interaction et la modulation des impulsions semblent donc advenir principalement en siège dendritique. Nous avertissons d'autre part encore une fois que, comme nous le dirons dans l'avant-dernier chapitre, les modes de communication et de coordination entre neurones (comme aussi entre d'autres cellules) ne sont pas seulement chimiques, mais aussi électromagnétiques, et que jusqu'à maintenant ils n'ont été explorés qu'en partie. Il s'agit d'un domaine de recherche qui ouvrira probablement de nouvelles voies également en matière de conditionnement psychophysiologique. Il est en effet naturel de penser à la possibilité d'interférer volontairement – tout au moins de manière générale (en dérangeant, en facilitant, en interdisant, en synchronisant) au moyen d'ondes radio et de champs (électro)magnétiques – sur l'ionisation de l'environnement externe et interne au neurone, sur les flux ioniques, sur les fonctions de la membrane neuronale, sur les potentiels d'action.

Réseaux neuronaux et neurotrophisme

Il n'y a pas si longtemps, quelques décennies, on professait encore que l'homme naissait avec son « disque dur » cérébral génétiquement prédéfini, que celui-ci se développait et mûrissait jusqu'à l'âge adulte pour fixer à ce moment-là sa dotation de neurones et de liaisons internes, et que tout neurone endommagé par traumatismes, intoxications, privations alimentaires, maladies, ou perdu par vieillissement, ne serait pas remplacé. Cette conception soutenait quelques formulations à propos d'un

modèle commun de fonctionnement du cerveau et de l'ordinateur. Maintenant nous savons avec certitude que la réalité est très différente et que le cerveau n'est pas assimilable à l'ordinateur car, contrairement au disque dur de ce dernier, celui du cerveau grandit et se modifie. Premièrement, dans le cerveau, les neurones forment sans cesse de nouvelles synapses et en défont de vieilles. Deuxièmement, grâce aux découvertes de divers chercheurs parmi lesquels le professeur Angelo Vescovi à Calgary, on sait maintenant que des cellules souches neurales sont présentes dans le cerveau et qu'à partir de celles-ci, dans le cours d'une vie, se forment – modérément – de nouveaux neurones (neurogénèse), surtout dans des parties bien déterminées du cerveau comme l'hippocampe et les régions subventriculaires. Cela se produit parfois pour réparer des lésions neuronales, d'autres fois en réponse à des exigences d'apprentissage et d'adaptation, comme Colucci D'Amato, Carla Perrone Capano et Umberto di Porzio rapportent dans leur article *Il dogma infranto delle staminali neurali*⁵² (cf. bibliographie). Le disque dur de l'encéphale s'enrichit donc non seulement de nouveaux contacts, mais aussi de nouvelles unités base. Tout ceci est dit « fonction neurotrophique ». Dans l'ensemble, il y a une formation continue de nouveaux circuits et de nouvelles liaisons entre les différentes parties du cerveau⁵³.

Pour la compréhension des différentes formes de conditionnement mental, il est fondamental de toujours garder à l'esprit qu'elles se réalisent en intervenant non seulement sur l'élaboration inconsciente des données par le cerveau (comme sur un logiciel), mais aussi sur les processus neurotrophiques, c'est-à-dire sur la formation et la dissolution de réseaux neuronaux. Ce qui se passe

aussi, du reste, dans l'enseignement, la psychothérapie, l'éducation.

L'acquisition de nouvelles connaissances, de nouvelles capacités, de nouveaux schémas comportementaux (apprendre une poésie par cœur, à jouer du piano, à recevoir un conditionnement ou encore à développer et à fixer certains schémas pathologiques) se réalise justement à travers la formation de nouveaux circuits et à travers une véritable croissance anatomique des régions du cerveau concernées. En exerçant même mentalement une pratique quelconque – de jouer du piano à piloter un avion –, on stimule la croissance des régions cérébrales concernées. Vice versa, en négligeant de pratiquer une aptitude, on a tendance à produire sa dégénérescence. L'importance de l'exercice répétitif, sa validité en tant que moyen de développement des capacités cognitives et métacognitives (comme l'attention, la mémoire, la maîtrise de soi, etc.) est prouvée expérimentalement. De telles découvertes permettent de se rendre compte de l'efficacité endoctrinante de la pratique de la répétition obsessionnelle comme méthode d'enseignement et de formation des enfants, amplement pratiquée dans les écoles religieuses et idéologiques, surtout islamistes. Des structures neuronales se forment spécifiquement et se consolident en vue des comportements et des valeurs qu'on veut inculquer par cette méthode. Agir sur les enfants est très facile. Différents facteurs organiques et la quasi-absence de capacité de filtrage critique font que le cerveau dans les premières années de vie est immensément plus malléable que celui d'un adulte. C'est pourquoi toutes les organisations de manipulation mentale – des états totalitaires aux états éthiques en passant par les religions – s'occupent intensément de l'enfance et de

l'adolescence, d'école et de loisirs. C'est une activité fondamentale pour former, génération après génération, une société entière guidée par un seul et même credo. L'observation de personnes qui s'exercent au piano produit chez les observateurs un développement de la technique pianistique et une croissance neuronale de niveau sensiblement analogue à celui des sujets qui s'exercent en jouant effectivement du piano. De même, l'exposition prolongée, répétée, active, à des stimuli suggestifs virtuels – spectacles ou jeux vidéo violents, par exemple – tend à produire un développement neural correspondant, donc à modifier les traits de la personnalité et à conditionner de façon bien souvent non souhaitable. En somme, nous devons renoncer à l'idée d'assister à des spectacles ou des événements fortement suggestifs et stimulants sans en être influencés.

Des substances chimiques, secrétées intérieurement par le cerveau lui-même, favorisent la formation de nouvelles synapses et la dissolution des vieilles. Des états chimiques du cerveau, corrélationnels à des états déterminés émotionnels et cognitifs de la psyché, favorisent les fonctions neurotrophiques et l'apprentissage. D'autres en revanche les inhibent.

La sérénité, la tranquillité, une basse fréquence électrocorticale (rythme alpha ou delta), une activation du système parasympathique – qu'il est possible d'atteindre par la méditation et la contemplation – facilitent le développement de l'introspection, de la conscience des états internes du cerveau, du système endocrinien, des fonctions physiologiques, etc. ; en résumé, de toute l'activité de contrôle et de régulation volontaire propre aux lobes frontaux du cerveau. Le lobe frontal droit est en

particulier très actif dans la compréhension de nouvelles réalités et dans l'acquisition de nouvelles capacités, tandis que le gauche semble destiné à l'exécution des capacités et à l'application des connaissances déjà apprises. Porter une grande attention aux nouvelles expériences est une condition importante pour les traduire en un développement effectif. La pratique du yoga, avec ses résultats en termes d'accroissement de l'autocontrôle cognitif, émotionnel et même physiologique, se base sur ce principe.

Au contraire, des états émotionnels dus à un stress psychophysique aigu (peur, colère) et chronique (anxiété, tension, rancune), accompagnés d'une activation du système sympathique, inhibent le développement de ces facultés frontales et l'intervention de la conscience, car ils sont aussi accompagnés de l'activation (aiguë ou chronique) d'autres parties du cerveau plus archaïques et inconscientes (le circuit limbique). Dans ce cas, un sujet n'aura pas la possibilité, ou très peu, de progresser, d'apprendre, de s'enrichir, ni de réparer et de régénérer ses propres cellules, de récupérer ses énergies. Le stress devient chronique quand, sous l'effet de stimuli stressants, l'activation des réponses sympathiques d'alarme devient si fréquente que l'état psychophysologique d'alarme se stabilise. L'organisme s'habitue alors à fonctionner à ce niveau d'alerte et de tension et tend à le conserver ; il y a homéostasie (c'est-à-dire entretien d'un état/d'une stase homéo/semblable), en raison aussi d'altérations au niveau cellulaire. Le stress chronique se produit donc au détriment général du psychisme, du corps, de la santé et pousse le sujet à répéter et à rechercher les situations externes et les attitudes internes qui maintiennent l'homéostasie, qui l'emprisonnent dans une sorte de cage,

de cercle vicieux. Nous pouvons affirmer avec certitude que le stress chronique est une situation de vie à éviter à tout prix, même s'il faut renoncer à des gratifications économiques importantes. Par ailleurs, dans les prochains chapitres, nous verrons que le stress chronique est introduit délibérément chez l'individu comme moyen de conditionnement, c'est le cas dans la formation des soldats et des serviteurs dont on exige des réponses automatiques et acritiques (sujétion). Comme nous le verrons aussi en parlant de Pavlov et du lavage du cerveau, à ces mêmes fins sont aussi utilisés les chocs violents qui, comme les stress prolongés, déclenchent un fort affaiblissement des synapses, un grand désapprentissage, parfois même une mutation des schémas comportementaux, des goûts, des convictions. C'est dans le soi-disant lavage du cerveau que ce phénomène neurologique trouve sa meilleure identification.

Pour revenir au concept de l'homéostasie, ajoutons ici très sommairement que l'organisme apprend à « apprécier » et tente de maintenir ou de récupérer des situations chimiques déterminées (hormonales, neurotransmettrices) du cerveau, et pour ce faire – ou pour se procurer une gratification intérieure – il n'est pas rare qu'il produise des jugements et des comportements inadéquats au contexte, dangereux, illicites, morbides (y compris certaines fantaisies, des ressassements, un sentiment de culpabilité, etc.). Les dépendances de substances psychoactives sont, elles aussi, dues à l'instauration de mécanismes semblables. Des aspects de la personnalité, difficiles à modifier à cause du mécanisme organique où ils sont ancrés, peuvent ainsi se former. C'est le cas, par exemple, des amateurs du risque, de personnes qui

recherchent les décharges d'adrénaline provoquées par des activités dangereuses (sports extrêmes, grande vitesse, jeu de hasard) ; ou des querelleurs, ceux qui éprouvent un plaisir intense et ne se sentent bien qu'en se disputant ; ou des routiniers, les misonéistes (ceux qui ont peur des nouveautés). Il est important de se rappeler que ces comportements ne sont pas assumés par un « libre choix » du sujet, décidé sur la base d'une évaluation rationnelle, conditionné par un raisonnement ou un acte volontaire, mais qu'ils sont induits par un substrat organique qui n'est contrôlé ni par la volonté ni par la conscience. Ce sont des comportements qui comme les stress violents susmentionnés réclament temps et travail pour être modifiés. Nous les approfondirons en parlant des expériences de Pavlov et du choc belliqueux.

L'ensemble des notions acquises sur les comportements inadéquats, irrationnels et objectivement non efficaces d'une personne, nous consent dès maintenant de mettre en évidence les divers facteurs qui les causent et sur lesquels nous reviendrons par la suite. Ce sont :

- brèches et pièges cognitifs, comme ceux examinés au [chapitre 2](#) ;
- prédominance du besoin d'activation d'un bien-être chimique interne sur le besoin d'adaptation aux circonstances externes objectives ;
- prédominance de la recherche d'une entente (approbation, intégration) avec le groupe sur le maintien de la cohérence avec soi (Agnese), sur la perception et l'évaluation de la réalité, l'adaptation à celle-ci dans

l'intérêt individuel objectif.

L'amour, la fascination (dans leurs différentes formes : fait de tomber amoureux du partenaire, transport envers un nouveau-né, dévotion envers le divin ou envers une figure hautement charismatique) correspondent à des états neurophysiologiques qui favorisent la modification des réseaux neuronaux et des schémas de réponse, internes comme externes. Ce principe peut être exploité dans le conditionnement (et dans l'enseignement, l'endoctrinement, dans la formation) des gens, car si on réussit à mettre une personne dans cet état, on la rend plus « malléable » et il est plus facile de lui graver dans l'esprit de nouveaux patterns (goûts, valeurs, etc.) en effaçant les précédents. Une combinaison très efficace aux fins du (re)conditionnement des gens (thought reform) est celle qui allie fascination/amour et activité grégaire. L'efficacité du principe susdit est multipliée par l'intégration grégaire (c'est-à-dire le transfert dépendance verticale par le transfert dépendance horizontale) que nous avons décrite précédemment. C'est de cette façon qu'un gourou acquiert un grand pouvoir de thought reform (de-patterning + re-patterning). Pour agir sur les personnes qui viennent le trouver, il allie sa fascination personnelle à la dévotion envers le divin, puis l'insertion dans un groupe de sujets déjà convertis – lesquels offrent à celles-ci acceptation, protection, écoute, compagnie, affection (même simulée) mais aussi divertissements, soins physiques, nourriture – complète son travail de persuasion. Bien entendu, ces instruments de manipulation, qui provoquent des états régressifs dans la psyché, qui offrent une majeure plasticité neuronale, ne sont pas nuisibles ou bienfaisants en soi. Ils ne sont que des instruments utilisés à des fins diverses, qui vont de

l'esclavage d'autrui à sa libération de « cages mentales », qui visent des troubles, des schémas répétitifs, des réponses dysfonctionnelles, des mauvaises habitudes et des « bulles psychiques ». C'est-à-dire qu'ils peuvent être adoptés aussi bien pour provoquer et maintenir un état de régression, sujétion, fixité, dépendance psychiques et cognitives chez un sujet, que pour débloquer son développement.

Un stimulus intense (positif ou négatif) qui intervient dans une situation donnée, celle dans laquelle se trouve une personne, associera ce contexte à soi dans le souvenir. Ce mécanisme peut être exploité dans le conditionnement, mais aussi dans l'enseignement. Les émotions fortes, positives ou négatives, associées à une expérience – par exemple à une leçon ou à un bombardement – renforcent la rétention mnémonique de cette expérience. Un événement vécu avec terreur se gravera dans notre mémoire et dans notre personnalité d'une manière indélébile, jusqu'à engendrer un trouble permanent ou une réponse automatique, souvent dysfonctionnelle. Exercer la conscience du souvenir et la maintenir, ainsi que celle de fortes associations émotionnelles au fur et à mesure qu'elles se forment, est important pour l'hygiène et la liberté mentales.

Différentes formes de psychothérapie (comme l'Eye Movement Desensitization and Reprocessing⁵⁴, la procédure dianétique et différentes formes de désensibilisation) tiennent compte de la nécessité d'accéder aux mémoires pathogènes « enkystées » dans le cerveau pour les évoquer de nouveau, mais de façon contrôlée, afin d'élaborer et de dissoudre leur charge à l'origine du trouble. Une telle approche peut donc être

valide pour effacer les conditionnements réalisés à travers des traumatismes. On se rappelle moins une leçon ennuyeuse et monotone qu'une leçon captivante. Mais dans la vie, il existe des leçons ennuyeuses et monotones qu'il faut apprendre, et pour ce faire une personne ingénieuse imagine différentes méthodes de maîtrise de soi pour élever son propre niveau d'attention et sa capacité de mémorisation (maîtrise des fonctions mentales).

Les personnes, qui développent et réussissent à maintenir l'efficacité des réseaux neuronaux d'autocontrôle et d'autodomination concentrés dans les lobes frontaux, sont moins vulnérables aux actions de conditionnement et de manipulation, parce que plus conscientes et moins réactives, mieux stabilisées dans la lucidité. Les personnes moins développées dans ce sens sont par contre plus pénétrables car moins capables d'espacer les stimulations. L'homme est d'une part le « divisé » semi-inconscient, la marionnette des circonstances et des suggestions que nous avons examinées dans le chapitre précédent, et d'autre part, il est capable de sortir de cette condition car il peut modifier et développer son cerveau et ses propres compétences. Une réalisation qui n'est possible qu'au prix d'application et d'efforts. Évidemment, l'homme est aussi susceptible de perdre ces facultés, de les atrophier, de « rétrograder ». Il peut aussi introduire cette dépotentialisation, cette dégradation, chez autrui. Une école qui n'oblige pas ses élèves aux efforts de l'attention, de la mémorisation, de l'autocontrôle, de la répétition, etc. n'est pas une bonne école, compréhensive, démocratique, qui intègre, mais plutôt une école qui atrophie le potentiel de l'être humain.

Pour un approfondissement des connaissances des

fonctions cérébrales, des potentialités de l'encéphale humain et des façons de les développer afin de se libérer des conditionnements, nous renvoyons au récent livre de vulgarisation de Joe Dispenza, *Evolvi il tuo cervello* (« Développe ton cerveau »), publié par Macroedizioni.

Fonctionnement du cerveau humain

À l'heure actuelle, nous détenons une bonne connaissance des mécanismes généraux du fonctionnement de notre cerveau. Une partie de son activité est localisée dans des structures assez spécialisées tandis qu'une autre partie est distribuée sélectivement. Sa ressemblance avec un ordinateur de dernière génération est en effet modeste, puisque c'est un organe programmé pour une adaptation à l'environnement et à la survie plutôt que pour une précision de calcul.

En provenance du milieu externe et interne (partie afférente), les stimuli en entrée doivent être analysés et reconnus de façon à activer des stratégies motrices et comportementales (partie efférente) aptes à faire face aux exigences d'autoconservation.

Au cours de son évolution, une énorme expansion du cortex préfrontal (CPF) a caractérisé le cerveau des primates. C'est la seule partie qui n'intervient pas dans les fonctions de base sensorielles, de la motricité squelettique et du système nerveux autonome.

Dans sa révision systématique et approfondie – à laquelle nous nous référerons souvent –, Mesulam (1998) la définit « un luxe que la phylogénie a offert aux primates et qui a catalysé l'habileté à dépasser une existence

conditionnée par le stimulus ». Par exemple, tandis que chez la grenouille la sensation devient tout de suite connaissance dans son horizon fait de rigidité, de répétitivité et de vie dans un présent immédiat, chez l'homme elle active des processus flexibles et créatifs à la recherche de solutions innovantes dans lesquelles le présent se pose en continuité avec un passé et un avenir lointains.

Les zones dorsales et latérales du lobe frontal gouvernent les fonctions cognitives telles que logique et capacité de raisonner et de planifier, tandis que les régions médianes et ventrales contrôlent les habiletés sociales et les capacités d'empathie.

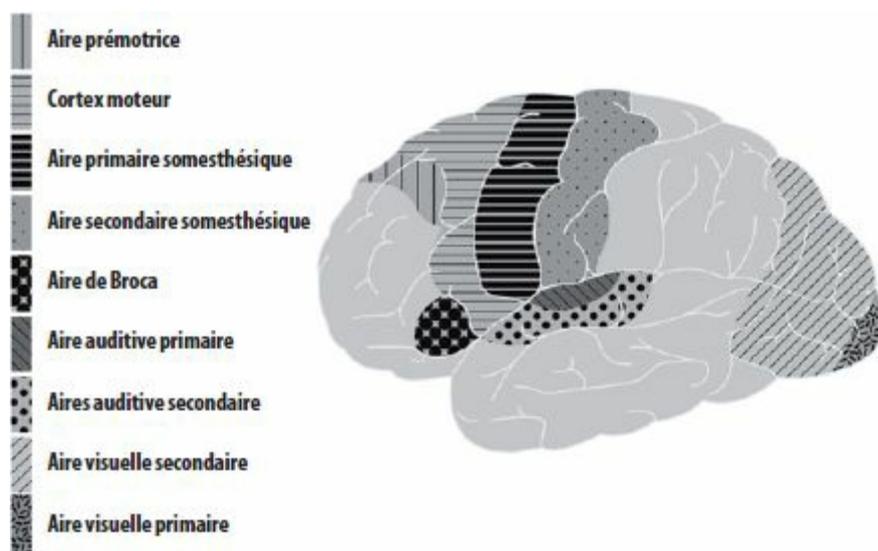


Figure 3.5. Aires du cerveau.

L'organisation essentiellement hiérarchique du cortex cérébral humain, avec ses vingt milliards de neurones, comprend le niveau des aires sensorielles et motrices primaires. Ces régions se caractérisent par leur différenciation cytoarchitectonique (architecture des cellules, du grec kutos, cellule) qui est la plus élevée, et par leur spécialisation. Orientées sur l'environnement

extérieur, elles en reçoivent les signaux (sensations) ou émettent des réponses appropriées au contexte (actions) à travers l'envoi de programmes moteurs complexes aux motoneurones bulbaires et spinaux. Les découvertes sur le fonctionnement des aires sensorielles visuelles et acoustiques ont mis en lumière les mécanismes de l'organisation générale du cortex cérébral. Provenant de l'aire sensorielle primaire, le message est transféré aux aires associatives spécifiques en amont et en aval (dénommées « unimodales » parce qu'elles conservent le même type de spécialisation, par exemple visuelle) destinées à des fonctions plus complexes par rapport à la reconstruction ponctuelle du champ visuel (par exemple reconnaissance des couleurs, des visages, etc.). Le stade suivant concerne le passage du message aux aires associatives « hétéromodales » dont les neurones, mêlés à l'intérieur de celles-ci, reçoivent l'input de certaines aires unimodales différemment spécialisées (par exemple, vue et ouïe). À la fin du parcours, le message est acheminé dans les structures paralimbiques et limbiques, lesquelles sont caractérisées par une architecture primitive et sont concentrées dans le milieu interne de l'organisme pour agir sur les émotions, les motivations, la mémoire et les fonctions homéostatiques, endocrines et autonomiques. Les aires unimodales, hétéromodales et paralimbiques fonctionnent comme des ponts neuronaux, comme des stations intermédiaires entre le milieu interne et externe. Les aires unimodales et hétéromodales sont impliquées dans l'élaboration perceptrice et dans la planification motrice, tandis que les aires paralimbiques canalisent émotion et motivation vers des cibles intrapsychiques et extra-personnelles importantes sur le plan comportemental.

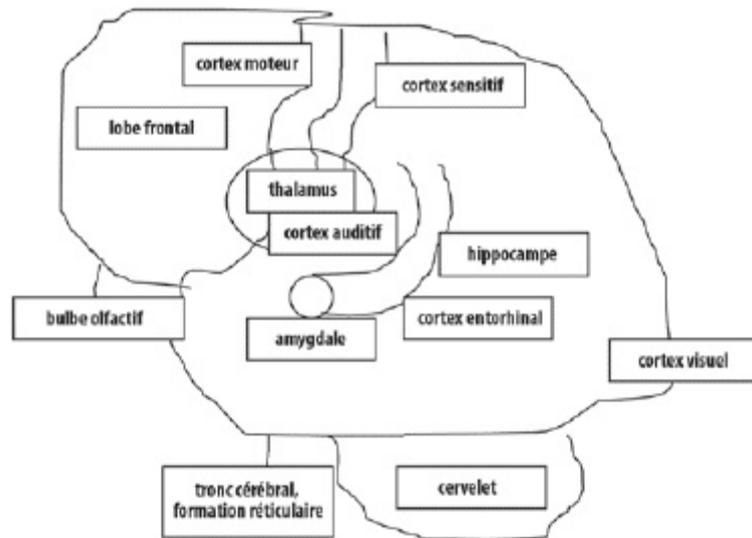


Figure 3.6. Schéma des « composants » du cerveau.

Les aires hétéromodales, paralimbiques et limbiques sont également définies multimodales car elles ne se limitent pas à une unique spécialisation (par exemple, la vue), mais sont destinées à décider de traitements complémentaires du message en provenance des diverses régions sensorimotrices primaires et unimodales. Chez les primates et chez l'homme, ces nœuds intermédiaires acquièrent une importance particulière. C'est à travers eux que se perd l'automatisme entre stimulus et réponse en faveur de choix individualisés de comportement. Pour ces stimuli sont en effet activées des réponses différentes selon le contexte situationnel, l'expérience passée, les nécessités du moment et les conséquences possibles. Les aires et les systèmes du cerveau ne fonctionnent pas séparément, mais sont liés (par exemple, contrairement à certaines croyances populaires, il n'existe pas quelque chose comme un « cerveau reptilien » ou un cerveau limbique distinct fonctionnellement du reste de l'encéphale).

Leur interconnexion produit des sièges anatomiques et des centres computationnels pour la mise en œuvre de

réseaux cognitifs à grande échelle. Chacun d'eux montre une spécialisation relative à un composant comportemental spécifique de son domaine neuropsychologique principal. Ensemble, ils fournissent un support complémentaire à tous les aspects de l'activité mentale, y compris le stockage de souvenirs, la formation de concepts et l'acquisition du langage. Selon Mesulam, la propriété majeure des nœuds transmodaux, c'est « non seulement de favoriser la synthèse multimodale convergente, mais aussi et surtout, de créer des directories (codes d'accès, cartes, tables de consultation) pour regrouper des fragments d'une modalité spécifique et de les distribuer par expériences, par souvenirs et par pensées cohérentes ». En d'autres termes, des groupes locaux de neurones, rejoints par des informations de modalité spécifique, peuvent activer des représentations multimodales dont les composants sont distribués et/ou convergents.

Le transfert d'information d'une station à une autre advient en mode sériel, mais aussi en utilisant des canaux multiples en parallèle, avec une protection de l'information en entrée, mais aussi avec une accélération et un accroissement des possibilités de traitement.

Dans le cerveau humain, on distingue anatomiquement au moins cinq réseaux transmodaux :

1. réseau de la conscience spatiale : cortex pariétal postérieur et champs optiques frontaux ;
2. réseau de la reconnaissance faciale et objectale/Gestalten acoustiques : cortex médio-temporal et temporo-polaire ;

3. réseau du langage : aires de Wernicke et de Broca ;
4. réseau de la mémoire explicite/émotion : hippocampe et cortex entorhinal, amygdale ;
5. réseau de la mémoire de travail et de fonction exécutive : cortex PF (préfrontal) latéral et, peut-être, cortex pariétal postérieur.

Il faut également prendre en considération le rôle de structures cérébrales fonctionnellement isolées, qui ne reçoivent des informations corticales qu'en entrée. On les a longtemps considérées comme ne jouant un rôle que dans l'activité motrice, mais on leur a reconnu récemment une autre importante fonction dans la cognition. Ce sont les ganglions de la base, disposés en boucles parallèles motrices (striatum, globe pâle), et le cervelet. Ils interviennent dans la réalisation d'une série de procédures automatiques inconscientes indépendantes. Outre l'accomplissement de procédures automatiques motrices (activités motrices séquentielles, sélectivement activées selon les séquences motrices spécifiques apprises), ils s'occupent de la réalisation de diverses procédures cognitives relatives à la parole, à la pensée, à la planification, etc., activées par des états intrinsèques des noyaux et modifiées par des signaux sensoriels en entrée. Prenons l'exemple des règles de syntaxe qui président à l'articulation du discours. Le cortex cérébral s'occupe de la finalité et de la logique des argumentations choisies, mais il confie à ces boucles l'amorce et le maintien d'automatismes verbaux tels que les règles syntaxiques à appliquer – sans ces automatismes, les canaux du traitement informatif se rempliraient de façon inopportune.

Un développement exhaustif de cette matière déborderait du cadre de notre réflexion ; nous approfondirons cependant certains sujets en rapport, nous semble-t-il, avec le présent ouvrage.

Reconnaissance de visages et d'objets/gestaltisme acoustique

Chez l'homme, l'identification perceptrice de visages non familiers active des aires d'association visuelles unimodales dans la région fusiforme, tandis que la reconnaissance de visages familiers active aussi des nœuds transmodaux (cortex médio-temporal latéral et temporo-polaire) qui à leur tour activent des liaisons avec des informations additionnelles (nom, voix, expression, etc.) pour une identification totale. La reconnaissance de visages et d'objets familiers est liée à l'expérience autobiographique, l'hémisphère cérébral droit joue donc un rôle important.

Des formes acoustiques complexes, comme l'identification de mots, la localisation de sources sonores, la catégorisation de sons objet spécifiques, et peut-être la caractérisation de la voix elle-même, apparaissent contrôlées par des groupes neuronaux de régions auditives associatives en aval du parcours (gyrus temporal supérieur, gyrus temporal médian, etc.).

Langage

C'est à travers l'attribution de symboles arbitraires (paroles) aux objets et aux faits de l'expérience que sont possibles la formulation et la communication de

sensations, de pensées et de souvenirs. Les nœuds transmodaux qui président à cette fonction sont les aires de Wernicke et de Broca, localisées dans le cortex périsylvien de l'hémisphère gauche.

La reconnaissance visuelle ou acoustique de l'objet perçu en tant que parole dans les aires unimodales arrive en premier lieu. Puis l'information est canalisée vers des aires d'étiquetage lexical intermédiaires, puis vers l'aire de Wernicke où se déclenche un lien entre l'objet perçu et le sens correspondant à la forme de parole. Puis l'aire de Broca et d'autres régions prémotrices jouent le rôle de médiatrices dans l'articulation de cette parole. L'étiquetage lexical est activé de la même manière par des représentations internes et non pas par des stimuli sensoriels.

Mémoire explicite-émotion

Faits et événements sont d'abord enregistrés dans des régions différentes selon le type d'information (visuelle, auditive, etc.). Successivement, les informations sont transférées aux nœuds multimodaux du système limbique, lesquels ont une double fonction de liaison. Ils relient divers fragments à des contenus complexes d'expérience et ils favorisent la codification stable d'associations dans d'autres aires néocorticales transmodales (par exemple dans les régions médio-temporale et temporo-polaire pour la reconnaissance de visages et dans l'aire de Wernicke pour la reconnaissance de paroles). Le passage à la consolidation définitive des traces mnésiques est de toute façon lent et bien garanti par l'intervention transitoire du seul système limbique qui permet aux nouveaux souvenirs

de subir des réajustements avant d'être codifiés sous forme plus stable et semi-définitive, en évitant toute déstabilisation du système.

Le passage obligatoire de la mémoire et de l'apprentissage à travers un système cérébral primitif comme le système limbique montre clairement le rapport phylogénétique avec les nécessités primordiales de l'organisme concernant la nourriture et les situations de danger. D'autre part, de cette façon, la priorité d'événements sensoriels à haut contenu émotionnel et motivationnel est garantie dans le parcours de mémorisation.

Le rappel mnésique advient selon trois mécanismes principaux : associatif (un élément sensoriel active l'expérience complète), volontaire (l'activation du nœud transmodal permet l'accès aux différentes régions unimodales concernées), et par reconnaissance (la stimulation actuelle correspond à l'expérience précédemment fixée).

L'hippocampe et le cortex entorhinal apparaissent comme étant les principales structures concernées aussi bien dans la codification que dans le rappel mnésique. L'autre structure limbique de l'amygdale active la motivation du système. Une expérience récente, qui réclame un engagement particulier dans la sélection, l'ordre, la recherche associative, la recombinaison et l'intégration, est soumise au contrôle des cortex hétéromodaux des lobes frontaux et pariétaux, lesquels président à la reconstruction du contexte spécifique et de l'ordre temporel.

La mémoire explicite qui, elle, implique un rappel

volontaire et conscient, est partagée en mémoire « épisodique » (pour les expériences personnelles se référant à un seul temps et un seul espace avec une sensation d'appartenance) et en mémoire « sémantique » (pour des faits généraux et impersonnels), et elle se distingue de la mémoire implicite où l'exposition à des stimulations provoque une modification du comportement sans qu'il y ait conscience de l'expérience qui l'a déterminée. Dans cette dernière, l'information reste au niveau de fragments isolés à l'intérieur d'aires associatives unimodales et hétéromodales.

C'est à ce niveau qu'intervient ledit conditionnement classique, à travers lequel nous apprenons un comportement sans être conscients de son processus et de ses effets et sans avoir la possibilité de rappel volontaire (conditionnement subliminal).

Processus modulateurs de l'attention (mémoire de travail, images mentales, recherche de nouveautés, valorisation émotionnelle, voies de modulation neurotransmettrices)

Il s'agit de mécanismes de première importance, en particulier en ce qui concerne les thèmes de cet ouvrage, aptes à développer les expériences sensorielles.

Tandis qu'en effet le dysfonctionnement des réseaux multimodaux précédemment considérés est produit par des lésions ou des altérations neurologiques (pannes du disque dur), il s'agit ici de processus vulnérables, altérables au moyen de manipulations modestes du logiciel, en obtenant pourtant des résultats dévastateurs.

Des interactions disque dur/logiciel sont probablement de toute façon à la base de nombreux troubles psychiatriques (cf. Poli, Cioni, 1991).

L'attention fait partie du processus de renforcement de la sélectivité, de l'intensité et de la durée des réponses neuronales aux événements d'importance émotionnelle et motivationnelle. Mesulam l'assimile à un vecteur avec une direction (localisation corticale de la région comprenant les neurones spécialisés dans l'effet spécial) et une grandeur (la résultante d'influences : du bas, à partir de la formation réticulaire ascendante située dans le tronc cérébral, laquelle règle le niveau général d'activation et de vigilance ; et du haut, à partir des cortex limbique et préfrontal qu'elles modulent sur la base de facteurs tels que la nouveauté, l'émotion, la motivation, l'intention ou les expériences passées).

Mémoire de travail (MT) (working memory)

C'est un effet de l'influence du CPF (cortex préfrontal) sur le vecteur de l'attention. Étant donné les capacités limitées de traitement des informations de la part du système nerveux central, lequel se base essentiellement sur une modalité séquentielle, le CPF répond à l'exigence de « prolonger pendant un certain temps les réponses neuronales », pour permettre une accessibilité conjointe au traitement de fragments d'expérience autrement dissociés et non intégrables. En d'autres termes, la représentation mentale d'un objet/événement désormais disparu de l'environnement, mais source d'une expérience réelle dont l'interaction est possible avec des événements passés, enregistrés dans la mémoire, ou présents, en

cours de déroulement, est maintenue pendant un court laps de temps. Toutes les régions corticales associatives unimodales contribuent à cette fonction par leur spécialisation, mais c'est le CPF latéral multimodal qui en préside la coordination. La partie dorso-latérale paraît reliée aux localisations spatiales et la partie ventro-latérale aux tâches concernant les objets. La MT exerce à son tour une influence sur la codification et sur le rappel de traces mnésiques.

C'est le mécanisme qui nous permet, par exemple, de nous rappeler pendant un temps de courte durée le dernier numéro de téléphone visualisé.

Images mentales

C'est le type de processus attentionnel qui permet l'activation de représentations sensorielles internes qui ne se trouvent pas dans le milieu environnant, lesquelles peuvent donc en dépasser les limitations imposées.

Comme dans la MT, avec la participation du CPF latéral, les régions corticales sensorielles primaires et unimodales, activées par les stimuli sensoriels provenant de l'environnement, sont impliquées dans la régulation de ce processus. L'imagination modèle notre apprentissage, en nous permettant de généraliser et d'abstraire.

Recherche de nouveauté, jeux/fonction exécutive du CPF

Le cerveau des vertébrés inférieurs (mais aussi celui d'enfants et de sujets atteints de lésions cérébrales) tend

à privilégier la perception de ressemblances et à émettre des réponses « instinctuelles », automatiques, stéréotypées et modelées par la stimulation. C'est une garantie de fiabilité pour l'organisme qui cependant souffre de cet état de rigidité et de répétitivité. La recherche de nouveauté, la curiosité et le jeu sont des caractéristiques particulièrement prononcées chez les primates et chez l'homme, chez lesquels « la privation sensorielle et la monotonie peuvent induire un état d'agitation et de vives hallucinations » (Heron, 1957). Dans ce cas-là aussi, par sa fonction de connexion entre sensations/cognition et sensations/comportements, le CPF (en particulier les champs visuels) paraît impliqué dans le renforcement de l'impact du nouveau et dans l'inhibition de réactions habituelles, automatiques, devenues inappropriées.

Systemes d'attribution de valeur (émotion/humeur)

Émotions, humeur et motivation confèrent une valeur subjective individuelle aux événements sensoriels. Les structures concernées sont l'hypothalamus et d'autres stations du système limbique comme l'amygdale et les aires paralimbiques. L'amygdale, connectée dans les deux sens aux cortex associatifs sensoriels, dans les gyrus – temporal supérieur et temporal inférieur – préside à la modulation des réponses sensorielles sur la base de leur importance émotionnelle. C'est elle qui développe les processus attentionnels liés à des événements à fort contenu émotionnel et gratifiant. Elle codifie aussi des aspects émotionnels implicites et explicites de la mémoire en associant des expériences sensorielles à portée émotive. Un autre rôle d'importance dans la modulation

émotionnelle de l'expérience est rempli par les secteurs paralimbiques de la région orbi-tofrontale et de la région dorsolatérale du CPF, lesquels sont destinés à la connexion de l'expérience aux états émotionnels appropriés. Le dysfonctionnement de ces régions (pour cause de lésions, mais aussi d'altérations génétiques, d'usage de substances et probablement d'apprentissages gravement dénaturés) n'endommage pas l'intelligence abstraite (ainsi, par exemple, la performance au test d'intelligence générale comme le WAIS résulte dans la norme), mais conduit à la perte de la possibilité d'utiliser les expériences émotionnelles précédentes pour guider la programmation des comportements sociaux, à la perte conséquente de la faculté empathique et à la mise en œuvre inconsciente de comportements antisociaux (altérations de l'intelligence éthique, qui aujourd'hui échappent en grande partie aux approfondissements des expertises pénales).

L'intervention du système d'attribution de valeur intérieure subjective au traitement sensoriel advient aux niveaux neuronaux les plus élevés, car dans les phases précoces, il faut que les éléments sensoriels de base (formes, mouvement, sons, etc.) aient une codification sûre, protégée contre les modulations émotionnelles.

Circuits modulateurs de la formation réticulée activatrice ascendante (FRAA)

Certains noyaux de la FRAA, situés dans le prosencéphale et dans le tronc cérébral, envoient des projections directes à l'écorce cérébrale sans la médiation du thalamus. Ces circuits modulateurs, en suivant différents modèles de

distribution corticale, président à la régulation état/dépendance des réponses neuronales sur la base de changements dans l'attention, l'humeur et la phase circadienne. Le système cholinergique (ACh), à partir du noyau basal du prosencéphale, envoie des projections à toutes les régions corticales. Il est cependant plus développé dans les aires limbiques.

Par son action sur les récepteurs muscariniques de type m1, il potentialise la réponse des neurones corticaux à la stimulation sensorielle, car les neurones de départ sont très sensibles à de nouveaux stimuli motivationnels. Il module aussi des processus attentionnels connectés à la mémoire de travail. Il développe l'activité du système limbique. Des antagonistes cholinergiques neutralisent ces actions.

Le système dopaminergique (DA) à partir de la substantia nigra (substance noire, dite aussi locus niger) et de l'aire ventrosegmentale envoie des projections au cortex cérébral et au noyau accumbens, en s'occupant de signaler des discordances entre prévisions et résultats effectifs dans le domaine de la satisfaction. Il exerce donc son rôle dans l'apprentissage de comportements appétitifs, avec un effet de renforcement sur la mémoire de travail. Des abus de diverses drogues ont des effets dopaminergiques, en faussant les mécanismes naturels relatifs au contentement et à la satisfaction instinctuelle. Les médicaments employés avec succès dans les psychoses (schizophrénie et paranoïa) ont des effets de blocage dopaminergique.

Le système noradrénergique (NA), à partir du noyau du locus cœruleus, a pour fonction de mettre au point le sens

comportemental des stimuli sensoriels, en renforçant le rapport signal/bruit de fond des réponses sensorielles corticales, la fonction de vigilance et l'impact sur la conscience. Les neurones du locus coeruleus déchargent de la noradrénaline dans des situations où l'environnement n'est pas familier ou quand quelque chose d'imprévu arrive. Les liens avec l'amygdale garantissent l'emmagasinement et le rappel de traces mnésiques importantes du point de vue émotionnel.

Le système sérotoninergique (5HT) – partant des noyaux du raphé (chaîne sur la ligne médiane du tronc encéphalique) pour continuer en projection corticale diffuse – préside au contrôle du cycle sommeil/veille et au contrôle de l'humeur et de l'alimentation, en plus de certains types de comportements émotionnels. La quantité du précurseur tryptophane dépend de la quantité d'hydrates de carbone présente dans un régime, au point d'expliquer le rapport entre absorption de sucreries et amélioration de l'humeur.

Il est possible que les différents systèmes susmentionnés influent sur l'activité cérébrale par interaction combinatoire en sécrétant conjointement des quantités variables de neuromodulateurs, ce qui produit des états comportementaux spécifiques en réponse aux stimuli externes et internes dans l'apprentissage, la mémoire et les diverses activités émotives et cognitives.

On sait que les médicaments à action potentialisante sur les systèmes 5HT et NA ont des effets positifs dans les troubles dépressifs, et que les médicaments 5HT-ergiques ont de bons résultats sur les troubles de l'anxiété.

Comme il a été dit précédemment, c'est à ce niveau que l'ensemble du système cérébral qui préside au traitement de la sensation pour élaborer des cognitions, montre le maximum de vulnérabilité et de faiblesse face à de potentielles manipulations.

W. J. Freeman, dans *Come pensa il cervello*⁵⁵, Einaudi, Turin, 2000, nous offre une synthèse claire d'un ensemble de techniques de traitement qui va de la sensation à la cognition : « Le signifié dépend de toute l'histoire de l'animal, laquelle est enchâssée dans la neuropile par les modifications synaptiques durant l'apprentissage. Le signifié est modelé par le contexte du moment, contexte fourni sous contrôle limbique par les sensations provenant du corps et du monde, avec les états émotionnels et affectifs réalisés par les noyaux neuromodulateurs du tronc encéphalique – dans ce cas-là aussi sous contrôle limbique – pour se préparer à accomplir les actions voulues, en particulier les interactions sociales... » Selon Merleau-Ponty, l'homme est incité à l'action par un déséquilibre entre le soi et le monde. La conscience ne fait pas démarrer l'action, mais la suit en produisant les rationalisations et justifications correspondantes. Selon James, la conscience est un « organe auxiliaire afin de gouverner un système nerveux devenu trop complexe pour se régler tout seul ». C'est un opérateur dynamique, capable de fournir un niveau supérieur d'auto-organisation.

Exemples de niveaux possibles de déstabilisation produite dans les systèmes cérébraux cognitifs

Nous exposons ces modèles de déstabilisation psychique

car ce sont d'importants instruments activés lors de la manipulation et du conditionnement mental, comme nous le verrons par la suite.

– Modèle trouble de stress post-traumatique. Un événement extrême (d'immédiate signification pour la survie) bouleverse brutalement et grossièrement les canaux de traitement sensoriel avec un repositionnement du système autour d'un nouvel état stable. Il n'y a pas de retour à l'état stable coutumier. Dorénavant, le système fonctionnera chroniquement de manière différente et dysfonctionnelle.

– Modèle paranoïa. Altération de la conjonction des pensées, mots et structures linguistiques/signifiés partagés. Entraînement à la production d'un langage subjectif avec des signifiés autocentrés.

– Modèle mémoire implicite. Fragments d'expérience, même structurés et avec des charges émotionnelles, non soumis au contrôle conscient car absorbés durant la désactivation (causée par le choc) des fonctions conscientes. Ces fragments activent, parfois répétitivement et en des circonstances incongrues, des schémas comportementaux, émotionnels, évaluatifs, stéréotypés et inappropriés.

– Modèle trouble obsessionnel compulsif (TOC). Procédures motrices et cognitives, amorcées avec une fréquence excessive. L'activation systématique et simultanée de plusieurs procédures peut engendrer une paralysie fonctionnelle (le sujet est réduit à l'impuissance opérationnelle). Ceci peut être produit en soumettant l'individu à des procédures multiples et asphyxiantes

(bureaucratie inutile, chaîne de montage, etc.).

- Modèle anxiété. L'exposition à des stimuli précoces, intenses et fréquents, capables d'amorcer des émotions négatives, sensibilise l'individu en limitant son activité exploratoire et appétitive.
- Modèle dépression. L'exposition à des échecs et à des pertes répétées tarit l'individu et le dépersonnalise. Ses réponses sont inférieures à toute stimulation, positive ou négative, importante du point de vue émotionnel.

En ce qui concerne l'impact d'une émotivité dysfonctionnante et dérégulée sur la cognition et le comportement, voilà le récent avis de deux experts faisant autorité en la matière (F. J. Farach et D. Mennin dans leur essai *Emotion and Psychopathology*⁵⁶, édition J. Rottenberg & S.L Johnson -American Psychological Association, Washington D.C., 2007) :

- a) intensité accrue des émotions (les réactions émotionnelles arrivent intensément, facilement et brusquement) ;
- b) compréhension insuffisante des émotions (difficulté à identifier certaines émotions comme la colère, la tristesse, la peur, le dégoût et la joie, mais tendance à ressentir les émotions de façon indifférenciée, confusionnelle et débordante ;
- c) réaction négative à son propre état émotionnel (les émotions sont vécues comme adverses et comme déclics d'anxiété, suite à des processus de vigilance rigides, de faible acceptation et à l'activation d'opinions négatives à

propos des émotions) ;

d) réponses de gestion émotionnelle maladaptive (difficulté à savoir quand ou comment développer ou diminuer l'expérience émotionnelle afin qu'elle soit appropriée au contexte émotionnel et aux objectifs personnels).

En ce qui concerne les modèles de trouble de stress post-traumatique et de mémoire implicite, nous fournissons quelques approfondissements.

Modèle TSPT

Deux modalités sont prévues pour le déclenchement du trouble de stress post-traumatique (TSPT) : un déclenchement subit et inattendu (subit, pour le système de sécurisation perceptrice, inattendu, pour celui de sécurisation probabiliste), tel qu'il ne permet pas une réaction défensive (lutte ou fuite ; impuissance et passivité), c'est-à-dire qu'il met en situation de ne pouvoir maîtriser la situation, de se sentir victime impuissante (un exemple : si l'on est convaincu qu'une automobile – qui va effectivement nous renverser – s'est correctement arrêtée au stop, il n'y a pas de « préparation » à l'impact). Comme le soutiennent clairement Castrogiovanni et Traverso dans leur récent approfondissement sur le sujet (*Per una definizione della traumaticità dell'evento, Italian Journal of Psychopathology*, 9(2) : 125-141, 2003), le fait primaire du traumatisme est inhérent à la donnée sensorielle. L'événement, pour être traumatique, doit être perçu directement, à travers la stimulation forte, non voilée, immédiate, nette, d'une quelque sensorialité. L'événement est potentiellement traumatique quand il expose une personne subitement, au point de la rendre impuissante, à

des expériences d'émotivité intense (extrême), que celles-ci soient relatives au règne animal comme la menace et la peur, qu'elles soient propres au genre humain comme la douleur et l'horreur. Dans la condition traumatique, l'élaboration cognitive ne se produit pas, le cortex est hors jeu, le sujet reste à la merci de l'émotivité pure, le cerveau reste prisonnier des centres inférieurs (amygdale et régions limbiques). « S'en faire une raison » est un principe qui entre en crise dans le cas d'événements traumatiques. La traduction symbolique de l'événement, sa rationalisation (qui pourrait être quelque peu justifiante et rassurante) sont bloquées. Même un événement de moindre gravité peut détenir des potentialités traumatiques s'il prend le cerveau à l'improviste. Plus l'événement possède les caractéristiques du traumatisme, plus son effet dépasse la personne et plus son mécanisme est vraisemblablement psychobiologique. La présence de caractères psychopathologiques préexistants est considérée comme un facteur de déclenchement du TSPT et de son aggravation.

Du point de vue pathogénétique, il est admis que les symptômes de ce trouble sont causés par l'effet violent du traumatisme sur les systèmes neurotransmetteurs cérébraux (brusque hyper-activation et déplétion successive des systèmes noradrénergique et endorphinergique, avec dérégulation parfois permanente de l'équilibrage respectif). Le trouble se nourrit d'un dommage biologique, neuropsychologique et comportemental, tel qu'il altère considérablement la vie socio-relationnelle et professionnelle. Comme nous le verrons, ces traumatismes sont souvent utilisés dans le conditionnement mental. Nous soulignons ici qu'ils peuvent avoir des effets préjudiciables et pathogènes

également sur le plan organique. Il est en effet notoire qu'un stress intense, ou répété, ou prolongé, peut baisser les défenses immunitaires et produire d'autres effets pathogènes graves. Un exemple à citer est celui de l'incarcération, spécialement si elle est injuste, laquelle peut provoquer un profond affaiblissement et entraîner des processus parfois mortels comme dans le cas d'Enzo Tortora⁵⁷. Le traumatisme stressogène peut donc être utilisé pour affaiblir des opposants ou des adversaires politiques, culturels, religieux, en provoquant chez eux l'apparition de troubles parfois organiques.

Modèle mémoire implicite

C'est la possibilité de subir le contrecoup d'une expérience passée sans la conscience de s'en rappeler (évocation non consciente).

Elle se base sur un effet de priming (facilitation), mécanisme soutenu par des systèmes cérébraux qui participent à l'analyse perceptrice, comme le cortex sensoriel visuel et le cortex sensoriel acoustique (perception qui codifie des informations sur la structure générale des objets ; cf. D. Schacter⁵⁸).

Ce modèle se trouve à la base de distorsions telles que :

amnésie de l'origine : confusion entre événements réellement survenus et événements imaginés ou rêvés ; sources erronées, causant de faux souvenirs particulièrement à risque chez les témoins dans les procédures judiciaires ;

phénomènes de déjà vu (fausse impression de familiarité).

Il s'agit d'un mécanisme prédominant chez les tout jeunes enfants (lesquels ne montrent des signes évidents d'évocation explicite qu'après leur première année de vie).

Il peut y avoir un effet d'envoûtement involontaire ou volontaire. Préférences et sentiments peuvent être modelés par des rencontres et des expériences spécifiques, réellement survenues, absorbées par la psyché inconsciente, mais non rappelées au niveau explicite. Par exemple, les jugements négatifs (comme une affirmation dévalorisante, du genre « tu es un bon à rien, tu n'apprendras jamais ! ») qui parviennent à des sujets trop jeunes ou dans des conditions psychiques contingentes altérées – parfois habilement – par le stress, l'émotion, la peur, l'usage de stupéfiants, les rendent incapables de générer un souvenir explicite et influencent leurs choix, donc leurs comportements, leurs prestations, leurs échecs. On peut aussi relever la présence de ce mécanisme chez des patients amnésiques et chez des patients soumis à l'anesthésie générale.

Il faut souligner que les annonces publicitaires, même vues en passant et non mémorisées explicitement, influencent de façon importante les choix des consommateurs.

Permettre aux gens de se rendre compte des influences qu'ils subissent sert à contrecarrer la soi-disant contamination mentale (pensées et jugements conditionnés par des influences inconscientes non désirées), mais il est souvent difficile de prendre conscience de souvenirs implicites dont nous ne

soupçonnons pas l'existence (Wilson et Brekke, 1994).

Selon Schacter, les souvenirs implicites s'établissent dans notre vie comme les « conséquences naturelles d'activités quotidiennes telles que la perception, la compréhension et l'action. (...) Tandis que le sentiment de soi et de l'identité dépend surtout de la mémoire explicite d'épisodes passés et de faits autobiographiques, notre personnalité semblerait plus étroitement liée aux processus de la mémoire implicite » car « les effets implicites des expériences passées peuvent modeler les réactions émotionnelles, les préférences et les penchants, les éléments clé de ce qu'on définit la personnalité ». Il a été démontré que la psyché et la mémoire reçoivent davantage d'inputs – donc en sont plus influencées – que la conscience n'en relève et n'en filtre. Il a également été admis que la réaction initiale aux stimulations sensorielles (locale) est inconsciente ou subconsciente et que ce n'est qu'après 450-485 millisecondes que l'on a une élaboration consciente, laquelle implique une activation stimulatrice et inhibitrice diffuse du cerveau ; et que des stimuli d'intensité ou de durée subliminales ont un effet de priming qui peut influencer le traitement des stimuli successifs qui parviennent au niveau conscient. Toutefois, il y a peu de preuves que des messages subliminaux puissent influencer le comportement du monde réel (Merikle, 1988).

Amnésie circonscrite psychogène

Elle ressemble aux effets de récupération selon l'état d'âme. L'évocation est plus soignée quand le sujet se trouve dans le même état d'âme qu'au moment où la trace

mnésique a été produite (par exemple si un sujet a appris une nouvelle pendant qu'il était triste, il s'en rappelle plus aisément quand la tristesse domine).

Il peut aussi y avoir des avantages secondaires à ne pas se rappeler (voir quelques cas judiciaires auxquels s'est intéressée récemment la chronique nationale).

Feintes amnésies

Les simulateurs ont tendance à prendre leur rôle trop au sérieux, à « trop en faire ». Leur attitude révèle le refus d'utiliser des indices ou des intuitions (Schacter, 1986).

Personnalités multiples et faux souvenirs

Thérapies ou manipulations suggestives et traumatiques peuvent contribuer à créer aussi bien des personnalités multiples que des souvenirs imaginaires d'abus sexuels, comme nous le verrons par la suite.

Applications politiques et commerciales

La publicité commerciale et la propagande politique exploitent amplement la possibilité de mettre la psyché dans un état de confusion entre le réel et l'irréel (imagination, suggestion) et donc de construire ainsi dans l'opinion publique de faux paradigmes quant à la réalité économique, politique, militaire, etc.

Les principales phases ou étapes de la manipulation sont les suivantes (évidemment il n'est pas possible de traiter ici de toutes ses techniques) :

a) susciter un état d'excitation, d'euphorie, de consentement, de disponibilité, d'alarme (la stratégie du choc dont nous reparlerons), de culpabilité, etc., avant ou conjointement à un message propagandiste ou publicitaire ciblé ;

b) réaliser l'assimilation (mémorisation), en tant que faits réels et établis, de contenus qui ne sont qu'affirmés ou suggérés (implicitement ou explicitement), ou qui ne sont que des opinions ou des interprétations ;

c) inhiber la perception ou la reconnaissance de faits réels ou de sujets logiques qui sont en contraste avec le système de convictions, de valeurs, d'identifications que l'on veut instaurer ou consolider.

Examinons quelques exemples de ces techniques d'application. Il est bon de rappeler que leur degré d'efficacité n'est pas confirmé expérimentalement, même si, pour les raisons précédemment exposées dans ce chapitre, les bases psychophysiologiques de cette efficacité existent sur le plan théorique, du fait que la perception et l'élaboration consciente et explicite des stimuli demandent plus de temps que leur réception et leur absorption par les structures inconscientes du système nerveux central. Ces situations, où le stimulus est trop rapide pour être capté et traité par l'appareil conscient tandis qu'il rejoint et influence le système inconscient, sont astucieusement exploitées.

Il faut se rappeler aussi que l'utilisation massive de ces stimuli suggère que leur efficacité a été vérifiée quelque part. Par ailleurs, s'agissant d'un domaine destiné à des fins manipulatoires avec de gros intérêts commerciaux et

politiques en jeu, il est plausible que la recherche soit menée et financée surtout par l'industrie privée et par les institutions gouvernementales et cela de façon très discrète, d'abord parce que la vulgarisation de ces techniques compromettrait leur efficacité, ensuite parce que l'opinion publique pourrait demander une loi qui les bannisse et engager une procédure juridique collective afin d'obtenir d'importantes indemnisations. Ces mêmes raisons devraient toutefois inciter les parlements et les gouvernements à entreprendre une recherche scientifique indépendante pour la sauvegarde de la liberté psychique des citoyens.

Pour approfondir ce sujet, se reporter au livre de Wilson Bryan Key, *The Age of Manipulation* (« L'âge de la manipulation »), où sont citées des évidences expérimentales. En outre Key assure – comme étant instrumentalement vérifiable – que l'exposition à des stimuli perçus uniquement de façon inconsciente peut produire des altérations psychophysiologiques, précisément dans le tracé électroencéphalographique, électrocardiographique et de la conductivité de la peau. Ceci démontre que l'excitation d'un sujet peut être produite par l'administration de stimuli sans que celui-ci en soit conscient. Key a en outre identifié le facteur de la non-perception de certains stimuli (comme les embeds dont nous parlerons ci-après). Il pense que ces stimuli sont refoulés, ou masqués, parce qu'ils entrent en conflit avec des systèmes de valeurs ou de croyances importants pour le sujet, afin de le protéger contre « des informations bouleversantes qui pourraient provoquer de l'anxiété »⁵⁹.

Comme nous l'approfondirons dans d'autres paragraphes de ce livre, nous créons, surtout au stade de

la petite enfance, de faux systèmes de convictions à propos de la réalité et de certains de ses aspects qui nous touchent davantage (comme les rapports avec nos parents, avec les figures de pouvoir dont nous dépendons). Ces systèmes sont faux, censurés, déformés, non conformes à la réalité, dans la tentative adaptatrice de nous éviter des angoisses et des conflits avec certains de ses aspects, et nous font vivre dans une réalité subjective, modifiée, rendue compatible avec les besoins et les défenses de notre psychisme et avec l'exigence de préserver l'entente avec les personnes dont nous dépendons. Donc, quand certaines pratiques de manipulation interviennent, celles-ci s'accrochent (si elles sont bien agencées) à ces mécanismes-là, à ces distorsions, à ces refoulements, qui sont leurs produits et qui concernent surtout la peur (survie), l'agressivité, le sexe. C'est là-dessus qu'elles construisent le citoyen, le consommateur, le travailleur et c'est ainsi que l'autoduperie, née des conflits et des systèmes de protection inconscients de l'enfance, continue à faire son chemin. Aux figures de pouvoir parental succèdent, ou s'associent, les figures politiques, gouvernementales ou judiciaires, mais également les témoignages publicitaires.

Concernant la pratique et surtout les indices d'efficacité de ces techniques, on peut également consulter *Subliminal Advertising* du docteur Lechner⁶⁰, lequel rapporte une expérience où plusieurs classes de collégiens participent à un test d'évaluation de l'estime de soi. Les élèves qui ont répondu au test sur une feuille qui contenait le message occulté « on t'aime » ont donné des réponses 15 % supérieures aux autres sur l'échelle de l'estime de soi.

Messages subliminaux : comme il est de notoriété publique, dans les années 50, une campagne d'alarme a été menée lors de la découverte de photogrammes contenant des suggestions publicitaires dans les pellicules de films projetés en salle. Ces photogrammes n'étaient pas perçus consciemment, mais on croyait alors qu'ils l'étaient de façon inconsciente et qu'ils pouvaient ainsi influencer les comportements d'achat des spectateurs. Ce type de stimuli subliminaux peut également être donné par leur projection sur un écran sans projeter de film, au moyen d'un tachistoscope (tâchistos = très rapide) pendant un laps de temps trop courts pour être perçu par la conscience. Dans leur essai *La vulnerabilità psichica e il pericolo delle sette* (« La vulnérabilité psychique et le danger des sectes »), A. Paciolla et S. Luca mentionnent différentes possibilités d'envoyer des messages subliminaux de type auditif (p. 116 et suivantes) : messages inversés (seuls ou superposés à un message normal) ; messages reproduits à des fréquences à ultrasons ou à infrasons ; messages reproduits en accéléré, au ralenti ou à vitesse variable. La publicité subliminale est interdite en Italie (loi 249/1997, art. 11, alinéa 4) ainsi que dans d'autres pays.

Chris Frith (*Inventare la Mente*, Cortina Editore, Milan, 2009, p. 56 à 60) rapporte et commente des expériences qui confirment la possibilité d'influencer l'activité cérébrale à travers de semblables stimuli. Par exemple, la scintigraphie du cerveau démontre que des images subliminales de visages effrayés stimulent l'amygdale, et que certains messages subliminaux peuvent faciliter la compréhension de messages successifs en clair.

Embeds (incrustations) : il n'est pas rare que dans les

images publicitaires ou propagandistes soient insérés des embeds, c'est-à-dire des mots (ou d'autres images) suggestifs, cachés – donc non perçus par l'esprit conscient, mais que l'on pense captés et conservés par l'inconscient –, aptes à produire des associations ou des états d'âme voulus dans l'esprit des destinataires. Ces mots (ou ces images) sont souvent des stimulations sexuelles ; ce sont des mots, comme « sexe » ou « baiser », ou des représentations d'organes sexuels qui sont associés à un produit en réclame pour inciter à son achat. Ces mots (ou ces images) peuvent aussi être péjoratifs, alarmants ; ce sont des mots, comme « rats » ou « bombe », ou des représentations de massacres, associés à la représentation d'ennemis probables (criminels, terroristes) afin de créer du consensus envers des mesures répressives ou préventives contre eux, comme une guerre ou une restriction des droits civils ou des garanties judiciaires. L'article de Lechner que nous avons déjà cité parle d'une technique pour pousser les alcooliques à l'achat de spiritueux. Selon cet article, des psychologues et des psychiatres, qui accompagnent des patients dans leur tentative de se libérer de cette dépendance, récoltent des données sur les cauchemars et les hallucinations que les alcooliques expérimentent quand ils ne prennent plus d'alcool et traversent une crise d'abstinence, et ils les utilisent pour agencer la publicité des spiritueux sur le fondement que ces images angoissantes évoquent le besoin d'assumer de l'alcool.

Programmation neurolinguistique (PNL) : nous en traiterons ailleurs plus amplement, mais il est nécessaire de l'évoquer ici car elle dérive principalement de la pratique du célèbre psychothérapeute et hypnotiste Milton Erikson. Ce dernier professe la réalisation de

manipulations mentales (à des fins qui peuvent être aussi bien thérapeutiques au bénéfice du sujet passif, qu'utilitaires au profit de l'opérateur, dans ce cas en abusant du sujet passif). En atténuant ou en circonvenant les défenses mentales et cognitives d'un sujet passif (par l'induction d'un léger état de transe), il est possible d'installer un conditionnement, une programmation (ladite programmation neurolinguistique). Le sujet passif peut donc être programmé à son insu pour accomplir des actions non désirées, comme réagir de telle façon ou telle autre à certains stimuli, subir telle ou telle expérience ou telle variation de l'humeur ou tel désir ; toutes actions bien déterminées dans des circonstances prédéfinies. Le business de l'enseignement de la PNL et de son application est important. Elle est surtout utilisée dans le marketing, dans les négociations, en politique, par les avocats.

Association et répétition : il s'agit d'appliquer à une initiative objectivement inacceptable (guerre, invasion, limitations des droits, taxations, licenciements de masse), aux finalités inavouables (habituellement exploitation économique et contrôle social), une fausse dénomination (voilà un framing) qui apparaît sémantiquement « bonne », donc acceptable (lutte contre le terrorisme, démocratisation, libération, sécurité collective, solidarité, restructuration). En répétant cette dénomination en toute circonstance, en l'insérant même dans des actes officiels législatifs et administratifs, elle finit par devenir le mot d'usage courant, le terme qui va désigner cette initiative et ses fins prétendues.

Les deux réformes constitutionnelles de la République italienne (celle qui a été réalisée par le gouvernement de

centre gauche et celle du gouvernement de centre droit qui est un échec), bien qu'acceptées comme des réformes « fédérales » ont un caractère objectivement anti-fédéral. Tous les représentants de Forza Italia et des partis alliés appellent Silvio Berlusconi « le président Berlusconi » dans le but évident d'établir un lien entre « Berlusconi » et le rôle de président (du Conseil des ministres et, demain, de la République). Comme il est amplement expliqué dans l'essai Euroschiavi (« Euro-esclaves »), les hausses des taux d'intérêt de la part des banques centrales étaient des manœuvres bien présentées, justifiées car fonctionnelles à combattre l'inflation. En réalité, elles ont eu un effet désastreux en produisant inflation et récession. Elles ont soustrait des liquidités à la consommation et aux investissements tandis qu'elles ont augmenté les coûts financiers de production et le besoin de disponibilités dans les caisses de l'État (donc d'impôts) lequel doit payer davantage d'intérêts sur la dette publique.

Si un message (« L'Iraq a des armes de destruction massive », « Nous allons libérer les Irakiens ») est répété plusieurs fois par jour, il devient pénétrant. Sa répétition en fait absorber le contenu comme si c'était un fait démontré même s'il n'en est pas ainsi ; et cet input reste opérationnel, peut-être implicitement, dans le fond cognitif d'un sujet, même après que des faits nouveaux l'ont démenti. Dans une première phase, les techniques d'association et de répétition dont il est question poussent le sujet à accepter la version de la réalité qu'on lui donne, ainsi que la moralité et la légitimité de l'initiative en perspective (guerre, invasion), tant et si bien que ce sujet y participe moralement, s'identifie dans les valeurs, dans les leaders, ou dans la puissance des forces armées nationales, jusqu'à en ressentir de la fierté. Dans une

seconde phase, quand commencent à émerger des faits qui démentent aussi bien le principe légitimant (armes de destruction massive, complicité avec al-Qaida) que les objectifs déclarés (libération, instauration de la démocratie), ces faits (absence d'armes de destruction massive, absence de liens avec al-Qaida, opposition diffuse de la population, massacres de civils par l'armée libératrice, déviation de tout le pétrole irakien vers les États-Unis, etc.) – dans cette seconde phase donc où les interventions éthiques et politiques révèlent leur véritable objectif, égoïste et inavoué, le sujet a tendance à censurer, voire à refouler inconsciemment les informations qui le mettraient en conflit avec ses propres choix de la phase précédente, son adhésion à l'initiative et sa loyauté au gouvernement qui en a été l'auteur. Une fois réalisé, l'effet manipulateur organise son autodéfense contre tout démenti évident.

D'une façon analogue, en appliquant des dénominations répulsives, odieuses, tabous (sioniste, antisémite, fondamentaliste, fasciste, communiste, extrémiste, antinational, traître, eurosceptique, terroriste, État canaille), on peut frapper, délégitimer, discréditer, criminaliser initiatives, personnes, idées ou informations non désirées. Le principe est toujours le même : si on insiste, si on véhicule des inputs de façon adéquate, ceux-ci tendent à former des schémas inconscients d'élaboration des sensations et des signifiés.

Conditionnement éducatif et didactique : il consiste, par exemple, à éduquer et cultiver enfants et jeunes gens à travers la répétition obsessionnelle et systématique de suggestions, activités, expériences particulières afin qu'ils conçoivent leur pays, la nation, sa « mission », son

histoire, son identité, le rapport aux institutions, le patriotisme, la « parole de Dieu » (répétition obsessionnelle des versets coraniques dans les écoles islamistes) d'une certaine façon et qu'ils aient foi en ce credo. Cette pratique profite du besoin d'intégration, et de la faible capacité des enfants à distinguer la réalité de la suggestion, par ailleurs répétée par des autorités ou par les personnes de leur communauté. Une représentation déformée ou défectueuse de la réalité peut ainsi être aisément construite dans une grande partie de la population. Nous pensons à la formation reçue par les enfants sous le fascisme, lesquels étaient nourris, notamment à travers des rites collectifs en costume (uniforme) répétés à l'infini, du mythe et de l'exaltation de la grandeur romaine, de l'empire, des droits, de la vocation impériale et civilisatrice du peuple italien, de la puissance de ses armées, etc. Nous pensons à la pratique des écoles américaines, avec leurs rites quotidiens : de la levée du drapeau, de la prière, de l'hymne national, du serment de fidélité à la nation ; avec leurs suggestions : la bénédiction de Dieu, la mission américaine, la supériorité américaine, etc. Nous pensons à notre société, aux séries populaires des chaînes TV, où l'on y voit policiers et magistrats accomplir une action efficace, intelligente, et dans l'ensemble incorruptible, pour la sauvegarde du citoyen et de ses droits, tandis qu'en réalité la criminalité, hors de contrôle, progresse et que les institutions sont de plus en plus inefficaces, marquées par la corruption et les conflits d'intérêt.

Grandir en répétant et en entendant ces messages des dizaines de milliers de fois, en les « matérialisant » collectivement sous forme de rites dans le groupe d'appartenance, va se graver de façon émotionnelle,

cognitive, identitaire sur la construction d'un senti « réel » et « éprouvé », d'un « fait avéré ». Mais cela va aussi marquer la capacité critique, la vision de la réalité, le sentiment patriotique, la confiance envers le gouvernement et le consentement à ses initiatives envers d'autres pays, surtout si en grandissant on étudie une vulgate conforme à l'histoire nationale et mondiale. Par exemple, que les États-Unis sont toujours gagnants, toujours moraux, toujours libérateurs, toujours porteurs des meilleures solutions ; que les entreprises de leur gouvernement et de leurs forces armées n'ont ni objectifs, ni intérêts impérialistes, qu'ils n'exploitent jamais d'autres peuples, qu'ils ne se comportent jamais de façon atroce, contraire aux sentiments humanitaires (massacres de civils innocents, enlèvements, tortures, détentions sans garanties, utilisation d'armes chimiques, bactériologiques, opérations visant les enfants, les aqueducs, les cultures agricoles).

Du haut de sa mission civilisatrice, le colonialisme britannique a pratiqué une rhétorique conditionnante analogue, fondée sur sa supériorité morale, culturelle et civile.

Restrictions linguistiques (rendre tabou) : elles consistent à imposer par différents moyens (de l'enseignement scolaire au langage médiatique et institutionnel, jusqu'aux sanctions administratives et pénales) le non-usage de certains mots (aveugle, personne handicapée, noir, balayeur, faute), locutions ou concepts, pour les remplacer par d'autres (non-voyant, personne à mobilité réduite, minorité visible, agent de nettoyage, responsabilité) plus vagues, imprécis, ouverts aux équivoques. Inhiber l'usage de certains mots et

concepts en faveur d'une formulation ambiguë (par exemple, sur les responsables du 11 septembre, sur la Résistance, la Shoah ou l'Union européenne) sert à installer, surtout chez les tout jeunes, un sentiment d'interdit et de culpabilité relatif à une éventuelle réflexion touchant certains sujets. Cette restriction éduque donc à une autolimitation de la pensée, sans parler de l'appauvrissement expressif accompagné d'un probable appauvrissement conceptuel.

D'après ce qui vient d'être dit, il est possible de pressentir l'importance fondamentale de l'interaction entre émotivité et cognition, interaction à laquelle nous consacrons les paragraphes suivants.

Affectivité : émotions, thymie, tempéraments affectifs

L'étude systématique de l'affectivité est assez récente, une vingtaine d'années environ. Jusque-là, la psychologie et la psychiatrie y avaient consacré peu d'attention.

Affectivité (émotions, sentiments, humeurs, tempéraments affectifs, cf. tableau 3.1.) et cognition (attention, mémoire, pensée) étaient considérées comme des sphères distinctes ; à la limite, la première pouvait susciter un intérêt lié à la seconde car source de troubles pour celle-ci.

Par ailleurs, la pénétration culturelle des doctrines psychanalytiques déviait l'intérêt portant sur les mécanismes du quotidien vers d'insaisissables rapports inconscients entre émotions refoulées et genèse de manifestations névrotiques. L'affinement des techniques

de mesure en laboratoire combiné à la diffusion des résultats d'études interethniques transculturelles a permis de soutenir les affirmations de Darwin à propos de la signification universelle évolutionniste des émotions (au sens de mécanismes favorisant l'adaptation au milieu), d'étudier les variations physiologiques spécifiquement produites et de déterminer les régions cérébrales concernées.

Récemment, il y a eu un développement retentissant de ce secteur dû à des psychologues et des neuroscientifiques, tandis que la psychiatrie clinique a été prise à contre-pied.

À présent, examinons préalablement quelques importants résultats de cette récente révolution dans les recherches consacrées à l'affectivité.

Les émotions peuvent précéder les pensées, apparaître en même temps qu'elles ou les suivre immédiatement. En tout cas, elles modèlent profondément la cognition qui ne pourrait fonctionner de façon isolée. Par exemple, la tristesse pousse à penser de façon pessimiste, elle désactive certains comportements d'exploration environnementale, fait resurgir de vieux souvenirs d'échecs et de pertes.

Les émotions peuvent considérablement varier en intensité, durée, fréquence de déclenchement, selon les individus. On parle de temps de recouvrement ou de période réfractaire pour l'intervalle de temps durant lequel le cerveau est totalement submergé par l'émotion et ne peut raisonner de façon lucide.

Les facteurs de grande importance sont : la première activation d'une émotion (il y aura une facilitation successive au déclenchement de celle-ci dans d'autres circonstances semblables), le contexte émotionnel dans lequel elle se produit, et la récurrence de l'émotion elle-même.

Des émotions intenses, répétées, fréquentes, prolongées (avec une période réfractaire longue) – surtout si elles sont déclenchées hors contexte (par exemple, peur en milieu familial) – auront de lourdes conséquences sur l'affectivité à long terme, c'est-à-dire sur les traits thymiques et caractériels, en général liés aux facteurs génético-constitutionnels, mais dans une certaine mesure modifiables eux-aussi par l'apprentissage.

Réciproquement, l'affectivité à long terme (thymie, traits caractériels) adaptera la prédisposition à la fréquence de déclenchements d'émotions similaires spécifiques et à leur amplification (par exemple sur une base de thymie irritable, le déclenchement de la colère sera plus facile et plus fréquent).

Il existerait une sorte de champ affectif (analogue au champ visuel) qui doterait chacun de nous d'une structure fonctionnelle capable d'interpréter les émotions exprimées (les nôtres et celles d'autrui), mais aussi les termes linguistiques affectifs, les expressions faciales, etc.

Nous disposons d'instruments qui permettent – après avoir suivi une formation adéquate – de reconnaître des émotions, même subtiles, à travers la mimique faciale et de distinguer les émotions sincères des émotions affectées (le sourire par exemple).

Nous disposons de techniques de laboratoire capables de contrôler les paramètres d'activation du cortex et des différents centres du système nerveux végétatif, etc.

Nous disposons de techniques d'imagerie cérébrale capables de mettre en évidence des changements métaboliques au cours de la production d'émotions particulières et dans les altérations pathologiques de l'humeur.

	Durée	Intensité	Objet de référence
Émotion	courte (secondes, minutes)	+ + +	+ Externe (interne)
Sentiment	intermédiaire (minutes, heures)	+ (+)	+ (Interne : représentations)
Humeur	prolongée (jours, mois)	+	-
Tempérament actif	prolongée (mois, années)	+ -	-

Tableau 3.1. Catégories affectives.

Des émotions positives et négatives se manifestent au cours de l'activation des diverses aires cérébrales et, détail de grande importance, elles apparaissent indépendantes les unes des autres. En d'autres termes, il peut y avoir chez un sujet une production excessive d'émotions négatives avec maintien de la capacité de produire des émotions positives (chez les anxieux par exemple).

Pour chacun de nous, il existe un point d'équilibre caractéristique – mesurable au moyen de techniques avancées en électroencéphalographie – entre les émotions positives et négatives produites : la moyenne individuelle de la thymie. Quand, à cause d'un changement extérieur ou intérieur à lui, se produit chez un sujet une émotion qui l'éloigne de son point d'équilibre,

celui-ci tend à y retourner.

Des manœuvres, des manipulations, voulues par le sujet (comportements récréatifs, éloignement de son milieu, aliments, drogues, etc.) ou imposées par l'extérieur (temps atmosphérique, cycles saisonniers, sons, etc.), peuvent provoquer des variations considérables de sa thymie et le préparer à des pensées et à des comportements particuliers.

Émotions : définitions et propriétés

Le terme émotion, du latin *emovere*, indique un changement d'intérêt. Des stimuli externes ou internes à un sujet provoquent le passage d'un intérêt existant à un intérêt complètement nouveau. C'est une condition affective qui, par sa rapidité et son intensité, se différencie des états affectifs plus coutumiers de basse intensité, stables et durables tels que l'humeur (cf. la [figure 3.7](#). pour faire un parallèle).

Proportionnellement à sa rapidité et à son intensité, un changement affectif peut arriver à remplir la conscience. Quand le sentiment devient plus faible ou se stabilise, il peut se réduire sur le fond. Quand il est neutre et stable, il peut même disparaître de la conscience.

Charles Darwin fut le premier à souligner le caractère adaptatif, essentiel à la survie, des émotions, négatives et positives, qui nous poussent à nous éloigner de situations ou de choses dangereuses (la fuite dans la peur par exemple) ou à tenter de supprimer un obstacle (l'agression dans la colère par exemple), à nous approcher de situations ou de choses désirables pour les explorer (le

contact dans la joie par exemple).

Émotions	Humeurs
<ul style="list-style-type: none">• Dotées de 4 éléments nucléaires : expérience subjective, réaction physiologique, composante expressive (ex. faciale) et composante comportementale.• Déclenchées par des facteurs spécifiques.• Réponses coordonnées de brève durée, non fréquentes (17 % de l'état de veille).• Avantages adaptatifs• Émotions de base ?	<ul style="list-style-type: none">• Aspects subjectifs de l'expérience.• Qualité d'évaluation (int., ext.).• Ne reflètent pas de réponses émotionnelles de base par manque des 4 éléments nucléaires.• Absence de facteurs de déclenchement, se dissolvent...• Large variété d'états de basse intensité (calme, tranquille, etc.) et d'états mixtes (ex. nostalgie) : naturels, caractériels.• Durée beaucoup plus importante.

Figure 3.7. Émotions/humeurs

Émotions

- Vécu subjectif d'une tension, d'une appréhension.
- Augmentation de la fréquence cardiaque et d'une activation générale.
- Expression faciale de sourcils soulevés et yeux grands ouverts.
- Comportement de paralysie ou de fuite.

Figure 3.8. Peur.

Comme nous pouvons le remarquer, contrairement à la thymie, les émotions sont déclenchées par des facteurs spécifiques, identifiables (externes ou internes). Selon les

composants plus ou moins spécifiques qui les caractérisent, elles sont diversifiées en 4 catégories : expérience psychologique subjective ; manifestations (cardiaques, respiratoires, cutanées, etc.) d'activation du système nerveux végétatif ; expressivité (faciale, corporelle) ; et enfin, comportements (fuite, agression, abandon, etc.).

Sur la base des spécificités relevées dans ces 4 catégories et sur le caractère d'universalité qui leur est reconnu – abstraction faite des diverses races et cultures –, quelques émotions courantes sont proposées, dans lesquelles tous les composants cités sont présents (cf. [figure 3.8](#). pour la peur).

Au moins six autres émotions plus consistantes sont également proposées : peur, colère, tristesse, joie, embarras et dégoût. Chacune d'elles représente en réalité une famille d'émotions voisines. De celles-ci, et donc d'autres semblables, dériveraient, par sommation ou par extension, des états affectifs plus complexes : des sentiments, particulièrement importants dans le cadre des relations sociales (par exemple, haine = dégoût + colère).

Sur la base d'études concernant le classement des expressions faciales et des termes lexicaux affectifs, le psychologue américain James Russell a proposé un modèle général, pour classer les divers degrés du ressenti émotionnel, dans un espace créé par deux axes : un axe horizontal qui représente le déplaisir/plaisir et un axe vertical qui représente la désactivation/activation. Le point de rencontre des deux axes (point d'origine O) représente la neutralité affective absolue. Les degrés du ressenti émotionnel sont disposés le long du périmètre d'une

circonférence (modèle circomplexe ; [figure 3.9.](#)).

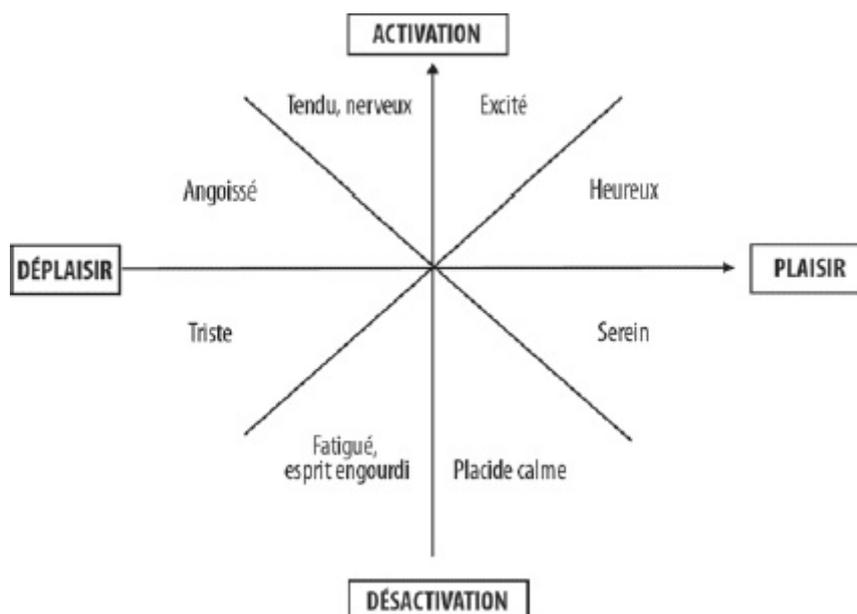


Figure 3.9. Modèle circomplexe de l'affect de Russell.

Puis Russel et ses collaborateurs ont élaboré un instrument d'auto-mesure de l'état affectif (grille affective, [figure 3.10.](#)) qui permet de situer avec précision dans l'espace (et de suivre dans le temps) les variations du ressenti émotionnel en assignant des coordonnées spécifiques (par exemple, E3). Le modèle de Russell a remporté un succès tel dans le domaine d'application de la psychologie du consommateur qu'ont été élaborés quelques outils d'immédiate application pour l'auto-évaluation des états émotionnels, par exemple après avoir vu une image ou un film (spot publicitaire). Parmi ces outils, nous indiquons le SAM⁶¹ (petits bonhommes expressifs dessinés sur une feuille selon trois critères : agrément majeur ou mineur, activation majeure ou mineure, dominance majeure ou mineure) et FEELTRACE (logiciel qui permet de suivre les variations émotionnelles, ressenties lors de la vision d'un film ou de l'écoute d'un morceau de musique, à travers les déplacements du curseur de la souris sur l'écran de l'ordinateur). Il est

possible d'en tirer les coordonnées des états émotionnels à reporter sur la grille de Russell.

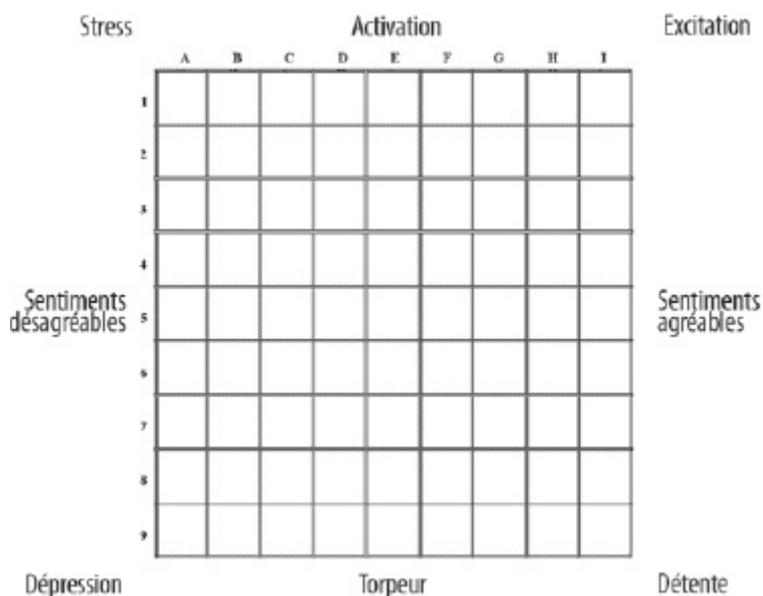


Figure 3.10. Grille affective de Russel, Weisse, Mendelsohn.

Le laboratoire des émotions

Une importance particulière est actuellement attribuée aux instruments de mesure objective des émotions sur le plan psychophysologique, notamment dans quatre secteurs : activité électrodermique, électrocardiographie, électromyographie et électroencéphalographie (cf. figures 3.11., 3.12., 3.13. et 3.14.). Mesurer les émotions est facilement réalisable, si bien que disposant de moyens tout à fait accessibles, un laboratoire des émotions est aujourd'hui à la portée des professionnels des neurosciences.

Parmi les méthodes déjà employées actuellement dans l'étude de l'activité neuronale et promettant d'importants résultats en neuro-imagerie, il faut en outre citer la résonance magnétique fonctionnelle (résolution temporelle rapide pour suivre des variations rapides d'activation

métabolique de régions cérébrales lors d'émotions provoquées par des stimuli visuels, etc.), la tomographie par émission de positrons (PET), la méthode MEG (magnétoencéphalographie transcrânienne) qui agit en temps réel et la tomographie par émission de photon unique (SPECT) à résolution temporelle plus lente et donc plus appropriée à fournir des indications complètes sur le fonctionnement des structures impliquées dans le maintien de la thymie.

En ce qui concerne l'expressivité corporelle, des programmes (dont l'emploi nécessite une formation spécifique) pour la codification des expressions ont également été préparés :

EMFACS (Emotion Facial Action Coding System) : système de codage de tous les mouvements musculaires faciaux visibles liés aux émotions. C'est une procédure complexe et précise. Elle implique la capacité de traduire les mouvements faciaux en expressions émotionnelles satisfaisantes, positives et négatives.

EEB (Emotional Expressive Behavior) : système de codage des diverses expressions comportementales, abstraction faite des expressions faciales : attouchements, bâillements, mouvements corporels. C'est une technique d'apprentissage plus simple.

Petit courant sur la peau (2 électrodes appliquées sur la main). La sueur augmente la conductivité.

On mesure la conductivité ($1/R$) :

1. SCL⁶² (degré tonique au repos) ; sur de longues périodes – impact de stimuli répétés sur l'émotivité.

2. SCR⁶³ (réponses par perturbations) ; marqueurs d'activation émotionnelle due à des stimuli différents (cf. ci-dessous) :

- on obtient une mesure de l'activité sympathique ;
- les glandes sudoripares eccrines répondent à des stimuli nombreux et différents ;
- application facile. Système économique. Système à réponse lente ;
- stimuli (figures, paroles) de portée variée :

la SCR augmente linéairement avec l'activation (surtout si elle est agréable). Rapport avec des rêveries ;

la SCR anticipatoire augmente avec un choix risqué (pas chez des psychopathes malgré les vécus rapportés) : dissociation des réponses physiologiques de langage.

Conditionnement classique : images effrayantes (processus pré-attentifs).

Figure 3.11. Activité électrodermique.

1. Variabilité fréquence cardiaque :

- influence parasympathique (de la ligne de base au repos) ;
- arythmie respiratoire sinusale (RSA), sous contrôle du nerf vague. En rapport à des processus psychologiques ;
- tonus vagal élevé : flexibilité et faculté d'adaptation ;
- préoccupation, anxiété, forte réduction du tonus vagal.

2. Contractilité ventriculaire (PEP : pression expiratoire positive). Activation sympathique. Cardiographie d'impédance :

- brefs intervalles PEP – augmentation de l'activation sympathique ;
- tâches stressantes en laboratoire, diminution de la PEP chez des déprimés, vécus coléreux, facteurs de suppression d'émotions.

Figure 3.12. Émotions et activités cardiovasculaires.

MUSCLES DES ÉMOTIONS :

- corrugateur du sourcil, abaisseur sourcil – abaissement et contraction du front ;
- grand zygomatique – étirement de l'angle de la bouche ;
- orbiculaires des yeux – sourire et contraction défensive de l'œil. Également fines contractions imperceptibles ;
- corrugateur – affliction pour stimulation désagréable ;
- petit zygomatique – sourire pour stimulation agréable (avec le corrugateur, déplaisir extrême) ;
- ER clignement d'œil palpébral – SR (tressaillement) : évitement. Augmentation de l'anxiété et de la peur.

Figure 3.13. Électromyographie faciale.

Fréquence et amplitude des bandes EEG (alpha : 813 Hz. Veille, au repos).

Résolution temporelle excellente, avec relevé de changements rapides.

Résolution spatiale modeste.

Asymétrie hémisphérique frontale (proportionnalité inverse avec basse activité Alpha = activité d'analyse corticale élevée).

- Gauche < droite : affectivité négative élevée et réduite ; affectivité positive pour stimuli appropriés (images, film). Tendance à la passivité.
- Gauche > droite : affectivité positive élevée et colère intermittente ; orientation à l'approche et à l'action.

Potentiels évoqués par des stimuli spécifiques (ERPs) : petits, ils dénotent préparation et réaction. Par paroles ou images évocatrices : P3 > pic positif d'orientation de l'attention (stimulus significatif) bas chez les déprimés. ERN

(MFN = négativité médiofrontale, information de feedback) 100 msc après relevé d'erreur très élevé, chez les déprimés, forte attente de résultats négatifs.

Figure 3.14. Electroencéphalogramme
(de la sommation des potentiels post-synaptiques).

Distinguer les expressions spontanées des expressions étudiées

Sept caractéristiques aident à distinguer les expressions faciales volontaires des expressions faciales involontaires (Ekman, 2003) :

1. Morphologie. Mieux documentée pour la joie, la gaieté, où l'action du muscle orbiculaire latéral de l'œil s'ajoute nécessairement à celle du grand zygomatique en déterminant l'élévation des joues dans l'expression naturelle (sourire de Duchenne). Sa présence indique sûrement que l'expression est naturelle, tandis que son absence la met en doute.
2. Symétrie. Marque que l'expression est intentionnelle.
3. Durée. Des temps très courts (< 1/2 s) et très longs (> 5 s) sont souvent ceux des expressions intentionnelles plutôt que spontanées.
4. Rapidité d'apparition. En général brusque dans les expressions intentionnelles.
5. Superposition d'apogées. Dans les expressions qui impliquent des actions faciales indépendantes multiples, les apogées des actions tendent à se superposer dans

l'expression spontanée.

6. Séquence motrice. Dans l'expression spontanée, la trajectoire est fluide sans interruption ni saccades.

7. Cohésion. L'expression est cohérente avec ce qui est dit simultanément.

Darwin avait déjà souligné que des muscles difficiles à activer volontairement peuvent résister aux tentatives d'inhiber ou de masquer l'expression, en révélant les véritables sentiments (affleurement des émotions vécues). Quand un mouvement musculaire difficile à exécuter volontairement manque dans l'expression émotionnelle, celle-ci est moins fiable tandis qu'au contraire, l'expression qui le contient devrait l'être. Ekman rapporte une liste de muscles faciaux caractérisant : la tristesse (triangulaire, dépresseur de l'angle labial, etc.), la peur (risorius, tenseur des lèvres, etc.), la colère (orbiculaire de la bouche, élévateur labial) et la joie (cf. ci-dessus).

Il est facile non seulement de fausser ce qu'on déclare, mais aussi de cacher le sens d'un discours. Pourtant les mots eux-mêmes fournissent d'importants indices pour comprendre si une personne est en train de mentir. Hésitations, changements d'emphase, erreurs de diction, langage indirect ou qui introduit une distance (par exemple « cette femme-là ») sont autant d'éléments spécifiques qui se rapportent au discours et n'appartiennent pas au répertoire habituel de la personne ; c'est également le cas des lapsus, d'affirmations non plausibles, de contradictions entre ce qui est affirmé à intervalles différents, d'affirmations contredites par d'autres faits. Il faut aussi prendre en considération le ton de la voix,

l'expression faciale (les micro-expressions, de colère par exemple, sont très utiles, même si peu de personnes sont capables de les relever sans un entraînement préalable, Micro Expression training tool), la gestualité (relâchement typiquement brèves, relatives à des fragments gestuels) et enfin la posture. Un visage peut renfermer aussi bien des informations correctes que des assertions contraires à la vérité chez un menteur. Beaucoup de personnes ne réagissent qu'aux macro-expressions et sont alors fourvoyées tandis qu'un petit nombre d'observateurs (moins de 1 % de la population générale), sachant détecter les micro-expressions et autres imperfections dans la présentation, se trouvent informés correctement.

De fines expressions de colère se caractérisent par une légère contraction, une pression des lèvres et une légère tension des paupières inférieures, tandis que celles de la tristesse se caractérisent par une courbure vers le haut de la partie médiane des sourcils et une chute de tension des paupières. Il est plus facile de maîtriser les mouvements faciaux (plus suivis par l'interlocuteur) que les mouvements corporels, le menteur prête moins attention à ces derniers. Par exemple, masquer des émotions négatives entraîne une réduction de la gestuelle des mains qui illustre le discours et une élévation du ton de la voix.

Manipulation des émotions

Manœuvres, manipulations, voulues par un sujet (comportements récréatifs, isolement environnant, aliments, drogues, etc.) ou imposées par l'extérieur (temps atmosphérique, cycles saisonniers, sons, etc.), peuvent

modifier considérablement la thymie et prédisposer à des pensées et des comportements spécifiques. Il a déjà été dit qu'il existe pour chaque personne un point d'équilibre émotionnel particulier (mesuré par la prédominance de l'activité alpha-électro-encéphalographique de l'hémisphère droit ou gauche) auquel elle tend à revenir au terme des perturbations déterminées par des stimulations externes ou internes. À cet égard, on parle d'autorégulation affective (figure 3.15.).

De même, les émotions peuvent être conditionnées par l'extérieur en changeant quelques paramètres environnementaux importants. Les auteurs de spots publicitaires, et d'une façon générale les experts en processus de persuasion publicitaire chez le consommateur, le savent bien.

- Tout individu recherche typiquement le plaisir et essaie de le faire durer. Il évite le chagrin et tente d'y mettre fin.
- Des différences constitutionnelles au niveau de la personnalité poussent à privilégier des zones spécifiques du domaine affectif.
- Les anxieux, avec c.a.⁶⁴ de déplaisir et une activation élevée, recherchent spécifiquement la sérénité (c.a. agréable avec basse activation). Les personnes qui s'ennuient recherchent l'excitation. Les individus avec une basse activation recherchent une activation élevée et vice versa.
- Alimentation, choix d'une localité, de camarades, d'activités, de relax et de loisirs.
- Une substance pharmacologique spécifique peut être choisie pour favoriser tout cela. Les sujets fatigués boivent du café pour se remonter ; ceux qui sont stressés cherchent un coin tranquille où se détendre.
- Plus en général, buts et activités varient en ce qui concerne l'énergie à mettre en chantier, et toute personne recherche son propre niveau d'activation.

Figure 3.15. Autorégulation affective.

Un premier élément intéressant, c'est que l'humeur neutre, située autour du point de rencontre des axes de Russell, n'est pas propice aux achats. L'humeur négative et l'humeur positive y sont par contre toutes les deux favorables. La première dans une tentative de se replacer plus positivement ; la seconde parce qu'elle favorise des comportements d'exploration et d'autogratisation afin de s'auto-entretenir. Il est bien connu que faim, soif, fatigue, pour faire un exemple, influent lourdement dans l'évaluation d'un objet ou d'une situation en dégradant l'humeur. C'est pourquoi les commerçants tâchaient traditionnellement de mettre d'abord le potentiel acheteur à son aise, par exemple en lui offrant un thé. C'est une donnée de fait que les émotions du consommateur, au sens étymologique propre (déplacer), sont un sujet d'étude scientifique de plus en plus privilégié par les agents de persuasion.

Le développement effervescent de la psychologie du consommateur a introduit à cet égard de nouveaux paramètres d'emploi immédiat : emotional usability (degré auquel un produit est désirable pour ses seules qualités hédonistiques, de plaisir, c'est-à-dire pour celles qui sont situées au-delà des objectifs traditionnels) ; emotional utility (divertissement dans l'usage) ; affect intensity (AI : intensité de réaction affective immédiate au stimulus publicitaire). Ce dernier paramètre, destiné à répartir les consommateurs sur la base d'une AI haute ou basse, contribue à établir le type de stimulus à administrer pour obtenir l'effet voulu sur un échantillon déterminé d'acheteurs potentiels.

Émotion	Caractéristique musicale	Valeur
Peur	Temps	Irrégulier
	Niveau de son	Bas
	Articulation	Essentiellement non liée
Colère	Temps	Très rapide
	Niveau de son	Soutenu
	Articulation	Essentiellement non liée
Bonheur	Temps	Rapide
	Niveau de son	Modéré ou soutenu
	Articulation	Arioso

Tableau 3.2. caractéristiques musicales et émotions.

En général, le fait de stimuler l'activation, indépendamment du plaisir, ne semble pas porter à de bons résultats. Outre les effets bien connus de l'alcool et des drogues sur la thymie, il faut rappeler ceux des caractéristiques environnantes (dont fait partie le temps

atmosphérique) et de la musique en particulier.

En ce qui concerne les caractéristiques environnementales – aspect et agencement d'un magasin (mais aussi d'un site web), couleurs, parfums – , si elles sont appropriés, on sait qu'elles influent sur les ventes. Le beau temps influe profondément sur l'amélioration de l'humeur en activant des comportements d'exploration.

Puis nous savons surtout que la musique possède la capacité d'influer considérablement sur les émotions et à travers elles sur la cognition (tableau 3.2.).

Il y a d'autres études d'où ressort par exemple qu'une musique lente est plus favorable à retenir les clients d'un bar, à encourager leurs consommations, qu'une musique rapide.

On a parlé de « l'effet Mozart » (Rauscher et al., 1995) pour indiquer une nette amélioration des performances cognitives chez un groupe d'étudiants soumis à l'écoute de la musique de Mozart. Ces résultats n'ont toutefois pas été confirmés par d'autres études. Il semble que cet effet soit plus général car il ne s'agit pas d'une activation spécifique induite par la musique (enjoyment arousal) en tant que divertissement excitant. Les performances entre les divers sujets seraient à imputer à des différences entre l'arousal (l'excitation) et l'humeur. Une amélioration est obtenue en écoutant le morceau de musique préféré (interaction condition/préférence) par manipulation d'excitation et/ou d'humeur. Des niveaux modérés d'anxiété et d'activation peuvent améliorer les prestations, ce qui est d'ailleurs reconnu depuis longtemps (cf. la loi de Yerkes-Dodson selon laquelle les meilleures prestations

sont obtenues avec des niveaux d'activation intermédiaires).

Fléchissement de la thymie ou ennui mènent à un déficit des prestations cognitives. Il a été relevé, d'autre part, que l'écoute d'un morceau de musique de Mozart influe davantage sur la fréquence du clignement de l'œil (startle reflex) que l'écoute d'un morceau de jazz ou que le silence (G. Barbato et al., 2007), ce qui laisse supposer que les caractéristiques mélodiques et/ou harmoniques d'un morceau de musique peuvent activer de diverses façons les régions cérébrales affectées au contrôle des systèmes d'excitation et de l'humeur.

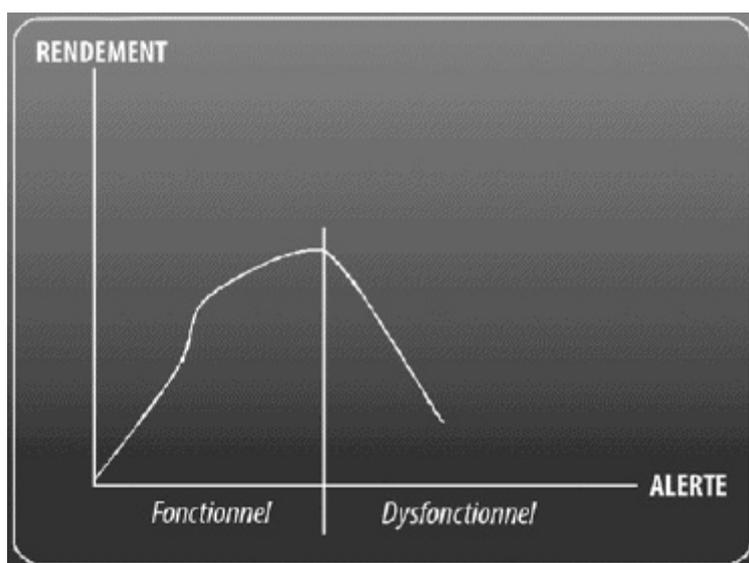


Figure 3.16. Représentation de la loi de Yerkes-Dodson

John Diamond, dans *Può esistere un rock cristiano?* (« Un rock chrétien peut-il exister ? ») (www.univ.trieste.it), observe que la musique est avant tout rythme et que celui-ci influe sur les rythmes corporels (cœur, respiration, ondes cérébrales, etc.). Ainsi, quand son rythme établit une correspondance avec ceux-là, il peut produire des états de vigueur, d'extase, de paix. David Nobel (ibidem) souligne que le rock contient des dissonances

harmoniques et une disharmonie mélodique, et que ses rythmes sont accentués par les temps forts et par les anapestes, chacun formé de deux notes brèves suivies d'une longue. Ce rythme, selon Nobel, est contraire au rythme cardiaque et artériel, et cause une diminution immédiate de l'énergie musculaire. Quoique « anti-physiologique », le rock exerce une fascination puissante sur les jeunes et les moins jeunes qui finit par s'accompagner de conduites déviantes et automutilantes, associées à la violence, à l'abus de drogues, au suicide, au satanisme, à la promiscuité sexuelle.

Neurones miroir, simulation, apprentissage : vers une nouvelle pédagogie scientifique

S'appuyant sur des résultats d'expériences neuroscientifiques, de nouvelles théories se sont récemment développées, lesquelles considèrent le fonctionnement de l'esprit sous un nouveau jour et ébranlent les vieux dualismes (esprit/corps, raison/émotivité, etc.) en la matière. Examinons quelques perspectives parmi les plus importantes :

1. Centralité de la simulation dans l'apprentissage. À travers des études initialement effectuées sur des singes macaques, un groupe de chercheurs italiens de l'université de Parme (Gallese, Rizzolati) a élaboré l'une des théories les plus intéressantes et confirmées au sujet du fonctionnement cérébral (théorie qui risque malheureusement comme il arrive dans de semblables cas d'extraordinaire succès culturel – au-delà des intentions des auteurs – d'accéder à une nouvelle omni-explicative religion laïque) : il s'agit de la théorie des «

neurones miroir ». Ces chercheurs ont observé l'activation de certaines régions préfrontales (régions prémotrices) chez les singes, non seulement pour accomplir des actions complexes (saisir un objet), mais aussi pour observer la même action accomplie par d'autres, et même tout simplement pour écouter les bruits de cette action. Des résultats semblables ont également été relevés chez l'homme. Il semble y avoir des groupes de neurones spécialisés dans la reconnaissance d'actions spécifiques **sur la base de leur finalité** comme, par exemple, prendre quelque chose à manger (et pas simplement prendre quelque chose), que l'action soit accomplie avec l'esprit ou un outil, par un autre macaque ou un être humain, qu'elle soit observée dans toute sa durée ou en partie seulement. Les neurones miroir sont donc très importants pour la compréhension des intentions d'autrui, et leur manque peut déterminer des difficultés relationnelles et peut-être aussi l'autisme, comme l'écrivent Legrenzi et Umiltà à la page 48 de leur essai déjà cité. La conclusion est que « quand nous regardons quelqu'un qui accomplit une action, outre l'activation de différentes régions visuelles, il y a une activation concomitante des circuits moteurs qui sont recrutés quand nous accomplissons nous-mêmes cette action... notre système moteur devient de toute façon actif **comme si nous étions en train d'exécuter cette action que nous sommes en train d'observer... percevoir une action équivaut à la simuler intérieurement** ». Ce « processus de simulation d'action implicite, pré-réfléchie » fournit à Gallese la base d'une théorie générale (**hypothèse du collecteur partagé**) pour la formation de l'identité et du comportement social. Des circuits neuronaux « miroir » les activeraient, non seulement à l'occasion d'actions

complexes accomplies par les autres, mais aussi lors **d'émotions et de sensations somatiques comme la douleur, manifestées par autrui (base du sentiment de l'empathie)**. Il s'ensuit, chose digne d'approfondissement, que fournir des occasions adéquates de simulation interne (à travers, par exemple, l'expérimentation répétée d'actions et de représentations d'émotions positives) peut contribuer de façon significative à améliorer le contexte humain. L'étude des neurones miroir et des situations où ils sont absents permettra vraisemblablement de mieux comprendre les phénomènes de grégarisme, de dépendance, de conditionnement, de sujétion, c'est-à-dire en fin de compte d'un manque de capacité empathique (avec ses conséquences en termes de manque d'inhibition à infliger la souffrance). George Lakoff, dans *The Political Mind* (« L'esprit politique ») (2008), pense que la présence de neurones miroir, c'est-à-dire de structures neuronales empathiques, est le fondement scientifique, biologique, de l'éthique, car de telles structures ne donnent pas à l'homme des motivations innées égoïstes, mais altruistes. En réalité, pour l'individu, la fonction adaptative des neurones miroir est objectivement celle de permettre l'apprentissage par imitation et la reconnaissance des états d'âme et des intentions d'autrui à travers la « reproduction en soi » de la mimique de l'autre. Dans ce cas, il est par contre logique de penser que les structures susdites jouent un rôle adaptatif, car non seulement elles consentent aux membres du groupe social de mieux se comprendre, mais elles les induisent à des actions empathiques et sympathiques de collaboration et d'aide réciproque. Il faut d'autre part mentionner qu'il existerait aussi, comme Lakoff le précise, de super neurones miroir, capables de régler (stimuler/interdire) l'action empathique

des neurones miroir et de désensibiliser un sujet par rapport à la souffrance et au bien-être des autres. Ce sont des super neurones auxquels on peut probablement apprendre à activer leurs fonctions dans un sens ou dans l'autre, ce qui pourrait être défini comme le « fondement biologique du relativisme éthique... ».

2. Réévaluation d'aspects non linguistiques de la pensée. Un récent livre de M. Johnson – *The meaning of the body* (« Le langage du corps »), Chicago University Press, 2007 – affronte de façon étendue et unificatrice ce sujet capital. La pensée, même la plus abstraite, ne se forme pas en tant que représentation symbolique sur un niveau virtuel parallèle à la réalité corporelle, c'est-à-dire en opposition à la sphère physique (sensori-motrice) et émotionnelle. Non, c'est vraiment **au niveau immanent, préverbal, préconscient, semi-automatique, que les situations contingentes s'imposent à l'esprit de façon holistique** et cela à travers un bombardement de divers stimuli sensoriels en provenance de l'extérieur, immédiatement et conjointement reliés aux sensations corporelles et cinétiques (relatives aux mouvements corporels amorcés), aux sensations perçues et aux états émotionnels produits. **Les situations** qui, dans le flux ininterrompu des interrelations entre corps et environnement, **assemblent gestaltisme, structures et éléments** – lesquels sous l'action des structures sensori-motrices suscitent des possibilités de manipulation, des relations significatives, des schémas et des solutions comportementales et émotionnelles adaptatives –, finissent par prendre des significations fondamentales pour le système sensori-moteur qui se mémorisent sous forme de cartes neuronales. Sur la

base de métaphores primaires et complexes, toujours à partir de ces schémas sensori-moteurs et avec l'ultérieure participation de centres supérieurs cérébraux, **sont construites au fur et à mesure des significations de plus en plus abstraites** qui permettent d'affronter la gestion et la programmation d'activités de plus en plus complexes et différées dans l'espace-temps. L'analyse des détails de la situation suit toujours cette impression holistique initiale. L'entraînement à la reconnaissance de formes naturelles du gestaltisme significatives, avec le transfert conséquent au niveau conscient de passages élaborateurs peut avoir des retombées importantes sur les schémas comportementaux privilégiés. Il est vrai que ces mécanismes peuvent parfois rendre compte de surprenantes fascinations de chefs charismatiques, gourous et similaires, auxquels se soumet non seulement le commun des mortels, mais aussi des sujets culturellement et intellectuellement supérieurs. Cela explique comment le filtre critique, rationnel, culturel d'un individu peut être contourné ou désactivé par certains champs intersubjectifs et par des patterns déterminés de stimuli.

3. La pensée est mouvement, action, sensation perçue, émotion. Ces éléments sont **en relation réciproque constante**, non pas en opposition entre eux, et de fait indissociables. Les aspects linguistiques passent après. Ce ne sont que d'ultérieures constructions qui facilitent la maîtrise et la gestion des schémas mémorisés. On peut supposer que des schémas moteurs, des actions, des sensations, des émotions, recherchés et activés ou vice versa, repoussés et omis, peuvent avoir de grandes conséquences sur les styles de pensée et de

comportement.

4. Réévaluation de la phénoménologie et de la psychologie du gestaltisme et redimensionnement de la psychologie dynamique.

« Nous n'abandonnerons jamais le niveau phénoménologique d'explication. À la fin, nous définirons nombre de phénomènes primaires de l'esprit sur la base de l'expérience ressentie, de nos corps et du monde. En conséquence, l'ajustement des explications à d'autres niveaux (comme celui des énonciations neuroscientifiques) sera toujours jugé en partie par tout ce qui nous aide à comprendre les phénomènes décrits, c'est-à-dire le corps phénoménologique. Toutes les explications sont des explications qui nous concernent, qui sont finalisées à nous-mêmes et à la compréhension de notre monde. » (M. Johnson, 2007) Le terme philosophique « phénoménologie », introduit par Hegel pour indiquer la totalité des manifestations de l'esprit, fut repris par Husserl pour indiquer la psychologie descriptive des manifestations de la conscience, puis également l'intuition de l'essence. Le psychopathe et philosophe Jaspers le reprit selon la première acception de Husserl, avec la connotation empirique de communication des vécus du malade psychique. Cet art de l'approfondissement des vécus dans le contexte du rapport avec le thérapeute (puis développé par des auteurs comme Minkowski, Binswanger et autres) revient donc à la mode, même s'il faut éviter certaines dérives fumeuses du passé. **L'école psychologique du gestaltisme** dont les principes théoriques furent établis dans la première moitié du XIX^e siècle par des philosophes et psychologues

allemands (Wertheimer, Koehler, Koffka) émigrés par la suite aux États-Unis, redevient très actuelle. Cette école naquit en opposition aux théories dominantes qui conduisaient à une importante fragmentation de la vie psychique (cf. Wundt : sensations, images, sentiments, etc.) en **valorisant au contraire l'importance de séquences et de structures holistiques denses de signification dans l'expérience du moment, donc de l'impact total sur le système nerveux**, de manière telle que le résultat obtenu (l'effet) résulte supérieur, qualitativement et typologiquement, à la somme de chacune des parties. Par exemple, quelques formes visuelles géométriques (triangles, carrés, etc.) sont perçues comme telles, indépendamment de leurs dimensions et de l'angle des lignes qui les composent, de leur couleur, etc., et cela est aussi valable pour les formes sonores (une mélodie est reconnue comme telle indépendamment des instruments qui la jouent ou de la variation de la tonalité de départ), etc. L'idée de fond, c'est que le monde de nos expériences est organisé par signifiés. **L'apprentissage et la solution de problèmes se basent essentiellement sur la reconnaissance d'un signifié immanent, d'un principe organisationnel redécouvert dans l'expérience vécue, car nous sommes portés de façon innée à expérimenter les choses avec ordre, régulièrement, simplement, symétriquement**, etc. Ce qui est plus important que le sens littéral de chaque élément d'un événement, c'est le rapport qui existe entre eux (par exemple la compréhension de la relative légèreté ou lourdeur d'objets à manipuler...), de manière qu'**il en résulte des sens d'importance adaptative** (par exemple tels à mériter ou non d'être mémorisés en vue de futurs et possibles

rappels mnésiques). Les gestaltistes ont introduit, outre quelques **lois gestaltistes du fonctionnement psychique** (principes généraux d'organisation), l'idée d'**isomorphisme**, reprise aujourd'hui par les neurosciences pour des validations expérimentales, même si en phase initiale. Selon cette vision, **il y aurait une correspondance entre les signifiants (séquences, schémas, etc.) des stimuli d'un côté et, de l'autre, l'activité cérébrale au moment de la perception de ceux-ci**, avec la formation de cartes mentales du même ordre structural que l'expérience qui les a produits. La psychologie dynamique, du profond, apparaît en revanche comme une approche peu liée aux aspects centraux des développements neuroscientifiques et, de fait, irrémédiablement collatérale.

5. Exaltation de l'art (en tant que non récréatif) : musique et nature ; spiritualité, autotranscendance et traditions culturelles (contre la globalisation ?).

L'un des effets culturels majeurs des nouvelles approches décrites est la grande importance attribuée au conditionnement – exercé par le contexte social – dans la formation des schémas comportementaux individuels. « Institutions culturelles, pratiques (rites) et valeurs fournissent des structures partagées (externes) qui influencent le développement de notre mode corporel d'affronter le monde. » (Johnson). Les différentes traditions, à travers coutumes, actions, pratiques, rituels, sont aptes à fournir un support au sens de diverses expériences. **Sur cette table rase – et on pourrait ajouter, sur les décombres et les mélanges confus produits par la télé et les sociétés migrantes et**

mondialisées –, construire le sens d'une existence devient très difficile. Spiritualité et autotranscendance puisent une nouvelle sève dans la recherche de signifiés – humains et non divins – qui donnent un sens plus large à notre présence dans un monde où les aspirations à transformer et à améliorer, la créativité et l'harmonie générale trouvent leur place. L'art, moyen électif de synthèse du sens, de compréhension immédiate des structures gestaltistes naturelles des expériences, fait donc son retour comme nourriture indispensable à la communauté humaine et non pas comme moyen récréatif banal. Cela pose le problème de fournir une éducation appropriée à son langage préverbal. Dans le domaine artistique, la bonne musique est imposée comme langage non verbal par excellence, agent thérapeutique privilégié capable d'atténuer les angoisses humaines à travers des métaphores de mouvement (d'un état mental à un autre), directement produites par des progressions de sons à travers l'activation de cartes neuronales. Enfin, le contact avec la nature, première dépositaire des structures gestaltistes significatives qui activent et donnent un sentiment de complétude aux oscillations insidieuses de la pensée, se propose à nouveau comme très important.

Modifier les certitudes

Neurons that fire together wire together.

Aphorisme dont la traduction « des neurones qui s'allument en même temps fonctionnent ensemble » est un pâle reflet de l'original. On peut dire qu'il s'agit de groupes de neurones qui s'activent conjointement, se mettent en communication en formant des circuits neuronaux préférentiels à travers le renforcement et la multiplication des synapses. Cet effet dit « recrutement » est à la base de la formation de nos modes de pensée et de jugement, ainsi que des schémas opérationnels de nos comportements, aussi bien fonctionnels (comme la coordination motrice) que dysfonctionnels (comme certaines réactions pathologiques).

Neurones et convictions : le problème des modèles

Les trois premiers paragraphes de ce chapitre se proposent d'approfondir l'aspect neurophysiologique des mécanismes des croyances et peuvent être omis sans compromettre la compréhension d'ensemble du livre.

Les généralités concernant le développement des réseaux neuronaux et de l'interaction fonctionnelle entre cognition et émotion ont été examinées, mais il reste des questions. Qu'est-ce que le fondement organique des croyances, de la foi sous ses diverses formes, de la persuasion, et comment fonctionne-t-il ? Comment se produisent ces « événements », ces processus, ces résultats, et comment peut-on classer leurs aspects physiologiques et pathologiques – en particulier lors d'un recours à la force pour modifier le système de convictions,

de valeurs, de constructions ?

Posons quelques prémisses afin d'avoir une vision méthodologique claire de ce qui se passe lors d'une manipulation mentale, surtout dans le cas d'une manipulation violente, car nous allons commencer à en parler dans ce chapitre, en approfondissant les aspects psychopathologiques (pour un développement approfondi du sujet, cf. Poli E. et Cioni P., 2008, article publié sur Noos, cité en bibliographie).

Il faut d'abord noter que le modèle linéaire, « une cause spécifique, nécessaire et suffisante conduit à un syndrome spécifique », est désormais complètement dépassé dans le domaine scientifique bien qu'il persiste dans la conception populaire.

Si le psychisme est impliqué, les « événements » (pathologiques ou non, mais biologiquement et psychologiquement observables) surviennent dans les cas :

d'une pluralité de stimuli (à composantes causales, ou favorables, ou exogènes) non homogènes entre eux (agents chimiques, physiques, microbiens ; interactions humaines ; etc.) et ne s'excluant pas réciproquement, souvent interactifs et en succession temporelle ;

d'une pluralité de caractères structurels (disposition ou diathèse, constituant les facteurs endogènes plus ou moins connus et identifiables) d'origines diverses (génétiques, épigénétiques, historiques, contingentes) et avec des apports divers (prédisposition, facilitation statistique, protection, sensibilisation). Quand nous

traiterons des perturbations traumatiques infligées au psychisme durant les processus de lavage de cerveau, de torture et de conversion par la force, et des possibilités de se remettre de ces manipulations, il sera utile de se rappeler que : « Le phénomène “maladie” est décrit comme **réaction** ou comme **processus morbide** surtout par rapport au déroulement temporel (**réaction** au sens de quelque chose de soudain et tendant à s'autolimiter, tout au plus lié à un événement déclencheur identifiable ; processus au sens de quelque chose qui évolue dans le temps, l'événement déclencheur pouvant ne pas être identifiable). Les réactions, tout comme les processus, sont conditionnées différemment par deux facteurs, externes ou structurels. Il est logique de penser que, dans le cas d'un processus, se vérifie, soit une modification structurelle capable de s'auto-maintenir (endogène ou à amorçage exogène), soit une permanence dans l'organisme des causes exogènes (exemple : infection chronique). » ⁶⁵ En particulier, il sera nécessaire de surveiller les patterns d'évolution des conditions du psychisme à la suite de l'administration du facteur perturbant, le premier étant de nature maligne.

L'évolution du phénomène se joue entre **perturbations externes** (exemple : bactéries, traumatismes, toxiques) et **caractéristiques de réponse** (génétiquement conditionnées, mais façonnées par l'épigénétique : tout organisme a un potentiel d'apprentissage – c'est dire qu'il n'est plus le même à la suite de certains événements – bien que le maximum de plasticité appartienne au système nerveux central et au système immunitaire. En cas de violation « au-delà » de l'état stationnaire, c'est-à-dire en cas de rupture de l'équilibre, il peut y avoir diverses

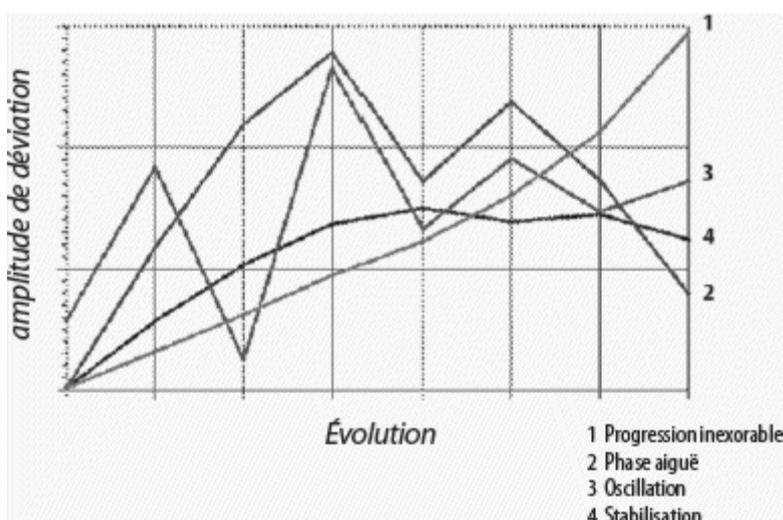
lignes évolutives qu'illustre la [figure 4](#). Heureusement, les cas de pleine récupération sont fréquents, même si – comme nous le verrons en traitant des aspects neurophysiologiques du trouble de stress post-traumatique – des traumatismes précoces, très violents ou prolongés, peuvent donner lieu à des processus irréversibles.

Après ces prémisses méthodologiques, abordons les transformations des croyances.

Les convictions (belief) ne sont pas toutes semblables. Il y en a qui sont centrales et dont l'ensemble de notre conception dépend : de nous-mêmes, du monde, des valeurs, de la vérité. Il y en a qui sont marginales et qui peuvent muter plus aisément et sans conséquence sur le système. Il y en a qui sont fortes, qui ont reçu de nombreuses confirmations ou de nombreux renforts, ou qui ont été installées par des stimuli très intenses. Il y en a qui sont faibles, qui sont le fruit de conjectures ou d'impressions fugitives. Il y en a qui sont supposées, d'autres dérivées (exemple : de ma conviction que le ministre X est responsable de certains actes de gouvernement et que ceux-ci ont résolu certains problèmes sanitaires du pays, dérive la conviction que X a de considérables compétences sanitaires ; si je découvre que les actes sont dus à son sous-secrétaire, que X a voté contre ceux-ci au conseil des ministres, ou que les problèmes ne sont pas du tout résolus mais masqués par les médias, ma conviction sur les compétences de X s'écroule. Il y a des convictions très chargées émotionnellement ; celles-là concernent la foi religieuse, la politique ou les personnes qui nous sont chères, et d'autres moins chargées du point de vue émotionnel. En outre, il y a en qui sont conscientes et d'autres non

conscientes. Il peut aussi y avoir des incohérences et des conflits entre des systèmes de convictions (je peux être lucide et partisan convaincu de la rationalité dans l'examen de problèmes, mais renoncer à cette méthode quant aux affaires de cœur).

Modèles de réponse du SNC aux perturbations



Une forme progressive (courbe 1 : éloignement à tendance illimitée du point d'équilibre et donc potentiellement destructif pour le système : tumeurs, formes dégénératives, démences, psychoses qui vont en s'aggravant, etc. Il correspond à un feedback positif inexorable (formes fulminantes) qui de fait se vérifie presque toujours et contribue à la chronicité de ce type de maladies – sauf intervention de conditions de second niveau.

Une forme impulsive (courbe 2) : ce sont les cas où surviennent des contrôles de second niveau suffisamment énergiques pour reconduire la déviation à son niveau stationnaire (comme dans les maladies infectieuses accompagnées d'une production d'anticorps : nombreux troubles psychiatriques épisodiques de type bouffées délirantes).

Une forme oscillante (courbe 3) : les ajustements au moyen de contrôles de second niveau ont les caractéristiques d'un feedback en oscillation qui se maintient (exemple : psychoses maniaco-dépressives).

Une forme stable (courbe 4) : de nouveaux équilibres transitoires sont atteints dans chaque processus morbide (phases de compensation), mais il y a des cas où un nouvel état stationnaire relativement stable (homéostasie)

est atteint. Ce sont les cas où l'idée de maladie est plus controversée (exemple : perte d'un membre, hépatite chronique inactive, résultats de maladie, psychose résiduelle, etc.).

Figure 4.

Après ces prémisses, les questions importantes à se poser sont les suivantes : comment se forment les différents types de conviction ? Comment réagissent-elles à des événements ou à des informations qui les démentent ?

Les convictions ne vivent pas isolées, mais sont liées entre elles et ont leurs hiérarchies. Plus les convictions sont accompagnées d'une forte charge émotionnelle, d'une importante composante identitaire, plus elles sont étroitement et solidement soudées à d'autres, à l'ensemble des composantes de leur panorama cognitif et émotionnel. Si des faits imprévus, de nouvelles découvertes, des expériences inattendues viennent menacer des convictions fondamentales, comme la foi en Dieu, ou une théorie scientifique sur laquelle un individu a construit sa propre carrière, elles susciteront chez lui une forte résistance au niveau verbal comme au niveau comportemental, au niveau conscient comme au niveau non conscient. L'agression physique n'est pas exclue – spécialement quand c'est la foi d'un groupe entier qui est menacée. Dans des cas extrêmes, pour défendre une foi profondément enracinée, devenue structure portante du psychisme du croyant et qui se voit soumise à de forts démentis ou à des défis par la réalité (par exemple, à la suite de l'émigration dans un pays d'infidèles), la psyché développe une psychose, c'est-à-dire un refus radical de la réalité qui conduit à se réfugier dans un monde imaginaire.

Au contraire, se libérer d'une conviction périphérique et non « portante » (comme l'orthographe d'un mot étranger qui résulte erronée) est une opération qui s'accomplit sans crise existentielle. Métaphoriquement, la différence entre les deux choses est comparable au remplacement d'un store ou d'un mur portant. Alors, d'une façon analogue aux modèles cognitifs et comportementaux précédemment décrits dans ce chapitre, les convictions aussi (les croyances, les fois) ont une base organique dans les réseaux neuronaux – il en est de même quant à leurs interrelations et leurs différences de force, de rang, etc. Kathleen Taylor⁶⁶ propose la locution cognitive web, abrégée en cogweb, pour indiquer les patterns qui unifient modèles, convictions et substrat neural.

Le cerveau est autant influencé par des stimuli externes (par exemple, un son) que par des stimuli internes (par exemple, la soif) et les neurones sont stimulés aussi bien par des neurotransmetteurs et des neuromodulateurs que par d'autres molécules de leur milieu. Donc, les neurones, les réseaux neuronaux, les cogwebs interagissent de façon variable en rapport également aux conditions générales de l'organisme, liées aux émotions, à l'humeur, au rythme circadien – et à la disponibilité d'hormones glucocorticoïdes qui varie avec tout ceci mais aussi subjectivement, dans le sens où certaines personnes sont plus efficaces le matin et d'autres le soir. À des tests destinés à évaluer la formulation de leurs points de vue, les personnes matinales ont répondu de façon plus réfléchie et rationnelle le matin, plus stéréotypée et basée sur des préjugés le soir. Vice versa en ce qui concerne les réponses des couche-tard. Donc l'interaction entre neurones et réseaux neuronaux, le fonctionnement d'ensemble du cerveau dépend aussi du facteur temps, et

non seulement du rythme circadien, mais encore du rythme saisonnier. Sans parler du cycle menstruel chez la femme !

Pour donner une idée du pouvoir conditionnant des schémas neuronaux, nous ne devons pas oublier que le cerveau (pas seulement celui de l'homme) vise à économiser son activité et à augmenter sa vitesse de réaction. Pour cela, il a tendance à produire des schémas fixes de stimulus/réaction. Maman dinde identifie et protège, comme s'il s'agissait de son poussin, toute chose ou tout organisme qui émet le même cri que lui, même s'il s'agit d'un serpent, son plus naturel ennemi. Le cri des poussins est un stimulus simple, qui évite au cerveau de la dinde le travail et le temps nécessaires à une reconnaissance visuelle, auditive et olfactive de son poussin. C'est un stimulus très efficace, économique, rapide, mais aussi très limitant et extrêmement risqué, dans le cas (plutôt improbable en nature) d'une imitation préparée. Des mécanismes analogues du comportement humain (le plus souvent inconscients), ainsi que leurs effets, ont été exemplifiés à plusieurs reprises dans ce texte, mais l'expérience menée par Ellen Langer en 1978 les illustre encore mieux. Cette expérience consistait à mesurer les différences de comportement chez plusieurs individus en réponse à des stimuli qui normalement produisent des réactions identiques – cas d'individus conscients et rationnels, non sensibles à de semblables automatismes. Un collaborateur des expérimentateurs fut formé pour jouer le rôle suivant : à des personnes faisant la queue dans une librairie pour des photocopies, il devait poser la question suivante : « Excusez-moi, je n'ai que cinq pages, est-ce que je pourrais utiliser le photocopieur ? » Cette question obtenait 60 % de réponses positives,

donc 60 personnes sur 100 le laissaient passer avant elles. Quoique ce fût une piètre justification, le pourcentage montait à 94 % quand il ajoutait à sa question « parce que je suis pressé ». Et n'était jamais inférieur à 93 % quand le collaborateur ajoutait, à la place de « parce que je suis pressé », une justification tout à fait insignifiante, ou mieux, tautologique, telle que « parce que je dois faire quelques copies »⁶⁷. Ce qui prouve que l'homme a un schéma, un cogweb, un automatisme inconscient qui le rend plus enclin à accorder un service si la demande est accompagnée d'une justification ; mais surtout que si ce schéma reconnaît l'existence d'une justification, il ne reconnaît pas si elle est plausible ou manifestement fausse. Ce schéma est donc largement ouvert à la tromperie. De nombreuses autres expériences ont convaincu E. Langer que la plus grande partie des actions humaines advient par effet de semblables automatismes, de manière irrationnelle. Le fait d'avoir un cerveau beaucoup plus gros et plus complexe que celui d'une dinde ne protège pas mieux l'homme contre la suggestion et le conditionnement ; son cerveau ne prévoit pas du tout que chez lui s'activent des schémas aussi simples et, souvent, aussi inadéquats que ceux d'une dinde.

La publicité commerciale, la propagande politique, la persuasion religieuse exploitent largement ce genre d'automatismes afin d'obtenir des réponses comportementales conformes à leurs objectifs.

Pour saisir l'effet d'un stimulus sur le cerveau, outre les facteurs intensité, fréquence et temps, il est important de penser à l'effet contraste ou relief. Un stimulus, même simplement sensoriel, est plus efficace s'il ressort bien sur

sa toile de fond. C'est l'intensité relative qui compte. Une faible lumière ressort sur un fond sombre (c'est ce qui se passe pour les étoiles dans le ciel la nuit), mais ne ressort plus sur un fond dès qu'il s'illumine quelque peu. Le prix élevé d'un pull-over griffé par rapport à un pull non griffé se remarque moins si, dans le même magasin et dans la même circonstance, on a d'abord acheté un costume de deux mille euros. Par contre, on le remarque davantage si le pull-over a été acheté en premier. Voilà pourquoi les vendeurs savent que, si un client désire un article important et un autre moins important, il faut le pousser à choisir d'abord le plus coûteux⁶⁸.

Une récente métaphore hydraulique

Parmi les facteurs qui conditionnent ou peuvent conditionner le fonctionnement neuronal, Kathleen Taylor mentionne⁶⁹ également la technologie. Des sections spéciales de cet essai sont consacrées au facteur technologique, mais nous préférons signaler dès maintenant que d'après de nombreuses sources, toutefois difficilement vérifiables, des champs et des ondes électromagnétiques, ainsi que des fréquences acoustiques, seraient employés à cette fin par les gouvernements, dans des buts divers, y compris militaires et d'ordre public. Les cogwebs peuvent être présents et liés de façon plus ou moins dense. Dans les régions les plus structurées de notre propre panorama cognitif comme, par exemple, celles qui sont relatives aux habitudes quotidiennes, au langage, aux compétences professionnelles, les cogwebs sont très denses, bien ordonnés et bien reliés. Ainsi les dyscrasies, les contradictions, les conflits sont rares. Par contre, les

nouvelles informations, les nouvelles expériences qui concernent l'un des cogwebs en question se transmettent à tous ceux avec lesquels il établit une interconnexion. Les régions moins « fréquentées » de notre esprit ont en revanche des caractères opposés : connexions plus lâches et moins denses, gradients cognitifs majeurs, cohérence mineure.

K Taylor⁷⁰, s'inspirant d'une métaphore de Bertrand Russel (« la formation d'une habitude [habit] peut être considérée comme la formation d'un cours d'eau »⁷¹), développe un intéressant modèle explicatif de la neurophysiologie des croyances en termes hydrogéologiques, de courants, d'érosions, d'inondations. Sachant que les métaphores hydrauliques ont été utilisées et qu'on en a abusé pour expliquer les processus psychiques et les forces qui les animent, et qu'elles ne se conforment pas aux modèles physiques actuellement les plus en vogue, nous avertissons que prudence et réserves sont de rigueur même dans l'examen du modèle conceptuel, par ailleurs stimulant, proposé par cette chercheuse.

Étant donné deux bassins séparés par une dénivellation et reliés entre eux par un canal, l'eau coule du bassin le plus haut vers le plus bas à une vitesse inversement proportionnelle à la section transversale du canal (en réalité, c'est le contraire qui est vrai)⁷². Si les parois du canal sont sujettes à l'érosion, l'écoulement de l'eau finit par élargir la section, et sa vitesse diminue. L'élargissement de la section, donc l'érosion, est plus rapide au début et va diminuant au cours du temps, au fur et à mesure que le flux ralentit. Les canaux les plus larges se modifient moins que les plus étroits.

Dans cette métaphore, les canaux correspondent aux cogwebs, leur section à la force des cogwebs et l'érosion aux processus de renforcement des synapses. Un cogweb fort est moins influencé par un stimulus, tout comme un canal large est moins influencé par une augmentation du flux de l'eau. Une conviction forte, centrale, consolidée, résiste beaucoup plus aux expériences qui la contredisent par rapport à une conviction marginale.

Dans la métaphore de K. Taylor, le deuxième élément qui entre en jeu après la section du canal, c'est sa perméabilité. Tout comme un abondant passage d'eau libère un canal de ses incrustations ou de ses obstructions, une forte et fréquente coactivation de groupes de neurones facilite la communication et la coordination ou synchronie de firing (« coup de feu ») entre ceux-ci. Ainsi se forment des réseaux neuronaux bien entraînés et bien rodés, qui permettent des réactions et des prestations rapides, automatiques, qui ne requièrent pas l'intervention des centres de la conscience. C'est ce qui se passe quand nous apprenons à conduire ou à écrire. Au début, l'apprentissage demande des efforts continuels et une conscience très focalisée sur chacun de nos gestes ; puis graduellement, tout devient automatique et nous réussissons à écrire et à conduire en pensant même à autre chose.

Enfin, en pratiquant la conduite, nous voyons que plus les stimuli dont nous devons tenir compte sont simples, que plus la circulation est régulière, la route droite, la signalisation claire, plus la conduite est facile. En effet, les schémas de réponse comportementale s'apprennent et s'exécutent beaucoup mieux, plus rapidement et automatiquement, s'ils sont simples, nets, univoques.

Voilà qui est valable pour les réactions estimatives et pour les associations d'idées. Si un credo, un dogme, un préjugé, une conviction, est simple, linéaire et péremptoire, la réponse automatique émise par le réseau neuronal à des stimuli déterminés, se déclenche plus facilement sans l'intermédiaire de l'appareil conscient et de ses structures dans le cortex préfrontal. Chose utile aux fins d'une rapidité de réaction, mais dangereuse en cas de conditionnement, de pilotage de la part de manipulateurs externes, ceux-ci pouvant influencer, ou mieux, construire nos émotions, nos évaluations et nos réactions à leur avantage en trompant notre conscience, d'abord à travers l'endoctrinement et l'installation de slogans, de mots d'ordre, de stéréotypes, puis par l'administration de stimuli appropriés. Les systèmes totalitaires, religieux et politiques habituent avant tout leurs sujets à appliquer automatiquement des étiquettes à contenu estimatif élevé – disons, plutôt dévalorisants – à toute expression de pensée divergente de leur doctrine : « infidèle », « mécréant », « révisionniste », « déviationniste », « négationniste », « petit bourgeois », « réactionnaire », « sioniste », « chinetoque », « terrone »⁷³, « mangeur de chiens »⁷⁴, etc. L'étiquette dévalue, neutralise à priori tout apport possible d'une pensée différente, protège l'orthodoxie et facilite la réaction violente contre les divergences d'idées. Dans ce sens, on parle de frame, c'est-à-dire de cadres mentaux, de clichés : faire que des personnes perçoivent une situation déterminée d'une certaine façon permet de les faire réagir de la façon voulue. Dans *The Political Mind*, paru en 2008, George Lakoff, déjà cité, psychologue de la communication, analyse de façon approfondie, et même sur le plan psychophysiological, comment l'administration Bush a

créé un frame habile pour obtenir le consensus au sujet de la guerre et l'occupation de l'Iraq, en faisant en sorte que la population perçoive le régime iraquien comme un agresseur possible (en produisant, de concert avec le gouvernement britannique, de fausses preuves de rapports – inexistantes – avec Al-Qaida, avec l'attaque du 11 septembre, de l'existence d'armes de destruction de masse) ; et comment ensuite, une fois la fausseté de ces preuves révélée, l'administration Bush a fait en sorte que cette même population perçoive la guerre sous un autre frame, également éthique et légitimant : celui de l'exportation de la démocratie chez un peuple opprimé et terrorisé. Les deux frames cachaient la réalité, celle des objectifs économiques de la guerre, des profits sur les grandes adjudications belliqueuses et de reconstruction, de l'imposition du dollar américain comme monnaie de couverture de l'argent iraquien, la conquête d'une exclusivité de trente années quant à l'exploitation du pétrole iraquien. L'effet décognitisant des états émotionnels suscités par des moyens comme l'emphase médiatique sur des événements terroristes ou définis comme tels a suffi à faciliter le travail de framing sur l'opinion publique. La production et la diffusion de la peur auprès du public à travers les médias – une peur telle qu'on a parlé d'une évolution de l'État vers une gouvernance par la peur – a fait le reste.

Nous confirmons que les valeurs morales, c'est-à-dire l'habitude d'associer à certaines choses, qualités ou actions, des sensations de « bien » ou de « mal », ne sont acquises par le psychisme ni à travers une élaboration consciente et rationnelle, ni à travers la révélation divine, mais à travers un processus de conditionnement social, surtout durant les premières années de vie, où à des

actions ou expériences suit une réaction parentale, ou d'autres personnes, d'éloge ou de blâme, laquelle procure à l'enfant des états de bien-être ou de malaise, c'est-à-dire un renforcement positif ou négatif (cf. Lakoff, cit. chap. 4). De cette façon, par répétition et recrutement (cf. ci-dessus) se développent des circuits neuronaux qui distinguent le bien du mal, le pur de l'impur, le juste de l'injuste, le pudique de l'impudique (quelles parties du corps et quelles émotions sont suffisamment décentes à montrer publiquement). Ceci démontre que les valeurs morales comme les valeurs esthétiques sont très différentes et varient selon les cultures. Elles n'ont pas, en effet, de base objective.

Mais l'étiquette, le stéréotype, la métaphore, peuvent aussi avoir une connotation favorable. Par exemple, comme nous l'avons déjà souligné, la population générale est habituée/socialisée à percevoir le gouvernement (l'État, l'autorité) sous les traits de l'autorité paternelle, bonne donc, légitime, crédible et fiable de par son essence, même quand elle exerce une action manipulatrice, trompeuse et contraire aux intérêts de la population. Mais nous pensons et nous croyons par métaphores. Il suffit de nous faire tomber dans la métaphore voulue pour que nous trouvions digne de foi ce qu'on veut nous faire croire. Reconnaître les métaphores, les frames, et en réchapper, est donc une compétence métacognitive essentielle pour la liberté de pensée et de reconnaissance du réel. Bien entendu, il est clair qu'une telle compétence généralisée rendrait la population ingouvernable. Par contre, l'habileté d'un régime à pousser l'esprit de ses gouvernés dans la juste métaphore – c'est-à-dire dans le frame politique, dans la propagande – assure l'efficacité de sa gouvernance, la possibilité de

réaliser ses politiques. Un cas exemplaire est encore fourni par Lakoff (cit., chap. 4 et 8) quand il parle des succès (en termes de pouvoir, profits privés et réforme de type autoritaire du système juridique des États-Unis) que l'administration Bush a obtenus en poussant l'esprit des Américains dans la métaphore de la « guerre au terrorisme » et dans celle du même G. W. Bush, « père protecteur de la nation ». Une fois que l'esprit a adopté une métaphore donnée, par réflexe cognitif, il interprète tous les événements successifs selon cette métaphore. Donc, une fois la guerre d'occupation contre l'Iraq perçue comme une « guerre au terrorisme », il ne perçoit pas en tant qu'évidences contradictoires ni le manque de preuves du rapport Iraq/terrorisme, ni l'affairisme sans scrupule des appels d'offres consenti par la guerre ; et c'est la résistance populaire à cette occupation militaire qui représente à ses yeux un acte terroriste.

Un autre exemple. Dans l'Église catholique romaine cette fois. Chez la plupart des croyants se déclenchent tout de suite des associations qui leur font miroiter l'image d'une Église qui s'occupe principalement du divin, donc des rapports de l'homme avec le transcendant, etc. Ils excluent de leur conscience la dimension affairiste de l'Église, ses rapports avec les secteurs troubles de la finance, des opérations de sa banque, L'Istituto per le Opere di religione, et ainsi de suite. Cette dimension est très importante du point de vue quantitatif, influence sur ses décisions, et peut-être prépondérante sur sa mission spirituelle. Mais cette composante doit justement rester dans l'ombre afin que l'Église puisse continuer à jouir de subsides nationaux, d'exemptions fiscales et de privilèges divers. Il est clair que l'Église cultive et met à profit ce type d'association écran à travers une stratégie millénaire de

marketing, c'est-à-dire de manipulation. Elle met en œuvre des manipulations analogues pour préserver et cultiver son image de douceur et de candeur ; elle condamne la violence tandis que son histoire objective, même récente, comprend des pratiques résolument opposées. L'étude de la construction, de l'agencement et de l'exploitation de l'image extérieure de l'Église catholique romaine à travers les siècles et dans ses différents contextes, est un champ inépuisable de réflexions pour les psychologues du conditionnement.

De ce qui vient d'être dit, il s'ensuit que les sujets institutionnellement dominants ont tout intérêt à maintenir les sujets « gérés » dans une condition culturelle et émotionnelle telle à favoriser une pensée automatique, réflexe, irrationnelle (frames, etc.) et à inhiber une pensée compétente, réfléchie et rationnelle. Les populations, les masses, se gouvernent plus facilement à travers des stéréotypes, des slogans, des émotions, des idéologies, qu'à travers une persuasion basée sur la connaissance réelle et sur la logique. La recherche psychologique a déterminé des « clés d'accès » pour s'insérer dans les susdits automatismes, à des fins politiques et commerciales.

Le troisième élément qui entre en jeu dans la métaphore hydraulique, c'est le nombre des canaux. Moins nombreux sont les canaux qui relient les deux bassins hydriques, plus le flux de l'eau qui les traverse et leur élargissement sous l'effet de l'érosion sont rapides, et vice versa. Pareillement, moins nombreuses sont les connexions entre neurones, plus le passage de nouveaux stimuli est énergique et modificateur ; tandis que là où le réseau neuronal a davantage de liaisons, le déplacement des

inputs sera plus rapide bien sûr, mais aussi moins altérant pour les schémas préexistants. Ainsi, face à de nouvelles informations en désaccord avec nos opinions, il est plus facile que ces dernières changent dans des domaines qui ne sont pas de notre compétence plutôt que dans ceux que nous connaissons bien ou qui retombent dans un territoire bien structuré et consolidé. Le quatrième élément de cette métaphore, ce sont les rapports de concurrence entre les canaux. Des conflits de flux entre canaux voisins peuvent se produire. Prenons le cas d'un canal large, donc au flux lent, et d'un canal étroit, donc au flux rapide et sensible à l'érosion. K. Taylor l'exemplifie ainsi : Edward a toujours cru que les homosexuels étaient des pervers dégoûtants. Un jour, il découvre que son frère aîné qu'il adore est gay. Alors il a de quoi faire pour réduire cette affreuse dissonance cognitive ou cognitivo-émotionnelle. À la fin, son psychisme « élargira » probablement le canal le plus étroit, c'est-à-dire qu'il découvrira qu'il existe une catégorie d'homosexuels à part, lesquels sont bons et ne sont pas dégoûtants, et il y placera son frère adoré. Les sinuosités constituent le cinquième et dernier élément. Non seulement la vitesse du flux est inversement proportionnelle à la section du canal et dépend de sa position (déclivité), mais aussi de sa forme (rectiligne ou non). Les sinuosités ralentissent le flux. Du point de vue psychologique, toujours de manière analogue, plus un jugement ou une réaction sont directs, sans intermédiaires, plus ils arrivent rapidement. Les « je vois », les « mais » ou les « ça dépend » sont peu séduisants, tandis que les quelques rares concepts simples qui expliquent tout, justifient les choix et légitiment le refus du différent, le sont beaucoup. Un jugement abstrait, aprioriste, invérifiable et péremptoire, attire et assouvit ;

par contre, un jugement problématique, critique, basé sur un examen empirique, c'est-à-dire sur des faits, ne plaît pas aux gens ordinaires, surtout parce qu'il est fatiguant, qu'il demande un travail de réflexion, une capacité d'analyse.

K. Taylor nous invite donc à nous représenter deux bassins hydriques, le bassin supérieur étant initialement plein, le bassin inférieur vide. L'eau du bassin supérieur joue le rôle de l'input, du stimulus ; et le bassin inférieur celui du système effecteur, des schémas qui produisent la réaction. Les canaux, eux, représentent les schémas d'élaboration du stimulus. Alors, si les deux bassins sont reliés par un canal rectiligne et un canal sinueux, la plus grande quantité d'eau va arriver au bassin inférieur en passant par le canal le plus droit, et la réaction au stimulus va correspondre à une élaboration simpliste. Il faut toutefois ajouter une exception : si la volonté consciente intervient pour imposer une élaboration plus sérieuse, en optant pour le canal sinueux et en fermant la cloison étanche du canal rectiligne. Un exemple d'une telle intervention ? Nous l'avons trouvé précédemment dans la note, quand, au lieu de prendre pour bonne l'intuitive thèse de la métaphore de K. Taylor (que l'eau coule d'autant plus rapidement que le canal est étroit, comme quand on serre le bout d'un tuyau pour arroser), nous sommes allés vérifier dans un cadre scientifique différent, celui de l'hydraulique, et nous avons découvert que c'est le contraire qui est vrai (c'est-à-dire que la vitesse est directement proportionnelle à la largeur du conduit), mais aussi qu'en certaines circonstances (voilà le « je distingue »), dans les parties où la section est plus étroite, l'eau coule en effet plus rapidement ; la thèse erronée de notre auteure est récupérable, mais avec quelques

modifications.

La dynamique des croyances

Le paysage cognitif est un reflet du monde dans lequel nous vivons, façonné par ce milieu comme par l'activité de nos gènes de chaque cellule. Mais le cerveau est un miroir bien étrange, qui déforme certains aspects du monde, en ignore d'autres et filtre chaque input qu'il reçoit sur la base d'expériences passées. Les miroirs n'ont pas de mémoire, mais l'histoire du cerveau étant stratifiée dans sa propre structure, elle influence continuellement ses imaginations et prédictions, ses interprétations et spéculations, ses actions et réactions, même ce qu'il voit et ne voit pas. Des indices existent, qui indiquent que les cerveaux humains conçoivent constamment des prédictions (hypothèses) à propos du monde qui les entoure, prédictions basées sur l'expérience. Ils déduisent des perspectives du devenir prochain du monde en grande partie de la connaissance des résultats de leurs actions passées. Quand je laisse tomber un verre, je m'attends à ce qu'il tombe vers la terre. Cette attente peut être consciente ou inconsciente, mais ceci ne la rend pas moins influente sur mon comportement. Avant que j'entende le bruit du verre se briser, mon corps recule automatiquement pour se préparer à l'impact. Des hypothèses corticales se créent au moment où le cortex moteur envoie un message moteur à la moelle épinière et aux muscles. Simultanément, le même signal est transmis en arrière aux aires sensorielles et intermédiaires du cortex, en particulier à celles du lobe pariétal qui maintiennent les représentations des positions corporelles dans l'espace. Cette information sur l'action encore au stade initial est

utilisée pour créer la représentation de la position du corps comme si l'action s'était déjà produite, une prédiction sur le lieu où sera le corps, qui peut être confrontée aux signaux provenant du corps lui-même une fois que l'action s'est produite. Si les signaux concordent, aucun problème. Autrement l'alarme se déclenche et le cerveau est induit à rechercher ce qui a créé une discordance... Ce qui se passe dans le corps, se passe dans le monde. Nos cerveaux contrôlent et prévoient sans cesse des scénarios visuels, auditifs et de tous les autres canaux sensoriels qui nous informent sur l'environnement. Une grande partie de la vérification des hypothèses – la comparaison entre ce qu'arrive effectivement et ce à quoi on s'attendait – semble survenir assez vite dans le processus de réception de l'input sensoriel, même avant que celui-ci rejoigne le cortex. L'information sensorielle part initialement des yeux, des oreilles, de la pointe des doigts et, via les nerfs, arrive au cerveau, notamment au thalamus, un groupe de noyaux (grappes de cellules) au centre de l'encéphale... Du thalamus, les signaux sont triés et envoyés vers les diverses régions du cortex sensoriel pour une autre élaboration, ces régions les renvoyant à leur tour au thalamus en comparant et en commentant les impulsions qu'elles sont en train de recevoir. Ce processus de comparaison agit comme un filtre continu, en pinçant les cordes de préjugés générés dans le cortex afin que les impulsions convergent avec les signaux en entrée du thalamus, et en sollicitant les inputs afin que ceux-ci correspondent mieux aux hypothèses corticales. Cette action d'aplanir et de modifier a lieu aussi au niveau du cortex lui-même, car nombre de ses régions engagent une conversation incessante. Les signaux en entrée sont bien sûr modifiés par le cerveau, mais par là même s'adaptent

mieux, s'intègrent mieux aux caractères du panorama cognitif... Le but, c'est de réaliser une cohésion d'ensemble : un flux lisse, de l'input à l'output, avec une désagrégation minimale⁷⁵.

Pour reprendre la métaphore des canaux et rappeler ce qui a été vu quant au fonctionnement du cerveau, les nouveaux stimuli parcourent le réseau des canaux existants en préférant les plus larges et les plus concentrés et en modifiant davantage les plus étroits, les plus isolés, les plus périphériques.

Si toutefois les canaux existants ne réussissent pas à absorber tout l'afflux qui survient, le système s'emballe et différentes solutions deviennent possibles :

l'énergie du flux peut élargir violemment quelques canaux et modifier le réseau ;

l'énergie du flux ouvre de nouveaux canaux ;

le système de convictions fortes réagit, se défend à travers une adaptation du signal en le modifiant pour qu'il lui soit compatible ; à travers une régulation des filtres sous-corticaux, par exemple.

Les cogwebs les plus faibles tendent à se modifier en réponse à des inputs qui les contredisent... ils sont soumis à la réalité. Les cogwebs les plus forts tendent à modifier les inputs qui les contredisent ; ils peuvent conduire à la formation de nouveaux cogwebs pour liquider la nouvelle information. La réalité est ici soumise aux attentes. Les personnes se différencient par la facilité avec laquelle elles acceptent les nouvelles informations qui

contredisent les convictions préexistantes... mais dans l'ensemble le seuil de tolérance semble inférieur à ce que nous nous plaçons à supposer. Le genre humain ne réussit pas à supporter une grande partie de la réalité, à ce qu'il paraît. Comme de nombreuses expériences psychologiques l'ont démontré, on voit souvent ce qu'on s'attend à voir. On sait aussi être étonnamment ingénieux à liquider des faits désagréables... Comme de nombreux caractères, [cette tendance] peut être poussée à l'extrême. À la suite d'un dommage cérébral, certains patients font preuve d'une grande maestria à créer des histoires – processus connu sous le nom de « fabulation » – ... [des] explications extraordinairement compliquées et invraisemblables qu'ils émettent quand ils sont mis face à des informations « indigestes ». Des patients avec certains types d'ictus cérébral, par exemple, peuvent souffrir d'un syndrome dit « anosognosie » qui les empêchent de comprendre l'étendue de leurs lésions même quand celles-ci incluent la paralysie. Mis au pied du mur, par exemple par leur docteur qui leur demande de marcher, ils produisent immédiatement toutes sortes de raisons pour lesquelles ils ne doivent pas faire ce qu'on leur demande.⁷⁶

Parfois, la collision avec une réalité qui dément les convictions centrales d'une personne, et qui est trop forte pour être niée, conduit au suicide. C'est ce qui est arrivé à de nombreux intellectuels de la République démocratique allemande. Une psychologue de Pankow (Berlin Est) m'expliquait (MDL) que ceux-ci avaient construit leur existence, leur carrière, leur estime de soi, leur identité sur des dogmes marxistes et sur la certitude de la malveillance du capitalisme. Lorsqu'ils durent prendre acte, à la suite de l'unification, que leur credo était une

stupide mystification, plusieurs d'entre eux se suicidèrent.

Dans les années 80, il m'arriva un cas emblématique dans ma profession d'avocat (MDL). J'accompagnai ce jour-là un client âgé pour une exécution ordonnée par un juge au siège d'une organisation connue pour la lutte contre le cancer. Ce client – qui avait des tendances suicidaires – avait versé ses économies à cette association qu'il adorait depuis qu'elle avait assisté ses parents malades. Il en avait fait l'objet idéal de son existence, le pôle positif de la création. Il ne s'était jamais rendu à son siège et quand il y entra, en voyant que, contrairement à ses attentes, elle ne comprenait ni chercheurs en blouse, ni éprouvettes, ni microscopes, mais une directrice siliconée, fardée et décolletée, portant fourreau noir, bas résilles noir, bottes en peau de crocodile, et se trouvant à la tête de vingt-deux jeunes et belles femmes à demi-vêtues et distribuées dans diverses alcôves, quelques-unes en compagnie d'hommes richement vêtus, mon client se rendit compte que l'objet de son idéalisation était en réalité une espèce de maison close pour industriels, hommes politiques et administrateurs publics qui, en échange de donations, recevaient là les réconforts de Vénus par des employées, certainement pas rétribuées pour leurs capacités scientifiques. Mon client, abattu, me déclara son accablement en affirmant qu'après l'effondrement de son idéal, il ne se sentait plus le courage de vivre. Quand nous sortîmes du siège de l'organisation, il vit arriver un tram et se jeta devant sur la voie en hurlant qu'il voulait mourir. Je réussis à le soulever et à le porter sain et sauf sur le trottoir.

Les modifications et la dissolution des cogwebs sont

facilitées, ou produites, par des traumatismes ou des stress particulièrement forts, et par l'intervention de neurosécréteurs particuliers, comme l'ocytocine. Nous nous occuperons davantage de ces mécanismes en traitant des conversions religieuses, du conditionnement pavlovien, du lavage du cerveau, de la torture.

Jouer avec les croyances

La recherche épigénétique de ces dernières années a démontré que les modèles de l'ADN transmis à travers les gènes ne sont pas fixés dès la conception ou la naissance, mais peuvent être altérés, même fréquemment. Les stimulations environnementales (y compris les substances chimiques avec lesquelles nous entrons en contact), l'alimentation, les médicaments, le stress, les émotions, mais aussi – notons-le – les comportements volontaires, tels qu'exercice et discipline, peuvent modifier les gènes ou leur disposition. Les signaux de l'environnement, en stimulant les protéines réceptrices situées dans la membrane cellulaire, peuvent apporter des modifications aux protéines qui règlent, à l'intérieur du noyau de la cellule, le fonctionnement de l'ADN. L'évolution n'est pas une exclusivité des organismes, elle touche aussi des cellules individuelles qui ont développé, au cours de millions d'années, une capacité croissante d'interaction et d'élaboration et de réaction vis-à-vis du milieu, surtout à travers le développement et l'affinement de la surface de leur membrane et du système des protéines réceptrices, messagères et régulatrices du fonctionnement de l'ADN. La vie est apparue sur Terre il y a environ quatre milliards d'années et elle a évolué pendant trois milliards d'années

tout en maintenant son niveau unicellulaire. Les organismes pluricellulaires se sont organisés par la suite, probablement quand les cellules ont atteint une dimension limite au-delà de laquelle il leur a été impossible d'aller ; afin de poursuivre leur évolution, ou l'affinement de leur faculté d'adaptation, elles ont donc pris la voie de l'agrégation⁷⁷.

Un autre point faible du cerveau humain, une porte ouverte au conditionnement mental, consiste dans le fait qu'il ne se nourrit pas que d'expériences directes, réelles, mais aussi de messages transmis par voie symbolique, à travers la parole de nos semblables. Seules les fonctions conscientes préfrontales sont à même – si elles s'activent opportunément et si elles ne sont pas trop faibles ou distraites –, de se dégager des automatismes des réponses génétiquement programmées et de discerner un fait réel d'un récit ou d'un message manipulateur ou d'une représentation fantaisiste. Ces fonctions ont donc la capacité de se soustraire elles-mêmes, partiellement, à la suggestion de tels inputs. Et, bien qu'en moindre mesure, elles sont capables de protéger la psyché contre eux, toutefois pas de façon vraiment efficace, mais plutôt discontinuée de par l'influence de certains facteurs, parfois même externes.

Le yoga classique, celui qui est résumé dans le Yogasutra de Patanjali, se présente essentiellement comme un travail de dépistage et de résolution de ces dispositifs psychiques à travers un usage « technique » de la conscience, un travail de déconditionnement, de sortie de l'hypnose, de dissolution – dirions-nous avec nos connaissances actuelles – des circuits neuronaux et des mécanismes homéostatiques responsables de réponses

inadéquates. C'est en même temps un travail de développement et d'entraînement des capacités d'autocontrôle et de maîtrise de soi. Un sentier différent, peu emprunté, non vérifié expérimentalement, mais partial car purement passif et incapable de développer les capacités actives d'un sujet, pourrait être celui de la narcoanalyse. Celle-ci consiste en un traitement en hôpital de jour. Le psychiatre, assisté d'un anesthésiste, administre au patient une perfusion de thiopental sodique (un sérum de la vérité, pour parler clairement) afin de l'endormir ; puis il en réduit l'administration jusqu'à ce que celui-ci émerge de l'état anesthésique de façon telle à se trouver dans un état oniroïde. À partir de là, le médecin peut guider son patient dans l'exploration de son inconscient rendu accessible à l'esprit conscient grâce à cette hypnose chimique ; il peut repérer ses contenus traumatiques, pathogènes, les élaborer, les soumettre à une abréaction et enfin les éliminer.

Des procédés analogues ont été utilisés avec succès pour libérer des patients des syndromes du choc de guerre déjà pendant la Seconde Guerre mondiale⁷⁸. Sargant, en des temps désormais lointains, décrit des techniques par lesquelles le patient, après l'administration du barbiturique, était incité à revivre l'expérience traumatique qui l'avait fait tomber malade, de sorte à le débarrasser – selon l'interprétation de Sargant lui-même – des tensions accumulées et refoulées (pent up) dans son âme. Une catharsis, en somme, par abréaction. Particulièrement efficace se révéla, selon le récit de Sargant, l'installation de faux souvenirs exécutée de cette manière. Le processus atteignait son apogée quand le patient, stimulé à produire des sentiments intenses, y compris la fureur, s'écroulait subitement, épuisé – cas de crise ultra-

paradoxe au sens pavlovien, que nous examinerons bientôt de près, apte à dissoudre les schémas neuronaux ou affectifs et cognitifs créés par le choc subi.

Mais ces dispositifs, ces suggestions, ne sont pas toujours nocives, pas toujours produites de façon malintentionnée ou accidentelle. La plupart des comportements humains dérivent de conditionnements mis en œuvre principalement durant l'enfance, puisque la plasticité du cerveau, la possibilité de le conditionner sont alors beaucoup plus élevées qu'à l'âge adulte (d'où la grande capacité d'apprentissage des premières années de vie) et que les filtres de la conscience critique et de la maîtrise de soi sont moins structurés, dans tous les sens du terme.

L'effet placebo, qui a un pourcentage d'efficacité proche de celui des véritables médicaments, est une suggestion semblable à celles que nous venons de voir. Les résultats surprenants de l'effet placebo démontrent les effets bienfaisants, souvent remarquables, qu'il produit sur la santé de l'homme, mais surtout – en ce qui concerne notre sujet – la puissance de l'esprit (opportunément suggestionné) sur le corps. Et cela, non seulement dans les domaines de la médecine interne et de la psychiatrie (avec 32 % d'efficacité pour l'antidépresseur placebo contre 50 % pour le « vrai » médicament), mais aussi dans le domaine chirurgical. Des publications tout à fait dignes de foi⁷⁹ parlent des formidables résultats de placebos, obtenus en simulant, dans des conditions expérimentales rigoureuses, des interventions chirurgicales sur des patients atteints d'ostéoarthrite du genou, l'amélioration des patients soumis à la fausse intervention étant égale à celle des patients réellement opérés. Le placebo peut

soigner jusqu'aux verrues. Même l'électrochoc placebo rivalise avec le véritable. Avoir une foi totale en l'hypnose est un facteur important de sa réussite. Évidemment, les attentes du patient par rapport au soin placebo sont essentielles pour renforcer son effet ; par ailleurs, la publicité commerciale comme la prédication « scientifique » et la prédication religieuse peuvent grandement contribuer à la construction de telles attentes.

Il est de la plus grande importance de remarquer que plus une personne est influençable, plus fort est l'effet du placebo – ou l'effet nocebo. Chez des sujets tribaux, une simple déclaration du médecin ou du sorcier affirmant la guérison ou la mort déclenche un processus rapide de guérison ou de mort. Des femmes gravement malades, à qui il avait été dit qu'à une certaine heure d'un certain jour un célèbre guérisseur spirituel se mettrait à travailler sur leur guérison (fausse déclaration), commencèrent à montrer des signes d'amélioration considérables à partir de là⁸⁰.

Les cogwebs, plus ou moins structurés, peuvent être inactifs ou actifs. Ils peuvent passer d'un état de latence à un état d'activation. Une certaine sous-personnalité – par exemple celle du supporter qui assiste à un match – peut se réveiller chez une personne cultivée et intelligente, d'ordinaire courtoise, et peut la conduire à des actes de violence qu'elle serait incapable de faire en dehors de ce cas précis. Par contre, comme nous le verrons mieux par la suite quand nous parlerons d'incapacités apprises, le développement de cogwebs inhibiteurs forts, qui agissent automatiquement en limitant la liberté égoïste d'un sujet, fait partie de l'intégration sociale et c'est une condition requise pour l'organisation de la société.

Les cogwebs peuvent se former et s'activer sans la conscience du sujet. En examinant les mésaventures de Sergio, le légionnaire de la Légion étrangère, nous verrons comment l'entraînement militaire qu'il a reçu était aussi et surtout un conditionnement mental qui contraignait les recrues à développer, pour éviter d'atroces souffrances, sinon la mort, des cogwebs d'adaptation, lesquels consistaient en schémas de soumission automatique, d'obéissance aveugle irréfléchie, de cruauté envers soi et autrui. En même temps, ce conditionnement développait les capacités de prestations utiles à l'establishment, qu'un enseignement normal et des efforts conscients ne sauraient produire.

Dans la vie civile, distraire un sujet au moyen de stimuli visuels, auditifs ou d'incitations fantaisistes (ex : sexuelles) peut faciliter la production de réponses comportementales désirées (ex : signature d'un formulaire de commande). Ceci est l'un des champs d'action de la programmation neurolinguistique. Beaucoup de stéréotypes et de préjugés se forment ainsi, souvent sous l'influence d'une expérience répétée, comme la façon de se positionner et de réagir par rapport à l'objet du préjugé, du stéréotype, de nos parents, de nos amis, de notre famille, de personnalités. Si des schémas semblables se forment durant l'enfance, c'est-à-dire en âge précritique et préconscient, ils se modifieront difficilement. Cela semble aussi le cas de la religiosité. Si ces expériences ont en revanche lieu à l'âge adulte et consciemment, il est possible de pressentir l'effet d'un stimulus et de mieux réagir.

Un autre sujet important, soulevé par K. Taylor, c'est que les croyances et les mémoires sont de même nature,

faites de connexions neuronales, de circuits synaptiques. C'est pourquoi les croyances tendent à se comporter comme les souvenirs, « elles tendent à se décolorer dans le temps si elles ne sont pas renforcées (transition) ; mais des croyances très fortes, implantées, comme, par exemple, des expériences traumatiques, peuvent devenir des facteurs disqualifiants (persistance) : un enfant agressé par un chien peut continuer à croire que tous les chiens sont dangereux même après avoir rencontré divers chiens affectueux, pas du tout menaçants » ⁸¹. Cette homogénéité entre souvenirs et croyances, et la possibilité d'évoquer et de confondre les uns avec les autres, comme aussi de résoudre ces confusions, est à la base du fonctionnement de la programmation neurolinguistique ; plus avant, nous avons consacré un paragraphe à ses applications.

Comme nous le verrons, les croyances les plus dangereuses – fanatisme, intolérance, sujétion – sont celles qui échappent le plus à la possibilité d'une définition claire et univoque comme à une confrontation au réel. Par exemple, le fondement déclaré de toutes les fois théistes, que Dieu existe ou non, n'est absolument pas vérifiable. Il apparaît donc tout à fait illogique de conformer toute une existence à une foi dont le fondement n'est que désiré et non démontrable. K. Taylor appelle ces idées des « idées éthérées ». Celles-ci sont insérées dans des cogwebs qui, pour autant que soient variés les concepts qu'ils contiennent, ont un caractère commun : peu de liaisons pour recevoir des inputs extérieurs au corps et de nombreux inputs pour en recevoir du dedans. Quand on vit comme réelles ces idées émotions, leur intensité ne dépend pas de la réalité, des faits, mais de la force du vécu. C'est justement là que la foi trouve sa force : aucune

argumentation, aucune preuve contraire ne peut la démontrer parce qu'elle est inaccessible de l'extérieur. « Credo quia absurdum est » disait Tertullien, mais psychologiquement parlant, il serait plus approprié de dire « Credo quia absurdus sum ». Il est clair que le dogme de l'infaillibilité papale joue là-dessus. À la base des fois dogmatiques, il y a donc un mécanisme de type psychotique, de scission de la réalité, assimilable à la figure de la paraphrénie. Mais celui-ci n'implique pas que le porteur de foi soit psychotique ou aliéné ; il peut adhérer à la réalité et être dans l'ensemble – à l'exception de ce secteur et de ce mécanisme – sain, efficace, intégré socialement et affectivement. Nous pensons que ceci est dû à l'intervention d'autres facteurs, éminemment relationnels, qui lui permettent de rester tel quel, et que nous exposerons par la suite en traitant des communautés charismatiques.

Dans une société fortement religieuse (ou très imprégnée d'autres idéologies éthérées comme le communisme), les cogwebs de la religiosité, les incapacités apprises, les auto-inhibitions jouent une double fonction : elles maintiennent la cohésion psychique du « divisé » (cohérence de ses émotions, de ses idées, de ses ambitions, de ses convictions, de ses représentations du monde, d'autrui, des devoirs, de l'autorité, etc.) ainsi que la cohésion entre les « divisés », la cohésion des règles sociales (à travers l'approbation des représentations du monde, des valeurs, du sentiment du juste, de l'autorité, etc.). Que font les religions, sinon « relier », c'est-à-dire tout comme un relieur, lier ensemble les « cahiers » des personnes et les « cahiers » de la société ? Altérer ces cogwebs est donc dangereusement déstabilisant aussi bien pour les sociétés ou pour les

groupes sociaux d'appartenance que pour les individus, lesquels risquent non seulement la déstabilisation ou la désagrégation mentale, mais aussi la désagrégation sociale, la marginalisation, la perte des apports affectifs de la communauté.

Ce qui est essentiel, ce n'est pas qu'une vision collective soit véridique, mais quelle fonctionne en produisant du consensus sur les valeurs. Que la « Vérité » religieuse soit vraie ne compte pas. Certes, si elle est trop mensongère, trop discordante avec la réalité, elle peut devenir inefficace, justement parce qu'elle est massivement démentie par les faits ou parce que la suivre comporte trop de heurts avec la réalité. Mais en recourant à la censure, à la répression, à la discrimination, la religion et la politique défendent des visions communes qui fonctionnent en dépit de la réalité, du savoir, des informations divergentes. Dans le monde d'aujourd'hui, une vision collective est principalement produite et maintenue par l'oligopole des sources d'informations – informations et divertissements médiatiques sont entre les mains d'un petit nombre d'entreprises : environ huit groupes financiers possèdent à peu près 85 % du marché. Les rédacteurs de nos journaux ne se basent que sur quatre ou cinq agences de presse de propriété privée.

La science devrait se conduire à l'opposé de la foi, elle devrait toujours être prête à modifier ses propres théories pour les adapter aux résultats des dernières expériences. Mais les scientifiques ont tendance à s'attacher à leurs propres théories et à les défendre. La science avance le plus souvent par bonds et par ruptures : un paradigme consolidé se défend contre ceux qui émergent et les réprime en les dénigrant, en leur interdisant l'accès à la

presse spécialisée, etc. – jusqu'à ce que l'un d'eux ne l'abatte. Ce processus a été analysé de façon approfondie par des épistémologues comme Kuhn, Lakatos et Feyerabend dont j'ai (MDL) résumé les théories au [chapitre 3](#) de mon essai *Il Codice di Mâya* (« Le Code de Mâya »). D'ailleurs, comme K. Taylor elle-même l'admet, les idées éthérées, les fois, donnent du sel à la vie, et du point de vue émotionnel, en exaltant l'homme, elles contribuent à ses performances : défis impossibles, martyres, sainteté, etc.

Certaines personnes changent de croyances et d'opinions plus facilement que d'autres ; certaines ont des convictions extrêmement rigides et dogmatiques ; ceci dépend peut-être (aussi) de facteurs génétiques.

Le psychologue Milton Rockeach, dans *The Open and Closed Mind* (« L'esprit ouvert et fermé »), une monographie de 1960 citée par K. Taylor⁸², rechercha les liens entre la « fermeture mentale » (dogmatisme) et son contraire la « souplesse d'esprit » et d'autres tempéraments et capacités.

Le résultat, c'est que le dogmatisme est en corrélation avec l'hostilité ou le refus de nouvelles idées, avec une grande appréhension pour l'avenir, une moindre tolérance à l'ambiguïté, avec une suspension du jugement, une majeure concrétisation de la pensée (c'est-à-dire une mineure capacité d'abstraction, de conceptualisation), avec une plus grande rigidité dans la résolution des problèmes.

Les groupes dogmatiques adhèrent à une foi absolue qui exclut les incertitudes. Quand cette foi s'écroule à

cause des démentis du réel, ils ont tendance à passer à une autre foi (ou à un autre principe, ou à un autre mouvement). La personnalité dogmatique et totalitaire peut être indifféremment communiste ou fasciste, elle peut être n'importe quoi d'intégriste ou de manichéen. Comme D. Winn l'observe, et comme nous aussi l'avons observé plusieurs fois, son adhésion se base sur les émotions suscitées par une exposition au charisme d'un leader, d'un gourou, d'un mouvement, d'un idéal. On entend dire : « J'ai tout de suite senti sa positivité, son énergie, ses vibrations » ; « cet endroit dégageait une puissante énergie » ; « dès que je l'ai vu, j'ai ressenti un sentiment de paix » ; ou « quand j'ai entendu ses mots, je me suis senti profondément ému ». D. Winn écrit : « De cette manière, l'expérience de l'émotion justifie la foi en ce qui l'a suscitée. Mais, comme on espère l'avoir montré, les émotions peuvent être suscitées par de nombreux moyens et pour beaucoup de raisons différentes de ce qui apparaît dans l'immédiat. » ⁸³

Le dogmatisme résulte presque dépourvu de corrélation avec l'intelligence tandis qu'il est fortement corrélé, au sens négatif, à la créativité, caractéristique des personnes dotées d'une mentalité ouverte.

Les personnes très dogmatiques peuvent exercer un charme charismatique justement à cause de l'intensité des certitudes qu'elles émettent et transmettent, de la force de leur être, de leur irrésistible autorité – traits très qualifiants, mais aussi très dangereux chez un leader « spirituel ». Par contre, quand il existe, le charisme des personnes à mentalité souple, ouvertes au doute, au nouveau, au divers, est essentiellement le fruit de leur créativité, de leur imagination et de leur capacité à

surprendre. Mais c'est un charisme qui n'offre rien à qui a besoin de stabilisation et recherche un guide qui la lui dispense.

Fonctions et stratagèmes des émotions

Les résultats en recherche neuropsychologique de ces dernières décennies portent à l'effondrement d'un paradigme. Il s'agit d'une conception de l'esprit humain que le sens commun et la pensée intellectuelle, juridique, philosophique, avaient consolidée au cours des siècles. Cette conception considérait l'esprit et ses processus volitifs, décisionnels, évaluatifs, etc. en tant qu'activités conscientes. En réalité, comme il a été exposé aux chapitres précédents, non seulement ces processus sont surtout de nature inconsciente, mais surviennent aussi de façon totalement inconsciente. Il a été démontré expérimentalement qu'émotions, pensées, décisions conscientes, évaluations ne précèdent pas, mais suivent dans le temps – donc dans le rapport de causalité aussi – les sensations corporelles et le démarrage des actions. Par exemple, une réponse motrice ne suit pas, mais « précède » l'émotion et la décision même de l'accomplir. Il est possible que, parfois, l'expression somatique des émotions « précède » le vécu interne de l'émotion elle-même : l'impulsion neuromotrice à faire une grimace se déclenche d'abord, et le dégoût exprimé par celle-ci s'éprouve ensuite.

Malgré cela, ces émotions « tardives » ne sont pas des épiphénomènes insignifiants, sans incidences, de processus neuronaux inconscients. Elles sont, au contraire, utiles pour nous comporter et nous orienter dans

le monde, dans la pluralité des choix, dans la prévision des événements et, surtout, pour anticiper et comprendre comment nous pourrions nous sentir, en bien ou en mal, après la réalisation de telle ou telle option comportementale, ou de telle chose, suggérée ou désirée.

Puisqu'elles nous aident à choisir entre plusieurs possibilités, en nous guidant à trouver celle qui, de manière stochastique, est la meilleure, les émotions sont heuristiques (du grec eurisko, je trouve). Bien plus, elles nous tirent hors de situations d'impasse motivationnelle, nous ramènent à l'action. En outre, du fait qu'elles sont exprimées, communiquées, perçues, elles ont une valeur et une fonction sociales. Mais les émotions peuvent aussi provoquer des interférences dysfonctionnelles avec les processus motivationnels, décisionnels, évaluatifs. Inutile de citer les formes évidentes d'interférences – émotions qui aveuglent, qui inhibent la concentration, qui démoralisent totalement, etc. Nous désirons par contre mentionner quelques aspects moins courants.

Avant tout, la charge émotionnelle de mots, d'expressions, d'images est contagieuse. C'est-à-dire qu'elle s'étend à d'autres mots, expressions, images, présentées (souvent à dessein) en association avec les premières, même si elles n'ont rien en commun.

Par exemple, une image ou la manchette d'un quotidien à propos des escroqueries des hommes politiques suscite des émotions fortes, qui s'étendent à des choses et des personnes qui accompagnent ces images ou ces manchettes. Quand des émotions fortes sont suscitées, comme par des nouvelles à scandale ou horripilantes, le cerveau est conditionné, ses filtres et ses penchants sont

modifiés, et tout autre input d'information est reçu et traité en conséquence. Souvent une forte émotion de dégoût, de haine, d'indignation, pousse le psychisme à chercher une cible, un coupable ; elle assaille pour être déchargée, ou tout au moins assignée à une cible. L'association suscitée est plus efficace, évidemment, si elle est répétée. K. Taylor commente un texte publicitaire rédigé par le British National Party contre les asylum seekers, les immigrés qui ont présenté une demande d'asile politique. Ce texte associe de façon très étudiée l'expression « demandeurs d'asile » à l'idée de saleté (« déchetterie », « nettoyer les rues », « travaux de propreté », « ordure ») en installant ainsi dans le champ sémantique de « demandeur d'asile » l'idée de crasse et de son destin de balayeur comme unique perspective professionnelle. Une telle communication établit des sentiments de mépris et de dégoût envers les immigrants, sentiments qui ne sont pas rattachés à des expériences empiriques, réelles, mais à des suggestions – qui, comme telles, résistent au démenti des faits. En outre le texte en question associe plusieurs fois les demandeurs d'asile à l'idée de fardeau économique pour la communauté britannique, de parasitisme, d'inutilité. Tout ceci converge avec la ligne sémantique précédente pour faire ressentir les demandeurs d'asile comme des déchets à jeter, par opposition aux bons Britanniques auxquels s'adresse le message, en renforçant ainsi le contraste de fait entre leur identité et leurs valeurs par rapport à celles des immigrés. Toutes ces convergences sémantiques et émotionnelles sont aptes à renforcer les cogwebs qui s'y rapportent dans l'esprit des sympathisants.

Une fois suscitée, une émotion intense demeure longtemps après la disparition de la situation ou de

l'image ou du discours qui l'a suscitée et colore les expériences suivantes. Si nous vivons une forte peur ou une violente querelle, l'émotion qui les a accompagnées persiste, nous irrite, interagit avec les circonstances successives que nous rencontrons et peut déformer les impacts que celles-ci ont sur nous, ou nous rendre aveugles vis-à-vis d'elles. Ce phénomène est aussi cause de la contagion impropre qui se présente conjointement, par effet de l'association fortuite ou intentionnelle d'un stimulus très émotigène avec un stimulus neutre. Nous verrons que quelque chose d'analogue, en plus énergique, se passe dans le processus de lavage du cerveau.

Du point de vue évolutif, les réponses émotionnelles se sont développées au cours de millénaires afin que l'homme soit dans les meilleures conditions possibles pour affronter les urgences environnementales et sociales, les dangers, les opportunités. Les systèmes de réaction, déjà décrits dans ce chapitre, restent cependant plus appropriés aux circonstances et à la vie d'antan, donc impropres aux exigences de la société contemporaine qui est caractérisée par de rares et brèves urgences physiques, par de fréquents – voire constants – pièges financiers, fiscaux, juridiques, hygiéniques (la pollution), et par un stress devenu modalité existentielle, structurale. Il est évident qu'un système prédisposé pour une gamme de réactions telles que fuir, attaquer, poursuivre, se cacher, s'évanouir, ne s'adapte pas aux exigences modernes. Ses réponses motrices et hormonales, la décharge d'adrénaline, la vasoconstriction périphérique, l'accélération de la fréquence cardiaque, la mobilisation des sucres, etc. peuvent entraver et faire empirer les choses. Devant la menace d'une perquisition fiscale de l'administration ou devant la croissance des taux d'intérêt,

ou encore face à une épreuve d'examen ou un procès pénal qui va durer plusieurs années, l'adrénaline ne sert à rien, l'emportement émotionnel ne vient pas en aide, il n'est pas bon que le corps se prépare à la fuite ou à l'attaque ou à l'évanouissement, car au contraire il faut de la froideur, de la lucidité, du détachement. Et pourtant, dans des cas pareils, nous avons presque toujours une ou plusieurs décharges d'adrénaline. Notre organisme se prépare à une réaction tout à fait impropre et contreproductive en contrecarrant l'organisation de réponses appropriées. Sans compter le stress chronique de la vie quotidienne. La crise émotionnelle a un effet tunnel sur l'esprit : elle simplifie le panorama percepteur et cognitif, elle fait prévaloir les réponses automatisées et irréfléchies, donc elle inhibe, appauvrit la capacité d'analyse rationnelle, d'articulation de la pensée. Bref, elle rend borné.

Notre défense contre le flot émotionnel, contre les interférences impropres des réponses programmées pour les défis environnementaux, se trouve justement dans les capacités dites « métacognitives », et surtout dans celles de l'introspection et de la maîtrise de soi.

Les fonctions métacognitives se regroupent d'ordinaire en trois branches (chacune d'entre elles ayant plusieurs niveaux que nous n'exposerons pas ici) :

introspection ou self-monitoring : capacité de reconnaître que les émotions, les pensées, etc. se trouvent « dans » l'esprit et non pas en dehors ; contrôle des processus cognitifs et émotionnels ; perception des impulsions, des désirs ; à un niveau plus évolué, perception des partis pris cognitifs et des pensées automatiques, souvent

dysfonctionnelles, qui perturbent l'action et la sensation ;

décentralisation : capacité d'assumer le point de vue d'autrui, de concevoir l'esprit de l'autre, une visuelle et une sensibilité différentes des nôtres, donc capacité d'observer de l'extérieur, en perspective, les relations entre soi et autrui et les relations interpersonnelles ; capacité de réfléchir sur ces relations plutôt que de les vivre seulement du dedans ;

maîtrise de soi : capacité d'influencer, de gérer, de canaliser les processus psychiques : de diriger l'attention, d'inhiber les émotions, d'entrer et de sortir des états d'âme et des identifications, d'éviter des tentations, d'exécuter des exercices de relaxation et de croissance psychique, de se libérer d'automatismes cognitifs, émotionnels et idéomoteurs, de se dérober aux interférences des réactions émotionnelles et hormonales.

Les capacités métacognitives et celles du cortex préfrontal varient beaucoup de personne à personne et se développent en les exerçant. Qui comprend l'importance de ces deux données devraient réfléchir sur l'utilité de les exercer également durant les loisirs.

Le déficit qualitatif ou quantitatif d'une ou de plusieurs fonctions cognitives (attention, concentration, mémoire, logique, abstraction, conceptualisation) ou métacognitives – déficit tout autre que rare – peut prédisposer à la sujétion, à l'escroquerie, à la manipulation, aux dépendances et aux affiliations morbides. Il peut aussi, s'il n'est ni corrigé ou rempli ou remplacé, évoluer en un caractère pathologique de personnalité. Par exemple, il peut rendre une personne incapable de se mouvoir en

société sans guide. Pour un bon approfondissement de cette branche fascinante de la psychologie, se reporter aux œuvres de Liotti, Carcione et autres, signalées en bibliographie.

Lorsque nous traiterons de la méthode shock-and-awe (choc et stupeur), nous expliquerons comment on produit et comment on exploite l'affaiblissement cognitif collectif pour réaliser des réformes socio-économiques et des formes de business hautement lucratives.

Bases scientifiques du « viol » de l'esprit

Il est notoire qu'il existe d'amples différences individuelles en matière de réactivité émotionnelle et de capacité de maîtrise de soi. Les gens se différencient beaucoup plus par les capacités et la structure de leur esprit que par celles de leur corps. Ces capacités de l'esprit sont dues en partie à des facteurs génétiques (dont dépend par exemple la quantité de neuromédiateurs produits, comme la sérotonine, retenue médiateur des émotions) et en partie à l'histoire de l'individu (c'est-à-dire du divisé).

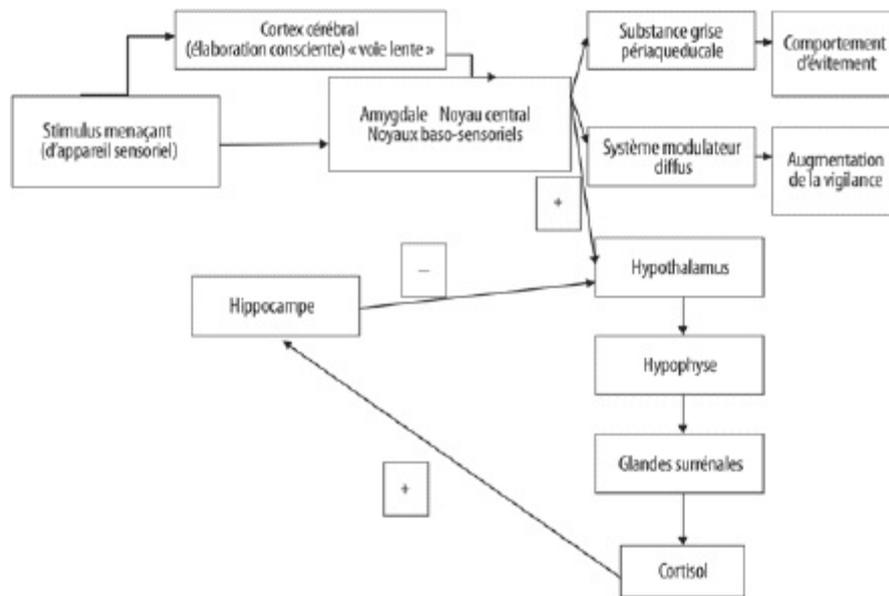
Dès la période intra-utérine, l'organisme interagit aussi génétiquement avec l'environnement. On sait que des expériences traumatiques très intenses ou de longue durée – surtout durant la grossesse (période où elles sont transmises directement au fœtus par l'environnement comme par la femme enceinte) et l'enfance, en provoquant une sécrétion excessive et prolongée de cortisol (substance qui inhibe la génération de nouveaux neurones) de la part de l'amygdale – peuvent créer divers dérèglements : endommager fonctionnellement et anatomiquement l'hippocampe (structure fondamentale de

la mémorisation) et l'interaction modulatrice et régulatrice entre le cortex préfrontal (siège de la conscience) et le circuit limbique ; instaurer un niveau de cortisol chroniquement excessif ; augmenter la propension à une sécrétion de cortisol dans de futures situations de stress ; augmenter la sensibilité du cerveau au cortisol ; élever anormalement la réaction émotionnelle aux stimuli ; réduire la capacité d'apprentissage et de conception ; produire des flash-backs de l'événement traumatique qui se trouve comme enkysté dans une mémoire non élaborée (car l'expérience a été reçue lors d'une situation de capacité d'élaboration réduite et altérée), non complétée et déstructurante pour le soi.

En somme, dans ces cas-là, le cerveau résulte affecté de graves TPTS (troubles post-traumatiques de stress), à nouveau « taré » par un traumatisme excessif ou prolongé de façon telle que le sujet pourra avoir, même pour toute sa vie, un niveau exagéré d'anxiété et de réactivité, qui endommage considérablement sa capacité d'adaptation, de réaction, de relation. Il sera donc, sous de nombreux aspects, plus facile à dominer et plus dépendant.

Pour qui désire approfondir les processus neurophysiologiques, nous spécifions que, chez l'adulte comme chez l'enfant, le mécanisme du stress fonctionne de la façon suivante (cf. le schéma). Les stimuli sensoriels menaçants parcourent deux voies : une voie directe et rapide, qui conduit tout droit au thalamus, et une voie indirecte, lente, qui passe par le cortex préfrontal où ils sont organisés, puis consciemment élaborés et finalement introduits dans le système limbique. Les stimuli sensoriels en provenance du thalamus (voie sensorielle ascendante) ou les inputs en provenance du cortex cérébral (voies

descendantes) rejoignent les noyaux basolatéraux de l'amygdale où ils sont intégrés et transmis au noyau central de cette structure. C'est là que se forme la **réponse de stress**, à travers l'activation de l'hippocampe dont les neurones neurosécréteurs parvocellulaires en phase active produisent l'hormone CRH. Cette hormone peptidique provoque rapidement une libération d'ACTH (adrénocorticotropine) de la part de la proche hypophyse antérieure, ce qui a pour résultat de stimuler des glandes corticosurrénales (grâce au flux hématique général), ce qui entraîne alors une libération de cortisol. Cette hormone stéroïde « antistress » passe facilement la barrière hémato-encéphalique grâce au flux hématique, se lie aux récepteurs du cytoplasme de nombreux neurones (cela s'accompagnant de diverses actions à plusieurs niveaux sur le cerveau), les active, et engendre des phénomènes de transcription génique dans le corps cellulaire neuronale avec production de synthèse protéique. Le cortisol optimise immédiatement la capacité du cerveau pour affronter le stress, toutefois **en situations de stress chronique**, vraisemblablement à travers un excès de calcium arrivant par les canaux ioniques de la membrane neuronale, il provoque **des effets toxiques** pouvant aller jusqu'à la mort neuronale.



Ceci est particulièrement important en ce qui concerne l'**hippocampe**, riche de récepteurs glucocorticoïdes qui répondent au cortisol. Cette importante structure de fixation des traces mnésiques (mémoire à court terme comme mémoire à long terme) est en effet également dévouée à la régulation de la production de cortisol de la part de la glande surrénale (avec un effet de feedback négatif, indiqués sur la figure ci-dessus par le signe « - » : c'est-à-dire qu'une fois relevés des niveaux élevés de cortisol, elle envoie un signal d'arrêt). Si les niveaux de cortisol restent longtemps ou chroniquement élevés, ce mécanisme délicat **peut porter de nombreux neurones de l'hippocampe à la mort** (dans le trouble de stress post-traumatique, on observe en effet une diminution du volume de l'hippocampe). L'endommagement anatomofonctionnel de l'hippocampe peut empêcher à ce mécanisme d'exercer sa fonction régulatrice et modératrice du taux de cortisol en agissant sur les glandes surrénales. Il s'ensuit un cercle vicieux d'autoconservation du stress qui devient chronique. En outre, le dommage à l'hippocampe compromet la capacité d'apprentissage et de mémorisation qu'on relève également dans le

syndrome de stress post-traumatique. La capacité du sujet d'évaluer le degré de dangerosité réelle des situations perçues reste également compromise : la réaction d'anxiété et de stress devient donc rigide, non modulée.

Ce qui vient d'être dit prendra tout son sens lorsque nous examinerons les effets des chocs de guerre et ceux des traumatismes liés à la sujétion, l'emprisonnement et la torture pour vaincre les résistances psychiques et réaliser le soi-disant lavage du cerveau. Effets de techniques de « viol de l'esprit », pour les définir comme le docteur Joost Meerloo dont nous ferons bientôt connaissance.

Sur cette base, les experts en lavage de cerveaux exploitent, en association avec commotion et stress, une autre ressource : la fatigue et la conséquente désactivation des centres préfrontaux de la conscience et de l'analyse critique. Outre sa fonction critique, l'écorce préfrontale sert à reconnaître, analyser, évaluer, apprendre, assimiler le nouveau, à acquérir de nouvelles capacités. Donc, quiconque veut manipuler une personne, que ce soit pour la pousser à acheter quelque chose ou pour plier sa résistance à une action de persuasion forcée comme le lavage du cerveau, a tout intérêt à créer – à travers l'administration de nombreux stimuli nouveaux et intéressants – une situation où son cortex préfrontal va beaucoup travailler et se fatiguer, pour la submerger ensuite sous une masse de données ou de dogmes ou de slogans ou d'arguments, telle que celle-ci, désormais exténuée, ne va plus réussir à analyser, à disséquer. Une fois que le cortex préfrontal est fatigué, la conduite du cerveau revient aux circuits limbiques, plus primitifs et émotifs, donc plus influençables et sans défense.

La forte capacité du cortex préfrontal ne dépend pas que du facteur génétique, de l'exercice de son activité, mais aussi de substances toxiques exogènes et endogènes qui peuvent l'endommager : drogues, alcool, privation de sommeil, émotions de montagnes russes, stress chronique, un régime riche en graisses animales. Tout ceci peut rendre le cortex préfrontal plus vulnérable aux manipulations et à la fascination du premier leader charismatique qui passe. Des facteurs semblables expliquent, selon la Taylor, « pourquoi tant de jeunes entrent dans une secte, contractent des obsessions pour certaines modes ou certaines célébrités et se cramponnent à des modèles de rôle souvent inopportuns »

84

En accordant aux gens la liberté de mener une vie déréglée, on peut annuler leur liberté plus facilement et plus profondément qu'il n'aurait été possible sans cette concession. Platon avait déjà exprimé ce concept.

Chacun de nous peut être son propre jardinier ou laisser son jardin inculte ou encore arriver au terme de sa vie sans jamais se réveiller et prendre conscience d'avoir cette possibilité. Ce qui est certain, c'est qu'un jardin bien entretenu résiste mieux qu'un jardin inculte à une tentative d'invasion de la part d'un autre jardinier, tandis que celui du jardinier endormi n'offre aucune résistance. Une défense efficace se base avant tout sur la conscience que nous pouvons être influencés, que notre psychisme ressemble davantage à un grumeau d'argile, malléable et opaque, qu'à un cristal dur et transparent.

Un cerveau dont on exerce bien les régions préfrontales, dont les cogwebs sont plus variés, plus nombreux et

construisent des parcours alternatifs, multiples, est un cerveau capable de juger, d'ordonner et d'analyser davantage de stimuli, davantage de nouvelles informations, davantage de stress ; il est capable de mieux reconnaître les attaques manipulatrices quand elles surviennent et peut leur faire front plus efficacement.

La variété d'expériences, d'évènements, de relations, de points de vue, est fondamentale pour structurer un tel cerveau. Un encéphale plus jeune, plus inexpérimenté, moins cultivé, qui s'exerce peu et se laisse plutôt guider, est plus facile à conditionner. Dirigé par le stimulus, il est moins capable de l'évaluer, de l'amortir, de se positionner librement par rapport à lui. En revanche, des sujets caractérisés par une rigidité fanatique, avec peu de cogwebs, mais forts et rigides, et donc peu d'idées, mais claires, peuvent résister au conditionnement jusqu'à un certain point.

Parfois, des sujets soumis au lavage du cerveau recourent à l'activation de cogwebs religieux, mystiques, sacrificiels, pour résister aux violences qu'ils subissent ; ce sont des idéaux qui soutiennent dans les épreuves les plus dures surtout parce qu'ils sont – comme nous l'avons expliqué –, de par leur nature, peu influençables par les circonstances objectives et qu'ils résistent pratiquement à toutes les violences.

À toutes les violences, mais pas aux tendresses !

Voilà pourquoi, explique K. Taylor⁸⁵, une technique efficace pour rompre la résistance morale d'une personne consiste à alterner la brutalité avec des soins affectueux. Elle rapporte le cas d'un prisonnier américain de la guerre

contre la Corée qui fut « conquis » mentalement par ses bourreaux chinois de la manière suivante : ils le torturaient jusqu'à ce qu'il atteigne un état proche de la mort, pour le soigner ensuite avec empressement jusqu'à ce qu'il se porte bien, qu'il se sente protégé, et ils répétaient nombre de fois ce cycle torture/soins. À la fin, ce prisonnier a éprouvé une sincère gratitude envers ses gardiens de prison. Quelque chose de semblable s'est passé pour Sergio, nous semble-t-il, au terme de son instruction militaire, mais nous nous en occuperons plus loin.

Une autre technique « douce » en matière de conquête séduisante consiste à introduire chez le sujet à manipuler la conviction que sa liberté est en danger et qu'il doit prendre des décisions pour la sauvegarder – décisions que le manipulateur évidemment lui fait trouver toutes prêtes. Ainsi, comme nous avons déjà dit, sous le prétexte d'une menace terroriste contre leur liberté, l'establishment américain a fait accepter aux Américains, sinon désirer, d'importantes réductions de leurs libertés fondamentales, de leurs droits civils. Il est aussi possible de conquérir la confiance d'une personne ou d'une population pour la conduire là où l'on veut, en flattant son désir de grande liberté ou même de transgression, en l'invitant à en prendre toujours davantage, à prétendre comme un droit d'être reçu à un examen sans apprendre, d'être payé sans travailler, d'avoir le droit de se droguer. Comme dit le proverbe italien *Dagli corda finché si impicchi* (« Donne-lui de la corde jusqu'à ce qu'il se pende »).

« Tu es en train de te contenter ? Mais passe donc aux Poêlées Findus ! » exhorte la publicité à la télé pendant que nous écrivons ; « Tu acceptes de limiter tes aspirations à bien manger ? Quelle sottise d'accepter

quand tu peux les satisfaire en te libérant, en passant aux plats cuisinés surgelés Findus ». Évidemment, le message publicitaire n'entend pas accroître la liberté dont jouissent ses destinataires, mais au contraire la réduire, la suspendre en les poussant à acheter tel ou tel produit. Faire croire à une personne que la décision doit être sienne, qu'elle lui appartient, est une astuce efficace pour la préparer à décider ce qu'on veut qu'elle décide. « Souvent le degré avec lequel on clame la liberté est égal à celui de sa suppression » commente K. Taylor, en observant que dans notre monde, malgré l'énorme variété de canaux d'informations auxquels nous pouvons accéder pour apprendre des nouvelles, les sources sont toujours les mêmes et entre les mains d'un petit nombre de personnes – et qu'ainsi nous ne lisons que des commentaires à tendances diverses, des variations sur un même thème. À notre avis, ceci n'est pas tout à fait exact, parce qu'il y a des sources authentiquement indépendantes, bien que rares en comparaison.

Propagande et marketing : électeurs et consommateurs

Manipulation cognitive : SIP, TFR, INPS

Le parcours de ce livre ira, autant que possible, crescendo, en partant des formes de manipulation les plus douces pour finir par les plus dures. Nous commencerons donc par traiter des manipulations de type cognitif, linguistique, pour passer aux méthodes qui agissent sur la sphère émotionnelle et identitaire en exploitant le sentiment de culpabilité. Puis nous passerons à la sujétion exercée à travers des moyens psychiques ou psychophysiques et sociaux : hypnoses légères, coercitions, privations, violences, tortures. Nous examinerons aussi, pour autant que le secret militaire puisse nous le permettre, les méthodes les plus invasives et pénétrantes, à partir de l'utilisation de drogues, d'ondes sonores, d'ondes électromagnétiques, d'implants cérébraux.

Si vous n'avez pas encore assimilé la réalité de fond, l'idée que la manipulation mentale n'a pas pour objectif de s'amuser avec l'esprit des individus, mais de maximiser pouvoir et profit, parler de SIP, TFR et INPS va vous étonner, pourtant c'est parler d'argent.

Comme il est matériellement impossible de passer en revue de manière analytique les innombrables

stratagèmes de la communication manipulatrice, les trois cas qui suivent permettent d'appréhender en profondeur ses principaux mécanismes.

Le premier gouvernement de centre-gauche, présidé par Aldo Moro, acheta en effet pour 10 000 milliards de liras, l'équivalent aujourd'hui de 100 000 euros – argent des contribuables –, les installations hydroélectriques de la Société hydroélectrique piémontaise SPA (la SIP) au moment où les concessions domaniales de son activité, sur lesquelles se basait la valeur des actions, allaient expirer, et qu'il suffisait d'attendre leur échéance pour éviter la liquidation de la société. Il faut savoir que la fonction réelle, et évidemment non déclarée, de l'État consiste à transvaser continuellement la richesse des poches de la population dans celles de ses propriétaires. Cette fois-là, le transvasement fut couvert par une mystification sociale : l'État déclara emphatiquement et pudiquement qu'il fallait nationaliser la SIP afin que le réseau électrique s'étende à tous les usagers, même dans les campagnes ou les montagnes les plus reculées, compte tenu que leur électrification ne pouvait rentrer dans les intérêts de la logique entrepreneuriale d'un gestionnaire privé. Ce fut une opération démocratique, visant le bien populaire. Aucune formation politique ne s'y opposa, aucun leader politique n'avait intérêt à mettre à nu un tel mécanisme, fondamental pour l'État et dont les hommes politiques sont les premiers bénéficiaires.

L'État, à travers l'ENEL, apporta en effet l'électricité à tout le monde, mais à un coût énorme pour la société civile et avec un profit tout aussi énorme pour les adjudicataires des travaux et pour les capitalistes financiers, vu l'endettement public contracté pour cet achat

inutile des actions SIP. À cette dépense, s'est par la suite ajouté le fait que l'énergie électrique en Italie a fini par coûter à l'utilisateur plus qu'en tout autre pays européen. En outre, en accordant à l'ENEL le monopole juridique de la production électrique, on a enrayé toute forme d'autoproduction, ce qui est un acte despotique et antisocial. Parallèlement, la SIP, donc la société hydroélectrique piémontaise, se renommait SIPTEL, se convertissait en société de téléphonie, finançait (avec cet argent public) le développement d'une technologie dont elle avait besoin, achetait diverses entreprises téléphoniques locales, en finissant ainsi par construire un monopole (grâce auquel aujourd'hui encore les Italiens s'offrent les tarifs téléphoniques les plus élevés d'Europe) qui enrichit les amis actionnaires et les subventionnaires des hommes politiques. En même temps, ce déboursement inutile privait l'État de la somme nécessaire à financer le développement technologique du secteur public. Tout ceci montre concrètement que la justification éthique et politique, accolée (peut-être en toute bonne foi) à cette opération d'achat de la société SIP, masquait une intention et un intérêt exactement à l'opposé de ceux officiellement déclarés. L'icône hagiographique d'Aldo Moro, désormais institutionnalisée, subit une profonde démythification par la connaissance de ces réalités.

Maintenant, venons-en au « traitement de fin de fonction »⁸⁶ (TFR). Il faut d'abord préciser que le TFR est un prêt qu'une loi de 1982 impose inconstitutionnellement au salarié en service en faveur de son employeur : sur chaque bulletin de paye, l'employeur retient une somme à son employé qu'il peut utiliser dans la gestion de son entreprise. Durant la relation salariale, l'employé est le créancier de l'employeur. Quand cette relation arrive à son

terme, l'employeur rembourse à son employé ce prêt forcé, majoré des intérêts, c'est ce qu'on appelle le « traitement de fin de fonction ». Si l'employeur est dans l'impossibilité de le verser, c'est l'État qui paye. Récemment, de nombreux salariés ont dû choisir entre laisser leur crédit à l'entreprise, à leur employeur, ou le transférer à des fonds de retraite gérés par des banques et des assurances conjointement à des syndicalistes.

Dans son n° 12 de 2007, la rédaction du magazine Il Consapevole rapporte le résultat de l'une de ses enquêtes informelles : aucun des travailleurs interpellés n'était au courant de cette possibilité de choix à propos du TFR. Presque tous pensaient que son transfert à des fonds de pension était obligatoire. Il Consapevole se demande comment cette conviction erronée a bien pu se répandre et il découvre que les banques et les sociétés d'assurances sont intéressées à acquérir la gestion de ces grosses sommes, et que pour y parvenir elles ont réalisé de vigoureuses et d'insistantes campagnes publicitaires en faveur de cette option, afin que le TFR soit destiné aux fonds dont elles ont la gestion.

L'information publique, gouvernementale, n'a pas contrebalancé cette campagne de persuasion par des communications complètes, objectives et équilibrées.

Le site web ministériel <http://www.tfr.gov.it/tfr/> a au contraire mis en œuvre des stratagèmes manipulateurs pour pousser les travailleurs à opter pour les fonds de gestion. Sur ce site, nous avons trouvé, fin 2007, ce passage fondamental : « Les prestations de vieillesse concernant en particulier les salariés entrés dans le monde du travail après le 1^{er} janvier 1996 ou avec peu

d'années de service à cette date, seront inférieures de [sic] à celles des régimes précédents. Pour garantir à tous les travailleurs la possibilité de garder leur même niveau de vie durant leur retraite, la réforme a prévu des systèmes de retraites complémentaires auxquels ils pourront adhérer. L'adhésion à la retraite complémentaire, bien que n'étant pas obligatoire, est donc une opportunité intéressante pour garantir aux retraités de demain un revenu d'un montant équivalent. »

La manipulation est la suivante :

tout d'abord, on allègue une raison pour alerter les intéressés : on les avertit que leur retraite va baisser ;

pour parer à ce danger, on leur propose une « garantie » : « ... garantir aux travailleurs la possibilité de garder le même niveau de vie après leur mise à la retraite », s'ils adhèrent aux systèmes de retraite complémentaire (plan de retraite provisionné). Qu'il s'agisse d'une véritable garantie est confirmé peu après : « ... garantir aux retraités de demain un revenu de montant approprié » ;

le gouvernement ment en utilisant le verbe « garantir » : en effet, placer le TFR dans la retraite complémentaire, c'est-à-dire dans les plans provisionnés, ne peut rien garantir étant donné que ces plans investissent en Bourse où le travailleur pourrait ne rien gagner du tout, ou même perdre son capital puisqu'il s'agit d'investissements boursiers ; tandis que le TFR laissé auprès de l'employeur est sûr, parce que c'est un crédit majoré d'un intérêt, garanti par l'État (à la mi-novembre 2008, les investissements dans les fonds de retraites ont subi une dévalorisation d'environ 8 %).

Dans sa campagne d'information, le gouvernement, en effet, n'a pas donné aux employés cet important renseignement : que ces plans de retraite approvisionnés investissent en Bourse.

Tout comme il ne les a pas informés que, s'ils choisissent de laisser le TFR à l'entreprise, ils peuvent toujours changer d'idée et décider plus tard de le transférer à un fonds de pension, tandis qu'au contraire, une fois le TFR placé dans un fonds de pension, il ne leur est plus possible de le retirer.

Enfin, le gouvernement n'a pas expliqué non plus aux salariés, qu'une fois leur TFR et leurs espoirs de retraite complémentaire investis dans le marché financier (c'est-à-dire en actions et en obligations), un conflit d'intérêt tel à se retourner contre eux peut survenir, et que du point de vue syndical, ils peuvent avoir les mains liées. En effet, déjà dans d'autres pays où les employés ont investi pour leur retraite dans des fonds semblables, et qui ont par la suite formulé de fortes revendications syndicales, il a été constaté que celles-ci influent sur les cours de la Bourse. Et qu'en conséquence fonds et retraites peuvent s'envoler.

Bien. Nous venons de voir comment le gouvernement aide banques et compagnies d'assurances à obtenir en gestion les TFR des salariés. Il reste à clarifier la raison pour laquelle il agit de la sorte. Elle est simple : l'État italien, très endetté, est conditionné par le système bancaire ; celui-ci avait placé ses représentants et ses fiduciaires à la conduite du gouvernement (Prodi, Padoa Schioppa, Visco) ; et les hauts responsables syndicaux qui participent à la gestion des fonds étaient parmi les principaux partisans de ce gouvernement. Nous retrouvons

également ces hauts dirigeants syndicaux à la direction de l'INPS, l'équivalent de la sécurité sociale, qui est non seulement l'unique associé public de la Banque d'Italie (où s'accomplissent des opérations financières « secrètes » d'un très grand intérêt qui ont fait l'objet de recherches exposées dans Euroschiavi⁸⁷), mais gère aussi la somme énorme des contributions de millions de travailleurs.

Par ailleurs, l'INPS est l'organisme qui verse les indemnités d'accompagnement aux ayants droit. Il s'agit de quelque 400 euros par mois qui reviennent aux invalides dans l'incapacité d'accomplir les tâches quotidiennes comme s'habiller, se laver, cuisiner, manger, faire les courses, etc. ; l'évaluation des capacités physiques se base sur l'échelle de Barthel – information tenue secrète aux intéressés, autrement il serait trop facile d'obtenir l'indemnité. Pour y avoir droit, il faut totaliser au minimum 60 points sur les 100 de cette échelle, dont les modalités d'évaluation sont également réservées.

Comment devrait fonctionner la filière pour qu'un ayant droit puisse obtenir l'indemnité d'accompagnement ? Normalement, l'adulte handicapé devrait présenter une demande d'allocation en joignant la documentation médicale requise. L'organisme public devrait recueillir la demande et faire examiner l'invalidé par une commission médicale pour vérifier le bien-fondé de celle-ci. Si oui, il devrait communiquer à la personne handicapée que sa demande a été favorablement accueillie et lui verser le montant correspondant. Si non, il devrait lui communiquer que sa demande a été rejetée car non fondée et que s'il veut contester ce refus, il peut faire recours et saisir le tribunal, section du travail, dans les 180 jours qui suivent la réception de la réponse.

Comment fonctionnent les choses en réalité ?

Le citoyen se présente à l'ASL⁸⁸ et déclare vouloir présenter une demande d'allocation pour adulte handicapé. L'employé lui donne un formulaire à remplir – attention, non pas pour l'indemnité d'accompagnement, mais pour passer une visite médicale afin de vérifier son invalidité ! Ainsi, la personne handicapée a la fausse conviction d'avoir présenté sa demande d'indemnité. La commission l'examine, puis fait notifier à son domicile un formulaire où il est plus ou moins déclaré ce qui suit :

« La commission médicale de la Région Lombardie – ASL de Mantoue, réunie en séance du 04.05.05 a constaté un taux d'invalidité de 100 % (difficultés graves) définissant le demandeur invalide de plus de soixante-cinq ans avec incapacité permanente à effectuer les devoirs et les fonctions propres à cet âge (art. 6. 5 décret législatif du 23.11.88 n° 509 ; et art. 5, alinéa 7, du décret législatif n° 124 du 29.04.98 – circulaire n° 643 du 27.07.88 du ministère de la Santé). »

En particulier, la commission a donc formulé son diagnostic : elle reconnaît un taux d'invalidité de 100 %. Elle conclut sa décision avec cette phrase : « La présente évaluation ne constitue aucun droit à l'obtention de bénéfices économiques. » Et elle avertit, au bas de la page, qu'un recours en justice est possible dans les six mois à dater de la réception de cette notification.

Cet acte est donc agencé de manière telle à induire la personne handicapée en erreur, une autre, à lui confondre les idées afin que, ne sachant plus que faire, elle renonce à réclamer l'indemnité qui lui revient de droit : voilà

comment l'INPS réussit à économiser.

En effet, l'invalidé, convaincu d'avoir présenté une demande d'allocation croit donc que cet acte en est la réponse. Il ne réussit pas à en interpréter le sens. D'un côté, l'évaluation médicale lui est totalement favorable, de l'autre elle lui nie l'indemnité. Alors, pense-t-il, ma demande a été rejetée. Puis il voit qu'il peut faire recours et saisir la justice. Faire recours ? Mais qu'est-ce qu'il peut contester étant donné que l'invalidité lui est reconnue, que la commission médicale lui a été favorable ? Quelques invalides supposent en revanche que la décision médicale favorable implique automatiquement l'obtention de l'indemnité qu'ils croient avoir demandée et attendent un chèque qui n'arrivera jamais. D'autres s'adressent à une section syndicale où l'on raconte habituellement qu'il n'y a rien à faire – l'INPS aussi est géré par des syndicalistes.

Que s'est-il passé, en réalité, du point de vue du droit ?
Il s'est passé :

que l'invalidé, dupé par l'administration, a présenté sans s'en rendre compte une demande de visite médicale et non pas d'allocation ;

qu'il a été examiné et a reçu une décision médicale, et non pas une réponse à son illusoire demande d'indemnité ;

que le jugement médical n'ouvre pas un droit à l'indemnité ;

que le jugement médical lui est favorable, et qu'il ne peut donc être contesté ;

que la personne handicapée doit par contre demander (parce qu'elle n'a pu le faire jusque là) à l'INPS une allocation pour adulte handicapé en adressant une demande formelle et en joignant à celle-ci la copie de la décision médicale ;

que, si l'INPS n'y pourvoit pas, la personne handicapée doit charger un avocat, indépendant de l'INPS et des syndicats, de saisir la justice contre l'INPS pour revendiquer son droit et condamner l'INPS à l'obligation du versement de l'indemnité ainsi qu'au remboursement des frais de l'instance ;

que la procédure de recours, n'étant pas entamée contre une décision sanitaire mais contre un non-versement d'indemnité, n'est pas sujette à une expiration d'un délai de 180 jours comme il est indiqué dans la décision de la commission médicale.

La personne handicapée ne peut comprendre le stratagème dont elle est victime, car à aucun moment le fait que l'administration de son organisme sanitaire veuille la duper peut lui venir à l'esprit. Et pourtant, c'est une réalité.

À ce sujet, voici le cas de M^{me} Carla Bianchi – nom d'emprunt – qui s'adressa à moi en 2005. Quelques mois plus tôt, elle avait reçu la notification d'une décision de la commission médicale qui était positive, mais l'INPS, quoique sollicitée, ne lui versait pas l'indemnité. Je fis alors recours au tribunal compétent, section du travail, pour demander la condamnation de l'organisme de compétence et le contraindre à payer à ma cliente l'indemnité qui lui revenait de droit tout en expliquant que

le délai des six mois indiqué sur la notification reçue n'avait rien à voir avec le recours présenté puisque celui-ci n'était pas contre cette décision mais contre le non-paiement de l'indemnité. Le juge rejeta mon recours le déclarant tardif, n'ayant pas été présenté dans les délais prescrits de 180 jours. Il n'exprima aucune considération à l'égard de l'objet du recours contre l'INPS ; c'était comme s'il n'avait rien lu de mes écrits.

Je fis appel en objectant le vice de forme de la sentence pour absence de motivation, l'inapplicabilité du délai, et enfin la duperie inhérente des formulaires et de la démarche bureaucratique de l'INPS. La Cour d'appel a compris dès la première audience l'imbroglio et l'erreur du juge, elle a recommandé l'usage de formulaires plus clairs et a demandé que ma cliente soit soumise à une expertise médicale. Le résultat de celle-ci a confirmé sa grave invalidité. La Cour a donc accueilli l'appel et condamné l'INPS à payer l'allocation à ma cliente.

Pour qui désire approfondir le sujet, je reproduis ici l'acte d'appel où j'analyse de façon approfondie la duperie en question, dont même le juge ne s'était pas rendu compte.

À LA COUR D'APPEL DE BRESCIA

Section du travail – Acte d'appel contre la sentence 201 du 08/11-05/12/06 du tribunal de Mantoue rejetant le recours en matière de sécurité sociale concernant l'indemnité d'accompagnement de Bianchi Carla contre INPS et ministère de l'Économie et des Finances. BIANCHI Carla, née à CÔME le 28.09.24, résidant via Torino 58 à Mantoue, assistée de maître Marco Della Luna qui la

représente, attendu que par recours déposé le 10.03.06 M^{me} Bianchi Carla exposait : « Le 08.02.05, l'appelante souffrant de troubles multiples – cognitifs, neurologiques, moteurs, cardiologiques, squelettiques – remplissait le formulaire, expressément et spécifiquement mis à sa disposition par l'ASL de Mantoue, donc remis à celle-ci et successivement accepté, demanda la vérification du bien fondé de son taux d'invalidité afin de percevoir le versement des frais concernant son besoin d'accompagnement. L'appelante se soumit aux visites médicales requises. Comme il résulte d'un acte non daté, notifié par voie postale le 27.06.05, la commission médicale de la Région Lombardie (ASL de Mantoue), dans sa séance du 04.05.05, a constaté un taux d'invalidité de 100 %, de graves incapacités, définissant la requérante une « personne handicapée de plus de soixante-cinq ans, avec incapacité permanente d'effectuer les devoirs et les fonctions propres à cet âge », (art. 6. 5. décret législatif n° 509 du 23.11.88 ; et art. 5, alinéa 7, décret législatif n° 124 du 29.04.98 – circulaire n° 643 du 27.07.88 du ministère de la Santé) ». Suivent la formulation du diagnostic, la phrase conclusive et l'avertissement au bas de la page. À ce jour, aucune allocation n'a été versée, à laquelle a pourtant droit la requérante, laquelle souffre de troubles et d'incapacités qui la privent de son autonomie dans les actes essentiels de la vie quotidienne (tels qu'éliminer, se déplacer, se lever) et a, pour ce faire, besoin d'une assistance assidue, qu'elle reçoit effectivement 24 heures sur 24 par une auxiliaire de vie.

Ainsi qu'elle est rédigée, la réponse notifiée par l'ASL présente un caractère ambigu voulu, la procédure administrative n'étant pas claire. Elle ne précise pas quel autre sujet doit ou peut intervenir, si l'examen médical est

une condition suffisante pour l'obtention de l'aide ou si d'autres démarches sont nécessaires, et n'indique pas non plus de façon appropriée et précise quel est le juge compétent pour saisir l'affaire.

Ceci dit, la requérante introduisait une instance près le tribunal de Mantoue, section du travail, en composition monocratique, afin que soit fixée par décret l'audience de discussion avec comparution de l'INPS, siège de Mantoue, en la personne de son représentant légal, et le ministère de l'Économie, en la personne du ministre ; ainsi que tout autre litisconsort, présent ou futur, nécessaire ou passivement légitimé ; et qu'au résultat de la procédure soient accueillies les demandes suivantes :

vis-à-vis des organismes convenus ou de la partie considérée passivement légitimée, même si contumaces ;

contrariis rejectis, avec dépens, étant établi que la requérante souffre de troubles et des incapacités fonctionnelles décrites en recours ;

que celle-ci nécessite d'une assistance permanente ;

déclarer le droit de la requérante à l'indemnité d'accompagnement à partir du premier jour du mois suivant la présentation de sa demande, ou de toute autre date jugée congruente, en condamnant la partie convenue à l'affectation de l'indemnité en question.

Remboursement des dépens. Par voie d'instruction demande : produire toute la documentation médicale et administrative.

Sentence

La juridiction de renvoi a retenu l'exposant échoué en relation à l'art. 42, alinéa 3, décret législatif 269/03, lequel dispose que la demande judiciaire doit être déposée dans les six mois suivant la réception de la communication de la décision administrative. Le résultat de la visite ayant été communiqué le 27.06.05 et le recours déposé le 10.03.06, la requérante est déclarée déchue du droit de recours selon la juridiction de renvoi.

Motifs d'appel

1 - APPLICATION ERRONÉE DE L'ART. 42, alinéa 3, décret législatif 269/03. L'EXAMEN DE LA COMMISSION MÉDICALE N'EST PAS UNE DISPOSITION ; L'OBJET D'OPPOSITION AU JUGEMENT NE CONCERNE PAS L'ACTE DE LA COMMISSION MÉDICALE ; IL N'Y A DONC PAS DE DÉCHÉANCE.

Le terme, à l'article cité, n'exprimant par ailleurs pas de façon explicite la déchéance, s'applique bien évidemment à l'opposition de la « disposition administrative ».

Toutefois, le juge ne s'est pas posé les trois questions fondamentales et préliminaires, bien que suggérées dans l'introduction du recours :

- le résultat de la visite médicale est-il une disposition administrative ?
- si oui, cette disposition administrative répond-elle à l'art. 42, alinéa 3 ?

– enfin, le résultat de la visite médicale est-il l'objet de l'opposition judiciaire ?

La réponse est non aux trois questions.

1-A – LA VÉRIFICATION DE LA COMMISSION MÉDICALE N'EST PAS UNE DISPOSITION. Le résultat de la visite médicale est un examen clinique, ce qui n'est pas une disposition administrative, mais un acte qui ne prend aucune sorte de mesure et qui n'entre dans aucune procédure, le fondement d'une décision d'acceptation ou de refus. L'objet de la demande administrative étant une indemnité d'accompagnement, la décision la concernant est nécessairement un acte qui l'accueille ou la rejette, ou bien un acte dont le contenu est dispositif et volitif, ce qui ne résulte pas dans la décision médicale. Le résultat de celle-ci, par communication du 27.06.05 n'est pas un acte dispositif, **il ne déclare pas non plus l'existence ou l'absence de fondements cliniques se rapportant à l'acceptation de la demande.** L'acte se termine par la phrase : « La présente évaluation ne constitue aucun droit à l'obtention de bénéfices économiques. »

La commission médicale n'a pas, du reste, d'autres fonctions ou pouvoirs si ce n'est l'examen de l'état de santé de l'intéressé du point de vue de l'autonomie à l'exercice de ses activités quotidiennes.

1-B – L'OBJET DE L'OPPOSITION JUDICIAIRE N'EST PAS ET NE POUVAIT ÊTRE L'EXAMEN DE LA COMMISSION MÉDICALE. L'objectif du recours rien ne demande ni ne conteste à l'égard de l'examen médical communiqué – lequel du reste est favorable puisqu'il reconnaît, chez un invalide âgé de plus de soixante-cinq

ans, l'existence d'un taux d'incapacité à exercer les activités de cet âge de l'ordre de 100 % ; et parce qu'il répond « OUI » aux deux questions à propos de l'existence des conditions se rapportant à l'art. 42, alinéa 3. Il reconnaît l'invalidité de 100 %. La consultation même d'un expert était donc superflue.

La requête judiciaire vise la condamnation à verser les frais du besoin d'accompagnement. En effet, la situation telle qu'elle se présentait n'était pas celle où une commission médicale niait le bien-fondé d'accorder un besoin d'accompagnement ; n'ayant pas à accueillir de demande de ce besoin, l'INPS n'avait donc pas à pourvoir au versement de l'indemnité ; la commission médicale en avait seulement vérifié la condition de base. Il n'en reste pas moins que l'INPS a omis d'accueillir la demande de tel besoin et n'a rien versé. Voilà, en réalité, les dispositions de l'art. 42, alinéa 3 ne se sont jamais avérées ! Du reste, si la requérante avait saisi la décision des médecins, qu'aurait-elle pu réclamer ? Rien, elle n'avait donc pas intérêt à agir. Et contre qui se retourner en matière médicale, sinon contre l'ASL et la Région Lombardie ou le ministère et non pas contre l'INPS. Mais la partie tenue au paiement, c'est l'INPS, il est donc indéniable que l'acte en question n'étant pas une disposition ne faisait l'objet d'aucun recours.

2 - INAPPLICABILITÉ DU TERME DÉCHÉANCE. Pour absurde et contra tabulas, même si la décision médicale était retenue en tant que disposition selon l'art. 42, alinéa 3 ; et que l'on considère, contre toute évidence, que l'objet de l'affaire judiciaire se situait dans la contestation de celle-ci, ce terme ne pourrait s'y appliquer car l'acte de notification de la décision n'indique pas, sinon de manière

incompréhensible, un terme de déchéance, ni quelle est l'autorité contre laquelle recourir. La juridiction de renvoi a donc commis une erreur en croyant la requérante déchue d'un droit qui ne la concernait pas.

3 - DÉFAUT DE MOTIVATION SUR DES POINTS DÉCISIFS. La requérante avait par ailleurs avisé le juge dans son recours que l'acte notifiant la décision médicale était de par sa nature équivoque, et ne constituait pas disposition ni de rejet ni d'acceptation : « Le texte de l'acte suscité [l'examen médical] ainsi qu'il est rédigé présente un caractère ambigu voulu, ne clarifiant pas comment il peut s'insérer dans une procédure administrative. Il ne précise pas quel autre sujet doit ou peut intervenir, il n'exprime pas si l'examen médical est une condition suffisante pour l'obtention de l'aide ou si d'autres démarches sont nécessaires, il n'indique pas de manière appropriée et précise quel est le juge compétent pour saisir l'affaire. » Sur cette base, le juge aurait dû motiver sa décision d'adhérer au sens de disposition se rapportant à l'article art. 43 cité, dire en quoi cet acte était une disposition avec possibilité de recours.

En effet, quelque esprit ministériel, pensant aux économies de l'État, a astucieusement élaboré certaines manœuvres pour confondre, détourner ou décourager les demandeurs de l'indemnité d'accompagnement, tout à fait indifférent au fait qu'il s'agit des personnes les plus faibles et les plus indigentes.

Avant tout, quand un invalide fait une demande d'indemnité d'accompagnement, l'ASL ne lui donne pas de formulaire correspondant à cette demande, mais un autre se reportant à une visite médicale. Ainsi l'ASL évite

de mettre juridiquement en place une demande de financement d'accompagnement (dissimulation d'une action par une autre action) ; que le citoyen comprenne qui est le sujet qui devrait lui reconnaître son invalidité et qui devrait lui verser cette indemnité, en l'induisant à croire qu'il s'agit de la Région ou de l'ASL, quand il s'agit du ministère et de l'INPS (déviation de représentation).

Deuxièmement, l'acte de l'examen médical est formulé de façon telle à induire (déviation de représentation) l'invalidé à croire, de façon erronée :

- a. que c'est une disposition, ce qui n'est pas le cas ;
- b. que cette disposition est la réponse à sa demande de financement (alors qu'il n'a jamais pu la présenter) ;
- c. que la disposition est négative puisqu'on y lit : « la présente évaluation n'ouvre aucun droit à l'obtention des bénéfices économiques », quand cette phrase veut seulement signifier que le résultat de l'examen médical n'est pas un titre constituant droit à l'indemnité ;
- d. que la possibilité de remédier à cette situation dénaturée est de saisir l'acte médical du point de vue médical (idée fausse), puisque le recours ne sert que pour contester l'examen médical lui-même.

Troisièmement, à travers des stratifications, des ombres et de fréquentes modifications normatives, une forte incertitude a été créée quant à l'identification des sujets passivement légitimés à qui s'adresser. Fluctuation des opinions des préposés et conséquentes incertitudes exposent l'invalidé à des erreurs, des dépenses et des

déceptions.

Pour revenir à notre cas d'espèce, il faut prendre acte que l'expert nommé dans le procès du travail a confirmé l'existence du bien-fondé de l'existence des incapacités déjà énoncées en commission médicale, et qu'à la suite de cette ultérieure vérification, par voie administrative, le paiement de l'indemnité d'accompagnement a été accordé.

Tout ceci étant dit

DEMANDE

que la Cour, fixée l'audience et déposée (si retenue utile) la documentation d'instruction, veuille, à réforme totale de la sentence saisie, accueillir les demandes formulées à cet égard en instruction du premier degré, avec victoire des dépens concernant les deux degrés. Etc. etc.

Manipulation sémantique et sensorielle

L'art de la persuasion de rhétorique est très ancien, avon-nous dit.

Déjà les logographes de l'ancienne Grèce démontraient une profonde connaissance des processus cognitifs. Vous vous rappelez certainement des « idées éthérées » de K. Taylor comme importants facteurs de manipulation psychique et motivationnelle. Eh bien, non seulement les idées, mais les paroles aussi peuvent être éthérées, indéfinies, et, comme telles, se prêter à des manipulations dissimulées – parfois pour le bien des sujets manipulés, parfois au profit des manipulateurs. Ce sujet est

approfondi dans l'essai Il Codice di Mâya (« Le code Maya ») et pour être précis, au troisième chapitre.

Voici quelques exemples de ce type de communication astucieusement vague ou vide : « Je devine que les expériences que vous avez eues dernièrement sont très importantes pour vous, comme le confirme le fait que vous êtes venu me trouver » (une pareille approche encourage à parler de soi, en valorisant ce que le sujet veut dire, en lui faisant croire que je comprends et que je m'intéresse à lui. Je suis crédible parce qu'il n'est pas possible de me démentir, puisque je n'affirme rien qui ne soit proposé par le sujet lui-même avec lequel j'interagis). « Est-ce que tu soutiens nos soldats en Iraq ? » (question captieuse, visant à susciter du consensus à l'occupation de l'Iraq voulue par l'establishment, en exploitant le sens de solidarité envers nos soldats qui risquent leur vie là-bas, même s'ils le font librement et pour de l'argent). « À quoi cette idée te fait-elle penser ? » (question visant à flatter la partie adverse et centrer son attention sur elle-même afin qu'elle ne fasse pas attention aux suggestions qu'on veut lui inspirer). « Les difficultés de dialogue dans la famille contemporaine sont cause de profond mécontentement, et de tensions qui souvent sont déchargées sur ses membres les plus faibles : les enfants. Parfois cela se termine en tragédie ; s'engager à mieux dialoguer et mieux se comprendre est donc fondamental » (voilà une évidence vague dans laquelle chacun peut se retrouver et placer ses propres expériences et insatisfactions, et ainsi se sentir concerné grâce à une reconnaissance de la valeur de ses convictions, bien que rien de significatif n'ait été exprimé).

La programmation neurolinguistique (PNL) peut agir sur

les mécanismes sensoriels, d'évaluation, décisionnels et motivationnels des personnes en exploitant (parfois en l'accentuant) une condition normale de sous-hypnose de l'esprit, en trompant leur conscience et en provoquant des équivoques, des contaminations entre réel et imaginaire, entre sensations et signifiés verbaux. La PNL, qu'on peut appliquer à des fins les plus disparates, de la thérapie au marketing et à la propagande, agit en modifiant les processus subconscients d'adaptation, de raisonnement, de perception, de décision, etc., d'un sujet, à travers des canaux dont celui-ci n'est pas conscient non plus. Elle est donc clairement et délibérément manipulatrice.

Nous ne pouvons ici approfondir la théorie et la méthode de la PNL, mais nous pouvons en reproduire une application simplifiée et montrer une communication de type persuasif et captivante, laquelle combine des effets sémantiques et somatiques, en exposant le cas suivant où l'on voit le psychologue séduire une fille amoureuse de son fiancé jusqu'à la pousser à le tromper :

Je lui demandai : « Je serais vraiment curieux de savoir une chose... à propos de ton amoureux... qu'est-ce qui t'a attiré en lui, au début ? » La fille commence à me décrire ce qu'il en était. « Ben... AU DÉBUT, il ne m'attirait pas... c'est la manière avec laquelle il... etc. et la manière avec laquelle... et aussi... » Voilà ce qui est important, la fille explique en détail, pas à pas, comment la séduire. Alors je demandai : « Au moment où tu es tombée amoureuse de lui, qu'est-ce que tu ressentais exactement ? » Quelle que soit la réponse, la remémoration lui fait retrouver l'état d'alors, la fait tomber amoureuse – de TOI, qui es celui qui provoque le retour en elle. De cet agréable sentiment. Je lui demandai : « Où cette sensation commença-t-elle ? » «

Dans la poitrine » (d'habitude, les personnes disent plutôt dans la gorge ou dans l'estomac). Je poursuivis : « Et cette sensation dans ta poitrine, où s'est-elle déplacée ? » Elle répondit qu'elle était descendue dans l'estomac. « Fais-moi comprendre... la semaine dernière, en bavardant avec l'une de mes amies, celle-ci me disait que quand elle se sent attirée par un homme, ça commence par une sensation à la gorge, mais pour toi ça commence dans la poitrine... – et je lui touchai la poitrine, « et après plus bas à l'estomac, c'est ça ? » – et ce disant, je fis glisser mon doigt jusqu'à son nombril. Ainsi, j'ai activé SON processus personnel qui l'amène à être attirée, puis je lui ai fait PARCOURIR, en marquant de mon doigt le cheminement de cette sensation (ainsi que le puissant sentiment lié à mon doigt), tout ceci avec l'excuse de bien comprendre. Je conclus avec : « Dans un certain sens, c'est étrange... que tu te sentes vraiment attirée par quelqu'un, comme ça... comme si ça explosait en toi en arrivant à l'estomac... mais ce sont des choses qui arrivent, et à mon avis, tu ne devrais jamais chercher à t'y opposer. »⁸⁹

La fille, en effet, ne s'y opposa pas, au contraire...

Paradoxalement, c'est justement parce qu'il est extrêmement persuasif que ce type de communication manipulatrice contribue largement à la formation de paradigmes et d'axiomes socialement partagés – donc de « connaissance », de visions du monde, de valeurs, d'une « science » présumée. Étant d'une extrême valeur aussi bien pour la politique que pour l'économie (les psychologies et les psychothérapies à la mode enseignées dans nos universités sont des bagatelles en comparaison), techniques, recherches et applications de cette communication manipulatrice sont fortement

financées, menées et développées dans la plus grande discrétion par des gouvernements et de grandes sociétés. Ce sont elles qui constituent le gros de la recherche et de l'application psychologique au détriment de la psychothérapie ; et ceci les rend encore plus dangereuses pour notre liberté de connaissance. L'étude et la pratique du yoga, comme méthode de libération de l'hypnose et des conditionnements pour une réappropriation du soi, sont donc précieuses pour préserver ou récupérer cette liberté.

« Étant donné un message, le rapport entre les contenus signifiants (vérifiables) et les contenus évocateurs (non vérifiables) qui le composent est un bon indice de présomption du degré d'honnêteté ou de manipulation de ce message. Quand quelqu'un s'adresse à vous, prêtez la plus grande attention à tout ce que son discours contient de signifiant et d'insignifiant. Plus un contenu et un pseudo-contenu est développé, plus il convient de rester sur ses gardes contre une fraude ou une manipulation. Naturellement, ce n'est pas l'unique critère. Il faut tenir compte des messages de l'art ; la peinture, la musique et les belles lettres sont par vocation très suggestives, avec peu de contenus vérifiables, et pour autant n'en sont pas moins manipulatrices. Par contre, des messages très riches en contenus, des messages technicisés, bourrés de numéros et de formules, ou de textes de lois ou de contrats, peuvent cacher des manipulations et des suggestions. »⁹⁰

Hypnose conversationnelle

Non sans raison Karl Popper disait que la liberté est au

prix d'une vigilance constante. Au [chapitre 2](#), nous avons vu le caractère fragmentaire et contradictoire plutôt qu'unitaire et conscient de l'esprit ; qu'on ne peut parler d'une seule personnalité, mais que d'un ensemble de sous-personnalités qui s'alternent normalement en dehors de tout contrôle conscient ; que grande partie de l'activité psychique – perceptive, motivationnelle, opérationnelle – se déroule inconsciemment et est passible d'interférences ciblées, ou mieux, de structurations ciblées de la part d'opérateurs externes bien équipés ; que l'esprit se prête à recevoir des schémas comportementaux sans que la conscience ne les perçoive. Dans les différents chapitres de ce livre, nous examinons les opérations qui exploitent ces caractéristiques : de la propagande politique au marketing en passant par les conversions religieuses. Alors, par rapport à l'état de conscience rationnelle et critique dans lequel l'homme se croit habituellement, dans lequel il croit véritablement agir, en réalité celui qui occupe la plus grande partie de sa vie et de ses activités est bien différent. C'est une condition de non-vigilance et d'inconscience, un état que l'on peut définir de sous-hypnotique ou de transe légère ; ou plutôt une succession de ces états, différents entre eux au niveau de contenu, de la tonalité, de l'orientation (comme, par exemple, par rapport aux différents systèmes motivationnels interpersonnels décrits au [chapitre 2](#)). Cette diversité, et le fait de ne pas en avoir conscience, la présomption commune de se rendre compte de ce qui se passe dans notre esprit, constituent un élément puissant, favorable à la manipulation mentale collective et individuelle. Précisons ici que l'hypnose (aussi bien ericksonienne que profonde), malgré son nom (hypnosis, de hypnos, sommeil) n'est pas, neurologiquement parlant, un état de

sommeil, mais de veille. Un état de veille altéré qui comporte un déplacement, un positionnement de la conscience dans une dimension spatiotemporelle différente de l'ici et maintenant, où le contrôle de la situation objective, ou d'une partie de celle-ci, est compromis.

Tandis que nous conduisons notre automobile, détendus, bercés par une mélodie, ou quand nous sommes captivés par une compétition sportive passionnante, ou sous l'emprise du tapis vert ou des machines à sous, comme aussi quand, fatigués après une journée de travail, nous regardons la télévision, allongés sur le canapé, ou simplement quand nous nous mettons à rêvasser, quand nous sommes en train de faire patiemment la queue quelque part, ou dans un état de colère ou de peur, dans tous ces cas-là, de façon différente, sans nous en rendre compte, nous glissons dans des états de plus grande suggestibilité, de décognition, de « ramollissement » (de softening up). Il est alors facile d'intercepter nos fantaisies, nos émotions (même négatives : peur, haine, envie), nos aspirations, et de les guider dans la construction d'expériences subjectives provoquées, que notre esprit vivra cependant comme réelles, et dont il recevra des « informations » et des orientations perçues comme réelles. De façon analogue, tandis que nous sommes concentrés sur quelque chose (l'accomplissement d'un devoir, l'observation d'un fait), si quelque chose survient, ou est dit, ou nous concerne, ou se passe en marge de notre champ d'attention, notre esprit n'est pas capable de le percevoir, de l'évaluer et de l'élaborer correctement et nous sommes vulnérables. Nous mettre en condition de faire, d'évaluer, de décider quelque chose en toute hâte ;

faire plusieurs choses en même temps ; engager une négociation en présence d'un facteur de trouble de l'attention (une personne, un bruit, une interférence, un coup de téléphone) ; voilà des situations ou des moyens pour affaiblir et dévier notre conscience et notre vigilance (par exemple pour nous arracher une signature ou un renseignement) de faits qui autrement ne nous échapperaient pas. Pour se protéger de ces manœuvres, une précaution essentielle : leur prêter attention ! Comme suggère le verbe latin *animadvertere*, c'est-à-dire tourner (*vertere*) l'esprit (*animus*) à (*ad*), de sorte à ne rien faire par mégarde.

Nous sommes dans le champ d'action de la *conversational hypnosis* (c'est-à-dire de l'hypnose produite à travers le dialogue et la modulation de la voix, sans recourir à des instruments ou à des préparations médicamenteuses) du fameux psychiatre et psychologue Milton Erickson. Il fut le premier en Occident, dans le domaine scientifique, à mettre en évidence que les personnes passent la plus grande partie de leur vie en état d'hypnose légère, une hypnose auto-induite, automatique, dont elles ne sont pas conscientes, et qui permet d'implanter en elles des instructions au moyen de techniques spéciales qui allient l'hypnose à la programmation neurolinguistique, sans qu'il soit toutefois nécessaire de mettre le sujet dans un état hypnotique profond. Il suffit d'exploiter les niveaux d'hypnoses physiologiques (nous verrons dans les chapitres suivants l'utilisation d'altérations psychiques plus lourdes pour une véritable sujétion). Doté d'une voix particulièrement suggestive et modulable, Erickson dissolvait ou changeait des schémas comportementaux morbides grâce à ces techniques en obtenant des résultats thérapeutiques

considérables. Il a toujours recommandé que ces techniques d'hypnose et de suggestion ne soient exercées que par des médecins et dans le seul but de traiter des troubles, afin d'éviter tout usage impropre et manipulateur. Mais, comme toujours, une fois l'outil créé, c'est surtout l'utilité économique et politique qui décide de son usage, comme nous le montrons dans les chapitres consacrés à la publicité et à la propagande.

En ce qui concerne le fonctionnement de la sous-hypnose, ce qui compte pour répondre aux objectifs de notre essai sur la manipulation, c'est de comprendre concrètement – et d'accepter en se libérant de toutes les convictions dominantes – combien l'homme est porté à s'abandonner aux états hypnotiques et suggestifs, parce que ce sont des états où il se sent bien subjectivement, où il économise de l'énergie, et combien d'activités professionnelles il peut alors effectuer. Pour le diriger, il ne s'agit que de seconder ses processus psychiques spontanés, de les accompagner doucement. C'est notre expérience professionnelle qui nous a fait – à nous, les auteurs de cet essai – toucher du doigt cette réalité.

L'une de mes clientes (MDL), L., dotée d'une intelligence normale, a été récemment poussée par un personnage politique, affairiste assez habile en manipulations, à accomplir, pendant un an environ, une longue et absurde série de dispositions patrimoniales. Sans aucun besoin personnel, elle a transféré tout son patrimoine à la société de l'homme en question (un homme politique très actif par ailleurs dans un parti qui se présente comme moralisateur). Maintenant, L. se rend compte de ce qui s'est passé, mais n'arrive pas à réaliser comment elle a pu causer tant de dégâts de son propre

chef. Elle se rappelle qu'alors elle agissait en se laissant aller à ses idéaux, qu'elle vivait ce qu'elle faisait en tant qu'actes d'une œuvre architecturale bien précise – en effet, on lui soumettait des projets qui interprétaient ses désirs les plus intimes, elle fantasmaient sur leur réalisation et en attendant signait les actes que ses astucieux associés lui suggéraient, des actes qui, objectivement, n'allaient pas du tout dans le sens qu'elle désirait. Durant cette période, elle ressentait envers ses associés un sentiment de camaraderie, d'esprit de corporation, une force qui provenait de cette coopération. Elle obéissait, donnait sa confiance et son argent à qui alimentait ses rêves. Tout ceci faisait qu'elle se sentait bien, plus sûre d'elle. Maintenant, elle raconte qu'elle était entrée dans cet état après une période de conflits et de stress qui l'avait fatiguée. Elle cherchait un soutien fort, et le trouva auprès de ces gens-là. Voilà un schéma typique de foi charismatique, une bonne explication du succès de celui qui vit aux dépens de la foi d'autrui, de celui qui résout ses problèmes existentiels de la sorte, en insufflant bonne humeur, sentiment de pouvoir agir et d'atteindre des objectifs. En réalité, ce que L. a fait a rendu impossible la réalisation de ses désirs en la privant de son patrimoine. Suggestions, duperies, escroqueries et conversions religieuses ou idéologiques, comme également beaucoup de choix décisifs de vie (celui d'un partenaire ou d'un conjoint par exemple) s'accomplissent durant ce type d'états sous-hypnotiques. Quand elle s'est adressée à moi pour une consultation, L., bien qu'ayant la sensation d'être en difficulté et que les choses ne se passaient pas comme elles auraient dû, se trouvait encore dans un état hypnotique. J'en ai eu la certitude quand, après avoir examiné et discuté avec elle de la situation financière

catastrophique dans laquelle elle se trouvait, à sa demande de lui indiquer une issue, je lui ai fait, d'un air distant et sérieux, des observations et des propositions manifestement absurdes (comme vendre sa fille à un magnat du pétrole de Dubaï par l'intermédiaire d'un de mes amis en affaires avec celui-ci), propositions dont L. ne reconnaissait ni l'absurdité ni la provocation, mais qu'elle prenait au sérieux avec un esprit d'acceptation déconcertant. Sortie de cet état hypnotique, L. est maintenant capable de se rappeler graduellement de ces épisodes et de reconnaître l'absurdité de mes propositions et l'incongruité de ses réactions. Je pourrais citer beaucoup d'exemples comme celui de L.

« Toute communication est hypnose », « L'hypnose n'existe pas » disaient respectivement deux grands experts de PNL, John Grinder et Richard Bandler⁹¹. D'autre part, presque toute l'interaction communicative entre personnes, verbale ou non, advient à des niveaux et avec des moyens et des effets subconscients, qui s'accumulent au cours du temps en structurant représentations, attentes, identités et dispositions réciproques des personnes concernées, sans que celles-ci s'en rendent compte. Étant donné que la psyché peut acquérir des connaissances sans en prendre conscience – comme nous l'expliquons au [chapitre 2](#) –, il est très probable que les individus soient capables d'utiliser des moyens subconscients pour influencer leur prochain et cela sans en être conscients.

Savoir que l'esprit a tendance à glisser dans des états sous-hypnotiques, savoir qu'il est susceptible d'être alors manipulé, savoir reconnaître les principaux instruments de cette manipulation, tout ceci constitue un atout

appréciable et indispensable pour la protection de notre liberté, contre le risque d'être manœuvré comme des marionnettes. Une protection que l'école se garde bien d'enseigner, à l'instar de la gestion de l'attention chez l'enfant afin qu'il soit plus facile à conditionner ! L'école informe et met en garde contre les pédophiles, mais pas contre les séducteurs de l'esprit.

La psyché, de par sa tendance congénitale à ménager son activité, tend à ne pas rester en état de vigilance critique, mais à glisser dans des états de décognition, qu'elle trouve « plus commodes », plus agréables – ils sont aussi en effet liés à une libération d'endorphine et de sérotonine. Il en est de même des états mentaux de personnes qui croient « méditer ». En outre, les activités routinières, comme la conduite, se déroulent mieux et de façon plus fluide en état de sous-hypnose. Pour toutes ces raisons, il est facile de provoquer de tels états : il s'agit de ne pas forcer l'esprit, mais d'en seconder les tendances par séduction. Au contraire, seul l'effort conscient peut maintenir l'état d'attention lucide et objective, focalisée sur ce qu'il y a, ou sur ce qui en train de se passer, dans l'environnement d'un sujet, en vue d'y adapter son comportement. Beaucoup de personnes, que ce soit dans leurs activités professionnelles ou leurs études, évitent cet effort qu'elles trouvent d'autant plus déplaisant qu'elles sont moins accoutumées à pratiquer leur capacité d'attention ; elles ressentent vraiment cette passivité comme un droit, opposent résistance aux demandes de leurs employeurs, de leurs supérieurs ou de leurs professeurs lorsque ceux-ci les invitent à prêter attention, à réfléchir à ce qu'elles font, à modifier et à améliorer leurs prestations. Ou alors, elles leur donnent raison, elles promettent d'y prêter attention tant qu'ils les tiennent à

l'œil, mais dès qu'ils s'éloignent, l'automatisme mental reprend le dessus.

Quand les exhortations verbales échouent parce que l'esprit ne les reçoit pas ou ne les assimile pas, d'autres méthodes peuvent être efficaces, c'est le cas des renforcements positifs et négatifs du conditionnement opérant. Un autre de mes clients (MDL), un industriel, qui tenait un dépôt palettisé, ne réussissait pas à pousser les magasiniers à prêter attention aux colonnes. Ceux-ci continuaient à heurter, à endommager les colonnes des monte-charges et les chariots élévateurs. En revanche, ils se révélaient très efficaces pour éviter de semblables obstacles en conduisant leurs voitures personnelles sur le parking de l'usine. C'est pourquoi mon client a fini par leur infliger une petite amende à chaque dégât. Ce désagrément prit fin rapidement.

Il faut tenir compte de cette réalité mentale humaine, pas très exaltante, dans de nombreux domaines. Lors de procédures judiciaires, juges, jurés, experts et témoins, devraient être convenablement informés, afin de s'en préserver, du fait que parfois de telles techniques sont utilisées par les avocats et les magistrats du ministère public, c'est-à-dire par ceux qui ont en réalité objectivement intérêt à conditionner et diriger aussi bien la procédure logique du jugement que le processus de reconstruction mnésique des témoins, ceux qui parfois fréquentent justement des cours où l'on enseigne ces pratiques de conditionnement. On comprendra mieux leur potentiel dans le prochain paragraphe, lors de l'exemplification de leur application à des fins de persuasion.

Garder à l'esprit tout ce qui a été dit jusqu'à présent est important car cela concerne aussi la communication publique, les informations, la politique, la propagande. Quiconque exerce une profession ayant trait à la communication publique, dans le commerce comme en politique, devrait ajuster style et contenus à cette réalité, c'est-à-dire au fait qu'on s'adresse à des gens qui non seulement ne sont pas ou peu compétents en la matière (économie, technologie, etc.), mais qui restent en outre, pour la plupart, dans une condition de sous-hypnose, non critique, non lucide, non attentive à l'objectivité, et dans l'ensemble non curieuse des contenus réels du parlé, non capable d'analyser la logique des parlants et de leurs arguments, mais prête à croire toute fausse démonstration et encline à suivre émotions et images subjectives qu'un expert en communication sait évoquer et piloter pour préparer les gens à des comportements voulus.

Nous examinerons un cas récent de communication qui a exploité ces principes avec un succès retentissant. Mais passons d'abord en revue les principales armes de ces techniques de suggestion.

Parmi les conditions mentales qui accroissent la suggestibilité, la relaxation est la plus évidente. Il est possible de profiter d'un état de relaxation existant, ou de l'induire de sorte que la personne ciblée se fatigue physiquement ou mentalement, en l'ennuyant avec des tâches ou des discours répétitifs, ou en la distrayant par des stimulations érotiques (présence de belles femmes au comportement amical lors d'évènements organisés pour une vente ou en vue de recueillir des inscriptions), ou encore en l'étourdissant de vacarme ou de discours incohérents, ou en diffusant une agréable musique, ou en

utilisant des dérivatifs en tout genre, comme la fameuse devinette : « Sur le tram, au début du trajet, il y a 15 voyageurs. 3 descendent et 12 montent. À l'arrêt suivant, il en monte 7 et 20 descendent. Au suivant, il en descend 5 et il en monte 11. Après, il en monte 3 et il en descend 18. Puis il en monte 12 et il en descend 19. Puis encore 7 montent et 19 descendent. Combien d'arrêts le tram a-t-il effectués ? » La façon dont on pose la devinette pousse à compter le nombre de personnes qui se trouvent dans le tram à la fin du trajet, quand on demande le nombre d'arrêts. Cette devinette est innocente, sans conséquence, mais imaginons maintenant de remplacer le tram par le centre de premier accueil de Lampedusa et les voyageurs par des clandestins, la devinette devient : « Dans le camp destiné aux clandestins de Lampedusa, il y a 1231 clandestins. Un jour, on en enferme 231 et 33 s'évadent. Le lendemain 13 d'entre eux s'évadent et on en capture 47 nouveaux qu'on enferme. Le jour d'après, 312 s'évadent, mais les carabinieri en capturent 79 qui sont enfermés... » et ainsi de suite pour conclure par cette question : « Combien d'évasions y a-t-il eu durant cette période ? » De cette manière, l'attention consciente de l'interlocuteur s'est engagée dans une longue et pressante série d'additions et de soustractions. Bien. Son esprit conscient s'est concentré sur les chiffres en croyant sa capacité de comptage visée, et quand à la fin il croit découvrir que la mascarade est analogue à la devinette du tram, il ne sait pas qu'en réalité son esprit subconscient a été bombardé de mots (comme « clandestins »), associés à des concepts négatifs et alarmants (comme « capturer », « enfermer », « exécuter »). Son esprit critique n'a pas repéré cette intentionnalité sémantique en notant le choix des mots, lesquels concepts vont aller s'associer au

niveau subconscient à d'autres mots comme « clandestin », « immigrant », « Africain », en les assimilant également à « délinquant » qui, bien justement, doit être capturé par les carabiniers et emprisonné car dangereux. Voilà comment une manipulation a été réalisée.

Distraire l'attention consciente d'une personne – action de l'hémisphère cérébral dominant – en l'absorbant dans un travail comme la résolution d'un problème, laisse son subconscient – l'hémisphère non dominant – dépourvu de sa protection critique, et permet ainsi au manipulateur de suggérer des images, des histoires, etc. qui vont le préparer au bon vouloir de celui-ci. Il faut noter que dans le domaine de l'hypnose, le mot « suggestion » ne signifie pas « une proposition intéressante visant la conscience », mais « une suggestion introduite directement dans l'inconscient ». La fonction de vigilance critique et rationnelle est notre principale défense, notre filtre actif contre les inputs exogènes, les duperies, les illusions, les tentatives de violence mentale, etc. À cet égard, il faut aussi remarquer que Milton Erickson comprenait l'esprit inconscient au sens de fonctionnement de l'hémisphère non dominant et au sens de fonctionnement en dessous du seuil de conscience de l'hémisphère dominant. La technique de suggestion sous-hypnotique qu'il utilisait à des fins thérapeutiques (mais rappelons-le, qui peut aussi être employée à des fins de conditionnement mental) s'exerce en trois étapes durant une conversation normale (c'est pour cette raison qu'on parle d'hypnose ericksonienne, mais aussi d'hypnose conversationnelle) :

1) rythmer (pacing, pour calquer) – en réglant la tonalité, le volume et la vitesse de l'élocution ; en utilisant le langage corporel, les tours de phrase, des contenus

sémantiques particuliers et des rapports entre contenus sémantiques – l'activité consciente de l'hémisphère dominant et la distraire par des problèmes, des surprises ou des émotions qui offrent un dérivatif, une fausse cible ;

2) manipuler les processus logico-linguistiques subconscients de l'hémisphère dominant (en profitant de la distraction de l'intellect conscient) de façon à être convaincant au moyen de faux arguments qui ne seront pas reconnus comme tels par le manipulé ;

3) pénétrer l'hémisphère cérébral non dominant à l'aide de suggestions comme des images, des récits, qui entrent dans l'inconscient en trompant la protection de l'esprit critique, en exerçant une influence modificatrice sur les capacités d'évaluation et de volition, en implantant dans l'inconscient des mécanismes de commande, dits « ancrages », auxquels l'inconscient obéira en réponse à des stimuli appropriés. Dans la terminologie de la PNL, l'ancrage consiste à établir un lien entre un état donné, psychique ou psychophysique, d'un sujet (par exemple bien-être et confiance acritique) et un signal (un certain geste, une phrase, une mélodie). En répétant ce signal, il devient possible de recréer au moment voulu (par exemple pour convaincre à signer un contrat) l'état psychique ou psychophysique auquel il est ancré. Plus intense est l'émotion, plus spécifique est le signal choisi, plus de canaux sensoriels (vue, tact, ouïe, odorat) s'activent et plus cet ancrage sera fort. C'est dire qu'un geste pur (canal visuel) est moins efficace qu'un geste accompagné d'un son (vue + ouïe) ou du toucher (vue + tact).

Les anecdotes hypnotiques méritent une mention spéciale, car parmi toutes les techniques d'induction

hypnotique, ce sont les plus jolies. L'homme politique et le prédicateur les utilisent, comme les utilisent d'innombrables professionnels de la manipulation, y compris naturellement les psychothérapeutes et les coachs des cours de développement personnel.

Le principe est simple. En racontant, à un sujet ou à un public détendu, une histoire qui contient des éléments tels à produire une transe, il devient facile de conditionner et d'induire des changements. Par exemple, les récits qui décrivent une expérience de contemplation fascinante ont des contenus hypnotiques (situation typique d'induction de transe). Formateurs et mentors racontent parfois, avec force détails et une lenteur, une cadence, une tonalité étudiées, l'expérience qui les a conduits à la sérénité, à la paix, à la profondeur spirituelle ... à prendre conscience de quelque chose de spécial, à mûrir un changement ... et que vous aussi, en écoutant, comprenez et mûrissez. Pourquoi ? Parce que tandis qu'au niveau superficiel, ce n'est que le récit de l'expérience du narrateur advenue dans un autre temps, au niveau profond, c'est vous qui la vivez personnellement et dans le moment présent, par suggestion et de façon si réelle qu'elle présente l'efficacité de la réalité. Il m'est arrivé (MDL) de provoquer une crise d'allergie chez une jeune femme allergique au pollen de peuplier et aux poils de chat rien qu'en ajoutant dans un récit tout simple le cadre idyllique et délassant d'un parc et en ciblant son allergie en disant m'assoupir agréablement dans ce parc pour me réveiller frais et dispos sous un manteau moelleux de duvets de peuplier dans lequel sept chatons jouaient à cache-cache.

Il faut se rappeler que tous ces mécanismes sont renforcés par l'effet de groupe – si les personnes à traiter

vivent une expérience de groupe, ou s'il existe déjà un groupe d'acolytes dont la réponse chorale amplifie le pouvoir de la suggestion.

C'est surtout dans le domaine religieux que nous verrons l'effet de groupe à l'œuvre. Précisons que le relâchement de la vigilance, ou décognition, peut également s'obtenir à l'aide d'un certain type de communication : par une longue succession de phrases au contenu évident ou vérifiable, non stimulant, ou bien par la lecture monotone d'une longue série de données numériques, qui pousse habituellement la capacité d'attention critique à se désactiver (car exercée plusieurs fois à vérifier les mêmes choses certaines et rassurantes). Les phrases peuvent aussi se référer à des choses que le sujet perçoit extérieurement (« Nous sommes dans telle pièce à telle heure... ») ou intérieurement (« Vous êtes venus ici poussés par un besoin ; vous éprouvez un mal-être, une inquiétude ; vous ressentez la volonté de résoudre ces problèmes... »). Ce sont surtout les contrats bancaires, d'assurance, de fournisseurs de services publics, qui se servent de cet effet ; la lecture des clauses contractuelles rédigées en une suite de longues phrases claires, équitables, raisonnables, conduisent l'esprit à réduire graduellement son attention, et c'est ainsi qu'il ne remarquera pas les clauses iniques et dangereuses opportunément insérées vers la fin du texte contractuel. Après avoir lu une trentaine de clauses évidentes et « limpides », l'esprit se tranquillise et relâche sa vigilance. C'est pourquoi il est prudent de commencer la lecture de ces contrats par le fond, et surtout par les accords restrictifs qui, conformément à la loi, doivent être contresignés par les deux parties et donc immédiatement repérables.

Une technique différente est celle du calquage. Elle consiste à imiter les caractéristiques et les rythmes d'un comportement verbal (style expressif) ou non verbal volontaire (gesticulation, posture) ou involontaire (respiration) d'un sujet. En répétant longtemps des affirmations indubitables, certaines, immédiatement vérifiables, et en les renforçant avec le calquage, l'hypnotiste devient crédible, source de vérité dans le fonctionnement subconscient du destinataire de son action. C'est le moment où il est prêt à suggérer, à ancrer une « valeur », un état d'âme, sa vérité, un schéma de réaction automatique.

Une fois réalisée, cette reprogrammation inconsciente est presque irrésistible, soit parce que l'inconscient n'a pas de barrière critique, n'examine pas la réalité, n'a pas de capacité logique (ce qu'il perçoit est perçu comme réel), soit parce qu'il est la source de l'énergie psychique. On peut donc modifier une personnalité, des réponses automatiques, des convictions profondes. On peut travailler sur le soi. On peut corriger une faute de phonation, éliminer une envie (de fumer par exemple), un symptôme phobique. Et on peut le faire sans engager le raisonnement ou la volonté du patient. Mais on peut aussi agir pour obtenir bien d'autres choses : une disponibilité à des actes sexuels comme nous l'avons déjà vu, un comportement d'achat, un choix électoral.

La restructuration profonde et rapide de la personnalité par ces pratiques peut être facilitée et renforcée grâce à des techniques déstructurantes. Ce sont des techniques qui, en quelque sorte, préparent le terrain, c'est-à-dire le sujet, à de nouveaux schémas psychiques. En exploitant des traumatismes ou en employant des substances

chimiques, elles dissolvent les réseaux neuraux, éliminent ou affaiblissent les schémas existants (lavage du cerveau). Nous nous occuperons spécifiquement de ces procédures dans d'autres chapitres, surtout en traitant des crises ultraparadoxaes chez les chiens et les personnes soumises à des violences extrêmes ou prolongées.

Ce ne sont là que quelques-unes des techniques de l'arsenal de la PNL et de l'hypnose ericksonienne. Pour approfondir ce secteur vaste et complexe de la psychologie, nous conseillons les œuvres de Bandler et Grinder⁹², de David Gordon et Marybeth Meyers-Anderson⁹³. La Erickson Foundation a publié les œuvres complètes de Milton Erickson sur cédérom.

Obama, Hypnobama

L'homme politique est de par sa nature et par nécessité un manipulateur. C'est un semeur de vérités, de valeurs, d'émotions, de certitudes. Il a besoin d'incarner les aspirations d'autrui et d'apparaître comme plausiblement capable de les réaliser. S'il n'y parvient pas, il a perdu d'avance. Ce n'est pas un informateur des citoyens neutre, scientifique, objectif et désintéressé. Il veut obtenir certaines choses de la population. Il doit s'en servir, la manoeuvrer. Les électeurs lui sont utiles, il ne peut donc pas les respecter en tant que sujets libres, conscients et autodéterminés, ni les mettre sur le même plan que lui, ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse pas avoir l'intention d'agir aussi dans leur intérêt. Les moyens et la fin de la gestion du pouvoir, comme Machiavel l'a expliqué bien avant nous, ne sont pas à mettre sous le nez de l'opinion publique qui ne les accepterait pas ou qui deviendrait pour

le moins plus difficilement gouvernable. La communication publique de la politique vit donc du « faire croire » ; elle s'adresse toujours au peuple dans les limites d'une représentation de la réalité avec des caractéristiques qu'il peut accepter et comprendre.

Le monde a assisté récemment à la campagne électorale présidentielle des États-Unis et à la victoire retentissante de Barack Hussein Obama. Retentissante : par sa dimension, parce qu'il a regroupé sur lui le consensus enthousiaste de secteurs sociaux, ethniques, religieux plutôt divergents (Obama a reçu l'appui du Hamas et d'autres extrémistes islamistes, et les juifs ont aussi voté pour lui) ; par l'aura messianique ou mosaïque qu'il émane et que des milliers de gens, aux États-Unis et à l'étranger, perçoivent ; et surtout pour le fait que ce consensus basé sur une gigantesque attente se concentrait sur une personne qui n'avait jamais rien réalisé de notoire, qui n'avait jamais donné preuve de capacités réelles et appropriées à sa promesse d'un changement général, promesse d'autre part plutôt vague. Ce consensus et cet enthousiasme étaient donc objectivement incongrus face à la réalité. Ils jaillissaient d'une dimension différente, subjective, irrationnelle, vraisemblablement d'un vécu imaginaire dans lequel la magnificence des promesses et des tons d'Obama ont acquis une réalité anticipée, peut-être l'unique réalité qu'ils acquerront jamais. À quoi doit-on un tel succès ? Est-il dû à une technique ?

Oui. Il a été construit, comme nous l'anticipions au premier chapitre, notamment grâce au professeur Drew Westen de la Emory University, lequel dans la postface de son essai *The Political Brain* (« L'esprit politique ») raconte

personnellement comment les dirigeants du Parti démocrate s'aperçurent de l'importance de son œuvre, où il expliquait pourquoi les Démocrates perdaient presque toujours les élections présidentielles bien que leur programme recueillît un consensus supérieur à celui des Républicains. La raison, c'est que pour convaincre les gens, les Démocrates persistaient à utiliser des arguments logiques et des faits contrôlables, alors que les gens votent, non pas sur la base de faits, de programmes et de logique, mais selon des facteurs émotionnels et irrationnels que les Républicains avaient appris à manipuler depuis longtemps, en se servant des dernières découvertes des neurosciences et de la psychologie cognitive et en appliquant tout ceci sans scrupules, comme nous allons voir. Sur les idées et les propositions de Drew Westen et d'autres auteurs partageant son opinion, comme George Lakoff et Jeremy Rifkin, partisans d'une nouvelle politique basée sur une fonction supposée empathique du cerveau et sur la solidarité que cette fonction produirait, nous reviendrons en conclusion de ce livre.

Une analyse psychologique anonyme de la campagne électorale de Obama circule sur l'internet sous le titre *An Examination of Obama's use of Hidden Hypnosis Techniques in His Speeches*, laquelle traite des techniques d'hypnose cachées dans ses discours, en particulier des discours prononcés lors des deux campagnes (pour sa nomination, puis pour son élection). On y voit à l'œuvre une série d'armes de persuasion hypnotique dont découle le triomphe de Obama (pas encore couronné de succès au moment où le document a été écrit). Obama serait avant tout, selon l'auteur anonyme, un habile hypnotiste qui aurait utilisé, faute de

mieux, les techniques ericksoniennes.

L'analyse psychologique susdite observe préalablement les caractères charismatiques, irrationnels, irréalistes de la foi en Obama, dont « les perceptions populaires sont, par voie de démonstration, incompatibles avec ses réalisations, son histoire, son bagage culturel » ; cependant « elles concordent parfaitement avec les messages mis à nus qu'Obama envoie, ceux qui s'adressent à la perception subconsciente ». « De nombreux disciples d'Obama », poursuit l'étude en question, « pris de passion, vont jusqu'à s'évanouir en sa présence, le comparer à Jésus ou le voir comme un nouveau J. F. Kennedy. »

Indubitablement, Obama utilise la technique décrite supra du calquage (pacing) et une séquence d'affirmations et de consensus qui en dérivent pour induire un relâchement de la vigilance critique sur ce qu'il dit. Ce sont des affirmations comme : « Maintenant, c'est le moment » ; « Tandis que je me trouve devant vous » ; « Voilà pourquoi cette nuit je suis ici » ; « Nous avons besoin de changement » ; « Oui, nous pouvons ». Celles-ci sont répétées plusieurs fois dans un même discours, et sont en général insérées immédiatement après l'évocation d'un problème ou d'un objectif. Obama indique un mal commun (chômage, guerre), un mal à corriger auquel fait suite une affirmation du genre : « Il est temps de changer. » Puis il énonce un objectif moralement indiscutable (assistance médicale pour tous) suivi d'une affirmation du genre : « Oui, nous pouvons. » Il rappelle ensuite des idéaux nationaux tels qu'une promesse de prospérité et il affirme le devoir de la tenir. Ces trois lignes directrices, mélange de communication et d'idées partagées, convergent dans

l'affirmation principale : « C'est pour cela que je suis là maintenant. » Ce qui équivaut à dire : c'est pour cette raison que vous devez voter pour moi. Les trois lignes – concordance de vue, évidence et approbation même morale – crédibilisent Obama, font de sa parole une vérité absolue, une révélation, en la soustrayant au crible de la logique. À ceci, il faut ajouter un calquage de respiration qu'Obama exécute à travers quelques locutions spécifiques qui évoquent un mouvement respiratoire, comme « Together we rise... and fall » (« Ensemble, nous montons... et tombons »). C'est avec ces techniques que l'orateur renforce la focalisation de l'attention sur lui : l'hypnose est aussi concentration, polarisation de l'attention, de l'intérêt.

Obama parle avec une lenteur anormale, affectée, il suit une cadence étudiée avec des pauses fréquentes tous les deux ou trois mots, ce qui tient l'auditeur en suspens, donne du poids et de la puissance à des phrases trop vagues pour leur donner une réelle signification. Les pauses donnent aussi le temps de faire travailler les émotions, les images, les évocations suscitées par les diverses suggestions. L'absence d'une signification concrète et analysable de ses discours (qui durent en moyenne le double des discours habituels) distrait l'intellect de la méta-analyse de l'ensemble de la situation (c'est-à-dire qu'on ne se demande pas de quel genre de situation il s'agit, ce que veut l'orateur, ce qu'il fait ni pourquoi il parle de façon si étrange) ; elle inflige en outre à l'intellect une série de frustrations parce qu'il ne sait pas sur quoi travailler, ou parce qu'il travaille à vide sur des phrases vides. Devant des phrases vagues comme : « Quiconque aime ce pays peut le changer », le subconscient se met à remplir les vides sémantiques avec

son propre matériel, il va à la recherche de significations possibles et finit par trouver et choisir celles qui lui plaisent le plus. Voilà pourquoi, discours politiques et promesses conviennent même à des personnes de sensibilité et d'intérêts contraires.

Tout ceci conduit à la désactivation de la fonction critique pour faire place à l'influence et au travail du subconscient. Le psychisme de l'auditeur se dispose à accueillir le discours d'Obama non pas comme un raisonnement à comprendre et à analyser, mais comme une mélodie à savourer et à laquelle s'abandonner. Elle le perçoit à travers l'hémisphère droit non dominant. En effet l'élocution d'Obama est musicale, on l'a comparée au chant d'un rappeur.

Après la mélodie, les images. Les images sont un instrument très efficace parce qu'elles activent des processus irrationnels et beaucoup d'associations à contenus émotionnels ; en outre, elles dirigent l'attention du sujet vers soi en la détournant du contexte objectif. Les images évoquées par Obama et rappelées par l'auteur anonyme du texte susmentionné sont « Tourner la page » ; « Une brise est en train de souffler d'un bout à l'autre de la nation... et le changement est dans l'air » ; « C'est vous qui écrivez le prochain chapitre de l'histoire de l'Amérique ».

À partir de là, s'étant introduit dans les niveaux inconscients, Obama peut commencer à marteler des ordres hypnotiques, c'est-à-dire des suggestions, des affirmations tout à fait arbitraires, se rattachant vaguement aux prémisses énoncées ; il cite quelques propositions sociales (un meilleur salaire pour les professeurs, une

bonne assistance sanitaire pour tous) et continue en affirmant : « Nous avons besoin de changement... et c'est pour cela... que je serai votre prochain président. » Qu'il y ait besoin d'un changement, c'est évident, c'est un sentiment partagé. N'ayant jamais gouverné, il n'est ni évident ni démontré qu'Obama soit la personne juste à produire ce changement avec les réformes dont il parle. L'expression « C'est pour cela » exprime un rapport logique entre « Nous avons besoin de changement » et « Je serai votre prochain président ». Mais dans la réalité, en examinant l'affirmation de façon critique, on ne trouve aucun rapport réel entre ces deux affirmations. Cela ne suit pas les prémisses. De façon analogue, Obama rappelle les divers problèmes à gérer, avant tout la question économique à laquelle suit cette affirmation « Et c'est pour cette raison que je veux être votre prochain président » comme si c'était une conséquence de ce qu'il vient de dire. En réalité, pour en faire une conséquence, il faudrait qu'il puisse dire : « Étant donné que je suis compétent dans ce domaine (économique, militaire, sociale), comme vous avez pu le constater à telle et telle occasion, je suis la personne capable de résoudre ce problème ; donc vous avez intérêt à voter pour moi. » Mais il ne peut le dire, cela sonnerait faux puisqu'il n'a démontré aucune compétence macroéconomique. Il ne peut le dire et, en fin de compte, n'a pas besoin de le dire. Il lui suffit de brandir son mécontentement envers la situation présente (en effet, durant ses discours il sourit rarement, il apparaît renfrogné, sévère) et son désir de changement et de consensus (technique du calquage) pour conclure en s'en remettant, non pas au rapport logique mais au transport, pour ainsi dire, au frisson émotionnel et cognitif de la foule, laquelle dans son état inconscient et subjectif,

cueille un lien causal (feint) entre les diverses propositions et le prend pour une démonstration de vérité.

L'air sévère d'Obama, son attitude de censeur dont il se targue en critiquant la situation présente se concentre au bout de son doigt quand, en utilisant le langage corporel, il tend le bras en fronçant les sourcils comme pour indiquer quelque chose. Il assume ainsi le caractère d'un chef puissant et influent, d'un chef qui exige d'être obéi, sans qu'on remarque qu'en général ses affirmations – comme celles de tout homme politique – sont d'autant plus fortes du point de vue émotionnel qu'elles sont vides du point de vue des contenus : « Marcher vers l'avenir » ; « Nous pouvons changer » ; « C'est le temps d'une nouvelle énergie et de nouvelles idées ».

Un autre geste étrange et typique d'Obama consiste à unir, à certains moments de ses discours, index et pouce, geste qui en Amérique, n'a évidemment pas le sens qu'il a en Italie. L'auteur anonyme de l'analyse en cours reconnaît en ce geste un signal qui active un ancrage hypnotique. En examinant l'utilisation qu'Obama en fait (surtout sur le fait qu'Obama pointe d'abord l'index sur le public avant de l'unir à son pouce), il pense que ce geste sert à créer une association entre Obama, l'appétit de changement (chacun peut de toute façon l'imaginer comme il préfère) et la prise du crayon avec lequel les électeurs voteront dans l'isoloir, de sorte que lorsque ceux-ci prendront le crayon entre l'index et le pouce pour voter, l'association entre Obama et son verbe messianique de « changement » s'activera. Une image renforce cet ancrage, celle dont nous avons déjà parlé qui consiste à « tourner la page » et qui concourt à illuminer la démarche du vote, l'électeur devant en effet tourner une page : le bulletin de vote. En ce

qui concerne les États où le vote a lieu électroniquement, le geste des deux doigts avec l'index d'Obama tourné vers le bas complète l'ancrage (appuyer sur la touche). C'est en même temps, en langage corporel, un geste de puissance, un geste impérieux, accompagné d'une retentissante, mais objectivement insignifiante, affirmation : « Il n'y a pas de destin que nous ne puissions accomplir. »

Un autre élément du langage corporel utilisé par Obama, c'est le fait d'incliner la tête à droite. En exposant la veine jugulaire à un agresseur ou adversaire potentiel, ce mouvement, réflexe atavique et typique chez de nombreuses espèces animales, amorce chez l'agresseur ou l'adversaire une réaction instinctive de renoncement à l'agressivité – et chez l'homme à toute forme d'agressivité, qu'elle soit aussi intellectuelle, critique ou politique.

Naturellement, Obama utilise aussi la technique des historiettes hypnotiques. Il raconte, avec son rythme lent et cadencé, des histoires qui se réfèrent apparemment à lui et au passé, mais qui sont vécues comme personnelles et actuelles par ses auditeurs, où il s'assied en silence, se détend, recueille ses pensées et réfléchit sur lui-même.

« S'asseoir en silence » est un calquage du vécu du public qui justement reste assis en silence pendant qu'Obama parle. « Recueillir ses pensées » fixe l'attention sur le vécu subjectif. Enfin, « réfléchir sur soi » (en mettant l'accent sur « soi ») s'accompagne du geste index/pouce pour accomplir l'ancrage subliminal cité.

L'histoire hypnotique contient une série d'invitations à imaginer, par exemple, un laps de temps de seize mois,

puis de grandes distances dans l'espace et enfin un million de voix. Il devient de plus en plus difficile de visualiser, de nous représenter consciemment les images qu'on nous invite à former. Cette succession d'ordres conduit au blocage de l'esprit conscient en raison de son incapacité à accomplir la tâche assignée et acceptée, de sorte que l'hémisphère non dominant reste dépourvu et sans défense contre les suggestions qui suivent – un passage radicalement irrationnel, arbitraire, typiquement propagandiste et démagogique (le caractère gras souligne l'emphase) : « **Nous sommes ensemble... ma voix est entendue... parce que vous avez dit... parce que vous avez décidé** que le changement doit arriver... parce que vous **avez cru** [geste ancrage] que cette année est différente de toutes les autres... parce que vous **avez choisi** [geste ancrage] **d'écouter** [sujet de la transe dans la narration] **vos plus grands espoirs, vos plus hautes aspirations... nous apportons un jour nouveau et meilleur...** Cette nuit, je peux **rester ici et dire** [calquage] que je serai le candidat démocratique... le **président** des États-Unis [en pointant la main vers le bas (comme pour toucher un écran ou un bouton de vote) : geste de commandement]. Message profond, implicite : « Si vous voulez rester en syntonie avec tout ce que je suis en train d'évoquer et qui fait que vous vous sentez bien et actifs, avec cette puissance, avec votre espoir, alors vous devez voter pour moi. »

Cette étude sonne comme la dénonciation d'un attentat contre la démocratie et comme un appel à s'y opposer. Pourtant, même si le résultat de l'élection semble confirmer l'analyse en question et qu'Obama a été élu grâce à la suggestion sous-hypnotique, il ne nous semble

pas que cela sous-tende un changement réel et alarmant ni un attentat contre la démocratie. Il n'est pas rationnel de diaboliser Obama pour avoir employé des techniques hypnotiques : les gens sont toujours hypnotisés, ils votent sans connaissance de cause tant bien que mal. L'homme politique l'emporte toujours sur le facteur ignorance et duperie. Nous considérons tout simplement la grande victoire d'Obama comme une confirmation éclatante de nos thèses sur la « démocratie ».

Notre commentaire consiste plutôt à dire que les capacités avec lesquelles on gagne sont une chose, les capacités nécessaires à gouverner en sont une autre, bien différente. Bien sûr, avoir généré un aussi grand enthousiasme est un avantage considérable, du moins au début. À l'épreuve des faits, une fois élu, Obama a pris des mesures retentissantes afin de sauvegarder des banques et quelques grandes structures financières (pas toutes : il a laissé Lehman Brothers faire faillite). Il a choisi de soutenir l'économie spéculative et non pas l'économie réelle. Son consensus est tombé à 45 %, inférieur à celui de Richard Nixon du temps du scandale du Watergate. Comment président, il est de plus en plus en dessous des attentes qu'il a suscitées. Il a perdu les élections de novembre 2009. Alors, pour maintenir le type de consensus fidéiste qui l'a conduit à la Maison-Blanche, malgré les échecs et l'aggravation de la récession, Obama dispose de différents instruments de travail sur l'esprit populaire. Évidemment, il peut lancer une campagne de mobilisation, jusqu'à la guerre contre les « coupables » extérieurs de la récession – de la menace terroriste iranienne à la concurrence déloyale de la Chine. Il peut lancer une campagne isolationniste et protectionniste. Il peut jouer aussi à la relance de l'espoir et des enjeux, il

peut trouver, tuer et faire immédiatement disparaître Oussama ben Laden – il peut substituer les espoirs trahis par des promesses et des espoirs plus élevés et pleins d'attrait, tels à justifier un nouvel investissement de confiance.

D'un autre côté, à bien y réfléchir, un auditeur lucide et rationnel n'aurait pas eu besoin de l'analyse technico-psychologique que nous avons effectuée ici pour écarter en bloc comme trompeurs et hypocrites les discours d'Obama et ne pas perdre de temps à l'écouter. Si on les examine un tant soit peu, on constate qu'il n'y a rien de concret et que tout au plus leur contenu est vague, ambigu, diversement interprétable. Il n'est donc pas contraignant, n'engage pas son locuteur, il ne vise qu'à conditionner. D'ailleurs ceci est valable pour la plus grande partie des discours des hommes politiques, qu'ils soient démocrates ou non (comme, par exemple, le programme politique mussolinien, connu sous le nom de « Programma di San Sepolcro », présenté à Milan en 1919). En outre, si on se penche sur le passé professionnel d'Obama, on voit bien qu'une fois son diplôme de maîtrise obtenu, son histoire est celle d'un personnage politique préparé dans l'alcôve de l'establishment américain, donc tout autre que « vierge ».

Cependant, la plus grande partie du public ne recherche pas l'objectivité. La motivation des foules est subjective : ce qui oriente l'action, c'est de se sentir mieux en entrant dans un certain état psychique, dans un certain système d'émotions et d'idées. Se sentir mieux produit un sentiment de confiance dans ce qui engendre cet état : la personne du leader charismatique, ses thèses et ses promesses. En témoigne un éditorialiste connu, Michele

Bader⁹⁴, lequel raconte s'être volontairement abandonné au charme d'Obama tout en reconnaissant rationnellement l'inconsistance de ses discours. Il explique que s'abandonner lui permet de sortir d'une disposition mentale et culturelle de détachement, de désillusion, de froideur et du sentiment consécutif de vide existentiel, pour retrouver l'enthousiasme du militantisme participatif. Quelque chose d'analogue au vécu gratifiant de L. tandis que ses associés la dépouillaient, et en général au vécu des convertis : reprendre goût à la vie, se sentir fort, unis.

C'est un besoin subjectif qui s'impose et se satisfait à travers des comportements qui ont une consistance et des effets objectifs, toutefois inadéquats, sur le plan objectif, au sujet manipulé tandis qu'ils servent au manipulateur, lequel conditionne habilement ses disciples à assouvir ce type de besoin au moyen d'actions qui procurent un avantage objectif oui, mais à lui : que ce soit un vote électoral, une donation ou un travail bénévole.

Naturellement, un leader charismatique, qu'il soit religieux ou laïc, reçoit une gratification psychologique, après les applaudissements et l'enthousiasme qu'il a suscités. C'est ainsi qu'une dépendance réciproque peut s'instaurer et se développer en un feedback positif qui amplifie la confiance jusqu'au fanatisme, jusqu'à surestimer ses moyens, perdre contact avec la réalité et parfois arriver à des conséquences extrêmes.

Manipulation cognitive et gouvernance sociale

En partiel désaccord avec Jacques Ellul qui affirma que « la propagande crée un homme adapté à une société totalitaire », nous dirions plutôt que « la propagande crée

un homme adapté à qui sait créer la propagande ».

Déjà dans la Grèce antique, des témoignages démontrent qu'il existait la conscience que le comportement et la pensée des hommes, spécialement des collectivités, peuvent être orientés, non pas tant par des arguments logiques ou par des lois, mais à travers la manipulation de symboles et d'émotions. Des principes de propagande politique sont déjà formulés par Machiavel, tandis que Napoléon fonde un Bureau de l'Opinion Publique, pour contrôler et gérer le consensus, l'esprit public. Au XX^e siècle, la propagande devient une pratique répandue. Ce n'est cependant qu'à partir de 1950 que la manipulation psychologique devient un business, accompagné d'une recherche psychologique éclectique qui se sert aussi bien de la psychanalyse que du conditionnement pavlovien et du conditionnement opérant. Aux États-Unis, les chercheurs se concentrèrent assez vite sur la catégorie des électeurs incertains. Il est en effet plus facile de les conditionner et ce sont par ailleurs presque toujours eux qui déterminent la formation politique qui va remporter les élections. Ce sont aussi les moins informés, les plus superficiels, les moins conscients, les plus irrationnels. La détermination des clés irrationnelles de leurs décisions et du moyen de les activer devint prioritaire. Il ne s'agissait pas seulement d'irrationalité, mais aussi de distorsions cognitives. Que les gens se rappellent beaucoup mieux un discours ou une argumentation conformes à leur foi politique qu'un discours ou une argumentation divergents fut alors vérifié expérimentalement.

Étant donné la structure constitutionnelle des États-Unis, les psychologues politiques s'appliquèrent à déterminer les caractéristiques et le profil du candidat

gagnant aux élections présidentielles. Il en résulta une figure très paternelle, rassurante, cordiale, énergique, prosaïque, ni trop spirituelle ni trop intellectuelle, avec un bon passé dans un domaine différent de la politique⁹⁵. Clotaire Rapaille⁹⁶ retrouva ce profil chez Moïse : personnage non pas roi, mais chef d'une rébellion, d'une sécession (par rapport au roi, au pharaon), donc une sorte de gourou, de guide d'un mouvement avec un visible instinct de survie, capable de faire avancer aussi bien un rêve que de prendre des décisions énergiques, en conséquence capable de défendre tout son peuple contre des menaces. C'est le candidat qui incarne et exprime le plus intensément ces caractéristiques qui l'emporte. Malheureusement, le penchant plus ou moins conscient pour un chef protecteur, rebelle, agressif, affirmatif, se projette naturellement sur l'homme fort, l'autocrate, le gouverneur autoritaire, qui semble se concrétiser ces dernières années avec le concours du terrorisme, conjointement à une transformation parallèle de l'idéal de citoyenneté. Un idéal qui n'est plus individualiste et autodirigé, mais discipliné, encadré, collectif, qui a accepté de restreindre sa liberté et son autonomie par devoir et dans l'intérêt général en se laissant guider par le président et chef, perpétuellement en guerre contre le terrorisme dans le monde et en faveur de la « démocratie » qu'il veut exporter.

De même le monde de l'entreprise demande aux ingénieurs sociaux de construire identités et valeurs entrepreneuriales – la loyauté en particulier – dans un esprit d'équipe et de façon bien structurée. La psychologie d'entreprise répond à cette demande très fructueuse par la production de nombreux et d'efficaces instruments de conditionnement. Organiser le temps des employés en

activités de groupe tend à les empêcher d'avoir une élaboration individuelle réfléchie, des espaces où se réaliser individuellement, où agir individuellement. Nous verrons ces méthodes en parlant de l'Opus Dei et de la Légion étrangère.

La gestion de la conflictualité employés/employeurs est un autre secteur d'application de la psychologie en entreprise. Car dans ce domaine-là aussi, comme dans tous les autres, les facteurs émotionnels et les processus inconscients du comportement humain prédominent aux fins de la détermination de conduites concrètes. Dans la gestion en question, il est essentiel que la figure de l'employeur acquiert une valeur symbolique, émotionnelle, dans la tête des employés. De ce point de vue symbolique et évocateur, de simples ajustements qui s'obtiennent en modifiant le style de communication et l'image ou par des concessions morales, peuvent améliorer considérablement les rapports employés/employeurs. Non moins importante est la gestion du rapport avec les syndicalistes, lesquels administrent en fait toute entreprise qui a des recettes et des outputs (tous deux de nature économique) et qui sont donc porteurs d'intérêts en contraste avec ceux des personnes qu'ils représentent. Travailler sur cette divergence peut être décisif, peut rendre un syndicaliste plus apte à ressentir que ses propres intérêts coïncident avec ceux de l'employeur, et donc à être plus solidaire avec celui-ci qu'avec le personnel syndiqué.

Les divers exemples examinés aux paragraphes précédents ont montré de façon concrète comment le comportement collectif est géré en vue des intérêts de l'establishment économique et politique et cela grâce aux

instruments psychologiques. Manipulation politique et commerciale, propagande et publicité sont de même nature. Ces dernières décennies, tout le monde a pu remarquer combien la propagande politique et la communication persuasive, celle qui vise l'électorat, ont adopté les modalités et les styles de la publicité commerciale. On les voit miser de plus en plus sur la construction d'images et de spots publicitaires spécifiquement conçus, véhiculés et réitérés, pour parvenir aux gens avec une plus grande fréquence et des contenus de moins en moins porteurs de réalités vérifiables. Les techniques, quand ce ne sont pas des agences de marketing, utilisées par des hommes politiques pour leurs campagnes électorales et par l'industrie pour ses campagnes publicitaires sont fondamentalement les mêmes.

En fait, dans les pays à démocratie « évoluée », les candidats qui ont tendance à gagner les élections sont ceux qui ont davantage d'argent pour s'offrir les meilleures agences.

Tout comme le choix commercial, le choix électoral est de plus en plus indépendant. Il y a moins de participation, les partis politiques comptent de moins en moins de militants et de contributions de la part de leur base.

L'analyse de la motivation des choix de vote révèle que ceux-ci ne sont pas tellement le fruit d'un raisonnement conscient mais plutôt d'une préférence superficielle. Par ailleurs, il y a tout de même quelques différences entre marketing politique et marketing commercial. Le marketing politique vise surtout à cacher les objectifs économiques et affairistes qui motivent les forces

politiques ; en outre, il a besoin de fournir une idée ou tout au moins une impression d'ensemble de la société et non pas d'un seul produit ou d'un seul service.

Ce qu'ils ont en commun dérive des caractéristiques de la psyché et de son travail principalement inconscient. Nous en avons déjà parlé, mais il est utile d'approfondir la question.

Il n'existe pas chez l'homme une conscience (consciousness) innée, créatrice unitaire de perceptions, d'interprétations, de décisions à la Descartes. Antonio Semeraro, psychothérapeute et chargé de recherches à l'université de Rome⁹⁷, cite quelques auteurs (Libet, Liotti, Bara et d'autres encore) et rapporte une conception scientifiquement moderne de l'esprit en tant qu'ensemble de sous-systèmes fonctionnels interactifs, certains inconscients et d'autres conscients. Les sous-systèmes inconscients élaborent dans un mouvement parallèle – tout en subissant simultanément l'influence – une myriade d'inputs qui arrivent au cerveau. Les sous-systèmes conscients, à capacité limitée, ne traitent que quelques données de façon séquentielle aux fins de l'attribution des signifiés et pour la réalisation d'objectifs et de devoirs. Les décisions mêmes, sur la base de mesures expérimentales de potentiels électriques musculaires, semblent être prises inconsciemment et ce n'est qu'après avoir été prises de la sorte que le sujet en prend conscience, si bien que le processus décisionnel conscient ne serait autre qu'une rationalisation et une élaboration a posteriori. Dans la plus grande partie des décisions, les perceptions restent inconscientes, la représentation de la réalité est déformée par de nombreux facteurs et mécanismes inconscients. Cela est aussi vrai

pour la mémoire car tous les processus, évaluatifs, motivationnels et décisionnels, les préférences, sont le résultat de l'interaction de facteurs dont nous ne sommes en bonne partie pas conscients, si bien que nous nions leur influence sur nos prises de décisions, alors qu'elle est fondamentale.

Par exemple⁹⁸, les électeurs nient que, dans leur choix entre plusieurs candidats, les facteurs somatiques tels que taille ou beauté entrent en ligne de compte ; mais de fait ces facteurs résultent statistiquement très conditionnants. Par exemple, dans les élections présidentielles américaines, c'est presque toujours le candidat le plus grand qui est élu ; tout comme dans les décisions judiciaires où les personnes de belle allure sont plus difficilement retenues coupables et reçoivent des peines inférieures par rapport aux personnes d'aspect déplaisant. Nombre de ces mécanismes inconscients – l'inconscient cognitif – ont été identifiés et analysés et sont couramment et largement utilisés dans des buts fonctionnels afin de générer persuasion de masse et persuasion individuelle à des fins commerciales, politiques, militaires ou sociales. Les connaître consent, en appliquant des stimulations minimales et indirectes, d'induire un effet multiplicateur dans la psyché des destinataires. Cette connaissance permet, en particulier à ceux qui disposent de moyens de communication de masse, de manipuler l'opinion publique et les comportements collectifs. Ces mécanismes sont donc très importants dans la vie pratique, et bien évidemment l'école ne les enseigne pas, parce que si leur connaissance tombait dans le domaine public, il serait beaucoup plus difficile de conditionner les gens et donc de les diriger. Parler de politique en ignorant ces lois et mécanismes

cognitifs et décisionnels ainsi que la technologie de la persuasion revient à parler de biologie en ignorant la chimie ou encore de politique en ignorant l'économie.

L'éminent critique et analyste politique, Noam Chomsky, spécialiste des prétentions démocratiques des États contemporains, décrit les États-Unis comme le « mercenary enforcing state » (l'État mercenaire), l'exécuteur de la volonté des grandes concentrations de capitaux, et non pas la superpuissance garante de la paix et de la démocratie dans le monde et à l'intérieur de ses propres frontières comme elle le prétend, mais l'instrument le plus efficace actuellement à la disposition de ces concentrations, instrument utilisé de manière destructrice pour ses citoyens comme pour les autres habitants de la planète. Chomsky démasque, d'un côté, la fausseté de la propagande de couverture, de l'autre les véritables buts et intérêts – évidemment économiques – qui ont poussé et poussent à des manœuvres précises, comme la guerre contre l'Iraq, l'invasion de Panama, du Nicaragua, de Grenade, etc. Il dénonce les véritables conséquences de ces manœuvres, puis il examine et met à nu les techniques psychologiques de propagande qui ont permis que la plupart des Américains les aient acceptées « démocratiquement ». Toutefois, il n'examine pas les mécanismes inhérents à la psyché et à la communication, ceux qui rendent possible « la fabrication du consensus ». Des mécanismes que peuvent activer et exploiter la politique ou les religions, le management ou le commerce, et qui tendent à satisfaire quelques besoins primaires de l'esprit humain et, ce faisant, produire censures et distorsions aussi bien perceptrices qu'interprétatives.

Cet essai n'étant pas un traité de psychologie cognitive

ou sociale, seuls quelques mécanismes sont cités ici (pour les autres, le lecteur qui le souhaiterait peut se reporter à l'ample bibliographie fournie dans ce volume) :

a) sélection des perceptions (nous sommes bombardés d'environ 10 000 inputs sensoriels par seconde, et la plus grande partie doit être filtrée, tout en restant inconsciente ou subconsciente, car la conscience ne peut en élaborer qu'une petite partie), et leur mise en adéquation avec des attentes et des convictions préexistantes ;

b) rationalisation de ses actions (se justifier devant autrui et soi-même et se sentir en adéquation avec ses propres convictions ; une fois qu'on a pris une décision, ne pas en changer, coûte que coûte) ;

c) protection des convictions de fond consolidées sur lesquelles repose notre adaptation existentielle et sociale (un fait nouveau en opposition avec celles-ci est censuré ou réinterprété de façon à l'adapter) ;

d) rapidité des processus percepteurs, évaluatifs et décisionnels (au détriment de leur validité) ;

e) assurer l'acceptation de soi de la part du groupe (si on appartient à un groupe qui a une certaine conception du monde – de la politique, du sport, de la mode, etc. –, on a tendance à conformer notre propre conception à cette idée et à la défendre contre des faits et des opinions en contraste avec celle du groupe) ; etc., etc.

Ce mécanisme – l'adaptation cognitive automatique et inconsciente à l'environnement dont on dépend – s'implante habituellement durant l'enfance, sous la forte

dépendance des parents, avant que ne se développent la pensée individuelle et la capacité critique, si bien qu'une personne même en âge adulte ne peut ni le percevoir ni s'y opposer, et reste manipulable à travers sa socialisation. Quand le partage d'une doxa (ensemble d'opinions et de préjugés), d'une croyance, d'une conviction, d'un système de pensée (comme il en est dans les religions, les sectes, les partis politiques et les groupes sociaux militants, mais également dans de nombreux groupes familiaux et même, dans un certain sens, dans la « communauté scientifique ») devient la condition d'acceptation et de reconnaissance par le groupe d'appartenance, et l'élément constitutif de son identité autoperçue, doxa, croyance, conviction et système de pensée deviennent presque indissolubles, même face à une preuve qui les dément, car changer d'idée ou élargir l'horizon cognitif signifierait exclusion du groupe et perte d'identité, de force, d'assurance et d'estime de soi⁹⁹.

Toute grande organisation active, religieuse, militaire ou politique, quelle qu'elle soit, ne peut renoncer à ses exigences de cohésion, de discipline, d'anticipation et de standardisation des comportements. Pour coordonner l'action (et les convictions) d'un grand nombre de personnes, elle a la nécessité absolue de travailler sur les illusions et avec les illusions.

Des personnes qui ne partagent pas de certitudes parce qu'elles ont l'esprit ouvert au doute, à la relativité du savoir, ne se coordonnent pas bien dans l'action et manquent d'élan ; en outre, il est souvent difficile de les faire changer d'idée avec la rapidité nécessaire aux manœuvres politiques, comme l'a par exemple fait la Lega Nord, le parti de Umberto Bossi, quand elle s'est désolidarisée de

Berlusconi en 1994, en le qualifiant de mafieux, pour adopter la ligne de la sécession et expulser avec ignominie les rétifs sympathisants de Forza Italia, le parti de Berlusconi, contre lesquels Bossi excitait sa pauvre base... pour se rallier plus tard en 2000, embrasser le fédéralisme et gouverner avec Berlusconi en 2001. Les partis de gauche ont fait des volte-face analogues envers la Lega : exécration en 1994, en traitant ce parti de raciste et d'insensé à ses débuts et quand il s'est allié au parti de Berlusconi ; étreinte fraternelle et intéressée pour la chute du gouvernement ; puis à nouveau exécration en 2001 en l'étiquetant comme fasciste et raciste. Pour être suivi dans de semblables pirouettes sans apparaître contradictoire et sans fondement, il faut qu'un leader dispose d'une base qui ne pense pas avec sa tête et dont les opinions suivent le besoin d'appartenance et autres facteurs irrationnels. Et de dirigeants opportunistes et mercenaires¹⁰⁰.

E. Bernays, que nous avons déjà cité comme pionnier de l'ingénierie sociale, recombina les idées de Le Bon et d'autres spécialistes de la psychologie des masses, comme Wilfred Trotter, avec les théories de psychologie élaborées par le célèbre Freud, son oncle, en suivant son intuition : que les personnes étaient sensibles à une manipulation inconsciente, basée sur l'émotivité ou sur l'utilisation massive d'images symboliques. Bernays pressentit très en avance le pouvoir des nouvelles technologies de communication de masse et conclut qu'une manipulation consciente et intelligente des opinions et des habitudes des masses pouvait jouer un rôle important dans une société démocratique. Qui serait à même de maîtriser ce dispositif social, pensait Bernays, représenterait un pouvoir invisible capable de diriger une nation. Il est assez choquant de lire ce qu'a écrit Bernays

en 1929 car ses mots ne sont pas que le fruit d'une idée qu'on peut partager ou non. En effet, il démontra la justesse de ses affirmations en participant à des campagnes et c'est pourquoi ses services furent demandés par différents hommes politiques et diverses multinationales, en faisant de ses manuels une véritable Bible pour toutes les générations futures. Dans le livre Propaganda d'Edward Bernays, 1929, on peut lire :

Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible constituent un gouvernement invisible lequel est le véritable pouvoir de contrôle. Nous sommes gouvernés, nos esprits sont modelés, nos goûts formés, nos idées presque totalement influencées par des hommes dont nous n'avons jamais entendu parler. Ceci est le résultat logique du mode d'organisation de notre société démocratique. Un nombre très vaste d'êtres humains doit adhérer à ce mode pour que l'ensemble vive à l'intérieur d'une société qui fonctionne paisiblement. Presque toutes les actions de notre vie, dans le domaine politique comme dans les affaires, et notre attitude sociale, notre pensée morale, sont dominées par ces «inconnus», ce petit nombre de personnes qui déchiffrent les processus mentaux et les modèles de comportement des masses. Ce sont eux qui tirent les ficelles, qui manœuvrent l'esprit des individus... Ceux-là, qui ont en main ce mécanisme, constituent le véritable pouvoir exécutif d'un pays.

Il est curieux comme nombre d'activités et de situations, perçues en tant que modes d'extériorisation de la liberté ou en tant que conquêtes d'émancipation (l'émancipation de la femme, par exemple) ont en réalité été créées de l'extérieur puis « injectées » à travers la suggestion technologique de la population à des fins de profit ou de

conditionnement sociopolitique.

Ses lois, Bernays les a utilisées avec un succès impressionnant et, comme nous l'avons dit, des générations d'hommes politiques ont méticuleusement étudié son œuvre, mais ce n'est pas tout : étant aussi considéré comme l'inventeur des relations publiques, il a donné origine à la figure professionnelle du Spin-Doctor (stratège en communication et en marketing) dont les règles sont aujourd'hui appliquées dans plusieurs domaines, de la politique à la publicité, du social à la communication médiatique.

L'une des plus célèbres campagnes médiatiques entreprises par Bernays, qui modifièrent profondément les opinions et les croyances populaires, est devenue l'un des symboles traditionnels de l'émancipation féminine : la femme qui fume. Au XX^e siècle, ce fut un acte de défi, d'affirmation d'indépendance envers une société bien-pensante qui n'avait pas la moindre intention de reconnaître la parité hommes/femmes. Très peu de féministes savent que ce « droit » de fumer, jusqu'alors réservé aux hommes, ne fut pas du tout une rébellion spontanée des femmes, mais le résultat d'une opération médiatique à grande échelle, conçue et orchestrée par Edward Bernays qui en avait été chargé par l'American Tobacco Company.

En 1929, à New York, Bernays organisa la retraite aux flambeaux de la « brigade des libertés », où il fit défiler des dizaines et des dizaines de filles qui fumaient avec ostentation devant un public interloqué. La presse – préalablement prévenue par Bernays – rapporta l'épisode sur neuf colonnes à la une, suscitant dans la nation un

énorme impact émotionnel. En associant un concept noble, la « liberté », à un concept de rébellion, la « brigade », Bernays avait créé une nouvelle idée qui touchait le cœur de l'imaginaire populaire. Des milliers de femmes commencèrent à rivaliser avec les filles new-yorkaises du défilé ; le message avait été assimilé clairement, quiconque était anticonformiste et indépendant ne pouvait pas « ne pas fumer ». En quelques mois, Chesterfield tripla ses ventes, et plusieurs années après, Philip Morris, se souvenant de cet événement, exploita la même idée avec l'image du cow-boy de la Marlboro pour faire de la publicité pour ses cigarettes. Pour comprendre pleinement la portée d'une telle opération, il ne faut pas oublier qu'au XXI^e siècle, la cigarette continue à être l'emblème de l'émancipation féminine dans les pays en voie de développement. Mais Bernays ne s'arrêta pas là ; il travailla successivement en collaboration avec l'AMA (l'Association des médecins américains) afin de mener des recherches scientifiques démontrant que fumer était salubre ; ce qu'il fallait rendre officiel. Depuis, financer des recherches scientifiques qui confirment la qualité des produits à vendre est devenu une pratique des multinationales. À ce propos, Bernays suggérait la présence d'un tiers, non partie prenante, pour garantir la crédibilité du produit ou de l'image à promouvoir. Par exemple, si General Motors proclamait aujourd'hui que le réchauffement climatique mondial est un canular inventé par les environnementalistes, les gens soupçonneraient les motivations qui la poussent à faire une telle déclaration vu que sa fortune est construite sur les automobiles. Mais si un quelconque institut de recherche indépendant, par exemple nommé « Alliance pour le climat mondial », publiait un rapport scientifique affirmant que le

réchauffement climatique est en réalité une histoire inventée, les gens auraient certainement les idées moins claires. Voilà pourquoi Bernays a mis sur pied une quantité impressionnante d'instituts et de fondations, financés en secret par les industries qui avaient intérêt à garantir la qualité de leurs produits. C'est ainsi que ces instituts ont pondu une multitude de rapports scientifiques, que les médias rendaient publics, contribuant à créer une image positive du produit à lancer.

Voilà, à titre d'exemple, une brève liste d'instituts pompeusement dénommés :

- Temperature Research Foundation (Fondation pour l'étude des températures) ;
- International Food Information Council (Conseil international de l'information alimentaire) ;
- Consumer Alert (Protection du consommateur) ;
- The Advancement of Sound Science Coalition (Coalition pour le progrès d'une science durable) ;
- Air Hygiene Foundation (Fondation de l'hygiène de l'air) ;
- Industrial Health Federation (Fédération industrielle de la santé) ;
- Manhattan Institute (Institut Manhattan) ;
- Center for Produce Quality (Centre de la qualité des produits) ;

- Tobacco Institute Research Council (Conseil pour l'institut de recherche du tabac) ;
- Cato Institute (Institut Caton) ;
- American Council on Science and Health (Conseil américain de la science et de la santé) ;
- Global Climate Coalition (Coalition pour le climat mondial) ;
- Alliance for Better Foods (Alliance pour l'amélioration de l'alimentation).

Un autre exemple concerne le petit-déjeuner traditionnel américain à base d'œufs et de bacon. Ce n'est pas du tout une tradition car il tire son origine d'une autre création de Bernays, commissionnée par les producteurs de lard fumé. En effet, très peu de personnes se souviennent qu'en 1924 les Américains prenaient des toasts et du café à leur petit-déjeuner. Voilà une ultérieure démonstration des théories freudiennes appliquées à la psychologie des foules. En outre, Bernays, par sa capacité de contrôler l'opinion publique sur une grande échelle, marqua profondément les esprits du monde des affaires américain lorsqu'il réalisa, avec Lippmann et sur commission du Président Woodrow Wilson, une campagne d'incitation de l'opinion publique afin que soit approuvée l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés de la Grande-Bretagne (Première Guerre mondiale) dans une période où l'immense majorité du peuple américain y était contraire.

Six mois suffirent à Bernays pour renverser complètement l'avis négatif des personnes quant à la

décision d'engager une guerre, en provoquant une gigantesque vague d'hystérie anti-allemande qui impressionna aussi beaucoup, entre autres, Adolf Hitler qui allait devenir un profond connaisseur de l'œuvre de Bernays.

Dans son essai *The Engineering of Consent* (« L'ingénierie du consentement ») (1955), Bernays écrit :

Si vous comprenez les mécanismes et les logiques qui règlent le comportement d'un groupe, vous pouvez contrôler et enrégimenter les masses à votre goût et à leur insu.

Les idées d'Edward Bernays modifièrent la vieille idée qui prévoyait :

Besoins → Politique/Industrie/Finance → Satisfaction des besoins

en un énoncé plus articulé et antithétique :

Manipulation de l'opinion publique → Créations de besoins → Politique/Industrie/Finance → Contrôle

La liste qui suit est une liste de « croyances populaires », inculquées dans les masses par l'utilisation des techniques de persuasion et de contrôle décrites par Bernays. Cette liste de lieux communs dont nous reportons les plus spectaculaires est parue dans une monographie publiée par Russ Kick :

- les médicaments font recouvrer la santé ;
- la vaccination immunise ;

- les Américains jouissent d'un meilleur état de santé ;
- la grossesse est une situation médicale très sérieuse ;
- le VIH est responsable du sida ;
- le fluor dans l'eau de l'aqueduc protège les dents ;
- la vaccination contre la grippe prévient la grippe ;
- les douleurs chroniques sont une conséquence naturelle de l'âge ;
- le soja est la source de protéines la plus salubre.

Pour construire ces illusions, des milliers de dollars ont été dépensés, grâce auxquels aujourd'hui des millions et des millions de personnes pensent de façon identique. Dans *Trust Us, We're Experts* (« Ayez confiance en nous, nous sommes des spécialistes »), Stauber et Rampton ont recueilli une série de données qui décrivent la science de la création de l'opinion publique en Amérique. Voici quelques axiomes tirés de la nouvelle science des RP :

- la technologie est en soi une religion ;
- si les gens sont incapables de formuler une pensée rationnelle, la véritable démocratie est dangereuse ;
- les décisions importantes devraient être laissées aux experts ;
- en reformulant des sujets, restez loin de la substance ; créez des images ;

- ne jamais affirmer clairement un mensonge qu'il est possible de déceler¹⁰¹.

Dans son essai Propaganda¹⁰², Jacques Ellul – qui a surtout connu et étudié le communisme – embrasse un concept précis de la propagande, dérivé de l'expérience des partis intégristes et des états totalitaires. Pour lui, la propagande ne s'achève pas du tout dans les moyens psychologiques, mais demande au contraire un système stable, dans lequel le propagandiste est structurellement séparé des « propagandés », il demeure le délégué du système, le manipulateur qui travaille pour son compte. La supervision constante du système où s'enracine son identité le préserve du risque de finir dans l'engrenage de la « logique », dans la suggestion de son action même et de ses propres formules et techniques de persuasion, comme de s'identifier avec le groupe de ses « propagandés ». Ainsi ces derniers ne représentent à ses yeux que des objets et il reste libre de les traiter selon les instructions supérieures qu'on lui donne et, si besoin est, de les sacrifier. S'il les respectait dans leur dignité, leur liberté, leur humanité et s'il s'identifiait du point de vue émotionnel avec eux, il perdrait l'efficacité nécessaire aux objectifs qu'on lui a fixés.

Le propagandiste, et le leader communiste encore plus, n'est pas communiste. Il ne fait absolument pas partie du peuple (à ses yeux troupeau incapable de conscience, de réalisme et de rationalité), c'est un technicien de la domination sur le peuple, et il poursuit un seul but : prendre le pouvoir et le garder. Les idéologies dont il se réclame et qu'il alterne ne sont que des instruments pour atteindre ce but, tout comme les personnes qu'il utilise. Voilà pourquoi les leaders « communistes », formés à

cette école de technique de pouvoir qu'était l'école pour dirigeants communistes (italiens aussi) – ayant en leur temps adhéré au stalinisme –, n'ont eu aucune difficulté, une fois que les temps eurent changé, à déclarer ne plus être ni staliniens ni communistes, mais démocrates ou libéraux, et à s'allier avec la finance internationale. Et qu'ils n'ont aucune difficulté à faire des choix politiques anticommunistes et antisocialistes, voire antisociaux et libéraux.

En réalité, ils n'ont jamais été communistes. Ils n'avaient adopté une idéologie communiste que par intérêt. Aujourd'hui, ils en adoptent une autre. Le socialisme réel des pays soviétiques n'avait rien à voir avec le socialisme ou le communisme car il n'appliquait pas du tout le concept de propriété collective des moyens de production. Il avait transféré la propriété collective à l'État, mais fait en sorte que l'État lui-même devienne la propriété privée des dirigeants du parti dit « communiste ».

Pour en revenir à la propagande, celle-ci a besoin de la co-présence de trois composantes :

la suggestion idéologique ou religieuse, le contenu doctrinal, la théorie, le verbe ;

l'action de la suggestion, c'est-à-dire la traduction en actes et en organisation, dans les modalités et les limites du possible ;

l'implication émotionnelle et identitaire, c'est-à-dire l'engagement, l'affiliation, la fonction publique.

Le propagandiste ne doit pas se limiter à modifier les

croyances et les valeurs des personnes, il doit les inciter à participer irrationnellement à une action dont elles ne connaissent ni ne contrôlent les véritables objectifs, dans une atmosphère non pas de réalité mais d'adhésion à un mythe, une adhésion non pensante, ou en tout cas non pensante de manière autonome. Dans la société moderne, celui qui agit n'est pas celui qui pense. Selon Ellul, c'est l'action qui crée l'idéologie et non pas le contraire¹⁰³. Toute affirmation doit être péremptoire et simple.

En particulier, l'enracinement de mythes et le déclenchement de réflexes conditionnés peuvent être accompagnés d'un travail de préparation psychologique sur les groupes activistes de la part du propagandiste afin que l'action de masse s'opère au moment venu. Par « mythe », nous entendons une vision partagée, identifiante, exaltante et holistique (explicative du monde et de l'homme, et en même temps téléologique) – comme il en a été des visions léninistes, maoïstes, nationales-socialistes et fanatico-religieuses.

Étant donné que l'homme est en réalité un « divisé », qu'il a une structure semi-assemblée, subsistante comme un ensemble de contradictions, de tels mythes peuvent être enracinés efficacement chez une personne même en présence de valeurs contraires. On peut avoir (en Italie cela se voit souvent) un activiste communiste pourtant très attaché à son patrimoine, à ses privilèges, à sa famille ; ou un fervent admirateur d'Adolf Hitler possédant pourtant une personnalité très ouverte et tolérante. Grâce à ces caractéristiques de la psyché humaine, le propagandiste n'a pas à affronter le pénible devoir de réfuter et démanteler les convictions préexistantes et profondes de son tissu socioculturel (mythes sociaux, fois, valeurs et

visions partagées) quand il s'apprête à traiter celui-ci ; au contraire, il doit travailler à travers elles, car c'est grâce à elles que se créent les intégrations et les identités de groupe dans les divers contextes socioculturels. Ce qui compte, pour le propagandiste au sens rigoureux d'Ellul, c'est que le sujet soit prêt à bondir au bon moment, qu'il soit mobilisable.

Par contre, un dialogue entre « propagandés » et non « propagandés » est impossible. En effet, si la propagande a atteint son but, la foi ainsi enracinée est soustraite à la confrontation en termes de raison et réalité¹⁰⁴.

Afin que la propagande fonctionne, il faut ne pas perdre de vue quatre idées fondamentales, communes à l'Occident et au monde communiste ou ex-communiste : l'homme est par nature bon [nous ajoutons : et conscient] ; il recherche le bonheur ; l'histoire se déroule dans un progrès continu ; tout est matière¹⁰⁵.

Au niveau supérieur, il y a les mythes qui expriment le fond conceptuel et sensoriel stable des différentes sociétés (le mythe du travail, de la liberté, de la démocratie, de la gloire, de la race, etc.). Ceux-ci étant essentiels, le propagandiste doit se baser sur eux pour conquérir le ressenti des personnes.

En outre, il faut tenir compte du fait que, dans les sociétés occidentales, presque personne n'est sensible (donc mobilisable par) aux grands sujets existentiels, métaphysiques, religieux, idéaux, tragiques. Le passé ne touche pas, seuls le présent et le futur proche importent. Les sociétés occidentales sont des sociétés bourgeoises, matérialistes, hédonistes. Faire appel à ces thèmes pour

mettre en mouvement les masses populaires ne marche pas. Pour cela, il faut faire appel à la peur, alarmer (agressions internes ou externes, catastrophes et épidémies, liberté et bien-être menacés). Ellul retient inévitable que l'État, même soi-disant démocratique, utilise la propagande s'il veut fonctionner. Et ceci, aussi bien parce que le peuple participe aux processus politiques que parce qu'il veut être informé et qu'il veut des informations cohérentes avec son cadre de référence, avec sa « sagesse reçue », avec ses préjugés. Il n'a pas de mentalité scientifique ouverte à la contradiction, au démenti, au revirement rapide. L'État et l'establishment économique devront donc lui délivrer des informations sélectionnées, rendues cohérentes, filtrées, domptées et modulées, non seulement par l'intelligence des individus, mais aussi par leur sensibilité. L'état « démocratique » lui aussi doit abandonner le principe libéral pour formuler, proclamer et enseigner sa vulgate du réel. Et une fois que cette voie inévitable a été prise, chaque État tend au totalitarisme, non pas par penchant personnel ou idéologique de ses dirigeants mais parce que la propagande, en tant que technique de production et gestion top-down du consensus, tend à englober le tout¹⁰⁶. Les politiques menées dans une direction totalitaire par les États-Unis, surtout après le 11 septembre, le confirment avec leurs restrictions croissantes des libertés civiles et politiques et des garanties judiciaires, réalisées à travers les Patriot Acts et des lois comme la loi du 24 octobre 2007 approuvée par le Congrès (H.R, 1985), laquelle touche la communication des idées et la coordination du dissensus.

Une œuvre d'ingénierie sociale pour produire une profonde transformation a été étudiée aux débuts des

années 70 et mise au point en réponse au problème de la gouvernabilité des régimes en démocratie, une stabilité gouvernementale qui devenait de plus en plus problématique, surtout sous l'effet de l'augmentation de l'information critique et de la participation démocratique déclenchées par les expériences de 1968, par la résistance à la guerre contre le Vietnam, par une opinion favorable aux mouvements de libération nationaux anticolonialistes, par l'effervescence nationale en Amérique du Sud. Le tout menaçait le pouvoir et les intérêts du grand capitalisme, en fournissant aux populations des modèles sociaux généraux et des idéaux incompatibles avec les intérêts de ce dernier, et en tout cas tels à rendre plus difficile la gestion des peuples par le haut.

The Crisis of Democracy¹⁰⁷ offre l'étude systématique de la situation et la proposition d'un remède organique. Ce texte est élaboré par Samuel P. Huntington, Michel J. Crozier et Joji Watanuki, trois professeurs universitaires et conseillers gouvernementaux, à la Trilateral Commission en 1975.

Cette œuvre se pose préalablement une question (page 11) : les démocraties sont-elles devenues « ingouvernables » ? les pays industrialisés « peuvent-ils continuer à fonctionner durant le dernier quart du XX^e siècle selon les formes de démocratie politique développées au cours des vingt-cinq années précédentes » ? Les auteurs y répondent négativement pour une série de raisons parmi lesquelles se détachent l'attitude irresponsable et prétentieuse du peuple au regard du système, la prise de conscience de la part des intellectuels qui combattent l'élite à laquelle,

subconsciemment, ils désirent ardemment appartenir (page 31), leur cortège social, la diffusion des vues antiautoritaires et adverses à l'hégémonie du capitalisme sur la politique, l'inflation structurelle (page 38), l'effritement du consensus (page 18). À la page 157, le texte fournit la clé du problème : il est possible de sauver la démocratie. C'est-à-dire qu'on peut faire en sorte que les gens continuent à croire d'être gouvernés démocratiquement, donc légitimement, si on fait assumer aux classes inférieures, les plus exploitées, les valeurs, les objectifs, les attitudes mentales des classes moyennes, de façon à endormir leur conscience du conflit de classes et à étouffer leur volonté participative grâce aux sirènes de la société de consommation : « Le fonctionnement efficace d'un système démocratique exige un niveau d'apathie de la part des individus et des groupes. Par le passé, toute société démocratique a eu une population de dimension variable, laquelle demeurait marginale et ne participait pas à la politique. Ceci est intrinsèquement antidémocratique, mais a représenté l'un des facteurs qui a permis à la démocratie de bien fonctionner. » Recette déjà appliquée aux États-Unis cinquante ans plus tôt pour immuniser les classes laborieuses contre une possible contagion de conscience de classes en provenance de l'Union soviétique dont la formation était toute récente.

Paolo Barnard la commente en ces termes dans son article daté du 21.10.09 Ecco come morimmo (« Voilà comment nous mourûmes ») : « En effet, dans le texte on lit que la menace à la démocratie américaine provenait de la dynamique même de la démocratie dans une société hautement instruite, mobilisée et **participative**, celle où s'étaient épanouis les groupes de jeunes, ethniques, et où ces groupes étaient en train d'assumer une nouvelle

conscience. Il fallait les désactiver, les rendre apathiques, immobiles, et c'est bien ce qui s'est passé partout, avec le boum hédonistique des années 80 et avec l'avènement de la télé commerciale. »

The Crisis of Democracy est un essai culturellement libre. Il dit ouvertement à la page 161 que pour parer aux dangers d'une démocratie effectivement participative, et pouvoir aller de l'avant avec une démocratie apparente, mais efficace, il fallait frapper « la recherche du principe d'égalité et de la valeur de l'individu... ; le développement de la participation à la politique... ; la compétition politique essentielle à la démocratie... ; l'attention que le gouvernement prête à l'électorat et aux pressions sociales ».

Cette œuvre prescrivait en outre que « l'idée démocratique selon laquelle le gouvernement doit répondre aux citoyens crée chez certains groupes sociaux des attentes de satisfaction des besoins et d'élimination des maux qui les affligent » et que « soigner la démocratie par davantage de démocratie revient à jeter de l'huile sur le feu ».

Barnard observe, dans l'article cité, que « The Crisis of Democracy proclame qu'il ne devrait y avoir qu'une réponse à ces "maux" démocratiques : **le retour au gouvernement des élites**. Huntington, Crozier et Watanuk rappellent l'exemple convaincant du président américain Truman, lequel "avait été capable de gouverner le pays grâce à l'aide d'un petit nombre d'avocats et de banquiers de Wall Street. En effet, la démocratie n'est que l'une des sources de l'autorité et elle n'est même pas toujours applicable. Dans diverses instances, écrivent les auteurs,

la personne la plus expérimentée, ou la plus âgée ou la meilleure de la hiérarchie, peut mettre la légitimation démocratique de côté et réclamer l'autorité pour soi..." ».

Il s'ensuit inévitablement la prescription d'un système de gouvernement mondial : « Les demandes croissantes et les pressions sur des gouvernements imposent une collaboration majeure. Nous pourrions imaginer des moyens pour nous assurer le soutien et les ressources... des syndicats et des associations civiques » – c'est ce qui s'est ponctuellement passé avec les syndicats et nombre d'associations non gouvernementales, culturelles, etc., co-intéressées à une part du gros gâteau.

Barnard poursuit : « The Crisis of Democracy gardait une autre torpille. Les auteurs comprirent que la force des formations syndicales se situait dans l'idéologie radicale, car "quand celle-ci perd de sa force, le pouvoir des syndicats d'obtenir des résultats diminue". Et il leur parut tout de suite clair que la concertation était l'antidote possible contre l'idéologie. Ils écrivirent en effet : "Elle produit désaffection de la part des travailleurs qui ne se reconnaissent pas dans ce processus bureaucratique et tendent à prendre leurs distances, et cela signifie que plus les syndicats acceptent la concertation plus ils s'affaiblissent et moins ils sont capables de mobiliser les travailleurs et de faire pression sur les gouvernements." La concertation est donc née pour déstabiliser les syndicats. ... [Désormais] libérés du danger d'une résistance effective de la part des "rouges" (14 ans avant l'effondrement du mur de Berlin), les "Padroni del Vapore" devaient se concentrer sur des éléments beaucoup plus modernes comme les médias. La télévision surtout devait être contrôlée car "des preuves massives nous disent que

le développement du journalisme de la télévision a contribué à l'affaiblissement de l'autorité des gouvernements” et que la presse “a assumé un rôle de plus en plus critique envers les gouvernants et leurs dirigeants”. L'avènement des médias disposés à défier l'autorité était pour les auteurs une menace au fonctionnement même de l'exécutif, car “il a rendu presque impossible le maintien des distances pour gouverner”, et par-dessus tout “l'éthique démocratique rend aujourd'hui difficile d'interdire [aux médias] l'accès à l'information et de la convertir”. “Le pouvoir croissant des journalistes au désavantage des éditeurs ou des patrons” était en particulier lamentable, et cette horreur était affirmée sans la moindre honte. Il était donc urgent de faire quelque chose et *The Crisis of Democracy* décrète quoi : “Il faut prendre des mesures importantes pour rétablir un juste équilibre entre la presse, le gouvernement et d'autres institutions”. [la situation générale], “Puisqu'elle exige [des gouvernements] davantage d'interventions pour résoudre leurs problèmes, nécessite un **contrôle social** majeur” (...) Le fait que “les classes travailleuses ne sont pas du tout assimilées au jeu social, en particulier dans les nations latines” représente un danger en l'absence de contrôles sociaux. » La chance des trois auteurs en question est un fait historique : Jimmy Carter les choisira pour faire partie de son gouvernement, et leurs recettes ont pris corps sous différentes formes et dans de nombreuses régions du monde.

Un principe analogue, avec l'inévitable dérive totalitaire, est toutefois valable pour la structure économique de la société, pour la publicité commerciale et pour le conditionnement de la politique aux fins du profit du capital. Le capital sacrifie tout à la maximisation de son

rendement, parce qu'il ne répond à aucune autre valeur en dehors de celle-ci, même si elle invoque des valeurs différentes pour le réaliser. L'application intégrale de ce principe, aux dépens et en dépit des libertés humaines qui s'opposent à son libre exercice, accompagné du déclin des valeurs éthiques, métaphysiques, humanistes, religieuses, politiques, c'est précisément la réalisation du capitalisme absolu dont nous avons parlé dans l'introduction, caractéristique de notre époque.

Pour conclure ce paragraphe, reprenons le concept des mythes partagés exprimé par Ellul. Normalement tous les groupes humains stables ont des mythes partagés concernant leur origine et leurs valeurs. Les familles, les partis politiques, les corps militaires, les religions, les États, en ont. Quant à ces derniers, tout voyageur qui fixe son attention sur le milieu socioculturel d'un pays différent du sien, ressent bien que celui-ci a un ensemble de croyances chargées de valeurs et d'affections qui influent sur lui, sur son histoire et son identité, etc., et que cet ensemble de croyances, ce mythe, est partagé par le ressenti général de la population, qu'il est parfois très prononcé et qu'il sert de base aux divers nationalismes, aux orgueils ethniques. En Grande-Bretagne par exemple, un Italien (contrairement à l'Italie) ressent encore aujourd'hui, et fortement, qu'un mythe existe et agit sur la base des idéaux de liberté, de grandeur, d'empire, de supériorité nationale et culturelle, de méfiance, de séparation et de refus du « continent ». Ce mythe tient encore unie, en un sentiment d'identité et de diversité partagée, une bonne partie de la population autochtone. C'est donc une ressource que la propagande sait activer en faveur d'un gouvernement pour la production de consensus. Un mythe analogue existe aussi, et fonctionne

bien, aux États-Unis d'Amérique : la fondation des États originaires, l'épopée des pionniers, la recherche de liberté, la lutte pour l'indépendance, la Constitution, les grandes opportunités pour tous, l'égalité, etc. en sont le cœur. Ce mythe est aussi utilisé comme outil de gestion du consentement. On peut dire la même chose du mythe français, du mythe russe, du mythe serbe, du mythe japonais, mythe chinois, etc.

Quand les natifs d'un pays découvrent le mythe d'un autre pays, il est possible qu'ils le trouvent ridicule, bizarre, stupide ou irrationnel. C'est pourquoi voyager est utile à la liberté d'esprit – mais les régimes idéologiques découragent ou interdisent les voyages à l'étranger.

Le mythe allemand a lui aussi été très reconnaissable et s'est fait sentir de la deuxième moitié du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale à travers l'expression de sa supériorité et de son militarisme. Par la suite, ce mythe a été autant que possible brisé par les puissances occupantes et remplacé par un mythe forgé de l'extérieur – à l'aide de moyens imposants –, centré sur les crimes monstrueux du passé de ce pays, sur une punition méritée qui l'a déchiré en deux (das getrennte Land). Ses habitants ont ressenti le besoin d'expié, de réparer, de montrer qu'ils avaient changé, qu'ils étaient devenus bons, pacifistes et démocrates, partisans d'Israël et des Juifs en général.

Le récit biblique de l'Exode est l'histoire de la construction d'un mythe ethnique unifiant. Moïse, Aaron et quelques autres de leurs collaborateurs ont fondé le peuple hébraïque (auparavant historiquement inexistant en tant qu'unité) avec une méthode psychologique valide du

point de vue actuel. Ils ont pris des gens dépourvus d'unité nationale et ont organisé leur fuite vers la liberté, ils les ont conduits dans le désert où ils ont demeuré longtemps. Là, à travers une organisation commune, mais isolée ou en opposition avec d'autres peuples, donc avec une expérience qui a uni le groupe du point de vue interne et qui l'a différencié du point de vue externe, ils ont construit un ressenti partagé, une vision, une identité unitaire qui les a marqués. Naturellement, le dieu de Moïse est un dieu ethnique, non pas œcuménique, c'est-à-dire un dieu qui se propose, ou s'impose, comme dieu unique d'un peuple unique, en opposition avec les autres peuples et les autres dieux. Ainsi, l'éthique que ce dieu enseigne est une éthique qui distingue, différencie, les « frères », c'est-à-dire les compatriotes, d'un côté, et les étrangers, de l'autre, en autorisant vis-à-vis des seconds des comportements déterminés qu'il condamne par comparaison chez les premiers (comme l'usage des prêts à usure). Nous verrons comment le fait de faire vivre des expériences émotionnelles et physiques très intenses et prolongées est utilisé pour construire un ressenti et une identité partagés, même dans les sectes et dans les corps militaires spécialisés.

En Italie, on se plaint de l'absence d'une vision commune, d'un fond commun de valeurs, de principes, d'une historiographie qui rassemble les différentes forces sociales et politiques de manière à ce qu'elles cessent de jeter le discrédit sur les autres comme elles le font systématiquement en s'échangeant des accusations de caractère antidémocratique. En effet, les forces politiques ont d'un côté une démarche d'acceptation réciproque qui se traduit par une complicité transversale, décrite dans le célèbre livre *La Casta* (« La caste ») ; de l'autre, il est vrai

qu'une telle vision commune manque, à moins qu'on ne veuille la reconnaître dans la loi du plus malin. On a tenté plusieurs fois d'en construire une, mais avec des résultats insatisfaisants, partiels et non unifiants. La première tentative a eu lieu avec la création du mythe du Risorgimento qui a amplement été démenti par l'historiographie et qui s'est révélé une série de guerres de conquêtes et de pillages, menés par une Maison de Savoie répressive et financièrement en difficulté, et incités et financés par des intérêts impérialistes surtout britanniques, par ailleurs suivis de plébiscites systématiquement truqués par la police de Cavour ; l'icône de Garibaldi a également été détruite. La seconde tentative, c'est celle du fascisme, avec l'évocation du mythe de la Rome impériale – un mythe avec de solides bases dans un passé historique, mais incongru par rapport à l'Italie des années 20. Le troisième est arrivé avec la création du mythe de la Résistance, lequel, en plus d'avoir été conçu pour exclure de nombreux Italiens (ce n'était donc pas un projet capable d'unifier), s'est révélé complètement faux lors d'une récente recherche historiographique qui a porté à la connaissance de l'opinion publique les atrocités commises par des « résistants » titistes et italiens, même une fois la guerre finie et cela sur des civils désarmés.

Après trois échecs en seulement cent quarante ans, il est vraisemblable que la population italienne soit maintenant immunisée ou absolument contre toute tentative visant à l'attacher à un nouveau mythe national.

La remarquable illusion de la démocratie

Le fondement légitimant des régimes se définissant « démocratiques », c'est qu'ils seraient basés sur la volonté populaire exprimée à travers le vote, en partie directement avec les référendums et en partie par voie représentative avec les élections. Donc, selon ce critère de légitimation, un État, avec ses normes, ses taxes, ses sentences, etc., est légitime s'il satisfait ces conditions.

En réalité, aucun État ne satisfait ou n'a jamais satisfait de telles conditions, il est impossible qu'il le fasse. Croire qu'un parlement peut représenter le peuple, ou que le comportement électoral a un sens objectif et rationnel, ou qu'il n'est pas déterminé par de nombreux facteurs, surtout en voyant de quelle manière les informations sont présentées, croire tout ceci serait complètement illusoire, comme il ressort des recherches expérimentales¹⁰⁸ exhaustives de psychologie politique, et de la recherche scientifique aussi d'ailleurs. Des auteurs comme Antonio Damasio, Drew Westen et George Lakoff ont confirmé qu'une thèse assurant une telle possibilité dans le monde réel serait mensongère. La méthode ou le fondement « démocratique » n'est qu'un moyen de makebelief, un moyen illusoire de faire croire aux gens que le pouvoir est légitime, que cette légitimation dérive de leur volonté même, et qu'ils doivent par conséquent accepter et obéir étant donné que ce sont eux qui sont à l'origine du gouvernement et de ses actions (puisque ce sont eux qui ont élu leurs représentants pour qu'ils les gouvernent). En d'autres termes, c'est un moyen de produire du consensus, ou tout au moins de la servilité, vis-à-vis de qui prend effectivement les décisions.

Legrenzi et Giroto citent une recherche de Khong. Un échantillon d'Américains a été interrogé sur la question

suivante : est-ce que les États-Unis doivent intervenir directement si une petite nation démocratique est menacée par une puissance totalitaire ? Eh bien, le pourcentage de réponses affirmatives changeait considérablement selon le lieu où la décision finale devait être prise par le gouvernement américain : davantage de « oui » si le nom cité concernait une salle dédiée à Winston Churchill, car cette évocation déclenchait une association avec la guerre contre Hitler, et plus de « non » si le lieu cité concernait une salle dédiée à David Dean Rusk parce que ce dernier était secrétaire d'État durant la guerre contre le Vietnam. Voilà un exemple tout simple parmi des centaines d'autres (il suffit de consulter la littérature scientifique) qui illustre combien la manière d'exposer une situation aux êtres humains influence leurs appréciations. En agissant sur les indécis par l'activation des facteurs subconscients des êtres humains dits « libres », on peut produire une majorité d'avis favorables ou d'avis contraires à une guerre ou à d'autres actes politiques. Le résultat des élections est presque toujours déterminé par les choix d'une minorité incertaine et incompétente, qu'il est facile de diriger. De là, et de l'empirique vérité connue de tous les chroniqueurs que le fait ne se distingue pas de la nouvelle, naît la théorie des perspectives développée par Kahneman et Tversky¹⁰⁹, et que ceux-ci ont appliquée dans le domaine financier, ce qui leur a valu le prix Nobel d'économie en 2002.

Les facteurs irrationnels, identitaires, affectifs, d'appartenance – l'appartenance à un parti « filtre » la perception et l'élaboration des autres informations – orientent les choix politiques des citoyens, tandis que les situations générales objectivement importantes (cadre et déroulement macroéconomique, sociodémographique) ne

deviennent importantes pour leurs choix politiques que lorsque celles-ci ont des conséquences sur leur vie personnelle¹¹⁰.

Déjà en 1795, le marquis de Condorcet avait identifié le paradoxe du vote qui démontre l'impossibilité de produire des décisions rationnelles majoritaires : « Prétendre représenter la "volonté générale" (en d'autres termes, savoir déterminer la fonction du bien-être social) à partir d'une préférence individuelle est logiquement impossible ; la démocratie est faite d'équilibres instables dans lesquels se succèdent des majorités qui se forment et se défont sur des sujets spécifiques ; l'importance du contrôle de l'ordre du jour politique (c'est-à-dire les questions à débattre, les décisions à prendre, les points passés sous silence dans les médias et les institutions) stimule l'activation de stratégies manipulatrices... : si le président, le gouvernement, la majorité ne dispose pas du pouvoir de fixer l'ordre du jour (au parlement ou dans d'autres sièges représentatifs), le système tombe dans le chaos et devient ingouvernable, mais s'il en dispose, le système devient une autocratie. »

Kenneth Arrow¹¹¹ a identifié l'ensemble des conditions qui sont à la base d'une décision démocratique majoritaire à travers le vote, et il démontre que celle-ci est irréalisable. Du reste, l'action même de voter, pivot de ladite démocratie, est en soi totalement irrationnelle, inexplicable en termes de choix logique, étant donné que le vote de chaque électeur a une probabilité insignifiante d'influencer un résultat qui est déterminé par des millions de votes. D'ailleurs, le sachant, un décideur rationnel s'abstiendrait de perdre son temps pour voter comme pour s'informer sur le programme politique. Il s'ensuit qu'une société de

personnes rationnelles ne peut constituer une démocratie. Dans les élections, le vote individuel n'acquiert une signification objective que lorsqu'il produit une utilité appréciable au votant ; c'est le cas du vote clientéliste qui est un vote d'échange, lorsque toute une famille négocie une compensation avec un candidat local (ses votes de préférence contre un emploi pour l'un de ses membres dans l'administration publique). Dans ce cas-là, l'utilité du vote pour l'électeur est appréciable, aller voter est rationnel. Mais il est justement appréciable car particulier, réservé au groupe familial intéressé, et réalisé (à travers ce pacte) aux dépens de l'intérêt collectif, au nom duquel les élections ont lieu !

En réalité, les comportements des individus, dans des contextes de vote où des sociétés entières sont appelées à coopérer, résultent guidés par une logique « magique », c'est-à-dire par une implicite croyance et attente, comme sous influence « télépathique »¹¹². Dans les situations d'incertitude, les personnes agissent souvent comme mues par des croyances magiques, que toutefois elles nient. En fait, elles sont guidées par la conviction inconsciente de pouvoir influencer par leur propre choix celui des autres, même si elles déclarent être conscientes que ceci n'est pas possible. Chaque électeur pense inconsciemment que voter ou ne pas voter influencera le comportement électoral des autres. Il prend la valeur diagnostique de son vote pour un facteur causal du vote d'autrui, c'est-à-dire qu'il sent que, pour lui, son vote ou son abstention ne constituent pas un diagnostic, ou une indication sur ce que les autres vont faire (surtout si les autres appartiennent à sa faction idéologique), mais qu'il est causal, qu'il influence la décision des autres de voter ou de s'abstenir. C'est encore une autre importante

démonstration de méconnaissance des processus motivationnels d'actions supposées conscientes, libres, volontaires.

Nombreuses et faciles à comprendre sont les raisons objectives pour lesquelles une démocratie ne peut exister, au sens de gouvernement populaire participatif, basé sur le consentement de la majorité, sur la représentation parlementaire, sur une participation consciente de la base. Elles sont, en partie, liées aux raisons pour lesquelles, dans le monde réel, l'autre pilier de la légitimation du pouvoir, le marché libre, n'existe pas à notre époque. L'impossible existence, aussi bien logique que pratique et juridique, d'une démocratie est démontrée au-delà de tout doute. On sait très bien que c'est une chimère, pourtant elle continue à être invoquée comme principe, comme but, comme valeur, comme légitimation du pouvoir. On continue à y croire et à l'enseigner, tout au moins en tant que possibilité. Mais c'est comme si on établissait une politique d'éducation nationale sur l'écoute durant le sommeil de leçons enregistrées, même si l'on sait que ça ne marche pas. Ou encore, comme si on se basait sur l'astrologie ou l'aruspicine pour mener la politique étrangère. Et alors pourquoi invoque-t-on la démocratie ? C'est évident : parce que cette foi, cette croyance en la démocratie fonctionne, parce qu'elle produit du consentement, donc du pouvoir. Ce qui fonctionne, ce n'est pas la démocratie, mais la croyance en la démocratie, et en fonctionnant elle permet le fonctionnement et le camouflage d'un pouvoir évidemment non démocratique.

Premièrement, comme nous l'avons déjà dit, les positions de pouvoir fondamentales sont entre les mains

de groupes auto-référentiels, privés, incontrôlables de l'extérieur – ce sont les pouvoirs dits forts – tandis que les institutions publiques auxquelles les citoyens peuvent participer leur sont subordonnées.

Deuxièmement, les professionnels de la politique, les représentants du peuple, tendent à se regrouper en une caste transversale qui se répartit les richesses du pays, solidaire en dépit des divergences politiques déclarées, surtout quand il s'agit d'ôter aux électeurs le pouvoir de changer les personnes qui, en théorie, les représentent. En Italie – mais pas seulement – les secrétariats des partis, par ailleurs non démocratiquement élus, se sont appropriés du choix des candidats, de ceux qui peuvent être élus. En conséquence, la démocratie ne peut pas se réaliser parce que la caste des hommes politiques, constituant objectivement une catégorie porteuse d'un intérêt commun en opposition à celui du peuple, s'est emparée du pouvoir et le maintient dans son propre intérêt selon des schémas féodaux.

D'autre part, même là où ne s'est pas encore accomplie une évolution semblable, en principe, c'est le vote des tranches électorales les moins informées et les moins conscientes, les plus versatiles, qui détermine la victoire d'une coalition politique sur une autre. Une petite fraction d'électeurs parmi les moins conscients (ou un petit parti maître chanteur, habituellement « tribal ») décide donc qui va ou ne va pas gouverner. Ce qui rend vain et ridiculise la prétention de légitimation démocratique et représentative du gouvernement et de l'État.

Mais, chose encore plus importante, la politique, surtout la politique internationale, se base largement sur le secret

et sur les faux objectifs. Un homme politique qui joue franc jeu a perdu d'avance. Il doit donc mentir également aux membres de son parti, à ses proches collaborateurs – on ne peut s'y fier. Les traités internationaux, ou tout au moins leurs annexes, sont souvent secrets. Et ils sont, en bonne partie, secrètement appliqués. La diplomatie, la politique étrangère, ne peut pas jouer cartes sur table. Les secrets sont indispensables pour comprendre les équilibres et les choix stratégiques, économiques, militaires, au niveau mondial et au niveau national. Qui ne les connaît pas ne les comprend pas, et n'est donc pas en mesure de se faire une opinion valide et de voter en conséquence ; son vote se basera sur une représentation très limitée et fautive de la réalité.

En outre, et surtout chez un peuple qui lit très peu (comme les Italiens), presque personne n'est en condition de comprendre les choses sur lesquelles on est appelé à voter. Les sondages, effectués après le référendum de 2006 portant sur la réforme de la Constitution, ont montré que parmi les votants, presque personne ne savait en faveur de quoi ou contre quoi il fallait s'exprimer. Les forces politiques et sociales entrent en conflit, se confrontent et demandent l'opinion des gens – aujourd'hui comme toujours – à travers des référendums portant sur des problèmes de caractère économique, financier, social, juridique, militaire, technologique, géopolitique ou sanitaire extrêmement complexes, qui ne peuvent être compris que de personnes qui ont une bonne préparation dans le domaine ciblé. Certains sont si difficiles et abstrus que seul le fait qu'on ne les comprend pas est clair. Pourtant, on demande aux gens de se convaincre d'une chose : entre deux interprétations, l'une serait juste et l'autre erronée, une stratégie serait efficace tandis que l'autre ne

le serait pas, etc. Parmi les hommes politiques (ministres et députés), seule une étroite minorité possède une compétence technique – très peu maîtrisent une matière. Et les gens prennent position sur ce qu'ils ne comprennent pas et, convaincus de comprendre, ils se passionnent, applaudissent les uns, exècrent les autres, et votent.

Cela est requis par le suffrage universel pour créer un consensus aussi démocratiquement légitimant que manipulé et faux. Alors, puisque les électeurs dans l'ensemble ne peuvent pas comprendre pour quoi ils votent, ou pourquoi ils s'inscrivent à un syndicat, ou font ou ne font pas la grève, et qu'on doit les convaincre du contraire, il est évident qu'au lieu de présenter les problématiques réelles, on les expose mal à travers des interprétations simplifiées, véhiculées par des spots (plutôt que par des débats qui traitent objectivement les thèses opposées) d'une portée émotionnelle, souvent liée à des superstitions, en prenant soin de donner une représentation moralisante des faits, des choix et des besoins immoraux qui ciblent argent et pouvoir. C'est autour de telles mystifications que se forme le consensus démocrate. Mais n'importe quel expert d'un domaine donné se rend bien compte que, derrière ce consensus, ces représentations débitées à propos des problèmes qui concernent son domaine sont fausses, captieuses et paralogiques, éloignées de la réalité¹¹³.

En tant qu'avocat, je me rends parfaitement compte (MDL) combien les débats en matière de légalité, de justice et de réforme judiciaire sont faussés et mystificateurs. Cependant, je peux le comprendre car c'est mon métier, ce n'est pas le cas de l'ensemble de la population. Et quand je discute de certains sujets

politiques de brûlante actualité comme la santé, les transports, la pollution ou l'enseignement avec des experts de ces secteurs, je me rends compte que les informations offertes au public non spécialisé sont fallacieuses de par leur caractère incomplet et inexact ou bien déformé.

Avoir ou ne pas avoir ces connaissances spécialisées bouleverse souvent conclusions et choix politiques auxquels quiconque parviendrait autrement. Je le constate fréquemment quand j'explique, en public ou en privé, les mécanismes juridiques et financiers avec lesquels est produite la monnaie, les liquidités. Au vu des nouvelles informations, la vision qu'avait l'interlocuteur de l'économie, de l'État, de la dette publique, se transforme radicalement et opère un reframing ou une anamorphose, un recadrage radical de toute la matière. Ou mon interlocuteur les élimine pour conserver ses croyances.

En somme, la propagande est une gestion finalisée de l'irrationalité, des biases (inclinations subconscientes), de la désinformation et de l'erreur systématique des électeurs et des consommateurs sur de larges et importants secteurs de la vie collective, politique, économique. Il s'agit de les guider, à l'intérieur d'une fausse représentation de la réalité qu'on peut construire avec l'aide des médias, de manière à les porter où l'on veut.

Ainsi, en Europe, on est en train de mettre médiatiquement dans la tête des gens qu'avoir une attitude critique par rapport aux politiques communautaires et aux décisions du Conseil de l'Europe (organisme non électif et non démocratique, exponentiel d'intérêts entrepreneuriaux) est un acte en soi répréhensible, mauvais. L'euroscpticisme devient une faute morale.

C'est un indice de mauvaise foi, une hérésie, qui sous-tend le devoir de condamner sans écouter. Tandis que l'europhisme est en soi un bien. Rien de plus irrationnel, mais aussi rien de plus nécessaire à une structure de pouvoir – une multinationale de la bureaucratie et de la finance – qui veut se tenir sur ce succédané continental du nationalisme en se soustrayant aussi à ce peu de crible démocratique qui est encore possible à l'intérieur des états nationaux. Donc, à travers les médias, l'europhisme s'efforce de créer dans la tête des gens une continuité entre les idées, les termes, les symboles de « eurosceptique », « conservateur », « nationaliste », « xénophobe », « raciste », « fasciste », « Le Pen », « Haider ». Une fois ce continuum – cette charge de dévalorisation dans le ressenti populaire international – créé, il peut utiliser ce même continuum comme arme : quiconque parle de manière critique des institutions européennes et de leurs mouvements est « eurosceptique », et donc perçu, par la propriété translative du continuum, comme fondamentalement fasciste, raciste et comparé à Le Pen.

Ce type de propagande est efficace sur les gens. « Il séduit parce qu'il consent de penser de façon simplifiée. En outre, l'investissement éthique des classifications inhibe toute intention de mettre en doute la véridicité des étiquetages et leur concaténation car étant considéré comme immoral ou dangereux¹¹⁴. »

Cela étant dit, la nature de la politique est à présent plus facile à comprendre. C'est la technique de la gestion des politai, des citoyens (ceci est en effet le véritable sens du mot « politique », « politikè techne », qui vient de « polites », « citoyen »). Mais quels buts cette gestion poursuit-elle

?

En réalité, ce sont le pouvoir et l'enrichissement. De cette technique de gestion, on attend qu'elle satisfasse également des fins économiques. Seulement voilà, avec la révolution industrielle, les demandes de l'économie sont devenues beaucoup plus pressantes qu'avant, pour une raison structurale. Pour le comprendre, il suffit de suivre un bref raisonnement entrepreneurial où économie et psychologie se conjuguent. En général, l'entrepreneur, surtout s'il opère dans le secteur industriel et technologique, tend par nécessité à produire et à s'assurer une demande forte, durable et rigide (la demande est dite « rigide » quand elle change peu par rapport à la variation et à l'augmentation des prix) des produits ou des services qu'il produit. Il en a besoin afin de garantir l'amortissement de ses investissements (passés, en cours et futurs), afin d'en planifier de nouveaux et de réaliser un bon chiffre d'affaires. Majeurs sont l'investissement et le temps d'amortissement, plus grand est ce besoin. L'artisan traditionnel (cordonnier, boulanger, forgeron) investit peu, risque peu, amortit vite, a peu de coûts fixes. Il peut donc attendre plus tranquillement la clientèle. Il n'a pas besoin de produire la demande. L'industriel, lui, investit beaucoup et se trouve dans la situation opposée. C'est pour cette raison objective que la publicité commerciale a vu le jour en Amérique dans les années 20. Elle est indispensable pour produire, diriger, soutenir et moduler la demande de biens et de services produits en masse, au moyen de coûteuses installations manufacturières, lesquelles donnent du travail à une bonne partie de la nation. Puis, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, la production, donc l'offre, a dépassé la demande. Et la publicité a dû jouer un rôle d'incitation à la consommation.

Mais il ne faut pas oublier que l'idéal, pour presque toutes les entreprises, c'est de conquérir une position de monopole stable, qui permette de maximiser les recettes (en augmentant les prix), donc d'accélérer l'amortissement et d'accroître les profits tout en minimisant les risques de l'investissement. Finalement, on peut dire que tout entrepreneur voudrait le libre marché pour les autres et le monopole pour soi. C'est un intérêt objectif, ce n'est pas un choix éthique ni l'expression d'une qualité morale.

Shock and awe doctrine : le capitalisme des désastres

« Un sondage mené quelques jours après l'attentat du 11 septembre rapportait que neuf adultes américains sur dix déclaraient avoir des symptômes de stress¹¹⁵. »

L'idée phare de La Stratégie du choc, livre controversé de Naomi Klein paru en 2008, c'est que pour continuer à appliquer des politiques impopulaires dans l'intérêt des pouvoirs forts, du grand capital transnational, il faut instrumentaliser n'importe quelle crise. La shock doctrine, plus précisément la shock and awe doctrine (doctrine du choc et de l'effroi) a été exposée, dans le domaine stratégique et militaire – en se référant ou en s'inspirant de l'opération militaire Desert Storm – par Harlan K. Ullmann et James P. Wade dans leur ouvrage Shock and Awe: Achieving Rapid Dominance (« Comment réaliser une rapide domination »), NDU Press Books (1996), mais sa portée psychosociale est générale. Cette doctrine se réfère à la conception du peuple en tant que bewildered herd (troupeau désorienté et besogneux d'un guide) dont nous parlerons bientôt. Elle enseigne comment guider ce

troupeau, c'est-à-dire comment, en mettant dans un état de choc des individus, des groupes ou une population entière, on peut les conduire à consentir ou à approuver un changement, une prétention, une initiative, une réforme contraire à leurs valeurs et à leurs intérêts, comme, par exemple, une guerre, une dépense importante, une forte restriction des libertés, un volte-face autoritaire de l'État. Il s'agit d'exploiter l'effet surprise, et/ou d'effroi, facteur de distraction et de paralysie, inhibiteur de réactions et de résistances possibles.

Un exemple : un vendeur ambulancier se place soudain devant la personne à laquelle il veut refiler un livre en la saluant à haute voix ; la personne se met sur la défensive et se bloque ; le vendeur lui met le livre en main ; automatiquement, la personne le serre pour ne pas le laisser tomber ; le vendeur énonce le prix ; la personne paye parce que, l'ayant pris, elle se sent contrainte à le faire (règle comportementale de réciprocité) et, d'ailleurs, se trouvant sous l'effet de la surprise, elle ne réussit pas à raisonner et à analyser ce que l'autre est en train de faire. Autre exemple : voulant introduire des règles sévères et impopulaires contre l'usage de l'alcool, on fait de sorte que les médias bombardent la population d'images terrifiantes d'accidents de la route, provoquent son indignation à travers des commentaires qui mettent en cause le présumé état d'ivresse de conducteurs irresponsables, qui soulignent que dernièrement de tels accidents sont en train de se multiplier, que cela devient une situation d'urgence, comme si on était attaqué ; ainsi, on déforme les statistiques et leur signification, on impute à l'alcool tous les accidents dans lequel le taux alcoolémique du conducteur était supérieur à un certain niveau sans vérifier s'il n'y avait pas d'autres causes, ou si

ce niveau alcoolémique compromettrait vraiment l'efficacité de sa conduite.

Évidemment, un tel choc peut être produit aussi bien par des catastrophes naturelles ou apparemment naturelles (tremblements de terre, tsunامي, épidémies, bouleversements climatiques) que par des événements économiques (récessions, famines, effondrement des cours de la Bourse, faillites bancaires) ou des événements politico-militaires (terrorisme, guerres, coups d'État, révolutions). Les meilleurs cas d'application de la doctrine du choc sont typiquement les cas belliqueux, c'est-à-dire des événements plus ou moins réels, plus ou moins provoqués, plus ou moins dramatisés afin de mettre les populations dans un esprit d'acceptation. Le naufrage du Lusitania et l'attaque de Pearl Harbor, comme celle des tours jumelles que nous verrons bientôt, en font partie.

Dans les années 70, on eut droit à l'« austérité », aux dimanches avec la circulation alternée, bref on supprima aux Italiens l'utilisation de l'automobile pour faire des économies d'énergie. Ceci mit les gens en état d'alerte, faisait craindre le manque d'essence pour leur déplacement en automobile, les rendit donc disponibles à accepter de fortes augmentations du prix des carburants afin de conserver cette commodité – augmentations principalement dues au fisc. En fin de compte, l'objectif déclaré, le prétexte des économies d'énergie ne fut pas atteint. Récemment, le choc créé par la faillite de la banque Lehman Brothers et la peur d'une faillite probable de Fannie Mae, de Freddie Mac, de General Motors, etc., a dissous les résistances des États-Uniens à propos d'interventions nationales qui, la veille encore, auraient été impraticables car d'inspiration socialiste.

Étant donné que la situation italienne actuelle exige des réformes au plus tôt – réformes toutefois préjudiciables aux intérêts consolidés de larges catégories protégées et du conservatisme connu des équilibres nationaux –, il est très vraisemblable que l'on recoure à la doctrine du choc pour vaincre les résistances au changement et faire que celui-ci soit accepté par la population générale comme étant juste et nécessaire. À cette fin, une coordination des informations de Rai et Mediaset concernant un public général ainsi qu'un contrôle sélectif de celles-ci seraient indispensables.

Il nous faut préciser ici que nous traitons des divers contextes et régimes dans lesquels a été ou est utilisée la méthode shock and awe, comme de n'importe quelle autre méthode de manipulation de masse, sans aucune préférence politique, religieuse ou économique et sans aucune hostilité envers tel ou tel peuple, et surtout pas envers le peuple américain à qui nous n'imputons aucune responsabilité (ce n'est d'ailleurs pas notre rôle que de blamer). Toutefois, il est compréhensible que notre analyse des mythes nationaux, sociaux et religieux puisse être perçue comme hostile (ou comme indice d'adhésion à un mythe contraire) de la part de ceux qui vivent leurs propres mythes en tant que réalité et identité, alors que nous voulons absolument rester en dehors de tout mythe.

De même, il n'est pas dans notre intention d'exprimer des jugements moraux ni d'inciter à tel ou tel jugement en termes de bien et de mal, mais de décrire un ensemble de processus, de fonctionnements, de techniques, afin que cette connaissance permette de reconnaître ces techniques et leurs effets, et, si l'on veut, de se protéger soi et les autres. Nous ne prenons pas position – il serait

absurde de le faire – pour ou contre le système démocratique ou le système autocratique, mais nous traitons des modes de réalisation de ces deux systèmes, s'ils sont réalisés et ou réalisables dans le monde réel et en quoi ils se différencient effectivement.

Nos objectifs se situent dans l'étude et la compréhension rationnelles de la manipulation, de ses fondements, de ses mécanismes psychologiques et neurologiques et de ses finalités. Dans ce chapitre, nous traitons amplement des modes d'application des méthodes de manipulation de masse aux fins d'une restructuration de l'économie mondiale au sens néolibéral ou néo-monétariste, pour la bonne raison qu'il s'agit de traiter d'un processus encore en vigueur de nos jours (malgré les désastres qu'il a dernièrement causés) et parce qu'il est fondamental pour comprendre l'évolution du monde. Nous n'avons pas la moindre intention de combattre les systèmes communistes ou soviétiques ou tout autre système qui reposent sur les techniques qui font l'objet de cet essai.

L'histoire contemporaine offre de nombreux exemples de recours à la doctrine du choc pour imposer des réformes radicales de l'économie et de la société, centrées sur l'acceptation de la mondialisation, la démolition de l'état social, la privatisation de fonctions et de biens publics, la constitution de grands monopoles, le renversement des systèmes solidaristes et de l'état social, sur une financiarisation extrême de l'économie. Afin d'augmenter le profit et le pouvoir des policy maker, c'est-à-dire des détenteurs du pouvoir effectif, les réformes socioéconomiques sont de loin le principal champ d'application de la manipulation mentale collective, donc

de la psychologie. Comprendre ce principe et ses implications est fondamental pour saisir ce qui se passe autour de nous et, peut-être, en nous.

À travers des recherches sur le terrain et des méthodes scientifiques (mathématiques), le professeur Richard Werner de l'université de Southampton étudia l'effondrement économique de 1991, survenu au Japon après quarante-cinq ans de croissance ininterrompue, et la récession qui s'ensuivit, laquelle dura environ dix ans, avec des conséquences désastreuses sur la population. Son analyse, exposée dans son essai *New Paradigm in Macroeconomics* (résumée ici et reprise dans *La Moneta Copernicana*¹¹⁶ pour d'autres conséquences) met en évidence le recours à la méthode du choc. Voici les conclusions de cette analyse : en 1991, les dirigeants de la Bank of Japan (banque centrale d'émission nipponne), par une réduction inopinée des liquidités dans le système économique d'environ 30 %, produisirent un effondrement économique planifié et le maintinrent durant des années, en tenant le gouvernement et le parlement japonais sous pression pour obtenir une réforme qui leur donne une totale indépendance dans un cadre de non responsabilité, analogue aux normes qui régissent l'activité de la Banque Centrale européenne et aux normes de type libéral, très draconiennes et impopulaires, antiwelfare, mais favorables aux intérêts des multinationales. À la fin, gouvernement et parlement, ainsi que l'opinion publique, cédèrent et satisfirent la demande.

Ces réformes sont précisément celles qui sont prescrites par l'école néo-monétariste en faveur du libre marché de l'université de Chicago, sous la direction de Milton Friedman prix Nobel, et desquelles dérivent (ou qui

inspirent) lesdits néo-conservateurs (Paul Wolfowitz par exemple), le GATT (General Agreement on Trade and Tarifs, c'est-à-dire la mondialisation et la financiarisation de l'économie) et le GATS (General Agreement on Trading Services, c'est-à-dire la privatisation des services publics et de l'eau, avec les relatives augmentations monopolistiques).

A posteriori, nous pouvons constater que ces principes et ces réformes ont effectivement produit de profondes transformations en faveur des grandes sociétés et de la finance transnationales, en augmentant fortement leur pouvoir politique sur les institutions, en déplaçant en leur faveur d'amples parts de revenu et en diminuant le pouvoir d'achat et la sécurité de la population générale. Ils ont mis entre les mains d'un cercle de plus en plus restreint de sujets – principalement des titulaires privés de grands monopoles ou de cartels des ressources primaires : production d'argent, de crédit, d'énergie, de matières premières, d'informations, de technologies de pointe, d'OGM – le revenu (pouvoir d'achat), le pouvoir économique, le pouvoir politique et le pouvoir médiatique. En même temps, les droits sociaux, le pouvoir d'achat et la participation politique de la population générale ont diminué. Pourtant, la population générale a accepté ce qui vient d'être dit – tout au moins avant d'en voir les effets – car elle a cru à ces opérations en tant qu'opérations de redressement et de conformation aux exigences naturelles du marché libre et de l'efficacité, qui répondaient donc aux intérêts de tous.

Milton et Rose Friedman, dans leur essai *Tyrannie du Status Quo*¹¹⁷, recommandent d'agir rapidement, tout de suite après le choc, parce que son effet de facilitation (du

point de vue des réformes) ne dure qu'environ six mois. Nicolas Machiavel, en 1532, avait lui aussi pensé que « les injustices doivent être faites ensemble, afin qu'en les savourant moins, elles offensent moins¹¹⁸ ».

Dans les chapitres destinés aux techniques de torture et de conversion politique ou religieuse, nous constaterons, du point de vue psychologique, que la réaction d'une personne soumise à un choc individuel est analogue (dans un certain sens pratique) à celle des collectivités soumises à un facteur de choc collectif. L'individu et la collectivité réagissent généralement l'un et l'autre par une phase d'affaiblissement des défenses, de « ramollissement », de désorientation, de régression, de plus grande malléabilité et suggestibilité. C'est l'état où leur endoctrinement est aisé, où il est facile d'éliminer leurs modèles, leurs convictions, leur loyauté.

Ces pratiques traumatisantes adoptées par les gouvernements eux-mêmes, les souffrances, et les troubles qu'elles causent, contraignent de plus en plus les psychologues cliniques et les psychiatres à prendre position :

soit prendre parti pour le système en privilégiant l'intégration : aider les patients à accepter la réalité, c'est-à-dire la représentation officielle et prédominante du système ; soigner, soulager et compenser leurs souffrances sans entraver leur intégration dans une réalité partagée prédominante, cela en acceptant ou en ignorant leur état de manipulés ;

soit prendre parti pour les individus en privilégiant la conscience : éclairer les patients quant aux mécanismes

traumatisants et leur action perturbatrice dans leur cas concret ; les libérer autant qu'il est possible des conditionnements et des suggestions ; favoriser leur prise de conscience critique et les aider – car ils le demandent – à assumer et à maintenir une position dissidente.

Déontologiquement, leur décision devrait tenir compte, cas par cas, des capacités et des préférences du patient, non pas de leurs idées professionnelles. La décision est plus délicate pour un thérapeute du secteur public car, étant fonctionnaire (ou conventionné), il devrait être loyal envers l'organisme public, l'État. Et là s'ouvrirait le grand chapitre juridique, actuellement tout à fait flou à propos des rapports entre la direction technico-administrative et les organes supérieurs politiques, des marges d'indépendance de la première par rapport aux seconds, le spoil system (système des dépouilles) américain, etc.

Souvent, même dans les pays qui se décrètent démocratiques, pour réaliser les réformes en question, un grand traumatisme collectif qui suspend le régime démocratique est nécessaire. Naomi Klein, dans son livre déjà cité, passe en revue – du point de vue du journalisme d'enquête – d'autres applications de la méthode du choc pour imposer des réformes comme celles dont nous traitons ici.

Le premier cas qu'elle examine est celui du coup d'État du général Pinochet au Chili en 1971, inspiré et financé par la CIA, et orienté à imposer les intérêts impérialistes du grand capital privé américain et international à travers la suppression de toute politique de protection nationale et par une ample dérégulation avec des réformes libérales draconiennes conseillées par l'économiste Friedman.

Le coup d'État fut exécuté d'une manière volontairement très spectaculaire et impressionnante, avec un large et visible recours à la violence aussi bien durant l'attaque contre le président Allende comme après, avec des rafles, des meurtres et l'emprisonnement de milliers de manifestants dans les stades et d'autres bâtiments plus ou moins adaptés. S'ensuivit une réforme-choc de l'économie, de nombreux opposants furent torturés, un grand nombre d'entre eux s'exilèrent pour avoir la vie sauve.

L'exemple chilien montre très bien comment le traumatisme socio-économique provoqué à la collectivité procède en parallèle au traumatisme médiatique et à celui des réformes économiques. La population, effrayée, déconcertée, confuse, se concentre sur la survie quotidienne individuelle et n'est pas en mesure de comprendre ce qu'on est en train de faire, encore moins d'organiser une opposition. Le tissu social se désagrège, chacun pense à soi.

D'autres exemples d'intérêts privés entrepreneuriaux, qui s'imposent au détriment de ceux de la population générale en profitant d'un état de choc, sont, selon N. Klein, ceux de l'ouragan Katrina qui frappa la Nouvelle-Orléans et du tsunami qui balaya l'Indonésie, la Thaïlande et le Sri Lanka. Le premier consentit un fulgurant démantèlement du système éducatif public et d'amples quartiers résidentiels, puis leur remplacement, respectivement par un réseau d'écoles privées et des copropriétés construites par des entreprises privées bénéficiaires d'adjudications lucratives. Le tsunami consentit à des investisseurs privés étrangers de s'emparer de zones littorales de grande valeur, soustraites aux autochtones, pour en faire des

pôles touristiques internationaux.

N. Klein poursuit en citant le massacre de la place Tian An Men, exploité par les dirigeants du Parti communiste chinois pour imposer un modèle de développement basé sur l'exportation et sur l'exploitation de la main-d'œuvre.

En revanche, dans les années 80, ce furent des crises d'endettement étranger qui consentirent au FMI d'obtenir des réformes libérales et des réformes concernant des privatisations en Amérique latine et en Afrique.

Au Royaume-Uni, Margaret Thatcher et son gouvernement réussirent à introduire leurs draconiennes et douloureuses réformes libérales et pro-capitalistes – grâce à un état d'esprit (voilà encore le mythe social de Sorel) nationaliste et chauviniste, qui prévalut sur la conscience des intérêts de classe – après la résistance tenace de nombreux secteurs de la population et en dépassant le taux d'impopularité recueillie en 1982 lors de la guerre des Malouines contre l'Argentine. À cet égard, N. Klein suggère¹¹⁹ que M^{me} Thatcher, afin de créer le cas belliqueux dont elle avait besoin, avait poussé, de façon très planifiée, le gouvernement argentin à occuper ces îles en lui lançant des signaux précis de disponibilité à les lui céder comme, par exemple, la forte réduction des fonds dévolus aux îles et de la présence de la marine britannique dans leurs eaux.

Quand, environ deux ans plus tard, débuta la grève des mineurs contre un ultérieur chapitre de réformes libérales, Margaret Thatcher tira profit avec succès de son image d'héroïne de guerre, de Dame de fer et de représentante de l'intérêt national, pour délégitimer la lutte syndicale des

mineurs, en n'hésitant pas à les qualifier d'« ennemis internes » par analogie à l'« ennemi externe » affronté victorieusement deux ans plus tôt dans l'Atlantique Sud. Cette opération de marketing terminée, Margaret Thatcher fit massivement recours à la force contre le syndicat, avec un déploiement de moyens inouï dont la police montée. Les affrontements entre police et mineurs provoquèrent plusieurs milliers de blessés. À ces deux victoires, le gouvernement Britannique fit suivre une série d'importantes et lucratives privatisations néolibérales.

L'exploitation de la guerre contre l'Argentine a démontré que le néolibéralisme (comme ensuite la mondialisation) peut être accepté en agissant dans un cadre démocratique grâce à des événements collectivement traumatisants qui permettent d'organiser un état d'alerte afin d'opérer un profond changement qu'il serait impossible de réaliser autrement à cause d'une opposition quasi générale. L'état d'urgence collectivement perçu et admis a changé le « politiquement impossible » en un « politiquement inévitable » car c'est un État qui le légitime et le rend plausible comme l'a affirmé en 1982 Milton Friedman¹²⁰. Personnellement, nous ajoutons qu'il le rend tel en l'associant à un mythe social ou national, disponible du point de vue culturel, un mythe que la régression cognitive et la stimulation émotionnelle produites grâce à la perception de l'urgence et de la menace ont fait resurgir. Une menace qui, bien évidemment, dans un monde sensible à l'économie, peut être d'un tout autre genre que belliqueux. Ce peut être une menace de dette publique et de déclassement de rating¹²¹, d'effondrement boursier, de dévaluation monétaire, de faillites bancaires, de pénurie ou d'une brusque augmentation du pétrole. Ou encore une urgence militaire associée à une urgence économique...

En 2001, l'économie mondiale, américaine en particulier, se trouvait dans une phase de stagnation. Différents remèdes monétaristes de l'administration Bush visant à stimuler la reprise, de la baisse d'impôts à la politique de crédit, avaient échoué. À ceux qui recommandaient l'adoption de recettes néo-keynésiennes, basées sur la dépense publique pour la construction d'infrastructures utiles, on objectait qu'entre identification, conception et autorisations, les délais étaient trop longs, puis on en ajoutait qu'il existe cependant deux sortes de dépense publique que le gouvernement peut réaliser très rapidement : celles des guerres et des catastrophes.

Le 11 septembre, suscitant alarme, anxiété et désarroi dans une grande partie de la population américaine, permit d'appliquer la méthode shock and awe sur une grande échelle aux États-Unis. Sous l'étendard d'une guerre contre la terreur, des garanties procédurales et des droits civils subirent des restrictions radicales ; un système poussé de surveillance de la population fut introduit ; des entreprises privées furent chargées des services de sécurité, militaires et armés ; une campagne de guerre fut menée un peu partout dans le monde pour assurer au grand capital le contrôle de régions stratégiques, de domaines pétrolifères, de zones de production lucrative de drogue. Avec pour conséquence, une grande quantité d'adjudications lucratives : pour les armements, pour la logistique, pour la reconstruction, pour les industries américaines (surtout pour celles qui sont liées à la famille Bush et à celle du vice-président Cheney, comme la famille Halliburton). Des hausses de prix du pétrole furent appliquées à l'avantage conséquent du cartel des pétroliers – ceux-ci également rattachés à Bush, aux Cheney, aux Al Saud (famille régnante d'Arabie Saoudite),

lesquels avec les Ben Laden, sont associés en affaires dans l'industrie pétrolière comme dans l'industrie de l'armement.

Évidemment, ces adjudications gigantesques, comme il en est de la guerre, font partie de la dépense publique, et sont donc payées grâce aux impôts et à l'endettement des citoyens. L'ensemble de l'opération produit un énorme flux de richesses, de la population en direction d'un petit nombre d'entrepreneurs multinationaux.

D'autre part, une fois réalisées, au lieu de stabiliser des systèmes économiques, ces réformes néolibérales sont suivies d'une plus grande instabilité, d'une augmentation des crises, des états d'urgences – comme dans le cas du défaut de paiement de l'Argentine, conséquence directe de l'application des recettes néolibérales imposées par le Fonds monétaire international – et donc d'une augmentation des occasions de business, de spéculation, liées aux crises et aux urgences. Ainsi, comme les guerres, les crises et les urgences créent des opportunités de profit supérieures à tout autre scénario, y compris celui de la stabilité. Il est donc économiquement rationnel, du point de vue des opportunistes, de susciter crises et urgences. Là est la clé pour comprendre la politique et le sens de la manipulation mentale collective.

De par ses dimensions, le business susdit construit autour du 11 septembre est sans précédent. C'est la cause finale de toute cette affaire qui va contre les intérêts mêmes de la population des États-Unis¹²² et de tout l'Occident. Grâce à l'effet choc, la mystification éthique est totalement passée inaperçue de l'opinion publique (tout comme l'histoire des armes de destruction de masse et

les rapports avec Al-Qaida, inventés pour justifier l'invasion de l'Irak). D'ailleurs, en Occident, peu d'hommes politiques et de gouvernements prennent le risque d'affronter publiquement et franchement le thème de la participation à cette guerre contre le terrorisme ou de parler des corporate business, de l'affairisme impérialiste privé qui profite du terrorisme, l'organise et le finance à travers ses services secrets et ses alliés islamistes. Au contraire, presque tous les partis politiques, même d'avis contraire, ou sceptiques quant à la participation à ces guerres, jouent le jeu de la dissimulation éthique, de la mystification, et continuent à parler de guerres pour écraser le terrorisme et instaurer la démocratie. Le débat public sur ces sujets se cantonne dans des limites non appropriées à saisir la réalité. Il use de formules comme amitié et haine entre les peuples, amour pour la liberté et la démocratie, cruauté et générosité, etc. qui servent à décrire des affections, des idéaux éthiques, les mobiles des individus dans leurs rapports familiaux ou interpersonnels, mais certainement pas à expliquer des choix géostratégiques à des fins politico-économiques. Le business lié à la sécurité nationale est lui aussi totalement passé sous silence, et pourtant son chiffre d'affaires modeste a dépassé celui de l'industrie cinématographique.

La construction éthico-politique autour de ce business est désormais si puissante, si dominante, bien que démentie par la réalité, que la qualifier de bluff n'est pas permis, c'est un acte tabou et dangereux ; quiconque s'en avise subit des actions de debunking.

Debunking

Souvent le debunking (minimisation et discrédit de l'information qui dérange le makebelieve) est utilisé pour renforcer des applications de la doctrine du choc. Le debunking est une forme de manipulation qui consiste à démonter et à réfuter, en mettant en relief leur (supposé) manque de fondement et leur aspect captieux, des théories et des informations contraires à un courant de pensée, officiel ou dominant, le mainstream. Il peut également servir à discréditer les diffuseurs de ces théories et les informations. J'ai eu un client (MDL) qui a fait ce travail pendant quelque temps pour des multinationales. Prenons un exemple : un chercheur annonce une découverte allant à l'encontre des intérêts, disons, d'une grande industrie pharmaceutique, parce qu'elle révèle les effets toxiques d'un médicament dans lequel celle-ci a beaucoup investi et dont elle attend de grands profits. Que fait-elle ? Elle embauche un debunker – mon client, qui est nanti de compétences et de divers diplômes dans le domaine pharmacologique – pour discréditer ou faire taire ce chercheur. Il contacte donc celui-ci, au nom d'une fondation ou d'une société ou d'une organisation de consommateurs quelconque, il lui exprime son admiration, organise des conférences, lui fait des cadeaux ou lui donne des subventions, paie ses déplacements et l'installe dans des hôtels luxueux, lui achète des droits d'auteur pour publier ses écrits. Puis, dans l'hôtel de luxe, il met une belle fille dans son lit et en cachette prend des photographies compromettantes. Au moment propice, il les lui montre et lui révèle que les chèques qu'il a reçus proviennent de sujets notoirement rattachés à une mafia ou à la prostitution ou à quelque autre activité infamante et finalement se livre au chantage. Si le chercheur rétracte ou modifie ses révélations,

préjudiciables aux affaires de la multinationale, il pourra poursuivre sa carrière en paix. Autrement il sera livré en pâture aux médias et à l'autorité judiciaire.

Mais le véritable debunking est une manipulation mentale collective, principalement orientée à démolir et à discréditer, comme trompeuse ou paranoïaque (souvent en suggérant un délire de persécution), la contre-information, surtout celle qui tend à dévoiler et dénoncer les « complots » de puissants groupes élitaires, de chefs d'institutions publiques ou de la grande finance ou de la grande industrie – complots, notons le bien, qui visent à regrouper et à employer connaissances, technologies, instruments spécifiques souvent secrets, pour manipuler pensées, décisions, comportements de la population, en vue d'un avantage économique et/ou politique égoïste au détriment de la population, au minimum en limitant sa liberté, sa santé, sa dignité, sa possibilité de connaître la réalité des faits.

On constate tout de suite que cette définition de « complot » correspond tout simplement au marketing et à la propagande politique tels qu'ils sont enseignés et étudiés dans des textes de marketing et de propagande disponibles dans les librairies, parfois même enseignés directement dans les universités. Recourons de nouveau à un exemple : si nous voulons produire industriellement des avions militaires pour les vendre à des gouvernements, il nous faut évidemment investir (risquer), disons, 5 milliards de dollars qui serviront à la recherche, à l'élaboration du projet, au système de production et pour le personnel, l'outillage, les matériaux ; cet investissement ne sera amorti qu'au bout de 15 ans. Il nous faut donc compter sur une future commande de notre production d'avions

militaires. Si d'aventure arrivait sur le marché un concurrent avec des avions meilleurs ou moins chers que les nôtres, l'investissement serait perdu. Une évolution pacifiste de la politique des gouvernements qui constituent notre clientèle porterait à un effondrement de la demande et cet événement aussi nous ferait perdre notre investissement. Donc, si nous ne voulons pas le perdre et si nous voulons des bénéfices, nous devons nous organiser de façon à prévenir la réalisation des deux événements destructifs de notre business : la concurrence et la paix. Puisque notre budget entrepreneurial est de 5 milliards de dollars, nous pouvons destiner une grosse somme, disons 1 milliard, à la prévention de la concurrence et de la pacification.

Comment procéder alors, avant d'effectuer l'investissement ? Il faut avant tout chercher des alliances avec des entrepreneurs qui partagent nos intérêts – par exemple des producteurs de fusées et de bombes, de systèmes d'armes, d'avionique, de navires militaires, de chars armés, etc. – pour créer un lobby d'armements et un pool de ressources financières, de façon à ce qu'à notre milliard de dollars s'en ajoutent cent autres.

Avec cette somme, nous allons pouvoir conditionner la politique, subventionner les candidats porteurs d'un programme de dépenses pour la défense ; acheter les élus ; monter des scandales contre des leaders pacifistes ; corrompre des hommes politiques afin qu'ils achètent nos produits plutôt que ceux de la concurrence, qu'elle soit potentielle ou réelle. Nous allons pouvoir conditionner l'information (journaux, revues, éditeurs, journalistes, écrivains) et l'industrie du divertissement (producteurs cinématographiques) de façon à diffuser une culture

d'alarme et un besoin de protection. Nous allons pouvoir subventionner des universités et des chercheurs afin qu'ils effectuent des recherches scientifiques et des analyses desquelles résultera que le monde va vers un climat d'instabilité et de guerres. Nous allons pouvoir payer des agents afin qu'ils organisent des catastrophes (attentats, enlèvements, assassinats) propres à susciter des conflits, des peurs, des tensions, et donc à faire accepter à l'opinion publique l'augmentation des dépenses consacrées à la défense.

Pour préserver nos intérêts, il importe évidemment que l'opinion publique ne s'aperçoive de rien, qu'elle ne soit pas au courant des actions que nous menons pour les mener à terme. Nous allons payer afin qu'elles restent secrètes. Les capitaux de l'industrie des armements circulent aussi dans l'industrie chimique, électronique, alimentaire, de l'automobile. Nous allons donc influencer les médias (quand nous n'en sommes pas nous-mêmes les propriétaires) lesquels vivent de recettes publicitaires, en leur disant : « Si vous voulez que nous continuions à acheter des espaces publicitaires dans vos journaux ou dans vos transmissions, votre ligne éditoriale doit soutenir nos intérêts industriels et ne doit pas publier des idées et des informations contraires aux nôtres, si ce n'est pour les discréditer, les démonter (debunk), en publiant d'opportunes réfutations. »

Nous avons choisi cet exemple de l'industrie de l'armement car c'est le plus complet parmi les exemples qu'il est facile de comprendre (un exemple portant sur les banques et la monnaie serait encore plus complet, mais beaucoup plus complexe à expliquer – cf. Euroschiavi).

Début 2001, après l'effondrement boursier de 2000, l'économie, la demande interne surtout, stagnait. Les précédentes politiques monétaires (baisse des taux, élargissement de l'accès au crédit) et fiscales (restitution du surplus financier aux personnes imposées, incitations diverses) n'avaient servi à rien. Il fallait relancer l'économie par les dépenses publiques, au sens keynésien. Les dépenses publiques finissent dans les poches des entreprises adjudicataires et sous-traitantes, mais aussi dans celles des travailleurs et des fournisseurs, etc., le pouvoir d'achat s'améliore, engendre une hausse de la demande, et l'économie repart. Mais pour organiser et appliquer des dépenses publiques, il faut des années de conception, des autorisations, des appels d'offres, alors qu'une situation grave exige des interventions urgentes.

Aux États-Unis, on se rappela qu'il existe une sorte de dépense publique rapidement réalisable : la dépense militaire. L'entrée en guerre à la suite de l'attaque de Pearl Harbor (on sait maintenant qu'elle a été prévue et voulue par Washington pour créer le consensus populaire à l'entrée en guerre) avait alors fait sortir l'économie américaine de la dépression qui avait suivi le krach de 1929. Cependant en 2001, il fallait rendre la chose acceptable, désirable, à l'opinion publique, aux contribuables. Supposons alors une attaque aux tours jumelles en application de la doctrine du choc, pour relancer les dépenses gouvernementales en armements et pour justifier une guerre ou plusieurs guerres. La chose fonctionne, comme pour Pearl Harbor. La nation est indignée, horrifiée, effrayée. Elle veut être défendue. Les dépenses publiques sont relancées, et les investissements et la production, le système « pays » retrouve un élan. Des campagnes militaires commencent,

avec une forte consommation de munitions, de bombes, de missiles, de vivres, etc. Le PIB monte (il est calculé sur les dépenses, sur la base des prix du marché, et sur les impôts indirects). Le chômage baisse. Qu'importe si quelques années après (le 8 novembre 2007), le Sénat votera la motion Kuchinch pour inculper le vice-président Dick Cheney pour avoir systématiquement menti dans le but d'engager le pays dans une série de guerres. Entre-temps la chose s'est faite, l'argent s'est multiplié, le pouvoir s'est consolidé, et G. W. Bush va être remplacé ! L'important, c'est de le remplacer par un sujet d'apparence très différente, opposée à la sienne, de façon à ce qu'il soit moralement fiable, qu'il restitue crédibilité au système politique. En effet, il a été remplacé par un personnage dont l'image est à l'opposé de celle de Bush, désormais négative, et cette manœuvre a fait tout à coup sortir les États-Unis d'une situation d'isolement moral. Ils sont à nouveau porteurs d'espoir et de valeurs éthiques aux yeux du monde.

Le schéma manipulateur est déjà connu du lecteur : pour obtenir le consentement de la population à faire quelque chose qu'elle ne voudrait pas, une guerre ou des lois limitant ses libertés, on ne procède pas directement, mais indirectement. On crée une crise qui effraie les gens (menace de perte de sécurité ou de pouvoir d'achat) puis le gouvernement présente une disposition non désirée sous l'aspect d'une mesure nécessaire à combattre la crise (à préserver la sécurité et le niveau de vie), en incriminant quiconque y est opposé en le targuant de traître.

Voilà qu'au beau milieu de cette reprise se présente quelqu'un avec un ensemble d'éléments probatoires ou

d'indices qui risque de déranger la conviction produite dans l'opinion publique en découvrant et en révélant la manœuvre. Et peut-être en ajoutant que les particules toxiques émises par les incendies du 11 septembre ont causé à ce jour plus de 400 000 maladies mortelles, respiratoires et dégénératives, dans la population de New York. Dans ce cas, la logique demande de neutraliser cette menace de contre-information, même si elle est modeste par rapport à la force et à l'étendue des processus mis en œuvre dans la société, l'économie et l'esprit collectif. Une fois qu'une conviction forte a fait prise au niveau moral et biologique sur l'esprit collectif et qu'elle est en train de produire un comportement collectif, la simple connaissance rationnelle de la fausseté de cette conviction a peu d'effets, ou aucun, sur le comportement collectif, notamment parce qu'elle est devenue facteur d'intégration sociale et de création de valeurs. D'ailleurs, le degré d'efficacité d'un input sur le comportement et sur le degré de « vérité » que son contenu informatif atteint chez les sujets, est relatif à la force émotigène dont il est chargé. En outre, la charge émotigène de l'input donné par la scène apocalyptique des tours jumelles en feu et agonisantes est infiniment supérieure à celle d'une simple nouvelle ou d'une contre-information, même véridique, grave et attestée, mais non associée à une image émotigène qui la « valide » et renforce son impact. Chez presque la totalité des personnes, l'émotion est synonyme de démonstration. L'image apocalyptique se transmet aux commentaires et aux jugements qui accompagnent une scène, et l'ensemble active dans la psyché une modalité fonctionnelle régressive, émotionnelle et non critique, idéale à une propagande qui vise à convaincre le peuple qu'il est attaqué par un ennemi fixé d'avance qu'il faut

détruire.

L'œuvre de gestion de l'esprit collectif ne sera pas toujours aussi facile comme dans le cas des tours jumelles. La propagande ou le marketing peuvent rarement se servir de la force émotigène d'un fait aussi apocalyptique et impressionnant. Il n'est pas rare qu'une contre-information se révèle efficace et compromette cette gestion de l'esprit public. Parfois, comme dans le cas du réchauffement climatique et de l'effet de serre, ou des armes de destruction massive de l'Iraq (inexistantes), ou des rapports entre Saddam Hussein et Al-Qaida (inexistants), on doit affronter une contre-information qui à son tour se sert d'une image très positive, éthique, écologique, pacifiste, et qui se répand beaucoup plus aisément que la contre-information à propos du 11 septembre. En d'autres occasions, la contre-information ne réussit pas à atteindre un nombre préoccupant de personnes, bien que disposant de preuves filmées efficaces de la fausseté des thèses de la propagande, comme cela s'est passé avec l'ONG Etleboro qui, sur son site www.eteleboro.com, offrait des preuves réfutant les accusations et les documentaires sur les prétendus massacres et les atrocités des Serbes aux dépens des musulmans de Bosnie-Herzégovine.

Pour en revenir à notre sujet, il faut maintenant réagir à la contre-information à propos du 11 septembre. Pour cela, il ne faut pas prêter attention aux minorités cultivées et critiques, celles qui lisent des livres. Il faut surtout interdire la diffusion des données à propos des 400 000 malades dans la presse médicale comme sur l'internet, et pour ce faire se concentrer sur la population générale, celle que les livres n'affectent pas, mais qui est influencée par la

télévision et les quotidiens les plus répandus. Il s'agit donc avant tout de bloquer la divulgation de la contre-information par les chaînes télévisées et par les quotidiens en utilisant les « leviers » déjà décrits. Si celle-ci devait toutefois réussir à se répandre d'une façon ou d'une autre auprès d'une partie considérable de la population, alors il faudrait réagir avec un debunking approprié, évidemment surtout orienté à la gestion de la population générale. Nous verrons bientôt comment.

Alors, tout ceci n'est autre que business, stratégie entrepreneuriale et financière qui trouve sa continuité dans la stratégie politique, et par laquelle nous exploitons à notre profit les prérogatives dont nous jouissons dans le domaine informatif, technologique, financier et politique. Mais nous exploitons surtout l'avantage que nous avons par rapport à la population générale, c'est-à-dire notre connaissance des processus mentaux, de rationalisation des processus estimatifs et décisionnels par rapport à la population générale. Le business, avec le passage de l'artisanat et du commerce local à l'industrie, à une production en série, à d'importants investissements entraînant de longues périodes d'amortissements, a commencé à avoir un besoin absolu de produire la demande, de manipuler l'esprit public, la politique, la démocratie. Sans cette manipulation, il n'y aurait pas de société de consommation, ni toute la richesse et l'abondance dont nous disposons, ni toute la technologie qui remplit nos maisons, fruit de la recherche et de la production industrielle en série sur une grande échelle. Ni toutes les élections où nous sommes appelés à voter. Ceci a été compris, analysé, énoncé et traduit en stratégies depuis plus de cent ans. Déjà Edward Bernays, dans son essai de 1929 Propaganda, très célèbre mais trop peu

publié, l'explique très clairement en tant que pratique courante et consolidée. Une grosse partie de la psychologie, de la recherche et des investissements comme de l'activité dans le domaine psychologique a précisément cet objectif manipulateur. La psychologie dans son sens le plus commun – la psychothérapie, la psychanalyse – et celle qui est enseignée dans les universités sont marginales, quantitativement et qualitativement.

Méthodes de debunking

À ce point de notre essai, nous avons défini et replacé le debunking dans son contexte : c'est un outil indispensable de l'attirail du gestionnaire de l'esprit public et des comportements de masse dans une société riche, industrialisée et démocratique.

Il reste à voir comme se réalise le debunking, la démystification. Il faut d'abord préciser que l'opinion publique, et la perception, l'interprétation, l'acceptation de la réalité et des valeurs par le public, sont largement produites par la télévision, par quelques autres médias de l'information, et dans une moindre mesure par les connaissances personnelles ou par celles d'autrui. Le téléspectateur est seul devant un écran, le lecteur est seul devant un tabloïd. Le flux des informations est unidirectionnel, top-down, sans échange. Il passe de l'écran et de la page du journal au cerveau de l'individu. Il est transmis à la masse, mais il atteint chacun individuellement et de façon unidirectionnelle. Noam Chomsky parle à ce propos d'« individualisme de masse ». Individualisme parce que nous sommes seuls devant

l'écran ou le tabloïd et que nous recevons beaucoup plus d'informations d'eux que des échanges sociaux. De masse parce que les médias transmettent justement à la masse, de façon uniforme et uniformisante, des informations de sources gouvernementales nationales ou provenant d'agences de presse oligopolistiques dominantes (comme Reuters ou Ansa). Peu de directeurs osent publier des nouvelles concernant des sujets délicats, en provenance d'autres sources.

De ceci découle que, bien que la majorité des citoyens ait une conviction ou une volonté contraire à celles qui sont soutenues par la politique et les médias (s'ils croient par exemple que l'occupation de l'Iraq est illégitime, immorale, basée sur des accusations fausses, finalisée à l'exploitation du pétrole de ce pays), chacun des citoyens qui composent cette majorité reçoit par les médias une représentation de la réalité dans laquelle tout le monde sait et personne ne doute que l'Iraq possède des armes de destruction massive, que ce pays collabore avec Al-Qaida ; tous sont patriotes comme il se doit, chantent et prient ensemble, solidaires du gouvernement et de « nos jeunes qui combattent là-bas pour notre sécurité et pour la démocratie ». Donc, à moins de pouvoir accéder aux sondages d'opinion et activer une modalité cognitive du point de vue rationnel et non pas émotionnellement conditionné, chacun de ces citoyens arrive comme un chien dans un jeu de quilles, isolé, coupable, différent. Il ne sait pas qu'il est dans la majorité. La majorité contraire à l'occupation ne saura pas... qu'elle existe. Mais cette structure de formation de l'opinion publique n'est de toute évidence ni suffisante ni complète.

Il faut activer d'autres mesures comme le debunking.

Pour le debunking, les instruments ne manquent pas. Il s'agit essentiellement d'une sélection ciblée d'instruments utilisés par la sophistique, la rhétorique, la publicité ou la propagande, et décrits dans les traités de ces disciplines. Des sophistes comme Gorgias et Protagoras étaient généreusement payés, justement pour des prestations de la sorte. Les Institutiones Oratoriae de Quintilien sont un classique de technique dialectique et persuasive. Et c'était un manuel scolaire dans la Rome antique et le Moyen Âge ! L'art d'avoir toujours raison d'Arthur Schopenhauer est un précis éristique, de techniques de controverse. Tant que l'instruction est restée le privilège des classes gouvernantes, leurs rejetons ont été entraînés à convaincre leurs auditeurs de la justesse d'une thèse, puis de son contraire, donc aussi bien à conditionner les autres qu'à résister à la manipulation, à l'endoctrinement. Quand l'école est devenue populaire, elle a naturellement été privée de ces matières d'enseignement puisque le peuple doit rester manipulable. Ces techniques sont encore enseignées, mais ailleurs, et ne sont pas gratuites.

Examinons-en quelques-unes parmi les plus pertinentes au debunking.

La contre-information souligne avant tout les véritables objectifs (profit et pouvoir) qui se cachent derrière les choix politiques et économiques, en démentant la justification officielle de ces choix d'un point de vue éthique. Ensuite, pour un debunking efficace, il faut préalablement et par précaution faire en sorte que les gens ne pensent pas aux actes politiques, législatifs, institutionnels et, si possible, industriels, comme à des actes ayant des fins économiques égoïstes (non déclarées). Les gens ne doivent pas penser que les décisions des gouvernants et

des grandes entreprises sont dictées par des mobiles économiques. Ils ne doivent pas apprendre à les interpréter de ce point de vue, mais on doit les éduquer et les pousser, et le leur rappeler sans cesse, à interpréter d'un point de vue éthique, affectif, idéologique ou religieux (peu importe du moment où il ne s'agit pas du point de vue réel, c'est-à-dire celui du business) – comme inspirés par des sentiments de solidarité, de devoir moral, d'honorabilité, d'amitié, de dignité, de dévotion. Les figures du pouvoir agissent pour le bien de ceux qui sont soumis à leur pouvoir, selon le modèle parents/enfants. C'est ce qui leur confère autorité et légitimation. En exerçant le pouvoir, elles respectent et font respecter ses règles. Elles sont, par nature, intéressées au respect des règles et désirent, par nature, punir ceux qui les enfreignent. En outre, leurs actions visent à augmenter l'égalité sociale, jamais à accroître les inégalités sociales (les avantages en termes de pouvoir et d'instruments technologiques) à leur avantage ! Elles ne visent notamment jamais à cacher la vérité, ou des informations, ou à en donner de fausses à la nation ! Penser qu'il n'en est pas ainsi équivaut à mal penser de nos propres parents, à penser que notre père veut nous voler et que notre mère ne l'a épousé que pour son argent ; en conséquence, on devrait avoir honte de telles pensées et nous taire, rester à l'écart, comme ferait celui qui a des parents comme ça.

En effet, expliquer et comprendre une politique en termes héroïques, éthiques ou idéologiques, est beaucoup plus simple, plus beau et gratifiant du point de vue émotionnel que de l'analyser froidement dans des termes économiques, à partir de données mathématiques, de participations croisées, d'informations scientifiques. C'est plus simple car l'explication se rapporte aux expériences

relationnelles humaines, plus familières de notre vie privée – des expériences que tout le monde a fait, ce qui n'est pas le cas à propos de la grande économie. Et puis c'est plus simple parce que cela permet de mieux « projeter » nos émotions et nos motivations sur les actions et la vie de personnages qui pensent, décident et agissent dans un contexte qu'on imagine sans pouvoir le connaître, et qu'on tente de faire descendre au niveau de nos propres schémas interprétatifs.

Cet exemple montre différents instruments à l'œuvre :

l'éducation à la pensée acritique et au dépistage à partir d'une étude de la réalité ;

la séduction d'interprétation plus facile, gratifiante, expressive, humanisante, à appliquer à des processus plus complexes et impersonnels ;

l'évocation de conflits entre le contenu démystifiant de la contre-information et des constructions personnelles consolidées, affectives, rassurantes, intégrantes (en soi, dans la société, dans la famille), fortifiées par l'agissement collectif quotidien, comme les constructions relatives à la famille, aux parents, à la patrie, à la loyauté ;

la culpabilisation d'être fidèle à qui touche et « salit » la consécration de figures héroïsées, sanctifiées : parents, président, pompiers (généreusement et vainement engagés dans la catastrophe des tours jumelles, presque tous morts), militaires (morts en héros en Afghanistan et en Irak), etc. ;

la suggestion que prêter foi à des versions divergentes

rend différent et socialement exposé à l'accusation de trahison contre les intérêts nationaux ou d'alliance avec l'ennemi ;

le faux flagging et le scapegoating, c'est-à-dire le recours à un bouc émissaire. On donne en pâture à l'opinion publique un bouc émissaire bien déterminé, étranger à l'identité nationale et patriotique, accusé de corruption ou de quelque chose de similaire par l'ennemi ; le bouc émissaire peut être interne au système, la brebis galeuse en somme, mais le système, dans l'ensemble tout à fait sain, parvient à le découvrir et à l'extirper. En Italie, la caractéristique campagne médiatico-judiciaire connue sous le nom de « Mani Pulite » a (aussi) été une grande opération de debunking de ce genre, visant à sauver la crédibilité du système politico-judiciaire – objectif atteint, mais qui n'a duré que quelques années.

Ces instruments, déjà utilisés dans des buts de prévention, peuvent être aisément convertis pour le debunking, afin de faire ressentir la contre-information comme inutilement complexe, extravagante, abstruse, aride ; délirante, du type « délire de persécution » (possibilité non exclue) donc malade, stupide, perdante ; sale, infâme, traître, antisociale, contagieuse, isolante. On fournit donc à la population une version qui, au lieu de susciter ces conflits, va s'allier avec toutes les convictions, les valeurs consolidées et la tendancielle « paresse » de l'esprit pour un renforcement mutuel, et assouvir en outre le besoin irréductible de l'homme commun de toujours se donner une explication des faits, même quand il n'est pas en mesure de les comprendre et de les expliquer. L'homme commun, quand il n'est ni éduqué ni formé spécifiquement, a beaucoup de difficultés à dire « je sais

que je ne sais pas » ; « je suspends mon jugement » ; « je manque d'informations » ; « peut-être qu'on peut voir les choses de cette façon, mais peut-être qu'on peut les voir aussi d'une façon complètement différente ». L'homme commun distingue tout de suite le vrai du faux, la raison du tort, l'ami de l'ennemi. Au contraire, l'homme culturellement honnête déclare fréquemment ses propres limites, ses propres doutes, ses propres « je ne sais pas », la faiblesse de sa pensée, le caractère provisoire de ses vérités. Mais l'esprit public veut des certitudes et des idées définies. Il refuse la suspension du jugement et sa relativité. Plus les sujets à discuter sont importants et émotigènes, plus l'esprit public préfère et exige une information culturellement malhonnête et se sent attiré par qui offre des certitudes énoncées dans un langage catégorique avec de fortes connotations morales.

Leviers cachés dans la tête du « divisé »

Le debunker, comme en général l'expert en propagande et en marketing, contrairement à l'homme commun, est professionnellement au courant de la susdite caractéristique et de beaucoup d'autres, des nombreux points faibles et des nombreuses faussetés tendanciennes de l'esprit humain ; et il utilise consciemment ses connaissances pour les objectifs de ses commettants, il sait où mettre la main.

L'homme croit (de par son éducation) être conscient de ses processus d'interprétation de la réalité, de choix des valeurs, de prise des décisions. Il n'en est rien. Ces processus sont le plus souvent inconscients. La manipulation mentale, dont le debunking est une forme et

la publicité commerciale une autre, intervient sur ceux-ci et le fait au niveau inconscient pour produire des comportements désirés, d'adhésion à des valeurs et des vérités officielles, etc. L'homme ne sait pas « à cause de quoi » il achète un produit d'une certaine marque ou avec un certain design plutôt qu'un autre. Ou pourquoi il vote pour un candidat plutôt que pour un autre. Mais l'expert en propagande, lui, le sait¹²³. C'est lui qui a agencé ce facteur causal. Par exemple, c'est lui qui a élaboré le design de la PT Cruiser car correspondant au code culturel inconscient des Américains en ce qui concerne l'automobile (code que l'on peut résumer par « cheval, liberté et mouvement »), et la demande de la PT Cruiser a tout de suite bondi au-delà de la capacité productive de l'usine.

Le debunker sait que tout le monde a des émotions et des pensées, que quelques-uns pensent, que très peu raisonnent, et que rares sont ceux qui discernent leurs moments de réflexion rationnelle de leurs moments de divagation, leurs processus associatifs de leurs états émotionnels. Ils en tiennent encore moins compte (au sens de mémoriser) pour comprendre les effets d'adhérence à la réalité. S'ils sont en train de vivre une idée comme belle, bonne, réelle, correspondante à leurs besoins (par exemple, l'idée d'un amour ou d'un message religieux), ils ne prennent pas en considération le fait que cette idée ne correspond pas nécessairement à la réalité objective et qu'elle ne peut pallier le manque de preuves objectives de la vérité de cette idée. Pour l'homme commun, ces vécus subjectifs ont l'efficacité d'une preuve objective ; tandis que l'idée de ce qu'est la démonstration, et donc la non démonstration, n'est pas réellement présente à sa conscience et à son attention. Pour Don Quichotte, c'est-à-dire dans son vécu, Dulcinée et la

cavalerie sont réelles, bien réelles, réalité immédiate : le problème ne se pose pas de vérifier leur réalité. Pour le fidèle qui vit intensément son rapport personnel avec son « dieu », il n'y a pas de doute que son dieu existe réellement, c'est-à-dire objectivement, en dehors de sa pensée. Douter sur ce qu'on vit comme réel est un acte métacognitif scientifique et philosophique que seules de rares personnes accomplissent. Il suffit donc d'induire de faux vécus dans la population pour changer son attitude.

En outre, presque personne n'est conscient que son état thymique et émotionnel modifie sa réceptivité à la manipulation, à la suggestion de la propagande. Les vendeurs, les prédicateurs de la télévision et les gérants des cultes organisés qui font du prosélytisme, eux, en sont très conscients et en font un usage massif. Ils savent que, si on réussit à provoquer une élévation de la thymie, à créer une sensation de gaieté, de détente, ou des attentes de succès, de grâce divine, il sera plus facile d'inciter une personne lambda à acheter, signer un contrat, accepter de partager une foi et une pratique religieuse. La fatigue, l'ennui, la peur, sont aussi des facteurs qui atténuent les capacités critiques et les résistances des gens au conditionnement.

En somme, le debunker sait que ce qui fait qu'une thèse est vécue comme réelle, ce n'est pas sa démonstration, mais sa force gratifiante. Le caractère exhaustif du cadre probatoire, la rigueur des déductions logiques, leur enchaînement correct, les bases scientifiques et documentaires sont secondaires. D'ailleurs, pousser les gens à effectuer un examen conscient et critique de ces choses, en passant au crible d'autres hypothèses et des indices contraires (examen qui rentre en revanche dans la

méthode professionnelle du scientifique et du juge) peut être contreproductif parce qu'il suscite ennui et fatigue ou éveille des tendances critiques latentes chez les personnes ordinaires.

Donc le debunker attaque la contre-information à l'aide de messages simples, généralement directs au niveau émotionnel, avec des « points d'ancrage » dans l'inconscient, plutôt qu'à l'aide de la logique et des démonstrations. Des éléments, des « passages » de logique et de scientificité sont insérés, non pas pour former une structure portante, mais pour évoquer une sensation de rationalité scientifique du message lui-même, pour donner une impression, une patine d'autorité et d'objectivité, faisant fonction de testimonials (témoignages représentatifs, comme une allusion aux dentistes dans une publicité pour un dentifrice, du genre « le plus recommandé par les dentistes »). Naturellement, de véritables témoignages représentatifs peuvent aussi être employés.

En revanche, ces messages visent souvent à discréditer la source et l'auteur de la contre-information sur le plan moral, par des insinuations d'immoralité idéologique ou des associations « dévastatrices » avec les terroristes, les nazis, les fascistes ou les communistes. Il suffit de penser au debunking du révisionnisme ou du négationnisme.

En particulier, le debunker n'oublie pas qu'à son tour l'adhésion populaire à la contre-information n'est pas forcément due à la force probatoire et logique des arguments des porteurs d'informations contradictoires, mais peut-être à des facteurs émotionnels : à un penchant pour la « diétrologie »¹²⁴, pour le commérage, pour la

découverte des complots. Le citoyen se sent dans l'ensemble trompé, désinformé, manipulé, exploité, mais n'a pas les instruments pour comprendre comment cela s'est produit ni pour sortir de cette situation. Il se sent irrité et frustré, donc il est réceptif, avide de révélations, de scandales, d'une contre-information, d'une diétrologie, d'une revanche. Offrons-lui alors une belle théorie du complot, plus ou moins démontrée, plus ou moins vraie, plus ou moins fantastique ou magique, et nous aurons de grandes chances de faire prise sur tel ou tel sous-groupe social.

Cependant ce mécanisme peut aussi être appliqué par le debunker contre une contre-information. La même tendance à la contre-information, à la démystification, peut aussi être utilisé aux dépens de la personne à l'origine de la contre-information lorsqu'on découvre que celui-ci est un menteur et un manipulateur. Cette découverte aussi est gratifiante. Encore plus si elle le réconcilie avec le système, avec les valeurs et les vérités officielles du mainstream, en le reportant « à la maison », « en famille », « au pays » après une excursion interdite.

Démystifier le démystificateur, lui arracher son masque, c'est une dynamique que nous avons vue à l'œuvre en parlant de l'opération Mani pulite, campagne qui a révélé la corruption et l'illégalité des hommes politiques et qui donna naissance à une contre-campagne : Toghe Sporche (toges sales, c'est-à-dire les enquêtes sur les magistrats corrompus). Une information judiciaire fut ouverte et quelques magistrats symboles de Mani Pulite, en particulier Antonio Di Pietro, furent à leur tour mis en examen pour de graves infractions présumées. Leur vie privée, leurs vices cachés furent relatés par les médias et

goulûment dévorés par l'opinion publique. Bien que ces magistrats mis en examen fussent acquittés, plus ou moins de façon crédible, l'indice de confiance populaire dans la magistrature baissa à environ 20 %, un niveau inférieur à la moyenne réelle selon les avocats.

Le debunking extrême, qui semble avoir atteint l'Italie, est l'art de démystifier jusqu'à des conséquences extrêmes, c'est-à-dire de porter l'opinion publique à la conclusion que tout est pourri, que les gens sont tous des menteurs, des voleurs, qu'il n'y a que des gens malhonnêtes ; qu'il n'est jamais possible de connaître la vérité ; et que, dans un tel contexte, la seule chose rationnelle et moralement justifiable, c'est de se débrouiller, de se moquer de tout, de berner les autres et la société à chaque fois qu'il est possible de le faire. Et de ne se pas mêler de politique, parce que quel que soit le gouvernement, rien ne change.

Misère et duperies des messages politiques

Le système qu'est l'Italie bascule indubitablement dans une grave crise structurelle. Il serait logique de s'attendre à ce qu'un leader politique à la recherche de consensus commence à formuler publiquement une analyse objective qui mette en évidence les méfaits, les risques, les causes et les ressources, et à proposer un projet pour sortir de la crise, pour résoudre les maux. C'est exactement ce que ferait un candidat à l'administration d'une grande société au cours d'une assemblée de ses membres.

J'ai eu l'occasion d'observer des stratégies de communication publique et des stratégies de communication « restreinte » (réservée à de petits groupes et avec des intérêts précis) de divers hommes politiques. Naturellement, elles sont différentes.

Quand il s'adresse au public ou à ses sympathisants, aux militants de son parti, l'homme politique qui vise à recueillir du consensus fait des discours qui s'adressent fondamentalement à la sphère subjective, aux aspirations, aux idéaux, à l'identité pour leur donner du poids et les mettre sur le devant de la scène, tandis qu'il fait passer à l'arrière-plan les sujets les plus concrets et, surtout, le contexte et son histoire, ses actions antérieures, les intérêts dont il est porteur, etc. L'homme politique évoque, par exemple, le désir, la nostalgie, l'orgueil de se sentir chrétien ou démocrate-chrétien, ou communiste, ou italien. Et, quoiqu'il s'adresse à un public d'adultes – lesquels en tant que tels ne devraient pas accepter que quelqu'un se mette à leur prêcher ce qu'ils devraient être –, il suggère des contenus et des valeurs identitaires, évoque les temps passés quand être chrétien ou

démocrate-chrétien ou communiste ou patriote faisait qu'on se sentait fort, chargé de valeur. Le tout renforcé par les services d'une clique. Si le manager d'une société en crise se présentait au conseil d'administration de cette façon, il serait certainement chassé à coups de pied aux fesses comme un voyou et un bonimenteur !

Quand donc l'homme politique parle de cette façon à des groupes restreints lesquels répondent en général à des intérêts communs spécifiques (par exemple, des viticulteurs, des artisans, les victimes d'un séisme, des collectivités locales), il accomplit un travail préparatoire de transmission d'une impression de partage (de langage, de valeurs, de connaissances, de manières de raisonner). Ensuite, il s'accroche aux intérêts concrets, spécifiques de ce groupe, il devient crédible et obtient leur appui en tant que leur défenseur.

Quand par contre, il parle en privé, il propose sous le manteau des échanges directs d'avantages du type : « tu m'apportes x votes, x inscriptions, x parrainages, et moi, une fois élu, je te fais avoir des facilitations de crédits, des adjudications, des informations confidentielles, etc. » L'attention à la réalité objective se limite à la négociation, à l'achat d'un consensus et de subventions. Elle ne se dédie à aucun moment à la solution des problèmes de la collectivité.

Revenons au leader politique qui s'adresse au grand public. Prenons l'exemple d'un congrès qui a conduit à la fusion de certains partis catholiques et de gauche (y compris les ex-communistes) qui se sont unis dans le Parti Démocratique. Lors de ce congrès, la communication a essentiellement consisté en un travail évocatoire des

intervenants : à propos du sentiment d'identité, des valeurs subjectives, des expériences, des émotions liées à cet événement. Il s'agissait de créer un pattern capable de gérer les pertes (celles des partis auxquels les adhérents étaient attachés), de contenir et d'élaborer les douleurs émotionnelles du renoncement à certains traits identitaires spécifiques se rattachant à l'histoire (idéale, idéalisée ou vécue) des activistes des divers partis qui devaient se dissoudre, et de canaliser ces douleurs vers une nouvelle identité d'appartenance, celle du Parti Démocratique. Les différents leaders des partis montés sur l'estrade et les activistes, jeunes et vieux, se sont alternés pour exprimer et partager le pathos du parterre, pour se montrer empathiques en vivant le tourment de la perte, du sacrifice du vieux comme prix du nouveau et du progrès. Ainsi, les militants tourmentés pouvaient – ils l'espéraient – se reconnaître en eux, se projeter pour s'identifier. Ils pouvaient accomplir à travers eux, par identification, le parcours de l'élaboration de la perte du vieux pour s'ouvrir au nouveau. Un processus analogue à celui de l'ancienne tragédie grecque. La régie psychologique du congrès a offert plusieurs de ces modèles (Fassino, D'Alema, Veltroni) de façon à couvrir les diverses exigences du public. Tout ce travail s'est déroulé en utilisant des motivateurs émotionnels et des « idées éthérées », c'est-à-dire subjectives et invérifiables, mais pas pour autant, ou peut-être justement pour cela, efficacement motivantes. Dans un tel scénario a disparu – soustraite à l'attention, éliminée par la conscience – la fonction constitutive des partis politiques et de l'action politique, c'est-à-dire la gestion des rapports d'intérêt réels, objectifs, économiques. Le peuple des activistes ne l'a pas remarqué, ne s'est pas étonné, n'a pas du tout réclamé

qu'on parle de la réalité. Son attention est demeurée centrée sur l'élément subjectif et émotionnel.

En attendant, la Rai et La 7 (deux réseaux contrôlés par la gauche) ont présenté ce congrès de fusion comme un événement institutionnel et non pas la constitution d'une association privée comme sont par nature les partis politiques. L'événement a été retransmis en simultané sur plusieurs chaînes télévisées pour renforcer ce message trompeur. Ils ont poussé de nombreuses personnes à croire que le vote des primaires de ce nouveau parti était une élection politique et que donc tout le monde devait aller voter. L'autorité nationale indépendante garante de l'information a déclaré l'incongruité de cette manœuvre, mais l'a fait de façon peu appropriée trois jours avant l'événement, intervention désormais inutile.

Venons-en à la proposition de Walter Veltroni comme nouveau leader de la gauche en remplacement de Romano Prodi. Prodi était désormais discrédité et ne faisait plus l'affaire : trop de promesses non tenues, trop d'échecs, trop d'impôts, trop de concessions, trop de scandales, etc. Walter Veltroni, lui, convenait, parce qu'il présente bien et qu'il n'était pas discrédité en politique nationale. Il a longtemps été maire de Rome, charge pour laquelle il a eu à sa disposition (on lui a donné) beaucoup d'argent supplémentaire, à l'occasion du Jubilé et grâce à la loi Rome Capitale. Il a donc été présenté comme l'homme nouveau, sympathique, avec à son actif un certain succès et un bon taux de consensus populaire. Évidemment, sa présentation comme nouveau leader a délégitimé le leader en charge, car il est devenu évident qu'on a décidé de le remplacer. Mais voilà qu'en janvier 2009 , Veltroni a déjà échoué en tant que leader et qu'on

pense à le remplacer par Prodi. Finalement, le Parti Démocratique a opté pour un personnage moins important, Luigi Bersani.

Sur ces prémisses, la stratégie communicative de Veltroni a pris, durant la fusion des partis, deux directions contradictoires, du moins superficiellement :

à l'intérieur du Parti, il a déclaré que le Parti Démocratique et lui-même naissaient dans la continuité de l'action de Prodi et de son gouvernement et en confirmation de leur valeur ;

en dehors du parti, quand il s'est adressé aux catégories désabusées, mécontentes du gouvernement Prodi, et surtout lors de ses apparitions dans le productif Nord de l'Italie, il s'est présenté non pas en tant qu'homme politique qui a géré pouvoir et argent des contribuables pendant longtemps, à l'intérieur de la coalition qu'incarne Prodi et sa politique, et qui a construit sa carrière avec l'argent que lui a procuré cette politique, mais au contraire comme l'homme nouveau, pour ainsi dire comme un leader vierge, quelqu'un qui vient de loin (Walter « l'extraterrestre », titrait un article de journal), qui est en dehors de tout ce qui a été compromis et détruit – c'est-à-dire démenti par les faits. Il est arrivé comme quelqu'un de crédible, comme une image qui pouvait alimenter et soutenir un rêve, des valeurs idéales, des attentes de justice, d'efficacité, de transparence. La suite des événements a démontré que Veltroni était un homme vide plutôt qu'un homme nouveau.

Le truc psychologique est là : les gens ont besoin d'espérer, de rêver, de se fier, spécialement quand ils sont

frustrés, dépourvus d'assurance, effrayés. Et ce désir, ce besoin, c'est une grande et inépuisable ressource, un bon point de départ pour tous les hommes politiques, les illusionnistes, les prêtres, les bonimenteurs. Toutefois, cette astuce ne marche pas avec des personnages déjà démentis et démasqués. Le rêve ne peut coexister avec la réalité, et Prodi a déjà été démenti par les faits. Ceux qui avaient mis leurs espoirs ont connu un retour brutal à la réalité. Prodi était alors trop « réel », incompatible avec ce que doit faire un grand leader populaire, alimenter et soutenir le « rêve ». Il ne pouvait plus proclamer « I have a dream », personne ne l'aurait cru, il aurait été pathétique, sinon grotesque, blessant, voire répugnant.

Veltroni, lui, a pu le dire, être cru, surtout quand se sont conjugués à son image d'homme nouveau, médias et scénario pour créer l'atmosphère idéale. En effet, en juillet 2007, lors de sa visite en Vénétie – région à laquelle l'État italien prélève chaque année 40 milliards d'euros pour ses dépenses – il a réussi à se faire accepter, au moins dans le contexte de sa présence, par les représentants des classes productives les plus brimées et exploitées du gouvernement Prodi. Il a réussi à se détacher complètement du contexte, à donner l'air de ne pas vraiment provenir de ce même système de pouvoir, de taxation, de gaspillage, d'État mafieux contre les effets duquel il prêchait et contre lesquels il promettait des remèdes incisifs. Comme une fleur de lotus dont la blancheur affleure des eaux et fait oublier la boue où elle est née et s'enracine, il a réussi à ne pas paraître ce qu'il est, c'est-à-dire un moyen par lequel ce même système veut se maintenir à travers une opération de transformisme et de maquillage. Veltroni a réussi à faire oublier son passé, à faire oublier le vieux Prodi qui s'était présenté au

début de sa carrière politique comme lui, comme un homme nouveau, propre, digne de soutenir les espoirs. La chose était absurde, ridicule, une escroquerie mémorable. Mais alors de nombreuses personnes ont cru en lui.

La parthénogenèse du Parti de la Liberté de Silvio Berlusconi, comme venu d'en haut, apparaît comme une réplique de la formation du PD. À vrai dire, elle a déjà échoué.

Les gens qui croient en ces manœuvres sont-ils donc idiots ? Non. Normalement, non. Mais presque tout le monde peut être facilement porté à penser et à agir sans discernement, atteindre ce bas niveau de conscience, de capacité critique, de conscience contextuelle. Il suffit de créer une atmosphère qui produise une baisse du niveau de vigilance, qui pousse à penser et parler de ses aspirations, de ses rêves, de ses peurs, de ses idéaux ; en somme, à parler de soi. Qu'on se sente écouté, compris, « réfléchi ». Demandez aux gens de penser à leurs plus grands désirs, à leurs préférences, à ce qu'ils voudraient voir sur l'ordre du jour de leurs gouvernants, poussez-les à se concentrer sur eux-mêmes, et ils perdent aussitôt de vue vos objectifs, les intérêts que vous représentez, votre passé, votre réalité. Incitez-les à vous confier quelque chose d'intime, rien qu'une petite aspiration subjective, et rien que pour cela, ils vont aussitôt investir un espoir en vous, et ce sera votre prise de pouvoir sur eux. Il s'agit d'un mode de fonctionnement mental dans lequel un individu est pratiquement sans défense contre la suggestion. Nous venons de le voir dans le cas de B. Obama. Tout ceci se renforce si les « victimes » se trouvent – c'était le cas de l'auditorium vénitien de Veltroni – dans un état d'alarme et de frustration impuissant. Voir arriver chez eux quelqu'un

qui représente le pouvoir, donc la source de leurs maux, s'offrir amicalement comme interlocuteur, suscite des espérances et l'envie de se confier. C'est le principe actif du syndrome de Stockholm, du fait de tomber amoureux de l'agresseur, observé dans de nombreux camps de prisonniers.

Nous verrons mieux tout ceci en parlant de manipulation mentale dans les religions et dans les sectes.

Publicité

« La publicité, c'est la science de stopper l'intelligence humaine assez longtemps pour lui soutirer de l'argent » (Stephen Leacock, *The Perfect Salesman in The Garden of Folly*¹²⁵).

La plus grande partie de la communication n'a pas lieu pour informer ou divertir les personnes, mais, en tout ou en partie, de façon évidente ou occulte, pour les inciter à accomplir certains actes désirés par le communicant.

L'ordre d'un supérieur, la supplication d'un mendiant, une berceuse, le sermon d'un prédicateur, la harangue d'un avocat, la lettre d'un amoureux, une campagne journalistique contre ceci ou pour cela : ce ne sont que des communications qui visent à obtenir des comportements déterminés à l'instar de la propagande politique et de la publicité commerciale.

Dans le monde réel, les technologies de communications sont parmi les plus puissantes et les plus nombreuses, toutes cherchent à obtenir des comportements politiques (vote) et, surtout, des

comportements commerciaux (achats, investissements).

La science et la technologie de la persuasion sont fondamentales. Lesquelles évidemment, ne respectent en rien les préjugés courants, moraux et idéologiques, concernant la dignité et la liberté de l'homme, des thèses qui pour elles n'ont qu'une signification illusoire par rapport à ce que sont en réalité l'homme et son esprit, ce qui était clair pour E. Bernays en 1929.

Déjà à cette époque, on avait compris que pour obtenir des réactions et des techniques de persuasion efficaces, il fallait d'abord étudier les mécanismes motivationnels des personnes et des agrégats sociaux. C'est ainsi qu'une branche de recherche a vu le jour, connue sous le nom de Motivational Research.

Parmi les communications susdites visant à obtenir un comportement déterminé, certaines sont des ordres purs et simples, très directs, tels un sec « Demi-tour... droite ! » militaire. D'autres contiennent des éléments aussi bien informatifs que directionnels, comme une campagne journalistique ciblée.

Les informations peuvent être plus ou moins véridiques, tout comme elles peuvent être sélectionnées et présentées de manière tendancieuse, captieuse, en omettant tous les faits contraires à la thèse qu'on veut soutenir, de sorte que, sans recourir au mensonge dans les contenus, la représentation de la réalité résulte trompeuse dans son ensemble. Tout ce que nous avons dit sur le debunking constitue une bonne représentation de ceci. Pour citer un autre exemple, pensons à la retransmission par la télévision publique d'un discours que

le chef du gouvernement tient à une assemblée d'entrepreneurs sans que soit diffusée la partie où l'on entend des sifflements et où l'on voit des tomates voler ; ou bien quand on nous montre une salle bondée et, séparément, le premier ministre qui parle, donnant ainsi l'impression qu'il parle à un très large auditoire alors que les entrepreneurs viennent de sortir en masse en signe de protestation, pour rentrer quand un représentant de l'opposition prend la parole.

Les médias nous représentent le citoyen italien moyen comme rusé, indépendant, électeur et consommateur conscient, en somme il serait l'incarnation du progrès social, technologique et culturel. Mais les professionnels qui élaborent et nous servent ces images ont une idée très différente du citoyen moyen, une idée que nous retrouvons dans leur presse professionnelle, dans les monographies de psychologie sociale. C'est « comme un mélange d'aspirations vagues, de velléités secrètes et confuses, de complexes dus à des erreurs et des blocs émotionnels irrationnels » selon ce qu'écrit Vance Packard, dans le chapitre Attaque à l'inconscient de son classique *La Persuasion clandestine*¹²⁶.

Le courant central de recherche en psychologie commerciale concerne l'étude des motifs qui déterminent les gens dans leurs actions, l'identification de leurs facteurs décisionnels. En effet, comme nous le savons déjà, en général, les gens n'en sont pas conscients. Les questionnaires statistiques orientés à la connaissance des désirs des gens trouvent leur limite dans le fait qu'ils ne les connaissent pas. De grosses sommes sont dépensées pour effectuer des interviews à des milliers de consommateurs afin de réaliser des voitures ou des lits qui

correspondent à leurs désirs, et en fin de compte, on découvre que ceux-là mêmes qui avaient déclaré les vouloir comme on les a réalisés, ne les apprécient pas, ne les achètent pas. Ce n'est pas qu'ils mentent dans les interviews. C'est que d'un côté ils ne savent pas ce qu'ils veulent et que de l'autre ils s'efforcent de répondre pour se sentir intelligents, rationnels, en cohérence avec les valeurs dans lesquelles ils se reconnaissent. Une brasserie dont les neuf dixièmes de la production consistait en bière classique et un dixième en bière blonde a posé la question suivante à des buveurs de bière : « Buvez-vous de la bière blonde ou de la bière classique ? ». Trois sur quatre ont répondu « de la bière blonde », ceci parce que la question laissait sous-entendre que la blonde était la plus appréciée des connaisseurs. Un autre sondage qui portait sur une seule et même lessive en poudre, mais confectionnée en boîtes de trois couleurs différentes – jaune, bleu et bleu avec des taches jaunes –, a démontré que les femmes trouvaient la lessive de la boîte jaune trop forte, que celle de la boîte bleue ne lavait pas bien du tout, tandis que celle de la boîte maculée était excellente¹²⁷.

Les comportements d'achat de la population générale sont illogiques à l'instar des comportements électoraux. Vance Packard cite différents exemples plutôt amusants, comme celui-ci : un grand magasin qui vendait un certain article au prix de 14 centimes la pièce proposa une offre spéciale à 29 centimes la pièce ; les ventes grimpèrent en flèche avec une augmentation de 30 %¹²⁸.

Le consommateur est très attaché à sa marque de cigarettes, de nettoyant, de crème, etc., mais on a expérimentalement vérifié que seule une petite minorité

est capable de reconnaître ses produits familiers si l'on change l'emballage ou l'étiquette. Les gens répondent au stimulus conditionné du symbole, non pas à la qualité réelle, et n'en sont bien sûr pas conscients. Ils croient en leur conviction, ou plutôt, ils se font des illusions quant à l'efficacité de leur esprit. La publicité, la technique motivationnelle, se concentre donc sur la manipulation des symboles. Les consommateurs sont conquis par des suggestions illogiques et non pas par la qualité ou l'efficacité d'un produit, et c'est sur cette évidence que se construit la logique des marques qui vendent des produits souvent médiocres à des prix élevés, mais que le public convoite en vertu d'une étiquette et de ce prix élevé, en vertu d'un signe distinctif exclusif/excluant. D'autres facteurs irrationnels de première importance sont évidemment l'insécurité, le désir de conformation, le sentiment de culpabilité.

En voici quelques exemples.

Le sentiment d'insécurité prédominant parmi les usagers de tracteurs agricoles, c'est la crainte qu'il bascule en arrière étant donné que son poids repose presque entièrement sur les roues postérieures. Solution : un restyling. Une légère modification du tracteur a été effectuée laquelle donne l'impression que le poids est distribué plus équitablement.

Le sentiment de culpabilité lié au plaisir de consommations superflues, comme celles du tabac, de l'alcool, des friandises, etc. freine les consommations ; il doit donc être contrecarré en l'associant à des valeurs positives, reconnues dans le contexte du consommateur (par exemple, protestation politique du genre « Fidel », «

Cuba Libre » en ce qui concerne les deux premières ; chaleur familiale traditionnelle, solidaire, donc éthique en ce qui concerne les friandises).

Le sentiment de culpabilité rattaché non pas à la consommation, mais à la perception d'un manquement à des obligations morales envers autrui – qu'il s'agisse de ses enfants ou de son conjoint – est un puissant levier pour pousser à des achats « compensateurs » de biens et de services en faveur des personnes envers lesquelles on se sent débiteurs.

Il faut ici noter que le développement du marketing a été promu par deux facteurs fondamentaux.

Le premier facteur, c'est la Révolution soviétique avec la diffusion de la connaissance du marxisme à propos de l'opposition objective entre classes sociales, à propos de la lutte de classes, de l'impossible démocratie libérale. Il fallait empêcher que les Américains s'intéressent trop à ces sujets. La meilleure prévention fut conçue sous la forme de *fancied wants* : création de besoins imaginaires, artificieux – d'une consommation immodérée en somme – de façon à ce que les gens, pris dans l'engrenage d'une variété croissante de biens et de services, soient détournés d'une réflexion sociale de fond. À ce type de finalité portant sur le contrôle social, le gouvernement des États-Unis a constitué le Committee on Public Information, plus connu sous l'appellation de Commission Creel du nom de son président George Creel. L'un de ses influents membres, Walter Lippmann, auteur de l'essai *Public Opinion* (« Opinion publique »), y participa activement. Il préconisait un embrigadement de la société total et fiable et introduisait la formule « *bewildered herd* » (troupeau

désorienté) pour désigner la population et son manque de bon sens et de réflexion.

Le second facteur, c'est une production économique supérieure au pouvoir d'achat. Grâce à la mécanisation, l'industrie américaine arriva, dans les années 50, à produire beaucoup plus que ce que les consommateurs pouvaient acheter. De là, l'exigence de stimuler au maximum la consommation en supprimant toute valeur qui puisse l'entraver. Par la suite, on est arrivé à une situation générale, commune à tout l'Occident, de surproduction. Une telle situation est, d'un point de vue macro-économique et social, dangereuse, car c'est un scénario dans lequel les investissements réalisés aux fins de la production se buttent à l'invendu. D'où le risque d'un effondrement systémique, du fait que le crédit, l'emploi, etc. dépendent du volume des investissements. On a donc introduit des formes d'élargissement du pouvoir d'achat : en Europe, surtout à travers les dépenses publiques (y compris les retraites accordées à des sujets non qualifiés) ; aux États-Unis, en élargissant notamment l'accès au crédit jusqu'à l'accorder à des sujets insolvable (c'est ce qu'on a découvert en Italie lors d'un examen de la crise des prêts hypothécaires à risque et des escroqueries qui en ont dérivé).

Nous avons largement expliqué l'urgence, pour le système socioéconomique, d'inciter les gens à consommer. De là, l'offre immodérée et destructrice de crédits à la consommation et de ces prêts hypothécaires. La voie royale pour pousser à la consommation passe par le conditionnement et l'inconscient. À partir de là, on détermine et même on construit dans l'inconscient des gens des mécanismes de réponses conditionnées, des

automatismes comportementaux, qu'on stimule afin d'inciter à acheter – pour dépasser un sentiment d'inadéquation, de honte, d'incohérence, d'erreur, etc.

La recherche motivationnelle a identifié trois niveaux de l'esprit :

le niveau conscient, qui comprend les aires de compétence réelle, de capacité raisonnable, de compréhension des causes de ce qui se passe ;

le niveau subconscient, ou préconscient, qui comprend les aires des sentiments, des préjugés, des valeurs, des croyances, des impulsions, des adhésions, de l'imagination, et qui est disponible à être examiné et remis en question ;

le niveau inconscient, qui comprend les dispositions, les désirs, les craintes, etc., qui ne sont pas seulement inconscients, mais qui repoussent aussi toute tentative de les porter au niveau conscient pour permettre la discussion.

La recherche motivationnelle se concentre sur les deux derniers niveaux pour formuler un tableau approfondi, le plus complet possible des besoins, des conditionnements, des conflits sur lesquels faire levier pour vendre : besoins de gratifications orales, anales, phalliques – dans la perspective freudienne ; besoins de conformation, d'intégration, d'acceptation – dans une optique sociologique.

Évidemment, avec un éclectisme pragmatique qui pioche dans toutes les doctrines psychologiques et dans

toute approche pouvant y contribuer !

Ainsi y sont destinés, avec l'apport de psychiatres, de psychologues et de sociologues, la méthode psychanalytique, l'interrogatoire sous hypnose, les tests de personnalité, les tests effectués sous l'action de l'alcool, les tests projectifs comme le TAT (Thematic Apperception Test) et le test de Rorschach – test où le sujet est placé devant une image imprécise et invité à l'interpréter, à bâtir une histoire à partir de celle-ci. En projetant le sujet sur le stimulus, il est incité à extraire quelque chose de personnel. Les tests utilisés sont dits « tests déguisés », parce qu'on ne déclare pas aux sujets leur véritable objectif.

Vance Packard cite l'exemple¹²⁹ d'une recherche industrielle menée sur des facteurs motivationnels inconscients qui entrent en action chez la femme lors du cycle menstruel. Il résulte que la femme a une phase élevée dans laquelle elle est créative, entreprenante, même du point de vue érotique, et une phase faible dans laquelle elle est peu entreprenante et a besoin d'attentions et d'aide. C'est à partir de cette connaissance que dans l'industrie de la pâtisserie, on recommande une poudre pour gâteaux « instantanée » qui convient à la créativité de la phase élevée (« Chouette, je peux faire un gâteau en moins de deux ! ») qu'à l'état apathique de la phase faible (« Heureusement, voilà un gâteau que je peux préparer sans peine ! »).

La bouche, les gratifications qui lui sont associées, donc la zone de la « phase orale » de la psychanalyse, sont d'intérêt primaire, étant donné la quantité énorme de produits qui passent par la bouche, dans des fonctions les

plus diverses : se nourrir, se détendre, se rassurer, se défouler, agresser, se soigner, se nettoyer. Vance Packard¹³⁰ rapporte que les militaires en mission loin de chez eux consomment davantage de lait et de produits laitiers : voilà un fait qui constitue un exemple significatif.

Achat impulsif

« IMPACT » selon la définition du dictionnaire Webster : « Choc instantané d'un corps en mouvement contre un autre corps. » Selon Young & Rubicam, Inc., Advertising : « Qualité d'une réclame qui frappe à l'improviste l'indifférence du lecteur et galvanise son esprit de manière à ce qu'il reçoive le message de vente. »

Par rapport au produit artisanal, le bien de production de masse est rendu spectaculaire, il devient valeur symbolique, se détache de sa fonction pratique laquelle devient secondaire¹³¹. Les mall, les grandes surfaces, les supermarchés, sont des lieux où se concentre une énorme et puissante émanation symbolique, donc un énorme pouvoir de conditionner l'esprit. Les psychologues commerciaux l'ont pressenti très tôt.

La plus grande partie, environ les deux tiers, des achats effectués dans les supermarchés sont superflus et décidés sur place, sous l'effet des stimuli locaux, dans un état psychophysiologique altéré et de lucidité réduite. C'est ce qui a été constaté lors d'une recherche datant de 1954 réalisée par DuPont Corporation.

Par la suite, James Vicary, au moyen de caméras, mesura les variations de fréquence des battements de cils des clientes à l'intérieur des supermarchés, de leur entrée à leur sortie. Cette fréquence est directement proportionnelle au niveau de tension. La fréquence de

base est de 22 battements durant la première minute. Vicary releva qu'après l'entrée dans le supermarché, la fréquence descendait à un niveau anormal de 15 battements par minute, signe révélateur d'un état hypnoïde, donc d'une basse efficacité cognitive (décognition) et de forte suggestibilité. Ces femmes se promenaient donc entre les rayons dans cet état de suggestibilité et – absorbées dans la vision des produits exposés, souvent sans se rendre compte de quoi que ce soit d'autre, allant jusqu'à trébucher par moments – remplissaient leur chariot avec une gestualité clairement impulsive. Interrogées rétrospectivement, elles ont été incapables d'expliquer leurs choix en termes rationnels ; mais de leurs réponses, on a pu déduire qu'ils sont principalement dus à l'effet visuel. Dans un état semblable, et pour provoquer certaines actions, les stimuli irrationnels oniriques sont décisifs. Les images et les emballages criards, évocateurs, sont donc élaborés en laboratoire en tenant compte des résultats du comportement de l'œil et des réactions psychophysiologiques des personnes face à l'appel du stimulus. Les enfants sont les plus enclins à ces comportements d'achat impulsifs et les plus faciles à conditionner : si le gérant met à leur disposition de petits chariots pour leurs emplettes, ils réagissent en imitant la conduite de leur mère.

En arrivant à la caisse, la fréquence des battements ciliaires de ces femmes était montée jusqu'à 25 – niveau indicatif d'un état de légère décontraction. Puis, au tintement de la caisse et à la vue du total à payer, la fréquence avait grimpé jusqu'à 45, démontrant un état de tension vigilante. Souvent, elles s'apercevaient à ce moment-là d'avoir dépensé plus que ce qu'elles ne

pouvaient payer. On comprend l'intérêt de la grande distribution à développer l'usage des cartes de crédit. Mais on comprend surtout que l'environnement maîtrise les capacités critiques d'une personne, la perception de ses besoins réels. Dans un supermarché, une personne est plutôt sans défense contre la manipulation. Elle se trouve prise dans un piège psychologique qui peut être perfectionné, par exemple avec l'ajout de stimuli musicaux et olfactifs.

Ce préjudice à la liberté mentale est grand, surtout si l'on considère le conditionnement classique qui s'établit à cause du nombre de fois qu'une personne entre dans un supermarché et subit les effets décognitifs décrits ci-dessus : la répétition du stimulus durant des années (entrée dans le supermarché/état hypnoïde/achats impulsifs) forme un cogweb, un très fort schéma neural subconscient.

Le remède à ce piège est simple et intuitif : aller toujours au supermarché avec une liste des commissions en main et l'argent compté, sans carnet de chèques ni de cartes de crédit (on comprend que la grande distribution a tout intérêt à ce que le gouvernement décourage l'usage de l'argent comptant). Ne rien acheter qui ne se soit décidé auparavant. Pour tout achat supplémentaire, sortir du supermarché et revenir au moins une heure après. Ne jamais emmener d'enfants.

En ce qui concerne les achats, surtout de grande valeur, dans un autre circuit que celui de la grande distribution, on y arrive là aussi, dans la plus grande partie des cas, plutôt irrationnellement, sans un minimum de préparation sur les articles qui nous intéresse¹³². Les facteurs irrationnels et

subconscients, ceux sur lesquels le vendeur qui parle dans son propre intérêt peut le plus influencer, prévalent donc là aussi. Souvent, les acheteurs ne semblent pas être les auteurs actifs de leur décision, mais les exécuteurs du résultat d'une collision interne entre stimuli et résistances à l'achat. L'acte d'achat peut également servir d'issue à une tension causée par un conflit qui ne peut se résoudre autrement.

Il faut aussi mentionner que la plupart des consommateurs font partie des classes les plus faibles (employés, petits travailleurs autonomes, retraités, ouvriers) et qu'une grande partie des achats quotidiens est accomplie par des femmes, donc par des catégories moyennement moins averties. C'est sur elles, sur leurs caractéristiques, que la technique de vente est élaborée, non pas sur celles des catégories cultivées, critiques, conscientes, réfléchies.

Parmi toutes les catégories de consommateurs, la plus désarmée est naturellement celle des enfants, chez qui il est facile de fixer des besoins, des adhésions et des habitudes qui, nés en âge précritique, auront tendance à être ressentis comme faisant partie de la personnalité, donc difficilement ébranlables par un raisonnement, inaccessibles au bon sens. Les enfants sont aussi beaucoup plus désireux de choses nouvelles et moins capables de résister aux impulsions. Ils représentent le point faible de la famille, c'est à travers eux qu'il est plus facile d'inciter les parents à déboursier. En outre, rien n'est plus facile que de les pousser à la consommation, sans filtres et sans la barrière des parents, grâce à la télévision et autres techniques médiatiques.

Un éditorialiste, Joseph Seldin, cité par Vance Packard¹³³, après avoir décrit des cas retentissants de manipulation d'enfants de la part de grandes entreprises (comme celle qui proposait en cadeau des jouets de valeur à tout enfant qui réussirait à amener ses parents dans un point de vente de réfrigérateurs) commente : « La manipulation des enfants dans le domaine religieux ou politique devrait soulever une tempête de protestations de la part des parents et une série d'enquêtes parlementaires. Mais dans le monde du commerce, les enfants sont un gibier autorisé et une proie légitime. »

Les enfants réagissent très positivement aux spots publicitaires qui présentent les adultes immatures, sots, légers, sans autorité, maladroits, voire méchants, des spots dans lesquels les enfants tiennent le rôle intelligent de porteurs de solutions de problèmes et de personnes sensées. Une publicité de ce genre exploite les sentiments d'hostilité et de revanche des enfants envers les adultes, le goût de contester leur autorité, et recueille son succès aux dépens de l'autorité parentale, donc de l'efficacité des figures parentales – avec un effet délétère probable sur les nouvelles générations.

Chez les enfants, il est plus facile de susciter des modes qui conduisent, autour de l'objet initial, à la consommation massive de toute une série de produits dérivés aux fonctions diverses. Ainsi, nous voyons les Gormiti, figurines en plastique, donner naissance à toute une série de produits dérivés qui vont jusqu'aux pantoufles. Toutefois, les modes peuvent cesser et laisser l'allumette s'éteindre entre les mains des investisseurs – habituellement, des producteurs. Ainsi, à la suite du succès du film Les 101 dalmatiens, dérivé d'un vieux livre

que nous lisions dans notre enfance et dans lequel les protagonistes sont des chiens de race dalmate, la demande de chiots dalmates – une race normalement peu recherchée – a explosé. De nombreux éleveurs de chiens investirent en achetant des femelles et des mâles pour répondre à une demande qui apparaissait importante et quand la vogue s'évanouit tout d'un coup, ils se retrouvèrent avec de gros « stocks » aboyants. Afin de prévenir de semblables pertes et, en général, pour obtenir les comportements populaires les plus rentables par rapport au capital investi, la solution idéale, déjà imaginée en 1956 par la psychologie sociale, est celle qu'on attend du biocontrôle des personnes, c'est-à-dire de l'induction électronique de besoins, d'émotions, etc.¹³⁴

Nous approfondirons les technologies de ces outils par la suite, dans les limites du possible, étant donné qu'ils sont tenus dans le plus grand secret. Mais une chose doit être claire : la maximisation du profit – but intrinsèque et automatique du capitalisme – conduit automatiquement à la violation de la valeur de la personne, puisque la personne, dans la recherche du profit, n'est qu'un outil, jamais un but. Depuis une cinquantaine d'années, la psychologie en prend acte, comme elle prend acte que la croissance économique exige que la population consomme sans inhibitions morales, sans trop de craintes pour sa santé ou pour la pollution, sans se préoccuper d'économiser. Elle exige que la population soit stimulée sournoisement à travers la libido, les peurs irrationnelles, l'agressivité, etc. ; qu'elle soit informée d'une façon sélective, qui oriente, selon un programme. N'oublions pas que de cette manière, nous sommes passés d'une société basée sur les valeurs du sacrifice, de la fidélité, de l'épargne, de la moralité, du renvoi du plaisir (à l'âge mûr

ou à l'au-delà) – une société qui ne consentait pas l'absorption de la production de l'économie industrialisée – à une société mue par des valeurs opposées : jouissance immédiate ou anticipée (crédit), interdit d'interdire, levée des inhibitions. Mais voilà, maintenant cette société ne réussit pas, elle non plus, à absorber, sinon une minorité de produits et de services, et de ceux qu'elle absorbe elle n'en consomme effectivement qu'une partie.

Évolution et projection du marketing

Le marketing de masse naît dans les années 20 aux États-Unis, traverse une première phase dans laquelle elle s'abandonne encore à l'idée que l'homme, le consommateur, est un décideur rationnel et conscient de ses propres facteurs motivationnels ; elle table donc largement sur les sondages. C'est à la suite des découvertes de la psychologie quant au fonctionnement réel de la psyché qu'elle a commencé à miser sur la recherche et sur le potentiel d'influence de la dimension inconsciente.

Ces découvertes ont dévoilé – et les expériences successives l'ont confirmé – que non seulement les facteurs les plus efficaces qui entrent dans la décision et la gratification du consommateur sont des facteurs subconscients, mais que le fait de les porter au niveau de sa conscience (c'est-à-dire de les lui expliquer) les rend moins efficaces pour inciter le consommateur à l'achat et le gratifier¹³⁵ – par analogie avec ce qu'il se passe dans toutes les fois, idéologiques ou religieuses.

Jusqu'aux années 90, le marketing psychologique suit une ligne dépersonnalisante dans laquelle l'individu

disparaît des statistiques ; dépouillé de ses caractéristiques identitaires, il est traité comme « un élément représentatif d'un segment de la population ». Mais vers la fin du XX^e siècle, le marketing devient one-to-one : la personnalisation des produits et des services devient le mot clé et l'individualisation ; et la personnalisation ou la « customisation »¹³⁶ est rendue possible grâce à l'informatique qui permet de broser le tableau de chaque client et de ses comportements et de lui envoyer des stimuli personnalisés, ciblés¹³⁷. Le commerce électronique autorise une personnalisation élevée du rapport avec l'acheteur en temps réel. Des opérateurs de ce secteur rapportent qu'au cours d'achats en ligne, les clients achètent là encore de façon impulsive, poussés ou facilités à cela par la variété, la commodité, l'aspect ludique de l'opération, dans laquelle la perception de la dépense est atténuée.

La description (prophiling) individuelle, la reconstruction informatique de l'histoire et de la personne – citoyen et consommateur – accèdent à un rôle potentiellement central, comme pôle subsidiaire de réunification des personnes dans une société qui tend à s'identifier avec la technologie, dans un milieu de fragmentation générale des identités, des appartenances, des valeurs, du soi lui-même, dans le chaos des stimuli, dans le chaos multimédia, dans l'information overload (surcharge d'informations) où les gens recherchent dans l'hallucination, l'émotion incontrôlable et la décongnition active le contrepoids existentiel aux obligations et aux contrôles¹³⁸.

L'absence de grands points de repère publics, collectifs – traditionnels, institutionnels, qualitatifs, idéologiques,

religieux, politiques, et cela conjointement à la précarisation des rapports et des positions – préserve moins les gens contre les tensions et les traumatismes émotionnels (guerres, attentats, catastrophes, épidémies) qui sont moins capables de les métaboliser. Ceci ouvre la voie à la négociation, au marketing, qui se substituent à cette fonction de référence et de protection qui est absente. Du bas provient une forte demande de « bonheur », c'est-à-dire de messages, de services, de produits qui aident à vivre des états ressentis comme du « bonheur ». Des états qu'on décrit aujourd'hui comme participatifs et non plus individualistes : extension et copartage de la jouissance, mais aussi des vécus individuels (et l'identité, le soi, est fondamentalement une histoire)¹³⁹. Le copartage est probablement recherché parce qu'il reconnaît et protège l'individu aussi bien en tant qu'être vivant qu'en tant que « soi raconté » ; et aussi parce qu'il rassure à propos de la « qualité » du produit, du service, du souvenir dont il jouit ou dans lequel s'identifie.

Le neuroscientifique Antonio Damasio affirme que la partie neurale de notre machine cognitive, c'est-à-dire l'ensemble des schémas opérationnels, continue à évoluer et à se développer à toute allure sous l'effet des stimuli pressants de la vue contemporaine. Il y a des enfants capables d'interagir avec l'ordinateur ou de tchater sur plus de dix sites en même temps avec une rapidité qui déconcerte leurs parents. Mais, tandis que ces fonctions cognitives peuvent aisément et rapidement augmenter, les fonctions du contrôle émotionnel, mnésique, d'élaboration émotionnelle, d'évaluation morale, de métacognition motivationnelle, ne sont pas du tout capables d'en faire autant, de s'adapter pour gérer une quantité croissante d'inputs et d'expériences. « On craint de plus en plus que

la rapidité cognitive grandissante puisse empêcher le développement d'une histoire émotionnelle au profit de capacités décisionnelles, lesquelles seront de plus en plus confiées (seulement) au système cognitif (surchargé de données externes et incapable de les canaliser en une lente assimilation émotionnelle). »¹⁴⁰ Nous devons donc nous attendre à de nouvelles générations de sujets efficaces, rapides et brillants du point de vue opérationnel, mais à la dérive du point de vue émotionnel, en conséquence plus aisément manipulables et plus dépendants. Ces sujets auront un psychisme sans force de cohésion, donc plus « divisé » que jamais. Ils seront caractérisés par des comportements beaucoup moins enracinés à des niveaux affectifs intégrés et stables, donc par des comportements plus éphémères et contradictoires dans les rapports sociaux et dans les engagements, plus influençables aussi par les stimulations publicitaires, surtout par celles qui court-circuitent l'élaboration émotionnelle. En revanche, l'agissement de nombreux gourous ou « maîtres spirituels » se base – fonction clairement réparatrice par rapport à ce style de vie accéléré et dissociant – sur la communication lente et sur la construction d'un rapport personnel, qui permettent la réception, l'assimilation des expériences et des contenus communiqués aux niveaux profonds de la psyché et du cerveau, donc l'intégration dans l'histoire personnelle du disciple à travers un transfert disciple/« maître » – et, graduellement, la construction d'un soi intégré. Le style de communication de Marco Ferrini est un exemple de cette approche. Marco Ferrini est le fondateur du Centro Studi Bhaktivedanta – université privée centrée sur l'indianisme – et d'une école de counselling¹⁴¹. C'est un homme que des centaines de personnes dans le monde considèrent

comme un maître spirituel. À ses disciples, surtout aux nouveaux, il se montre détaché, sans hâte, sans obligation d'horaire, il prend avant tout soin de les mettre à l'aise physiquement (« Avez-vous soif ? Avez-vous faim ? Avez-vous besoin d'aller aux toilettes ? Êtes-vous à votre aise ? »). Ce n'est qu'après qu'il commence à construire sa relation avec eux. Sa communication est extrêmement lente. Il écoute beaucoup, avec beaucoup de patience, et se montre très décontracté. Il encourage les questions, dialogue très confortablement. Il énonce ou demande une chose à la fois, la laisse « reposer », puis la répète, la fait répéter, puis la représente en d'autres termes, en utilisant divers synonymes, vérifie la compréhension – le tout avec une lenteur presque hypnotique, s'accompagnant d'une communication non verbale tout aussi lente et calme. Il stimule la génération des liens manqués ou perdus dans la communication, et lui donne le temps de se réaliser. Dans leur rapport avec Marco Ferrini et son organisation, de nombreuses personnes affligées de graves troubles psychiques ont rapidement obtenu une rémission importante des symptômes et retrouvé un taux d'efficacité relationnelle et professionnelle très net. Voilà, tout cela constitue aussi une manipulation, mais à fonction réparatrice.

Pour l'analyse des réactions et l'étude de la psyché, le marketing moderne utilise, outre des tests verbaux, un riche arsenal d'outils biophysiques se référant au biofeedback.

Ces instruments sont capables de mesurer l'arousal, c'est-à-dire le niveau d'excitation, de tension et d'attention du sujet, au fur et à mesure que celui-ci est soumis à différents stimuli. L'arousal est indiqué par différents

paramètres : fréquence et amplitude des ondes corticales (du cerveau), fréquence respiratoire, fréquence cardiaque, consommation d'oxygène, résistance cutanée (à l'électricité : elle diminue quand la transpiration augmente), tonus musculaire, température cutanée, vasoconstriction périphérique.

Ces paramètres sont mesurables à l'aide d'un électroencéphalographe, d'un chronomètre, d'un capteur, d'un myographe, d'un thermomètre, d'un fluxmètre. Rappelons en outre l'eye-tracking (technique qui relève l'arousal), l'appel et les modes d'exploration et d'interprétation des stimulations visuelles par monitoring des mouvements de l'œil, de son temps d'arrêt sur les différents stimuli visuels, et de la dilatation de la pupille. L'utilité de cette technique pour la configuration des produits, des emballages, des images publicitaires, est facile à deviner¹⁴².

Tout aussi prévisible est le fait que l'application de ces méthodes de recherche instrumentale se base sur l'évaluation des niveaux paramétriques à différents moments : avant la stimulation, au repos ; pendant la stimulation ; après la stimulation ; pendant plusieurs stimulations simultanées ; avant, pendant et après la phase décisionnelle ; etc.

Le but est de faire que les données physiologiques se complètent entre elles en intégrant les données verbales, gestuelles, comportementales, jusqu'à réussir à construire un modèle, porteur d'une sorte de prédiction du comportement et des réactions d'une personne, de sorte à mieux pouvoir la guider, la conditionner dans ses choix et ses goûts. L'aire encéphalique, particulièrement

importante pour la décision (d'achat en particulier), est le cortex préfrontal médian d'où part, comme nous l'avons déjà vu, l'impulsion d'achat. Pour découvrir quelles sont les clés qui la déclenche, la société de recherches Bright House Institute for Thought Science d'Atlanta, en partenariat avec la Emory University, et pour le compte de grandes entreprises et avec la plus grande confidentialité, fait faire une IRM à des personnes pendant l'administration de stimulations consistant en des séries de marques, de dessins, de produits afin de déterminer quelles sont les stimulations spécifiques ou les groupes de stimulations qui déclenchent un achat. C'est ce qui explique le cas suivant : goûtés dans des verres anonymes, la plupart des gens préfèrent le Pepsi-Cola au Coca-Cola, tandis que s'ils les boivent dans des verres portant leur marque respective, ils préfèrent le Coca-Cola. La « neuro-imagerie » du cortex préfrontal médian a montré que la stimulation visuelle de la marque du Coca-Cola crée une forte activité des neurones de cette région cérébrale.

Le rapport cortex préfrontal médian/impulsion d'achat n'est qu'un exemple de possibilité de déterminer des régions cérébrales réservées à des « décisions » spécifiques et des clés pour les stimuler à l'insu des personnes. On peut penser à une cartographie progressive du cerveau dans cette fonction.

Comme on peut aussi penser – et des recherches sont déjà en cours dans ce sens –, à stimuler les différentes aires, non pas à travers des messages, des sons et des images, mais directement par voie électromagnétique et à distance, avec un signal composite, modulé pour atteindre et activer l'aire ciblée. Donc de nos jours, le marketing

comme la propagande politique se servent déjà de la neuro-imagerie. On parle en effet de neuromarketing pour pénétrer instrumentalement la psyché et ses processus, dont le monitoring et le contrôle sont importants pour obtenir les comportements désirés, commerciaux et politiques. Les techniques utilisées sont celles de la résonance magnétique fonctionnelle, de la magnétoencéphalographie transcrânienne, de la tomographie par émission de positons : instruments en mesure de contrôler et de filmer le fonctionnement des différentes parties du cerveau dans les différentes situations.

Comme nous verrons plus loin, cette technologie permet d'influencer aussi les processus neuraux ; si bien que nous avons, en perspective, une technologie du conditionnement électromagnétique de la psyché. La violation du sanctuaire intérieur, accomplie par ces techniques, est évidente, même si quelques-uns la justifient en tant que moyen pour mieux interpréter et satisfaire les exigences des consommateurs – la question morale a déjà été soulevée. Mais quelles forces pourraient se charger de représenter l'éthique et se coordonner de façon stable pour s'opposer aux forces du marché et du capital ? Quelles seraient ces forces que le capital ne pourrait acheter ? Ou qui ne soient pas déjà sous sa dépendance ?

Pour reprendre le sujet de la personnalisation du rapport avec le client, sa customisation, occupons-nous maintenant d'une classique technique de persuasion des plus applaudies : la technique one-to-one. Dans l'introduction de son livre *Influence*, Robert Cialdini se réfère aux expériences de Ellen Langer (déjà

sommairement décrites ici) pour souligner comment la psyché humaine et le comportement sont principalement conditionnés, guidés, suggérés par des processus perceptifs, évaluatifs, décisionnels, totalement inconscients (ce sont des schémas inconscients automatiques), et comment il est possible d'exploiter ces mécanismes et ces schémas pour obtenir réponses et comportements désirés, en termes d'achats, de vote, de conversion et de foi, de collaboration en milieu entrepreneurial, militaire, etc. Cialdini identifie, outre le simple rappel au self-interest, six clés pour inciter les personnes à faire ce qu'on veut, spécialement en termes d'achats. Pour la précision, Cialdini recommande de ne pas poursuivre ce système de persuasion et de vente à tout prix, sauf si la dépense ne met pas l'acheteur dans une situation financière difficile.

Première clé : Commitment Trap (piège de l'engagement) ou Consistency Trap (piège de la cohérence). Si mon objectif est de vous pousser à faire une donation à une association plus ou moins réelle qui s'occupe de la sclérose en plaques, je vous excite tout d'abord du point de vue émotionnel en vous parlant d'histoires pitoyables de malades de sclérose en plaques, puis je vous demande de signer une pétition en faveur d'une plus grande attention du gouvernement pour cette maladie – difficile que vous refusiez de signer, vous sentiriez ce geste comme immoral et contradictoire ; ainsi, je vous ai mis dans l'état d'esprit de qui reconnaît le problème ; il m'est maintenant facile de vous pousser à faire un don « libre ». Beaucoup plus facile qu'il ne sera pour vous de contrôler que je ne l'empêche pas ! Dans de semblables situations, je (MDL) me défends en demandant : « Êtes-vous une organisation sans but lucratif

? ». L'autre répond toujours oui, et alors je répète indigné : « Vous êtes en train de vous moquer de moi ! Vous savez très bien qu'il n'existe pas d'organisations sans but lucratif ! » Et je romps aussitôt le contact.

Deuxième clé : Reciprocity (réciprocité). Si je vous donne quelque chose, même si vous ne l'avez pas demandé et si vous ne la désirez pas, vous vous sentez obligé de me donner quelque chose. Un bel exemple est décrit par Anthony Pratkanis et Elliot Aronson dans *The Age of Propaganda* (« L'âge de la propagande ») : dans un aéroport, un disciple de Hare Krishna passe d'abord en donnant une fleur en souriant à tout le monde, tout le monde la prend sans soupçonner l'arrière-pensée, puis il repasse et il quémande une obole à chacun. La plupart des gens versent quelques sous parce qu'ayant reçu quelque chose, ils se sentent débiteurs. Ce même principe est adopté par des sociétés de ventes qui organisent des voyages touristiques à bas prix – donc en alléchant surtout les moins avisés – au cours desquels, cependant, à un certain moment, à l'intérieur du car, ou d'une salle de restaurant, chaque personne est chaleureusement invitée à acheter des articles pour la maison ou d'autres du même genre.

Troisième clé : Authority (autorité). Un acteur, sans compétence médicale, mais en tenue de médecin et jouant le rôle d'un médecin, recommande un dentifrice ou un médicament. Ça marche. Et si ça marche, c'est un témoignage fondamental des capacités mentales réelles de la population.

Quatrième clé : Likeability (agrément). C'est l'astuce typique de la référence : une personne célèbre témoigne

(faussement) de la qualité d'un produit et en recommande l'achat.

Cinquième clé : Scarcity (pénurie). La valeur d'un bien, sur la base des normes de la demande et de l'offre, est directement proportionnelle à sa pénurie. Les lithographies d'auteur sont tirées en un nombre limité d'exemplaires portant une numérotation progressive, puis la matrice est détruite. Ceci est surtout valable pour les symboles sociaux. La rareté d'un bien enrichit son possesseur. De là, le succès de rappels publicitaires tels que « édition limitée », « disponibilité limitée », « exclusivité », « offre limitée » ou « signez maintenant, sinon nous ne pouvons pas garantir l'offre ».

Sixième clé : Social Proof (preuve sociale). Elle se base sur l'instinct grégaire : l'homme suit le troupeau, la majorité, pour se sentir plus sûr de lui. Si, dans la catégorie d'appartenance de mon acheteur ciblé, j'ai élaboré la perception que beaucoup de personnes se sont orientées vers telle marque ou tel produit, je vais pouvoir provoquer l'achat par émulation.

Une combinaison de la première et de la troisième clé – cohérence entre engagement pris et sujétion à l'autorité – est à la base des résultats de la très célèbre expérience de Stanley Milgram. Il avait été demandé à des personnes de participer à une expérience sur un apprentissage, au cours duquel ils devaient infliger des décharges électriques de plus en plus fortes à une personne (en réalité un complice des expérimentateurs qui devait simuler une souffrance proportionnelle à l'accroissement du voltage, et bien entendu sans recevoir aucune décharge). Les participants étaient des étudiants américains, cultivés et « libéraux »,

apparemment privés de toute mentalité autoritaire ou tyrannique. Ils infligèrent quasiment toutes ces décharges électriques, même face à des cris de souffrance intense et des voltages qu'ils savaient être dangereux. Des personnes de ce genre peuvent donc se rendre coupables de crimes contre l'humanité, comme ceux organisés par le Troisième Reich (ce qui a été confirmé au procès Eichmann, selon l'analyse de Hannah Arendt dans son célèbre *Eichmann à Jérusalem, étude sur la banalité du mal*). Le préjugé idéologique à propos de la nature humaine, ou plutôt la prévision qu'1 ou 2 % pas plus des sujets auraient accepté de faire cela (formulée par un vaste échantillon de psychiatres, d'étudiants, etc.) se brisa contre ce résultat : presque tous ont infligé des décharges douloureuses et dangereuses à des innocents. Encore une fois, il faut noter que l'homme n'est absolument pas ce qu'il prétend être. Surtout si on prend également en considération les résultats des expériences de Solomon Asch sur l'adhésion à l'erring majority, la majorité en erreur. Dans ces expériences, quelquefois reprises sous d'autres formes (de nos jours avec l'émission télé « *Caméra cachée* »), on trace sur un carton une ligne d'une certaine longueur, puis, sur un autre carton, trois autres lignes dont une nettement plus longue, une nettement plus courte, et une aussi longue que la première. Puis on demande à un groupe majoritaire, disons 25 élèves sur les 30 qui composent la classe, de mal répondre à la question « Quelle ligne sur le second carton est aussi longue que celle qui est sur le premier carton ? ». On leur dit de répondre que c'est la ligne qui est nettement plus courte. Puis on fait entrer les cinq autres et devant eux on pose la même question aux 25 précédents. Ceux-ci répondent mal, selon les instructions. Puis on passe au groupe

minoritaire et on remarque que trois élèves sur quatre répondent comme la majorité, mal. Des contrôles successifs mettent en évidence qu'ils ont répondu ainsi tout en étant conscients de la réalité. D. Winn¹⁴³ observe très opportunément que ces expériences ont été menées dans un contexte de totale liberté, sans recherche d'une quelconque conformité qui aurait pu inhiber une réponse sincère. Rien n'était en jeu, aucun signe d'approbation ou de désapprobation n'était donné, il n'y avait donc pas non plus menace d'exclusion du groupe. Imaginons alors les conséquences là où ces facteurs sont appliqués, comme il arrive presque toujours dans la vie réelle, dans les formes d'endoctrinement, politiques et religieuses, pratiquées par exemple sur de jeunes enfants, par des organisations socialement puissantes, et parfois par la famille même. Imaginons les conséquences des médias quand ils transmettent à chaque téléspectateur, assis devant son écran, des représentations plutôt conformistes. Par exemple, l'image d'une nation unie dans un même sentiment : contre l'attaque du terrorisme islamiste aux tours jumelles ; puis une autre image de cette nation dans un sentiment unitaire pour combattre une guerre préventive de portée mondiale contre le terrorisme et l'exportation de la démocratie. Si l'ensemble des téléspectateurs de cette nation est, dans la réalité, d'avis contraire, ils vont tendre à s'unir à travers ces images, parce qu'en recevant individuellement des images déterminées de ce qu'apparemment la majorité pense et ressent comme vrai et juste, chacun d'eux va se conformer à cette supposée majorité. Ainsi, ils finissent par créer cette majorité alors qu'elle n'existait pas forcément avant. Psychologiquement, l'unité nationale, c'est cela, une vision partagée dont beaucoup déplorent le manque en

Italie et invoquent l'avènement afin que l'Italie devienne un « pays normal ». L'Italie se distingue sûrement par sa grande pluralité de visions, ce qui détermine une moins bonne coordination d'ensemble, donc une mineure efficacité du pays en tant que système. Les peuples les plus conformistes forment un ensemble plus efficace, nous pensons à l'Allemagne, au Japon ou à la Chine.

Le « divisé » grégaire et son dieu

L'homme est donc le plus souvent un animal grégaire. « On ne peut pas espérer qu'il dise et fasse ce qu'il sait ou ce qu'il croit vrai et juste si tout autour de lui ses semblables agissent ou parlent différemment » affirme D. Winn. L'appel de la bergerie et du berger est trop fort pour la brebis. Zimbardo¹⁴⁴ rapporte une expérience géniale de Sherif. Dans un premier temps, on installe des personnes, séparément, devant une petite lumière immobile sur un fond sombre, donc sans références spatiales, et on leur demande de la fixer. Toutes ont dit que la lumière bougeait, selon certaines assez largement, selon d'autres pas tellement. Puis on les installe toutes ensemble pour fixer à nouveau la même lumière et juger si celle-ci bouge et comment. Ce groupe a alors confirmé quelque chose d'extrêmement significatif : un mécanisme inconscient d'imitation produit une règle groupale, une vérité, fausse, groupale ; c'est-à-dire que la perception individuelle de l'ampleur des mouvements de la lumière s'est adaptée à un standard commun. Qui voyait des mouvements plus amples, les a réduits ; qui les voyait plus étroits, les a élargis. Ceci confirme l'existence d'une dépendance de groupe, une dépendance sociale qui opère une distorsion des perceptions et des évaluations, donc qui enseigne aux

individus une incapacité, un « handicap », qui forme une pensée convergente et inhibe la pensée divergente – et en effet une grande partie de la population pense de façon convergente tandis que des visions divergentes l'inquiètent. Mais cela confirme aussi, chez l'être humain, le caractère général, universel, de l'exigence extrême de trouver une cohésion sociale à travers l'adoption de paradigmes, quitte à en assumer de faux. Lesquels de toutes façons sont défendus par la réalité et par la preuve contraire exprimée par la pensée libre et différente. Défendus par des moyens divers, parfois extrêmes et extrémistes. C'est là, dans ce besoin associatif, « conformant », que se trouve la base de l'intolérance, du dogmatisme, de tant de violence, de l'identité, de la solidarité, de modes. Et probablement aussi le sens du mot « religion » : relier, lier ensemble.

Il en résulte naturellement que les gens, après avoir pratiqué suffisamment l'esprit d'imitation dans les comportements, sont convaincus que ce fondement conceptuel de comportements est réel, même s'il est manifestement faux, non démontré ou non perceptible par les sens (comme c'est le cas dans les religions dont on croit les divers dieux, anges, démons, etc., sans même les percevoir). « Ainsi, vous pouvez parier que les gens finiront par croire à ce qu'ils font plutôt qu'à ce qu'ils croient¹⁴⁵. » C'est-à-dire que les gens commencent à voir Dieu exactement comme ils voient les mouvements (irréels) de la lumière suscitée. Et vous pouvez transformer comme vous voulez convictions et valeurs des personnes en leur faisant exécuter, même par des moyens coercitifs, mais graduellement et avec persévérance, des comportements qui sous-tendent d'autres idées et d'autres valeurs, comme nous le verrons en parlant du lavage du cerveau et

de la reprogrammation. C'est-à-dire qu'à travers la pratique de rites et de liturgies qui ont un effet décognitif, on réussit à transformer ce qui est cru en un vécu. Dieu, le dogme, le mythe deviennent quelque chose qui est ressenti comme une expérience objective – même s'il n'a jamais été, évidemment, exercé objectivement, mais seulement intrasubjectivement. De cette manière, on surmonte le problème fondamental des religions : rendre sensible (perceptible) ce qui n'est pas sensible, donner une réalité objective, externe, à ce qui n'a qu'une réalité subjective interne.

Les psychothérapies de groupe se servent de l'effet rassurant et stabilisant que l'adhésion à une group norm, à une évaluation et validation de groupe, procure à tout individu. Ainsi, la Familienaufstellung, la thérapie des constellations familiales systémiques de Bert Hellinger qui a un effet remarquable sur les sujets hystéroïdes et instables, utilise énormément le groupe et le transfert horizontal, avec son dialogue participatif, protecteur et validant, pour évoquer les conflits comme pour les élaborer et les résoudre. Elle vise à former des pôles d'agrégation sociale, amicale, entre patients et adeptes, lesquels gravitent autour de cette pratique et se resocialisent. Ainsi, elle stabilise chez l'individu la norme, la réalité, construite à travers le groupe. Hellinger était un prêtre protestant qui s'occupait de pédagogie et d'organisation dans les collèges religieux avant de s'adonner à la psychothérapie.

Zimbardo identifie quatre instruments de capture mentale chez l'individu par une secte : développer un fort besoin d'étroite relation personnelle, c'est-à-dire établir une forte dépendance relationnelle chez la « victime » – et

ceci s'obtient en offrant aide, affection, attention, compagnie, protection, parce que recevoir tout cela fait naître un sentiment de reconnaissance donc de dette morale ; évoquer de fortes émotions, un sentiment de culpabilité et d'inaptitude, de danger ou de désarroi, en offrant conjointement le credo sectaire comme issue possible à qui se convertit et se soumet ; le piège de la cohérence et de la participation progressive : commencer par demander de se conformer à travers des actions de peu d'importance, qui ne soient pas trop en opposition avec les habitudes et les convictions du sujet, puis demander des actions de plus en plus proches des idées de la secte jusqu'à la conversion totale ; faire prier, de préférence en groupe, avec une dépense d'énergie (dances paroxystiques, etc.). Ce type de prière renforce l'esprit de groupe, relativise les individualités donc les responsabilités et les libertés, et elle procure un soulagement, une abréaction des tensions, des frustrations et de l'agressivité par voie motrice. Elle apporte donc un état de sérénité, valorisé en tant que confirmation d'une vérité, celle de la foi pratiquée par ce groupe.

Le groupthink, ou pensée groupale, est une autre expression de l'esprit grégaire de l'être humain, porté à conformer automatiquement sa pensée à la règle de groupe. Le premier cas analysé de groupthink est celui du débarquement dans la Baie des Cochons – lors de la tentative d'invasion militaire de Cuba par des exilés anticastristes, organisée par l'administration Kennedy. Le groupe de spécialistes choisis pour diriger cette opération, prit alors, avec beaucoup de conviction et de cohésion, toute une série de décisions objectivement incorrectes qui menèrent aux résultats que l'on sait. De l'analyse des

procédures décisionnelles, on a découvert un vice de forme, du fait que le groupe recherchait plutôt un accord interne à l'unanimité que la connaissance complète des faits et des circonstances. L'unanimité donnait à chacun des membres un sentiment d'infaillibilité et d'invincibilité et leur raisonnement interne s'orientait vers ce résultat, psychologiquement gratifiant, en censurant et en excluant les faits contraires à la conviction groupale et les sujets critiques et sceptiques. C'est ainsi que souvent les groupes arrivent à croire en leur propre morale intrinsèque, en scotomisant les conséquences de leurs actions et la possibilité de valeurs différentes – ou bien de leur hypocrisie comme le relève le psychologue Irving Janis. Aujourd'hui, nous qualifions ceci d'« autoréférentialité » : on se réfère à soi, à une propre norme groupale interne, et on se désintéresse de ce qui arrive de l'extérieur. Ce qui n'est pas vrai est vrai ; ce qui passe à travers le placenta est vrai.

En effet, se trouver au sein d'un groupe ou d'une foule modifie encore plus profondément la mentalité d'un individu. La by-stander's psychology, c'est-à-dire l'étude psychologique des spectateurs, a mis ces processus en lumière. Si un état d'urgence (une personne accidentée ou agressée ou qui se sent mal) survient dans la rue devant un individu, celui-ci lui porte aussitôt secours. Si cela arrive devant de nombreuses personnes, normalement personne n'intervient, pour la raison – paraît-il – que personne ne se sent directement responsable. Ainsi, si une personne doit réaliser la totalité d'une action (par exemple une grande escroquerie bancaire au préjudice des épargnants ou l'élimination physique d'une minorité), elle se sentira responsable de ses effets ; si par contre, l'action est fractionnée et distribuée entre de nombreuses

personnes, la filière des exécutants, la pyramide des dépendants, ne se perçoit pas comme cause du résultat (la ruine des épargnants, la mort de nombreuses personnes). Ceci est un principe pratique de manipulation appliqué (par les banquiers, les dictateurs et par d'autres) dans l'organisation d'opérations qui pourraient embarrasser leurs auteurs du point de vue éthique. Que la droite ne sache pas ce que fait la gauche.

Il ne reste qu'à imaginer la combinaison des mécanismes exposés ici dans le domaine religieux, ou idéologique en général, pour comprendre combien il est facile que la pensée et le credo des fidèles deviennent aveugles à la réalité et à la raison, mais aussi à l'éthique, à la justice, aux valeurs fondamentales. Puis il y a l'effet boomerang, découvert par Charles Kiesler, cet effet qui se produit lorsqu'on fait accomplir à des personnes déjà convaincues d'une idée, un acte – de préférence public – d'affirmation de cette idée, pour les exposer ensuite à la critique d'un tiers. Dans l'exemple reporté par D. Winn¹⁴⁶, on prend un groupe de femmes favorables à la divulgation dans les établissements scolaires d'informations concernant les méthodes contraceptives et on les invite à distribuer des prospectus à cet égard. Puis, à une moitié d'entre elles, on adresse par la poste un prospectus qui condamne cette divulgation dans les écoles, et à l'autre moitié, on n'envoie rien du tout. Puis on délègue une personne auprès de toutes ces femmes pour les inviter à participer à une campagne d'information contraceptive dans les écoles. Il résulte que les femmes qui ont reçu le prospectus condamnant la divulgation sont beaucoup plus disponibles à participer à cette campagne que celles qui n'ont rien reçu. Il semble donc que devant une attaque au fondement d'une action précédente, ou à la perception

d'une tentative d'imposer une pensée différente, plutôt qu'examiner le sujet du point de vue critique, la psyché réagit en se raidissant dans sa conviction et en exacerbant l'action qui la concerne. Elle va rechercher (ou sera attirée par) les personnes qui proclament la même foi et les mêmes actions – peut-être avec une majeure véhémence. Elle va rechercher une identité de groupe, une pensée de groupe. Voilà comment, d'une manière simple mais paradoxale, on peut accentuer la réactance psychologique des gens, transformer un modéré en un extrémiste, simplement en lui faisant accomplir quelque chose dont il est partisan, puis en le soumettant à la provocation d'antagonistes et de contradicteurs externes (lesquels toutefois ne doivent évidemment être ni trop persuasifs, ni trop légers). Que cela fasse réfléchir les partisans de la diversité qualitative, entre extrémistes et modérés, entre bons musulmans et musulmans dangereux. *Principiis obstandum est.*

Il faut noter que la religion islamiste, à la différence de la religion chrétienne, est particulièrement centrée sur l'orthopraxie, c'est-à-dire sur la conformité des accomplissements religieux, des comportements extérieurs, tandis qu'elle s'intéresse peu à l'orthodoxie, donc à la conformité des idées en soi et à la morale en tant que fait intérieur, en tant que conscience. Pour être en règle, le musulman fidèle doit accomplir des actes de foi précis, extériorisés : la profession de foi, les prières quotidiennes, le ramadan, le voyage à La Mecque, l'aumône, etc. L'islam sait parfaitement, contrairement au christianisme, qu'il est beaucoup plus efficace et facile d'imposer des comportements, lesquels vont engendrer des convictions (la foi), plutôt que d'implanter directement des concepts (la doctrine). De nombreux tests ont

démontré qu'une façon assez efficace de changer les opinions, les valeurs et les identifications d'une personne, c'est de lui faire jouer le rôle d'un personnage qui a les idées, les valeurs et l'identité qu'on veut lui faire prendre. Faites-lui plaider en faveur d'un concept très loin de sa conviction et ce dernier fera son chemin rapidement, et cette personne se convaincra sans s'en rendre compte (en effet, pour que les individus se sentent libres, sachent résister aux suggestions, les anciennes classes de rhétorique exerçaient les élèves en leur faisant d'abord soutenir une thèse puis son contraire). Faites qu'elle se mette dans la peau d'une autre personne (par exemple de son fils avec lequel elle est en désaccord) et qu'elle fasse parler ses pensées, ses désirs, sa mauvaise humeur : elle le comprendra mieux – ceci est la base du jeu de rôle en tant que thérapie. En somme, faites accomplir à une personne des actions déterminées, il en découlera des opinions correspondantes. Et non seulement des opinions, mais aussi une défense active de celles-ci.

Le christianisme, dans son histoire, s'est en revanche beaucoup concentré sur les raisons, les explications, la création de systèmes d'argumentation. Il a misé sur une sorte de compétition sur le plan philosophique – comme le catholicisme actuel sous la conduite du pape Ratzinger, en critiquant toute la pensée épistémologique, de Guillaume d'Ockham à Emmanuel Kant, en passant par le néo-positivisme. Et inévitablement en perdant, du moins sur ce plan philosophique.

En outre Kiesler lui-même a expérimentalement constaté que la réaction défensive en question est plus forte si les sujets pressentent qu'on va les attaquer. Il a aussi constaté qu'après avoir adhéré à un groupe ou s'être

engagée à passer un temps assez long avec ce groupe (des vacances par exemple), une personne tend à adopter les idées du groupe même si elle s'est rendu compte que sur tel ou tel sujet elles sont différentes des siennes. Ceci peut être dû à un principe de cohérence avec son engagement (faire partie de ce groupe) plutôt qu'à un désir de ne pas apparaître « différente ». Une autre constatation de Kiesler, c'est que les sujets contraints à certains comportements contraires à leur nature, par un pouvoir extérieur et supérieur à eux, tendent eux aussi à continuer à les appliquer même quand on ne leur demande plus comme si cela était devenu spontané. Il en va de même des recrues qui ont tendance à conserver des attitudes typiquement militaires, parfois avec ostentation, en dehors du milieu militaire et dans leur vie privée. Selon Kiesler, un mécanisme psychologique fait que ces individus attribuent à leur propre volonté ces contraintes imposées par un pouvoir supérieur ; afin de vivre plus naturellement cette version – ou cette inversion – de la réalité, ils appliquent les comportements imposés au-delà du milieu contraignant.

À la lumière de ces constatations, la signification de tout ce que nous avons dit à propos du pouvoir (afin de produire la foi et le vécu d'une vérité qui n'est ni démontrée ni démontrable) apparaîtra plus éloquente. Nous parlons de ce pouvoir de conviction qui se développe dès l'enfance à travers la participation aux pratiques liturgiques, rituelles, à une dévotion collective, en compagnie de personnes importantes, comme une mère, un père, des personnes qui font autorité, des enfants de même âge. La foi a la force du lien grégaire – l'homme est irrationnel, il ne cherche pas de démonstrations, mais un milieu rassurant, une intégration. Et il n'est pas libre par rapport à ces

besoins et à qui les lui fournit.

Nés sans liberté

Milgram théorisa que l'individu a deux modalités de cognition comportementale : l'une dans un état autonome et l'autre dans un état « agentique ». Dans le premier, l'individu est libre, égoïste, centré sur soi – tout comme l'individu de la société de Thomas Hobbes (homo homini lupus). Puisque cette modalité n'est pas fonctionnelle, mais incompatible, destructrice par rapport à la vie associative, afin de garder les bienfaits de celle-ci, les hommes auraient appris à se subordonner aux hiérarchies et aux normes en intériorisant cette subordination et en la traduisant en une seconde modalité de cognition comportementale, celle d'un état « agentique » dans lequel la conscience de leur individualité, de leur liberté, de leur autonomie est atténuée. Ainsi, ils agissent de façon grégaire et impersonnelle en apprenant conjointement la dépendance et la coordination. Cette modalité leur permet d'obéir sans conflits à des ordres du genre de ceux que nous examinons.

Dans cette optique, seules les personnes non conformistes, qui n'ont pas développé cette forme d'adaptation à la vie de groupe, sont capables d'un comportement responsable et éthique, de jugements et de choix moraux individuels. Il est du reste expérience commune que les personnes insérées dans des organisations hiérarchiquement fortes qui requièrent discipline et corporatisme (de l'église à l'armée, de la grande entreprise au parti politique) ont une mineure liberté de jugement et d'action, donc une mineure capacité

éthique, une mineure responsabilité individuelle, surtout dans des domaines qui interfèrent avec les intérêts de leur organisation d'appartenance. Comme elles ont d'ailleurs aussi une mineure détermination personnelle puisque leur identité dépend en grande partie de celle de l'organisation.

L'homme naît sans défense et a besoin d'une assistance continue pour survivre. Il a besoin de sa mère et de la société pour prendre conscience de soi et développer un soi, une identité. Pendant de nombreuses années, il a besoin d'être assisté, nourri, protégé, éduqué, instruit. Il naît donc dans une situation de dépendance absolue, et s'accorde avec les personnes dont il dépend est vital pour lui. Il apprend à le faire bien avant de mûrir ses capacités critiques et avant même de prendre conscience de soi. Il s'accorde tout d'abord avec sa mère, son père, puis avec les autres membres de sa famille, puis avec ses professeurs, les prêtres, les supérieurs militaires, les employeurs, etc. Et conjointement avec les personnes de son âge, ses égaux, la société en général, les groupes d'appartenance : religieux, professionnels, sociaux, militaires, politiques, syndicaux. Il apprend aussi à supprimer perceptions, informations, réalisations qui révèlent la fausseté des personnages dont il dépend, ce qui contrarierait son harmonisation avec eux. La conscience de l'injustice et de la sottise du monde dans lequel nous devons vivre peut souvent rendre plus difficiles et plus conflictuelles l'adaptation et la survie. On peut parler d'autoinhibition cognitive, d'incapacités cognitives apprises dès la petite enfance. Comme l'enfant apprend, parfois pathologiquement, à avoir l'image de soi que les personnes dont il dépend – ses parents – lui communiquent, il développe une incapacité et des carences qu'autrement il n'aurait pas. Ainsi la femme

traditionnelle a appris à se voir, elle et ses droits, telle que la société et son mari l'exigeaient : soumise, pudique, moins intelligente que son mari, moins apte que lui à remporter des succès, jamais agressive.

Les crises conflictuelles qui surviennent au cours de la croissance – de la phase d'opposition des deux ans à la période œdipienne, en passant par la rébellion de l'adolescence – entre le mineur et ses proches, entre lui et l'environnement et les institutions, ont peut-être la fonction d'inciter à, ou d'occasionner, la conquête d'une zone quelconque de liberté, hors du conditionnement et de la dépendance – en tout cas, très sûrement de faire cette découverte.

L'homme est à l'origine constitutionnellement dépendant et conditionné. Ce n'est pas qu'il le devient ou qu'on le rend tel. L'homme naît et grandit manipulé, il est prédisposé à la manipulation.

La question n'est pas si l'homme en général est dépendant et conditionné ou non, mais à quel degré et comment l'est un homme spécifique ou un groupe spécifique – par qui, par quoi, en quoi et dans quel but. Et s'il s'en rend compte, s'il réussit à s'affranchir quelque peu, à se libérer de quelque façon.

Le processus de libération, de par la nature des choses, arrive – quand il arrive – essentiellement au moyen d'une auto-activation. Ce n'est pas quelque chose qui peut arriver de l'extérieur.

Le problème, c'est aussi dans quelle mesure et

comment on peut manipuler sa faiblesse pour le dominer et pour l'exploiter.

Nous pensons par ailleurs à tous les couples qui continuent à vivre ensemble bien que la relation conjugale soit des plus mauvaises, et cela grâce au fait que le partenaire le plus faible apprend à ne pas percevoir violences, trahisons, désamour, abus de l'autre.

Rappelons le syndrome du just world, exemple typique d'accommodation chez l'enfant abusé. L'enfant abusé par son père dépend toutefois de lui et ne peut donc pas le condamner ni le repousser. Il ne peut pas le faire à cause d'une double dépendance, matérielle et psychique. Comment gérer alors le conflit suscité par l'abus face au père ? Souvent la psyché de l'enfant s'adapte en produisant un faux soi auquel inculper la faute de ce qui se passe. Est-ce que mon père peut être méchant ? Non. Mais quelqu'un est méchant, donc c'est moi, et je dois avoir honte de moi, pense l'enfant. Le monde ne peut pas être injuste. C'est de cette façon qu'est satisfaite l'exigence de cohérence, relationnelle et affective, de l'enfant avec les figures primaires et avec le monde qui sont ses représentants et dans lesquels il se projette. En effet, c'est à travers ses parents qu'il apprend à connaître le monde. Ce sont eux qui le lui montrent, il n'a d'autres sources de connaissance que celles qu'ils lui fournissent – l'enfant croit en beaucoup de choses car il n'a pas d'autres solutions. D'autre part, des études citées par Denise Winn¹⁴⁷ montrent également que policiers, jurés et population sont plus enclins à voir l'auteur d'un délit chez une personne d'aspect déplaisant et que des enfants laids, disgracieux, sont plus réprimandés et punis que des enfants plus jolis. En pensant avoir réellement fait quelque

chose de mal qui mérite blâmes et punitions, ils se construisent un faux soi conforme à cette pensée et se comporte en conséquence de façon illicite. Si dans sa plus tendre enfance, un enfant apprend et traduit en schéma comportemental que recevoir des attentions et de l'affection (de ses parents) est associé à une violence, une humiliation, ou au fait de ranger sa chambre, de ne pas contredire les jugements dévalorisants qu'on lui adresse, dans sa vie d'adulte il tâchera vraisemblablement d'acheter l'affection en acceptant violences et humiliations de son partenaire ou de son supérieur, ou à travers une obéissance diligente, ou encore à travers l'échec de ses tâches afin de correspondre aux jugements qu'on a portés sur lui. Sans savoir pourquoi il le fait, bien sûr !

Ces exemples veulent éclairer combien notre carte du monde et des valeurs est profondément basée sur des convictions d'origine inconsciente, et combien sur des expériences directes et réelles. Les manipulateurs politiques et commerciaux, religieux et militaires, s'ingénient donc à s'insérer dans ces schémas d'auto-inhibition critique, de grégarité, d'obéissance automatique, d'angoisses d'abandon, de sentiment de culpabilité – dans tous les mécanismes et les complexes qui se sont établis avant que la personne ne développe une capacité de conscience, de critique, d'autodéfense.

Qui réussit à activer ces mécanismes dans la tête d'autrui au bénéfice de ses objectifs et de ses intérêts peut agir directement sur l'inconscient et surmonter ces barrières.

Nous verrons bientôt ces techniques à l'œuvre.

On dit communément que dans l'histoire occidentale, l'intériorisation de l'éthique – c'est-à-dire une éthique en devenir (de mos ou ethos, coutume, règle comportementale extérieure), une dialectique interne du sujet avec sa conscience propre, chargée affectivement – est apparue plutôt tardivement au cours de l'histoire, notamment avec saint Augustin. On n'a d'abord parlé d'éthique qu'au sens de droiture. Le mot éthique dérive du grec ethos, coutume ; comme le mot latin « mos », « moris » (duquel dérive « morale ») et le mot allemand « Sitte » (duquel dérive « Sittlichkeit », moralité) signifient « coutume » et « usage ». Cependant, dans l'Œdipe Roi et dans l'Œdipe à Colone de Sophocle, deux récits bien antérieurs à Augustin, le protagoniste montre un tourment moral intérieur et son élaboration également intérieure. Dans la pensée orientale, la morale intériorisée semble n'avoir jamais fait son apparition.

Autres armes de persuasion

Les six clés de Cialdini décrites précédemment n'épuisent certainement pas l'arsenal de la manipulation motivationnelle. Sans prétendre tout examiner ici, ajoutons quelques observations générales.

L'agent de persuasion professionnel tend à activer le levier émotionnel pour circonvenir les filtres rationnels et harceler son interlocuteur afin de ne pas lui laisser le temps de réfléchir, d'examiner sa proposition en perspective et de réussir à réaliser qu'au fond, il n'a pas besoin de ce qu'on veut lui vendre, ou que la qualité du produit n'est pas garantie, ou encore qu'il vaudrait mieux comparer différents produits du même type, évaluer le

meilleur rapport qualité/prix avant de choisir celui-ci.

L'approche persuasive consiste souvent à évoquer des émotions négatives (sentiment de culpabilité, anxiété) de façon à ce que l'achat d'un produit se présente comme l'unique et le plus facile moyen de se libérer de cette émotion. Le produit peut aussi être associé à une émotion positive ce qui incite à penser qu'il va apporter des sensations gratifiantes. Une musique à fond, des couleurs voyantes, un rythme entraînant – tout ceci peut être utilisé pour empêcher l'analyse critique d'un message publicitaire, distraire les intéressés comme s'il ne s'agissait que d'un simple message publicitaire, un moyen pour vendre le produit. Des publicités plus sophistiquées utilisent l'humour comme renforcement positif : faire rire quelqu'un est un excellent moyen pour rendre un point de vue sympathique. Quelle que soit la méthode spécifique, le but est identique : détourner la pensée de l'interlocuteur du produit (autrement, il pourrait décider de ne pas le vouloir), se limiter à lui faire passer le message que la possession du produit améliorerait sa qualité de vie¹⁴⁸.

À la suite de fraudes colossales perpétrées par le système bancaire au préjudice des épargnants, tandis que la perception des banques en tant que prédatrices (perception déclenchée par la montée des taux d'intérêt et des saisies immobilières) devient dramatique, nous assistons dernièrement aux efforts publicitaires de quelques banques, pour rénover leur image désormais négative, au moyen de spots où des employés de banque, dépourvus d'agressivité et de malice, inspirent confiance, expriment amabilité et efficacité. Dans l'une de ces publicités, une employée bancaire très gracieuse (jolie, mais sans plus) qui se trouve dans un magasin de

chaussures tente de parler, d'exprimer quelque chose, mais sa voix est couverte par des plaisanteries de voix masculines hors champ. Cette employée réagit aux taquineries de ces hommes en s'arrêtant de parler et en souriant de façon conciliante.

La publicité vise aussi à modifier le panorama cognitif, la vision du monde, des valeurs, des dangers, de la société, dans l'esprit des gens – dernièrement, du style de vie. En général, elle a évidemment tendance à encourager une attitude, une conception de vie de type consommateur, donc à valoriser les comportements « libres », consommateurs (surtout chez les mineurs et chez la femme) et à diminuer, discréditer, ridiculiser les figures autoritaires qui s'y opposent, ou opposent des valeurs austères ou morales, et au sentiment du devoir lié à un rôle. La publicité, aujourd'hui pour une marque de voiture, demain pour une autre, peut ne pas être décisive quant au choix des acheteurs, mais elle est sûrement efficace pour qu'on voit en l'automobile le meilleur moyen de transport au détriment du transport public. La publicité, conjointement à l'industrie des loisirs, donne à la population une vision altérée de la réalité. On y voit, par rapport au monde réel, des femmes beaucoup plus belles et maigres, beaucoup plus de médecins et d'avocats que de pauvres, de marginaux, d'invalides et de minorités ethniques. Même la mort en tant que problème existentiel est moins présente. Rien moins que la conscience de la mortalité, du cotidie mori, du fait que chaque jour nous rapproche un peu plus de la mort, peut démystifier les dieux de l'argent, de la consommation immodérée, du symbole social. L'action convergente de publicité massive au cours des décennies a continuellement modifié et modifie la manière de vivre, de travailler, de préparer

l'avenir des gens. Comme l'ont démontré des études statistiques aux États-Unis, plus on regarde la télévision, plus on a une vision raciste et déformée de la réalité.

D'aucuns appellent ce phénomène de consommation un « lavage » du cerveau. Cette dénomination est impropre, parce que le lavage du cerveau advient par un processus rapide et non pas lent et cumulatif ; et c'est avant tout une opération de depatterning, d'élimination rapide, de liquidation (laver) des schémas (valeurs, certitudes, etc.) qu'un sujet a acquis au cours de son existence. Nous pourrions plutôt définir comme une forme de brainwashing les applications les plus énergiques de la doctrine du choc, c'est-à-dire des chocs puissants provoqués à un grand nombre de personnes, comme lors de grands actes terroristes, du type de l'attaque aux tours jumelles. Ces chocs, soutenus et réitérés par les médias, exagérés au possible, peuvent avoir, sur des personnes sensibles, un effet déstructurant et traumatisant, tel à produire une altération rapide et stable de leur horizon cognitif, de leur sentiment de sécurité.

Propagande, publicité et rôle « spirituel » de la course au profit

Les régimes totalitaires prêtent grande attention à leur propagande qui est particulièrement raffinée ; les régimes démocratiques aussi d'ailleurs. En général, chez les premiers, la propagande a pour objectif de faire parvenir aux citoyens les valeurs, les dogmes et les objectifs du régime, au niveau mystique, spirituel, fanatique – c'est une réponse globale à la problématique existentielle. Par la suite, l'effondrement de ces régimes et de leurs

mystiques, ou falsifications, a débouché, dans de nombreux cas, sur une crise d'identité et d'estime de soi qui a porté au suicide. C'est ce qui est arrivé en République démocratique allemande après la réunification, où de nombreux intellectuels ont développé une dépression, et se sont donné la mort après la perte d'une illusion, celles des valeurs et des vérités dont ils avaient été nourris. La Russie postcommuniste a programmé de se doter de 500 000 nouveaux psychologues qualifiés pour la thérapie et le soutien.

La publicité, en tant qu'industrie de création de fancied wants et de fashionable consumption, de besoins imaginaires et de modes, laquelle atteint son apogée avec le neuromarketing¹⁴⁹, a créé un système qui vise également à occuper le domaine existentiel – jusqu'alors réservé à l'infini divin – avec l'« infini diabolique » de la consommation immodérée et de la course omnivore aux profits et aux richesses sans limites, une course totalement détachée de tout besoin pratique, et même de tout objet réel car son but est de plus en plus abstrait, dématérialisé, financier (les maisons, les terrains, les troupeaux, ont fait place à des numéros sur des comptes bancaires et des dépôts de titres).

Cette course a engendré le caractère le plus déterminant et le plus critique de la société actuelle et de ses processus, un caractère essentiellement psychosociologique : la valeur nominale de l'ensemble de la richesse financière – pour la conquête et l'expansion de laquelle on vit, on investit et on travaille – équivaut des dizaines de fois à la valeur de l'ensemble de tous les biens réellement existants dans le monde ; et, tout comme une « chaîne de Saint-Antoine » basée sur la relance continue

des attentes, cette masse hypertrophique de valeur attendue se tient (ou se tenait parce que maintenant elle est en train de s'écrouler) en équilibre dangereusement instable sur un support purement psychologique : la convoitise de richesses financières et la ferme espérance que cette convoitise puisse continuer à représenter la richesse réelle. Elle ne peut durer que si elle continue à croître car si elle cessait de le faire, de rémunérer et d'inciter la relance des attentes de gain, elle imploserait, en ruinant la confiance dans l'argent, dans les marchés et dans les titres financiers, et donc dans l'économie mondiale. On a pu voir le début d'une semblable catastrophe lors de la crise financière mondiale de mars 2000, laquelle a été maîtrisée grâce à de rapides interventions correctives et de soutien à la confiance dans les titres, cela au risque de la différer et de l'accroître¹⁵⁰. En effet, huit ans plus tard, les marchés ont replongé dans une nouvelle crise.

Maintenant, que le lecteur prête attention à ceci : la valeur de l'ensemble des titres financiers estimés en argent comptant dans le monde est environ trente fois la valeur des biens existants au monde, et ce rapport continue d'augmenter. De l'argent virtuel continue à être engendré de rien (processus connu sous le nom de « seigneuriage secondaire »), à être gagné de différentes manières et à confluer dans l'énorme bulle de valeur financière purement nominale à laquelle ne correspond rien. Si cette énorme bulle – qui se base sur le fait que l'esprit collectif ne la connaît pas et n'en tient compte – éclatait ou si « l'esprit » collectif s'apercevait de la réalité, s'il sortait du conditionnement et s'arrêtait de travailler pour investir sans le savoir dans le vide, le système socioéconomique dans lequel nous vivons cesserait

d'exister en quelques mois.

Tout ceci pour dire et expliquer combien l'économie dépend désormais du fait que la course sans limite au gain imaginaire, virtuellement illimité, détient et maintient, tout au moins chez les opérateurs économiques et financiers et dans les classes les plus influentes de la société, la fonction d'absolu qui appartient traditionnellement à la spiritualité – dont ce système partage la caractéristique de déroger aux limites de la réalité, puisque la course a pour objet des titres financiers virtuels auxquels correspondent de moins en moins de biens existants.

Notre système économique, comme l'ont démontré les crises financières, repose sur la force des attentes, c'est-à-dire sur des facteurs psychiques. Donc l'économie, les intérêts de l'entreprise ont une nécessité pratique d'investir dans la psychologie.

Cette exigence objective du système financier, qui se base sur l'attente du profit plus encore que le système industriel, imprime sur la vie des personnes une orientation fondamentale très marquée, complètement nouvelle pour l'espèce humaine, donc dans un certain sens anormale. Les besoins artificiels de biens et services objectivement superflus sont rendus réels, en faisant en sorte qu'ils deviennent nécessaires pour accéder aux rapports sociaux importants pour la personne et pour sa propre estime. Par exemple, pour être accepté dans le groupe social dès l'enfance, il faut endosser des habits de telle ou telle marque, tandis que faire la cour à une fille impose certains symboles sociaux. Pour éprouver de l'estime pour soi, pour l'acceptation et la valorisation

sociale, mais aussi pour se sentir plus sûr contre les risques de la vie, ce qui est devenu le plus important, c'est la richesse relative à celle des autres (l'argent en tant que pure quantité et simple potentiel, indépendamment de la satisfaction des besoins concrets de son possesseur). L'acquisition de l'argent pour l'argent déplace de plus en plus vers le haut le niveau de la satisfaction, le rend simplement inaccessible, condamne donc l'individu à un taux d'insatisfaction élevé (notre économie remplit la société et la vie d'objectifs inaccessibles : beauté, vitalité, sportivité, etc., donc de frustrations). En outre, l'individu, ou le divisé, est induit à différer progressivement le moment de la jouissance de l'argent, c'est-à-dire à travailler pour accumuler et non pas pour vivre. Il est très vraisemblable qu'il y ait une limite du supportable au niveau des tensions, des insatisfactions, de ces remises à plus tard de la gratification. George Soros lui-même raconte qu'il s'était senti au bord du gouffre alors que son patrimoine personnel atteignait 25 millions de dollars. George Soros l'évita en se retirant partiellement des affaires et en se consacrant, avec succès, à des études philosophiques et épistémologiques (il avait une maîtrise en philosophie). Mais les personnes avec de telles capacités sont rares. Il est beaucoup plus fréquent de voir les gens développer un burn out ou un stress out (syndrome de l'épuisement professionnel), rechercher un soutien à travers la consommation de substances stimulantes (cocaïne), être incapables de renoncer au plaisir ou refuser de supporter son interminable renvoi en préférant opter pour son contraire, c'est-à-dire un plaisir immédiat et très prenant à travers des drogues comme l'héroïne.

Les dynamiques religieuses

Manipulation divine : le « divisé » dévot

Devant mes yeux incrédules (MDL), dans la musique monocorde du temple indien, dans l'air lourd d'encens exotiques, un psychanalyste et un psychiatre, vêtus de tuniques blanches, mains jointes, s'agenouillent, se prosternent plutôt, aux pieds de Gurudeva¹⁵¹, c'est-à-dire de leur nouveau maître spirituel – celui qu'une de mes amies, elle aussi psychanalyste, assimile à une Circé spirituelle. On dirait que Gurudeva a poussé un bouton de commande, un bouton enfoui dans les replis profonds « non analysés » de leur psyché, un bouton qui depuis toujours se trouvait là, dont ils étaient inconscients, et qui a changé leur « mode » mental. Maintenant, ils sont comme ça. Leur front touche le tapis. Ils croient. Ils croient tout ce que dit Gurudeva, tout ce qui est écrit dans ses livres sacrés, aux mythes sur la création et la destruction de l'univers, à cent et mille dieux, aux mondes de la béatitude et des enfers dans lesquels nous pouvons nous réincarner. Gurudeva, évidemment, du point de vue objectif, n'en sait pas plus long qu'eux sur l'origine et la fin du monde, ou sur le sort de l'homme après la mort de son corps. Ce qu'il affirme catégoriquement n'est pas du tout démontré ni vérifiable, mais ses fidèles le pressentent comme réel, pensent que lui sait. Et leur feedback enthousiaste ne fait que confirmer et renforcer la véridicité de Gurudeva, en une sorte de résonance amplificatrice. Ils

croient. Sans preuve objective et en dépit de la gratuité éclatante du mythe religieux qui leur est dispensé telle une science divine. Est-ce qu'ils sont, disons... malades ? Non, ils sont pour ainsi dire comme tout un chacun. Rien d'étrange, rien de grave là-dedans – si ce n'est qu'ils se flattent d'être des psychologues professionnels en mesure de soigner leur prochain, tandis que leur formation professionnelle, en tout cas leur éducation, est clairement insuffisante et discutable. L'affaire Verdiglione¹⁵² a déjà démontré qu'être thérapeute n'immunise pas contre la fascination.

La recherche collective d'expériences extatiques est un phénomène anthropologique commun. À travers ces expériences, comme les bacchanales ou les danses paroxystiques médiévales ou celles de la secte Hare Krishna, le groupe social réussit à décharger ses tensions et l'oppression des règles morales et juridiques en canalisant, dans le paroxysme, agressivité et sexualité refoulées. Les participants s'abandonnent en quelque sorte à leurs pulsions réprimées et les expriment à travers une frénésie corporelle chantante, en se laissant transporter par leur imagination. Il est donc naturel qu'une telle pratique soit fréquente et institutionnalisée sous le nom de *samkirtana* par les Hare Krishna, lesquels sont soumis à une règle fortement répressive quant à l'expression de la sexualité et de l'agressivité, même sur le plan verbal. Il est notoire que d'autres religions utilisent aussi des chants et des musiques très rythmées, très sonores, pour produire des états hystériques chez leurs fidèles. Ce sont des états décognitifs qui transplantent, marginalisent, dans lesquels il est plus facile de dissoudre schémas et credos préexistants pour les remplacer par de nouveaux – bien entendu, l'effet groupal légitimant,

déresponsabilisant, agit là encore en accroissant la suggestibilité. Cette situation est ouverte à toutes les suggestions, elle n'en écarte aucune. Ainsi, un état semblable, produit dans l'objectif d'ancrer un conditionnement « spirituel », peut en même temps permettre à un individu de séduire une fille. Les discothèques, avec leurs musiques, sans parler des drogues qu'on y consomme, sont agencées pour favoriser la séduction.

La participation extatique dans l'« élation » de masse est le plus ancien psychodrame du monde. Participer à une quelconque action commune produit un soulagement énorme par effet cathartique chez chaque individu du groupe. La sensation d'appartenance au groupe magique, omnipotent, d'union et de communion avec des forces cosmiques, remplit d'euphorie une personne normale et d'un sentiment de puissance une personne faible. Le démagogue capable de procurer aux masses un tel soulagement peut être sûr qu'elles s'abandonneront à son influence et à son pouvoir. Les dictateurs se plaisent à organiser des rites de masse semblables en fonction de leurs finalités dictatoriales¹⁵³.

Mais en ce qui concerne nos psychologues qui font cette expérience extatique, où est le problème ? Après tout, ils sont en train d'apprendre quelque chose d'utile à leur profession. Du reste, leurs universités, leur conseil de l'Ordre des psychologues et celui des médecins, acceptent l'enseignement millénaire du savoir indien et du gourou qu'ils reconnaissent en tant qu'enseignant puisqu'elles le payent pour tenir des conférences et des cours de formation professionnelle à leurs inscrits. Et indubitablement, Gurudeva, que nous connaissons bien et

que nous estimons pour ses capacités, est un grand psychologue, doté d'outils d'analyse et d'intervention – individuels mais surtout de groupe – très puissants et par certains aspects beaucoup plus efficaces que ceux des psychothérapeutes. Lesquels, sous son influence, paraissent d'ailleurs enthousiastes de se libérer de leurs schémas scientifiques, de leurs constructions mentales, de leur sagesse (connaissance acquise sans examen critique) approuvés par leur milieu professionnel, mais qu'ils sentent maintenant comme illusoire et limitatif par rapport à leur nouvelle conception de la réalité qui englobe l'humain et le divin, l'omnipotence, l'éternité.

Quand ils se relèvent, les deux psychothérapeutes se lancent dans la danse collective, frénétique et extatique, en se mêlant aux autres fidèles – une bonne vingtaine – en chantant à tue-tête les exploits de leur dieu au roulement des mridangas, les tambours indiens. Nous sommes au-delà des cent décibels. Les oreilles de qui n'est pas habitué au volume assourdissant des discothèques protestent, douloureusement.

La plupart de ces fidèles ont souffert de troubles psychiques, ont eu des problèmes de drogue, d'alcool. Ils présentent une personnalité assez instable, à la limite de la pathologie voire plus. Plusieurs d'entre eux ont connu des états psychotiques très graves. Quelques-uns, des troubles cognitifs sérieux, si graves qu'un avocat auquel ils s'étaient adressés pour des mésaventures juridiques n'est pas parvenu à les gérer comme clients et a renoncé à s'occuper d'eux. Maintenant (quelques mois ont passé), ils apparaissent en revanche tous bien remis, les symptômes psychotiques ont disparu, du moins du point de vue comportemental. Ils sont insérés dans l'organisation du

gourou-dieu. Ils travaillent, plus ou moins efficacement. Ils sont vraiment disciplinés. Tous ensemble, ils constituent une machine entrepreneuriale et culturelle efficace, qui fait marcher les diverses activités de l'organisation de Gurudeva.

Qu'est-ce qui est arrivé aux psychothérapeutes et aux psychotiques ? Comment se fait-il que je les découvre ici, unis, fondus dans leur « spiritualité » enthousiaste ? Comment est-il possible qu'un psychanalyste cultivé, apparemment intelligent, instruit en matière psychologique, formé à la psychothérapie par une école de spécialisation, exercé à l'autocontrôle de l'analyse didactique, soumis à une supervision régulière de la part d'un collègue expert, comment est-il possible qu'il tombe dans une fascination-sujétion si radicale, dans une modalité de pensée si régressive ? Ou bien, pour parler dans son langage, dans cette pensée magique ? Dans cette foi que lui-même aurait manifestement jugée délirante, mais qu'il vit maintenant comme une réalité objective, sans aucune perspective critique mais en s'abandonnant, en laissant de côté l'examen de la réalité ?

Et, d'un autre côté, comment est-il possible qu'un psychotique grave lequel, il n'y a pas si longtemps, n'était pas gérable comme client, était tout à fait incapable de travailler, d'observer des règles comportementales malgré la prise de médicaments, comment est-il possible qu'il soit devenu un collaborateur diligent et fiable de l'organisation, complètement libéré de symptômes qui étaient flagrants et rebelles aux psycholeptiques qu'il a cessé de prendre ?

Il y a de toute évidence plus d'une lacune chez ces psychothérapeutes. D'abord un manque de maturité

d'esprit, puis une lacune fondamentale dans leur formation, qui les laisse, quelque part dans leur psyché, comme dépossédés, incomplets, incohérents, comme prédisposés à cette sorte d'abandons mystiques et grégaires. Une lacune qui a fait d'eux des enfants immatures face aux grandes questions et aux divagations existentielles, du moins face à l'instinct grégaire et au charme de certaines suggestions de groupe. Mais il y a aussi une lacune fondamentale dans l'approche de la maladie mentale – en tous cas de certaines formes importantes – si l'effet thérapeutique de la « foi », de la « dévotion », du « gourou-dieu » est beaucoup plus puissant et plus rapide. En somme, à la lumière de phénomènes aussi éclatants, la conception prédominante de l'état mental de l'homme (sain/malade) doit être revue pour tenir compte, de façon adéquate, des effets qu'ont sur lui la spiritualité, le groupe, le maître spirituel.

Les paragraphes qui suivent explicitent quelques processus et quelques pièges qui plient la psyché à la volonté des religions et des sectes (ce dernier terme pris dans un sens neutre). Tous plutôt forts du point de vue émotionnel. Et non seulement dans les religions, mais aussi dans les idéologies qui deviennent d'autant plus virulentes qu'elles se rapprochent de la religiosité et du dogmatisme.

Nous pouvons ici anticiper quelques points, en nous reportant à ce qui a déjà été dit à propos de la religion en tant que réalité sociologique. Il est empiriquement évident que la foi religieuse ne dérive pas d'un choix délibéré ou d'une démonstration, ne naît pas de l'examen d'un théorème et de preuves empiriques et logiques sur lesquelles s'appuyer. Untel ne se met pas à croire en une

religion donnée après avoir examiné sa doctrine et vérifié si elle est vraie, fondée, prouvée, comme ferait un entrepreneur avant d'acheter un magasin à un certain prix, en estimant, avec les services d'un expert-comptable, les comptes, les coûts, les profits, les stocks, les perspectives, pour tirer une conclusion sur l'adéquation du prix à la réalité objective de l'entreprise. Non, au contraire, la foi naît du subconscient, lors d'un état thymique altéré, dans des contextes où les besoins psychiques fondamentaux non élaborés (grégarité, appartenance, reconnaissance, sécurité, nostalgie de l'utérus) trouvent une réponse de poids dans l'offre d'un groupe religieux homogène. Si ce groupe est guidé par un leader charismatique, et organisé pour donner une réponse intégrée aux angoisses existentielles (en premier lieu à la mortalité et à l'impuissance), l'**action collective** (culte, prière, danses, prosélytisme) entre personnes de même affinité fortifie le vécu de réalité du mythe, de la foi partagée et de l'identité du groupe, tout en soutenant la thymie.

La fascination, le pouvoir d'un tel groupe, son message de salut et de vérité absolue en dépit de sa non-démonstration, dans un monde qui élimine de plus en plus le sentiment de sécurité (cognitive et éthique) tandis qu'il impose individualisme et compétitivité, peuvent pénétrer même dans l'esprit d'un psychologue, parce qu'ils trompent, ou désactivent, ses capacités critiques en produisant une transformation profonde de ses modalités cognitives. En même temps, ils soulagent les angoisses du toxicomane et du psychotique, servent de médiateurs entre son système de pensée et la réalité, recomposent sa personnalité morcelée, lui fournissent une nouvelle identité confirmée et valorisée par le groupe, grâce au mythe

religieux partagé avec les confrères, un mythe qui propose des actions en substitution du stupéfiant, du délire personnel, donc de l'isolement, de la destruction et de la stérilité. L'ostentation de certitude absolue, de force, de supériorité a un effet très puissant sur les personnes qui se sentent hésitantes, faibles, inférieures. Cet outil de manipulation fut utilisé avec grand succès par l'animatrice d'une émission de télé-achat Vanna Marchi (300 000 clients au moment de son arrestation), comme l'écrit Anna Oliviero Ferraris (2010, p.58) en précisant sa façon de faire tout à la fois impérieuse et menaçante envers tous ceux qui se montraient réticents ou lents ou non fidèles à ses prescriptions. Vanna Marchi avait un tel effet décognitif sur ses victimes que celles-ci croyaient en elle, lui confiaient des sommes d'argent importantes, sans saisir l'évidente malhonnêteté de ses messages télévisés – lesquels apparaissaient tout simplement ridicules aux yeux des personnes non concernées.

Ces expériences nous font constater que, chez de nombreuses personnes, la psyché ne maintient pas sa cohésion sans une pression environnante. Si elle est isolée, elle se trouble, se désagrège. Pensez au poisson abyssal qui vit à une pression disons de cent atmosphères, contrebalancée par une même pression de son sang et de ses divers liquides physiologiques. Si on le porte à la surface, où la pression est d'une atmosphère, le poisson éclate. Sa cohérence physique n'est garantie que par la présence d'une pression externe. Il en va de même pour nombre de personnes, surtout si elles ont été soumises à des stimulations désagrégeantes et au stress de la vie d'aujourd'hui. Si elles sont dépourvues de point de repères et de « contenants » solides comme la foi et la famille, elles éclatent, se désagrègent comme si elles

étaient emportées dans le vide spatial sans un scaphandre de cosmonaute. Sauf guérir rapidement ou se reconstituer, si on les replace dans un « contenant pressurisé », une sorte de caisson hyperbare, comme une secte, une religion, un corps militaire. Mais plus qu'une guérison, ce qu'on obtient c'est plutôt une rémission des symptômes et une récupération fonctionnelle partielle, et cela au prix d'une perte de capacité critique, de liberté, de faculté d'adaptation – que d'autre part elles ne possédaient probablement pas auparavant.

Cependant, déprécier l'expérience en question et la personne qui est en train de la vivre serait une erreur. Il faut leur reconnaître deux aspects positifs : le passage dans un processus de mûrissement et la compensation d'une culture et d'une vie sociale déséquilibrées et dissonantes, de plus en plus insatisfaisantes et de moins en moins supportables. La possibilité de partager ces expériences est, pour beaucoup, un moyen d'échapper à des conséquences bien plus graves et plus coûteuses sur le plan existentiel, avec des résultats probablement sans retour. L'expérience « religieuse » devient véritablement négative, pathogène : quand elle se cristallise, quand elle bloque le potentiel évolutif du sujet qui culpabilise ; quand le leader, ou l'organisation, s'empare des personnes et les retient à son service par intérêt ou les pousse au massacre ou au suicide ; quand en échange d'« amour », d'acceptation par le groupe, de salut, d'enseignements et de soutien moral, les chefs de l'organisation spirituelle exigent argent et travail gratuit ; quand la main qui indique la destination devient elle-même destination qui retient, alors elle exploite ou pousse à la mort ! Gurudeva, avec qui nous avons parlé plusieurs fois de ceci, en est bien conscient. Il nous a expliqué que l'aspect le plus important

de son engagement, ce n'est pas tellement d'accepter un nouveau fidèle porteur de problèmes et de l'aider à les résoudre, mais c'est de l'éduquer à se tenir sur ses jambes, à acquérir un sens de responsabilité envers soi et autrui. La liberté, comme l'ironie, ne s'enseigne pas. Tout au plus, on peut donner l'exemple.

La spiritualité grégaire est une force animale puissante. Paradoxalement, plus elle est obscure et terrible et plus sa prétention de purification est radicale. C'est une force qui peut agir aussi bien au sens curatif et évolutif qu'au sens destructif (en déchaînant la violence fanatique de groupe) ou au sens paralysant et pathogène. Elle constitue aussi une grosse opportunité pour tirer profit des fidèles, économiquement et politiquement parlant. L'analyse de la spiritualité grégaire et la recherche du « bouton », de la commande cachée dans les replis de la psyché, sont essentielles à la compréhension du comportement humain, individuel ou collectif, pour le prévoir et le guider. Mais ces connaissances sont surtout utiles à la liberté de l'individu, à sa liberté d'observation, de compréhension, de décision, afin de s'affranchir des conditionnements organisés intentionnellement par des tiers comme de ceux que produit la structure même de son esprit.

Gestion des constructions

Vous souvenez-vous des cas d'Agnese et de Candida ? Elles passèrent sans choc d'une religion à l'autre parce que de toute évidence, l'élément de continuité, ce n'était pas le contenu théologique spécifique, mais l'accord par rapport à leur entourage (toutes les religions, quoique apparemment différentes, convergent dans ce sens).

Toutes les deux ont simplement continué à être en harmonie « religieuse » avec leur milieu (religion, du latin *religio*, qui signifie justement « lier ensemble »). Le contenu conceptuel, doctrinaire, de la foi est accidentel. L'apostasie, elles n'étaient même pas conscientes de la commettre.

En réalité, le moteur d'une foi – sa réalité essentielle, vivante – à partir duquel se développe tout le reste, y compris la pratique dévotionnelle, ce n'est pas son contenu théologique, mais c'est au contraire quelque chose de successif, qui a été élaboré sur le papier ou qui s'est imposé historiquement, par rapport à la foi vivante. C'est le mouvement accéléré, interprété et rationalisé (pour autant qu'il est possible) de la conceptualisation du vécu partagé de la foi, qui devient, par élaboration et rationalisation a posteriori, le noyau théologique officiel. L'expérience précède la théorie. On le comprend aussi en observant la méthode réaliste et empirique avec laquelle l'Église catholique gère et conduit, à travers les siècles, les divers dogmes ou les canonisations des textes sacrés, ou des saints : avant de faire quoi que ce soit, elle attend que, dans le troupeau, mûrisse et finisse par dominer de fait la *forma mentis*, c'est-à-dire le sentiment correspondant à la réforme qu'elle veut accomplir et qu'elle a, comme à son habitude au cours de décennies, suggérée, tolérée, encouragée, légitimée. L'Église catholique adapte continuellement sa doctrine et sa liturgie à l'évolution du *sensus fidelium* des exigences, des sensibilités, des modes d'action de son troupeau, sans par ailleurs négliger d'exercer une action d'orientation sur cette évolution, et sans céder indistinctement à toutes les nouvelles tendances. Le croyant commun, dépourvu d'approfondissements critiques et spécialisés, est porté à

croire que la religion catholique chrétienne telle qu'elle se présente à lui, avec ses contenus et ses pratiques, est celle qui existait au Moyen Âge ou à l'époque de Pierre. Il n'en est pas tout à fait ainsi, elle a énormément changé au cours des siècles et continue à changer ces dernières années. Il suffit de penser à la récente introduction du dogme de l'Assomption de Marie qui ne fut établi (avec grand succès en termes de consentement) qu'en 1950 par le pape Pie XII pour recueillir un sentiment populaire de foi qui s'était renforcé, et dont il était donc opportun de tenir compte pour sauvegarder l'emprise de l'Église sur la population. Le texte des Évangiles a ainsi subi de nombreux changements au cours de l'histoire, et non seulement dans le détail. Le canon, c'est-à-dire la liste des textes sacrés, « révélés », a été établi au XVI^e siècle, et là aussi avec une certaine flexibilité en vue de l'avenir. Le Saint-Esprit, en tant que troisième personne, et comme lui le dogme de la Trinité et celui du Purgatoire ont été introduits très tard. La nature à la fois humaine et divine de Jésus a été, elle aussi, définie plus tard. L'Église a constamment réformé sa doctrine et les contradictions logiques qu'elle comporte, en continuant à rechercher l'efficacité psychologique et sociale et non pas la cohérence doctrinaire et éthique. En ceci, ses dirigeants suprêmes manifestent une conscience et une compétence psychologique considérables.

Passons à l'autre exemple, aux Témoins de Jéhovah, un mouvement chrétien avec un sommet autocratique bien séparé de la base des fidèles, sommet qui dicte à ceux-ci, c'est-à-dire aux Témoins, les contenus de la foi et les directives de l'action. Jusqu'en 1914, leurs enseignements prédisaient la fin du monde pour 1914. Quand cette date arriva et qu'aucune catastrophe mondiale ne s'avéra, il leur

fut nécessaire de réélaborer, de transformer la doctrine. Et les chefs de cette religion la transformèrent : 1914 n'était plus la date de la fin du monde, mais celle de l'intronisation de Jésus Christ comme Roi du monde. Les livres et les magazines qui prédisaient la fin du monde pour 1914 furent éliminés. La fin du monde fut remise à une date ultérieure, non précisée, mais proche. En effet, quand ils frappent à une porte, les Témoins de Jéhovah disent maintenant : « Bonjour, madame. Savez-vous que la fin du monde est proche ? ». La fin du monde doit toujours être ressentie comme voisine, mais il ne faut pas non plus qu'elle arrive. D'ailleurs, il ne s'agit plus de la fin du monde, mais de la fin de **ce** monde au sens « d'ordre des choses ». Voilà comment on obtient l'effet voulu : l'alarme, l'attention, la question du salut, la disponibilité à faire, à donner, à croire pour l'obtenir. Le troupeau des Témoins de Jéhovah ne fut pas trop troublé, ne perdit pas complètement la foi, lorsque les faits démentirent la prédiction des infaillibles Écritures à propos de la fin du monde pour 1914. Pourquoi ? Parce que la foi provient de la dépendance grégaire au mythe consolatoire de salut, et non pas d'une vérification des faits objectifs. Elle est peu sensible aux faits. Elle survit aux faits contraires, tant que ses besoins préexistants continuent à être satisfaits. Pour les gestionnaires des différentes religions, il ne s'agit donc que d'adapter au cours du temps les formulations conceptuelles (doctrines, catéchismes) ainsi que les rites aux diverses événements qui surviennent afin d'assurer cette continuation. Il importe peu que les formulations conceptuelles soient claires et logiques, exemptes de contradictions, parce que le fait de croire, d'avoir la foi, ne dérive pas de la logique et n'en est pas conditionné. Credo quia absurdum est, disait Tertullien, le père de l'Église qui

opéra sur lui-même le sacrificium intellectus (au sens de sacrifice de l'esprit), c'est-à-dire qu'il réprima sa capacité critique qui lui démontrait l'irrationalité, par contradiction logique, des articles de foi. En effet, les formulations dogmatiques sont souvent absurdes et incompréhensibles, comme celle de la Trinité qui, au dire de l'Église elle-même, est et demeurera toujours un mystère inaccessible à la raison. Mais c'est justement parce qu'elles sont réfractaires à la vérification rationnelle et à la vérification factuelle et qu'elles ne dépendent que de leur capacité d'assouvir des besoins psychiques irrationnels, que ce sont des outils fonctionnels à la gestion de l'esprit de l'individu et du groupe.

L'immense majorité des personnes ne donnent pas d'importance, ou en donnent bien peu, à la cohérence logique et à la vérification factuelle de leurs credos. Bien mieux, ce sont des problèmes qu'elles ne se posent pas, qu'elles ne connaissent pas. Ce qui leur importe, c'est de croire en quelque chose qui leur offre un certain bien-être (être en paix avec leur conscience, être rassurées, acceptées) et de le partager avec des personnes qui comptent et avec leur entourage. Les religions n'ont aucune valeur cognitive, elles n'accroissent pas notre connaissance de la réalité, car tout ce qu'elles affirment quant au surnaturel, à leur partie métaphysique qui est leur partie qualifiante, est par nature et a priori invérifiable – tout au plus, on peut démontrer la contradiction ou l'absence de contradiction logique, donc l'impossibilité ou la possibilité a priori, des diverses propositions qui constituent leurs doctrines. Elles ont en revanche un impact émotionnel et c'est ce qui fait leur force. Et un impact neuroplastique, car elles induisent le développement de nouveaux réseaux neuraux, au sens

exposé dans les [chapitres 3](#) et [4](#). Il faut noter aussi une pratique commune à beaucoup de credos organisés, religieux et politiques ; celle d'habituer les fidèles à avouer leurs « fautes », leur déviance, à admettre et abjurer la transgression, et à demander pardon et réadmission, en promettant de ne plus retomber dans le « péché » en question (péché d'action ou de pensée, c'est-à-dire hérésie, révisionnisme). Le pardon et la réconciliation avec la conscience morale personnelle comme avec le groupe d'appartenance s'obtiennent en échange d'un acte de reconnaissance et de soumission à l'autorité de l'Église (ou du parti), laquelle acquiert ainsi un pouvoir majeur de légitimation sur les disciples, dans son rapport avec eux comme aux yeux de la société, devenant l'arbitre de leur paix intérieure – et de la paix du contexte social comme il en était autrefois.

L'Église catholique a agencé une méthode psychologiquement intelligente de manipulation et soumission des personnes, une méthode basée sur la production, la culture et l'exploitation du sentiment de culpabilité. Tout d'abord à travers l'éducation donnée par les parents, et en général à travers la socialisation primaire, elle inculque chez les enfants un sentiment de culpabilité et de prohibition à l'égard de pas mal de choses – (ledit surmoi) et des rapports sexuels en particulier – de façon telle à ce qu'il assume une forme récurrente. En même temps, elle les accoutume à la confession et au bien-être de la réhabilitation et du soulagement qui s'ensuit. Jusqu'à ce qu'ils retombent dans le péché. De cette manière, outre prendre connaissance des secrets des fidèles, elle introduit chez eux un conflit structurel entre les pulsions et les exigences morales socialement fixées, ce faisant elle les « névrotise ». En même temps,

elle devient arbitre et médiatrice de ce conflit, subordonne les personnes à son pouvoir, les habitue à accepter ses jugements et ses pénitences. Un pouvoir accru du fait qu'il s'agit de personnes psychologiquement affaiblies par le conflit structurel susdit. Les petits catholiques sont même conditionnés à se croire pécheurs, donc en faute et besogneux de la guidance du clergé, cela non pas à cause de ce qu'ils font ou pensent, mais à cause du péché originel commis par leurs ancêtres, Adam et Ève. La mortalité de l'homme est présentée comme étant la preuve du péché originel. Ce cadre, ou cadre, adopté par l'Église ne dit pas évidemment qu'il s'agit d'une opération qui accroît son pouvoir, mais qu'il s'agit d'un processus de repentir, de conversion et de purification au bénéfice du fidèle. Dans ce cadre, l'Église est là par volonté divine pour rendre service au fidèle, non pas pour s'intéresser à la gestion de son « troupeau ». Les témoins d'un baptême avaient, et ont toujours sur le papier, la fonction de garantir l'effective éducation chrétienne du nouveau-né – c'est-à-dire de leur inculquer le sentiment de culpabilité et une accoutumance à la confession comme à la soumission.

En réalité, produire un sentiment de culpabilité chronique chez les personnes est l'une des méthodes les plus efficaces pour les dominer et les exploiter sans qu'elles le comprennent, ou bien mieux, en leur faisant croire que c'est pour leur bien. Pour préserver notre liberté psychique, il est donc fondamental de n'attribuer à personne (sauf par simulation et par intérêt) le pouvoir d'émettre des jugements et des règles morales, comme il est fondamental d'éduquer à ne pas le faire. Car en somme, si des personnes ont le pouvoir d'émettre des jugements et des règles morales que nous finissons par ressentir comme importantes, c'est que leur autorité, leur

force psychologique, leur importance elle-même, leur viennent de nous. Il est donc opportun de se rendre compte de cela et d'apprendre à s'y refuser. Ce qui vient d'être dit fonctionnait surtout au temps jadis. Dans le monde d'aujourd'hui, cependant, le sentiment de culpabilité et celui du devoir se forment beaucoup moins, les névroses sont moins fréquentes. Par contre, diverses problématiques psychologiques sont en augmentation, lesquelles offrent de nouvelles opportunités aux organisateurs de foires et de religions. Il est donc toujours possible de mettre des personnes dans un état de dépendance en profitant essentiellement d'une faible structuration du moi et de l'absence de points de repère existentiels et téléologiques, ainsi que d'une moindre capacité d'autogestion et de résistance aux frustrations, à l'effort et aux privations.

Malgré leur incapacité à démontrer leurs thèses objectives de fond, les religions exercent une emprise car la plupart des gens – du moins à propos de thèmes émotigènes comme ceux qui sont traités par les religions – pensent d'une manière irrationnelle et magique ; leur raisonnement n'émerge pas vraiment de l'émotivité. Évidemment, pour agir à ce niveau de compétence psychologique, les gestionnaires doivent avoir un niveau de conscience supérieure à celui du troupeau, ils doivent avoir la conscience et le détachement de la foi naïve que réclament ces opérations manipulatrices. Ils doivent avoir une mentalité « technique et instrumentale ».

Guider une religion, c'est gérer et guider le consentement, l'assurance, la socialisation, l'obéissance autour de constructions culturelles, hiérarchies institutionnelles et pratiques comportementales

constamment modifiées et adaptées pour maintenir l'« emprise » sur le « troupeau ». En effet, de nouvelles constructions dogmatiques ou de grands mythes (des mythèmes) sont constamment élaborés et lancés (l'histoire conciliaire du christianisme, c'est ça) afin de capter, de recueillir, de renforcer, d'organiser cette emprise. Le christianisme d'aujourd'hui est profondément différent du christianisme originel, dans ses caractères essentiels, doctrinaux, institutionnels, liturgiques ou moraux. Par ailleurs, il contraste un grand nombre de préceptes et de valeurs, surtout ceux de l'Ancien Testament, lesquels seraient tout à fait inacceptables à la mentalité et à l'éthique du chrétien moderne qui les trouverait iniques, féroces, parfois même monstrueux et diaboliques. C'est pourquoi, jusqu'au Concile Vatican II, l'Église vaticane a interdit aux catholiques de lire la Bible sans autorisation spéciale (laquelle d'autre part ne pouvait être accordée aux femmes) ; ces lectures auraient produit des dissonances et des conflits émotionnels redoutables pour la gestion des masses. L'absurde purement logique ne dérange pas le croyant, alors qu'il peut l'être par certaines prescriptions pratiques de Yahvé, comme celles consistant à pratiquer l'usure (Deutéronome 15,6), le génocide, l'esclavage, la lapidation des filles violées, toutes les formes d'intolérance concevables et sottises diverses. Pourtant, même s'ils ont acquis une sensibilité éthique incompatible avec celle de l'Ancien Testament, les chrétiens n'ont pas du tout été troublés par certains contenus « immoraux » de l'Ancien Testament à la suite de la libéralisation de sa lecture. Ils n'ont pas été troublés, d'abord parce qu'ils ne l'ont pas lu (en général, ils ne lisent pas ou lisent peu), et ceux qui l'ont lu, l'ont fait avec les lunettes du préjugé, d'un préjugé bien structuré qui les

empêche de voir la réalité de façon objective, celui de l'imprinting reçu (de l'empreinte, c'est-à-dire d'une acquisition comportementale précoce) : que Dieu nous aime, nous pardonne et se sacrifie pour nous. En lisant la description d'un Dieu très différent et en contradiction avec cette empreinte, leur esprit a supprimé les données troublantes car contradictoires avec l'empreinte elle-même. Un phénomène bien connu en psychologie. D'une façon analogue, les parents sont les derniers à s'apercevoir que leurs enfants se droguent : leur psyché résiste vaillamment à l'accueil de ce qui la ferait souffrir.

La théocratie et autres exploitations du « divin »

La théocratie est fréquente et spectaculaire dans l'histoire des religions. Tout d'abord, voyons ce terme de plus près : théocratie dérive de theòs (dieu) et de krâsis (fusion), il signifie donc « fusion de deux dieux, ou plus », comme dans le cas d'Amon et de Râ, fondus en Amon-Râ et adorés comme seul dieu, divinité unique. Il s'agit de dieux ayant des caractères et des fonctions semblables, mais adorés en des lieux différents et/ou par des clergés différents. Quand les lieux et/ou les clergés s'unissent, leurs dieux similaires se fondent. Les clergés de l'ancienne Égypte et ceux de l'Inde ancienne, liés chacun à des éléments ethniques et à des zones géographiques différentes, se sont progressivement fondus en unifiant leurs panthéons respectifs à travers une série stupéfiante de théocraties, de mythocraties, de production et d'agencement d'œuvres mythographiques, en donnant forme à des religions partageables par tous les peuples et toutes les cultures, des religions dans lesquelles chaque héritage respectif reconnaît son rôle et sa divinité. La

religion hindoue résulte d'une prodigieuse fusion de divers cultes qui appartenaient à des populations différentes : des Dravidiens négroïdes du Sud (avec un panthéon centré sur les cycles agricoles et sur la terre) aux Aryens du Nord (avec un panthéon centré sur des dieux célestes et astraux).

De même, lorsqu'une nouvelle religion survenait dans un milieu où la foi populaire vénérait une religion donnée et ses figures divines, il arrivait que la nouvelle remplace la précédente en recueillant le patrimoine de celle-ci, en subsumant ses figures divines, quoiqu'en condamnant et en diabolisant l'ancienne religion en soi. C'est ce qu'a fait le christianisme, en subsumant parmi ses saints, à travers quelques pudiques mais transparentes adaptations, une série de dieux « païens » comme Brigit qui est devenue sainte Brigide (qui n'a historiquement jamais existé), et Ann qui est devenue sainte Anne. La figure de Marie elle-même reprend les caractères d'Isis et les fait siens ; Jésus en a fait autant avec Osiris. Du reste, ce sont des figures archétypales qui affleurent dans presque toutes les religions avec quelques variantes.

Pour une intense déconstruction du point de vue de la dogmatique chrétienne et du Nouveau Testament, nous renvoyons à l'essai *Psicanalisi del Cristianesimo* (« Psychanalyse du christianisme ») de Luigi De Paoli, psychanalyste et spécialiste des religions. Avant d'entrer dans le vif du sujet, l'auteur passe consciencieusement en revue, en se basant principalement sur des exégètes chrétiens, les écrits néotestamentaires et patristiques qui s'écartent progressivement et substantiellement des enseignements de Jésus et s'y opposent même. Le caractère contrefait (manifestement non révélé) de ceux-ci

ressort sans équivoque possible. En ce sens, Le Christ philosophe de Frédéric Lenoir est aussi à consulter. Déjà, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, encore avant d'être unifiées, les Églises chrétiennes avaient élaboré les écrits néotestamentaires qu'elles avaient clairement adaptés à des fins de pouvoir et d'intérêt mondain, en créant une dogmatique et une herméneutique visant à inculquer chez les fidèles l'idée d'être les brebis de Dieu, qui doivent obéissance et sacrifice, qui ont besoin du salut que seules des personnes spéciales comme les prêtres peuvent leur accorder. En outre, elles avaient mis le sexe ainsi que la désobéissance au centre du péché et de la damnation. C'est à Paul de Tarse que revient la grande partie du mérite de ce tournant, que l'on peut objectivement définir anti-christique, car l'enseignement de Jésus – tel qu'il était exprimé dans les loghia, c'est-à-dire dans les discours évangéliques qu'on lui attribue (qui ne représentent, selon les exégètes chrétiens, que 20 %, les autres étant interpolés) – se fondait sur un principe d'égalité absolue, sur des rapports d'aide mutuelle et de fraternité, sur la spontanéité, la responsabilité individuelle, la sérénité, la non-violence, la condamnation de la convoitise, et pas du tout de la sexualité. L'organisation « Église », comme toutes les organisations, recherche le pouvoir, donc se structure à cette fin. Ses rapports internes et externes, ses livres « révélés », s'y conforment en s'appuyant sur des principes de peur, de condamnation, de subordination, etc. L'Église chrétienne romaine a perfectionné ce virage anti-christique à la suite de l'édit de Milan, puis sous le règne de l'empereur Théodose. Devenue ainsi un pilier du pouvoir politique, elle bénéficie de ses privilèges, parmi lesquels l'exemption des tributs.

Grâce à ces ressources et ces astuces, les

gestionnaires des religions organisées réussissent à faire en sorte que la foi, le mythe auquel croit le troupeau des brebis, s'intègre socialement du point de vue culturel et même éthique, qu'elle s'identifie et se « réconforte », qu'elle devienne réel, expérimentalement confirmé dans le vécu subjectif, même si les faits du monde objectif ne le confirment pas ou le démentent. La consécration du « réel » fonctionne parce que le sujet croyant ne la perçoit pas subjectivement, mais de l'extérieur, à travers cette objectivité sociale que représente le groupe d'appartenance (transfert horizontal) et à travers la hiérarchie (transfert vertical). À renforcer ce « réel », c'est bien le pouvoir du groupe et de l'autorité dont chacun dépend. La force de la dépendance, du grégairisme, du besoin, devient force du vécu du mythe et de la foi.

Le substrat organique de ces états de bien-être psychique, ce sont les conditions physiologiques, hormonales, chimiques du cerveau, dans lesquelles se trouve l'organisme en général. Celui-ci tend à les conserver ; s'il les perd (par exemple quand de nouveaux événements troublent la foi ou l'intégration sociale), il tend à les récupérer (par exemple en supprimant les faits en contraste avec sa foi ou son intégration sociale). Quiconque tente de les lui changer est perçu comme une menace, traité avec hostilité – de là, le proverbe « laisser cuire chacun dans son jus » (ici neurochimique). Tant que l'état d'adaptation, de bien-être, demeure, l'organisme se satisfait en le conservant, n'a pas de raisons de mettre en doute ses fondements (foi, valeurs, intégration sociale), et à vrai dire, il aurait plutôt de bonnes raisons de continuer à y croire. Il ne sort pas non plus spontanément de cet état d'adaptation quand il comprend, paradoxalement, au niveau rationnel, que continuer de cette manière ne peut

que lui être très préjudiciable. C'est ainsi que nous avons été rattrapés par la crise économique, quand de nombreux opérateurs financiers – y compris les gouvernements, le FMI et les banques centrales –, tout en pressentant bien où étaient en train de conduire les pratiques financières en cours, ont continué jusqu'à l'effondrement. Ce n'est qu'après le désastre et la dissolution du système auquel ils s'étaient adaptés, qu'ils se sont mis à critiquer le modèle qu'ils professaient encore la veille et à chercher de nouveaux modèles opérationnels. Cette tendance est exprimée par cet autre proverbe : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ».

Seules les personnes les plus évoluées cognitivement et spontanément plus indépendantes, donc sans être poussées à le faire par des facteurs externes, se posent le problème des valeurs, des pratiques, des certitudes partagées par la société et leur groupe, en vue des avantages de leur intégration et de leur sécurité. Peu d'individus apprécient l'apparition de nouvelles informations qui réfutent leurs certitudes acquises et la validité de ce qu'ils faisaient jusque là dans l'habitude et la répétition, et qui leur procurait approbation et récompense sociales.

Je voudrais (MDL) citer l'un de mes amis, détenteur d'une maîtrise en économie, chercheur en macroéconomie et en marketing, homme intellectuellement critique, d'esprit flexible ouvert au nouveau. Lorsqu'en 2006, je lui ai offert un exemplaire de mon essai Euroschiavi (« Euro-esclaves »), essai dans lequel je fournis une autre conception de la nature de la monnaie, du système bancaire et de leur fonction macroéconomique, celui-ci se réserva d'abord de

prononcer tout jugement sur le livre, le lut attentivement, puis à la fin me dit que mon paradigme était correct, qu'il correspondait à une réalité en partie niée par des banques et la finance. Il en parla successivement avec sa femme, elle aussi titulaire d'une maîtrise en économie et professeur de comptabilité depuis presque trente ans dans les établissements scolaires du second degré, filière expertise comptable. Elle était donc, elle aussi, professionnellement compétente, mais contrairement à son mari, elle était totalement adaptée à une vie professionnelle répétitive. Cette femme ne réussit pas à lire ce livre et pria son mari de ne plus lui en parler. Accepter, ou seulement prendre en considération le modèle économique-monétaire qui y était formulé, la dérangeait profondément. En effet, ce modèle lui aurait fait résulter comme fausse et trompeuse grande partie de ce qu'elle avait étudié et enseigné durant toutes ces années, cela l'aurait privée de sa bonne conscience de professeur.

Énergies, vibrations, fréquences et escroqueries

En tant qu'avocat, j'ai (MDL) accumulé une bonne expérience en matière d'escroqueries, ayant souvent eu comme clients de nombreux escrocs et de nombreuses dupes. Les uns et les autres tendent à se confier à l'avocat : les premiers se vantent de leur capacité, les seconds se demandent, rétrospectivement, comment ils ont pu faire quelque chose d'aussi stupide. Un vieil escroc professionnel me raconta une fois qu'il est quasiment impossible d'escroquer une personne fondamentalement honnête, c'est-à-dire dépourvue du désir de tromper son prochain ou le système social. Ceci n'est pas tout à fait vrai : même une personne honnête envers son prochain

peut être arnaquée, à condition qu'elle soit malhonnête envers elle-même, ou encline à se tromper, désireuse de se duper.

L'être humain, même instruit et expérimenté, connaisseur de la vie, reste incurablement déraisonnable, donc facile à embobiner. Cela se voit clairement lorsqu'on parle d'économie (nous l'avons vu) et lorsqu'on se met à parler d'énergies, de vibrations, de fréquences, et similaires. Il y a toute une autre « culture » de la santé, du bien-être, de la croissance individuelle, de l'écologie, qui dérive du new age et de choses comme le feng shui et les géométries sacrées. Il existe toute une série de théories sur la façon de se développer, de se protéger, de maintenir ou de retrouver une bonne santé, à travers des techniques basées sur les concepts d'énergies, de vibrations, de fréquences, de négativité, de positivité, etc. D'innombrables inventions (machines, aliments, amulettes, cristaux) sont mises sur le marché, lesquelles fonctionnent sur la base de ces concepts : convertir l'énergie négative en énergie positive, dévier l'énergie négative, développer sa propre énergie, élever les fréquences, trouver les nœuds du champ magnétique terrestre, et ainsi de suite.

Le caractère commun de toutes ces choses, c'est qu'elles gardent un sens apparent tant qu'on en parle ou tant que celui qui veut les vendre n'est pas contraint à définir en termes objectifs et vérifiables ce qu'il vante et qu'il veut vendre.

J'ai assisté (MDL) à de nombreuses discussions sur ce thème, et en particulier à des dialogues entre vendeurs de ce genre d'articles et leurs clients potentiels. Comme je

viens d'assister à la énième de ces entrevues, j'en profite pour la résumer et exemplifier ce genre de situation.

Cette fois, il s'agissait de convertisseurs et d'assainisseurs d'énergies environnementales et de ioniseurs d'eau du robinet.

On avait d'une part, le groupe des vendeurs venant d'Allemagne, trois personnes en tout : l'inventeur et fabricant de ces appareils prodigieux, l'ami et collaborateur du premier qui le présenta et en vanta le génie technique et scientifique, et qui par la suite s'occupa de l'aspect administratif. La troisième personne, un jeune homme silencieux qui n'est pas intervenu.

D'autre part, les acheteuses : deux de mes amies, Giulia et Gemma, lesquelles croient en ces choses, mais qui sont aussi de très bonnes commerçantes et savent bien de quoi est fait le commerce, qu'il s'agit de vendre une marchandise par tous les moyens, que les escroqueries et les duperies existent.

Nous avons déjeuné tous ensemble au restaurant. Les trois vendeurs, disons plutôt les deux vendeurs (le troisième les accompagnait peut-être pour apprendre) ont parlé pendant presque deux heures, d'énergie, de fréquences et de vibrations, de leurs modes d'interférence sur la santé et entre elles, des pièges qu'elles tendent dans nos habitations, des troubles et des dissonances qu'elles peuvent engendrer sur notre santé. Ils ont aussi parlé de certaines formes (géométrie sacrée) et de certaines substances qui peuvent les corriger ou les développer. Ils ont parlé en particulier du convertisseur qu'ils voulaient vendre, lequel servait à purifier l'air et l'eau

domestique. Extérieurement, cet appareil se présentait comme un prisme bleu, de matière solide, avec une base en plastique noire et un fil électrique avec prise. Sur la partie supérieure trônait en relief une « fleur sacrée ». Son prix n'était pas... négligeable. Après le déjeuner, nous sommes tous allés chez Gemma (avec le prisme), et là le constructeur, en se servant de ses seules mains nues, a accompli une série de vérifications quant aux vibrations et aux énergies présentes dans l'appartement et dans le corps de la propriétaire. Puis il a branché le convertisseur pour l'allumer. Il a également mis en marche le régénérateur d'eau, ce qui a suscité des commentaires admiratifs à propos de l'amélioration sensible du goût de l'eau – changement que je n'ai cependant pas constaté.

À ce moment-là, comme le producteur était sorti sur la terrasse en laissant discuter ses camarades avec mes amies, je l'ai suivi et je lui ai dit : « Le problème de ce type de discours, c'est celui de la signification des mots. On parle d'énergies, de vibrations, de fréquences, mais si ensuite on cherche à établir ce que nous entendons exactement par ces mots-là, au-delà des sensations subjectives qu'ils évoquent, tout devient problématique, confus, on ne comprend pas de quoi on est en train de parler. »

Ce type a eu une réaction significative, révélatrice ; en feignant de ne pas comprendre, et en se rapportant à des sujets politiques généraux, il a observé qu'en effet, la politique a tendance à se réduire à une propagande pour ne pas permettre aux gens de comprendre les problèmes réels. Puis les autres nous ont rejoints et la conversation en est restée là.

Pour m'assurer qu'il était réellement de mauvaise foi, j'ai suggéré à Giulia de demander au constructeur de quelle énergie il s'agissait, quelle sorte d'ondes émettait ce convertisseur, et avec quel type de générateur ; je lui ai fait part que, par rapport au produit qu'on lui proposait, elle devait se comporter comme elle se comportait quand il s'agissait des produits qu'on lui présentait pour son activité commerciale, c'est-à-dire évaluer s'ils correspondaient aux caractéristiques vantées. Giulia lui a posé la question en la formulant avec un respect religieux pour éviter de suggérer tout doute à l'encontre de leurs affirmations. Le type a soigneusement évité de fournir des éclaircissements.

Entre-temps, j'ai examiné les notices d'utilisation et les garanties qui accompagnaient les deux produits. Elles ne mentionnaient que la sécurité d'emploi relative à l'alimentation électrique. La garantie parlait de vingt-cinq ans – une période vraiment impressionnante, telle à suggérer au premier abord un contrat en bonne et due forme. Mais, un œil exercé ne pouvait manquer de constater que cette déclaration ne spécifiait pas l'objet de la garantie, quelles prestations, quel fonctionnement elle concernait. L'intention de tromper était là, dans l'évidente suggestion de grande fiabilité en apparence, tandis qu'en réalité la clause de garantie était juridiquement vide. Certain désormais d'avoir à faire avec de vulgaires escrocs, j'ai tenté de dissuader mes amies d'acheter leurs machines.

Tandis que nous nous dirigeons vers l'habitation de Giulia pour une nouvelle démonstration des pouvoirs de ces appareils, je suis monté en voiture seul avec elle et je lui ai fait noter qu'en trois heures de conversation, aucun

de ces hommes n'avaient dit comment ils fonctionnent, quels effets ils produisent, quels principes physiques et biologiques les concernent, et que tout ceci semblait très étrange et illogique. Giulia – évidemment sur la défensive par rapport à son état émotionnel initial très positif du fait qu'elle était convaincue du bienfait des deux appareils – m'a répondu que mes observations étaient typiques d'un esprit scientifique comme le mien, mais que ces appareils pouvaient aussi être évalués du point de vue des énergies, etc. Je lui ai expliqué que pour parler de ces énergies et les évaluer, il était indispensable de pouvoir les constater et les définir. Voici plus ou moins quelle fut notre conversation.

– Quelle est l'énergie de ces appareils ?

– C'est l'énergie du cosmos, de la vie.

– Et comment la constatons-nous, comment est-ce qu'elle se révèle ? Comment pouvons-nous la mesurer, la relever ?

– C'est l'énergie qui nous fait nous sentir bien ; plus nous en avons, mieux nous nous sentons.

– Certes, il y a des périodes pendant lesquelles nous nous sentons mieux et d'autres pendant lesquelles nous nous sentons moins bien, mais comment pouvons-nous nous dire que ces changements sont dus à une énergie ?

– L'énergie et se sentir bien n'est qu'un tout.

– D'accord, mais si c'est tout un, pourquoi en parler comme d'une chose différente par rapport à se sentir bien,

pourquoi l'imaginer comme une cause, et imaginer le « se sentir bien » comme étant l'effet ? Limitons-nous à dire que parfois on se sent bien et que parfois on se sent mal et que nous voudrions disposer de quelque chose qui nous fasse nous sentir toujours bien.

– Cette énergie agit sur le corps, lui fait du bien et en conséquence on se sent bien.

– D'accord. Si elle agit sur le corps, elle a une nature physique. Elle doit être vérifiable et mesurable d'une façon ou d'une autre. Dis-moi seulement comment.

– Par exemple, cette antenne radio. Et elle m'a indiqué une antenne à environ deux kilomètres sur la pente d'une colline. Chaque fois que je la vois, je me sens mal, à cause des fréquences qu'elle émet.

– Cette antenne émet sûrement des ondes électromagnétiques, et les flux électromagnétiques peuvent sûrement avoir des effets nocifs sur les organismes vivants ; mais ces effets dépendent de l'intensité, de la fréquence, de l'ampleur de la modulation. Pour dire que les émissions de cette antenne ont un effet perceptible sur des organismes humains qui se trouvent là où nous sommes maintenant, on ne peut pas se baser sur tes sensations subjectives, ou sur une seule personne, il faut organiser une expérience avec un échantillon de plusieurs personnes qui ignorent l'existence de cette antenne. Ça se passe comme ça : on forme deux groupes identiques en nombre, l'un est exposé à l'antenne et l'autre pas ; puis, après un certain laps de temps, on mesure les différences ressenties entre les deux groupes et c'est la signification statistique qui permet d'évaluer le

bien-fondé de l'hypothèse, c'est-à-dire si les émissions de cette antenne ont ou non des effets sur les personnes à cette distance.

– Tu as une mentalité scientifique et tu veux toujours faire des vérifications et atteindre une certitude absolue.

– C'est tout le contraire. La science sait qu'elle ne peut atteindre des certitudes, des connaissances absolues et définitives, que seule des vérifications relatives et provisoires sont possibles et que de nouvelles vérifications peuvent démentir les premières en tout ou en partie et à tout moment.

Alors Giulia a tourné la tête et n'a plus répliqué.

Je lui ai dit de ne rien signer et de ne rien payer, parce que ces trois hommes étaient clairement des escrocs, mais elle m'a ri au nez en répondant :

– Non, ils sont très gentils !

C'est une femme instruite, experte en commerce, nous sommes amis, je sais qu'elle m'estime beaucoup, elle m'a confié des affaires très importantes et difficiles en tant qu'avocat, mais là, pour cette affaire, il ne lui était pas possible de m'écouter. Elle ne pouvait pas renoncer au magique. Nous nous trouvions devant la résistance aux argumentations logiques, typique des fois religieuses et de leur substrat neurophysiologique gratifiant.

Les vendeurs, bons manipulateurs mentaux, avaient su reconnaître, exciter, amplifier et renforcer le penchant de mes amies à cultiver une vision de la réalité dominée par

des principes et des forces magiques. C'est-à-dire une réalité physique qui correspondait aux idées et aux sensations propres à leur subjectivité, une réalité qu'elles sentaient et imaginaient subjectivement comme quelque chose qui émanait une force positive et sur laquelle on pouvait intervenir au moyen d'un appareil. Dans un contexte où le vendeur ne se donnait pas la peine d'expliquer comment il fonctionnait tandis qu'elles-mêmes ne ressentaient pas le besoin de le vérifier. Le principe de la vérification était incompatible avec celui de la pensée magique, avec le fait de vivre la pensée comme toute-puissante. Devant Giulia et Gemma qui manifestaient la croyance de percevoir des énergies positives et négatives dans le monde physique, les vendeurs n'ont pas dit : « Mais il s'agit de vos sensations, celles que vous êtes en train de projeter sur le monde extérieur, et qui dérivent de votre subjectivité, probablement de votre humeur. » Ils ont au contraire saisi la balle au bond pour confirmer et flatter leurs facultés perceptrices illusoire, de sorte à gagner leurs bonnes grâces, à utiliser leur complaisance afin de valoriser et de rendre crédibles à leurs yeux leurs machines magiques, lesquelles confirmaient justement les énergies supposées.

Pendant que j'écris ce paragraphe, Giulia et Gemma sont donc en train de dépenser quelques milliers d'euros pour acheter ces objets dont la principale caractéristique est de renforcer la toute-puissance de la pensée et de se dérober à l'exercice de vérification. Cet effet s'ajoute à celui d'une confirmation des croyances magiques produites par les vendeurs, et entraîne une validation précieuse externe du vécu magique interne (« Je ne suis pas la seule à penser ainsi, d'autres me le confirment »). Mes deux amies sont aisées et peuvent se permettre de

dépenser ces sommes pour se sentir mieux, ou du moins protégées. Et elles peuvent se permettre un certain degré de superstition, cela ne compromettra pas l'ensemble de leur activité. Ces appareils magiques ne sont pas les premiers objets de ce genre qu'elles achètent. Chez elles, il y en a en d'autres. En effet, si ces objets sont effectivement efficaces et magiques sur le plan psychique, leur efficacité décline au cours du temps car elle dépend de l'effet « nouveauté » typique du placebo. Il faut donc les remplacer de temps à autre par de nouveaux objets magiques.

Contre ce genre de choses, la logique ne suffit pas pour se défendre. Un autre de mes amis, rigoureusement logique, réfractaire à toutes ces histoires d'énergies et de vibrations, est toutefois tombé dans le piège d'un habile vendeur... en achetant, sans savoir pourquoi, un service de couverts en argent dont il n'avait nul besoin.

Spiritualité : cheminements de croissance personnelle et gadgets divers

Tout ce que nous venons de voir avec les appareils « paramagiques » de Giulia et de Gemma se retrouve dans les formations dites spirituelles ou psychiques. Plusieurs de mes amis, mais de simples connaissances aussi, participent à des cours payants, une ou plusieurs fois par an. Les organisateurs vantent l'enseignement théorique et pratique de choses capables de produire des changements décisifs dans l'existence, une évolution et une amélioration de facultés particulières (psychologiques ou surnaturelles), la libération de conditionnements (!), une bonne santé, etc. L'attente du cours choisi, la

participation, les résultats, sont vécus intensément. Une fois terminé, le cours est habituellement décrit avec grande emphase, comme très efficace (vécu tel grâce aussi au fait de se retrouver dans un groupe de personnes qui nourrissaient et partageaient les mêmes attentes). Cependant aucun cours, d'après ce que j'ai constaté, n'a produit le changement décisif prévu ou un simple effet dans l'existence des participants, lesquels restent habituellement comme ils étaient avant de fréquenter leur cours. Quelques semaines après, ils cessent d'ailleurs d'en parler et de pratiquer les techniques apprises et s'orientent plutôt vers de nouveaux cours. Je ne suis pas en train de dire que tous ces cours sont des arnaques – certains ne le sont pas du tout et enseignent des connaissances et des pratiques psychologiquement fondées, bien que d'une manière très populaire –, mais je veux dire que ces techniques, pour donner leurs fruits non magiques, demandent une application et une constance dont les habitués font rarement preuve. Je note, par contre, que la fonction psychologique qu'elles exercent sur les personnes n'est pas celle qui est déclarée. C'est une fonction qui consiste à maintenir le sens ou l'attente de toute-puissance. En fréquentant tel ou tel cours, on s'attend à recevoir en quelque sorte un savoir, un pouvoir « spécial », grâce auquel on devient capable de transformer finalement notre propre vie ou celle d'autrui. Et comme aucun cours ne réussit, évidemment, à satisfaire une telle attente, pour ne pas y renoncer, pour rester dans cet état subjectif gratifiant, il ne reste plus qu'à s'inscrire à un nouveau cours.

Voilà se révéler, encore une fois, le besoin de l'homme de se tromper, de se duper à propos de la réalité, de sa condition, de ses propres limites, donc de s'installer dans

une réalité imaginaire, à l'image et ressemblance de ses désirs profonds. Pour le tromper, une intervention de l'extérieur n'est pas nécessaire, l'homme sait se tromper tout seul. Ce qui n'exclut pas que des interventions de l'extérieur, qui répondent à cette tendance humaine à attendre la toute-puissance, soient organisées pour retirer un profit économique et/ou politique en exploitant ces processus de duperie dirigés vers soi. On amplifie ceux-ci, on les rend plus satisfaisants, on les commande, on les coordonne, pour les traduire en comportements d'achat, électoraux ou sacrificiels comme dans le cas des fondamentalistes islamistes et des attentats-suicides. Ces interventions manipulatrices ne rencontrent donc pas d'opposition de la part des sujets sur lesquels elles sont accomplies, mais bénéficient au contraire de leur collaboration. Le besoin de l'individu de se duper s'allie à l'intervention intéressée des profiteurs, parce que l'illusion de l'individu est plus efficace, plus satisfaisante, plus solide, si elle est confirmée et soutenue du dehors. De cette façon, pour mieux vivre l'illusion désirée, l'individu paye. Il paye inconsciemment un prix plus élevé qu'il ne croit en termes de dépendance et de prestations économiques, ou par rapport à sa vie même, vis-à-vis du groupe et des agences supérieures (politiques, commerciales, religieuses) de gestion et de manipulation.

Par la suite, nous nous occuperons des méthodes avec lesquelles on exécute ces interventions.

Je voudrais (MDL) maintenant citer le cas de Luisa, une autre de mes amies que j'ai connue en Inde, dans l'ashram de Sai Baba. C'était l'une de ses fidèles, elle le prenait pour Dieu. Un jour, Luisa, toute enthousiaste, me raconta qu'un légendaire santou indien, un certain

Herakhan Babaji, incarnation de Shiva, s'était réincarné dans un jeune homme italien qui s'était récemment mis à prêcher sous le nom d'Ishvarananda (ce n'est pas son véritable nom). Elle m'invita à aller, avec elle et deux de ses amis, lui rendre visite et recevoir ses enseignements. J'acceptai, et le lendemain, nous rejoignîmes la maison d'Ishvarananda, située dans un quartier luxueux d'une ville lointaine. Sa mère nous ouvrit et nous accompagna jusqu'à la salle de séjour où, dans un coin, le santon, tout de blanc vêtu, était assis, jambes croisées, sur une pile de coussins. En demicercle, se tenait devant lui une première rangée de cinq ou six belles filles et derrière une rangée d'une dizaine d'hommes arborant des montres en or et d'autres bijoux de valeur. Les rangées les plus éloignées du santon étaient formées d'autres participants et nous prîmes place parmi eux. Le santon parlait. Il disait être l'incarnation de Babaji et d'autres personnages spirituels indiens comme Maitreya ; que le monde est plein de poisons, surtout les aliments ; que cependant tout poison peut être neutralisé en ajoutant du jus de citron ; qu'il était venu sur la Terre apporter paix et justice à travers l'harmonie et le rééquilibrage ; que ce dernier s'obtient en déplaçant des choses en excès là où elles font défaut ; que lui fait fonction de tuyau, comme dans les vases communicants, lequel tout en restant creux et neutre équilibre, transvase le liquide pour le mettre à niveau égal dans les deux récipients ; que donc il avait fondé une caisse, une trésorerie, dans laquelle tout le monde devaient verser une certaine somme afin que lui (le tuyau) puisse la transférer là où elle manquait.

N'importe qui, capable de raisonner normalement, aurait ri de toutes ces sottises, ou (selon son tempérament) se serait indigné et aurait dénoncé l'homme pour abus de

faiblesse. Mais tout le monde chantait ses hymnes en chœur dans un état de béatitude et d'exaltation, comme hypnotisés par cet escroc (qu'il l'était réellement me fut confirmé quelques années plus tard par une personne qui me raconta qu'avant de fuir avec la caisse, il avait utilisé des drogues pour inciter des disciples à lui faire des donations). Le jour où je me trouvais là, en effet, quelques participants ont remis de l'argent, plus précisément à la sortie et à la mère, laquelle expliquait que la mission terrestre de son fils comportait d'énormes dépenses. Je dis à Luisa et à ses amis que leur santón était manifestement un escroc et que leur ingénuité me surprenait, surtout de la part de commerçants avertis. Ma considération les irrita, ils m'accusèrent vertement d'être matérialiste. Tous prirent l'habitude de presser des citrons dans leur eau avant de la boire (irrésistible efficacité psychologique des solutions simplistes, même absurdes, à des problèmes trop complexes, comme celui de l'hygiène alimentaire, pour des esprits paresseux et des bouches pâteuses). Par la suite, Luisa en arriva à me dire que je devais lui être reconnaissant de ne pas m'avoir tué avec ses pouvoirs surnaturels (siddhi, en sanscrit) pour me punir du peu d'égard que j'avais manifesté envers sa foi. J'ai rencontré Luisa plusieurs années après : entre-temps, elle avait été quasiment ruinée par ses associés et des professionnels malhonnêtes, mais elle s'agrippait encore plus fortement qu'avant à son monde d'illusions, au point qu'il m'a été impossible de l'aider à sauver ce qui lui restait.

Pour finir, je cite un cas paradoxal. Deux de mes clientes, deux sœurs profondément catholiques, collaboraient avec leur frère qui avait monté une escroquerie financière. Elles étaient toute la journée au

bureau avec lui et étaient en contact avec ses victimes, elles avaient donc une connaissance directe des mécanismes psychologiques de cette activité. Elles étaient au courant du désespoir de personnes sans revenu fixe, qui, mises sous procédure de protêt ou de saisie de biens, partaient à la recherche d'impossibles prêts, disposées à croire en toute agence financière en mesure de leur vendre l'espoir irréaliste d'en obtenir, et continuaient à payer pour tenter encore et encore, en refusant de se rendre à l'évidence. Bien. Résolues à me convertir à leur enthousiasme religieux, les deux sœurs m'invitèrent à une rencontre d'un certain mouvement spirituel très charismatique, guidé par un certain frère S.

Elles m'accompagnèrent dans une grande salle où se trouvaient 300 personnes environ, payèrent mon billet d'entrée (6 000 liras soit environ 3 euros, c'était en 1998) et me firent asseoir près d'elles. La séance commença par diverses prières, puis frère S. parut et prêcha. Pour conclure, il parla de la descente du Saint-Esprit et de ses dons, y compris celui de la guérison des malades. À ce moment-là, l'animateur cria qu'il entendait l'Esprit Saint descendre parmi les présents : « Oui, il est parmi nous, je sens que là, il est en train de guérir une maladie terrible... une tumeur... et là, voilà, un terrible accident de la route a eu lieu, voilà... la personne est sauvée... ». Et ainsi de suite. Des murmures d'émotion et d'espoir se répandirent dans la grande salle ; plusieurs participants tombèrent à genoux, en priant et en implorant la guérison pour eux ou pour leurs proches. Conjointement, quelques adeptes commencèrent à parcourir, de bas en haut et de haut en bas, les rangées de bancs avec des corbeilles en osier pour la quête. Durant ces opérations, de temps à autre, quelqu'un se levait et se mettait à parler, selon mes

clients, « en langues », par l'inspiration du Saint-Esprit. À un certain moment, un type non loin de nous, se dressa et hurla très distinctement : « Om, namaha Shivaya, namaha Shivaya kevalàm. » C'est un célèbre mantra indien en langue sanscrite qui signifie : « Om, hommage à Shiva, hommage rien qu'à Shiva. » Je fis immédiatement remarquer à mes clientes que ce fidèle, supposé être catholique, venait de proclamer sa foi en Shiva et ne pouvait donc manifestement plus se considérer chrétien. Mais elles me corrigèrent, sans aucun embarras, disant que celui qui avait prononcé cette phrase ne savait pas ce qu'il disait parce qu'il avait reçu de l'Esprit Saint le don de la prophétie (c'est-à-dire le don de parler pour le compte de Dieu), mais pas celui de l'interprétation, don exclusif de frère S., pour établir la réelle signification de ce qui était dit par inspiration divine. Le sens littéral des mots proférés résultait donc insignifiant puisque seul était reconnu le sens émis par frère S. Toute la situation était extrêmement ridicule, effrontément fausse, mais aucune des personnes présentes ne s'en apercevait. Les capacités critiques normales étaient désactivées dans tout le public. Même mes deux clientes, nanties de capacités trompeuses et d'habitudes manipulatrices en matière de l'argent d'autrui, étaient à leur tour manipulables par un escroc qui travaillait à des niveaux plus profonds et archaïques de l'inconscient que ceux de l'espoir lié à l'argent dans lesquels elles étaient expertes.

Je fais remarquer que, peu de temps après, l'évêque interdit à frère S. de prêcher en public. Quelques années plus tard, cependant, le dieu « argent » prévalut, l'interdit fut révoqué et S. reprit son business.

Ces observations ont ultérieurement mis en évidence le

fond psychologique commun au marketing et à la dérive magique et religieuse de la pensée. Elles introduisent également un sujet fondamental : le rapport entre thymie et foi. En traitant de ce sujet, nous pourrions bientôt reconnaître la véritable nature de cette « énergie » qui revient si fréquemment dans les discours des croyants, comme ceux que nous venons d'examiner.

Manipulation de la thymie : le « divisé » existentiel

Lorsqu'on aborde le sujet de la vie spirituelle, l'effet psychologique le plus considérable se produit lorsqu'on parle de solutions au problème des problèmes : celui de la mort et du peu de signification donnée à la valeur de l'existence. Fin de la dépression existentielle. La dynamique de la spiritualité est avant tout une dynamique du tonus de la thymie.

Comme nous l'avons expliqué, « thymie » est un terme suffisamment consolidé dans son usage psychiatrique, du moins dans notre optique. Il comprend les sentiments et les affections vitales de base, enracinés dans la sensation cénesthésique (du grec koinè àisthesis : sensation commune, sensation générale du corps) du bien-être ou du malaise corporel, et principalement réglés par des neuromodulateurs qui influencent l'estime de soi, la joie, la sécurité et alimentent les motivations, les initiatives, les attentes. Ainsi que la disponibilité à croire. Le terme « thymie » est l'indice récapitulatif de ces facteurs.

« Spiritualité », en revanche, est un terme sémantiquement plutôt imprécis et à la fois très évocateur

d'associations subjectives en tout genre ; ce qui pose un problème préliminaire sérieux, puisqu'un traité scientifique exige qu'il soit conscient de la signification des mots qu'on utilise et de leur éventuel degré d'indétermination sémantique.

On ne sait pas ce qu'est l'esprit, ni s'il existe. À vrai dire, on sait qu'il ne peut exister un moyen d'en vérifier l'existence, étant donné que l'esprit, par définition, ne peut être ni perçu par les sens, ni démontré par la raison pure – avec toute la problématique philosophique et ontologique que ceci implique, en commençant par le bimillénaire problème du dualisme ontologique et de la transcendance¹⁵⁴. On ne peut donc pas définir la spiritualité de manière directe. On ne peut que la mettre entre guillemets, et la décrire phénoménologiquement, ou plutôt décrire phénoménologiquement comment elle se révèle (selon la croyance de chacun). Phénoménologiquement, la « spiritualité » se présente comme un ensemble de constellations émotionnelles, représentatives, comportementales, physiologiques, caractérisées par des vécus de dépassement des limites du monde naturel, associés à des sentiments de joie, d'exaltation, de béatitude, mais aussi d'autodépréciation, d'angoisse, de sentiment de culpabilité. Dans cet essai, il faut que ce soit très clair, nous n'entendons pas prendre position – cela ne nous intéresse pas – quant à la valeur des doctrines spiritualistes, ou sur l'existence ou l'inexistence objective de ce qu'elles sous-tendent : dieux, esprit, énergies et forces non perceptibles par les organes des sens ou avec des instruments ; existence possible de maîtres spirituels, gourous ou avatars (incarnations d'un dieu), dotés de facultés spéciales et qui porteraient leurs disciples à l'illumination, etc. Notre essai est et reste naturaliste et

s'occupe de réalités psychologiques, physiologiques, sociologiques observables. Quand nous parlons de l'action et des effets de « maîtres spirituels » et de pratiques religieuses, nous le faisons dans ce sens.

Le paradigme plus ou moins amplement surpassé par toutes les formes de spiritualité, c'est celui de la condition humaine, qui peut être explicité et en même temps résumé dans les termes suivants :

« La réalité et notre corps sont faits de matière ; la conscience vit tant que vit le corps ; la mort est la fin de tout ; la conscience n'agit pas sur la matière ; toutes les choses interagissent selon la loi de cause à effet et sont sujettes à naissance et mort ; le devenir est gouverné par des lois naturelles plus ou moins connues, impersonnelles, amORAles, non influençables par nos désirs ; l'homme est abandonné à lui-même dans un univers qui ne s'intéresse ni à lui ni à sa vie sans but ni sens. »¹⁵⁵

Ce paradigme agit le plus souvent tacitement, comme un filtre ou un moule à l'arrière de notre conscience et de notre affectivité. C'est le substrat et le fondement plus ou moins connus de presque toutes les activités humaines (scientifiques, technologiques, économiques, politiques, hédonistiques, etc.) et c'est en même temps la problématique existentielle de la condition humaine. Ce paradigme est frustrant parce qu'il soustend, entre autres, la mortalité de l'homme (le terme de l'existence), parce qu'il exclut la possibilité de la « magie » (l'obéissance à la nature, à la matière, à travers le désir, la pensée, la parole de puissance). Il ne fournit ni signification ni valeur d'ensemble du sujet et de son existence. Dans l'ère

moderne s'est ajoutée la crise des certitudes, d'abord religieuses et morales, puis scientifiques, crise dans laquelle l'homme est désorienté par la présence de nombreux paradigmes téléologiques, interprétatifs et estimatifs de la réalité, et en plus, contradictoires entre eux et en rapide mutation. Tout ceci demande un engagement permanent et constitue un facteur déstabilisant pour l'équilibre thymique. La spiritualité sert de contraste à cette action « déprimante » et dévalorisante du paradigme naturaliste. Il suffit de penser aux caractéristiques des paradis proposés par les diverses religions, connotés aux plaisirs et aux beautés de ce monde, épurés de leurs aspects déplaisants (vieillesse, mortalité, fonctions excrétoires, injustice, etc.). Le monde paradisiaque des fidèles du dieu Vishnu s'appelle Vaikunta, que l'on peut traduire littéralement par « Sans-souci », en est un exemple significatif. Ceci dit, il nous semble que la définition la plus compréhensible – fidèle à la phénoménologie et en même temps la plus neutre – du mot « spiritualité » soit celle-ci : « Ensemble des outils et des expériences efficaces à assouvir des besoins existentiels (sens et valeur du moi et de l'existence, anxiété de la mortalité, inquiétude de fond, soif d'infini et de totalité, etc.) en rétablissant certitude, confiance, en redonnant un sens et une valeur au moi et à la vie, etc. par une plus ou moins ample dérogation, ou négation, de la condition humaine, et du paradigme de la réalité généralement partagé. »¹⁵⁶

L'identification ou l'assimilation ou la participation projective sur les « dieux » qui incarnent la toute-puissance négatrice de la mortalité, de l'impuissance, de l'injustice – grandioses et merveilleuses figures personnifiées qui nous sauvent de l'angoisse de la

condition matérielle – s’accompagne d’un vécu d’élation, c’est-à-dire d’une forte élévation de la thymie, de la représentation du monde, du moi et de la valeur de notre propre existence, une exaltation qui se manifeste aussi bien dans de nombreux écrits religieux, mystiques, inspirés, allant des Textes des Pyramides à des textes contemporains, que dans le faste de nombreux édifices, ornements et meubles liturgiques.

La force euphorisante de cette élation, ses vécus subjectifs, le bien-être qu’elle dispense, correspondent parfaitement à ce que mes amies Giulia et Gemma ressentent et nomment « énergies positives », « fortes vibrations ».

Quelques personnes se sont interrogées sur la genèse, sur la matrice de ces vécus d’énergie, de force, de pouvoir magique, de divinité. Dans ses essais *Le Narcissisme et Narcisse et Anubi*, Béla Grunberger, psychanalyste juif d’origine hongroise qui exerce en France, voit le vécu religieux, mystique, magique, comme une exaltation cognitivo-émotionnelle qu’il a nommée « élation », centrée sur des vécus immenses de sécurité, d’éternité et d’omnipotence (rapportés à soi ou projetés sur une figure divine à laquelle le sujet s’identifie – de là, la tentation de Satan : « Vous serez comme Dieu »). Cette élation serait due à la réactivation de traces mnésiques d’un vécu d’omnipotence analogue, d’infini, etc., vécu auquel, selon Grunberger, la personne aurait recours puis ferait sien, par effet de la très intense prolifération cellulaire et de l’expansion du système nerveux central durant les derniers mois de la vie intra-utérine.

Principes actifs de la manipulation spirituelle

Conversion à la spiritualité en tant que processus de « désapprentissage » et thought reform (réforme de la pensée)

La spiritualité s'active et soutient la psyché en recouvrant le frustrant paradigme naturaliste de la réalité, ou en le substituant par un nouveau paradigme qui relance thymie, perspectives, assurance et valeur de l'individu. Les personnes qui vivent l'expérience de ce passage – celui de la conversion religieuse, de la découverte de Dieu, du don de la foi – jouissent en général d'un élan élationnel porteur de bien-être : sérénité, facilité et beauté existentielles, sensation d'union avec le Tout, avec Dieu. Ce bien-être se présente différemment selon le contexte et le bagage culturels de la personne, et s'accompagne habituellement d'un nouveau projet de vie et d'une capacité de se discipliner en fonction de ce dernier.

Un sujet n'adopte pas la spiritualité par raisonnement logique, mais dynamiquement, à travers une sorte de crise cathartique. Il substitue une façon d'entendre et de concevoir par une autre, souvent avec un sentiment identitaire différent. Changer profondément sa manière de se sentir, de comprendre la vie, des conceptions et des valeurs auxquelles il s'était attaché, demande un

bouleversement décisif. Il s'agit donc essentiellement d'un processus de désapprentissage d'un modèle de réalité, et d'apprentissage d'un nouveau, plus ou moins variable, parfois radical, qui contredit le premier.

Beaucoup d'aspects et de mécanismes physiologiques de ce processus sont connus, y compris ceux qui incitent la conversion. Ces mécanismes peuvent s'activer de manière endogène et accidentelle (par exemple lors d'une maladie, d'un traumatisme, d'une expériences de mort imminente). Mais dans la plupart des cas, ils sont mis en œuvre volontairement, sur une grande échelle, par des organisations dites religieuses, dans le but de conditionner les gens à des fins de profit (donations à l'organisation, travail gratuit ou semi-gratuit, ou bien achats de services, de cours, d'objets produits par celle-ci, comme font certains cultes organisés et certains prédicateurs télévisés).

De telles organisations ont en fait deux versants : le premier s'adresse aux « utilisateurs » pour leur fournir des expériences spirituelles, le second aux gestionnaires pour leur procurer un profit. Il existe aussi des chefs spirituels, plus ou moins atteints de troubles mentaux et plus ou moins convaincus de ce qu'ils prêchent. La foi et l'enthousiasme de leurs disciples leur rapporte, en tout ou en partie, un tout autre profit : la satisfaction égotique. Leur récompense, c'est de se sentir un maître, un gourou, un envoyé de Dieu, un être doté de pouvoirs ou de vertus supérieures, etc.¹⁵⁷ Les groupes guidés par ces chefs sont rares et ne sont pas numériquement importants – seule une organisation de type entrepreneurial réussit à gérer de nombreuses personnes et surtout à survivre au leader spirituel. Néanmoins, ils sont très importants du point de

vue psychiatrique et criminologique, car parmi eux se trouvent des sujets capables de produire des massacres. C'est le cas de David Koresh, chef spirituel des Branch Davidians de Waco qui ne gérait pas sa secte à des fins de profit mais à des fins tout à la fois d'auto-divinisation et de jouissance sexuelle (il paraît qu'il « s'accouplait » à toutes les femmes plaisantes de la secte, tandis qu'il prescrivait la chasteté aux autres hommes). Son profil psychopathologique révèle un besoin extrême (commun par ailleurs à beaucoup de chefs religieux) de contrôle, de domination, sur les personnes comme sur les choses. Selon la version gouvernementale, quand le ranch de Koresh fut assiégé sous la conduite du FBI, la tactique fut de resserrer le siège de plus en plus pour priver Koresh du contrôle des espaces externes au bâtiment où il s'était barricadé avec ses fidèles, afin d'exercer sur lui une pression mentale telle à le pousser à se rendre. Mais cette perte de contrôle fut telle qu'elle engendra en lui un sentiment de désespoir, que tout était perdu, et il préféra la mort plutôt que d'être pris et déclassé, et de passer ainsi de son rôle de dieu omnipotent à celui de criminel fou. Ses fidèles, en proie au fanatisme religieux, convaincus de leur credo – d'être des élus appelés à la souffrance jusqu'à l'extrême sacrifice (la lutte de l'Agneau contre le chariot armé), sacrifice demandé par la Bible comme voie pour gagner le Royaume des Cieux – résistèrent, armes à la main, aux troupes qui assiégeaient leur ranch, en provoquant un massacre, puis s'immolèrent par le feu avec leurs propres enfants¹⁵⁸. Selon la version de quelques victimes du siège – version fondée sur des preuves jugées assez sérieuses au tribunal –, en réalité, les fédéraux attaquèrent le compound en l'absence de violences préalables de la part des Davidiens et agirent délibérément

de façon à en causer l'extermination, un assaut qui ne serait donc pas dû à une erreur d'évaluation psychologique, mais à un plan gouvernemental intentionnel. Nous ne sommes pas en mesure, dans cet essai, de vérifier le bien-fondé des versions contraires. Nous nous limitons à observer que souvent les gouvernements construisent les événements les plus graves et donnent des versions fausses pour obtenir le consentement populaire à des initiatives difficilement acceptables autrement. Quant aux États-Unis, nous avons déjà mentionné divers exemples relatifs à la fabrication de quelques casus belli. Exemples qui rendent douteuses les versions gouvernementales.

Les mécanismes de conversion susmentionnés ne sont ni exclusifs ni typiques de la conversion religieuse. Au contraire, ce sont les mêmes qui, en général, interviennent dans les changements de mentalité, de sensibilité, de convictions et d'habitudes dans d'autres domaines. Ils ont été étudiés dans leurs applications propagandistes et publicitaires, comme aussi dans le conditionnement entrepreneurial et militaire, sous les noms de thought reform, belief coercion, indoctrination, conditionnement et lavage du cerveau. Ils sont employés pour créer dépendance, fidélité et absence de sens critique envers l'organisation qui les administre (État, parti, armée, entreprise) ainsi que dans les interrogatoires policiers ou des services secrets pour vaincre la résistance et pousser à l'aveu et à la délation. Il ne faut pas oublier, en effet, que qui organise ces « conversions », ces thought reforms, ne poursuit pas, sinon instrumentalement, l'objectif de résoudre les problèmes existentiels et thymiques de ses adeptes, mais celui de tirer de ces derniers une utilité pour soi (donations, travail gratuit ou semi-gratuit, achats de

produits et de services, disponibilité à combattre, soutien politique, obéissance ; dans des cas extrêmes, des actes terroristes aussi, comme le fait le Hamas, par exemple).

Les mécanismes physiologiques impliqués sont communs à tous les processus de thought reform¹⁵⁹ et de création de nouvelles identités. Les bases de ces mécanismes sont essentiellement émotionnelles et physiologiques et ont été scientifiquement et expérimentalement étudiées au XX^e siècle, surtout dans le cadre du conditionnement classique, de l'hypnose et du conditionnement opérant, plus récemment dans la PNL, même si leurs principes étaient appliqués plus ou moins consciemment bien avant – probablement dès l'époque préhistorique, dans les sociétés tribales, dans les rites de passage dits rites initiatiques, dont la fonction était justement de restructurer la personne et son identité au moment du passage de l'adolescence à la société des adultes, ce qui demandait le développement d'une nouvelle personnalité.

Pour le maintien dans le temps de la conversion, il est important que le milieu social soutienne et approuve le nouveau credo et que soient aussi reproposés les stimuli liés à la conversion (musiques, cérémonies, uniformes, liturgies, etc.).

L'usage des techniques de manipulation mentale et de conversion a, de fait, d'importants effets pathogènes, individuels et collectifs, sur un nombre considérable de sujets. Il présente donc un intérêt fondamental dans le domaine psychiatrique et judiciaire. D'autre part, la psychiatrie elle-même se sert de techniques semblables, parfois en associant la spiritualité au traitement de

différents troubles, en particulier dans le traitement du syndrome de stress post-traumatique, de la dépression, de l'éthylisme et de la toxicomanie.

Modes d'incitation à des vécus de spiritualité

Les façons de produire des états et des expériences de spiritualité peuvent être classifiées selon divers aspects.

Par rapport à la volonté :

modes volontaires et involontaires, du point de vue du sujet qui expérimente les vécus en question ;

intentionnels de la part du sujet, quand celui-ci les réalise consciemment afin d'obtenir un résultat de type psychospirituel ;

intentionnels indirects, quand le sujet les réalise, seul ou en groupe, dans l'intention d'obtenir quelque chose de spirituel, mais sans être conscient des mécanismes psychologiques ou physiologiques qu'il met en marche ni de leurs effets ;

intentionnels de tiers, quand ils sont imposés au sujet par des tiers (par la force, la suggestion, par des substances, par hypnose, par électrostimulation encéphalique, etc.) ;

non intentionnels, quand ils sont effectués par le sujet ou des tiers mais sans intention d'amener à des états ou des expériences spirituelles (incarcération, privation de nourriture et de sommeil – il est connu qu'à la suite d'une privation de sommeil, la conscience entre dans un état altéré, hallucinatoire et, en perdant progressivement le

contact avec la réalité, devient suggestible) ;

accidentels (désastres, maladies) ou dus à des circonstances voulues par des tiers ou par le sujet lui-même mais à des fins diverses (incarcération, privations) ;

dus à des états de mort imminente (Near Death Experience – NDE).

Par rapport aux personnes concernés :

modes solitaires (retraite chamanique, ermites) et de groupe (rites de passage, cérémonies, ascèses en communauté).

Par rapport à la force :

modes relaxants ou légers (méditation, musiques, hypnoses) et choquants ou violents, (comme l'expérience qui produit la conversion de Saul sur le chemin de Damas, ou les initiations traumatisantes).

Par rapport au moyen :

modes chimiques, par administration de substances comme la kétamine ou de drogues psychédéliques, ou d'insuline ;

suggestifs, par administrations d'images, de symboles, de récits, de sermons, capables d'évoquer le « mode » spirituel et le mood (humeur) de l'élation ;

relationnels, par la participation à des activités de groupe, par la création d'esprit et d'identité corporatifs ;

physiologiques, par l'administration de stimuli opportuns qui agissent sur le système nerveux central de multiples façons (sons rythmiques, récitations répétitives, stimulations lumineuses), des mouvements répétitifs, danses ou pirouettes (comme les derviches), le jeûne, l'hyperventilation (produite aussi à travers des émotions qui font pleurer longtemps, ou en scandant longtemps un slogan ou un mantra en l'accompagnement d'un geste énergique) ou par des techniques de relaxation et de méditation (pranayama : méthode de respiration yoga). Certains spécialistes de l'aménagement interne des églises sont très doués pour provoquer des conversions et des donations.

L'hyperventilation abaisse le taux de dioxyde de carbone dans le sang, en produisant un état d'alcalose (anomalie des gaz du sang). À de faibles niveaux, cela donne une sensation de légèreté, de vertige, libère du jugement logico-critique. À des niveaux plus élevés, surviennent étourdissements, crampes, acouphènes, tremblements, perte de contact avec le monde réel. À un niveau maximum, cela peut mener à l'évanouissement. Les gourous manipulateurs font souvent passer ces expériences – de nature purement organique et naturelle – pour des expériences mystiques et spirituelles, d'illuminations, de contact à d'autres niveaux. De brusques changements, quantitatifs et qualitatifs, dans un régime alimentaire comme dans le rythme du sommeil, produisent des altérations physiologiques, cognitives et thymiques, et de là des sensations qui peuvent passer pour surnaturelles ou purificatoires. Un régime végétarien, par exemple, peut priver de l'apport nécessaire en vitamine B12, phosphore et fer. La privation de sommeil peut provoquer des états hallucinatoires ou augmenter

l'influençabilité.

Enfin, il faut mentionner la Relaxation Induced Anxiety (RIA), c'est-à-dire l'anxiété produite par des pratiques de relaxation (méditatives, respiratoires etc.). En effet, les bienfaits de ces pratiques ne sont pas garantis. Quelques personnes en gardent une mauvaise expérience, des troubles inquiétants de type corporel ou sensoriel (sensation de légèreté, de pesanteur, de tomber, de fatigue ; sensations auditives, visuelles, gustatives) ; de type musculaire (mouvements involontaires, spasmes, tachycardie) ; de type visionnaire (images mentales déconcertantes) ; de type émotionnel (tristesse, joie, colère, désir sexuel).

Ivan Petrovitch Pavlov : le « divisé » malléable

Avant de poursuivre l'analyse des outils et des méthodes de la manipulation spirituelle, une brève exposition des découvertes d'Ivan Petrovitch Pavlov en matière de désapprentissage de mental habits et de conditionnements, et de reprogrammation, est nécessaire.

Les réflexes non conditionnés sont des réflexes innés (reculer devant une source de douleur, ou fermer les yeux lorsqu'on est ébloui, ou saliver lorsqu'on mange).

Les réflexes conditionnés sont des réflexes appris par association (une stimulation excitant le réflexe non conditionné – vue d'un aliment – associée à une autre stimulation – sonnerie) que ce soit fortuitement, par volonté d'un tiers, ou par volonté personnelle (en apprenant à conduire par exemple).

Nous avons déjà dit que l'ensemble du comportement d'une personne est généralement dicté par des réflexes conditionnés stables, implantés surtout durant la petite enfance quand la plasticité du cerveau offre une majeure possibilité de conditionnement et que la capacité de défense critique est absente. Des conditionnements fondamentaux pour la structuration de la personnalité, des goûts, des préjugés, s'installent et se consolident durant cette phase. Le langage lui-même est un fait associatif : les mots évoquent, automatiquement, par réflexe conditionné et sans filtre conscient, des signifiés mais aussi des émotions, des jugements, de la haine, de la sympathie, du mépris, de la peur. Il suffit de penser à des mots comme « fondamentaliste », « fasciste », « communiste », « impôts ». Le chant révolutionnaire italien *Bella Ciao* est un exemple très significatif. Quand un cortège de manifestants le chante à l'adresse d'un homme politique perçu comme ennemi (par exemple Silvio Berlusconi), ce chant déclenche chez presque tous les spectateurs une cascade, un essaim d'**associations conditionnées** qui produisent des signifiés et des émotions plutôt gratifiantes, des pensées du genre : « Nous sommes les partisans antifascistes, bons, héroïques ; tu es le néo-fasciste, méchant et menaçant ; nous sommes fiers de nous ; toi, tu es abject, tout comme Mussolini et Hitler. » Ce chant tout simple suffit donc à déchaîner une nuée d'associations conditionnées contre l'homme politique ennemi. Se défendre, répliquer à une insulte comme « sale fasciste », ou à un chant, surtout si celui-ci évoque des mythes tel que *Bella Ciao* lui est assez difficile. La véritable réplique serait dans l'analyse psychologique et historiographique, mais un très faible pourcentage de personnes sont capables de se déplacer

sur ce terrain – donc l’effet du chant et de l’insulte, de l’injure, demeure, surtout du point de vue émotionnel. Il est notoire qu’après la Seconde Guerre mondiale, l’accusation de fasciste est devenue en Italie très efficace au niveau populaire, même si elle s’adresse à des personnes ou à des idées qui n’ont rien à voir avec le fascisme. Son efficacité dérive d’une série d’associations principalement émotionnelles, de ce fait il est très difficile de les réfuter par une contre-argumentation. C’est ainsi que cette accusation peut être utilisée pour discréditer et démolir des initiatives même à caractère démocratique. C’est ce qui se passe en Allemagne à propos du national-socialisme et de l’antisémitisme : pour bloquer et décrier une quelconque initiative politique, culturelle, économique, on recourt à une accusation de nazisme ou d’antisémitisme, en créant un faux rapport avec une idée ou une icône du Troisième Reich.

À ces nuées d’associations conditionnées sémantico-émotionnelles, il est facile de coller de nouveaux termes, toujours pour un conditionnement classique, obtenu par des expositions conjointes. Reprenons l’exemple de l’accusation de fascisme. Par le biais du chant *Bella Ciao*, on commence par évoquer chez les personnes, chez les manifestants, la correspondante constellation d’associations conditionnées ; puis – ou en même temps – on administre la nouvelle stimulation (le nom ou l’image de la personne ou du mouvement ou de l’idée à discréditer). De cette façon, on implante chez les personnes le réflexe conditionné qui fera associer à cette personne ou à ce mouvement ou à cette idée, la constellation d’associations activée par la stimulation *Bella Ciao*, ou similaire. C’est avec de tels procédés de conditionnement classique progressif qu’a été discréditée

chez de nombreuses personnes, en tant que réactionnaire et antidémocratique, toute attitude critique envers les institutions de l'Union européenne, envers le Traité de Maastricht, envers l'euro, etc.

Pavlov est connu pour avoir conditionné un grand nombre de chiens à émettre des réponses à différentes stimulations. Par exemple, s'il faisait retentir une sonnerie avant de donner à manger à un chien, le chien apprenait (il était conditionné) à saliver rien qu'en entendant la sonnerie, sans qu'on ait besoin de lui présenter à manger.

Pavlov effectua donc de nombreux tests portant sur les réponses comportementales de chiens, précédemment conditionnés à émettre des réponses données à des stimulations données. Il les soumettait à différentes intensités de stress procuré par l'administration de décharges électriques, ou à des stimulations ambiguës, ou encore à des retards de distribution de sa nourriture après l'administration de la stimulation qui lui était associée. Outre un certain seuil de stress (variable selon l'animal), les réponses conditionnées et les mental habits résultaient modifiés. L'ensemble du fonctionnement du cerveau se trouvait inhibé, comme sous l'action d'un mécanisme autoprotecteur contre la surcharge de stimulations. Pavlov dénomma ce phénomène transmarginal inhibition du système nerveux central et l'interpréta donc comme une autoprotection contre la surcharge de stimulations. Ses expériences montrèrent trois niveaux, ou phases, d'inhibition transmarginale, différents de l'état normal de veille :

1. une phase équivalente (dans laquelle le sujet répond à des stimulations de différentes intensités par une intensité

identique) ;

2. une phase paradoxale (dans laquelle la réponse aux stimulations fortes – excessives – est inhibée par protection, ce qui n'arrive pas dans le cas de faibles stimulations ; donc le sujet ne répond pratiquement qu'aux stimulations faibles) ;

3. une phase ultraparadoxale (dans laquelle le sujet inverse ses modèles de comportement et les conditionnements déjà acquis et, dans des cas extrêmes, les perd complètement¹⁶⁰). Cette phase voit un fort désapprentissage, probablement produit par de nombreuses déconnexions synaptiques dues à la libération de neuromodulateurs comme l'ocytocine. Comme il résulta à Pavlov, après l'effondrement, le chien reste souvent dans un état hypnoïde et il est en tout cas plus facile de le dresser à nouveau, de le reconditionner.

Examinons de plus près les recherches de Pavlov et leurs résultats selon Sargent, au premier chapitre de son essai déjà cité *Physiologie de la conversion religieuse et politique*.

Pavlov examina les processus liés à l'excitation transmarginale dans une série de tests sur les chiens qui porta aussi à classifier les tempéraments de chaque chien selon quatre catégories de base. Les résultats de ces recherches seraient en principe également valables pour l'homme.

Au cours de ces tests, un signal était donné au chien (comme la fréquence variable d'un métronome ou une décharge électrique à une patte) avant de lui donner à

manger. Après un certain temps, comme nous l'avons vu, un réflexe conditionné s'établissait : le chien salivait à l'écoute de la stimulation, en l'associant à la distribution de nourriture qui s'ensuivait.

Les chiens développaient une surprenante capacité de discerner la stimulation conditionnée d'une stimulation semblable ; par exemple, ils apprenaient à distinguer une fréquence sonore de 500 Hz d'une fréquence sonore de 490 Hz.

Pour provoquer la crise transmarginale dans ce cadre expérimental, Pavlov recourut à quatre méthodes.

Dans la première, la stimulation électrique était trop forte, désagréable ; au-delà d'un certain seuil, le chien commençait à entrer en crise.

Dans la deuxième, il augmentait graduellement l'intervalle de temps entre la stimulation et l'offre de nourriture ; au-delà d'un certain seuil, là encore le chien était inquiet, l'attente l'épuisait, comme il arrive aux gens dans l'attente de recevoir quelque chose d'important (craint ou désiré). C'est une technique maîtrisée par les escrocs qui, lorsqu'ils ne paient pas leurs créanciers, les rassurent en leur annonçant nombre de fois le paiement comme imminent (« C'est sûr, demain matin » ; « Lundi, dès l'ouverture de la banque » ; « J'ai déjà le chèque en main, je suis chez le garagiste et dès qu'il me rend la voiture, je vous l'apporte immédiatement » ; « On m'a fait un virement et dès qu'il arrive, je vous le retourne de suite »). À chaque fois, ces gens-là renvoient le paiement sous un prétexte quelconque, minent l'agressivité de leurs créanciers et les rend finalement beaucoup moins

efficaces pour le recouvrement du crédit qu'ils ne l'auraient été en agissant par voie légale sans attendre. Pour être plus efficaces, ces escrocs en rajoutent, outre le paiement imminent, ils font miroiter des affaires lucratives dont leurs créanciers pourraient bénéficier si seulement ils voulaient bien patienter encore un peu. Collaborer, pourquoi pas, en procurant une autre fourniture à crédit. En actionnant le levier de l'attente, de l'espoir, de l'avidité, les escrocs mettent leurs créanciers et victimes en position d'associés voire d'amis, un rôle qui les empêche d'agir contre eux. Je vous assure (MDL) qu'après quelques mois d'un traitement semblable, même un entrepreneur avisé peut se retrouver sur la paille si la somme en question était d'importance. C'est pourquoi je conseille à mes clients d'agir sans tarder contre les débiteurs en demeure, en tâchant de les frapper autant que possible, en les tenant en alarme, pour les mettre dans les conditions dans lesquelles ils mettent habituellement leurs propres créanciers. Un débiteur en difficulté paie toujours en premier le créancier qui peut lui créer davantage d'ennuis. L'escroc, lui, paie d'abord le créancier qui peut lui créer un préjudice supérieur au profit obtenu en ne payant pas.

Dans la troisième méthode, Pavlov obtenait la crise en administrant aux chiens des stimulations positives et négatives dans le désordre, de sorte à créer une situation contradictoire. Chez l'homme, on peut obtenir quelque chose de semblable en lui administrant, plusieurs heures durant, des discours incohérents, contradictoires, confus, à la syntaxe déformée.

Dans la quatrième méthode, Pavlov affaiblissait les chiens en les fatiguant, en provoquant des fièvres prolongées, des troubles gastro-intestinaux prolongés, des

désordres hormonaux. Ces stress, administrés tout de suite après la castration, rendaient les chiens plus susceptibles de céder aux trois méthodes de stimulation transmarginale susdites. Ainsi même les chiens ayant un tempérament plus stable et tenace – « calme imperturbable » et « vivace » – finissaient par céder, et se trouvaient « dépatternisés », c'est-à-dire que leurs conditionnements, leurs schémas de réponse comportementale, leurs goûts, s'étaient dissous. Les conditionnements établis à la suite de ce traitement résultaient souvent très soudés.

Un traitement débilitant et physiologiquement altérant, suivi de l'effacement d'une structure de pensée (hyperstimulation) et d'un reconditionnement, fait souvent partie du processus de conversion religieuse ou politique. Les conversions religieuses surviennent assez souvent après un stress puissant, ou après une maladie prolongée et débilitante, ou un emprisonnement, ou une période de famine, ou une pénitence. La capacité de provoquer en soi des états d'exaltation et d'altération neurophysiologique, à leur tour capables de produire de fortes inhibitions, peut expliquer la capacité de supporter des stimulations douloureuses et graves (la torture et le martyre). Pavlov a toujours pris les états transmarginaux au sens d'états auto-inhibiteurs du système nerveux central – qui inhibe justement son activité et sa sensibilité comme ultime ressource pour survivre à une situation trop forte pour être gérée, surmontée, combattue, ou pour protéger le cerveau d'une surcharge potentiellement destructive. Naturellement, rien ne dit que cette réaction auto-inhibitrice soit apte à protéger un sujet. Dans des cas concrets, il peut arriver qu'elle soit délétère, funeste. C'est ce qu'il résulte de l'étude du stress de combat¹⁶¹. Après

une trentaine de jours, la capacité d'un fantassin de reconnaître la situation, les dangers, les signaux, etc., et de réagir de façon adéquate, commence visiblement à se réduire. Au bout de deux mois, son aptitude belliqueuse est complètement minée, elle est réduite à une condition végétative. Cette usure n'a pas été contrecarrée, mais seulement accélérée par l'effort de s'imposer courage et agressivité. L'effort de volonté mobilise de nombreuses ressources.

Selon Sargant, le cerveau humain, tout comme celui des chiens, travaille dans un régime d'équilibre entre facteurs excitants et facteurs inhibants, et sous l'effet d'un stress ou d'un traumatisme, les uns peuvent prévaloir sur les autres. Ainsi, au cours d'une bataille, on observe chez un même sujet une alternance d'excès contraires : de la paralysie à une hyperactivité téméraire et maniaque comme celle d'un soldat qui tente (mais on le retient) d'attaquer un char armé ennemi tout seul ; ou de soldats qui, d'abord tapis dans une tranchée et paralysés de terreur, à un certain signal bondissent pour se lancer contre l'ennemi, puis s'évanouissent. Tout indique donc que par l'effet d'un stress ou d'un traumatisme, un dérèglement survient entre mécanismes excitateurs et mécanismes inhibiteurs.

Pavlov observa aussi que l'inhibition en question n'était pas toujours générale, qu'elle ne concernait pas tout le cerveau mais seulement quelques régions, c'est-à-dire qu'elle était ciblée. Ce qui peut expliquer la formation chez des sujets de tempérament assez stable – avant l'écroulement typique de la troisième phase transmarginale – de patterns comportementaux anormaux, morbides, névrotiques, lesquels sont susceptibles de se

stabiliser.

Chez l'homme, des phénomènes semblables se produisent : inhibitions fonctionnellement circonscrites et étiologiquement liées à des facteurs purement personnels (c'est le cas d'un soldat qui devenait bègue lorsqu'on prononçait le nom d'un certain officier qui l'avait traité de lâche – il s'agit d'une paralysie circonscrite et transitoire, pouvant se résorber spontanément ou par la prise de barbituriques) ; altération de la mémoire ; états hystériques.

Au-delà d'un certain seuil de stimulation, comme nous le disions, un sujet entre dans le stade ultraparadoxal de la stimulation transmarginale dans lequel les objets d'amour et de haine, de peur et de désir, se renversent. D'une manière analogue, à la suite d'une conversion survenue lors d'événements comme ceux que nous avons décrits, l'homme peut rejeter ses valeurs et ses credos pour en embrasser de nouveaux, où il pourra même se mettre à haïr des personnes avec lesquelles il s'identifiait auparavant et à aimer des personnes qu'il détestait.

Pavlov détermina quatre tempéraments principaux chez les chiens, bien que rarement purs mais plutôt à caractère mixte :

type fortement excitable, qui réagit au plus haut degré à une excitation ;

type vivace : excitable, mais de façon plus proportionnée.

Ces deux types réagissent au stress par un état d'excitation et d'agressivité.

Par contre les deux autres y réagissent négativement :

type calme imperturbable, qui se tient sur ses gardes, qui réagit placidement ;

type faible, sujet facile à inhiber, qui par effet de stress même modéré va en auto-inhibition protectrice, réagit aux stimulations par une grande passivité pour éviter toute tension, et passe par une crise transmarginale sous l'effet d'un stress expérimental intense alors que les autres types n'y tombaient que préalablement affaiblis et/ou châtrés.

Chez les chiens du type tempérament faible, les patterns névrotiques, ancrés selon le mode déjà expliqué, pouvaient aisément être éliminés par la suite, moyennant l'administration de bromure.

Toutefois, chez les chiens du type « tempérament fort » comme chez les chiens du type « tempérament calme imperturbable » et ceux du type « tempérament vivace », pour rompre leur état d'équilibre nerveux et obtenir le depatterning (l'effacement des schémas), la castration était nécessaire.

En outre, une fois conditionnés, la nouvelle caractérisation des chiens de tempérament fort, contrairement aux chiens de tempérament faible, résultait plus consolidée et durable.

Dans le sillage de Pavlov

Parmi les successeurs de Pavlov, Joost Meerloo, William Sargant et Robert. J. Lifton ont, au cours de leurs recherches, relevé chez les êtres humains la même

typologie de réponse et les mêmes processus concernant les chiens que ceux décrits par Pavlov. Par exemple, dans la phase ultraparadoxale du stress de combat, le fantassin s'élançait hors de la tranchée et se met à courir vers le feu ennemi (inversion de réponse à la stimulation de menace). Le sujet incité, au moyen d'un niveau de stress opportun, à entrer en phase ultraparadoxale, justement parce qu'il perd ses conditionnements et ses mental habits, peut être non pas simplement suggestionné ou conditionné, mais reprogrammé de la façon la plus efficace. C'est ce que font de nombreuses organisations religieuses, politiques, entrepreneuriales et militaires, grâce à des techniques de plus en plus sophistiquées, afin de rendre, autant qu'il est possible, obéissants, homogènes et fidèles, donc utiles, leurs adeptes, membres, agents, soldats, en les détachant de leurs liens sociaux et de leurs propres points de repères. La reprogrammation, c'est-à-dire la conversion spirituelle, agit surtout à travers une élévation décisive du tonus thymique au regard de thématiques existentielles et de la perspective d'une réalité surnaturelle ; ce dernier caractère la différencie des autres formes de conversion.

Joost Meerloo, dans son fameux livre *The Rape of the Mind* (« Le viol de l'esprit ») étudia ces processus chez l'homme, en particulier chez les soldats alliés, engagés dans la campagne de Normandie, et dans la manipulation mentale exercée par des régimes totalitaires et par la Sainte Inquisition. William Sargant approfondit ces thèmes dans *Physiologie de la conversion religieuse et politique*. Quant à Robert Jay Lifton, il étudia la sujétion – qu'il définit *thought reform*, de là le titre de son livre *Thought Reform* – exercé sur les prisonniers américains et sur les alliés de la guerre contre la Corée, après leur libération par la Chine communiste.

On peut distinguer, bien qu'elles se superposent et se répètent, ou ne se réalisent pas complètement, différentes phases d'incitation dans les expériences spirituelles en question :

1. phase de décognition (désactivation de l'attention critique, production de modalités régressives et infantiles de réflexion) par relaxation ou excitation émotionnelle, avec chute de la vigilance mentale (c'est ce nous avons déjà vu avec frère S.) ;
2. phase de softening up, mollifying, c'est-à-dire adoucissement des convictions, des valeurs, etc. du sujet ;
3. phase de sensations profondes d'insécurité, d'angoisse, de culpabilité ;
4. phase d'excitation psychophysique/d'abattement psychophysique (au moyen de drogues, vin, champignons, danses, musiques paroxystiques, surmenage, bombardement d'infrasons ou ultrasons à haute énergie ou fréquences radio¹⁶², sermons durant jusqu'à 12 heures, cela pour rompre sans trêve la chaîne des pensées des auditeurs ; empêchement physique ou moral à accéder aux toilettes – le sujet se mine en résistant aux pulsions physiologiques) ;
5. phase d'effondrement nerveux (inhibition transmarginale ultraparadoxe à la suite de laquelle les fonctions cognitives sont rétablies plutôt rapidement, tandis que « les attitudes, les valeurs et les objectifs sociaux se dissolvent »¹⁶³ et peuvent donc être remplacés par d'autres et par de nouvelles structures intentionnelles) ;

6. phase de production des nouvelles valeurs et des nouveaux modèles : identité, fidélité, dépendance ;

7. phase de maintien et de renforcement par intégration grégaire dans un groupe qui partage et applique au niveau comportemental le nouveau paradigme (le partage d'une même expérience fortement émotionnelle établit des liens forts et des noyaux identitaires, tandis que la confiance produite par le désapprentissage permet de combler des lacunes parmi les aires du signifié dans la psyché des sujets¹⁶⁴).

La décognition peut être analysée. Elle présente des sous-phases spécifiques :

a. sous-phase de réduction de la vigilance, de la capacité de discerner si les pensées, les souvenirs, les impressions, sont réels ou non, ainsi que d'intercepter les messages en arrivée. Cette réduction est produite par des facteurs comme la malnutrition (habituellement présentée comme cure de purification), la privation de sommeil, le surmenage, la monotonie de stimulations et d'expériences ;

b. sous-phase d'étourdissement dû à des messages et des signifiés : le sujet est submergé de nouvelles notions, de paroles, de questions, d'activités, de discussions et d'interrogatoires. Il peut finir par accepter la nouvelle réalité et la nouvelle logique (toutes deux évidemment habilement construites) véhiculées par le bombardement de messages ;

c. sous-phase d'inhibition de la pensée : méditations guidées, récitations de prières et de mantras, musiques

rythmiques, cantilènes, isolement, concentration maintenue sur des objets ou des concepts très simples ; toutes choses qui engendrent : calme mental, état alpha, suggestibilité, exaltation mystique, jusqu'à des visions et des sensations hallucinatoires. L'opérateur prend garde à maintenir son rapport avec le sujet pendant que celui-ci se détache du reste de la réalité, afin de pouvoir le guider et le suggestionner à travers l'hypnose.

Les vécus imaginés et fantaisistes d'un sujet lors d'états mentaux altérés, vécus très émotionnels caractérisés par un état d'inhibition ou d'atténuation de l'attention et de la perception du monde spatiotemporel externe (lors d'états de décognition ou d'états d'inhibition transmarginale) sont enregistrés par le cerveau comme étant réels, ou comme objectifs et non subjectifs ; grâce à leur intensité, ils peuvent prévaloir sur le paradigme de réalité ordinaire, lequel se trouve supplanté par le nouveau, c'est-à-dire par le paradigme spirituel (ou idéologique s'il s'agit d'un conditionnement mental à caractère politique).

Une fois ce changement advenu, le sujet va avoir une conception différente de la réalité et va pouvoir adhérer, de façon cognitive outre que comportementale, à une nouvelle doctrine (ou théorie) basée sur cette nouvelle conception, sans la trouver ni ridicule ni absurde. Et il va se joindre à des groupes qui la partagent et la vivent comme réelle. À travers cette stratégie, en exploitant le fait que la plus grande partie de l'activité psychique est subconsciente et prépare l'activité consciente, même les personnes intelligentes et cultivées, habituées à raisonner, peuvent être suggestionnées et circonvenues, si bien qu'on les retrouve à militer dans les credos les plus bizarres.

Manipulation spirituelle : modalités concrètes de mise en œuvre

Voici maintenant, en complément de tout ce qui précède, un exemple tiré de nos expériences directes d'étude sur le terrain. C'est l'exemple assez complet d'un traitement qui incite à la « spiritualité ». On commence par soumettre les nouveaux venus à une procédure de décognition, donc d'affaiblissement de leurs capacités critiques et de l'attention. Dans cet objectif, les potentiels nouveaux adeptes sont appâtés par les promoteurs du culte organisé à travers une invitation à une fête gratuite dans un endroit agréable. Le programme est séduisant : divertissement, buffet gratuit, et exposés enthousiasmants sur de grands thèmes existentiels – bien sûr, on y survole tout élément doctrinaire et disciplinaire ou économique du culte qui pourrait éveiller des suspects ou susciter de l'aversion, on insiste sur l'aspect informel, amical, sur les valeurs de l'esprit. Les invités sont reçus et distraits par des personnes sympathiques, sexuellement attrayantes, qui leur donnent de l'importance en s'intéressant à eux et qui, tout en bavardant, savent mettre en évidence une forte empathie (love bombing, bombardement d'amour).

Des plats et des boissons sont servis, le tout dans un cadre musicalement mélodieux. Des musiques relaxantes (un rythme qui correspond plus ou moins avec le battement cardiaque) associées au climat informel et gai concourent à produire une diminution de la lucidité critique (passage au rythme alpha). Les invités sont incités à confier leurs problèmes et leurs aspirations, et reçoivent en échange participation empathique et appréciations cordiales. Les membres du culte s'abstiennent de parler

de leurs problèmes sauf de ceux qu'ils ont déjà résolus, prennent soin de manifester assurance et compétence, propre à susciter des attentes d'aide chez leurs invités.

À un certain moment, le leader spirituel apparaît. Tous ses disciples se taisent et se prodiguent en actes de vénération. Les invités, qui sont en minorité, se sentent (bandwaggon effect > effet de contagion) encouragés et en devoir de se conformer à un certain comportement, ils participent donc aux prières et aux signes liturgiques du culte. De toute façon, ne pas y participer les mettrait dans l'embarras – ce qui revient au même car déjà en eux est en train de se former une conscience morale, c'est-à-dire le « surmoi » de groupe, réglé par la figure charismatique. Le chef charismatique, dans sa présentation, son mode gestionnaire et sa prédication, s'applique à exposer les doctrines et à vanter les moyens spirituels avec une totale assurance. En effet, dans l'organisation, il est l'unique sujet « qualifié » à avoir un moi, une volonté, une capacité de jugement. Il ne se propose pas comme simple trend-setter (créateur d'une tendance) mais aussi comme truth-setter (celui qui établit la vérité). Aux convertis, il dicte ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Normalement, son élocution est lente, scandée de rythmes précis ; ce qui exclut toute hâte et toute tension et produit un effet hypnotique (une sous-hypnose) sur de nombreux auditeurs. La mydriase, c'est-à-dire la dilatation anormale de la pupille, en est la preuve physique.

Une fois que le rapport hypnotique, ou l'état de sous-hypnose et de perception non rationnelle, a été établi, on passe à la phase d'excitation de groupe, à travers des chants et des danses paroxystiques ou des sermons enflammés prononcés par le chef spirituel. Ces sermons

peuvent évoquer des angoisses profondes, de forts sentiments de culpabilité, de solitude, d'impuissance, qui sont autant de moyens de pression pour inciter à la conversion. Toute émotion forte accroît la suggestibilité. C'est le moment idéal au recueil des offrandes, et des signatures, et où l'on commence à parler de miracles et de guérisons. Divers fidèles certifient que des grâces leur ont été accordées, d'autres parlent de leur prodigieuse guérison. Si l'on atteint l'état d'excitation ultraparadoxe, celui-ci peut effectivement supprimer des symptômes, partiellement ou en totalité, de façon stable ou temporaire, parce que c'est l'état propice à une dissolution générale des conditionnements et des patterns synaptiques qui leur correspondent et à leur substitution par de nouveaux. Il est donc possible qu'une suggestion de guérison survienne, avec un effet plus ou moins stable, lorsque le chef charismatique intime au fidèle de guérir ou invoque un pouvoir divin de le guérir. Évidemment, qui n'a pas la foi, ne participe pas à l'enthousiasme du groupe, bénéficiera difficilement d'une guérison.

Par la suite, on commente les enseignements du chef spirituel – et là on joue tout sur l'humeur pour faire accepter la « spiritualité ». Si quelqu'un parmi les invités exprime un doute ou une opinion contraire à celle du maître, les disciples ne réagissent pas avec agressivité ni avec des arguments logiques, mais froncent plutôt les sourcils, se referment tristement sur eux-mêmes. Si bien que l'invité en question craint d'avoir nui à un si beau rapport avec le groupe, se sent en faute pour avoir causé de la peine à des personnes si bonnes et si amicales, pour avoir gâché l'atmosphère aux autres participants. Il est probable que ceci va le conduire à faire marche arrière pour rétablir l'harmonie avec les promoteurs et retrouver

ainsi la gaieté et la cordialité d'avant. Ceci est clairement dû au facteur grégaire et au conditionnement opérant (le comportement négatif est désappris à travers des renforcements négatifs) ainsi qu'aux dissonances cognitives. L'invité en faute pense : « Ces personnes sont si bonnes, si sympathiques, et bien qu'elles me semblent bizarres, je m'identifie très bien avec leurs idées, je les trouve partageables, meilleures peut être que celles de la plus grande partie des personnes matérialistes et cupides qui vivent dans ce monde. Comme celles-ci sont heureuses et comme elles donnent du bien-être aux autres ! »

Dans un deuxième temps, si l'invité se lie au culte organisé, s'il entre dans un état de dépendance, il se livre, il s'abandonne (he surrenders, dit-on en anglais). On peut alors passer à des méthodes plus vigoureuses pour dissoudre ses capacités critiques, ses vieilles convictions et ses motivations, etc. Voici quelques-unes de ces méthodes.

On prive les néophytes de leurs vêtements et de tous leurs accessoires personnels (attaque à l'individualité). Ils reçoivent ceux de la communauté dans laquelle ils doivent se fondre en renonçant à leur précédente identité. D'autres sont soumis à un régime alimentaire très pauvre et à des cycles de saunas sous prétexte de désintoxication ou de purification. On les affaiblit de façon à les rendre plus malléables, prêts à l'endoctrinement. Souvent on les empêche de dormir suffisamment, ce qui rend le cerveau plus vulnérable et suggestible. On demande à nombre d'entre eux de travailler gratuitement au profit de l'organisation pour vendre des livres, des vidéocassettes ou des gadgets divers, ou encore pour recruter de

nouveaux adeptes. Ces bénévoles se réunissent périodiquement, confrontent leurs résultats et on acclame celui qui a le plus produit.

Dès qu'un état de dépendance est consolidé chez leurs adeptes, nombreux sont les leaders spirituels qui les soumettent à des situations d'insécurité et d'imprévisibilité. Ils leur donnent tour à tour des témoignages d'approbation et d'affection puis de blâme et de détachement, indépendamment de ce qu'ils font. Ou bien ils les placent en favoris puis les rejettent et les ignorent devant tous les autres. Ou encore ils leur administrent des renforcements tout à tour négatifs et positifs, sans cohérence, sans rapport compréhensible avec leur comportement. Les disciples sont constamment sur des charbons ardents, ne savent jamais s'ils agissent comme le maître désire, s'ils vont tomber en disgrâce. Cette incertitude les maintient dans un état de tension et d'appréhension permanent, d'autant plus fort que le groupe des autres disciples (comme les amis de Job face aux lamentations de celui-ci pour punitions divines imméritées) ne relève pas (ou la nie) l'incohérence du maître, mais inculpe le disciple. Celui-ci est donc amené à rechercher sa faute et à assumer sa frustration afin de ne pas se mettre en opposition face aux autres, de crainte de remettre en question son intégration dans le groupe. Comme il arrive chez les animaux, lorsque ces traitements à base de renforcements incohérents, contradictoires ou ambigus, sont pratiqués par quelqu'un que l'on aime et admire intensément, ils ont un effet très épuisant, aux effets névrotiques et destructurants¹⁶⁵, que les sectes et les cultes font passer pour une « libération » de l'ego mais qui, en réalité, sert à inhiber toute disposition critique et à annuler l'estime de soi. C'est avec la répétition

d'expériences semblables que les disciples apprennent à culpabiliser, à endosser incohérences et erreurs qui appartiennent objectivement au comportement du chef spirituel, à sa doctrine, à l'organisation de celle-ci – forme de culpabilisation analogue au phénomène du just world chez les enfants abusés par un membre de leur famille.

Occuper sans cesse les personnes par des activités de culte (prières, récitations), par d'incessantes tâches de manière à supprimer toute opportunité de penser, tout laps de temps qui leur consentirait quelque réflexion, représente un ultérieur outil propice au conditionnement mental. Car si elles avaient le temps de réfléchir quelque peu, il se pourrait qu'elles comprennent ce qui leur arrive, dans quelle direction on les conduit, et qu'elles réussissent à capter et à abandonner ou à élaborer consciemment pas mal de suggestions.

Les personnes attirées par les cultes organisés présentent des caractéristiques dépressives, obsédantes, délirantes, dépendantes. Il est facile de les pousser à se déprécier et à culpabiliser, et elles n'ont pas la force de supporter ni ambiguïtés ni suspensions de jugement. Elles sont à la recherche continue de figures influentes, fortes, qui les protègent contre les incertitudes. Ou bien ce sont des personnes isolées, timides, en difficulté dans la vie, des perdantes, incapables d'entrer en compétition. Quand, par les méthodes susdites, la figure autoritaire et dispensatrice de certitudes crée un rapport ambigu avec l'un de ses disciples, met un disciple psycho-dépendant face à l'incertitude de leur rapport affectif, elle le jette dans un état de prostration et de passivité, souvent défini « abandon », total surrender.

En général, les néophytes d'un culte sont alléchés par un traitement amical, confortable, souvent généreux ; puis dès qu'ils sont en état de dépendance du culte, on les exploite économiquement, on les met au travail. Ceux qui sont chargés du recrutement sont spécifiquement préparés à repérer les marginaux et les personnes en difficulté.

Citons les adeptes d'un mouvement mondial très connu, d'inspiration hindouiste, résidant dans les communautés des temples, qui sont privés d'un repos et d'une alimentation convenables. On les réveille à 3 heures 30 après 4 ou 5 heures de sommeil. Au programme de la journée : douche froide, chants et danses frénétiques, paroxystiques (samkirtana), récitation du chapelet (japamala) (le mantra Hare Krishna, Hare Krishna, Krishna Krishna Hare Hare ; Hare Rama, Hare Rama, Rama Rama Hare Hare est récité 1 728 fois). La durée totale de la prière est de 4 à 7 heures par jour, et de 8 à 10 heures le temps consacré au travail. L'alimentation peut présenter des carences particulières. Exprimer pensée personnelle et jugement autonome est fortement réprimé, de même la sexualité et l'agressivité. Le seul objectif à poursuivre, c'est d'absorber l'enseignement éternel affirmé et transmis par Krishna à travers la multimillénaire succession des maîtres. Les adeptes sont presque constamment occupés dans des activités de groupe. Le temps nécessaire à recouvrir forces, concentration, identité et surtout perspective d'avenir, leur fait défaut. Par ailleurs, la danse dévotionnelle paroxystique pratiquée à l'intérieur des temples comme au-dehors, s'accompagne toujours de rythmes pressants et de musiques assourdissantes.

Selon certaines preuves expérimentales, les cantilènes

(mantra) et la méditation, pratiquées avec constance, de 60 à 90 minutes par jour pendant quelques semaines, produisent une stabilisation du rythme alpha de la pensée, avec difficulté croissante à revenir au rythme bêta – ce qui peut procurer sérénité et un sentiment de transcendance (comme la pratique chrétienne d'Orient de l'hésychasme, c'est-à-dire de l'apaisement, du Grec hesykè, calme). Toutefois, cela diminue les capacités cognitives et intellectuelles alors qu'augmente la suggestibilité, donc la « dominabilité ». Comme il a été observé chez les insomniaques, la privation prolongée de sommeil mène souvent à vivre dans un état de conscience altéré, un état entre rêve et veille, dans lequel expériences visionnaires et « mystiques », donc justement de type « spirituel », sont facilitées. Si bien que le fidèle pratiquant les perçoit en tant qu'expériences lui assurant qu'il est sur la bonne voie, la voie de l'illumination et de la libération.

Les nouveaux conditionnements (nouvelle identité, nouvelles convictions, nouvelles valeurs et fidélité) gravitent autour du néophyte : la chorégraphie, les images sacrées, le comportement des autres fidèles, leur soutien social et affectif, les musiques, etc. Toutes ces stimulations, associées à l'expérience de la conversion, serviront dorénavant à évoquer celle-ci par association.

Il faut signaler que les adeptes de cette secte qui résident dans les temples sont en forte diminution depuis des années, comme les nouvelles conversions. Par rapport au boum des années 70 et 80, le mouvement a beaucoup perdu de son élan prosélytique, de ses capacités de convertir comme de maintenir les conversions. Nombre d'entre eux sont entrés en crise lorsqu'ils se sont rendu compte de la réalité. Ayant travaillé

à plein temps et gratuitement dans le mouvement, certains se sont retrouvés à l'âge mûr sans métier, sans revenus, et sans avoir droit à la retraite. En revanche, l'organisation peut compter sur un important patrimoine immobilier.

Il est intéressant aux fins de notre analyse d'examiner également les conversions de l'Église du révérend Moon, laquelle, de par ses dimensions considérables, ne peut être définie une secte, un culte, mais une véritable religion organisée. Elle proclame que Jésus n'a pas réussi à racheter le monde et que maintenant cette mission revient au révérend Moon. Ses fidèles sont tenus à contribuer le plus possible à son développement (apport d'adhérents et de moyens divers). Cette religion s'est fait connaître en Italie à travers l'histoire de Mgr Milingo. On y utilise un vaste arsenal de techniques plutôt énergiques (lavages de cerveau et conditionnements) qui ont été analysées par Margaret Singer, psychiatre et professeur en psychologie, spécialiste en manipulation mentale. Après avoir examiné des centaines de convertis à ce culte, elle a rapporté ses conclusions en tant qu'expert dans un procès qui se tenait à Londres contre cette religion. Une synthèse intéressante de D. Winn¹⁶⁶, comprenant des références à d'autres auteurs et à des chercheurs, confirme ce qui précède.

L'impuissance de la raison : le « divisé » sans nautonier

Comme tout chercheur, c'est en fréquentant des groupes « religieux » différents que nous avons régulièrement constaté que les outils de conversion et de conditionnement ne se basent pas sur l'argumentation logique, laquelle au contraire est boudée, voire dénigrée

(si elle est utilisée, c'est pour provoquer l'ennui, faire diminuer l'attention critique, donc comme élément du procédé de décognition). Ces outils ne s'adressent pas au néocortex, mais au système limbique, afin de susciter émotions, affections, attentes. Les facultés rationnelles et la conscience elle-même sont trompées – ce qui n'est pas étonnant, étant donné que notoirement la plus grande partie des fonctions cérébrales agissent inconsciemment et que la conscience ne s'occupe que d'une petite partie des processus décisionnels. Des célèbres expériences de Libet, il apparaît que la réaction à un stimulus peut précéder la prise de conscience du stimulus et sa réponse. L'activité cérébrale préparatoire à une action précède la conscience de l'action, et souvent la conscience fournit une pure rationalisation d'actes et de convictions déjà mûries inconsciemment¹⁶⁷.

Un éventuel effort de résistance à la suggestion augmenterait le stress sur le système nerveux central, donc sa suggestibilité. Pour résister à la manipulation, il serait au contraire utile d'abrégier la stimulation en riant, en parlant abondamment et de façon désorganisée, ou bien d'activer volontairement les zones de raisonnement du cerveau – ce qu'on pourrait obtenir en se livrant à des calculs mathématiques difficiles. Mais le cadre cérémoniel et solennel de la conversion ne le permet pas : le sujet ne peut que recevoir, il ne peut que rester passif. On a une petite chance d'échapper à la suggestion en engageant l'esprit dans une réflexion logique (récupération du rythme bêta) en s'isolant et en se positionnant en tant que pur observateur.

La pratique cultuelle ou dévotionnelle englobe divers comportements (rites, actes liturgiques, observances) qui

demandent beaucoup de temps et d'énergie aux pratiquants, tandis qu'ils laissent la raison inactive¹⁶⁸. La foi agit, le mythe agit, répétitivement, dans un état d'inhibition critique, de faible lucidité, sous-hypnotique, et de participation émotionnelle de groupe, impriment une trace, un engramme, qui contient un vécu « spirituel » plus fort, donc prédominant, par rapport aux expériences réelles du paradigme naturaliste, « matérialiste », en créant ainsi les fondements pour supplanter ce dernier dans l'expérience subjective, jusqu'aux résultats radicaux, comme nous l'avons vu dans le cas paradigmatique des Branch Davidiens¹⁶⁹.

Pour exaltant et enthousiasmant que soit le vécu d'une conversion, au terme de semblables entraînements, l'adepte n'obtient ni libération ni illumination ni autoréalisation – promesses classiques pour attirer de nouveaux adeptes –, mais sa totale dépendance à l'organisation et à son chef, en vue d'un soutien du tonus thymique, d'une protection contre ses angoisses, contre son manque d'assurance et son sentiment de culpabilité, mais aussi parfois en vue d'une satisfaction de besoins primaires (nourriture, logement, vêtements, revenus).

En effet, la conversion au « spirituel » ne s'accompagne pas toujours d'émotions positives : il arrive qu'elle se produise à travers la terreur. C'est ce qui se passe avec des prêcheurs d'un nouveau filon d'exploitation religieuse : le Christian Revivalism, mis en place par Jonathan Edwards vers la moitié du XVIII^e siècle dans le Massachusetts et par John Wesley en Angleterre. Ceux-ci avaient appris à obtenir soumission et conversion en suscitant chez leurs auditeurs un fort sentiment de culpabilité relatif à leurs péchés uni à une terreur de la

punition divine. Les émotions fortes préparaient le cerveau à une nouvelle programmation. Le moment de l'effondrement nerveux – réponse auto-inhibitrice à la surexcitation habilement produite par les prédicateurs – était marqué par le fait que les personnes tombaient à terre évanouies, ou bien étaient en proie à une crise épileptoïde ou hystérique avec convulsions, pleurs, hurlements, terreur¹⁷⁰. D'autre part, les nouvelles suggestions étant purement négatives (« Vous êtes pécheurs ! » ; « Vous méritez l'enfer, les flammes éternelles ! »), Edwards et Wesley produisaient essentiellement de forts sentiments de désespoir, des tendances suicidaires, des souffrances physiques. Quelques auditeurs particulièrement suggestibles se donnèrent la mort, car à leurs débuts ces prédicateurs abusaient de la phase 3 du procédé comme décrite supra. Mais ils apprirent vite à gérer la crise de conversion et ses suites, en proclamant l'Évangile, la Bonne nouvelle, de l'Amour et du Pardon selon Luc, donc en avançant la damnation comme punition dans un seul cas : le refus du salut conquis par la foi dont ils étaient les porteurs légitimes (création de dépendance)¹⁷¹. Les gens, terrorisés par le pars destruens du sermon, s'engouffrèrent remplis de foi et d'espoir dans la brèche ouverte par le pars salvans successif. Ce modèle correspond à la conversion de Saul le Pharisien – qui fut frappé par la voix de Dieu sur le chemin de Damas et se convertit à la foi qu'il persécutait avant – et à quelques épisodes des Actes des Apôtres. Le néo-converti peut donc renaître de la crise en embrassant la nouvelle foi qui lui apporte le salut, à travers une expérience de mort/renaissance. Expérience qu'on peut apparenter aux rites initiatiques pubertaires pratiqués dans les tribus primitives. Au cours de ceux-ci, les

adolescents subissent diverses sortes de traitements traumatiques (enlèvements, lésions, circoncisions, peurs, isolement, drogues hallucinogènes), on leur dit que tel ou tel dieu les avale ou les tue ; après on les libère, on leur dit qu'ils ont ressuscité, de façon qu'ils éprouvent un grand soulagement et on les introduit dans la vie sociale en tant qu'adultes¹⁷². Au cours du rite de passage à la mort, ils perdent leurs liens et leurs mental habits (ceux de l'enfance) et on leur en grave de nouveaux (ceux de la vie adulte). Une fois que l'expérience mystique a été associée à un symbole donné, un son ou un cadre, elle pourra être évoquée à nouveau et confirmée à travers une exposition à ces derniers (association, réflexe conditionné).

De nos jours, les groupes religieux qui utilisent des techniques de transformation mentale sont encore nombreux dans le monde anglo-saxon. Le catholique Mgr Ronald Knox, dans la seconde moitié du XX^e siècle, organisait des rassemblements, au cours desquels on incitait à des « possessions divines ». C'est ainsi que les fidèles, outre à se tordre le visage et les membres, se conduisaient souvent comme des animaux, se mettaient à quatre pattes, aboyaient, grognaient, et dans cet état-là, prophétisaient, voyaient des anges ou la ville sacrée¹⁷³.

Déjà en 1859, poursuit Sargant, le révérend George Salmon exhorte les catholiques à ne plus réprimander les congrégations protestantes à propos de leurs pratiques d'excitation pilotée des émotions, car le fondateur des Jésuites avait organisé des pratiques analogues, en réunissant ses disciples en de sombres chapelles où il les excitait au moyen de déclamations qui devenaient progressivement de plus en plus longues, commençaient par des descriptions du péché et de ses horribles

punitions en enfer et finissaient par la miséricorde et l'amour de Dieu, la rédemption dans le sacrifice de Jésus, la tendresse de la Sainte Vierge.

Comme on l'a vu, le stress intense et prolongé, les expériences traumatiques, peuvent non seulement conduire à des conversions religieuses, mais aussi à des conversions politiques comme le raconte Arthur Köstler dans *La flèche dans l'azur*, extrait de son roman autobiographique *La corde raide* cité par Sargant¹⁷⁴. En effet, sa conversion au communisme est survenue soudainement en 1931 à la suite d'une série de mésaventures, surtout économiques : forte perte au jeu, séquelles de beuveries, éclatement du moteur de sa voiture sous l'effet du gel, une nuit avec une fille désagréable. Dans son récit, l'adoption de l'identité et des valeurs communistes semblerait due à un besoin de redonner un sens à la valeur de sa personne par rapport au monde – sens miné par les balourdises qu'il avait commises durant les dernières heures, en se ruinant économiquement.

Six ans après une nouvelle conversion politique avec sortie du communisme, produite par l'expérience de l'emprisonnement durant la Guerre civile espagnole : peur de la torture, d'une mort atroce, dédoublement de la conscience, état mystique qui procure une surprenante paix mentale, dépersonnalisation.

Après l'examen de nombreux cas d'excitation dans des situations belliqueuses, religieuses et politiques, Sargant tire les conclusions suivantes :

Les preuves... montrent comment différents types de

croyances peuvent être ancrées chez de nombreuses personnes à la suite d'un fonctionnement cérébral suffisamment troublé par une production, délibérée ou accidentelle, de peur, de colère ou d'agitation. Le résultat le plus commun de ces troubles se présente sous forme d'une dysfonction temporaire de la capacité de jugement et d'une hausse de la suggestibilité. Ses différentes manifestations groupales sont parfois cataloguées sous la formule « instinct de la meute », et apparaissent dans les formes les plus spectaculaires en temps de guerre, durant de graves épidémies et dans toutes les périodes semblables de danger collectif qui accroissent l'anxiété et en conséquence la suggestibilité individuelle¹⁷⁵.

Le comportement physiologique des êtres humains concernés apparaît analogue à celui des chiens de Pavlov. Les méthodes et les processus de conversion religieuse sont presque toujours les mêmes dans les diverses religions, comme dans les religions tribales. Dans une situation psychologique de foi, sous l'impulsion de sentiments religieux énergiques, durant des millénaires, des masses de personnes ont été et sont encore conditionnées à combattre dans de nombreuses guerres, en effectuant toutes sortes de violences au nom de leur dieu respectif ou aux dépens des fidèles d'autres confessions (catholiques contre protestants, et vice versa).

Méthodes et processus de conversion abondent également dans le domaine de la conversion politique. Les mêmes instruments de manipulation mentale collective y sont utilisés pour susciter des insurrections, des révolutions. Neil J. Smelser, dans son essai *Theory of Collective Behavior* (« Théorie du comportement collectif »), publié en 1962, s'est particulièrement intéressé à ces

cas (qui ne peuvent survenir que dans certaines conditions) et a décrit comment le peuple est utilisé en tant que masse de manœuvre, comment il est lancé contre le pouvoir constitué, contre ses canons et ses mitrailleuses. Bien évidemment, ces prestations ne s'obtiennent pas en recourant à la logique et à des argumentations scientifiques, mais en suscitant des élans collectifs émotionnels. L'histoire ne montre aucune évolution du genre humain à cet égard. Sargent examine¹⁷⁶ quelques exemples : l'insurrection des Mau Mau au Kenya, la Révolution chinoise, la révolution national-socialiste en Allemagne. Aujourd'hui, nous pourrions ajouter la révolution khomeyniste en Perse. Dans tous ces cas, les masses populaires ont attaqué le régime dans un état d'excitation psychophysique, guidées par des slogans, par des « idées éthérées », des dogmes. Les chefs des masses populaires évitaient l'approche rationnelle et intellectuelle ou la limitaient à des noyaux restreints de leur entourage. Ils se concentraient sur l'appel aux sentiments, aux émotions, au dédain, à la foi, au cœur, à l'action.

Manipulation soft : le « divisé » au bain-marie

Au cours de nos recherches, nous avons vu d'autres cultes, qui n'ont pas recours aux extrêmes du paroxysme, mais plutôt à la création d'un nouveau système de vie et à l'insertion dans une nouvelle société, celle de la communauté des adeptes, jusqu'à ce que le sujet finisse par vivre dans une nouvelle réalité qui l'absorbe complètement. Le Soka Gakkai est une secte japonaise, non théiste (elle n'adore aucun dieu), qui se dit bouddhiste, bien que contraire au bouddhisme classique

(parce qu'elle considère les désirs en tant qu'illuminations), dotée d'un confortable patrimoine et politiquement active. Ses adeptes croient que réciter répétitivement des heures durant et chaque jour de longs textes dans une langue qui pourrait être du japonais archaïque, peut procurer toutes sortes de « bénéfiques » (guérisons, amour, succès, richesse, etc.) et résoudre tous les problèmes de cette vie comme d'une future existence. Les adeptes se réunissent par groupes de base de 5 à 12 membres, deux fois par mois, pour réciter, lire un texte de doctrine et surtout pour écouter quelques-uns d'entre eux affirmer les « bénéfiques » obtenus grâce à la récitation. Évidemment, c'est l'occasion pour chacun, à tour de rôle, de faire de son mieux pour glorifier ces « bénéfiques » et accréditer sa propre pratique. Plus grande est la glorification accomplie par un membre, majeure est la gratification des autres membres. C'est une façon de prendre de l'importance et de se mettre en accord avec les valeurs de la secte. Les manifestations d'approbation recueillies gratifient et confirment le croyant, dans sa personne, sa foi, son identité, et l'encouragent à s'appliquer toujours plus. De réels résultats semblent d'ailleurs s'avérer. C'est un mécanisme de renforcement circulaire où le signal s'amplifie dans l'interaction de groupe. De cette façon, se produisent souvent des explosions groupales d'enthousiasme et de joie dans un « sentiment » d'omnipotence de la pratique (effet groupthink). C'est un système extrêmement efficace pour confirmer la « réalité » de cette toute-puissance, qui conduit progressivement les adeptes à passer beaucoup de temps et, dans certains cas, tout leur temps dans la pratique de la récitation, dans l'étude de la foi et à travailler gratuitement pour l'organisation. Tant et si bien que cette

pratique perd son objectif initial, c'est-à-dire le bonheur et la réalisation personnelle. Elle devient le but même de l'existence des fidèles, lesquels sacrifient quatre heures par jour ou plus à la récitation, la lecture, l'enseignement, l'étude, au prosélytisme, et n'ont plus le temps de s'intéresser à autre chose ni de fréquenter d'autres personnes à part les fidèles de la secte. Un observateur externe, devant un tel résultat, s'interroge sur ce genre de vie, se demande s'il est désirable ou s'il ne ressemble pas plutôt à une condamnation, au renoncement radical à une existence digne d'être vécue. Personne, de l'extérieur, ne choisirait de mener une vie pareille. Mais c'est peu à peu qu'on est pris dans l'engrenage. Au début, le néophyte fait de nouvelles expériences, intéressantes, il se lie d'amitié avec de nouvelles personnes, tout ceci enrichit son existence. Ce n'est que des années après, avec la progression de ses occupations, de sa « carrière », que sa vie commence à se rétrécir, à s'appauvrir. Mais sa nouvelle identité, sa nouvelle appartenance, ses nouveaux modèles d'estime de soi, ses nouveaux moyens de sécurisation sont désormais stabilisés ; revenir en arrière est donc subjectivement exclu par la dépendance.

C'est un processus de privation graduelle de liberté intérieure et de construction de dépendance. Une cuisson à petit feu qui fait venir à l'esprit l'histoire de la grenouille : si l'on plonge une grenouille dans une marmite d'eau bouillante, la grenouille réagit et réussit à s'échapper, elle a la vie sauve. Par contre, si on la met dans une marmite d'eau tiède sur un fourneau qui va la porter lentement à ébullition, elle ne reconnaît pas le danger et se laisse mourir à petit feu.

Ce schéma se retrouve dans presque tous les cultes :

débuts très agréables, séduisants, gratifiants ; puis une fois le néophyte sous la dépendance de l'organisation : liberté limitée, chantage, spoliation de ses ressources.

Molécules spirituelles : le « divisé » et la chimie

Concernant la susdite réponse au mal existentiel, c'est-à-dire l'incitation à la « spiritualité », la médecine contemporaine l'a introduite dans le traitement de la dépression : « ... les thérapeutes qui utilisent la spiritualité comme instrument clinique dans le traitement des troubles thymiques sont de plus en plus nombreux. D'ailleurs, les communautés de foi du Canada reconnaissent que la spiritualité offre un soutien valide aux personnes dans leur lutte contre l'incertitude, le chaos et la souffrance, et répond à leur besoin de donner un sens à tout cela. Elle préserve et maintient la santé mentale. »¹⁷⁷ Des expériences sont d'ailleurs menées pour confronter les effets des exercices de spiritualité à ceux de la méditation. Sur des échantillons de patients affectés de troubles thymiques, la pratique de la « spiritualité » s'est accompagnée d'améliorations statistiquement significatives, ce qui n'est pas vrai de la méditation¹⁷⁸.

Evgeny M. Krupitsky, directeur du Laboratoire de recherche du Centre de narcothérapie de Saint-Pétersbourg, soigne l'alcoolodépendance par l'intermédiaire d'expériences « mystiques », en administrant de la kétamine en association avec du bémégride (anxiogène qui amplifie les vécus négatifs de l'expérience psychédélique et stimule l'activité corticale en favorisant la psychothérapie), de l'asthémizole (qui améliore la fixation des expériences dans la mémoire à

long terme) et de la nimodipine (un bloqueur des canaux calciques), administré avant la séance dans le but de perfectionner la souvenance de l'expérience psychédélique.

Les résultats des expériences de Krupitsky varient subjectivement, mais restent typiques des expériences mystiques, du point de vue émotionnel comme du point de vue perceptif et sensoriel (paix, infini, se sentir hors du corps en union avec l'univers, rencontrer Dieu ou des êtres supérieurs, etc.).

Le fait que de telles expériences puissent être produites par des moyens naturels, par suggestion ou par voie chimique, ne les accrédite certainement pas en tant qu'indices de la réalité objective du « divin » et du surnaturel, réalité à laquelle elles font appel. Le fait d'avoir une expérience émotionnellement profonde avec des êtres divins, par l'intermédiaire de visions et de communications verbales – expérience qui semble réelle, vraie, au moment où elle est vécue et dont le souvenir va rester – ne sous-entend évidemment pas que ces êtres existent réellement et indépendamment de ce vécu suggestif et subjectif¹⁷⁹ ; toutefois cela est utile au patient pour guérir et au thérapeute pour soigner.

Il n'en est pas moins vrai que de nombreux psychiatres et psychothérapeutes, après avoir expérimenté la thérapie dite spirituelle, commencent effectivement à croire eux-mêmes en la réalité objective et la capacité curative du divin et du surnaturel. Certains s'adressent à des maîtres spirituels dont les enseignements sont de type « pensée forte préscientifique », puisque ceux-ci ne se posent pas le problème de la démonstration de ce qu'on enseigne, sinon

en termes anecdotiques et de vécus personnels. La force de conviction est confiée à des facteurs dynamiques et relationnels différents de la preuve rationnelle. D'autre part, en fait, ce manque de vérifiabilité objective ne contrarie presque jamais l'acceptation de l'enseignement et de sa valeur, acceptation qui s'accompagne très souvent de l'enthousiasme émotionnel propre à la conversion et à un changement de la vision existentielle des participants.

Qui vit un moment « divin », fait d'anges, d'infini, de panpsychisme cosmique, de pouvoirs mystiques, de transcendance, s'élève au-dessus de la condition naturaliste, matérielle, vit sa propre nature « spirituelle » dans un vécu débarrassé de la destinée du corps matériel, etc., un vécu qui a quelque chose d'étranger à ce paradigme – que souvent il contredit et viole. Grâce à cette violation, il donne, ou restitue, au sujet : assurance, estime de soi, sentiment de valeur de l'existence, d'immortalité, de puissance, d'être aimé de l'Omnipotent, socialement intégré, chargé d'une mission à remplir dans la vie, etc. En un mot, il soutient l'humeur¹⁸⁰, la thymie, au sens large dans lequel nous l'avons défini au début de ce chapitre¹⁸¹. Dans les divers credos, les violations se structurent en systèmes ou en paradigmes différents. En effet, l'être humain a en soi un potentiel thymique et idéatif apte à se placer en antagoniste devant l'angoisse et les difficultés existentielles pour les dépasser à travers des expériences subjectives, éclairantes et exaltantes, mystiques au sens large, qui confèrent parfois instantanément une valence positive forte et un nouveau sens à des situations extrêmement oppressives, aliénantes, frustrantes ou stressantes. Le passage d'un état latent à un état actif est souvent produit par la tension à laquelle le sujet est

soumis par des tiers (voir par exemple, l'expérience exaltante de révélation divine du fondateur du bahaïsme, religion monothéiste, vécue après une longue permanence dans les sombres prisons de Perse sous la forme d'un ange qui lui est apparu dans une impressionnante cascade de lumière,), ou bien par lui-même (jeûnes, isolement, privation sensorielle), en groupe ou individuellement. Les techniques initiatiques et de conversion visent aussi à activer ce potentiel-là.

En l'activant, c'est-à-dire en libérant le vécu élationnel, exaltant, enthousiaste (avec ses corrélations organiques connues), ce potentiel peut assumer différentes formes : des formes mystiques et religieuses évidemment, mais aussi des formes « laïques » comme : des enthousiasmes, des passions sociales et politiques¹⁸² ; la frénésie martiale (se lancer avec enthousiasme contre l'ennemi en défiant la mort) ; l'ivresse de l'esprit de masse¹⁸³ qui procure une sensation d'invincibilité, d'inafaillibilité, de fierté, même pendant l'accomplissement d'actions les plus irrationnelles, abjectes et pernicieuses (par exemple le fanatisme sportif). Il a déjà été mentionné comment ce potentiel a un rôle important dans les processus financiers de masse.

Eric Hoffer, dans *The True Believer*, cité par Denise Winn¹⁸⁴, observe que la foi n'étant pas basée sur une connaissance directe, mais sur une révélation (nous dirions sur une émotion et la conceptualisation, la répétition, la participation groupale qui s'ensuivent), nous ne pouvons être absolument sûrs que de choses soustraites à notre compréhension, parce qu'une fois comprises, ces choses, donc ces connaissances, proviendraient de nous et non de Dieu.

Au sein de l'Opus Dei

« Une jeune numéraire¹⁸⁵ de l'Opus Dei, nue dans la pénombre de sa chambre, se fustige plusieurs fois avec violence, et au même moment un groupe de banquiers, élégamment vêtus d'un costume anthracite à fines rayures blanches, se pressent autour d'une tombe dans une crypte souterraine, pour souder d'une prière leur pacte indissoluble [Antonio Fazio et la sénatrice Binetti sont membres de l'Opus Dei – N.D.A.]. Dans une autre partie du monde, un garçon qui a fait le même choix de vie serre autour de sa cuisse un cilice dont les pointes de métal lui transpercent la chair, et au même instant des chefs d'État et de gouvernement, des ministres et des intellectuels, des industriels et des financiers assistent à la cérémonie de canonisation d'un prêtre espagnol très discuté répondant au nom de Josemaría Escrivà de Balaguer [canonisé par Jean-Paul II, ledit « santo subito »¹⁸⁶ – N.D.A.]. C'est ainsi que commence le rapport Opus Dei Segreta de Ferruccio Pinotti¹⁸⁷.

Il faut savoir que l'Opus Dei est une prélature personnelle, qui dépend directement et exclusivement du pontife, lequel est moralement et juridiquement responsable de ce qu'il s'y passe. Les noms des adhérents à l'Ordre, en particulier ceux de personnes occupant des postes clé de la société, du pouvoir, sont tenus secrets – toutefois les organisations secrètes sont interdites et punies par l'art. 18 de la Constitution et selon la loi n° 17 du 25 janvier 1982.

Les personnes qui se sont retirées de l'Opus Dei, interviewées par Pinotti, en font un tableau qui montre que ce qui est exposé jusqu'à maintenant en matière de

manipulation mentale dans les organisations religieuses fait partie intégrante de la politique et de la finance mondiale. Une abondante littérature attribue à des financiers – agissant pour le compte de l’Opus Dei – de nombreux détournements de fonds et des faits de favoritisme au bénéfice de ce dernier, lesquels ont mené à d’importantes banqueroutes¹⁸⁸. Leurs histoires, comme les histoires de leurs confrères, sont des histoires de personnes intelligentes et cultivées, caractérisées par une forte dépendance commune : celle du besoin de croire et de s’abandonner à un giron, lequel tout contient et tout protège et, comme on le découvre par la suite, tout contrôle et tout exige. Sous la pression du milieu familial et social, ou en poursuivant un idéal mystique, elles se sont enrôlées dans l’Ordre, ont été progressivement absorbées, ont perdu toute capacité de critique, d’évaluation de la réalité, de résistance. Elles y ont perdu tout amour-propre, capacité relationnelle, liberté, autonomie. Elles y ont tout perdu, en dépit des exigences et des signaux d’alarmes lancés par leur propre corps. Elles y ont perdu tout droit à l’assistance sanitaire – à part celle des médecins et des cliniques de l’Opus Dei. Soumission totale au Sauveur, au Père éternel – c’est-à-dire à l’organisation.

On se demande comment il est possible que des personnes considérées comme normales, cultivées, intelligentes, insérées dans une réalité moderne, technologique, scientifique, puissent se fourrer librement dans des situations pareilles, où elles perdent tout, souffrent et ne peuvent obtenir une réelle solution à leurs problèmes, leurs souffrances, leurs pertes, aux tragiques noyaux existentiels qui les poussent apparemment à franchir ce pas. Et la réponse n’est autre que l’homme dit

« normal » n'est pas du tout ce qu'il présume et déclare être. Il est beaucoup plus dépendant, déraisonnable, infantile, aveugle et inconscient qu'il ne croit. Finalement, dans ces cas-là, la manipulation religieuse est un jeu d'enfant. La prédisposition à la foi, dans ces cas-là, est une condition incontournable, un facteur de risque primaire.

Tout l'attirail que nous avons décrit visant l'annulation et la soumission totale de la personne, on le retrouve sous des formes plus exacerbées et radicales dans les récits d'ex-opusiens.

Les règles de l'Opus Dei sont strictes. Voyons-les de plus près.

Un certain nombre de livres et d'auteurs sont à l'Index, avec en tête évidemment Marx, Freud, Feuerbach ; on note la curieuse absence de Kant, auteur qui démontre justement l'impuissance du prétendu savoir métaphysique, donc théologique. Peut-être a-t-il été jugé trop ardu pour constituer un danger.

Ses numéraires, c'est-à-dire ceux qui sont entrés dans l'Ordre, sont soumis à des tortures physiques et psychiques.

Ils doivent porter un cilice (une tunique de tissu rude ou une ceinture munie de pointes acérées dans sa partie interne) durant deux heures par jour en signe de mortification.

Chaque samedi, ils doivent se flageller avec un fouet appelé « discipline ».

Les femmes doivent dormir sur une planche. La privation du sommeil est très pratiquée. Les néophytes n'ont pas la possibilité de récupérer leurs forces. « Toute la première année, j'ai ressenti une fatigue anormale... La planche sur laquelle je dormais et le cilice me procuraient une tension musculaire constante dont je n'arrivai pas à me libérer, état dont je ne me rendais pas compte. Je n'ai eu [durant les dix premières années] aucune conscience de mon corps, je n'écoutais pas ses appels, parce que l'enseignement répété quotidiennement était d'arriver à la fin de mes jours pressée comme un citron. »¹⁸⁹

Les liens d'amitié précédents sont rompus, la personne s'enracine socialement dans l'Ordre. Les numéraires doivent se consacrer à travailler pour l'Ordre ; il n'existe ni rétributions ni versements pour la retraite. On reste dans l'Ordre jusqu'à la mort ou l'on en sort sans droits. Par conséquent, passée la trentaine ou la quarantaine, on n'a plus le choix : il faut rester là et obéir.

Les internes n'ont pas le droit d'avoir dans leur portefeuille plus d'une trentaine d'euros – tout est étudié pour accroître la dépendance dans chaque domaine de la vie.

Tous doivent verser leurs revenus à l'Ordre et lui léguer leurs biens par testament.

Tous, numéraires et surnuméraires¹⁹⁰ (c'est-à-dire internes et externes) paraphent un pacte d'obéissance même au regard de la vie à l'extérieur – s'agissant de magistrats et de fonctionnaires, ceci constitue une incompatibilité du fait qu'ils sont tenus à exécuter les commandements de l'Ordre durant une fonction publique.

Tous doivent raconter et confesser à leur directeur spirituel pensées et actions (passées et présentes), les choix qu'ils entendent faire. Devant l'Opus Dei, chacun est nu, transparent, sans secrets. À l'inverse, ils ne doivent rien dire de personnel à leurs camarades, tout est secret, réservé. Petit à petit, le directeur spirituel finit par tout connaître de son fidèle, autrement dit, par lui phagocyter l'âme. Il instaure un rapport pouvoir/soumission, exclut toute compréhension : « Une fois que ton directeur spirituel devient le contenant de ta vie, tu ne t'en extirpes plus. »¹⁹¹

Ainsi, le transfert et la dépendance verticaux sont favorisés au mépris du transfert et de la dépendance horizontaux.

Les néophytes s'engagent au prosélytisme et reçoivent une formation spécifique pour recruter d'autres néophytes, selon un système multi-level.

Emanuela Provera de Milan donne de leurs techniques de suggestion une bonne représentation. Voici ce qu'elle raconte¹⁹² : « Quand Don Alvaro entra, l'émotion, en effet, fut forte. Après un intervalle de silence chargé de tension, il commença à nous parler d'une voix profonde et décidée. Il dit que Dieu nous aimait depuis des siècles dans le Tabernacle, qu'il nous aimait à en devenir fou, jusqu'à mourir sur la Croix pour chacun de nous [que nous étions donc débiteurs envers lui, c'est-à-dire envers l'Opus Dei qui le représente, que nous devons nous acquitter de cette dette en nous remettant totalement à lui]. Ses mots pénétraient dans notre inconscient comme une musique. » Un peu plus loin, p. 40, Emanuela raconte comment sa directrice spirituelle exige le paiement de cette dette : « On

entre dans l'Opera Pia (l'Opus Dei) pour mourir sur la croix. »

Les techniques d'enrôlement se basent sur la détermination des besoins les plus profonds et les plus douloureux, sur un jeu de pression sur ces derniers, sur la reconnaissance de l'Ordre comme capable de leur donner une réponse merveilleuse. Mariagrazia Zecchinelli de Vérone parle¹⁹³ de façon très efficace d'« apostolat de l'amitié » : faire croire au malheureux qu'on lui offre amitié, affection, compréhension, appréciation, alors que le but, c'est de l'enjôler.

Amina Mazzali, une autre réchappée de l'Opera pia raconte : « Pour passer dans un établissement secondaire, il était nécessaire d'avoir un entretien avec un conseiller d'orientation pour vérifier les capacités et les aptitudes relatives au choix du lycée. C'est ainsi que j'ai rencontré une numéraire de l'Opus Dei, Paola Binetti, psychiatre. [...] Elle avait une capacité de persuasion et d'influence psychologique vraiment incroyable. Elle m'a finalement convaincue à m'inscrire en section littéraire. » En effet, la sénatrice Paola Binetti, du Parti Démocrate, est psychiatre, après une spécialisation à l'université de Navarre. Numéraire de l'Opus Dei, elle déclare porter le cilice et se flageller.

Toute lamentation, toute déclaration de mal-être, d'insatisfaction, de souffrance psychique et physique, se retourne contre le plaignant. On interprète ces plaintes non pas comme des symptômes de privations, d'efforts excessifs dus à la discipline, mais au contraire comme des signes insuffisants d'abandon, de mortification, de soumission, de négation, de vider le soi par la

confession¹⁹⁴. « Face à une privation psychologique, on me donnait un remède spirituel : prie et détache-toi davantage de l'idée de santé... pense à l'apostolat [c'est-à-dire à travailler pour l'Opus Dei – N.D.A.]. Ceci t'arrive parce que tu es trop centrée sur toi-même. Cette souffrance, offre-la aux âmes, n'y pense pas. »¹⁹⁵ Pratiquement la psyché, consciemment ou inconsciemment, apprend qu'il vaut mieux ne jamais se plaindre car chaque plainte est automatiquement imputée au facteur opposé à la cause réelle, si bien que le remède choisi est le durcissement de ce facteur.

Les visites et les soins médicaux ne sont accordés qu'auprès de médecins et de cliniques affiliées à l'Ordre ; les médecins rapportent tout à leurs supérieurs « spirituels » ; le secret professionnel n'existe donc pas. Les diagnostics et les traitements sont de sorte à ne jamais remettre en cause, comme origine possible des malaises, la règle de l'Ordre et les comportements requis.

Les techniques de dépersonnalisation sont pratiquées de manière systématique. Les besoins, les goûts, les aspirations individuelles sont condamnées. Toute initiative, tout intérêt personnel, toute « envie d'autre chose », sont publiquement découragés et dénigrés.

« La récompense pour celui qui se soumet, apprend, et fait carrière, raconte Emanuela, c'est de devenir responsable d'un Centre de l'Opus Dei et de faire les mêmes choses à d'autres néophytes. »

Alberto Moncada, sociologue et juriste, ex-numéraire de l'Opus Dei, dans un essai intitulé *Il quarto piano*¹⁹⁶, cité par Pinotti¹⁹⁷, a décrit ce qui se passe au quatrième étage de

la clinique de la faculté psychiatrique de l'université de Navarre, sous contrôle de l'Opus Dei. Moncada observe que le nombre des numéraires de l'Opus Dei qui tombent malades mentalement de façon sérieuse augmente. Au quatrième étage, deux types de sujets sont hospitalisés : les malades mentaux et les dissidents. L'accès aux pensionnaires n'est consenti qu'au personnel médical de l'Opus Dei. Les numéraires revenus de ce département rapportent qu'ils n'ont pas reçu de véritable traitement thérapeutique, mais plutôt une série de pressions pour les inviter à accepter leur infirmité en tant qu'épreuve envoyée par Dieu, et à lui obéir (c'est-à-dire obéir à l'Ordre). Les réfractaires sont soumis à une sédation prolongée, vraisemblablement pour dissoudre leur volonté et leur capacité critique.

De nombreux numéraires ayant des activités à l'extérieur de l'Ordre finissent au quatrième étage à cause des contradictions entre vie et règles internes et externes, de la confrontation avec d'autres réalités, d'instances critiques. Ceux qui vivent à l'intérieur de l'Ordre sont par contre hospitalisés pour troubles de type dépressif, hystérique, psychosomatique, dus aux contraintes et à l'irréel imposé en tant que réalité, à l'exploitation imposée en tant qu'amour (double lien).

L'incidence des troubles psychiques parmi les numéraires est considérable. Il y a des résidences entières destinées à recevoir ces malades. Ce sont de véritables hôpitaux pour malades psychiques chroniques, lesquels sont soumis à une administration continue de psycholeptiques. Tous ceux qui tombent malades y sont transférés afin que les personnes « en bonne santé » ne s'aperçoivent pas que quelque chose ne tourne pas rond.

Les suicides aussi sont cachés.

Quiconque quitte l'Ordre est persécuté avec zèle par l'Ordre lui-même, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie privée. Quelques ex-opusiens ont trouvé la mort.

De même, l'Ordre se concentre sur le recrutement. Les jeunes sont acceptés dès l'âge de 14 ans et 6 mois, les professeurs des écoles associées à l'Ordre sont instrumentalisés pour encourager les enrôlements autrement connus sous le nom d'« incorporations ». Pour ces jeunes, les méthodes utilisées sont celles déjà décrites : organiser des situations ludiques, relaxantes, cordiales, avec de sympathiques opérateurs, séduisants, disponibles. « Laissez les enfants venir à moi ! », parole de Jésus.

Pour tirer une conclusion, on peut dire que l'organisation, telle qu'elle est décrite dans le rapport de Pinotti, ressemble plutôt à une entreprise industrielle gérée dans son propre intérêt par une direction clérico-financière, le pontife du moment en étant le superviseur unique. Cette organisation, avec la promesse de résoudre les problèmes existentiels grâce à Dieu, s'accapare de personnes psychologiquement fragiles, prêtes à y croire, elle en fait ses esclaves, les exploite économiquement pour construire un réseau de contrôle politique, économique et bancaire, lequel s'est infiltré dans l'appareil public à travers des membres fonctionnaires de l'État et des magistrats.

Tout ce qui a été dit à propos de l'Opus Dei et d'autres organisations (« religieuses » ou d'un autre genre) n'exclut pas qu'il y ait, à l'intérieur (ou gravitant autour) de ces

organisations, des zones de « spiritualité » libre et sincère, de croissance et de respect des personnes, de solidarité, d'amitié, d'altruisme, etc. Mais, d'une part, ce ne sont pas ces zones qui tiennent les rênes du pouvoir et, de l'autre, de par l'absence de manipulation mentale et neurale, elles ne peuvent rentrer dans notre sujet.

Pour finir, précisons que, même à l'intérieur des zones saines susdites, les éléments porteurs d'une perversion narcissique (comme explicité par Paul-Claude Racamier – cfr. *Le Génie des origines*), c'est-à-dire associée à une absence d'empathie, à un manque de reconnaissance d'autrui en tant que sujet, l'emportent parfois. Ces éléments tendent à chosifier autrui, à l'utiliser comme outil, souvent pour l'éliminer ensuite. Ceci est dû à une organisation psychique ayant la capacité et le plaisir d'éluder les conflits internes pour s'imposer sur autrui à ses dépens. Ce sont des sujets qui produisent une dégénérescence des rapports interpersonnels et de la nature des groupes « sains » en question, toutefois difficilement définissables comme morbides, car ils sont efficaces, manipulateurs et super-adaptés. Pour préserver les groupes « sains », il est donc opportun de se munir préalablement d'outils de surveillance et d'intervention.

Manipulations laïques

Typologie

Difficile de distinguer la manipulation mentale dans ses contextes déclarés religieux de la manipulation mentale dans ses contextes déclarés laïques. Les mécanismes, les principes, le substrat, sur lesquels se basent ces agissements ne changent pas. Ni ne changent les objectifs que l'une et l'autre poursuivent. Comme rien ne change d'ailleurs si elles agissent sous des systèmes politiques démocrates ou autoritaires, ou encore dans des situations de captivité. Disons que dans les contextes totalitaires, religieux et de captivité, ce que la manipulation a de commun avec celle qui agit dans des contextes démocratiques et libéraux, c'est un usage beaucoup plus massif de la régression psychique et de la décognition, parfois en recourant à des violences et des auto-violences, à des menaces, à des privations, pour produire un individu bien conformé – ce que nous avons d'ailleurs vu dans le cas de l'Opus Dei.

Prenons tout d'abord le cas d'un contexte militaire pour y examiner l'action manipulatrice dans une formation psychophysique de type radical, puis nous passerons aux contextes de captivité, d'interrogatoire, de torture, et pour finir aux contextes totalitaires.

Manipulation pour le vrai macho : le « divisé »

du légionnaire

Présumant que vous en avez assez des descriptions légères et des analyses d'exploits passifs de fidèles bigots, ramollis et sans nerf, pour réveiller votre intérêt, nous allons donc parler maintenant d'hommes vrais, d'hommes en uniforme, qui affrontent de véritables défis et, armes en main, s'endurcissent dans de vraies batailles, pour la beauté du geste.

Nous avons personnellement connu et fréquenté Sergio, qui a décrit sous le pseudonyme de Labranche (nous sommes tenus à ne pas révéler son nom) son entraînement à la Légion étrangère dans un volume intitulé *Born to Live*¹⁹⁸. Tout ce qu'il a raconté nous a été confirmé par un autre légionnaire, Albert, qui a lu la première édition de ce livre.

Par la suite, Sergio a fait carrière dans la Légion et après nombre d'années de service, il s'est retiré honorablement. Maintenant, il juge positivement la Légion étrangère, ce qui étonne à la lecture de son livre. On s'étonne aussi qu'il n'ait cependant jamais bien appris le français : son récit présente pas mal de fautes d'orthographe. Ce que nous avons pourtant signalé en vue d'une correction des épreuves du livre dont nous avons pris vision. Une erreur en particulier est récurrente, qui nous apparaît significative : Sergio utilise le terme « engagé volontaire » au féminin, que ce soit au singulier ou au pluriel. Il écrit donc « engagées ». La prononciation est identique, mais il est impensable que Sergio, durant toutes ces années passées à parler, à lire et à écrire en français, n'ait pas appris les bases du genre grammatical. Et pourquoi n'a-t-il pas corrigé cette erreur curieuse lorsque

nous le lui avons suggéré ? Cela laisse penser que sa formation a réveillé en lui ou a ancré une forme de féminité. Ce qu'il ne réussit pas à cacher malgré son air martial de soldat des cent batailles, des batailles qu'il a effectivement combattues, en tuant et en blessant de nombreuses personnes, en subissant à son tour des blessures dignes de respect ! Les faits racontés remontent aux années 70. Évidemment, nous ne sommes pas en mesure de les vérifier et nous nous basons sur le compte rendu de notre vétéran, en lui laissant la responsabilité juridique et morale envers la Légion étrangère de ce qu'il affirme. Quant à la « féminité » susdite, Albert nous a précisé que c'est un aspect qui fait partie de la formation du légionnaire : « Au sujet de la féminité des légionnaires, vous avez raison, dit-il, un légionnaire doit se montrer viril dans l'exécution des ordres et ses rapports avec ses subordonnés, mais il doit accepter passivement ordres et reproches qui lui viennent du haut, tête baissée, à l'instar d'une femme soumise. S'il était toujours viril, il ne serait pas facile à contrôler par les menaces et les insultes ... Pour les officiers, le légionnaire idéal, c'est le type stupide qui s'incline devant eux, qui exécute n'importe quel ordre, qui est content d'être exploité physiquement, et délesté de son argent par des collectes continues... Les officiers veulent que les légionnaires donnent TOUT à la Légion, pour les servir, eux, et que leur peu de temps libre, ils le passent à s'enivrer à la cantine où la bière coûte très cher (et devinez dans quelles poches finit cet argent). »

Sergio, jeune homme âgé de vingt ans, intelligent, d'esprit ouvert et curieux, est né dans une famille cultivée, originaire de la plaine vénitienne mais transplantée dans une étroite vallée du Trentin. Sergio ne supporte plus les petites menaces mentales et culturelles de son environnement

et, en rêvant de liberté et de larges horizons, sans avertir ses proches, il part pour Aubagne, près de Marseille, où se trouve un poste d'information de la Légion étrangère et décide de s'engager.

Dès qu'il a signé son contrat d'engagement quinquennal, il est dénudé et privé de ses affaires personnelles qu'il ne reverra plus jamais ; puis il est revêtu de vêtements trop larges qui le ridiculisent (p. 31-32). Il est obligé de changer de nom : il prend celui de Renato Vitali. Son titre, c'est : « engagé volontaire », ou plutôt « engagée » selon lui.

Après les visites médicales et une coupe de cheveux radicale, il est escorté avec d'autres recrues à Corte, sur les montagnes de la Corse, où se trouve le centre de formation auquel il a été affecté. Il a déjà perdu sa liberté personnelle.

Son parcours de formation (p. 54 et suivantes) commence par l'attribution systématique de tâches illogiques (nettoyer le plancher de sa chambre avec des brosses à chaussures et l'astiquer avec de la cire à chaussures) puis ce sont des privations et des interruptions du sommeil (réveils brusques et exercices nocturnes), des insultes et des humiliations, des punitions physiques douloureuses, dangereuses et exténuantes, souvent injustes (pour des infractions non commises, mais quand même reprochées), des restrictions à la possibilité d'uriner et de déféquer, sans oublier l'interdiction de parler et d'écrire en d'autres langues que le français et la pratique du culte de la Légion et de ses chants. L'engagé est à la merci totale de l'institution, il n'a plus aucun droit ; même la solde qui lui revient par contrat est retenue par le

lieutenant instructeur, de sorte à mettre les engagés dans l'impossibilité de s'acheter l'indispensable, comme des chaussettes.

Les instructeurs sont presque tous choisis parmi des sujets porteurs de troubles mentaux, surtout sadiques et psychopathes. Ceux-ci jouissent des souffrances et des lésions physiques qu'ils causent délibérément aux engagés volontaires – désormais tous, ou presque, repentis de s'être engagés, mais dans l'impossibilité de quitter la Légion.

Tout ceci a un sens, une utilité. Cela sert à provoquer chez les engagés, de préférence à plusieurs reprises, des réactions, des rébellions et de l'agressivité, même des tentatives de désertion, afin de les réprimer immédiatement par des tortures physiques de toutes sortes, c'est-à-dire pour justifier des sévices extrêmes, lesquels parfois provoquent la mort des recrues. Sergio lui-même y échappe de justesse, après sa fuite et sa capture. Il est tiré d'affaire dans un hôpital militaire. Seuls des psychopathes authentiques peuvent accomplir systématiquement et professionnellement de semblables abus. Il est clair que le choix de psychopathes pour de telles procédures a été autorisé par le commandement général de la Légion et le gouvernement français.

La répétition constante des provocations, des réactions agressives qu'elles suscitent, et des punitions corporelles atroces qui s'ensuivent – et que nous décrivons en partie – brisent et éteignent complètement, chez les engagés volontaires, toute capacité, non seulement de rébellion mais aussi de critique et de jugement rationnel à l'égard de ce qui se passe. Pour survivre, la psyché du soldat

apprend à dévier l'agressivité suscitée de sa cible naturelle, les supérieurs, en la dirigeant vers elle-même. Mais ce n'est que dans l'attente de pouvoir la décharger sur l'« ennemi », au cours des combats, sans réfléchir au fait que l'ennemi contre lequel il combat n'est pas du tout son ennemi, mais seulement l'adversaire politique et économique d'intérêts qui motivent l'action du gouvernement français qui envoie là-bas son armée de mercenaires étrangers. Cet entraînement est semblable à celui du chien qu'on bat systématiquement pour le rendre mauvais et prompt à mordre les autres, donc pour en faire un bon chien de garde. Tuer, piller, violenter devient alors un remède, un soulagement, une récompense, une drogue. On sait que subir des traumatismes graves ou répétés prépare à la haine, à la violence, à la peur des autres. Le second volume des mémoires de Sergio, dont nous avons lu les épreuves, outre d'autres témoignages, confirme et illustre ce principe. Sergio, en effet, constate assez vite avoir développé une capacité criminelle (p. 77 et suivantes). L'obéissance automatique, inconditionnelle (disons plutôt très conditionnée), dépourvue d'esprit critique, à tout ordre des supérieurs même au plus irrationnel, est « apprise » conjointement à l'acceptation passive de toute punition même injuste. Cet apprentissage est nécessaire et efficace, il limite les tortures, il est fondamental à la survie physique, sans lui celle-ci serait sérieusement compromise. L'inconscient comprend ou du moins élabore et produit les adaptations nécessaires. Notre lecteur, le légionnaire Albert, confirme tout ceci, et ajoute : « L'agressivité et la férocité des légionnaires sont très prononcées, si bien que parfois un officier trop arrogant le constate à ses dépens : il arrive qu'un légionnaire, seul ou en groupe, l'attrape et le rosse de

coups. Ceci est puni par l'incarcération, puis c'est oublié, car les officiers recommencent à profiter de lui de façon abjecte. Cependant, ce système semble maintenant en crise à cause de son intolérance : 90 pour-cent des légionnaires désertent avant la cinquième année de service, donc bien peu restent. Moi, j'ai trois ans de service à mon actif et je reconnais que c'est dur de rester. Pas physiquement, mais psychologiquement. »

Par intervalles, maltraitances et exercices sadiques (le « bâton ») s'interrompent pour faire place à des récompenses surprises (la « carotte »). Sans raison apparente, on permet aux engagés de parler ou de fumer ; ou on leur fait trouver, inopinément, au retour d'un exercice, une largesse de boissons et de bière ; ou on les emmène au Bordel Militaire Contrôlé voisin se défouler sur des prostituées et boire des spiritueux, pour se désinhiber un peu – ce qui résulte au début assez difficile, si bien qu'une nouvelle menace de punition est nécessaire pour leur faire surmonter l'inhibition. Sergio écrit : « Voyant que les légionnaires ne se décidaient pas à aller avec les prostituées, le lieutenant dit que le dernier à faire l'amour devrait, en guise de pénitence, payer sa tournée [au bar du bordel]. » (p. 123) L'ordre fut aussitôt exécuté.

Les techniques pavloviennes sont facilement reconnaissables dans l'ensemble de ce traitement. Les sujets sont portés maintes fois au-delà du seuil de l'excitation ultraparadoxe pour produire la dissolution des conditionnements, schémas, valeurs, habitudes précédents, même positifs du point de vue de la morale courante comme les sentiments de liberté, de rationalité, d'égalité, de compassion, de justice et de dignité. Ceci s'accompagne d'une profonde décognition et de la

production d'une régression psychique tout aussi profonde, soutenue par les actions inattendues d'apparente bonté et de générosité paternaliste (boissons, bordel) – en vérité, de valeur économique ridicule. Il faut se rappeler que la Légion acceptait notoirement – et protégeait – parmi ses engagés, des criminels qu'il fallait nécessairement remodeler, adapter au contexte légionnaire. Et la Légion ne pouvait certainement pas se permettre des formations individuelles, différenciées et personnalisées selon les divers engagés. Elle pratiquait donc sur tous un « redémarrage » général, faisait table rase sans y aller par quatre chemins. Une méthode expéditive, basée sur les résultats pavloviens. Elle standardisait.

Quelques engagés ont pressenti ce viol mental prolongé – essence même de l'instruction des recrues – et l'ont révélé à Sergio le jour où ils avaient décidé de désertir en l'avisant : « Tu souffriras ici, on va te faire un lavage du cerveau sans que tu t'en rendes compte. Tu le sais, ce qu'ils veulent ? Eh bien, ils veulent faire de nous des robots. Des êtres sans volonté, incapables de réagir et de penser, des individus prêts à exécuter n'importe quel ordre, sans jamais discuter, ni comprendre le pourquoi de ce qu'ils sont en train de faire. » (p. 67)

On peut se demander dans quel but l'État français voulait entraîner sa Légion étrangère de cette manière, si contraire au principe des droits de l'homme conquis par la Révolution française et reconnu au préambule de la Constitution française. Une attitude que l'opinion publique française n'aurait jamais tolérée si elle en avait eu connaissance. À quelle sorte d'emploi voulait-il ou veut-il destiner de semblables combattants ?

La raison est simple : intérêts économiques et stratégiques liés à l'approvisionnement en matières premières dans les pays du Tiers-Monde. En résumé, exploitation impérialiste. La Légion étrangère française est l'un de ces corps militaires que divers pays, surtout des puissances historiquement coloniales, maintiennent pour des usages officieux, parfois directs, parfois mercenaires, à la solde d'autres pays. Dans ce cas, on les appelle des proxy armées, c'est-à-dire des armées mandatées. Elles sont utilisées pour des opérations non acceptables par l'opinion publique de l'État du gouvernement qui les commissionne, et non compatibles avec l'image de légalité et de moralité que l'État doit préserver aux yeux de ses citoyens, que ce soit pour leurs aspects politiques et économiques (renversement de régimes réticents à accorder leurs matières premières, etc.), pour le grand nombre de morts (les légionnaires ne peuvent être citoyens français, donc s'ils meurent, leur famille ne proteste pas), que ce soit parce qu'elles comportent des attaques et des violences contre des civils désarmés. Les nombreuses opérations de « préparation et mise en sécurité du territoire » avant l'arrivée des troupes de l'ONU en font partie. Un soldat ordinaire ne garantit pas une exécution ad hoc de certains ordres parce qu'il est freiné par sa conscience morale. Donc, pour certaines opérations, il est nécessaire de disposer de combattants auxquels ces freins ont été préalablement éliminés.

Selon Noam Chomsky, l'État israélien dispose d'une proxy army qui accepte les tâches les plus répugnantes, qu'aucune autre proxy army n'accepterait, « même pas les nazis de la Légion étrangère ». Les États-Unis sont en train de mettre au point un « super soldat » qui sera complètement désinhibé au regard des tâches qu'on lui

assigne grâce à l'administration, au moment de passer à l'action, de stimulations post-hypnotiques associées à des substances psychotropes qui l'aideront à rester vigilant et en pleine forme, sans avoir besoin de repos jusqu'à 36 heures d'affilée.

En tout cas, conditionner des soldats à exécuter automatiquement des ordres, sans filtres cognitifs ou éthiques, fait partie, d'après ce qu'on dit, de presque toutes les formations militaires. On y utilise des cris de bataille et des chants qui exaltent la tuerie, la violence, la cruauté, la haine envers les ennemis¹⁹⁹. On apprend aux militaires à se conduire de la manière la plus appropriée aux intérêts de qui les utilise. Bien évidemment, un militaire critique ne correspond pas du tout à ceci. En 2007, un scandale éclata au Royaume-Uni, à propos de ces caractéristiques de la formation des Marines Royaux de Sa Majesté, formation que l'on croyait civile et démocrate.

Mais maintenant nous devons revenir à Corte, dans la caserne de la Légion : la formation n'est pas encore achevée – et personne n'est encore mort !

Les méthodes didactiques basées sur de dures punitions corporelles et morales pour toute faute ou insubordination (par exemple, la « plotte », qui est une course entrecoupée de mises à terre, avec des sacs à dos pleins de pierres et du fil de fer à la place des sangles, p. 130) résultent très efficaces dans la pratique, non seulement pour assujettir les engagés, mais aussi pour leur enseigner les différentes capacités qu'ils doivent acquérir. Et, parmi celles-ci, le chant.

Les engagés doivent chanter. Beaucoup. Apprendre à la perfection les hymnes de la Légion. En particulier Képi Blanc et Le Boudin. Certains engagés, de langue maternelle non latine, ont du mal avec la prononciation française. Malgré de nombreux essais, le sergent ne réussit pas à les faire chanter comme ils devraient. Alors il ordonne à toute la section, y compris ceux qui chantaient bien, de faire un certain nombre de flexions sur les bras, en tenant la main droite appuyée sur la crosse du mousquet et la main gauche sous le levier d'armement, de façon à ce que celui-ci pénètre dans le dos de la main en causant une très vive douleur. Puis on leur demande de chanter dans cette position. Celui qui s'affaisse, sous l'effet de la douleur ou de l'effort, est relevé à coups de pied par le caporal. Finalement, après un traitement pareil tous les engagés chantent bien. Sergio écrit : « Un miracle s'avéra, si bien que la section chanta magnifiquement à l'unisson et sans la moindre erreur cette fameuse chanson. » (p. 102)

Tout ceci signifie que les menaces à l'intégrité corporelle, la crainte d'une douleur physique intense, ont stimulé l'inconscient, lequel a réussi (absolument sans l'intervention de la conscience) à développer une capacité irréalisable autrement, même au prix d'un exercice appliqué et assidu. Citons d'autres corrections courantes : coups de pied avec des rangers, coups de cravache, courses forcées, pompes. Ce climat de violences et d'abus, l'agressivité refoulée, les injustices et les privations donnent lieu à de fréquentes bagarres entre légionnaires, avec des conséquences parfois sérieuses.

« Tâcher de comprendre un ordre, c'est comme désobéir, axiomatise le sergent instructeur » (p. 134) Les

recrues doivent assimiler le principe que leur honneur se trouve dans l'obéissance. Les déserteurs capturés sont publiquement raillés d'être dépourvus d'honneur pour s'être dérobés et avoir ainsi trahi la parole donnée (p. 128 et suivantes) ainsi que la devise de la Légion « Honneur et Fidélité » – alors qu'il est absurde de mettre la fidélité en avant à l'égard de qui les traite de moins que rien ; leur honneur imposerait plutôt, au minimum, de désertir et de fuir qui les prive de dignité et les torture ; tuer tous leurs supérieurs jusqu'au Président de la République (à l'époque Pompidou, lequel était aussi ministre de la Défense) aurait été tout à leur honneur, et plus que justifié car tous mandants et complices, voire exécuteurs directs.

Sergio passe les examens de fin de formation et devient légionnaire. Mais peu après, il s'attire de très gros ennuis, qui lui coûtent presque la vie. Ne supportant pas que son lieutenant retienne presque toute sa paye, il profite du fait qu'étant son ordonnance, il a accès à son appartement. Il fouille l'appartement, trouve son argent, récupère cet argent qui lui appartient par contrat. Découvert, il reçoit une raclée carabinée et est envoyé au mitard. Il doit y arriver en faisant la plotte (p. 197). À ce moment-là, il tente le tout pour le tout en désertant, mais il est capturé par la Police militaire qui le frappe à tour de bras en des zones sensibles du corps. Enfermé dans la prison militaire Le Petit Château, où les reclus doivent se présenter en tant que « punis » à leurs supérieurs, Sergio est ultérieurement exposé aux tortures du froid et de l'humidité (c'était l'hiver) ; il s'efforce de plus en plus de se couper de son propre corps et comme il dit « de se vider le cerveau et de ne plus penser à rien » (p. 235).

Mais le plus beau doit encore arriver : pour expier la

peine des délits commis contre son lieutenant, Sergio est expédié à la section d'Épreuve, de laquelle très peu reviennent intègres et sains d'esprit. Avant même d'y arriver, Sergio a été soumis à de nouveaux sévices, extrêmement douloureux ; puis, à peine arrivé, il est battu et injurié par un supérieur (p. 287). Son agressivité explose : un coup de poing au visage et un coup de pied avec ses bottes mettent son bourreau knock-out ; Sergio s'acharne sur lui à coups de pied jusqu'à ce qu'il ne reçoive un coup de massue sur le crâne et qu'il s'évanouisse (p. 297). On le roue alors de coups et quand il reprend connaissance quinze coups de cravache l'attendent. Il s'évanouit au quatorzième pour reprendre connaissance. Il pleure à chaudes larmes, conscient que personne ne peut ni ne veut l'aider (p. 301).

Puis il perd la notion du temps et sa capacité de raisonner. Le féroce sergent-major qui l'avait torturé à son arrivée s'aperçoit que son état est critique et fait intervenir le service médical. Sergio reprend connaissance dans une infirmerie (p. 309) où il a été hospitalisé pendant qu'il était inconscient, et là il est très bien soigné et se remet. À partir de ce moment, les sévices cessent. Le légionnaire Sergio, alias Renato Vitali, commence une carrière militaire discrète et mène une vie raisonnablement bonne et intéressante, exception faite des combats et autres péripéties dans lesquels il se trouvera impliqué par devoir ou par choix. Les rapports avec ses supérieurs et avec l'institution semblent même plus détendus et compréhensifs.

En conclusion, il apparaît clairement que les sévices généralisés sont limités au programme spécifique de la formation et qu'ils ne font pas partie du traitement des

légionnaires en service. Enfin, il faut noter qu'un légionnaire, engagé dans les années 90, nous a informés que le traitement infligé aux recrues s'est beaucoup adouci lors de la présidence de François Mitterrand, mais que le niveau professionnel de la Légion laisse plutôt à désirer, et que l'usage de la cocaïne s'est répandu.

Emprisonnement, torture, aveu

Le premier objectif de la torture, le plus banal, c'est de faire cracher le morceau. Si un ennemi est capturé, il faut lui extorquer tout renseignement utile.

Dans certains cas, il n'est pas rare que les interrogateurs aient aussi besoin de pousser un prisonnier à avouer un crime, réel ou fictif, ou à accuser, véridiquement ou faussement, d'autres personnes ou leur propre gouvernement.

Nous allons donc nous occuper d'abord des méthodes qui servent à ces objectifs, nous nous occuperons ensuite de celles qui ont pour objectif le reconditionnement, c'est-à-dire la rééducation ou lavage du cerveau d'un prisonnier.

La torture directe est le moyen le plus évident de faire passer quelqu'un aux aveux. Par contre, la réaction des sujets à la torture est assez variée. Certains cèdent tout de suite à la douleur physique et aux mutilations, d'autres tiennent bon jusqu'au bout, jusqu'à la mort ou au renoncement du bourreau ; un martyr peut vivre le processus du supplice avec exaltation, dans un état d'élévation spirituelle comme s'il ne ressentait aucune douleur.

Par rapport aux méthodes anciennes, les méthodes modernes, psychologiques et chimiques, se sont plutôt affinées et ont considérablement gagné en capacité de pénétration à travers la destruction progressive, non seulement des résistances et des défenses, mais de la fidélité, des valeurs, de la dignité de la personne. Joost Meerloo a efficacement défini cette capacité de pénétration par le terme menticide, c'est-à-dire « espricide », la mise à mort de l'esprit.

Nous avons un tas de cas de sujets qui ont été poussés non seulement à de faux aveux et de fausses accusations, mais aussi à se rallier aux suggestions de l'institution torturante. C'est ce qui arriva à Marinus van der Lubbe, le prétendu incendiaire du Reichstag, en 1933, qui finit non seulement par s'accuser de l'incendie (en réalité, manigancé par des national-socialistes), mais en arriva à solliciter sa propre condamnation et la peine qu'il méritait. Il en fut de même pour les nombreuses victimes des procès staliniens : les tristement célèbres purges. Les accusés, le plus souvent étrangers aux faits qu'on leur imputait (des faits qui par ailleurs constituaient l'exercice de droits fondamentaux de l'homme), après une phase où ils niaient les accusations, finissaient par s'accuser publiquement durant l'audience et par invoquer la peine. C'étaient de toute évidence de faux coupables, forgés de toutes pièces par le régime pour les jeter en pâture à la population, véritables boucs émissaires des fautes du régime. En même temps, ces procès avaient trois autres finalités : la première, éliminer des personnages gênants ou des concurrents ; la deuxième, inspirer de la peur aux masses populaires pour prévenir des velléités de dissension ou de désobéissance contre le Diktat du régime ; la troisième, légitimer le processus farce, et avec

lui le régime dictatorial : opinio legitimitatis.

Meerloo²⁰⁰ rapporte que les femmes accusées de sorcellerie finissaient souvent, elles aussi, sous la torture, non seulement pour avouer de fantaisistes et morbides rapports sexuels avec le Diable et autres délits, mais également pour se persuader d'avoir fait ces choses-là, à la grande joie paranoïaque de leurs pieux accusateurs, avides de blâmer et de soumettre les gens. À cette fin, tortures et exécutions étaient publiques.

D'une manière analogue, même dans le contexte d'État de droit, comme au Royaume-Uni, on enregistre le cas de personnes en régime de captivité, lesquelles, après avoir subi des pressions accusatrices appropriées et prolongées, avouent avec conviction (ou sont convaincues de les avoir réellement commis) des délits qu'elles n'ont pas commis. Il ne s'agit pas de faux aveux comme ceux que les enquêteurs tendent souvent (cela arrive aussi en Italie) à obtenir à travers la détention préventive utilisée comme moyen de torture. Il s'agit d'authentiques renversements psychiques.

C'est le cas du procès pour meurtre contre Camilio Weston Leyra, qui eut lieu en 1950 et que Meerloo reporte²⁰¹. Tout d'abord, Leyra résista à l'interrogatoire de la police judiciaire pour le faire passer aux aveux et continua à nier. Puis les enquêteurs firent appel à un psychiatre, lequel se présenta traîtreusement à l'accusé comme « son médecin ». Il le soumit à un traitement d'hypnose et de suggestion visant à l'inciter à s'avouer coupable. Leyra avoua. Les séances avec le psychiatre furent entièrement enregistrées. Cité en justice, Leyra se rétracta en alléguant que ces aveux lui avaient été

extorqués au moyen de violences psychiques. Il fut d'abord acquitté, puis on lui intenta un nouveau procès à l'issue duquel il fut condamné. Finalement, la Cour suprême l'acquitta définitivement, en arguant des aveux obtenus par des moyens coercitifs et des techniques psychiatriques, donc juridiquement inutilisables.

De tous les cas identiques, en régime d'incarcération, il apparaît qu'à travers des pressions psychophysiques intenses et prolongée, il est possible de priver un sujet non seulement de ses défenses, de ses résistances et de sa lucidité, mais aussi du contact avec la réalité – ceci toutefois avec des variables assez prononcées selon les individus. Il est possible de le restructurer, de façon plus ou moins stable. Tout pouvoir investigateur peut et tend à devenir un pouvoir coercitif – productif d'aveux ou d'accusations, de fausses charges de complicité. En vertu de mon expérience d'avocat et de témoin, je peux confirmer tout ce qui a été rapporté à Meerloo²⁰² par ses collègues psychiatres, lesquels, soumis en tant qu'experts psychiatres à un contre-interrogatoire lors d'audiences, ont dit se sentir comme accusés et presque condamnés, outre à percevoir clairement que le procureur s'efforçait non pas tant de vérifier la vérité, mais d'obtenir la condamnation. Je dois ajouter (MDL) que ceci est vrai non seulement à propos du contre-interrogatoire dans lequel ce sont les défenseurs des parties qui interrogent, mais aussi quand le juge interroge, celui-ci aussi semble guidé par des idées préconçues, même quand il n'a pas l'intention d'influencer le cours du procès.

On devrait donc considérer toutes les déclarations rendues par des sujets soumis au traitement susdit comme obtenues en violation du droit de défense établi

par l'art. 24 de la Constitution italienne et par la Convention européenne des Droits de l'homme, droit qui inclut celui de ne pas être influencé ni perturbé dans l'exercice de la cognition, de l'évaluation, de la volition et de la communication. Et n'étant pas rendues en toute bonne foi, ce sont des déclarations non crédibles, non utilisables contre les sujets interrogés, sauf en présence de confirmations à la suite de vérifications externes. Par ailleurs, une fois la condition de liberté, de sécurité et d'équilibre psychique retrouvée, ceux-ci devraient être en droit de les révoquer, et les juges devraient renoncer à feindre d'ignorer que les aveux et les appels de complicité, obtenus sous l'effet du choc dû à l'incarcération, par leurs collègues du ministère public, ont été rendus librement et lucidement, d'une manière juridiquement acceptable.

Autrement dit : les capacités de l'esprit humain d'être conscient, de raisonner, d'évaluer, de percevoir et de décider physiologiquement ne sont pas toujours présentes en toutes situations, mais sont compromises quand celles-ci sont altérées ou soumises à des pressions ou troublées par des agressions externes. On ne peut pas avoir un procès équitable et le respect des droits de la défense s'il est permis à l'accusation de profiter de l'exercice d'une telle interférence et altération des processus psychiques de l'accusé, comme il arrive dans un système comme le système italien, caractérisé par de longs délais de détention préventive – le plus souvent dans un milieu pénitentiaire surpeuplé, antihygiénique, violent, et de promiscuité, où les personnes mises en examen et en préventive sont enfermées avec des condamnés définitifs et traitées comme ceux-ci, tandis que les enquêteurs leur suggèrent que, s'ils avouent ou accusent quelqu'un d'autre, ils pourront recouvrer leur liberté.

Tortures lentes et profondes

Faire en sorte qu'un prisonnier innocent se persuade du bien-fondé des faits qu'on lui impute, qu'il se condamne lui-même moralement, voilà qui est paradoxal. C'est pourtant ce qui peut résulter d'une technique de torture complexe et bien structurée, dans laquelle par exemple les gardiens savent entretenir un rapport humain avec le détenu, établir des formes de complicité réciproque, installer des espoirs, des attentes, des doutes.

Déjà Jeanne d'Arc, lors de son emprisonnement, fut soumise à un traitement « intelligent ». On ne lui a pas infligé brutalement le supplice de la roue, ni le fer chauffé au rouge ou tout autre instrument de torture. On ne les lui montra qu'en signe d'avertissement. En revanche, elle fut longuement soumise à des situations ambiguës, volontairement déstabilisantes. On l'obligea à endosser des habits d'homme – à cette époque, cela jetait une femme dans un état d'embarras et de honte permanent. Elle fut encouragée à se fier de certaines personnes – son confesseur, des prélats – qui révélèrent par la suite les traîtres objectifs qu'ils avaient en tête. Les représentants de l'Église lui ordonnaient d'obéir, de se fier et de se confier, en vertu de devoirs en cohérence avec sa foi. Ils lui laissaient entrevoir la possibilité d'une solution acceptable si elle se soumettait en abjurant sa mission céleste. Ainsi, ils la maintenaient dans une situation antinomique : si elle obéissait et avouait, elle faisait son devoir envers l'Église, mais trahissait la voix divine qui l'avait inspirée et la guidait. Si elle n'obéissait pas, elle devenait rebelle à l'Église et justifiait les accusations de celle-ci, outre à trahir son guide divin. Ses bourreaux, conscients de tout

ceci, s'efforçaient de susciter en elle l'idée d'une force démoniaque, que les voix n'étaient pas d'origine divine, mais inspirées du démon. Ce fut une opération effectuée à des fins politico-militaires, visant la déstructuration de l'identité, des certitudes, de l'estime de soi, de la jeune héroïne, afin de causer son effondrement, de provoquer un aveu public et son auto-dé légitimation. Le résultat de ces efforts fut cependant à l'opposé de ce qu'avaient décidé ses tortionnaires psychologues. En arborant durant son emprisonnement, son procès et même sur le bûcher du martyr, une intelligence, une lucidité et une force morale stupéfiantes, la vierge guerrière eut la meilleure sur ceux-ci, et sa victoire perdue à travers les siècles²⁰³.

Épuiser, démotiver, insuffler le doute, désorienter, voilà quels sont les instruments de la torture intelligente, lesquels visent toujours l'incitation à la conversion, à la capitulation, à l'abandon, à la confiance. Parfois, ils s'appliquent conjointement à un supplice physique, à une privation de nourriture, d'eau, de repos, de sommeil, de chaleur, de compagnie. L'affaiblissement psychophysique prolongé et les troubles mentaux causés par la privation de sommeil peuvent produire des états mentaux altérés, un depatterning, donc faciliter un nouveau conditionnement, comme nous l'avons déjà vu en parlant des crises transmarginales découvertes par Pavlov.

Après l'invasion de la Hongrie en 1956, le cardinal hongrois, Joseph Mindszenty, fut soumis par les Soviétiques à des supplices plus ou moins semblables à ceux auxquels l'Église soumettait les « sorcières » (par exemple rester debout longtemps ; jusqu'à une soixantaine d'heures). Meerloo²⁰⁴ écrit que la première phase des supplices fut orientée à lui extorquer un aveu sans violence

physique directe, mais à travers des interrogatoires incessants, menés par des équipes qui s'alternaient et empêchaient le cardinal de dormir en lui tenant devant les yeux une lampe allumée. Ils l'obligèrent à des épreuves physiques : rester debout très longtemps, manger et boire irrégulièrement et en quantités insuffisantes. Il finit par devenir méconnaissable ; ses jambes et ses pieds étaient gonflés et douloureux.

Contester les premières déclarations d'un prisonnier fait partie du système des interrogatoires. Les Soviétiques le déstabilisaient en lui démontrant des contradictions dans ses idées, dans ses convictions. Ceci visait à faire émerger chez lui des conflits, de nouvelles contradictions, d'éventuelles psychopathies latentes. Meerloo explique qu'en tant qu'être humain ayant une conscience morale, le brainwashee²⁰⁵ (on pourrait dire le « lessivé ») « (...) pour autant qu'il puisse avoir vécu pieusement, est persécuté par de possibles sentiments de culpabilité cachés, qui minent sa conscience rationnelle d'être innocent. Ce qui le panique, c'est la totale confusion dont il souffre à propos de tout concept. Ses évaluations et ses règles sont sapées. Il ne réussit plus à croire en quoi que ce soit d'objectif, sinon dans la logique dictée et endoctrinée de ceux qui sont plus forts que lui. L'ennemi sait bien que contre toute apparence, la vie humaine se construit sur des contradictions internes, et il utilise cette connaissance pour l'emporter sur le brainwashee et le confondre. Dès que la victime a jaugé son inquisiteur, elle est contrainte à refocaliser sa vigilance sur un autre. [...] En tant qu'être social, le cardinal était tourmenté par le besoin de bonnes relations humaines, sociales et amicales. Les insinuations répétées quant à sa culpabilité le poussaient constamment à la confession. Et en tant qu'individu

souffrant, il était tourmenté par un besoin intérieur d'être laissé en paix, au moins quelques minutes. De l'intérieur et de l'extérieur, il était inexorablement conduit à signer un aveu préparé par ses persécuteurs. Pourquoi résister plus longtemps ? Il n'y avait en vue aucun témoin de son héroïsme. Une fois mort, il n'aurait plus eu la possibilité de prouver ni son courage ni sa rectitude. Le noyau de la stratégie de « l'espricide », c'est de supprimer tout espoir, toute attente, toute foi dans l'avenir. Il détruit les éléments qui tiennent l'esprit vivant »²⁰⁶. Si ces moyens ne suffisent pas à le détruire, les opérateurs peuvent s'aider de substances psychotropes comme le LSD, la mescaline, les barbituriques, l'alcool, etc.

Dans son roman, *Le Procès*, Franz Kafka fait une description littéraire de cette méthode de déstabilisation mentale qui pousse la victime à accepter, pour retrouver son cadre de référence, la volonté et la vérité d'un accusateur qui ne se montre même pas. Theodor Reik a traité ce même sujet dans son essai *Geständnis, Zwang und Strafbedürfnis - Probleme der Psychoanalyse und der Kriminologie* (« Aveu, compulsion et besoin de punition »). Meerloo note que des drogues existent, dérivées d'amphétamines, capables non seulement de produire un état de dépendance mais aussi une amnésie à l'égard du traitement utilisé pour le lavage du cerveau.

Dans la seconde phase du supplice, le cardinal Mindszenty fut soumis à la continuelle et lancinante répétition de la fausse confession – avec un ajout de faux détails – qu'il avait signée, afin qu'il finisse par la faire sienne, qu'il finisse par accepter cette réalité factuelle, à y croire, à se sentir coupable.

Lors de la troisième et dernière phase, le brainwashee arrive au stade des remords pour ses fautes inexistantes. Il s'accuse faussement, il accuse d'autres personnes de délits semblables, ou confirme des accusations extorquées à d'autres prisonniers.

Assez identique au traitement subi par le cardinal Mindszenty fut celui que les Chinois appliquèrent aux prisonniers américains, britanniques et turcs, capturés durant la guerre contre la Corée du Nord, lequel visait à obtenir d'eux : des aveux concernant des crimes de guerre (usage de la guerre contre la population) ; leur conversion au communisme. Cependant, les geôliers eurent recours à quelques techniques supplémentaires :

établir un rapport humain : offrir au détenu la possibilité de bénéficier de la compagnie de ses gardiens – compagnie convoitée par les prisonniers après une période d'isolement prolongée ;

incaprement²⁰⁷ > mort par auto-étranglement ;

isolement ;

exposition au froid ;

empêchement de la miction durant plusieurs jours et autres tortures physiques ;

séparation troupe/officiers, personnes de couleur/blancs ;

incitation à la compétition pour la survie entre groupes différents (soldats/officiers, blancs/noirs) ;

carence sensorielle (avec effet psychodysleptique sur des

personnalités extraverties, et augmentation de la suggestibilité chez tout le monde²⁰⁸) ;

endoctrinement communiste ;

lire et relire, copier et recopier, tout d'abord sans les signer puis en les signant, de longs textes d'auto-dénonciation et de dénonciation d'autres personnes.

Utilisée dans des conditions mentales altérées et de décognition, une fausse déclaration répétée plusieurs centaines de fois devient dans la mémoire une force prédominante sur le véritable souvenir et réussit à construire une fausse mémoire.

Pavlov avait découvert qu'outre la crise violente transmarginale, l'ennui prolongé de tâches répétitives, stupides et si possible inutiles, peut avoir lui aussi un effet dépatternisant, décognitif, de lessivage du cerveau.

Toutefois, derrière l'exécution de nombreux devoirs peu significatifs se cache un principe extrêmement significatif : pour conditionner et programmer comme il faut une personne, il est bien de commencer à l'habituer à exécuter des tâches neutres, des choses qui ne suscitent pas d'aversion. Donc, il importe de l'accoutumer d'abord à l'obéissance. Une fois les schémas neuraux de l'obéissance constitués, on peut commencer à imposer des tâches plus incisives, comme l'auto-dénonciation, la dénonciation des crimes de ses supérieurs, de son gouvernement, etc.

Dans son ensemble, surtout sous l'effet de l'isolement, de l'incertitude, de l'anxiété, ce traitement engendrait aussi

chez les prisonniers un état chronique d'helplessness, c'est-à-dire le sentiment d'être impuissant, sans défense et de n'être aidé par personne.

Il faut considérer en outre que la malnutrition, l'abondante transpiration due aux efforts et l'hyperpnée causée par un état d'anxiété prolongé altèrent sans aucun doute les équilibres électrolytiques et le pH du milieu encéphalique, avec des retombées sur les fonctions cognitives et émotionnelles. L'anxiété réduit la disponibilité des sucres dans le sang, et les sucres sont la seule source d'énergie du cerveau.

Le colonel Schwable, après un traitement de ce type, confessa, vraisemblablement en toute bonne foi, des crimes de guerre commis par l'US Air Force ; il se rétracta dès sa libération. Porté devant la cour martiale pour fausses accusations, il fut soumis à une expertise psychiatrique afin de vérifier si, au moment de cet aveu, il se trouvait en situation d'imputabilité, c'est-à-dire s'il était en pleine possession de ses facultés mentales. Après un examen approfondi des données disponibles sur le traitement auquel Schwable avait été soumis, l'expert, le docteur Robert Jay Lifton, conclut à la non-imputabilité pour cause de « thought reform » (réforme de la pensée ou lavage du cerveau ou sujétion), à laquelle le colonel avait été soumis par les Chinois. Le terme brainwashing, d'origine controversée, fut en réalité introduit lors de ces circonstances. Meerloo, en déposant comme témoin, déclara qu'un pareil traitement aurait forcé « quiconque à sa place » à écrire et à signer cet aveu.

Une étude comparative des différentes ethnies de prisonniers s'est révélée plutôt intéressante. Il en a résulté

que les Américains cédaient plus facilement que les Turcs. Ceci est probablement dû au fait que ces derniers ont une formation culturelle et sociale plus solide, moins relativiste que celle des Américains, et qu'ils sont plus accoutumés à supporter les privations et les violences. Quant aux variables liées à la personnalité, il est apparu (bien que de façon non univoque) qu'une personnalité bien structurée, inflexible, plus dogmatique, oppose une meilleure résistance initiale, puis tend à céder si on la conduit au-delà du seuil de tolérance. Parmi les techniques de résistance, celles qui se basent sur la conscience se sont révélées les plus efficaces. Connaître et se rappeler ce que les manipulateurs cherchent à obtenir, les mécanismes qu'ils savent activer, les faiblesses qu'offre la psyché à leur égard, est fondamental.

Ces deux conditions sont confirmées par l'examen comparé²⁰⁹ des cas du Père Luca et du Père Simon : deux moines catholiques capturés dans la Chine communiste et soumis à la réforme de la pensée par torture afin de leur faire avouer leurs « mauvaises pensées » et leurs perversions à propos du capitalisme et de l'Église. Au début, Père Luca résista en supportant de graves lésions, puis il comprit que les maoïstes voulaient de lui de fausses déclarations pour leurs activités de propagande interne, et il les contenta par simulation ; il fut ainsi relâché. Bien entendu, il conserva sa mentalité et sa foi. Père Simon, beaucoup plus rigide et fragile, fut incapable de simuler, mais ne résista pas aux pressions psychiques ni au sentiment de culpabilité généré, il s'écroula – ou plutôt son identification précédente, sa conviction s'écroula et il en assumait une nouvelle, communiste, qui lui permit de s'adapter aux exigences des chefs de son

milieu de vie, et en même temps de surmonter les sentiments de culpabilité acquis en adhérant à leur idéologie.

Céder aux incitations à collaborer sous l'effet de promesses d'un meilleur traitement est toutefois contreproductif : les capitulations préparent à d'autres agressions mentales. Pour conserver leur lucidité et la cohésion de leur moi, pour ne pas céder au stress de l'isolement prolongé, certains prisonniers adoptaient spontanément des stratégies, s'engageaient dans des activités mentales les plus diverses, comme composer des vers ou méditer.

Choisir un comportement défensif, c'est décider ce qui est prioritaire : éviter d'avouer et d'accuser, ou bien, moins ambitieusement, réussir à s'en tirer à bon compte, sans trop de dégâts.

Capitulation : facteurs internes

Les facteurs internes de la capitulation de prisonniers de guerre, mais aussi de prisonniers politiques et de détenus, soumis aux interrogatoires, ont largement été étudiés. Nous les passerons en revue surtout du point de vue de leurs implications psychologiques, qui sont importantes pour la thématique générale de la manipulation mentale. Nous en avons déjà vu quelques-unes en Corse, en parlant de la formation de la Légion étrangère. Dans les [chapitres 3](#) et [4](#), nous en avons illustré les bases neurophysiologiques pour comprendre ce qu'il peut arriver dans des situations, produites délibérément, de stress intense et/ou prolongé. Nous nous référons en particulier aux dommages neuraux et fonctionnels auxquelles le

cerveau est exposé, et à la perte des capacités d'autocontrôle, d'évaluation de la réalité, de réaction, de résistance, qui s'ensuit. L'effondrement arrive habituellement de façon soudaine, quand le sujet passif ne s'y attend pas et se prépare souvent à réitérer son refus. Cela arrive sous l'effet d'un nouveau choc, de la goutte qui fait déborder le vase. Comme si un équilibre se renversait. Et justement, il s'agit d'une force, d'une impulsion qui l'emporte sur une autre force, sur une autre impulsion, à l'intérieur d'une ambivalence, et pour être précis, à l'intérieur de la dialectique de la psyché. La force d'adhésion à la vérité, à la fidélité, aux valeurs de liberté, etc. est écrasée, étouffée par d'autres impulsions. Voyons lesquelles.

Avant tout, l'instinct de survie : céder pour avoir la vie sauve, avouer pour mettre fin aux tortures, accepter pour recommencer à espérer. Qui n'a pas fait l'expérience de cauchemars dans lesquels on est poursuivi, et ressenti à un certain moment l'impulsion de se laisser capturer, de capituler. Meerloo parle de « besoin d'effondrement ».

Le besoin de contact humain et de rapport avec le monde joue aussi un rôle. Pour maintenir son tonus, le système nerveux central humain a un besoin vital de communications, de contacts, de stimulations environnementales. La situation d'isolement du prisonnier fait de son geôlier le véhicule unique de ces échanges, de son contact avec le monde. Ce qui lui confère une importance précieuse et vitale, que le prisonnier le veuille ou non.

En outre, la régression psychique produite par la captivité et l'insécurité jointe à l'état de dépendance totale

suscitent chez le prisonnier une attitude filiale envers son gardien. C'est comme s'il projetait des valeurs parentales sur sa personne.

La situation quasi permanente de dénutrition a un effet débilitant, décognitif, et en même temps favorise la régression de tout le psychisme du point de vue oral.

Stimulés par la régression, les sentiments de culpabilité, les soupçons, les rancunes, enkystés dans l'histoire de l'enfance de chacun, réapparaissent. Il s'ensuit donc un désir d'expiation, de purification, de pardon, qui s'oriente vers les autorités du lieu, c'est-à-dire vers les gardiens. Pulsions et fantaisies dues au sentiment de culpabilité abondent dans la psyché humaine. Sinon le succès des romans et des films policiers ne s'expliquerait pas.

Du reste, ce sont vraiment les figures parentales qui inculquent chez l'enfant ces idées de faute, de honte, d'inadéquation – des idées qui demeurent, qui attendent d'être réveillées par un manipulateur habile.

À en croire les geôliers, les prisonniers développent aussi soupçon et ressentiment envers leurs compatriotes qui ne se soucient pas d'eux, qui ignorent leurs soldats prisonniers, les oublient.

Le développement et le maintien de sentiments ambivalents, de haine et d'amour envers des personnes importantes – comme envers un membre de la famille, des amis, la patrie, la foi – peuvent aussi jouer un rôle important pour venir à bout d'une résistance.

De même, la perspective d'un choix entre des valeurs

primaires : si le prisonnier révèle des secrets dont il a connaissance (en trahissant ainsi la patrie et ses camarades), la vie de ses enfants pourrait être épargnée. Meerloo cite à cet égard le cas d'un partisan hollandais, surnommé King Kong, prodigieusement fort et irréductible, considéré un héros. La Gestapo brisa sa résistance à tel point qu'il en arriva à trahir ses camarades. On l'avait menacé de tuer son jeune frère qui avait été capturé. Selon une étude psychodynamique de son cas, la menace susdite avait mis en marche un mécanisme défensif : la formation réactive vis-à-vis d'une haine inconsciente envers son frère.

Il faut expliquer que la formation réactive est l'un des mécanismes défensifs de la psyché contre des impulsions incompatibles avec ses valeurs dominantes, avec le surmoi. L'aîné des frères conçoit habituellement un sentiment de haine envers son frère plus petit qu'il perçoit comme un rival, comme l'adversaire qui lui soustrait l'attention et l'amour de sa mère dont il avait jusque-là l'exclusivité. Ce qui ne l'empêche pas de l'aimer. Mais ses parents s'opposent bien sûr à toute manifestation d'agressivité envers son petit frère, de là naît un conflit endopsychique. Cette haine est donc gérée par des mécanismes défensifs inconscients qui ont la fonction de la rendre compatible avec les exigences relationnelles, internes et externes, de l'aîné – en particulier avec l'exigence de préserver l'amour de ses parents, nécessaire à sa survie psychique et physique. Parmi ces mécanismes, citons les principaux : le refoulement (la haine est reléguée dans l'inconscient : « Je ne déteste pas du tout mon petit frère ») ; le transfert (la haine va se porter sur un autre sujet : « Je déteste les chats, pas mon frère ») ; la projection (la haine est attribuée à l'objet haï : « Mon

frère me déteste ») ; la formation réactive (la haine se convertit superficiellement en son contraire : « Qu'est-ce que j'aime mon petit frère ! »). Les experts de la Gestapo auraient reconnu la présence de ce type de haine chez ledit King Kong, et lui auraient habilement mis en main la possibilité concrète d'éliminer le frère tant détesté, il lui suffisait de continuer à se taire pour réaliser son vieux désir (toujours vivace car irrésolu dans son inconscient) de le tuer. Mais ce faisant, il l'aurait révélé, il aurait perdu tout amour possible, l'amour nécessaire à survivre et, s'agissant de la réactivation d'une situation infantile, l'amour de ses parents qui aimaient son petit frère. Pour éviter cet enchaînement insoutenable, King Kong trahit ses camarades de lutte, son pays et ses idéaux. Ce qui montre combien l'enfant irrésolu qui est en nous reste puissant.

Une autre impulsion, en tant que mécanisme défensif, identifiée dans les phénomènes de capitulation sans condition au bourreau, calque le schéma du mécanisme psychodynamique dit identification avec l'agresseur, appelé par la suite syndrome de Stockholm : « Ça suffit, je ne me défends plus, je m'abandonne à toi, je deviens toi, je fais partie de toi, tout ce que tu me fais ou que tu te fais, je le fais, donc c'est acceptable. Straziami, ma di baci saziami²¹⁰ (« Aime-moi, déchire-moi, mais de baisers rassasie-moi »).

Le détenu, qui dépend de son gardien pour tous ses besoins, y compris celui de contact humain, de rapport avec le monde, s'identifie progressivement à lui. De façon inconsciente, il acquiert sa vision du monde, des valeurs, il copie ses habitudes, son langage. Dans un certain sens, le gardien entre lui aussi dans un rapport de dépendance

avec son prisonnier, mais sa dépendance est beaucoup moins forte, d'abord parce que c'est lui qui mène le jeu, ensuite parce qu'il dispose de plusieurs prisonniers, donc il a le choix. Ces deux rapports de dépendance sont indispensables au rite : accusation, résistance, effondrement, aveu, expiation. Et ce rite est utile à tous les deux : au prisonnier, parce qu'en se soumettant, en se dévaluant, en avouant, il se libère de la persécution et expie son sentiment de culpabilité latent ; à l'accusateur, parce qu'il lui permet de ne pas se mesurer avec le sien (ou sa propre zone d'ombre) en le déchargeant, en le projetant sur l'accusé, en contraignant celui-ci à accepter cette projection (donc à porter les fautes du persécuteur) – le tout avec l'adhésion des institutions et des médias. Il n'est pas rare, encore de nos jours et en Italie, que des magistrats du ministère public (qui ont souvent quelque chose de personnel à cacher) se comportent ainsi vis-à-vis de certains accusés (c'est ce qu'on a pu voir lors des enquêtes judiciaires de Mani Pulite). Ils mettent certaines personnes en détention provisoire, en font publiquement des coupables avant le verdict, excitent la presse contre eux, jusqu'à ce que les malheureux confirment les chefs d'accusation (fondés ou non) et perdent complètement toute dignité et moralité aux yeux de l'opinion publique. De cette manière, le procureur fait clairement penser que la faute n'appartient qu'à l'« autre », il s'est complètement différencié de l'« autre », à vrai dire il s'en est fait différencier par les médias eux-mêmes et par l'opinion publique.

Dans ces conversions stupéfiantes, dans ces changements d'attitude, nous reconnaissons surtout ce qu'avait découvert Pavlov, en particulier la loi qui concerne l'inversion des affections et des goûts lors de la crise

ultraparadoxe.

Voilà donc les personnes mises en examen, lesquelles, escortées de leurs avocats – leurs défenseurs – vont trouver le procureur pour s'accuser elles-mêmes (et d'autres personnes) afin de devancer leur propre arrestation, et pour le remercier publiquement de les avoir mises en examen, accusées et ainsi mises en condition de se racheter. Voilà donc aussi la complicité de l'incarcéré avec son gardien, voilà l'interné du camp d'extermination qui devient l'instrument de ses geôliers, le kapo de ses camarades de captivité, leur cruel persécuteur, bien que souvent destiné à subir le même sort. Voilà donc l'« engagée » volontaire de la Légion étrangère qui cède inconditionnellement aux violences de l'institution-Moloch, à ses psychopathes supérieurs et pervers. Voilà donc Nicolaj S. Rubashoff, le protagoniste du chef-d'œuvre d'Arthur Koestler *Le Zéro et l'infini*, qui cède au bourreau soviétique inquisiteur et qui s'accuse ; il s'accuse fausement par loyauté envers la Révolution – pourtant sans être subjugué comme les autres, mais parce que convaincu que ceci était son devoir pour le bien de la révolution communiste. Voilà donc l'héritière Patrizia Hearst, enlevée à des fins d'extorsion par l'armée symbionaise spécialisée en cambriolages de banques, qui épaula la mitrailleuse et participe aux vols, même activement. Voilà donc des enfants, kidnappés et soumis à des abus sexuels, s'attacher à leurs kidnappeurs, prendre leur défense, pleurer à leur arrestation. Voilà les envoûtés prendre la défense de leurs envoûteurs. Mais s'agissant d'enfants, lesquels sont encore dépourvus de capacité critique et de suffisamment d'autonomie pour soutenir un conflit qui demanderait une évaluation du milieu dont ils dépendent, nous nous trouvons ici devant le syndrome du

« just world » (« Le monde ne peut pas être dans son tort, donc c'est moi qui suis en erreur »). Le mineur qui subit ouvertement des abus par ses proches – qu'il aime et desquels, répétons-le, il dépend –, bien que psychiquement lésé par ces abus, ne réussit pas à développer et supporter la conscience de cette injustice. Il ne réussit pas à prendre conscience de la culpabilité des parents qui ont abusé de lui, de la gravité de leur conduite. Il ne peut pas se permettre de les condamner ni de s'éloigner d'eux (il n'a personne d'autre qu'eux, c'est son monde). Il s'ensuit que le conflit offense subie/dépendance des offenseurs se convertit en un sentiment de culpabilité intérieur. Dans le cas d'inceste avec le parent de sexe opposé, une jouissance réelle du désir sexuel – le plaisir œdipien – peut ajouter un sentiment de honte : « ce n'est pas papa qui me fait des choses laides et mauvaises, c'est moi qui suis laide et mauvaise, je devrais me cacher »). De là, sa complicité avec les membres de sa famille qui ont abusé de lui et sa souffrance quand ils sont arrêtés et condamnés – souffrance accrue par la multiplicité des fautes : la jouissance œdipienne à travers l'acte incestueux, la punition à travers la perte du parent chéri, source de cette jouissance. L'analogie entre le renoncement des prisonniers et celui des mineurs abusés montre bien l'ampleur de la régression psychique produite par l'état de captivité et, à un niveau plus général, l'absorption par une institution, comme la Légion étrangère ou l'Opus Dei, qui met ses membres dans une situation de dépendance existentielle systématique vis-à-vis d'elle. Quant aux applications pratiques de tout ceci chez les mineurs, nous y reviendrons en parlant du projet Monarch.

En résumant et pour conclure, le passage de la « phase de résistance à l'opresseur » à celle « de

capitulation/aveu/nouvelle identification » indique un changement de stratégie de survie de la part de la psyché, un changement préparé par des processus inconscients, en dehors de toute volonté, mais capables de mobiliser des ressources insoupçonnées. C'est ce qui se passe dans l'apprentissage du chant à travers la torture, nous avons vu comment il fonctionne en parlant de la formation de Sergio, l'« engagée volontaire » de la Légion étrangère.

D'un point de vue psychodynamique, on pourrait ajouter que la conversion à l'idéologie du persécuteur se réalise à travers l'effondrement du surmoi préexistant et l'instauration d'un nouveau surmoi plus archaïque, avec des caractéristiques absolutistes, rigides, régressives, sadiques. Peut-être, pour parler comme Béla Grunberger²¹¹, d'un faux surmoi anal, avec des connotations transgressives et intolérantes par rapport au principe de réalité et au principe de légalité propres au surmoi génital. Après tout, selon la théorie psychoanalytique, le surmoi se forme dans l'enfance, par intériorisation de contenus étrangers (appartenant à d'autres personnes), par l'assimilation et l'acceptation de valeurs et de règles imposées par les parents comme condition pour garder leurs attentions, leur amour et leur approbation. Dans la petite enfance, étant donnée l'incomplète myélinisation des neurones, on peut dire que bien que la capacité d'assimilation (apprentissage, imprinting, formation de schémas neuraux) soit de beaucoup supérieure à celle de l'âge adulte (grâce à elle, on apprend automatiquement la structure complexe de la langue) et que la capacité sélective et critique (le filtre conscient) soit beaucoup moins développée, il n'est pas inconcevable que quelque chose d'identique puisse se répéter dans des conditions de captivité opportunément

organisées, en produisant la libération de neuromédiateurs qui vont dissoudre les schémas neuraux préexistants porteurs de convictions, de valeurs et de loyauté, en favorisant la formation de nouveaux schémas.

Brainwashing, le lavage du cerveau

« BRAINWASHING : élimination systématique dans l'esprit d'une personne, de certaines idées consolidées, en particulier politiques, de façon à ce qu'un ensemble d'idées différentes puisse les remplacer ; ce processus est considéré le processus-type des conversions forcées pratiquées par certains états totalitaires sur leurs dissidents politiques. »

(Oxford English Dictionary)

Le terme brainwashing est apparu à l'époque de la guerre contre la Corée. Il paraît que les Chinois réussissaient à réformer la mentalité des prisonniers américains, en leur inspirant un sentiment communiste et anti-américain. La langue chinoise possédait d'ailleurs, bien avant l'arrivée du communisme, les termes hsi-nao (lavage du cœur, de l'esprit) et szu-hsiang-kai-tsao (réforme de la pensée).

Toute procédure qui change les opinions ou la manière de penser ou de ressentir des personnes n'est pas forcément un lavage du cerveau. Le lavage du cerveau est une procédure qui présente, outre l'élément d'intentionnalité, des éléments de contrainte, d'abus d'une position dominante individuelle ou de groupe, d'activation de mécanismes inconscients. C'est certainement un problème de degré. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de frontière nette, de saut de qualité, qu'il n'y a pas une différence d'essence entre le lavage du cerveau et la simple suggestion. La persuasion forcée est un lavage du cerveau du fait qu'elle produit un depatterning, c'est-à-dire la

dissolution rapide des schémas mentaux acquis. Cette suppression, comme nous le savons, se réalise à travers un processus organique, neural, de dissolution de réseaux synaptiques. Mais cette dissolution peut se produire aussi sans coercition, sous l'effet de traumatismes physiques ou psychiques, comme nous l'avons vu en parlant des méthodes de conversion, ou même à travers un sentiment d'amour, d'ennui et avec la coopération du sujet (évidemment inconscient de ce qu'il est en train de se faire sur le plan neural) comme dans de nombreux cas de conversion religieuse, que avons en partie décrits, des Hare Krishna à l'Opus Dei.

Le tableau procédural du lavage du cerveau, reconstruit par Lifton sur la base de l'expérience des prisonniers militaires et civils en Chine, comme dans le cas de Père Luca déjà décrit, est le suivant :

1. attaque à l'identité : le prisonnier est accusé massivement de ne pas être un bon citoyen, un bon médecin, un bon religieux, d'être incohérent, hypocrite ;
2. sentiments de culpabilité : on évoque ou on réveille des sentiments de culpabilité latents chez le prisonnier à travers des accusations, la mise en isolement et en le soumettant à des choix conflictuels ;
3. auto-dénonciation : le prisonnier est poussé à s'accuser ;
4. point de rupture : en cédant à toutes les pressions, internes et externes, et en manquant de tout secours, le prisonnier tombe dans la crise transmarginale, il éprouve l'angoisse de l'anéantissement ;

5. clémence : les bourreaux introduisent une lueur d'humanité, d'attention, qui fait miroiter une possibilité de salut ;

6. compulsion d'aveu : le prisonnier ressent un besoin impérieux de décharger la tension et, étant donné qu'il ne lui est offert qu'une seule manière de le faire – avouer – il finit par avouer même l'irréel (comme les patients de Freud lorsqu'ils avouaient un traumatisme sexuel précoce qui n'avait jamais eu lieu) ;

7. canalisation de la faute : le prisonnier apprend à imputer ses mauvaises actions à la société capitaliste dans laquelle il est né ;

8. rééducation et déshonneur : afin que la rééducation soit appropriée, tout aspect de la vie antécédente doit être blâmé et renié ;

9. progrès et harmonie : les prisonniers reçoivent des renforcements positifs quant à leurs acquis rééducatifs, du fait qu'on leur permet des expériences gratifiantes et rassurantes (travail de groupe, collaborations, etc.) ;

10. confession finale et renaissance : à ce moment-là, les prisonniers ressentent un besoin intérieur naturel de rejeter leur passé, leur vieille identité, et de proclamer et répandre la nouvelle idéologie.

Il est remarquable que pratiquement tous les prisonniers de guerre soumis à ce traitement, incités à avouer et convertis au communisme, aient rapidement perdu leur conditionnement après leur rapatriement. De ce fait, quelques auteurs comme Massimo Introvigne, surtout liés

à des organisations religieuses, se sont plu à déduire que le lavage de cerveau n'est pas réel, qu'il n'est pas démontré et qu'il n'est donc pas possible de soutenir que les organisations religieuses pratiquent le lavage de cerveau à leurs adeptes.

Il en va différemment. L'évidence empirique démontre que de nombreux adeptes d'organisations religieuses actives, fondamentalistes, totalisantes, qui « prennent soin » de l'individu et de sa vie (nous en avons déjà considéré un certain nombre), sont mentalement réformés de façon durable, sont devenus dépendants, acritiques, sans défense par rapport à l'organisation, et peuvent être poussés à des actes extrêmes, de la donation de leurs biens à l'automutilation, au suicide et au meurtre. Ces organisations se différencient toutefois des camps de détention chinois par un élément fondamental : elles ne se trouvent pas en situation transitoire, elles n'agissent pas dans une durée relativement courte, mais longue, très longue, et avec la synergie de tout un milieu de socialisation qui, dès le début, est conforme à l'adepte, lequel l'accepte, le trouve agréable, égocentrique. La réforme de la pensée (ou le lavage de cerveau) n'est pas une opération définitive comme une appendicectomie ou la pose d'un pacemaker, une opération qu'on effectue et qui a un effet permanent. Ce n'est pas non plus comme un vaccin qui ne réclame que de simples rappels. C'est un conditionnement qui doit être instauré et maintenu au niveau environnemental à travers le réseau relationnel, affectif, récréatif, formatif, de la manière « la plus holistique » possible. Seul le depatterning, l'effacement des schémas et des valeurs préexistantes, peut être rapide s'il est exécuté de façon traumatique à travers l'incitation et dans une situation de stress ultraparadoxe, parce qu'il

se nourrit de la dissolution de liens et de réseaux synaptiques, une dissolution qui survient en un laps de temps assez bref sous l'action de substances endocrines. Par contre, la restructuration demande la formation et la consolidation de nouveaux réseaux synaptiques à travers un processus beaucoup plus lent. Avec une décapeuse, on peut éliminer un jardin en quelques heures. Mais aucune technologie ne permet, à ce jour, de faire repousser un jardin en quelques heures ou même en quelques jours.

Cette interprétation est confirmée par les maigres succès obtenus par des « déprogrammateurs », c'est-à-dire par des professionnels qui intervenaient auprès de personnes soustraites par leur famille aux sectes qui les avaient envoûtées, laquelle décidaient de les soumettre, souvent illicitement, à un déconditionnement pour qu'elles retrouvent une certaine « normalité ».

D'autre part, il est évident, que la liberté intérieure ne peut pas, de par sa nature, être imposée.

Ci-après, nous exposons une autre critique, encore plus importante, concernant le concept de brainwashing et sa négation.

Cette critique se base sur un fondement implicite et faux : d'abord que la psyché est en soi libre et inconditionnée, ensuite que ceux qui la conditionnent sont des agents externes qui agissent intentionnellement, tant et si bien que, s'ils disparaissent, la psyché redevient libre. Un peu comme l'homme naturel de Rousseau. Rien de plus faux et de plus naïf. Le conditionnement mental, les distorsions cognitives, la création de dépendances sont des choses

qui arrivent automatiquement dans toute vie sociale – et d'ailleurs en partie en dehors de celle-ci. Beaucoup d'expériences que l'individu fait individuellement, et peut-être très rapidement (traumatismes), constituent des conditionnements de la psyché. Le cerveau humain est prédisposé à être conditionné. Pour reconnaître, prévenir et éliminer les conditionnements, une activité intentionnelle est indispensable. L'éducation est un processus de conditionnement, comme aussi l'insertion sociale, l'imprégnation de l'esprit par la politique et la religion. Tous ces processus sont nécessaires pour ancrer des valeurs comportementales communes et acceptées, et des schémas hiérarchiques sur lesquels se base l'existence et la physiologie d'un organisme social. La société médiévale n'aurait pu exister sans le conditionnement religieux de la presque totalité des populations. La famille, au sens strict du terme, ne peut pas exister sans le copartage de valeurs et d'interdits déterminés.

Au cours du XX^e siècle, la tendance à la consommation immodérée et à diverses « émancipations », a affaibli credos, valeurs et schémas communs. Ceux-ci sont en déclin, et avec eux d'anciennes institutions comme la famille, l'Église, l'État national. La coordination et le fonctionnement social s'accomplissent désormais à travers une interactivité entre l'homme et la technologie. L'homme interagit avec les machines, les logiciels, les règles opérationnelles objectives. Les gens font les choses dont le système se nourrit de moins en moins par conviction morale, mais de plus en plus pour se conformer aux exigences des procédures, des techniques.

Ceci confirmerait la thèse d'Émile Durkheim, qui oppose

la solidarité (au sens de coopération) mécanique à la solidarité organique. Selon cet auteur, la solidarité sociale mécanique appartient aux sociétés rurales où les activités professionnelles sont peu spécialisées, où existe donc une forme d'indépendance élevée, objective, de l'individu ou de chaque famille. C'est une société où cohésion, coopération, solidarité se produisent à travers une participation collective aux valeurs, aux rites et aux expériences émotionnelles d'ordre religieux, toutes choses qui créent un esprit corporatif, la cohésion, le sens de la hiérarchie. C'est une société où des règles morales et juridiques répriment la violation des valeurs partagées. La solidarité organique est en revanche typique des sociétés technologiques hautement spécialisées, donc hautement interdépendantes du point de vue individuel. Elle se développe car chaque individu est objectivement contraint, pour satisfaire ses besoins, de se coordonner avec l'organisation sociale, de se conformer à ses procédures, à ses règles, à ses machines, – récemment – à ses logiciels : condition sine qua non pour que chacun puisse bénéficier des services indispensables à sa survie.

Ainsi, cette théorie explique la disparition des valeurs dans notre société contemporaine. Le fait est que certaines valeurs comme celles qui concernent le maintien de la cohésion et du fonctionnement social ont été remplacées par d'autres facteurs. Toutefois, il n'en a pas été ainsi dans tous les domaines. En particulier, les facteurs religieux, moraux, économiques, juridiques, culturels, qui stabilisaient le rapport conjugal, n'ont pas été remplacés, ce qui fait que de nos jours les couples sont plutôt fragiles.

Endoctrinement conditionnant

Comme l'ont montré les résultats expérimentaux de Pavlov, le conditionnement est plus efficace si l'on tient les sujets à conditionner à l'écart d'autres personnes et à l'abri de toute stimulation non pertinente au conditionnement. Selon la conception pavlovienne, le comportement humain se structure essentiellement à partir de conditionnements environnementaux, car il est impossible à l'homme de résister au conditionnement. Cette conception s'harmonise parfaitement avec la conception communiste du déterminisme environnemental. La première phase du volontarisme achevée, c'est-à-dire de l'enthousiasme révolutionnaire, il fallait penser à forger le citoyen soviétique d'une époque « normale ». À cette fin, les Soviétiques approfondirent les études de Pavlov concernant le conditionnement animal et humain (dont nous avons déjà parlé) et ils en appliquèrent les techniques à la création de l'« homme nouveau », celui du socialisme réel. Dans ce but, ils fondèrent deux organismes : le Front pavlovien et le Conseil scientifique sur les Problèmes de la Théorie psychologique de l'académicien I. P. Pavlov. Les Soviétiques s'efforcèrent pendant longtemps d'obtenir une suppression stable de tout sens critique et de toute capacité de vérification surtout chez les jeunes, à travers l'administration systématique de renforcements positifs aux comportements conformes aux prescriptions du Parti et celle de renforcements négatifs aux comportements non conformes. Le résultat fut cependant partiel : les opportunités de connaître d'autres conceptions, d'être plus créatif, de développer un esprit d'initiative constructif restèrent très limitée, tandis qu'un sentiment de crainte

vis-à-vis du régime fut très sûrement insufflé. D'autre part, de nombreuses personnes se rendirent compte de la manipulation, et qu'on refusait de leur communiquer les informations concernant des réalités, des conceptions, des théories et des pratiques gouvernementales différentes. En conséquence, ces personnes devinrent méfiantes, prirent leurs distances ; une forme de défiance et de scepticisme se développa.

Dans les camps de « formation » chinois, l'isolement s'unissait à d'autres principes pédagogiques :

maintenir un état de fatigue en proposant sans cesse d'étudier et de pratiquer ; ne pas laisser de temps libre à la réflexion et à soi ;

maintenir un état de tension ;

maintenir un état d'insécurité (on faisait disparaître de nuit, mais ostensiblement ceux qui ne s'adaptèrent pas, en guise d'avertissement pour les autres) ;

inculquer un langage endoctrinant et manipulateur ;

maintenir constamment une aura de gravité dans l'application des principes ;

maintenir toujours un espion dans toutes les classes de disciples ;

faire remplir fréquemment à ceux-ci des formulaires de confessions autocritiques et autobiographiques, divulgués ensuite dans le camp et utilisés par les instructeurs pour faire marcher les « étudiants » sur des charbons ardents²¹².

La première phase de la formation consistait en un traitement surtout physique visant à produire un épuisement corporel, à anéantir la capacité de résistance, l'estime et le respect de soi, la préservation de la vie privée, parfois même à travers des séances collectives quotidiennes de critique et d'autocritique.

La seconde phase était centrée sur l'endoctrinement politique, lequel, ajouté au travail physique, faisait que les participants allaient au lit tous les soirs ou presque dans un état d'épuisement total ; ceux qui ne s'adaptaient pas étaient expédiés ailleurs, on ne sait où ; ceux qui montraient les qualités requises étaient sélectionnés.

La troisième phase était caractérisée par l'effondrement psychophysique qui arrivait environ six mois plus tard et se manifestait par des pleurs irrépressibles et des sanglots nocturnes. Cela débutait généralement par un membre du groupe et, comme par contagion, se transmettait aux autres. Les sujets dotés d'humour et de cynisme étaient plus résistants ; les plus émotifs et dévots cédaient en premier.

Cette crise ultraparadoxe, au sens pavlovien, comporte la dissolution des schémas, des valeurs, des mental habits préexistants, et la conversion aux nouveaux schémas communistes et à leur jargon, lequel avait été enseigné préalablement. À la sortie de la crise, les sujets se reconnaissent dans les idées et les observations communistes, dans la terminologie et le langage communistes. Ils ressentent la mission naturelle de propager le communisme, prennent plaisir à voir les autres se convaincre de leur nouvelle foi. Ils découvrent la vérité et le pouvoir éclairant de ce qui leur était apparu jusque-là

comme de simples slogans. En même temps, il arrive ce que les Chinois appellent la « coupe de la queue », c'est-à-dire la rupture des liens identitaires, affectifs, culturels de leur passé.

Des crises cathartiques analogues, avec dissolution des schémas et des mécanismes préexistants, même pathologiques et névrotiques, et conversion à une nouvelle et merveilleuse vérité, sont également provoquées pendant certaines psychothérapies de groupe et dans certains groupes religieux de type charismatique.

Dans les régimes communistes, ou du moins dans certaines de ses phases et dans certaines zones de surveillance intensive, le sentiment de culpabilité joue un rôle important car il contient des impulsions déviationnistes, bourgeoises, révisionnistes. Il divise intérieurement la personne, la met en conflit avec son moi, et ce conflit la contraint à une très grande dépense énergétique.

Le catholicisme fait de même. Il fixe (maintenant on devrait plutôt dire : il fixait) des impératifs éthiques (concernant surtout la sexualité) auxquels naturellement l'homme ne peut obtempérer, en condamnant le désir de pécher à l'instar du pécher lui-même. Ainsi, du fait qu'il éprouve certains désirs, le fidèle se sent en faute. Toutefois, s'il a cédé au désir, après avoir péché il peut obtenir son absolution en se soumettant à Dieu, c'est-à-dire à l'Église – que son confesseur personnifie. Il peut être réadmis dans la grâce divine par la rémission du péché s'il s'est réellement repenti de ce qu'il a fait ou désiré et s'il s'engage à ne plus pécher – conditions qui ne peuvent être réalisées qu'avec une partie de la psyché et

pas de façon stable. Le résultat, c'est que le fidèle, en proie à son sentiment de culpabilité et à sa dépendance, se débat dans un conflit avec lui-même pour se réconcilier avec son moi, avec Dieu et avec la communauté des croyants du pouvoir clérical. Cette réconciliation est d'ailleurs provisoire, parce que le substrat naturel des désirs impurs, immoraux, demeure – lequel pourrait bien se transformer en un processus névrotique ou psychotique. Le besoin, la dépendance, la soumission à l'Église (comme le débiteur à l'usurier) doivent toujours être renouvelés. Divide et impera.

Mais du moins le catholique peut décharger sa conscience, donc ses tensions ; et depuis que la Sainte Inquisition ne condamne plus au supplice du feu et ne torture plus (depuis qu'elle a perdu son pouvoir politique), il peut se permettre aussi d'exprimer des pensées déviantes. En revanche, le citoyen communiste ne peut pas se le permettre, car le risque d'être découvert est toujours présent ; il peut être trahi par un collègue, par un membre de sa famille, ou par un agent secret, et finir interné dans un camp. Le citoyen communiste vit dans un état de tension constante. Il doit veiller sans répit à ce qu'il dit, à ce que rien de compromettant ne lui échappe. Quant aux mesures générales concernant la population, les Chinois et les Soviétiques, et d'autres comme eux, isolaient les personnes à traiter de manière intensive, tandis que la population était durablement endoctrinée à travers l'isolement culturel – proscription de la culture des pays non communistes et restriction de voyages à l'étranger.

Quant à la foi dans les institutions et dans les valeurs de l'ordre social, le même système de protection existait dans

l'Inde traditionnelle, avec l'interdiction de sortir du territoire national sous peine de perdre le statut lié à la caste. Dans l'Inde traditionnelle, rappelons-le, survivait la loi de Manu et tout un ensemble de règles socio-juridiques centrées sur le système des castes : les brahmana (caste sacerdotale et intellectuelle), les kshatriya (caste gouvernementale et militaire), les vaisya (caste entrepreneuriale), les sudra (caste ouvrière) ; restaient hors de ce système, en tant qu'impurs, les parya (intouchables, contaminants) et les mleccha (justement les barbares, les étrangers). L'hindou qui voyageait et séjournait parmi eux se contaminait (il acquérait des points de vue critique par rapport au système de convictions sur lequel reposait l'establishment indien), donc à son retour, il était marginalisé, évité en tant qu'impur – en effet, il pouvait être contagieux culturellement. Le traditionaliste hindou peut accepter l'importation de plantes, d'animaux et de technologies non indiennes, sur la base d'une croyance aussi avantageuse qu'amusante : que toutes les espèces animales et végétales seraient originaires de l'Inde et que toutes les technologies étrangères ne seraient qu'une représentation nouvelle des technologies védiques.

Une différence considérable d'efficacité dans les procédures de déconditionnement – c'est-à-dire de libération de conditionnements préexistants – et de reconditionnement, résulta liée à la personnalité des divers opérateurs. Il y a des personnes charismatiques, qui établissent plus rapidement et fortement que d'autres un rapport « magnétique » avec le sujet à déconditionner, ce qui l'incite à se sentir plus libre vis-à-vis de son patrimoine spirituel, de ses inhibitions, etc., donc à se confier ou à se projeter sur elles (transfert).

Pour dissoudre un conditionnement précédent, Pavlov a découvert que soumettre le sujet à une situation de pur ennui, à l'absence de stimuli, était plutôt efficace. Le résultat était le même en le soumettant à un stimulus secondaire, c'est-à-dire de type évocateur. Il suffisait de le répéter avec une certaine fréquence ou avec une très basse intensité. Ces traitements annulaient rapidement l'efficacité du stimulus évocateur préexistant.

Conditionnement par le discours persuasif

À partir de 1950, par volonté de Staline, les recherches en psychologie du langage s'intensifièrent en Russie. Les mots sont des stimulations secondaires, c'est-à-dire qu'ils sont appris (d'où leur efficacité) à travers l'expérience répétée de leur association à des expériences physiques. Chaque mot est donc associé à une expérience, une sensation, une émotion récurrente – à un frame (un cadre) pour reprendre ce terme contemporain de la psychologie de la communication que nous avons déjà vu. Un frame qui, par un choix terminologique bien déterminé, a un pouvoir évocateur et se glisse dans les processus cognitifs de son auditeur pour l'orienter dans une direction voulue ou encore pour barrer l'entrée à des inputs provenant de sujets rivaux ou de la réalité qu'on voudrait cacher. Chaque mot a donc le pouvoir d'un stimulus secondaire, évocateur de ces expériences, sensations ou émotions. C'est un stimulus autonome, indépendant de la structure et du sens général du discours tenu, comme de la perception de sa véridicité. Tout le monde sait que si on prononce à table des mots liés aux fonctions excrétoires, au vomi, etc., cela suscite une forte réaction de la part des convives qui peuvent en perdre l'appétit, avoir la nausée, et même

vomir. Ainsi, des mots très chargés comme « traître », « stupide », « sale », bien qu'insérés dans un contexte facétieux ou fantaisiste ou invraisemblable, vont évoquer de toute façon une émotion ou une sensation ou une idée négative. Alors, si par exemple ils côtoient le nom d'une personne que l'on veut discréditer, ils agiront dans ce sens par association, sous l'effet d'une sorte de contamination. Ainsi la phrase : « L'affaire, plutôt sordide, a attiré l'attention du ministre X, lequel est en train de s'en occuper personnellement », qui dans son sens explicite n'attaque pas du tout X, laisse toutefois dans le subconscient du lecteur l'idée que X trempe dans cette affaire, X reste associé à quelque chose de trouble. Encore plus simple et plus efficace : « Y dément être un pédophile et avoir commis des abus sexuels sur trois enfants » est une phrase qui, tout en reportant, dans son ensemble explicite, une affirmation défensive de Y, suscite chez le lecteur, toujours par association, une idée de dégoût et un désir de le voir féroce puni. En fait, le lecteur pense : « Y pédophile commet des abus sexuels sur trois pauvres enfants. » La personne à laquelle on colle cette étiquette de pédophile, indépendamment de l'existence de preuves à sa charge, devient automatiquement non crédible quoi qu'elle dise lorsqu'elle dément de successives affirmations et se défend. Elle devient le coupable présumé. En général, si on évoque un phénomène fortement idéo-émotionnel comme celui du monstre, du pédophile, du traître, il trouvera tout seul la personne à laquelle s'unir. Il suffit donc d'offrir au même moment le nom et l'image d'une personne, avec quelques éléments qui la rendent désagréable ou suspecte, pour la vouer aux gémonies. À cette réalité correspond la devise jésuitique « calumniare audacter, aliquid tandem haeret »,

c'est-à-dire « accuse effrontément, l'accusation finira par avoir de l'effet ».

Naturellement, des mots évocateurs de signe contraire, honorifique, peuvent être employés de la même façon pour accorder l'esprit à des idéaux élevés, pour susciter et diriger la confiance, les attentes, l'indulgence, le sentiment du devoir, le sentiment patriotique. Tout mot évocateur, associé au nom d'un individu ciblé, peut donc fonctionner en tant que manipulateur, mais il existe aussi des modules communicatifs plus complexes, ce sont les contenants.

La communication ne consiste pas qu'en contenus, données, mais aussi en contenants. Et les contenants sont des éléments de la communication capables de susciter chez les destinataires des dispositions émotionnelles et cognitives favorables au communicant (attention, identification, confiance, autorité, attentes). Si on analyse diverses communications (propagandes, publicités, sermons, psychothérapies) et même des discours persuasifs ordinaires, on constate que la plus efficace et la plus professionnelle des communications, centrée sur l'effet, est principalement constituée de contenants sans contenus (ou presque). Il s'agit de discours ingénieusement dépourvus de contenus, et séduisants pour utiliser une expression de Milton Erickson, dont le grand vide lui-même produit une forme de sous-hypnose, un relâchement des défenses critiques, une modération de l'attitude, utiles à l'obtention des réactions comportementales voulues. Un langage intentionnellement vague offre une richesse de contenants où chacun peut exercer son imagination. C'est un langage qui ne peut être démenti car il ne choque aucune conviction, n'éveille aucune alarme, aucune vigilance ; il rend donc crédible

celui qui l'utilise. Toute personne sans préjugés a l'impression d'entendre des choses en correspondance avec ses idées personnelles, parce qu'un contenant vide et séduisant lui est offert et que c'est elle qui met le contenu (construire des a priori, des stéréotypes négatifs est donc un important outil de propagande : il immunise contre la propagande adverse parce qu'il fait entendre en alarmant, et non pas dans un état de décontraction, le message de la partie adverse – voir le jargon de l'homme politique, du psychanalyste et du syndicaliste). Après l'administration d'un bon nombre de contenants non contestables et d'affirmations en correspondance avec le destinataire, le communicant a instauré avec celui-ci un « rapport » de confiance et peut commencer à introduire (au moyen de liens pseudologiques et de techniques qu'il n'y a pas lieu d'expliquer ici) des **contenus utiles**, c'est-à-dire des données présentées comme réelles (mais non démontrées ou fausses), des ordres, des valeurs, des auto-inhibitions, en un mot ce qu'il désire que le destinataire (patient, clientèle, électeur) accueille favorablement. Il faut noter dans quel sens les partis de gauche prennent aujourd'hui le mot « marché ». Ils déclarent accepter le « marché » comme réalité et ressource, et proposent des mesures de libéralisation pour s'adapter à ses règles, etc. Cependant, si nous y prêtons attention, il est possible de remplacer dans leurs discours le mot « marché » par le mot « capital ». Le marché dont ils parlent très bien, et qu'ils prennent comme référence, comme source ou manifestation de règles en matière d'économie, n'est autre que le capital dont ils ne parlent plus (il n'y a pas si longtemps, ils l'identifiaient avec le mal, avec l'ennemi), car à la suite de leur virage en sa faveur (de leur harmonisation avec les intérêts du

capitalisme), ces forces politiques ont dû éliminer ce mot de leurs discours afin de ne pas susciter une réaction négative de la part de leur électorat.

Voici quelques exemples de ce genre de communication intentionnellement vague ou vide : « Je devine que les expériences que vous avez eues dernièrement ont été très importantes pour vous, comme le confirme le fait que vous êtes venu me trouver » (ce type d'approche encourage à parler de soi en valorisant ce que le sujet veut dire, en lui faisant croire que ceci a déjà une importance pour qui l'écoute. Le communicant est crédible parce qu'il ne peut pas être démenti car il n'affirme aucun contenu qui n'ait été proposé par le sujet avec lequel il interagit). « Soutenez-vous nos soldats en Iraq ? » (question captieuse, visant à susciter un consensus quant à l'occupation de l'Iraq voulue par l'establishment, en exploitant le sentiment de solidarité envers les soldats qui risquent leur vie là-bas, même s'ils le font librement et pour de l'argent). « Que vous rappelle cette idée ? » (question visant à flatter la partie adverse et à centrer sur elle-même son attention, de sorte qu'elle ne prenne garde aux suggestions qu'on veut ancrer en elle). « Les difficultés de dialogue dans la famille contemporaine sont la cause d'un grave mécontentement et de tensions que l'on défoule souvent sur les plus faibles, je veux dire sur les enfants, ce qui parfois finit en tragédie ; donc s'engager à mieux dialoguer et à mieux se comprendre est fondamental » (évidence générale dans laquelle tout auditeur se sentira invité à placer ses expériences et ses insatisfactions personnelles, de sorte qu'il se complaira dans le fait de se sentir concerné, de voir que la valeur de ses convictions est reconnue, quoiqu'en réalité rien de significatif n'ait été exprimé). Le cas, que nous avons vu

précédemment, du psychologue qui séduit une fille amoureuse de son fiancé est une application simplifiée de la programmation neurolinguistique en tant que communication persuasive et séduisante qui allie des effets sémantiques et somatiques.

George Lakoff, déjà cité, décrit de façon détaillée au chapitre 17 de son livre *The Political Mind*, comment l'administration Bush utilisait avec succès la terminologie adaptée à des fins manipulatrices lorsqu'elle voulait produire une orientation populaire « préconceptuelle », irrationnelle, mais favorable à ses options politiques, économiques, fiscales, militaires, et défavorables aux contre-propositions du Parti démocrate. Par exemple, présenter une option en disant « Êtes-vous favorable à un tax relief (allégement fiscal) ? », c'est orienter un consensus vers une réponse positive ; le sujet interrogé va omettre de réfléchir que cette mesure va comporter un allégement de la dépense publique ou un majeur endettement public, car quiconque y est contraire fait figure d'ennemi. Si l'on précise la demande en déclarant « Êtes-vous favorable à l'allégement du service social, des investissements en infrastructures, de l'entretien des voies publiques ? », c'est produire l'effet contraire : l'ennemi devient celui qui veut supprimer ces choses. La façon la plus correcte de poser la question serait évidemment la suivante : « Est-ce que vous êtes favorable à la réduction des taxes et de la dépense publique en faveur du service social, des infrastructures, de l'entretien des voies publiques ? »

Un exemple personnel. J'ai pris part (MDL), d'un point de vue professionnel, à une négociation difficile entre deux associés, Carlo et Livio, qui se haïssaient et qui à la suite

d'irrégularités et d'erreurs commises dans la gestion de leur entreprise, risquaient la faillite et la banqueroute frauduleuse (de 3 à 4 ans de détention, pratiquement), en particulier parce que leur collaboration était compromise par des vexations et des menaces réciproques continuelles. Remédier à la situation semblait impossible. Au jour fixé, je m'assis à la table des négociations auprès de mon client, Carlo, et de son expert-comptable. Face à nous se tenaient Livio, son avocat et son expert-comptable, lequel ouvrit le débat et présenta une brève analyse objective suivie d'une proposition extrêmement pragmatique, en soulignant le risque que comportait l'échec de la collaboration. Livio répondit d'un ton supérieur, méprisant et provocateur. Ses assistants tentaient de faire avancer la négociation et de faire preuve de bonnes manières, mais son esprit de contradiction, manifestement rigide et déraisonnable et le comportement destructif et défiant qu'il prenait (avec une certaine satisfaction) depuis plusieurs mois, persistaient. Je me tenais assis devant lui de l'autre côté de la table. En voyant le tour que prenait la négociation, je pris le parti de me taire. Je suivis trois heures durant et en silence les vaines tentatives d'instaurer un dialogue avec Livio. Pendant tout ce temps, je me limitai à imiter Livio, ses gestes, ses ricanements railleurs, le tambourinement de ses doigts sur la table. Au bout de deux heures, je m'aperçus que Livio cherchait mon regard. Au bout d'une autre heure, je m'aperçus qu'il avait commencé à reproduire mes gestes, par exemple, lorsque je me grattais une oreille. Alors, dans une bouffée de colère semblable aux siennes, je pris la parole et, en traitant tout le monde de bon à rien aussi impoliment que Livio, je dis qu'il fallait en finir, commencer à parler de choses

concrètes, et je menaçai de quitter les négociations. Dans le silence stupéfait qui suivit cette algarade, je proposai de nouveau d'une voix douce l'offre de notre expert-comptable, et Livio, tout satisfait, l'accepta après avoir marchandé quelque peu.

La technique de la communication mensongère et celle de la communication incohérente – techniques-types qui précèdent une attaque militaire – sont différentes de la communication intentionnellement vide, mais tout aussi intéressantes. Une puissance qui se prépare à entrer en guerre contre un pays commence par déclencher une campagne lancinante d'accusations verbales ou de slogans contre le pays ciblé. Il n'est pas nécessaire que ceux-ci soient vrais. Les accusations insistantes de guerre bactériologique portées contre les États-Unis par Staline étaient fausses, mais servaient à justifier son soutien à l'attaque de la Corée du Sud, tout comme les accusations insistantes de Bush dirigées contre l'Iraq au sujet de ses rapports avec Al-Qaïda pour justifier sa décision d'invasion. Pourtant la vigueur et l'insistance avec lesquelles elles étaient lancées ont mis l'adversaire dans une inconfortable position de faiblesse, celle de qui doit se défendre et se disculper. Et avant que soit organisée toute réfutation de ces accusations, l'agresseur a lancé de nouvelles accusations, parlant de détention d'armes de destruction de masse, accusations également injustifiées, mais également efficaces. Adolf Hitler était maître dans l'art de la communication incohérente (cela avant l'attaque contre l'URSS) où la rapide succession d'accusations à base de slogans se mêle à des affirmations contraires, rassurantes, où menaces d'attaque et exaltation de la paix alternent ; une ligne de conduite alogique, imprévisible, qui ne permettait pas de comprendre qui allait attaquer. Cela

maintenait les cibles potentielles dans un état d'alerte et de confusion constant, dans l'impossibilité de s'organiser et de s'allier, mais aussi dans l'espoir de pouvoir éviter le conflit. De cette manière, Hitler put libérer les territoires allemands occupés par la France, annexer l'Autriche et occuper une bonne partie de l'Europe centrale, de la Belgique et de la Hollande avant qu'une réaction suffisante ne se manifeste. Les Juifs eux-mêmes qui résidaient en Allemagne ne se rendirent pas compte de ce qui les attendait, et beaucoup crurent possible une collaboration en vue d'établir un rapport de cohabitation. Une technique analogue à celle d'Hitler, visant à confondre les cibles et à les maintenir désunies, incapables de focaliser et d'admettre la menace, est utilisée ces dernières années par des leaders intégristes islamistes, lesquels, du côté interne, bombardent les fidèles musulmans de sermons incitant à la guerre sainte pour la conquête de l'Ouest, véhiculés par leurs sites web, par leurs imams et leurs maîtres disséminés dans les diverses mosquées et leurs « centres culturels » ; et du côté externe, se rendent disponibles au dialogue avec les institutions civiles des pays d'accueil, en se construisant une image de personnes de bon sens, dotées de sensibilité aux valeurs humaines, ouvertes au pluralisme dans l'esprit d'une coexistence paisible. De même, pendant la révolution khomeyniste en Iran, les leaders islamistes chiites, besogneux de soutien politique étranger, s'affirmèrent comme modérés, démocrates, défenseurs des droits civils, en affirmant que « le chiite est différent du sunnite ». Et une fois le pouvoir conquis, les khomeynistes jetèrent le masque et instaurèrent une dictature théocratique violente et ultra-intolérante, basée sur l'application rigide de la charia, qui allait jusqu'à la lapidation pour adultère de

jeunes femmes violées par des hommes mariés : passata la festa, gabbato lo santo (la fête passée, adieu le saint) dit un proverbe italien.

Comme Meerloo²¹³ remarque non sans raison, « coexistence » et « tolérance » sont des termes très délicats qui se prêtent à être utilisés dans les manœuvres de qui veut mettre fin à l'existence des « différents », des infidèles ou des capitalistes. Coexistence et tolérance ne sont possibles que si les deux parties connaissent et acceptent les diversités respectives et l'impossibilité à se réconcilier, connaissent et acceptent l'ambivalence et les contradictions de la psyché humaine, connaissent et acceptent l'existence de l'individualité outre celle du groupe. En un mot, si ces populations sont évoluées au point de ne pas être prédisposées aux identifications et aux oppositions idéologiques ou religieuses ! Donc, en somme, l'invocation des principes de coexistence et de tolérance « n'est qu'un pavillon qui couvre la capitulation progressive²¹⁴ de la partie la plus tranquille et paresseuse devant la partie adverse la plus agressive, totalitaire et déterminée ».

Il faut remarquer que, dans de semblables stratégies, les leaders charismatiques, les dictateurs et les régimes présidentiels sont naturellement plus mobiles que les gouvernements « démocratiques » parlementaires, car ils n'ont pas besoin de rendre compte de leurs décisions à l'opinion publique nationale ni de produire du consensus populaire et parlementaire pour leurs changements de politique et de coalitions. L'avantage des régimes « démocratiques », ou non directement totalitaires, c'est qu'à moyen et long terme, en encourageant davantage la compétitivité et l'ingéniosité, ils obtiennent efficacité et

dynamisme.

Le conditionnement opérant trouve également son application dans le langage finalisé au contrôle culturel et social. Perry London, cité par D. Winn²¹⁵, a montré la possibilité de conditionner des êtres humains à saliver à l'écoute d'un stimulus constitué de mots neutres (par rapport à la salivation) tels que « style » ou « urne ». Selon lui, c'est à travers des processus de conditionnement que chaque société enseigne à ses membres, dès la petite enfance, des choses comme l'amour de dieu, de la patrie, des idéaux, de la tribu, une haine envers les personnes différentes, les autres, les étrangers, etc.

Nous avons vu que l'effet placebo se base sur la valeur évocatrice symbolique de l'idée de remède, qu'il sert de stimulus conditionné. Mais le remède n'est pas le seul symbole qui fonctionne ainsi. Un fusil ou un pistolet, vrais ou dessinés, ont ce même pouvoir psychique. C'est ce qu'on appelle le gun effect, lequel consiste en ceci : la vue d'une arme dans des situations conflictuelles augmente beaucoup l'agressivité des parties. Un camion qui ralentit la circulation suscite davantage de coups de klaxon s'il porte à l'arrière l'image d'un fusil.

Conditionner les masses

Revenons à Pavlov. Il avait déjà expliqué comment la relation de l'homme avec le monde extérieur et avec ses semblables est dominée par des stimulus secondaires : les symboles linguistiques. L'homme apprend à penser avec les mots et les symboles qu'on lui a donnés ; et ceux-ci finissent par conditionner toute sa vision de la vie et du monde. Comme dit Dobrogaev, le langage est le moyen

d'adaptation de l'homme à son milieu. Nous pourrions reformuler cette affirmation de la façon suivante : le besoin de communication avec ses semblables influence la relation de l'homme avec le monde extérieur, parce que le langage et son système sont variables et non objectifs. Dobrogaev poursuit : « Les manifestations linguistiques font partie des fonctions de réflexes conditionnés du cerveau humain. » Nous pourrions dire plus simplement que « la personne qui dicte et formule les mots et les phrases que nous utilisons, qui commande les médias, fait qu'elle est maître de l'esprit »²¹⁶.

Ceci consent à un régime politique de limiter l'usage d'instruments de terreur, de coercition et de répression physique en faveur de la manipulation propagandiste.

L'instrument adopté pour conditionner les masses populaires fut la répétition, à travers toutes ses sources possibles. Des messages bien déterminés, des idées, des schémas logiques ou pseudologiques (ou des vérités officielles) furent répétés des milliers de fois jusqu'à ce qu'ils se traduisent en modèles communs de pensée fixes. En même temps, on préserva le peuple de messages différents. Un slogan du type « Ceausescu est notre père, le héros qui nous a sauvés » écouté une, dix ou cent fois, reste un slogan. Mais sous l'effet des mécanismes neurotrophiques exposés aux [chapitres 3 et 4](#), il devient quelque chose de différent si on l'écoute des dizaines de milliers de fois, dès la petite enfance, si on l'écrit ou le transcrit à l'école dans toutes ses variantes possibles, si on l'entend répéter par les écoliers, les parents, les professeurs, etc. Comme dans les communautés religieuses, il devient ce que tous pensent, croient, professent, partagent – donc ce qu'il faut croire, professer,

partager pour être intégrés, acceptés, reconnus. Cela devient une foi, quelque chose qui fait partie de la réalité objective et perceptible. « L'homme, c'est comme le lapin : on le prend par les oreilles » résumait La Rochefoucauld, brillamment cité par Meerloo. Afin que se produise cet effet d'identification avec la réalité objective, il suffit que les vérités d'un régime soient répétées et confirmées sans jamais les discuter sur le plan de la logique. Si elles nécessitent une démonstration, cela signifie qu'elles ne sont pas évidentes en soi, comme le sont les vérités objectives. Si un débat et une critique logique étaient encouragés, cela aboutirait sûrement à une désapprobation.

Le conditionnement mental n'est pas simple propagande ou endoctrinement. Il part des cellules nerveuses, de la construction de réflexes conditionnés. **Celui qui conditionne veut obtenir une réponse directement des neurones** en court-circuitant la conscience. C'est pourquoi il part de ce niveau neural.

Dans les camps de rééducation chinois (comme après dans les camps vietnamiens), nous avons vu qu'on commençait par créer un état de débilité, de confusion, de contradiction, de peur, pour éliminer les schémas mentaux et la résistance critique et éthique chez les sujets. Selon Meerloo, même si le contenu idéologique des slogans et des leçons, dont ils étaient bombardés jusqu'à l'obsession, pouvait résulter incompréhensible ou inacceptable sur le fond au niveau conscient, au niveau inconscient s'habituer à subir ce traitement, le seul fait de le subir, finissait par dissoudre leurs résistances et par les assujettir. Tandis que la possibilité de débattre et de confronter des points de vue et des idées neutralise l'effet

du conditionnement, comme aussi la conscience d'être soumis à un programme de conditionnement, l'effet de la situation de stress, de privation, etc. à laquelle les sujets étaient soumis résultait inégal. Chez quelques sujets, il facilitait le conditionnement en contribuant à abaisser les défenses et à conférer un aspect plus réel aux doctrines et aux accusations imposées par les geôliers ; chez d'autres sujets, il contribuait à susciter une meilleure conscience de la situation et une meilleure capacité d'autodéfense contre le conditionnement²¹⁷.

Alors, dans une société totalitaire consolidée, tout ce travail de depatterning, d'élimination des mental habits préexistants, est épargné aux chefs politiques et aux dignitaires religieux qui, ayant élevé des générations de citoyens déjà conditionnés selon leur désir, les ont intégrés à une société qui partage le contenu de ce conditionnement.

Intermède : cœurs de l'Est

J'ai connu (MDL) une étudiante roumaine cultivée, intelligente et plutôt dégourdie qui s'était installée en Italie. Elle vivait avec un homme de situation aisée et déjà âgé. Sachant et haïssant ce qu'était et ce que faisait réellement Ceausescu, lorsqu'elle apprit qu'il avait été capturé, et tué durant sa tentative non héroïque de fuite, elle fondit en larmes et éprouva une profonde et durable douleur. Elle me dit avoir découvert en cette circonstance, comme beaucoup de ses compatriotes, avoir en elle ce conditionnement émotionnel, contre lequel connaître la réalité ne servait à rien. Elle parlait de lui comme si elle était habitée par un être étranger, disait vouloir s'en libérer,

le détester.

Une autre fille polonaise, tout aussi cultivée, intelligente, et délurée, déjà bien avant l'effondrement du régime communiste de son pays, me mit en garde : « Ne commets pas l'erreur de nombreux Occidentaux, ne pense jamais à te mettre avec une fille de l'Europe de l'Est. Ne crois pas que les femmes des pays communistes soient comme moi. Fille d'un diplomate, j'ai grandi entre Berne et Paris, même si j'ai vécu quelques années en Pologne et en Russie. Je suis une exception. Les pays communistes font grandir leurs jeunes de sorte qu'ils conservent une étroitesse d'esprit. Outre les connaissances techniques qu'ils peuvent avoir acquises, ils savent bien peu de choses, ils n'ont pas plus de quatre certitudes superficielles, et leur capacité relationnelle, même affective, est minime. Ce n'est pas de leur faute, mais ils sont limités. Leur moi est peu développé, peu structuré. Ils se livrent très peu à l'introspection. Ce sont des personnes simples. Tout ceci est une exigence du régime, une exigence de stabilité gouvernementale. Leur situation rend les filles sexuellement disponibles, dans ce sens qu'elles ne se respectent pas tellement en tant que personne. Leur corps, c'est ce qu'elles peuvent offrir au monde occidental – un monde où elles arrivent plutôt démunies – en échange d'une meilleure situation. » Peu après ce discours, elle prit congé de l'emploi honnête que je lui avais trouvé et s'en alla vivre avec un entrepreneur de soixante ans alors qu'elle n'avait que dix-huit ans.

Ma connaissance directe de personnes de divers niveaux socioculturels, nées et devenues adultes dans des régimes communistes, ainsi que mes expériences professionnelles – en tant qu'avocat de gérants de boîtes

de nuit et de strip-teaseuses – ont pleinement confirmé les affirmations de cette amie polonaise, laquelle par ailleurs proposa plusieurs fois de se prostituer, avec moi aussi, en se révélant ainsi beaucoup moins occidentale qu'elle ne prétendait l'être. Son principal amant, un Polonais génial, agréable, exprima la même opinion. Dramaturge de profession, nanti d'un diplôme universitaire en sciences économiques et commerciales, spécialisé en Californie, il était devenu italien et avait créé une entreprise grâce à son mariage avec une émilienne fortunée, de l'âge de sa mère. Il faut noter que la femme des pays communistes réussit beaucoup plus facilement que la femme italienne traditionnelle à se prostituer tout en gardant une vie sociale « normale » – Léon Tolstoï traite aussi cet aspect dans son roman *Résurrection*. C'est l'exiguïté de son histoire émotionnelle, de son moi ainsi que l'habitude de s'adapter à des compromis humiliants pour sa survie qui le lui permettent. À mon avis et de celui d'autres personnes que j'ai consultées, c'est justement cette indolence caractéristique à l'égard du sexe, cette facilité de se donner aux hommes, même âgés (à l'inverse de la femme de matrice éthico-culturelle italienne) qui constitue le principal facteur de fascination et de séduction que la femme des pays communistes exerce sur beaucoup d'hommes italiens. Ce qui produit de nombreux abandons de famille de leur part et va jusqu'à créer un problème social dans certaines zones où la présence de femmes de l'Est est plus élevée. Mais incontestablement, la pauvreté et la faible moralité rendent en général ces femmes inaptes à un rapport stable et riche du point de vue humain.

La force du conditionnement susdit chez des personnes de l'ex-zone Comecon m'a aussi été confirmée par une

psychologue de la RDA, ex-professeure et chercheuse à Berlin-Est, que j'ai connue personnellement et qui m'a raconté ceci : « Jusqu'à la chute du régime communiste, nous tous, du monde universitaire, étions simplement convaincus de la vérité de l'idéologie et de la politique marxistes. Nous étions convaincus que celles-ci et notre système communiste représentaient le bien, la civilisation, la paix ; et que le monde capitaliste était le règne du mal, de la barbarie, de la violence. Nous l'avons entendu et lu des dizaines de milliers de fois, nous avons toujours dû réitérer ces vérités officielles dans nos compositions écrites. Nous ne connaissions rien d'autre, nous ne connaissions pas le doute. Avant l'arrivée des Occidentaux, nous étions si conditionnés que nous ne remarquions même pas le triste état dans lequel se trouvaient nos villes, la misère dégradante de nos maisons, la pollution élevée de l'air, de l'eau, du sol. Je me souviens quand, après la chute du mur, nous autres de l'institut de Psychologie, nous nous asseyions autour d'une table en attendant avec effroi l'arrivée de la délégation de l'Allemagne de l'Ouest. Puis quand nous découvrîmes que les Allemands de la République Fédérale étaient amicaux, paisibles, très civils dans tous les sens du terme, et qu'ils nous apportaient leur bien-être, quoique avec ses limites et ses contradictions, nous restâmes déconcertés. Pire, beaucoup d'entre nous, de l'intelligentsia, ayant perdu toutes références, valeurs et certitudes sur lesquelles ils avaient construit leur vie, leur identité, leur estime, s'enfoncèrent dans de graves crises dépressives, s'adonnèrent aux psycholeptiques, à l'alcool, ou se suicidèrent. » Pour reprendre la métaphore du film homonyme, la libération de Matrix fut mortelle pour eux.

Par contre, la foi marxiste subsistait chez une avocate

russe qui vivait dans une zone industrielle dégradée, près de Harkov. Cette femme exerçait une activité d'assistance professionnelle dans la gestion de crises de l'emploi et de crises sanitaires, dont le revenu lui permettait à peine de survivre. Durant son enfance, elle avait absorbé le mythe stalinien et vivait dans le culte de la personnalité de Joseph Staline qu'elle proclamait encore en 1999 le meilleur et le plus grand des hommes. Elle justifiait toutes les atrocités qu'il avait commises, les plus de vingt millions de victimes, en expliquant que si l'Union soviétique avait mal fonctionné, c'était par la faute des collaborateurs de Staline lesquels n'avaient pas été fidèles, zélés et résolus comme ils auraient dû et n'avaient pas éliminé tous ceux qui devaient être éliminés. Le marxisme-léninisme était de toute évidence sa recette personnelle de bien-être, de justice et de bonheur. Quand elle remémorait son enfance passée dans les organisations du PCUS qui encadraient les jeunes, sa voix assumait le ton du regret tel à croire qu'elle parlait d'un paradis terrestre. Lorsque je l'ai accompagnée pour lui faire visiter quelques villes de Vénétie, je fus frappé par sa façon de regarder : elle jugeait tout du haut de ses idées. Les valeurs communistes soviétiques, la magnificence du socialisme réel, dans lesquelles elle s'identifiait avec orgueil, étaient telles qu'elle rabaissait toutes choses, considérait les choses les plus belles avec un petit sourire de condescendance. Durant nos déplacements, elle passait son temps à dénigrer la langue anglaise à travers laquelle nous communiquions et qu'elle connaissait mal, en la décrétant langue pauvre et stupide par comparaison à la richesse de la langue russe.

Je décidai alors de la soumettre à un choc de sublimité, à la mettant face à face à la pure magnificence. Pour voir

si on pouvait ouvrir une brèche dans son ridicule et rigide conditionnement. Profitant d'une splendide journée printanière, nous allâmes à Venise. Là, je la fis flâner dans certaines ruelles étroites que je connaissais bien de façon à déboucher sur la place Saint-Marc laquelle s'ouvre à l'improviste dans toute sa splendeur, la basilique sur la gauche et la lagune en face. À la vue de ce spectacle, l'arrogante stalinienne, stupéfaite, resta muette. Nous nous assîmes là, à une petite table sous le clocher, et je lui offris un luxueux chocolat chaud qu'elle but en silence. Quand elle se releva, son affectivité s'était comme décongelée : dans un transport chaleureux, spontané, joyeux, elle se prit à exprimer sans fin son admiration envers la ville lagunaire. Elle alla jusqu'à formuler le désir de s'y établir. Elle était pour ainsi dire devenue une autre personne.

Conformisme et automatisme : le respect machinal

Comme nous l'avons déjà exposé, du point de vue de la modernité, les sociétés dites démocratiques, ou les sociétés non totalitaires, sont profondément conformistes, en quelque sorte automatiques, machinales, dans ce sens que ce sont des systèmes socio-économico-politiques qui fonctionnent sur la base d'une conformité, ou du moins d'une variabilité limitée, ainsi que sur une hétérodétermination hiérarchisée des besoins, des valeurs, des connaissances, des interprétations, des comportements.

Publicité commerciale et propagande politique convergent : les choix des consommateurs et des

électeurs sont guidés au moyen des mêmes techniques ; les personnes qui peuvent se payer les meilleurs experts et les campagnes les plus intenses remportent obligatoirement plus de succès. Toutes les deux se fondent donc sur l'information de masse, laquelle, avec ses filtres et ses altérations, modifie ce que la population croît être réel, sur lequel elle construit ses évaluations futures et de nouveaux choix contingents. Bien entendu, le pouvoir de domination des médias (informations et divertissements médiatiques) sont indispensables à l'exercice du pouvoir et à la gouvernance.

La publicité commerciale sert à créer des besoins additionnels aux gens afin qu'ils consomment plus qu'ils ne le feraient normalement, afin qu'ils absorbent la production croissante.

Le fond du problème, c'est-à-dire le besoin structurel de l'économie industrielle, c'est de créer la demande, de vendre, parce que grâce à l'innovation technologique, la capacité de production de biens et de services s'accroît plus rapidement que la capacité et la volonté naturelle des gens à les acheter. On peut évidemment discuter si ceci est un bien, ou s'il ne vaudrait pas mieux produire le strict nécessaire selon des critères de qualité, d'hygiène, de respect de l'environnement, en laissant à l'homme plus de temps libre et en lui épargnant un stress épuisant. Mais, de fait, l'économie, donc la société, s'est structurée dans le sens de la course au profit à travers l'expansion de la production, donc de la consommation, de la demande, des besoins. La raison qui fait qu'il ne peut en être autrement, j'ai (MDL) tenté d'en donner une explication dans l'essai Euroschiavi, au chapitre qui traite de l'argent comme motivateur universel. En fait, le système dans lequel nous

vivons, c'est celui-ci, pas un autre. Et si nous le considérons du point de vue financier – on voit que pour produire et pour augmenter production/ventes, les entrepreneurs font des investissements en contractant des dettes (envers les banques et les acheteurs d'obligations comme aussi, bien que différemment, envers leurs actionnaires) et que des crédits leur sont accordés sur la base d'une attente, d'une capacité : celle de réaliser les profits programmés afin de rembourser les prêts et de payer intérêts et dividendes. Si donc nous prenons en considération cet aspect et si nous savons que le total des dérivés de crédit (titres spéculatifs émis sur la base des crédits accordés), le plus souvent détenus par des investisseurs institutionnels, s'élève à plus de 15 fois le produit total du monde, alors on comprend aisément que la perspective de réduire consommation et production pour quelque raison, bonne ou mauvaise qu'elle soit, causerait l'effondrement du système économique mondial. On comprend par là qu'une proposition de décroissance mondiale n'aurait pas beaucoup de chances de convaincre toute personne qui s'entend un tant soi peu d'économie et de finance, si elle n'est pas formulée en changeant la nature de l'argent et du crédit. Mis à part l'effondrement du système actuel bien sûr !

Pour assurer l'absorption de la production croissante, il a donc été indispensable de créer de nouveaux besoins, d'abattre les inhibitions qui freinaient la consommation, d'augmenter les revenus pour consentir plus d'achats (en augmentant les rémunérations et/ou les crédits à la consommation, les prêts immobiliers, etc.). La crise des subprimes loans (des crédits à risque) américains que nous avons connue entre 2007 et 2008 et la crise en cours des dérivés de crédit, proviennent des mesures prises

pour combler le clivage entre production et revenus, comme en augmentant artificieusement ces derniers par un excès de crédits, accordés même à qui n'avait pas la capacité réelle de les rembourser (en Europe, on a plutôt utilisé la dépense publique qu'on a mise en déficit).

Pour les susdites exigences structurelles et impératives de maximiser la consommation, l'économie moderne a produit un renversement de la société et de la morale assez généralisé. D'une société et d'une morale basées sur le sens du devoir et de la faute, sur les interdictions, sur la stabilité, sur la famille, sur l'épargne et le sacrifice, sur l'autoconsommation, sur le report à l'indéterminé (voire à l'au-delà) – facteurs qui produisaient une basse propension à consommer –, on est passé à une société et une morale basées sur des valeurs opposées : sur les droits, les comportements sans inhibition, la recherche du plaisir immédiat, sur la liberté sexuelle, sur l'absence d'engagements et de hiérarchies, sur la mobilité – la société de consommation en est un condensé. Certes, passer d'une morale répressive, orientée vers l'obtention d'un bonheur « spirituel », post mortem, à une morale hédoniste orientée vers le plaisir matériel dans le présent, porte à la perte des valeurs « spirituelles ». Ne réprimant plus les désirs de ce monde en fonction du bien-être « spirituel », les personnes s'investissent moins dans cette attente de l'au-delà, lui confère moins d'importance. Il est également évident, à la suite aussi de la diminution du nombre des travailleurs agricoles (de l'ordre de 3 % environ depuis 1990), que la perte des fonctions typiques de la famille traditionnelle rurale (travail collectif, prendre soin des enfants et des personnes âgées, reproduction intense) et l'exigence d'une plus grande mobilité professionnelle altèrent l'utilité de la famille (et, avec elle,

des enfants qui soustraient du temps, de l'argent et des occasions de profiter de la vie) qui est alors ressentie comme une entrave à l'adaptation au milieu. Déplorer que l'homme ait perdu les valeurs de la transcendance et de la famille et souhaiter qu'il les récupère, qu'on lui enseigne à les redécouvrir, est utopique. L'homme change ses valeurs pour s'adapter aux changements et aux exigences de son environnement (mutations économiques en priorité), même si les vieilles valeurs pourront faire l'objet de regret, de nostalgie, d'idéalisation. Il suffit de penser à d'autres époques, à d'autres circonstances. Aux origines de Rome, aux temps où les hommes avaient la nécessité primaire de se défendre d'agressions physiques, de razzias, de bêtes féroces, par exemple. Ils s'organisaient alors en groupes familiaux très larges, stables, structurés, hiérarchisés, dans lesquels les paterfamilias avaient des pouvoirs forts sur les autres membres de la famille. Depuis lors, presque trois mille ans, la famille a perdu progressivement ses fonctions, ses pouvoirs, sa consistance, dans les mutations économiques et politiques jusqu'à se réduire à la famille nucléaire (père-mère-fils) et à se dissoudre dans une société de célibataires, de couples instables ou recomposés, de alleinerziehenden Mütter (de mères à la tête d'une famille monoparentale). Déjà aux temps de la république romaine, on se plaignait de la décadence de la famille et de l'éthique familiale, car César Octavien Auguste, probablement le plus grand homme d'État de l'Occident, avait émané des lois pour la combattre, des lois dont l'objectif a échoué.

Ce processus pluricentenaire s'est poursuivi de façon autonome jusqu'à une époque assez récente, c'est-à-dire jusqu'à ce que la manipulation culturelle mène le jeu. En effet, ce type de manipulation a assumé, non seulement à

travers la publicité commerciale directe, mais aussi à travers la production de spectacles de divertissement et d'une divulgation scientifique ciblée – en partie tendancieuse –, un rôle considérable en promouvant et en dirigeant cette évolution. Comme nous l'avons déjà vu, la création planifiée de modes, de nouveaux besoins, de nouvelles valeurs pousse à une majeure consommation, donc à un majeur endettement, et surtout à un style de vie différent, libéré des facteurs qui tendent à limiter cette consommation.

Dans cette complexe évolution se sont insérés des épisodes divergents ou superposés, des épisodes dans lesquels, à cause d'exigences contingentes, s'est déroulée une action de d'orientation et de modification spécifique des valeurs et des références. Pour donner un exemple bien connu et étudié, lorsque les États-Unis entrèrent en guerre durant la Seconde Guerre mondiale, une propagande d'incitation fut lancée afin d'influencer les femmes à se charger des diverses tâches que les hommes appelés sous les armes ne pouvaient plus accomplir. Elles acquirent ainsi un nouveau rôle dans le domaine du travail. Une fois la guerre terminée, il fallut les convaincre à abandonner ce rôle de travailleuse indépendante, du point de vue économique aussi, auxquelles elles s'étaient habituées pour revenir à celui de femme au foyer, et laisser la place aux hommes de retour de la guerre. Dans ce but, une campagne de valorisation de la femme, de ses devoirs traditionnels (son devoir de mère en particulier) fut relancée. Les constatations du docteur Bowlby concernant les terribles conséquences qu'une privation de la présence maternelle avait sur les petits enfants furent divulguées, et tout fut mis en œuvre pour faire comprendre que toute mère se consacrant à un

emploi professionnel au préjudice de son enfant était une mauvaise mère.

Par contre, la manipulation sociale visant à dissoudre les hiérarchies sociales et professionnelles traditionnelles est systématique. C'est une manipulation qui, d'un côté, est orientée vers l'augmentation de la consommation à travers la création de nouvelles catégories de consommateurs, de l'autre, à transférer et regrouper fonctions et pouvoirs de gestion, assistance, services, discipline et réglementation dans de grands centres d'activités comme les organismes publics, les sociétés de services publics privatisés, régies par de hauts dirigeants d'entreprises inaccessibles et donc hors de portée des rapports directs humains. C'est dans cette stratégie que s'est réalisée, par voie culturelle et législative, la parité conjugale à travers l'annulation de l'autorité maritale, du chef de famille, accompagnée d'une sorte de nettoyage du contenu et des aspects juridiques du rapport conjugal. Ces derniers ne s'exercent pratiquement plus maintenant dans le vécu conjugal et n'existent que pour gérer le régime matrimonial, la fin d'un rapport, dans le cas du décès de l'un des conjoints (droits de succession et réversibilité de la retraite) comme dans le cas de mésentente irréversible des époux (causes de séparation et divorce). La conception traditionnelle de l'homme plus fort et agressif que la femme a été et reste soumise à une action de renversement total. Les programmes de divertissement font souvent de l'homme un personnage plus faible, moins perspicace, moins sophistiqué, moins capable de se défendre par rapport à la femme, il est assez souvent ridiculisé. Désormais, c'est l'homme qui doit s'adapter, comprendre la nature intime de la femme, sa profondeur. Ses besoins et ses pulsions deviennent prioritaires dans le

rapport du couple. De façon analogue, les parents doivent comprendre et s'adapter aux besoins de leurs enfants, et les professeurs à ceux de leurs élèves²¹⁸. La parité hommes/femmes a complètement légitimé la valeur de la femme. Finalement, on la pousse presque à se rendre indépendante, à percevoir son propre revenu, en devenant ainsi une meilleure consommatrice.

Notre propos n'est pas d'établir des préférences. Nous constatons simplement ici que la stabilité des mariages d'autrefois n'était pas due à des comportements vertueux, à une meilleure maturité des personnes, à leur capacité de dialogue, à la qualité de leur « morale », mais au fait que le couple restait uni grâce à une série de facteurs objectifs externes et impersonnels : notamment l'absence d'options sociales, surtout pour la femme, en substitution du mariage ou de la vie religieuse ; l'indissolubilité juridique du mariage ; la morale de l'époque et l'influence de la religion ; la coutume de faire plusieurs enfants ; la subordination juridique et économique de la femme au mari ; les valeurs dominantes du sacrifice et de l'épargne. Aujourd'hui, ces facteurs se sont inversés : la religiosité s'est évaporée, le divertissement et le plaisir prédominent, la femme est légalement l'égale de l'homme, elle n'est pas dans l'obligation de se marier, elle peut avoir des relations amoureuses libres et multiples, et subvenir à ses besoins, divorcer, avorter, éviter les grossesses. En somme, la stabilité de la famille ancienne se basait sur la soumission de la femme à l'homme, et sur la soumission du couple à des principes éthiques et religieux désormais démodés.

Parallèlement, l'autorité, l'ascendant et le rôle éducatif des parents et de l'école se sont progressivement réduits,

ainsi que les instruments éducatifs :

les enfants reçoivent plus de messages des médias et des systèmes informatiques qu'ils n'en reçoivent de leurs parents ; ces derniers ont donc une mineure incidence sur la formation identitaire, culturelle et l'inculcation de valeurs sociales des mineurs ;

les enfants s'habituent à recevoir passivement des informations sur la réalité par les médias et à travers l'internet, au détriment d'un débat critique entre personnes ;

refus, punitions, restrictions à l'égard des enfants font l'objet de craintes, sont vus comme porteurs de traumatismes, comme pédagogiquement répréhensibles ;

les parents et l'école sont de moins en moins capables de s'imposer sur les enfants, de leur enseigner l'autodiscipline (laquelle désormais fait défaut aux parents eux-mêmes, ceux-ci ne l'ayant pas reçue de leurs propres parents) ;

la figure parentale et professorale est de moins en moins prestigieuse, socialement dévaluée, donc de moins en moins crédible et efficace ;

la sélection et le mérite sont abolis en faveur d'une pratique de complaisance narcissique qui évite et empêche l'enfant de se confronter à la réalité et à ses propres limites.

Les enfants sont désormais devenus une importante catégorie de consommateurs :

parce qu'il est facile de les atteindre directement à travers la publicité et des spectacles en sont l'équivalent (par exemple, une série de dessins animés à succès incite à l'achat des gadgets, livres ou DVD relatifs) ;

parce qu'il est facile de stimuler leurs désirs, de les inciter à s'identifier, et de créer des modes ;

parce que les parents craignent en général de leur faire du mal s'ils refusent de satisfaire leurs désirs ; ou parfois parce que les contenter leur donne bonne conscience ;

parce que si le fait d'avoir des chaussures Reebok ou un sac à dos Converse devient un symbole d'acceptation du groupe qu'ils fréquentent, les parents se sentent dans l'obligation de les leur acheter s'ils ne veulent pas voir leurs enfants souffrir d'exclusion.

Dans la famille traditionnelle, quiconque voulait entrer en rapport avec les enfants mineurs ou avec la femme devait d'abord parler au père. Aujourd'hui, le système commercial entre en communication directe, et sans filtres, sans supervision, même avec les tout-petits.

D'une manière générale, tous les personnages traditionnellement influents, dispensateurs de savoir, de règles, de valeurs, de certitudes, de protection, ont été destitués ou se sont affaiblis ; outre parents et enseignants, il en est de même des membres de l'Église et des institutions publiques. Du reste, quelle figure pourrait réellement exercer un rôle protecteur dans un monde complexe et dominé par des processus globaux comme le nôtre ? Jouer un rôle protecteur demande une certaine maîtrise de l'avenir, comme l'avaient le

paterfamilias et le curé dans la société traditionnelle et stable, répétitive, cyclique. Mais les parents d'aujourd'hui, comment peuvent-ils garantir l'avenir lorsqu'ils se trouvent, comme beaucoup, dans une situation d'instabilité économique ? Quelle force, quelle autorité peuvent-ils personnifier ? En outre, les références culturelles et éthiques sont devenues nombreuses, fragmentées, peu efficaces, alors vers lesquelles se tourner ? Les personnages socialement influents, qui exercent un ascendant, sont en extinction, font place aux gros centres inaccessibles du pouvoir réel, lesquels à travers les médias, l'internet, le fisc, etc. interagissent sans filtres et sans intermédiaires, avec, face à eux, une population générale plutôt nivelée, égalisée et fragmentée.

En ce qui concerne les jeunes, les résultats de cette stratégie pédagogique sont sous les yeux de tous, il faut s'incliner devant les faits, même si les décrire peut susciter des réactions idéologiques. Les voici :

le niveau scolaire s'est effondré conjointement à la capacité professionnelle du corps enseignant ;

en conséquence, les capacités d'application, d'attention active, d'autodiscipline se sont également effondrées en faveur d'un accomplissement selon le bon vouloir. C'est au tour des professeurs et des parents de chercher à mériter l'attention des enfants ;

ceci est désormais accepté par l'école et le sens commun ; on s'attend non seulement à ce que les élèves soient tous reçus, mais aussi que personne ne soit jugé sur ses carences ;

la fonction encourageante, protectrice, en quelque sorte consolatrice, garantie par l'école, fournit des jeunes non préparés à l'impitoyable réalité de la compétition.

Si un tel tableau, du point de vue de la civilisation et de la croissance psychoculturelle, est insatisfaisant, il ne l'est pas du tout du point de vue de la stabilité gouvernementale, parce qu'une population immature et incapable de se gérer, de s'informer, d'analyser de façon critique, est une population plus dépendante, plus encline à accepter, voire à invoquer un régime autoritaire et paternaliste. Et c'est une population sans aucun doute incapable de se rebeller. Cela aussi parce qu'elle se développe et vit sous une pluie constante de messages et de préceptes qui excluent et condamnent sans discrimination toute forme et idée d'autodéfense, de résistance et d'emploi de la force – un emploi que le citoyen ne peut que déléguer inconditionnellement à l'État, lequel tâchera à son tour de l'éviter, au prix de laisser agir impunément les violents.

État totalitaire et pensée totalitaire

Meerloo²¹⁹ relève que les dérives totalitaires sont plus faciles après une crise grave (comme après une guerre). Une situation de détérioration et de frustration générale est favorable à certaines personnalités psychopathiques. Meerloo est positivement convaincu qu'un lavage du cerveau de masse est alors tout à fait possible, mais qu'il n'est réalisable que dans le cadre d'une pensée massifiée, conformiste, machinale – une pensée unique, dirait-on aujourd'hui. Il reconnaît cette possibilité concrète dans la société occidentale qu'il observait, celle des années 50.

Meerloo veut contribuer à prévenir l'instauration d'une pensée unique, robotisée, en vaccinant – pour ainsi dire – ses lecteurs contre les techniques de psychogestion de masse à travers l'administration de la description de « Totalitaria – the Leviathan state ». C'est une sorte d'archétype d'état totalitaire, un modèle négatif dont il convient de prendre garde.

« Totalitaria » présente des caractéristiques qui ont existé et existent dans plusieurs dictatures du présent et du passé ; c'est « un pays dans lequel les idées politiques dégénèrent en formulations insensées, créées expressément pour la propagande et le conditionnement collectif ».

« Totalitaria » n'est pas réellement basée sur une philosophie politique, marxiste ou fasciste, même si l'on y professe l'une ou l'autre, mais au contraire sur le despotisme. Il peut se définir une « république démocratique ».

Psychologiquement, « Totalitaria » n'est pas basée sur l'élément infantile de l'homme, sur sa rébellion au principe de réalité. D'un côté, un mûrissement mental sain conduit l'homme à connaître et à accepter la réalité, externe et interne, à apprendre à s'y adapter, à surmonter les frustrations, etc. D'un autre côté, l'enfant qui est en nous – la partie inconsciente non intégrée qui se refuse à grandir, qui n'accepte ni réalité, ni frustrations, ni fatigues, etc., mais qui invoque protection totale, vérités absolues, certitudes définitives, déresponsabilisation totale – est prêt à céder, en échange de celles-ci (ou de l'illusion de celles-ci), sa liberté d'action et de conscience. Pratiquement, ce sont les mêmes mécanismes archaïques que ceux qui

mettent l'homme sous la dépendance des organisations religieuses dont nous avons parlé.

Le leader de « Totalitaria » a une solution pour tous les problèmes, il est à la hauteur de tout défi. Il ne peut pas se permettre d'admettre qu'il existe des problèmes qu'il ne peut résoudre puisqu'il doit représenter le père omnipotent, garant de vérités absolues, de la victoire finale, de la justice réelle.

La résistance à admettre nos propres limites, notre incapacité à remédier à un mal, à mettre fin à une menace, à faire face à la réalité, est en vérité par trop commune. Quelques amis et de nombreux lecteurs (MDL) me critiquent, me reprochent de parler de problèmes sans proposer une issue. Certains m'expliquent que leur formation de psychologue comprend cette règle : qu'un problème, un mal, doit toujours être exposé accompagné de sa solution (ce qui revient à dire qu'un médecin ne devrait diagnostiquer que des maladies guérissables, et que donc les neurologistes devraient s'abstenir de diagnostiquer la maladie d'Alzheimer ou la sclérose en plaques puisqu'il n'y a pas de remède à ces maladies).

Je peux admettre cette règle du point de vue de son aspect pratique pour qui (comme certains de mes critiques) a la responsabilité de gérer des ressources humaines, des rapports de groupe dans des usines, des communautés, des endroits où – de par une concentration d'individus dépendants, grégaires – analyser et discuter de problèmes, de maux et de menaces sans un projet de solution serait déstabilisant et minerait l'autorité des chefs. Dans ces cas-là, il est préférable de se taire ou d'exposer une solution comme possible, la « pulsion » de foi fera le

reste. Cette sorte de gestion est, évidemment, manipulatrice. Et cette règle est valable pour la gestion de rapports dépendants, grégaires, immatures, mais ne l'est pas pour la recherche de connaissances objectives, scientifiques et rationnelles.

Quand je réponds à ces amis et lecteurs que je n'ai pas, pour l'instant, trouvé de solution, ils me répètent que je ne devrais pas transmettre la connaissance de choses aussi alarmantes et décourageantes sans offrir un échappatoire. Il est arrivé que ceux-ci me suggèrent des idées. Il s'agissait d'idées basées sur la bonne volonté de tous, sur la coopération, la solidarité, la rationalité : c'est-à-dire justement sur des choses qui, si elles avaient agi à l'échelle mondiale, auraient évité le problème lui-même. Un concept fort bien illustré par l'aphorisme : « Prendre un oiseau avec un grain de sel sur la queue. » À mes amis et lecteurs, il suffirait, en fin de compte, que j'ajoute à mes exposés une solution quelconque, même irréaliste. Mais, n'ayant pas la responsabilité de gérer des groupes sous dépendance, je n'ai pas de raison de le faire.

Et c'est justement sur cet aspect que l'État totalitaire fait prise, sur le fait que nous sommes des enfants désorientés, exaspérés par la difficile gestion de nos rapports avec la réalité et par le renoncement à l'auto-assouvissement imaginaire, hallucinatoire, magique. C'est dans ce sens que j'ai expliqué combien le fait de rogner l'éducation et l'instruction est profitable à une stabilité gouvernementale. Quand la famille et l'école fournissent des générations de Narcisses fragiles, exigeants, incapables de supporter ni efforts ni privations, de traiter leur anxiété en réponse aux stimulations environnementales et médiatiques, quand famille et école

sont dans l'incapacité de former de jeunes adultes compétents et compétitifs, elles ne font que simplifier la production et la gestion d'un consensus qui permettra de dépasser la complexité du système « démocratique » et de se libérer de l'entrave des normes de l'état de droit. Ce que les États-Unis ont pu faire grâce aux événements du 11 septembre et au consensus créé par la peur populaire, avec le Patriot Act, qui a réformé la constitution réelle de ce pays en sens policier et autoritaire !

Le leader de « Totalitaire » a la solution de tous les problèmes, il n'y a pas de défi qu'il ne puisse relever, et il ne peut en être différemment puisqu'il représente le père responsable, le Garant absolu.

Plus l'individu fait partie intégrante du groupe, plus il est susceptible d'être victime d'une suggestion de masse. Voilà pourquoi le degré élevé d'intégration et d'identification des communautés primitives a rendu celles-ci très sensibles à la suggestion. Sorciers et magiciens pouvaient tenir une tribu entière sous leurs sortilèges²²⁰.

Nous sommes donc moins à risque de manipulation si nous nous sommes libérés de notre besoin de dépendance et d'identification avec les autres. L'un des principaux facteurs de prévention du totalitarisme est l'individualisme au sens de notre différenciation individuelle, de la conscience de notre spécificité, de notre autonomie de jugement et de responsabilité, mais aussi de goûts. Donc l'indépendance ! Une évolution de la société vers la massification des goûts, des modes, des intérêts, des informations, affaiblit cette caractéristique, laquelle, bien entendu, est la plus mal vue par les régimes

totalitaires, ou par qui projette d'en instaurer. « Totalitaire » enseigne à ses citoyens dès leur petite enfance à mésestimer leur individualité en faveur de l'absorption dépendante et infantile dans la grande entité collective qui déresponsabilise (race, foi, parti politique, état, armée) et dispensatrice d'identité, d'estime de soi, de sécurité, de travail, en somme des besoins vitaux de l'individu du point de vue physique, moral, culturel.

Un pareil système produit certaines caractéristiques psychologiques et sociales bien connues des personnes qui ont fréquenté des pays totalitaires et ex-totalitaires, caractéristiques qui prédominent sans aucun doute, mais avec des exceptions comme dans le cas de personnalités extraordinairement fortes qui entretiennent des contacts culturels avec des pays libres. Voici ces caractéristiques :

une personnalité d'un certain infantilisme général et une capacité relationnelle marquées, surtout en fait de relations « gratuites » très personnelles comme l'amitié ;

un moi rapetissé, au développement limité, incapable d'entrer en contact direct avec la réalité, car entrer en contact sans passer par la loupe et les filtres de l'idéologie est condamné et réprimé comme antisocial (en effet, l'idéologie totalitaire se base sur le dogmatisme et craint la vérification individuelle) ;

un bas niveau de conscience de soi ; de capacité introspective ; de moralité personnelle, parfois nulle ; une faible capacité à faire des projets et à construire ;

une méfiance généralisée : on ne peut se confier à personne, ni compter sur personne ; même le conjoint ou

les enfants peuvent nous dénoncer à la police ;

un état d'alerte perpétuelle : ennemis internes, complots ; contrôles de l'omniprésente police et des délateurs qui peuvent se dissimuler parmi les parents, les amis, les voisins ;

la crainte récurrente d'être accusé, déporté, arrêté, et conjointement l'effet pétrifiant de l'angoisse et de la suspicion ; ce qui tend à isoler les personnes les unes des autres, à empêcher le développement d'échanges affectifs ;

une insécurité chronique, entretenue comme instrument de soumission : le pouvoir, à travers l'autorité des hiérarchies et la psychopathie qui guide et motive souvent leur action, est toujours arbitraire ; ce qui fait qu'on ne se sent jamais tranquille ;

une mobilisation permanente contre des ennemis internes et externes, le plus souvent imaginaires ;

l'absence d'espaces temporels pour entretenir le moi, la méditation introspective et sereine ;

le besoin de se protéger contre toute cette tension en se réfugiant de plus en plus dans l'identification avec le leader ou dans l'annulation de l'identité et des signes distinctifs propres par suite de l'inhibition du développement du potentiel individuel ;

une ambivalence envers le dictateur, lequel est conflictualisé, étant tout à la fois source de réconfort et de menace, le sauveur et le danger cosmique ;

le développement de mécanismes projectifs d'insécurité, d'agressivité réprimée, d'hostilité envers le dictateur et le système – que l'on ne peut évidemment ni avouer ni manifester – ou envers soi ou des boucs émissaires : sujets externes à « Totalitaria », ou internes (les traîtres), de là la fréquence des purges, des procès et des exécutions publiques, des menaces à l'égard d'autres pays ;

la surveillance sans relâche des minorités internes prises comme boucs émissaires : bourgeois, intellectuels, juifs, homosexuels, communistes, témoins de Jéhovah, etc. ;

l'exercice d'une pression à propos de guerres externes afin de décharger l'anxiété et l'agressivité réprimées sur un ennemi « autre » que le système ;

le fait que ces mécanismes diffus de projection de l'hostilité sur les boucs émissaires externes renforce la cohésion de « Totalitaria » et de ses institutions.

Meerloo affirme qu'il existe une analogie entre incapacité/intolérance de contact avec la réalité (typique du schizophrène, celle du moi atrophique de la personne qui a grandi dans un système totalitaire) et dépersonnalisation/déréalisation (observées chez de nombreux internés de camps de concentration et de torture). À la reprise de leur vie habituelle, certains internés retrouvaient un état normal, d'autres s'en approchaient, et quelques-uns développaient une véritable psychose.

Dans le roman déjà cité *Le Zéro et l'infini*, l'enquêteur Gletkin (bureaucratique, réaliste, amoral) donne au détenu Rubashoff mis en examen (idéaliste, humaniste,

philosophe) une excellente leçon de psychologie. Au cours d'un interrogatoire, Rubashoff conteste le système stalinien qu'il trouve injuste et immoral car il punit très durement, en tant que délits, nombre d'erreurs non délictueuses (exemple : condamnation à mort pour sabotage à l'encontre de techniciens qui commettent de simples erreurs non intentionnelles). Gletkin lui répondit plus ou moins ceci :

Vous vous trompez. Parce que vous ne prenez pas en considération la réalité présente du pays dans son contexte national et international. Je suis d'une petite ville agricole où traditionnellement les gens ne savaient que cultiver leurs champs et rien d'autre. Il y a des années, le Parti a décidé que cette ville devait se reconverter dans la production de rails. Évidemment, pour mes concitoyens, s'improviser techniciens et ouvriers ne fut pas facile et par comparaison avec leurs collègues anglais (par exemple) qui avaient derrière eux deux cents ans de tradition métallurgique, ils étaient peu efficaces. Eh bien, étant donné notre retard par rapport aux pays capitalistes développés, c'est ce qui se passe dans de nombreux autres secteurs productifs. Mais il n'est pas possible d'admettre cette infériorité, car elle briserait le mythe social (de nouveau Sorel, donc), pilier de la révolution et mobilisation soviétique, c'est-à-dire de la proclamation de la suprématie du système soviétique et de la patrie soviétique sur les pays capitalistes. Il faut donc faire croire aux gens que le système communiste soviétique est le meilleur, le plus efficace et que, si les résultats pratiques pour le moment ne se produisent pas, ne confirment pas cette supériorité, ceci est dû à des saboteurs, des traîtres, des ennemis, à des espions des capitalistes envieux. En conséquence, il nous faut trouver continuellement des

boucs émissaires. En les accusant de sabotage et en les exécutant, on les offre en pâture au peuple pour maintenir celui-ci dans le mythe du Parti et le réduire à l'obéissance.

C'est un fait qu'à long terme les régimes totalitaires ne sont pas efficaces, du moins en Occident. Le fascisme et le national-socialisme ont été abattus de l'extérieur alors qu'ils étaient encore vitaux. Les autres dictatures de droite n'étaient pas des totalitarismes idéologiques. Les régimes marxistes ont avancé dans une progressive désorganisation et une perte d'efficacité, efficacité déjà modeste au départ. Et l'élément humain, tel qu'on l'a vu, s'est exposé à une grave détérioration de ses capacités. À la fin, nous avons vu les effondrements en cascade des États communistes européens. Les personnes qui ont voyagé, et travaillé dans ces pays parmi leurs populations, savent combien ils sont restés psychiquement mutilés et quel lazaret spirituel le communisme réel a laissé derrière lui.

Les régimes les plus efficaces à long terme (du fait qu'ils préservent l'efficacité et l'esprit d'initiative de la population) semblent, jusqu'à présent, être ceux qui (bien que dans une structure réelle de type oligarchique) utilisent de façon modérée les diverses formes de contrôle, de répression, de la doctrine du choc, du mythe social et qui laissent à la population un bon niveau (bien qu'inconstant) de bien-être, de liberté, de diversité, de sécurité, et un sentiment de participation et de responsabilisation politique.

Mais, par rapport à l'époque de la « guerre froide », la société occidentale (et l'individu) a changé, et nous avons déjà décrit quelques mécanismes, quelques aspects et les

principaux effets de ces changements. Le modèle démagogique semble s'imposer. C'est celui dont parle Meerloo²²¹, en se référant au sénateur Mac Carthy sans le nommer, lequel, face à un public mondial, en s'appuyant sur des images pleines de violence et de sang, énonçait « ses divers rôles : l'accusateur juste, la victime martyrisée, la voix de la conscience » allant jusqu'à parler de sauveur de la nation, des valeurs, de la démocratie, de la foi, en réussissant ainsi à mettre tout le monde dans un état d'alerte, de mobilisation, de régression mentale.

La peur du communisme fut utilisée pour faire accepter aux gens et aux entrepreneurs le franquisme, le fascisme et le national-socialisme. En Occident, la propagande liée à la « guerre froide » se prêtait elle aussi à légitimer des évolutions démagogiques, contre l'état de droit, liberticides, comme celle du maccarthysme dans les années 50, et de la « guerre contre le terrorisme » de nos jours – laquelle dans sa réalité est une opération visant à s'assurer des ressources stratégiques et à démanteler les libertés et les droits politiques, civils, judiciaires, des individus, uniques, tandis que des réformes normatives parallèles exemptent les grandes sociétés industrielles et commerciales de toute responsabilité pour les préjudices qu'elles causent.

Meerloo²²² recommande non sans raison l'usage de l'humour, de la satire, de l'ironie comme moyen de neutraliser démagogues et aspirants dictatoriaux. En général, ces personnes et leurs acolytes n'ont pas le sens de l'humour. Or l'humour peut rompre leurs enchantements idéologiques en rétablissant automatiquement une perspective qui distancie la personne qui rit de l'objet de son ironie, car c'est dans cet

espace perspectif qu'il est possible de récupérer assurance, courage et connaissance de la réalité. Ridiculiser accusations, dogmes et slogans a un effet non seulement puissant et rapide, mais aussi contagieux et expansif. Le Ku Klux Klan fut écrasé par l'humour : jeux de table, histoires drôles, etc. qui ridiculisaient le clan des encapuchonnés. Ce sont les enfants qui, les trouvant amusants, les ont en quelque sorte lancés et transmis aux adultes. Le ridicule a dissout la peur du KKK, une peur qui était le ciment de la loi du silence qui le protégeait.

Toutefois le despotisme contemporain, ledit Nouvel Ordre Mondial, se sert d'instruments et de fondements différents, beaucoup plus complexes que ceux qu'a connus Meerloo. Ce sont les instruments informatiques, monétaires, financiers, monopolistiques envers lesquels l'humour peut être une arme utile, mais tout à fait insuffisante.

Un psychiatre américain, Robert Lifton, qui étudia le lavage du cerveau et la psychologie des régimes totalitaires, identifie dans son célèbre essai *Thought Reform and the Psychology of Totalism*²²³, huit caractéristiques, qui ne concernent pas seulement des états totalitaires mais aussi des groupes, des sous-ensemble sociaux tels que les communautés religieuses qui présentent la même structure psychologique. Ce sont les caractéristiques suivantes :

1. milieu control (contrôle environnemental) : contrôle des relations et des communications externes des sujets, de leurs sources d'information quant à la réalité ;
2. mystical manipulation (manipulation mystique) :

évoquer des comportements, des croyances, des émotions qui correspondent à l'idéologie dominante, de sorte qu'ils apparaissent spontanés ;

3. demand for purity (prescriptions de pureté) : règles qui imposent d'éviter le contact avec des personnes, des choses, des idées externes au groupe ou à sa doctrine, lesquelles pourraient être sources de contamination ;

4. cult of confession (culte de l'aveu) : pratique de la confession (autoaccusation, autocritique, épanchement de la propre intériorité confiée au guide) pour annuler individualité, intimité – donc le moi, la morale intérieure, le sens éthique propre, le sentiment de dignité ;

5. sacred science (science sacrée) : ériger en délit toute critique portée à la doctrine qui doit être reconnue comme moralement incomparable et scientifiquement irréfutable ;

6. loading the language (condensation verbale) : condenser des idées complexes en slogans, en maximes péremptoires, en idées reçues qui fixent et bloquent la pensée ;

7. primacy of doctrine over person (primauté de la doctrine sur la personne) : principe qui affirme que les dogmes sont une réalité supérieure aux expériences, aux émotions, aux désirs et aux droits des personnes ;

8. the dispensing of existence (gestion existentielle) : le pouvoir de régler, d'élaborer, de diriger l'existence des membres d'une communauté (même externes) et éventuellement d'y mettre fin.

L'avant-dernier principe est canonisé par Karl Marx dans les Annales franco-allemandes, quand il écrit que soutenir que l'individu a des droits humains est une position petite-bourgeoise, l'individu n'étant que l'assemblage de ses relations sociales déterminées par le devenir de l'histoire. D'une manière analogue, Mao Tse Tung se plaisait à dire qu'il y a des vies lourdes comme des montagnes (la sienne et celles de ses compagnons, de Staline, etc.) et d'autres légères comme les plumes (celles des dizaines de millions de ses concitoyens qu'il a fait tuer).

L'encéphale est organisé de façon à minimiser son travail, et surtout celui de la conscience et de l'esprit critique. Les doctrines simples, claires, irréfutables en toutes circonstances – qui sont des idéologies éthérées – sont donc particulièrement attrayantes. Mais tout le monde n'en est pas forcément attiré ou pris au piège. Certaines personnes prennent plaisir à les activer mentalement, méta-cognitivement, comme si en quelque sorte elles le faisaient professionnellement. D'autres ne ressentent pas le besoin de s'embrigader dans une religion ou une quelconque idéologie. Mais c'est quelque chose qu'elles peuvent ressentir lorsque autour d'elles le monde devient incertain, menaçant, imprévisible. C'est dans les grands remous, les grandes crises, les grandes destructions, que les religions récoltent davantage de fidèles, que la fréquentation des temples augmente.

Les autorités politiques et religieuses constellent leur image de slogans, de glittering generalities (imprécisions étincelantes), d'idées éthérées²²⁴, très chargées du point de vue émotionnel mais sémantiquement indéterminées, vagues, ambiguës, de mots comme « justice », « socialisme », « solidarité », « marché », « démocratie », «

Dieu », « patrie », etc. En Italie, par exemple, l'idée éthérée de « réformisme » est en vogue depuis plus de trente ans. C'est une idée éthérée dans laquelle tout le monde se reconnaît car tout le monde est mécontent et voudrait changer les choses ; mais c'est aussi une idée éthérée qui ne se concrétise jamais, qu'on n'évalue jamais au moment de faire le bilan, parce que sa nature même fait qu'elle renvoie tout à l'avenir. Elle ne sert donc qu'à faire accepter le système puisqu'elle canalise le mécontentement hors du présent, le renvoie au lendemain et que par ailleurs elle se dérobe à toute justification.

Karl Popper se réfère lui aussi à des idées éthérées, utilisées pour inciter les gens à faire ce que l'on veut qu'ils fassent. Il définit « abstractions » des idées évoquées par des mots comme « peuple », « race », « État », parce qu'il n'existe ni « peuple », ni « race », ni « État », mais seulement des individus uniques et concrets (à notre avis, l'« individu » est lui aussi une abstraction, car concrètement, il n'existe que les souspersonnalités qui constituent le « divisé », lesquelles sont peu intégrées entre elles). Si on ôte tous les individus qui constituent un peuple, il ne reste rien du tout.

L'imprécision sémantique de ces idées les rend à la fois difficiles à contester dialectiquement, mais efficaces à évoquer l'adhésion de tous, parce que chacun associe à chaque idée le contenu spécifique qui lui convient. Ainsi pour certains « justice » va signifier « vengeance » ; pour d'autres « équité » ; pour d'autres « le juste procès, la légalité ». Et bien peu vont réfléchir aux difficultés pratiques qui concernent la réalisation de l'idée ; comment exercer concrètement la justice ; qu'est-ce que la patrie ; comment peut-on vérifier la volonté de Dieu. En somme,

l'effet associatif-motivationnel-émotigène va prévaloir sur l'effet critico-pragmatique.

L'affirmation de ces idées dans la pensée et dans l'action des masses populaires va faciliter l'instauration de l'échelle des valeurs propres aux communautés totalitaires, où l'individu est subordonné à l'idée-phare, à la doctrine, et donc passible d'être sacrifié à la cette dernière surtout s'il la conteste.

Manipulation collective extrême

Les formes extrêmes de manipulation se vérifient quand une puissance dominatrice s'efforce de créer une société nouvelle, un homme nouveau, en transformant ceux qu'elle a en son pouvoir.

La contrainte par mesures dissuasives (par exemple : discriminations administratives et fiscales, outrages publics, exclusions de fonctions publiques) a été utilisée pour inciter des minorités ethniques à abandonner leur langue nationale et à adopter celle de la majorité (la France imposa aux Bretons de ne plus parler le breton). Elle a également été utilisée pour pousser à se convertir à l'islam les chrétiens des territoires conquis par les musulmans. Aujourd'hui encore, plusieurs régimes musulmans ne permettent l'accès aux fonctions publiques qu'aux musulmans.

L'évangélisation forcée a comporté des manipulations très intenses et violentes, soutenues par le bras armé des puissances coloniales. Des peuples « sauvages » furent contraints à abandonner, en tant que diaboliques et sources de perdition certaine, leurs dieux, leurs cultes,

leurs coutumes, pour adopter ce que les missionnaires (et l'autorité politique par leur entremise) leur imposaient. On connaît le prix de ces sommations, il a été élevé. Sous le prétexte de leur salut, divers peuples ont été conduits à l'extinction en libérant les territoires qu'ils occupaient (c'est ce qu'il s'est passé lors de la christianisation forcée des Amérindiens).

Pour soumettre un peuple conquis, on peut éliminer son leadership intellectuel, son noyau culturel et identitaire, comme firent les Soviétiques à Katyn après l'occupation de la Pologne de l'Est en exterminant 22 000 polonais titulaires d'un diplôme universitaire (qui étaient aussi des officiers des forces armées) et en déportant leurs familles en Sibérie. Ou bien, on peut éliminer ses prélats, ses temples, son culte public, si la religiosité y est un facteur de cohésion et d'identité important.

Les épurations ethniques et religieuses menées contre les minorités sont un autre moyen de manipulation culturelle et de gouvernement des peuples. Les titistes chassèrent environ 300 000 Vénètes des territoires italiens qu'ils occupèrent pendant et après la Seconde Guerre mondiale, et ils en exterminèrent des dizaines de milliers. Aujourd'hui encore, en Dalmatie, en Istrie, dans le golfe de Quarnero, la Croatie continue son œuvre d'élimination de toute trace historique et culturelle de la civilisation vénitienne (*abolitio memoriae*).

Pendant des décennies, dans le but de respecter des accords et des équilibres nés à l'issue de la Seconde Guerre mondiale (conférences de Téhéran et de Yalta), la réputation du communisme, particulièrement en Italie, empêcha que l'opinion publique prît connaissance du

massacre de Katyn (connu depuis 1943), des foibe²²⁵, etc. Ce type de censure est également une manipulation mentale.

Mais les formes les plus intenses de manipulation violente aux fins d'adapter une société à un nouveau modèle idéologique (évidemment associées aux moyens ordinaires, c'est-à-dire à la propagande, à l'endoctrinement, à la terreur) se sont vérifiées dans les territoires sous dictature totalitaire : le régime soviétique et le régime maoïste (mais aussi Ceausescu et Bokassa) ont amplement fait recours à des déportations et des éliminations de masse (des dizaines de millions de personnes) vis-à-vis de minorités rétives à prendre la forme de l'homme nouveau qu'ils voulaient leur imposer. Le régime national-socialiste a interné ou éliminé certaines catégories de personnes retenues contraires au projet du Reich millénaire. Le régime fasciste, beaucoup moins violent, a tenté de latiniser le Tyrol du Sud en y transférant des dizaines de milliers d'Italiens du Sud.

Le cas extrême de transformation forcée d'une société, avec élimination par pilonnage de tous ses éléments de résistance politico-culturelle, est celui de Pol Pot au Cambodge qui a tué un tiers de la population (les personnes instruites et les habitants des villes) ne laissant pratiquement en vie que les agriculteurs, les seuls retenus capables d'évoluer vers le nouveau modèle d'homme.

En tout cas, ces interventions ont échoué par rapport à leur objectif déclaré : elles n'ont pas réellement produit des hommes nouveaux ou des sociétés nouvelles ou une culture vitale nouvelle. Elles n'ont pas construit ni transformé, mais plutôt détruit et déprimé ou créé des

déséquilibres et des tensions. D'autre part, il est incontestable qu'une longue dictature totalitaire laisse des traces dans la mentalité, les capacités et le ressenti des peuples qui ont vécu sous son joug. Sans trop généraliser, on note chez eux un sens de l'identité et de la dignité personnelle bien fragile, un esprit d'initiative réduit, une méfiance accentuée (donc une capacité réduite d'échanges interpersonnels), un certain fatalisme, une remarquable habileté à se tirer d'affaire en ce qui concerne la bureaucratie.

Le « gourou » totalitaire et ses fidèles

Ces caractéristiques se retrouvent dans l'organisation religieuse totalitaire, dans la communauté du chef charismatique, où l'on remarque la coexistence d'une forte dépendance verticale des disciples envers le leader et une forte interdépendance et un contrôle horizontal réciproque entre disciples. Ces deux dépendances concourent, entre autres, à donner un sentiment de solidité, d'objectivité – donc une validation – à la foi du groupe, comme nous l'avons déjà vu.

Évidemment, nous ne sommes pas en train d'affirmer que tous les gourous et guides spirituels rentrent dans cette catégorie ni que ce sont tous des individus malintentionnés ou souffrants de troubles psychiques ; il peut très bien y avoir parmi eux des personnes réellement intentionnées à promouvoir la libération de leur prochain plutôt que son assujettissement. Et dans cet objectif, ces personnes-là peuvent recourir elles aussi à des manipulations. Par exemple, pour éliminer des automatismes nuisibles, de fausses identités, etc., elles

peuvent procéder à une action de depatterning à travers l'activation de crises transmarginales. Mais les rapports de dépendance, les personnes qui tendent à la dépendance, les organisations dans lesquelles on instaure un état de dépendance, sont autant d'occasions qui permettent un avantage économique facile, et tôt ou tard on finit par en profiter. Donc, quiconque se livre à ce genre de rapport court toujours un risque. Notamment s'il existe déjà dans l'organisation choisie une activité patrimoniale avec des spécialistes pour l'administration de ses fonds.

Dans ces organisations, les fidèles apprennent à donner un sens à leur vie à partir du grand sens de celle du Maître et de son programme. Pour eux, donner leurs biens, leur argent, devient donc spontané, surtout parce que c'est un geste très apprécié. La donation est souvent sollicitée aux nouveaux disciples, non pas par le maître spirituel, mais par les anciens qui la font ressentir comme une obligation morale. Souvent le maître est assisté d'un petit entourage de disciples, lesquels loin d'être naïfs sont dotés d'une mentalité commerciale. Ceux-ci s'occupent de recueillir et de gérer les ressources financières et autres aspects patrimoniaux, commerciaux, contractuels, juridiques. Le fait que ces donations soient faites par des personnes psychiquement dépendantes, souvent pathologiquement, parfois avec un bas niveau d'intelligence, et sous grande influence, laisse entrevoir le délit d'abus de faiblesse, d'escroquerie, parfois d'extorsion si la personne a été menacée de rétorsions en cas de non-donation. Nous parlerons de ces aspects juridiques au dernier chapitre.

Il est notoire que la plupart des gens qui entrent dans ces communautés sont des personnes qui ont soif de dépendance et de quiétude, parfois même de

témoignages affectifs, qui sont déséquilibrées, désadaptées, mécontentes d'elles-mêmes parce qu'elles ont raté leur vie, qu'elles sont incapables de se confronter à la société. Ce sont donc des personnes qui sont à la recherche d'une source narcissique pouvant suppléer à tout ceci (dans les années 80, les ex-hippies constituaient le gros des adeptes des sectes « spirituelles »). La plupart, mais pas tous : une minorité de personnes sont équilibrées, ont parfois connu des expériences couronnées de succès, et sont dotées d'une remarquable capacité de s'imposer, de coaliser les autres autour d'elles, de se distinguer.

La dépendance verticale marque une séparation qualitative nette, la transcendance du gourou par rapport à ses disciples. Gourou et disciples sont mutuellement dépendants, ils exercent des rôles complémentaires qui se valident et se soutiennent réciproquement. Pour rassurer son narcissisme, son assurance, le leader charismatique dépend à son tour de la dépendance même des disciples et de leurs démonstrations de reconnaissance, ainsi que de leur obéissance, de leurs services, de leurs donations. L'importance de la suite dont il bénéficie publiquement lui procure crédit, prestige, importance même aux yeux de la société. Plus quelqu'un se sent irréaliste ou en situation d'échec personnel, plus il est enclin à projeter sur une icône charismatique – leader, nation, race, dieu – un gigantisme omnipotent compensatoire. L'icône, ainsi chargée de cette omnipotence magique, a le pouvoir de récompenser ses fidèles disciples en leur offrant un ressenti d'« élus », le sentiment d'être supérieurs au reste de la population, à un monde dont ils n'étaient pas à la hauteur précédemment. Eric Hoffer remarque que les frustrés sont plus ouverts à une conversion de ce type car

plus besogneux d'illusions.

Le « maître spirituel » qui rayonne une autorité et un narcissisme rassurants, magnétise et subordonne un premier noyau d'individus assez dépendants et suggestibles, quelques-uns franchement bornés, en leur offrant son propre mythe religieux en tant que groupnorm. Ces individus, souffrants du manque de certitudes et de références dans le monde, s'attachent au « maître » avec un enthousiasme fervent. Celui-ci peut alors, grâce à cette force suggestive de groupe, de sa force d'attraction sociale et numérique, réussir à attirer d'autres individus à partager le groupnorm, le mythe, et à produire un groupthink ayant thématiques et portée « divines ». Plus grand est le groupe, plus il est crédible, convaincant, puissant.

Le groupthink, la pensée de groupe, se forme à partir de ces facteurs et dispense à tous les adeptes un sentiment d'infailibilité, d'invulnérabilité et d'immortalité. Toutefois, l'exaltation, le culte de la personnalité, l'exemption de critiques que les fidèles témoignent au leader charismatique exposent celui-ci à un risque concret, celui d'une déformation « professionnelle », de développer un ego hypertrophique, de se sentir au-dessus des règles, de ses engagements, de la possibilité de se tromper. Il peut finir par se persuader qu'il est vraiment un gourou, par perdre le contact avec la réalité et le sens du ridicule, et ainsi se ridiculiser aux yeux de personnes plus perspicaces. Guruaggine est le terme que Guido Sgaravatti²²⁶ a construit – on pourrait parler de « gourounite » en français – pour désigner ce syndrome. Afin que la « gourounite » ne le trahisse et ne compromette sa réputation, le leader spirituel a deux options opposées. Il peut s'isoler avec le groupe de ses

disciples, se dérober à toute confrontation externe, ou au contraire il peut entreprendre une série d'initiatives culturelles, économiques ou de bienfaisance orientées vers le monde extérieur, de sorte à répandre et accroître constamment sa réputation et le nombre de ses disciples et de ses admirateurs, tout en insérant parmi ses collaborateurs des éléments cultivés, intelligents, psychologiquement normaux, modérément critiques. Il réussit ainsi à s'affirmer auprès des autorités académiques, civiles, professionnelles, en intégrant son mouvement dans le système socio-institutionnel. En effet, la crédibilité et l'influence d'une personne dépendent beaucoup du nombre de ceux qui lui font confiance et la soutiennent économiquement. Une personne qui a, à sa suite, plusieurs milliers de sympathisants, est généralement respectée même si elle enseigne des choses très étranges, parce que la foule qui la suit ainsi que les sommes d'argent dont elle dispose lui confèrent une importance et une réalité objectives, indépendantes du copartage de la foi subjective dans ses idées. En résumé, ce leader charismatique recueille d'abord un bon nombre de disciples crédules et besogneux de dépendance, puis grâce à ceux-ci finit par obtenir la reconnaissance de sa doctrine auprès d'institutions et d'une partie de la population, et par là un pouvoir réel. Outre maître spirituel, le voilà homme politique.

Le risque de cette seconde option, c'est que le mouvement prenne une ampleur telle que le leader charismatique finisse par ne plus le maîtriser ou que sa doctrine perde de sa signification et se sécularise. Quant à la première option isolationniste, il y a risque d'implosion, le leader peut perdre toute connexion avec la réalité, cela peut engendrer une folie de groupe, un typique nid de

psychotiques.

Quant au risque que court la société, c'est d'être totalement conditionnée par de pareils leaders. Voyons comment. D'abord, ils accroissent leur pouvoir en exploitant les nombreuses personnalités déficitaires et malades qu'ils attirent et enrégimentent. En conséquence, leur influence pénètre les institutions et parfois le monde de l'économie à travers les partis politiques et les multinationales, lesquels se servent de leurs méthodes (voir le cas des sectes musulmanes intégristes et celui de l'Église de Scientologie commentés au dernier chapitre) tout en recevant éventuellement le support violent et intimidateur des organisations militantes. Ainsi, ces leaders acquièrent en quelque sorte un pouvoir politique, un pouvoir qui conditionne la société entière puisqu'il finit par imposer leurs intérêts, leurs idées, le respect de leur pratique, et qui restreint les libertés. Pour cette raison, les sectes et les mouvements charismatiques constituent non seulement un danger pour les individus qui y adhèrent, mais aussi et surtout pour toute la population. En réalité, cette conclusion doit toutefois être renversée, parce que, comme nous l'avons vu, la gouvernance de la population dans son ensemble s'obtient systématiquement justement par des manipulations qui simulent et mettent en scène un consensus informé, rationnel et démocrate, alors qu'il n'en est pas ainsi. Donc fondamentalement, on reconnaît dans un groupe charismatique et dans son leadership manipulateur, le noyau, le prototype de l'ordre social gouverné, les mécanismes du gouvernement, de production de consensus et de légitimation du pouvoir. Mais aussi les mécanismes de différenciation entre gouvernés et groupe qui gouverne ou power elite.

Suggestionné par les effets de leur pouvoir même d'influer sur leurs disciples en modifiant la personnalité, la vision de la réalité et les valeurs, selon Pacciolla et Luca, (cf. bibliographie, cit. p. 170), les leaders charismatiques tendent à développer un besoin croissant de commander, qui est dû à des anomalies psychiques souvent préexistantes telles que l'hypertrophie du moi, les troubles de la personnalité, le syndrome bipolaire, une profonde dépression alternée à des composantes paranoïaques d'omnipotence, le délire mystique et de grandeur.

Enfin, certains leaders charismatiques ont des troubles épileptiques dont les symptômes, même moteurs (agitation, convulsions, ou au contraire fixité et absence) ne sont pas reconnus ou perçus comme tels, mais au contraire comme des états supraconscients, de perspicacité et d'illumination divine, donc des preuves concrètes de leurs dons spirituels. Dans de nombreuses cultures, l'épilepsie a été respectée comme un mal sacré. Avant de perdre conscience, l'épileptique peut en effet avoir des vécus qu'il décrit comme ayant un effet d'accélération de la pensée, d'élévation de la conscience, d'intuition mystique et de béatitude. Des expériences analogues de magnificence mystique et d'apparition d'une réalité supérieure peuvent survenir à la suite de longues privations et d'un stress, comme il arriva au Bab (porte, en persan), prophète de la jeune religion des Bahaïs, après une longue et éprouvante période d'emprisonnement dans l'obscurité des oubliettes de Téhéran où il avait été enfermé pour déviance religieuse au regard de l'islam.

Le charisme est un don. C'est une qualité qui permet d'établir leadership ou autorité. Le charisme est perçu comme une aura qui inspire dévotion, assurance,

ascendant, enthousiasme. Il se renforce à travers le pouvoir que les autres perçoivent dans le chef charismatique. Comme disait Henry Kissinger, le pouvoir est le plus ultra des aphrodisiaques. En outre, l'estime de soi du chef, sa radiance narcissique et sa fixité mentale, la focalisation de son esprit ou *single-mindedness*²²⁷, tout cela contribue à intensifier son charisme. Ce qui est souvent impressionnant chez le leader charismatique, c'est la cohérence rigide et durable qu'il maintient entre son style de vie, son comportement, et ses intentions ou ses valeurs ou ses projets déclarés ; cohérence dont fait preuve peu de monde. Il est d'une seule pièce. Il a une volonté de fer. Ceci lui donne un aspect surhumain dans une société où la plupart des personnes ne réussissent même pas à suivre un régime. Par ailleurs, il apparaît surhumain du fait que ses dévots ne s'aperçoivent pas que ses capacités sont liées à cet effet de reconnaissance qui provient d'eux. Mais pour être leader, et non pas rêveur ou obsédé ou maniaque isolé, il faut aussi avoir une sensibilité et une capacité relationnelles considérables ; il faut savoir interagir, et spécifiquement interagir avec les catégories de personnes qui sont à la recherche d'un leader. Il faut savoir correspondre à leurs besoins, posséder une certaine empathie. Et encore, savoir chevaucher les circonstances, cueillir l'air du temps, l'esprit du moment.

L'amour que les chefs charismatiques déclarent généralement être fondement et principal soutien de leur communauté peut, à vrai dire, difficilement fleurir dans des rapports inter-humains aussi régressifs et formalisés. Plutôt que d'amour, il s'agit d'attachement, de dépendance, d'adoration, d'exaltation, qui s'exercent à travers la figure du chef et une sorte de participation à la

puissance de son aura. L'affabilité comportementale typique du dévot est normalement due à une forte inhibition de l'agressivité et de ses expressions.

La dépendance verticale envers le leader charismatique se présente comme :

matérielle, économique, organisationnelle ;

mentale, culturelle : le chef est l'unique source à travers laquelle connaître ou juger la réalité, l'unique source des valeurs, etc. ;

narcissique : seul le gourou est (légitimé à être) satisfait de soi et autonome en termes d'estime de soi et de motivation (autosuffisance narcissique : d'où l'appellation « gurudeva » ou « gourou-dieu ») ; souvent, il affiche la joie d'une assurance qui dérive de la possession de sa doctrine ; son pouvoir narcissique attire les personnalités en état de manque, assoiffées de dépendance, de confirmations exogènes, de mots rassurants, d'emprunts narcissiques ; en outre, il est la source des valeurs et le critère des évaluations, chaque fidèle dépend de lui en tant que source de l'estime de soi et vit de son reflet ;

émotionnelle, à l'égard du sentiment de culpabilité et d'inadéquation que le chef peut infliger, ou aider à élaborer ou gérer – très souvent, il le fait de façon imprévisible, sans critère reconnaissable, afin que chaque adepte se sente dans une situation précaire, sur les charbons ardents (aujourd'hui dans un état de grâce, marginalisé demain, sans raison apparente) ;

normative et juridique, car le chef charismatique dicte les

règles et leur interprétation et leur application ;

dynamique de groupe, car le chef charismatique a le pouvoir de diriger dans un sens ou dans l'autre attitudes et sentiments du groupe à l'égard des choses, idées ou personnes. Il lui suffit de faire comprendre – sans prendre la responsabilité de le déclarer ouvertement – qu'une personne, interne ou externe au groupe, n'est pas appréciée, pour que le groupe se charge de l'attaquer ou de l'exclure, en intériorisant automatiquement son désagrément. Ainsi sa bonhomie demeure inchangée, il évite toute agressivité envers la personne reniée en lui faisant remarquer que, malheureusement, ses confrères la perçoivent comme négative ou inapte à une certaine tâche. De même, il n'a pas besoin de solliciter de donations des fidèles : son staff s'en occupe à sa place.

La domination du groupe dynamique est telle que le leader peut se permettre des formes de démocratie interne, c'est-à-dire de convoquer des assemblées de disciples et de leur faire vraiment voter des ordres du jour, de se féliciter de favoriser cette prise de responsabilité individuelle et de liberté de jugement. Invariablement, ou presque, durant ces « assemblées », l'esprit des disciples tend, non pas à se concentrer sur un problème objectif et ses possibles solutions, mais à deviner ce que le chef désire qu'on vote, parce que l'exigence primaire est de se conformer à lui pour garder son « amour », et ne réside pas dans le mérite de la décision. Le fidèle s'intéresse bien plus à saisir la pensée et la volonté du leader qu'à connaître la réalité. Voilà un cas particulier de groupthink : la pensée groupale se produit en se polarisant sur la personnalité du chef charismatique. Au contraire, dans un groupe spirituel sain ceci ne se produit pas : les membres

maintiennent le contact avec la réalité comme avec leur développement personnel.

Les gourous qui, comme le célèbre Osho, se déclarent anarchistes, pour l'individualisme, la libre initiative, la responsabilité et l'autonomie individuelles, et contre le culte de la personnalité – qu'il s'agisse de la leur ou de celle d'un autre –, reçoivent eux aussi de fait dépendance et culte de la personnalité. Le fait même que celui-ci s'affirme (ou semble) doté d'une pensée forte, comme maître de lui, de sa valeur, porteur de réponses existentielles, déclenche ces mécanismes de dépendance passive chez les personnes qui sont à la recherche d'un sujet semblable. Objectivement, lui n'en sait pas plus qu'eux à propos de l'au-delà, de l'âme, de l'esprit, de dieu, etc., mais, eux, sont persuadés qu'il a cette science.

Dans le groupe « malade », certaines caractéristiques s'unissent à la dépendance verticale : paranoïa groupale, rébellion et refus par rapport aux valeurs externes, thèmes persécuteurs, pensée dualiste et simpliste, tendance à se fixer des objectifs utopiques.

Ces objectifs, tout comme les principes qui les guident, sont purement invérifiables, ou alors ils se dérobent à la vérification de leur sens exact (d'ordinaire ils n'ont aucune signification précise) ; des modes de leur réalisation ; de leurs effets pratiques si on les réalise. La prétention de vérification rationnelle et la demande de mises au point nettes, non équivoques, sont elles-mêmes, généralement, démonisées ou signalées comme étant l'expression d'une immaturité spirituelle.

K. Taylor²²⁸ souligne que remettre la vérification à plus

tard, répéter que le bien-fondé et la vérité de la doctrine résulteront après la mort, lorsqu'il sera trop tard pour se repentir et les accepter, est un moyen typique de s'y dérober. Son renvoi s'appuie sur l'idée que lorsque la doctrine se révélera comme vraie, que le fidèle pourra alors constater directement la véridicité des articles de foi, il perdra tout le mérite de la croyance. C'est-à-dire que qui aura cru sans voir sera récompensé ; qui n'a pas cru sans voir sera puni ou écarté.

L'élément, que Léon Festinger a découvert et nommé « dissonance cognitive », permet aussi de confirmer le credo de groupe. Comme disait Elliot Aronson, la dissonance cognitive n'implique pas que l'homme soit un « animal rationnel », mais qu'il soit plutôt un « animal rationalisant », c'est-à-dire qui justifie rationnellement ses actes a posteriori. Cette dissonance cognitive se produit lorsqu'une personne accomplit une action, ou pense quelque chose, en discordance avec ses goûts ou ses convictions. Par exemple, si elle admire les performances artistiques d'une personne qui appartient à un groupe ethnique qu'elle méprise profondément du point de vue racial. Ou si elle doit choisir entre deux options également désirables, comme des vacances à la mer ou à la montagne. Supposons qu'elle choisisse la mer, elle va ressentir un manque (la dissonance) : le plaisir de vacances à la montagne ne serait-il pas supérieur à celui qu'elle va avoir ? Pour sortir de cet état conflictuel qui va gâcher ses vacances à la mer, sa psyché (inconsciente) va se mettre au travail pour lui faire comprendre qu'elle a fait le bon choix. Je me souviens (MDL) que, quand j'avais huit ans environ, j'ai un jour dépensé, après bien des hésitations, toutes mes petites économies pour l'achat d'un livre dont je n'étais pas vraiment convaincu qu'il soit

intéressant. Peu après, j'ai regretté cet achat et de ne plus avoir cet argent pour acheter autre chose. Je me rappelle avoir recherché en moi-même des raisons pour justifier ce choix, à me les construire en fait. J'ai même parlé de ce livre à mon père pour avoir son avis. Il me répondit que si le livre était comme je le lui avais décrit, c'était sûrement un excellent achat. Cette réponse, son « si », me firent réfléchir sur la façon dont je le lui avais décrit, pourquoi je l'avais choisi. Eh bien, j'avais franchement visé à obtenir de lui une confirmation, à faire intervenir l'autorité de son approbation pour me libérer du pénible état émotionnel dans lequel je m'étais fourré.

Festinger étudia également la dissonance cognitive chez les sectes. Il rapporte en particulier le cas d'une secte spécialisée en « rencontres du troisième type », dirigée par une certaine madame Keech qui disait recevoir des messages télépathiques (les « canalisations ») d'extraterrestres, lesquels annonçaient l'imminente fin du monde à telle date, déclaraient cependant qu'un astronef allait sauver les membres de la secte, que l'atterrissage aurait lieu à tel endroit. Au jour dit et à l'heure dite, Festinger se rendit sur les lieux avec les membres de la secte non pas tant pour attendre l'astronef, qui bien entendu n'arriva pas, mais pour observer la réaction de ceux-ci à la dissonance cognitive causée par le démenti de leur foi par les faits. En vérité, ils semblèrent assez éprouvés par le rendez-vous manqué. Mais madame Keech annonça que les extraterrestres lui avaient communiqué que ses prières et celles de ses disciples avaient conjuré le désastre mondial, qu'il n'y avait donc plus de besoin de les sauver. Elle les exhorta à pratiquer leur foi et la prédication, ce que les fidèles firent immédiatement dans un élan de prosélytisme accru. En

fin de compte, une fois que leur paradigme arbitraire de foi fut démenti de façon éclatante et incontestable, il a suffi que leur guide leur fournisse un autre paradigme, aussi absurde, mais nouveau, encore gratifiant et non démenti. Et ils s'accrochèrent à ce substitut.

Des expériences menées dans le domaine de la dissonance cognitive ont aussi mis en évidence que le fait de soutenir un effort, un stress, ou une dépense, pour bénéficier d'une expérience donnée (une conférence, par exemple), fait qu'on la vit comme intéressante même si elle est insignifiante. Si on a voyagé, payé et fait une queue interminable pour écouter Beppe Grillo, on ne peut pas ne pas le trouver intéressant, cela équivaldrait à déprécier un engagement déjà considérable. Si on investit beaucoup d'argent, de temps, de confidences, d'attentes, dans une psychanalyse, on ne peut pas découvrir qu'elle est inefficace, on se sentirait stupide. Les rites initiatiques sanglants, secrets, effroyables, douloureux sont conçus non seulement sur le mécanisme de la crise transmarginale pavlovienne, mais aussi sur ce principe : faire vivre comme une grande chose ce qui en réalité n'est qu'une banalité. En vertu de ses prérogatives narcissiques ensorcelantes, le leader charismatique peut ainsi arriver à remplacer totalement toute éthique de base (le surmoi, en quelque sorte, ou la conscience morale) et tout examen de la réalité. Cela peut aller jusqu'à pousser ses disciples à commettre non seulement des actes ridicules, mais aussi des actes extrêmement répréhensibles par l'éthique de la société générale (voir le cas de Charles Manson dont les fidèles racontaient froidement et sereinement, sans conflits intérieurs manifestes, comment ils avaient massacré Sharon Tate et l'enfant qu'elle attendait, ainsi que d'autres malchanceux qui se trouvaient là) et à croire

les doctrines les plus absurdes, ridicules et farfelues, à se comporter comme si elles correspondaient à la réalité, en reniant toute capacité rationnelle propre (credo quia absurdum est).

Comme on le sait, ceux qui entrent dans une pareille communauté sont surtout des jeunes d'une vingtaine d'années pas plus. Ce sont des personnes qui n'ont pas encore acquis une complète maturité, qui se trouvent encore dans la phase typique de cet âge avec ses difficultés d'adaptation à la réalité, à ses incertitudes, ses insécurités, ses laideurs, ses injustices, ses solitudes.

Le leader charismatique offre un remède à tout ceci. Mais en même temps il aggrave le sentiment de divergence du néophyte avec la réalité environnante afin que celui-ci s'éloigne plus vite de son univers personnel pour consolider sa dépendance envers le groupe et le leader. Le groupe dans son ensemble tend donc à augmenter sa contraposition au monde externe, sa cohésion interne, et par la suite sa dérive paranoïaque.

Parallèlement, un groupe de personnalités fait que celles-ci tendent à mieux s'adapter entre elles en limant ou en éliminant les différences individuelles de goûts, d'opinions, d'aspirations et en développant certains aspects unifiants, même extérieurs (tenue vestimentaire, langage, expressions idiomatiques, jargon). L'adaptation suit une progression qui part des niveaux inférieurs vers les niveaux supérieurs pour arriver au leader (dans une hiérarchie, c'est la tendance d'un sujet à assumer les caractéristiques du sujet qui se trouve au-dessus de lui.)

Mobbing, bossing, straining

Mobbing est un mot créé par le célèbre éthologiste Konrad Lorenz pour désigner le comportement de groupes d'animaux, le plus souvent d'oiseaux, qui tous ensemble attaquent un intrus, un prédateur d'une espèce différente, ou parfois un membre de leur espèce, pour le chasser, l'expulser. L'usage courant de ce terme est donc impropre lorsqu'il est employé pour désigner des comportements destinés non pas à expulser un individu, mais à le soumettre, à l'assujettir pour l'exploiter.

Sur Wikipedia (source italienne), le harcèlement est défini « un ensemble de comportements violents (abus psychologiques, brimades, vexations, médisances, humiliations et débauchage, marginalisation, ostracisme, etc.) perpétrés par un ou plusieurs supérieurs et/ou collègues vis-à-vis d'un travailleur, prolongés dans le temps et préjudiciables à la dignité personnelle et professionnelle comme à la santé psychophysique de celui-ci. Toute attitude importune (ou d'émulation), constituant avec les autres le cadre du mobbing, n'atteint pas nécessairement, en soi, le seuil du délit, n'est pas forcément en soi illégitime, mais dans l'ensemble ces comportements produisent des préjudices pluri-offensifs avec de graves conséquences sur le patrimoine de la victime, sa santé, son existence.

Généralement parlant, ce terme indique les comportements violents d'un groupe (social, familial, animal) envers l'un de ses membres. Dans les pays anglophones, pour indiquer la violence psychologique sur le lieu de travail, on utilise des termes plus spécifiques : harassment (terme également valable en ce qui concerne les violences domestiques), abuse (maltraitance), intimidation ».

Le harcèlement peut être vertical, c'est-à-dire organisé par des supérieurs hiérarchiques ou par le titulaire d'une entreprise, ou horizontal, c'est-à-dire exercé par des collègues. Il peut viser à la soumission d'un sujet passif, à perfectionner son exploitation, à démolir sa carrière, à le contraindre à endosser les erreurs de quelqu'un d'autre, voire à démissionner. Le terme *bossing* indique la persécution qui provient du chef. Le terme *straining* indique une pression exercée à travers des humiliations légères, visant à lasser, à épuiser.

Ces trois cas d'espèce s'articulent en une série de comportements qui, pris individuellement, peuvent être juridiquement jugés légitimes ou insignifiants, mais qui dans leur ensemble révèlent un objectif intentionnel et constituent une pression illégitime.

Nous avons déjà parlé du harcèlement relatif au *learned helplessness*. L'impuissance apprise y joue un rôle important par ses effets, elle crée en particulier un sentiment d'isolement. En fait, la plupart des mécanismes et des techniques décrits jusqu'à maintenant – du conditionnement opérant et classique, aux techniques de décognition, à la règle et à la pensée groupales, jusqu'à la coercition – confluent dans le harcèlement. On pourrait dire que tout ou presque ce dont nous avons traité est une description approfondie des mécanismes du harcèlement. Le « manuel Kubark » dont nous parlerons bientôt est riche en sources d'inspiration pour ceux qui harcèlent. Sans nous engager dans un développement spécifique du harcèlement, nous espérons toutefois que cet essai puisse aider tous les professionnels, dans le domaine juridique et psychologique, à comprendre et à neutraliser cette pratique.

Nous ajoutons seulement que le harcèlement peut causer des troubles psychiques de stress prolongé, de type anxieux-dépressif, accompagnés d'autodépréciation, d'insomnie, de la tendance à s'isoler, de pensées suicidaires. Le sujet persécuté peut devenir hypersensible à tout ce qui est susceptible d'être ressenti en tant que persécution du groupe, et développer ainsi des tendances interprétatives ou des manières de communiquer et de raisonner qui suggèrent un trouble de type délirant, lequel cependant n'existe pas.

Je (MDL) cite le cas d'une de mes clientes, Lorenza, fonctionnaire, qui vint me trouver alors qu'elle était soumise depuis déjà longtemps au harcèlement vertical et horizontal en raison de son obstination à appliquer les règles à la lettre, attitude qui se heurtait avec le laisser-aller de son environnement professionnel. Lorenza s'était défendue assez efficacement contre des attaques concentriques et incessantes, mais sa position d'isolement, quelque peu caractéristique par rapport à ses collègues et à la mentalité prédominante de la fonction publique, s'ajoutant à des malheurs dans sa famille, l'avait très éprouvée, et sa manière de communiquer, d'accuser, de se défendre apparaissait inappropriée. En écoutant ses récriminations exprimées d'un ton très exaspéré, quelques psychiatres l'avaient jugée paranoïaque, affectée d'un délire de persécution, et avaient fondé leur diagnostic sur la supposée nature imaginaire des faits qu'elle exposait.

En conséquence, on l'avait destituée. En réalité, ses accusations correspondaient tout à fait à la réalité objective, comme je pus le vérifier en examinant le gros dossier de documents qu'elle me soumit. Le prétendu délire n'existait pas. Aucun psychiatre ne l'avait vérifié en

étudiant le dossier. Principalement parce que Lorenza ne le leur avait pas présenté, étant loin de soupçonner que la réalité des faits puisse être réfutée et qu'on la déclare due à un délire, en prenant pour de la paranoïa ce qui était bel et bien du harcèlement.

Vu la récession et l'instabilité des emplois, la situation des employés devrait apparaître digne d'attention, aux fins du conditionnement mental. De nombreuses personnes vivent en effet dans l'appréhension chronique d'un licenciement, d'une mutation, d'une mise au chômage technique ou d'un non-paiement des salaires par l'employeur. Cet état de stress a un effet certainement décognitif (réduction de la capacité critique et de dissension) sur les sujets, ce qui accentue leur vulnérabilité au harcèlement et aux pressions, et leur capacité à être manipulé au sens du conditionnement opérant (majeure sensibilité au moindre signe de mécontentement, de désapprobation ou de simple demande de la part de supérieurs).

À cet égard, nous mentionnons l'usage des subalternes pour évacuer le stress.

La première pratique consiste simplement à se défouler, à soulager une tension nerveuse en s'en prenant à un subalterne de peu de valeur, sans qualité professionnelle spécifique – cette pratique est enseignée dans des séminaires pour les cadres supérieurs de grandes sociétés. Ceci nous a été rapporté personnellement par l'un d'eux, qui avait maltraité, manifestement sans justification, un subalterne quinquagénaire de bas niveau, en le mettant à la porte de son bureau, lequel avait craqué et fondu publiquement en larmes. Il expliqua qu'il n'avait

pas agi par cruauté, qu'il s'agissait d'un moyen qui lui avait été enseigné pour rester efficace dans sa fonction managériale. En effet, il devait prendre fréquemment des décisions de grande portée, en situation d'urgence, d'incertitude, d'insuffisance d'éléments appréciatifs. Une responsabilité énorme ! De là un stress pathogène. Pour résister, pour maintenir son efficacité, il fallait qu'il évacue son stress sur quelqu'un – notamment sur des employés assez intelligents et instruits pour comprendre des reproches complexes et souffrir psychologiquement pour leur injustice. Par ailleurs, a-t-il conclu, ce sont des employés aisément remplaçables, et la société a peu investi dans leur formation. En revanche, lui, était très difficilement remplaçable, et la société avait investi des millions d'euros pour le former, si bien qu'il était logique de préserver son efficacité professionnelle en sacrifiant du personnel à bas coût de remplacement.

Soumettre un subalterne (ou le partenaire faible) à une communication unidirectionnelle, pressante, riche en contestations, même fausses, en le congédiant brusquement sans lui laisser l'opportunité de réfléchir et de répliquer, voilà encore un moyen efficace pour établir un rapport de pouvoir et d'exploitation, pour briser la capacité de résistance.

Pour finir, nous mentionnons une forme intéressante de manipulation : celle des présentateurs de débats télévisés vis-à-vis des participants. Tout le monde a remarqué que de nombreux animateurs exercent un pouvoir draconien sur leurs invités en les interrompant par de nouvelles questions, en leur coupant carrément la parole alors qu'ils sont en train de formuler une réponse aux questions ou aux provocations d'un autre participant (à favoriser) ou du

présentateur en personne. En général, ces présentateurs recherchent la maximisation de l'audimat au détriment de la qualité de l'information, ils vont usqu'à lancer de faux messages et de faux framing si cela est susceptible de faire prise sur le public. L'invité, bien que compétent, fait souvent piètre figure, semble incapable de valider ses thèses, parfois même de les énoncer, tandis que le journaliste, bien qu'incompétent, apparaît brillant et triomphateur. En effet, pour avoir pas mal de fois éprouvé cela (MDL) à l'occasion d'émissions en direct à la télévision, je peux témoigner qu'il faut une grande concentration pour ne pas perdre le fil de ses pensées dans de telles conditions, surtout parce qu'on sait qu'on va être interrompu par le présentateur (ce qu'il fait volontiers surtout s'il est hostile à l'intervenant) au moment où l'on va conclure en exposant son opinion, dans le but précis de déconcentrer. Il faut une présence d'esprit exceptionnelle pour maintenir l'attention tout à la fois sur le raisonnement et la communication avec le public, et sur le présentateur ainsi que sur les antagonistes présents sur le plateau. Quand ceux-ci, ou un autre interlocuteur, émettent des critiques, c'est une erreur de vouloir se justifier, se légitimer, se montrer bien informé parce qu'ainsi on apparaît faible, dépourvu d'assurance. Il faut toujours être prêt à l'attaque avec un style supérieur à l'interlocuteur, en cherchant à faire comprendre au public qu'il est incompétent et qu'il tend à cacher quelque chose de gênant, à tromper en somme, de sorte à le discréditer. À la guerre comme à la guerre.

Autorité judiciaire et violence mentale

Philip Zimbardo, qui agissait pour le compte de l'U.S.

Office for Naval Research (le Laboratoire de recherche de la marine des États-Unis) conçut et exécuta l'expérience suivante. Il sélectionna 24 sujets parmi les plus équilibrés sur 75 volontaires. Il les partagea en deux groupes de 12. Le premier de « détenus » et le second de « gardiens ». Au jour établi pour le début de l'expérience, les 12 détenus furent arrêtés par des « agents », emmenés à bord de voitures de police, menottés, photographiés, soumis au prélèvement de leurs empreintes digitales et enfermés dans une « prison » spécialement préparée à cet effet. Les 12 gardiens reçurent des instructions pour maintenir l'ordre sans exercer de violences physiques. On priva les détenus de leurs effets personnels, on leur fit endosser un uniforme pénitentiaire avec un numéro dans le dos, sans linge de corps, et un bonnet qui les rendait tous semblables. Puis ils furent soumis à un régime pénitentiaire typique : visites limitées, nourriture insipide, horaires rigides. Les gardes étaient en uniformes kaki.

Il fallut interrompre l'expérience avant le terme établi à cause de répercussions psychophysiques excessives sur l'état des détenus. Dès le deuxième jour, des signes de stress extrême étaient apparus : dépression, pleurs, crise d'anxiété.

Quant aux gardiens, ceux-ci furent très contrariés par la conclusion anticipée de l'expérience. Ils étaient en train de jouir de la situation et de leur rôle. Exercer le pouvoir et tourmenter les détenus les gratifiait énormément.

Certains détenus se présentèrent à un « bureau de libération conditionnelle » pour offrir au responsable (Zimbardo) la rétribution convenue pour cette expérimentation en échange de leur libération. Et ceci

alors qu'ils avaient le droit, évidemment, d'exiger d'être immédiatement relâchés. Zimbardo répondit qu'il allait y penser, et ils retournèrent en silence dans leurs cellules.

Tout ceci indique combien l'assujettissement au régime carcéral bouleverse et mutile la capacité mentale, cognitive et de jugement d'un individu détenu. Et combien la fonction d'un geôlier, d'un garde pénitentiaire ou d'un agent de garde, mais aussi de tout magistrat investi du pouvoir d'incarcération, produit des perversions motivationnelles chez ces personnes. De tout ceci, hypocritement, les législateurs comme les juges ne tiennent pas du tout compte, persistent dans la présomption fautive qu'un individu soumis à la détention reste en mesure de faire des déclarations, et surtout des aveux, lesquels l'engagent légalement ; et dans la présomption tout aussi fautive que la personne incarcérée reste apte à pourvoir efficacement à sa défense en se trouvant dans des conditions d'égalité, d'équité, convenables par rapport à l'accusation. La réalité, c'est que le système judiciaire a les moyens, et les utilise, de torturer et briser la résistance des accusés ; et que le fait même de l'arrestation anéantit les capacités défensives de la personne mise en examen et amplifie la force de l'accusation. Donc, si on veut un procès équitable, il faut tenir compte de cette réalité. Le fait est qu'on ne le veut pas.

Dans le monde réel, les méthodes de conversion et de conditionnement forcés, utilisées par les religions et la politique, et basées sur la production d'un stress prolongé et épuisant ou d'un traumatisme brutal, se retrouvent appliquées par des autorités judiciaires, bien que cela ne se voit pas dans les sentences des juges.

Nous jugeons « coercitifs », donc immoraux, iniques, les tentatives de conditionnement et les pressions exercées pour obtenir quelque chose d'un individu (une confession ou une délation, par exemple) lorsqu'elles utilisent un ou plusieurs instruments parmi ceux-ci :

1. privation de la liberté physique ou contrainte psychologique ;
2. privation de sources d'informations et du support social, familial, affectif ;
3. contact intense et direct avec des agents de surveillance ;
4. menace de dures conséquences pour celui qui n'obtempère pas aux demandes ;
5. usage de facteurs qui minent la capacité d'élaboration rationnelle ;
6. particulière vulnérabilité de la victime pour des raisons d'âge ou de santé ;
7. négation, ou non-admission de la part de l'autorité, de l'utilisation de ces facteurs.

Or les six premiers facteurs sont habituellement présents lors d'une arrestation et d'une détention provisoire tandis que le septième, qui est la négation de la réalité des six premiers, est structurellement présent du point de vue institutionnel.

Pour une personne normale, tranquille, honnête, insérée socialement, l'arrestation et la détention provisoire, sans

parler de la divulgation du fait, est presque toujours une expérience destructrice qui se répercute sur la santé de la personne. À cela, il faut ajouter les conditions dégradantes, insalubres, dangereuses des prisons d'un pays comme l'Italie. J'ai vu des personnes sortir malades après quelques semaines ou quelques mois de prison, des personnes dont la cheveux étaient soudain devenus blancs. Le cas Tortora dont nous avons déjà parlé en a été une tragique démonstration.

Les magistrats enquêteurs savent qu'ils ont en main un puissant instrument de pression, de véritable torture qui peut causer des préjudices à la santé morale et même physique de l'accusé. Ils sont donc tentés d'utiliser la détention provisoire (et tout ce qui gravite autour) de façon et dans des buts illégitimes et non pas pour ce qu'elle est censée être. Ils sont tentés de l'utiliser comme un moyen de torture pour extorquer un aveu – parfois de façon irrésistible (c'est le cas des geôliers de Zimbardo) et surtout dans un pays comme l'Italie²²⁹ où le respect de la légalité est de bas niveau. La méthode, c'est : « Si tu avoues, tu sors ; si tu dénonces les personnes que je t'indique comme tes complices, je te relâche. » En effet, il n'est pas rare de lire dans certaines révocations de la détention provisoire que la dangerosité n'est plus retenue car la personne mise en examen a avoué et a dénoncé ses complices. Cette pratique – perpétrée et partagée par la catégorie professionnelle – a dépassé les cas individuels pour devenir une forma mentis, une tournure d'esprit, quelque chose d'automatique, que l'on pense avoir le droit de faire même si elle est contraire à la loi.

C'est pour cette raison qu'il est parfaitement légitime et rationnel, et que cela ne constitue pas une rébellion à la

légalité, de se défendre non seulement dans le procès, mais aussi du procès. En référence aux droits constitutionnels, un procès peut être légalement délégitimé par ses modalités mêmes.

À l'époque de Mani Pulite, nous avons assisté à la mise en examen de personnes plus ou moins célèbres, lesquelles se dénonçaient ou avouaient (tandis que d'autres se suicidaient) au pool du ministère public, puis remerciaient le parquet pour les avoir mises en examen et ainsi libérées ou rééduquées. C'est un phénomène analogue à celui que nous avons décrit en traitant des conversions politiques en Chine et de leurs camps de rééducation où, à travers la crise décisive, les « rééduqués » arrivaient à éprouver de l'enthousiasme pour la nouvelle idéologie qu'on leur imposait et une sorte d'adoration pour leur « laveur » de cerveau, ainsi que de l'horreur envers les valeurs de leur passé.

Pour susciter un aveu, on recourt non seulement au chantage ou à la torture, mais aussi à l'anxiété et aux sentiments de culpabilité, aux tensions, à l'alternance de l'espoir et du désespoir, au stress psychophysique, à tout ce qui compromet la capacité de jugement, d'observation et de maîtrise de soi, comme nous l'avons vu dans le cas de la Gestapo en Hollande, analysé par Meerloo.

Comme le soldat exposé en première ligne va au-devant (sauf cas très rares) d'une inévitable dépression nerveuse, de même le détenu mis en examen va au-devant d'un effondrement inéluctable. Si ce dernier est soumis à des pressions intenses, prolongées et bien agencées durant des années de détention dans l'attente de son procès, il va craquer et être incapable de résister aux insistances

contraignantes de qui est maître de son emprisonnement, de son exclusion des rapports sociaux, de sa ruine économique. C'est également l'avis de Sargant²³⁰. Il explique que la plus grande partie des aveux a lieu tout de suite après l'arrestation (une vérité peu divulguée) car les personnes sont en état de choc. Même si on les avertit que ce qu'elles diront peut être utilisé contre elles, elles avouent, signent des actes d'auto-accusation et s'efforcent vraiment de décrire leurs actions dans les pires termes. Les lois découvertes par Pavlov précisent les causes de ce type de comportement irrationnel : outre la surprise de l'arrestation, il y a la violence du moment, le fait que cela se passe en général de nuit, ou publiquement, qu'on braque des armes sur la personne, que des chiens aboient contre elle, sans parler des immanquables menottes. Tout ceci désorganise le fonctionnement cérébral, produit une décognition, une suggestibilité prononcée, un affaiblissement des résistances, c'est l'état paradoxal, ou ultraparadoxal. Soumettre au test de vérité ajoute tension et anxiété et favorise l'effondrement nerveux. Sargant mentionne des manuels, rédigés par des officiers de police, qui enseignent des méthodes plutôt cyniques, de violence mentale, pour inciter à l'aveu. Tout le monde connaît la technique de la lampe aveuglante braquée en plein visage de la personne pendant l'interrogatoire, mais peu de gens connaissent celle qui consiste à empêcher la miction pendant des heures. L'une des techniques les plus intéressantes et les plus diffuses consiste à interroger plusieurs fois par jour la personne mise en examen, puis à comparer les procès-verbaux des interrogatoires pour y trouver des contradictions, des confusions, des hésitations, et s'acharner à la questionner sur ces points jusqu'à ce qu'elle craque. L'essence, l'objectif de ces

procédures, c'est de produire un traumatisme désorganisant de la personnalité. Tenir le sujet dans l'incertitude en ce qui concerne les chefs d'accusation, les indices, les preuves, est aussi très efficace. Le garder dans une condition d'incertitude dans laquelle il ignore ce qu'on lui veut, qui l'a inculpé, quels documents sont entre les mains des accusateurs, contribue à l'épuisement de ses défenses et conduit à l'inhibition protectrice. Un haut officier de police me disait que le même principe est aussi valable pour mener le personnel au doigt et à l'œil : il faut traiter tout le monde avec respect, mais donner à chacun l'impression de savoir quelque chose de compromettant sur lui, de façon à ce qu'il reste dans un état de tension et se tienne sur ses gardes.

Dans de telles conditions psychologiques, les personnes mises en examen en arrivent parfois à formuler de fausses accusations contre elles-mêmes. Sargant rappelle une constatation de Sigmund Freud concernant les traumatismes sexuels précoces. Dans une première phase de sa recherche, Freud avait cru que ceux-ci étaient à l'origine de troubles névrotiques, car c'était ce qui ressortait de l'analyse de plusieurs de ses patients. En réalité, ces troubles étaient irréels, les patients les avaient inventés. Non pas intentionnellement, lucidement, librement, non, ils les avaient conçus et rapportés pour s'adapter aux attentes de Freud, sous l'effet de la pression exercée à travers la psychanalyse. En établissant un rapport de dominance à travers la pratique psychanalytique, Freud avait produit en eux ces convictions délirantes.

À partir de l'Inquisition médiévale contre les sorcières, on a noté que ceux qui faisaient l'objet d'une enquête

éprouvaient souvent, après leur effondrement, des sentiments d'affection, d'admiration, d'attachement envers leurs bourreaux, geôliers, inquisiteurs : ce que F. Ochberg a appelé le « syndrome de Stockholm ». Maintenant, nous sommes en mesure de le comprendre dans sa nature plus profonde : c'est le résultat d'une crise ultraparadoxe pavlovienne, une crise qui produit une inversion des affections, qui porte à aimer l'ennemi, celui qui cause du mal, qui menace et persécute, qui pousse à répudier vérités, valeurs, identité.

Parmi les cas de fausse auto-accusation, outre ceux de quelques « sorcières », Sargant cite celui de Timothy Evans, lequel en 1953, après avoir trouvé sa femme et son jeune fils assassinés, pris de panique, s'est enfui au pays de Galles, puis a avoué, tout d'abord avoir caché les cadavres, et finalement être l'assassin – tout ceci en se conformant, en satisfaisant les accusations de la police, en état de flagrant(e)... arrestation ! Et ceci jusqu'à être condamné et pendu. On ne découvrit que plus tard que l'assassin était son voisin, un tueur en série.

Des rapports de ce genre, dans lesquels un individu se trouve à la merci d'une organisation, d'un psychanalyste, d'un gourou, font que le moi de l'individu assujetti produit toutes sortes de distorsions : de sa psyché, de son jugement, de sa mémoire, de sa perception. Ce sont des réponses subconscientes d'adaptation à ce type de rapports. On ne peut donc pas considérer les personnes qui se trouvent dans ces conditions comme des sources crédibles d'informations. Lorsque Evans eut fini de formuler ses faux aveux, il affirma éprouver un grand soulagement, ne plus avoir cette chose dans la poitrine. Qu'était donc « cette chose » ? Ce n'était pas la fausse

confession, mais probablement un sentiment de culpabilité, profond, diffus, sans objet précis, un unfocussed guilt, une culpabilité floue. Quelque chose qui est plus ou moins commun à tous les êtres humains, qui peut se déclencher lors de certaines circonstances – même si l'on est inconscient ou occupé à tout autre chose.

Quant à la possibilité ou l'impossibilité des crises transmarginales d'être induites – rappelons que Pavlov avait déterminé chez les chiens différentes catégories de tempéraments : quelques-uns qui ont plus facilement des crises comme le type à basse inhibition, et d'autres seulement après affaiblissement ou castration. Les chiens les plus durs à mater sont ceux qui prêtent moins d'attention aux stimulations visuelles et acoustiques de celui qui conditionne, on pourrait dire ceux qui y sont indifférents. Il en est de même lorsqu'on tente de briser la résistance de l'homme – que ce soit au cours de l'interrogatoire des prisonniers de guerre ou au cours de la rééducation d'internés politiques. On a constaté que les sujets les plus résistants sont ceux qui gardent une attitude de détachement digne, qui ne se laissent pas impliquer. Ainsi lors d'une arrestation en flagrant délit, les personnes tendent à établir un rapport humain avec les agents, et dans ce but s'efforcent de communiquer, d'échanger quelques mots, de collaborer. En exploitant cette impulsion, on réussit aussi souvent à obtenir des aveux complets, ou du moins en partie.

De l'examen de tous les types de rapports humains qui exercent une influence ou une manipulation, il ressort que ces dernières sont directement proportionnelles au « transfert », c'est-à-dire au transport ou à l'engouement du

sujet passif pour le sujet agent, que ce dernier soit un bourreau, un sergent instructeur, un prédicateur, un propagandiste politique ou autre.

Et ceci nous reporte à tout ce que nous avons déjà dit à propos de la prédisposition de l'homme à être conditionné. Les obstacles les plus efficaces que rencontrent ces personnages quand ils tentent de fasciner, d'aimer, de convaincre, de briser, d'embobiner quelqu'un, sont, non seulement la volonté, le courage et la rationalité critique, mais aussi leur association avec l'ironie ou l'humour, qui de par leur nature préservent des surcharges émotionnelles.

Du point de vue émotionnel, le « bon » taureau pour la corrida, c'est celui qui se laisse toucher par le tournoiement de la muleta rouge, celui qui panique sous la morsure des banderilles et des piques. Au contraire, le taureau déplaisant est flegmatique, ne se laisse pas exciter, reste à l'écart et semble penser qu'il n'ouvrira pas son âme à son mortel ennemi, lequel veut l'exciter, le faire courir, l'épuiser, pour finalement lui enfiler son épée dans la nuque. Le « méchant » taureau a quelques chances de sauver sa peau, et de blesser ou tuer son ennemi. Le « bon » taureau meurt pour divertir le public. Le premier pense à lui, et il est sifflé. Le second sert les autres, et il meurt toujours.

La résistance au lavage du cerveau sous-tend encore bien d'autres éléments : une constitution robuste par exemple, la capacité de garder ses forces, de ne pas perdre de poids. Sargent conseille d'éviter ou de minimiser le stress, car si le stress infligé réussit à mettre les fonctions cérébrales en crise transmarginale, alors la

conscience critique de ce qu'on est en train de faire, elle aussi, « saute » et ne protège plus.

Dans sa section VIII, le manuel Kubark, rédigé par la CIA en matière de conduite d'interrogatoire (déjà cité, libéré du secret en 1992 et téléchargeable gratuitement sur l'internet) résume et confirme toutes les explications données jusqu'à présent sur la manipulation mentale de personnes soumises à un interrogatoire et y ajoute quelques importants renseignements. Tout d'abord, il énonce quelques avertissements de nature juridique, avise qu'il s'agit de pratiques illicites et que celles-ci ne doivent être exécutées que sous couvert institutionnelle – comme l'a fait le gouvernement fédéral avec l'usage de la torture dans les prisons d'autres États complaisants, ou directement au camp de Guantanamo. Il signale aussi que toutes ces pratiques produisent une régression psychique, un état de peur et d'insécurité, des sentiments contradictoires envers l'interrogateur et tortionnaire, lequel, s'il est expert comme il se doit, est capable de saisir le moment où la volonté de résistance du sujet vacille pour lui offrir une voie de sortie pseudomorale et pseudorationnelle.

Ce manuel présente une typologie psychologique empirique de techniques aux fins spécifiques de l'interrogatoire efficace. Par exemple, il particularise les techniques non coercitives qui viennent à bout de la résistance des interrogés en les séparant nettement des techniques coercitives.

À propos des premières, il affirme que leur efficacité dépend surtout de leur effet déstabilisant (unsettling effect). Leur objectif est d'« écraser radicalement les

associations émotionnelles et psychologiques du sujet ». « Il y a un intervalle de temps qui peut être bref, une sorte d'animation suspendue, de choc psychologique ou de paralysie. Il est causé par une expérience traumatique ou sub-traumatique, laquelle, pour ainsi dire, fait exploser le monde familier du sujet ainsi que l'image que celui-ci a de lui à l'intérieur de ce monde. » Les experts-interrogateurs savent cueillir ce moment pour introduire leurs suggestions ou faire chanter le sujet. Ils savent même cartographier les régions du sentiment de culpabilité de la personne interrogée en notant les sujets dont elle évite de parler afin de travailler sur ces leviers dans le sens que nous connaissons déjà.

Ce manuel décrit donc de nombreuses techniques non coercitives. Il traite, le plus souvent, de techniques de décognition. Passons-les rapidement en revue :

1. l'attente : si le sujet interrogé est très résistant, on passe à un autre sujet moins résistant dans la salle à côté ;
2. la cible affective : on fait croire au sujet réticent que quelqu'un a fourni des informations sur lui, malveillantes et malicieuses, peut-être calomnieuses ; parler est donc sa seule chance de rectifier les choses ;
3. le bluff : on interroge le sujet sur des choses que l'on connaît déjà très bien ; si le sujet ment, on le lui fait remarquer, ce qui lui donne l'impression qu'on sait tout ;
4. le délateur : on exploite l'état d'incarcération en installant un informateur dans la cellule du sujet afin de lui arracher des confidences ; ou deux informateurs, l'un joue

le rôle de celui qui « découvre » que l'autre est un espion, en gagnant ainsi la confiance du sujet ;

5. la correspondance : on permet au sujet de correspondre avec l'extérieur, et on contrôle les lettres ; on peut perfectionner la chose en lui faisant croire que la correspondance entre et sort clandestinement ;

6. le témoin : tandis qu'il attend d'être interrogé, on lui montre une personne – qu'il sait être au courant de choses importantes – qui est conduite dans une pièce voisine et interrogée. On fait en sorte qu'il ait l'impression que cette personne parle beaucoup. Puis on le ramène dans sa cellule en lui disant que maintenant on n'a plus besoin de l'interroger. Si à ce moment-là, il veut faire des déclarations, on lui dit d'attendre, qu'on verra ;

7. le couple de suspects : si on capture deux sujets soupçonnés d'agir ensemble contre la sûreté des États-Unis, il faut les séparer immédiatement ; si le temps le permet, on doit attendre plusieurs jours avant de les interroger, en donnant à chacun l'impression qu'on est en train de travailler avec l'autre, en obtenant aussi des informations sur lui. Ceci suscite souvent le désir de parler. On doit donner à chacun l'impression que l'autre l'a trahi et l'accuse faussement pour alléger sa position ;

8. « Ivan est un crétin » : on fait entendre au sujet que ses supérieurs ont été naïfs ou négligents ou jean-foutre en lui échafaudant une « couverture », et que maintenant la seule personne disposée à lui donner un coup de main, c'est l'interrogateur ;

9. l'interrogatoire en couple : l'un joue les durs (agressif,

impulsif, violent, dangereux) et l'autre les gentils (calme, raisonnable, modérément alarmé par l'aspect menaçant de l'autre). L'alternance des phases de tension et phases de détente, et l'épuisement nerveux, peuvent produire, conjointement au rapport humain qui se crée avec le gentil, un effondrement de la résistance du sujet ;

10. l'insistance déroutante : si on soupçonne que le sujet détient des informations considérables, on l'interroge sur autre chose, sur un sujet de niveau élevé et général (comme, par exemple, sur la structure et la politique des sommités de son organisation) en prétendant qu'il sait même ce qu'il ne sait pas. On peut lui administrer des renforcements négatifs (décharges électriques, privation d'eau) quand il objecte qu'il n'a pas connaissance de ces choses. Après un bon moment de travail avec cette technique, on commence brusquement à poser des questions sur ce que le sujet sait, mais ne voulait pas dire. Le besoin psychologique de recevoir une question à laquelle il est en mesure de donner une réponse est alors souvent tel qu'il le pousse à révéler ce qu'avant il cachait.

11. « Alice au Pays des Merveilles » : il s'agit de produire une désorientation, une décognition, dans l'esprit du sujet, de lui faire perdre ses moyens ; de le laisser patauger dans des messages confus et des questions incongrues, contradictoires, désordonnées , des questions superposées portant sur des choses sans rapport entre elles ; ou de lui poser des questions qui interrompent les réponses qu'il était en train de donner ; ou en adoptant un ton de voix et une gestuelle en contradiction avec la valeur et l'importance des questions ; ou à travers l'action conjointe et non coordonnée de deux agents interrogateurs, de sorte que le sujet doit se diviser pour les

suivre l'un et l'autre et se demande ce qu'ils sont en train de tramer. Même les sujets qui comprennent la combine et se mettent initialement à rire, après des jours et des jours d'un pareil traitement, finissent par sombrer dans la confusion et l'épuisement, car il est difficile de résister à l'effort de donner un sens à cette expérience – effort exténuant et, de toute évidence, vain.

12. la régression : il s'agit de produire une régression cognitive et émotionnelle chez le sujet, en altérant sa perception du temps (repas servis à des horaires irréguliers, dîner servi au petit-déjeuner et vice versa, pendules accélérées ou ralenties, rythme circadien bouleversé), en le récompensant pour son « appréciable coopération » après qu'il a refusé de fournir les informations demandées, en ignorant en revanche ses actes de collaboration. Cette technique s'associe bien à la précédente ;

13. le placebo : on administre au sujet un faux sérum de vérité, de façon à lui offrir l'excuse morale de passer aux aveux et de mettre ainsi fin à la désagréable situation de l'interrogatoire et de l'emprisonnement. Ou on lui fait croire qu'il est sous hypnose (« ta main droite se réchauffe » alors qu'en réalité on la lui réchauffe effectivement, mais avec un appareil diathermique caché) et on lui ordonne de révéler tout secret. Ces techniques sont efficaces surtout avec des sujets immatures ou qu'on a fait régresser à l'aide des méthodes susdites. Elles tendent à offrir au sujet une excuse pour agir dans son intérêt sans se sentir un traître.

Ce manuel prévient aussi que la violence physique directe n'engendre que ressentiment et hostilité et que si

un sujet réussit à lui résister, elle renforce sa personnalité et sa confiance en lui, ce qui ne va aider. Les personnes interrogées qui surmontent la torture deviennent ensuite plus difficiles à cuisiner. Ce principe résulte valable non seulement à l'échelle individuelle, mais aussi à l'échelle collective, populaire, là où des techniques de shock-and-awe sont employées de façon très grave, par exemple à travers des bombardements intenses, de nombreuses arrestations, des tortures et le meurtre de nombreux civils, afin de rendre la population conciliante et passive. Paradoxalement, on obtient l'effet contraire. C'est le cas de l'Iraq présenté par N. Klein (p. 379 et suivantes) où les occupants, outre à lancer une quantité de bombes comme jamais, emportèrent ou détruisirent une bonne partie du patrimoine culturel et industriel national (entreprises rachetées à des prix dérisoires par les capitalistes occidentaux (voir N. Klein p. 402). Malgré ces opérations (et d'autres) d'épuisement du pays et de l'identité nationale, la résistance du bas reste vivace et motivée. De nombreux Iraquiens – à cause de l'insécurité chronique (armes au phosphore utilisées sur la population, 3 709 civils tués rien qu'octobre 2006, etc.) et des diverses et importantes privation subies, même sur le plan identitaire et culturel – ont cherché une compensation régressive, une revendication désespérée d'identité opposée, en embrassant un fondamentalisme islamiste intransigeant et violent, si bien qu'en inversant une orientation non confessionnelle relevée au début de l'occupation, 70 % de la population iraquienne, six mois après le début de cette occupation, était favorable à un état basé sur la loi islamiste (N. Klein, p. 400). Ceci représente un cas de manipulation collective ratée, de traumatisation (fear up) collective contre-productive.

En résumé et pour conclure, il ne faut jamais oublier, si l'on est soumis à un interrogatoire, et dans un objectif d'autodéfense, que les sujets institutionnels se comportent eux aussi souvent de façon incorrecte ; se souvenir de toutes ces techniques de manipulation ; ne jamais faire confiance aux déclarations des interrogateurs (police, magistrats, terroristes, services secrets) ; repousser le (faux) rapport humain qu'ils peuvent offrir. Il est bien aussi de ne pas parler, ou, si on est dans l'obligation de le faire, de parler de façon incohérente et évasive. Il ne faut cesser de se répéter que tout ce qui est fait rentre dans les techniques que nous avons étudiées. Enfin, il faut se rappeler quelle est la finalité de l'interrogatoire, de la coercition ou de la torture qui l'accompagne, parce que de la fin dépendent les moyens choisis par les opérateurs. Ce peut être une finalité judiciaire (obtenir un aveu ou une délation pour justifier la condamnation de la personne interrogée ou d'un autre individu, même indépendamment de la véracité objective de l'aveu ou de la délation) ; une finalité cognitive (acquérir des informations objectives sur des choses ou des personnes) ; une finalité « ré-éducatrice » (conversion idéologique de la personne).

Au printemps 2009, quelques mémorandums de l'administration Bush ont été libérés du secret, lesquels autorisaient la torture dans les interrogatoires au camp de Guantanamo et ailleurs. Parmi les techniques avouées, figurent le waterboarding (semi-noyade), la privation de sommeil, l'exposition au froid, etc. Obama, le 15 avril 2009, en déclarant son hostilité à l'usage de la torture, a cependant exempté ses auteurs de toute responsabilité et n'a pas aboli les règles non libérales du Patriot Act, et ne l'a toujours pas fait à ce jour.

Manipulations de la psychiatrie et de la psychologie

Préambule

Nous avons vu que l'exercice de la psychiatrie et de la psychologie peut comporter des manipulations ; à l'inverse, elles peuvent être elles-mêmes objet de manipulations. Tout d'abord, il faut noter que les manipulations de la psychiatrie ont un substrat sémantique. Nous pensons aux équivoques et aux fausses associations et notions qui gravitent autour de dérivés formés à partir du préfixe « psycho », et qui agitent les grandes questions métapsychiatriques :

qu'est-ce qui, dans les comportements, les désirs, les façons de prendre plaisir, de penser peut (ou doit) être considéré comme normal, et qu'est-ce qui peut être défini et traité comme état morbide ;

la psychiatrie peut-elle, et sur quelles bases, tracer une frontière entre normalité et anormalité ;

quel rôle et quelle responsabilité la psychiatrie doit-elle (ou peut-elle) tenir, non pas dans les problèmes individuels (ceux d'un patient), mais dans les problèmes collectifs et sociaux ; doit-elle se prêter à des opérations d'ingénierie

sociale (donc de manipulation) ; par rapport à quelle échelle, individuelle ou de groupes particuliers (comme les immigrés) ; peut-elle être utilisée – et dans quelle mesure – pour la prévention de comportements déviants comme pour l'intégration de personnes à la « norme » (production de personnes normalement insérées).

Dans ce chapitre, nous allons examiner les diverses problématiques concernant des disciplines qui, du point de vue institutionnel, se trouvent aux prises avec la théorisation et le traitement des affections psychiques ou mentales, en commençant à juste titre par en clarifier l'acceptation afin de ne pas omettre, si possible, des notions implicites ou cachées. Nous procéderons donc à un examen attentif des interférences captieuses et manipulatrices existantes entre psychiatrie, psychologie et juridiction. Ce chapitre s'adresse principalement aux professionnels de ces trois domaines.

Psychologie et psychiatrie

Le terme « psychiatrie » apparaît en Allemagne dans la première moitié du XIX^e siècle, à l'initiative des médecins « psychologues » romantiques, lesquels étaient contraires à leurs collègues partisans de la doctrine somatique quant aux causes et aux traitements des maladies mentales. Ce terme voulait désigner la branche médicale qui s'occupe des altérations du fonctionnement mental avec les retombées correspondantes sur des vécus subjectifs et des déviations comportementales. Historiquement ce terme – du grec psukhê = âme et iatrôs = médecin – a, de fait, prévalu sur le terme français « médecine mentale » qui l'a précédé de peu, et sur son

concurrent « phrénatrie » (de phrên = esprit, intelligence), et s'est imposé en contribuant certainement à une confusion encore actuelle dans la démarcation du champ d'intervention et dans les attentes qui en dérivent. Il laisse notamment entendre une sorte de continuité et de dépendance avec la psychologie, une branche bien plus ancienne de la philosophie, déjà présente au XVI^e siècle (Göckel, Schwarzherd). Cette branche a prospéré grâce à de grands philosophes comme Kant et Leibniz, et comprend aujourd'hui l'étude générale des phénomènes mentaux.

Le préfixe « psycho » a ainsi introduit toute une gamme de dérivés qui regroupent les théories et les applications les plus disparates (psychanalyse, psychothérapie, psychopharmacologie, psychochirurgie, etc.) en engendrant une fausse impression de continuité et d'homogénéité. En outre, il faut prendre en considération le fait que jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, l'état de l'art psychiatrique présentait ingénuité et confusion quant aux causes des maladies mentales et aux types d'interventions à effectuer.

Face à une évidente parcellisation en divers courants, la psychiatrie dispose tout de même aujourd'hui d'un corpus théorique et d'une pratique assez consolidée et généralisée. Le principal courant de la psychiatrie a subi une évolution linéaire à partir de ses premiers maîtres français en passant par les grands principes cliniciens pressentis par les Allemands jusqu'à l'actuelle psychopathologie quantitative des Anglo-saxons et des Scandinaves, en réussissant même à intégrer sans difficulté les nouvelles découvertes des neurosciences. Les courants parallèles, aux prétentions totalisantes et

alternatives (psychanalyse, socio-psychiatrie), bien que représentant une extension en la matière et fournissant des idées interprétatives à évaluer, n'ont pas tout bouleversé. Cette base offre des cadres cliniques bien définis (comme manifestations transversales et longitudinales). Le moyen privilégié pour y accéder reste le dialogue, conduit par un expert et finalisé à recueillir les manifestations psychopathologiques à travers les vécus du patient et l'interaction avec l'agent ; les réponses aux thérapies spécifiques ; les données comportementales objectives ; les descriptions de comportements et de manifestations identifiés dans la vie quotidienne du patient et de son entourage (famille, amis et témoins divers). Tous éléments qui sont autant d'indices sur une éventuelle présence de troubles psychiatriques chez un membre de la famille.

Le diagnostic est formulé sur la base de l'observation des symptômes et des signes présents, outre les caractéristiques de l'évolution des troubles. Le recours à des échelles d'appréciation (rating scale) très connues et validées peut se révéler utile. Par exemple : l'HDRS, échelle d'évaluation de la dépression d'Hamilton ; la HARS, échelle d'évaluation de l'anxiété d'Hamilton ; la PANSS, échelle d'évaluation des syndromes positifs et négatifs de la schizophrénie, etc. Dans certains cas, des analyses de laboratoire peuvent être prises en considération et, dans un proche avenir, il est probable que l'utilisation de l'imagerie cérébrale fera partie de la routine. En particulier, celle de la résonance magnétique fonctionnelle pour découvrir des microlésions (par exemple des lésions de l'hippocampe dans le trouble de stress post-traumatique ; la PET, tomographie à émission de positrons ; et la SPET, tomographie à émission

monophotonique pour la détermination de disfonctionnements métaboliques. L'introduction de ces techniques et d'autres techniques quantitatives permet une assimilation progressive de la psychiatrie – qui mérite désormais le titre de neuropsychiatrie (recherche et médecine de l'esprit et recherche et médecine du cerveau étant devenue indissociables) – aux standards propres des sciences naturelles. Concernant la nécessité de « ré-unir » psychiatrie et neurologie (neurophysiologie, neuropsychologie), il faut remarquer que, si le terme neuropsychiatrie exprime une unité fonctionnelle et objective, l'usage récent du préfixe « neuro » est passé à la mode en tant qu'expédient du marketing. Se rattachant à un savoir de niveau scientifique supérieur, il modifie la perception d'un produit ou d'un service mis sur le marché, et qui n'a souvent aucun lien réel avec la neurologie, en le validant en quelque sorte. C'est ainsi qu'on accole le préfixe « neuro » à « marketing », « design », « éthique », « théologie » à des fins commerciales, pour vendre plus facilement (toutefois pas toujours) les mêmes choses. Et ceci est vraiment une neuro-manie : néologisme qui donne son titre à l'essai de Legrenzi et Umiltà que nous avons déjà mentionné.

Diagnostic psychiatrique : maladies mentales ou troubles psychiques ?

Décider quelles « maladies » relèvent de la psychiatrie en tant que « maladies mentales » ou « troubles psychiques » et déterminer chacun des cadres nosographiques sont des choix qui entraînent des conditionnements importants puisqu'ils tracent des bases qui vont orienter tout un travail successif – y compris le travail touchant l'aspect existentiel

réalisé en collaboration avec les patients.

Deux longues citations d'un article écrit par Paolo Cioni en collaboration avec Enrico Poli (*Giornale Italiano di Psicopatologia*, IX, 4, Editorial, 2003) peuvent situer le contexte actuel dans lequel la psychiatrie doit s'exercer. Les voici :

Il convient de considérer qu'aujourd'hui encore presque toutes les maladies psychiatriques sont décrites au niveau syndromique (ensemble de symptômes corrélationnels). Plus exactement, les niveaux descriptifs sont multiples (on n'en est pas toujours conscient) : symptomatiques (comme la trichotillomanie), syndromiques statiques (comme les troubles obsessionnels compulsifs), syndromiques évolutifs (sous forme morbide selon Kraepelin, comme les troubles bipolaires), pathologiques (comme certaines psychoses de nature médicale connue). **À vrai dire, ces différents niveaux descriptifs cohabitent aussi dans d'autres domaines de la médecine, domaines qui ne se différencient de la psychiatrie que par leur plus grande quantité de diagnostics au niveau des maladies. Ce qui pénalise la psychiatrie, c'est une pénurie importante d'instruments de validation diagnostique externes (examens diagnostiques et de laboratoire), lesquels sont au contraire disponibles et utilisables dans d'autres branches de la médecine, et même à l'égard de maladies dont la pathogenèse est inconnue.**

Cette lacune met en relief le caractère conventionnel des diagnostics en psychiatrie et un risque tautologique dans leurs définitions : par exemple, établir que la

schizophrénie n'a pas un bon pronostic n'a rien d'étonnant si, par définition, nous englobons les formes à mauvais pronostic dans la schizophrénie ! À vrai dire, il pourrait venir à l'esprit qu'un indicateur externe pourrait bien exister : citons l'action des divers psychotropes, lesquels se révèlent efficaces dans les différentes configurations symptomatiques (les fameuses dissections pharmacologiques...). Mais pour l'instant, il s'agit d'un indicateur plutôt faible : par exemple, le lithium a contribué à distinguer le trouble bipolaire des psychoses, mais par la suite on a découvert qu'il avait une certaine efficacité également dans d'autres psychoses.... Ces considérations restent valables à l'égard des antidépresseurs (en particulier en ce qui concerne les inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine, les ISRS, avec des indications désormais transversales sur un nombre indéterminé de diagnostics catégoriels) et plus récemment à l'égard des antipsychotiques atypiques. En substance, il faut admettre que **le secteur qui a davantage révolutionné la psychiatrie, tant au niveau conceptuel (modèles des récepteurs des troubles mentaux, les neurotransmetteurs) qu'au niveau clinique (psychotropes) n'a pas produit à l'heure actuelle d'indicateurs externes fiables, pouvant être utilisés dans la routine.** [...] Nous sommes passés des **diagnostics typologiques** des pères fondateurs – lesquels définissaient, avec une capacité d'observation et de description inégalable et inégalée, des cadres cliniques idéaux desquels les cadres cliniques réels pouvaient plus ou moins s'écarter – dotés d'une bonne valeur clinique, mais d'une fiabilité insuffisante à l'égard de la répétitivité parmi différents indicateurs – **aux diagnostics conventionnels** (autrement dit, basés sur une convention,

sur un consensus d'experts) **des différents DSM de l'American Psychiatric Association** [dans lesquels on parle de « troubles », terme plus consensuel et neutre que « maladie »]. Des experts qui, justement dans l'optique de favoriser une communication fiable entre divers opérateurs, réalisent de fait une **déconstruction et un découpage de la clinique psychiatrique en d'innombrables cadres** définis selon des « critères opérationnels » d'une valeur douteuse. Le retard de la version en préparation du DSM-V, Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, révision V), prévue pour 2010 [on parle maintenant de 2015], pourrait nous faire penser à un revirement quant à l'exactitude, à long terme, de cette façon de faire.

Au cours des dernières décennies, les psychiatres européens ont manifestement perdu toute initiative et ont été réduits, dans la pratique, au rôle de spectateurs impuissants de ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique en acceptant, de fait, tout ce qui était proposé. Le concept de névrose a été ainsi classé au même niveau que l'hystérie, la neurasthénie, le paraphrénie, la psychose hallucinatoire, la psychose cycloïde et la bouffée délirante, cela sous le prétexte de la difficile répétition de ces diagnostics entre médecins et sans trop se demander si ces cadres avaient un pouvoir explicatif majeur, s'ils correspondaient vraiment à des situations différentes de celles qui étaient acceptées et incluses dans le DSM. On peut voir là une tendance à déprécier l'intuition, la capacité de l'art clinique en faveur d'un relevé conventionnel, d'une ennuyeuse série de critères, théoriquement applicable par tous les agents du

secteur. **En fait, cela mène à une expansion à outrance de certaines attributions diagnostiques (par exemple dans le domaine de la dépression et des troubles de la personnalité) avec des conséquences multiples et variées (comme décider la prescription d'un traitement, décider ou non l'attribution d'infirmité mentale dans des contextes médico-légaux).**

Par exemple, si tout trouble peut effectivement passer pour une dépression (d'un simple agacement, et ce pour les raisons les plus diverses, à la bonne vieille neurasthénie où l'on mettait en premier plan une réaction faible face aux stimulations quotidiennes, en passant par la vieille hystérie avec ses éclatantes manifestations comportementales, etc.), alors **tout peut être guéri par le même médicament** (comme le Prozac et les autres antidépresseurs ISRS). Un médicament également indiqué pour les multiples et juxtaposables troubles de la personnalité (des troubles qui, étant donné l'imprécision de leur définition, peuvent être diagnostiqués à n'importe qui, même aux auteurs de ce livre) ! Ainsi se concrétise **un marché psychiatrique mondial** lequel, en partant d'une décomposition sophistiquée (souvent arbitraire et injustifiée) en syndromes disparates, arrive paradoxalement à son contraire : la non-nécessité du diagnostic puisque, dans la pratique, tout est traité de la même manière. Cela fait penser aux agissements du marché publicitaire actuel qui s'occupe de vendre de tout à tout le monde, en suscitant des appétits indifférenciés à travers des spots adaptés à tous (sexe et nourriture) sans se soucier des goûts sélectifs.

Il faut souligner que le fait d'imposer la classification des

troubles mentaux du susdit DSM américain à tous les agents du secteur sous-tend le paiement de redevances importantes à l'APA (American Psychiatric Association, donc à l'association qui l'a produit), des redevances de l'ordre de 18 % sur le montant des ventes selon la déclaration de l'un des responsables de l'édition italienne lors d'une récente conférence. Un business de premier ordre ! Il est important de savoir que le DSM est statistique dans le sens où l'identification des critères diagnostiques concernant les différents troubles et la décision concernant ce qui est un « trouble » et ce qui ne l'est pas sont effectuées par une bien curieuse méthode statistique. En effet, les membres de l'APA s'expriment « en votant » chacun des points soumis à décision. Le DSM est donc statistique, non pas du point de vue de la méthode scientifique, mais du point de vue de la méthode décisionnelle.

Voici une autre citation tirée du récent article de Paolo Cioni et Poli intitulé *Le concezioni di malattia in medicina e psichiatria* (« Concepts concernant la maladie en médecine et en psychiatrie » – XIV, 1:81-96, Noos, 2008). Celles-ci fournissent des indications quant à la place des maladies mentales par rapport à celles qui relèvent de la médecine générale.

En psychiatrie, l'approche biologique se situe encore aujourd'hui au même niveau que l'approche clinique descriptive. Ces approches restent toutefois distinctes l'une de l'autre. Cette séparation reste évidente même dans la recherche actuelle où l'on distingue ces deux secteurs : le secteur biologique (neurosciences) et le secteur clinique et descriptif (par exemple la recherche de critères de diagnostics standardisés, les DSM-III et IV),

bien que les tentatives de corrélation soient de plus en plus fréquentes. Parmi les maladies mentales – maladies qui sont définies à partir de leur fonction et non pas de l'organe (le cerveau) –, on note l'introduction d'un troisième ordre de causes, en plus des causes exogènes [dues à l'environnement externe] et des causes endogènes [dues à la vulnérabilité de la constitution du sujet], **il s'agit des causes psychogènes, manifestant un rapport information/énergie élevé et une importance particulière du message transmis quant à l'éventuelle énergie qui lui sert de support...** en lien étroit avec la personnalité du sujet... La séparation entre le message et son substrat matériel énergétique n'est pas insurmontable. **Si l'on admet que le substrat peut conditionner le message (cas d'une altération neuronale), il apparaît toujours plus probable que le message lui-même puisse modifier le substrat.** Cela invite à ne pas renoncer aux tentatives de théoriser des modèles élargis de maladie, comprenant des dysfonctionnements au niveau symbolique et psycho-comportemental. Pratiquement, il est possible que se vérifient des programmes en conflit avec les variables biologiques et symboliques, comme avec les différentes variables symboliques (poursuite d'objectifs en contradiction, convictions opposées). On peut alors assister à une maladie moins physique, c'est-à-dire basée sur un simple conflit de programmes (maladies du logiciel).

Le revers de la médaille, c'est la prolifération aveugle des écoles de psychothérapie qui se donnent pour mission de traiter toutes les angoisses humaines, et ce faisant engendrent de fausses espérances en négligeant le potentiel des effets néfastes (voir plus loin).

En Italie, il y a quelques années, l'institution du tableau de l'Ordre national des psychologues a permis un accès sans discernement à la pratique de la psychothérapie, même à des diplômés sans aucune expérience professionnelle. Par la suite, les écoles de psychothérapie, reconnues sur la base de critères souvent discutables, sont devenues un véritable business dans la délivrance de la carte professionnelle de psychologue.

Effets secondaires et préjudices iatrogènes causés par médicaments et psychothérapies. Conditionnements culturels et médiatiques. Malpractice : la faute professionnelle en psychiatrie et en psychologie

Bien qu'un approfondissement des effets négatifs des psychotropes soit ici déplacé – sujet par ailleurs très souvent débattu au niveau de l'opinion publique –, il faut rappeler l'énorme impact que soixante années de psychopharmacologie moderne ont eu sur le sort de nombreux patients psychiatriques puisqu'elles ont rendu possible leur réinsertion dans la communauté et considérablement amélioré la qualité de leur vie et celle de leur famille. En résumé, nous pouvons affirmer que les problèmes sont passés d'une production d'effets négatifs sur le mouvement musculaire (effets extrapyramidaux similaires aux parkinsoniens) et sur la cognition (jusqu'à transformer les patients en de véritables zombies apathiques), en plus des risques cardio-vasculaires (problèmes typiques des anciens médicaments antipsychotiques), à d'autres effets secondaires non souhaités. Aujourd'hui, en effet, les psychotropes de nouvelle génération tendent à produire des effets à long

terme sur le métabolisme des glucides et des liquides, avec un gain de poids fréquent (voir certains antipsychotiques atypiques) et sur l'inhibition de la sexualité (voir les ISRS), avec la possibilité de toute façon de produire d'autres effets insidieux assez importants sur divers organes. Par ailleurs, dans la dépression, un effet trophique (reconstituant en quelque sorte) a été démontré à l'égard des structures cérébrales concernées dans les émotions, ces structures ayant retrouvé des dimensions adéquates après l'administration de médicaments appropriés.

Le problème des **effets négatifs des psychothérapies** est devenu d'intérêt public aux États-Unis dans les années 80, lors d'un procès intenté contre l'hôpital Chestnut Lodge par le dentiste Osherhoff dans le but d'obtenir une indemnisation pour le préjudice subi. Souffrant d'une grave forme de dépression, celui-ci avait été traité pendant six mois exclusivement par psychanalyse intensive, sans aucun résultat positif. Une fois sorti de cet hôpital, un traitement par antidépresseurs l'avait rapidement guéri. La sentence rendue en sa faveur s'était fondée sur le principe que « même si le patient n'est pas arrivé au suicide, ou qu'il n'a pas subi de préjudices physiques par quelque autre moyen, un traitement inefficace de longue durée peut causer des préjudices quand un état d'aptitudes sociales et professionnelles diminuées se prolonge trop et peut avoir des répercussions telles que le licenciement, la faillite en affaires ou l'échec du mariage ». (Deltito, 1989).

Dans notre Manuale di psichiatria (« Manuel de psychiatrie ») (UTET, Turin, 1994), Poli et moi-même (PC) avons abordé au chapitre concernant les principes de la thérapie psychiatrique, le sujet **des possibles dommages**

iatrogènes de la psychothérapie, en rappelant que **ce problème a été trop longtemps sous-évalué ou ignoré** et que déjà en 1916, Lugaro²³¹ mettait en garde contre la tendance de la psychanalyse à « augmenter son goût pour l'introspection... à nourrir les vieux scrupules et à en susciter de nouveaux, en créant... un profond dégoût de soi ». En ce qui concerne les effets néfastes, nous avons donc signalé les possibilités suivantes : l'incitation à un état de dépendance envers le thérapeute, allant jusqu'à culpabiliser en cas d'abandon ; l'endoctrinement ; l'encouragement à la ruminant mentale et à d'autres formes de dysfonctionnement comme le délire ; l'exagération du pouvoir présumé des forces intérieures dominantes (l'inconscient) ; la manie de pathologiser la vie quotidienne et, inversement, de justifier tout comportement ; l'encouragement à l'égoïsme ; l'exaltation d'une conflictualité familiale ; l'incitation à des comportements suicidaires ; la sous-estimation d'autres possibilités thérapeutiques plus efficaces et moins coûteuses.

Aujourd'hui, la question de la **malpractice**, de l'erreur professionnelle, est de plus en plus à l'ordre du jour, soutenue par des attitudes revendicatrices, sur le modèle américain.

Compte tenu du contexte dans lequel le psychiatre travaille aujourd'hui, entre les extrêmes « séquestration de personne » et « abandon d'incapable », on peut examiner brièvement les possibilités suivantes :

a) abus dans les procédures d'ASO (Accertamento sanitario obbligatorio – Contrôle médical obligatoire) et de TSO (Trattamento sanitario obbligatorio – Traitement médical obligatoire, notons qu'il a été proposé de porter sa

durée à un an maximum) car il est aisé de manipuler les (imprécises) garanties légales de la liberté du patient dans un sens restrictif. À cet égard, le cas d'une jeune femme a récemment attiré mon (PC) attention, laquelle avait subi un ASO puis un TSO, décisions peu compréhensibles vu l'usage de procédures invasives qui ne sont pas sans rappeler la Thought Police orwellienne. En effet, puisque la mère de cette patiente s'opposait fermement à ces contrôles, elle avait été ligotée à une chaise par les infirmiers afin qu'on puisse emmener sa fille en ambulance ;

b) effets négatifs du traitement (médicaments off-label ou administrés de façon négligente et inexpérimentée, voire irréfléchie, en produisant de graves effets secondaires durables) ;

c) omissions dans l'exercice de la surveillance sociale (agressivité et violence contre des tiers) ;

d) absence de prévention donc de soins adéquats en présence de caractères d'automutilation et de tendances suicidaires.

Se reporter au paragraphe concernant la législation pour des éclaircissements à ce propos.

La plupart des sujets qui concernent la psychologie et la psychiatrie **se ressentent de l'approche peu scientifique de l'opinion publique, par ailleurs conditionnée par des idées préconçues qui jouissent de la faveur des médias et du milieu culturel dominant.** On peut bien parler à cet égard de manipulation culturelle, avec des effets très concrets sur les comportements sociaux envers les

psychothérapies, les psychotropes, les stupéfiants, des effets définissables comme suit.

On peut dire qu'en général les psychothérapies jouissent d'une faveur excessive tandis que les pharmacothérapies (pour ne pas mentionner les électrochocs) ont mauvaise réputation. Comment se fait-il, par exemple, que les effets dramatiques de la drogue (ex-douces et dures) sur le cerveau – désormais bien connus des professionnels (voir le numéro spécial de l'American Journal of Psychiatry, Décembre 2005) – soient peu divulgués ? Tant et si bien que les jeunes sont d'ordinaire plutôt convaincus qu'il n'y a pas de raison de s'inquiéter et qu'ils participent activement à financer le marché clandestin des drogues.

La non-information sur les maux causés par les drogues et les psychotropes encourage leur consommation, peut représenter un moyen de domination sociale et de soutien à leur business.

Une information récente circule, selon laquelle les psychotropes seraient inefficaces et cela sur la base d'argumentations spécieuses. Dans ce cas, les mots magiques sont : evidence-based medicine (médecine basée sur des preuves) ; et sa méthode préférée : la **méta-analyse**, procédure par laquelle, théoriquement, on élargit artificiellement l'échantillonnage des patients objets d'études, en regroupant les résultats de plusieurs monographies publiées sur ce sujet dans des endroits divers et en différents moments, et en recombinaut tout ce matériel par des méthodes statistiques. On pense obtenir ainsi des données plus fiables du fait qu'elles sont réalisées à partir d'un échantillonnage plus vaste ; par

exemple, en ajustant des recherches publiées et financées par des industries pharmaceutiques (qui bien sûr privilégient la publication de résultats positifs en leur faveur) à d'autres études piochées çà et là (voire des études mises au rebut).

À cet égard, il convient de mettre en garde contre l'acceptation ingénue d'argumentations de ce genre²³². Il existe, à ce sujet, **de nombreux vices méthodologiques** qui ne sont pas retenus dignes d'une juste considération comme, par exemple, l'échantillonnage des patients, le cadre d'expérimentation, le système d'évaluation adopté et la qualité et l'expérience du personnel impliqué (voir D. Klein, 2000). En réponse aux critiques reçues contre ses argumentations, Klein a soutenu que : « Si les effets d'un médicament préalablement validé par des études comparatives directes et contrôlées, correctement randomisées, ne peuvent se différencier de ceux du placebo, cela signifie simplement qu'une erreur s'est produite dans l'échantillonnage ou dans les procédures, ou qu'une fluctuation de l'échantillonnage a remis en question tout résultat quel qu'il soit... Le diagnostic psychiatrique est insuffisant. » Les études effectuées de cette manière ne sont pas acceptées par la rigoureuse Food and Drug Administration, l'agence qui est chargée de garantir la sécurité alimentaire et l'efficacité des médicaments aux États-Unis.

Ces recherches indirectes, **très prisées de personnages qui, loin d'engager leur réputation auprès de vrais patients, préfèrent jouer avec des statistiques de salon**, arrivent souvent – voyez-vous ça ! – à subvertir le bon sens commun au nom du narcissisme cynique et

du théâtralisme de ses exécuteurs. Ces gens-là veulent impressionner le monde par leur position à contre-courant en atténuant les diversifications de la réalité dans un égalitarisme virtuel concernant des médicaments désormais validés (par des études directes, d'une qualité méthodologique de haut niveau), appréciés pour leur efficacité par qui les prescrit comme étant assimilés au placebo, des antidépresseurs anciens et nouveaux, des antipsychotiques typiques et atypiques homogénéisés entre eux. Et voyez un peu, **cette thèse va justement dans l'intérêt des partisans d'une épargne publique aveugle (les anciens psycholeptiques coûtent beaucoup moins cher que les nouveaux) qui se jouent de la vie des patients dont l'examen clinique a révélé une grave pathologie !** Si les auteurs de ce livre devaient prendre des médicaments, ils préféreraient de loin les médicaments de nouvelle génération, plus faciles à gérer et de moindre impact.

Sur l'hebdomadaire Panorama du 20 mars 2008, la journaliste Chiara Palmerini, avec un titre suggestif, Antidepressivi : fine di un mito (« Antidépresseurs : fin d'un mythe »), et un début d'article tranchant, « Prozac et compagnie ? Pas plus utiles que des bonbons », énonce sa triomphale et destructrice critique. Le tout basé sur le nouveau verbe de la prestidigitation statistique : la méta-analyse ! Des carrières de psychiatres qui ont connu des résultats spectaculaires chez leurs patients déprimés, patients qui les ont soutenus dans leur difficile travail (peu rémunéré) en les gratifiant de leur estime, sont ainsi redimensionnées et disqualifiées **au nom d'un retour au nihilisme thérapeutique dont l'histoire de la psychiatrie tire son origine.** Quelles sont, en effet, les contre-

propositions ? « On mise sur les styles de vie. Et la thérapie de la parole reprend vigueur. » Celle, d'ailleurs, que le psychiatre britannique William Sargant décrit si bien dans son livre *The unquiet mind* (Pan Books, Londres, 1967), comme incapable de produire tout résultat appréciable dans les salles des hôpitaux psychiatriques anglais au cours des premières décennies du XX^e siècle. Et puis, qui sont-ils donc, ces paladins de la nouvelle vérité ? L'article cité rapporte une opinion négative envers les antidépresseurs du frère – un universitaire lui aussi – de l'un des divulgateurs et des partisans les plus connus du traitement pharmacologique de la dépression. Conflit familial ? Marché à aborder à 360 degrés ?

En dernière analyse, il faut espérer **un retour aux franches études naturalistes sur les médicaments, dans lesquelles les effets de chacun des agents thérapeutiques sont directement confrontés entre eux, sur un échantillon homogène de patients**, cela sans la complexité et les rigidités méthodologiques qui finissent par donner le beau résultat de bouleverser l'évidence clinique (et le bon sens commun).

En veine de narcissisme académique, nous désirons faire allusion à l'affaire d'un personnage célèbre en milieu psychiatrique – fervent partisan depuis des années de l'utilisation des médicaments ISRS dans des conditions cliniques variées, parfois même associées (autres mots magiques : **comorbidité** et **spectre**) –, omniprésent dans les congrès sponsorisés par des industries pharmaceutiques, lequel aujourd'hui met en garde contre l'usage de ces mêmes médicaments, lesquels produiraient selon lui « un nivellement affectif ». Et c'est

naturel ! Maintenant que tous les psychiatres prescrivent les ISRS, on leur propose de promouvoir des médicaments nouveaux appartenant à d'autres catégories !

Il est hors de doute que les industries pharmaceutiques ont intérêt à commercialiser leurs produits et que le marché psychiatrique est particulièrement vaste. Mais dire que les industries pharmaceutiques ont intérêt à vendre même des produits inefficaces et nuisibles est également le fruit d'un préjugé. Il faut tenir compte que maintenant les procédures pour lancer un médicament sur le marché sont très restrictives, et que seule une partie minime sur cent produits testés termine positivement sa procédure expérimentale. Une entreprise n'aurait pas intérêt à risquer sa réputation sur des médicaments dont l'efficacité et la toxicité ne sont pas fiables puisqu'il lui faudrait déboursier des dédommagements.

Graves inadéquations quant aux expertises psychiatriques

L'intervention des médecins résulta assez ridicule vu leurs divergences d'opinions... Les médecins d'autrefois qui soignaient toutes les maladies n'existent plus, maintenant il n'y a que des spécialistes qui se font connaître à travers une publicité à tout casser dans les journaux.

La psychologie, pour autant qu'elle soit profonde, peut agir comme une arme à double tranchant... Appliquons-la au cas... par le procédé inverse et le résultat n'en sera pas moins plausible... De celle-ci, **il est possible de déduire**

ce qui nous arrange. Ça dépend de l'usage que vous en faites... Elle encourage même les personnes les plus sérieuses à bâtir de véritables romans... de façon totalement inconsciente. Je parle de la psychologie superflue, d'un abus de son usage.

Altération au sens juridique, pour laquelle on vous pardonne tout. Quoique vous ayez fait... Il peut arriver qu'un trouble psychologique surgisse à l'improviste chez un homme pas fou du tout. Il peut être conscient et savoir ce qu'il est en train de faire, et pourtant se trouver dans un état altéré... **Ils ont découvert l'altération quand ils ont institué les nouveaux tribunaux.** C'est vraiment un effet positif des nouveaux tribunaux.

Il a tué sans s'en rendre compte : ou plutôt... en se rendant compte de tout, mais sans savoir ce qu'il faisait. Qu'ils l'absolvent : ça serait vraiment humain et ça démontrerait que les nouveaux tribunaux sont une bonne institution... Il pourrait faire juge de paix ... parce que ceux qui ont subi un malheur savent mieux juger ... Et puis, qui ne souffre pas d'altération de nos jours : vous comme moi, nous sommes tous à la merci d'une altération.

Ces quatre citations du grand F. Dostoïevski (Les Frères Karamazov, 1880) apparaissent particulièrement actuelles et en mesure d'orienter le débat sur un sujet qui semble plus que jamais problématique.

En substance, il est assez décourageant de constater que l'expertise psychiatrique en matière pénale et civile – dont les conclusions peuvent jouer fortement sur le sort de ceux qui sont concernés – est très peu fiable dans la pratique, trop liée à l'opinion personnelle de l'expert

(psychologue ou psychiatre) ou, pire encore, à son idéologie d'appartenance, quand ce n'est pas à l'idéologie du juge compétent. Ce sont là des sources de distorsions, c'est-à-dire de manipulations.

Tentons de résumer quelques problèmes.

1) Problèmes généraux. Ces dernières années, à la catégorie des experts-psychiatres, catégorie en elle-même non homogène, s'est ajoutée celle des psychologues, lesquels doivent prendre des décisions dans des domaines qui ne sont pas de leur compétence. Ils n'ont pas, par exemple, l'expérience de patients bipolaires (voir plus loin). Il s'agirait de dépasser le mode opérationnel actuel : le fait que les juges désignent un expert tout simplement en le choisissant dans la liste des professionnels qui ont présenté une demande. Cette liste devrait être constituée après une sélection professionnelle plus sévère et plus spécifique, en établissant des lignes directrices à suivre lors des expertises. Notons un problème assez récent : pour défendre leur cause, l'expert de justice (c'est-à-dire du juge) et l'expert des parties (c'est-à-dire des avocats et des procureurs) ont tendance à se confronter avec une agressivité croissante, en se laissant parfois aller à des comportements peu déontologiques pour soutenir leur avis. Récemment, se développe la tendance à procéder à des expertises comme à des psychothérapies, sans tracer d'objectifs d'investigation clairs et limités, mais en opérant comme dans un happening, au jour le jour, en dilatant de façon injustifiée, coûteuse pour les victimes, le nombre des rendez-vous. À ceci s'ajoute le problème de leur basse rémunération en application du décret portant sur les dépenses de justice en ce qui concerne l'expertise

psychiatrique. Il existe d'ailleurs une anomalie dans l'application de ce décret, certains juges ne l'appliquent que dans les cas où l'expertise est à la charge de l'État, d'autres l'appliquent dans tous les cas. Des rémunérations excessivement basses n'invitent pas à procéder aux examens de façon minutieuse et éloignent les professionnels d'expérience et de valeur. En outre, on assiste à une discrimination paradoxale du travail de l'expert-psychiatre par rapport à l'expert-psychologue, étant donné que le travail de ce dernier ne rentre pas dans le cadre limitatif de l'expertise psychiatrique.

2) Ressources diagnostiques subsidiaires. Il faut développer une pratique d'analyse la plus objective possible, **en limitant le recours aux tests psychodiagnostiques auto-administrés**, de validité douteuse comme, par exemple, les tests projectifs. Parmi ces derniers, le test de Rorschach (10 planches de taches en noir et blanc ou en couleur sont présentées au sujet, lequel doit les interpréter) compte parmi les plus utilisés et les moins satisfaisants en termes de validité. À propos de ce test, il existe un site (www.deltabravo.net/custody/rorschach.php) qui explique comment tromper facilement le psychologue. En fait, à partir de l'interprétation quelque peu exubérante d'une planche, il y a un risque concret que s'ensuive l'attribution d'un rapport d'affinité injustifié avec la catégorie des « psychoses ». De plus, s'il existe des tests psychodiagnostiques fiables quant à l'évaluation de l'intelligence « abstraite », en revanche il n'en existe pas de suffisamment aptes à évaluer l'intelligence émotionnelle et l'empathie qui sont à la base de nombreux comportements criminels, même horribles. Enfin, pour

obtenir des données de grande valeur sur des altérations métaboliques dans des aires spécifiques du cerveau liées aux émotions et à la cognition, les examens à travers la technique de l'imagerie cérébrale tels que la tomoscintigraphie cérébrale font désormais partie de la routine.

3) Dans le domaine pénal. La principale mission de l'expert-psychiatre du magistrat pénal concerne la possession des capacités mentales d'une personne au moment où elle a commis un acte criminel, dans le but de vérifier si elle est imputable. D'autres problèmes peuvent concerner la dangerosité sociale liée à une probabilité de répéter le délit. La réponse à la première mission doit tenir compte des éléments objectifs qui résultent d'un examen psychopathologique approfondi réalisé en interaction avec le sujet. Elle doit aussi tenir compte des éléments qui dérivent d'une anamnèse complète (élargie aux membres de la famille), en particulier en confrontant l'évolution temporelle (période) du cadre clinique spécifique aux types d'évolutions connus. À cet égard, une problématique particulière concerne des cas phasiques tels que le trouble affectif bipolaire, autrefois classé comme psychose maniaco-dépressive et aujourd'hui considéré comme étant plutôt répandu, même dans ses variantes les moins classiques, étant donné que dans un cas spécifique la présence des éléments psychopathologiques varie dans le temps, en qualité et en intensité. Il est évident que la pleine possession de ses capacités mentales n'est pas mécaniquement liée à un diagnostic, mais qu'elle doit être évaluée à chaque fois, en se référant au moment spécifique où l'événement a eu lieu. Une personne pourrait résulter parfaitement saine d'esprit au moment où on la voit, mais ne pas l'avoir été lors des faits. Les cas déjà

rapportés de patients périodiques ou cycliques ou occasionnels sont typiques de ce cas d'espèce ; nous pensons à l'hypothèse d'un état crépusculaire (avec conscience temporairement offusquée) qui pourrait être intervenu dans un cas national ayant les honneurs de la presse. À cet égard, il faut souligner la difficulté pour le psychiatre d'exprimer un jugement rétrospectif, puisque l'état actuel peut y aider, mais aussi fourvoyer. L'attention insuffisante portée au problème fondamental du diagnostic, en particulier chez les professionnels provenant d'une formation psychologique, peut en effet conduire à des équivoques sérieuses quant à l'évaluation d'un état d'irresponsabilité pénale (par exemple, en considérant valides toutes les affirmations d'un paranoïaque dont on n'a pas examiné en détail l'histoire, en attribuant à la personnalité de base une irritabilité due à des effets pharmacologiques collatéraux ; ou en attribuant à des problèmes psychologiques typiques chez la personne âgée des anomalies cognitives évidentes dans des cas de démence initiale, etc.). Un discours similaire concerne la dangerosité sociale. Que tout jugement émis à ce sujet n'est pas vraiment fiable est désormais opinion courante. Ce qui est sûr, c'est que dans ce cas-là aussi, beaucoup dépend de la précision du diagnostic et de l'évaluation des éléments de l'anamnèse concernant des antécédents agressifs et violents, sans oublier l'observation de comportements récents (outre les comportements référés par le personnel d'assistance) concernant spécifiquement des phénomènes de perte du contrôle moteur et verbal. Des distorsions ou des abus dans l'établissement du diagnostic du trouble de la personnalité (notamment borderline et narcissique) qui jouissent d'une faveur particulière auprès des

professionnels de l'orientation psychodynamique, n'éclairent pas tellement les problèmes posés et peuvent fourvoyer. Les diagnostics de ce genre peuvent en effet regrouper des variantes de la normale. Ils devraient donc donner une réponse exhaustive à la justice. Et le diagnostic de troubles psychotiques graves, présentant des caractéristiques atypiques, devraient garantir aux patients qui en sont affectés la clémence de la loi.

4) Dans le domaine civil. Dans ce domaine, les questions les plus importantes concernent les cas d'incapacité juridique et d'interdiction. Là encore, l'évaluation devrait se baser sur des éléments objectifs vérifiables lors de l'entretien clinique et par une anamnèse détaillée non seulement relative aux éléments cliniques mais relative, en particulier, à la capacité de gérer la vie sociale et d'accomplir des activités quotidiennes, avec une référence spécifique à la gestion économique. Les interprétations fantaisistes, basées sur des théories plutôt discutables, devraient être évitées ou du moins utilisées avec une extrême prudence, en spécifiant de toute façon qu'il s'agit justement d'interprétations. Toujours dans le domaine civil, l'évaluation du lien de causalité avec des événements afin de déterminer le dommage biologique de nature psychiatrique subi – dans les cas de demande d'indemnisation – doit se confronter à l'ample inscription du syndrome de stress post-traumatique dans les DSM-III et IV. D'autres cas assez fréquents concernent les doutes quant à une incapacité naturelle au moment de l'accomplissement d'un acte précis (par exemple d'un testament), l'aptitude au travail, la description d'un événement traumatique pour la psyché et des préjudices subis, aux fins de l'indemnisation.

5) Dans le domaine des mineurs. Les questions portent sur la capacité parentale, et donc sur le régime de garde le plus approprié pour l'enfant (exercice conjoint ou exclusif de l'autorité parentale, domiciliation). Dans ce secteur, les écoles de thérapie relationnelle ont la part belle. En pratique, elles gèrent ce secteur en établissant des règles techniques assez discutables. Ce secteur, très délicat, aurait besoin de protocoles d'intervention, et de vérifications beaucoup plus importantes par rapport aux pratiques actuelles. Récemment sont parvenues à l'opinion publique des événements emblématiques de pères dépossédés de leurs enfants (il avait suffi que les mères aient recours à des associations – souvent financées par des fonds public – pour la protection de la femme maltraitée) ; et des cas de parents ou d'enseignants criminalisés pour des faits qui se sont révélés par la suite sans fondement (le dessin d'un enfant « interprété » par l'assistante sociale, etc.).

Concluons par une citation²³³ : « Il semble opportun de faire une différenciation (à porter à l'attention du juge) entre les données de 1^{er} niveau (basées sur le recueil direct des signes et des symptômes psychopathologiques lors de l'entretien et de l'observation, ou enregistrées sur des documents fiables) et de 2^e niveau (extrapolations, interprétations). On pourrait proposer une réponse aux questions du juge en termes de gradations explicites, qualitatives et quantitatives, de la fiabilité comme, par exemple : totale, élevée, moyenne, insuffisante, avec une éventuelle révision confiée à des commissions spécialement prévues à cet effet. Quelque chose de semblable se trouve actuellement au centre d'un débat aux États-Unis (voir, par exemple, les propositions du Forensic Panel, groupe d'experts judiciaires, de M.

Weiner). À des fins procédurales, l'avocat défenseur devrait demander au juge d'ordonner – dans sa formulation de la mission à l'expert de justice – de mettre en évidence cette différenciation et d'en tenir compte.

Formulation des missions à l'expert de justice : inévitables distorsions de compréhension ?

Nous avons considéré jusqu'ici le rôle consultatif du psychiatre et du psychologue de façon statique. Passons maintenant à un bref examen de celui-ci dans le déroulement du procès. La formulation des questions du juge à l'expert de justice, psychiatre ou psychologue, c'est-à-dire de la mission qu'il lui attribue, présente des risques élevés de manipulation.

Les « questions » que le juge pose au consultant technique, à l'expert, concerne des problèmes qui relèvent du domaine technique de sa compétence. Ces questions vont de plus en plus au-delà d'une simple demande de renseignements comme « Que l'expert de justice dise si le testateur au moment de la signature du testament, était en mesure de comprendre la signification des dispositions qu'il formulait », pour arriver à une demande qui prend la forme d'une directive, laquelle peut se traduire en mesures déterminantes pour la vie future des personnes, comme « Que l'expert de justice vérifie lequel, du père ou de la mère, est le plus apte à l'exercice de l'autorité parentale sur l'enfant mineur ; qu'il formule le calendrier et les modalités du droit de visite et d'hébergement du parent qui n'a pas le droit de garde dans les conditions les plus appropriées au bien-être et au développement harmonieux de l'enfant ».

Dans le domaine de la psychologie et la psychiatrie, nous observons une standardisation généralisée, une stéréotypisation des questions que les juges formulent à leurs consultants techniques.

Cette pratique peut engendrer une idée de stabilité et de certitude quant aux procédures judiciaires et à la collaboration de l'expert. En réalité, la situation n'est ni certaine ni stable. Au contraire, elle contient des contradictions et des antinomies dont l'expert devrait toujours se rappeler lors de l'exécution de sa mission, lesquelles d'ailleurs devraient être rappelées avant, lors de la formulation de la mission.

La consultation civile et l'expertise pénale sont deux institutions, lesquelles – bien que les normes qui les régissent restent inchangées – ont subi une profonde évolution dans la pratique, ce qui les a souvent conduites à dépasser le rôle que le droit positif leur assigne. Dans cet exposé, nous discuterons principalement des problèmes liés à l'expertise.

Une première ligne d'évolution, bien connue, est celle du psychologisme. La consultation civile et l'expertise pénale étaient, dans le passé, orientées vers la recherche et le diagnostic de maladies mentales qui entraînaient l'incapacité parentale ou l'interdiction – dans la première – et la non-imputabilité ou l'imputabilité réduite – dans la seconde.

De nos jours, questions et consultants civils concernent des processus intra-sujeectifs et relationnels du point de vue psychologique, souvent (étant donné les orientations prédominantes chez les psychologues) dans une optique

psychodynamique, abstraction faite de la recherche de la maladie psychiatrique. Dans le contexte familial, ces processus sont une conséquence de l'article 155 du code civil qui pousse le juge à trouver son jugement, non pas en examinant les positions antagoniques du père et de la mère, mais plutôt en visant l'intérêt des mineurs – par analogie avec ce qui est permis à l'art. 336 du code civil au tribunal pour enfants concernant les décisions prises en chambre du conseil.

En parallèle, dans le domaine pénal, malgré la disposition du droit positif qui exclut la recherche du facteur causal psychologique, l'expertise pénale a une orientation et une substance de plus en plus psychologiques.

Une deuxième ligne d'évolution, bien connue elle aussi, confie à l'expert des fonctions prescriptives comme, par exemple, l'établissement du régime de l'exercice de l'autorité parentale et du droit de visite avec les enfants mineurs. Cette ligne d'évolution diverge de ce qu'est la consultation selon le droit positif, c'est-à-dire selon les normes du code, bien qu'elle soit en quelque sorte incitée par les dispositions de l'article 155 du code civil, outre la popularité de la psychologie et la fascination qu'elle dégage.

Une troisième ligne d'évolution, moins mise en doute, moins analysée, mais encore plus sérieusement divergente du code, car potentiellement préjudiciable aux droits à la défense, est celle où le juge délègue à l'expert des tâches qui sont réservées au juge par la loi, car elles relèvent de l'instruction. Un acte qui peut être implicite ou explicite dans le contenu de la mission et de son

préambule. Examinons ce sujet, à partir de ses fondements.

Dans le droit procédural civil, l'expertise n'est pas un élément de preuve – comme le sont, au contraire, le témoignage, la confession, le serment, les pièces du procès –, mais un moyen pour évaluer techniquement des données dont la preuve a déjà été acquise dans le procès à travers les moyens susdits, et pour fournir des éléments directs de jugement.

En somme, le code de procédure civile décrit l'expert comme un assistant, un auxiliaire du juge, lequel peut être autorisé par le juge à exercer de son propre chef certaines activités de vérification – articles 61, 193, 194 du code de procédure civile.

Cependant dans la pratique, l'expert a une autonomie d'investigation beaucoup plus grande. Il peut, en fait – comme la Cour de cassation le reconnaît – non seulement évaluer des circonstances dont la preuve a déjà été obtenue, mais aussi instruire lui-même ces circonstances, dont l'instruction ne peut se faire que grâce à ses connaissances et ses compétences techniques.

Et pas seulement.

Outre la recherche et l'obtention de preuves dans les termes susdits, l'expertise va jusqu'à recommander des choix – fait qui n'a conceptuellement rien à voir avec l'activité probatoire. C'est ce qui arrive à chaque fois que le juge confie à l'expert – cas très fréquent – la mission d'identifier le parent le plus approprié pour exercer l'autorité parentale et la prédisposition d'un programme de

rencontres pour le parent qui n'a pas la garde de l'enfant.

Il est tout à fait évident que cette pratique se distancie qualitativement de la signification des normes du droit positif ; c'est un éloignement qui se produit pour satisfaire des besoins pratiques.

Du reste, il est notoire que la pratique des juges et des jugements s'éloigne souvent des normes de la loi, ou s'y soustrait.

Ainsi, si l'on appliquait les normes procédurales à la lettre, l'expert devrait se limiter à l'examen des preuves déjà obtenues sans aller à la recherche ou rassembler d'autres preuves, et sans élaborer de prescriptions.

Toutefois, puisqu'il fait tout cela, se pose un problème d'ajustement de la tutelle des droits des parties à la participation et au contradictoire, notamment lorsque l'expert – comme c'est souvent le cas dans la consultation psychologique et psychiatrique – doit, ou veut, poser comme fondement de ses évaluations et de ses conclusions, des faits et des circonstances qui n'ont pas été prouvés dans le procès et qui sont controversés. Imaginons, par exemple, qu'un expert, chargé d'évaluer l'aptitude et la capacité d'un père quant à ses rapports avec ses enfants, soit confronté au fait que la mère déclare que le père est un alcoolique violent (ou qu'il a développé une forte dépendance au jeu) et que le père nie cette affirmation. C'est une circonstance qui n'a pas fait l'objet de preuve durant la procédure, mais qui pourrait être très importante aux fins des conclusions de l'expert – lesquelles comprendront, de fait, la décision concernant la garde ou les modalités de visite du parent qui n'a pas la

garde. Il se pourrait que cette circonstance soit mentionnée quelque part, peut-être dans un rapport des services sociaux. Comment devra se comporter l'expert ? Devra-t-il se retrancher derrière la constatation que « la mère affirme que le père est un ivrogne violent, ce que le père nie. Du point de vue de l'évaluation psychologique, ce qui compte ce n'est pas la vérité objective, mais la vérité du vécu subjectif des enfants, où le père est effectivement perçu comme tel » ? Non, ce serait se moquer de la justice. L'expert devra-t-il alors prendre pour argent comptant tout ce qui a été écrit par une quelconque autorité, par respect envers cette autorité ? Ce choix pourrait plaire aux collègues des services sociaux, mais serait contraire au code et à la Constitution. L'expert devra-t-il se prononcer et dire qu'« étant retenu, sur la base des déclarations des personnes interrogées, des services sociaux, etc. que le père est alcoolique et violent, je le juge inapte à exercer l'autorité parentale » ? Non. Cela ne serait que superficiellement correct, parce que les circonstances objectives controversées de l'alcoolisme et des comportements violents peuvent, et donc doivent, être prouvées par les preuves ordinaires (témoignages, documents, expertise toxicologique) et ne peuvent être estimées librement et subjectivement par l'expert (rappelons que celui-ci, selon la jurisprudence, ne peut assumer que des preuves relatives à ses compétences techniques spécifiques, si bien que devant le doute d'un fait à prouver différemment – par des témoins – l'expert doit s'abstenir – même si, en fait, cela ne se produit pas souvent). Devra-t-il simplement se limiter à une conclusion hypothétique, c'est-à-dire que s'il est vrai que le père est un alcoolique violent, alors il est inapte à l'exercice de l'autorité parentale ? Non plus, cela serait

méthodologiquement honnête, mais mettrait le juge en difficulté. À notre avis, la décision la plus correcte et la plus pratique serait que l'expert communique par écrit au juge et aux défenseurs que sont survenues des circonstances controversées, lesquelles ne faisant pas encore l'objet de preuve dans la procédure sont toutefois importantes aux fins de ses conclusions. Faisant remarquer que sans la preuve susdite, la mission requise ne peut être effectuée de façon satisfaisante, il pourrait solliciter que des dispositions soit prises afin d'effectuer le moyen de preuve en question. Le code de procédure civile devrait être légèrement adapté pour permettre cela.

Naturellement, si la circonstance controversée était connue de la partie ayant intérêt à ce que le juge ordonne cette preuve au moment de l'instruction et si celle-ci n'a pas demandé à ce qu'elle soit admise alors qu'elle en avait la charge – si elle n'a pas, par exemple, demandé de la prouver au moyen de témoignages dans les termes de la loi (selon l'article 183 en ce qui concerne le procès civil), alors l'expert ne pourra pas considérer les témoignages comme preuve, ni ne pourra obtenir lui-même la preuve pour remédier à l'omission de la partie procédurale parce que ce serait contraire à la loi et à la jurisprudence dont nous venons de parler, sauf décision du juge de l'ordonner d'office si cela se révélait être dans l'intérêt de l'enfant, ou d'intérêt de nature publique.

Opinio legalitatis

Des abus de ce genre ne sont pas rares dans la fonction de l'expert et ce sont des abus qui produisent des souffrances et des injustices sérieuses, impossibles à

réparer dans les suites de la procédure, surtout en l'absence d'un examen judiciaire minutieux pour des raisons de hâte et de standardisation, conduisant à scotomiser la problématique. Nous pensons à l'expert qui se convainc de prendre pour bonne, comme vraie, une circonstance controversée comme celle dont nous avons parlé, mais qui en réalité est fausse, et qui, en conséquence, donne au juge un input sur la dangerosité d'un des deux parents (ou des deux). Celui-ci pourrait alors décider de placer les enfants en foyer ou en famille d'accueil. Compte tenu du temps nécessaire au parent « calomnié » pour prouver la fausseté des circonstances impliquant le jugement de dangerosité ou d'inaptitude (il faut souvent des années), la relation avec ses enfants est compromise, ceux-ci s'insèrent dans un autre contexte social et familial. De sorte qu'à la fin, le juge dira : « C'est vrai ! Vous aviez raison ! Vous n'êtes pas un ivrogne, ni un violent. Mais, vous savez, les années ont passé, entre-temps vos enfants se sont insérés dans un autre contexte ... que pouvez-vous faire ... il vaut mieux les laisser là où ils sont. »

C'est le cas de Mauro, l'un de mes (MDL) clients. Après la séparation d'avec sa femme épileptique schizophrène violente, Mauro eut la malchance de subir l'éloignement de ses enfants. Motif : « Individu alcoolique et enclin à la violence sous l'influence de l'alcool. » En réalité, Mauro ne buvait et ne boit toujours pas d'alcool, mais les assistantes sociales et la psychologue de l'ASL avaient écrit dans leur rapport qu'il était alcoolique, car c'est ce que leur avait dit la femme de Mauro. Eh bien, au cours des douze années de procès qui ont suivi, porté devant le tribunal pour enfants pour récupérer les siens, Mauro n'a jamais réussi à obtenir – en dépit de demandes réitérées et de la

présentation d'une multitude de certificats médicaux et d'analyses de laboratoire – que l'expert de justice réexamine son appréciation sur le degré d'alcoolisme. Il est clair que les experts de justice (tous des psychologues) observent une loi non écrite qui prescrit que nul ne peut démentir l'ASL – et encore moins révéler leurs erreurs les plus flagrantes.

Malheureusement, pour être franc, il existe chez les juges une tendance diffuse, en particulier en matière de psychologie, qui consiste à alléger leur travail en déléguant à l'expert la vérification de circonstances qui pourraient, et devraient donc, être évaluées avec les moyens de preuve ordinaires. Les audiences concernant la preuve orale sont en effet très absorbantes pour le juge en termes de temps et de travail.

À ce stade, l'illégalité a fait un bon en avant. Première étape : le juge a délégué à l'expert une fonction qui, étant réservée aux preuves typiques, ne sont pas du ressort de ce dernier du point de vue légal. Deuxième étape : l'expert a admis, voire présumé, certaines circonstances en tant que preuves, dans le non-respect des garanties procédurales, en dehors du contradictoire, et les a insérées dans son rapport. Troisième étape : le juge, en possession du rapport de l'expert où ces circonstances sont affirmées comme étant vérifiées, les traite comme des circonstances prouvées aux fins de sa décision, à l'instar d'une preuve légitime, en contournant les normes et les garanties de l'instruction, grâce à l'utilisation subreptice du principe suivant énoncé par la Cour de cassation :

« Lorsque le juge du fond estime adhérer aux conclusions

de l'expert de justice, il n'est pas tenu à fournir une **motivation** détaillée, étant libéré de cette obligation par l'indication – en tant que source de sa propre conviction – du rapport de **consultation**, ceci même dans le cas où les évaluations contenues dans un premier rapport d'expertise ont fait l'objet d'un examen critique lors d'une successive **expertise de justice**, aux conclusions de laquelle le juge avait estimé adhérer. Dans ce cas-là aussi, l'acceptation raisonnée des résultats de la nouvelle **consultation** est suffisante pour juger implicitement inapplicables, sans le besoin d'une réfutation spécifique et analytique, les arguments et les résultats conclusifs exposés dans la **consultation** précédente. »

Cour de cassation civile, section travail, 9 janvier 2003, n° 125

Tondinelli c. INAIL

Justice civile, recueil des arrêts de la Cassation 2003, f. 1.

Il serait en revanche souhaitable que ce soit le juge en personne qui introduise cette prescription dans la mission (éventuellement sur la demande de l'expert nommé) à travers une formulation comme : « Si la réponse aux questions posées dépend de la vérification d'un fait contesté par une ou plusieurs parties – vérification qu'il est possible de prouver par les moyens ordinaires de l'instruction –, que l'expert de justice en réfère au juge et aux consultants techniques des parties » ; et comme : « Si la circonstance venait à être constatée dans des déclarations de relato – aussi bien orales que contenues dans un document – et que l'on connaisse la personne que l'on suppose avoir bénéficié de la circonstance, que

l'expert de justice instruit les déclarations écrites de cette personne ; si on ne la connaît pas, que l'expert ignore ces déclarations. » Cela pour garantir la possibilité de remonter à la source originaire et celle d'entendre la personne comme témoin, en respectant ainsi le droit à la défense en vertu de l'article 24 de la Constitution.

Du point de vue du bon sens et de l'honnêteté culturelle, afin de réduire les distorsions, il faut résoudre tout à la fois ce problème et celui qui dérive du nombre et de la diversité des écoles psychologiques et psychiatriques – dont les évaluations de cas spécifiques sont souvent discordantes (par exemple, lorsqu'un cas concret est interprété de diverses façons tout à fait incompatibles entre elles, avec des avis divergents en fonction de l'école d'appartenance de l'expert nommé). Pour résoudre ce problème, on pourrait adhérer autant qu'il est possible à la réalité objectivement vérifiable, sans jamais en faire abstraction, en prescrivant à l'expert de commencer par vérifier les hypothèses les plus objectives, c'est-à-dire de réaliser d'abord un inventaire de tous les faits historiques et des documents pertinents. Celui-ci pourrait, par exemple, reconstruire l'historique de la vie des parties concernées (leur vie scolaire, sociale, professionnelle, leurs antécédents pénaux), donc (comme le réclament les diverses circonstances) effectuer des vérifications cliniques (sur la portée des hypothèses pertinentes, à commencer par les hypothèses organiques, puisque plus facilement vérifiables) et psychométriques, pour passer aux éventuels diagnostics. Ce n'est qu'après cela, et seulement après, qu'il pourrait procéder aux interprétations de nature purement psychologique et conjecturale. En somme, la méthode consisterait à donner la priorité procédurale à la vérification la plus contrôlable, et de

préférence à l'explication la moins subjective, c'est-à-dire à celle qui garantit mieux le droit constitutionnel à la défense et au contradictoire.

Au nom de la raison d'État, du point de vue de la politique, la solution est tout autre. Elle est fortement manipulatrice. Et il n'est pas rare qu'elle soit adoptée. Le but de l'administration de la justice, des institutions, de l'État, n'est pas de rechercher ce qui est « juste » en soi, ni la rigueur diagnostique, criminologique, pédagogique, mais plutôt d'arriver à régler les controverses et à maintenir dans l'opinion publique l'impression que la législation nationale garantisse la légalité (*opinio legalitatis*). Pour cette raison, l'État agit et argumente (même dans l'administration de la justice) dans un sens évidemment antiscientifique. Il choisit d'abord l'une des interprétations possibles des faits et cherche ensuite des éléments en faveur de ce choix, en laissant dans l'ombre les éléments qui lui sont contraires. La méthode du falsificationnisme propre à l'investigation scientifique n'est pas compatible avec l'action de l'État, et en particulier avec la juridiction, pour deux raisons évidentes : elle augmente la perception du doute, la possibilité d'autres vérités, d'erreurs judiciaires ; elle est contraire à la pensée commune, qui tient précisément du vérificationnisme²³⁴.

Pour la raison d'État, il s'ensuit donc que la méthode efficace pour résoudre le problème du caractère discutable et du relativisme de l'expertise psychologique, c'est d'éliminer le fondement de la perception du relativisme, c'est-à-dire d'éliminer ou de minimiser la perception de la pluralité des écoles et des méthodes alternatives, et d'empêcher qu'une décision prise aujourd'hui puisse être réfutée demain. Ce qui s'obtient facilement. Il suffit que les

bureaux d'un tribunal donné, ou plutôt d'une circonscription de Cour d'appel (car la Cour de cassation ne décide pas sur les questions du fond, qui sont dernièrement décidées par la Cour d'appel) se coordonnent pour nommer toujours, ou presque toujours, les experts d'appartenance à une école unique, de préférence déjà majoritaire, de façon à donner à celle-ci le monopole méthodologique et culturel, en décourageant ou en mettant hors-jeu les écoles différentes. Ainsi, une pensée psychologique commune se crée, laquelle s'octroie sa validité, est autoréférentielle, et à partir de là, est perçue comme objective, plus sûre, plus scientifique, par les juges, les avocats, les parties, et par les médias qui diffusent les cas en question. Qui veut travailler dans un tel contexte doit s'y conformer.

Le processus de création de consensus va ensuite aller au-delà, en entrant dans le fond. Non seulement une seule psychologie va être appliquée et reconnue, mais les analyses et les solutions aussi vont être standardisées en créant une uniformité intégrée entre école des experts, modèles interprétatifs, modèles décisionnels pour les sentences, de sorte que se tromper ou se contredire deviendra presque impossible, et l'administration de la justice y gagnera beaucoup en autorité. Le juge nommera l'expert de l'école monopoliste, en sachant que ce dernier donnera une réponse que lui, le juge, pourra utiliser directement pour sa décision, certain qu'il n'y aura pas d'expert présentant des opinions différentes, en appel ou dans une phase ultérieure, pour réfuter les dires du premier.

Il arrive aussi que le juge transmette, plus ou moins intentionnellement, à travers la formulation même des

demandes ou dans le préambule de la mission, au milieu professionnel des experts, ou à l'expert nommé en particulier, ses exigences, sa mentalité, son idéologie, en général ou sur un cas spécifique. Et que donc l'expert du procès spécifique, ou les experts en général, finissent par appliquer un proverbe italien selon lequel « il vaut mieux faire ce que veut le patron, plutôt que ce qui est juste », car le juge mécontent peut nommer un autre expert et/ou régler ses honoraires sur la base du barème ministériel sans majoration.

Par exemple, il peut transmettre à l'expert la directive de rechercher les confirmations d'une certaine théorie ou d'un certain stéréotype interprétatif qu'il préfère, en scotomisant les données contraires – directive très facile à exécuter dans le domaine psychologique et psychiatrique, compte tenu de l'ample subjectivité méthodologique. Il peut transmettre sa préférence ou sa préconception idéologique en ce qui concerne la réinterprétation et négation de la maladie mentale du point de vue de la construction sociale ; ou bien (nous pensons au réexamen de la dangerosité) sa conviction idéologique que la réinsertion de la personne devrait toujours être possible. Voilà comment de nombreux ex-internés sont de retour parmi nous. Souvent pour tuer !

S'agissant de modèles interprétatifs plus structurés, le juge peut transmettre la directive de désigner dans son rapport (faussement) le parent qui aura la garde des enfants en la personne de celui qui présente davantage de troubles mentaux, dans la logique que le parent, plus sain et plus fort, pourra mieux gérer la souffrance de la privation et de la disqualification. La profession de foi de l'expert cité précédemment – ne pas rapporter au juge les traits

psychopathologiques afin de ne pas le fourvoyer – pourrait être fonctionnelle pour une semblable politique.

Il faut aussi prendre en considération que l'expert est amené à faire siennes, et à tenter de s'y conformer, aussi bien l'école de pensée psychologique préférée du magistrat qui l'a nommé (juge ou procureur) que les convictions et les préconceptions (selon ce qu'il perçoit) de celui-ci, ou ses préférences en l'espèce. Ceci amène souvent l'expert, non seulement à fausser le recueil des données et à forcer leur lecture, mais aussi à poser des questions incitatives ou suggestives, en particulier durant les interrogatoires d'enfants et dans l'interprétation de leurs jeux et de leurs dessins.

On peut aussi être amené à des distorsions similaires (magistrats, experts, journalistes, public) par une tendance naturelle à se reconnaître dans un rôle gratifiant, le rôle de qui abomine un méfait (présumé), le rôle du vengeur de victimes innocentes et sans défense. Mais voilà, ce beau rôle requiert la confirmation de l'hypothèse accusatrice. Et le plaisir de l'assumer peut conduire malheureusement à renforcer l'accusation, à ne pas considérer avec la juste attention les doutes, les lacunes probatoires et les éléments à décharge. De nombreux événements de ce genre ont été rendus publics par la chronique judiciaire. Les susdites manipulations ont dévasté la vie de nombreux parents, surtout de pères, qui ont été accusés d'abus sexuels sur leurs enfants et privés de leur rapport avec ceux-ci, sur la base de conclusions erronées ou stupides ou même tendancieuses. Des protocoles ont été élaborés sur lesquels on devrait se baser lors des interrogatoires de mineurs, pour éviter de collecter des réponses dénaturées. On peut trouver une liste importante

de ces cas de mauvaise justice, accompagnée d'une analyse détaillée des aspects affairistes (le business de l'attribution de la garde des mineurs représente un coût annuel moyen de 75 000 € par cas) dans l'essai de Luca Steffenoni, *Presunto colpevole* (« Présumé coupable »), publié par Chiarelettere.

Psychiatrie imposée : le TSO (traitement sanitaire obligatoire)

Le traitement médical obligatoire, notamment le traitement appliqué dans des conditions d'hospitalisation d'office est un traitement imposé par la loi (en Italie par la loi 180/1978, art. 1 et 2 ; on parle de traitement sanitaire obligatoire, TSO dans le texte), cela même contre la volonté de l'intéressé dans les cas que cette loi prévoit (en conséquence, ce traitement ne devrait pas être qualifié d'« obligatoire », mais de « forcé »), sur la base de conditions préétablies, pour la protection de certains biens juridiques prioritaires, comme la santé publique, l'intégrité publique, la sécurité et la vie de la personne concernée.

Les critères généraux concernant le traitement psychiatrique contre la volonté du patient qui constituent la base des législations dans les différents pays sont, individuellement ou en association, en résumé les suivants :

critère d'évaluation de la maladie mentale ;

critère d'évaluation de la dangerosité ;

critères d'évaluation du refus d'hospitalisation et/ou d'acceptation du traitement ;

critère d'évaluation du bienfait du traitement ;

critère d'évaluation d'alternatives moins restrictives.

La maladie mentale. Selon ce critère, il est nécessaire (généralement non suffisant) qu'il existe une maladie mentale. Dans certains cas, des situations assez éloignées du modèle médical en font partie (comme la sociopathie), tandis que dans d'autres cas (par exemple dans la législation de certains états des États-Unis) des cadres pathologiques morbides sont exclus (comme la toxicomanie, l'épilepsie, l'alcoolisme). La loi italienne (que l'on doit au psychiatre italien Franco Basaglia) n'utilise pas du tout le terme de « maladie », mais se réfère à des **conditions psychiques telles à réclamer des interventions thérapeutiques d'urgence** ». Elle utilise donc un terme générique. Toutefois, le fait de spécifier « nécessité d'interventions thérapeutiques » semble renvoyer à des conditions passibles d'une intervention médicale, et donc en dernière analyse, à une maladie. Il faut noter que l'on fait référence à des situations d'urgence. Il semble donc qu'en l'absence d'urgence, cette disposition peut être différée pour faire place à toute tentative afin d'obtenir le consentement du patient. Sur cette base, il est prévisible que soient privilégiées des situations cliniques incontestables – plutôt que des infirmités chroniques qui au niveau comportemental n'expriment qu'un faible besoin de traitement – en prêtant une attention particulière aux aspects liés à la réactivité sociale : inconvénients causés aux tiers, préjudices, gestes d'automutilation du patient.

La dangerosité. Ce critère était à la base de l'hospitalisation d'office dans la précédente législation

italienne. Les critiques de ses détracteurs s'appuient sur le fait que la dangerosité sociale n'est pas une variable médicale, bien qu'elle puisse être mise en corrélation avec des variables médicales (certaines pathologies) et qu'ainsi le médecin pourrait (et devrait) exprimer des évaluations prédictives de dangerosité. Cette question soulève des débats. Les psychiatres eux-mêmes ont reconnu que « l'état actuel de la discipline concernant les prévisions de violence est extrêmement insatisfaisant » et que « la capacité des psychiatres ou d'autres professionnels à prévoir de façon fiable un futur comportement violent n'a pas été prouvée » (American Psychiatric Association, 1975). En somme, une incertitude demeure quant au secteur de compétence de ce critère : est-il médical ou juridique ? En outre, il existe des problèmes quant à la détermination des types de préjudices pouvant justifier un traitement sans consentement. Des questions se posent : par quels moyens le prouver, est-il nécessaire qu'un acte explicite récent ou une menace particulière ait eu lieu, ou peut-on considérer suffisantes des données cliniques sur lesquelles se baser (comme, par exemple, un risque élevé de suicide dans la dépression grave) ? Y a-t-il des délais temporels auxquels se rapporter en termes de prévision ? Le critère d'évaluation de la dangerosité, avec toutes ses limites, est encore adopté dans de nombreux pays (y compris les États-Unis) alors qu'il est explicitement banni par la législation italienne. Dans la situation italienne, si la dangerosité sociale n'est plus une condition nécessaire et suffisante pour effectuer une hospitalisation sous contrainte, cela ne signifie pas que l'avis du médecin basé sur l'examen clinique et l'évaluation de la nécessité d'une « intervention thérapeutique urgente » ne puisse pas (et en effet ne doit pas) tenir compte d'éventuels

comportements lésionnels du patient envers soi et/ou envers autrui.

Le refus d'hospitalisation et/ou l'acceptation de la thérapie. C'est l'une des conditions prévues par la législation italienne actuelle. Dans la pratique clinique, on constate certaines incertitudes quant à leur application. Les interprètes littéraux des dispositions de loi considèrent déchuës les normes requises pour la décision d'un TSO dès le moment où le patient suit une thérapie, sans tenir compte que parfois celui-ci feint ou la suit de façon discontinue. L'évaluation de l'acceptation des thérapies devrait se référer à une période de temps raisonnable et non pas à un jugement de type hic et nunc, avant de révoquer le processus du TSO. Une autre controverse peut s'avérer lorsqu'un patient en cours de thérapie continue néanmoins à manifester de graves troubles du comportement et refuse l'hospitalisation. Dans ce cas, au-delà des traitements pharmacologiques plus ou moins efficaces, l'hospitalisation peut représenter une importance thérapeutique intrinsèque, en tant que protection du patient (à titre de garde à vue dans son intérêt et non par mesure de sécurité) contre de possibles comportements destructifs dont il fait preuve envers lui ou les autres.

La probabilité d'un effet salutaire du traitement. Sa mise en œuvre est délicate, car il n'est pas facile d'exclure, a priori, le bienfait d'une tentative de traitement dans un cas grave.

Manque de solutions moins restrictives. Dans la législation italienne actuelle, on fait référence en particulier à des possibilités extrahospitalières.

Dans le texte de la loi 180/1978 en vigueur, les conditions requises pour effectuer un TSO dans des cas d'hospitalisation forcée sont régies par les articles 1 et 2, dont le premier est rappelé par le deuxième, comme on peut le constater :

1. Contrôles et traitements médicaux, volontaires et obligatoires

1.1. Les contrôles et les traitements médicaux sont volontaires.

Dans les cas spécifiés par cette loi et dans ceux qui sont expressément prévus par d'autres lois de l'État, des contrôles sanitaires obligatoires et des TSO peuvent être décidés par l'autorité sanitaire dans le respect de la dignité de la personne et des droits civils et politiques garantis par la Constitution, y compris, autant que possible, du droit au libre choix du médecin et du centre de traitement.

Les examens et les traitements médicaux obligatoires prévus aux alinéas précédents doivent être accompagnés d'une demande, visant à assurer le consentement et la participation de la personne qui y est soumise.

(...)

1.6. Les examens et les traitements médicaux obligatoires sont soumis à une décision du maire en sa qualité d'autorité sanitaire locale, sur proposition motivée d'un médecin.

Maladie mentale : contrôles et traitements médicaux obligatoires

2. Les dispositions prévues au deuxième alinéa de l'article précédent peuvent être appliquées à l'égard de personnes atteintes de maladie mentale.

Dans les cas qui se rapportent à l'alinéa précédent, la proposition du TSO prévoit la possibilité que les soins soient donnés en séjour hospitalier, mais seulement si l'on est en présence de troubles psychiques telles à réclamer des interventions thérapeutiques urgentes ; si ces interventions sont refusées par le malade ; enfin si les conditions et les circonstances ne permettent pas d'adopter les mesures sanitaires extra-hospitalières immédiates et appropriées.

La décision du TSO en séjour hospitalier requiert une préalable validation de la proposition, en application du dernier alinéa de l'article 1 ; celle-ci doit être motivée selon les dispositions de l'alinéa précédent, par le médecin de la structure sanitaire publique.

L'absence d'une définition législative explicite des devoirs et des responsabilités, notamment en matière de

pronostic de dangerosité, laisse les agents sanitaires dans une incertitude inconfortable et oblige le pouvoir judiciaire à y suppléer par l'élaboration de critères-phares par ailleurs non univoques, et non systématiques, et donc inappropriés pour constituer un cadre organique des devoirs et des possibles responsabilités civiles, pénales et administratives des agents, lesquels continuent à agir dans un régime d'incertitude.

Refus d'hospitalisation et/ou d'acceptation de la thérapie. C'est l'une des conditions prévues par l'actuelle législation italienne. Dans la pratique clinique, on constate à cet égard quelques incertitudes quant à la conduite à suivre.

Évaluation de l'effet salubre du traitement. Sa mise en œuvre est délicate car il n'est pas facile d'exclure, a priori, le bénéfice d'une tentative de traitement pour un cas grave.

En ce qui concerne le traitement non volontaire (TSO), la législation italienne exige une concomitance des critères 1, 3 et 5 exposés supra. Le critère 2 concernant l'évaluation de dangerosité tel qu'il est exposé dans la législation précédente a été banni (nous l'avons déjà mentionné) bien qu'il soit largement utilisé au niveau international.

Dans la législation italienne actuelle, le principe nouveau et basilaire serait donc le suivant : l'hospitalisation ne doit être décidée que dans les cas qui réclament des interventions thérapeutiques, des interventions urgentes qui exigent une période d'hospitalisation puisque viennent à manquer « les

conditions et les circonstances qui permettent de prendre des mesures extrahospitalières immédiates et appropriées ». Il n'est fait aucune allusion au besoin de surveillance et de garde. Seul le besoin de soins est mentionné.

L'expérience commune enseigne d'ailleurs que les patients ayant initialement manifesté de fortes réticences à l'égard d'un traitement, une fois hospitalisés, volontairement ou non, ont ensuite exprimé leur gratitude pour le soin qu'on a pris d'eux, et pour l'amélioration survenue sur le plan subjectif et comportemental.

Du point de vue de l'application pratique, on relève assez fréquemment des problèmes liés au caractère confus de la procédure concernant les cas urgents (cas loin d'être rares) dans lesquels le psychiatre se trouve exposé à une dénonciation pour séquestration de personne s'il décide de garder et de soigner un patient contre sa volonté. Il ne peut qu'espérer que le juge, le cas échéant, lui reconnaisse des circonstances atténuantes, c'est-à-dire le motif d'exemption de la peine judiciaire pour avoir agi en situation de nécessité, celle d'éviter au patient un préjudice grave (art. 54 du code pénal). Mais si le juge n'en reconnaît pas, le psychiatre passera de mauvais moments.

La possibilité de se défendre contre des décisions d'un TSO jugées illégitimes ou infondées, en saisissant le tribunal, est prévue aux articles 3 et 5 de la loi 180, conjointement à un examen procédural attentif décidé d'office par le juge des tutelles. En ce qui concerne ces mécanismes de tutelle, il faut remarquer :

a) que la loi ne met pas le sujet passif en mesure de se

défendre immédiatement contre une décision de TSO, car elle ne dispose pas que lui soit notifiée cette décision au moment même de l'exécution de celui-ci, c'est-à-dire au moment, comme il arrive normalement, où les agents de police viennent le chercher, l'emmènent, en le privant de sa liberté ; par ailleurs, copie de cette disposition devrait être également notifiée à un défenseur d'office choisi parmi des avocats qualifiés ;

b) souvent le sujet passif n'est pas en mesure de pourvoir à sa défense quant à la décision du TSO, soit parce qu'il ne reçoit pas les actes, soit parce qu'il ne lui est pas permis de communiquer avec l'extérieur, soit parce qu'on lui a administré un sédatif et qu'il se trouve donc dans un état d'incapacité cognitive et/ou décisionnelle.

La loi actuelle devrait être améliorée afin qu'un sujet dans ces conditions ait la possibilité concrète de défendre son droit à la liberté et au refus de la thérapie imposée. Assurer une défense effective est important et juste, compte tenu de l'imprécision des fondements du TSO dans la législation actuelle et de la priorité des droits mis en jeu.

Un fait n'aura certainement pas échappé aux observateurs attentifs et avisés à propos de la mise en œuvre de la réforme concernant la psychiatrie, qui doit remplacer les six hôpitaux psychiatriques sous contrôle judiciaire existants (ci-après dénommés **HPJ**) par des structures régionales. Il manque en effet un facteur décisif afin que la réforme soit appliquée et que les projets objectifs, lancés par certaines administrations régionales en vue de son application soient réalisés. Et ce facteur décisif, c'est l'affectation des ressources financières

indispensables. Tout ceci, parce que le système sanitaire public, hormis l'industrie pharmaceutique, ne représente pas un bon investissement, politiquement parlant. En outre, il n'a aucun moyen d'échapper aux retombées, en termes de déviances et de psychopathies, qui dérivent des choix et des événements dans le domaine économique et financier. Depuis quelques années, ces derniers pèsent davantage dans la balance ; une situation qui devrait très probablement perdurer, en raison notamment de l'accroissement de la dette publique et privée, et du coût que celle-ci comporte, une dette qui limite la dépense publique, dans le domaine de la santé en particulier.

Dans quel but élaborer des projets et des réformes si l'on ne dispose pas des moyens financiers pour les mettre en œuvre ? Ces pseudoréformes (belles, mais impossibles) peuvent être déployées comme moyens de satisfaire provisoirement la demande d'interventions plus efficaces dans le secteur qui nous intéresse, comme pour combler les lacunes les plus flagrantes. De façon analogue, des réformes illusoires sont opérées pour faire taire les critiques pendant quelque temps, même en matière de procès civil et pénal – mais aucune n'améliore les choses. Toutefois, le fait qu'elles se suivent au fil des jours entretient l'idée, ou plutôt la naïve théorie populaire – nécessaire afin que persiste la confiance envers la législation nationale –, que le système peut être rendu et perçu comme équitable et efficace, et qu'il ne s'agit que de trouver comment. Voilà des techniques de production et de maintien du consensus à travers le *make believe*. Nous sommes là dans des opérations de production d'un consensus, lesquelles avaient également concerné la loi 180/1978.

De nos jours encore, la loi 180/1978, dite loi Basaglia, est communément considérée comme une loi de garantie, un remède nécessaire pour liquider le système des asiles d'aliénés, système dégradant, coercitif, autoritaire et peu garant des droits civils.

Avant la réforme Basaglia, la situation des asiles d'aliénés était notoirement déplorable, mais, si l'on examine techniquement la réglementation en vigueur à l'époque et celle d'aujourd'hui, on découvre que la loi précédente ne pouvait être la cause de cette dégradation et de ces excès. On découvre que c'était une législation assez précise et garante des droits civils, en particulier en matière de liberté. À certains égards, elle l'était plus encore que la loi Basaglia.

La situation déplorable des asiles d'aliénés était due à des ressources limitées, à une mauvaise gestion administrative, à une mauvaise utilisation du pouvoir bureaucratique et politique, à des fins impropres, et à la non-application de la réglementation en vigueur. Cette situation était liée à un problème de mentalité nationale et de personnes peu respectueuses des lois. Par ailleurs, peu de temps après son entrée en vigueur, l'État et sa bureaucratie étaient tombés aux mains du fascisme, c'est-à-dire aux mains d'une culture antilibérale, peu ou pas respectueuse des droits individuels, notamment en matière de liberté.

En conséquence, la solution logique aurait dû être de moraliser et de réformer l'administration, ainsi que de faire respecter les normes en vigueur, si possible en les améliorant. La solution n'était pas d'abolir les asiles d'aliénés et d'en faire sortir des personnes souvent

dangereuses, pour elles-mêmes ou pour autrui, ou dans l'incapacité de se gérer. Mais on avait beau voir que le secteur de la maladie mentale (bureaucratie, administrateurs, politiciens) était très mal géré et que ce problème devenait brûlant, plutôt que d'intervenir par des mesures correctives sur l'appareil politico-bureaucratique et politico-administratif de la psychiatrie, afin que chaque secteur puisse accomplir correctement sa mission, on a fait tout le contraire. On l'a déchargé de toute responsabilité juridique (plus de missions, donc pas d'échecs ; plus de folie, donc tout ceci fait partie du domaine social ; en somme, c'est de la faute à tout le monde) en fermant les asiles d'aliénés et en reversant la faute sur les lois existantes, lesquelles sont faciles à changer. En Italie, on a toujours pensé qu'il suffisait de les changer pour changer la réalité. Il n'en est pas ainsi, comme nous l'avons vu avec la loi Basaglia et avec de nombreuses autres réformes, y compris les réformes électorales.

La loi Basaglia, et toute la campagne culturelle et politique qui l'a préparée et accompagnée, peut donc avoir été une opération au profit des fonctionnaires, des bureaucrates, des techniciens, des hommes politiques, de la partitocratie en matière de santé publique – des sujets qu'elle a, en grande partie, déresponsabilisés au regard du faible niveau de leurs résultats. C'est un fait que le nombre élevé des victimes de la loi Basaglia – c'est-à-dire les nombreux malades qui sont morts, ou qui ont commis des assassinats, ou qui ont subi des blessures, à cause de leur non-admission à l'hôpital psychiatrique ou dans des structures externes – n'est pas porté à la connaissance de l'opinion publique ; ou bien on n'en parle qu'à l'échelle locale, comme dans le cas du triple homicide commis par

un psychotique à Reggio Emilia. En effet, un article de Il Tirreno du 4 septembre 2009 (page 10) informait ses lecteurs de cet homicide ainsi que d'un autre semblable survenu à Livourne. Cette censure est évidemment dans l'intérêt d'un choix politique qui produit des résultats imprésentables, lequel doit être protégé par le make believe.

Du point de vue technico-normatif objectif, il faut noter que la loi Basaglia n'a pas été une opération de protection des droits civils à l'égard du libre choix des patients : la loi précédente de 1904, suivie de son règlement d'application de 1909, était, par certains aspects, plus garante de ces droits, car elle émanait des conditions requises plus précises et des procédures plus strictes pour l'hospitalisation forcée du malade mental. Elle avait un critère précis et limitatif :

Art. 1. Doivent être gardées et soignées dans des asiles d'aliénés les personnes atteintes d'aliénation mentale, qu'elle qu'en soit la cause, quand elles sont dangereuses, pour soi ou pour autrui, ou sont susceptibles de scandale public et ne sont pas en état d'être, ni ne peuvent être, convenablement gardées et soignées, si ce n'est dans les asiles d'aliénés.

Y étaient indiqués, à travers une indication analytique, spécifique et certifiée, les comportements dangereux et les raisons pour lesquelles l'hospitalisation pouvait être jugée nécessaire, ainsi que les garanties concernant le principe de neutralité du médecin proposant. C'était le résultat d'une forma mentis typiquement libérale.

En Italie, depuis le fascisme, cet état d'esprit libéral

s'amenuise. Il n'existe pratiquement plus de nos jours. L'après-guerre et en particulier les années 70 sont dominés par les idéologies. L'attention envers les garanties technico-juridiques pour la protection des droits individuels décline. C'est ainsi que, contrairement à la loi de 1904, la loi 180/1978 se contente (art. 2), vaguement, de « **troubles psychiques tels à réclamer des interventions thérapeutiques urgentes** » en laissant la gestion du cas à la discrétion et à l'improvisation du maire et des psychiatres de la structure sanitaire locale, cela sans les responsabiliser à propos d'une vérification sérieuse des conditions présumées. Les réformateurs se vantaient d'avoir supprimé la notion de dangerosité alors qu'ils avaient considérablement élargi le pouvoir politique en la matière, en retirant même la responsabilité des décideurs.

Compte tenu de l'imprécision des conditions requises par la loi en vigueur dans le contexte normatif actuel, quiconque pourrait être soumis à un TSO. Ceci se prête à neutraliser et à discréditer des personnes qui, par exemple, seraient gênantes car en désaccord avec quelqu'un, en mettant davantage la psychiatrie au service du pouvoir politique et économique.

Dans un article du 12 janvier 2008, rubrique faits divers, La Repubblica, parle d'un TSO pratiqué à un septuagénaire de Scandicci, dans la province de Florence, qui s'opposait à l'obligation de quitter son immeuble avec jardin, lequel devait être démoli pour la construction d'une autoroute. Il avait demandé un logement similaire qui ne lui avait pas été accordé. Voici quelques extraits :

Ils le tiennent fermement : « Calmez-vous, M. Franco. », «

Non, major, c'est une torture. » Journée grise, nuageuse. Une seringue, puis une autre, la voix de Franco qui devient pâteuse. Les paroles qui ralentissent et puis s'arrêtent. Soyez tranquilles ! La troisième voie de l'autoroute avance, se fraye un chemin avec un certificat médical et l'hospitalisation sous contrainte (...)

« Ils prennent la maison et la vie de mon père » proteste son fils, Francesco, qui est arrivé à la villa (...)

« Cette fin marque l'échec de la politique de la ville de Scandicci » déclare Luca Carti du comité Vivere a Scandicci. « Il fallait offrir à M. Franco la possibilité d'une nouvelle maison avec les mêmes caractéristiques... ça n'a pas été le cas. »

Monsieur Franco n'a jamais été traité auparavant pour une maladie mentale. Tout à coup, il a eu besoin d'être hospitalisé pour des « nécessités urgentes et impérieuses » : c'est-à-dire, avancer les travaux de l'autoroute ! Si la loi libérale de Giolitti était en vigueur aujourd'hui, M. Franco serait libre. Et il n'aurait pas été soumis à un TSO. De même en ce qui concerne le biologiste en chef du laboratoire du centre de transplantation d'organes de la structure sanitaire locale d'une autre ville de Toscane, qui avait dénoncé – pour des délits commis contre l'administration publique touchant des questions économiques – le président de cette structure. Deux jours après sa dénonciation, il avait été soumis (donc en toute urgence) à un TSO dans un hôpital d'une autre structure sanitaire, différente de son lieu de résidence, cela afin de limiter les problèmes politiques que sa plainte avait soulevés.

Du point de vue objectif et normatif, la loi 180 n'a même pas été une loi pour la protection de la société. Avec la loi Basaglia (art. 8), les personnes en séjour psychiatrique, sauf celles qui rentraient dans les cas du TSO, ont été renvoyées, et les articles 714 (« omission de garde ou garde non autorisée de malades mentaux dans des établissements publics »), 715 (idem en ce qui concerne les établissements privés), 717 (« omission de dénonciation de maladies mentales dangereuses ») du code pénal, ont été abrogées. La seule obligation restante est celle qui est sanctionnée par l'art. 716, lequel punit la non-dénonciation de la fugue d'un malade mental à la police. Donc, aujourd'hui, l'autorité sanitaire n'est pas tenue à garder ou à signaler la dangerosité d'un malade mental et peut le laisser libre de s'en aller ; à l'unique condition de dénoncer sa « fugue » à la police nationale, ce qui revient à décharger sur celle-ci la responsabilité d'éventuelles violences survenant de la part du malade mental. La catégorie perdante de la réforme Basaglia est précisément celle de la police, en vertu de l'article 716, « bizarrement » resté en vigueur, qui ne maintient obligation et responsabilité qu'à la charge des forces de l'ordre.

Après la fermeture des asiles d'aliénés, on comptabilisa de nombreux décès parmi les ex-internés, tandis que certains d'entre eux commirent de graves délits d'atteinte à la personne. L'un de nos amis de Toscane, psychiatre, a vécu personnellement la période de la fin des asiles d'aliénés italiens avec leurs portes grandes ouvertes. Si quelqu'un ne rentrait pas le soir (et c'était souvent le cas), il suffisait d'en informer officiellement la police par téléphone. De nombreux malades furent retrouvés morts dans des jardins publics, sous un train, dans un lac, voire dans le sous-sol de l'hôpital psychiatrique de Florence

après qu'un infirmier fut alerté par une puanteur insolite... À Pistoia, certains patients furent découverts dans une forêt au printemps, après la fonte des neiges.

Au cours des cinq premières années d'application de la loi 180, c'est-à-dire de 1978 à 1983, l'Institut national de la statistique italien a relevé une augmentation de 43,5 % des décès pour cause de troubles psychiques. En particulier, les suicides dérivant de troubles mentaux augmentèrent de 20 %, tandis que les hospitalisations dans les HPJ (c'est-à-dire celles d'auteurs d'actes délictuels qui ne sont pas en pleine possession de leurs facultés mentales et dont le délit peut être imputé à l'absence de traitement psychiatrique), augmentèrent globalement d'environ 60 % ; et environ de 80 % chez les jeunes (les premiers symptômes de la schizophrénie apparaissent en général chez l'adulte jeune). Malheureusement, probablement sur ordre de nos autorités psychiatriques attachées à la loi Basaglia, la collecte de ces données a cessé, et le carnage de patients (ou de leurs proches) provoqué par la loi 180 a pu être longtemps occulté. C'est en 2003, lorsque l'Eurispes (organisation de recherche et de sondages bien connue en Italie) a reçu, de la part d'une association de femmes, la tâche d'accomplir une étude sur ces massacres dans les familles, que l'on a découvert un premier « charnier » lié à la loi Basaglia.

L'enquête Eurispes a donc révélé qu'en moyenne 180 délits perpétrés dans la cellule familiale avaient été officiellement dénoncés en 2000, 2001 et 2002, tandis qu'une analyse des données de cette recherche a montré que 70 % de ces délits (environ 125) avaient été commis par des déséquilibrés. Cela signifie que, depuis que la loi

180 a été adoptée, plus de 3 000 personnes ont été assassinées par un membre psychotique de leur famille, lequel (grâce à notre loi très à l'avant-garde, n'est-ce pas !) n'avait pas reçu la thérapie et la supervision psychiatriques dont il avait besoin. Par ailleurs, si l'on applique ces mêmes pourcentages aux lésions commises, on peut conclure qu'environ 6 000 personnes par an ont été blessées par l'un de leurs proches, ce qui sur 25 ans représente la bagatelle de 150 000 individus. Il est très probable que ces données soient incorrectes par défaut. En effet, on sait bien que la folie est considérée comme une honte dans de nombreux milieux et qu'elle n'est toujours avouée lors des déclarations faites aux enquêteurs²³⁵.

Mais les tenants de la loi Basaglia disaient : « C'est le prix à payer. » À cette époque, il y eut toutefois une envolée des hospitalisations dans les HPJ car de nombreux patients, livrés à eux-mêmes à cause de la fermeture des asiles d'aliénés, commettaient des délits. Pour leur fonction supplétive, ce type d'hôpital – épargné comme par hasard par la loi Basaglia – a été dénommé « le gardien de la 180 ». Une loi qui recherchait le consentement de certaines catégories, et qui l'a trouvé.

Cependant, le raisonnement critique le plus important est tout autre. Si un prix doit être payé, il faut se demander pourquoi il doit être payé. En Italie domine l'habitude de ne pas présenter le bilan de l'action. C'est-à-dire de ne pas évaluer de façon objective le rendement d'une décision, d'une dépense, d'un investissement. Cependant, pour comprendre ici si le prix est juste, s'il a rapporté quelque chose de bon, il faut comparer ces données avec les données des personnes hospitalisées (au sens le plus

large) avant la loi 180. Il faut voir quels sont les coûts et quels sont les bénéfices et se demander si l'on a effectivement obtenu quelque chose, au prix du sang versé. Examinons les chiffres.

Dans les années 50, il y avait environ **100 000** internés dans les hôpitaux psychiatriques²³⁶.

En 2004, on a ces données ministérielles :

- zéro hospitalisés dans les hôpitaux psychiatriques ordinaires ;
- 188 malades mentaux hospitalisés dans les hôpitaux psychiatriques privés conventionnés ;
- 752 malades non mentaux hospitalisés dans les hôpitaux psychiatriques privés conventionnés ;
- 1 282 hospitalisés dans les HPJ²³⁷ ;
- 31 548 patients dans les prisons italiennes²³⁸ ;
- **33 770 : nombre total de personnes hospitalisées**²³⁹.

Nous constatons une variation d'environ 66 000 personnes. Un succès de la loi Basaglia – semble-t-il – pas total, mais important. Seulement voilà, il n'en est rien, car cette baisse s'est produite avant la loi Basaglia. Elle s'est produite dans les années 60 grâce à la révolution neuropharmacologique de ces années-là et à la synthèse de nouveaux antipsychotiques. Ce fut le cas partout dans le monde. Alors, prenons garde à ne pas attribuer, naïvement, à la loi Basaglia, des mérites qu'elle n'a pas et qui reviennent au contraire à la recherche

pharmacologique.

Il n'y a donc absolument rien eu en contrepartie des 3 000 décès liés à la réforme Basaglia, des beaucoup plus nombreux blessés et de toutes les violences qui n'ont pas été dénoncées. Cette théorie se heurte à la vérification des faits objectifs et des chiffres. Naïves sont les personnes qui y prêtent foi, manipulatrices celles qui veulent nous y faire croire en la diffusant à travers les organismes culturels, politiques et sanitaires auprès d'une part importante de la population concernée. Le compte rendu, le bilan des coûts et des recettes, est irrémédiablement négatif dans la réalité.

Si l'on se débarrasse de la théorie naïve, introduite dans les règles de l'art, on voit la réalité sous un nouveau jour. L'effet primordial de la réforme de 1978 n'est d'ailleurs pas celui de la fermeture des asiles d'aliénés, mais la **déresponsabilisation du psychiatre**, comme il ressort de l'abrogation des articles 714, 715, 717 du code pénal, lesquels punissaient l'omission de la garde des malades mentaux et la non-dénonciation des malades mentaux. C'est ainsi que si une mère âgée se rend au centre de santé mentale et réussit à y conduire son enfant schizophrène qui la bat régulièrement, le psychiatre, replacé sur le territoire, finalement libéré (lui, oui) du joug de toute responsabilité, remplit une ordonnance où il prescrit du Serenase et du Valium, que le patient, inconscient de sa maladie, ne prendra pas. Ce psychiatre ne commet aucun délit parce qu'il **confie, qu'il remet** entre les mains de la mère (peut être octogénaire) le **principe du secours à la personne** en prescrivant les médicaments appropriés. Il **n'a rien à dénoncer aux**

autorités puisque les articles concernant les dénonciations ont été abrogés. Quant à l'article 716, **miraculeusement** resté sur pied, il ne doit pas l'appliquer car il peut hospitaliser qui il veut, et le pauvre schizophrène violent est un cas gênant qui bouleverserait le climat thérapeutique du service hospitalier. Si par la suite, le patient blesse ou tue sa mère, celui-ci sera rejeté dans le circuit pénitentiaire et dans l'HPJ, réceptacle commode des avortements de la psychiatrie telle que la conçoit Basaglia, dont on devra parler le moins possible. Si jusqu'à présent l'édifice de la loi 180 ne s'est pas effondré, on le doit aux HPJ italiens et à tout le système pénitentiaire qui héberge un pourcentage très élevé de malades mentaux. Ces données ne sont indiquées qu'entre parenthèses dans les publications officielles. Avec la réforme (qui visait à substituer les HPJ par des structures régionales) maintenant en cours d'application, nous assisterons probablement à l'effondrement de l'édifice déjà chancelant de la psychiatrie, car viendra à manquer l'étaï que représentent ces hôpitaux, le grand point d'appui providentiellement oublié par la 180, et appelé à juste titre « le gardien de la 180 ». Il est souhaitable qu'alors cette sorte d'apartheid entre la psychiatrie civile et la psychiatrie carcérale prenne fin, de sorte que les psychiatres soient responsables devant les familles, les tribunaux et l'ensemble de la société, des sujets perturbés qu'ils continueraient à négliger et à prendre à la légère, en les laissant arriver à des actes nuisibles à autrui ou à eux-mêmes.

Le jeu de l'irresponsabilité

Pour parler d'accountability, c'est-à-dire de l'obligation de

rendre compte, nous devons d'abord considérer l'architecture organisationnelle et juridique des sujets ayant compétence à évaluer, sous leur responsabilité, la dangerosité, la planification et la mise en œuvre de la réhabilitation, les décisions concernant la mise en liberté dans le cadre des HPJ. Nous devons donc voir quelles sont les personnes qui décident si l'auteur d'un délit, dont il a été acquitté car non imputable (qui n'était pas en pleine possession de ses facultés mentales au moment de l'acte et interné dans un HPJ car dangereux), a cessé d'être dangereux après avoir suivi un traitement curatif (ou malgré lui) et si on peut le remettre en liberté ou non ; ou encore s'il peut bénéficier de permissions spéciales (de sorties temporaires, d'un transfert dans une communauté, etc.). Dans le système juridique italien, l'HPJ est, comme son nom l'indique, un hôpital, c'est-à-dire un lieu où l'on entre et où l'on reste pour être soigné, sur la base d'une maladie présumée.

Le GOTT (Groupe d'observation, de traitement et de thérapie), également chargé de l'élaboration du jugement concernant la dangerosité à des fins de permissions et de la libération, a été institué par la réforme de la loi de finances de 1975. Il présente des caractéristiques graves. Voici lesquelles :

le système collégial des évaluations, lequel déresponsabilise individuellement les membres du GOTT lui-même ;

le manque de liaison entre la direction clinique des psychiatres responsables et le GOTT ;

la décision finale remise au juge de l'application des

peines, lequel est professionnellement incompetent en la matière et n'a pas connaissance directe du sujet et qui, comme tous les magistrats italiens, n'a pas à répondre de ses propres erreurs et de leurs conséquences ;

le manque de liaison avec le territoire, en ce sens que les sorties et les permissions sont délivrées sans préalable prise en charge d'une responsabilité effective et juridique de la part des structures territoriales, souvent inexistantes ou inappropriées ;

la possibilité pour l'interné de présenter une demande de libération anticipée, chaque jour s'il le souhaite.

Ce système produit une déresponsabilisation réciproque du GOTT et du magistrat. Les membres du GOTT sont déresponsabilisés du fait qu'ils travaillent en collégialité, mais aussi du fait que la décision finale sera prise par le juge, lequel couvrira donc leurs actions. Quant au juge, il est couvert, d'un côté par l'irresponsabilité du magistrat, d'un autre côté par la garantie de la carrière automatique, d'un autre côté encore par son rapport avec le GOTT. En outre, il est protégé par les médias, qui ne donnent pas d'informations sur ces erreurs de l'autorité judiciaire.

Enfin l'abrogation des normes en matière de garde du malade mental dangereux déresponsabilise les structures territoriales.

Un système dans lequel les décideurs tranchent en sachant qu'ils ne devront jamais répondre des conséquences de leurs actes sur le monde objectif, conduit les décideurs à trancher en fonction de leurs propres inclinations subjectives, à trancher pour exprimer

leurs préférences, leurs exigences et leurs idéologies subjectives.

Le déclin professionnel de toutes les figures concernées est automatique. Le résultat désastreux est sous les yeux de tout le monde.

Hypothétiquement, on pourrait y remédier par les moyens suivants :

le rétablissement de la réglementation libérale qui précédait la loi Basaglia en y apportant des mises à jour ;

l'institution d'une autorité garante veillant au respect des conditions se rapportant aux hôpitaux psychiatriques ;

Dans les hôpitaux psychiatriques sous contrôle judiciaire :

une unité de thérapie confiée au psychiatre en chef du département ;

l'avis contraignant du psychiatre traitant, dans le réexamen de la dangerosité et des autorisations de sortie ;

l'introduction de méthodes scientifiques et objectives d'évaluation de la dangerosité ;

la responsabilisation personnelle des autres agents sanitaires et des agents territoriaux ;

l'introduction de l'obligation de dénonciation de l'interruption d'un traitement prescrit comme condition des sorties temporaires ou définitives.

Actuellement, en ce qui concerne la méthode des évaluations de la dangerosité et des décisions à prendre, il faut noter qu'en l'absence de réglementation, la pratique utilisée par les organes compétents est désordonnée, non homogène. Il manque une véritable méthode. On agit selon des schémas et des principes pour la plupart implicites, c'est-à-dire sans explicitation des critères appliqués ; ce qui constitue une aggravation de la situation de déresponsabilisation créée par la collégialité. La méthode venant à manquer, il devient impossible de faire des comparaisons statistiques et de vérifier le professionnalisme, l'exhaustivité ou l'insuffisance des services, des différents accomplissements procéduraux et des tests à l'occasion du réexamen.

Cette situation est totalement anachronique et inefficace, voire dangereuse.

Elle est anachronique parce que la psychologie expérimentale, la psychiatrie, les techniques actuelles de dépistage, même par imagerie mentale, ont produit des méthodes scientifiques pour l'appréciation de paramètres importants aux fins des évaluations de la dangerosité et de la réinsertion sociale, etc.

Il n'y a aucune justification qui puisse nous dispenser d'introduire des méthodes rationnelles et scientifiques à travers des actes normatifs. Certains psychologues, éducateurs et soi-disants experts (aux termes de l'art. 80) sont récalcitrants à tout type de mise à jour, n'ont jamais utilisé de tests quels qu'ils soient et se limitent à produire des rapports condensés en piochant ça et là dans la psychopathologie et dans la sociologie.

Cela se produit dans le milieu d'exécution des peines comme dans celui qui concerne les mesures de sécurité.

L'adoption de méthodes scientifiques, objectives, appropriées à la vérification et à la comparaison, servirait également à éviter que discrétion et subjectivité excessives soient utilisées pour pratiquer favoritismes et indulgences au détriment de la société comme cela s'est déjà produit.

L'objectif est d'arriver à l'élaboration d'un protocole qui prévoit et prescrit l'examen systématique des paramètres importants.

Les paramètres pourraient être identifiés sur la base des résultats des recherches expérimentales.

L'examen consisterait en une série de vérifications, chacune confiée à la figure professionnelle de compétence (psychiatre, neurologue, psychologue, psychomotricien, etc.), qui assumerait la responsabilité, même juridique, de l'exécution diligente des diverses vérifications de sa compétence.

Des variantes ou des protocoles additionnels pourraient être introduits par rapport à la nature du délinquant ou du délit commis (par exemple, tenir compte d'une dépendance, ou d'une particulière dangerosité criminelle certifiée).

Médicalisation, psychiatriation, étiquetage

Des mesures de garantie, comme celles mentionnées supra, et d'autres encore, contre une pratique d'abus

facile, où le contrôle social s'associe à l'intérêt commercial, sont de plus en plus souhaitables, compte tenu du fait que la pratique d'administrer à des enfants (dès l'âge de cinq ans) des antipsychotiques tels que Zyprexa et divers autres, ainsi que du Ritalin, avec des effets non souhaités assez sérieux, connaît une récente expansion, même en Italie. La tolérance au médicament chez l'adulte n'a rien à voir avec la tolérance chez l'enfant, parce que le métabolisme de ce dernier est différent. En outre, introduire des molécules dans un tissu nerveux encore en développement est en soi hasardeux.

Nous sommes confrontés à une situation générale dont les caractéristiques principales sont les suivantes :

tendance à médicaliser (c'est-à-dire à élargir le champ des examens médicaux, des diagnostics, des pathologies, des thérapies) nombre de situations existentielles (en conséquence, une tendance à une majeure consommation de médicaments, etc.), cela surtout dans le domaine psychiatrique ;

les industries pharmaceutiques financent la totalité, ou une grande partie, des divers organismes nationaux chargés du suivi des médicaments (Food and Drug Administration aux États-Unis, ses homologues en Italie, en Suède, etc.). Le contrôlé contrôle le contrôleur, comme c'est le cas avec la Banque d'Italie (dont les actionnaires sont, à 95 %, des banques et des financiers privés, que la Banque d'Italie devrait contrôler et, le cas échéant, sanctionner) ;

les industries pharmaceutiques subventionnent les principales revues scientifiques du secteur, ainsi qu'une

grande partie de la recherche scientifique et des activités de formation professionnelle initiale et continue ;

les industries pharmaceutiques subventionnent les principales associations de patients et de leur famille ;

pour la promotion de leurs produits, les industries pharmaceutiques dépensent chaque année environ 150 milliards de dollars, soit plus du double que pour la recherche ;

dans le domaine psychiatrique comme dans d'autres, la pratique du dépistage s'est massivement diffusée par le biais d'exams et de tests visant d'éventuelles maladies ; cette pratique engendre différents effets manipulateurs sur la population. Par exemple, la campagne pour le dépistage du cancer du sein semble avoir porté la majorité des femmes à croire qu'un dépistage précoce réduirait le risque d'apparition du cancer. Autre exemple : les plafonds de plusieurs paramètres physiologiques (tension artérielle, taux de cholestérol, etc.) ont été maintes fois abaissés, de façon à pousser la population à se considérer malade et besogneuse de soins.

En psychopathologie, où les indicateurs objectifs des diagnostics sont insuffisants, une dérive subjective et arbitraire est assez facile. Depuis la première édition du DSM (1952), l'American Psychiatric Association (auteur de ce manuel) a plus ou moins multiplié par trois le nombre des troubles psychiatriques prévus.

Deux syndromes particulièrement importants y ont été introduits récemment. Il s'agit de l'Attention Deficit Disorder (TDA : le trouble du déficit de l'attention) et

l'Attention deficit hyperactivity disorder (TDA/H : le trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité) – c'est-à-dire les syndromes concernant des enfants inattentifs et des enfants vifs et inattentifs. Ce sont des syndromes qui n'ont pas une définition claire et objective, mais qui aux États-Unis ont été diagnostiqués chez des millions d'enfants et qui depuis quelques années sont diagnostiqués de plus en plus fréquemment en Europe, y compris en Italie.

Une grande partie du dépistage en psychopathologie de l'âge scolaire, et de nombreux diagnostics, se basent sur des questionnaires d'une validité douteuse, formulés par les industries pharmaceutiques productrices des médicaments indiqués pour le traitement de ces troubles présumés, lesquels sont souvent administrés par un personnel non qualifié.

Le diagnostic du trouble mental chez l'enfant, surtout sur base organique, produit divers effets à l'avantage de certaines catégories de sujets (bien évidemment, des troubles mentaux existent chez l'enfant dont les diagnostics sont fondés ; nous nous référons ici aux abus). Ces effets sont les suivants :

déculpabilisation (« il est malade, ce n'est pas de sa faute ») de l'enfant par rapport à ses comportements non acceptés (vivacité, réactivité, opposition, inattention, dyslexie, dysgraphie, etc.) ;

déresponsabilisation des parents et des enseignants (« il est malade, ce n'est pas de notre faute »), alors que de nombreuses lacunes dans l'apprentissage dérivent de carences dans l'enseignement, ou de facteurs externes comme un manque d'autorité parentale et des

perturbations au sein de la cellule familiale ;

légitimation de l'intervention du psychiatre et de l'administration du médicament, ce qui augmente les chiffres d'affaires ;

habitude des enfants, des parents et des enseignants à penser que les difficultés se résolvent avec des produits chimiques, une habitude qui facilite le passage à la consommation de drogues en tant que médicaments existentiels ;

étiquetage psychopathologique d'une proportion importante de la population scolaire (9 à 10 %), celle qui comprend une grande partie des enfants les plus doués, les plus critiques, les plus créatifs. Ce qui d'un côté les canalise et les isole en tant que sujets différents et anormaux, en contrariant le développement de leur potentiel et en les préparant à une « carrière de malades » ; et d'un autre côté, encourage le conformisme. Selon la théorie sociologique de l'étiquetage, dite labelling theory, ce qui constitue le statut de déviant, c'est précisément un étiquetage réussi.

S'il existe une forme dissimulée, atténuée, rampante, de médicalisation, c'est bien la psychologisation. La psychologie est mieux acceptée que la psychiatrie et avec une moindre circonspection. Toutefois, elle contribue à travers certaines figures professionnelles comme celle du psychologue scolaire et avec des cours donnés par des psychologues aux enseignants à prédisposer le terrain en diffusant une sorte de culture de la suspicion et du diagnostic dans l'instruction, les institutions et les familles.

En annexe, nous présentons le travail de Regina Biondetti, médecin psychothérapeute, sur la « construction » du syndrome TDA/H et sur la pharmacologie qui s'y rapporte.

Pour mettre en évidence les abus et les intérêts, ainsi que les pièges de l'étiquetage précoce de mineurs, un groupe de citoyens organisés et compétents a écrit une lettre ouverte, laquelle a été publiée le 3 août 2008 sur Il Gazzettino di Padova, le quotidien de Padoue. La voici :

« Ces dernières années, l'école italienne subit des changements qui dénaturent son essence et sa fonction : éduquer et former les nouvelles générations.

Depuis une dizaine d'années environ, l'école est le point de mire et l'objet d'un suivi de la part d'associations publiques et privées et d'organismes divers tout à fait étrangers au monde de l'enseignement, lesquels proposent des solutions insolites, inusuelles et d'une efficacité douteuse, pour résoudre les problématiques liées à l'école.

L'utilisation du dépistage et de différents projets ont dévié l'attention de ce qu'est la véritable didactique pour la canaliser vers des problèmes de caractère médico-psychologique qui n'ont rien à voir avec le milieu scolaire, la recherche, et avec l'identification de présumés troubles psychiques chez les élèves.

Ces initiatives concernant lesdits troubles de l'apprentissage, tels que la « dyslexie », la « dyscalculie », la « dysorthographe » sont particulièrement préoccupantes lorsqu'elles sont aussi prises au niveau

institutionnel.

À travers une manipulation du langage, on essaie de faire passer pour des troubles d'origine neurologique les erreurs de lecture, d'écriture et d'arithmétique de nos élèves, des erreurs qui ont toujours existé.

Aujourd'hui, dans de nombreuses écoles où ces théories ont fait leur apparition, un élève qui fait des erreurs d'écriture, ou de calcul, ou de lecture, est signalé, puis reconnu comme dyslexique, dysorthographique ou dyscalculique. Il suivra alors des parcours spécialisés, tout comme une personne handicapée (ou « différemment habile » si l'on préfère) puisque ses difficultés sont stigmatisées et traduites en « troubles mentaux ».

Sur la base de ces théories, qui pourrait résulter sans un trouble d'apprentissage ? Qui pourrait être à l'abri d'un diagnostic psychiatrique ?

Tout enseignant quel qu'il soit peut transformer un élève en un sujet atteint de ce trouble : il suffit qu'il explique mal ou qu'il ne sache pas enseigner.

Au moment où nous écrivons, la commission Éducation au Sénat (en Italie) débat un projet de loi sur la dyslexie, loi qui en particulier incite à des dépistages massifs dans toutes les écoles, dès la maternelle. Sur la base de tests chronométrés et avec un système de notes tout à fait arbitraires, les enfants qui ne rentreront pas dans ces paramètres seront les futurs handicapés, acheminés dans un parcours scolaire différencié qui en fera des incapables. C'est ainsi que, par exemple, chez un élève qui fait des erreurs de lecture, non seulement on

n'identifiera pas les mots qu'il n'a pas compris et qui l'amènent à faire des erreurs, mais on lui inculquera l'idée que ses erreurs sont dues à un trouble mental, et qu'à cause de cela il ne devra plus lire, mais pourra utiliser des substituts, comme par exemple les livres audio. Tout au long de sa vie, non seulement il n'améliorera pas ses compétences, mais il ne s'y essayera même pas. À la fin de son cycle d'études, cet enfant qui ne saura pas lire sera convaincu qu'il sera pour toujours porteur d'un handicap. Comment pourrait-on considérer cela comme une aide ou une solution à ces difficultés ?

Quant aux parents, ceux-ci se retrouveront avec des enfants étiquetés handicapés, parqués dans une école qui n'a pas tenu compte des parcours éducatifs et didactiques entrepris, des unités d'apprentissage abordées en classe, du milieu familial comme du contexte social dans lequel ceux-ci sont insérés, et encore moins de l'éventuelle incapacité des enseignants à transmettre le savoir.

Nous aurons une école avec des « instituteurs spécialisés », qui va se limiter à discriminer les élèves en encourageant le corps enseignant à utiliser des outils compensateurs et des mesures dispensatrices.

Destinés à un échec certain, ces élèves passeront d'une classe à l'autre sans même avoir obtenu les outils de base nécessaires à leur autonomie. D'où les abandons de scolarité avec des effets néfastes en cascade sur toute notre société.

Nous pensons que c'est l'école qui doit être améliorée, en particulier en visant les méthodologies didactiques et les programmations fonctionnelles, en accordant une

attention particulière à la qualité de l'enseignement plutôt qu'aux présumées incapacités génétiques de l'élève.

Il est nécessaire de ramener l'école à sa fonction didactique afin qu'elle puisse donner une réelle contribution à la société en matière de personnes instruites et compétentes.

Par conséquent, nous, enseignants et parents, demandons que soient bannies ces théories "innovantes" nuisibles et démagogiques car c'est l'avenir de nos enfants et de notre société qui est en jeu. »

Tout cela est objectivement en ligne non seulement avec les intérêts économiques de l'industrie pharmaceutique, mais surtout avec les stratégies scolaires de gouvernance sociale décrites au [chapitre 1](#) qui visent à réserver l'éducation et la formation libérale, critique, créative, aux enfants des classes dominantes, à imposer et à maintenir de fortes limites cognitives dans les classes inférieures et intermédiaires, et à bloquer la mobilité verticale produite automatiquement par une école ouverte et efficace, en interceptant et en neutralisant les esprits les plus brillants, libres et capables de penser différemment.

La réalisation de nombreux dépistages de masse et leur élaboration statistique ciblée servent à influencer les politiques scolaires et sanitaires comme les politiques de dépense du secteur public.

Selon le rapport OMS – UNICEF 2005, en Italie environ 17 % des mineurs souffrent de troubles mentaux, 6% de la population des jeunes enfants souffrirait de troubles de l'apprentissage scolaire et 4 % du TDA/H. Le TDA/H

présente de nombreux symptômes typiques qui se retrouvent chez la plupart des enfants ; donc il « devient le moteur d'une médicalisation potentiellement illimitée (...) Ainsi (...) aux États-Unis, 2 millions d'enfants sont atteints du TDA/H, mais 11 millions d'enfants utilisent le Ritalin » (Stefano Scoglio, *Non è colpa dei bambini – « Ce n'est pas la faute des enfants »*, p. 12, Macroedizioni, 2007). Les gouvernements européens déclarent vouloir s'y opposer, mais les faits démontrent qu'ils cèdent : « L'exemple de l'Allemagne est significatif : bien qu'ayant déclaré au départ, il y a quelques années, qu'elle ne se serait pas exposée aux mêmes excès que les Américains, aujourd'hui 13,5 millions de doses quotidiennes de Ritalin y sont consommées. » (ibidem, p. 13)

Le médicament le plus couramment prescrit aux enfants à qui l'on a diagnostiqué un TDA ou un TDA/H est, notoirement, le Ritalin (mais il existe d'autres médicaments analogues, tout prêts à prendre la place du Ritalin, si celui-ci devait à nouveau être retiré du marché). La substance active du Ritalin est le méthylphénidate, une amphétamine synthétique. En Italie, elle fut retirée en 1989 en tant que médicament et insérée dans l'annexe I des stupéfiants (drogues dures) avec l'héroïne, la cocaïne et d'autres encore. En fait, le méthylphénidate crée une dépendance et produit toute une série de possibles effets non souhaités, la plupart ne figurant pas sur la notice destinée au patient, mais seulement sur celle des médecins. Il s'agit d'effets (voir aussi P. Breggin, *Talking Back to Ritalin*, p. 36) tels que la tolérance acquise chronique (au cours du temps, il faut prendre des doses croissantes pour maintenir le même effet), l'hyperactivité, l'agressivité, les difficultés relationnelles et de communication, les troubles obsessionnels compulsifs,

les tics compulsifs, les lésions cérébrales (en particulier aux ganglions de la base), donnant lieu à sédation, étourdissement, restriction du champ d'attention, insomnie. En Italie, le Ritalin a été légitimé et réhabilité comme médicament psychotropes en 2003 ; il est actuellement prescrit aux enfants.

De tout ceci on peut tirer une leçon pratique en résumant quelques avertissements : sans généraliser ni simplifier, assumer une position critique face aux « étiquettes » et aux prescriptions des autorités (scolaires et sanitaires) et des experts, car on sait que les uns et les autres sont très conditionnés (à travers la désinformation et l'intérêt économique partagé) ; s'adresser à des professionnels indépendants ; surtout, se renseigner sérieusement ; se méfier des syndromes non définis clairement, des dépistages et de l'administration de questionnaires diagnostiques ; éviter les médicaments à effets nocifs lorsqu'ils ne sont pas indispensables ; rester conscient qu'il y a des intérêts puissants en jeu (profit industriel et gestion sociale) dans la pratique en expansion du diagnostic des troubles mentaux et des prescriptions de médicaments, et que ces diagnostics et ces prescriptions peuvent être pratiqués par un personnel sanitaire de bonne foi agissant par conformisme, endoctrinement ou pour suivre des directives venant du haut.

Le problème psychopathologique

La paranoïa

Après avoir examiné les déformations auxquelles sont exposées psychiatrie et psychologie – en particulier dans les secteurs relatifs à notre propos –, nous pouvons passer à l'examen des cadres psychopathologiques qui concernent les conditionnements que nous avons vus jusqu'à maintenant.

Le trouble psychopathologique, caractérisé par des manifestations délirantes chroniques communément désignées sous le terme de « paranoïa » est le principal concept de référence lorsqu'on examine des pathologies dans un contexte religieux. Toutefois, d'autres troubles qui s'expriment en général avec force au niveau clinique, quelquefois sous une forme atténuée, peuvent survenir. Signalons les troubles concernant le spectre de la schizophrénie et le spectre du trouble affectif (dépression, manie), certaines perversions, les troubles somatoformes (manifestations hystéroides) et les troubles concernant le spectre du trouble obsessionnel compulsif.

À propos du cadre nosographique actuel, nous exprimons de sérieuses perplexités. La classification américaine est acceptée (ou subie). L'American Psychiatric Association (APA) avec ses Diagnostic and

Statistical Manuals (manuels diagnostiques et statistiques des troubles mentaux, la version DSM-IV étant la plus récente) la représente désormais de façon universelle. Sans nous engager dans une matière qui ne peut intéresser que partiellement les non-initiés, nous pouvons mentionner ici que le DSM-IV est plutôt le fruit de compromis considérables entre diverses écoles psychiatriques que de convictions construites scientifiquement. En pratique, il tend à déclasser le diagnostic de la paranoïa en le situant avec les diagnostics de troubles moins graves comme les troubles de la personnalité. De fait, il voudrait déclasser le diagnostic des troubles délirants prévus à l'axe I du DSM-IV (troubles délirants) sous prétexte que les manifestations délirantes évidentes, requises pour ce type de diagnostic (psychose délirante) sont bien difficilement vérifiables en termes objectifs par le psychiatre à cause de la réticence des patients à cet égard et du caractère purement conceptuel typique de ces manifestations.

Outre les troubles directement imputables à la paranoïa, certains troubles de la personnalité, comme le trouble obsessionnel compulsif et les tempéraments affectifs, peuvent être concernés par la manipulation paranoïaque des sectes et d'autres groupes psychiquement conditionnant.

Paranoïa (de para, à côté, le long, et de noeo, je raisonne) est un ancien mot grec qui désigne une capacité de raisonner altérée et déviée. Ce terme est aujourd'hui employé pour indiquer génériquement la « folie ».

Au début du XIX^e siècle, ce mot a été récupéré par les psychiatres romantiques allemands et toujours pris dans

son sens général. Ce n'est qu'à la fin de ce même siècle que l'éminent psychiatre Kraepelin le lança pour désigner un cadre clinique qui, selon la tradition des psychiatres français, présente une « folie partielle » du fait qu'il ne concerne que l'intellect et non pas la sphère affective et volitive, ce qui donne l'impression que « lucidité mentale » et personnalité sont intactes. La caractéristique principale en est le délire chronique irréductible, à évolution lente, qui présente généralement un verbalisme exprimant des idées de grandeur et de persécution, souvent religieuses, et soutenues de manière sthénique (c'est-à-dire avec force et rigidité) jusqu'à constituer le centre existentiel du sujet.

Les principales variantes du délire paranoïaque sont le délire de revendication ou quérulence, le délire d'interprétation (dit aussi de persécution) et les formes dites psychogènes, comme le délire sensitif de relation. À leur côté se placent les délires passionnels des auteurs français (délire érotomaniaque et de jalousie).

La vision de Kraepelin rencontra tout de suite une vive opposition de la part d'importants psychiatres qui tendaient à la considérer, dans les cadres cliniques les plus importants, comme une variante de la schizophrénie et, dans les formes moins éclatantes, comme une variante de la personnalité normale.

Puis cette tendance s'est consolidée avec l'introduction de la nosographie moderne qui soutient l'usage desdits critères opérationnels, lesquels se réduisent souvent à des diagnostics conventionnels basés sur des accords (voir le DSM). Dans le DSM-IV, le cadre de la paranoïa a été divisé en :

« troubles délirants », considérés comme une pathologie psychiatrique importante, toutefois schématisés de façon réductive par les auteurs américains ;

lesdits troubles de la personnalité, qui se rapprochent de façon nuancée des variantes normales de l'être psychique.

Le concept élargi de paranoïa s'étend aux formes de persuasion occulte, à la sujétion, au lavage du cerveau, à la manipulation des esprits exercée par des sectes, etc. (classifiables comme formes de « paranoïa induite », de « folie multiple »). Dans ces cas, on considère : un inducteur de psychose (le paranoïaque, le fanatique, le leader de la secte) ; le sujet récepteur faisant vraiment sien le système délirant, lequel présente tout au plus une personnalité faible et suggestible (voir plus loin).

Les conséquences de tout ceci ne sont pas simple matière à conversation de salon car elles nous concernent tous de près. La question qui se pose est la suivante : les paranoïaques, sont-ils des fous, parfois dangereux, qu'il faut tenter de soigner, ou des personnes normales mais importunes, irritables et méchantes, en pleine possession de leurs facultés mentales, desquelles il faut se défendre, en l'occurrence en recourant à la force publique et au système judiciaire ?

Les aspects sanitaires, en particulier ceux qui sont liés aux services publics et au barreau, sont à considérer de plus près car pour offrir le meilleur traitement possible à ces sujets, il est nécessaire de tenir compte des innombrables difficultés que ceux-ci posent. Puisqu'ils se considèrent sains, incompris et persécutés, qu'ils n'ont donc pas conscience de leurs troubles, ils n'arrivent dans

les structures sanitaires que par l'initiative de tiers : assistants sociaux, force publique, autorité judiciaire. Ce sont des sujets qui n'acceptent pas facilement leur traitement et tendent à fourvoyer les agents sanitaires et toute personne qui leur est inconnue ; ils réussissent d'ailleurs à faire valoir leurs bonnes raisons car ils sont particulièrement convaincants grâce à leurs capacités dialectiques hypertrophiques, basées sur l'utilisation d'ergoterics et d'argumentations spécieuses, évocatrices.

Par ailleurs, face aux convictions religieuses, une autre question se pose. Quelle position doit-on assumer ? Les convictions religieuses, les dogmes, les vécus qui leur sont liés, ont pour objet ou fondement des réalités affirmées (dieux, diables, paradis, enfers, âmes, saints, anges, métempsychose, etc.) que l'on croit exister tout à fait indépendamment de la pensée du croyant. Ce sont des réalités non sensibles, non perçues, non vérifiables, mais qui néanmoins sont crues contre toute évidence. Et avec une force telle que la vie du croyant en est parfois conditionnée à l'extrême. Celui-ci peut arriver à se sacrifier et à se tuer. Les convictions et les raisonnements religieux correspondent, de par leur nature, au concept psychopathologique du délire paranoïde.

Toutefois, cela ne permet pas de diagnostiquer une paranoïa chez leurs porteurs car, en dehors de ces convictions, ceux-ci ont un raisonnement et un comportement logiques et cohérents, adaptés à leur environnement. Paradoxalement, la participation à des systèmes et des convictions objectivement délirantes peut représenter un outil ou un élément d'intégration sociale, du fait que ces systèmes sont fortement partagés par le groupe d'appartenance du sujet ; en assurant ainsi la

cohésion intrapsychique du sujet, comme nous l'avons déjà expliqué et comme nous le verrons mieux bientôt.

Paradoxalement, on peut donc envisager l'insertion de sujets malades dans une communauté, ou en tant que disciples dans une secte, dans un but thérapeutique, dans une optique non résolutive, mais transitionnelle, de réduction du dommage, afin d'offrir une compensation au sujet déficitaire, d'obtenir une réduction symptomatique et une progressive insertion sociale et professionnelle.

La paranoïa en tant que trouble de la pensée et distorsion de l'examen du réel, ou de la fonction du réel, devient difficile à reconnaître et à diagnostiquer, à différencier d'une variable culturelle ou caractérielle qui rentre dans une condition de normalité, cela en raison de divers facteurs.

Citons-en quelques-uns :

l'intégration du sujet dans un groupe qui partage une foi objectivement délirante (irrationnelle et en conflit avec la réalité) mais qui, en dehors du domaine de cette foi, pense, ressent, agit de façon congrue et cohérente ;

le caractère très spécifique des thèmes objet des raisonnements pris en examen : le psychiatre ou le psychologue se trouvent souvent en difficulté devant des soupçons de délire dans le contexte de raisonnements culturels qui ne leur sont pas familiers, comme la physique ou la paléontologie, surtout quand les sujets observés les développent avec une bonne cohérence linguistique et un bon enchaînement logique ;

en général, le fait que l'homme contemporain, postmoderne, « connaisse » nombre d'aspects (sociaux, économiques, scientifiques, politiques) de la complexité et des contradictions de son monde, non pas à travers la simple perception « objective » et directe, mais à travers des modèles et des constructions culturels beaucoup moins objectifs et univoques, souvent relatifs et souvent divergents (et cela sans même arriver à la théorie de Paul Feyerabend sur l'incommensurabilité des théories scientifiques).

Dans de telles circonstances, il est ardu, voire impossible, de vérifier un détachement intrinsèque de la « réalité » par le raisonnement. Il faudrait aller à la recherche de critères externes à la cohérence intrinsèque du raisonnement et à l'examen de la réalité. Par exemple, on pourrait contrôler la rigidité de la pensée et des affections du sujet, sa capacité de comprendre la critique et l'ironie, d'assumer des attitudes critiques et auto-ironiques, de recevoir et d'élaborer ce qui est nouveau et imprévu.

Le groupe charismatique en tant que ressource thérapeutique

Les caractéristiques des groupes charismatiques totalitaires précédemment décrites sont plus ou moins évidentes, plus ou moins marquées dans les différents cas concrets. Bien entendu, tous les chefs charismatiques ne rentrent pas forcément dans le modèle décrit supra – même si tous les groupes des disciples y rentrent. De même, toutes ces communautés n'adoptent pas forcément des conduites totalitaires.

Nous précisons aussi que ces mêmes caractéristiques, bien qu'exprimant des cas d'immaturité, de carence, de dépendance et de régression souvent pathologiques, ne doivent pas être toujours considérées comme négatives et indésirables en soi. Il n'est pas rare que ces dynamiques de groupe, avec leur action de cohésion extrinsèque, leurs certitudes fausses et simplistes, représentent exactement ce dont ces sujets ont besoin pour éviter un effondrement psychotique ou une toxicomanie. Un nombre croissant de personnes ne réussissent pas à se structurer, à consolider leur moi, justement à cause du manque, dans le monde dans lequel nous vivons, d'un *ubi consistam*, de pôles d'agrégation identitaires et relationnels, de certitudes téléologiques et épistémologiques et de références à des valeurs. Un nombre croissant de personnes ne sont pas à la hauteur des épreuves à traverser, ne résistent pas à l'indétermination et la liberté dans lesquelles elles doivent grandir, rivaliser, organiser leur vie. Un nombre croissant de personnes ne se développent pas dans des contextes affectifs stables et rassurants et restent donc tout à la fois dépourvues d'assurance et à la recherche constante d'un soutien affectif de type quasi « utérin ». Un soutien toujours disponible, continuellement confirmé, que proposent certaines communautés, et que ces personnes adoptent spontanément en échange de soumission et de foi et en adaptant leur image et l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, leur identité, leur philosophie de vie à ce que leur demandent la communauté et son leader.

Nous avons personnellement constaté assez souvent l'efficacité sur ces personnes de l'insertion dans cet utérus, cette sorte de poche marsupiale, que sont les groupes religieux organisés et les leaders charismatiques. En effet, ceux-ci expriment, et donc valident, le même

paradigme interprétatif de la vie et de ses finalités qu'eux, tout en palliant l'éducation et l'instruction de la pensée dite faible et du relativisme moral. Ce faisant, ils démontrent une efficacité souvent supérieure à celle de toutes les thérapies conventionnelles disponibles (aussi bien pour les sujets que pour la société).

Nous avons observé de nombreux et graves cas de patients psychiatriques, atteints de troubles psychotiques évidents – sur lesquels les thérapies conventionnelles, même pharmacologiques, avaient peu d'effet –, qui manifestaient par contre une rémission importante des symptômes et une très bonne récupération de leur capacité de travail quelques semaines après leur insertion dans des communautés « spirituelles » fortement motivées, cultivées et bien organisées. Encore plus nombreux sont les sujets affectés de troubles moins graves, toutefois invalidants ou préjudiciables à leur qualité de vie, qui nous ont rapporté avoir noté une amélioration considérable.

Certes, le problème est certainement celui de l'« après » et du « prix ». Combien coûte, en termes de développement personnel, de détermination, cette thérapie de l'utérus ? Et quels risques comporte-elle ? Peut-elle causer ou stabiliser des troubles de la personnalité ou une dépendance chronique du gourou ou du groupe ? Et cette seconde « grossesse », consentira-t-elle au sujet de naître tôt ou tard ? Ou continuera-t-elle indéfiniment à le contenir, qui sait peut-être pour l'empêcher de mûrir, d'évoluer ? Combien sont-elles, ces communautés qui finissent par devenir des hospices pour ces personnes psychologiquement et chroniquement fragiles et dépendantes ? Et que dire à propos du risque qu'elles

encourent si le leader charismatique décide de profiter de leur dépendance envers lui pour ses intérêts personnels, s'il décide de s'enrichir en exploitant leur travail et leurs donations ou en leur vendant cours, services et objets sans valeur ?

En revanche, à quelle « normalité », à quelle « liberté » peuvent après tout aspirer réalistement ces chercheurs d'utérus ? Du point de vue de leur potentiel effectif, ces malades ne perdent probablement pas grand-chose à demeurer dans la dépendance charismatique ; d'ailleurs, peut-être évitent-ils ainsi de s'exposer à des risques très sérieux qui pourraient les attendre dans le monde « libre », comme de devenir des déviants plus ou moins dangereux ou nuisibles à la société.

Nous savons du reste que ceux qui exercent une persuasion forcée peuvent délibérément choisir de justifier leur action en adoptant un modèle médical, en décrivant leur coercition comme bénéfique pour le « patient » (c'est-à-dire la victime).

Cette terminologie de « soin » et de « guérison » peut se mêler à d'autres modèles. Le modèle le plus fréquent est celui de la phraséologie typique de la conversion religieuse évangélique avec des termes comme « repentir » et « péché », visant le salut de l'âme du patient, de la victime. Un autre est celui de la bataille... menée par le guérisseur et laveur de cerveaux contre les forces ennemies (idéologies rivales) qui ont conquis ou corrompu le patient, la proie. Le but est ici de libérer la personne de fausses doctrines. En effet, selon la parole de saint Jean : « (...) vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. » (Évangile selon saint Jean, 8:32). Il est superflu

de dire que la vérité est une ressource dont le manipulateur s'attribue le monopole²⁴⁰.

Dans le respect constitutionnellement dû à tout ce qui touche le choix religieux, il est évidemment impossible de donner une réponse définitive et vérifiable à ces problèmes, et il ne reste qu'à considérer ces thérapies de l'utérus comme un palliatif, une forme de réduction des maux parmi tant d'autres. Et d'avoir l'œil sur les abus, surtout dans les formes que nous allons suggérer par la suite.

À l'égard des imposantes rémissions de symptômes obtenues au contact d'un gourou charismatique de notre connaissance – cas dans lesquels les thérapies normales s'étaient révélées impuissantes –, Ugo et Donatella, deux amis renommés, respectivement psychiatre et psychanalyste, étaient d'avis contraires. Donatella soutenait fermement qu'il s'agissait d'améliorations purement symptomatiques, obtenues au prix de la perte de la valeur la plus précieuse, celle de l'identité et de la liberté, et elle définissait le gourou en question « un Circé spirituel ». En somme, sa maxime c'était : « Mieux vaut échouer dans sa propre voie que réussir dans celle d'autrui. » Ugo, au contraire, observait que si l'on détache des mollusques (et il y a beaucoup de mollusques dans le genre humain) du rocher auquel ils sont fixés, ils en chercheront un autre. Les mollusques se fixent toujours sur un rocher ou à un autre. Cependant tous les rochers ne sont pas identiques : il y en a de plus toxiques et de moins toxiques. Le gourou en question est, disait-il, un rocher peu toxique et très reconstituant.

Concernant la plus grande partie des personnes, et

surtout ces sujets mollusques, une psychothérapie qui vise à leur faire recouvrer la liberté, un jugement autonome et la gestion de leurs pulsions ainsi qu'une juste vision de la réalité, n'a pas de sens, n'est pas réalisable, n'est même pas concevable. Et si elle était pratiquée, elle serait vraisemblablement destructive. Ces personnes ont besoin de certitudes, pas de vérité ; de guide, pas de choix ; d'être rassurées, pas de liberté ni de déstructuration ou d'autonomie. On ne peut pas non plus parler de risque de perte de leur individualité parce qu'elles n'ont jamais développé une identité différenciée, et c'est justement pour cela qu'elles sont entrées dans une communauté « spirituelle ».

Du point de vue idéal et général, le principe de Donatella est plus que partageable ; mais, par rapport à ce type de sujets, l'approche d'Ugo – limitation du dommage et recouvrement fonctionnel dans les limites du possible – est réalistement valable. En conclusion, nos deux amis ne se contredisent qu'en apparence, parce qu'ils s'expriment à propos de finalités différentes.

Personnellement, à ce sujet, je me sers (MDL) d'une autre métaphore : celle des poissons abyssaux. Les poissons abyssaux, qui vivent à des milliers de mètres de profondeur, ont besoin de l'énorme pression des abîmes. Si on les ramène à la surface, ils éclatent. Comme éclaterait un homme qu'on emmènerait dans le vide sidéral. Les organismes vivants ont besoin d'une certaine pression externe pour vivre : seuls, ils ne conservent pas leur cohérence physique. Il en est de même pour la psyché. Lorsqu'elle se trouve dans un environnement de forte indétermination, de forte relativité et de grande liberté, mais avec des liens affectifs faibles, sans

appartenances précises, sans croyances, ni règles et identités partagées, la psyché de nombreuses personnes éclate littéralement. Elle ne réussit pas à maintenir son unité. Les combinaisons pressurisées individuelles, qui garantissent l'autonomie, ne sont malheureusement pas très répandues ! Voilà pourquoi nombre d'individus exposés au « vide » relativiste « éclatent » littéralement.

Cependant « l'éclaté » lui aussi peut se « reconstituer » lorsqu'il est introduit et intégré dans une communauté charismatique qui exerce une forte pression idéologique et affective. L'insertion dans des rites et des règles, même dans des activités laborieuses, est une puissante force d'agrégation et d'identification.

La pensée religieuse, superstitieuse, irrationnelle, n'est pas appropriée à la compréhension de la réalité, mais elle est en mesure de gérer le troupeau des fidèles, à créer une cohésion, une vision commune, une collaboration, des « valeurs » – des group norms pour nous référer à l'expérience de Sherif illustrée précédemment. La pensée rationnelle, scientifique, critique, est apte à comprendre la réalité (et ses propres limites), à remettre en question ses convictions existantes, mais n'est pas capable de maintenir une collectivité unie et bien coordonnée, ni à créer des « valeurs » éthiques, ni à stabiliser des personnes qui ont besoin d'être équilibrées et de retrouver leur cohésion. Pour celles-ci, cette pensée rationnelle serait toxique. C'est surtout parce que le jugement éthique n'est ni vérifiable ni falsifiable qu'il est subjectif, individuel – et qu'en conséquence la science ne peut le valider ni le réfuter. Il ne peut devenir efficace, agréé, que s'il est largement perçu par les individus qui composent la société, à travers les différents mécanismes

d'assimilation, de propagande et d'intégration à la culture commune. Et surtout par l'imitation grégaire. La cohésion psychique des individus, des « divisés », nécessite une pression sociale et grégaire « sur le terrain ». Pour ce faire, la cohésion sociale demande le partage de règles communes (acceptées automatiquement et subconsciemment, donc non négociées), de croyances, de valeurs (indémontrables), de convictions (indépendamment de la réalité de celles-ci). Tout cela exige alors que la quasi totalité des êtres humains soient irrationnels et acritiques (ou pour mieux dire qu'ils ne soient rationnels et critiques que de façon marginale), que très peu soient capables de se distancer, du point de vue perspectif, des convictions et des valeurs communes de la masse. La coordination sociale et opérationnelle des gens se base sur des systèmes de pensée et de valeurs, partagés et irrationnels, ainsi que sur des mécanismes de coordination inconscients. La règle groupale (le paradigme partagé) n'a pas à être véridique, elle n'a d'autre fonction que celle de sauvegarder la cohésion du groupe et de ses membres.

Si l'on observe de manière objective et réaliste, plutôt qu'à travers le dogme éthico-idéologique qui nous dicte ce que l'homme « doit » être ou (pire) comment il faut penser qu'il soit, les comportements dominants, les intérêts, les goûts, les loisirs des gens, leur façon de se consacrer à l'évasion et au divertissement plutôt qu'à étudier, à analyser et à comprendre, tout confirme ce qui vient d'être dit et conduit à la conclusion que, vu la « normalité » dans laquelle le malade psychique (sauf cas exceptionnels) devrait être réinséré, un traitement congru et réaliste pourrait rarement en faire un individu rationnel, critique, conscient, autonome. À la limite, il pourrait en faire une

personne normalement insérée. Nous vivons une époque d'effondrement des règles, des valeurs, des croyances, des paradigmes, des identités communes qui coordonnent la vie sociale, unifie la psyché (in)dividuelle. De là l'insécurité, la déstabilisation des institutions sociales (famille, mariage, partis, religions, État) et la nouvelle psychopathologie, réparatrice ou reconstructive, qui développe les ressources groupales, grégaires, celles qui remettent sur pied et sauvegardent les liens entre l'individu et la famille.

Notre ami gourou, dont nous avons parlé précédemment, réussit à obtenir des résultats surprenants à l'égard de l'état de santé de personnes atteintes de troubles psychiques, même graves, parce qu'il sait formidablement bien utiliser les ressources socialisantes du groupe de ses fidèles collaborateurs. Il insère ces malades dans un réseau relationnel qui leur offre de puissants facteurs rassurants comme la dépendance passive, et un renforcement ciblé qui les soutient dans leur parcours évolutif de récupération afin qu'ils restent dans la bonne direction. Le gourou intervient afin que ce parcours conduise à récupérer indépendance et capacité de jugement en enrayant la dépendance. Naturellement ceci ne réussit pas toujours : il y a des sujets qui, bien que dans une situation sécurisante, restent comme empêtrés, désorientés, et d'autres qui s'éloignent. De toute façon, il faut se rappeler que l'activité de ce gourou, essentiellement didactique et formative, s'adresse à des personnes normales, socialement intégrées et non pas à des malades ou à des sujets qui se retirent du monde.

Constructions sociales et religieuses

Le fait qu'il existe une grande variété de croyances (variantes culturelles et situationnelles) est secondaire par rapport au tronc commun ou au processus dont elles dérivent. Vécus psychiques, sensations synesthésiques (qui proviennent du corps dans son ensemble et non pas de chaque organe des sens), processus physiologiques, le fait de rendre les personnes plus manipulables, sont des caractéristiques communes.

Il faut remarquer que l'enthousiasme spirituel se manifeste très souvent sous des formes collectives : foule, sectes, mouvements politiques, masses, fanatismes divers, formations combattantes, etc.

Cette circonstance enseigne qu'il faut prendre l'habitude d'étudier, de prévenir et de traiter les troubles mentaux liés aux phénomènes susdits, en tenant compte du fait qu'ils sont enracinés dans leur contexte et dans leurs dynamiques collectives, qu'il ne faut pas les considérer en tant que troubles « particuliers », étiologiquement et fonctionnellement internes à l'individu, et qu'il ne faut surtout pas oublier les méthodes et les facteurs qui ont produit et qui maintiennent ces états mentaux – comme, par ailleurs, les objectifs et le profit que l'on peut tirer de ceux-ci.

En effet, les individus ou les groupes d'individus, stimulés à se mettre dans des états d'exaltation caractérisés par la perte sélective des capacités critiques, de l'autonomie de jugement, etc. constituent une ressource aisément exploitable dans des buts utilitaires et surtout économiques. Pour celui qui est devenu l'intermédiaire indispensable entre ces individus et le processus d'élévation (au sens du divin, du Tout-Puissant),

obtenir de ceux-ci des donations, du travail gratuit, des achats de cours (théorie ou pratique, à des prix toujours plus élevés) comme aussi des prestations de prosélytisme, de propagande, voire de terrorisme, est d'une facilité incroyable. Dans un marché où le travail coûte cher et est syndicalisé, où la fiscalité est très lourde, disposer de personnes prêtes à travailler gratuitement ou presque, non syndiquées, et par là d'une exemption fiscale, constitue un énorme avantage compétitif par rapport à des sujets économiques non « spirituels ». Cela permet d'obtenir un profit facile et sans risque. Pour cette raison, pour les importants avantages politiques et économiques qu'ils offrent à leur leader, ce genre d'association est très prisé et prolifère. Ces groupes sont de véritables entreprises commerciales. L'aspect affairiste de la spiritualité a donné lieu à des études qui ont révélé de façon éclatante que pratiquement tous les credos organisés sont créés dans une optique de business. Qui voudrait trouver parmi eux des associations spirituelles libres serait très déçu.

Par ailleurs, les gestionnaires et bénéficiaires des cultes organisés, se faisant fort du poids « démocratique » du nombre de leurs disciples, pratiquent souvent des formes de lobbying. Ils en retirent un prestige tel à leur assurer une sorte de légitimité sociale et institutionnelle. C'est ainsi qu'ils s'intègrent à l'establishment, lequel reconnaît et protège leur propriété en fermant les yeux sur le fait qu'elle est issue du groupe qu'ils gèrent et conditionnent, et par là même en fermant les yeux sur l'effet pathogène de leurs croyances et de leurs pratiques. Il est arrivé, comme dans le cas retentissant du national-socialisme, que ces gestionnaires conquièrent un pouvoir absolu justement grâce à cette force d'exaltation de masse qu'ils

réussissaient à mobiliser. Comprendre l'organisation et les finalités de ces groupes, comment ils fonctionnent, qui détient le pouvoir effectif, ce qu'ils demandent à leurs adeptes et ce qu'ils en obtiennent, qui en tire profit, dans quelle mesure et comment, requiert l'exercice d'une véritable investigation intégrée, psychologique, juridique et entrepreneuriale.

Souvent, leurs présumés pouvoirs ou bienfaits surnaturels et leurs « exemptions » de la réalité se payent à travers une série de renoncements au monde matériel, au plaisir, à la logique, mais aussi au respect de l'intégrité du corps car ces bienfaits obligent à des sacrifices, à l'ascétisme, à des privations, des mortifications de la chair, des mutilations, etc. Leurs adeptes ressentent le besoin de se diminuer afin que résulte accru, renforcé, leur vécu d'omnipotence de la figure divine à laquelle ils confient leur salut par projection, et leur identité désormais idéalisée. De ceci dérivent des comportements qui relèvent de la psychopathologie et de la criminologique.

Le sexe est généralement interdit ou déprécié, jugé du point de vue spirituel tout juste bon pour des personnes attardées. Le clergé catholique, par exemple, pousse le dévot dans un conflit entre ses propres exigences sexuelles et les interdits religieux pour ensuite gérer ce conflit : divide et impera. C'est à cette fin qu'il impose des restrictions que le sujet ne réussit pas toujours à respecter. Si bien que dans ce cas, celui-ci se sent fautif, comme sali, ce qui produit en lui un besoin de purification, de réintégration au groupe, de réconciliation avec son moi. Pour y parvenir, il demande l'intervention du chef charismatique, du délégué ou du prêtre (sacrement de la confession), en se livrant ainsi à la dépendance de

l'organisation. L'intervention de la « spiritualité » dans le domaine de la sexualité résulte donc diffusément pathogène. Du reste, interférer dans la sexualité des personnes est un moyen sûr et efficace pour agir sur les couches profondes de leur psyché.

Mais, en général, la tendance à résoudre le malaise existentiel et à soutenir la thymie « spirituellement » en contrevenant à la réalité, est tout à fait intrinsèque aux religions, et cela pousse à une distorsion des processus cognitifs et perceptifs. Si le paradigme de la réalité doit être violé pour assouvir, du moins subjectivement, un besoin existentiel, alors la spiritualité est intrinsèquement conflictuelle avec les dimensions de l'action, de la réflexion, de la perception qui sont liées à la validité de ce paradigme et qui ont investi en lui.

De là le motif fondamental de l'agrégation humaine. Depuis des millénaires, les personnes de telle ou telle foi se regroupent pour vivre collectivement, rituellement, liturgiquement ce mythe négateur de la réalité objective qui caractérise leur croyance spécifique, leur solution au problème existentiel. Elles espèrent trouver dans le partage dramatisé de ce mythe (de préférence entre personnes liées par des rapports affectifs ou identitaires) un renforcement du vécu de celui-ci dans sa réalité et son objectivité alors que ces dernières le leur démentent quotidiennement et avec force. Se regrouper dans un but protecteur n'appartient donc pas qu'aux animaux sauvages, aux invalides et aux accouchées, etc., mais cela préserve aussi le remède existentiel et l'état thymique chez certains groupes religieux, contre l'évidence contraire de la réalité et contre les différents systèmes de pensée.

Pour cette raison, vivre et pratiquer un credo objectivement délirant, à l'intérieur d'un groupe qui le partage, plutôt que le pratiquer isolément, amortit le contraste avec la réalité, modère le besoin de défendre le credo contre son démenti, car les censures et les distorsions perceptives y sont moins nombreuses, et en conséquence la conflictualité et les troubles comportementaux y sont moins importants. C'est une situation qui permet de mieux supporter les frustrations, de s'évader de la réalité déplaisante de la condition humaine sans trop perdre en efficacité d'adaptation au monde réel. C'est dire que l'efficacité de l'individu et son adaptation au monde réel y sont protégés. En somme, les deux paradigmes de réalité – le paradigme réel/frustrant et le paradigme délirant/consolateur – cohabitent de façon plus harmonieuse chez la personne.

Le groupe des croyants est discipliné de façon à émettre (seulement ou presque seulement, mais plutôt massivement dans les rites) des confirmations comportementales et verbales de son credo. C'est-à-dire qu'il organise des situations dans lesquelles ils se retrouvent tous ensemble entre croyants, chacun d'eux adressant aux autres des messages de confirmation du credo partagé (messages verbaux et messages gestuels, professions de foi, récits d'expériences personnelles qui confirment la foi, actions de culte, etc.), en prenant soin d'éviter tout message de doute et de démenti. Ainsi, même si l'un d'eux vit le doute²⁴¹ subjectivement, il ne reçoit de l'entourage de ses semblables que des messages de confirmation et des demandes d'ajustement à ces derniers. Pour se sentir inséré dans le groupe, il doit s'harmoniser avec lui. Nous avons déjà décrit le phénomène dit *erring majority*, en parlant des expériences

dans lesquelles une classe d'élèves était divisée en deux groupes. Le premier devait déclarer que, des deux lignes de différente longueur tracées sur le tableau de la salle, la plus longue était la plus courte. Nous avons vu que les sujets du second groupe introduits un par un dans la salle, placés devant le tableau, après l'écoute de cette déclaration de la part de leurs camarades, avaient répondu comme eux. Facile transitur ad plures, décrétait Sénèque.

Sont-ils malades ?

L'effet harmonisant et atténuant susdit à propos d'idées partagées peut être un bon argument, par ailleurs non exhaustif, en faveur du choix qui a conduit à introduire dans le DSM-IV (par rapport au DSM-III) le principe selon lequel un sujet qui présente des idées ayant les caractéristiques du délire structuré (delusion, manque de fondement, inaccessibilité à la critique et à l'évidence contraire, etc.)²⁴² ne doit pas être considéré délirant si son credo est partagé par la communauté d'appartenance. Toutefois, étant le fruit d'une convention dépourvue de fondements objectifs, ce choix peut être l'objet de controverses. Le fait même de participer à un credo délirant communautairement partagé peut être l'expression d'un trouble mental, et peut comporter des états d'agitation collective relevant très sûrement d'une psychopathologie, pouvant aller jusqu'à assumer une forme délictueuse et produire une évolution morbide très marquée. En effet, le culte organisé n'a pas d'ordinaire la finalité désintéressée de soutenir et d'harmoniser la foi dans le credo spirituel en la conciliant avec la vie pratique ; il ne se limite pas à atteindre ces objectifs – auquel cas ce serait dans un certain sens bénéfique. Ses gestionnaires

ont plutôt l'objectif d'asservir les adeptes au service de leur intérêt en développant progressivement leur exploitation économique. C'est à cette fin qu'est intensifié leur état de dépendance vis-à-vis du chef ou de l'organisation, mais aussi vis-à-vis de leurs besoins, angoisses, carences et distorsions (cognitives et perceptives). Le phénomène des sectes (rappelons Waco, l'Ordre du Temple solaire, le massacre de Jonestown, ce dernier cas avec plus de 900 morts dont plus de 270 enfants) et du revivalisme chrétien le démontrent. Dans ce processus, la personnalité (et non seulement la pensée) subit souvent des déformations et des appauvrissements croissants lesquels relèvent de la psychiatrie, ce qui prouve que le choix susdit du DSM-IV est inadmissible et dangereux.

Il est donc souhaitable de tenir compte de ces faits, du malaise psychique qui se manifeste, des inadaptations sociales que celui-ci produit, des épisodes sanglants auxquels il peut conduire. Pour faire un exemple, les études menées sur la gestion désastreuse du siège des Davidiens (selon la version gouvernementale bien évidemment) démontrent que les erreurs simplistes, mais fatales, commises par le FBI sont dues au fait qu'on n'a pas voulu voir dans l'événement un problème de folie religieuse structurée, d'un groupe guidé par un fou charismatique irrationnel, mais plutôt un problème d'ordre social, de police, de tactique militaire, d'image publique, et de négociation avec un boss atteint de troubles de sociabilité, lequel toutefois ne résultait pas dans l'ensemble aliéné²⁴³. En particulier, selon l'analyse des faits, il ressort que les responsables de l'opération n'avaient pas compris, ou pris en considération, que les Davidiens (la plupart d'entre eux ayant un passé exempt de troubles mentaux significatifs) étaient réellement

convaincus, non seulement au niveau cognitif, mais aussi beaucoup plus profondément, que le contenu de leur croyance était réel, que c'était l'unique réalité ; et que justement pour cette raison ils n'auraient pas hésité à tuer et à se brûler vifs avec leurs enfants pour atteindre le Royaume des Cieux, selon leur foi. Le FBI pensait qu'au fond les Davidiens et Koresh lui-même conservaient le paradigme ordinaire de réalité et qu'on pouvait les ramener à la raison à travers des négociations, du gaz lacrymogène et une incursion énergique dans leur ranch. Ils se trompaient complètement. Le paradigme de la réalité « spirituelle » de David Koresh, grâce à un conditionnement pénétrant et une sujétion, s'était efficacement et totalement substitué à la réalité ordinaire, en créant une bande d'aspirants martyrs, d'aliénés, au point que quelques dévots se rebellèrent à ceux qui voulaient les arracher aux flammes²⁴⁴. Ce paradigme était devenu plus fort que la douleur physique et que l'instinct de conservation. Il ne faut pas oublier ces critères lors de toute approche d'un cas de fanatisme religieux, y compris celui des kamikazes palestiniens. *Tantum religio potuit suadere malorum* (« Tant la religion put conseiller de méfaits ») commente Lucrèce dans son poème *De rerum natura*, en déplorant l'immolation d'Iphigénie accomplie par les Achéens pour obtenir des dieux une traversée heureuse jusqu'aux plages de Troie. D'autre part, on ne peut passer sous silence le fait que de nombreuses découvertes scientifiques et géographiques, de grandes prestations politiques et militaires, certains courants religieux, sont justement dus à des personnalités paranoïdes, à leurs idées fixes et dominantes, à un objectif obsessionnel qui polarisait leur existence, leurs pensées, leur affectivité.

Un objectif et des idées que des sujets poursuivent au sacrifice de toute chose, comme seule une personnalité anormale peut le faire. Et parmi tous ceux qui échouent, il arrive que l'un d'eux obtienne des succès sur le plan objectif.

Dépendances morbides

La paranoïa induite est l'un des syndromes les plus fréquents, les plus récurrents parmi les sujets en question, et pourrait bien avoir affaire avec un trouble spécifique de la personnalité (trouble dépendant). Relativement à notre propos, ce qui nous intéresse ici, c'est le rapport de dépendance envers la figure de guide (le chef charismatique) parce que c'est elle qui s'investit en vue de la dépendance du sujet, acquiert sur lui un pouvoir énorme. Ce rapport se présente en association assez fréquente avec d'autres troubles classés dans l'axe I du DSM-IV, comme la dépression majeure et le trouble bipolaire ; la présence d'une co-morbidité, c'est-à-dire de troubles associés (trouble anxieux, abus de substances et divers) est controversée.

L'Institut de Psychologie et de Psychothérapie comportementale et cognitive de Florence suit le classement du DSM-IV (dont nous avons mentionné les limites) et donne sur son site web la définition du trouble de dépendance de la personnalité que voici :

Ce qui caractérise essentiellement les individus atteints du trouble de la personnalité dépendante, c'est leur comportement de dépendance et de soumission, finalisé à la recherche de quelqu'un qui les protège et prenne soin d'eux. Ce comportement dérive du fait que ces malades se

considèrent fondamentalement inadéquats et sans défense, incapables d'affronter le monde par leurs propres moyens. Les individus atteints de ce trouble de dépendance ne sont pas en mesure de prendre quotidiennement des décisions, sans recevoir un nombre exagéré de conseils et de paroles rassurantes de la part d'autrui. Mais si d'un côté laisser aux autres la responsabilité de prendre des décisions en ce qui concerne leur vie soulage l'anxiété que toute décision comporte, d'un autre côté cela entraîne une position de soumission dans les rapports interpersonnels. Ces sujets se sentent bouleversés, comme démunis, lorsque leurs relations intimes s'achèvent à cause de la crainte excessive d'être incapables de se gérer eux-mêmes. Toute désapprobation les blesse, les pousse à s'assujettir aux autres et ils feraient n'importe quoi pour leur plaire. Afin de conjurer l'abandon des personnes dont ils dépendent, ils préfèrent approuver ce qu'ils croient inexact plutôt qu'exprimer leur désaccord. Les sujets atteints du trouble de dépendance éprouvent des difficultés à faire démarrer des projets ou à accomplir des actions qui les concernent directement. Ils attendent les autres pour entreprendre quelque chose car ils sont persuadés qu'en général ceux-ci agissent mieux. Ces sujets manquent donc de confiance en eux et tendent à déprécier certaines de leurs capacités, de leurs points forts. Ils ont ainsi tendance à se fier aveuglément à autrui et à en attendre, outre une collaboration fidèle, affection et protection en guise de récompense. En général, ils choisissent des partenaires de caractère fort, parfois narcissique, qui assument à leur égard des attitudes dominantes et de contrôle. Cette instabilité relationnelle, bien qu'en apparence équilibrée, finit à la longue par nuire au sujet subordonné qui se

sacrifie dans cette relation car, paradoxalement, il est souvent remballé par un partenaire qui ne le juge pas digne d'estime justement à cause de son manque d'énergie. Lorsque ce trouble de la personnalité dépendante est diagnostiqué chez un sujet, celui-ci peut tirer bienfait de traitements psychothérapeutiques de type cognitif comportemental, à moyen terme et à long terme (de 1 à 2 ans). Ce sont des traitements qui misent à lui faire récupérer : confiance en lui, progressive autonomie dans ses relations interpersonnelles et prise de conscience de ses besoins personnels qu'il a souvent peine à admettre et surtout à affirmer.

Quand on parle du trouble de la personnalité dépendante, il est impossible d'éluder le thème de l'amour, le fait de tomber amoureux, la passion érotique, comme possible instrument de manipulation. Que ces affections de l'âme et du cœur y soient propices est évident. Qui n'en a pas fait l'expérience ! Par contre, dans ce domaine, il est difficile de déterminer un critère objectif de démarcation entre l'état normal et l'état pathologique. Il est difficile d'établir ce qui est « sain » et judicieux et ce qui ne l'est pas dans une relation amoureuse. En d'autres termes, il s'agit de distinguer, parmi les comportements visant à plaire à la personne aimée, ceux qui présentent des indices du trouble de dépendance. Tomber amoureux, c'est d'abord une question d'hormones, et c'est aussi tomber dans une situation psychophysiologique qui altère fortement la perception de soi, de l'autre, de l'ensemble de sa propre existence, de l'échelle des valeurs, etc. Il est normal que le soupirant, le féru d'amour – ou la personne en proie à un désir sexuel effréné – ait une vision déformée, souvent objectivement fautive de la réalité, qu'il accomplisse parfois des actions hors de l'ordinaire, des

actions à son détriment (sans tenir compte que l'amoureux pourrait bien vivre un état d'autodépréciation par rapport au partenaire objet d'amour, ou bien un état « élationnel », d'élévation, de sublimation ; peut-être pourrions-nous même dire qu'il pourrait vivre simultanément ces deux états). La passion amoureuse a quelque chose de prédestiné, en vue de la reproduction de l'espèce plutôt que dans l'intérêt de la survie, de la sécurité, du bien-être de l'individu. La frénésie sexuelle peut agir de même, et être manipulée. Par exemple, une femme peut conduire l'homme à un niveau d'excitation élevé de sorte à créer chez lui un désordre hormonal et motivationnel tel à obtenir ce qu'elle veut (de l'argent, en passant par le mariage, jusqu'à l'admission d'une faute imaginaire envers elle) en échange de rapports sexuels. De son côté, l'homme peut stimuler la femme par des caresses et des paroles telles à produire en elle des modifications de son taux hormonal afin de la rendre plus disponible sexuellement. La méthode de la volte-face répétée, consistant à alterner des stimulations (mots rassurants, gratifications affectives et sexuelles) et des refus (démentis, mi-abandons, humiliations) dans un crescendo d'intensité, peut offrir à son utilisateur une position de domination extrême sur son partenaire. Il peut faire accepter à celui-ci, en tant que mode relationnel tout à fait ordinaire, une relation dans laquelle il l'exploite, le trahit, dans laquelle il recherche une jouissance sadique, dans laquelle il défoule sur lui ses contradictions, et impose ses valeurs et sa perception du monde. Le partenaire soumis ne se rendra compte de cela qu'une fois arrivé à un stade extrême de dépendance et d'impuissance, moment où il est totalement dénué de toute réaction ou résistance. L'imposition et assimilation d'une carte de vision

commune de la réalité est évidemment un facteur de cohésion du couple, de la famille et de tout groupe social, beaucoup plus efficace et stable qu'une vision partagée née à la suite d'un débat critique libre dans lequel peuvent s'imposer des points de vue et des sensibilités individuelles, divergentes et variables. Si cette vision partagée ne se produit pas, si les processus d'émancipation, de parité juridico-économique, de relativisation et de pluralisation des références sociales et des valeurs suppriment, entièrement ou en partie, les fondements facilitant cette imposition et assimilation, les groupes sociaux susdits deviennent plus précaires.

À l'égard du conditionnement (notre sujet central), il est naturel de rappeler des faits plutôt connus. Si monsieur Machin est amoureux de madame Chose, et si madame Chose veut tirer profit de la situation bien que n'étant pas amoureuse, elle va aiguïser le désir de monsieur Machin, créer une dépendance, et conjointement abaisser sa capacité critique de défendre ses propres intérêts, son sens de la dignité, en s'offrant et ou en se refusant, ou en attisant sa jalousie, ou en lui infligeant des doutes déchirants et des abandons alternés à des retours inattendus. Par ces moyens, une personne peut être portée à un niveau extrême de dépendance, de régression, de conciliation, où elle peut accomplir des actes irrémédiables, déterminants pour son avenir, comme faire des donations ou un enfant ou se marier, ou même commettre des délits. Mais, là, nous sommes encore dans l'évidence.

Le fait que la loi contemple ces délits intentionnels et les sanctionne civilement comme pénalement est beaucoup moins connu. En matière pénale, le délit d'abus de

faiblesse est prévu et puni par l'art. 643 du code pénal :

Quiconque, pour se procurer ou procurer à des tiers un profit en abusant des besoins, d'un état passionnel ou de l'inexpérience d'une personne mineure, c'est-à-dire en abusant de l'état de faiblesse ou d'incapacité psychique d'une personne, même si celle-ci n'est ni confuse ni handicapée, la pousse à accomplir un acte qui entraîne un effet juridique à l'égard de son auteur ou un préjudice à l'égard d'autrui, encoure une peine de réclusion de deux à six ans et une amende de 206 à 2 065 euros.

La Cour de cassation a établi (Cassation, section pénale II, 04/10/06 n° 40383) qu'aux fins de la subsistance du délit, il n'est pas nécessaire que le sujet, même adulte, souffre d'une maladie mentale, car sont prises en considération « toutes les formes dans lesquelles existe une diminution incisive des facultés de discernement ou de détermination volitive, une déchéance de l'intellect ou des capacités de critique – telles à abaisser les capacités de défense contre des stratagèmes et rendre possible l'intervention d'une sujétion psychologique ou psychique. La capacité de la personne trompée de veiller à ses propres intérêts doit donc être exclue ».

Eh bien, l'interprétation de cette norme pénale permet d'intervenir dans les nombreux de cas où le sujet actif (l'agent) a profité d'une situation de faiblesse cognitive ou volitive causée par un état de dépendance amoureuse ou sexuelle. Des cas de ce genre sont aujourd'hui très fréquents, nous assistons non seulement à un grand nombre de mariages, mais aussi de séparations dérivant du pouvoir de séduction. Nombres d'Italiens, jeunes et moins jeunes, sont séduits par des immigrées désireuses

de régler leur situation (du point de vue économique et de leur permis de séjour). Dans son article du 13 Juin 2008 , Boom delle nozze miste, tanti anziani all'altare (boom de mariages mixtes, de vieux hommes la bague au doigt), le Corriere della Sera rapporte les données statistiques suivantes : environ 300 000 mariages mixtes durant les dix dernières années, avec des taux de séparation d'environ 80 % ; augmentation jusqu'à 30 % des séparations de vieux couples italiens au cours des trois dernières années (maris séduits par une – plus – jeune étrangère) ; brusque hausse des mariages d'hommes âgés (grâce aussi au Viagra) ; femmes italiennes séduites par de jeunes étrangers qu'elles ont épousés. Sur la base du principe jurisprudentiel cité, on peut donc intervenir dans ces cas, lesquels représentent maintenant, vu leur nombre, un problème social important.

Nous nous sommes occupés nous aussi d'un cas judiciaire, celui d'une Sud-Américaine condamnée par un tribunal italien à trois ans de prison et à 120 000 euros d'indemnisation, en plus de l'amende, pour avoir poussé son fiancé italien – un artisan adulte, socialement et professionnellement bien inséré – à lui faire des donations immobilières en exploitant son évidente dépendance affective et sexuelle, qu'elle avait, selon le juge (une femme), poussée au paroxysme au moyen d'abandons, de retours et de chantages sentimentaux, jusqu'à l'« obtention de cette donation ».

Dans ce cas-là aussi – la sentence suscitée étant assez discutable en raison du fait que la personne lésée n'était ni malade ni inexpérimentée en matière de femmes, et que la conduite de la femme rentrait dans la normalité des escarmouches amoureuses –, nous devons objecter du

point de vue critique que si le principe énoncé par la Cour de cassation était systématiquement et effectivement appliqué, cela porterait à reconnaître des délits d'abus de faiblesse pratiquement dans tous les actes juridiques (donations, mariages) survenus à cause d'une passion amoureuse non partagée par le partenaire, parce que l'état psychique décrit par la sentence en question correspond à la généralité des états amoureux.

En outre, on pourrait retenir que rentreraient dans ce délit, et seraient en conséquence nulles, de nombreuses donations exécutées par des personnes gravement malades ou mourantes, ou leur conjoint, à la suite des sollicitations d'ecclésiastiques en faveur d'organismes religieux, pour s'assurer ou assurer au conjoint malade l'existence post mortem.

C'est un problème ardu, délicat et embarrassant du point de vue social qui se pose à l'État. Devant le grand nombre de ces cas d'abus, doit-il intervenir (et comment) pour sanctionner civilement (par l'annulabilité) et pénalement les actes juridiques (y compris les mariages) survenus lors d'une situation mentale altérée (quant à la volition ou quant à la cognition) par des facteurs courants et naturels comme les passions amoureuses, ou universels et invétérés comme les craintes et les espérances religieuses, ou magiques basées sur des fondements objectivement non vérifiables ? Nous reviendrons sur ces sujets au [chapitre 12](#) en traitant des moyens de défense contre la manipulation. Pour l'instant, en vue d'une meilleure compréhension juridique, dans le domaine jurisprudentiel comme dans le domaine législatif, approfondissons d'abord le concept du trouble de la personnalité dépendante.

Les patients atteints du trouble de la personnalité dépendante présentent les caractères suivants (source : Roberto Framba, psychologue et psychothérapeute à Vérone) :

Mode affectif	
Tranquillité	Agressivité
Mode relationnel	
Inhibition sociale et isolement	Engagement excessif
Mode cognitif	
Vigilance insuffisante et manque de sens critique	Vigilance et sens critique excessif

Selon Framba, les états mentaux de ce type de patient manifestent :

1. un moi inadéquat et fragile (indice le plus évident). Le sujet éprouve la nécessité de se sentir dans l'esprit de la personne dont il dépend, de vivre constamment en harmonie avec elle, de partager ses idées ; c'est sa FdR [figure de référence, N.D.A.]. (Diagnostic différentiel accompagné du **trouble de la personnalité histrionique**). L'analyse de troubles secondaires est très importante : les états dépressifs renforcent le sentiment de fragilité et d'inadéquation ;
2. un état d'auto-efficacité. Quand le patient se sent dans l'esprit de l'autre, il va assez bien. Sa dépendance est absolument egosynthonique. Il peut assumer des comportements de contrôle de la FdR. Dans cette phase, le patient n'est pas en thérapie, et s'il l'est déjà, il semble avoir résolu tous ses problèmes. En thérapie, on ne travaille pas sur la dépendance ;
3. un état de vide désorganisé. Les sujets ne maîtrisent

pas des situations d'absence totale d'objectifs personnels. Parfois, ils entrent en thérapie après un deuil, parce qu'ils « perdent la boussole ». Quand le cadre est déséquilibré sur une symptomatologie dépressive, une forte passivité et un sentiment d'impuissance se manifestent (le sujet demande : « Soutiens-moi toi, parce que moi je suis un corps mort. ») ;

4. un état de confusion et de chaos. C'est tout le contraire de l'état précédent. Les objectifs sont excessifs et sans cible. Sa difficulté principale, c'est de hiérarchiser ;

5. un état de contrainte. Le patient a ses propres objectifs, mais ils ne sont pas représentés, ils ne sont pas en marche. Il s'harmonise donc avec ceux d'autrui, même si les siens restent « en suspens » quelque part. Ainsi se crée un état de tension (entre ses objectifs qu'il ne reconnaît pas et les objectifs de ceux qui le guident), et de là un malaise.

Les déficits métareprésentatifs qui font de ces sujets de parfaits disciples, de parfaits fidèles, sont particulièrement intéressants. Il s'agit du :

1. déficit de la représentation des objectifs. Dans le cas où le sujet a une représentation de peu d'objectifs (sensation de vide), comme dans le cas où ils sont nombreux (sensation de confusion), une situation problématique se crée. Quand ses propres objectifs sont opaques, il a tendance à se rattacher à ceux des autres, par contraste ou par coïncidence. De toute façon, il adopte toujours le point de vue des autres (le sujet pense : « Mes objectifs ne sont pas fiables, ceux des autres sont meilleurs. ») ;

2. déficit de représentation de l'esprit d'autrui. Le patient ne réussit pas complètement à se représenter ce que l'autre pense, il ne se concentre que sur les attentes. En réalité, il ne sait pas ce qu'il y a dans la tête de l'autre, ce n'est que l'expression du besoin de se conformer, du besoin continu d'être rassuré.

Les déficits métacognitifs concernent surtout la capacité du sujet de percevoir ses désirs et de concevoir des projets sans le soutien d'une personne de référence²⁴⁵ qui en l'occurrence pourrait acquérir sur lui un pouvoir pénétrant très prononcé. Or, s'il n'a pas cette capacité et s'il est sans guide, celui-ci se sent perdu. Le « déficit de décentralisation », de distinguer ses objectifs et ses besoins de ceux d'autrui, s'additionne à l'impossibilité d'accéder à ses propres motivations et à ses finalités. En revanche, il est très habile à cueillir les désirs du partenaire dominant, à les prévenir, les faire siens, les exaucer, les satisfaire avec tendresse.

Ce sujet attend donc souvent que l'autre s'exprime avant de réaliser son propre désir – lequel peut difficilement être considéré comme sien puisqu'il est plutôt perçu à travers l'autre. En outre, dans cet état déficitaire et dans ce besoin de coordonner son vouloir avec celui d'autrui pour ne pas sombrer dans le vide, même la reconnaissance, ou l'inférence des objectifs d'autrui (non énoncés) est également quasi impossible. Tout ceci fait que ce type de sujet ne réussit pas à reconnaître les « guides » malintentionnés et les profiteurs, eux-mêmes parfois dépourvus de certaines capacités ou porteurs de besoins morbides (narcissiques, sadiques, paranoïdes). Cette structure de la personnalité et ce besoin important de dépendance font de ce sujet le candidat idéal au

conditionnement opérant, pratiqué à travers des renforcements positifs et négatifs (gratifications et frustrations).

Lorsqu'ils tuent

La défense collective de la foi qui protège l'équilibre thymique (l'estime de soi, le sentiment existentiel, le sentiment du pouvoir, de l'immortalité, etc.) atteint parfois des extrêmes, c'est un fait. La réalité, celle qui menace le credo dispensateur de « bien-être », d'espoir, d'estime de soi, etc., avec ses évidences, est dépréciée et discréditée à un niveau superficiel (par exemple, les fidèles sont invités à ne pas donner crédit aux médias, à la science, etc.) ; à un niveau plus grave, elle est criminalisée ou diabolisée (limitations ou interdictions de fréquenter les non-croyants ; les fidèles sont littéralement déportés dans des lieux isolés comme Jonestown) ; à un niveau plus grave encore, elle est combattue matériellement par des actes d'une violence destructive. Si ces défenses radicales échouent ou sont impraticables, et si la réalité, le monde contaminé et contaminant, pénètre et menace directement la foi, alors la défense extrême, que nous voyons souvent à l'œuvre dans les sectes, est celle du rejet total du monde, de la nature, à travers un suicide collectif (Jonestown, Ordre du Temple solaire, Waco, etc.), régulièrement mis en scène et présenté par les chefs « spirituels » en tant que message votif nécessaire à leur salut. Et comme tel cru par les adeptes.

Quelques facteurs de risque²⁴⁶ ont été déterminés chez des groupes de ce genre toujours susceptibles d'actions destructives. Ce sont :

le nombre d'unités : les groupes avec moins de 150 membres sont plus excitables ; les rapports interpersonnels y étant plus immédiats, les impulsions à traduire en acte les idées persécutrices ou manichéennes s'y transmettent plus directement ; les groupes les plus denses présentent une certaine inertie, ont plus d'amortisseurs internes, même s'ils sont structurés comme une comète, avec un noyau compact et actif, et une majorité qui suit passivement ;

le caractère fortement éthéré, utopique, de leurs idées et de leurs finalités ; leur charge émotionnelle ; la force de leurs attentes ; la recherche d'ennemis à diaboliser.

La perception d'avoir manqué à la promesse religieuse, c'est-à-dire à la promesse de répondre efficacement à l'angoisse de la mort, à l'exigence de justice, etc. engendre frustration et cette frustration doit se décharger. La voie, la direction, l'objet sur lequel elle se défoule est un important critère différentiel entre les religions.

D'ordinaire, [chez le dévot] la décharge ne peut pas se produire lors d'une reconnaissance de l'illusion, d'abord parce que ceci correspondrait au renoncement du bienfait de l'illusion, ensuite à cause de l'imprinting physiologique pavlovien [reconditionnement avec désapprentissage préalable par inhibition transmarginale ou softening up] [voir infra]... ; ni ne peut se produire contre la religion elle-même et ses représentants, parce que ceci comporterait tout à la fois le fait d'admettre l'illusion et la collision avec le groupe social dans lequel il s'est intégré et qui partage la même religion. Dans le christianisme, le judaïsme, l'hindouisme, elle [la frustration] se décharge le plus souvent par voie introvertie, c'est-à-dire que le croyant est

conditionné à s'attribuer la cause de l'échec (le péché, le karma) ; dans l'islam, la religion militante se décharge sur le non-croyant : le fidèle est éduqué à penser que c'est de la faute des infidèles si les choses vont mal²⁴⁷.

Dans son essai *Techniques of Manipulation*, Brown décrit lui aussi cette possibilité : la frustration engendre tension et agressivité ; et l'agressivité peut se décharger par voie introvertie sur le moi, ou par voie extravertie sur un objet externe. Quand ce type de frustration est répandu dans une population, le moment est propice pour fonder un mouvement dans lequel les frustrés, chargés d'agressivité, se regroupent pour se déculpabiliser car le fait d'être en groupe les rassure, et pour organiser l'attaque contre l'ennemi externe qui leur est présenté comme cause de leurs frustrations, de leurs échecs, de leurs humiliations. C'est ce que fit Adolf Hitler. De là tire son origine le Parti national-socialiste et son grand succès dans une Allemagne humiliée par deux défaites militaires consécutives, de grandes pertes territoriales et l'effondrement de ses idéaux : une partie essentielle du mythe social sorélien que le national-socialisme utilisa pour sa révolution et pour sa guerre, comme nous l'avons déjà mentionné. « Qui trouve un ennemi, trouve un trésor », décrète savamment Marcello Veneziani : dans notre monde tourmenté par l'insécurité et la frustration, il y a un grand besoin de boucs émissaires, du point de vue psychologique (pour la cohésion de l'individu) mais aussi social (pour la cohésion des groupes de personnes). Alors l'ennemi, quel trésor, quel parfait coupable pour porter le chapeau ! Mais en cherchant ces boucs émissaires, en les « construisant », en les imaginant, en les attaquant, on ne cherche pas à voir la réalité bien en face. Ainsi en est-il allé d'un accident bizarre, des plus inattendus, comme

celui qui causa la mort de Gabriele Sandri le 11 novembre 2007. Gabriele Sandri était un supporter de la Lazio (l'une des deux équipes de football de Rome) et sa mort, attribuée à un agent de police, a déchaîné à l'échelle nationale des attaques de la part des « tifosi » contre les forces de police et les carabinieri – ainsi que contre le CONI²⁴⁸ – bien que ceux-ci ne soient absolument pas coupables de l'incident, et que les agents des forces de l'ordre ne puissent certainement pas passer, de façon réaliste, pour des supporters antagonistes. Le fait est qu'une foule de personnes excédées et frustrées, mais ni brisées ni dépourvues de leurs capacités de réaction, ni résignées (résignation et apathie peuvent s'obtenir, comme nous l'avons vu, à travers la méthode du « choc et de l'effroi »), s'est jetée contre la première cible venue ou peut-être choisie en tant que représentante du « pouvoir » qu'elle juge responsable de sa frustration, de l'insécurité, de la dégradation de la vie en général. Les réactions et les avis des commentateurs institutionnels, lesquels énoncent tout au plus qu'il faut juguler la violence dans les stades, réprimer le fanatisme criminel, séparer les criminels des vrais supporters, etc. peuvent apparaître encore plus irrationnels que le comportement des supporters violents du fait qu'ils démontrent l'incompétence et l'ingénuité de ceux qui les expriment. En réalité, ces réactions et ces commentaires sont l'expression même du mécanisme psychologique en examen, c'est-à-dire du besoin, chez les personnes frustrées et dépourvues d'assurance, frappées par ce genre de méfaits, de déterminer un coupable et de l'attaquer pour l'éliminer. Comme si le problème était causé par quelques individus porteurs de caractéristiques circonscrites plutôt que par une profonde et diffuse réalité psychologique et sociologique. Comme si on pouvait le

résoudre en isolant certains pseudo-supporteurs – ces présumés criminels qui se mêlent aux vrais supporteurs et produisent les violences en question – alors que les « criminels » sont dans la psyché des supporteurs. Et pas seulement des supporteurs ! Ce raisonnement est également applicable à la thèse des islamistes modérés puisqu'on voudrait distinguer ceux-ci des islamistes intolérants.

Naturellement, ce mécanisme psychodynamique qui dirige l'agressivité sous forme de haine vers un objet externe, protège le moi. Il le protège de la dépression, il tend à renforcer la cohésion interne du groupe islamiste et son agressivité externe, le rend donc plus efficace sous l'autorité de ses chefs. En somme, même si la dangerosité d'un credo organisé ne dérive pas directement des contenus spécifiques et des dynamiques psychiques et sociales du contexte concret du groupe ou du sous-groupe religieux, il y a néanmoins des credos religieux formulés de façon telle à pousser expressément leurs adeptes à des comportements intolérants et agressifs envers ceux qui ne les partagent pas. Ceci n'exclut pas, évidemment, qu'on puisse trouver des sous-groupes hindouistes extrêmement agressifs et intolérants et des sous-groupes islamistes absolument tolérants et pacifistes – sauf possibilité de futurs tournants vers le fanatisme comme il a déjà été constaté.

Selon une idée reçue, les terroristes et leurs partisans seraient des personnes irrationnelles, peu cultivées, pauvres. Pourtant des recherches menées sur le Moyen-Orient prouvent le contraire, c'est-à-dire que soutien au terrorisme et niveau culturel sont bien liés. Comment cela s'explique-t-il ? Selon K. Taylor²⁴⁹, cela s'explique par le

fait que l'instruction enseigne aux gens à réfléchir sur le monde réel, à en comprendre les injustices et les défauts, à concevoir un monde meilleur. Mais l'impossibilité de corriger le monde engendre chez eux frustration et souffrance, leur donne un idéal éthéré, un objectif, mais pas de moyens pour les atteindre. En conséquence l'exaspération facilite une réactance furieuse et le choix d'une violence désespérée.

Il y a une centaine d'années environ, James Frazer, dans *Le Rameau d'or* ²⁵⁰, célèbre et vaste étude comparative sur les religions, montra et documenta comment toutes, ou presque toutes les croyances religieuses et les liturgies, derrière leurs apparentes et voyantes diversités, ont une fonction fondamentale commune : la négation de la mortalité ou l'affirmation de l'immortalité. Frazer montra en outre comment les diverses religions réagissent face au fait qu'en dépit de tout rite, de toute négation et de toute prière, le vieillissement et la mort continuent à se manifester (c'est-à-dire la réalité ou le paradigme de la réalité décrit supra). Il parle de leur pratique de scapegoating (bouc émissaire – rappelons que le terme grec *loimòs*, de « bouc à Azazel », indique un bouc portant sur lui tous les péchés d'Israël). Il explique pourquoi ils réagissent par des meurtres expiatoires ou sacrificiels, par la mort rédemptrice du dieu bon (Jésus) qui a pratiquement dû mourir parce qu'il n'avait pas réussi à protéger l'homme de la décadence et de la mort. Le cas décrit par Frazer dans le chapitre concernant les rois africains est emblématique : pour nier la mortalité et la corruptibilité, le roi doit toujours rester physiquement intègre ; dès qu'il commence à manifester des signes de vieillissement, il est éliminé (tué ou chassé) et remplacé par un nouveau roi sans défauts et sans

signes de décadence. Le rogo della « vecia » ²⁵¹ dérive de rites qui assumaient une fonction analogue en Europe.

De semblables pratiques comportent, évidemment – chez les groupes ethnico-sociaux concernés – l’activation et le développement de mécanismes collectifs de négation, puissants et bien structurés, qui deviennent des mécanismes de projection. Parfois, la négation de la mortalité est une mise en scène qui profite à quelques privilégiés, alors que la masse populaire meurt et voilà. Ainsi dans l’ancienne Égypte, à l’origine, seul le pharaon était immortel. Dans les Textes des Pyramides, le roi Ounas est considéré comme un dieu, le plus fort des dieux, à tel point qu’après sa mort, il continue non seulement d’exister, mais domine, dicte sa loi aux dieux et les terrorise. Un délire d’omnipotence évident, qui compense l’impuissance devant la mort.

Étant donné que résoudre ce problème existentiel à travers la négation de la réalité est une solution diffuse depuis l’Antiquité, il est normal de supposer l’existence, à côté du paradigme de la réalité décrit précédemment, d’un contre-paradigme magique et religieux tout aussi enraciné dans la psyché et dans la culture.

Dans sa réponse au problème existentiel, il faut préciser que le paradigme magique et religieux agit de façon différente par rapport à la solution hallucinatoire. Dans cette dernière, le sujet se contente de façon hallucinatoire, dans une sorte de court-circuit qui annule le problème. Dans la solution magique et dans la solution religieuse, le sujet a devant lui le problème et il le « résout » (il se procure et procure aux autres un vécu de solution du problème, d’assouvissement du besoin) en recourant à un

ensemble de pratiques et de représentations.

En résumé, on peut dire avec F. Lelord et Chr. André (1996) que les types de la personnalité qui se manifestent parmi les adeptes des sectes sont principalement les suivants :

le narcissique, gratifié par la pensée d'appartenir à une élite (celle des privilégiés, des détenteurs de vérités secrètes, de solutions exclusives, d'une pureté spéciale, de l'amour d'un dieu) ;

le paranoïaque, attiré par les sectes parce qu'il aime vivre ses convictions délirantes à l'intérieur d'un groupe isolé, voire persécuté ; entre cet adepte et un gourou qui présente des tendances analogues, un délire à deux peut se développer ;

le dépendant, affamé d'acceptation et d'intégration, de certitudes absolues et de protection ;

le schizoïde, grand solitaire devant l'« éternité », inapte aux relations humaines ; il est attiré par les codifications rigides qui ritualisent ;

l'obsessionnel, qui trouve soulagement et confirmations dans les ritualisations du groupe et dans la minutieuse régularisation de la vie quotidienne ;

le schizotypique, qui voit un aspect magique en toute chose ; il est superstitieux ; il croit souvent posséder des pouvoirs particuliers ; rester dans un groupe qui partage et confirme ses convictions le gratifie ; il préfère les groupes ésotériques et ufologiques ;

l'histrionique, qui désire un public devant lequel mettre en scène ses émotions ; il recherche les sectes les plus exubérantes et favorables à l'expressivité ; il tente aussi d'établir un rapport spécial, passionnel, avec le leader charismatique ;

le déprimé, qui cherche et trouve dans le groupe un soulagement temporaire à son sentiment d'impuissance, de culpabilité, de négativité existentielle ;

le passif-agressif, au contraire, n'est pas un bon client pour les sectes parce qu'il déteste obéir.

CHAPITRE 11

Conditionnements chimiques et électromagnétiques : les nouvelles frontières

« The scalp and the skull are transparent to magnetic fields. » (le cuir chevelu et le crâne sont transparents pour les champs magnétiques)

EHUD KLEIN,

cours tenu auprès du Département des neurosciences,

université de Florence, 7 octobre 2009

Dépendances chimiques

L'usage de substances psychotropes, à des fins thérapeutiques et non thérapeutiques, est devenu une caractéristique de notre société contemporaine car un pourcentage élevé de la population fait une consommation régulière de drogues, d'alcool, de psycholeptiques et a développé des formes de dépendance. Il faut dire que la réclame et les « informateurs scientifiques » des industries pharmaceutiques y sont pour beaucoup, étant donné l'intensité avec laquelle ils promeuvent les psycholeptiques en tant que solution ou soutien dans divers aspects de la vie. La diffusion de la consommation de tranquillisants, d'anxiolytiques, de stimulants, etc., ainsi que de drogues, a sûrement un considérable effet régulateur sur le plan macro-social, puisque grâce à leur

action sur la psyché, beaucoup de personnes réussissent à freiner ou à maîtriser leurs conflits, leurs tensions, etc. En outre, cela leur évite toute confrontation avec les véritables raisons de leur mal-être.

On commence à connaître pas mal de choses à propos des effets de l'absorption prolongée de ces diverses substances, des barbituriques à base de Cannabis indica. Ces effets concourent tous à réduire la liberté de jugement et d'action, la capacité de résistance, de la personne qui en fait usage et à accroître sa suggestibilité et son ouverture au conditionnement. La personne qui s'habitue à ce soutien chimique perd rapidement sa capacité d'autodétermination. Si elle l'avait auparavant ! Une société de consommateurs de pilules, d'alcool et de pétards ne peut être une société libre car c'est la base idéale d'un régime fortement manipulateur.

Lors de l'occupation des Pays-Bas par l'Allemagne, cette dernière fit en sorte que les médicaments ordinaires fassent défaut et que les barbituriques, qu'on pouvait même vendre sans ordonnance, soient disponibles en grande quantité ; un moyen astucieux d'affaiblir mentalement les populations à soumettre. La Chine maoïste, de son côté, interdisait très sévèrement l'usage de l'opium, parce qu'il rend les gens paresseux et apathiques, mais elle l'exportait activement chez certains de ses voisins (des pays de gouvernement anticommuniste) pour affaiblir leurs populations²⁵². Le même principe, affaiblir les peuples pour mieux les dominer, est probablement à l'origine de la diffusion désormais épidémique de la drogue parmi les jeunes et les moins jeunes dans de nombreux pays, y compris l'Italie. C'est surtout dans les villes et parmi les étudiants

que l'on compte désormais le plus grand nombre de consommateurs plus ou moins assidus de ces substances. Dans les eaux, à l'aval des principaux centres urbains, on relève des traces de cocaïne, et le taux de cette substance dans l'air que l'on respire à Rome est suffisant pour agir sur le système nerveux central. L'enquête bien connue, lancée par le programme télévisé *Le Iene*²⁵³, concernant l'usage de drogues chez les parlementaires de Rome, a révélé qu'environ un tiers d'entre eux font usage de cocaïne. À la suite de la forte réduction de son prix, la cocaïne est désormais consommée massivement en Italie – en quantités telles à nécessiter l'emploi de navires pour son importation. Si bien que les soi-disant très importantes saisies qui sont annoncées de temps à autre à l'opinion publique sont en réalité quantitativement marginales. En effet, le gros de la cocaïne arrive près des côtes italiennes sur des navires. On la débarque dans des containers, on la jette à la mer par balles qui sont ensuite transportées à bord de canots à moteur par des clandestins, généralement sans interférences policières. Les politiques législatives et les interventions militaires contre les producteurs de stupéfiants se montrent non seulement totalement inefficaces, mais aussi contre-productives et, en définitive, de moins en moins crédibles dans leurs intentions déclarées. La grande finance, politiquement déterminante, tire aussi sa richesse du blanchiment des narcodollars et de leur investissement (dont 60 % a lieu aux États-Unis) et du trafic d'armes connexe. Si ce flux immense cessait d'alimenter le système bancaire états-unien, celui-ci souffrirait d'un manque sérieux de liquidités. Il est donc juste de dire que les États-Unis sont sous la dépendance du narcotrafic et qu'ils ne sont certainement ni libres ni

objectivement intéressés à le combattre réellement. La production d'héroïne en Afghanistan, qui avait diminué sous le gouvernement taliban, s'est fortement développée après l'occupation occidentale de ce pays.

Selon de nombreuses sources, outre les médicaments psychotropes, d'autres substances médicamenteuses seraient aussi utilisées comme outils de manipulation et de soumission chimique. Parmi celles-ci, le fluor, et plus exactement le fluorure de sodium²⁵⁴, ingrédient promu et validé, quoique toxique, des pâtes dentifrices et additif que l'on retrouve dans l'eau potable et le chewing-gum pour faire d'une pierre deux coups : profit commercial d'un côté et, de l'autre, réduction des coûts d'élimination du fluor comme sous-produit de l'extraction de l'aluminium. Ce sont, bien entendu, les fondations médicales et les universités subventionnées par l'industrie de l'aluminium qui ont validé les effets bénéfiques du fluor en passant sous silence sa toxicité. La Belgique l'a dernièrement banni de ses aliments et des dentifrices pour cause de toxicité.

Les hormones, naturelles et synthétiques, entrent elles aussi dans l'alimentation humaine. Quelques maisons qui produisent des boissons populaires sont en train de commercialiser des eaux enrichies en hormones²⁵⁵.

Un grand sujet, qui cependant nous conduirait trop loin du propos de cet essai, est celui de l'utilisation des vaccins. L'Organisation mondiale de la santé (OMS), largement subventionnée par l'industrie pharmaceutique privée, soutient l'usage massif et systématique des vaccins que celle-ci produit. Toutefois, leur efficacité apparaît discutable à la lumière des statistiques officielles

non divulguées²⁵⁶ , lesquelles d'un côté attestent de nombreux et fréquents échecs, et de l'autre laissent deviner ou inférer des effets non souhaités, durables et cumulatifs, comme diverses sensibilisations et un affaiblissement du système immunitaire. Selon l'ISTAT (Institut national de statistiques), la mortalité causée par la scarlatine, la coqueluche et la rougeole avait pratiquement déjà disparu avant l'introduction du vaccin, tandis que la mortalité due à la diphtérie avait chuté de 89%²⁵⁷. Par ailleurs, de nombreuses rumeurs signalent certains effets négatifs et débilissants des vaccins sur le système immunitaire – il s'agit surtout des vaccins contre la grippe prescrits annuellement. Des effets débilissants qui seraient voulus pour alimenter la demande en médicaments, donc les profits de l'industrie pharmaceutique !

Évaluer si ces rumeurs sont fondées ne rentre pas dans le sujet de cet ouvrage ; en revanche, il est juste de signaler l'existence de ce débat, de ces hypothèses, toutes intrinsèquement cohérentes avec la logique motivationnelle de la recherche du profit en tant que moteur et facteur déterminant des choix et des politiques des grandes entreprises industrielles. C'est-à-dire qu'à l'instar de toute industrie et de toute activité financière, l'industrie pharmaceutique a un but lucratif pour lequel elle sacrifie l'intérêt collectif. Voyons comment :

elle oriente la recherche biomédicale en décourageant celle qui conduit à découvrir des traitements bon marché (mais avec une faible marge bénéficiaire) et en soutenant celle qui met au point des médicaments accessoires, qui provoquent ou facilitent d'autres maladies et surtout promettent une marge bénéficiaire élevée ;

elle supprime les preuves d'effets non souhaités des médicaments qu'elle a produits ;

elle subventionne les universités, les centres de formation et de recherche, les publications qui transmettent des convictions conformes aux critères susdits ;

elle influence, pour les conformer à ses principes, les généralistes ou les médecins hospitaliers à travers l'action de ses visiteurs médicaux, à travers des cadeaux et des congrès ;

elle rend également l'opinion publique conforme à ses principes (en la convainquant – afin d'alimenter la demande de soins et de médicaments – de l'existence de maladies déterminées et de l'efficacité de tels ou tels médicaments curatifs ou préventifs) à travers les médias, lesquels dans l'ensemble appartiennent aux mêmes actionnaires qui contrôlent les industries pharmaceutiques et les principales banques mondiales.

Comme donnée générale (laquelle est confirmée dans les pages qui suivent), nous pouvons par contre affirmer tranquillement que toute personne est susceptible de conditionnements, même psychiques et neuraux, car il existe de nombreux moyens à disposition, souvent non reconnaissables, tels que les médicaments, les vaccins, les aliments, les boissons, les additifs. Ceux-ci peuvent déployer des effets dont la portée n'est connue qu'en partie, alors que le pouvoir politique et le pouvoir judiciaire ne font rien pour les contrecarrer.

Phéromones ou phérormones

Un sujet controversé, susceptible de développements, à l'heure actuelle imprévisibles, est celui des phéromones (en anglais, pheromons) ou phéromones (en grec, phero « je porte » et hormao « je stimule »).

Son point de départ, c'est la constatation que chez les animaux les odeurs corporelles (substances chimiques particulières produites par l'organisme, justement appelées phéromones ou phéromones) peuvent constituer un système de communication, spécifiquement dans la médiation de comportements sociaux : reproductifs (accouplement), fonctions maternelles (grossesse, allaitement), défense de l'espace vital (marquage du territoire), hiérarchie sociale par identification des individus (agression ou soumission).

Tout le monde sait que certaines odeurs ont la capacité d'évoquer des souvenirs (voir les petites madeleines de Proust dans *À la recherche du temps perdu*) ou de déclencher des émotions fortes, et que chacun de nous possède son propre bagage d'odeurs par détermination génétique spécifique. Des données expérimentales indiquent que des nouveau-nés d'une semaine montrent des préférences pour le sein de leur propre mère et que les mères réussissent à identifier l'odeur de leur propre enfant.

Cependant, bien qu'il soit maintenant clair que ce système de communication est bien développé chez de nombreux animaux, son importance dans l'espèce humaine est incertaine. Les études de référence en la matière, menées au cours des dernières décennies, appartiennent à la chercheuse américaine Martha McClintock. Il n'y a eu par la suite ni développements

particuliers ni applications.

Martha McClintock a effectué des recherches qui ont démontré comment des femmes qui restent longtemps ensemble – dans le cas d'espèce, il s'agit de compagnes de dortoir au collège – arrivent à synchroniser leurs cycles menstruels. Ceci est probablement dû à une action des phéromones.

Les sécrétions corporelles étaient recueillies en plaçant des tampons de coton sous les bras des donatrices et en soumettant quotidiennement certaines autres femmes à l'odeur de la sueur axillaire des premières. Ces tampons de coton devaient rester sous les aisselles pendant au moins 8 heures, puis on les frottait sous le nez des destinataires qui ne devaient pas se laver le visage pendant 6 heures, celles-ci n'étaient pas au courant quant à l'origine des sécrétions chimiques, apparemment inodores, seule une odeur d'alcool était perçue. Voilà comment les cycles menstruels respectifs de ces femmes arrivaient à se synchroniser.

Le système olfactif secondaire est placé parallèlement au cortex olfactif primaire, il possède lui aussi une région sensible du nez (l'organe voméronasal) et un bulbe olfactif accessoire relié à l'hypothalamus. Contrairement à tout ce que l'on croyait précédemment, de récentes études ont indiqué que ce système existe aussi chez les êtres humains adultes, quoique ses fonctions ne soient pas claires.

Bien que l'importance d'une odeur corporelle spécifique quant à l'attraction sexuelle (l'odeur d'une femme pour l'excitation sexuelle d'un homme) soit établie, il n'y a

encore aucune preuve de l'existence de phéromones humaines agissant comme médiatrices de l'attraction sexuelle.

Si la recherche en cours devait conduire à l'identification des sécrétions corporelles odorantes responsables de comportements fortement instinctuels et émotionnels dans l'espèce humaine, les conséquences de ces découvertes pourraient être inimaginables au niveau commercial.

Les messages subliminaux

Le premier type de conditionnement subliminal à faire l'objet de débats – très connu – est celui qu'on a découvert dans les années 50, réalisé par Coca-Cola à des fins publicitaires.

On sait que la vision humaine ne peut percevoir une image dans un film que si celle-ci est présente dans douze photogrammes au minimum. La société qui produit le Coca-Cola avait inséré des séquences de photogrammes plus brefs, avec un contenu publicitaire, dans les pellicules de certains films projetés dans les salles cinématographiques. Durant le spectacle, les spectateurs exposés à cette publicité avaient consommé 39% de Coca-Cola en plus.

Cette découverte fit scandale, et la publicité subliminale fut formellement interdite. Mais il paraît que son usage s'est poursuivi, même dans des formes non visuelles et à des fins non strictement commerciales.

En 1978, on apprit que de nombreux supermarchés américains diffusaient, au moyen de haut-parleurs et à un

niveau sonore impossible à percevoir consciemment, des messages qui exhortaient à ne pas voler. Le vol à l'étalage se réduisit d'environ 36%. Nous avons déjà indiqué (p. 140) des confirmations scientifiques quant à la possible influence de ces outils.

Ce type de conditionnement subliminal fut également interdit par la loi ; mais le respect de celle-ci reste à vérifier.

Paolo Baroni, dans son essai *I principi del tramonto*²⁵⁸, fait savoir qu'une lettre avait été envoyée par Gianni Agnelli aux actionnaires de FIAT dans laquelle on parlait de messages subliminaux utilisés pour « sonoriser » ses usines afin d'augmenter la productivité et d'« améliorer » le rapport (lire soumission) travailleur/entreprise, en réduisant la « conflictualité au sein de l'entreprise » (c'est-à-dire les revendications salariales et d'autres encore).

La présence de messages sonores subliminaux est souvent dénoncée, et constatée, dans la musique contemporaine comme le rock et le heavy metal. Il s'agit pour la plupart de messages à contenu satanique ou criminel, qui ne sont pas audibles en conditions normales car trop ralentis ou trop accélérés ou enregistrés à l'inverse. Leur pouvoir effectif de conditionner la psyché des amateurs de ces musiques reste à vérifier.

Il faut toutefois avertir que ce genre de musique diffusée à haut volume, que ce soit durant des concerts ou dans des discothèques, se combinent de façon synergique avec l'ingestion d'alcool et de drogues. Cela produit d'autres effets sur le cerveau, qui ne sont pas limités à la nuit du divertissement, mais durables, d'importance sanitaire et

sociale considérable car ils ont des incidences sur les capacités cognitives de beaucoup de personnes. Mais ceci ne concerne pas l'objet de notre essai.

Les doutes sur l'efficacité des messages subliminaux semblent cependant être balayés vu la quantité de recherches et d'investissements qui s'effectuent dans ce domaine et les brevets qui sont déposés, visant à mettre au point des systèmes de conditionnement à des fins commerciales et politiques. La prédication religieuse a fini elle aussi par entrer dans le secteur commercial. C'est une pratique notoirement diffuse de l'autre côté de l'Atlantique, où travaillent des entreprises spécialisées dans la préparation de salles de prédication religieuse dotées d'inventions électro-acoustiques efficaces pour pousser les croyants à faire des donations et à revenir.

Les messages subliminaux qui véhiculent les demandes du prédicateur aux fidèles (donner, obéir, revenir, amener d'autres fidèles) sont souvent émis à une fréquence sonore de 6 ou 7 Hz, qui est celle du vibrato, laquelle résulte empiriquement avoir un effet très suggestif et altérant sur le niveau de conscience et de capacité critique des personnes. Nombre d'entre elles sont alors enclines à glisser dans un état comparable à la transe, prêtes à accueillir les demandes qu'elles reçoivent si celles-ci ne sont ni menaçantes ni alarmantes. Une autre fréquence critique se situe aux alentours de 3,5 Hz, qui correspond à la fréquence de résonance du crâne.

D'ailleurs, l'effet de la musique – et d'une certaine musique et de certains instruments de musique en particulier – sur la psyché, sur l'humeur, sur la disponibilité des gens à l'action, au sacrifice, au plaisir et à la

croyance, est bien connu et exploité depuis des millénaires. Surtout sur les champs de bataille, mais aussi au cours de fêtes mystiques, de réjouissances diverses. Dans les années 70, on a découvert que la musique pouvait produire la sécrétion de substances chimiquement semblables à l'opium (encéphaline, bêta-endorphine). Celles-ci ont une action euphorisante et anesthésique prononcée sur la psyché, ce qui réduit sensiblement la tendance à la logique et à la critique. Il est clair que la musique produit une décognition et ne peut être considérée comme l'innocent accompagnement esthétique d'événements du fait que ceux-ci sont potentiellement orientés à influencer la pensée ou la conduite des personnes. La sécrétion des substances susdites est aussi stimulée lorsqu'on s'abandonne à l'écoute de la télévision. De là le pouvoir délassant, consolateur, mais aussi vaguement accoutumant, du petit écran. Et de là, bonne partie de son efficacité comme instrument de persuasion, publicitaire et propagandiste. Il est notoire que lorsque la télévision arrive et se diffuse dans un pays sous-développé, la population devient plus tranquille.

Les techniques d'élaboration acoustique disponibles à l'heure actuelle permettent de rendre le message subliminal, d'un côté subconsciemment perceptible, mais de l'autre impossible à distinguer de la musique, du chant ou du parler. Il s'agit d'une forme de stéganographie, ou, plus exactement, de stéganolalie, c'est-à-dire d'écriture couverte (du grec stéganos, couverture ; graphia, écriture ; lalia, le parler). Alors que dans la cryptographie (de krypto, je cache), le texte est reconnaissable, mais non compréhensible, dans la stéganographie, le texte, le message, n'est pas reconnaissable, il n'apparaît pas, il est

caché.

La stéganographie recourt aussi à l'usage d'images publicitaires ou propagandistes dans lesquelles le message subliminal (véhiculé par des mots ou des images, ou par les deux) n'est pas perçu consciemment, mais rejoint tout de même l'inconscient.

Théoriquement, chaque message ou musique, chaque image ou film, pourrait cacher des messages subliminaux.

Tout ceci vise à influencer sur la grande majorité des processus psychiques – à vrai dire, la quasi totalité – qui adviennent subconsciemment, hors du contrôle de la conscience et de la direction de la volonté.

Au-delà des messages subliminaux : télévision et neuroplasticité

Norman Doidge, dans *The Brain That Changes Itself* (Penguin Books, 2007) rapporte des constatations scientifiques alarmantes au sujet des effets neuroplastiques subis lorsqu'on est exposé à l'action de la télévision et aux jeux vidéo. Doidge commence par illustrer ce qu'est la neuroplasticité (dont nous avons déjà parlé). De même que le cerveau façonne la culture, la culture et les pratiques existentielles (donc également celles qui peuvent être imposées à des fins manipulatrices) façonnent notre cerveau. Elles le façonnent en engendrant et en développant des réseaux neuraux, des liaisons nerveuses, des innervations, qui permettent d'accomplir des prestations retenues étrangères aux facultés humaines, comme adapter la vue à la vision sous-marine sans utiliser de lunettes (cela a été observé chez les «

nomades de la mer », une population de pêcheurs de perles, et expérimentalement reproduit chez des enfants suédois)²⁵⁹. L'activité de méditation change elle aussi le cerveau en augmentant les dimensions de l'insula²⁶⁰. La pratique de la lecture produit des modifications expansives de quelques zones corticales²⁶¹. Nos cerveaux sont différents de ceux de nos aïeux. Le principe fondamental de la neuroplasticité est le suivant : lorsque deux zones cérébrales travaillent habituellement ensemble, elles s'influencent réciproquement, développent des connexions et forment une unité fonctionnelle. C'est ce qui peut se produire entre des zones de niveau évolutif différent comme c'est, par exemple, le cas dans une partie d'échecs pendant laquelle se forment des liens entre les zones archaïques de la prédation, où l'on décide de donner la chasse au roi adverse, et les zones corticales de l'intellectualité²⁶² qui élaborent et exécutent la stratégie de chasse sur le plan symbolique de l'échiquier. De cette manière, l'activité prédatrice est modérée et transfigurée. Naturellement, le conditionnement cérébral, l'installation de schémas neuraux (valeurs, codes, inhibitions, fois) sont plus faciles et plus rapides durant l'enfance et la première adolescence, avant que ne s'accomplisse le processus de perte des neurones et de leurs connexions (neuroplasticité soustractive)²⁶³. Pour cette raison, toutes les institutions totalisantes – religieuses et politiques – tendent à s'emparer de la gestion de l'enfance (c'est le cas du régime nordcoréen qui gère les enfants dès l'âge de 5 ans ; quasiment tout le temps de ces enfants est dédié au culte de la personnalité du dictateur et de son père). Voilà pourquoi l'intégration culturelle et morale des adultes immigrés est quasiment impossible, cela requiert de nouveaux « câblages » neuraux étendus²⁶⁴. La perception

et l'analyse d'événements se produisent aussi de différentes façons selon l'acquisition précoce du comportement enseigné ; elles ne dépendent pas des différences purement culturelles, mais de la diversité des réseaux neuraux, comme l'ont confirmé des expériences comparatives entre Occidentaux et Orientaux²⁶⁵.

Après cette introduction, Doidge explique comment la télévision et les écrans en général exercent une influence neuroplastique importante, surtout sur les enfants, avec des conséquences nuisibles, en ce sens qu'elles compromettent surtout la capacité d'attention. Une étude portant sur plus de 2 500 enfants a montré que l'exposition précoce à la télé (entre 1 et 3 ans) mine la capacité d'attention, et la maîtrise des impulsions durant l'enfance. On a vu que chaque heure passée devant la télé à cet âge-là comportait une perte de 10 % de la capacité d'attention à l'âge de 7 ans²⁶⁶. L'habitude de regarder la télé est très diffuse parmi les enfants de moins de 2 ans. La télé est vraisemblablement une importante cause de la multiplication des cas de trouble du déficit de l'attention, sans ou avec hyperactivité, (TDA, TDA/H) et de la moindre capacité à suivre les leçons, à apprendre, à comprendre – ce que l'on constate de façon criante dans les écoles italiennes, où la nécessité de baisser le niveau de l'enseignement pour se faire comprendre a déjà conduit à une déqualification importante. L'introduction des ordinateurs en classe empire évidemment cet état de fait.

Ce qui est important, c'est que ces effets pernicioseux ne sont pas dus aux contenus des émissions télévisées ou des ludiciels, mais au véhicule lui-même, c'est-à-dire qu'ils sont dus à l'écran. Le moyen de transmission fait partie intégrante du message. Marshall McLuan fut le

premier à s'en rendre compte. La même information est jugée différemment par le cerveau selon sa provenance : lecture du journal ou écoute télévisée. Les centres de compréhension activés sont différents, c'est ce que démontrent des scansions cérébrales ciblées²⁶⁷.

« Grande partie du dommage causé par la télévision et d'autres médias électroniques, comme les clips vidéo et les jeux numériques, provient de leur impact sur l'attention. Enfants et adolescents adonnés aux jeux de combat se trouvent engagés dans une activité concentrée, ils se sentent de plus en plus gratifiés. Jeux vidéo et vidéos porno sur l'internet ont toutes les qualités requises pour changer plastiquement la carte cérébrale. » Une expérience conduite lors d'un jeu de combat – tirer sur l'ennemi et échapper à son tir – « montra que la dopamine – le neurotransmetteur de la récompense, libéré lors de la prise de drogues qui créent une accoutumance – est sécrétée par le cerveau durant ces jeux. Les sujets qui développent une dépendance des jeux cybernétiques présentent tous les signes des autres dépendances : avidité envers le jeu, négligence envers d'autres activités, euphorie lorsqu'ils sont à l'ordinateur, tendance à nier ou à minimiser leur implication effective.

Télévision, vidéos musicales et ludiciels – tous utilisent des techniques télé – agissent à un rythme beaucoup plus rapide que la vie réelle et vont en s'accélégrant. Les gens sont ainsi poussés à développer un appétit croissant de séquences rapides dans ces médias. C'est la forme de l'outil télévision – coupes, inserts, effets zoom, panoramiques, bruits soudains – qui altère le cerveau, en activant ce que Pavlov appelait la réaction d'orientation, celle qui se déclenche à chaque fois que nous avertissons

un changement, surtout un mouvement soudain, autour de nous. Nous interrompons instinctivement ce que nous sommes en train de faire, quoi que ce soit, nous focalisons l'attention et nous faisons le point. Il est hors de doute que la réaction d'orientation a évolué. Nos aïeux étaient à la fois prédateurs et proies, et réagir rapidement aux situations potentiellement dangereuses ou offrant des opportunités (en matière de nourriture ou de sexe par exemple), ou simplement aux nouvelles circonstances, était alors nécessaire. La réaction est physiologique : la pulsation cardiaque chute pendant 4 ou 6 secondes. La télévision déclenche cette réaction avec une plus grande fréquence par rapport à ce qui arrive dans la vie. Et c'est pour cela que nous ne réussissons pas à détacher les yeux de l'écran, même en pleine conversation ; et c'est aussi pour cela que nous finissons par passer plus de temps devant la télévision que nous ne souhaitons. Puisque les typiques clips vidéo, les séquences d'action et les spots publicitaires déclenchent la réaction en question à chaque seconde, les regarder met dans un état de réaction d'orientation incessante sans possibilité de récupérer. Il ne faut donc pas s'étonner si les gens se sentent comme vidés après avoir regardé la télévision. Toutefois, ils y prennent goût et finissent par trouver ennuyeux les rythmes de changement plus lents. Des activités comme la lecture, les conversations complexes, l'écoute des leçons deviennent alors plus difficiles. »²⁶⁸

En résumé, les personnes sont dans un état de dépendance par rapport à la télévision (enclines à ses inputs publicitaires et propagandistes), et en même temps ont une moindre capacité d'attention, dialectique et d'apprentissage. Elle devient donc un instrument de contrôle social, un tranquillisant pour les masses, et en

même temps un véhicule pour installer en elles la perception de la réalité que l'on désire. En outre, la télévision crée des troubles de l'attention et du contrôle des impulsions qui alimentent un marché florissant et croissant pour les industries pharmaceutiques, la psychiatrie, la psychologie clinique. C'est ce que nous explique de façon approfondie Regina Biondetti en annexe.

Une mesure de protection évidente contre ce moyen de manipulation mentale et neurale sera donc de ne pas exposer, ou d'exposer très peu, les enfants à la télévision et aux jeux vidéo. Les adultes eux-mêmes devraient la regarder modérément. Il faudrait prendre le temps de s'éloigner des stimulations qui poussent à la frénésie, d'aménager des moments de réflexion dans le calme et de conversation approfondie et détendue avec d'autres personnes.

Expériences et applications de l'OSS, la CIA et du NSA

En juin 1942, les États-Unis constituèrent l'Office of Strategic Services (OSS) soit le Bureau des services stratégiques, ayant mission de fournir des renseignements, mais aussi de conduire des opérations spéciales, non assignées à d'autres agences du gouvernement, avec des méthodes évidemment secrètes. En 1947, le National Security Council (NSC) et la Central Intelligence Agency (CIA) furent constitués. Des lois successives permirent à la CIA de recevoir des fonds sous le manteau en provenance d'autres agences. Ainsi, les expériences en question ont pu être abondamment subventionnées en secret.

Ewen Cameron, psychiatre écossais, président de l'American Psychiatric Association, de la Canadian Psychiatric Association, de la World Psychiatric Association, fut le personnage clé de ces recherches et de leurs applications. Son idée conductrice était de faire table rase (un depatterning, une démodélisation) de schémas de pensée et d'émotions existants et d'en implanter de nouveaux – quelque chose d'analogue à la création de l'« homme nouveau » du modèle communiste. Cameron et ses disciples réussirent en partie la première phase, mais échouèrent presque complètement dans la seconde, c'est-à-dire dans la pars construens, la remodelisation. Toutefois leurs recherches contribuèrent énormément à l'élaboration de la méthodologie shock-and-awe que nous avons déjà examinée.

Ces opérations et ces programmes se sont poursuivis dans le plus grand secret jusqu'à aujourd'hui. En 1994, le président Clinton constitua un centre de coordination pour les expérimentations radiobiologiques sur l'homme (fréquences radio et radiations).

Dans un premier temps, les documents concernant ces activités gouvernementales, contraires à la loi et aux droits de l'homme, furent publiés par des sources fortement partiales, donc à la crédibilité limitée. Par la suite, ils ont été officiellement mis au grand jour en quantité. La connaissance des actes législatifs, administratifs et financiers relatifs à ces agences secrètes et à leur activité a récemment été rendue possible par le Freedom of Information Act , c'est-à-dire par la « Loi pour la liberté de l'information » qui consent à tout citoyen quel qu'il soit d'accéder aux actes gouvernementaux.

Ainsi, on a pu découvrir et examiner – l'enquête est évidemment toujours en cours – des activités de manipulation mentale et physiologique accomplies par ces agences gouvernementales états-uniennes, et par d'autres, après la Seconde Guerre mondiale. Ce qui confère un caractère de qualité à ces recherches, c'est justement le fait qu'elles ont lieu et s'appuient sur des documents officiels du gouvernement. Il faut tout de même se rappeler que la CIA – sans doute en partie pour soustraire ses activités à toute enquête – attribuait et attribue par adjudication de nombreuses activités de recherche et d'expérimentation à des entreprises privées ; il n'est donc pas possible d'accéder à leurs archives en vertu du Freedom of Information Act.

Dans l'essai que nous avons déjà cité, Massimo Introvigne fournit (p. 74 et suivantes) des observations et des éléments intéressants. Il souligne en particulier que le gouvernement américain pratiquait le lavage du cerveau dans les formes les plus brutales et les plus invasives alors qu'il se faisait le porte-drapeau de la liberté et de la dignité de l'homme et qu'il faisait campagne contre le lavage du cerveau pratiqué par les régime communistes. Le gouvernement s'était assuré la collaboration d'importantes et prestigieuses universités américaines et de célébrités comme Burrhus Skinner (dans le domaine du conditionnement opérant) ou l'anthropologue Margaret Mead – tous deux partisans de l'inexistence d'une morale naturelle, objective, donc partisans du relativisme éthique. Une bonne partie du monde universitaire américain semble avoir été complice de ce tableau d'ensemble.

On peut trouver un relevé assez complet d'informations à cet égard, mis à jour en 2000 (les sources y sont

indiquées avec précision) dans la monographie Mind Controllers du docteur « Armen Victorian ». « Armen Victorian » est un pseudonyme adopté par l'auteur, d'origine arménienne, réfugié en Grande-Bretagne. Une description approfondie du Projet Monarch nous est offerte, sous forme d'un journal intime, par Kathy O'Brian dans The Transe Formation of Amérique. Un matériel abondant plus récent est aussi disponible sur la Toile. Des confirmations de la véracité de ces recherches sont aussi données par K. Taylor²⁶⁹. Elle se réfère à l'emploi de LSD, de l'hypnose, de la privation sensorielle, de l'électrochoc pour effacer les patterns du cerveau. Techniques encore en usage de nos jours.

La plus grande partie de ces documents est accessible sur la Toile, même à travers des sites officiels.

Les expériences commencèrent après-guerre lorsque l'OSS était dirigé par William Donovan. On utilisa les services de différents chercheurs, comme Cameron déjà cité ou de chercheurs allemands.

Un premier domaine, qui donna de bons résultats, fut celui de la recherche et de la mise au point d'un sérum de vérité (Opération Paper-clip), lequel contenait différentes drogues.

Un second domaine (projets MKULTRA, MKSEARCH, MKDELTA, MKACTION, MKNAOMI, ARTICHOKE et BLUEBIRD) concernait des activités qui procédaient parallèlement et compétitivement avec celles qui étaient menées par de grandes puissances communistes durant la Guerre froide. Il s'agissait de recherches sur les effets psychiques produits par l'immersion de personnes dans

des champs et des fréquences électromagnétiques, et de recherches sur les effets produits par l'utilisation du radar. L'objectif consistait surtout à vérifier si cela pouvait rendre les personnes plus suggestibles, plus facilement hypnotisables, et si cela pouvait effacer la mémoire. Du travail de commissions parlementaires à ce sujet, il semble résulter que pas mal de cobayes humains utilisés dans ces projets sont devenus fous ou sont morts. Le sigle MK est peut être l'abréviation de Mass Killing, meurtres de masse. Les programmes MK débutèrent en 1954 pour se terminer vers 1970. Ils concernèrent 80 institutions dont 12 hôpitaux.

Ce type de recherches s'étendit à l'action chimique, biologique et radiologique « pour le contrôle du comportement humain », et cela même à l'étranger (rapport CIA du 13 avril 1994). On utilisa différentes drogues naturelles comme le peyotl, mais aussi des drogues artificielles comme le LSD et autres psychotropes, surtout lors d'interrogatoires « approfondis », et pour assujettir, hypnotiser, effacer la mémoire.

D'autres recherches furent menées sur les effets psychiques et physiologiques de l'exposition de l'homme aux ultrasons et aux infrasons à forte puissance. Les résultats portèrent à la réalisation de projecteurs infrasoniques capables de produire chez les personnes des états de confusion, de terreur, l'impression d'être attaqué par des divisions blindées. Ces armes furent utilisées, avec succès, par le Royaume-Uni dans la guerre des Malouines contre les troupes argentines.

Les infrasons rejoignent l'oreille moyenne à travers la conduite osseuse, il est donc inutile de se boucher les

oreilles. Ils transmettent une énergie considérable, mais le volume sonore perçu consciemment est modeste et la victime ne localise pas l'origine du son qui l'entoure.

L'exposition à des ondes électromagnétiques de 0,4 à 3 GHz a des effets analogues. Les ondes à très basse fréquence (TBF) et à extrêmement basse fréquence (EBF) ont des effets délétères, en particulier sur les cellules sanguines. En outre, les premières endommagent les neurones moteurs²⁷⁰.

Ces recherches, véritables sources de profits, s'inscrivent dans un programme plus large où l'on expérimente et établit des dosages toxiques et mortels de radiation sur des êtres humains : détenus, handicapés mentaux, malades en séjour hospitalier militaire et civil. On y expérimente des méthodes d'irradiation même par aérosol. Il est possible que le sigle « MK » (Mass Killing) dérive de ces recherches, qui sont objectivement finalisées à mettre au point des instruments d'extermination de masse pour éliminer des populations entières. Et peut-être ainsi pour résoudre le problème de la surpopulation dans le monde. Que les États-Unis mettent au point de semblables outils ne doit pas étonner. Toute l'histoire, récente et contemporaine, nous enseigne que le génocide a été pratiqué. Il suffit de penser à celui des Peaux-Rouges en Amérique du Nord, des Indiens en Amérique du Sud, des Arméniens en Turquie, des Kosovars d'abord puis des Serbes au Kosovo, des Adivasi (populations animistes autochtones) dans l'Inde de l'après-guerre, sans parler des génocides dans l'URSS stalinienne ou en Afrique noire.

Électrochoc

Tout le monde sait que l'électrochoc – plus exactement l'électroconvulsivothérapie – se base sur l'induction de convulsions chez le patient, provoquées par le passage d'un courant électrique à travers le cerveau. L'usage continu de l'électrochoc fut développé et introduit dans les années 30 par les neurologues italiens Ugo Cerletti et Lucio Bini. On utilise un courant électrique constant, habituellement de 0,9 ampères et de 450 volts, qui traverse le cerveau grâce à deux électrodes appliquées au niveau du crâne, sur les tempes ou sur l'hémisphère non dominant (le plus souvent le droit) afin d'éviter d'endommager les capacités mnésiques et d'apprentissage. Ce traitement est pratiqué sous anesthésie générale, il comporte des risques s'il n'est pas effectué de manière correcte. Actuellement des appareils sophistiqués avec des impulsions d'ondes carrées, dont on peut varier la durée et la fréquence au moyen de divers sélecteurs, sont disponibles. Ces appareils permettent d'enregistrer simultanément jusqu'à 4 tracés d'électroencéphalographie (EEG), d'électrocardiographie (ECG) et d'électromyographie (EMG), et d'imprimer le calcul de la qualité des convulsions, des réglages et du rapport médical final. De cette manière, on réussit à limiter au minimum la possibilité d'effets secondaires, en particulier des troubles de la mémoire qui se manifestaient encore il n'y a pas si longtemps, mais qui en général disparaissaient rapidement (nous les décrivons ci-après). Le mécanisme d'action est représenté par un fort accroissement de la disponibilité synaptique de neurotransmetteurs comme la sérotonine, jusqu'à 100 fois plus que celle qui est produite par les antidépresseurs. Habituellement, ce traitement est effectué à raison de deux ou trois séances par semaine. Les convulsions ainsi

produites sont nécessaires à l'efficacité thérapeutique. Les effets persistants sur la mémoire sont variables. Dans le traitement bilatéral – c'est-à-dire avec des électrodes placées de chaque côté du crâne –, il est typique que puisse se vérifier une perte partielle de mémoire concernant des événements survenus durant la période des sessions thérapeutiques et dans les six mois précédents, ainsi qu'une certaine difficulté à mémoriser de nouvelles informations deux mois après le traitement²⁷¹. Au niveau neuropsychopathologique, des études ont montré un retour à la normale des capacités de mémorisation et d'apprentissage après plusieurs mois²⁷², quoique l'entité du dommage à la mémoire et de sa récupération soit très variable d'un individu à l'autre²⁷³.

La littérature médicale parle cependant de la régression psychique comme d'une conséquence de la sismothérapie. Les patients assument la position fœtale, suçent leur pouce, doivent être alimentés à la cuillère, appellent leur mère, prennent les agents sanitaires pour leurs parents. Ces effets sont de brève durée, mais dans des cas de traitements intenses et prolongés, on a observé le désapprentissage de la déambulation ainsi que celui d'autres fonctions. Parfois, les patients disent éprouver également des sensations de vide – perte de patterns, démodélisations, et c'est exactement ce qu'on voulait obtenir. Cameron et d'autres²⁷⁴ rapportent que pour atteindre cet état – le déconditionnement, la table rase – ils utilisaient un appareillage relativement nouveau qui administrait jusqu'à six décharges consécutives au lieu d'une seule. Ils arrivèrent à pratiquer deux séries de six décharges par jour (alors qu'aujourd'hui on pratique généralement ce traitement un jour sur deux, sur une période de trente jours. En outre, ils administraient du LSD

et de la PCP²⁷⁵.

Une fois la démodélisation obtenue, ils tentèrent d'ancrer principes, règles, valeurs, goûts, etc. par l'écoute prolongée et incessante (plusieurs jours) de messages qui les véhiculaient. Les résultats de cette seconde phase se sont démontrés plutôt médiocres.

L'électrochoc est effectué avec succès lors d'interrogatoires coercitifs et de tortures – évidemment sans anesthésie et sans précautions particulières pour éviter les brûlures. N. Klein²⁷⁶ rapporte le scoop du New York Times en 1988, qui révéla l'implication des États-Unis dans les tortures et dans les meurtres de masse accomplis au Honduras, par un personnel spécifiquement formé et préposé aux tortures. Par la suite, en vertu de la loi concernant l'accès aux actes administratifs, on apprit l'existence du Manuel Kubark (nous l'avons cité et présenté brièvement) pour la conduite des interrogatoires coercitifs.

Privation sensorielle et autres délicatesses

En reprenant certaines pratiques de manipulation chinoises, elles-mêmes dérivant de pratiques ascétiques lamaïstes, on expérimenta la privation sensorielle. Dans ce type de recherches financées par le gouvernement canadien, le nom du docteur Donald Hebb ressort. Des volontaires furent installés dans des pièces insonorisées, où un bruit blanc était diffusé (constant et uniforme pour toutes les fréquences). Sur leurs yeux étaient placés des dispositifs qui répandaient de la lumière. Ces sujets passaient leurs journées soit couchés soit à flotter sur l'eau d'un bassin, en total isolement sensoriel. Il paraît que

personne ne résistait plus de quelques heures. Tous étaient victimes d'hallucinations, frappés d'une sensation d'irréalité et de dépersonnalisation. Le mécanisme physiologique semble être le suivant : le manque de stimuli sensoriels active les centres du rêve en état de veille. Ces expériences ont inspiré le film *Au-delà du réel*.

La méthode en question est apte à produire une profonde perte de cognition et d'autocontrôle, mais aussi des troubles psychiques persistants et la destruction de la capacité de résistance. Elle a été utilisée²⁷⁷ en Allemagne pour anéantir mentalement certains détenus (des terroristes membres de la bande Baader-Meinhoff et de la Rote Armee Fraktion). Le Royaume-Uni l'a également utilisée contre des membres de l'I.R.A. et contre d'autres détenus. En Allemagne de l'Ouest, les détenus étaient isolés dans de petites cellules sans fenêtres, éclairées jour et nuit par une lumière diffuse, privés de toute distraction et de toute source de stimulation. Au Royaume-Uni, on les forçait à rester debout, encapuchonnés et soumis à un bruit blanc persistant. On peut voir quelque chose de semblable sur des photographies de détenus de la fameuse prison d'Abou Ghraib. Mais la pratique des interrogatoires coercitifs selon le Manuel Kubark et de la torture est fréquente en Iraq depuis son occupation, surtout dans les établissements pénitentiaires gérés par des Iraquiens sous surveillance américaine. En janvier 2005, Human Right Watch (association internationale de défense des droits de l'homme) dénonça l'usage généralisé de la torture et de l'électrochoc. Des décharges électriques y sont appliquées dans d'autres parties du corps, comme les épaules et les organes génitaux. La pratique de la privation sensorielle est à l'ordre du jour. Les procès et les peines infligées à des militaires américains

pour avoir pratiqué des tortures ont tenté de faire passer ces agissements comme des initiatives individuelles ou de petits groupes.

Le professeur Robert Daly²⁷⁸ parle de psychoses temporaires et de dommages psychiques permanents dus à des tortures visant à anéantir les défenses psychiques des prisonniers et leur capacité de lutte indépendantiste. Le traitement comprenait divers sévices : être réveillé en pleine nuit, privation de sommeil, être leurré, battu, désorienté, insulté, contraint à uriner en courant, à rester nu, à subir des violences physiques de type sadique. En somme, le même traitement que nous avons vu au « centre de formation » des recrues de la Légion étrangère, renforcé par un régime de déshydratation, de manque de nourriture, d'hypothermie, d'administration de LSD.

Le docteur Victorian²⁷⁹ fait remarquer qu'il ne semble y avoir aucune norme, dans aucune des déclarations des droits de l'homme, qui interdise aux gouvernements d'altérer les fonctions psychiques des personnes. Il cite la devise de Popper : « Le prix de la liberté, c'est une incessante vigilance. »

Afin de vérifier si la privation sensorielle qu'il pratiquait rendait les personnes plus malléables et suggestibles, le docteur Hebb suggéra à ses cobayes des idées contraires à leurs convictions. Outre un état de confusion, il constata qu'il était nettement plus facile d'ancrer ces idées, même si de façon non permanente.

Le docteur Cameron, dont les travaux étaient financés par la CIA, tout comme ceux de Hebb, était toutefois un personnage plus draconien que celui-ci. Il imposa en effet

à ses cobayes une privation plus radicale de plusieurs semaines. Dans son étude de 1962, *Sensory Deprivation Effects Upon the Functioning Human in Space Systems*, Cameron théorise que c'est grâce aux stimuli sensoriels et à la mémoire que l'homme réussit à conserver des références spatiotemporelles et le sens de sa propre identité ; et que donc, en le privant de ces stimuli, on peut faire table rase de ce qu'il était pour qu'il n'oppose plus de résistance au reconditionnement voulu. C'est ce but qu'il poursuivait avec la privation sensorielle quant aux inputs sensoriels, et avec les électrochocs quant à la mémoire. Une fois leur capacité sensorielle et leur capacité mnésique perdues, les sujets étaient soumis à des stimuli intenses – comme un bombardement de messages enregistrés. Les drogues devaient amplifier la désorientation. Ces pratiques de la CIA et de ses psychiatres bourreaux furent découvertes successivement, dans les années 70/80, ce qui engendra une fameuse class action intentée au bénéfice des victimes.

En 1976, l'Argentine était gouvernée depuis un an par la junte putschiste, et devenait – comme le Chili quelques années plus tôt après le coup d'État de Pinochet – un laboratoire d'application des recettes libéristes de l'école économique de Chicago. Comme les ouvriers firent opposition, l'électrochoc entra en action. N. Klein²⁸⁰ rapporte encore une opération accomplie sur une grande échelle dans les usines Ford. Environ vingt-cinq représentants syndicaux furent capturés sur leur poste de travail, encapuchonnés, promenés dans l'usine, enfermés dans une aile de l'édifice, torturés et (au moins deux) soumis à l'électrochoc. Mais dans ce cas-là, le facteur important aux fins de la manipulation sociale ne fut évidemment pas l'électrochoc, mais le spectacle

exemplaire servi aux ouvriers syndicalistes de Ford : assister à l'arrestation de leurs représentants, les voir conduits dans les pièces où se tenaient jusqu'alors les négociations syndicales, et savoir qu'ils étaient torturés justement dans ces pièces. Méthode efficace pour leur faire comprendre qu'ils devaient s'ôter de la tête l'idée de pouvoir négocier les conditions de travail avec le capital propriétaire de l'usine.

Des applications beaucoup plus récentes des méthodes du docteur Cameron ont eu lieu à la suite du 11 septembre et de la législation limitative des droits et des garanties procédurales. Dan Eggen dans son article du 19 septembre 2006 sur le Washington Post (cité par N. Klein, p. 55), parle de Padilla lequel, quoique citoyen américain, fut arrêté en 2002. Accusé de vouloir construire une bombe radiologique, il fut donc déclaré « combattant ennemi » en violation du principe cogitationis poenam nemo patitur (personne n'est punissable pour avoir pensé de faire quelque chose), en vertu de quoi il fut privé de tout droit et emprisonné. Il rapportera plus tard avoir été drogué avec du LSD ou de la PCP, soumis à une privation sensorielle intense et avoir complètement perdu la notion du temps. À l'époque de l'audience publique, Padilla avait complètement régressé. Un psychiatre déclara qu'il n'était pas en mesure de participer au procès à cause de son état mental. Le juge, nommé par Bush, fut d'avis contraire. Mais Padilla eut un procès public parce qu'il était citoyen américain. Des milliers d'autres personnes interpellées de nationalité étrangère n'y ont pas eu droit. C'est le cas des prisonniers de Guantanamo, qui dès leur arrivée, sont soumis à une privation sensorielle, avec capuches, bandages, bonnets isolants, isolement, tortures physiques (comme la torture par l'eau). Une privation interrompue par

de violentes et très intenses expositions à des stimuli (comme des chiens qui grognent et aboient contre eux). De nombreux cas de régression grave ont été dénoncés. Ces traitements sont souvent exécutés par le personnel d'entreprises privées – en vertu de contrats d'adjudication assignés sur la base de leur capacité à soutirer des informations aux prisonniers, capacité prouvée par les différentes entreprises concurrentes, et de la conformité de ces informations à la politique du gouvernement²⁸¹.

Un traitement analogue est réservé aux victimes de rapt à l'initiative de la CIA, lesdits transferts extraordinaires. Le Washington Post du 10 novembre 2006, cité par N. Klein²⁸², rapporte les paroles de l'imam de Milan, Hassan Mustafà Osama Nasr, lequel à la suite de son enlèvement, raconte avoir immédiatement reçu une rossée, puis avoir été encapuchonné, avant d'être transféré dans une prison égyptienne où il fut soumis à un isolement intense qui dura quatorze mois. Il déplora d'avoir été ligoté à un râtelier de fer, d'avoir subi les décharges d'un pistolet Taser, puis à des décharges électriques alors qu'il était attaché à un matelas aux ressorts trempés d'eau – durant l'interrogatoire, les décharges étaient transmises à travers les ressorts du matelas.

Les atrocités de la prison d'Abou Ghraib en Iraq doivent être vues sous ce jour : elles ne sont pas l'expression d'initiatives individuelles et perverses, mais d'une méthode générale, gouvernementale qui pour son application concrète se sert évidemment de personnalités souvent anormales. La désinvolture avec laquelle ces pratiques de torture et de manipulation mentale sont organisées et exécutées par des États qui se déclarent formellement démocratiques comme les États-Unis, et soutenues par

d'autres (comme l'État égyptien et l'État italien), est la meilleure démonstration qu'il est important de tirer cela au clair.

Le projet Monarch : réalité ou imagination morbide ?

Le projet MONARCH visait – selon les affirmations d'une quantité impressionnante d'articles et d'essais en partie basés sur des documents gouvernementaux libérés du secret – à produire et à employer comme tueurs à gage et comme espions des sujets à personnalité multiple, c'est-à-dire présentant une dissociation de la personnalité. Le trouble dissociatif de l'identité se développe fréquemment chez des fillettes abusées sexuellement, ou d'autres manières, par leurs parents. En substance, face à ces abus, la psyché de la victime, afin de sauvegarder son rapport avec ses parents dont elle dépend pour ses besoins existentiels (soins, alimentation, affection), produit une personnalité séparée pour vivre et absorber les moments d'abus, tandis que l'autre personnalité, protégée par des barrières amnésiques, garde le reste du temps un rapport « normal » avec les parents. Elle oublie, n'est alors pas consciente des expériences traumatiques vécues, par ailleurs souvent sexuellement excitantes et sources de plaisir. Il faut noter que les parents incestueux (et en général les pédophiles) font rarement recours à la violence dans leurs activités sexuelles avec leur progéniture. Ils sont le plus souvent séducteurs et enjôleurs, ce qui est excitant, érotisant et satisfaisant. Et ça marche, l'enfant mineur est d'accord, et il éprouve de l'amour envers le parent incestueux. Le traumatisme qui se manifeste dans 30 à 40 % des cas d'abus sexuel est provoqué, dans ces

cas précis d'abus non violent, par la force des émotions et des sensations de plaisir éprouvées, une force trop grande pour la capacité d'élaboration du mineur ; ou par des sentiments de culpabilité et de danger qui dérivent (selon l'orientation) de l'assouvissement du désir œdipien ; et en tout cas par les réactions qui suivent la découverte de l'inceste parental par la police, donc par la vue des parents en état d'arrestation, accusés, punis ; et encore par le fait d'être soumis à des interrogatoires, à des interventions lors d'audiences, etc. En résumé, l'abus violent est beaucoup plus dangereux que l'abus séducteur. Tous les facteurs fortement perturbants de la relation d'attachement qui lie enfants et parents (selon la théorie de John Bowlby) peuvent donner lieu à un trouble de l'attachement qui facilite « des états de conscience altérés, semblables à une transe autoinduite ou aux états hypnoïdes de la psychologie classique (états dissociatifs de conscience) »²⁸³. Les dissociations de la personnalité et la facile production de la transe hypnotique rentrent dans les objectifs du projet Monarch. En outre, la désorganisation de l'attachement fait obstacle à la formation d'une capacité de décentralisation adéquate, c'est-à-dire à la capacité de concevoir/déduire les contenus de l'esprit d'autrui, ainsi que de s'observer dans la relation.

On remarque que le traumatisme psychique a tendance à activer chez la personne traumatisée le système de l'attachement, c'est-à-dire la recherche de protection parentale. Lorsque le parent est la source du traumatisme, plus le parent commet l'abus sexuel, plus l'enfant s'attache à lui.

C'est un schéma que l'on retrouve chez les adultes soumis à des traitements de torture et d'emprisonnement,

comme nous l'avons déjà amplement observé.

Selon la version prédominante du projet MONARCH – sur la véracité de laquelle nous ne pouvons évidemment nous prononcer –, on contactait des parents auteurs d'abus sexuels et on les mettait face à cette alternative : être jugé par un tribunal ou adhérer au projet. Adhérer sous-tendait la poursuite de ces abus sous un suivi, l'envoi de leurs enfants qui les subissaient dans des écoles sélectionnées ayant adhéré au projet, les mettre à disposition pour des contrôles et des traitements (le plus souvent à base de drogues et d'hypnose).

On tentait de faire en sorte que ces jeunes développent justement une disposition à l'obéissance passive aux ordres, qu'ils développent une personnalité séparée, facile à activer sur commande, laquelle pourrait disposer d'informations secrètes, d'aptitudes et d'ordres insoupçonnables du fait que la personnalité primaire restait totalement inconsciente. Au moment désiré, on aurait donné l'ordre évocateur, et la personne aurait agi comme prévu, en fournissant ou en accédant à des données secrètes, ou en exécutant l'ordre secret. Par exemple, tuer une personne désignée (comme dans le livre *The Manchurian Candidate* de Richard Condon et le film récemment tiré de celui-ci sous le titre français *Crime dans la tête*) ou bien se « rappeler » où se trouve une bombe et la faire exploser.

Les résultats de ce projet ont été, à ce qu'il paraît, modestes. Ils ont principalement consisté à obtenir l'obéissance passive et la disponibilité sexuelle des cobayes, et à augmenter considérablement leurs capacités mnémoniques.

Kathy O'Brian est un personnage qui a popularisé le projet MONARCH. Dans ses journaux intimes, écrits après avoir été libérée de ce projet grâce à l'intervention de son mari actuel – un officier de la CIA qui était tombé amoureux d'elle – elle raconte son expérience. Tout d'abord en tant qu'objet d'abus à l'intérieur de la cellule familiale, puis de soumission au projet MONARCH. Elle parle aussi d'autres sujets passifs. Sa crédibilité peut être douteuse, surtout lorsqu'elle décrit des activités (abus divers, viols, orgies, drogues-party, meurtres sadiques) accomplies en personne par des hommes politiques nord-américains de premier plan. Néanmoins, un ami médecin, le docteur Antonio Miclavez, qui a longtemps vécu aux États-Unis et qui est expert en techniques de manipulation et de communication, a fréquenté Kathy O'Brian et son mari. Il les a longuement interrogés et a rapporté que même dans cette circonstance privée, tous les deux ont confirmé cette version. Il se déclare convaincu de la véracité de tous ces faits.

L'homme terminal

Nous avons besoin d'un programme de psychochirurgie et de contrôle politique de notre société. Notre objectif, c'est le contrôle physique de l'esprit. Quiconque se détourne de la règle établie peut être mutilé. L'individu peut bien penser que la chose la plus importante, c'est sa propre existence, ce n'est que son point de vue personnel, dépourvu de perspective historique. L'homme n'a pas le droit de développer son esprit. Ce genre d'orientation libérale est très attractif. Nous devons contrôler le cerveau électriquement. Un jour, soldats et généraux seront contrôlés par l'électrostimulation du cerveau.

Ainsi s'exprimait le docteur José Delgado, un expérimentateur du projet MK ULTRA, lequel fit une démonstration de radio-contrôle d'un taureau²⁸⁴, transmise sur la CNN en 1985.

L'Homme terminal est le titre d'un roman de Michael Chrichton qui raconte l'implantation d'une puce cérébrale dans le cerveau d'un épileptique, laquelle servait à enrayer ses attaques épileptiques. Quand il fut publié, dans les années 70, on parlait de roman d'anticipation, mais peut-être ne l'était-il déjà plus.

En effet, déjà dans les années 50, le docteur José Delgado²⁸⁵ avait mis au point un radiorécepteur implantable dans le cerveau, lequel était capable d'influencer la psyché et le comportement des sujets implantés. Ceux-ci furent nombreux, et non consentants (ibidem). Des radiographies ont prouvé la présence de ces implants. Non seulement chez l'homme, mais aussi chez les animaux. Comme le montre un film conservé par Victorian, un taureau est incité à charger, puis bloqué par une radiocommande envoyée à un récepteur implanté dans son cerveau.

Le Projet MK ULTRAS persista dans cette ligne de recherche à double objectif : conditionner le comportement par stimulation de zones spécifiques du cerveau, et monitorer les activités des diverses portions encéphaliques. Des stimulations électriques expérimentales, effectuées même dans des aires proches de l'hypothalamus, ont suscité des effets gratifiants et dissuasifs²⁸⁶. « Robert G. Heath, de la Tulane University, se fit une réputation détestable en implantant 125 électrodes chez ses sujets dans le but de “soigner” [leur]

homosexualité avec l'ESB [Electronic Stimulation of the Brain]. » Ces expériences confirmèrent la possibilité de manipuler aussi bien la mémoire que les émotions des sujets²⁸⁷. Dans les années 50, Heath dirigea tout un programme de recherche sur la façon d'influencer le psychisme et sur la création de psychoses par LSD, mescaline, stimulations électriques²⁸⁸.

Depuis quelques temps, des techniques d'imagerie mentale qui utilisent des détecteurs de champs magnétiques cérébraux se développent. Pour les diagnostics, on utilise déjà des dispositifs de magnétoencéphalographie qui enregistrent l'activité électrique du cerveau non seulement en surface, comme le font les électroencéphalographes, mais plus profondément et de façon tridimensionnelle ; cela sans subir les distorsions causées par l'influence du crâne (de l'ordre de 40 %) à la lecture électroencéphalographique. L'ingénieur Alberto Trebeschi, titulaire de l'ATB SRL de Pescara, est l'inventeur et le fabricant d'une version de cet appareil, de loin la plus efficace.

Il existe aussi des appareils pour stimuler ou inhiber magnétiquement les différentes structures du cerveau. On parle de stimulation magnétique transcrânienne. Mais il ne résulte pas que cela aille au-delà du stade de la simple et générique influence, c'est-à-dire au-delà d'inhiber ou de stimuler génériquement les activités encéphaliques, en produisant des baisses du niveau de conscience, en modifiant la fréquence de l'activité électrique de zones cérébrales, en causant la synchronisation de celles-ci. En somme, il ne semble pas que ces appareils puissent produire techniquement des comportements spécifiques voulus. Et les techniques d'imagerie mentale semblent

encore insuffisamment précises et pénétrantes pour guider une manipulation mentale²⁸⁹. Comme d'habitude, ce n'est qu'une question de temps, et la technique finira par réussir à appliquer séparément l'imagerie mentale à chaque réseau neural, donc à interférer de façon ciblée sur chacun d'eux. On pourra par exemple détruire de façon ciblée et individuellement les réseaux non désirés après les avoir identifiés en les stimulant. Les nanodispositifs pourraient fonctionner en tant que marqueurs des réseaux neuraux, ou modificateurs ou saboteurs de ceux-ci²⁹⁰.

Si ces résultats seront atteints un jour, il est vraisemblable qu'ils seront alors tenus secrets, que ce soit pour protéger leur efficacité comme pour la tranquillité de la population.

Mais sans attendre ces progrès, K. Taylor²⁹¹ signale qu'il serait déjà techniquement possible de recourir à la neurochirurgie et aux implantations pour résoudre sans effort, sans perte de temps précieux et sans devoir mettre en discussion la structure sociale, des cas d'antisocialité, de fanatisme, de perversion, de toxicomanie. On pourrait, en utilisant le système Cyberknife²⁹² développé d'abord pour la recherche spatiale puis appliqué à la chirurgie, éliminer sélectivement des réseaux neuraux socialement dérangeants. Fin des lobotomies grossières et invalidantes ! Ou encore implanter des régulateurs de neurosécréteurs pour prévenir des élans émotionnels dangereux. Ou des sécréteurs d'enzymes pour réprimer les effets de l'alcool, ainsi un état d'ivresse passerait plus vite. Ou implanter un émetteur radio qui avertirait quand un sujet est en train de devenir agressif. Ou intervenir avec des virus modifiés, qui pénètrent les cellules du réseau neural incriminé et les détruisent, ou les altèrent, en causant cancer, Alzheimer,

Parkinson. On pourrait aussi éliminer les réseaux neuraux non voulus, chimiquement ou en y créant des déséquilibres électrolytiques.

Et le tout pourrait commencer par un dépistage génétique qui déterminerait les facteurs de probabilité quant à l'existence de certaines tendances antisociales ou morbides.

Hypnose

Le concept d'hypnose – nous parlons ici de l'hypnose profonde, non pas des hypnoses ériksoniennes (états de transe légère) déjà traitées au [chapitre 5](#) – est assez récent. Son histoire, plutôt brève, a connu différentes transformations²⁹³. Il fait son apparition vers la moitié du XVIII^e siècle avec Mesmer qui parle de « magnétisme animal » et de « magnétisation », d'une énergie biologique qu'un sujet magnétisant est capable d'infuser chez un autre sujet, à des fins de suggestions mais surtout thérapeutiques. Ce n'est que par la suite que le concept d'hypnose va s'approcher du sens actuel que nous lui donnons.

Neurologiquement, l'hypnose n'est pas un état de sommeil, mais de veille, bien qu'elle soit liée à la désactivation des aires du précunéus et des régions postéro-médiales pariétales (typiquement actives à l'état de veille normale). À l'électroencéphalogramme, le sujet présente des ondes alpha. Donc, le fait d'être éveillé n'exclut pas l'état d'hypnose. L'intensité de la transe hypnotique va d'un niveau superficiel à un niveau profond. Psychologiquement, l'hypnose est dénotée par une haute suggestibilité, qui permet de pousser le sujet à accomplir

des actions déterminées normalement impossibles à l'état normal, ou à ne pas percevoir des stimuli déterminés, même intensément douloureux. Certaines personnes (comme Barber) objectent que 5 ou 10 % des femmes peuvent manifester des hallucinations ou des expériences extracorporelles à leur gré, sans hypnose. Il s'agit de femmes qui ont cultivé dès l'enfance l'habitude de rêvasser. En ce qui me concerne (MDL), je me suis occupé d'un cas de séparation juridique lié au fait que la femme fréquentait assidûment des cours d'autohypnose visant l'amélioration psychique (autosuggestion positive). Les frais de ces cours (à elle et à son mari) étaient payés par l'entreprise de ses beaux-parents. Elle avait développé une personnalité multiple, vivait dans un monde fantastique, mais commettait des adultères réels. Dans l'un de ses journaux intimes – qu'elle mit imprudemment entre les mains de son mari (mon client) lors d'un état mental altéré –, elle décrivait ces adultères (commis avec le formateur de ces cours et un guitariste fauché). Elle y affirmait que le monde ne la méritait pas, qu'elle était une mère indigne et qu'elle voulait mourir pour vivre dans le royaume imaginaire duquel sa grossesse l'avait contrainte à sortir. Ce journal, quand je (MDL) le déposai lors de la procédure de divorce, marqua la fin de ses rêves de vivre aux crochets de son mari et de ses beaux-parents. Son beau-père, lui-même participant aux cours susdits, avait cessé de pratiquer l'autohypnose parce qu'il avait commencé à souffrir de troubles qu'il décrivait comme une impression de ne plus se reconnaître; il ressentait ces troubles lors de situations de détente, comme les voyages en avion. Ceci correspond à des observations qui indiquent que la pratique de la production volontaire d'états mentaux altérés (méditation, autohypnose) peut

s'accompagner d'effets permanents de facilitation, c'est-à-dire de former ou de renforcer (fonction neuroplastique) des circuits mentaux aptes à produire spontanément des états altérés sans la volonté du sujet.

Sous hypnose, le cerveau peut évoquer de nombreux événements, même lointains et de façon détaillée, mais il peut aussi déformer la mémoire et la perception.

Comme le rapporte D. Winn²⁹⁴, Martin Orne, de l'université de Pennsylvanie, a vérifié expérimentalement que l'état de « transe hypnotique » se crée par une volonté commune, de l'hypnotiste et de hypnotisé: celle de réaliser les attentes de l'autre. Dans l'état hypnotique, les sujets réalisaient les suggestions qui leur avaient été données avant l'hypnose, du genre « Quand vous serez sous hypnose, vous ne pourrez pas remuer votre main dominante », ou « vous ne ressentirez aucune douleur ». D'autres sujets ayant été conditionnés par hypnose à effectuer des missions importantes en condition de haute température ambiante ont rapporté ne pas avoir senti la chaleur.

Le fait d'être hypnotisable est très variable selon l'individu. Cela dépend aussi beaucoup non seulement de la confiance du sujet dans l'hypnose, mais également de ses convictions sur sa nature même : à quoi l'hypnose est destinée et comment elle agit, quels sont ses effets. Ce qui revient à dire que les effets sont conditionnés, non seulement par l'intensité, mais aussi par la qualité des attentes du sujet.

À Stanford, Ernest Hildegard et d'autres personnes²⁹⁵ vérifièrent expérimentalement qu'un taux de 5 à 10 % de la

population est très hypnotisable, et un taux identique très résistante à l'hypnose.

Par contre, le professeur Joe Barber, de l'université de Californie, affirme avoir vérifié que les personnes qui résistent ne sont pas en soi réfractaires à l'hypnose, mais à la méthode avec laquelle l'hypnose est provoquée, c'est-à-dire à la répétition de suggestions monotones et impératives, du genre : « Maintenant vos paupières deviennent lourdes... vous ressentez une torpeur agréable dans tout votre corps... maintenant vous allez vous assoupir... » Cette méthode provoque une réaction d'irritation chez les sujets susdits – ce qui rend l'hypnose impossible. En revanche, ils réagissent positivement à des suggestions non monotones.

L'hypnose en tant que conditionnement, en tant qu'évocation d'un mode de fonctionnement psychique, c'est le concept d'Andrew Slater, lequel soignait des troubles aussi bien psychiques qu'organiques par suggestion hypnotique, mais pouvait aussi produire des incapacités et des blocages perceptifs et cognitifs (R.A Montherlant, *Do Our Soldiers Fear Hypnosis ?* – dans *Mechanix Illustrated*, mai 1945). Une expérience d'Ellson avait démontré que 22 personnes sur 42, auxquelles on avait montré à maintes reprises une lumière et fait entendre un son, voyaient la lumière – c'est-à-dire s'hallucinaient – au stimulus de la répétition du son sans la lumière. L'homme n'est pas fiable quand il doit distinguer les visions de la réalité. Ses perceptions peuvent être produites ou altérées par le conditionnement. Et plus le sujet est stressé, ému, affaibli, moins il les distingue. Les suggestions, répétées et pratiquées dans des moments de fatigue, de privation de sommeil, d'états

de jeûne, dans les communautés religieuses, sont l'outil idéal pour construire des systèmes de conditionnement où les stimuli évocateurs d'hallucinations (ou de visions) peuvent se déclencher intérieurement. Les ermites, les ascètes, sont des personnes qui se mettent dans les meilleures conditions pour développer ces phénomènes, lesquels représentent à leurs yeux une grande valeur « spirituelle » et une garantie de la force de leur vie mystique. À l'heure actuelle, que l'hypnose puisse conditionner des sujets à accomplir aussi des actes contre leurs propres convictions et leur volonté reste controversé.

En tout cas, et spécialement dans de tels objectifs, l'hypnose requiert une relation forte et positive entre sujet et agent.

Naturellement, l'hypnose a été, elle aussi, l'objet d'expérimentation de la CIA, notamment avec le projet Artichoke. Voici quels en étaient les objectifs²⁹⁶ : programmer des comportements désirés, y compris l'homicide ; renforcer la résistance à l'interrogatoire sous la torture, sous hypnose ou sous l'effet de drogues, en cas de capture d'agents secrets américains agissant en territoire ennemi ; intensifier la mémoire.

Il s'agissait le plus souvent de provoquer des suggestions (ou de transmettre des ordres) post-hypnotiques et de les renforcer périodiquement ; de cette façon, leur effet pouvait durer des années²⁹⁷.

L'un des principaux problèmes de cet usage de l'hypnose concerne la possibilité de transmettre un ordre post-hypnotique lorsque l'action à accomplir est contraire aux principes moraux de l'hypnotisé. Le rapport CIA de

1996 y répond positivement, en s'appuyant sur les expériences d'un certain W. R. Wells, lequel avait poussé une personne à commettre un vol à travers un ordre post-hypnotique. Le sujet n'en avait gardé aucun souvenir et avait nié l'avoir commis.

Quelques hypnotistes officiels poussèrent leurs subalternes à commettre des délits, à révéler des secrets, même à attaquer un supérieur en le prenant pour un militaire japonais²⁹⁸. Pour contourner la résistance morale d'un sujet qui se refuse à accomplir certains actes contraires à sa sensibilité (par exemple tuer des civils étrangers désarmés), un expédient efficace semble être celui de modifier sa perception du contexte ou des personnes qu'on lui demande d'attaquer (par exemple, on peut lui faire percevoir ces civils désarmés comme des militaires ennemis armés), ainsi la barrière morale ne s'interpose plus. Joost Meerloo considère que l'obéissance des sujets à des ordres contraires à leur volonté peut être due au fait que leur volonté n'est pas celle qu'ils imaginent et qu'ils déclarent – car l'hypnose ferait émerger des tendances réprimées ou refoulées. À cela s'ajoute le fait qu'un sujet, se sachant sous hypnose et estimant que cet état le rend irresponsable de ses actions, peut se sentir libre d'agir selon ses inclinaisons réelles suggérées par la situation contingente. Ou ses inhibitions peuvent tout simplement céder.

Organiser une action hypnotique sur le long terme est également efficace. On localise d'abord les zones conflictuelles et les tendances violentes du sujet, puis en travaillant avec insistance sur son inconscient, on réveille ses impulsions meurtrières latentes jusqu'à les porter à l'acting out, au passage à l'acte, sur la personne ciblée²⁹⁹.

Victorian³⁰⁰ rapporte aussi l'usage de différentes substances anesthésiques en sous-dosages – LSD, barbituriques (Amytal). L'Amytal en particulier semble provoquer chez les sujets une sensation d'impuissance et de dépendance archaïque envers l'hypnotiseur.

Des recherches ont été menées pour trouver des méthodes aptes à hypnotiser des prisonniers ennemis afin de leur arracher des informations, comme aussi pour renforcer les résistances du personnel américain et de l'OTAN contre des interrogatoires effectués par des puissances ennemies au cas où ils tomberaient en leur pouvoir. Ces renforcements pouvaient consister en ordres post-hypnotiques d'opposition à l'hypnose pratiquée sur eux par l'ennemi, ou à les faire sombrer dans un état d'inconscience pour les soustraire à l'interrogatoire.

La télé-hypnose fut aussi pratiquée. Un radiorécepteur hypnotique inducteur, appelé Radio Hypnotic Intercerebral Control, fut implanté dans la boîte crânienne de sujets le plus souvent non volontaires. Le premier à révéler ces pratiques fut un ex-agent du FBI, Arthur J. Ford, sous le nom de Lincoln Lawrence, dans son livre *Were We Controlled?*, publié en 1965. Ce mécanisme, activé par radio, mettait la personne dans un état mental altéré dans lequel elle exécutait les ordres post-hypnotiques pour lesquels elle avait été programmée. On précise aussi³⁰¹ que ce dispositif peut stimuler sélectivement des régions cérébrales en créant différentes réactions émotionnelles, y compris la peur et l'agressivité. On obtenait des résultats analogues avec un appareil appelé Stimoceiver, également implanté dans le cerveau, capable de stimuler différents points de l'amygdale et de l'hypothalamus, pour suggérer divers effets sur la psyché, « parmi lesquels des

sensations agréables, l'euphorie, une concentration intense de la pensée, des sentiments bizarres, une très grande décontraction, des visions colorées et d'autres réactions »³⁰².

En ce qui concerne le contrôle psychologique de la population, l'hypnose présente encore d'autres possibilités.

L'expérience de l'hypnose peut réveiller d'intenses besoins latents d'abandon de soi et de déresponsabilisation chez des personnes apparemment normales. On a remarqué qu'assister à des phénomènes ou à des spectacles d'hypnose collective peut réveiller – ou accroître – chez les spectateurs une tendance latente à la soumission et à la dépendance et cela de façon durable. Meerloo³⁰³ pense que des mécanismes semblables sont à la base de phénomènes d'hypnotisme collectif concernant la politique, la guerre, le vandalisme, etc. En effet, vu l'ensemble du fonctionnement réel de l'esprit humain (tel qu'il est décrit dans cet essai), considérer l'état hypnotique ou sous-hypnotique comme sa modalité cognitive habituelle, surtout en certaines circonstances (influence du groupe, fatigue, excitation émotionnelle), serait justifié. C'est justement pour cette raison que la manipulation est facile à réaliser – ou difficile à éviter. Tandis que la modalité lucide et consciente est marginale, et en général due à un effort d'attention volontaire.

Bases scientifiques des armes électroneuronales

Les effets des champs et des radiations électromagnétiques sur le cerveau et sur le

fonctionnement mental constituent un domaine de recherche de plus en plus sensible, également à cause des problèmes de santé publique qui s'y rattachent, car ces champs peuvent avoir des effets nocifs sur la santé. Aux craintes exprimées à ce propos s'ajoute la crainte que l'électromagnétisme puisse être utilisé pour conditionner la psyché humaine, surtout de groupes de personnes.

Les résultats d'une recherche du Karolinska Institut et de l'université de Stockholm, divulgués récemment lors d'un symposium du MIT, indiquent que l'exposition aux ondes électromagnétiques des téléphones portables (884 MHz) – spécialement à l'âge évolutif et surtout si elle advient peu avant d'aller dormir – retarde le sommeil, le rend moins efficace et trop léger pour une bonne récupération psychophysique. En outre, elle augmente l'incidence des céphalées, elle produit des états d'inattention et même des symptômes dépressifs. On présume que ces ondes stimulent les centres encéphaliques de la vigilance et du stress. En tout cas, un effet sur le fonctionnement du cerveau est certain.

Ces études ne manqueront pas d'avoir un impact sur un débat complexe, difficile, qui a lieu à propos des effets des ondes du spectre électromagnétique sur l'organisme, et en particulier sur le système nerveux. Jusqu'à aujourd'hui, ce débat est ouvert sur deux fronts : une position officielle du monde scientifique et une position autonome. La position officielle, en général bien diffusée et acceptée, affirme que les effets biologiques de ces ondes sont faibles et qu'ils sont pratiquement limités à un réchauffement atypique des tissus. La position des représentants scientifiques indépendants et de membres d'associations humanitaires et de défense des droits du citoyen exprime une conviction

contraire ainsi que la préoccupation d'un effet destructif possible de ces radiations sur les populations, du point de vue d'un éventuel usage intentionnel (finalisé à l'influence neuropsychique) comme du point de vue accidentel (liaisons radio, wifi, téléphones portables). Ils pensent par exemple à des outils utilisés par les forces de police, aux armes sublétales de type électromagnétique servant aussi à influencer, à contrôler et à conditionner l'esprit. Les résultats susdits de la recherche suédoise vivifient fortement les positions de la recherche et de la campagne sociale qui ne se rattachent pas à des aspects affairistes.

Les énormes intérêts commerciaux (industrie des communications) et politiques en cause, potentiellement touchés par les découvertes et la diffusion de ces effets indésirables et des emplois inacceptables des ondes radio, peuvent avoir joué un rôle « inhibiteur » sur l'orientation de recherches qui devenaient fâcheuses, lesquelles ont bien pu être alors confiées à des laboratoires privés ou militaires. La recherche en radiobiologie militaire est couverte par le secret militaire et ses résultats ne sont accessibles, même en Italie, qu'à des sujets munis du Nulla Osta Sicurezza, autorisation spécifiquement délivrée à cet effet.

Il faut ici mentionner un problème théorique préliminaire qui peut toutefois avoir son importance quant à la modalité d'approche à cette matière, et donc quant à de possibles distorsions dans l'évaluation (et la sous-estimation) des termes du problème.

Comme il a été exposé dans l'excellente reconstruction historique de Gregory O'Kelly, (HTP prints: Biology, Electromagnetism and the Nervous System, 2003), la

biologie et la biochimie – dont les théories académiques officielles ont constitué la base de la neurologie – sont restées en retard par rapport à l'évolution de la chimie moderne qui se rattache à plusieurs égards à la physique des particules et à l'électrochimie. La biologie, et par conséquent la neurologie, sont restées accrochées à une conception de l'électrologie complètement dépassée qui conçoit les processus électriques selon le paradigme de la mécanique classique (mécanique gravitationnelle newtonienne) et de l'atome de Rutherford (c'est-à-dire le modèle d'atome constitué d'un noyau autour duquel gravitent les électrons). Tous sont des paradigmes totalement dépassés dans le domaine physique depuis des décennies grâce aux découvertes de Plank, Bohr, Gamow, Pauli, Heisenberg, Dirac et d'autres ; des paradigmes qui ne décrivent pas le véritable comportement des électrons, des atomes, des forces impliquées.

À partir de cette façon de voir traditionaliste et substantiellement erronée de l'électrologie, a été construite et institutionnalisée – grâce à la concession de financements pour la recherche et les récompenses décernées aux chercheurs (les prix Nobel décernés à Eccles, Hodgkin et Huxley) – **l'école des canaux ioniens** dans le domaine neurologique. Cette école se base sur l'interprétation des processus neuraux d'un point de vue électro-chimique, et sur des mouvements d'ions déterminés par des concentrations séparées de ceux-ci, improprement assimilés sur la base d'analogies à des phénomènes bioélectriques. Cette école considère, en dernière analyse, les impulsions nerveuses comme s'il s'agissait de décharges de batterie, déclenchées par le mouvement des ions. Elle vise spécifiquement à mesurer

des différences de potentiel entre membranes, et à produire des potentiels d'action (voir le [chapitre III](#)).

De cette façon, comme nous le disions, la seconde force fondamentale de la nature, l'**électromagnétisme**, a été négligée. C'est ce qui ressort des études menées par Michael Faraday et Clerk Maxwell (théories des champs) et leurs successeurs. Alessandro Fois, en 1800, avait déjà démontré que l'énergie, alors appelée « fluide animal », dont la vie et le mouvement des organismes vivants dépendaient, c'était l'électricité. Mais aussi que la production d'ions, fondement des courants ioniens, advient par électrolyse, c'est-à-dire par l'intervention de l'énergie électrique qui dissocie les atomes des différentes molécules concernées.

C'est justement sur le modèle électrochimique que se base l'école d'**épiphénoménalisme** en neurologie, jusqu'à présent minoritaire et marginale, en tant qu'alternative à l'école des canaux ioniques. Sa dénomination dérive de la dépréciation de la portée des phénomènes produits au niveau de la membrane cellulaire au moment du potentiel d'action (phénomènes si chers à l'école des canaux ioniques), réduits par contre ici aux épiphénomènes, vu que l'important se situerait dans le passage d'énergie et d'information. Selon cette école d'épiphénoménalisme, le fonctionnement des neurones ne peut être compris que du point de vue de la mécanique quantique, des effets de la polarité de la charge électrique sur les neurotransmetteurs chimiques, et du traitement de l'information. Celle-ci n'est pas contenue dans un unique potentiel d'action, mais dans les diverses fréquences de décharge (**codage en fréquence**) auxquelles peut transmettre le neurone. Le

modèle électrochimique rend compte du fait que la signification de l'information apportée par le message nerveux est identique à la réaction chimique induite par son arrivée. Par exemple, le codage en fréquence est employé pour les émissions radiophoniques sous forme de modulation de fréquence ou MF/FM (la fréquence des ondes varie, leur amplitude, c'est-à-dire leur hauteur, restant constante) ou de modulation d'amplitude MA/AM (l'amplitude varie, leur fréquence restant constante). Dans le système nerveux (SN), on relève une fréquence de décharge spontanée (par exemple, des récepteurs thermiques cutanés) variable selon les modifications de température et modifiable en appliquant des vibrations à la peau de façon périodique. À travers l'administration de ces stimuli sensoriels, il est possible de générer une légère variation de la modulation de fréquence dans la spontanéité de décharge engendrée par les nerfs. Cette variation peut se produire aussi à travers des stimuli sensoriels effectués suivant d'autres modalités, par le biais de champs électriques ou magnétiques même très petits.

Dans la théorie selon laquelle les cellules communiquent entre elles, non seulement chimiquement (grâce à des molécules qui s'emboîtent, morphologiquement ou chimiquement, aux récepteurs correspondants sur la membrane neuronale ou sur le bouton synaptique), mais aussi électromagnétiquement par résonance, s'insèrent les « fenêtres de Adey » (de Ross Adey, qui en fit la découverte).

Ces fenêtres sont des paramètres qui contraignent la cellule réceptrice d'un signal en aval par rapport à un cap-bottom d'intensité (seuil minimum d'intensité) ou d'autres

caractéristiques du train d'ondes du signal transmis par la cellule émettrice. Il y a donc une transmission analogue à la transmission radio, laquelle requiert le respect des rapports de longueur d'onde entre signal et antenne (structure réceptrice) de la cellule destinataire.

Pour étudier les possibilités de manipulation que la connaissance de ces mécanismes permet d'entrevoir, il faut vérifier – en tenant compte que « nous ne connaissons qu'une petite partie du langage avec lequel les neurones communiquent entre eux » (Sannita, intervention au Congrès de la Société de psychopharmacologie, chartreuse de Pontignano, le 31 septembre 2009) – les questions suivantes :

quel est le véritable contenu des échanges entre neurones (une onde avec modulation d'amplitude/fréquence et/ou autre : oui/non, ou beaucoup plus) ?

quels effets les champs électromagnétiques et leurs fréquences ont-ils sur ces échanges ?

est-ce que ces effets peuvent être exploités, et comment, à des fins de manipulation biologique-cytologique générale, neurophysiologique générale (effets qui désorganisent, inhibent, accélèrent des processus intra/intercellulaires), neurophysiologique sélective par zone cérébrale ou par fonction (cognition, agressivité, émotivité) ?

existe-t-il déjà des études, des prototypes, des appareils qui fonctionnent dans ce sens ?

Ce sujet s'insère dans le domaine d'étude de la

stimulation (électrique ou magnétique ; invasive ou superficielle) qui connaît une grande popularité ces dernières années dans le cadre des neurosciences cliniques (Transcranial Magnetic Stimulation, TMS ; Deep Brain Stimulation, DBS ; Vagal Nerve Stimulation, VNS), dans le domaine diagnostique (cf. potentiels moteurs évoqués) comme dans le domaine thérapeutique (« modulation » de multiples activités cognitives et motrices).

Les perspectives susdites, lesquelles constituent les territoires de frontière des études psychophysologiques, sont aussi l'avant-garde la plus prometteuse (et menaçante) de la manipulation psychophysique. Du fait qu'il s'agit d'un domaine qui évolue rapidement, que peu de choses y sont aujourd'hui clairement définies, nous avons récemment interpellé Aldo Ragazzoni, professeur, président sortant de la Société italienne de psychophysologie, un neuroscientifique qui travaille dans les secteurs de pointe de la recherche dans ce domaine. Nous lui avons demandé où en étaient les choses à ce jour. Il nous a confirmé qu'il s'agit d'un territoire fascinant et largement inexploré, et que sur Pubmed, en saisissant « TMS », « VNS », « DBS », il est possible de trouver, avec force détails, tous les derniers travaux récapitulés en « reviews ». « S'agissant de transmission inter/intracellulaire à haute fréquence, assimilable (de loin) à la transmission éphaptique [transmission d'impulsions entre axones et dendrites qui se touchent sans former une synapse – cf. chap. 3 – N.D.A.], ce qui préfigure dans les travaux qui se réfèrent à la théorie d'Adey, c'est toutefois quelque chose de plus fin. Ce mécanisme est-il modulable de l'extérieur par stimulateur à fréquence radio ? Nous ne le savons pas ; surtout parce qu'on émet l'hypothèse de modifier la communication au niveau microscopique

(nanotechnologie). » Cette dernière observation de Ragazzoni ajoute une caractéristique plutôt alarmante quant à la possibilité d'interférences manipulatrices sur les transmissions inter et intracellulaires du système nerveux (et pas seulement). C'est l'intrusion de nanotechnologies, donc de nanodispositifs et leur implantation. Une autre caractéristique tout aussi alarmante dérive du fait, comme on l'a indiqué précédemment, qu'il est évident qu'une activité de recherche militaire en grande partie secrète a lieu depuis longtemps dans ce domaine. De toute façon, nous avons l'intention d'approfondir ce sujet dans une monographie spécifique, lorsque nous disposerons d'un tableau plus complet, clair et fiable, des processus et des outils qui pourraient conditionner sélectivement le fonctionnement de l'encéphale.

Le **rayonnement électromagnétique** sous-tend la propagation d'énergie non ionisante à travers l'espace sous forme de champs électriques et magnétiques qui varient dans le temps. La propagation de ces ondes peut être intentionnelle (radio, télévision, téléphones mobiles, etc.) ou non intentionnelle (ordinateur, fours à micro-ondes, réfrigérateurs, etc.). Ces dernières années, nous avons assisté à une forte expansion, en variété et quantité, des sources de rayonnement électromagnétique dans l'environnement.

On a désormais vérifié qu'il y a une interaction entre le système nerveux et une vaste gamme de fréquences produites par des dispositifs électroniques.

On estime que la réactivité du système nerveux consiste en une **résonance** des champs électriques ou magnétiques (ondes de rayonnement électromagnétique)

à l'intérieur du système nerveux. Par résonance, on entend l'impact d'une vibration sur une autre. Littéralement, résonance signifie « renvoyer, faire écho », en se rapportant à quelque chose d'externe qui met une autre chose en marche, ou modifie sa fréquence de vibration. Produite à travers les voies sensorielles, on parle alors de résonance sensorielle.

Ceci concerne aussi bien les **très basses fréquences du spectre** ou **TBF** (10-100 Hz) émises par des appareils électroménagers et par les lignes électriques que les **fréquences moyennes du spectre** ou **MF** (1-900 MHz) émises par la radio, par la télévision et les communications mobiles, et les **très hautes fréquences** ou **THF** (2-10 GHz) émises par les fours à micro-ondes et les satellites.

La réactivité à ces ondes apparaît plus élevée pour les réseaux neuronaux que pour les neurones considérés individuellement.

Quelques effets secondaires sur le système nerveux ont été relevés. Ce sont :

des effets physiques directs (par exemple tremblement postural, ptosis³⁰⁴ palpébrale) ;

des modifications du temps de réaction ;

des modifications de la qualité du sommeil ;

des modifications des tracés électro-encéphalographiques.

Ces effets peuvent être plus ou moins légers, mais pour le système nerveux stable d'un adulte, la réactivité est apparue modeste et transitoire lors de différentes recherches menées même chez des sujets très électrosensibles. Par contre, durant l'enfance, l'impact de ces modestes perturbations pourrait se révéler catastrophique (voir I. M. Thornton, 2006, qui met en évidence de possibles rapports causaux vis-à-vis de l'autisme chez l'enfant).

Si d'une façon ou d'une autre, les signaux afférents s'additionnent dans le cerveau, les modulations en MF s'y ajoutent pendant que les potentiels d'action de divers nerfs se mélangent et s'entrelacent. Un traitement neural approprié peut se traduire par un accroissement du rapport « signal sur bruit » – dérivant de l'anglais SNR signal-to-noise ratio (signal/parasites).

Écrans d'ordinateur et postes de télévision pourraient, à des fins illicites, être falsifiés en vue d'émettre des champs magnétiques faibles à basse fréquence, tout simplement à travers la fréquence de l'intensité des images transmises. Il existe des expériences qui démontrent la production d'une résonance sensorielle à 1/2 Hz et à 2,4 Hz chez un sujet qui se trouve près de l'écran, ce qui rend possible une manipulation de son système nerveux. Pour l'écran d'un ordinateur, la variabilité de la fréquence des images pourrait être produite à travers un programme approprié, lequel la changerait irrégulièrement de façon à empêcher l'adaptation défensive du système nerveux à cette stimulation du champ. De la même manière, cassettes vidéo et DVD peuvent être préparés au moyen de programmes appropriés, en introduisant des variations de fréquence

dans les signaux numériques RVB (rouge-vert-bleu). Quelques écrans peuvent émettre des fréquences de champ électromagnétique telles à provoquer une résonance sensorielle chez un sujet à proximité, à travers des vibrations d'image si faibles qu'elles résultent subliminales.

Aujourd'hui, abuser secrètement des masses populaires moyennant ces techniques apparaît déjà comme une possibilité concrète. Tout ceci peut se vérifier quand nous sommes connectés à l'internet, lorsqu'on regarde la télé, une cassette vidéo ou un DVD.

Il n'existe pas de règles juridiques en la matière ni une autorité de contrôle.

Dans le domaine des scénarios de science-fiction (un domaine probablement plus proche de nous que ce que nous pouvons imaginer), il est possible de mettre au point et d'employer des armes électromagnétiques en utilisant des micro-ondes dans le cadre des super-hautes fréquences (SHF).

Sur la base de témoignages divers, bien qu'il n'existe pas de données officielles disponibles de fiabilité certaine, on peut noter les effets suivants sur le système nerveux central :

des hallucinations auditives (voix) lorsque le cerveau est bombardé de micro-ondes analogues à des ondes sonores pendant 2 ou 3 heures par jour. Ceci permettrait à un État d'ancrer des idées confusionnelles dans l'esprit des troupes ennemies et à l'inverse des idées de dévouement surhumain dans les siennes ;

des hallucinations visuelles, du type diapositives multicolores ;

un blocage généralisé des voies afférentes sensorielles (cela concerne tous les sens) ;

un blocage de la pensée. Une sensation de ne plus pouvoir s'entretenir avec soi-même (on ne réalise pas qu'on est en train de penser) ;

une douleur très intense, généralisée et indescriptible, d'apparition immédiate et enveloppante.

L'application des découvertes de la physique contemporaine et de ses paradigmes dans les recherches en neurophysiologie n'est, évidemment, qu'à ses débuts – du moins en ce qui concerne la recherche non soumise au secret. Maintenant que ses possibilités et ses perspectives ont été divulguées, d'autres découvertes plus sensationnelles sont probablement imminentes, par ailleurs déjà annoncées par divers auteurs.

Dans la tentative d'approfondir les bases scientifiques des armes neuronales, en réalité à peine esquissées, nous nous sommes rendu compte que d'un point de vue scientifique, il est juste que nous formulions une grande réserve et que nous arrêtons là notre investigation sur les mécanismes d'influence électromagnétique sur la psyché. Il nous est en effet apparu évident que les outils et les données dont nous disposons ne sont pas appropriés à cette mission ; que l'approche de la recherche conventionnelle (et non secrète) s'appuie sur des bases non appropriées et obsolètes, sûrement captieuses, probablement trompeuses ; qu'à ce stade où nous

sommes arrivés, traiter de ce sujet requiert un approfondissement sérieux de l'électrologie contemporaine, avec le secours d'experts en la matière afin de comprendre vraiment comment fonctionnent les neurones et comment ceux-ci peuvent être influencés, individuellement, au niveau synaptique et dans leurs réseaux, au moyen de systèmes radiofréquences.

Nous avons donc l'intention d'approfondir notre connaissance sur le sujet afin de traiter de ses implications sur le contrôle mental dans un ouvrage spécifique qui prendrait également en considération le fait que les personnes sont de plus en plus littéralement immergées dans des champs électromagnétiques à fréquences (générés par les liaisons radio, les liaisons téléphoniques, les téléphones portables, les dispositifs radio pour le contrôle des usagers, les ordinateurs, l'internet véhiculé par le réseau de distribution électrique, etc.), et qu'on ne peut exclure que ceci ne soit exploité dans un proche avenir à des fins de conditionnement et de contrôle.

Attaque électromagnétique

À l'instar des fondements biologiques susdits, de nombreux récits, de nombreux rapports concernant des armes et des outils de police et de conditionnement neural par électromagnétisme, apparaissent plausibles. La réalisation d'appareils pour diffuser des états d'anxiété, d'excitation ou d'inhibition dans les foules ou dans les populations de vastes zones est bien concevable. La création de superficies qui réfléchissent des faisceaux d'ondes électromagnétiques dans ce but est également

possible. Les traînées chimiques (chemtrail), qui contiennent principalement de l'aluminium, pourraient aussi servir à cela.

Dans les années 60, les Soviétiques bombardèrent le personnel de l'ambassade des États-Unis à Moscou, dans l'objectif de l'attaquer au niveau physiologique et surtout au niveau neural avec des rayons UHF. Cette attaque causa des malaises, des maladies et des décès. Après s'en être aperçue, l'administration états-unienne lança un programme, dénommé « Opération Pandora » à la documentation duquel Victorian a eu accès grâce au Freedom of Information Act. Il réfère³⁰⁵ que, déjà depuis 1961, on savait qu'il était possible d'induire la perception du son chez des êtres humains, entendants et non-entendants, en leur irradiant la tête d'énergie électromagnétique UHF (ultra high frequency) à basse puissance et à fréquence modulée.

Dans les années 70, on découvrit que des ondes THF pouvaient accélérer ou ralentir les ondes du cortex cérébral. Déjà dès les années 50, cependant, on savait que le comportement humain pouvait être influencé en réchauffant des aires cérébrales par ondes radioélectriques. Mais plus tôt encore, dans les années 20, le physicien italien F. Cazzamalli avait découvert et exposé dans son livre *Il cervello radiante* comment il était possible de provoquer des hallucinations chez certains individus par ondes radio.

La recherche sur la stimulation par ondes radio avec des électrodes implantées dans des zones cérébrales même profondes (hypothalamus) progressa grâce aux expériences menées tant sur les animaux que sur le

cerveau d'êtres humains, à l'occasion d'interventions neurochirurgicales. On vérifia en particulier que la stimulation de certaines zones déterminées évoquait des émotions, des sensations, des souvenirs, en somme, qu'elle faisait revivre au patient des épisodes passés comme étant présents.

La possibilité de produire de fausses perceptions de sons par radio-stimulation du cerveau implique la possibilité d'utiliser les ondes radio pour faire « entendre » à des sujets certains sons en tant que signaux servant à déclencher des comportements conditionnés.

Autrement dit, on peut tout d'abord conditionner un animal ou une personne à exécuter un certain comportement en lui administrant une stimulation auditive au moyen d'une radio-stimulation du cerveau, et il suffira ensuite d'envoyer, à un moment voulu, cette radio-stimulation au cerveau de cet animal ou de cette personne pour déclencher l'exécution de ce comportement, et tout cela de façon imperceptible à toute autre personne.

En 1961³⁰⁶, Allan H. Frey exposa les résultats d'expériences qui démontraient comment l'oreille humaine est capable de percevoir certaines ondes radio (radiesthésie) à une distance brève, estimée par la suite à quelques centaines de mètres. Ceci ouvre évidemment différentes possibilités en matière de communication mais aussi de manipulation.

Armes sonores non létales

Dans un mémorandum du 10 avril 1991, intitulé « Avons-nous besoin d'une force non létale pour la défense ? »,

Paul Wolfowitz, alors sous-secrétaire à la Défense, exhortait Dick Cheney, alors secrétaire à la Défense, à soutenir des initiatives favorables au développement d'armes non létales – déjà domaine d'excellence des États-Unis –, soit de systèmes d'armes psychophysiques, mais aussi simplement physiques. Parmi les armes à action psychophysique, le rapport³⁰⁷ cite un canon infrasonique à haute puissance et à basse fréquence. Cette arme fut par la suite utilisée par le gouvernement français contre les foules houleuses. En 1983, elle fut probablement utilisée par le gouvernement britannique contre les femmes pacifistes cantonnées près de la base de Greenham Common en signe de protestation contre le déploiement de missiles nucléaires Cruise. à cette occasion, des troubles et des irrégularités menstruelles, des céphalées, des somnolences, des paralysies temporaires, deux avortements spontanés furent signalés. Des calculs physiques ont révélé la présence d'une forte émission électromagnétique, qui se multipliait durant les moments de protestation³⁰⁸ – ce qui indique qu'il s'agissait bien d'une émission d'ondes radio ciblée. Par ailleurs, on savait que certaines bandes de très basse fréquence peuvent, à des niveaux énergétiques appropriés, désagréger les organes internes du corps humain et, à une puissance supérieure, même des murs. En 1979, la CIA avait en cours le Woodpecker Project (Projet « Pivert ») qui comprenait l'objectif de « faire rebondir des signaux radio ou des micro-ondes sur l'ionosphère, apparemment pour influencer sur les fonctions mentales d'individus dans des régions sélectionnées, mais aussi sur des installations nucléaires de l'Europe de l'Est »³⁰⁹, c'est-à-dire pour créer un état de confusion chez les militaires des bases de lancement de missiles du Pacte de Varsovie³¹⁰.

En outre³¹¹, des rumeurs courent sur l'existence, en partie prouvée, d'armes radiologiques développées dans des pays alors communistes, lesquelles seraient capables d'interférer, non seulement avec les fonctions cérébrales, mais aussi avec les fonctions physiologiques, et cela même à grande distance et sur une grande échelle. Leurs effets vont des céphalées à des états émotionnels provoqués, à des troubles hématiques et circulatoires, à une détérioration neurale, à l'apparition de tumeurs même longtemps après qu'un sujet a été contaminé. Ces systèmes d'armes à interférence neurale par ondes irradiées sur des surfaces étendues et distantes, en exploitant également les couches de l'atmosphère qui leur permettent de se réfléchir pour favoriser leur propagation, faisaient aussi partie des programmes Woodpecker (« Pivert ») et HAARP du Département de la Défense des États-Unis installé en Alaska, ainsi que d'autres projets de l'armée et de la marine américaines. Ces projets ont été protégés par des lois limitant ou excluant la possibilité d'accès aux informations qui les concernent.

Certaines sources affirment que, dans le but de propager par réflexion les ondes utilisées dans ces projets et de les concentrer sur une cible à frapper au sol, des chemtrails, des traînées chimiques, sont aussi employées. Elles sont constituées de composés chimiques contenant de l'aluminium, et seraient répandues, par l'aviation américaine durant des vols non signalés et non autorisés, sur le territoire américain et sur celui d'autres pays d'Amérique du Nord et d'Europe, y compris l'Italie. Ces traînées chimiques finissent par former une sorte de couverture et persistent des heures dans le ciel, elles se différencient donc des traînées de condensation qui ne se forment qu'à des altitudes précises et ne durent que

quelques minutes. Les substances qu'elles contiennent retombent au sol. Celles-ci peuvent alors provoquer de légères irritations aux muqueuses et causer une série de troubles. Ce sont également des véhicules de diffusion intentionnelle de divers agents pathogènes parmi lesquels celui de la maladie de Morgellons.

Décodage et clonage des ondes cérébrales

La recherche la plus récente s'occupe aussi du décodage des ondes cérébrales, aussi bien corticales (à la surface du cortex) que profondes. Le but de ces recherches est ambitieux : « décrypter » l'activité cérébrale, comprendre ce qui est en train de se passer dans la psyché, déterminer et isoler des patterns électriques spécifiques, d'émotions, de pensées, de résolutions, de dysfonctionnements. Et ceci pour mieux comprendre le fonctionnement normal et pathologique ou « interféré » du cerveau, même en relation aux divers stimuli auxquels une personne est soumise, et aussi pour tâcher de l'influencer, d'évoquer ou d'inhiber les mêmes émotions, pensées, résolutions, dysfonctionnements ; mais encore de « transférer » les connaissances, les expériences, les capacités acquises par d'autres sujets à des sujets qui se préparent à un entraînement (des pilotes, par exemple).

Selon Victorian³¹², la technologie qui permettrait d'engendrer des « voix dans la tête » existe et elle serait en possession de la CIA et des forces armées américaines.

Le Psycho-Acoustic Projector (brevet n° 3 566 347, U.S Patent Office, du 23 février 1971) se sert de plusieurs projecteurs montés sur des véhicules, et serait capable de

produire des troubles psycho-auditifs chez les troupes ennemies.

La Method and System for Altering Consciousness (brevet n° 5 289 438 du 22 février 1994) frappe les victimes grâce à une combinaison de stimuli (le plus souvent sonores), de fréquences et de diverses formes d'ondes. Un brevet homonyme qui le suivit de peu (n° 5 123 899) se réfère à la possibilité d'altérer l'état de conscience en poussant le cerveau à produire des rythmes déterminés.

Encore plus intéressant est le Silent Subliminal Presentation System (n° 5 179 703, du 2 octobre 1992), un procédé lié aux recherches secrètes militaires pour la transmission de messages subliminaux silencieux, également appelé Silent Sound Spread Spectrum (SSSS) ou encore S-quad. Le président de Silent Sound Corporation dit qu'il a été utilisé avec succès pendant l'opération Tempête du désert. Il s'agit de très basses et de très hautes fréquences et d'ultrasons. Ce sont des ondes amplifiées, modulées en fréquence pour y insérer des informations (qui auront un message pour leurs destinataires). Elles sont ensuite transmises à la cible soit par des sons soit par des vibrations (probablement à travers le terrain ou les roches) pour le stimuler.

Les sons pourraient être aussi transmis dans la tête de l'ennemi par irradiation d'ondes hertziennes, de fréquences comprises entre 100 et 10 000 MHz, modulées en fréquence sous forme de paquets d'ondes³¹³. On a découvert qu'une fois dans le crâne, ces ondes sont traduites par le corps humain lui-même en sons audibles, sons que les destinataires déconcertés, comme étourdis, localisent dans leur tête. Ce fait est confirmé par Nick

Begich dans un texte de 2003, *The Earth Rising II*, où il décrit des technologies de stimulation du cerveau au moyen d'une alliance d'ondes électromagnétiques et d'ondes sonores.

Anna Oliverio Ferraris (2010, p.) signale aussi l'usage dudit son hypersonique, c'est-à-dire d'un son fortement directionnel, qui n'est audible que dans son voisinage. Par exemple, pour inciter à acheter des boissons désaltérantes à partir d'un distributeur automatique, celui-ci pourrait diffuser tout autour de lui un hyperson qui donnerait la perception d'un tintement de glaçons et d'un pétilllement de boisson gazeuse.

Une autre approche plus sophistiquée consiste à cloner des schémas d'ondes électrocorticales, relevés par EEG, qui correspondent à des états psychiques négatifs (peur, confusion, dépression), puis à les « décalquer », c'est-à-dire à les reporter sur l'activité cérébrale normale par le biais d'une projection du type Silent Sound mentionnée précédemment.

D'autre part, l'activité électrique la plus importante concernant ces objectifs n'est pas l'activité cérébrale superficielle, celle qu'on peut lire par EEG, mais celle des centres profonds du cerveau comme l'hypothalamus, l'amygdale, l'hippocampe – le circuit limbique. Ces dernières années, dans le but d'intercepter aussi l'activité de ces centres, des techniques d'imagerie mentale par émissions de positrons, et plus récemment encore, par relevé de l'activité magnétique du cerveau avec un enregistrement tridimensionnel, ont été développées. Un centre d'excellence de ce secteur se trouve à Pescara (nous y avons déjà fait allusion).

Toujours sous réserve de reparler des systèmes possibles de manipulation électromagnétique du cerveau et de leur fonctionnement, nous ne pouvons toutefois omettre de mentionner le neurophone, breveté par le docteur Patrick Flanagan dans les années 60, lequel, paraît-il, pourrait transmettre des suggestions directement à l'esprit à travers la peau, sans qu'on entende ou qu'on voie quoi que ce soit. Quand, sur demande de l'Office américain des brevets, Flanagan démontra que son neurophone fonctionnait, la National Security Agency lui confisqua le brevet. Deux ans de luttes juridiques furent nécessaires à l'inventeur pour le récupérer.

Les mécanismes de défense

Les mécanismes de défense mentale et relationnelle

Avant d'introduire les « conseils pour l'autodéfense », je (MDL) préfère décrire tout d'abord quelques expériences et exposer quelques observations liminaires. J'ai commencé à m'intéresser à la manipulation et à l'esprit grégaire parce que, depuis tout petit, j'ai été frappé par le fait que presque tout le monde était conditionné par des dérives de groupe, c'est-à-dire l'esprit grégaire, dans des faits de religion, de mode, de goûts, d'intérêts. Ces comportements me semblaient automatiques, mécaniques, propres aux marionnettes. J'étais surpris de voir des personnes capables de suite dans les idées et de jugements rationnels et originaux glisser à l'improviste dans la dérive grégaire. Plus tard dans la vie, j'ai voulu rencontrer des personnes – des santons, des gourous – comme Sai Baba et d'autres, qui exerçaient sur d'innombrables personnes, même cultivées et intelligentes, une fascination irrationnelle et irrésistible qui provoquaient en elles une régression de la pensée à un stade enfantin (« si vous ne deviendrez pas tous comme des enfants... »). Je me suis exposé plusieurs fois à ces fascinations pour voir s'il se passait quelque chose. Mais rien ne m'arrivait.

Après de nombreuses expériences, réflexions et confrontations, j'estime que la tendance grégaire,

l'aptitude à la dépendance d'un groupe et/ou d'un chef, dépend partiellement des expériences des premières années de la vie de tout un chacun, et partiellement sans doute d'un facteur inné. Pour ce qui concerne les premières, j'ai reçu de mon père, très précocement, une éducation façonnée à la pensée critique, dubitative, agnostique, mais non athée, scientifique, mais non scientifique, et une attitude sceptique analytique (où « sceptique » signifie « qui vérifie », non pas « méfiant » ou « hostile ») envers toute autorité présumée et tout pouvoir établi, comme aussi envers toute forme de mode, de pensée de groupe, d'encadrement. Cette éducation me tenait naturellement dans un rapport de détachement perspectif comparé aux compagnons de classe, aux enfants de mon âge et à mon milieu en général. Avec cet état d'esprit, assimilé déjà depuis l'enfance, je me retrouvai à l'école primaire dans un état cognitif sur lequel les systèmes de croyances et de valeurs dispensés par la seule agence idéologique active, l'Église catholique – et les autres valeurs à la mode et d'agrégation sociale (surtout le foot, puis la musique contemporaine, puis encore la contestation de gauche, etc.) n'avaient aucune prise, mais tendaient plutôt à m'apparaître ridicules.

Ces considérations, jointes aux conseils qui se trouvent dans la suite de ce paragraphe, décrivent le problème pédagogique, qui présente deux aspects : par quels moyens éduquer les jeunes à la liberté mentale et les « immuniser » contre les manipulations ? ; quelles conséquences peut avoir ce type d'éducation sur le développement, l'intégration sociale, le bien-être des enfants ? Il est clair, en effet, qu'une éducation à l'indépendance des modèles de pensée prédominants, de valeurs, de relations, comporte une divergence par rapport

à ces mêmes modèles, et que, vice-versa, l'intégration sociale comporte normalement l'identification avec ces derniers et un grégarisme poussé, la dépendance, la maniabilité. Nous retenons qu'on devrait essayer d'éduquer à l'indépendance, en renonçant à cette dernière dès que l'on constate que le mineur n'arrive pas à en porter le fardeau.

D'après les connaissances en matière de manipulation mentale, il apparaît cependant que tout un chacun, même à l'âge adulte, a la possibilité d'apprendre à se défendre, à différents degrés, des manipulateurs, de développer ses propres capacités, de reconnaître les actions de ces derniers et de s'y soustraire par la pratique, l'étude, l'évolution personnelle, l'ironie : tout manipulateur, autoritaire ou mielleux, prédicateur ou faux gourou, échoue quand il n'est pas pris au sérieux, ce qui est confirmé par toutes les études.

À noter aussi que de nombreuses organisations totalitaires comme, par exemple, les Témoins de Jéhovah, découragent le développement culturel, et tendent à absorber l'emploi du temps intégral de la personne dans les études et les exercices de la foi (Opus Dei, Soka Gakkai). Elles tendent toutes à fournir un modèle unique de personnalité, d'identité, à standardiser l'identité et le cheminement existentiel (scientologie), notamment pour rendre leurs adeptes plus prévisibles et gouvernables.

Donc, le fait de cultiver une pluralité d'intérêts et de relations sociales (avec différentes sortes de personnes : amis et membre de la famille, professionnels, hommes de culture, entrepreneurs, étrangers, etc. ayant des visions différentes de la réalité) constitue, avec les voyages de par

le monde et la rencontre de différentes cultures, une bonne prévention de la manipulation et de tout abus³¹⁴.

Mais, probablement, est-il encore plus simple et efficace de fréquenter de temps à autre, en guise de vaccination, des personnes manifestement abusées par quelque religion, secte ou idéologie : le contact avec elles, l'effet grotesque, ridicule, pénible qu'elles émanent, nous rend attentifs et motivés, nous rappelle ce que nous pourrions, mais ne voudrions jamais devenir, nous « immunise », en quelque sorte, de ce danger.

Jacques Regard, un conseiller spécialisé en gestion relationnelle, dans son livre de 2004 *Manipulation : ne vous laissez plus faire !*, recommande, en premier lieu, de se mettre en condition de reconnaître la manipulation selon ses différents buts et ses différentes méthodes. Il distingue tout d'abord les manipulateurs en trois genres selon leur but, et en quatre genres selon le moyen utilisé.

Selon le but, on distingue : les bénéfiques (qui manipulent un sujet pour son bien, comme pourrait le faire un éducateur, un professeur, un psychothérapeute) ; les égoïstes égocentriques (qui manipulent autrui à leur avantage, comme les vendeurs, les fraudeurs, les exploités) ; et les malveillants ou destructeurs (qui influencent autrui, sournoisement, en dissimulant, souvent motivés par la perversion, afin de lui faire du mal et le détruire).

Selon la méthode, on distingue : les séducteurs (qui fascinent, les charismatiques) ; ceux qui culpabilisent (qui suscitent la culpabilité et le besoin d'obéir pour les adoucir, ou qui font sentir autrui en dette, afin de le

pousser à donner ou à faire quelque chose pour être quitte) ; les respectables (personnes influentes, qui obtiennent les choses grâce à des allures morales et fiables) ; les autoritaires (qui s'imposent, en profitant du sens d'infériorité, de subordination, de faiblesse).

Regard examine uniquement les manipulations de particuliers, seuls ou avec le support moindre d'un tiers. Il s'intéresse surtout au conditionnement familial, au travail, et entre amis. Il ne considère pas la propagande, le marketing, l'emprisonnement et tous les autres moyens que nous avons traités dans les chapitres précédents.

En nous servant aussi de ses indications, nous pouvons donner les conseils suivants afin de reconnaître et de combattre le manipulateur (employeur, policier, trader, santon ou tout autre) et ses méthodes.

Le manipulateur, ou mieux, le caractère manipulateur d'une personne (naturellement non déclaré tel, non manifeste) se reconnaît par des traits qui sont des indices récurrents, évidemment selon les cas, réunis en groupes plus ou moins importants et plus ou moins fréquents :

il parle de façon indirecte, par allusions, périphrases ou paraphrases, il n'est pas clair dans la communication de ce qu'il veut ou de ce qu'il pense, ou de ce qu'il a l'intention de faire ; il crée des atmosphères d'ambiguïté, d'incertitude, de suspense : il n'arrive pas droit au but et n'apprécie pas la franchise ; il est irrité quand on le met au pied du mur pour qu'il s'exprime clairement ;

il brandit des menaces de punition de la part de tierces personnes, ou des conséquences naturelles ou

suraturelles qui frapperont ceux qui ne lui obéissent pas (voir le cas judiciaire connu d'une vendeuse télé d'Émilie-Romagne et de son « magicien » brésilien) ;

il ne déclare pas les sources de sa connaissance (affirmée) de ce dont il parle ; il fonde ses jugements, ses exigences et ses demandes sur des concepts « fumeux », abstraits, non vérifiables, comme Dieu, le devoir, le Bien, l'honneur, la Patrie, le dharma, les écritures révélées et d'autres livres sacrés ;

il évite la confrontation objective et rationnelle sur des données concrètes et il recourt à des instruments irrationnels et suggestifs (culpabilité, idéaux fumeux) ;

il nie toujours ses erreurs et ses contradictions ;

il s'indigne et se déclare agressé si on interprète ses allusions, ses périphrases, ses paraphrases ;

s'il est accusé d'abus, il présente ces accusations comme des preuves de la persécution à son encontre ;

il délégitime les points de vue différents du sien ;

il essaye de rendre autrui dépendant de lui ;

il est inébranlable et impénétrable sur les argumentations et les exigences d'autrui ;

il décharge sur les autres ses propres contradictions et interdit de les reconnaître comme telles, jusqu'à créer les « doubles liens » (double binds)³¹⁵ ;

il ne sait pas écouter autrui, ni lui reconnaître ses espaces

et ses différences ;

ou bien, il ne l'écoute que pour lui arracher des informations utiles pour gérer ce dernier, ou d'autres personnes ;

il colle aux personnes qu'il veut dominer, et souvent il les met les unes contre les autres ;

il formule souvent des reproches et des critiques rétroactives du type « si tu m'avais écouté... » ; « pourtant, je te l'avais dit ! » ;

il change les règles du jeu et utilise deux poids deux mesure selon ce qui lui convient dans les différentes situations ;

il sait changer d'attitude, en passant de la dureté dans les rapports directs avec les personnes qu'il veut frapper à l'amabilité la plus inoffensive quand il veut se montrer doux et incapable de faire ce qu'il fait réellement ;

il exige qu'on reconnaisse comme bénéfiques, dues et intéressées les actions nuisibles, arbitraires et égoïstes qu'il accomplit (Regard cite le cas des missionnaires chrétiens qui, pour convertir les « sauvages », commençaient par détruire et diaboliser toutes leurs croyances et divinités) ;

il impose la reconnaissance de ses « vérités » comme condition pour être accepté par lui ;

il se fait accepter et légitimer comme accusateur et juge en même temps : il tend à mettre les autres dans une condition chronique de dette ou de faute envers lui ou

envers la chose, la personne, l'idéal ou le dieu qu'il prétend représenter ; tout ce qu'on fait pour lui est en réalité dû à cette entité ;

il induit chez les sujets qui lui sont assujettis le syndrome du just world, examiné auparavant ;

il ne respecte pas les règles qu'il prescrit aux autres ;

il cherche des sources extérieures et d'autorité, mais souvent non pertinentes (doctrines religieuses, morales, politiques, etc.) afin de légitimer sa personnalité, ses actions, ses prétentions ; et ce, avec d'autant plus de détermination qu'il doit dissimuler l'aspect affairiste ou carriériste de son activité sous-jacente ;

il fait avancer d'autres personnes pour dévaloriser, critiquer, insinuer, repousser les personnes qu'il veut frapper ou éloigner ;

il s'entoure de sujets manipulables dont il se sert pour amplifier son action et parallèlement pour ne pas assumer les responsabilités et sauvegarder son image immaculée ;

il utilise le pouvoir du groupe pour asticoter et soumettre ou dévaluer son prochain, dans une action de harcèlement, comme dans le cas qui suit : un « maître spirituel » indien très connu, quand il découvrait que quelqu'un avait violé l'une des règles de son ashram, se punissait (en se soumettant, ou en déclarant se soumettre, par exemple, à des privations alimentaires) pour avoir raté l'éducation du transgresseur ; avec cette fausse mansuétude, il montait tous les autres adeptes contre le transgresseur, afin de l'écraser psychologiquement ;

il consomme les énergies des personnes qui l'entourent, il rend leur morale instable et il exerce une influence pathogène qui fait émerger des symptômes ;

l'environnement autour de lui devient lourd, inefficace, agité ; les tensions et l'absentéisme augmentent ; les animaux et les enfants, selon Regard (cit. 185), s'éloignent des manipulateurs de type destructif.

Il est également possible d'éviter les causes futures d'embrigadement et de chute dans la dépendance à travers une série de mesures préventives :

se demander, dans les situations relationnelles ou de prise de décision, si l'on est soumis à un possible facteur de décognition (faim, soif, fatigue, maladie, sommeil, musique, bruit, danse, peur, enthousiasme, grégarisme, substances) et se libérer de ce dernier ;

se demander si l'on se trouve dans une condition de lucidité critique et de vigilance, ou dans un état de sous-hypnose de type éricksonien (cf. [chapitre 5](#)) ; si tel est le cas, essayer de se réveiller ou de se faire réveiller ;

principiis obsta : résister depuis le début, et ne pas se fier en se disant « maintenant, j'essaye de me fier, je tente l'expérience, puis si ça ne va pas, je me retire », car plus on cède, plus il sera difficile de s'opposer et de s'en tirer, étant donné que des liens et des dépendances affectives, sociales, pratiques se forment rapidement ;

examiner le contenu des communications qu'on reçoit, pour vérifier s'il y a uniquement de la forme ou aussi du contenu ; et si la substance est concrète et définie,

vérifiable ou bien fumeuse ; et si l'interlocuteur énonce ou tient implicites les sources sur lesquelles il base ses affirmations (« j'ai entendu dire », « on m'a dit », « la rumeur court que », « il semble que », « les Écritures expliquent que » et ainsi de suite) ;

en cas affirmatif, demander au manipulateur d'explicitier ce qu'il veut, ce qu'il veut dire et les sources sur lesquelles il se base ;

tenter de se confronter avec lui face-à-face, sans la présence de ses partisans, qui le soutiendraient en vous mettant en position d'infériorité ;

le contester en recourant à ses mêmes moyens : prendre des airs de victime, en se plaignant de ne pas être compris, estimé, considéré ou d'être mal compris ; avoir toujours sous la main des citations des sources et des auteurs respectés par le manipulateur, afin de contrebattre quand il invoque les citations des « maîtres » ; avancer des arguments, des objections, des demandes évasifs, contradictoires, indéchiffrables, en imitant et en « calquant » (pacing) la communication du manipulateur ; se procurer la présence d'alliés, qui se placeront derrière le manipulateur, en se taisant ou en parlant entre eux afin de le déconcentrer, pour intervenir successivement en votre faveur, si possible avec un éclat de rire sonore vis-à-vis du manipulateur ;

tenir un agenda détaillé et patient de tous les faits pertinents de la relation avec le manipulateur, en récoltant de façon ordonnée la copie des documents relatifs et l'indication de la localisation des originaux ; ce travail sera utile non seulement pour riposter aux accusations et

établir la vérité des faits (surtout en justice), mais aussi pour vous aider à maintenir le contact avec la réalité et une vision historique de la relation ;

examiner les possibles déviations psychologiques du manipulateur: beaucoup d'entre eux ont, à la base de leur motivation et de leur capacité de manipuler, des troubles de type délirant, paranoïde, avec des tendances interprétatives, des références, des idées de grandeur et de persécution (un psychiatre, spécialiste de la description des profils psychologiques des hommes politiques, m'a [PC] relaté qu'un pourcentage élevé de ces derniers présente des troubles de ce type) ; une fois que ces tendances ont été repérées, on peut les alimenter (en encourageant par exemple un délire de grandeur ou de persécution) jusqu'à les porter à des expressions grotesques et socialement reconnaissables comme pathologiques, pour que le manipulateur soit traité de façon conséquente dans le milieu où il agit ;

emotional stand back : ne pas se laisser impliquer émotionnellement ni affectivement parce que le seul fait de s'immerger, ou de se laisser submerger, dans une situation ou dans une expérience ou un exercice quel qu'il soit, compromet la conscience de la valeur relative de cette situation, de cette expérience ou de cet exercice ;

reality check : tout vérifier personnellement et se baser principalement et en dernière analyse sur sa propre expérience personnelle ; au cas où l'on penserait ne pas pouvoir vérifier les choses, demander la consultation d'un professionnel compétent, indépendant, réservé et rémunéré par vous ;

essayer de comprendre si vous faites partie des très nombreuses personnes qui prennent automatiquement pour vrai ce qu'on leur dit, notamment si la source est un argument qui est cru par d'autres et qui semble avoir une autorité ;

enquêter les motivations qui nous portent à croire en ce que l'on croit ; se demander toujours si la foi, le fait de croire à des choses données, présente pour vous un effet gratifiant (si cela vous fait vous sentir mieux, plus sûrs, meilleurs, mieux intégrés, plus légitimés à juger les autres) ; dans ce cas, tenez compte que cet effet pourrait être la cause de cette croyance ou de cette foi ;

distinguer la sympathie de la fiabilité : le fait qu'un guide spirituel ou qu'un promoteur financier soit sympathique et dise des choses que je partage, n'implique pas qu'il pense ce qu'il dit ; qu'il ne veuille pas me tromper ou m'influencer ; qu'il soit compétent pour faire ce qu'il déclare savoir faire – même s'il a beaucoup de disciples ou de clients qui confirment ce qu'il affirme ;

vérifier aussi ce qui est vérifiable et ce qui ne l'est pas ; et vérifier également si on nous demande de nous fier, de croire, et d'accomplir sur la confiance une série d'actes, dont on ne pourra comprendre les raisons et les vérités que par la suite ;

vérifier la capacité ou l'incapacité de faire et accepter l'ironie et l'autodérision ; la tendance à projeter, à adopter des stéréotypes, des idées reçues ; leur tolérance vis-à-vis des doutes, des ambiguïtés, de la suspension du jugement en l'absence de données suffisantes ;

éviter d'établir des relations de confiance avec ceux qui promettent des choses non vérifiables (religieuses, magiques, idéologiques, para scientifiques) ;

éviter d'établir des liens avec des sujets dépendants des manipulateurs, même quand ils apparaissent comme innocents ou des victimes ;

vivre dans l'intimité les besoins, les fantaisies, les projets dans le champ religieux, spirituel, de l'irrationnel, etc ; ou, si cela est nécessaire, les partager avec un ou deux amis en conditions d'égalité et d'indépendance ;

garder son soi, c'est-à-dire ne jamais confier ses secrets, ses rêves, ses fardeaux, etc. à des confesseurs, des mages, des gourous, des maîtres spirituels, des organisations de quelque type que ce soit ; mais seulement à un ou deux amis sûrs ou à des professionnels avec qui il est clair que le rapport est professionnel et d'ordre économique et qu'ils soient tenus au secret professionnel (médecins, avocats, comptables, experts fiscal) ;

éviter d'adhérer aux sectes, cultes, religions organisées et autres organisations en tout genre, surtout si elles sont totalitaires comme les forces armées, les forces de police et ainsi de suite et si le fait d'y entrer comporte la délégation du pouvoir de décision sur ses activités, son sommeil, son alimentation ou de s'exposer à des dangers (on rappelle que les forces armées occidentales exposèrent sciemment les militaires à l'action des facteurs pathogènes du Syndrome du Golfe) ;

au cas où on se trouverait impliqué dans une organisation

et où on n'arriverait pas, pour quelque raison que ce soit, à en sortir, demander la consultation et l'assistance d'un psychologue ou d'un psychiatre et d'un avocat, en s'assurant qu'ils soient laïcs et indépendants ;

éviter des situations d'excitation et d'implication émotionnelle de groupe ou de masse ;

éviter l'abus de substances psychotropes (alcool, drogues), ou du moins ne pas en abuser en groupe ou en public ;

éviter l'exposition à des messages potentiellement persuasifs ou qui dogmatisent, conjointement à des musiques de type suggestif et qui, en tout cas, sont perçues comme ayant un effet sur ses propres émotions ;

garder l'autosuffisance économique et sa propre maison ;

ne jamais donner de l'argent à aucune organisation ;

si l'on vous offre quelque chose en échange d'autre chose, ne fût-ce que de la simple reconnaissance, demandez-vous toujours si ce qui vous est offert est réellement utile ;

dans les rapports avec une quelconque organisation, exiger toujours de connaître les flux d'argent à l'intérieur de l'organisation, et savoir qui les administre, comme condition pour collaborer avec cette dernière ; parler toujours de l'argent ;

n'acceptez en aucun cas qu'on vous impose de renoncer à des sources données d'information (livres interdits), à la fréquentation d'amis, de parents, de professionnels, de

consultants (les éviter seulement si vous les jugez vous-mêmes dangereux) ;

fuir quiconque essaye d'augmenter votre dépendance affective, informative, sociale, économique, « spirituelle » vis-à-vis de lui, qu'il s'agisse de simples individus ou d'organisations ;

fuir quiconque vous prescrit d'exécuter des rites irrationnels ;

fuir quiconque tend à augmenter sa dépendance vis-à-vis de lui ou à encourager en vous la culpabilité.

Si vous vous apercevez, en dehors de circonstances de détention et de torture (dont nous avons donné plus haut des indications pour la défense), que vous êtes lourdement soumis à une action d'influence mentale, cognitive ou à l'influence d'une personne charismatique, éloignez-vous aussitôt de la situation et essayez de « vous réveiller ». S'il n'est pas possible de vous éloigner, vous pouvez exécuter les contre-mesures suivantes :

engagez votre esprit dans des calculs mathématiques (et ce parce que la pensée numérique inhibe les centres de l'émotivité) ;

essayez de rire, de penser à des choses drôles, à des blagues et à des plaisanteries ;

si l'on vous fait une proposition ou une demande, refusez-les ; ou du moins arrêtez-vous pour penser, stop and think, pour reconsidérer toute la situation, le contexte et comment la proposition se situe dans ce contexte ;

attendez une demi-journée et réexaminez le tout : le matin notre sensibilité et notre capacité d'analyse sont différentes du soir et vice-versa ; on peut ainsi se rendre compte de certains aspects des choses qui avant nous échappaient, les femmes peuvent aussi attendre de se trouver dans une phase différente du cycle menstruel et reconsidérer toute la situation ;

gardez à l'esprit qu'il y a différentes perspectives pour considérer un fait, et différents critères pour évaluer les choses ;

refusez de signer et d'assumer un quelconque engagement et de faire quelque déclaration que ce soit ;

apprenez à ne pas paraître passif, à dire non et à interrompre une interaction en vous demandant quels sont les facteurs qui vous en empêchent (crainte de l'affrontement, de la perte du rapport, du jugement d'autrui ; culpabilité/sens du devoir activés par le manipulateur ; crainte de le blesser, même si clairement il n'est pas moralement susceptible d'être blessé) et préparez-vous à répondre par l'affirmation que vous avez bien compris sa requête et par un courtois refus de cette dernière (« J'ai compris ce que vous vous attendez de moi et je comprends que cela vous tient à cœur, mais mes conditions ne me le permettent pas, comme vous pourrez sûrement comprendre. Au revoir, et merci ») ;

apprenez à hausser la voix, soit pour faire comprendre qu'on a une volonté précise soit pour attirer l'attention des autres, du public, que les manipulateurs craignent souvent (dans les bureaux publics, dans une gare, en face de personnel impertinent ou obstructionniste, ou absent du

lieu de travail, ou qui se refuse d'accomplir des actes dûs, il n'est pas rare d'obtenir ce qu'on s'attend en se mettant à parler à voix haute ou à hurler, ou même en faisant une scène) ;

apprenez à être, si nécessaire, crus et directs : les propos obscènes ou les imprécations, exprimés naturellement, peuvent déconcerter et dissuader le manipulateur, habitué à s'imposer sur des personnes inhibées ou à imposer un langage tinté d'euphémismes digne des collégiennes, qui n'appellent pas les choses par leur nom pendant qu'il poursuit ses attaques sous la couverture de ces fausses étiquettes ;

apprendre à utiliser les voies de fait contre la violence, afin de mettre fin efficacement à une agression physique : beaucoup de personnes ont peur d'utiliser la force afin de se soustraire aux agressions, aux intrusions, aux privations de la liberté, et beaucoup de manipulateurs, surtout organisés en sectes ou en groupes analogues, en profitent (une fois je m'étais introduit pour un « cours » [MDL] dans le siège d'une célèbre secte techno-religieuse et quand je déclarai que je voulais m'en aller ne trouvant pas le cours valable, deux opérateurs me retinrent physiquement, en me disant qu'il était de mon devoir de rester jusqu'au bout, mais lorsque j'en repoussai un énergiquement, ils me laissèrent sortir ; d'autres fois, avec des démarcheurs et manipulateurs qui voulaient me vendre un logiciel pour le bureau, je me montrai très poli n'opposant à leur action que des cordialités du style : « Je vous en prie, vraiment, votre produit ne m'intéresse pas ! » ; eh bien, à chaque fois, je les retrouvais assis à mon ordinateur pour installer leur produit contre ma volonté déclarée, et je devais donc passer aux mauvaises manières ; face à celles-ci, ils

comprenaient que j'avais simulé, et ils s'en allaient) ;

si vous vous apercevez d'avoir fait quelque chose d'incorrect ou de compromettant, courez chez un avocat et racontez-lui tout sans crainte de lui apparaître niais.

Les circonstances à risque

Il est en outre important de garder à l'esprit les différentes circonstances où les divers instruments de conditionnement peuvent nous atteindre :

les instruments d'influence électromagnétique et sonore peuvent agir sur des régions très amples, et peuvent aussi se concentrer sur des aires délimitées, ou sur de simples individus ;

les moyens d'influence chimique peuvent être administrés de différentes façons, pas toujours reconnaissables du destinataire : par inhalation, à travers la nourriture ou par injection ;

la manipulation charismatique et religieuse peut s'effectuer soit par exposition directe au leader, soit par la suggestion exercée par le groupe des fidèles ;

la manipulation à travers les rapports affectifs et hiérarchiques peut se manifester en famille, dans les lieux de travail, dans les rapports avec les institutions, les banques, les professionnels ;

le conditionnement culturel peut passer par l'information scientifique même, en ce qu'elle est financée et dirigée par des groupes d'intérêt, comme nous avons vu en

parlant des diagnostics et des médicaments en psychiatrie ;

le conditionnement par la propagande, les réclames, l'endoctrinement, les médias requiert, pour nous atteindre, notre collaboration, du moins notre écoute passive ; il peut influencer l'inconscient sans être capté par le conscient, ce qui le rend assez insidieux ; ce type de conditionnement s'effectue à l'école et par d'autres instruments ciblés sur les enfants et les adolescents, qui sont clairement plus manipulables ; les parents, s'ils veulent protéger la liberté mentale de leurs enfants, auront donc une tâche assez importante – même sur le plan culturel, car elle exige une étude constante, des approfondissements, des mises à jour, le dialogue, des prestations qui vont bien au-delà des capacités de la plupart des parents et ne sont pas toujours appréciées par leurs destinataires, ce qui fait que très peu de jeunes pourront être efficacement protégés ;

les conditions subjectives facilitant le conditionnement et la sujétion sont les états psychiques d'accablement, de perte, de deuil, de déception, de manque d'estime, de frustration, de solitude (perte du travail, de personnes importantes, de la santé ; déménagements et le statut d'immigré ; l'adolescence) ; le groupe « ensorcelant » offre en effet des remèdes expéditifs à ces états comme des idées de toute-puissance, de pureté, de grâce et de valeurs spéciales, d'immortalité ; l'intégration dans un groupe soignant ; des certitudes partagées ; la leadership d'un chef particulièrement puissant ; la satisfaction des besoins régressifs de dépendance, de soumission et d'expiation ; la réduction de l'anxiété ; la force de la pensée magique ;

l'état de ceux qui arrivent à quitter le groupe est aussi délicat et souvent connoté par la dépression, la solitude, le manque d'estime de soi, le manque de confiance en soi et dans les autres, la crainte ou le malaise dans les contacts sociaux, la désorientation causée par le manque de valeurs et de finalités remplaçant celles du groupe. Ces personnes sont en outre souvent persécutées par des membres du groupe avec des actions de stalking, harcèlement, interférences dans la vie sociale et professionnelle ;

pour ce qui concerne notamment les cultes sataniques, Michele Del Re, dans son essai *Riti e crimini del Satanismo* (« Rites et crimes du satanisme »), cité par Pacciolla et Luca, page 190 et suivantes, repère les suivants traits prédisposant à l'affiliation à ces cultes : l'incapacité de créer des relations sociales durables et la perception des personnes comme des objets ; le manque de partage social de valeurs et de modèles ; une impulsivité violente et revendicative, la recherche de gratification coûte que coûte ; l'incapacité d'éprouver de la culpabilité, les sévices sur les animaux, l'absence de moralité et de capacité empathique ; la violence comme réponse aux frustrations ; la soif d'états d'excitation et d'émotions violentes, l'incapacité de renvoyer le plaisir ; extrémisme et sadisme sexuels ; la tendance à la simulation et au mensonge ; de bonnes capacités de communications censées inspirer la sympathie et la confiance ;

Del Re distingue, d'une autre perspective, trois types d'adeptes du satanisme : l'adepte psychopathe, qui vit sans conflit sa déviance et qui dégrade la victime à simple objet de sa libido ; l'adepte névrosé qui agit et qui vit ses

actes déviants comme une compulsion de répétition, avec un sens de culpabilité et qui tend à rechercher un soulagement dans des formes d'expiation ; l'adepte psychotique, schizoïde et paranoïde, où le satanisme n'est qu'un symptôme de sa psychose.

Gardez cependant à l'esprit qu'il ne s'agit pas simplement d'éviter de tomber sous une quelconque fascination, parce que la plupart des personnes se trouve déjà dans un état profond de conditionnement. Si vous vous trouvez soumis à un interrogatoire de la police, ou d'un magistrat, qui vous suggère que si vous parlez, confessez, accusez vous-mêmes ou autrui, vous pourrez éviter la détention, n'y croyez surtout pas et déclarez que vous vous réservez toute déclaration à un moment successif, après avoir consulté vos avocats.

Si vous êtes placé en détention préventive en prison, exécutée comme moyen de torture pour vous pousser à confesser ou à accuser autrui, présentez au greffe du juge compétent un mémoire, par le biais de votre avocat, où vous déclarez que la détention qui vous est infligée à cet effet est en train de nuire à votre liberté, à l'autodétermination, à vos capacités de discernement et à votre volonté ; et que, dans ces conditions dégradées, vous pourriez faire des déclarations résultant de cet état et de la pression qui les cause ; et, cependant, elles ne seront pas contraignantes pour vous, mais attribuables aux conditions infligées ; faites-le afin de vous réserver de ne pas les reconnaître une fois que vous aurez récupéré votre état mental normal et que vous vous serez libéré des violences actuelles.

Par ailleurs, nous devons toujours être conscients, grâce

à ce qui a été construit et acquis dans les précédents chapitres, que la manipulation, le conditionnement, ne sont pas uniquement et principalement des opérations individuelles et ciblées, mais un système contextuel général et une prédisposition humaine généralisée.

Les actes cognitifs, émotionnels, comportementaux que nous accomplissons continuellement pour nous adapter au milieu professionnel, familial, religieux, social, politique, mettent en œuvre non seulement les résultats dont nous avons conscience, mais aussi des effets dont nous n'avons pas conscience, qui forgent, forment, modifient constamment nos réseaux neuronaux, les cogwebs de K. Taylor – en modifiant notre fonctionnement psychique. Ils nous conditionnent. C'est ainsi que les médias nous conditionnent et nous limitent, car derrière la façade de l'apparente infinie pluralité, ils relatent les nouvelles provenant de très peu de sources appartenant à un oligopole financier, offrant de ces nouvelles une gamme d'interprétations et de dialectique politique prédéterminée qui appartient au projet des intérêts des oligopolistiques mêmes.

Et alors réfléchissons ! Les conditions de l'adaptation à notre environnement et à nos tâches professionnelles, au logiciel que nous utilisons, par exemple, orientent le développement, l'évolution, l'acquisition des caractéristiques de nos réseaux neuronaux, de notre cerveau. Un environnement professionnel, ses règles, le logiciel, peuvent même être structurés, conçus afin de conditionner et refaçonner nos cogwebs dans un sens déterminé et souhaité, en provoquant des automatismes spécifiques et des incapacités apprises spéciales, qui se déclenchent et œuvrent sans notre conscience. Ou bien, il

peut simplement arriver que mon identification avec le rôle, mon horizon, les règles bornées de mon milieu professionnel et familial, me renferment, me créent une identité prison. Toujours sans notre prise de conscience. Que l'on pense à l'aliénation mentale du bureaucrate, qui perd la notion du but du département où il travaille, du service qu'il devrait rendre, en l'appréhendant uniquement comme une série de tâches prescrites.

C'est pourquoi la défense contre la manipulation, le conditionnement, ne peut pas se limiter à l'identification et au contraste des attaques directes, ciblées, spécifiques ; mais elle doit être active et préventive, elle doit consister à rester en mouvement, en évolution, à établir des rapports avec des réalités, des milieux, des cultures différents les uns des autres ; à conserver plusieurs liens, participations, points de vue et sources d'information ; à cultiver en son for intérieur aussi des formes, moyens, stratégies, pensées et relations diverses. L'on évitera ainsi de rester emprisonné dans des rôles, des identités, des dépendances personnelles, des horizons préconfectionnés, des liens limitatifs. En bref, la meilleure défense est une conception constructive, un projet de jardinage de son esprit, selon ce que suggère K. Taylor. En se gardant bien attentivement de donner à quiconque l'exclusivité pour la fourniture de semences, de bulbes, d'engrais et d'outils de jardinage.

Nous sommes conscients que beaucoup de gens n'arriveraient pas à vivre selon ce schéma multacentrique et variable, parce qu'ils ont besoin de dépendre d'un fournisseur exclusif ou prédominant de quelque chose (affectivité, certitude, discipline) afin de pouvoir rester associés, dirigés, efficaces. Et sans doute ont-ils peur de

la liberté et de leur propre identité, d'être eux-mêmes. Des craintes plutôt communes qui s'apaisent dès qu'on entre dans une communauté, qu'on participe à une identité et à une action collective. À ces personnes, en plus de leur souhaiter de trouver une communauté qui les aide à se libérer, à se développer, le meilleur conseil que nous puissions donner est de se répéter : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Les défenses chimiques et physiques

Le domaine de l'étude et de la mise au point des défenses contre les instruments chimiques et physiques de la manipulation mentale et neurale représente indubitablement un domaine de grand intérêt pour l'avenir.

Quelques techniques de défense sont simples et intuitives : éviter l'exposition aux ondes électromagnétiques et sonores comme celles décrites dans le chapitre précédent. Il faut éviter les environnements où il est notoire, ou vraisemblable, que ces ondes sont diffusées, que ce soit dans le but d'exercer une influence sur le cerveau, ou en l'absence de cette intention. Ce qui compte est qu'elles soient ou non présentes, et non pas si leur présence est prédisposée en vue d'une certaine finalité ou non. Mais, souvent, il n'est pas possible de percevoir ces ondes avec les sens humains et quand on en perçoit les effets, il est déjà trop tard, car le dommage est fait.

C'est pourquoi il faudrait se munir d'instruments capables de relever ces ondes.

L'écran contre lesdites ondes est un autre problème

technique. Les ondes électromagnétiques peuvent être arrêtées même par de minces couches de plomb. Les ondes acoustiques, ultrasoniques et à infrasons, se propageant mécaniquement, exigent d'autres formes d'écran.

Les instruments chimiques pour favoriser ou mettre en œuvre la manipulation ont des innombrables voies pour atteindre l'organisme humain et le système nerveux : l'air, l'eau, la nourriture, les boissons, les médicaments, les vaccins. Pour rappel, pendant l'année 2008, on a relevé dans l'air du centre de Rome un taux de cocaïne suffisant pour exercer un effet sur le système nerveux.

Naturellement, il est conseillé d'éviter autant que possible les médicaments et les vaccinations ainsi que les aliments et la nourriture traités.

Tous ces possibles dangers nécessitent qu'on effectue une recherche pour repérer les sources de l'agression et les façons de l'atténuer. Mais le problème réside justement dans le fait que la recherche s'effectue avec du capital, et que le capital va là où il est le mieux rétribué, et il est le mieux rétribué par une recherche visant à développer et à raffiner les moyens de conditionnement, plutôt que par une recherche destinée à lutter contre le conditionnement. Cela pour la raison évidente que le fait de conditionner est beaucoup plus rentable que de ne pas conditionner. Nous assisterons probablement à la naissance et au développement d'une industrie qui mettra au point et vendra des détecteurs et des protections contre les ondes électromagnétiques et les ondes acoustiques dangereuses, comme nous avons déjà vu naître une industrie de l'alimentation saine, bio, qui cependant n'a

habituellement rien de tel car les semences naturelles ont pratiquement disparu et parce qu'il est plus profitable de vendre au prix « bio » une nourriture qui ne l'est pas, en arrosant les contrôleurs, plutôt que de la nourriture vraiment bio, beaucoup plus chère à la production et qu'on ne peut produire que sur des sols qui ne sont disponibles qu'en petites quantités. Même l'industrie de la protection acoustique et électromagnétique a des fondements pour poursuivre dans cette voie. Elle deviendra probablement une branche auxiliaire de l'industrie de la manipulation, qui produira des technologies de pointe et des systèmes de manipulation, et qui passera les technologies dépassées à l'industrie des protections contre ces mêmes systèmes.

C'est ainsi que cette industrie obtiendra deux résultats économiques importants : elle servira le marché de ceux qui sont disposés à payer pour acheter quelque chose dont on se sent protégé ; elle contraindra les acheteurs de techniques manipulatrices à racheter des techniques toujours nouvelles parce que les moins nouvelles auront déjà été cédées à l'industrie de l'anti-manipulation.

Tout se complique encore plus si on considère la possibilité d'attaques à travers des particules ultrafines et des nanomachines.

En général, nous devons garder à l'esprit que la susceptibilité au conditionnement est facilitée par l'affaiblissement psychophysique. Provoquer l'épuisement psychophysique des populations est donc vraisemblablement un objectif pratique instrumental de l'establishment financier. Depuis plusieurs années déjà, on nous prévient des moyens par lesquels cet épuisement serait provoqué :

des aliments ou des boissons ayant des effets toxiques ;

les tristement célèbres traînées chimiques (chemtrails), sur lesquelles il n'est pas possible d'enquêter ;

la diffusion de germes, de virus modifiés (les gripes régulières provenant d'Orient), de vaccinations coupées avec des substances immunodépressives, de substances hormonales (xéno-hormones) ou d'autres facteurs susceptibles de déformer nos systèmes neurophysiologiques.

Dans un monde où l'industrie agro-alimentaire produit et diffuse des variétés de plantes « terminator », c'est-à-dire remplaçant d'un côté les variétés naturelles, et de l'autre ne se reproduisant pas, en contraignant les cultivateurs à racheter chaque fois les semences de la multinationale détentrice du brevet – dans un monde réel qui a ces caractéristiques parfaitement conformes au principe fondamental de la maximisation du profit et du contrôle top down – il est parfaitement cohérent que l'on effectue des campagnes d'affaiblissement et de conditionnement des masses et que l'on diffuse des maladies pour créer des rentes à l'avantage de l'industrie pharmaceutique.

Dans ce scénario, il apparaît toujours plus difficile d'élaborer une méthodologie d'autodéfense. Il s'agit de freiner les agressions multiples et sophistiquées perpétrées par des sujets très puissants, comme les États, les gouvernements, les multinationales, les agences supranationales. Des sujets disposant déjà, par ailleurs, des moyens pour pénétrer la vie, le travail, l'intimité, le patrimoine des citoyens, grâce à l'informatique.

Nous sommes proches du point où la stratégie la plus logique contre les conditionnements et les intrusions sera décidément celle de se concentrer afin de s'épanouir dans la vie, en jouissant des quelques libertés qui nous restent, et de renoncer à l'avenir. Vivre le présent pour le présent : carpe diem.

Les défenses légales : le délit de plagio

Comme vous le savez, pour protéger les personnes influençables de la soumission psychique, il existait autrefois le crime de plagio (du latin plagium) qui n'existe plus actuellement.

Code pénal, art. 603

Plagio³¹⁶

«[I]. [Quiconque soumet une personne à son pouvoir de façon à la réduire dans un état d'assujettissement total, est puni de cinq à quinze ans de réclusion].

Dans son jugement n° 96 de 1981, la Cour constitutionnelle a déclaré cet article comme constitutionnellement illégitime. Nous reproduisons la motivation de droit du jugement, qui constitue une précieuse reconstruction de l'histoire du délit de plagio et une analyse approfondie et actuelle du problème, en précisant que le jugement de ladite Cour a été provoqué par le fait que, pendant l'instruction formelle à charge de M. Emilio Grasso, accusé du délit de plagio, le Juge instructeur auprès du Tribunal de Rome, avec arrêté émis le 2 novembre 1978, avait soulevé la question de la légitimité constitutionnelle de l'article 603 du Code pénal,

à la lumière des articles 25 et 21 de la Constitution. Selon le Tribunal, l'article dénoncé viole l'art. 25 de la Constitution, car il est dépourvu, dans ses éléments essentiels, de quelque clarté que ce soit.

Voilà comment s'exprime la Cour constitutionnelle :

1. Le Tribunal soulève la question de la légitimité constitutionnelle de l'article 603 du Code pénal à la lumière des deux aspects suivants : la règle en objet serait non conforme à l'art. 25, deuxième alinéa, de la Constitution, car elle manque de critères clairs et univoques, qui selon le principe de la réserve absolue en matière pénale, « demande un rapport d'équivalence précis entre le cas de figure abstrait et le cas réel » ; en outre, la même règle serait contraire à l'art. 21, premier alinéa, de la Constitution dans la partie où sa portée « dépasse la fonction de défense de l'intégrité psychique de la personne face aux agressions susceptibles de se vérifier ».

2. Avec la première contestation, le juge de renvoi déplore la violation du principe du caractère contraignant du cas de figure contenu dans la réserve absolue de la loi en matière pénale. En ce qui concerne l'art. 25 de la Constitution, la Cour a plusieurs fois répété qu'à la base du principe avancé réside en premier lieu l'intention d'éviter tout abus dans l'application de mesures limitatives de ce bien suprême et inviolable qu'est la liberté personnelle. La Cour estime donc que par effet de ce principe, il incombe à la loi pénale de déterminer le cas de figure criminel concret présentant des connotations précises telles que l'interprète, en rattachant une hypothèse concrète à la règle de loi, puisse exprimer un

jugement d'équivalence soutenu par un fondement contrôlable. Cette tâche requiert une description intelligible du cas de figure abstrait, y compris par l'emploi d'expressions indicatives ou de valeur (voir les jugements 21/1961 et 191/1970) et sera satisfaite tant que les lois pénales contiendront un renvoi aux phénomènes dont la possibilité de se réaliser ait été certifiée sur la base de critères qui, à l'état des connaissances actuelles, paraissent vérifiables. Un développement implicite et supplémentaire des concepts dont s'est inspirée la présente jurisprudence comporte, au cas où cette certification ferait défaut, que l'emploi d'expressions intelligibles ne soit plus susceptible de remplir la tâche de déterminer le cas de figure de façon à assurer une équivalence entre le fait historique concrétisant un fait illicite donné et son relatif modèle abstrait. Tout jugement de la conformité du cas concret aux règles de ce type impliquerait une option préconçue et, par conséquent, arbitraire, sur la réalisation de l'événement ou du lien de causalité entre ce dernier et les actes destinés à le réaliser, fruit d'une option analogue opérée par le législateur sur l'existence et la vérifiabilité du cas envisagé. Et cependant, dans la formulation de l'art. 25 qui impose expressément au législateur de formuler des règles inspirées d'une notion précise d'un point de vue sémantique, de la clarté et de la compréhension des termes employés, il faut logiquement considérer comme implicite aussi la tâche de formuler des hypothèses exprimant les cas de figures correspondant à la réalité.

Il serait en effet absurde de croire qu'on puisse considérer conformes au principe de spécificité de la loi criminelle des règles qui, bien qu'intelligibles au niveau conceptuel, expriment des situations et des

comportements non réels, en tout cas non réalisables, aussi bien que de concevoir des dispositions législatives qui interdisent, ordonnent ou punissent des faits qui, pour quelque raison ou expérience que ce soit, doivent se considérer inexistantes ou non rationnellement vérifiables. La formulation de ces règles renverserait les principes les plus naturels qui ordonnent rationnellement tout système législatif et les plus élémentaires notions et enseignements autour de la création et de la formation des règles juridiques.

De ces prémisses, il découle donc que la description complète d'un cas de figure pénal n'est pas suffisante à la lumière de la légitimité constitutionnelle d'une règle qui, vu sa structure et sa formulation abstraite, ne permet pas une application concrète rationnelle.

La question de la légitimité constitutionnelle de l'art. 603 que le juge de renvoi a soulevé en ce qui concerne l'art. 25 de la Constitution, se concentre, ainsi, d'un côté sur l'intelligibilité de la norme et, de l'autre, sur l'enquête que le cas supposé du législateur soit effectivement vérifiable par l'interprète, sur la base de critères rationnellement admissibles quant au statut de la science et de l'expérience actuelle.

3. Dans l'examen de la question ainsi envisagée, il faut premièrement procéder à la définition du cas de figure criminel que l'art. 603 désigne par le terme spécifique de plagio, en différenciant ce dernier des autres prévus au titre troisième du livre II du Code pénal (atteintes contre la liberté individuelle) et essayer d'établir dans son contenu juridique précis la signification actuellement exacte et lexicale du terme, en tenant compte que pendant deux

millénaires il a dénoté différentes infractions, crimes et délits.

L'enquête historique a amplement vérifié que, comme déjà relaté par les anciens écrivains latins, *plagium* dérive du grec et est utilisé dans le langage juridique depuis, peut-être, le III^e siècle av. J.-C. pour désigner l'action de s'approprier, garder ou faire commerce d'un homme libre ou d'un esclave.

Martial, dans son fameux épigramme 52, utilise le terme dans un sens figuré, en comparant la fausse attribution d'œuvres littéraires d'autrui à l'assujettissement illicite d'esclaves d'autrui à son propre service, donnant lieu à une deuxième signification, qui encore aujourd'hui survit dans les langues modernes (voir en italien *plagio*, en français *plagiat*, l'anglais *plagiarism*, l'allemand *Plagiat*) indiquant l'action de se faire passer pour l'auteur de produits du génie d'autrui et l'action de les reproduire de façon frauduleuse. Dans le langage courant, ce délit est appelé « plagiat » et, plus spécifiquement, *plagiat littéraire*. Cependant, il n'est pas exprimé sous ce nom dans les lois italiennes, dans la presse (cf. art. 61 et 62 de la loi du 18 mars 1926, n° 562) et dans plusieurs systèmes législatifs étrangers. Après de plusieurs auteurs et aussi dans des lois anciennes, on utilise le terme de « plagiat politique » pour indiquer l'action d'enrôler illégitimement quelqu'un dans des armées étrangères de terre ou de mer, contre son gré. La définition en droit romain d'une figure spécifique de délit, séparée et distincte de celle de vol et d'autres délits, réunissant sous la dénomination de *plagium* des cas définis et précis, est l'œuvre de la *Lex Fabia*, dont l'auteur est incertain, mais situé approximativement entre la fin du III^e siècle et le début du

II^e siècle av. J.-C., loi amplement citée et commentée par les juristes romains (Gaio, Ulpiano, Paolo, Callistrato) et objet d'enquêtes rigoureuses même dans la récente doctrine romaniste. Dans les *Sententiae receptae* de Paul, dans la *Collatio legum mosaicarum et romanarum*, dans le Code Théodosien, dans le Code de Justinien, dans le Digesto, un titre est dédié à cette loi. Elle prévoyait l'hypothèse de quelqu'un qui aurait intentionnellement caché ou enchaîné un homme libre ou naïf, ou bien qu'il en aurait fait l'objet de vente, donation, ou échange, ainsi que l'hypothèse que ledit délit fût accompli par un esclave soit de son chef, y compris au su de son patron. Elle prévoyait aussi comme délit de *plagium*, les mêmes actes ci-dessus accomplis sur un esclave d'autrui contre la volonté de son propriétaire ; il paraît que dans ce cas de délit, étaient inclus également les agissements de quiconque aurait poussé l'esclave à fuir son patron. Dans les lois barbares et dans les sources juridiques médiévales, le terme *plagium* est constamment utilisé pour désigner l'action de toute personne soumettant illégitimement un être humain à l'esclavage ou le transférant contre son gré en d'autres lieux, en le rendant objet de négociations juridiques, délit réprimé par des peines très sévères (voir, par exemple, le chapitre 78 de l'Édit de Théodoric du V^e siècle). La *Lex Visigothorum* des V^e et VI^e siècles soumet à de graves peines afflictives et patrimoniales les hommes libres et les serfs qui auraient « plagié » les hommes libres ou les serfs d'autrui. La *Lex Salica* des V^e et VI^e siècles et la *Lex Frisionum* du VIII^e siècle rendent le *plagium* de nobles et d'hommes libres équivalent à l'homicide. La même signification technico-légale des termes *plagium*, *plagiator* et du verbe « plagier », reste constante dans le droit intermédiaire, comme l'on

peut le constater d'après les différents lexiques et répertoires juridiques.

4. Dans le droit ancien, et jusqu'à l'époque moderne, le délit de plagio était inhérent à la figure juridique de l'esclavage, vu comme état de la créature humaine n'ayant pas de personnalité juridique : sa répression dans différentes législations vise à protéger le droit de propriété des patrons des esclaves contre toutes invasions illicites de tiers ainsi qu'à frapper la réduction d'un homme libre en esclavage, ou en toutes conditions analogues dans les faits.

La notion de plagio s'est forcément transformée dans le temps : à partir de la fin du XVIII^e siècle, avec l'acceptation progressive du principe d'égalité de l'état juridique des personnes et la conséquente progressive abolition de l'institution de l'esclavage (proclamée légalement pour la première fois par la France révolutionnaire en 1791, et aussitôt révoquée par la suite et définitivement rétablie en 1848, par l'Angleterre en 1833, par les États-Unis en 1863 et par beaucoup d'autres nations suivant leurs exemples), avec la convention internationale de Saint-Germainen-Laye de 1919 déclarant illicite l'esclavage sous toutes ses formes, y compris le travail forcé, la pseudo adoption, le concubinage forcé, l'esclavage pour endettement et d'autres situations de fait, avec la convention internationale de Genève de 1926 et celle de 1956. Il ne peut plus être envisagé comme une atteinte à la propriété d'êtres humains, mais il est exclusivement conçu comme une atteinte à la liberté individuelle.

Aucune des législations précédant l'Unité italienne, excepté deux, ne contenait des normes interdisant

spécifiquement l'esclavage et le commerce d'esclaves, mais elles prévoyaient les règles qui punissaient la réduction des hommes libres, notamment des enfants, en servage. Ainsi, le Code pénal français du 22 février 1810 en vigueur pendant de nombreuses années dans les États soumis à la domination et à l'influence napoléonienne, tout en n'utilisant pas expressément le terme « plagiat », connu par ailleurs dans le langage juridique, punissait aux articles 341, 344 l'arrestation illégale et la séquestration de personnes et aux articles 345-355 l'enlèvement, le recel, la substitution de mineurs avec d'autres, la fausse attribution de maternité, le déplacement illicite de mineurs, et l'exposition et l'abandon illégal dans un hospice d'un mineur de 7 ans.

Même le Code du Royaume des Deux-Siciles du 21 mai 1819, en vigueur depuis le premier septembre de la même année, sans citer expressément le plagio, prévoit divers délits contre l'asservissement des personnes. Notamment l'article 119, la piraterie contre les ressortissants du royaume. Les articles 403 et 405 punissent l'abandon et l'exposition de mineurs de sept ans et leur abandon illégitime dans un hospice. De même, le règlement sur les délits et les crimes et les peines pour l'État pontifical du 20 septembre 1832, en vigueur depuis le premier novembre, prévoit à l'article 126 des peines graves pour l'embauche et l'enrôlement de sujets pontifes pour les mettre au service militaire de princes étrangers et aux autres articles, 305-309, il vise l'exposition, l'occultation, le remplacement d'un enfant et la présomption d'accouchement, sans désigner ces délits comme plagio.

L'enrôlement non autorisé d'individus pour servir des troupes étrangères est aussi prévu à l'article 112 du Code

pénal des États de Parme, Plaisance et Guastalla du 5 novembre 1820, en vigueur le premier janvier 1821, et aussi à l'art 129, n° 4 du Code criminel pour les États d'Este du 14 décembre 1855 en vigueur au premier mai 1856.

Le premier de ces Codes sanctionne à l'art. 390 l'exposition et l'abandon de mineurs de sept ans. Les deux Codes, ainsi que le Code pénal des États de Sa Majesté le Roi de Sardaigne du 29 novembre 1859, en vigueur le premier mai 1860, n'emploient pas le terme plagio.

Le crime de réduction à une situation semblable à celle de l'esclavage est expressément prévu (sans l'emploi du terme allemand Menschenraub, ni de son équivalent Plagium) dans la nouvelle édition du Code pénal pour l'Empire d'Autriche, du 3 septembre 1803, publié le 27 mai 1852, qui dans sa première partie, neuvième chapitre, sous le titre « de la violence publique », « par le traitement de quelconque forme typique de l'esclavage », déclare, au paragraphe « dixième cas », un principe essentiel pour l'état juridique de la personne, à savoir qu'il n'est point toléré « dans l'Empire d'Autriche, ni l'esclavage, ni l'exercice d'une domination afférente », et qui libère « tout esclave au moment où il gagne le territoire impérial autrichien, ou même seulement un navire autrichien, en acquérant également sa liberté aussi dans tout autre État étranger, dès lors que, à quelque titre que ce soit, il est cédé comme esclave à un sujet de l'Empire autrichien ». Dans le même paragraphe, le trafic d'esclaves est sévèrement réprimé avec une peine de 10 à 20 ans de réclusion ferme.

Le même Code, au paragraphe 90, punit toute personne

qui « sans le gré ni la connaissance de l'autorité pertinente, réduit en son pouvoir, par la ruse ou par la force, quiconque pour le remettre contre son gré à une force étrangère » et aux paragraphes 92 et 93, il prévoit de graves sanctions pour l'embauche non autorisée et la restriction non autorisée de la liberté personnelle.

5. Parmi toutes les législations italiennes d'avant l'Unité, seul le Code pénal du Grand Duché de Toscane du 20 juin 1853 en vigueur le premier septembre de la même année, utilise le terme plagio avec un sens juridique précis, à l'article 358 de la Section II, [Chapitre 1](#), « Des atteintes contre la liberté personnelle et la tranquillité privée et le bon nom d'autrui ». « Paragraphe 1. Toute personne s'étant emparée injustement d'une personne contre son gré, ou même d'un mineur de 14 ans par son gré, pour quelque finalité que ce soit, et sous réserve que le fait ne tombe pas sous un autre cas de délit ou crime, est coupable de plagio, et puni aux travaux forcés pendant trois à sept ans ou, pour les cas moins graves, à la détention d'un à trois ans. Paragraphe 2. Et au cas où l'auteur du plagio aurait remis la personne dont il s'est saisi, à un service militaire ou maritime étranger, ou l'aurait réduite en esclavage, il est puni toujours aux travaux forcés de cinq à douze ans. »

Le mot plagio est récurrent dans le même Code à l'article 119, P.1 : « Toute personne qui, en dehors du cas de plagio, enrôle, sans l'autorisation du gouvernement, un ou plusieurs Toscans sous la bannière d'un autre État, qui ne soit pas en guerre avec la Toscane, encourt un à cinq ans de détention. »

Dans l'art. 359 suivant, la peine prévue au paragraphe 2

de l'article précédent est infligée à toute personne qui « a totalement enlevé de l'autorité domestique un mineur de 14 ans contre son gré pour qu'il professe une religion différente de celle dans laquelle il est né ». Ce fait, selon un des plus grands commentateurs du Code toscan, Giuseppe Puccioni, devrait être interprété comme un crime assimilable à celui du plagio.

Les cas de figures criminels réunis dans ce Code sous le nom de plagio ont été amplement examinés dans les commentaires du même Puccioni et de Francesco Carrara. Selon le premier, les critères du crime de plagio seraient, selon la discipline pénale : « 1) la violation de la liberté personnelle d'un homme ; 2) effectuée avec violence ou fraude sur toute personne ayant la pleine capacité juridique (sui juris) ; en désaccord avec le père ou le tuteur pour ceux n'ayant pas la pleine capacité juridique (alieni iuris subiecti) ; 3) l'esprit de profit... Le Code reconnaît le plagio dans toute fin à condition que le fait ne tombe pas sous le titre d'un autre crime », il le différencie des autres atteintes contre la liberté personnelle et, notamment, de celle prévue à l'article 360 (détention privée), de l'arrestation illégitime, de l'enlèvement et de la violence charnelle. « Les Codes français et italien » observe Puccioni « confondent le plagio avec les crimes d'arrestation et détention arbitraires, de détention privée, ou de rachat, au point qu'on ne peut puiser de ces derniers aucune nouvelle positive ».

Carrara, en analysant l'art. 358 écrivait : « ... la notion de plagio, selon les critères des écoles et des meilleurs législations contemporaines, peut se limiter à ces termes – l'abduction violente ou frauduleuse d'un homme pour en réaliser du profit ou pour des finalités de vengeance. Les

critères essentiels de ce crime sont au nombre de trois : 1) qu'un homme soit enlevé ; 2) qu'il soit enlevé par la fraude ou la violence ; 3) qu'il soit enlevé dans un but lucratif ou pour consommer sur lui une vengeance. » Cette notion de Carrara est encore actuellement citée et rappelée dans la doctrine et acceptée dans quelques jugements de notre époque.

L'examen des législations précédentes des États italiens montre cependant la difficulté d'extraire une notion précise et certaine du délit de plagio et des critères pour le distinguer des atteintes contre la liberté personnelle. De cet examen, il apparaît cependant et même certainement, que le cas de figure criminel dénommé plagio comme aussi tous les autres cas prévus par les différents Codes, à savoir les atteintes contre la liberté personnelle, ont toujours été conçus comme ayant été mis en œuvre exclusivement à travers une action physique du coupable et déterminés par des éléments objectifs.

6. Le premier Code pénal italien unitaire publié le 22 novembre 1888, entré en vigueur le 30 juin 1889, dans le livre II, titre II « des atteintes contre la liberté », au [chapitre III](#) sous le titre « des atteintes à la liberté individuelle » disposait à l'article 145 que : « Toute personne qui réduit une personne en esclavage, ou dans toute autre condition analogue, est punie de douze à vingt ans de réclusion. » Le cas de figure prévu, « réduction en esclavage ou en toute autre condition analogue », était dénommé dans les chroniques officielles du projet et comparaisait dans plusieurs éditions du Code sous le terme de plagio. Il se qualifiait dans son contenu par la comparaison avec d'autres atteintes à la liberté individuelle prévues au même chapitre, en le distinguant précisément de la privation

illégitime de la liberté personnelle (art. 146) classifiée dans les index officiels du projet comme « séquestration de personne commise par un particulier », de « la séquestration de personne commise par un officier public » (art. 147), de l'enlèvement ou de la détention illégitime dans un but libidineux ou de mariage (art. 340 et 341), de l'enlèvement d'un mineur de 15 ans avec le consentement des parents, des tuteurs ou de la personne qui en a la charge ou la tutelle (art. 148 classifié comme « enlèvement de mineur »), de la « perquisition personnelle arbitraire » (art. 149), des « abus de pouvoir de l'officier public agissant dans un but privé » (art. 153), de la « violence privée » (art. 154), des « menaces » (art. 156).

Le cas décrit à l'art. 145 du Code de 1889 (plagio) supposait donc une action humaine exclusivement physique dont le résultat était celui d'assujettir la victime à une condition matérielle de dépendance d'autrui, condition qui dans le cadre du système juridique italien, où s'applique le principe de la liberté juridique de tout être humain, n'avait pas l'effet de faire perdre à la victime l'état juridique d'homme libre ni de la tenir en une condition juridique d'individu privé de cet état, ou dans un état inférieur. Cette observation avait poussé la Commission de la Chambre des députés, dans la rédaction du projet du Code, à proposer la suppression de la disposition de l'art. 141 (devenue dans le texte définitif l'art. 145).

7. Le Code pénal italien de 1930 utilise le terme plagio dans un sens complètement neuf, différent de celui des Codes précédents et, en particulier, de celui de 1889 et différent même de sa signification originale ancienne.

Tandis que le Code de 1889 indiquait dans le titre II du

livre II les atteintes contre la liberté, en les classifiant sous 6 alinéas, dont le III comprenait les atteintes contre la liberté personnelle (art. 145-156), le nouveau Code réunit à l'alinéa III du livre II, les atteintes à la liberté individuelle en les classifiant en 5 sections, dont les trois premières sont titrées : I – Des atteintes à la personnalité individuelle ; II – Des atteintes à la liberté personnelle ; III – Des atteintes à la liberté morale.

La première Section comprend 5 articles (600-605). L'art. 600 a un contenu littéral identique à celui de l'art. 145 du Code précédent de 1889, article qui comme décrit plus haut, était classifié sous le nom de « plagio » et correspond littéralement au texte suivant : « Toute personne qui réduit une personne dans un état d'esclavage, ou dans toute condition analogue à l'esclavage, est puni de 5 à 15 ans de réclusion ». (Par rapport au texte de l'art. 145 du Code de 1889, il n'y a que l'ajout des mots : « à l'esclavage » qualifiant de façon superflue l'adjectif « analogue » et le montant de la peine qui à l'article 145 était de 12 à 20 ans). À l'article 600 du Code de 1930, la disposition déjà contenue dans l'art. 145 du Code précédent n'est plus appelée plagio, mais « réduction en esclavage ».

Suivent les art 601, « traite et commerce d'esclaves », 602, « aliénation et acquisition d'esclaves », et 603, titré « plagio » : « Quiconque soumet une personne à son pouvoir, de façon à la réduire dans un état d'assujettissement total, est puni par 5 à 15 ans de réclusion. »

La Section se termine avec l'art. 604, dénommé : « Faits commis à l'étranger en dommage d'un citoyen italien »,

prescrivant que les dispositions de cette section « s'appliquent également quand le fait a été commis à l'étranger en dommage d'un citoyen italien ».

8. Il apparaît des travaux préparatoires du Code pénal de 1930 que la formulation de ce qui allait devenir l'art. 603 (art. 612 du projet), c'est-à-dire la définition du délit prévu et l'ajout aux atteintes à la personnalité individuelle d'un cas criminel non indiqué dans le Code de 1889 – différent de celui envisagé à l'art. 600 du nouveau Code et à l'art. 145 du précédent – avait été l'objet de longues et complexes discussions entre commissaires. La majorité des membres de la commission parlementaire avaient affirmé l'opportunité de garder l'ancienne dénomination de plagio comme réduction en esclavage ou en toute autre condition analogue, et s'était déclarée contraire à la proposition d'ajouter un nouveau cas de figure de crime ignoré par les Codes précédents, en insistant sur l'opportunité de ne pas apporter des modifications aux définitions traditionnelles.

Les commissaires dénonçaient le danger de confondre des notions juridiques fondamentales et le risque d'amener un manque de clarté, au cas où ils utiliseraient des termes très anciens, considérés lexicalemement certains et consacrés depuis deux mille ans dans le langage et l'expérience législative et juridique, pour désigner ex novo des cas juridiques jusqu'alors méconnus. La même majorité insistait sur l'imprécision de la règle ainsi proposée.

Les commissions royales des avocats et des procureurs de Naples, de Rome et de la Cour d'appel de Naples exprimaient les mêmes opinions en niant l'existence d'une

figure criminelle spécifique appelée plagio distincte de celle de l'esclavage.

L'opinion des membres de la commission parlementaire se traduisait en un ordre du jour précis voté à la grande majorité et exprimant l'avis que les articles du projet 609 et 612 (respectivement 600 et 603 du Code) devaient se fondre en un seul article.

Le garde des Sceaux, dans son rapport sur le projet définitif, ne tenait aucunement compte du résultat du vote et ne retenait pas nécessaire de fondre les deux articles, en avançant l'argument de « l'avantage indiscutable » de la clarté ainsi que la considération qu'il s'agissait de « figures délictuelles distinctes ». Il affirmait que « tout doute » était dissipé quant aux discussions sur l'art. 145 du Code de 1889 « visant à établir si par "esclavage ou toute autre condition analogue", il fallait entendre l'esclavage et sa condition de droit, ou aussi celle de fait ».

Il faut souligner qu'à la disposition de l'art. 612 du projet « quiconque soumet une personne à son pouvoir de façon à la réduire dans un tel état d'assujettissement qu'il supprime totalement la liberté individuelle, est puni d'une peine de réclusion de 5 à 10 ans », étaient enlevés les mots « dans un état d'assujettissement tel qu'il supprime totalement la liberté individuelle » en donnant lieu à l'actuel art. 603 du Code. Il est singulier qu'il n'y ait aucune allusion dans le rapport du garde des Sceaux au roi de cette variation aussi importante du texte, et qu'il manque de ce dernier toute justification des motivations conceptuelles et pratiques qui auraient amené à ladite variation. Le rapport du garde des Sceaux, qui commentait le texte du projet et non pas le texte définitif, sans tenir

compte du changement, prévoyait comme figure distincte, mais parallèle à la réduction en esclavage, le plagio, affirmant que ce délit « consiste dans le fait de soumettre quelqu'un à son pouvoir de façon à le réduire dans un tel état d'assujettissement que la liberté individuelle en est totalement supprimée ». Et il ajoutait : « Ledit état d'assujettissement est ici un état de fait. Le status libertatis comme état de droit reste inchangé, mais la liberté individuelle de la victime résulte supprimée. Il s'établit entre le coupable et la victime, dans les faits, un rapport tel que le premier acquiert sur la deuxième une parfaite maîtrise et domination, en supprimant intégralement la liberté et en s'emparant complètement de sa personnalité. » Et après avoir affirmé qu'en ce délit, « le consensus de la victime ne peut exclure le délit, la liberté individuelle n'étant pas en général, pour ce qui concerne la personnalité humaine, un droit dont on peut disposer », le rapport continue avec un passage qui démontre en soi l'ambiguïté de la règle : « Il est à noter que l'expression "la liberté individuelle en est totalement supprimée" n'est pas interprétée correctement si l'on comprend que toutes manifestations, aucune exclue, de l'expression de la liberté devrait être supprimée ; par contre, elle apparaît comme étant la plus pertinente pour exprimer le concept de négation, de la part de l'agent, de la personnalité de la victime, et pour différencier le plagio d'autres atteintes à la liberté individuelle, comme la séquestration de personne, où l'on retrouve le rapport d'assujettissement décrit plus haut, qui investit et atteint la personnalité humaine. Par conséquent, le plagio ne serait pas à exclure si, par accident, il subsistait dans la victime assujettie au pouvoir de l'agent un résidu de liberté comme, par exemple, la liberté de locomotion, ou celle de correspondance par

lettre avec des tiers, etc. »

Il ressort du présent rapport du projet, bien qu'insuffisant et peu motivé, que d'une part, à l'art. 600, le crime de réduction en esclavage ou en toute condition analogue, reproduisant littéralement la formulation de l'art. 145 du Code précédent, mais avec l'ajout ex novo de la disposition de l'art. 603, se bornait, dans sa portée, à circonscrire, dans l'intention des rédacteurs, les activités criminelles visant à violer uniquement l'état de droit de la victime. De l'autre, par la disposition de l'art. 603, on voulait punir les agissements criminels voués à créer en autrui un état de fait d'assujettissement total.

La notion d'esclavage, ou de condition analogue à l'esclavage, vue comme une condition de droit telle que prévue par les articles 600-602 du Code, que le rapport du garde des Sceaux voulait distinguer du cas de figure de l'art. 603, ne tenait cependant pas compte de l'art. 1 de la Convention de Genève du 25 septembre 1926, transformé en loi nationale italienne par le décret royal du 26 avril 1928, n° 1723, auquel se référait le même rapport et qui a été renouvelé dans la Convention de Genève le 7 novembre 1956 approuvée par la loi du 20 décembre 1957, n° 1204 . Dans la liste des différentes situations que la Convention considère comme étant des « institutions et des pratiques analogues à l'esclavage », figurent de nombreuses conditions de fait et non de droit, parce qu'elles sont réalisables sans qu'aucun acte ou fait réglementaire ne l'autorise. Il s'en suit que la condition analogue à l'esclavage doit s'interpréter comme une condition où il est socialement possible par usage, tradition et circonstances environnementales, de contraindre une personne à son service exclusif, alors que

le plagio doit nécessairement présupposer la violation de la volonté intérieure. Et en effet, d'après les travaux préparatoires du Code de 1930 et des nombreux rapports, il apparaît que le cas de figure décrit à l'art. 603 suppose qu'il produise sur la victime un effet psychologique anéantissant la liberté dans son contenu intégral, même si aucun des commissaires et même pas le garde des Sceaux n'avaient affirmé que le crime pouvait se réaliser en l'absence d'une domination par une activité physique humaine.

Le Code de 1930 définit donc un cas de figure pénal, en le distinguant de celui de l'art. 600, en ce que pour la première fois il est désigné par le terme très ancien de plagio, en concrétisant dans le seul système législatif italien la modification lexicale du terme. Parallèlement, l'article 600 ne retient pas l'ancienne dénomination du même cas de figure prévu à l'art. 145 du Code de 1889, indiqué dans les rubriques officielles du projet de ce Code comme plagio. Il est en revanche appelé « réduction en esclavage ».

La nouvelle règle, qui prévoyait une peine très grave, était ignorée par les législations italiennes et européennes précédentes. Et il apparaît que la mesure de l'art. 603 du Code italien en vigueur n'a pas été effectuée dans d'autres systèmes de droit et que l'activité criminelle définie par cet article, différenciée de la réduction en esclavage ou en toute condition analogue, n'a été ni prévue ni réprimée.

9. Dans l'examen de la doctrine et de la jurisprudence sur l'art. 603, on peut distinguer d'un point de vue chronologique deux périodes différentes, la première allant de 1930 à 1960, et la deuxième de 1961 à nos jours.

Avant 1960, la doctrine avait constamment essayé d'interpréter l'art. 603, en envisageant théoriquement un assujettissement total de fait du sujet passif avec la suppression de l'autonomie de la victime, dans le but de distinguer le délit de plagio des autres cas d'atteintes à la liberté individuelle et de le rendre autonome à l'égard de ces derniers, surtout en ce qui concerne la séquestration de personne, prévue à l'art. 605.

Il transparaît des écrits des différents auteurs de l'incertitude et parfois même des contrastes concernant la définition des éléments caractérisant ce délit que l'art. 603 n'indique pas clairement, notamment en ce qui concerne l'identification du résultat de l'action criminelle comme « état de total assujettissement » et la détermination de l'acceptation et de la portée de ces termes, même par des exemples concrets. Ces exemples se réduisent constamment à des cas d'assujettissement partiel, jamais total.

D'après les observations sur l'art. 603 d'avant 1960, il n'est pas possible de déduire, même pas approximativement, les agissements par lesquels cet état peut se réaliser concrètement, ou ses modalités, ni peut-on savoir s'il est possible de certifier la réalisation de ce crime.

Presque tous les auteurs, dans les premières années de vie du Code et sur les traces de Carrara, indiquent comme élément distinctif, le but de mettre la victime au service de l'acteur du plagio et de tirer de l'activité de ce service un gain ou du moins un profit, surtout par rapport à la séquestration de personne. Les notions exprimées par Carrara, selon certains, pourraient nous orienter dans

l'interprétation du Code en vigueur. Par la suite, d'autres auteurs, parmi les nombreuses interprétations proposées, ont par contre nié que cet élément était indispensable pour déterminer la base du crime. D'autres encore affirment que la motivation ou le but de l'action sont indifférents pour la définition de la notion du délit et ils s'inspirent des déclarations du rapport du garde des Sceaux qui semblent caractériser le crime surtout sur la base du résultat du plagio : « Ce que le juge doit viser, pour certifier l'existence du plagio, est en d'autres termes la relation d'assujettissement total entre le coupable et la victime, de façon que cette dernière, privée de la volonté et de la libre détermination, devient presque un objet dans le pouvoir du premier. Une fois vérifié cela, le crime de plagio absorbe toute autre atteinte à la liberté personnelle, y compris la séquestration de personne même. »

C'est pourquoi il ressort clairement qu'au cours des 30 premières années de vie du Code, le problème de transformer en une hypothèse concrète et univoque la formule réglementaire de l'art. 603 n'a pas été résolu de façon satisfaisante.

La formulation littérale de cet article ne permettait pas l'existence d'hypothèses équivalentes à l'acception traditionnelle du plagio des siècles passés comme, par exemple, le fait de soumettre quiconque au travail forcé, l'enlèvement de jeunes enfants pour s'emparer de leurs activités de mendicité, le fait de fournir des femmes à un harem de souverains absolus et d'autres encore. Le texte, en revanche, dans l'intention présumée du législateur, semble porter sur l'état de total assujettissement en supposant qu'il soit possible de vérifier la condition d'« esclave de fait » différemment de celle d'« esclave de droit

», la première étant une condition où le facteur psychologique a plus d'importance que la condition extérieure, à savoir le train de vie de la victime du plagio.

Ainsi, la position interprétative de ceux qui voulaient attribuer une connotation contraignante aux agissements de l'acteur du plagio, au rapport entre ce dernier et la victime du plagio et au statut de cette dernière, n'était pas satisfaisante. Le fait même de sanctionner dans les faits, avec l'art. 603, un phénomène de privation de la personnalité, de réduction d'une personne à un chose dirigée par l'extérieur, phénomène dont la vérifiabilité peut se révéler douteuse dans la réalité, amène initialement la doctrine à des interprétations qui balancent, de façon contradictoire, entre l'extériorisation et l'intériorisation du plagio. C'est pourquoi certains auteurs, alors qu'ils essayaient de définir l'élément matériel du crime, parlaient de domination corporelle et de domination psychique, sans se poser cependant le problème de l'interdépendance des phénomènes, et niaient que ce délit puisse se caractériser par une fraude spécifique et affirmaient que le consensus de la victime n'exclut pas la faute, en ouvrant ainsi la voie à la distinction, par ailleurs insaisissable, entre la persuasion et la suggestion, et entre la négation de la personnalité et la libre conviction.

10. La jurisprudence concernant l'art. 603 nous offre une donnée certaine et objective confirmant de manière décisive le doute surgi dans la doctrine sur la possibilité d'accorder à la règle, telle qu'elle est formulée d'un point de vue lexical, une application univoque. Dans les quarante premières années de vie du Code, nous avons eu de très rares procès de plagio, se terminant tous par un verdict d'acquiescement avec la formule « le fait n'est pas

établi » ou « le fait poursuivi ne constitue aucune infraction à la loi pénale », ou encore parce que le fait n'était pas un délit de plagio, mais devait être classifié différemment.

Dans les motivations de ces jugements, dans l'exposition des raisons pour exclure des cas de figure l'existence de ce délit, on tente, en suivant les indications vagues et indéterminées exprimées dans le rapport du garde des Sceaux, de repérer les éléments constitutifs de ce délit. L'on répète que ce délit vise à tirer un profit de la victime considérée comme une chose susceptible de rendre des services, d'être prêtée, cédée, aliénée, avec la perte de sa personnalité et de ses droits, pour devenir une chose, un objet de droits patrimoniaux ; que l'élément matériel consiste « dans la création entre le sujet actif et celui passif d'une relation de fait, pour laquelle ce dernier est soumis au pouvoir du premier, avec la conséquente privation de la faculté de la libre volonté et l'annulation intégrale de la volonté ». Dans ces premiers jugements, tout en affirmant « que le législateur a voulu rendre équivalents l'état d'assujettissement, conçu comme état de fait découlant du plagio, et l'état de droit dérivant de la réduction en esclavage » et bien qu'il ait voulu concevoir l'assujettissement total comme « un ensemble de restrictions et de limitations qui investissent intégralement la personnalité et la volonté », il n'est jamais dit explicitement, mais il n'est pas non plus exclu expressément, que les agissements par lesquels le coupable obtiendrait le résultat exprimé à l'art. 603, d'assujettissement total de la victime et anéantissement de sa personnalité et de sa volonté, sont de type psychique.

Pour la mise en œuvre de la règle, dans certains

jugements de 1956 et de 1957, on commence à se rendre compte que l'activité de l'acteur du plagio ne peut avoir intégralement l'effet décrit par le législateur à l'art. 603. On affirme, par conséquent, que la privation de la faculté de la liberté de vouloir et d'autodétermination, réduit la victime à « une res presque » dans le pouvoir du coupable. Et dans un autre jugement, l'expression « état d'assujettissement total » est également interprétée dans un sens réducteur, là où l'on affirme que pour établir le plagio « entre deux sujets, il faut qu'il existe un rapport de domination et de maîtrise tel qu'il annule presque complètement la volonté et la personnalité de l'un des deux, au point qu'on peut le considérer "comme une res presque" à la merci du pouvoir de l'autre ».

En 1961, pour la première fois, la Cour de Cassation, dans un jugement où elle accueille un recours d'absence de motivations sur la déclaration de responsabilité de l'accusé, définissait explicitement la nature psychologique de ce crime et de ses éléments constitutifs. Le plagio, affirmait le Collège Suprême « consiste justement dans la création d'une relation psychologique d'assujettissement absolu du sujet passif envers le sujet actif, de façon que le premier est soumis au pouvoir du second avec la suppression totale, ou presque intégrale, de la liberté d'autodétermination ». Et, critiquant que les juges pertinents avaient omis « d'accomplir une enquête en profondeur sur le rapport psychologique entre les deux sujets, dans le but d'en souligner concrètement l'existence ou non de l'élément matériel du crime », il ajoutait que, contrairement au crime de séquestration de personne, « les conditions matérielles de vie du sujet passif n'ont aucune autre valeur que celle d'une simple collation d'indices: ce qui compte le plus, par contre, ce sont ses

conditions psychologiques »

Aussi ce jugement vise à accueillir l'interprétation de l'art. 603 c p. selon lequel « l'état d'assujettissement total » provoqué par l'auteur du plagio ne comporte pas nécessairement la suppression totale de la liberté de détermination de la victime.

Les concepts exprimés dans le jugement de 1961 ont été appliqués dans le seul arrêt condamnant, pour le délit de plagio, prononcé par la Cour d'Assises de Rome, le 14 juillet 1968, et confirmé par la Cour d'Assises en appel par le jugement du 28 novembre 1969, et par la Cour de Cassation par le jugement du 30 septembre 1971. On y affirme expressément que pour la consommation du délit de plagio, « ce n'est pas tant la domination physique sur la personne qui est nécessaire, mais bien la domination psychologique, à laquelle peut éventuellement s'accompagner, mais pas nécessairement, une maîtrise dans le sens matériel et corporel ; par effet de cette domination psychologique de l'acteur, le status libertatis de la victime, conçu comme état de droit, reste inchangé alors que c'est la liberté individuelle comme fait concret qui est supprimée ». On réaffirme encore cette conception, en ajoutant que pour accomplir ce délit, il n'est pas nécessaire que le coupable prenne possession matériellement du sujet passif, et on répète ce qui a été affirmé dans le jugement précédent de 1961, qu'à la différence de la séquestration de personne, les conditions matérielles de la victime n'ont aucune autre valeur que celle de simple collation d'indices, alors que les conditions psychologiques comptent. On précise en outre que « sur le plan juridique, le délit de plagio se concrétise dans la création consciente et volontaire, par quelconque moyen

mis en œuvre, d'une domination psychique absolue et éventuellement physique sur une personne, dans la négation de sa personnalité par effet de la suppression de la liberté dans ses manifestations essentielles ». Dans ce jugement, on décrit l'action psychologique de l'acteur de plagio en affirmant : « L'art. 603 c.p. défend la liberté dans son essence originale même, dans les facteurs dynamiques, dans le pouvoir d'influence, dans la faculté de critique et de choix, de recherche et de décision, de conscience et de volonté. Ces facultés, inhérentes à l'activité psychologique, peuvent être endommagées non seulement par des moyens physiques déterminant des conséquences organiques, mais aussi par des moyens psychologiques faisant naître des situations particulières et exceptionnelles, analogues en quelque sorte aux névroses et dépendantes de mécanismes purement psychiques, provoquées par une action psychique extérieure. » Et dans le jugement d'appel, il est précisé encore que « le délit de plagio se réalise également lorsque l'acteur agresse la sphère psychique d'autrui de façon à en annuler la personnalité, en y remplaçant sa propre personnalité, et en lui enlevant les idéaux, les propos, en imposant les siens propres, en désagrégeant toute conscience de son individualité, en en faisant un adepte aveugle de sa volonté, de ses idées, un automate privé de toute faculté de critique, subjugué par la plus forte volonté de celui qui le dirige dans un monde qui n'est pas le sien, où les idées sont acceptées comme la seule possibilité d'expansion de sa propre personnalité ».

Ce jugement avait soulevé de nombreuses et très fougueuses polémiques dans les secteurs juridique et médical, en donnant lieu même à deux différentes initiatives législatives au Sénat et à la Chambre des

députés se concluant par l'abrogation de l'art. 603 du Code pénal : il définissait la notion juridique de plagio, en reniant les interprétations suivies jusque-là par la doctrine et par les commentateurs du Code, qui envisageaient l'action de l'acteur de plagio comme substantiellement et principalement physique et impossible indépendamment d'éventuelles activités corporelles et physiques exercées sur la victime du plagio.

On y excluait décidément la théorie soutenue par la plupart des auteurs les plus renommés, selon laquelle le but de mettre la victime à la merci de l'acteur pour en tirer un profit, constitue un élément du plagio distinctif des autres atteintes à la liberté individuelle et on y répétait que l'assujettissement total indiqué à l'art 603 doit consister en la création d'un assujettissement total de la victime de plagio, soumise au pouvoir de l'acteur avec la suppression presque intégrale de la liberté et de l'autonomie de la personne.

11. À partir de 1969, dans la doctrine pénale et dans l'opinion publique, la notion de plagio a changé de façon discordante et polémique et s'est étendue sous différents points de vue et en différentes directions.

La littérature abondante dans différents domaines et des conclusions divergentes démontrent les nouvelles et multiples orientations de la doctrine et, en même temps, confirme, par les disputes de différente nature, les difficultés très graves surgissant dès lors qu'on essaye de fournir une réponse convaincante et satisfaisante aux problèmes juridiques et scientifiques, pratiques et théoriques que l'interprétation de l'art 603 comporte.

Par la définition de ce délit et l'analyse objective de l'activité illicite et de ses effets, la littérature récente a utilisé et a bénéficié des données produites par les traités modernes de neurologie et de psychiatrie, en essayant de repérer, pour des buts juridiques, des concepts médicaux qui par ailleurs ne sont pas encore confirmés, de suggestion, de conviction, de persuasion, de suggestion, de déterminisme, d'annulation de la volonté et de transfert de la personnalité humaine d'un sujet à l'autre. Et ce, dans le but de définir objectivement quel est dans la réalité l'état d'assujettissement total indiqué dans le critère de la loi, d'indiquer les possibles moyens pour le certifier concrètement et de déterminer les frontières de la sphère juridique dans lesquelles il peut se manifester. La variété des nombreuses opinions avancées en la matière et les changements de la doctrine constituent, eux aussi, une confirmation de l'indétermination de la règle et de l'impossibilité de lui donner une application concrète univoque.

12. L'analyse du texte de l'art. 603 et les différentes tentatives de distinguer ce délit des autres atteintes à la liberté individuelle, comme institution autonome, n'ont pas permis d'en préciser rationnellement et certainement ses caractéristiques spécifiques. Formellement, il apparaît comme un délit à la conduite libre qui devrait être différent de la réduction en esclavage ou en tout autre condition analogue. Selon ce qui a été exposé plus haut, cela pourrait être mis en œuvre avec des moyens psychiques, c'est-à-dire par une activité psychique de l'acteur de plagio exercée directement sur la personne victime de plagio. L'effet de l'activité psychique de l'acteur de plagio devrait être non pas celle de priver un individu de la pleine possession de ses facultés mentales (prévu expressément

par l'art. 613 du Code pénal), mais celui de réduire la victime de personne en pleine possession de ses facultés mentales à personne en état d'assujettissement total. Cet état d'assujettissement total indiqué par l'art. 603 annulerait le déterminisme de la victime, en le remplaçant par celui de l'acteur jusqu'à la réduire dans l'état de chose qui pense et agit comme l'acteur du plagio. En d'autres termes, ce serait l'acteur du plagio qui formerait sa volonté et celle de la victime, cette dernière étant seulement un moyen physique pour accomplir les actes voulus par l'acteur.

On ne connaît pas, et on ne peut vérifier, les moyens utiles pour perpétrer l'action psychologique du plagio, tout comme on ne sait pas comment peut être atteint l'état d'assujettissement total caractérisant ce délit, ni si la continuité de l'action de l'acteur du plagio est nécessaire, pour l'existence de cet état : au cas où la volonté de ce dernier ne se dirigerait plus vers sa victime, est-ce que l'état d'assujettissement total de cette dernière cesserait ? Il n'est pas non plus donné de savoir si l'effet de l'action de plagio serait permanent et durable ou s'il peut disparaître à tout moment par la volonté de l'acteur, parce que l'activité de ce dernier ne persiste pas, ou pour tout autre raison. On ne sait pas non plus si la résurrection de la faculté de la libre détermination de la victime du plagio pourrait être la conséquence d'un changement de déterminisme de l'acteur, ou d'une direction différente donnée au déterminisme de ce dernier. Quant à l'élément psychique, il s'agirait d'un délit d'intention générique.

L'interprétation jurisprudentielle identifie l'état d'assujettissement total de la victime du plagio même avec une situation où cette dernière serait soumise au

pouvoir du premier avec « la suppression presque intégrale de la liberté et de l'autonomie de la personne ».

Cette interprétation, d'une part, rend évidente l'impossibilité de rencontrer dans la réalité un tel état d'assujettissement total que toute liberté et l'autonomie de détermination de la victime présumée du plagio en soient intégralement supprimées (et non pas « presque intégralement ») et, de l'autre, elle modifie le cas de figure prévu et puni par la réclusion de 5 à 15 ans de l'art. 603 du Code pénal.

13. La science médicale a enquêté méticuleusement sur la formation et le mécanisme de la persuasion, de la suggestion et de l'intimidation psychiques.

Entre personnes psychologiquement normales, l'expression de la part d'un être humain d'idées et de convictions vers d'autres êtres humains peut provoquer l'acceptation des idées et des convictions ainsi exprimées et donner lieu à un état d'assujettissement psychique dans le sens que cette acceptation constitue un transfert sur autrui du produit d'une activité psychique de l'acteur et, par conséquent, la limitation du déterminisme du sujet. Il a été scientifiquement défini et vérifié que cette limitation peut donner lieu à des situations typiques de dépendance psychologique qui peuvent même atteindre, pour des périodes plus ou moins longues, des degrés élevés comme dans le cas du rapport amoureux, du rapport entre le prêtre et le croyant, entre le maître et son élève, et même donner lieu à des rapports d'influence réciproques. Mais il est extrêmement difficile, voire impossible, de repérer dans la pratique, et de la distinguer à la lumière des effets juridiques – étant donnée l'hypothèse examinée

– l'activité psychologique de persuasion de celle psychologique de suggestion. Il n'y a pas de critères certains pour séparer et qualifier une activité de l'autre et pour assurer la frontière exacte entre elles. L'affirmation que dans la persuasion le sujet passif conserve la faculté de choix sur la base des argumentations qui lui ont été adressées et qu'il est donc à même de refuser et de critiquer, alors que dans la suggestion la conviction arrive de façon directe et irrésistiblement, profitant de l'impossibilité de critique et de choix du sujet passif, soutient nécessairement une évaluation non seulement de l'intensité de l'activité psychique du sujet actif, mais aussi de la qualité et des résultats de cette dernière. En ce qui concerne l'intensité, des textes psychiatriques, psychologiques et psychanalytiques, et d'après les amples descriptions médicales du conditionnement psychique, il ressort que tout individu est plus ou moins susceptible de suggestion, mais qu'il n'est pas possible d'étalonner et de certifier concrètement jusqu'à quel point l'activité psychique du sujet exprimant des idées et des concepts puisse empêcher aux autres le libre exercice de leur volonté. Quant à la qualité, il n'est pas donné de savoir jusqu'à quel point l'activité du sujet actif porte sur des directives et des conseils que le sujet passif serait déjà disposé à accepter. Quant à l'évaluation des résultats, elle ne pourra qu'être symptomatique et conclure positivement ou négativement, selon que l'activité exercée sur le sujet passif induise des comportements conformes ou des comportements déviés par rapport à des modèles d'éthique sociale et juridique.

Le fait de vérifier si l'activité psychique pourra être qualifiée de persuasion ou de suggestion, avec les éventuels effets juridiques liés à cette dernière dans le cas

du plagio, ne pourra qu'être complètement incertain et confié au discernement du juge. En effet, en application de l'art. 603, tout rapport normal, amoureux, de profession religieuse, de participation à des mouvements idéologiques, ou de tout autre nature, s'il est soutenu par une adhésion « aveugle et totale » d'un sujet à un autre sujet, et s'il est considéré comme socialement dévié, pourrait être poursuivi pénalement comme plagio.

Même de ce point de vue, ressort donc l'indétermination de la règle et de son interprétation.

14 . Par conséquent, la formulation littérale de l'art. 603 prévoit une hypothèse non vérifiable ni dans son accomplissement ni dans son résultat, les activités pouvant s'accomplir dans le but de réduire quelqu'un dans un état d'assujettissement n'étant ni identifiables ni vérifiables, et la caractérisation objective de cet état, dont la totalité, déclarée d'un point de vue législatif, n'a jamais été vérifiée d'un point de vue judiciaire. En présumant la nature psychologique de l'action de « plagier », il est clair que celle-ci, afin d'atteindre l'effet de mettre la victime en état d'assujettissement total, devrait être exercée par une personne douée d'une vivacité psychique capable d'obtenir ledit résultat. Il n'existe cependant pas d'éléments ou de modalités pour pouvoir certifier ces qualités particulières et exceptionnelles, et il n'est pas non plus possible d'avoir recours aux contrôles décrits à l'art. 314 du Code pénal, les expertises sur les qualités psychiques indépendantes des causes pathologiques n'étant pas admises dans notre système. L'existence d'êtres capables d'obtenir uniquement par des moyens psychologiques l'assujettissement total d'une personne n'est pas non plus démontrable dans l'état actuel des

connaissances.

15. Face aux perplexités suscitées par le seul et unique jugement de condamnation pour plagio prononcé dans notre système juridique à plus de 50 ans de la publication du Code pénal, une partie de la doctrine a essayé de détecter les connotations typiques de cette figure criminelle, en se référant aussi aux éléments tirés des théories psychiatriques. Quelques-uns, en effet, dans une interprétation limitée de la règle où son but serait de protéger de phénomènes obsessionnels ou de psychoses induites, voudraient reconnaître ce délit dans la présence parallèle de deux éléments. Le premier élément extérieur, consistant dans l'éloignement de la victime de tierces personnes par l'œuvre de l'acteur du plagio, y compris au moyen de la séquestration de personne ou d'autres faits semblables. L'autre élément, intérieur, consistant dans le sentiment de privation psychologique dans lequel doit se trouver la victime du plagio une fois que le rapport avec l'acteur du plagio aurait cessé, privation qui selon l'hypothèse envisagée, démontrerait combien le sujet passif était réduit dans un état d'assujettissement total. Cette thèse est aujourd'hui proposée à nouveau à la Cour par la défense des parties civiles.

Or, mis à part qu'aucune règle d'herméneutique n'autorise cette caractérisation restrictive du délit, il ne semble pas que ces éléments, qu'ils soient pris singulièrement ou dans leur ensemble, puissent être valables pour déterminer le cas de figure criminel décrit à l'art. 603 du Code pénal. Au contraire, ils semblent offrir une démonstration ultérieure que cet article, inapplicable tel quel, s'applique dans la jurisprudence et dans la doctrine sur la base d'une interprétation analogique visant

à assimiler les états réalisables d'assujettissement presque total avec l'état irréalisable d'assujettissement total.

Il est en effet à noter que le concept de « privation psychologique », défini comme le sentiment d'avoir besoin de quelqu'un, est essentiellement quantitatif, puisque se crée dans tout rapport affectif une sorte de « transfert », comme l'appellent les psychologues, ou même de lien psychologique réciproque. Mais pour évaluer si l'interruption du rapport avec autrui fait déduire la préexistence d'un état « d'assujettissement total », il est nécessaire de connaître l'intensité douloureuse de l'interruption. C'est une question à laquelle on ne peut donner qu'une réponse subjective, ce qui confirme en soi la nature arbitraire de cette solution conceptuelle.

D'autre part, l'élément extérieur de l'éloignement des tierces personnes perd toute connotation pertinente quant à la caractérisation contraignante de ce délit, s'il n'est pas soutenu par l'élément intérieur, ou si ce dernier n'est pas défini conformément à la privation citée plus haut.

16. L'examen détaillé des nombreuses interprétations contrastantes données à l'art. 603 du Code pénal, dans la doctrine et dans la jurisprudence, démontre clairement l'imprécision et l'indétermination de la règle, l'impossibilité de lui attribuer un contenu objectif, cohérent et rationnel et, donc, la nature absolument arbitraire de son application concrète. Elle a été justement comparée à une bombe à retardement dans notre système, pouvant être appliquée à tout fait impliquant la dépendance psychologique de tout être humain à l'égard d'un autre être humain, dans l'absence de tout paramètre certain pour en vérifier

l'intensité.

L'art. 603 du Code pénal doit dès lors se considérer constitutionnellement illégitime, parce qu'il contredit le principe de caractérisation restrictive du cas de figure compris dans la réserve absolue de la loi en matière pénale, consacré à l'art. 25 de la Constitution. »

Le délit de sujétion redevient d'actualité à la suite de la diffusion des cultes sataniques et de l'immigration islamique de masse. Il s'agit, en effet, dans les deux cas, de religions « dures » qui imposent à leurs fidèles d'imposer, de forcer, de déporter les personnes soumises, surtout les enfants dans le cas de l'islam, à se conformer à des modèles de comportement dictés par un texte sacré et indéniable comme le Coran, jusqu'au recours à la violence, et dans les cas extrêmes, à l'homicide. Même dans le catholicisme, surtout dans le passé, on peut retrouver des comportements contraignants sur des mineurs visant à les conformer à un modèle de dévotion. Ces moyens peuvent inclure la ségrégation dans des environnements sombres, les punitions corporelles, les privations de nourriture, le port de cilices ou d'objets semblables, la coercition psychologique par la condamnation du groupe, les privations affectives, les menaces de punitions divines. Il est donc difficile de concilier l'existence de droits inviolables de toute personne, surtout en matière de liberté individuelle et la tolérance vis-à-vis de ces religions données, dont la pratique sous-tend la négation de ces mêmes droits.

Les défenses légales :
l'extorsion, l'escroquerie, le délit d'incitation,

l'abus de faiblesse

Le code pénal contient différentes descriptions d'infractions et de crimes pouvant s'appliquer à la manipulation mentale. Hormis les plus évidents, comme la séquestration de personne et la violence privée, l'incitation au crime et à la violation des lois, l'abus des moyens de correction et de maltraitances familiales, la violence sexuelle, notamment dans le cadre d'un abus de relation d'autorité donné sur le sujet passif (par exemple celle exercée par le thérapeute sur le patient), examinons les cas qui concernent de plus près la manipulation au sens propre.

Le cas de figure le plus grave de délit est l'extorsion.

629. Extorsion (1)

Toute personne qui, contraignant quelqu'un, moyennant la violence ou la **menace**, à faire ou à renoncer à quelque chose, obtient, pour son compte ou pour celui d'autrui, un profit injustifié aux dépens d'autrui, est puni d'une peine de réclusion de cinq à dix ans (2) et d'une amende allant de 516 à 2 065 euros [c.p. 29, 32] (3).

Dans les circonstances prévues au dernier alinéa de l'article précédent, la peine encourue est la réclusion de six à vingt ans et une amende de 1 032 à 3 098 euros.

Ces circonstances aggravantes sont :

1) la violence, ou la menace, sont exercées par des armes [c.p. 585], par une personne rendue méconnaissable, **ou par un groupement de personnes** [c.p. 112, n° 1, 605,

613, 625, n° 4 ; c.n. 1135, 1137, 1149] ;

2) la violence consiste à faire perdre à quelqu'un la pleine possession de ses facultés mentales;

3) la violence, ou la menace, est exercée par une personne faisant partie de l'association décrite à l'article 416-bis (mise en évidence par nos soins).

L'extorsion peut également se réaliser lorsque le sujet ou les sujets manipulateurs menacent la réalisation d'un mal par des moyens objectivement inefficaces, comme un rite de magie noire, au cas où la victime croirait en son efficacité (par exemple, le chef de la secte menace de jeter un sort mortel si l'adepte ne cède pas tout son patrimoine).

L'escroquerie est beaucoup moins grave que l'extorsion, comme délit, car elle ne comporte ni violence ni menace, mais uniquement la tromperie ; nous avons souligné une locution qui permet de punir aussi les cas où le manipulateur n'a pas encore effectué l'extorsion, mais a menacé de procurer lui-même un mal injustifié à la victime, au cas où cette dernière ne ferait pas ou ne donnerait pas ce qui lui a été demandé ; et qu'il annonce un mal imaginaire (punition divine), qui serait causé par un tiers (Dieu, démon, esprit).

640. Escroquerie

Toute personne qui, induisant quelqu'un en erreur, moyennant des artifices ou des manœuvres frauduleuses, procure pour son compte ou des tiers un profit injustifié au préjudice d'autrui, est puni de six mois à trois ans de

réclusion et d'une amende allant de 51 à 1 032 euros [c.p. 29] (1).

La peine est la réclusion d'un à cinq ans et une amende de 309 à 1 549 euros [c.p. 29, 63] (2) si :

1. le fait est réalisé aux dépens de l'État, de tout autre organisme public, ou avec le prétexte de faire exempter quelqu'un du service militaire (3) ;

2. le fait est commis en inspirant dans la personne offensée la crainte d'un danger imaginaire ou la fausse conviction de devoir exécuter un ordre des autorités [c.p. 649, 661 ; c.p.m.p. 162] (4). L'infraction est susceptible d'être punie suite au dépôt de plainte de la personne offensée, sauf si elle se réalise dans une ou plusieurs circonstances prévues par l'alinéa précédent, ou tout autre circonstance aggravante.

L'expression « l'infraction est punissable à la suite de la plainte » signifie qu'il ne suffit pas de communiquer l'infraction au Parquet, encore faut-il exiger la punition des coupables. Donc, si vous déposez une plainte, n'oubliez pas cette phrase : « Je demande une sanction pénale des coupables et d'être informé si quelqu'un demande que l'affaire soit classée. »

L'infraction d'incitation quand une personne n'est plus en possession de toutes ses facultés mentales est d'intérêt évident pour nos fins ; nous avons mis en évidence une expression du texte de loi qui permet une ample application du cas de figure dans le domaine des suggestions mentales.

613. Perte des facultés mentales infligée par la violence.

Toute personne qui, au moyen de la suggestion hypnotique ou en état de veille, au moyen de l'administration de substances alcooliques ou stupéfiantes, **ou par tout autre moyen**, fait perdre à quelqu'un, contre son gré, ses facultés mentales, est passible d'une peine de réclusion pouvant aller jusqu'à un an.

Le consentement donné par les personnes indiquées dans le dernier alinéa de l'article 579 n'exclut pas la peine.

La peine peut aller jusqu'à cinq ans de réclusion [c.p. 29, 32] :

1. si le coupable a agi dans le but de faire accomplir une infraction ;
2. si la personne qui a perdu ses facultés mentales commet dans cet état un fait prévu par la loi comme étant un délit ou un crime [c.p. 86, 690, 691, 728].

Les cas de figure d'infraction qui pourraient s'appliquer au domaine de la manipulation dans des buts économiques, sont cependant les deux qui suivent :

643. Abus de faiblesse

Toute personne qui pousse autrui à accomplir un acte comportant un quelconque effet juridique au préjudice de soi ou d'un tiers, dans le but de se procurer ou de procurer à autrui un quelconque profit, en abusant des besoins, des passions ou de l'inexpérience d'un mineur, ou bien **en abusant de l'infirmité ou des carences psychologiques**

d'une personne, bien que non frappée d'interdiction [c.c. 414] ou d'incapacité [c.c. 415], est puni de deux à six ans de réclusion et d'une amende de 206 à 2 065 euros [c.p. 29, 32, 649].

728. Traitement susceptible de supprimer la conscience ou la volonté d'autrui.

Toute personne qui pousse quelqu'un, de son gré, en état de narcose ou d'hypnose, ou qui applique à ce dernier un traitement qui en supprime la conscience ou la volonté [c.p. 613], est puni d'un à six mois de détention ou d'une amende de 30 à 516 euros, si de ce fait découle un danger pour la sécurité de la personne. Ces dispositions ne s'appliquent pas si le fait est commis dans un but scientifique ou de traitement, par un professionnel de la santé.

En dehors du droit pénal, nous trouvons des règles répressives des activités de ce type, même en droit administratif. L'article 121, dernier alinéa, du TULPS (Texte Unique des Lois de Sécurité Publique) interdit expressément « le métier de charlatan » et l'art. 231 du règlement afférent d'exécution éclaircit, dans des buts d'application de ladite interdiction, qu'il faut comprendre sous la dénomination du « métier de charlatan » toute activité visant à spéculer sur la crédulité d'autrui ou à exploiter ou alimenter ses préjudices. La disposition poursuit en exemplifiant les métiers pouvant représenter l'index du charlatanisme comme « les diseurs de bonne aventure, les interprètes des rêves, les cartomanciens, les prestidigitateurs, les sorciers, les exorcistes, ou toutes personnes vantant ou affectant en public une grande valeur dans leur art ou profession, ou magnifiant des

recettes ou des choses semblables, auxquelles ils attribuent des vertus extraordinaires ou miraculeuses ». Cette liste n'épuise pas toutes les hypothèses de « charlatanisme », mais elle est présentée à titre d'exemple.

La jurisprudence était autrefois assez sévère et rigide dans la répression de cette activité, cependant son interprétation de la loi est devenue plus tolérante depuis que les mêmes activités ont commencé à rendre à l'État une rente fiscale et à faire gagner de l'argent aux télévisions privées et aux opérateurs téléphoniques : que l'on pense à tous les services payants d'astrologie, cartomancie, voyance, magie qui sont offerts par téléphone ou à la télévision. Par cette même motivation, l'art. 7, alinéa 5, de la loi 112 de 2004 sur la radiodiffusion télévisée privée qui apparaît inefficace, prévoit la sanction des organismes radiodiffuseurs de messages publicitaires trompeurs, avec une attention toute particulière à la diffusion répétée de messages visant l'abus de la crédulité populaire, même en considération de l'activité du Comité de contrôle visé à l'article 3 du « Code d'autoréglementation en matière de vente télévisée et de spots de vente télévisée de biens et de services d'astrologie, de cartomancie et analogues, de services relatifs aux pronostics concernant le jeu de la loterie nationale, loto, super-loto, jeux de tirage, jeux de grattage, paris sportifs et autres jeux semblables », constitué le 24 juillet 2002, et des éventuelles violations rencontrées par le même Comité.

Vu le niveau élevé de dépendance psychologique et de suggestion, dans lequel se trouvent de nombreux adeptes de cultes, religions, sectes et semblables à l'égard du leader et souvent du groupe même, cette règle permettrait,

si elle était appliquée correctement, de dérouter et de réprimer beaucoup de cas de sujétion. L'on note que la règle ne requiert pas, pour que l'infraction existe, que la victime soit proprement malade mais il suffit de profiter d'une condition, même occasionnelle, de grande faiblesse de la cognition ou de la volonté – états que nous avons vu recourir assez souvent dans les cas de manipulation, voire même provoqués par des techniques visiblement vouées à ce but (techniques de décognition).

Naturellement, l'application extensive de la règle pénale contre l'abus de faiblesse frapperait aussi les intérêts de sujets œuvrant dans le secteur de l'Église catholique et bénéficiant de donations et testaments faits par des personnes accomplissant ces dispositions souvent à l'avantage du sujet religieux dans un état mental et critique fortement atténué (personnes âgées, malades) et de suggestion mise en œuvre par des religieux, y compris par la promesse d'avantages dans l'au-delà.

La règle en question pourrait s'appliquer non seulement à des cas de manipulation non religieuse ou charismatique, mais aussi commerciale et financière, où le consensus du sujet passif serait arraché par la suggestion, ou d'autres moyens susceptibles de produire une atténuation des capacités de discernement ou de la volonté.

Nous attirons l'attention sur le fait que l'aliénation de biens par effet d'une des infractions décrites ci-dessus, ou d'autres infractions, peut être déclarée nulle et la victime de l'infraction peut recouvrer juridiquement ses biens.

Nous indiquons encore un cas d'infraction qui

naturellement peut se réaliser facilement par la manipulation mentale : la lésion personnelle (volontaire) qui se vérifie à chaque fois que les sujets agissant portent intentionnellement préjudice à l'intégrité physique ou psychologique du sujet passif (si la lésion est involontaire, il s'agit d'infraction de lésion personnelle involontaire) :

582. Lésion personnelle

Toute personne causant à autrui une lésion personnelle [c.p. 583], dont dérive une maladie physique ou mentale, est punie de trois mois à trois ans de réclusion (1).

Si la maladie a une durée non supérieure à vingt jours et en cas d'absence de toute circonstance aggravante prévue dans les articles 583 et 585, excepté celles indiquées au numéro 1 et à la dernière partie de l'article 577, le délit est punissable, sur plainte de la personne offensée [c.p. 120, 124, 365 ; c.p.p. 336] (2).

À toutes fins utiles, la personne ayant subi des abus rentrant dans les cas de figures mentionnés, peut, avec l'assistance d'un avocat et d'un psychologue ou psychiatre compétents en la matière, déposer une plainte en demandant la punition des infractions vérifiables. Elle peut aussi se constituer partie civile afin d'obtenir des dédommagements. Elle peut aussi commencer une cause civile pour faire déclarer nuls, ou annuler, tout acte de donation (ou d'autres contrats, comme l'acquisition de faux cours ou d'objets « magiques ») exécuté en condition de manipulation mentale et récupérer ainsi tout ce qu'elle a perdu.

Au cas où son travail aurait été exploité, elle peut

s'adresser au juge des prud'hommes et à l'inspection du Travail, pour demander de vérifier qu'elle a bien travaillé comme employée, mais non régularisée et, par conséquent, que l'on condamne l'organisation et ses chefs à lui payer un salaire et à verser les cotisations sociales.

On rappelle également qu'indépendamment de l'incidence dans les faits d'éventuelles infractions, la personne qui a été amenée par le biais d'une manipulation à stipuler des contrats, peut les contester en justice, selon les cas prévus par la loi, afin d'en demander la nullité ou l'annulation.

La déprogrammation, c'est-à-dire l'activité de déconditionnement de la personne sous influence d'une organisation manipulatrice, soulève également des problèmes juridiques, lorsqu'elle est exécutée contre le gré de la victime. Dans son exécution, sont susceptibles d'être accomplis des crimes ou délits comme la séquestration de personne, la violence privée, les lésions personnelles ou ceux prévus aux articles 613 et 728. Cependant, ces crimes ou délits seront décriminalisés et non punissables s'ils ont été commis en état de nécessité (art. 54 c.p.), à savoir pour défendre le droit à l'intégrité psychique et à la liberté de la victime de la sujétion. Les rares cas avancés devant les tribunaux italiens ont débouché sur l'application de ce critère de décriminalisation, mais l'orientation est devenue au fil du temps plus sélective. Nous rappelons que la déprogrammation est techniquement possible, mais qu'elle exige, pour sa rapide exécution et contre le gré du sujet passif de la sujétion, un « lavage de cerveau » ou l'administration de substances ou de stress susceptibles de produire la dissolution neurochimique des schémas neuronaux, et que ce processus est peu sélectif, c'est-à-

dire qu'il n'est pas précisément ciblé sur les schémas, les circuits neuronaux « non souhaités ».

Finalement, si elle n'a pas les ressources économiques pour les frais d'avocats, la personne intéressée peut obtenir du Conseil du Barreau du tribunal de son ressort (c'est-à-dire normalement du lieu où se sont vérifiés les faits), que l'État paye ses frais de défense.

Les défenses légales : le délit de manipulation mentale

L'histoire des guerres judiciaires contre les sectes, brillamment résumée par Massimo Introvigne dans les chapitres quatrième, cinquième et sixième de son essai cité plus haut, démontre l'inutilité des tentatives de trouver un critère clair et objectif, et en même temps compatible avec les libertés fondamentales garanties par les constitutions, pour cerner et réprimer la manipulation mentale. Le législateur italien n'a pas su tirer un important enseignement de cette leçon.

Le projet de loi n° 1777 approuvé par la commission Justice du Sénat, le 4 mars 2004, comprend « les dispositions concernant le délit de la manipulation mentale ».

Article 1

1. Après l'article 613 du code pénal est introduit le suivant article :

Art. 613-bis – (Manipulation mentale). Hormis les cas les plus graves d'infraction, toute personne soumettant autrui

en état constant d'intimidation au point d'en effacer, ou d'en limiter grandement la liberté d'autodétermination, par des techniques de conditionnement de la personnalité ou de suggestion, pratiquées par des moyens matériels ou psychologiques, est puni de deux à six ans de réclusion. Si le fait est réalisé dans le cadre d'un groupe qui promeut, ou qui pratique, des activités visant à créer ou à exploiter la dépendance psychologique ou physique des personnes qui y participent, ou si le coupable a agi dans le but d'accomplir une infraction, les peines décrites au premier alinéa sont augmentées d'un tiers à la moitié.

Face à ce projet de loi, le CESNUR (Centre catholique pour l'étude des religions non chrétiennes, plutôt « partial »), alarmé par le risque qu'une règle de ce genre puisse frapper les pratiques et les intérêts d'organisations de l'Église catholique même, observe de façon critique :

Le projet de loi contre la « manipulation mentale » approuvé par la commission Justice du Sénat italien, le 4 mars 2004 , constitue-t-il aussi un danger pour les associations et les mouvements catholiques ? La question est délicate et doit être examinée paisiblement et en prenant en compte les précédents des autres pays. Souvent l'on croit et l'on affirme que les lois contre « la manipulation mentale » ne frappent que les « sectes » ou les « magiciens » et qu'il n'y aurait pas de risques pour les groupes et les mouvements catholiques. Mais à partir du moment où il n'existe pas de notions partagées dans la communauté académique de « secte » et de « manipulation mentale » et que les États et les juges laïcs ne peuvent évidemment pas distinguer entre les différents mouvements sur la base de leurs doctrines ou des rapports avec les églises et les religions majoritaires et

minoritaires, ces risques sont tout à fait réels. Et l'expérience internationale le démontre. Le code pénal espagnol présente une règle contre « l'altération ou le contrôle de la personnalité » (art. 515, n° 3). Le Juzgado de Primera Instancia n° 42 de Barcelone, dans le jugement du 9 février 1996, très sévère, a critiqué la notion de « contrôle de la personnalité » d'un point de vue soit empirique soit constitutionnel dans un cas où était impliquée l'association contre les sectes, AIS. Cette même association AIS (dont la position est agressivement laïciste, mais qui jouit de l'appui de milieux politiques importants en Catalogne) a attaqué plusieurs fois l'Opus Dei et a diffusé et diffuse différents volumes dans lesquels elle soutient que l'Opus Dei recourt à « l'altération ou au contrôle de la personnalité ». Récemment, l'AIS a avancé les mêmes attaques contre les Légionnaires du Christ. En France, le rapport parlementaire de 1996, Les Sectes en France, contient une liste très controversée de 172 « sectes dangereuses » où figurent des groupes catholiques comme l'Office culturel de Cluny, ce dernier étant un mouvement reconnu dans différents diocèses français. Plusieurs évêques français ont fait entendre leurs contestations. Au-delà de la liste, la politique anti-secte française reconnaît à des associations contre les sectes de tendance laïciste (ADFI et CCMM) le rôle d'« auxiliaires » dans la « lutte contre les sectes » du gouvernement et la loi contre les « sectes » et « la manipulation mentale » du 30 mai 2001 (en son temps vivement critiquée par Civiltà Cattolica), par l'introduction d'un nouvel article 2-11 dans le code de procédure pénale, reconnaît à ces associations le droit de se constituer partie civile contre des groupes accusés de pratiquer la « manipulation mentale ». ADFI et CCMM utilisent une notion de « secte » encore plus vaste

que celle du rapport de 1996 et leurs publications, ou les publications diffusées et recommandées par leurs soins, attaquent régulièrement, entre autre, l'Opus Dei et les communautés du Renouveau charismatique. Concernant cette dernière, un document très dur de la Conférence épiscopale française, en 1996, a riposté aux attaques accusant ses communautés de pratiquer la « manipulation mentale ». Dans le rapport parlementaire belge sur les « sectes » de 1997, influencé par son homologue français, figure, en annexe, une liste des « sectes dangereuses » accusées de pratiquer la « manipulation mentale », comprenant la Communauté de Sant'Egidio, l'Opus Dei, le Renouveau charismatique et l'Opera (une communauté belge à ne pas confondre avec l'Opus Dei dont font partie du reste l'éminent historien des religions, le père Julien Ries et les fonctionnaires de congrégations romaines). Les protestations fougueuses des évêques catholiques ont fait en sorte que le parlement, en votant le rapport, déclare ne pas inclure dans ce vote la liste, mais celle-ci a été également publiée jointe au rapport et elle est à la base, notamment, de la décision des conseils communaux et des chaînes hôtelières de nier à tout groupe figurant dans la liste l'utilisation de salles publiques. Aux États-Unis, le gouvernement n'encourage pas les campagnes contre les « sectes » et la catégorie de « manipulation mentale » n'est pas acceptée par la jurisprudence officielle, mais les associations privées contre les sectes (qui sont en contact avec celles européennes, tout en étant par ailleurs plus modérées), comme l'American Family Foundation (AFF), incluent dans leurs publications sur les groupes qui pratiqueraient la « manipulation mentale », les communautés de Renouveau charismatique, l'Opus Dei et les Légionnaires du Christ. Récemment, ces deux

dernières associations catholiques sont devenues les principales cibles de ces campagnes. Le site américain contre les sectes, occupé à accuser l'Opus Dei de pratiquer la « manipulation mentale », est même cité, avec son adresse Internet, par un personnage du livre de Dan Brown, *Da Vinci Code*, le roman (plutôt anti-catholique) qui depuis cinquante semaines affiche les meilleures ventes aux États-Unis. Un autre livre, *Voti di Silenzio* (« Vœux de silence »), lancé par les auteurs avec un grand battage publicitaire et la participation de l'AFF même, accuse systématiquement les Légionnaires du Christ de pratiquer la « manipulation mentale ». En Italie, l'une des associations qui se bat le plus pour le projet de loi sur la « manipulation mentale », la FVIS, propage sur son site le livre de Gordon Urquhart, *Le armate del Papa. Focolarini, Neocatecumenali, Comunione e Liberazione. I segreti delle misteriose e potenti nuove sette cattoliche* (Ponte alle Grazie, Firenze, 1996)³¹⁷, dont le titre ne cache pas vraiment quels sont les groupes accusés de « manipulation mentale ». D'autre part, le jugement de la Cour constitutionnelle de 1981 qui, dans notre mémoire collective, a éliminé le délit de plagio, est lié au cas du philosophe communiste Aldo Braibanti. Cependant, dans les faits, ce jugement n'intervenait pas sur le cas Braibanti, mais bien sûr celui du prêtre catholique charismatique don Emilio Grasso accusé par certains parents d'avoir « plagié » leurs enfants. Notre opposition au projet de loi contre la manipulation mentale ne dérive pas du souhait de défendre l'un ou l'autre mouvement ou association. Comme déjà décrit amplement par ailleurs, la loi est incorrecte, inutile et dangereuse en général et elle menace la liberté religieuse de tous les citoyens, qu'ils soient catholiques ou non catholiques. À partir du moment,

néanmoins, que la question est souvent soulevée – même comme *excusatio non petita* par ceux qui soutiennent le projet de loi –, on ne peut que répondre à la question spécifique que la règle menace aussi des associations et des mouvements catholiques dans le collimateur, par manque de chance, d'un juge ou l'autre ou d'un groupe donné de « défense des victimes des sectes ». En tant que telle, c'est une bombe à retardement également pour les droits des majorités religieuses, non seulement pour ceux des minorités.

Le CESNUR a vraiment raison : c'est difficile de frapper la manipulation psychologique, en épargnant certaines activités importantes de l'Église romaine catholique. C'est difficile parce qu'il y a des organisations catholiques qui s'adonnent à la sujétion et même des plus brutales. Et en général, toute organisation basée, avec ses hiérarchies, ses tâches, les intérêts qu'elle met en branle, sur une foi fortement vécue et soutenue, se base en fin de compte sur des comportements humains produits et contrôlés par le recours à des facteurs irrationnels, des dogmes qui ne sont pas démontrables, des sentiments de culpabilité, l'inadéquation, la dépendance. C'est-à-dire qu'elle se base sur une manipulation psychique.

Une loi qui permettrait ces pratiques seulement à l'Église catholique serait anticonstitutionnelle, en violation de l'art. 3 de la Constitution, le principe d'égalité. L'unique solution serait celle d'introduire, par une réforme du concordat, une règle constitutionnelle qui, en guise de privilège, permettrait ces pratiques uniquement à l'Église romaine catholique, en dérogation du principe d'égalité. Mais une telle règle serait politiquement et culturellement non présentable, et déqualifierait l'État italien aux yeux du

monde civilisé. On finira donc par ne rien faire. Ou bien on introduira une règle tellement vague et confuse sur la description de la conduite à suivre, qu'elle sera inapplicable ou inconstitutionnelle, pareillement à la règle contre la manipulation mentale et conformément à ce qui ressort du projet de loi décrit ci-dessus sur la manipulation mentale. Massimo Introvigne, le président du CESNUR, après avoir, à juste titre, mis en évidence que le but des règles et des projets de loi suggère, dans son essai cité plus haut³¹⁸, une défense législative certainement non efficace, rien de plus qu'une mesure de façade, propose d'introduire, en défense du consommateur spirituel, une argumentation analogue à celle des règles valables pour la défense des consommateurs commerciaux, à savoir la possibilité de demander le remboursement des donations, offres, virements avant un certain délai.

Un État différent de l'État italien, un État effectivement laïc, qui ne serait pas conditionné par les intérêts des Églises ni des partis représentant les églises et leurs croyants, pourrait réussir dans son intention, s'il voulait prévenir et poursuivre les comportements manipulateurs de ce type, par l'introduction d'une loi efficace.

Mais pour ce faire, il devrait changer complètement de configuration sur les règles et les projets de lois que nous avons examinés jusqu'ici. C'est-à-dire qu'il devrait arrêter d'essayer de définir et de spécifier le cas de figure de délit en cernant les contenus licites et illicites des croyances et des confessions ou les modalités admissibles et inadmissibles de la manipulation mentale. En effet, les contenus peuvent être des plus variés (toute idée évanescence, toute croyance religieuse, magique, métaphysique, politique, raciale, tout corpus de valeurs ou

identitaire peut se prêter à répondre aux besoins existentiels et à la manipulation mentale de ceux qui sont à la recherche de ces réponses). Pareillement, les modalités de la mise en œuvre de la manipulation mentale sont innombrables et impossibles à classer.

Il faut s'épargner la tâche désespérée de distinguer les croyances sectaires de celles qui ne le sont pas : ce n'est pas tant un contenu dogmatique donné ou telle église particulière qui seraient sectaires, morbides, ou non, mais bien la méthode utilisée. Dans la même confession ou dans le cadre de la même église, il peut y avoir des groupes sectaires et des groupes non sectaires, des exploiters et des manipulateurs, mais aussi des groupes ne présentant pas ces caractéristiques.

L'on devrait donc arrêter d'essayer de définir les comportements et les dogmes donnés mettant en œuvre techniquement la sujétion, la manipulation, en prenant acte qu'il n'est pas matériellement possible de les définir, de les prévoir efficacement conformément au principe juridique général qu'aucun acte ne peut être puni s'il n'est pas expressément interdit par la loi.

Et l'on devrait, par contre, changer complètement de formulation, en exprimant les règles en vertu non pas des moyens, mais du but poursuivi par les chefs des sectes : le but économique sur le schéma de l'escroquerie ou de l'extorsion. En effet, si les moyens sont très variables et donc impossible à classer, le but est toujours la même : s'enrichir aux dépens du prochain que l'on peut psychiquement subjugué et subjugué.

Des experts, comme l'avocat Michele Del Re, auteur de

différentes œuvres sur les sectes et les religions, proposent le critère du caractère raisonnable ou non raisonnable des religions : au-delà de leur véridicité ou non, les confessions peuvent se révéler raisonnables (c'est-à-dire exemptes de contradictions internes et pourvues de sens commun), ou non. Si elles ne le sont pas et qu'elles causent de la souffrance, l'exploitation ou la privation de la liberté, alors les pouvoirs publics pourraient et devraient intervenir. Ce critère, cependant, mis à part sa faiblesse intrinsèque (les limites entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas sont douteuses et subjectives), ne tient pas la route, vu que toutes les confessions prétendent être acceptées comme des certitudes, même en l'absence absolue de preuves, et qu'elles présentent toutes des défis à la logique et au bon sens : que l'on pense au christianisme, avec sa vierge Marie, son dieu qui meurt et ressuscite, qui est un et trinité, pour ne pas citer le caractère aporétique du créationnisme ; que l'on pense à l'islam qui postule un dieu au-delà de toute raison. Le message de Jésus était sciemment un message de rupture avec le sens commun, ses valeurs, les règles de la religion israélite. Il suscitait à tel point le scandale qu'il fut condamné à mort. Il était en outre déraisonnable pour la logique laïque du monde hellénisé au point que les apôtres et les chrétiens en général étaient ridiculisés.

L'Union européenne, le 22 mai 1984, approuva une recommandation en défense des adeptes des groupes sous couvert de la défense de la liberté religieuse, se résumant dans les principes suivants : les groupes ont l'obligation de déclarer leur nature déjà pendant l'action de prosélytisme ; les adeptes doivent être libres de garder les rapports avec l'extérieur et de se retirer à tout moment ;

l'organisation doit fournir leur couverture d'assurance.

Ces principes semblent inspirés par le problème soulevé par l'église de scientologie.

Les règles en vigueur dans les systèmes respectifs ont permis aux juges pénaux des divers pays européens dans certains cas de condamner et dans d'autres d'absoudre les opérateurs de la soi-disant église de scientologie des accusations qui substantiellement étaient celles de manipuler par différents moyens les adeptes. Nous ne consacrerons que quelques mots à cette église et à ses vicissitudes judiciaires.

Désormais les États-Unis, après des années de persécution judiciaire, reconnaissent et défendent la scientologie comme un église à tous les effets, civils, pénaux et fiscaux.

En Allemagne, après un effort soutenu initialement couronné de succès du Corps des Avocats agréés par l'État pour entraver les activités de la scientologie en matière de manipulation et d'exploitation des adeptes, il y a eu une inversion de tendance de la part de la jurisprudence, et un foisonnement de jugements reconnaissant et défendant la nature religieuse de la scientologie, jusqu'au fameux jugement du 19 mars 2009 du Tribunal administratif de Berlin, qui a ordonné la levée des affiches contre la scientologie de la mairie de Berlin.

L'église de scientologie en Italie a subi un procès à Milan, une procédure longue qui a duré de 1986 jusqu'au 5 octobre 2000, et qui a abouti à des condamnations pour infractions secondaires et à une déclaration de grand

blâme moral pour l'action des chefs de l'église qui exploitaient les faiblesses psychiques et physiques des adeptes dans un but d'exploitation économique. Pour la précision, il y a eu la déclaration de prescription pour les délits d'escroquerie, la condamnation pour abus de faiblesse avec circonstances aggravantes, maltraitance en famille et abandon de mineurs avec circonstances aggravantes : l'acquittement, par contre, des accusations plus graves d'association de malfaiteurs, sur la base des décisions de la Cour constitutionnelle et de la Cour de cassation qui si, d'une part, elles définissent les critères d'identification des confessions conformément à ceux de l'église de scientologie, de l'autre, elles affirment que l'État doit défendre la liberté de toutes les religions (et donc de la scientologie aussi), même quand la plupart de leurs activités sont destinées à produire des profits économiques. La phase d'examen des débats a confirmé que cette « Église » avait l'habitude, selon le Parquet, « d'affaiblir les résistances psychiques des victimes par le recours à des exténuantes séances de sauna (prolongées pendant plusieurs heures et à des températures élevées) ». Il s'agit du cours payant appelé « Purification Rundown », qui était le premier des cours de la carrière du scientologue et qui servait justement à produire la décognition pour favoriser l'ancrage du credo et des attentes de la scientologie. Il est également confirmé que l'« Église » en question faisait signer aux adeptes, à la suite de séances d'« audition », des confessions écrites concernant des faits même compromettants et criminels, qui étaient par la suite conservés dans des archives spéciales, afin que l'« Église » puisse disposer d'instruments de « moral suasion » sur les fidèles qui auraient décidé de changer de voie.

En France, où il existe une commission de contrôle des sectes (Miviludes), un tribunal parisien a condamné, le 27 octobre 2009, Alain Rosenberg, directeur de l'église de scientologie, à deux ans d'emprisonnement et 30 000 euros d'amende pour escroquerie et association de malfaiteurs et a infligé des peines mineures à d'autres accusés. L'église de scientologie n'a pas été suspendue de ses activités, contrairement à ce que demandait le Parquet, car le tribunal a estimé qu'en cas de suspension, elle aurait continué clandestinement et de façon plus pernicieuse ses activités. En plus, peu avant le parlement venait de voter une loi enlevant aux tribunaux le pouvoir de dissoudre les personnes morales. Le pouvoir des scientologues est visiblement très important, aussi bien sur les législateurs que sur les juges, et il dérive vraisemblablement du fait que la technologie psychologique, mise au point et vendue par scientologie, surtout au monde de l'entreprise anglo-saxonne, est vraiment efficace dans la gestion du personnel, des rapports avec le public et les institutions.

L'erreur de fond et de méthode, typique de toutes les configurations réglementaires adoptées ou proposées pour frapper la sujétion mentale, notamment religieux ou parareligieux, c'est de présumer qu'il faille cibler le fanatisme, ou les personnes qui incitent au fanatismes des autres. C'est de présumer que la manipulation mentale et l'inculcation dogmatique, la sujétion, seraient le but poursuivi de ces sujets, caractérisant leurs abus : on s'est donc concentré sur la définition de ce qui est manipulation et fanatisme et ce qui ne l'est pas ; on s'est concentré sur le problème de quelles croyances ou religions sont fanatiques ou totalitaires, et donc pernicieuses, et quelles ne le seraient pas, en oubliant la

mise en garde de Lifton, qui déjà en 1961 expliquait que ces caractéristiques ne proviennent pas des contenus des croyances, mais bien de la dynamique psychologique du groupe qui les vit.

Différemment, la sujétion, la manipulation, l'endoctrinement ne sont pas le but, mais des moyens. Le but est lucratif, le profit. Donc pour cerner les abus, il faudra se focaliser sur l'aspect économique, sur le type de business qui est mis en œuvre. Et pour décourager les abus, il faudra frapper les affaires. Et on frappe les affaires en les démasquant pour ce qu'elles sont, à savoir du business, une entreprise en lieu et place d'une religion. L'activité religieuse reste libre en tant que religieuse. Les comportements économiques, les affaires liées, restent eux aussi libres, mais sont traités pour ce qu'ils sont, d'un point de vue fiscal, des contributions sociales et civil.

Les agressions et la sujétion avec recours aux drogues, à l'hypnose, à la séquestration, à la violence, aux lésions, aux menaces sont des délits et crimes prévus et punissables en tant que délits, par des règles déjà existantes, comme celles portant sur la séquestration de la personne, l'extorsion, la réduction en esclavage, la violence privée, l'escroquerie, etc. Ainsi la loi, pour le cas des sectes, des confessions ou des groupements fanatiques qui prêchent la violence ou d'autres types d'infraction, prévoit déjà et punit l'instigation au crime et l'apologie d'un crime en public, alors qu'elle punit en tant que coauteur du crime toute personne incitant quelqu'un à accomplir le crime même. Ces règles, appliquées à des apologies publiques de crime et d'instigations au crime par des intégristes musulmans qui depuis des années diffusent des préceptes de violence, soit à travers le net

soit directement par des sermons, pourraient déjà donner des résultats importants.

Pour en venir au point, je formule (MDL) un projet de loi qui apparaîtra au Cesnur et à l'Opus Dei comme étant directement inspiré par le Diable ou les Lumières. Comme vous verrez, je ne prévois aucune sanction pénale, mais seulement des sanctions fiscales, sociales et civiles. Celles-ci sont en effet plus efficaces, plus dissuasives parce qu'elles sont plus certaines et plus douloureuses que les sanctions pénales, elles frappent directement les buts de profit, et n'ont pas de délais de prescriptions rapides. Imaginez donc une association sectaire dont le chef charismatique exploiterait ses adeptes en les faisant travailler gratuitement, sans assurance, sans cotisations, et en leur subtilisant des donations, ou en vendant chèrement aux naïfs des objets ou des cours dont la valeur est impossible à vérifier. Imaginez que ce dernier reçoive la visite de la Police financière qui conteste sa réalité, à savoir qu'il ne fait pas à proprement parler dans la « spiritualité », mais qu'il fait bel et bien du business. Que la sienne, loin d'être sans but lucratif, est une entreprise qui œuvre au contraire pour le profit. Et qu'il doit donc payer la TVA, l'IS, la retraite, l'assurance maladie et les accidents du travail. Et que ne l'ayant pas fait, il va recevoir amendes sur amendes... et s'il ne paye pas, qu'il risque la faillite. Et s'il fait faillite, qu'il risque la banqueroute frauduleuse : trois ans d'emprisonnement au moins. Voilà les choses qui effrayent et qui découragent, dans la vie, d'abuser de son prochain. Pas les menaces de peines d'emprisonnement effectif de quelques mois, que personne ou presque n'écope dans les faits, mais des enquêtes fiscales et des saisines du patrimoine rapides, qui frappent le vrai but se cachant derrière toutes ces

organisation : le dieu de l'argent.

Les règles proposées pour combattre la manipulation mentale et pour réduire les dommages qui en découlent

Article 1

Est déclarée illégitime toute association et toute organisation, de quelque nature qui soit, qui demande ou qui accepte, pour soi ou pour autrui, des promesses et des distributions d'avantages économiques, y compris tout travail et toute renonciation ou cession de droits, en échange ou en contrepartie d'avantages, y compris non économiques, qui ne sont pas vérifiables empiriquement, concernant la santé psychique ou physique, l'âme ou l'esprit, des périodes ou des conditions successives à sa propre mort ou d'autrui et l'action d'entités surnaturelles.

Elles sont dissoutes de droit.

Article 2

Ces associations, organisations et fondations sont considérées à tous les effets civils, fiscaux, administratifs, de sécurité sociale, pénaux, des accidents du travail, comme des sociétés ou entreprises de fait où toute personne qui de fait les a fondées, les a gérées ou qui les gère, est qualifiée d'associé à responsabilité illimitée et d'administrateur, chacun pour sa période de gestion.

La responsabilité illimitée s'étend à tous les sujets ayant contribué, avec les administrateurs desdites associations et organisations, à la réalisation de bénéfices

économiques, ou s'étant prêtés à les encaisser, les occulter, les blanchir, les garder, les investir.

Le Bureau des Impôts, l'Institut national pour la prévoyance sociale [INPS], l'Institut national contre les accidents du travail [INAIL], et tout autre institution publique intéressée pourvoira aux vérifications, aux contestations et à l'appel des créances qui en découlent.

Article 3

Toutes donations, ou promesses de donations, et toutes cessions d'avantages économiquement consistantes, faites à l'avantage des sujets décrits à l'article 1, C. 1, par des tierces personnes ou des associés non administrateurs, sont déclarées nulles et doivent être remboursées ou rendues, avec les intérêts légaux et la réévaluation monétaire ainsi que le dédommagement du préjudice subi ; sont déclarés nuls et sans effets tous les contrats d'exclusion et toute renonciation au droit de faire valoir ladite nullité ; les sujets cessionnaires ne peuvent que retenir la moindre somme entre le coût soutenu pour la distribution du service et la part de valeur équivalente au bénéfice qu'ils peuvent prouver avoir effectivement donné aux cédants.

Article 4

Toute personne ayant prêté, ou prêtant son œuvre, en position subordonnée, au service desdites associations, organisations et fondations, conformément à l'article 1 de la présente loi, est considérée, à tous les effets de la loi, travailleur dépendant.

La prescription de ses créances pour travail dépendant est suspendue jusqu'à la cessation de tout rapport avec l'organisation, l'association et ses représentants.

Tout recours pour les droits découlant de ces rapports de travail est exempté de toute tentative de conciliation préventive devant les commissions de conciliation des Offices du travail des provinces.

Pour ces procès, la participation du parquet et d'un psychologue ou psychiatre du Service sanitaire national est obligatoire.

Le représentant du parquet, le psychologue ou le psychiatre, les membres de la commission ne peuvent être ni avoir été membres de l'organisation participant dans la tentative de conciliation.

Article 5

Il est interdit d'inculquer aux mineurs toute idée, tout précepte, toutes règles, valeurs, croyances religieuses, par des méthodes basées sur la répétition active ou passive, individuelle ou chorale, et par toutes autres méthodes tendant à baisser le niveau cognitif afin d'en faciliter l'assimilation des enseignements desdites idées, préceptes, valeurs, croyances, ainsi que de toutes prières et lectures extraites de textes considérés, ou présumés, religieux, sacrés ou de dévotion ; ainsi que par toutes méthodes qui limitent, découragent ou condamnent la liberté d'opinion et de discernement, y compris en recourant à la suggestion, aux punitions et aux discriminations à l'encontre de toute personne ne se conformant pas à l'enseignement religieux.

Les écoles et les associations de tout type où l'on pratique lesdites méthodes ne peuvent recevoir aucune aide ni reconnaissance publiques et sont dissoutes par arrêté motivé du préfet de police, après que ce dernier a entendu les avis des services psychosociaux et de l'autorité scolaire de la province ; leurs biens sont acquis au patrimoine de l'État ; leurs responsables, solidairement avec les personnes ayant pratiqué les méthodes d'enseignement citées ci-dessus, sont tenus au remboursement envers tout sujet public ayant distribué de l'argent ou d'autres avantages afférents à la période où ont été pratiquées lesdites méthodes.

Une loi de ce type serait sans doute assez efficace, dans les mains des juges et de fonctionnaires zélés, dans la répression de l'exploitation économique poursuivie par la manipulation mentale. Elle aurait aussi un puissant effet de dissuasion. Et un avantage pratique de dédommagement.

Néanmoins, il resterait d'autres fronts ouverts, assez agressifs et socialement dangereux, de la manipulation mentale dans un cadre religieux. Ce que nous avons exposé sur les techniques « spirituelles » de conditionnement, sur les effets de maintes pratiques religieuses, notamment celles basées sur la répétitivité, l'obéissance, le « scapegoating » (la recherche et l'attaque d'un bouc émissaire), nous paraissent aujourd'hui comme incompatibles avec le respect de la liberté de croissance et de détermination de la pensée, des attachements affectifs, de l'identité, des affiliations. Un minimum de défense de cette liberté imposerait l'interdiction du conditionnement religieux ou idéologique, du moins dans les deux cas suivants :

lorsque le conditionnement est exécuté par des moyens sournois, non reconnaissables en tant que tels, non prévisibles dans ses effets, et donc non acceptables consciemment par la personne qui les subit (différemment du cas où la personne, libre, renseignée, en possession de ses facultés mentales, accepte de se soumettre à des pratiques qu'elle sait d'avance avoir un effet de conditionnement psychique, c'est-à-dire générant des dépendances et des automatismes psychiques hors de son contrôle conscient et limitant sa capacité de jugement, de discernement, etc.) ;

lorsqu'il est surtout appliqué aux enfants et aux adolescents, qui à cause notamment de la formation inachevée de leur système nerveux central et de l'extrême réceptivité et plasticité de leur cerveau, sont beaucoup plus sensibles au conditionnement que les adultes, et avec des effets beaucoup plus profonds et limitatifs de leur liberté ; c'est pourquoi, permettre ces formes d'endoctrinement signifie permettre un véritable viol mental. Que l'on songe notamment aux techniques de conditionnement inhérentes aux méthodes didactiques des écoles musulmanes (la répétition obsessionnelle des sourates du Coran, par exemple), sans parler de l'éducation à la violence et au « martyr » (les attentats aux bombes suicides) pratiqué par des mouvements politiques comme le Hamas pour se procurer la main-d'œuvre pour le terrorisme. Cette méthode se retrouve même dans les dessins animés et les jeux vidéo où des enfants d'Allah apprennent à détester les Juifs et à s'exalter à l'idée de s'immoler pour en faire des massacres vindicatifs, et rejoindre leur paradis promis.

Par ailleurs, on sait que les sociétés stables

traditionnelles, comme celles d'autrefois en Occident, se basaient justement sur la construction de paradigmes et de valeurs éthiques partagés (la solidarité mécanique de Durkheim) ; c'est pourquoi ces processus de mutilation de la versatilité et des potentialités cognitives ne sont pas que nuisibles, ils peuvent se révéler utiles pour produire et conserver ces sociétés traditionnelles. Ces dernières ne s'amalgament cependant pas avec la société mondaine et relativiste typique du monde avancé, elles réagissent même violemment lorsqu'elles sont défiées par la société de consommation, le relativisme, l'agnosticisme scientifique des sociétés modernes – soit dans leurs territoires d'origine (où éclatent des conflits entre intégristes et occidentalistes), soit au travers de leurs émigrants dans les pays occidentaux : voir le cas de Hina, la jeune fille musulmane tuée à Brescia par son père et son frère parce qu'elle avait une relation amoureuse avec un infidèle, enfreignant donc le paradigme traditionnel partagé par son peuple ; et le cas semblable de Sanaa, qui vivait à Pordenone, dont le père apparemment intégré, fut surpris, non satisfait de l'avoir égorgée, en essayant de lui détacher la tête en sciant l'épine dorsale. L'ingénieur libyen, marié avec une Italienne qui peu après s'est fait sauter en l'air à Milan dans l'exécution d'un attentat aberrant à l'explosif, organisé par une cellule islamiste locale, était apparemment intégré. Le Major Hassan paraissait l'être encore plus : médecin psychiatre de l'armée des États-Unis, spécialisé dans le traitement des survivants souffrant du choc de la guerre, le 5 novembre 2009 dans la base texane de Hood, il massacra treize personnes et en blessa une trentaine au cri de « Allah est grand ». Les gestes tragiques de très nombreux immigrés islamistes (apparemment intégrés dans la société

occidentale, mais en réalité seulement superficiellement adaptés à ses demandes quotidiennes) ainsi que l'étude du comportement social des communautés chinoises d'immigrés (dans la pratique stablement imperméables aux contaminations de la société d'accueil, et agissant souvent dans l'illégalité) nous font réfléchir sur la non scientificité des critères sur la base desquels sont formulés les programmes d'intégration des immigrés et les jugements d'intégration réussie de ces derniers ; il en va de même pour l'illusion de croire que l'intégration se résout par un acte de volonté ou qu'une déclaration d'adhésion et de reconnaissance des principes juridiques et éthiques, que l'Occident considère comme des droits de l'homme, non négociables et inéluctables, soit suffisante.

Les modèles de comportement, les valeurs et les sensibilités de quelque type que ce soit, s'acquièrent principalement pendant l'âge du développement et par effet d'un processus de socialisation, ce qui se traduit dans la formation d'ensembles de réseaux de neurones et dans l'élimination sélective d'autres réseaux – une activité neuroplastique immensément plus intense pendant l'enfance qu'à l'âge adulte, donc peu ou guère répétable à l'âge adulte, qui forgera le « soi neural », ou « soi synaptique », et un complexe historique, de la personne, de son monde des images et de l'imaginaire, dont les contenus, pour citer Damasio dans *L'Erreur de Descartes*, « définissent la personne ». Un processus qui, justement pour ces raisons, une fois achevé en un sens, pourra assez difficilement se modifier (que l'on pense à la technique didactique traditionnelle soit islamique soit chinoise, basée sur la répétition de plusieurs de milliers de fois des choses que les jeunes doivent apprendre, ce qui construit ainsi des réseaux neuronaux importants), si ce

n'est qu'en appliquant, peut-être, des techniques manipulatrices invasives et coercitives, d'isolation du contexte de provenance, de lavage du cerveau et de réintégration sociale artificielle, assez coûteuses et difficiles, mais encore juridiquement illégitimes et donc absolument non proposons, en tant qu'instrument d'intégration des immigrés. L'intégration des immigrés, si elle se produit et quand elle se produit, intervient lentement, génération après génération, et comporte pour la population générale du pays d'accueil, des coûts sociaux variables selon les cas, accompagnés de bénéfices pour certaines catégories économiques données (par exemple, les entrepreneurs se servant de la main-d'œuvre des immigrés, qu'elle soit clandestine ou non). Des coûts souvent très élevés en termes de violence, insécurité, injustice, désagrégation du tissu social. Des coûts qui ne peuvent pas être évités par une simple déclaration de principe ou par des actes législatifs. Il est cependant possible d'en réduire la perception publique par des filtres opportuns dans l'information publique.

Propagande libérale et propagande scientifique

Même en partant avantagé, John Kerry perdit les élections de 2004 contre G. W. Bush parce qu'il paraissait trop intellectuel, trop détaché et impersonnel et ne savait pas parler aux émotions ni savait s'offrir à l'émotivité populaire. Bush était par contre habile en cet art à tel point qu'il arriva à tourner en sa faveur même son passé d'alcoolique, en le confessant publiquement, mais seulement pour pouvoir affirmer avoir été sauvé de ce vice grâce à Jésus, en ralliant à sa cause le Rédempteur à sa campagne électorale et en se présentant comme un leader fort, à la

volonté ferme et inébranlable comme sa foi en Dieu. C'est la foi qui bouge les montagnes (et le peuple), non pas les faits ni les données objectives. La foi que les choses iront comme on le souhaite.

Le peuple crut en lui et Bush gagna. Ronald Reagan aussi avait bien joué ces cartes et avec un choix bipartisan et Bill Clinton, quand il se présenta, engagea le même directeur de marketing pour sa propre campagne présidentielle, avec un résultat très satisfaisant.

Dans une étude réalisée en 2006, publiée dans l'essai *La mente politica* (« L'esprit politique »), Drew Westen et ses collègues, en enquêtant sur les comportements des gens dans le domaine politique, découvrirent une dimension d'irrationalité de la psyché humaine qui est autre chose que la distorsion et la limitation de la logique décrites par la théorie des perspectives vérifiée dans les études de Tversky et Kahneman citées plus haut sur les processus décisionnels en conditions de stress et incertitude. Une dimension dépassant le recours aux « heuristiques », à savoir ces raccourcis logiques, du reste non dénoués de toute rationalité, auxquels recourt, même inconsciemment, la psyché au moment de devoir décider sans disposer de données complètes. Est heuristique, par exemple, le fait de s'en remettre à la fascination exercée par l'étalage de graphiques et de chiffres (donnant l'impression de scientificité et de maîtrise) ; ou à la soi-disant source officielle (« c'est la télé qui le dit, donc c'est comme ça », « je ne sais pas vraiment si ce produit est salubre, mais c'est une personne connue comme compétente qui le dit, donc ça doit être vrai ») ; à l'abondance et à l'érudition des argumentations (« il a dit plein de choses, il a utilisé beaucoup de termes

scientifiques, il doit être compétent ») ; au critère du prix (« je ne sais pas évaluer directement ce produit, il coûte cher donc il doit être bon »). La télé surtout, étant très présente dans la vie des personnes communes dont elle est le principal moyen d'information et de formation de la représentation du monde, apparaît comme intrinsèquement objective.

Mais ici nous sommes encore dans le cadre de la rationalité, quoique tordue, diminuée et diluée. Westen et collègues découvrirent, en revanche, que le cerveau perçoit, évalue et décide par des mécanismes qui arrivent jusqu'à désactiver la réception objective et l'élaboration rationnelle, par inhibition des circuits neuronaux qui les exécutent, en les remplaçant avec une réceptivité émotive, structurée par le réseau neuropsychique du cerveau, qui est tout sauf rationnel. La connaissance des lois naturelles de ces mécanismes, permet d'induire chez les gens les comportements politiques, électoraux et sociaux souhaités par les manipulateurs, parfois même en contraste objectif et évident avec les intérêts des gens mêmes. Le Parti républicain, explique Westen, depuis plusieurs décennies, effectue beaucoup d'investissements pour étudier ces facteurs et les applique avec succès. Le Parti démocratique est au contraire accroché au préjugé des Lumières, cartésien, libéral, fidèle à l'idée que l'homme est doté d'une pensée rationnelle et objective. Par conséquent, sa stratégie électorale a toujours été organisée sur l'explication des arguments, c'est-à-dire des problèmes réels et des solutions logiques, et sur la tentative d'amener les Républicains à une confrontation publique en ces termes. C'est-à-dire, il a misé sur la « voie centrale » de la pensée, celle qui s'intéresse au contenu plus qu'au contenant ou au contour ; et qui compare les

faits avec le message qui lui est adressé afin d'en appréhender une élaboration autonome. En revanche, les Républicains ont toujours réussi à remporter les élections, par des suggestions visant l'émotivité et les viscères du peuple et à rendre nulle la tactique des Démocrates, à la diriger contre eux-mêmes ou à les obliger à les suivre sur leur terrain, en dictant l'ordre du jour de la confrontation. Le marketing politique des Républicains s'adresse surtout au parcours périphériques de la pensée, celles générant des convictions et des choix par l'influence de facteurs de contours suggestifs, superficiels quant au fond objectif des problèmes. Ces éléments de contour sont si puissants qu'ils peuvent, bien employés, reconfigurer le format, le frame, à travers lequel le message est reçu par la psyché du destinataire, en activant des valeurs latentes, parfois contraires ou différentes de celles explicitées. Sur ce point nous reviendrons ci-après.

Comme cela a été anticipé dans l'introduction du livre cité plus haut, les expériences conduites par Westen et ses collègues, qui utilisaient un scanner pour la résonance magnétique pour détecter les zones du cerveau qui s'activent dans les différentes situations expérimentales, ont confirmé leurs quatre hypothèses de départ :

1) l'information alarmante, même si consciemment non perçue en tant que telle par les destinataires, active les circuits neuraux que l'on savait déjà avoir une connexion avec des états émotifs négatifs ;

2) ce qui est appelé « raisonnement politique » est en réalité un travail de rationalisation tendant à atteindre et justifier, par des formes logiques, des conclusions émotionnellement gratifiantes ;

3) la personne avec une tendance politique donnée, face à un input contraire à son credo ou à sa préférence, n'appréhende et n'élabore pas logiquement cet input, en comparant le contenu à ses convictions ; mais des aires d'élaboration émotive, qui protège sa préférence, en neutralisant l'input même, s'activent dans son cerveau.

4) chez le sujet politiquement rallié, les aires cérébrales chargées de la pensée logique ne s'activent pas dans le raisonnement politique, même pas quand il est demandé au sujet de décider par un processus rationnel (établir si deux affirmations concernant son candidat préféré sont ou ne sont pas en contradiction entre elles). C'est pourquoi, avec ce type de sujet, l'argumentation unilatérale est efficace, alors qu'avec des sujets indécis, neutres ou d'autres orientations, l'argumentation bilatérale, qui confronte une thèse et une antithèse, est plus efficace.

Ajoutons que, comme nous l'avons dit dans les chapitres précédents, la peur, par son effet de décognition, rend les personnes plus malléables à la suggestion (doctrine shock and awe). Les bonnes émotions, suscitant la confiance, l'optimisme, la propension à l'acceptation, ont également un effet de décognition analogue, qui facilite la manipulation. En revanche, l'émotion excessive ou l'indifférence freinent ou empêchent l'œuvre de l'influence : la panique, un état maniaque ou la colère rendent les personnes moins accessibles à la communication. En reprenant et en complétant ce que nous avons dit sur les effets du traumatisme, du stress, sur le fonctionnement psycho-encéphalique, nous pouvons ajouter ici que ces derniers, au sens large, causent la désorganisation, la désagrégation, dont la désactivation de la modalité du fonctionnement normal, plus articulée, que

le ou les sujets présentent, ce qui fait ainsi émerger une modalité « sous-jacente » plus primitive, moins articulée, moins détachée et élaborée à l'égard des stimuli exogènes et endogènes (signaux, émotions). Une modalité plus influençable parce que plus simple et moins capable d'analyse critique interprétative, plus simple cependant jusqu'à ce qu'on dépasse un certain seuil, celui justement de la panique, au-delà duquel la personne ou la foule ou toute une population, prise par la frénésie et l'action, devient inatteignable par la communication suggestive ou persuasive ordinaire. Le dit modèle, dans le fond³¹⁹, correspond à la conception jacksonienne de la maladie et à celle néo-jacksonienne élaborée par Henry Ey, qui se situent essentiellement dans une position intermédiaire entre les organicistes (somaticiens) et les psychologues (psychodynamiques) en ce qu'ils voient dans l'émergence du symptôme psychique (d'un état précédent qui soit au moins de santé apparente) non pas un corps étranger, mais l'issue de la déstructuration de l'organisation pré-pathologique où se libèrent des requêtes primitives et s'activent des schémas plus automatiques de réponse.

En outre, Anna Oliverio³²⁰ met en exergue que si l'un ou plusieurs orateurs exposent à leur auditoire plusieurs arguments, l'auditoire se rappellera surtout du dernier, s'il devait décider tout de suite après avoir écouté et si les différents arguments exposés étaient espacés les uns des autres ; vice-versa, il se rappellera surtout du premier argument s'il devait décider longtemps après et que les arguments étaient exposés les uns à la suite des autres.

Les neurosciences ont par ailleurs vérifié que le cerveau opère une mémorisation inconsciente des stimuli, même

subliminaux, le prédisposant à accomplir l'activité future d'évaluation et de décision de façon préconditionnée par les opérateurs du marketing. L'input que ces derniers transmettent, en réalité, n'est pas décrypté par un processus critique et conscient, mais il agit directement sur l'inconscient et le réseau neural. Par exemple, le fait de voir ne fût-ce que du coin de l'œil la publicité d'une certaine marque, facilite, même longtemps après, la préférence pour le produit de la marque en question, présenté avec d'autres produits d'autres marques³²¹.

Cela ouvre de vastes opportunités d'influence et d'orientation de l'opinion et de la conduite publiques de la part des techniciens des médias pour lesquels non seulement la médiatisation des faits est de routine (l'adaptation de la nouvelle aux standards de simplification, compréhensibilité, vivacité, stéréotypie la rendent facilement assimilable au grand public), mais aussi l'emploi d'instruments comme la docu-fiction, le docu-drame, l'info-tainment, la realsification qui, en mêlant et en « contaminant » réalité et invention, finissent par les rendre pareilles ou par les confondre dans la psyché des spectateurs, et laissent des souvenirs de réalité là où n'a été mise en scène qu'une reconstruction possible de faits non vérifiés (voir comme précurseur Corrado Augias avec sa reconstruction de l'homicide de Marta Russo en 1997)³²². Ces pratiques sont surtout influentes sur les enfants chez qui prévaut, par un mécanisme de dissonance cognitive entre la réalité réelle et la « réalité » télévisée, cette dernière³²³.

À cet égard, nous voudrions souligner un thème de grand intérêt et importance pour la manipulation politique et religieuse : chez les enfants d'hier, le monde de

l'imaginaire ou de l'imaginable, le monde de la magie et du mythe, d'où naissent et vivent les valeurs, les convictions de fond, les figures d'influence, et les critères de la conscience morale, ce monde se créait à travers le rapport et l'apport de figures familiales, scolaires, religieuses. Les petits en tiraient ces choses, ce cosmos prérationnel. Aujourd'hui, ils l'extraitent essentiellement des médias et des jeux vidéo. Aujourd'hui, il se forme sans inclure, ou en incluant beaucoup moins, les figures des parents et d'autres figures traditionnelles de référence. Nous retenons vraisemblable que cela ait comme conséquence la perte d'influence et la faculté éducationnelle et pédagogique de ces personnes et institutions sur les enfants.

Les expériences de Westen firent découvrir des mécanismes de grand intérêt également parce qu'ils sont valables pour la défense et le renforcement de toutes les confessions, non seulement de celles politiques :

a) quand un input contrastant avec les tendances partiales du sujet activait dans le sujet les aires du malaise émotionnel, le cerveau réussissait rapidement à mettre fin à ce malaise par un raisonnement défectueux aboutissant à des conclusions fausses, mais apaisantes, ou à la neutralisation de la perception dérangeante – c'est-à-dire qu'il réussissait à se tromper pour éliminer le malaise ;

b) à ce stade, les réseaux neuraux préposés aux émotions positives s'activaient en primant et en renfonçant la distorsion de la pensée – les réseaux anatomico-physiologiques coïncidant avec ceux qui s'activent dans les toxicomanes qui obtiennent la « défonce », ce qui confirme ce que nous avons affirmé dans les chapitres

précédents sur la fonction psychologiquement gratifiante de l'agrégation autour de croyances religieuses partagées, de l'échange de messages de confirmation, la participation à des activités rituelles collectives confirmant ces croyances, d'où la synergie entre foi et grégarisme ;

c) la persuasion, en matière politique, hormis un taux marginal de l'électorat, est mise en œuvre par des stimuli émotifs (positifs ou négatifs, circuits, disons, de la dopamine et de l'épinéphrine) et non pas par des raisonnements; pour conquérir l'esprit des électeurs, il est nécessaire de conquérir avant tout leur cœur et leurs viscères, il est nécessaire d'avoir du charisme, de leur plaire : quand l'homme est partagé entre ce que le raisonnement argumente et ce qui le pousse à des sensations viscérales, c'est ces dernières qui ont le dessus dans 80 % des cas (voir l'exemple des électeurs qui préféreraient Reagan à Carter, et le votèrent même s'ils étaient plus d'accord avec les argumentations et les propositions de ce dernier) ;

d) quand on voit le candidat que nous soutenons, les aires corticales de l'identification s'activent ; quand on voit le candidat non soutenu, c'est les circuits des émotions négatives qui s'activent ; cela prédispose à partager les messages du premier et à rejeter ceux du deuxième, avant même de les comprendre (les uns et les autres) ; ceci est en accord avec ce que Joseph LeDoux a décrit dans son essai de 2002, *Synaptic Self*³²⁴, [chapitre 11](#), « principe 6 » ;

e) les inputs négatifs (alarmants, dérangement, conflictuels) sont relayés par l'amygdale, même si le sujet ne prend pas conscience de ces derniers ; l'amygdale

configure immédiatement une réaction cérébrale équivalente, à l'insu du sujet, à tout niveau, même cognitif ;

f) ces stimuli subliminaux négatifs (par exemple, le mot « rats » ou l'image d'un visage effrayé ou menaçant, flashés pendant un laps de temps insuffisant pour la perception consciente), s'il sont associés à l'image d'un candidat, produisent un sentiment de refus envers le candidat même, qui persiste après l'exposition ;

g) les stimuli désinhibant, comme des règles d'embauche équivoques, font sortir des tendances souterraines importantes et normalement considérées déviées, comme celles qui s'expriment dans les abus des policiers et militaires sur les personnes qui leur sont confiées (Bolzaneto, Abou Ghraib) ;

h) il est possible d'ancrer chez les gens des chaînes associative liées à des réseaux sémantiques généraux et profonds au point que les traits distinctifs de l'adversaire politique et de ces principes soulèvent des chaînes de valeurs négatives, du type : Démocrates – liberals – tax and spend Democrats – État lourd, envahissant, coûteux, dangereux pour la liberté individuelle, potentiellement socialiste – communisme, URSS – donc ennemis, traîtres, antiméricains³²⁵ ; l'on sait en effet que les associations et les liens neuraux se forment parce que « neurons that fire together wire together » (les neurones qui s'allument en même temps fonctionnent ensemble : c'est un mécanisme biologique, non pas l'application de règles logiques) ;

i) contrairement aux axiomes de gens des Lumières, des économistes classiques, y compris Karl Marx, et des

théories du libre marché, les personnes n'agissent pas selon leur propre intérêt objectif ;

j) les personnes construisent leur identité à travers une certaine vision du monde, une certaine autonarration, une modalité de pensée et de jugement ; il est donc assez difficile qu'elles les changent pour les adapter aux nouvelles données et arguments qui le contredisent ; il est plus probable qu'ils s'opposent à eux ;

k) le public normalement connaît assez peu les idées et les programmes du candidat, mais le candidat bien assisté connaît bien les désirs du public, donc pour obtenir du consensus, il lui est utile de donner au public une image de soi qui soit associée aux souhaits du public.

Ajoutons que l'on devrait prendre en considération d'autres caractéristiques typiques de la pensée du croyant (ainsi que de celles primitive et enfantine) dans la formulation de stratégies persuasives, notamment la tendance à interpréter intentionnellement les événements, les choses et les comportements en vertu de laquelle des faits naturels comme la pluie ou la maladie arrivent non pas par effet de rapports impersonnels de cause à effet (conception naturaliste), mais par effet d'une intention, d'une finalité ou de la volonté de quelque sujet (homme, dieu, démon, esprit, etc.).

Pour le sauvage, la maladie et la mort sont généralement causées par un mauvais sort ou par la punition d'une entité surnaturelle. Pour l'enfant, les chevaux existent pour permettre à l'homme de les chevaucher et les nuages existent pour porter la pluie. Il nous semble que l'erreur fondamentale d'attribution,

expliquée dans le premier paragraphe du [chapitre 2](#), peut se considérer comme une spécificité, persistante aussi à l'âge adulte, de cette tendance générale. Donc cette tendance de fond de la pensée irrationnelle peut être exploitée pour suggérer à l'opinion publique d'interpréter dans ce sens, c'est-à-dire comme attribuable aux intentions et machinations de l'adversaire politique (parti, classe sociale ou gouvernement étranger) les dangers et les événements nuisibles, les situations d'affliction (par exemple la récession, le chômage), même si ces faits sont dus à des causes complexes, systémiques, impersonnelles, involontaires.

Les principes précédents que Westen illustre en avançant de nombreux épisodes de l'histoire politique américaine contemporaine, où ces principes ont manifestement agi, sont de plus en plus importants parce qu'ils semblent régler les confessions et les décisions des évaluations en général, pas seulement des politiques. On pourrait les définir comme les principes psychophysiologiques de l'élaboration de l'information dans les aires cognitive et émotionnelles où sont détectables la foi, ou une identification partielle. Ils mériteraient des approfondissements spécifiques par l'utilisation du brain scanning pratiqué par Westen et ses collègues, même à l'égard de l'activité du cerveau, notamment du processus de l'élaboration de l'information de la part de juges et de jurés dans les situations stimulant leur foi et leurs processus d'identification. Probablement, il émergerait d'une telle enquête que dans ces situations, les décisions se prennent pareillement aux jugements de l'esprit politique décrit plus haut.

Westen cite plusieurs fois le célèbre essai de Damasio,

L'Erreur de Descartes : l'erreur de Descartes consistait justement dans le fait de présumer qu'il y a une res cogitans, la pensée, différente du corps, la res extensa, différente par nature et, donc, non influencée par cette dernière, et capable de logique indépendante du corps. Au contraire, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas d'activité cognitive sans émotion. C'est-à-dire qu'il n'existe pas d'activité cognitive « pure », qui est le présupposé de cette branche de la métaphysique appelée « psychologie rationnelle ».

George Lakoff, professeur de linguistique et de sciences cognitives à Berkeley, dans son essai *The Political Mind* (« L'Esprit politique »), publié aux USA en 2008, avalise pleinement les résultats de Westen et répète l'importance fondamentale du rôle des émotions inconscientes suscitées par le marketing politique, d'autant plus que la personne touchée émotionnellement ne raisonne plus – en admettant qu'elle l'ait jamais fait – de façon réfléchie (en réfléchissant), mais bien de façon réflexe, automatique, selon les cadres et les procès inconscients, la soi-disant « pensée obscure ». Les mots ne sont pas neutres, ne sont pas que des chiffres conventionnels, mais agissent directement sur la psyché. Si quelqu'un vous ordonne de ne pas penser à un éléphant, vous penserez inévitablement à un éléphant. Les mots ont le pouvoir d'activer des cadres (clichés) et des liaisons avec ces cadres, qu'ils soient conscients ou inconscients. Lakoff, cependant, étend cette analyse aux instruments du langage, surtout en rapport aux techniques de cadrage, c'est-à-dire aux modalités de présentation des choses (un problème, un thème, une proposition, une critique, un personnage), de façon à créer une association à des réseaux sémantiques efficaces dans l'esprit du

destinataire par un choix lexical ciblé : l'occupation de l'Irak, pour être montrée sous un jour favorable et codifiée de façon délégitimant toute critique à son encontre, peut être définie en termes de lutte au terrorisme international, de renversement d'une dictature et de renaissance de la démocratie, ainsi que comme une opération de rétablissement de l'ordre public contre les rebelles locaux, c'est-à-dire toutes des valeurs indiscutables : sécurité globale, sécurité pour les Irakiens, lutte à la dictature génocide, civilisation. Une fois que l'on aura fait accepter ce recadrage, tout message qui se présente contraire à celui-ci sera délégitimé à priori comme immoral, sans évaluation de son contenu³²⁶. La riposte à cette opération de recadrage peut être de deux type : interne ou externe. Celle interne consiste dans la transmission de messages avec un cheval de Troie, apparemment conformes au cadre, mais qui développent par la suite une contradiction inhérente au cadre même et au credo qu'il est censé protéger. La riposte externe consisterait à attaquer directement ce recadrage comme un acte trompeur, en visant à tromper la nation à l'avantage de vested interests, et la volonté de perpétrer une guerre instrumentale à la conquête de ressources pétrolières et de soutien au cours fluctuant du dollar, en la légitimant d'abord avec la fausse théorie de la complicité du régime irakien dans l'attaque des tours jumelles ; et puis, une fois réfutée cette thèse, avec l'énième histoire inventée des armes de destruction de masse.

Ainsi, l'image des défenseurs de la sécurité, de la liberté et de la démocratie est remplacée par celle, tout à fait immorale, des diffamateurs impitoyables et prédateurs des richesses d'autres peuples, qui par leur avidité, envoient mourir en guerre des jeunes gens.

Le recadrage – écrit Anna Oliverio³²⁷ – est un travail préventif, de reconfiguration du cadre d'interprétation qui donnera a priori, par son biais, le sens général du message reçu. En effet, pour atteindre l'effet souhaité, le message a besoin de trouver un terrain propice et elle cite le cas de ces calendriers publicitaires de compagnies nord-américaines distribués dans les régions montagneuses du Guatemala. Ils affichaient de beaux chiens, de beaux paysages, de belles blondes à moitié nues. Mais les Indiens, mentalement très différents des Occidentaux, ne raffolent pas de ces choses : le chien est pour eux un simple animal utilitaire, et ils ne lui portent aucune affection ; les paysages leur sont indifférents ; les blondes à moitié nues, ils peuvent même les trouver désagréables. Un producteur allemand d'aspirines, par contre, étudia la mentalité de ces peuples et élaborâ une image publicitaire gagnante associée à son produit : l'image de la Très Sainte Trinité, avec la Sainte Famille, remplie d'anges entourés de nuages, aux couleurs très vives, des choses susceptibles de stimuler fortement les Indiens. Ces derniers, très catholiques et superstitieux, sentirent que tous ces personnages divins garantissaient les vertus de l'acide acétylsalicylique. Les opérateurs publicitaires allemands avaient repéré, en l'exploitant habilement, la modalité propre à ces populations de construction de leur vécu de certitudes et de sécurité, autour de ce noyau symbolique. La même image, en Occident, aurait par contre ridiculisé le fabricant et son produit, d'autant plus que, s'agissant d'une banale aspirine, son rapprochement à la Très Sainte Trinité aurait paru grotesque. Le recadrage accompli par Berlusconi a été tout aussi habile, en l'accrochant à l'équivalent italien populaire de la notion de puissance que revêt la Très

Sainte Trinité pour les Guatémaltèques, à savoir le football et l'équipe nationale. De là, son heureux choix d'annoncer, en 1994, qu'il avait décidé de « descendre sur le terrain pour l'Italie », d'appeler son parti Forza Italia [Allez l'Italie !], d'utiliser le plus possible des métaphores liées au monde du foot. C'est ainsi qu'il a créé entre lui et les Italiens « simples » un lien identitaire fort, qui filtre et neutralise beaucoup « d'histoires » peu édifiantes à son égard ou qui rend crédibles ses défenses, comme celle du soi-disant fiancé de Noemi, Domenico Cozzolino, embauché pour faire apparaître non crédible l'affaire entre Noemi et « papi » Berlusconi. Cozzolino, au terme des « fiançailles », déclara la vérité au Corriere della Sera (01/07/09), mais sans le moins du monde nuire à Berlusconi, car le scandale était désormais passé. Les temps de la réalité médiatique sont brefs.

Lakoff, de tendance démocrate comme Westen, a conseillé aux chefs de son parti de ne pas accepter les codifications de la réalité et les recadrages, les clichés et les stéréotypes véhiculés, jusque-là victorieusement, par les Républicains, comme l'idée que les Républicains seraient les garants d'un État léger, non dispendieux, non envahissant et respectueux des droits des individus. Ce cliché doit être démolé en dénonçant, avec l'emphase du cas, que les administrations Bush ont engagé d'énormes dépenses de guerre, et introduit des lois en dérogation, suspension et suppression des droits civils, politiques et judiciaires, très dangereuses pour la liberté et les droits de l'homme, comme le Patriot Acts et le Military Commissions Act, dont nous reparlerons. En outre, ils ont introduit des organisations au pouvoir technocratique, publiques ou semi-publiques, qui échappent à tout contrôle politique et judiciaire.

Ce qui précède, ajouté au reste, révèle que le noyau psychologique proposé par la pensée conservatoire est le père sévère et titulaire de façon innée du pouvoir et non pas par procuration de la base (le père intériorisé de l'expérience de son propre père historique). Ce noyau dur comprend le principe d'obéissance du citoyen à l'autorité constituée, le fait de primer la discipline et de criminaliser la dissension et donc de scotomiser, dans les médias et dans le débat social et politique, le conflit d'intérêts entre les classes sociales, conflit qui, d'un point de vue historique, se radicalise notamment dans la société américaine et qui demande désormais à être constamment projeté sur des boucs émissaires externes. De cette position de fond dérive la métaphore, le recadrage républicain de l'ordre social : le président est le chef sévère et attentionné d'une famille dont le peuple sont les enfants. Au père et Président est due l'obéissance parce qu'il est le père et le Président, indépendamment de sa représentativité et du fait qu'il a été élu et que son pouvoir est dès lors un pouvoir dérivé. On peut renverser ce cadrage, ou cette métaphore, en mettant en évidence que, dans les faits, le Président a agi et agit de façon mensongère et malhonnête envers le peuple et dans l'intérêt des multinationales auxquelles il est lié, parfois même directement, dans les affaires. La métaphore de la famille, où le père doit être obéi parce que son intérêt coïncide avec celui de ses enfants, se renverse ainsi et devient celle de l'entreprise où le patron porte un intérêt partiellement opposé à celui des travailleurs qu'il tend à exploiter, pour son propre avantage ; c'est pourquoi ces derniers sont contraints de s'organiser pour se défendre. En effet, les administrations Bush dépensèrent massivement les deniers publics, en s'endettant même,

en souscrivant des marchés très discutables avec des multinationales privées et en effectuant des privatisations importantes, le tout au préjudice des contribuables, des épargnants et des utilisateurs des services publics.

Dans le [chapitre 6](#), en parlant de la transformation du christianisme, nous avons déjà indiqué comment le frame de Jésus a été modifié pour l'adapter aux exigences croissantes du pouvoir de l'organisation ecclésiale. De nos jours, les médias (et secondairement les institutions) sont le principal moyen de formation de la représentation de la « réalité » (et notamment la perception, de la part de tout un chacun, de ce que la majorité pense). Les médias sont perçus, notamment la télévision, comme intrinsèquement fiables même si, au niveau conscient, ils peuvent être mis en discussion. Par conséquent, la première voie pour inculquer des recadrages dans l'esprit des populations générales est la voie linguistique. Les gens s'habituent à considérer les faits et les choses comme correspondant aux étiquettes que les médias utilisent régulièrement pour les dénommer, des milliers de fois. Par cette voie, l'on peut faire percevoir comme étant légitime une série de mesures législatives visant à limiter les droits et les garanties civiles et judiciaires, le fait d'introduire l'enlèvement, la torture et la détention sans le contrôle d'un juge, en faisant définir ces derniers par les médias et les institutions comme des « règles pour la sécurité nationale », ou des « mesures antiterrorisme ». Pareillement, on peut faire passer pour illégitime l'activité d'un mouvement de libération nationale et de résistance à une occupation militaire, en la faisant étiqueter par les médias et les institutions comme « terrorisme » ou « révolte ».

Un puissant recadrage américain est celui de la Federal Reserve Bank, appelée FED. Telle qu'elle se présente, les gens la perçoivent et croient que c'est une institution fédérale, appartenant au gouvernement central de Washington, conformément au FBI (Federal Bureau of Investigation) et croit aussi qu'elle a la fonction de soutenir, avec ses réserves (backing), le dollar. Au contraire, la FED est un consortium de douze banques totalement privées qui ne couvre plus le dollar avec aucune réserve depuis 1971. Les gens, ne le sachant pas, sont portés à considérer la monnaie émise par la FED comme appartenant à la Fédération et les actes de la FED comme étant des actes du gouvernement, finalisés à l'intérêt général et non pas à celui du profit des actionnaires du capital. Il en va de même pour la Banque d'Italie qui appartient à des privés à 95 % et tant d'autres exemples européens et italiens de recours au recadrage ne manquent certainement pas. Voyons-en quelques-uns :

Le recadrage de l'euro, « monnaie unique européenne ». L'euro a été présenté et fait accepter, avec tous les « sacrifices » fiscaux que cela a comporté et comporte, comme une « monnaie unique ». L'idée d'entrer dans la « monnaie unique » de toute l'Europe en commun avec la forte Allemagne était rassurante pour le peuple de la « petite lire ». L'on disait, en effet, que les Allemands étaient réticents à accepter l'Italie dans l'euro parce que cela les aurait grevés de la dette publique italienne. Ainsi, toute adhésion à l'euro apparaissait a priori comme la volonté de ne pas accéder à un bénéfice. En réalité, l'euro n'est pas une monnaie unique, car pour avoir une monnaie unique entre plusieurs pays, il faut que ces pays unifient aussi leurs dettes publiques et qu'ils payent un taux unique d'intérêts sur cette dette publique. L'euro n'est

qu'un ensemble de taux de change fixes entre les devises des États adhérents (analogue au système monétaire européen, qui a déjà échoué en 1992) qui maintiennent chacun leur dette publique nationale et qui ont chacun une notation et des taux différents sur cette dernière. La fausse impression de monnaie commune est renforcée par l'utilisation d'un symbole graphique et de billets de banque communs (que le système monétaire européen n'avait pas). Cette fausse perception, cette illusion, risque d'être masquée au moment où se produisent, avec de lourdes répercussions, des spéculations sélectives, visant les titres de la dette publique de quelques pays spécifiques de la zone euro (Grèce, Italie) – ce qui ne serait pas possible justement si l'euro était une monnaie commune.

Le recadrage de « l'unité d'Italie ». Que l'on soit favorable ou contraire à l'unité d'Italie, celle-ci en est justement le cadre constant, commun aux deux positions opposées. Donc même le sécessionniste, en disant qu'il est contraire à l'unité d'Italie ou à l'Italie unie – dans ses déclarations mêmes –, pose le concept « (unité d')Italie », c'est-à-dire que ses mots découlent toujours du concept d'Italie et présupposent donc l'existence de l'Italie. Et comme le concept « Italie » contient nécessairement la représentation de l'unité (politique) d'Italie, cette unité est le point de départ obligé même du sécessionniste, du contestataire de l'unité d'Italie. Il pense d'abord à l'Italie, puis il dit qu'il ne la veut plus unie, il veut la briser. C'est-à-dire qu'il est obligé de dire qu'il veut casser une unité existante et cela affaiblit a priori sa position car cela sonne non naturel : vu que l'Italie existe, comme vous-mêmes reconnaissez en utilisant le mot « Italie » et qu'elle existe en ce qu'elle est unie, pourquoi voudriez-vous la mettre en pièces ? En effet, chaque fois que le sécessionniste la

nomme, il en renforce la réalité. Mais c'est seulement l'usage et la tromperie linguistique qui créent l'entité, ou pour être exact, qui crée selon les termes philosophiques la substance (ousia) « Italie ». Parallèlement, « patrie », « race », « nation » ne sont que des abstractions, des pseudo-substances, en opposition aux simples personnes en chair et en os, qui sont les seuls sujets vraiment existants comme disait Karl Popper : abstractions, utilisées pour créer la perception de quelque chose qui n'existe pas et fabriquer un sentiment du devoir dans la population générale. Un de ses concitoyens, le prince de Metternich, était conscient de cette réalité et prononça justement la fameuse phrase « Italien ist nur ein geographischer Begriff » qui, traduite, signifie littéralement : « "Italie" n'est qu'un concept géographique (une expression désignant une région géographique sans inclure ni un peuple ni un État). » La langue allemande facilite, dans ce cas, le contournement de la suggestion linguistique, car il n'utilise pas l'article déterminatif avant le terme « Italien » (ni devant les autres noms de pays, sauf exception).

Le recadrage de la « réforme fédéraliste ». Ce recadrage a été utilisé aussi bien par les gouvernements de centre-gauche que par ceux de centre-droit pour désigner un ensemble de délégations de compétences et de pouvoirs de l'État aux Régions, en le faisant passer pour du fédéralisme. Le fait d'en parler sans cesse et largement en ces termes depuis plusieurs années en Italie a fait en sorte que l'opinion publique croit que le fédéralisme soit justement comme ça et qu'elle ne puisse pas comprendre (qu'elle soit immunisée à la compréhension) que le fédéralisme est quelque chose de complètement différent : c'est le processus par lequel

différents États indépendants décident librement d'unir, dans un organisme commun appelé gouvernement fédéral, quelques fonctions (monnaie, défense, affaires étrangères, etc.) ; et ils le font par le biais d'un traité international les liant (foedus) ratifié par les parlements réciproques. C'est ainsi que naquit justement la confédération, devenue par la suite fédération, des colonies nord-américaines, connue comme U.S.A. Donc, pour réaliser le fédéralisme en Italie, il faudrait que chaque région devienne indépendante et que, par la suite, par un référendum populaire, chaque région décide si elle veut s'unir ou non aux autres ou à quelques-unes des autres régions, et à quelles conditions.

Le recadrage des libéralisations. Le cadrage dit : puisque la libéralisation des services publics crée le libre marché et que le libre marché est le moyen plus efficace pour développer l'économie et le bien-être, en réduisant les prix et les tarifs, quiconque s'oppose à la libéralisation ne veut pas le bien des gens et défend les intérêts corporatifs ; ou s'il est de bonne foi, c'est un étatiste qui ne comprend rien. Ce recadrage sert à immuniser les gens contre la constatation et la compréhension que, dans les faits, les libéralisations ont produit et sont en train de produire des positions de cartel, de manque de transparence, de marché non libre, de majorations des prix monopolistiques, d'insolvabilité.

L'éthique des neurones miroir

Dans la seconde partie de son livre, déjà cité, Westen suggère la façon d'organiser une propagande émotionnellement forte. Celle-ci devra :

a) avoir une structure narrative conforme aux attentes du cerveau humain, avec un protagoniste, l'antagoniste, un problème, le bien, le mal, une finalité ;

b) permettre facilement des identifications et des applications personnelles ; être émouvante, prenante et motivante ;

c) ne pas exiger des raisonnements complexes et avoir des éléments centraux simples et clairement visualisables ;

d) se prêter à la création de métaphores ; reprendre les métaphores et les arguments des adversaires, les reformuler en les adressant contre l'antagoniste afin qu'il apparaisse démasqué par sa mauvaise foi ;

e) afin d'obtenir l'adhésion ou l'opposition à quelque proposition que ce soit, indépendamment de son bien-fondé ou de son caractère réfutable, relier, par association, ladite proposition à des réseaux subconscients d'images et d'émotions positives, ou réciproquement négatives, qui forment les substrats de préjugés et de mécanismes réactifs profonds, souvent inconscients, qui coexistent avec la pensée logique et objective et avec les valeurs ou les principes que nous adoptons consciemment. Par exemple, pour produire dans l'électorat blanc, un désaccord à un projet de loi destiné à étendre la peine alternative à l'emprisonnement, il convient d'utiliser un spot où les arguments contre cette proposition sont accompagnés d'images d'Africains menaçants sur un fond nocturne, sombre, un son de sirène, des coups de feu, des pleurs d'enfants : le réseau des neurones liés à la peur, ainsi évoquée, décidera en lieu et place des arguments

objectifs qui sont que d'un point de vue statistique les peines alternatives donnent des meilleurs résultats que l'emprisonnement dans la réduction de la dangerosité ;

f) afin de pouvoir efficacement orienter les pensées et les choix politiques du peuple, il convient de construire un arsenal complet formé de messages aussi bien positifs que négatifs (anxiogènes), parce que les aires neurales produisant des émotions positives et celles produisant des émotions négatives se distinguent l'une de l'autre, tout en ayant des parties en commun (les émotions positives sont reliées à une plus grande activité électrique des zones frontales de l'hémisphère gauche, celles négatives, orientées vers l'alerte, la fuite, le refus, sont reliées à une plus grande activité des zones frontales de l'hémisphère droit) ; se servir uniquement de messages positifs revient à ne s'occuper que de la moitié du cerveau des électeurs ;

g) choisir des candidats charismatiques : des personnes inspirant la confiance et la sympathie (ce qui dépend souvent de facteurs fuyants et non verbaux) ; faire en sorte que le candidat transmette aux gens la sensation qu'il se sent bien avec lui-même ; qu'il projette l'image d'être à l'aise avec le public et qu'il n'envoie pas de signaux de gêne, de défense ou d'anxiété.

Les messages de peur et de terreur semblent être plus efficaces et plus usuels que les messages évoquant des émotions positives. En effet, la peur (ainsi que la haine) est une réaction liée à l'instinct de survie, et prédomine donc « naturellement ». De plus, il est plus facile d'évoquer la peur et la haine que la confiance, l'amour et l'altruisme. Il suffit d'évoquer, ne fût-ce que de façon neutre, l'idée de mort et de mourir, que le cerveau

reconfigure aussitôt son propre modèle d'élaboration (recherche de S. Solomon, J. Greenberg, T. Pyszczynski – cf. bibliographie) dans la modalité « faire face à des situations menaçantes ». Il est bien plus facile d'expliquer et de faire accepter un choix politique pénible, mais imposé par l'exigence de lutter contre une menace physique urgente que de faire accepter un choix politique pénible inspiré par des finalités de justice sociale, de défense de l'environnement ou de recherche scientifique – objectifs à moyen et long terme. La peur, la terreur et la haine sont des éléments fondamentaux des campagnes électorales des Républicains et également de leur gestion du pouvoir. En octobre 2002, grâce à la construction de la menace terroriste constituée par l'Irak, le président Bush obtint du Congrès l'autorisation d'envahir ce pays sans même un débat aux Chambres. Ainsi, dans le silence des médias non spécialisés, par une série d'actes législatifs encore en vigueur, invoquant la menace et l'urgence, l'ordre constitutionnel des États-Unis a été radicalement réformé dans un sens autocratique, militariste et contre les garanties et les libertés individuelles (voir par exemple le Military Commissions Act de 2006 autorisant au Président les enlèvements d'étrangers, la détention sans habeas corpus et la torture), ainsi que je l'ai plus amplement exposé (MDL) dans mon essai *Oligarchia per popoli superflui* (« Oligarchie pour peuples superflus »), au [chapitre VIII](#). Dans le cadre européen, où la compétition mondialiste et l'endettement public croissants ont quasiment arrêté, si ce n'est renversé, la croissance économique de plusieurs pays, et menacent les emplois, le train de vie, les acquis sociaux et les services publics, il semble que des stratégies de marketing politique basées sur ces peurs et sur la promesse d'interventions dirigistes

et d'impôts sur les importations pour sauvegarder les valeurs et les industries nationales menacées, remportent du succès. Sur la base des connaissances ci-dessus, Westen a formulé quelques conseils à l'adresse des Démocrates :

a) prévenir les gens sur le fonctionnement du mécanisme de la suggestion à la terreur, si l'on sait comment ça marche, on y est moins assujetti ;

b) ne pas se mettre sur la défensive sur les thèmes favoris des Républicains, soit ceux de la sécurité (ennemis externes, criminalité interne), et ne pas accepter leurs cadres (clichés), leurs définitions, leurs axiomes, mais les attaquer et les démasquer comme des constructions malhonnêtes et basement intéressées, en utilisant des expressions émotionnellement évocatrices ;

c) tenir compte du fait que le cerveau décide irrationnellement sur la base de facteurs émotifs et que c'est donc ces leviers qu'il faut actionner, pour le guider là où on le souhaite ;

d) veiller à répondre de façon convaincante aux 4 questions que le cerveau (inconsciemment) se pose quand il « fait » de la politique et doit décider : Qu'est-ce que je ressens pour ce parti, ce candidat, pour leurs idées ? Comment je me sens quand j'écoute ce candidat ? Quelle impression ai-je à propos de ses qualités personnelles, sa leadership, sa moralité, sa capacité de sentir mes problèmes et mes émotions ? Quels sentiments est-ce que j'éprouve envers les positions politiques de ce candidat sur des thèmes pour moi importants ?

e) savoir lire les émotions du public ;

f) savoir susciter le sens du sacré (se connecter à ce substrat psychique profond contenant les certitudes et les valeurs que la psyché – le cerveau – empêche de mettre en discussion, et délégitime ou scotomise tout ce que la psyché ressent comme étant en contraste avec ces dernières).

Il faut faire couler la propagande d'en haut, imbiber le peuple de paradigmes préfabriqués et chargés d'émotions et d'images ; on perd si on prétend au contraire que le peuple appréhende les données objectives, les évalue, compare dialectiquement les différentes analyses et propositions, et qu'il reconnaît enfin celles qui sont valables, en votant pour le parti ou le candidat qui les représente.

S'ajoutent à ces conseils les propositions de Lakoff, dans son essai cité plus haut. Lakoff se réfère aux neurones miroir et à leurs fonctions. Il conçoit en ces derniers des structures innées, autrement dit naturelles à l'homme, d'empathie, de solidarité et de collaboration avec ses semblables : ce sont les bases biologiques, objectives, d'une éthique empirique, non métaphysique. En d'autres termes, il conçoit un quid naturel qui contraste et dément les modèles égoïstes, conflictuels, typiques des économistes, des rapports entre les personnes. « Si l'empathie est naturelle alors l'intérêt personnel n'épuise pas le discours » résume-t-il page 240. C'est de ces prémisses et de la constatation que les groupes parviennent à survivre mieux dans les situations critiques s'ils se comportent de façon non compétitive, mais collaborative (donc l'empathie est une propriété qui

avantage l'espèce), que découle sa proposition au Parti démocrate, et par extension à tous les partis « progressistes » : baser son marketing et ses méthodes [policy] sur des valeurs empathiques et de solidarité, s'adresser aux structures empathiques de l'encéphale, aux neurones miroir, en lançant des messages, des images, des métaphores positives au lieu de la haine, la peur, le conflit, l'égoïsme, la compétition. Ainsi, les choix fiscaux ne devraient-ils plus être conçus comme l'imposition d'un sacrifice (langage typiquement conservateur), mais devraient être perçus en termes positifs et éthiques, c'est-à-dire d'une société qui prend soin de ses membres et acquiert les moyens nécessaires à cette fin, en les répartissant parmi tous ses membres.

Les Républicains, dans les faits, loin de réduire les impôts, les augmentent pour les dépenses engendré par leur politique de « guerre contre la terreur » permanente sur différentes scènes du globe. Et malgré cela, ils se présentent et veulent être élus comme ceux qui protègent les gens de la charge fiscale trop importante qu'imposeraient les Démocrates. Comment réussir dans cette paradoxale entreprise de persuasion ? Ils nous l'ont démontré : en assommant la population des années durant, dans tout possible message médiatique, avec des affirmations ou des requêtes encadrées de façon opportune [framing]. L'on sait que lorsque le cerveau a entendu, a lu ou a fait une certaine affirmation, même si elle est fausse, un très grand nombre de fois, il finit par la croire vraie. Les Républicains font depuis longtemps du marketing où ils véhiculent le concept qu'ils sont contraires aux impôts, que les impôts sont un mal, que les Démocrates veulent les augmenter, alors qu'eux-mêmes promettent un tax relief, un soulagement ou un allègement

fiscal. En même temps, leurs messages glissent sur le montant d'impôts ou de dette publique que coûtent leurs guerres et sur le fait que les impôts payés pour les services publics et les investissements publics se traduisent par un bénéfice pour tous.

On pourrait avancer diverses objections aux propositions de Westen et de Lakoff, ainsi qu'aux théories de Jeremy Rifkin, exposées dans son très récent livre, *The Empathic Civilization*, où la civilisation de l'empathie est indiquée comme la base possible pour refonder la société dans son ensemble.

En ce qui concerne le premier auteur, nous constatons qu'une fois qu'a été vérifié et accepté le fait que le peuple n'est pas à même de raisonner et de choisir de façon consciente et logique, qu'il est un éternel enfant, il faut prendre acte que la démocratie ne peut pas exister, ni par conséquent la supposition même de l'existence d'un parti libéral ou démocrate. Ou mieux : le parti démocrate se rend compte de n'avoir de démocrate que le nom, et se règle de façon conséquente, en adoptant, comme le Parti démocrate américain grâce à la consultation de Westen, le principe que le consensus doit être obtenu par la manipulation technique de l'inconscient de la population, en renonçant soit à donner une information honnête soit à défendre et à tenter d'actualiser le modèle des lumières de l'esprit humain. La démocratie consiste non pas en un gouvernement qui fait ce que la majorité veut, mais en un gouvernement qui convainc le peuple à accepter ce que le gouvernement veut. Et ainsi les chefs démocrates sont devenus aussi manipulateurs que leurs collègues républicains, en se mettant au-dessus du peuple mouton et en renonçant à être élus en tant que représentants de

personnes conscientes. Il s'agit là de la reconnaissance aussi bien théorico-scientifique qu'opérationnelle du fait que le marketing des conservateurs est le seul scientifiquement fondé, car le seul qui tienne compte de la réalité et qui reflète le seul ordre possible de la société : un ordre pyramidal où la masse de la population est inconsciente et orientée par une élite. Cependant, une fois accepté le principe de la manipulation inévitable, pourquoi diantre les chefs de parti devraient-ils poursuivre les intérêts des gens au lieu d'utiliser les gens et leurs votes pour poursuivre les leurs ? Étant donné qu'ils estiment tellement la valeur de la rationalité, quelles motivations pourraient-ils encore avoir envers une population dont ils ont accepté l'incapacité de penser et de décider rationnellement ? Tendanciellement, la même motivation de leurs (ex) antagonistes républicains. Et ici l'on rejoint ce que l'on dit communément, à savoir qu'il n'y pas de différence pratique entre le Parti républicain et le Parti démocrate, et que c'est là une des raisons du pourcentage traditionnellement bas de participation aux élections aux États-Unis.

Nous signalons que dans un discours transmis le 23 mai 2010 à 21 heures sur Radio Radicale, Massimo D'Alema, un important leader de la gauche italienne, a déclaré, par contre, que son parti, le Parti démocrate italien (jadis Parti communiste italien) ne ferait pas usage de techniques manipulatoires, de la simplification antipolitique, populiste et charismatique, contrairement à Silvio Berlusconi ; mais qu'il s'efforcera toujours de diffuser une information culturellement honnête et de susciter des débats publics sur cette information. Cependant, dans l'histoire de son parti, surtout dans ses sigles précédentes de PCI, PDS, DS, le recours aux

moyens d'obtention du consensus par le recours au levier de l'esprit irrationnel est massivement présent dès sa naissance dans les années 1920. Il s'agit là d'un parti qui a basé, et qui partiellement base encore sa force, sur l'affiliation identitaire, l'adoption d'une pensée idéologique, stéréotypée, exclusive, non seulement dans la politique, mais aussi dans la culture et dans la science, à tel point qu'on a toujours affirmé qu'en Italie il y a deux « chapelles » : la catholique et la marxiste (socialiste, communiste) qui ont divisé en deux pôles la vie intellectuelle et les institutions culturelles et les dépenses publiques respectives, en laissant peu ou pas du tout de place à la pensée empirique et libérale, qui a même été freinée et délégitimée pendant longtemps et systématiquement. Aujourd'hui, il est notoire que la culture italienne paye tout ceci en termes de stagnation, de népotisme, de retard, de dégradation profonde, de fuite des « cerveaux ».

En ce qui concerne, par contre, les propositions de Lakoff d'une politique « empathique », nous constatons avant tout que les structures biologiques qu'il a assumées comme étant la preuve de la nature innée de l'empathie et de la solidarité sont des structures qui ne sont pas encore bien connues et qui apparaissent objectivement comme ayant la fonction, notamment, de permettre aux petits d'imiter et d'apprendre des comportements des adultes. Il est vraisemblable qu'elles permettent également à un sujet d'imiter la mimique (langage non verbal) d'un autre sujet, et de cette façon de déduire (par des processus inconscients) l'état d'âme et les intentions d'autrui. Il est aussi possible que ce mécanisme soit relié au fait que la vision d'une autre personne qui souffre, qui est blessée ou qui vomit, suscite en nous des sensations de compassion, d'horreur et de nausée. Ou bien à la contagiosité des

bâillements ou des éclats de rire. Aussi, est-il possible que ces structures aient un rôle dans l'inhibition de comportements qui causeraient de la souffrance à autrui et dans la création d'une cohésion sociale, d'assimilation de la réalité environnante – comme l'observe Anna Oliverio Ferrari³²⁸, en ajoutant qu'il s'agit là de mécanismes automatiques, inconscients, présents déjà dans les toutes premières semaines de vie. Alors, depuis sa naissance, l'homme est susceptible de contagion émotionnelle (dans les maternités, on observe que si un bébé se met à pleurer, les autres l'imitent). Successivement, continue Oliverio, l'enfant développe la tendance à imiter les comportements d'autrui, même des personnes vues à la télévision. Il commence, naturellement, dans le jeu d'imitation avec sa mère : un échange répété, où la mère lit les émotions du petit dans sa mimique, et les lui rend en l'imitant avec des connotations supplémentaires ; et l'enfant les reconnaît et construit de là la conscience de l'interaction avec autrui et la participation émotionnelle. Ces mécanismes permettent à l'enfant d'assimiler et d'apprendre très rapidement, mais aussi sans filtres critiques. C'est ainsi que se forment les attitudes de fond, les croyances et les valeurs de base de la psyché. Par la suite, la tendance à l'imitation génère des phénomènes comme les modes ou l'émulation (les on-dit, les croyances religieuses, les suicides de masse, les crimes imitatifs comme le lancement de cailloux des ponts des autoroutes). La mimique suscite chez les personnes présentes des émotions d'autant plus intenses qu'elle est plus intense. Les présents tendent à l'imiter synchroniquement (mimicry). Ce rapport empathique d'expression imitation est souvent réciproque, et prédispose à la naissance et au maintien de rapports

relationnels. L'homme, en effet, tend à trouver plus sympathique celui qui le reflète (l'imité) le plus, à lui donner plus de coups de main, à s'adapter plus à lui.

Mais l'empathie, d'un côté, peut fonctionner à l'envers, dans le fait de prendre plaisir à voir souffrir une personne qu'on déteste – et donc il n'est pas possible d'en faire dériver une loi morale univoque ; en plus, il y a des neurones « super miroir » inhibant l'empathie et permettant des comportements chagrinant autrui. D'autre part, l'empathie fonctionne seulement entre des personnes agissant directement, c'est-à-dire dans des groupes ne dépassant pas 20 ou 30 sujets. Elle ne peut donc pas régler les processus décisionnels de la politique nationale, ou même d'une région ou d'une ville. Par ailleurs, les décisions importantes sont souvent prises par des macro-organismes juridiques comme les grandes multinationales, les grandes banques, les pouvoirs publics, les grandes institutions supranationales (FMI, Banque mondiale, OMC), les églises, les partis politiques, tous des sujets impersonnels, des organisations formelles, où les décideurs décident (et sont tenus de décider) sur la base de critères comptables et quantitatifs, monétaires, sans aucune place pour l'empathie, les sentiments, la conscience morale.

Un candidat ou un parti politique qui se baserait sur l'empathie, ne saurait tout simplement pas prendre le pouvoir, si ce n'est au niveau du village ou d'un cercle culturel.

Pour conclure, en répondant soit à Westen soit à Lakoff et à Rifkin, nous affirmons que sur les neurones miroir, ou l'empathie et la communication empathique, il n'est pas

possible de bâtir ni une nouvelle politique ni une nouvelle philosophie morale. Car ce serait comme donner une interprétation forcée d'une donnée psychophysiologique. Au contraire, la tendance innée à l'imitation et à l'empathie peut être utilisée de façon sournoise comme instrument de manipulation au préjudice des gens. Nous venons de parler de la possibilité de tomber dans les bonnes grâces du prochain, et donc aussi des foules, par des techniques d'imitation, de pacing, d'effet miroir (mirroring – on en a parlé à propos de la campagne électorale d'Obama). Mais qui plus est, en faisant accomplir aux gens, sous des prétextes variés, des actions apparemment innocentes, il est possible de les prédisposer, à leur insu, à un comportement qui nous est utile et qui leur est nuisible. Oliverio cite une expérience qui a démontré comment l'on peut augmenter les penchants des gens à faire des donations, en les poussant simplement à imiter la mimique d'une autre personne. Cette imitation augmente la prédisposition empathique, donc la tendance à accomplir un geste « bon ». L'empathie, ou mieux les mécanismes innés de l'imitation, se trouvent à la base des autres facteurs de persuasion, déjà examinés, couramment instrumentalisés par les manipulateurs, à commencer par le facteur de « blâme social » : les autres, mon groupe d'appartenance, mon idole, le font, l'achètent, le portent, y croient, donc ça doit être bon et vrai, je le fais, je l'achète, je le porte, j'y crois aussi. L'opinion générale, comme les rumeurs, se forme souvent par l'agrégation progressive d'individus à un petit noyau de personnes estimées et convaincues de quelque chose. Une fois qu'une croyance a pris racine, les autres évitent de s'y opposer ; elle tend donc à se renforcer. C'est ainsi que se sont formées des rumeurs et des croyances

complètement infondées et parallèlement partagées par la majorité de la population du milieu intéressé.

Donner son consensus devient une obligation ou mieux une charge, parce que c'est nécessaire pour être intégré, en harmonie avec le corps social. Un spectateur, après l'une de mes conférences (MDL) s'approcha et me remercia des choses qu'il avait découvertes en lisant Euroschiavi (« Euro-esclaves ») sur le vrai fonctionnement frauduleux du système monétaire et bancaire, en sauvant ainsi ses économies avant la crise de 2008 . Mais il ajouta qu'il avait parlé dans sa famille des arguments expliqués dans le livre et que les membres de sa famille lui avaient interdit d'en reparler, en affirmant qu'il préféreraient ne pas savoir parce que ça les dérangeait dans leurs convictions sur le fonctionnement de la société. En effet, nous trouvons des personnes où le besoin d'étudier, de comprendre, de connaître, prévaut ; et des personnes qui ont un besoin primaire d'être acceptées et intégrées et qui sacrifient toute autre valeur à ce besoin.

Comme le souligne Oliverio³²⁹, le mécanisme de formation de l'opinion générale frappe également les médias, chacun desquels craignant d'être dépassé dans la couverture des nouvelles qui lui parviennent, les divulgue (ou les relance) avant tout contrôle de leur véracité. Par conséquent, des faits irréels, mais perçus comme étant réels, deviennent parfois réels dans leurs conséquences (le soi-disant Théorème de Thomas formulé par Robert Merton).

Et les conséquences peuvent aboutir à des choix électoraux, à la chute de gouvernements, à l'approbation de lois spéciales ou au début de guerres sous la pression

de l'opinion publique ébranlée par des nouvelles qui sont fausses, souvent construites exprès (le cas des fausses armes de destruction de masse irakiennes, des faux liens entre Bagdad et Al-Qaida, du faux incident du Golfe de Tonkin, des fausses pandémies, et beaucoup d'autres cas déjà décrits en parlant des casus belli créés par les gouvernements).

L'empathie est plus grande envers les personnes qui nous ressemblent ou qui nous imitent, comme nous le disions, mais aussi envers les personnes qui sont jolies. Il est notoire que la beauté et l'élégance aident à obtenir l'acquiescement dans les procès et à être élu aux élections. Dans ces dernières, même la taille est importante. On observe, avec Emmanuel Kant, que du point de vue philosophique de l'éthique, un principe ou un mécanisme psychophysiologique qui nous fait sentir bien quand nous agissons de façon altruiste et mal quand nous agissons au préjudice d'autrui, ne peut en aucun cas être considéré comme constituant ou représentant une éthique, car la valeur éthique et la règle éthique, pour être telles, doivent nécessairement être catégoriques, absolues, indépendantes des conséquences positives ou négatives que leur respect, ou le manque de respect, procure au sujet agissant.

Anna Oliverio³³⁰ rappelle que le sophiste Gorgias, dans le dialogue homonyme de Platon, spécialisé dans l'art de la persuasion, arrive mieux que de vrais experts d'une discipline donnée à convaincre le public tant que ce dernier est composé de non experts, par exemple la médecine ; et qu'en revanche, si le public est composé de personnes compétentes dans le domaine, c'est l'expert qui l'emportera. Il cite aussi Le Prince de Machiavel, au

chapitre XVIII, où il dit que le prince doit être soit lion, pour battre les loups, soit renard, pour échapper aux lacets « qui encerclent le cerveau des hommes ».

Les sophistes de l'Antiquité trouvaient sur leur chemin de manipulateurs, continue l'auteur, des penseurs du calibre de Socrate, Platon et Aristote, qui en contredisaient les doctrines, soit sur le plan pratique soit sur le plan épistémologique. Leur opposition fut efficace : la pensée occidentale procède non pas de Gorgias, mais de Platon et d'Aristote – longtemps emprisonnée, par ailleurs, dans leurs illusoire principes métaphysiques, basés sur l'invention du monde et des idées et, respectivement, sur les essences ou les substances (ousiai). Des principes qui furent amplement absorbés par la codification dogmatique du christianisme et qui contribuèrent à retarder la naissance de la science moderne, empirique, pendant de nombreux siècles, jusqu'à Galilée. Mais, aujourd'hui, qui peut contredire les sophistes contemporains, étant donné qu'ils disposent des médias, du pouvoir politique et d'une technologie très puissante ? Et à la lumière de la déqualification et de la médiatisation des figures des experts et de leurs communications avec le grand public ? Sur un plan général, personne. Des succès, contrastés par leur action manipulatrice, ne sont pratiquement possibles que par des individus isolés ou des groupes d'individus, particulièrement et spécifiquement motivés et prompts d'esprit, encore mieux si dotés d'une préparation spécifique dans les disciplines afférentes. Ceci est l'objectif que l'on peut aujourd'hui raisonnablement se poser, et qu'un livre comme *Neuro-esclaves*, avec son apport de connaissances et les milliers de copies vendues en un an, est en train d'atteindre, pour faire survivre une pensée libre, critique, consciente dans un milieu politico-

économique de plus en plus intéressé et poursuivant sa propre extinction.

À la lumière de ces observations, sur le fond rejaillit, d'un côté, l'éloignement infini de la réalité de l'homme réel – soit en tant que personne, soit en tant qu'agrégation sociale – du concept cartésien ou des Lumières qu'il a de soi comme un être libre, conscient et en progrès évolutif ; de l'autre côté, le contraste irréductible entre les entités :

1. En premier lieu, l'efficacité et la stabilité sociales qui exigent que la plus grande partie de la population partage des paradigmes et des valeurs reçues à travers un processus de conditionnement et ne développe pas de capacité autonome de pensée et d'évaluation (du reste aucune population ne l'a jamais développée) ;

2. en deuxième lieu, les aspirations d'un taux variable, mais minimal, à s'émanciper, soi et les autres, de ce conditionnement – ou à n'émanciper que soi pour se soustraire à l'exploitation ou y participer ;

3. et en troisième et dernier lieu, l'effort du sommet dominant, qui est de plus en plus mondialisé, de plus en plus équipé technologiquement et efficace, et qui s'engage, dans son intérêt particulier, à élaborer des instruments d'ingénierie et de contrôle sociaux pour rendre, non seulement efficace, mais aussi insurmontable et irréversible, l'écart des connaissances, de conscience et de capacités avec le reste de la pyramide sociale, qui se confronte à la croissante complexité et à l'instabilité inhérentes au système que le susdit sommet engendre.

Comment inventer un syndrome et un marché pour les psychotropes

de REGINA BIONDETTI, médecin et psychanalyste à Padoue
– décembre 2009

PARTIE I :

le diagnostic du trouble du déficit de l'attention/hyperactivité (TDA/H)

Préambule

Psychologues et neuropsychiatres pour enfants soutiennent l'existence d'une nouvelle maladie infantile. Elle serait caractérisée par une vivacité excessive, accompagnée d'inattention et d'impulsivité. Elle est nommée « ADHD », acronyme de Attention Déficit and Hyperactivity Disorder ; en français : TDA/H, « Trouble du déficit de l'attention/hyperactivité ».

Le diagnostic se forme à partir de la collecte d'informations sur le comportement de l'enfant, auprès des parents et de ses instituteurs, et cela à travers des questionnaires standardisés spécifiques. Afin d'effectuer un diagnostic précoce, ces fiches de relevé^{a489} sont

également distribuées à des pédiatres, des psychologues, des enseignants, pour un dépistage chez la population enfantine. Celui-ci vise les principales caractéristiques – ou symptômes du Trouble du déficit de l'attention/hyperactivité – c'est-à-dire l'« inattention », l'« impulsivité » et l'« hyperactivité ».

Les fiches utilisées pour le relevé de ces symptômes chez l'enfant sont présentées ci-après. L'échelle A relève les symptômes du déficit de l'attention, tandis que l'échelle B relève les symptômes de l'hyperactivité.

Échelle A

Inattention

1. L'enfant montre des difficultés à concentrer son attention sur des détails ou il commet des erreurs par négligence ;
2. il a des difficultés à maintenir son attention sur les exercices ou sur les jeux dans lesquels il est engagé ;
3. quand on lui parle, on a l'impression qu'il n'écoute pas ;
4. bien qu'ayant compris les instructions et n'ayant pas d'intentions contraires, il ne les exécute pas ou peine à les terminer ;
5. il n'arrive pas à s'organiser pour faire ses devoirs et accomplir ses activités ;
6. il est réticent (il évite, il n'aime pas) à s'engager dans des occupations qui lui demandent un effort mental prolongé ;

7. il perd les accessoires nécessaires à son travail ou à ses activités (par exemple : cahier de textes, crayons, livres, objets scolaires divers) ;
8. des stimulations externes le distraient facilement ;
9. il tend à oublier de faire ce qu'on lui a dit.

Échelle B

Hyperactivité/Impulsivité

1. lorsqu'il est assis, il joue avec ses mains ou avec ses pieds, il n'arrête pas de bouger, ou il se démène sur sa chaise ;
2. il ne réussit pas à rester assis ;
3. il manifeste une agitation intérieure, en courant et en grimpant partout ;
4. il éprouve des difficultés à jouer ou à participer à des activités récréatives qui demandent du calme ;
5. il est toujours « sous pression » ou il se conduit souvent comme s'il était actionné par un moteur ;
6. il n'arrive pas à garder le silence : il parle continuellement ;
7. il lance des réponses avant que la question ne soit terminée ;
8. il a des difficultés à attendre son tour ;

9. il interrompt ou s'immisce dans les conversations ou les jeux des autres.

Les réponses possibles sont au nombre de quatre, chacune faisant l'objet d'un score : « jamais » (= 0), « quelquefois » (= 1), « souvent » (= 2), « très souvent » (= 3). Pour chacune des échelles, un score total supérieur ou égal à 14 fait suspecter le TDA/H.

À l'objection que les données relevées à travers ces fiches sont vagues, imprécises et sans valeur scientifique, il est répondu qu'il ne s'agit que d'un dépistage, car le diagnostic définitif est effectué par des spécialistes, auprès des services de neuropsychiatrie infantile auxquels l'enfant suspecté de TDA/H est adressé. Parmi les principaux tests utilisés pour perfectionner le diagnostic, il y a le Continuous Performance Test (TPC), pour relever le symptôme de l'inattention, et le Matching Familiar Figure Test (MFFT) pour évaluer l'impulsivité.

Les deux cas qui suivent, extraits du livre *Disturbi dell'attenzione et iperattività* de E. A. Kirby et de L. K. Grimley, illustrent le diagnostic de TDA/H.

Le diagnostic de déficit de l'attention

Pour fournir « un exemple qui aide à mieux clarifier la nature du déficit de l'attention », voici le cas d'Alberto, un enfant de huit ans, soumis au test de performance continue (TPC) :

« Alberto est assis devant un écran de télévision sur lequel défilent, en désordre, des chiffres de 0 à 9. Il doit presser un bouton relié à une sonnette quand apparaît le chiffre 0

suivi du chiffre 1. Pendant quelques minutes, tout procède régulièrement, puis l'enfant commence à manifester des signes d'impatience : il se lève et s'assied sans arrêt et s'agite de plus en plus. »

Quelques minutes dans une situation pareille, ce n'est pas rien ! Surtout pour un enfant !

« 3 minutes après, celui-ci commence à se plaindre, en disant au psychologue que cet exercice est ennuyeux. »

L'enfant dit clairement que ce test ne l'intéresse pas et qu'il est la cause de son manque d'attention.

« Pendant qu'il parle, il ne s'aperçoit pas qu'un 0 est apparu, alors il n'est pas certain de la réponse à donner lorsqu'il voit le numéro 1. »

Le psychologue se rend donc bien compte que l'enfant ne s'en est pas aperçu parce qu'il était en train de parler et non pas parce qu'il a une lésion ou un dysfonctionnement cérébral.

« Il décide de ne pas répondre et cela marque le début d'une série d'erreurs qui s'enchaînent. Par trois fois, Alberto répond dès qu'il voit le zéro sans attendre le numéro suivant. Une autre fois, il abandonne le bouton et croise les bras. Au bout de 6 minutes, Alberto commence à se frotter les yeux et se plaint d'avoir mal à la tête. Il essaie d'éteindre l'écran et dit : « Ça suffit, je n'ai pas envie de continuer. » Pour finir, il appuie sa tête sur la table et reste ainsi, les yeux fermés. Puis, voyant que le psychologue continue à faire défiler les chiffres, Alberto se fâche et crie : « J'ai dit ça suffit ! », et il appuie sur le

bouton pendant plusieurs secondes jusqu'à la fin du test³³¹. »

C'est ainsi que l'enfant se révolte en disant ouvertement que ce test, soigneusement étudié par des équipes « scientifiques » expertes, « est ennuyeux » !

Qu'un test de ce genre ne provoque aucun intérêt, et qu'on ne lui attribue aucune valeur scientifique, nous semble évident à nous aussi. Toutefois, l'abandon de ce test ennuyeux au bout de 6 minutes a été pris pour un symptôme de la maladie et a permis de diagnostiquer chez cet enfant le trouble du déficit de l'attention, le TDA/H !

Il est alors naturel de se demander quelle est la notion d'« attention » avancée par la psychologie. L'attention aux chiffres qui défilent sur un écran ? L'attention à un test ennuyeux, dépourvu de tout intérêt ? Mais si « attention » est synonyme de « penchant pour », pulsion, élan vers quelque chose qui intéresse, que veut-on mesurer, l'attention ou l'intérêt ? l'attention ou la pulsion ?

Essayons d'analyser le résultat de ce test de plus près. L'enfant exécute le TPC correctement pendant 3 minutes. Il fait 3 erreurs, mais ce ne sont que des réponses anticipées. Où est la maladie ? Comment réussit-on à transformer ce résultat en symptôme d'une maladie ?

Raisonnons de nouveau. Cet enfant exécute correctement l'épreuve, puis commence à s'impatienter, il fait 3 erreurs, il abandonne le bouton 1 fois, après 6 minutes il s'arrête... ; 3 minutes, 3 erreurs, 1 fois, 6 minutes.... Mais ce sont des « chiffres » ! Des chiffres,

des outils mathématiques, nous sommes donc dans le cadre des « sciences exactes » !

En soumettant de nombreux autres enfants à ce même test, on recueille d'autres chiffres qui sont ensuite analysés du point de vue statistique. On remplit des tableaux. On construit des graphiques... Et quand un enfant suspect de TDA/H passe le test, les résultats qu'il a obtenus, ses données, sont confrontées aux tableaux qui affichent les valeurs « normales » puisqu'elles résultent d'une moyenne statistique basée sur un échantillon d'enfants. Et voilà que, comme dans un tour de prestidigitation, le TDA/H apparaît !

Ainsi en définitive, Alberto serait malade du fait qu'il ne s'est arrêté (!) qu'au bout de 6 minutes dans l'exécution d'un test qu'il ne l'intéressait aucunement ? Parce que la moyenne statistique des autres gamins est de 8 minutes ?

Le diagnostic d'impulsivité/hyperactivité

Pour diagnostiquer l'impulsivité, on utilise le Matching Familiar Figure Test (MFFT), ou Test d'association de figures. Les enfants « TDA/H » sont définis impulsifs, pressés dans leurs décisions, « ils lancent des réponses » sans réfléchir suffisamment et cela serait dû à un dysfonctionnement cérébral, de type organique. Une lésion ? Un déficit de développement ? Une hypotrophie de certaines régions du cerveau ? Ce test, qui demande du calme, de la patience et de la concentration, révélerait ce « déficit ».

Le Test MFFT consiste à déterminer, parmi diverses figures très semblables, celle qui est identique à un

modèle donné. Chaque figure se différencie des autres, sauf une, par un petit détail. Ce test est très semblable au jeu « Aguzzate la vista » de la Settimana Enigmistica³³², sauf qu'ici le psychologue enregistre le temps des réponses et le nombre d'erreurs !

Carlo est un enfant qui vient de terminer le test, il a trouvé la bonne image. Son résultat devrait donc être positif. Eh bien, cela n'est pas suffisant ! En effet, on lit que le test ne revêt « une grande utilité clinique » que s'« il est administré de façon interactive ». L'approche interactive est en effet très utile. Pour le psychologue ! Qui peut de cette façon renverser complètement le résultat du test. L'approche interactive signifie, qu'une fois le test terminé, le psychologue discute l'épreuve en disant, par exemple :

Psychologue : Certaines figures étaient plutôt compliquées, mais tu as réussi. Certains enfants ne réussissent pas du tout. Maintenant, je voudrais que tu reprennes du début et que tu m'expliques ton plan d'action, je veux dire la stratégie que tu as suivie pour trouver la bonne réponse.

Carlo : Je ne sais pas. Je les ai toutes regardées jusqu'à ce que je trouve la bonne.

« Je ne sais pas », a répondu l'enfant. Il est absolument impossible de connaître le travail de la pensée !

Psychologue : D'accord, mais qu'est-ce que tu ferais si celle que tu as choisie n'était pas la bonne ?

Carlo : Alors, j'essaierais à nouveau.

« J'essaierais », je me mettrais à chercher de nouveau. L'importance de la recherche, de l'épreuve de la réalité !

Psychologue : Et si tu te trompais encore ?

Carlo : Je ferais pareil.

Une autre épreuve de la réalité. Essayer et réessayer, sans jamais renoncer. Si cette réponse était fausse, j'en chercherais une autre, dit l'enfant, qui vit de la légèreté du mot, où l'erreur n'est pas un drame et le temps n'a pas de fin.

Par contre pour le psychologue, l'erreur est très lourde, lui, il est là pour relever des erreurs, pour mesurer, compter, additionner hésitations et réticences, lapsus et oublis... ! C'est pourquoi il continue...

Psychologue : Mais alors tu aurais déjà commis deux erreurs.

Mais quelles erreurs ? Cet enfant a répondu juste, et le psychologue, en niant totalement cette vérité, persiste à tenter de le conduire dans une situation imaginaire, dans laquelle il aurait fait non pas une erreur, mais bien deux erreurs !

Psychologue : Si faire le moins d'erreurs possible était vraiment important, comment te débrouillerais-tu ? Comment te comporterais-tu si tu gagnais par exemple 10 000 liras et que moi j'en reprenne 1 000 à chaque fois que tu te trompes ?

Carlo : Ben, pour 10 000 liras, sûr, je ferais bien attention de ne pas me tromper !

L'enfant souligne combien les motivations sont essentielles à l'action, sauf que dans ce cas précis elles sont inexistantes étant donné que les 10 000 liras sont imaginaires ! Si tu t'étais trompé (mais il a répondu juste) et s'il y avait 10 000 liras en jeu (ce qui n'est pas le cas)...

Psychologue : ... et quel serait alors ton plan ou ta stratégie ?

Carlo : Je prendrais tout mon temps, de façon à être très sûr avant de choisir.

En procédant posément, après une recherche longue, précise et difficile, la décision est prise avec plus d'assurance.

Psychologue : Exact. Et comment ferais-tu pour savoir que tu as choisi la bonne réponse ?

Carlo, avec une patience infinie : Je le saurais parce que j'aurais vraiment beaucoup réfléchi avant de... deviner.

C'est après avoir bien réfléchi qu'arrive le savoir. C'est par la richesse des idées qu'émerge un savoir, une signification, la compréhension des choses. Mais c'est un savoir qu'on n'a pas avant. L'enfant souligne qu'il s'agit de toute façon de « deviner », qu'il y a toujours quelque chose d'insaisissable dans l'acte de pressentir les choses.

Le psychologue continue...

Psychologue : Réfléchir... Ce mot me plaît beaucoup ! Dis-moi, Carlo, à quoi réfléchis-tu précisément quand tu es en train de chercher la bonne solution ?

De cette façon, le psychologue essaie de comprendre si le sujet a mis à exécution ou non une stratégie ou s'il est en train d'utiliser la pensée stratégique³³³.

« Utiliser la pensée » !? « Utiliser la pensée stratégique » ? La « pensée stratégique » serait la pensée qui agit : voilà ce que croit le psychologue !

Mais la pensée n'agit pas, donc la « pensée stratégique » n'existe pas. Il y a certainement une stratégie : autrement, comment l'enfant serait-il arrivé au bon résultat ? Cependant, la stratégie appartient au pragmatisme, au fonctionnement, tandis que la pensée, elle, travaille, elle n'agit pas. On ne peut certainement pas l'« utiliser » !

Nous pourrions appeler cette épreuve : « Test sur la maîtrise et l'action de la pensée » ! On dirait que plus le psychologue persiste dans son fantasme de maîtrise, plus quelque chose chez l'enfant s'y oppose. Le psychologue, en niant totalement l'épreuve de la vérité, veut mener le dialogue sur le terrain de ses fantasmes. Mais il n'y réussit pas : l'enfant l'en empêche.

Et cet enfant, qui souligne tous les aspects du fonctionnement psychique, de la logique inconsciente, de la non-maîtrise du mot, peut-être justement à cause de ça, est considéré malade ! Le piège se resserre sur lui. Alors que l'adulte peut commencer à comprendre qu'il peut aller au-devant d'ennuis sérieux s'il ne « collabore » pas, s'il contredit le psychologue et ne soutient pas ses fantasmes, l'enfant, lui, ne peut pas car il n'a pas l'expérience des adultes, celle qui dicte ce qu'il est préférable de faire pour s'adapter à certaines situations, se montrer complaisant par exemple. C'est à partir des enfants, qui ne savent pas

mentir, qui sont beaucoup plus proches du mot originel, de son authenticité, c'est à partir de leurs paroles qu'émergent continuellement des éléments de vérité.

En lisant ce livre, on reste stupéfait ! Il n'y a rien qui n'aille pas chez ces deux enfants.

Le premier, Alberto, soumis au TPC, l'exécute correctement en quelques minutes. Il fait 3 erreurs, qui ne sont que des réponses anticipées, et il ne s'arrête que 6 minutes après avoir commencé.

Le second, Carlo, soumis au MFFT, trouve la bonne réponse, mais ne sait pas « utiliser la pensée stratégique » !

Malgré tout, les « tests diagnostiques » sont considérés positifs et ces deux enfants sont considérés atteints du TDA/H.

La « maladie » s'enrichit de nouveaux « symptômes »

Une fois l'existence de la nouvelle « maladie » mise en évidence avec cette assurance « scientifique », le sort en est jeté. Beaucoup d'autres manifestations morbides ont donc été identifiées chez ces enfants « TDA/H ».

Réponses atypiques aux renforcements

Un enfant est intensément occupé à effectuer un travail qui l'intéresse. Un adulte le complimente. Alors l'enfant se lève et va lui parler...

Il s'agit d'un autre symptôme de cette maladie, connu sous le nom de « réponse atypique au renforcement ». En effet, on lit que :

« Les sujets TDA/H donnent des réponses atypiques et souvent imprévisibles aux circonstances du renforcement.

Par exemple, lorsqu'ils sont complimentés pour avoir travaillé très intensément, il n'est pas exclu qu'ils veuillent s'arrêter pour parler avec la personne qui les a félicités plutôt que de continuer à travailler ou à s'engager plus à fond, comme l'adulte l'espérait. [...]. On considère que la réponse atypique du sujet TDA/H au renforcement est due principalement à des mécanismes physiologiques³³⁴. »

L'éloge de l'adulte constituerait un renforcement, défini « positif ». En effet, le psychologue a adressé expressément cet éloge à l'enfant dans le but de déterminer en lui une réponse voulue.

La psychologie comportementale juge l'éducation comme une formation animale : elle croit pouvoir gérer, à travers des louanges et des reproches (considérés comme des renforcements positifs et négatifs) et à travers un système de réflexes conditionnés, le comportement de l'enfant sur le modèle du chien de Pavlov. Mais les enfants ne se conduisent pas comme les chiens ! Seraient-ils donc malades ?

Le symptôme des « réponses choquantes »

Un garçon de dix ans est soumis par les psychologues à une « simulation » au cours de laquelle on lui pose le problème d'une « situation hypothétique » :

« Si tu avais un petit chien et que tes camarades se moquent de lui, qu'est-ce que tu ferais ? »

Ce à quoi l'enfant répond avec une conviction absolue :

« Je dresserais mon chien en grand secret à attaquer tous mes camarades. »³³⁵

Cet enfant serait atteint d'un autre symptôme du TDA/H : la tendance à faire des affirmations « choquantes » ! En effet, on lit que :

« Les enfants TDA/H sont souvent attirés par l'hypothèse de réponses "choquantes" et ont tendance à affirmer obstinément que c'est justement cette solution-là qu'ils choisiraient réellement. »³³⁶

Il arrive que le psychologue, déconcerté par les réponses de l'enfant en lesquelles il croit objectivement, en cessant d'envisager le jeu, attribue ce qui l'a déconcerté, choqué, à l'enfant même, à sa présumée maladie.

Et il paraît que le symptôme des déclarations « choquantes » est plutôt fréquent chez les enfants « TDA/H ». Ainsi, dans une école, un garçon estampillé TDA/H racontait que : « Moi, la Crema (la crème), je la mange. » Comme il n'était pas évident que le « C » de « Crema » soit une majuscule plutôt qu'une minuscule, ces mots avaient alerté le corps enseignant, l'équipe psychopédagogique, et son enseignante qui s'appelait Crema était terrorisée.

L' « école ennuyeuse »

De choc en choc... Un psychologue interroge un enfant :

« – Qu'est-ce que tu penses de l'école ?

– Je n'aime pas ça.

– Qu'est-ce que tu n'aimes pas de l'école ?

– Elle est ennuyeuse.

– Qu'est-ce que tu trouves d'ennuyeux en particulier ?

– Le travail qu'on y fait.

– Quelle est ta matière préférée ?

– La récréation. »³³⁷

On lit que ceci serait « une conversation typique avec un enfant TDA/H lors d'une évaluation diagnostique ». En effet, « ces enfants découvrent très tôt [...] qu'ils n'aiment pas l'école ». ³³⁸

Donc « trouver l'école ennuyeuse », ne pas aimer l'école est un symptôme du TDA/H. Et si l'ennui s'aggrave jusqu'à conduire à un refus total, voilà que nous avons une autre maladie : la « phobie scolaire » ou « refus anxieux de l'école ».

Le « trouble » de feed-back comportemental

Nicolas est un enfant de 9 ans qui revient de l'école. Arrivé chez lui, il doit répondre à la question fatidique : « Comment ça s'est passé aujourd'hui à l'école ? » Il arbore un beau sourire en déclarant : « Bien ; et regarde, ils m'ont

donné une “note” ! »³³⁹

Un trouble a été diagnostiqué à cet enfant dans le mécanisme de « feed-back comportemental », raison pour laquelle il voyait cet avertissement comme représentant quelque chose de positif. Il s'agirait d'un « trouble cognitif » particulier, lui aussi caractéristique du TDA/H, dont cet enfant serait également atteint.

Aucune écoute à l'ironie de la phrase, et à une époque où carences et incorrections graves, insuffisances, mauvaises notes en conduite, punitions, n'ont aucune conséquence sur le passage en classe supérieure, on peut imaginer l'effet d'une remarque ! Non, c'est un « trouble du feed-back » !

En outre, on lit que les enfants atteints du TDA/H présenteraient un « déficit des systèmes de maîtrise », des défaillances dans la « mémoire de travail », des altérations de la « modulation de l'impulsion », dans la « gestion des processus »^{340...}

« Processus, processeurs et microprocesseurs » ?... Sortis des représentations de l'enfant en tant qu'animal, d'un ensemble de réflexes conditionnés, des actions obligatoires de stimulus/réponse, voilà qu'il nous semble entrer dans la représentation des ordinateurs !

Le déficit d'autorégulation cognitive

Enfin, on a découvert qu'à la base de la vivacité, de l'agitation et de l'impulsivité excessives de ces enfants, il y aurait un « trouble d'autorégulation cognitive » particulier ! On lit que :

L'enfant atteint d'un déficit attentionnel présente des carences considérables dans les comportements qui répondent à des règles. Ce qui manque chez ces enfants, c'est la maîtrise des règles qui régissent les comportements.³⁴¹

Les enfants atteints de TDA/H semblent particulièrement déficitaires dans les processus qui sous-tendent le système de contrôle de soi et donc de l'autorégulation comportementale et émotionnelle.³⁴²

Donc un défaut du « système de contrôle de soi », dit système attentionnel superviseur (SAS)³⁴³, serait la cause de l'incapacité de ces enfants à régler leur propre comportement de manière autonome !

« Trouble d'autorégulation cognitive » ? Défaut du système « superviseur attentionnel » ? Enfants incapables de régler leur propre comportement de manière autonome ?

Mais sommes-nous certains que c'est aux enfants de prescrire les règles du comportement et les règles éducatives ? Sommes-nous certains qu'il s'agit d'un dommage au système superviseur attentionnel des « enfants » ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une répercussion de l'habitude de plus en plus répandue parmi les « adultes » de renoncer à l'exercice de l'autorité parentale et à leur fonction éducatrice, en cédant continuellement sur les normes, les règles et les raisons ?

Sommes-nous certains que ces manifestations des enfants ne puissent pas être reconduites à des caricatures, des défis, des provocations, à une ironie du

sort vu le manque de respect des règles de la part des adultes ? Ne seraient-elles pas en quelque sorte l'expression d'une demande ? D'une demande de règles ?

Camouflages

S'agissant d'enfants, comment est-il possible que des observations de ce genre soient prises pour des symptômes, et que ces enfants soient considérés comme malades ? Comment est-il possible que l'aspect paradoxal, absurde, ridicule de tout ceci ne soit pas perçu ?

Le paradoxe et l'absurde sont masqués, cachés dans un enchevêtrement de phrases tortueuses, compliquées, redondantes, répétitives, pleines de mots étrangers, de néologismes tonitruants ou provenant d'autres disciplines – ingénierie, économie –, des sigles incompréhensibles, insérés dans l'objectif de dévier continuellement l'attention et de fatiguer, d'épuiser le lecteur, de façon à ce qu'à la fin il désiste et laisse faire les « experts ».

Pour éviter toute réflexion sur la valeur des données prises en considération, on est aussi tôt poussé à déplacer l'attention sur autre chose. Voilà alors qu'apparaît une myriade de chiffres, de statistiques, de scores, de moyennes, de déviations standard, test Chi-carré de Pearson, T scores, indices catégoriels et échelles dimensionnelles, prédominances et concordances, seuils de normalité, percentiles... Et on se consacre à l'« analyse factorielle des résultats »³⁴⁴, comme aussi à des études approfondies sur la meilleure façon de calculer la valeur d'impulsivité et de réflexivité (la combinaison des scores de latence et d'erreur)³⁴⁵.

Afin que ces diagnostics présentent un niveau élevé de crédibilité scientifique, de nouveaux tests sont régulièrement introduits – toujours du même type que les tests susdits –, mais qui seraient plus fiables que les précédents, et les données sont enregistrées de manière de plus en plus précises allant jusqu'à chronométrer les temps de réponse des enfants au « dixième de seconde » près !

En partant du principe que quelque chose de non démontré existe vraiment, on s'évertue à en dissenter longuement les caractéristiques, les détails, les solutions. Et alors, voilà les congrès, les journées d'études sur le TDA/H, et les activités de bienfaisance pour la récolte de fonds destinés aux « pauvres enfants malades » de... hypervivacité !

Et voilà encore les audacieux diagnostics différentiels : s'agit-il de « trouble d'hyperactivité » ou de « trouble oppositionnel avec provocation » ? Ou du « trouble de la conduite et du comportement » ? S'il y a un diagnostic différentiel, il y a un diagnostic ; et s'il y a un diagnostic, il y a une maladie ! En utilisant abusivement des termes et des méthodes du domaine médical, le diagnostic différentiel incite à faire croire qu'à la base il y a des maladies comme, par exemple, dans le diagnostic différentiel entre une pneumonie et une tumeur au poumon.

Trucages, déplacements, accentuations d'éléments secondaires, sont des méthodes de censure, utilisées pour cacher, camoufler, faire de sorte que quelque chose ne soit pas perçu. Ce sont les mêmes méthodes que les prestidigitateurs utilisent quand ils nous cachent le trucage

en cours. Dans notre propos, celles-ci servent à cacher l'inconsistance absolue des données de départ qui sont relevées, leur manque total de valeur scientifique. Ce sont toujours les mêmes :

- combien de fois l'enfant remue-t-il sur sa chaise en une heure ;
- combien de fois l'enfant demande-t-il à sortir durant une matinée à l'école ;
- combien de temps a-t-il mis pour effectuer le TPC ;
- pendant combien de temps joue-t-il tranquillement ;
- combien de devoirs à faire à la maison a-t-il terminé la semaine dernière ;
- lorsqu'on commence à poser la question, après combien de secondes lance-t-il sa réponse ;
- combien d'erreurs a-t-il faites dans le quiz « Aguzzate la vista ».

Partie II :

la thérapie du « trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité » (TDA/H)

Psychothérapie cognitivo-comportementale

Techniques de traitement psychopédagogique des enfants

Une fois qu'on lui a diagnostiqué le TDA/H, selon les modes décrits supra, l'enfant commence à suivre une thérapie cognitivo-comportementale, laquelle va tenter de corriger ses fonctions psychiques « défectueuses ».

On va enseigner à cet enfant « des stratégies appropriées à la gestion et au contrôle de ses processus attentionnels »³⁴⁶. On va l'éduquer à « gérer ses émotions »³⁴⁷, à « contrôler ses propres niveaux d'activation psychophysiologique (arousal) »³⁴⁸, à « choisir de façon consciente et maîtrisée des pensées plus fonctionnelles, en évitant des pensées nuisibles, négatives et irrationnelles »³⁴⁹. On va tâcher d'améliorer « l'inhibition de pensées et d'actions impulsives, deux zones de capacité en général insuffisamment développées chez le sujet TDA/H »³⁵⁰, et on va appliquer des « entraînements autorégulateurs de la modulation de l'impulsion »³⁵¹.

Pour le guérir du symptôme des « réponses atypiques aux renforcements », l'enfant va être soumis à des « techniques comportementales classiques, telles que le renforcement positif, l'effacement et la remodelisation »³⁵², à des techniques « de contrôle de soi, d'auto-évaluation et d'auto-renforcement »³⁵³... On va ainsi tenter de « refaçonner son comportement, en modifiant les réponses “atypiques” jusqu'à ce qu'elles deviennent “typiques”, standard, et rentrent dans la “moyenne” de tous les autres enfants, cette moyenne considérée comme “normale” ».

Pour soigner le « trouble de l'autorégulation de l'activité cognitive » et corriger la déficience du « système superviseur attentionnel », on va introduire « des échelles d'évaluation du contrôle de soi »³⁵⁴, « une guidance externe explicite »³⁵⁵, « une analyse fonctionnelle des

comportements problématiques »³⁵⁶, « l'explicitation des règles »³⁵⁷, « l'élimination des éléments de distraction »³⁵⁸, « l'évaluation du locus ou lieu de contrôle de l'enfant »³⁵⁹, de son « time out »³⁶⁰ (c'est-à-dire de son temps de latence pour sa réponse), de son « entraînement à un auto-apprentissage verbal »³⁶¹, de sa « remodelisation cognitive »³⁶² !

Dans le but d'éliminer le symptôme fastidieux des « affirmations choquantes » et de remédier aux aptitudes sociales déficitaires de l'enfant TDA/H qui en dérivent, on a même mis au point un traitement spécial « réhabilitant » : l'« entraînement à la résolution du trouble cognitif interpersonnel » qui consiste à « enseigner à produire d'autres solutions lors d'éventuelles situations problématiques »³⁶³.

Pour affronter la situation problématique – hypothétique, donc imaginaire à propos du petit chien dont nous avons parlé précédemment et dont les camarades de l'enfant se moquaient –, des psychologues diligents se sont très sérieusement engagés dans une action de dissuasion envers cet enfant quant à ses intentions très secrètes de dresser son chien à l'attaque. Cela en proposant d'autres « solutions possibles », chacune d'elles étant cependant catégoriquement refusée par l'enfant qui « insiste obstinément dans son idée »³⁶⁴. Le résultat d'un tel « traitement », c'est que l'enfant s'entête de plus en plus... Car pour lui, de toute façon, ce n'est qu'un jeu !

Il faut remarquer que le recours à des simulations est typiquement utilisé dans les thérapies cognitivo-comportementales. Le psychologue propose une situation « hypothétique », c'est-à-dire imaginaire, fantaisiste, et

demande une solution à l'enfant. Celui-ci, habitué à jouer, répond et propose une solution tout aussi hypothétique, pour participer au jeu. C'est alors que le psychologue renverse la situation, transforme le jeu en réalité, et prend de façon réaliste ce que dit et affirme l'enfant, lequel pour avoir « pensé » une chose de ce genre, est dit malade, atteint du TDA/H.

Le psychologue substituant à sa convenance la réalité au plan imaginaire du jeu, et l'enfant continuant à répondre à la simulation « fantaisiste » du jeu, celui-ci devient malade « dans la réalité », avec des conséquences réelles telles que le diagnostic de maladie, la certification d'incapacité et l'administration de psychotropes !

Et... enfants indomptables

Mais, après d'exténuantes et de paradoxales tentatives de modifier les enfants au moyen d'innombrables techniques de conditionnement cognitivo-comportemental, on constate que tous ces efforts sont vains... les enfants restent des enfants ! Avec leur fraîcheur, leur authenticité, leur diversité et leur transformation continuelle. Avec leur curiosité insatiable, et leur attention qui se déplace sans cesse sur toute nouveauté de la vie. Avec leurs interminables questions qui empêchent de clore l'interrogation, et leurs pensées qui n'agissent pas parce qu'elles font partie du jeu de la parole. Avec leur activité intense et leurs intuitions imprévisibles. Avec leur énergie infinie, leur impulsivité, cette activité pulsionnelle inépuisable qui les anime.

Tout au plus, devant des tentatives paradoxales d'assujettir les enfants à travers des techniques de

conditionnement pour les ajuster aux fantasmes de maîtrise des adultes, les manifestations de discordances et de défi, plutôt que diminuer, s'accroissent.

Les enfants – dont la vie ne fait que commencer, dont la parole est originaire, libre de préjugés – se trouvent face à des choses qui émergent pour la première fois, qui n'ont pas été déjà données. Ils sont donc loin des idées reçues et des « nobles mensonges » des adultes. Au moyen de caricatures, de défis et de provocations infinies, les enfants mettent continuellement en échec les fantasmes de contrôle et de domination des personnes « mûres » et leurs constructions imaginaires.

Les provocations des enfants révèlent combien les techniques de conditionnement comportemental ne peuvent pas se substituer à l'éducation authentique, celle qui arrive quand des maîtres cultivés et influents offrent l'occasion d'un parcours spécial en direction d'une réussite scientifique, créatrice, artistique, où se développent la capacité et la responsabilité de chaque enfant.

Elles mettent en évidence l'échec des tentatives de remplacer culture, art, formation, enseignement – valeurs libres et indépendantes – par des techniques d'apprentissage cognitiviste, comme l'« étude stratégique »³⁶⁵, les « parcours guidés », les « solutions facilitées »³⁶⁶, les « tutorats »³⁶⁷, la « résolution de problèmes », la « lecture instrumentale »³⁶⁸, les « questionnaires métacognitifs »³⁶⁹, l'« analyse de modèles textuels »³⁷⁰, les « tests de compréhension »³⁷¹, les « évaluations des capacités de décodage »³⁷², la « recherche des styles cognitifs d'élaboration de l'information »³⁷³, l'«

enseignement centré sur le contrôle de son fonctionnement mental »³⁷⁴ ... !

Elles indiquent enfin qu'on ne peut pas remplacer les authentiques motivations, qui proviennent du plaisir de la réussite, de la satisfaction de ce qu'on accomplit, par des « renforcements postiches », comme c'est le cas en transformant, par exemple, de vilaines notes et des redoublements mérités (« renforcements négatifs » ?) en moyennes scolaires factices et passages en classe supérieure sous réserve avec cours de rattrapage (« renforcements positifs » ?).

Les enfants, qui témoignent de choses qui s'ébauchent et qui ne sont jamais prévisibles, de la pulsion originaire, de l'origine de la parole libre, celle qui ne se plie pas aux fantasmes dominateurs, constituent la principale ressource de la vie, une grande chance. Et pour les adultes, une formidable occasion d'ouverture, d'écoute et de compréhension.

Les enfants les plus impulsifs, pulsionnels, vivaces et hyperactifs, ces enfants déjà sélectionnés à travers les dépistages pour être particulièrement vifs, rapides et intelligents, sont très sûrement les plus résistants à l'assujettissement par conditionnement cognitivo-comportemental.

Thérapie psychopharmacologique

Ce qu'on n'a pas obtenu avec les techniques de conditionnement cognitivo-comportemental, on essaie de l'obtenir avec les psychotropes.

Alberto [le premier enfant soumis au test TPC] a été inséré dans un groupe de cinq enfants avec des problèmes analogues et il a commencé un cycle d'entraînement cognitivo-comportemental.

Après quelques semaines, cependant, il est clairement apparu qu'Alberto ne manifestait aucune amélioration. [...] Un médecin spécialiste a donc été consulté, lequel a prescrit des médicaments stimulants³⁷⁵.

Les « médicaments stimulants » sont-ils appelés ainsi, en supprimant la préfixe « psycho », pour atténuer le fait qu'il s'agit de « psychostimulants », c'est-à-dire de « psychotropes » ou « substances psychoactives » ?

En tout cas, voilà le résultat de l'administration de psychotropes stimulants sur Alberto :

Le traitement à base de médicaments stimulants a indubitablement amélioré son comportement attentionnel lors du test de performance continue.

Mais, on lit encore :

Par ailleurs, le test de performance continu (TPC) est un exercice qui ne demande pas un effort considérable [....]. En revanche, en ce qui concerne des tâches plus complexes [...], son amélioration a été quasiment négligeable³⁷⁶.

Il n'y a rien d'étonnant à cela si l'on pense au mode d'action d'une substance psychoactive stimulante.

Mécanisme d'action des médicaments

psychoactifs stimulants

Le fonctionnement du système nerveux central (SNC), les pensées, les sensations et les actions motrices, correspondent à un flux de courant électrique faible (impulsion nerveuse) qui court le long des cellules nerveuses, les neurones, lesquels sont ainsi excités.

Le passage d'un neurone à l'autre advient à travers la synapse. Là, une substance chimique, le médiateur chimique ou neurotransmetteur, permet la transmission de l'impulsion d'un neurone au neurone suivant. À l'arrivée de l'impulsion, les molécules du neurotransmetteur, produites à l'intérieur du premier neurone (pré-synaptique), sont relâchées dans la synapse au niveau de sa terminaison et se lient au neurone suivant (post-synaptique) en l'excitant. Lorsque la transmission est terminée, les molécules de neurotransmetteur sont réabsorbées (recaptées) par la terminaison du premier neurone, puis détruites, et leur effet est interrompu.

Les neurotransmetteurs les plus importants dans le SNC sont la dopamine et la noradrénaline (qui appartiennent aux catécholamines), la sérotonine et l'acétylcholine. Les neurones qui produisent la dopamine sont dits dopaminergiques, ceux qui produisent la sérotonine sont dits sérotoninergiques, et ainsi de suite.

Les « psychotropes » ou « substances psychoactives » sont, par définition, des « composés chimiques qui agissent en altérant la thymie, les processus de pensée et le comportement »³⁷⁷.

En agissant sur les neurotransmetteurs, les substances

psychoactives, drogues et autres psychotropes altèrent la transmission chimique entre les neurones. Leur action sur le système nerveux central peut être stimulante (excitante) ou déprimante.

Les principales substances psychoactives stimulantes, ou « psychostimulants », sont la cocaïne, les amphétamines et les dérivés de l'amphétamine.

La cocaïne, les amphétamines et les dérivés de l'amphétamine utilisés dans le traitement du « trouble de déficit de l'attention avec hyperactivité » (méthylphénidate) [...] sont des psychostimulants puissants qui influencent considérablement la fonction mentale et le comportement des personnes qui en font usage. [...]. Ce sont tous des renforcements du comportement et ils sont exposés à l'abus compulsif. En outre, ils ont tous des effets collatéraux et une toxicité importante.³⁷⁸

Parmi les dérivés des amphétamines, on trouve le « Ritalin », un méthylphénidate, utilisé pour traiter les enfants atteints de TDA/H ; mais aussi l'« ecstasy », ou MDMA (méthylène-dioxy-méthylamphétamine), qui est un dérivé de l'amphétamine, bien qu'il s'en différencie par l'ajout d'un groupe chimique méthoxylique, qui augmente ses propriétés hallucinogènes.

Les psychotropes stimulants agissent dans le cerveau en inhibant la réabsorption du neurotransmetteur (ou en stimulant une ultérieure libération de celui-ci), lequel reste donc dans la synapse et maintient les cellules nerveuses en état d'excitation forcée, c'est-à-dire en activation constante. Les amphétamines, les dérivés de l'amphétamine et la cocaïne, agissent en augmentant la

quantité du neurotransmetteur dopamine dans les synapses : les amphétamines provoquent la libération de dopamine dans les synapses, tandis que la cocaïne bloque la captation de la dopamine, mais le résultat reste le même.

Les amphétamines exercent leurs actions périphériques et centrales en provoquant la libération de noradrénaline et de dopamine néo-synthétisée à partir des terminaisons nerveuses pré-synaptiques. Il faut noter que la libération de dopamine provoque l'augmentation de la quantité de dopamine disponible sur les récepteurs post-synaptiques. C'est ce qui se passe en grande partie avec la cocaïne qui bloque la captation pré-synaptique de dopamine. Puisque ces deux substances provoquent une nette augmentation de la quantité de dopamine disponible, leurs effets sont plutôt semblables.³⁷⁹

D'autres psychotropes stimulants du système nerveux central sont les antidépresseurs qui agissent en bloquant la captation des neurotransmetteurs noradrénaline et sérotonine. Le Prozac (fluoxétine) et beaucoup d'autres antidépresseurs communs inhibent spécifiquement la captation de la sérotonine (pour cette raison ils sont dits SSRI : serotonin selective reuptake inhibitors). Le Strattera (atomoxétine) est un inhibiteur sélectif de la captation de la noradrénaline (il est alors dit NSRI), initialement conçu comme un antidépresseur ; inefficace à cet égard, il est maintenant utilisé dans le traitement du TDA/H.

Effets de la cocaïne et des amphétamines

Tous les effets de la cocaïne, des amphétamines et des dérivés de l'amphétamine dérivent de l'augmentation de la

quantité du neurotransmetteur dopamine dans les synapses, celui qui est déterminé par ces substances et qui maintient les cellules nerveuses en état d'excitation forcée.

Ces substances produisent des effets aussi bien au niveau du système nerveux central (SNC) qu'au niveau des organes périphériques.

1. Effets sur le système nerveux central

L'excitation des cellules nerveuses du SNC provoque une puissante stimulation psychomotrice, avec l'augmentation de la vigilance, du tonus de l'humeur et de l'activité motrice, et la réduction de la sensation de fatigue, du sommeil et de l'appétit, et par la suite une élévation de la capacité d'accomplir des efforts physiques et mentaux prolongés.

2. Effets périphériques

La cocaïne et les amphétamines agissent aussi en dehors du SNC, en provoquant une décharge de catécholamine, de dopamine et de noradrénaline dans le reste de l'organisme, à travers les terminaisons nerveuses périphériques du système neurovégétatif sympathique. En conséquence, ils produisent des effets sur de nombreux organes du corps, en déterminant une activation de l'organisme semblable à une normale réaction à une situation d'urgence.

La tension artérielle et la fréquence cardiaque augmentent ; les bronches se dilatent (en améliorant la ventilation des poumons) ; les pupilles se dilatent ; il y a

une redistribution du flux sanguin, qui diminue dans la peau et dans les viscères internes (par exemple l'intestin) et augmente dans les muscles (pour faire face à la demande d'un plus grand travail musculaire) ; la concentration d'oxygène et de glucose (sucre) dans le sang augmente ; la température corporelle s'élève.

Cette activation reproduit celle qui advient naturellement dans l'organisme à travers la libération de catécholamines biologiques, par exemple l'adrénaline, dans une situation d'urgence qui invoque une réponse de type attaque/fuite (Fight and/or flight reactions).

Physiologiquement, une fois la situation d'urgence terminée, l'action de l'adrénaline cesse et apparaissent fatigue, sommeil et faim, caractéristiques qui consentent à l'organisme de récupérer.

L'état de stimulation dû à l'absorption de cocaïne et d'amphétamines est également suivi d'un état d'épuisement, caractérisé par une augmentation de l'appétit et du sommeil, mais ces besoins sont en quelque sorte comme remis à plus tard. L'augmentation de l'activité mentale et de l'état de vigilance est suivi de sédation, apathie, dépression : une sorte de contrecoup qui demande une nouvelle absorption de cocaïne ou d'amphétamine.

Cocaïne, amphétamines et dérivés des amphétamines créent dépendance et tolérance.

Étant un puissant psychomoteur stimulant et un agent renforçant du comportement, l'amphétamine est passible d'abus compulsif (elle induit une dépendance

psychologique). Elle induit rapidement une dépendance chez l'homme comme chez les animaux en laboratoire et suit un modèle classique de conditionnement positif (le renforcement positif conduit à un ultérieur usage du médicament).³⁸⁰

Voilà que l'amphétamine, toute résistance terrassée, semble décréter elle, à la fin, le plein succès du « conditionnement » et du « renforcement positif » !

La tolérance se développe rapidement. Elle s'accompagne de dysphorie, de sédation, d'apathie et d'un besoin impérieux de la substance, un état qui ne se résout que par une ultérieure absorption d'amphétamine, au cours du temps en doses de plus en plus élevées. Tout ceci instaure un cercle vicieux d'usage du médicament et d'abstinence.³⁸¹

Le succès du TPC (test de performance continue)

Nous avons vu précédemment que pour Alberto, l'administration de « médicaments stimulants a indubitablement amélioré son comportement attentionnel lors du test de performance continue »³⁸².

Étant donnée l'action des substances psychoactives stimulantes décrite précédemment, il n'est pas surprenant qu'on ait obtenu chez l'enfant une attention prolongée, sans contestations, à un exercice simple et répétitif qu'il considérait « ennuyeux » !

Il n'est pas étonnant que l'excitation des neurones d'une voie sensorielle, maintenue chimiquement, détermine une

attention fixe, focalisée sur ce que la personne est en train de faire à ce moment-là, indépendamment de l'intérêt qu'elle éprouve. Comme il n'est pas étonnant que l'activation chimiquement forcée d'une voie motrice détermine la contraction excessive et prolongée d'un groupe musculaire, en produisant la répétition involontaire d'un certain mouvement, comme il arrive dans les tremblements, les tics et les convulsions, effets collatéraux connus de l'absorption de psychostimulants.

Quel est donc le résultat du TPC exécuté par Alberto sous l'action de psychotropes stimulants ?

Les effets des médicaments stimulants se sont révélés très clairement lors de la seconde administration du test TPC. Alberto a fait beaucoup moins d'erreurs.

En fixant l'attention sur le test TPC, le nombre d'erreurs se réduit.

... et son comportement durant l'exercice a été tout à fait différent.

Le comportement s'est enfin modifié, en répondant aux attentes...

Il a encore eu tendance à jouer nerveusement et, à certains moments, il n'a pas regardé l'écran et a trouvé l'exercice ennuyeux.

Malheureusement, on n'a pas encore réussi à libérer totalement cet enfant de ses « graves symptômes » !

Mais il ne manifestait pas les signes de fatigue et de forte frustration relevés auparavant.

Effet typique de l'absorption de cocaïne et d'amphétamines !

Alberto s'est également comporté de manière différente à l'école : son institutrice a rapporté que maintenant ce garçon était beaucoup plus facilement maîtrisable.

C'est particulièrement important ! Et il n'y a pas que son institutrice qui soit satisfaite...

... ses parents se sont déclarés satisfaits de son changement et ont soutenu que leur fils était pratiquement devenu une autre personne.³⁸³

La modification désirée du comportement, qui avait échoué avec les techniques de conditionnement psychologique cognitivo-comportemental, a donc été obtenue avec l'usage de psychotropes (« composés chimiques qui agissent en altérant la thymie, les processus de pensée et le comportement »).

En fin de compte, l'enfant est là, immobile, bloqué, contraint par une substance, un lien chimique qui l'enchaîne à une action qui ne l'intéresse pas. Et finalement, sa performance au TPC est excellente puisqu'il exécute correctement cet exercice monotone et répétitif !

Comme la psychologie le sait bien, et comme il est logique :

Une succession de phrases dont le contenu est évident ou vérifiable, donc non stimulant, ou la lecture monotone d'une longue série de données numériques, conduit habituellement à une désactivation de l'attention

critique.³⁸⁴

Nous pouvons donc conclure que pour maintenir « l'attention active » dans « la lecture monotone de la longue série de nombres, non stimulante » du TPC, donc pour que cet exercice et d'autres semblables soient bien effectués, on administre aux enfants des psychotropes « stimulants » !

On obtient ainsi la résolution des « symptômes » typiques du TDA/H. L'enfant traité avec des psychostimulants n'est pas agité, semble tranquille, attentif, « il maintient son attention sur des exercices et des choses ennuyeuses, il affronte des tâches qui ne lui plaisent pas et des efforts mentaux prolongés » sans « se laisser distraire par des stimulations externes » ; « il suit les instructions reçues et ne ressent pas de fatigue en les accomplissant ».

« Il reste assis et ne se démène pas sur sa chaise » ; « il ne quitte pas sa place en classe » et « il cesse de courir et de grimper partout » ; « il n'interrompt plus la leçon de son maître ». « Il reste tranquille, en silence », il ne « parle » plus ni ne « lance ses réponses » ; il n'a plus envie de « s'immiscer dans les conversations ou les jeux des autres enfants ».

Il est donc « beaucoup plus facilement contrôlable par son institutrice et ses parents ». Une chose est sûre, il ne dérange plus : le trouble d'inattention et d'hyperactivité a disparu ! Tout de même, au summum du « succès thérapeutique », qu'observe-t-on ? Ce qui a été remarqué par les « soignants » en personne :

À ce stade, s'il était possible de croire que le déficit de l'attention d'Alberto et par conséquent tous les autres problèmes étaient surmontés, les difficultés majeures étaient loin d'être résolues. Même s'il semblait avoir développé une faculté d'attention, ce garçon ne manifestait en effet aucune amélioration dans sa capacité d'apprentissage, et son intégration sociale au groupe était loin d'être satisfaisante.³⁸⁵

L'effet d'une drogue avait été pris pour un traitement !

Effets toxiques des psycholeptiques stimulants

L'administration de substances psychoactives stimulantes – cocaïne, amphétamine et dérivés de l'amphétamine – engendre des effets toxiques, de par leur action aussi bien sur le système nerveux central que sur les organes périphériques.

1. Effets toxiques sur le système nerveux central

Au niveau du SNC, l'excitation forcée des neurones cérébraux détermine des effets toxiques neurologiques et psychiques.

Parmi les effets toxiques neurologiques, on relève des hypercinésies (mouvements involontaires anormaux et sans raison) tels que tremblements, tics, mouvements répétitifs stéréotypés et convulsions.

Parmi les effets psychiques, des effets communs collatéraux ont été décrits, tels que l'anxiété, l'insomnie, l'irritabilité, l'agitation, les maux de tête, la dépression ; mais aussi d'autres effets tels que la psychose toxique

avec délires, les hallucinations, les comportements violents pouvant aller jusqu'au suicide.

Particulièrement digne de remarque est le fait qu'on a observé chez les enfants traités avec des psychostimulants, une platitude émotionnelle, une réduction du jeu, une mineure capacité de communiquer, ainsi qu'une... tendance à être socialement inhibés, passifs et soumis !

Dans le tissu cérébral, la stimulation excessive des neurones par amphétamine peut porter à la perte de leur capacité de produire de la dopamine et, à la fin, à la dégénérescence irréversible et à la mort des cellules nerveuses.

Chez les animaux, l'administration chronique d'amphétamine s'associe à une déplétion persistante de dopamine et de l'enzyme tyrosine hydroxylase, qui est nécessaire à la synthèse de la dopamine. Ceci suggère que l'amphétamine peut être potentiellement toxique pour les neurones dopaminergiques. À la fin, ces neurones perdent sûrement leur sensibilité à la dopamine endogène, et ainsi une perte (produite par l'amphétamine) de la capacité de répondre aux « renforcements naturels » peut s'avérer. En d'autres termes, la seule façon d'obtenir un renforcement positif (récompense) sera d'avoir recours à un médicament (amphétamine ou cocaïne), tandis que l'activité chimique naturelle peut se révéler inefficace.³⁸⁶

Un autre aspect qu'il arrive de survoler, c'est que le cerveau des tout-petits n'est pas encore complètement développé et qu'il faut en tenir compte si on « soigne » un enfant de cet âge avec ces substances psychoactives

neurotoxiques et potentiellement destructives du tissu cérébral. En effet, les structures des hémisphères cérébraux, le cortex et les noyaux de la base, la myélinisation des fibres et le réseau synaptique, se complètent pendant l'enfance.

2. Effets toxiques périphériques

Administrer des substances psychostimulantes équivaut à appliquer de façon forcée et continue à l'enfant des stimulations qui se déterminent physiologiquement lors de situations d'urgence et seulement pour une période de temps brève. L'organisme de l'enfant est ainsi maintenu dans un état d'alerte constant.

Sous l'influence de l'amphétamine, les récepteurs noradrénergiques se trouvent dans un état d'alerte constant, même indépendamment des stimuli émotionnels externes et internes.³⁸⁷

Aux psychiatres qui s'occupent des problématiques de l'enfance et de l'adolescence, l'effet du Ritalin sur les enfants et les adolescents hyperkinétiques [hyperactifs] semble souvent paradoxal, comparé à l'effet des amphétamines chez les adultes. En réalité, cependant, le Ritalin ne freine pas l'activité psychique et végétative, mais – tout comme l'amphétamine chez les adultes – il fait monter le niveau d'attention et met les récepteurs noradrénergiques post-synaptiques dans un état d'alerte continu. L'effet médicamenteux est donc comparable à une excitation constante au niveau émotionnel à travers un bombardement de stimuli provenant de l'environnement ou du monde intérieur des sujets. [...] Ritalin est un médicament dopant, ce n'est pas un médicament qui

guérit.³⁸⁸

Les principaux effets toxiques périphériques touchent l'appareil cardio-vasculaire, l'appareil digestif, le système endocrinien et la fonction métabolique, ainsi que le foie.

L'excitation prolongée et excessive du cœur, causée par des substances psychostimulantes, peut provoquer hypertension (augmentation de la tension artérielle), tachycardie (augmentation de la fréquence cardiaque), palpitations, arythmies cardiaques, douleurs angineuses, infarctus du myocarde, chez des sujets jeunes et sains. Le cœur, excessivement stimulé, est contraint au surmenage et, à un moment donné il peut céder, conduisant à la mort par insuffisance cardiaque. De nombreux cas d'enfants décédés aux États-Unis ont été rapportés. Les autopsies avaient révélé soit un « arrêt cardiaque », soit une « arythmie cardiaque », une « cardiomyopathie » ou une « intoxication cardiaque avec insuffisance cardiaque »... causés par l'usage prolongé de psychostimulants !

La digestion n'est pas une fonction essentielle en situations d'urgence. Sous l'action de substances psychostimulantes, le péristaltisme (le mouvement) intestinal diminue et le flux sanguin dirigé vers l'intestin diminue, pour être dévié vers les muscles afin d'en soutenir l'activité accrue. Les possibles effets collatéraux sont l'anorexie (diminution de l'appétit), la nausée, les vomissements, les crampes d'estomac, les douleurs abdominales, la constipation ou la diarrhée.

Le travail de l'organisme est soustrait aux fonctions normales, non essentielles en situation d'urgence, pour faire front à cet état d'alerte produit artificiellement par des

psychostimulants. Outre l'alimentation et la digestion, le travail anabolique de formation de nouvelles molécules corporelles s'en ressent, il est ralenti, et par conséquent une perte de poids et un retard de croissance se manifestent. Des dysfonctionnements de l'hypophyse ont été décrits, lesquels s'accompagnent d'une réduction de la production de l'hormone de croissance.

En outre, des poussées de fièvre et des manifestations neurovégétatives, comme un froid intense et une transpiration, peuvent se présenter.

Pour finir, le corps de l'enfant remplit son devoir : il élimine les substances toxiques, les poisons qu'on y introduit. Le foie de l'enfant est donc également concerné par l'hyperactivité, pour tenter d'évacuer les psychotropes administrés. Par conséquent, le foie aussi peut courir un risque de décompensation, portant à la mort par insuffisance hépatique.

En janvier 2009, la Food and Drug Administration (FDA) a émis une communication urgente adressée à tous les médecins autorisés à l'exercice de la profession aux États-Unis, pour les prier d'informer immédiatement les familles de leurs petits patients traités avec le psychotrope atomoxétine (Strattera) des risques associés à l'usage de ce médicament, lesquelles devaient « contacter leur médecin au premier symptôme de fatigue, de perte d'appétit, de nausée, de vomissement, de démangeaisons, d'urines foncées, de jaunisse, de gonflement de la zone hépatique ou d'inexplicables symptômes de grippe ». La communication du FDA disait que « tandis que dans la phase de pré-commercialisation, des signes de possibles dommages graves au foie

n'avaient pas été relevés [!], les rapports qui firent suite à la commercialisation ont identifié dans l'atomoxétine un élément causant des maladies hépatiques, même graves et parfois mortelles ».

POSTFACE

de MARCO NICOLUSSI³⁸⁹ et de DONATELLA CHERSUL³⁹⁰

Quand un lecteur referme un livre intéressant, il a conscience d'avoir appris des concepts inconnus et des informations ignorées jusque-là, d'avoir réfléchi, poussés par des stimuli inhabituels. Il s'est intéressé à des contenus qu'il approuve ou qui l'irritent lorsqu'il ne les partage pas. Il s'est pénétré de sensations multiples : plaisir, stupeur, mauvaise humeur, désappointement, acceptation. Ou bien il a, par exemple, été conduit à réfléchir sur le fait qu'il est l'objet de différentes formes de manipulation mentale. C'est là le but des auteurs de ce texte.

L'œuvre dont il est question présente un contenu très articulé, stimulant, sombre ; le titre Neuro-esclaves sous-entend des pensées profondes et des suppositions alarmantes.

Alors que nous étions plongés dans la lecture des pages de ce livre, nous avons beaucoup réfléchi chacun de notre côté. Par la suite, nous avons échangé nos sensations réciproques, nous avons signalé un léger malaise, commun, et la perception croissante durant la lecture d'être nous-mêmes des neuro-esclaves. Comme beaucoup !

Les auteurs, Marco Della Luna et Paolo Cioni, rapportent diverses recherches scientifiques et réflexions théoriques – contrôle de la pensée des individus, contrôle

de la publicité, des flux monétaires, problématiques liées aux OGM – lesquelles de par leur originalité et leur innovation ont provoqué en nous (comme nous l'avons déjà dit) une certaine inquiétude, un trouble. Certaines argumentations nous ont frappés plus que d'autres, à la lumière notamment de notre formation et de notre métier de psychologue et psychothérapeute.

Cette œuvre traite de la manipulation mentale en interaction stratégique avec l'économie, la politique, les droits de l'homme, les guerres. Elle analyse fondements, principes et méthodes de la manipulation qui, selon les auteurs, est de règle dans le monde d'aujourd'hui : elle est structurelle et pénètre la vie quotidienne. Les détenteurs du pouvoir ont un contrôle direct sur les revenus et les biens du citoyen – l'argent étant devenu le « moteur universel » – afin de parvenir à une forme de stabilité gouvernementale basée sur le consensus. Pour les « puissants », il est indispensable de contrôler sans relâche l'information qui peut être pénétrante et efficace car elle agit sur des niveaux inconscients de la psyché. Les techniques de domination s'articulent principalement sur trois domaines du savoir : l'économie, les droits de l'homme, la psychologie et, dans un sens plus large, la culture.

Par exemple, à propos d'une réflexion concernant l'instruction publique, les auteurs soutiennent qu'il est fondamental de « s'emparer des enfants » : l'école est le principal moyen pour réaliser une manipulation culturelle, par ailleurs elle habitue les élèves à obéir et à être compétitifs, incapables d'exercer une pensée convergente au détriment des aspects originaux et créateurs de la pensée divergente ; elle les rend incapables d'être

indépendants.

La psychologie, poursuivent-ils, organise et accomplit des interventions thérapeutiques pour le bien de qui les reçoit et dans le but de rendre la personne normale, c'est-à-dire adaptée au système dans lequel elle est insérée. Au fur et à mesure qu'on lit, on est informé sur les découvertes les plus avancées des neurosciences relatives au conditionnement psychique. On réfléchit sur les façons de fixer des schémas comportementaux de base sans que ceux qui les adopteront n'en aient conscience. Les auteurs nous font méditer sur la conviction que l'individu doit être conscient des décisions et des motivations qui orientent ses comportements, et sur le fait que la conscience « n'est pas nécessaire pour apprendre ; la suggestion hypnotique et le conditionnement en sont des exemples ».

Dans le cadre des publications qui proposent des réflexions sur la compétence professionnelle des psychothérapeutes qui soignent ou préviennent le psychopathologie, ce texte offre une vue d'ensemble mise à jour et innovante quant aux possibilités de défendre notre bien-être et notre liberté individuelle.

Les implications politiques, économiques, judiciaires, ainsi que philosophiques et éthiques, qui résultent des innombrables réflexions, amplement exemplifiées, sont suggestives, inquiétantes et stimulantes.

Parmi toutes les pensées et les impressions que nous avons éprouvées, nous désirons en décrire quelques-unes, celles qui ont suscité une émotion particulière. Nous les avons longuement débattues en remémorant des sujets

connus.

En lisant, absorbés par l'ampleur des sujets et par l'intérêt qu'ils suscitent, nous avons initialement éprouvé une vague sensation de fouiller dans nos souvenirs. Nous ressentions la nécessité, tout en poursuivant la lecture, d'évoquer et de retrouver quelques concepts déjà connus et sur lesquels nous avons conscience d'avoir déjà réfléchi dans le passé. Le terme « contrôler » nous suggérait le mot « punir ».

En discutant nous avons compris de quoi il s'agissait, et certains textes du philosophe Michel Foucault nous sont revenus à l'esprit. Ils nous avaient été présentés par Jean Baudrillard³⁹¹, sous une forme quelque peu polémique et avec des argumentations structurées, puis nous les avons partiellement oubliés. Ils s'étaient estompés, non pas à cause des sollicitations de Baudrillard, mais par négligence, parce que nous étions pris par le cumul des événements de la vie et par les changements sociologiques.

À l'époque, l'analyse de Foucault avait passionné beaucoup d'entre nous. Sa production théorique avait comme thème central une réflexion sur le pouvoir, lequel produit un savoir asservi et des technologies sophistiquées de contrôle sur le corps, sur la sexualité, sur la connaissance et sur la vérité. Il semble que maintenant peu de personnes se posent un problème retenu fondamental à cette époque-là : « La question traditionnelle de la philosophie politique pourrait être formulée en ces termes : comment le discours de la vérité par excellence peut-il fixer les limites du droit du pouvoir ? »³⁹²

Sans nous attarder sur les détails, pour résumer le résultat de nos réflexions et de nos souvenirs, nous pensons que nous nous avons éludé le fait que le pouvoir symbolique est réduit à un pouvoir politique.

En lisant le texte de Marco Della Luna et de Paolo Cioni, nous avons ressenti la nécessité de recommencer à nous concentrer sur des concepts tels que la menace, le conditionnement, la peur, le pouvoir, la liberté, non seulement en tant qu'aspects d'une matrice idéologique, mais surtout en tant qu'aspects de la vie quotidienne des individus. Nous avons aussi été poussés à juger les modes d'enseignement de la psychologie quant au développement des facultés cognitives et métacognitives ; à examiner les différentes théories qui orientent les parcours thérapeutiques, lesquelles sous certaines formes et certaines prestations ont des effets qui rentrent dans le cadre du contrôle et de la normalisation ; à prendre conscience des formes d'esclavage à travers une observation de soi attentive ; à exercer une prise de conscience autonome ; et à approfondir la connaissance scientifique de la menace à notre liberté.

En lisant ce texte, nous avons revécu l'indignation de notre jeunesse. Nous avons éprouvé une grande nostalgie de l'époque où la colère montait, où « la volonté de savoir » se faisait entendre avec force et que s'organisait la lutte contre l'information institutionnelle, contre le pouvoir le plus invisible et le plus insidieux, et contre les diverses formes de répression.

En lisant nous avons ressenti de façon tangible la menace qui pèse sur la liberté des individus. Et nous avons eu peur.

BIBLIOGRAPHIE

Bandler, R., Usare il cervello per cambiare, Astrolabio-Ubaldini Editore, Roma, 1986.

Bandler, R., Grindler, J., Ipnosi e trasformazione, Astrolabio-Ubaldini Editore, Roma, 1983.

Bandler, R., Grindler, J., La ristrutturazione, Astrolabio-Ubaldini Editore, Roma, 1983.

Bandler, R., Grindler, J., La struttura della magia, Astrolabio-Ubaldini Editore, Roma, 1981.

Bandler, R., Grindler, J., La metamorfosi terapeutica, Astrolabio-Ubaldini Editore, Roma, 1980.

Barbato, G., De Padova, V., Martini, V., et al., « Effetti attivanti della musica nelle prestazioni cognitive », Giornale Italiano di Psicopatologia, 13-2, 2007, p. 149-154.

Begich, N., The Earth Rising II, Earthpulse Press, Anchorage, 2003.

Bernays, E., Propaganda, Horace Liveright, New York, 1928.

Best, J., Damned Lies with Statistics, University of California Press, Berkeley, 2001.

Brown, J.A.C., Techniques of Persuasion, Pinguin Books, Baltimore, 1964.

Bruce, L., La biologia delle credenze, Macro Edizioni, Cesena, 2006.

Canetti, E., Massa e potere, Adelphi Edizioni, Milano, 1981.

Carcione, A., Conti, L., « Il disturbo dipendente di personalità: modello clinico », in Dimaggio, G., Semerari, A., I disturbi di personalità. Modelli e Trattamento, Editori Laterza, Bari, 2011.

Castrogiovanni, P., Traverso, S., « Per una definizione della traumaticità dell'evento », Giornale Italiano di Psicopatologia, 9(2), 2003, p. 125-141.

Cazzamalli, F., Il cervello radiante, Ceschina, Milano, 1960.

Chomsky, N., Herman, E., Manufacturing Consent, Pantheon Books, New York, 1988.

Cialdini, R., Influence, Allyn and Bacon, Boston, 2001.

Cioni, P., Poli, E., « Spettro dell'umore: dai sentimenti somatici ai sentimenti eticospirituali », in Cassano, G.B., Tundo A. (sous la dir. de), Trattato italiano di psichiatria vol. VII. Lo spettro dell'umore, Elsevier Masson, Milano, 2008.

Cioni, P., Poli, E., Quando il corpo parla di depressione, Pacini, Pisa, 2004.

Cioni, P., Poli, E., « Come differenti concezioni di malattia mentale possono influenzare la perizia psichiatrica », Rivista di Psicologia Giuridica, 7-1, 2003, p.95-104.

Colucci D'Amato, L., et al., Il dogma infranto delle staminali neurali - www.beeeplog/154645_449065.htm.

Dalai Lama, Goleman, D., Emozioni distruttive, Mondadori,

Milano, 2003.

Daly, R., « Psychiatric After-Effects Of Irish Prisoners Subjected To Ill-Treatment And Torture », in *New Scientist*, 5 (août 1976).

Damasio, A., *L'errore di Cartesio*, Adelphi Edizioni, Milano, 1995.

Damasio, A., *Alla ricerca di Spinoza*, Adelphi Edizioni, Milano, 2003.

Dawkins, R., *The God delusion*, Houghton Mifflin, Boston, 2008.

De Marchi, L., *Lo Shock primario*, ERI-Edizioni RAI, Roma, 2002.

De Paoli, L., *Psicoanalisi del Cristianesimo*, Di Girolamo Editore, Roma, 2009.

Delgado, J., « Intercerebral Radio Stimulation and Recording in Completely Free Patients », *Journal of Nervous & Mental Disease*, 147 (oct. 1968), p. 329-40.

Della Luna, M., Galloni, N., *Oligarchia per popoli superflui*, Koiné Nuove Edizioni, Roma, 2010.

Della Luna, M., Galloni, N., *La Moneta Copernicana*, Nexus Edizioni, Due Carrare, 2008.

Della Luna, M., Miclavez, A., *Euroschiavi*, Arianna Editrice, Bologna, 2007, 3^e éd.

Della Luna, M., *Il codice di Mâya*, Nexus Edizioni, Due

Carrare, 2007.

Della Luna, M., Le chiavi del potere, Koiné Nuove Edizioni, Roma, 2003.

Del Re, M., Culti emergenti e diritto penale, Jovene, Napoli, 1982.

Del Re, M., Le nuove sette religiose, Gremese, Roma, 1971.

Del Re, M., Il reato determinato da movente religioso, Giuffré, Milano, 1961.

Dilts, R., Il potere delle parole e della PNL, NLP Italy, Roma, 2004.

Dilts, R., et al., Programmazione neurolinguistica, Astrolabio-Ubaldini Editore, Roma, 1982.

Dimaggio, S. (sous la dir. de), I disturbi di personalità: modelli e trattamento, Laterza, Bari, 2006.

Doidge, N., The Brain That Changes itself, Viking, New York, 2007.

Edelman, G. M., Tononi, G., Un universo di coscienza, Einaudi, Torino, 2000.

Ekman, P., « Basic Emotions », in Dalgleish, T., Power, M., (sous la dir. de), Handbook of Cognition and Emotion, J. Wiley and Sons, Sussex, 1999, p. 45-60.

Ekman, P., Darwin, C., « Deception, and Facial Expression », Ann. N.Y. Acad. Sci. 1000 (déc. 2003), p. 205-221.

Ellul, J., Histoire de la propagande, Presses Universitaires de France, Paris, 1967.

Erickson, M., Complete Works 1.0 (CD), Erickson Foundation, Phoenix, 2001.

Fanoli, L., La prova della verità nel processo penale.

Freeman, W.J., Come pensa il cervello, Einaudi, Torino, 2000.

Galloni, A., Misteri dell'euro, misfatti della finanza, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2005.

Gallucci, F., Marketing emozionale, Egea, Milano, 2006.

Giardini, M.P., I miei anni in Scientology, Edizioni Paoline, Milano, 2007.

Giroto, V., Il ragionamento, Il Mulino, Bologna, 1994.

Gruenberger, B., Il Narcisismo, Einaudi, Torino, 1998.

Gruenberger, B., Narciso e Anubi, Astrolabio – Ubaldini Editore, Roma, 1994.

« Marine who said no to killing on his conscience », The Guardian, 17 avril, 2003.

Hertel, P., I segreti dell'Opus Dei, Claudiana, Torino, 1997.

Hogan, K., The Psychology of Persuasion, Pelican, Gretna (LA), 2002.

Huff, D., How to lie with Statistics, Norton, New York, 1954.

Huntington, S., Crozier, M., Watanuki, J., *The Crisis of Democracy*, University Press, New York, 1975.

Introvigne, M., *Il lavaggio del cervello: Realtà o Mito?*, Elledici, Cascine Vica, 2002.

Jaynes, J., *The Origin of Consciousness from the Breakdown of the Bicameral Mind*, Houghton Mifflin, Boston, 1976.

Johnson, M., *The meaning of the body, Aesthetics of Human Understanding*, University of Chicago Press, Chicago, 2007.

Kahnemann, D., Tversky, A. (sous la dir. de), *Choices, Values and Frames*, Cambridge University Press, New York, 2000.

Kahnemann, D., Slovic, P., Tversky, A., *Judgement under Uncertainty: Heuristics and Biases*, Cambridge University Press, New York, 1982.

Labranche, *Born to Live – Nato per vivere*, Seneca Edizioni, Torino, 2006.

Lakoff, G., *The Political Mind*, Viking, New York, 2008.

Le Bon, G., *Psychologie des Foules*, Édition Félix Alcan, Paris, 1905.

Le Doux, J., *Il sé sinaptico*, Raffaello Cortina, Milano, 2002.

Legrenzi e Girotto, *Psicologia e Politica*, Cortina, 1996.

Legrenzi, P., et al., Neuro-mania. Il cervello non spiega chi siamo, Il Mulino, Bologna, 2009.

Legrenzi, P., Psicologia e investimenti finanziari, Il Sole 24 Ore, Milano, 2006.

Legrenzi, P., Girotto, V. (sous la dir. de), Psicologia e Politica, Raffaello Cortina, Milano, 1996.

Lelord. F., André, Chr., Comment gérer les personnalités difficiles, Odile Jacob, Paris, 2000.

Lenoir, F., Cristo Filosofo, Garzanti, Milano, 2009.

Lifton, R. J., Thought Reform and the psychology of totalism : a study of brainwashing in China, Norton, New York, 1961.

Liotti, G., Le opere della coscienza, Raffaello Cortina, Milano, 2001.

Lipton, B., La biologia delle credenze, Macro Edizioni, Cesena, 2006.

Lombardi, M., Il nuovo manuale di tecniche pubblicitarie, Franco Angeli, Milano, 2008.

McLane, J., Milton Friedman's Philosophy of Economics and Public Policy, 2002, in www.chibus.com.

Meerloo, J., The Rape of the Mind, World Publishing Company, New York, 1956.

Mesulam M., « From Sensation to Cognition », Brain, 121 (1998), p. 1013-1052.

Morris, J., In Search of a Non-Lethal Strategy, 1993.

Newberg, A., Aquili, E., Why God won't go away?, Ballantine Books, 2001.

Nicoletti, R., Rumiani, R., I processi cognitivi, Il Mulino, Bologna, 2006.

O'Kelly, G., « Biology, Electromagnetism and the Nervous System », in on line HTP Prints York University, 3-5-2003, Toronto.

Oliverio Ferrari, A., Chi manipola la tua mente? Giunti, Firenze, 2010.

Ortony, A., Turner, T.J., « What's Basic About Basic Emotions? », Psychological Review, 97-3 (juillet 1990), p. 315-331.

Pacciolla, A., Luca, S., La vulnerabilità psichica e il pericolo delle sette, Libreria Vaticana Editrice, Città del Vaticano, 2008.

Packard, V., I persuasori occulti, Einaudi, Torino, 1958.

Pamio, M., Il lato oscuro del nuovo ordine mondiale, Macro Edizioni, Cesena, 2006.

Pamio, M., Manifesto contro la televisione, Il Nuovo Mondo Edizioni, 2004.

Pascual-Leone, D., et al., « Modulation of muscle responses evoked by transcranial magnetic stimulation during the acquisition of new fine motor skills », Journal of Neurophysiology, 74 (1995), p. 1037-1045.

Pasqua, L., L'inganno della magia, Città Nuova, Roma, 2007.

Pavese, A., Il libro nero della magia, Piemme, Milano, 2003.

Pavese, A., Poteri misteriosi della mente, Piemme, Milano, 2002.

Pavlov, I. P., Lectures on Conditioned Reflexes, Lawrence & Wishart Ltd. London, 1941.

Perry, L., Behaviour Control, Harper and Row, New York, 1969.

Peterson, J., « Mood Disorders and Spirituality », in A Blueprint for National Action on Mood Disorders in Canada, Toronto, 2004.

Piattelli Palmerini, M., L'arte di persuadere, Mondadori, Milano, 1996.

Poli, E., Cioni, P., Modelli di malattia e operatività in psichiatria, CIC Ed. Internazionali, Roma, 1991.

Povoleri, F., Propaganda, se la conosci, la eviti, Nexus Edizioni, Due Carrare, 2009.

Pratkanis, A., Aronson, E., Age of Propaganda : the Everyday Use and Abuse of Persuasion, W. H. Freeman & Company, New York, 2001.

Rapaille, C., Il codice nascosto, Nuovi Mondi Media, Modena, 2006.

Rauscher, F.H., Shaw, G.L., Ky, K.N., « Musica and spatial task performance », *Nature*, 365 (oct. 1993), p. 611.

Razran, G., *Mind in Evolution*, Houghton Mifflin, Boston, 1971.

Regard, J., *Basta Subire! – Come sottrarsi alla manipolazione mentale e psicologica*, Alberto Castelvechi Editore, Roma, 2008.

Rifkin, J., *La civiltà dell'empatia*, Mondadori, Milano, 2010.

Robertson, I., *Sociologia*, Zanichelli, Bologna, 1988.

Rottenberg, J., Johnson, S.L. (sous la dir. de), *Emotion and Psychopathology : Bridging affective and clinical science*, American Psychological Association (APA) Books, Washington D.C., 2007.

Roustang, F., *Dire Mastery*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1976.

Russel, B., *Perché non sono cristiano*, TEA, Milano, 2003.

Rowan, J., *Subpersonalities: The People Inside Us*, Brunner Routledge, 1990.

Russell, J.A., « A Circumplex Model of Affect », *Journal of Personality and Social Psychology*, 39-6 (déc. 1980), p. 1161-1178.

Russell, J.A., « Core Affect and the Psychological Construction of Emotion », *Psychological Review*, 110-1 (janv. 2003) p. 145-172.

Sargant, W., *Battle for the Mind*, Malor, 1997.

Saul, J.R., *The Unconscious Civilisation*, The Free Press, New York, 1995.

Schacter, D.L., *Alla ricerca della memoria*, Einaudi, Torino, 2001.

Schefflin, L.N., Opten, E. M., *The Mind Manipulator : A Non-Fiction Account*, Paddington Press, New York, 1978.

Semerari, A. (sous la dir. de), *Psicoterapia cognitiva del paziente grave*, Raffaello Cortina, Milano, 1999.

Sgaravatti, G., *Il mito di Tara Verde*, Libreria Padovana Editrice, 2005.

Sgaravatti, G., *Vedere la Mente*, Edizioni Bertato, Villa del Conte, 2002.

Sgaravatti, G., *Patañjali. Yoga-Sutra*, Edizioni Bertato, Villa del Conte, 1992.

Simpson, C., *Science of Coercion*, Oxford, University Press, Oxford, 1994.

Smelser, I., *Il comportamento collettivo*, Vallecchi, Firenze, 1968.

Solomon, S., et al., *The Cultural Animal: Twenty Years of Terror Management Theory and Research*, in Greenberg, J., et al, *Handbook of Experimental Existential Psychology*, Guilford Press, New York, 2004.

Taylor, K., *Brainwashing*, Oxford, University Press, Oxford,

2004.

Thornton, I.M., « Out of time: a possible link between mirror neurons, autism and Electromagnetic radiation », *Medical Hypotheses*, 67 (2006), p. 378-382.

Twain, M., *La vita e il processo a Giovanna d'Arco*, Macro Edizioni, Cesena, 2005.

Victorian, A., *Mind Control*, Nexus Edizioni, Due Carrare, 2007.

Vitalio, D., *Learn the Science of Seduction*.

Walzer, E.H., *The Physics of Consciousness*, Perseus, 2000.

Watzlawick, P., et al., *Pragmatica della comunicazione umana*, Astrolabio – Ubaldini Editore, Roma, 1971.

Werner, R., *New Paradigm in macroeconomics: solving the riddle of Japanese macroeconomic performance*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2005.

Westen, D., *La mente politica*, Il Saggiatore, Milano, 2008.

Winn, D., *The Manipulated Mind*, Malor Books, 2000.

Zimbardo, P., et al., *Influencing Attitudes and Changing Behaviour*, Addison-Wesley, Reading, 1977.

- 1 Cf. Marco della Luna, *Oligarchia per Popoli Superflui*, Rome, Koinè Nuove Edizioni, 2010.
- 2 *Propaganda : Se la conosci, la eviti*, de Federico Povoleri (2009).
- 3 *Ibidem*.
- 4 Framing « se réfère à un processus inévitable d'influence sélective sur la perception des signifiés qu'un individu attribue à des paroles ou des phrases. Le framing définit la "confection" [le frame : en français le cadre] d'un élément de rhétorique de façon à encourager certaines interprétations et à en décourager d'autres. » Sources Wikipedia. (N.D.T.)

Plus avant, en anglais dans le texte.
- 5 *Le Bon, Psychologie des foules*, 1895. (N.D.T.)
- 6 Spin doctor : conseiller en communication et marketing politique agissant pour le compte d'une personnalité politique. (N.D.T.)
- 7 Bernays, *Propaganda : comment manipuler l'opinion en démocratie*. Voir l'article de Federico Povoleri intitulé « Propaganda, Se la conosci la eviti » (« Propagande, si tu la conosci, tu l'évites »), Nexus edizioni, 2009.
- 8 Giuseppe Piero Grillo, dit Beppe Grillo, est un humoriste italien, acteur et blogueur de succès, très actif politiquement. (N.D.T.)
- 9 Dans l'essai *Euroschiavi*, 3^e éd., Arianna Editrice, 2007.
- 10 Marcello Pamio, *Il Lato Oscuro del Nuovo Ordine Mondiale*, Macro Edizioni, 2006, p. 160 et suiv.
- 11 Société super partes qui effectue le relevé d'écoute de la télévision en Italie. (N.D.T.)
- 12 Marcello Pamio, *Manifesto contro la televisione*, Il Nuovo Mondo Edizioni, 2004.
- 13 Terme journalistique donné au scandale dû à une profusion de pots-de-vin et relatives enquêtes judiciaires en Italie, repris ici pour le milieu du football et pour les tribunaux. (N.D.T.)
- 14 Stella G. Antonio, Rizzo Sergio, *La casta. Così i politici italiani sono diventati intoccabili*, Rizzoli, Milano, 2007. (N.D.T.)

15 Autorisation délivrée en Italie à des personnes physiques, des organismes, des entreprises et sociétés pour le traitement d'informations, de documents et de matériel classés confidentiels. (N.D.T.)

16 Hebdomadaire catholique italien consacré, entre autres, à la famille. (N.D.T.)

17 C'est aux faussetés économiques et aux infrastructures réelles de pouvoir qu'elles cachent, que sont dédiés l'essai Euroschiavi (Arianna Editrice, 2005, 3^e éd. 2007), de M. Della Luna et A. Miclavez, et l'essai de Richard Werner, *New Paradigm in Macroeconomics* (Palgrave, 2006). Sortir des conceptions erronées peut aider à comprendre grande partie des objectifs pratiques des formes et de l'objet de la manipulation mentale.

18 Op. cit.

19 Noam Chomsky, *Manufacturing Consent*.

20 Denise Winn, *The Manipulated Mind*, p. 198.

21 Kathleen Taylor pense de même – cf. *Brainwashing*, p.62.

22 « Because they [the schools] don't teach the truth about the world, schools have to rely on beating students over the head with propaganda about democracy. If schools were, in reality, democratic, there would be no need to bombard students with platitudes about democracy. They would simply act and behave democratically, and we know that does not happen. »

23 « Ninety-nine [students] out of a hundred are automata, careful to walk in prescribed paths, careful to follow the prescribed custom. This is not an accident but the result of substantial education, which, scientifically defined, is the subsumption of the individual. »

24 « The great purpose of school can be realized better in dark, airless, ugly places... It is to master the physical self, to transcend the beauty of nature. School should develop the power to withdraw from the external world. »

25 « We want one class to have a liberal education. We want another class, a very much larger class of necessity, to forego the privilege of a liberal education and fit themselves to perform specific difficult manual tasks. »

26 « Another major architect of standardized testing, H.H. Goddard, said in his book *Human Efficiency* (1920) that government schooling was about "the perfect organization of the hive". »

27 « I once consulted with a teacher of an extremely bright eight-year-old boy labeled with oppositional defiant disorder. I suggested that perhaps the boy didn't have a disease, but was just bored. His teacher, a pleasant woman, agreed with me. However, she added, "They told us at the state conference that our job is to get them ready for the work world that the children have to get used to not being stimulated all the time or they will lose their jobs in the real world". »

28 Voir *La Miseria dello storicismo* et *La Logica della ricerca*.

29 Vision ou conception du monde d'un point de vue métaphysique. (N.D.T.)

30 Terme italien signifiant « renaissance » ou « résurrection » qui désigne la période de l'histoire italienne située entre 1815 et 1870. (N.D.T.)

31 Les méthodes de coercition physique et de violence matérielle, comme la guerre ou la pollution environnementale, ne rentrent pas dans notre étude ; ni les opérations effectuées sur un individu, comme la psychochirurgie (mutilations cérébrales).

32 Voir pour tous, Vittorio Girotto, *Psicologia Politica*, Cortina Edizioni, 1996.

33 Respectivement *Euroschiavi* (Arianna Editrice, 2007, 3^e éd., en collaboration avec Antonio Miclavez) et *Le chiavi del potere* (Koiné, Nuove Edizioni, 2004).

34 La technologie ajoute cependant de nouveaux genres d'outils à l'attirail de la domination. L'informatique y est récemment entrée de plein droit en tant que quatrième pilier du pouvoir et parfait instrument de sa mondialisation et de sa concentration : la domination du world wide web tend à coïncider avec la domination des mouvements financiers et des informations, donc des occasions de profit, d'espionnage et de boycottage – en un mot, elle tend à coïncider avec la domination du monde. Pensez à Echelon, à ce grand système d'espionnage, de manipulation et de chantage, antidémocratique et illégal, constitué à l'échelle mondiale de pays qu'on croyait exemplaires, des remparts de la démocratie, les États-Unis en tête. Particulièrement alarmante est l'intégration de l'informatique au système bancaire avec ses restrictions de l'usage et de la possession d'argent comptant, avec la diffusion des cartes de crédit comme moyen de paiement de plus en plus demandé par le système – déjà nombre d'hôtels n'acceptent que les possesseurs de ces cartes de crédit. Bientôt il suffira de désactiver la carte de crédit des personnes ou des catégories de personnes qu'on veut frapper, ou bloquer leur compte courant pour les priver de services de nécessité publique, comme hôtels et transports.

Et il y a pire. Fin mai 2006, à l'instant même où les données de l'inflation étaient annoncées aux États-Unis, l'indice boursier, qui enregistrait un léger gain, a immédiatement chuté d'environ 0,56 %, en un laps de temps de deux petites secondes. Cette extrême rapidité de la variation des marchés signifie simplement que les données de l'inflation n'ont pas été reçues, méditées et traduites par des opérations humaines qui ont des temps d'élaboration, de réaction et d'exécution plus longs. Cela veut dire qu'elles ont été reçues, jugées et traduites à l'intérieur d'une série de transactions financières par un réseau d'ordinateurs. Cela veut dire qu'il y a des réseaux cybernétiques prédisposés et qualifiés pour exécuter des évaluations et des négociations boursières sans interventions humaines – donc capables de comparer, de vendre, d'acheter, de parier (on se réfère aux activités qui en dérivent). Cela veut dire qu'un système informatique a accompli en quelques fractions de secondes des milliers et des milliers d'opérations financières, en déplaçant dans le monde des ressources énormes. Un monde dont les richesses et les rapports économiques sont de plus en plus modifiés et relocalisés par des réseaux de serveurs dont les programmes, bien que développés par des êtres humains, agissent et interagissent à des vitesses telles qu'il est impossible d'en faire le monitoring. Jusqu'où peut arriver ce réseau informatique et l'interaction des serveurs de façon autonome ? Et quel contrôle pouvons-nous exercer sur un réseau cybernétique (et sur d'autres réseaux semblables) qui nous conditionne cognitivement en nous fournissant ou en nous cachant sélectivement les informations et les interprétations selon la volonté de ses gestionnaires ? (Euroschiavi, 2007, p. 18).

35 Walzer, E.H., *The Physics of Consciousness*, Perseus 2000.

36 Étant donné qu'il y a des stimulations qui correspondent à des réponses comportementales automatiques (c'est-à-dire non conditionnées), le conditionnement classique consiste à associer un signal (supposons une sonnerie) à une stimulation (supposons l'administration d'un aliment) qui évoque une réponse non conditionnée (la salivation). À la suite de la répétition (pour un nombre de fois approprié à l'objectif) de cette association, le sujet est conditionné. C'est-à-dire qu'il a appris à saliver lorsqu'il entend la sonnerie, même si on ne lui donne aucun aliment. Le conditionnement opérant est basé sur des récompenses et des punitions dits renforcements positifs et négatifs. Quand le sujet accomplit un acte désiré (supposons quand le chien rapporte le bâton lancé), il reçoit une récompense (caresse, aliment) ; quand il accomplit un acte non désiré (s'il aboie par exemple), il est puni (décharge du collier électrique). Le chien apprend ainsi à rapporter ou à ne pas aboyer. Dans le conditionnement classique, la stimulation (sonnerie) précède le comportement du sujet ; dans le conditionnement opérant, elle le suit (renforcement).

37 Gregory Razran, *Mind in Evolution*, Boston, 1971, p. 232.

38 Cit., p. 33.

39 Comme on verra au chapitre 3, en termes neurophysiologiques, ceci s'explique du fait que le cortex cérébral (siège de mécanismes élevés de pensée) délègue d'autres structures (ganglions de la base, cervelet) à l'exécution de procédures automatiques qui autrement ralentiraient et contrarieraient leur vitesse de traitement.

40 Résolution de problèmes par la créativité, méthode de Osborn et Parnes. (N.D.T.)

41 Le biofeedback instrumental consiste à monitorer un indice physiologique et à tenter de l'influencer tandis qu'on le contrôle. Par exemple, on applique un mesureur de l'activation d'un muscle involontaire, relié à un écran et on tente d'altérer volontairement son niveau d'activation. On peut faire de même à propos du battement cardiaque, du péristaltisme intestinal, de la transpiration, des fréquences électrocorticales, etc.

42 Cit., p. 77 et suiv.

43 ASL (Azienda Sanitaria Locale), organismes locaux d'Assurance maladie en Italie. (N.D.T.)

44 Marco Della Luna, *Basta con questa Italia*, Arianna Editrice, 2008.

45 Comer, Ronald J., (2004). *Abnormal Psychology*. 5th Edition. Worth Publishers, New York.

46 La lecture du livre *Les illusions de la psychanalyse*, de Van Rillaer, est intéressante. L'auteur y montre, documents à l'appui, combien la profession de psychanalyste représentait le choix le plus facile pour se réinventer un rôle dans l'immédiat après-guerre pour ceux qui avaient beaucoup à cacher.

47 Winn, cit., p. 77 et suiv. – p. 186 et suiv.

48 *Dire Mastery*.

49 Du temps de la monarchie romaine et même républicaine, les familiae étaient très nombreuses et unies ; elles avaient un chef, le paterfamilias, qui avait des pouvoirs considérables ; la jeune mariée intégrait le potestas, non pas de son mari mais du paterfamilias de celui-ci, lequel pouvait être son père, son grand-père, son oncle, etc.

- 50 Giovanni Liotti, *Le Opere della Coscienza*, Cortina, 2001, p. 50 et suiv.
- 51 John Rowan, *Subpersonalities : The People Inside Us*, Brunner Routledge, 1990, p. 8.
- 52 « Le dogme brisé des cellules souches neuronales ». (N.D.T.)
- 53 Pascual-Leone D. et al., *Journal of Neurophysiology*, 75, 1995, p. 1037-1045.
- 54 Mouvements oculaires de désensibilisation et de retraitement des informations négatives. (N.D.T.)
- 55 Titre original: *How Brains make up their minds*. Le titre français proposé par Jean-Paul Baquiast, dans le n° 8 de *Robotique, vie artificielle, réalité virtuelle*, est : « Comment les cerveaux prennent des décisions .» (N.D.T.)
- 56 « Émotion et psychologie ». (N.D.T.)
- 57 Journaliste et animateur télé ; cas notoire de persécution judiciaire. (N.D.T.)
- 58 D. Schacter, *À la recherche de la mémoire*, éd. De Boeck Université, 1999. (N.D.T.)
- 59 Cit., p. 14.
- 60 www.searchlores.org/realicra.sublimi.htm
- 61 Self-Assessment Manikin. (N.D.T.)
- 62 Skin conductance level. (N.D.T.)
- 63 Skin conductance responses. (N.D.T.)
- 64 Core affect.
- 65 Paolo Cioni et Enrico Poli, *Le concezioni di malattia in medicina e psichiatria*, 2008.
- 66 *Brainwashing*, p. 129.
- 67 Robert Cialdini, *Influence*, 4^a éd., p. 4.
- 68 Cialdini, *Influence*, p. 13, cité par Taylor, p. 131.
- 69 Cit., p. 131.

70 Cit., p. 132.

71 À partir de p. 174, Science and Religion.

72 La métaphore de K. Taylor doit être considérée intuitivement, car les lois de l'hydrodynamique sont beaucoup plus complexes que celles de sa métaphore, et plutôt différentes. La formule de base pour la vitesse de l'eau dans des conditions d'uniformité, en m/s est en effet : vitesse du courant = superficie de la section : coefficient de rugosité des parois x racine carrée du produit de déclivité (m/m) par le rapport entre la superficie de la section et le pourtour mouillé de celle-ci (si bien qu'une section mouillée carrée permet une majeure vitesse par rapport à une section rectangulaire – en effet pour une même section, plus grand est le pourtour, plus élevé est le coefficient de friction) (Vittorio Baggi, Costruzioni Idrauliche, UTET, 4^e éd., p. 216). Dire, ceteris paribus, que le flux est plus rapide si la section est plus étroite est donc faux. C'est le contraire qui est vrai. Mais il est vrai aussi – et en ceci la métaphore récupère une certaine adhérence à la réalité – que dans un canal, à une portée donnée, mais à section variable, l'eau coule plus rapidement dans les parties où la section est mineure. La dynamique des fluides est extrêmement complexe, de ce point de vue peut-être semblable au fonctionnement du cerveau. Donc à partir d'une réflexion sur ceci, il est possible que l'intuition fournisse d'autres paradigmes heuristiques utiles à la compréhension du fonctionnement du cerveau lui-même.

73 Natif de l'Italie du Sud. (N.D.T.)

74 Étiquette péjorative hindouiste pour parler des Chinois.

75 Taylor, cit., p. 137-138.

76 Ibidem, p. 138-139.

77 Bruce Lipton, La Biologia delle Credenze, p. 76, 99, 100.

78 Sargant, cit., p. 26 et suiv.

79 Cités par Lipton, cit., p. 160 et suiv.

80 Winn., cit., p. 128.

81 Cit., 140.

82 Cit., 144.

83 Cit., p. 97.

84 Cit., p. 215.

85 Cit., p. 212.

86 Forme de rétribution différée, versée au terme des fonctions d'un salarié. (N.D.T.)

87 « Euro-esclaves », (N.D.T.).

88 « Azienda Sanitaria Locale », l'équivalent de la caisse primaire d'Assurance maladie. (N.D.T.)

89 Marco Della Luna, Il Codice di Mâya, [chapitre 3](#), passim.

90 Derek Vitalio, Learn the Science of Seduction.

91 Transe Formation, Real People Press, 1981, préface.

92 Programmazione Neurolinguistica, La Struttura della Magia, La Ristrutturazione, La Metamorfosi Terapeutica, Ipnosi e Trasformazione, Usare il Cervello per Cambiare, publiés en Italie par Astrolabio.

93 Phoenix – I modelli terapeutici de Milton H. Erickson, Astrolabio.

94 I'm Tired of Being Cool – Understanding My Love Affair with Barack Obama, Altnet, mars 2008.

95 p. 241 (Eugène Burdick, 1956).

96 Il Codice nascosto, p. 173 et suiv.

97 Psicoterapia Cognitiva del Paziente Grave, (Cortina, 1999), p. 24 et suiv.

98 Le Chiavi del Potere, p.187 et suiv.

99 Ibidem. p. 189.

100 Ibidem. p. 192.

101 Povoleri, 2009, cit.

102 P. 22 et suiv.

103 Cit. p. 201.

104 Ibidem. p. 203.

105 Ibidem. cit. p. 39.

106 Ellul, cit. p. 242.

107 http://www.trilateral.org/library/crisis_of_democracy – fichier pdf téléchargement libre.

108 Cf. Legrenzi et Girotto, *Psicologia e Politica*, Cortina, 1996.

109 *Prospect Theory*, 1979.

110 Legrenzi et Girotto, p. 30 et suiv., p. 280.

111 Cité par Legrenzi et Girotto, p. 45-46.

112 Ibidem. p. 100 et suiv.

113 Ibidem. p. 195.

114 Ibidem. p. 198.

115 F. Gallucci, *Marketing Emozionale*, p. 20.

116 Della Luna (Marco), Galloni (Nino), *La Moneta Copernicana*, Padova, Nexus Edizioni, 2008. (N.D.T.)

117 p. 269 (éd. Longanesi), p. 4-5.

118 *Le Prince*, VIII, 8.

119 p. 158.

120 J. McLane, « Milton Friedman's Philosophy of Economics and Public Policy » (2002). in www.chibus.com.

121 C'est-à-dire que la dette publique, par exemple italienne, est déclarée « à risque » par des agences de rating privées comme la Standard and Poor ou la Moody, et qu'en conséquence le gouvernement ne réussit plus à vendre ses propres obligations pour les refinancer, ou il ne réussit à les placer qu'en payant des intérêts très élevés, à risque.

122 Tout au moins, pour l'endettement public énorme et pour l'incontrôlable endettement à l'étranger qu'il cause, au préjudice des personnes imposées et de l'utilisateur des services publics.

123 Voir Clotaire Rapaille, *Il Codice nascosto*.

- 124 Interprétation fantaisiste des causes obscures d'un fait, d'un événement (surtout politique), éd. Zanichelli. (N.D.T.)
- 125 Cité par Taylor, p. 50.
- 126 Calmann-Lévy, 1958-1998.
- 127 Packard, cit. p. 13 et suiv.
- 128 Cit. p. 35.
- 129 Cit. p.93 et suiv.
- 130 Gallucci, cit. p. 24.
- 131 Vance, cit. p. 107.
- 132 Cit., p. 152.
- 133 Vance, cit., p. 224 et suiv.
- 134 Gallucci, cit. p. 198.
- 135 Pour une ample revue des techniques de différenciation individuelles, voir Marco Lombardi, *Il Nuovo Manuale di Tecniche Pubblicitarie*, Franco De Angeli, 2006.
- 136 Ibidem, p. 11 et suiv.
- 137 Ibidem, p. 18.
- 138 Ibidem, p. 22 et suiv.
- 139 Ibidem, p. 89.
- 140 Pour une exposition analytique, voir Gallucci, cit., p. 184 et suiv.
- 141 Ici au sens de forme d'accompagnement psychologique et social. (N.D.T.)
- 142 Cit. p. 111.
- 143 *Influencing Attitudes and Changing Behaviour*, p. 62 et suiv.
- 144 Zimbardo, cit. p. 79.
- 145 Cit. p. 115.

146 Winn, cit., p. 52-53.

147 Winn, cit., p. 51.

148 Winn, cit., p. 53.

149 Le neuromarketing est une nouvelle branche controversée du marketing qui utilise des techniques médicales comme la résonance magnétique fonctionnelle pour étudier la neurophysiologie des processus qui poussent à l'achat afin d'augmenter les ventes de ses propres produits. On examine principalement les niveaux d'activation de l'aire préfrontale médiane lorsque l'on montre une image stimulante à un sujet afin d'identifier quelles sont les plus efficaces pour produire l'arousal (l'excitation) favorable à la décision d'achat. Il peut aussi être utilisé, au sens large, pour conditionner les esprits à des fins politiques et idéologiques, y compris le prosélytisme. Il est officiellement étudié auprès de diverses universités, parmi lesquelles l'Emory University. Son développement et son emploi font l'objet d'un suivi et de l'opposition de la part d'associations pour la défense des droits de l'homme.

150 Une hypertrophie analogue concerne aussi l'ensemble de la dette (publique et privée) qui a atteint 300 % du PIB fin 2004 aux Etats-Unis, tandis qu'en 2011, le déficit fédéral atteint quasiment 12%.

151 Terme utilisé par le fidèle en signe de respect pour s'adresser au maître spirituel. (N.D.T.)

152 Armando Verdiglione, psychanalyste, auteur et traducteur d'essais, fut accusé d'abus liés à l'activité de sa fondation et condamné en 1986 pour fraude. (N.D.T.)

153 Meerloo, *The Rape of the Mind*, chap. III.

154 La spiritualité, évidemment, doit être vue séparément des thèmes et des théories de l'idéalisme et de l'immatérialisme, qui ont des positions à caractère essentiellement gnoséologique.

155 Ce paradigme entra par ailleurs en crise, en se révélant insoutenable, dans la critique philosophique (des Éléates jusqu'à Herbert Francis Bradley) comme dans les recherches contemporaines en physique quantique et relativiste, où les catégories de temps, d'espace, d'étiologie, de matière sont incompatibles avec les résultats expérimentaux, et ne sont applicables qu'aux dimensions intermédiaires, entre la dimension atomique (domaine quantique) et la dimension interstellaire (domaine relativiste).

156 Aux fins de cet essai, une définition philosophique de « spiritualité », du genre « réalité qui, comme la pensée, n'est pas matérielle, mais qui, à la différence de la pensée, n'est pas conditionnée par la matière (corps) » serait inutile.

157 Pour dénoter l'attitude mentale de ce type de personne, convaincue de pouvoir guider et d'éclairer les autres, Guido Sgaravatti, un spécialiste de la pensée indienne et du yoga, a proposé le terme guruaggine, « gourounite ».

158 Rapport d'Alan Stone du 10.11.93.

159 Terme forgé par Robert Jay Lifton, psychiatre américain, introduisant son analyse de la manipulation mentale exercée par les Chinois sur les prisonniers de guerre américains et alliés.

160 «... the ultraparadoxical phase, during which only the previously elaborate inhibitory agents have a positive effect. After this follows a state of complete inhibition.» – Ivan Petrovitch Pavlov, Excitation and Inhibition, in Lectures on Conditioned Reflexes, 1941, p. 347.

161 Sargant, cit., p. 25 et suiv.

162 Aux États-Unis, on trouve des entreprises spécialisées dans la décoration d'églises et de bâtiments identiques pour les conversions et les sermons ; 80 % des dépenses qui les concernent passent en installations son et lumière.

163 Freeman, p. 189.

164 Ibidem.

165 Le mécanisme est analogue à celui de la séduction intéressée, dont le but est de soumettre le sujet amoureux et de profiter de lui.

166 Cit., p. 155 et suiv.

167 Freeman, p. 156.

168 De même Geri-Ann Galanti, in Volume, Number 10, 1, 1992, California State University, Los Angeles.

169 L'un des auteurs de cet essai, comme il a déjà été dit, lors de deux différents séjours en Inde, a observé comment deux de ses connaissances, personnes très catholiques, ont adopté après une seule journée de rites collectifs, et le plus naturellement du monde, des comportements inconciliables avec la foi catholique. L'une d'elles, psychologue

professionnelle, se trouvait agenouillée à 5 heures du matin et adorait la statue du dieu Ganesh dans l'ashram de Sai Baba ; l'autre, expert-comptable, se trouvait dans un ashram shivaita et s'était mise à façonner des centaines de petits phallus d'argile avec un grain de riz sur la pointe en représentation de l'émission séminale de Shiva. Toutes ont repris leur précédente religion peu après leur retour en Italie.

170 Sargant, cit., p. 83 et suiv.

171 William Sargant, *Battle for the Mind*, 1957 – éd. 1997, p. 81 et suiv.

172 Cit., p. 109 et suiv.

173 Sargant, cit., p. 133.

174 Cit., p. 96 et suiv.

175 Ibidem, p. 151.

176 Ibidem, p. 172 et suiv.

177 Phil Upshall, président et directeur national de l'association canadienne pour les troubles de l'humeur, *Spiritualità e disturbi dell'umore*, 07.12.04.

178 Sabine Moritz, dipl. biologie, MSc, réfère : « The Canadian Institute of Natural and Integrative Medicine (CINIM formerly known as RCAM) recently completed a randomized trial on a Spirituality Teaching Programme. The trial investigated whether emotionally distressed individuals who work through an 8-week spirituality programme (spirituality group) show a significant improvement in their psychological well-being compared to a waitlist control group and compared to patients who attend weekly classes on mindfulness meditation (meditation group). The study population consisted of 165 emotionally distressed, self-referred individuals from Calgary who were recruited on the basis of an elevated mood disturbance score; no psychiatric assessment was performed for this study. The primary outcome, mood disturbance, was measured by the Profile of Mood States (POMS). The POMS has the format of a 65 items, adjective checklist (e.g. tense, lively, confused) and asks to what degree the listed adjectives apply. Patients' spirituality (Spiritual Involvement and Beliefs Scale = SIBS) was measured as a secondary endpoint. The SIBS addresses spirituality on a broad scope. It incorporates 40 items that reflect issues raised in the spirituality programme (e.g. ability to forgive, ability to apologize, gratitude for life experiences). After the 8-week intervention period mood disturbance of participants in the spirituality group had decreased by 41%, as compared to a decrease of 23% in the meditation group and 11% in

the control group. The differences between the spirituality group, and the control group, but also between the spirituality group and the meditation group were statistically significant. The difference between the meditation and the control group was not statistically significant. Spiritual involvement and beliefs increased most in the spirituality group, less in the meditation group and least in the control group. The differences between the spirituality and the control group and the spirituality and meditation group were statistically significant, however the difference between the control and the meditation group was not. In addition to the randomized trial, 14 qualitative interviews were conducted to allow a better understanding of how the spirituality programme may have impacted participants' mood. In these interviews participants reported a shift in their general outlook on life. There was a greater sense of purpose and meaning, more trust and hope that difficult life situations could be resolved or handled, a greater awareness of being a spiritual being and an expansion of previous beliefs, and a sense of connectedness with other beings, nature, the universe or a higher power. Interviews also reported a shift in their view of oneself and others. They indicated that they had less of an inward focus, less absorption with one's own issues and a sense of gratitude. They were less judgmental and more compassionate and had an increased interest in others and an increased desire to relate to others. Participants linked their improved mood to their altered view of others and their changed outlook on life. In conclusion, results from this trial suggest that a home based, 8 week spirituality education programme can significantly reduce mood disturbance. Measurements of spirituality levels and findings from qualitative interviews both indicate that the programme supports a more spiritual outlook on life. »

179 Why God won't go away?, 2001, de Andrew Newberg et Eugene Aquili, expose et commente le résultat de recherches menées sur des religieuses franciscaines et des moines bouddhistes au moyen de techniques de laboratoire modernes, y compris la tomoscintigraphie (SPECT en anglais) et l'imagerie cérébrale, au sujet de la neurophysiologie de l'expérience mystique, qui ont reconnu dans la structure même du cerveau les racines inextirpables de ces expériences. Les auteurs dévoilent que, durant les expériences mystiques, l'activité d'une aire cérébrale consacrée à distinguer le soi, le corps et le non-soi, l'environnement se réduit – aire jouant également un rôle dans l'orientation spatiale. Le livre s'attarde ensuite dans des spéculations non scientifiques.

180 Luigi De Marchi, dans son essai *Lo Shock primario* (ERI 2003), soutient que la prise de conscience de la mortalité est, dans l'histoire de la civilisation, le principal moteur des élaborations culturelles, spirituelles, artistiques, philosophiques, etc. ; élaborations dont l'objectif final semble être de compenser, de différentes manières, l'effet déprimant, annihilant de cette

découverte.

181 En matière de psychanalyse, Béla Grünberger parle, à cet égard, d'élation. L'enthousiasme spirituel, religieux, serait la réactivation de la trace mnésique d'une expérience intra-utérine exaltante de prolifération cellulaire qui accompagne le développement de l'embryon, expérience qui se traduit dans un sentiment d'infini, d'omnipotence, d'immortalité (Il Narcisismo, Einaudi ; Narciso e Anubi, Ubaldini).

182 Peu de temps avant la guerre du Golfe, la télévision a retransmis un documentaire sur le régime de Saddam Hussein, dans lequel on a pu voir un membre de son parti, lors d'une fête en honneur du raïs-dieu, dans un élan d'enthousiasme dévotionnel envers celui-ci, se planter à grands coups de marteau un long clou dans le cerveau. Sa ferveur se dirigeait vers un objet qui, à beaucoup, apparaîtra inadéquat, mais indubitablement mystique en intensité et effet.

183 Très bien décrit par Elias Canetti dans Masse et puissance, éd. Gallimard.

184 The Manipulated Mind, p. 40 et suiv.

185 Les « numéraires » vivent dans des centres de l'œuvre et s'engagent au célibat, mais ne prononcent pas de vœux.

186 Expression italienne par laquelle les catholiques fervents demandent sa canonisation immédiate. (N.D.T.)

187 Bur, 6^e éd., mars 2007, p. 7.

188 V. Peter Hertel, I segreti dell'Opus Dei, Claudiana, 1977.

189 Opus Dei Segreta, p. 39, 41.

190 Les « surnuméraires » (environ 70 %) sont la plupart du temps mariés et mènent une vie de famille normale.

191 Ibidem, p. 49.

192 Ibidem, p. 34-35.

193 Ibidem, p. 81.

194 Ibidem, p. 38.

195 Ibidem, p. 40.

196 La Cuarta Planta, revue El Siglo, n° 605, mai 2004.

197 Pinotti, cit., p. 160-188.

198 Seneca Edizioni, 2006.

199 « Marine who said no to killing on his conscience », The Guardian, 17 avril 2003.

200 Chap. 1.

201 Cit. chap. III.

202 Cit. chap. VIII.

203 C'est aussi l'avis de Mark Twain dans Giovanna d'Arco, Macro Edizioni.

204 Cit.

205 La terminologie anglaise comprend brainwashing (lavage de cerveau), to brinwash (laver le cerveau), brainwasher (laveur de cerveau), brainwashee (celui dont on lave le cerveau).

206 Cit.

207 Technique pratiquée par la mafia, qui consiste à lier les poignets et les chevilles derrière le dos en faisant passer la corde autour du cou de la victime, de sorte que, en essayant de se libérer, celle-ci s'étrangle toute seule. (N.D.T.)

208 Winn, cit. p. 134-135.

209 Kathleen Taylor, Brainwashing, Oxford, 2004, p. 17 et suiv.

210 paroles d'une chanson italienne très connue Creola de Ripp (1926), qui ont inspiré le titre du film Straziemi, ma di baci saziemi (1968). (N.D.T.)

211 Narciso e Anubi, Ubaldini.

212 Sargant, cit. p. 180.

213 Cit. chap. V.

214 Ibidem.

215 Cit. p. 74.

216 Meerloo, cit. chap. II.

217 Ibidem.

218 Nous avons trouvé cette savoureuse exemplification de la discrimination linguistique dans les descriptions des comportements et des performances de chacun des sexes :

si une femme a des difficultés à atteindre l'orgasme, on parle d'anorgasmie ; si un homme a le même problème, on parle d'« incompetence » éjaculatoire : pour éjaculer faut-il un master ?) ;

si une femme a un orgasme deux secondes après le début du rapport (ce n'est pas impossible, au contraire...), c'est parce qu'elle a une sexualité impétueuse ; chez l'homme, cela s'appelle une éjaculation précoce ;

si une femme amoureuse ne se déclare pas, elle est astucieuse ; si un homme amoureux ne se déclare pas, c'est un lâche ;

si une femme (et ça c'est le plus fort, tenez-vous bien) a des difficultés à s'exciter, c'est qu'elle est sexuellement démotivée ; l'homme rate son coup ou a un « dysfonctionnement érectile » (encore le concept abstrus de la sexualité masculine) ;

si une femme s'excite en regardant un homme, c'est parce qu'elle aime ce qui est beau ; si un homme s'excite en regardant une femme, c'est un voyeur ou c'est parce qu'il a une sexualité visuelle ;

si une femme regarde un homme avec désir, elle le dévore des yeux ; si un homme regarde une femme avec désir, il la déshabille (on attribue toujours aux hommes des pulsions voyeuristes et « pornophiles », tandis que le désir féminin se baserait sur des aspects « métaphysiques ») ;

si une femme trompe son partenaire, c'est plutôt qu'elle a de bonnes raisons, peut-être parce qu'elle est sexuellement insatisfaite (ce serait donc de la faute de son partenaire – cocu, battu et content !) ; si un homme la trompe, c'est un cochon (les hommes seraient toujours sexuellement satisfaits...) ;

si une femme se fâche parce qu'elle est trompée, sa dignité personnelle est offensée ; l'homme, lui, est blessé dans son orgueil de mâle (peu d'hommes seraient capables de dire en quoi consiste cet orgueil masculin ; est-ce une invention toute féminine ?) ;

si une femme est sexuellement insatisfaite, c'est de la faute de son partenaire

(les hommes sont toujours coupables) ; si un homme est sexuellement insatisfait, il y a quelque chose qui ne marche pas chez lui (les femmes sont toujours innocentes) ;

si une femme ne jouit pas bien, c'est à cause de l'inexpérience de son partenaire ; si un homme ne jouit pas bien, c'est encore à cause de sa « propre » inexpérience ;

si une femme veut toujours jouir, c'est qu'elle est chaude, passionnelle ; si un homme veut toujours jouir, c'est un excité chronique ;

si une femme se démène durant l'étreinte, c'est une passionnelle ; si c'est l'homme, c'est un maladroit ;

si une femme a une sexualité tactile (encore cette absurdité des canaux sensoriels préférentiels), c'est parce que l'érotisme féminin est plus « diffus » (sexuellement la femme est un organisme complet, souvent morcelé en divers composants) ; si un homme a une sexualité tactile, c'est parce qu'il a une sexualité primitive, ou pire, c'est qu'il s'est arrêté à la phase tactile infantile ;

si une femme a un sexe très sensible, c'est parce qu'elle a une sexualité intense ; quant à l'homme, c'est parce qu'il est « génito-centré » (sexuellement l'homme n'est qu'un « pénis »...) ;

si une femme a un appétit sexuel insuffisant, c'est parce que le désir féminin doit être nourri et stimulé ; si un homme a un appétit sexuel insuffisant, c'est qu'il est froid ou mi-impuissant ;

si une femme veut tout de suite passer à l'acte sexuel, c'est qu'elle a un désir impétueux ; si un homme veut tout de suite passer à l'acte sexuel, c'est qu'il est hâtif et inattentif ;

si une femme a l'excitation lente, c'est parce qu'elle a besoin de « préliminaires » (le sexe est comme un match de foot...) ; si un homme a l'excitation lente, c'est qu'il est impuissant et qu'il a besoin du viagra (chez l'homme, ça doit toujours marcher comme il faut...) ;

si une femme divorcée refait sa vie, c'est qu'elle a une bonne capacité de récupérer ; quant à l'homme, c'est qu'il est faible et incapable de vivre seul ;

si une femme divorcée reste seule, c'est qu'elle est forte et sait affronter une vie solitaire ; si c'est l'homme, c'est qu'il n'a pas réussi à se reprendre de la rupture ;

si une femme trahit souvent, c'est qu'elle a du goût pour le sexe ; si c'est l'homme, c'est un faible, un dépravé, un voyou... (Giubizza, sur le web).

219 Meerloo, cit., chap. VI.

220 Ibidem, chap. VIII.

221 Cit., chap. VIII.

222 Cit., chap. VIII.

223 Victor Gollanez, 1961.

224 K. Taylor, Brainwashing, pag. 27.

225 Crevasses naturelles dans les zones karstiques dans lesquelles les titines, à la fin de la Seconde Guerre mondiale et après, jetaient les habitants d'origine italienne de la région.

226 Auteur, inter alia, de Vedere la Mente, Tara, Lo Yogasutra de Patanjali.

227 Taylor, cit., p. 217.

228 Cit. 35.

229 Lorsque des informations passent indûment des bureaux judiciaires aux médias pour vouer quelqu'un ou quelque chose aux gémonies.

230 Cit. p. 203 et suiv.

231 Ernest Lugaro, psychiatre à Palerme puis à Florence, rédacteur de la revue Rivista di patologia nervosa e mentale. (N.D.T.)

232 En réalité, comme Angst l'a clairement expliqué lors du récent Congrès SOPSI (février 2009), des facteurs relatifs au recrutement de patients et aux protocoles utilisés (mélanges de cas légers et modérés au moment de l'évaluation initiale, « co-thérapie » avec du benzodiazépine admise) tendent à engendrer une certaine confusion dans les résultats, car le placebo peut résulter supérieur au médicament dans les formes légères (toutefois la réponse est nettement inférieure dans les formes graves).

233 De P. Cioni, E. Poli, « Come differenti concezioni di malattia mentale possono influenzare la perizia psichiatrica », Rivista di Psicologia Giuridica, VII, 1: 95-104, 2003.

234 Lorenzo Fanoli, La prova della verità nel processo penale.

235 Il est compréhensible que les officiers de police judiciaire eux-mêmes soient réticents à rapporter les faits liés à des problématiques psychiques, surtout parce qu'ils manquent de moyens conceptuels et terminologiques pour le faire.

236 Source : site web du professeur Luigi de Marchi.

237 Rapport du ministre de la Santé, Girolamo Sirchia, du 21 janvier 2005 sur la situation au 30 juin 2004 (extrait des actes parlementaires Doc. CXXVI n° 3).

238 Source : administration pénitentiaire.

239 G. Starnini, président soc. SIMSPE septembre 2004.

240 Taylor, cit. 68.

241 Thomas d'Aquin, dans la Summa Theologiae, fait la distinction entre « opinio » et « fides » : « Assentit intellectus alicui dupliciter: uno modo, quia ad hoc movetur ab ipso objecto ecc.; alio modo, non quia sufficienter moveatur ab objecto proprio, **sed per quamdam electionem voluntarie declinans in unam partem magis quam in aliam. Et siquidem, si hæc sit cum dubitatione et formidine alterius partis, erit opinio: si autem sit cum certitudine absque tali formidine, erit fides** » (Thom., 2, 2, q. 1, ad. 4). Et confirme (p., q. 79, a. 9, ad 4) : « Opinio significat actum intellectus qui fertur in unam partem cum formidine alterius. Ex quibus omnibus concluditur quod **veritas cognita sine formidine dicitur certitudo, veritas autem probabiliter cognita cum formidine dicitur opinio.** » C'est-à-dire que quand l'intellect se persuade de quelque chose par incitation d'une donnée objective, il le fait dans le choix volontaire de se diriger vers une possibilité plutôt que vers une autre. Quand ce choix, cette conviction, a lieu sans doutes et sans craintes, alors c'est une certitude, une foi ; si, par contre, les doutes demeurent, alors c'est une opinion. La différence entre opinio (doxa) et fides (certitudo) se situe dans l'élément **psychologique, affectif, non cognitif**, dans la présence ou, respectivement, l'absence de doute, de la crainte (formido) de se tromper. Du reste, le fait même de croire en une chose plutôt que de ne pas y croire, est un choix. Cela dérive d'un acte volontaire. Or, la communauté religieuse, le troupeau, l'organisation spirituelle sont souvent des moyens psychologiques aptes à éliminer chez leurs adhérents cet élément psychologique de crainte et de doute, ainsi que l'éventuelle prise de conscience que croire dépend de leur choix. De cette façon, les promesses et le côté rassurant de la foi deviennent plus réels, et facilitent leur fonction

psychologique de donner des réponses existentielles profondes et efficaces. Cependant tout a un prix...

242 Bertrand Russel, dans Pourquoi je ne suis pas chrétien, définit la foi comme A stark set of convictions that cannot be altered by contrary evidence (un ensemble rigide de convictions qui ne peuvent pas être changées par une évidence contraire).

243 Alan Stone, cit. Ammerman, Nancy T., 1993, « Report to the Justice and Treasury Departments Regarding Law Enforcement Interaction with the Branch Davidians in Waco, Texas. » In Recommendations of Experts for Improvements in Federal Law Enforcement after Waco. Washington, DC: U.S. Department of Justice. Bromley, David G., and Thomas Robbins, 1992, « The Role of Government in Regulating New and Nonconventional Religions. » In The Role of Government in Monitoring and Regulating Religion in Public Life, edited by James Wood and Derek Davis, p. 205-41. Waco: Baylor University. Carter, Stephen L., 1993, The Culture of Disbelief: How American Law and Politics Trivialize Religious Devotion. New York: Basic Books. Tabor, James D., 1994, « The Waco Tragedy: An Autobiographical Account of One Attempt to Avert Disaster. » in From the Ashes: Making Sense of Waco, édité par James R. Lewis, p. 13-22. Lanham, MD: Rowman and Littlefield. Weber, Max. 1946. Max Weber : Essays in Sociology, édité par Hans Gerth and C. Wright Mills. New York: Oxford University.

244 Depuis 10, la réalité ou l'irréalité du lavage du cerveau et de la belief coercion exercés dans le domaine religieux comme dans le domaine non religieux, anime un large débat ; cependant, les procédures de conditionnement et les recherches pour les perfectionner se poursuivent malgré tout. C'est un fait que l'apprentissage des comportements advient par association et conditionnement.

245 Carcione et Conti, Disturbo Dipendente di Personalità, dans Dimaggio-Semerari, I disturbi di personalità – Modelli e Trattamento, p. 253.

246 Taylor, cit. p. 45-46.

247 Marco Della Luna, Le Chiavi del Potere, p. 213.

248 Comitato Olimpico Nazionale Italiano (Comité national olympique italien). (N.D.T.)

249 Cit. p. 223.

250 Édition française par Nicole Belmont et Michel Izard, Robert Laffont, coll.

« Bouquins ». (N.D.T.)

251 En Italie, ancien rite festif tirant son origine des rites liés aux Saturnales et consistant à allumer des feux à l'occasion de l'Épiphanie. Les feux de la veille de l'Épiphanie ont aussi été observés dans les Ardennes. (N.D.T.)

252 Meerloo, cit., chap. III.

253 Émission italienne, animée par des journalistes, qui vise une information satirique de dénonciation. (N.D.T.)

254 Pamio, cit., p. 81.

255 Ibidem, p. 83.

256 Rapport de National Academy of Sciences, cité par Pamio, cit., p. 87.

257 Pamio, cit., p. 85.

258 Éditions Il Cerchio.

259 Doidge, cit. p. 288.

260 Ibidem, cit. p. 290.

261 Ibidem, cit. p. 293.

262 Ibidem, cit. p. 297.

263 Ibidem, cit. p. 298.

264 Ibidem, cit. p. 299.

265 Doidge, cit. p. 298-304.

266 Ibidem, cit. p. 307.

267 Ibidem, cit. p. 308.

268 Doidge, cit. p. 309-10.

269 Brainwashing, cit., p. 233 et suivantes.

270 Victorian, cit., p. 87-88.

271 NIH & NIMH Consensus Conference, 1985.

272 Calev, 1994.

273 NIH & NIMH Consensus Conference, 1985.

274 In The Depatterning Treatment of Schizophrenia (1962), cité par N. Klein (p. 41).

275 Klein, cit., p. 45 et suivantes.

276 Ibidem, p. 48.

277 Victorian, p. 58 et suivantes.

278 Psychiatric After-Effects Of Irish Prisoners Subjected To Ill-Treatment And Torture, dans New Scientist, 5 août 1976.

279 P. 62.

280 P. 126 et suivantes.

281 P. 348.

282 P. 57.

283 Liotti, Le Opere della Coscienza, p. 86.

284 Yale University Medical School Congressional Record n° 26, vol. 118, 24 février 1974.

285 Victorian, cit., p. 127 et suivantes.

286 Ibidem, p. 129.

287 L.N. Schefflin et Edward M. Opten, Mind Manipulators, p. 332-337.

288 Victorian, cit., p. 133.

289 Taylor, cit. p. 235 et suivantes.

290 Ibidem.

291 Cit. p. 237.

292 Cyberknife : système de radiothérapie qui utilise la robotique. (N.D.T.)

293 Jaynes a fait une intéressante recherche à ce sujet, cit.

- 294 Cit. p.153 et suivantes.
- 295 Winn, cit. p. 138 et suivantes.
- 296 Victorian, p. 135-136.
- 297 Rapport CIA, 1966, cité par Victorian, p.136 et suiv.
- 298 Victorian, cit., p. 137.
- 299 Meerloo, cit. chap. III.
- 300 P. 138-139.
- 301 Victorian, cit., p. 142.
- 302 José Delgado, « Intercerebral Radio Stimulation and Recording in Completely Free Patients », in Schwizgebel and Schwizgebel – cité par Victorian.
- 303 Cit. Cap. III.
- 304 C'est-à-dire abaissement.
- 305 Cit., p. 145.
- 306 Victorian, cit., p. 148..
- 307 Ibidem, p. 155.
- 308 Ibidem, p. 173 et suiv.
- 309 Ibidem.
- 310 In Search of a Non-Lethal Strategy, de Janet Morris, 1993.
- 311 Victorian, p. 163 et suivantes.
- 312 Cit., p. 174-176.
- 313 Victorian, cit., p. 174 et suiv.
- 314 Pour indiquer la personnalité capable de se reconfigurer (dans les valeurs et dans l'identification même) en s'adaptant aux changements des circonstances et découvertes de la vie, Robert Jay Lifton a créé le terme « protean self » (soi protéique), évidemment de Protée, le dieu grec qui pouvait

assumer tout type de forme, et non pas du mot « protéine ». C'est un concept contre lequel les hiérarchies de l'Église catholique se sont déjà prononcées.

315 Le double lien indique une situation où, entre deux individus unis par une relation émotionnellement importante, la communication présente une incongruité entre le niveau du discours explicite (ce qui est dit) et un autre niveau de la métacommunication (comme les gestes, les attitudes, le ton de la voix) : la situation est telle que le récepteur du message n'a aucune possibilité de décider lequel des deux niveaux, qui se contredisent, il doit accepter comme valable ni d'en expliciter l'incongruité. À titre d'exemple, Bateson reporte l'épisode de la mère qui, après une longue période de temps, revoit son fils hospitalisé pour des troubles mentaux. Le fils, en un geste d'affection, tente d'embrasser sa mère qui se raidit ; le fils alors se rétracte et sa mère lui dit : « Tu ne dois pas avoir peur d'exprimer tes sentiments. » Bien que la mère, au niveau de la communication implicite, le geste de raidissement, exprime son refus du geste d'affection du fils, la mère, par la phrase prononcée ensuite, nie au niveau de la communication explicite être la responsable de l'éloignement, en faisant allusion au fait que le fils se soit rétracté non pas parce qu'il a été dissuadé par le raidissement de la mère, mais par ses propres sentiments ; le fils, culpabilisé, se trouve dans l'impossibilité de répondre (Source : Wikipedia).

316 Le terme italien « plagio » a été laissé tel quel dans le texte français, les expressions « manipulation mentale » et « délit de sujétion » étant, en français, trop spécifiques aux agissements des sectes, alors que le crime de « plagio », qui n'existe plus dans l'ordre pénal italien depuis 1981 et qui désignait le crime de soumettre « une personne à sa volonté de façon à la réduire dans un état total d'assujettissement » (définition De Mauro) est entré dans le langage courant où il a encore toute sa signification étymologique (du latin « plagium » de « rapt de l'âme ou de la psyché, par le subterfuge », dans quelque contexte que ce soit de la langue courante. C'est pourquoi le même terme a aussi parfois été rendu par son équivalent étymologique « plagium » dont « plagio » a gardé l'acception historique que le français a perdu au profit du seul contexte de « vol des œuvres des auteurs » (« plagiat »). (N.D.T.)

317 L'Armada du pape pour la traduction française (Éd. Gollias, Villeurbanne, 1999). (N.D.T.)

318 P. 146 et suivantes.

319 V. Poli et Cioni, 1991, p. 50.

320 Cit., p. 42.

321 Oliverio, cit. p.83.

322 Cit., p. 79.

323 Bruno Lussato, *I bambini e il Video*, Vallardi, 1991, cité par Oliverio, cit., p.82.

324 *Neurobiologie de la personnalité*, O. Jacob, Paris, 2003, pour la traduction française. (N.D.T.)

325 Aux p. 187 et suivantes, en expliquant comment ces techniques sont appliquées en Italie surtout par les gauches, j'écrivais : C'est justement parce que le consensus « démocratique » est nécessairement orienté par les mystifications que le système condamne comme immorales et délégitimes, pour qui en est l'auteur, toutes les tentatives de démystifier les mystifications, d'ouvrir les yeux aux gens. Ainsi, en Europe, on est en train de mettre médiatiquement dans la tête des gens qu'avoir une attitude critique par rapport aux politiques communautaires et aux décisions du Conseil de l'Europe (organisme non électif et non démocratique, exponentiel d'intérêts entrepreneuriaux) est un acte en soi répréhensible, mauvais. L'eurosepticisme devient une faute morale. C'est un indice de mauvaise foi, une hérésie, qui sous-tend le devoir de condamner sans écouter. Tandis que l'européisme est en soi un bien. Rien de plus irrationnel, mais aussi rien de plus nécessaire à une structure de pouvoir – une multinationale de la bureaucratie et de la finance – qui veut se tenir sur ce succédané continental du nationalisme en se soustrayant aussi à ce peu de crible démocratique qui est encore possible à l'intérieur des états nationaux. Donc, à travers les médias, l'européisme s'efforce de créer dans la tête des gens une continuité entre les idées, les termes, les symboles de « euroseptique », « conservateur », « nationaliste », « xénophobe », « raciste », « fasciste », « Le Pen », « Haider ». Une fois ce continuum – cette charge de dévalorisation dans le ressenti populaire international – créé, il peut utiliser ce même continuum comme arme : quiconque parle de manière critique des institutions européennes et de leurs mouvements est « euroseptique », et donc perçu, par la propriété translative du continuum, comme fondamentalement fasciste, raciste et comparé à Le Pen. En Italie, ces techniques sont utilisées depuis des décennies.

Les gauches, chez nous, ont créé dans le sentiment commun, notamment par leur quasi monopole de la « culture », un continuum fort et articulé, de type sémanticosymbolico-émotif, qui a et a toujours eu un grand poids dans la vie politique, parce qu'il a une importante capacité de motivation et de direction sur les citoyens. Ce continuum s'articule grosso modo de la façon suivante,

par couples d'oppositions, sans beaucoup de possibilités de classification intermédiaire : méchants/bons ; nazi-fasciste/partisan ; violence/résistance ; oppression/libération ; réactionnaire/progressiste ; capitaliste/social ; populiste/démocratique ; injustice/justice ; régime/démocratie ; droite/gauche ; Msi, An, Fi, Lega/Pci, Cgil ; patrons/travailleurs ; privé/public, social ; sioniste/palestinien, etc. Cela fonctionne de façon automatique et manichéenne dans la tête de beaucoup de gens, au niveau inconscient, en limitant la possibilité pour le sujet de discerner et de distinguer les vraies conceptions et les vraies réalités ainsi que de concevoir comment un sujet donné pourrait présenter des qualités de l'une et de l'autre colonne ensemble. Ce type de propagande est efficace sur les gens. Il séduit parce qu'il consent de penser de façon simplifiée. En outre, l'investissement éthique des classifications inhibe toute intention de mettre en doute la véracité des étiquetages et leur concaténation car étant considéré comme immoral ou dangereux. L'ajout d'un terme à l'une des colonnes augmente la possibilité de cette colonne d'attirer à soi des sujets à classer. En bref, elle porte à l'exécration automatique et à la délégitimation de toute personne attaquée dans la première colonne, en vertu d'un possible accrochage, même formel, avec quelques-uns de ses termes.

Berlusconi, en soi déjà par définition « capitaliste », « privé », « patron », s'allie avec Bossi, le « raciste » et Fini, le post-fasciste, en se contaminant avec le terme « nazi-fascisme », rendant sensé de lui chanter sous le nez « Bella Ciao » et de diffuser à l'étranger une certaine image de lui, alors que c'est la méthode même qui est typiquement fasciste, liberticide et mensongère. Et voilà la Casa delle Libertà réduite à se défendre du danger d'être pris au lacet de la colonne du Mal : Bossi condamne le Pen comme fasciste (même si à Strasbourg, la Lega était avec Le Pen dans le groupe du Front national), Fini (loin de toute idée d'antisémitisme) abjure le fascisme et s'en va en pèlerinage à Jérusalem, Berlusconi applaudit Chirac et joue les modérés à outrance. La droite et les anticommunistes sont toujours menacés d'être assimilés moralement au nazi-fascisme, même lorsqu'ils sont à l'opposé, à savoir des libéraux. Par contre, la gauche n'est pas sérieusement exposée au danger d'être assimilée, dans le sentiment populaire, au stalinisme (30 millions de morts) ou au maoïsme (60 millions de morts), même s'il a eu avec le premier des liens très intenses qui se sont prolongés jusqu'à récemment, donc des liens dangereux, alors que le troisième Reich et le Littorio ont sombré depuis près de 60 ans. Dire à quelqu'un que c'est un fasciste ou un nazi est insultant, mais pas de lui dire que c'est un communiste, un marxiste ou un socialiste. Il n'y a aucun problème « démocratique » à placer au ministère de l'Intérieur quelqu'un [Giorgio Napolitano] qui était membre du PCI à une époque où cela signifiait accepter la leadership du PCUS de Staline et que l'URSS nous

menaçait avec ses missiles nucléaires. Par contre, la famille royale de Savoie, pour rentrer en Italie, a dû répudier et demander pardon non pas pour les actes qu'elle a accomplis, mais pour les méfaits de Victor Emmanuel, comme si elle en était coupable. C'est la puissance mystificatrice, en Italie et en Europe, du continuum idéologique de la gauche : même quand elles sont minoritaires, les gauches ont cet ascendant suggestif et délégitimant en plus. Et tant que cet ascendant ne sera pas dissous, il perturbera de façon sournoise l'alternance démocratique. Vice-versa, ledit axiome assimilé, d'un point de vue politique et éthique, et légitime toute personne accrochée à la deuxième colonne, celle du Bien : c'est ainsi qu'Agnoletto et Casarini [deux leaders des protestations anti-mondialistes] sont (pour les) opprimés, exploités, violentés, les justes : ils brandissent des drapeaux et s'abandonnent à des violences et à des dévastations, certains que ces drapeaux vont transfigurer le crime en lutte populaire aux yeux de nombreux « intellectuels », magistrats et médias... À l'époque, la gauche a essayé de renforcer la colonne du Bien en y rajoutant les termes symboles : justice, magistrature (le magistrat juste est progressiste), pluralisme, fédéralisme, libéralisme, et en la liant à l'europhobie, au multi-éthnicisme, au no-logo – tous évidemment dénaturés par rapport à leur réelle signification, dans le but de récolter un ample consensus populaire (c'est-à-dire la perception de la légitimité et de la démocratie) national et international afin d'isoler Berlusconi, An et la Lega, pour le rendre non présentable, de façon à le ternir et à le marginaliser.

326 Oliverio, cit., p.67.

327 Cit., p. 16.

328 Cit., p. 28 .

329 Cit., p. 34.

330 Cit., p. 149 et suiv.

331 E. A. Kirby, L. K. Grimley, Disturbi dell'attenzione e iperattività. Guida per psicologi e insegnanti, Erickson, Trento, 1992, p. 25-26 .

332 Revue hebdomadaire italienne qui contient des jeux, des énigmes, des mots croisés, etc. L'auteur parle d'un jeu intitulé « Aiguisez-vous la vue ». (N.D.T.)

333 Ivi, p.89.

334 Ivi, p.76.

335 Ivi, p. 117.

336 Ivi, p. 117.

337 T. W. Phelan, *Bambini agitati e disattenti. Sintomi, diagnosi e trattamento del disturbo da deficit di attenzione*, Red Edizioni, Milano, 2006, pag. 42.

338 Ibidem.

339 C. Cornoldi et al., *Iperattività e autoregolazione cognitiva*, Erickson, Trento, 2001, p.68.

340 Ivi, p. 173.

341 E. A. Kirby, L. K. Grimley, *Disturbi dell'attenzione e iperattività*, cit., p. 15.

342 C. Cornoldi et al., *Iperattività e autoregolazione cognitiva*, Erickson, Trento, 2001, p. 175.

343 R. De Beni et al., *Psicologia cognitiva dell'apprendimento*, Erickson, Trento, 2003, p. 34.

344 E. A. Kirby, L. K. Grimley, *Disturbi dell'attenzione e iperattività*, cit., p. 110.

345 Ivi, p. 88.

346 C. Cornoldi et al., *Iperattività e autoregolazione cognitiva*, cit., p.69.

347 A. Kirby et L. K. Grimley, *Disturbi dell'attenzione e iperattività*, cit., p. 114.

348 Ivi, p.90.

349 C. Cornoldi et al., *Iperattività e autoregolazione cognitiva*, cit., p. 184-186.

350 E. A. Kirby et L. K. Grimley, *Disturbi dell'attenzione e iperattività*, cit., p. 117.

351 C. Cornoldi et al., *Iperattività e autoregolazione cognitiva*, cit., pag. 154.

352 E. A. Kirby et L. K. Grimley, *Disturbi dell'attenzione e iperattività*, cit., p. 20.

353 Ivi, p.95.

354 E. A. Kirby e L. K. Grimley, *Disturbi dell'attenzione e iperattività*, cit., p. 57.

355 Ivi, pag.96.

- 356 C. Cornoldi et al., Iperattività e autoregolazione cognitiva, cit., p.87.
- 357 Ivi, p. 43.
- 358 Ivi, p.41.
- 359 E. A. Kirby et L. K. Grimley, Disturbi dell'attenzione e iperattività, cit., p.76.
- 360 M. Di Pietro et al., L'alunno iperattivo in classe. Problemi di comportamento e strategie educative, Trento 2001, Erickson, p. 103.
- 361 E. A. Kirby et L. K. Grimley, Disturbi dell'attenzione e iperattività, cit., p.94.
- 362 Ivi, p.93-96.
- 363 Ivi, p. 109.
- 364 Ivi, p. 117.
- 365 R. De Beni et al., Psicologia cognitiva dell'apprendimento, cit., p. 161.
- 366 Ivi, p.87.
- 367 C. Cornoldi et al., Iperattività e autoregolazione cognitiva, cit., p.79.
- 368 R. De Beni et al., Psicologia cognitiva dell'apprendimento, cit., p. 129.
- 369 Ivi, p. 171.
- 370 Ivi, p. 137.
- 371 Ivi, p. 157.
- 372 Ivi, p. 151.
- 373 Ivi, p. 164.
- 374 C. Cornoldi et al., Iperattività e autoregolazione cognitiva, cit., p.69.
- 375 E. A. Kirby et L. K. Grimley, Disturbi dell'attenzione e iperattività, cit., p. 26.
- 376 Ivi, p. 32.
- 377 R. M. Julien, Droghe e farmaci psicoattivi, Zanichelli, Bologna, 1997, p. 1.
- 378 Ivi, p. 118.

379 Ivi, p. 138.

380 Ivi, p. 140.

381 Ibidem.

382 E. A. Kirby e L. K. Grimley, Disturbi dell'attenzione e iperattività, cit., p. 32.

383 Ivi, p. 27.

384 M. Della Luna et P. Cioni, Neuroschivi, 1^{ère} édition, Macro Edizioni, Cesena, juin 2009, p. 229.

385 E. A. Kirby et L. K. Grimley, Disturbi dell'attenzione e iperattività, cit., p. 27.

386 R. M. Julien, Droghe e farmaci psicoattivi, cit., p. 139.

387 H. Kremer, Ritalin e cervello, Macro Edizioni, Cesena, 2003, p. 25.

388 Ivi, p. 41.

389 Marco Nicolussi, psychologue et psychothérapeute de l'Ordre des psychologues de la Région Vénétie.

390 Donatella Chersul, psychologue et psychothérapeute à Padoue.

391 J. Baudrillard, Oublier Foucault, col. Espace critique, dir. Paul Virilio ; éd. Galilée, Paris, 1977.

392 M. Foucault, Microfisica del potere (Microphysique du pouvoir), Einaudi, Turin, 1977.

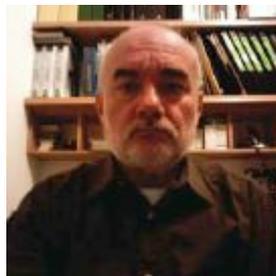
Les auteurs

Marco Della Luna



Avocat, psychologue expert en manipulation sociopolitique, auteur d'essais, Marco della Luna a écrit plusieurs ouvrages qui ont connu un grand succès.

Paolo Cioni



Neuropsychiatre, professeur de psychopathologie, ex-responsable du service de santé mentale auprès de la ASL de Florence, enseignant à l'École de spécialisation en psychiatrie de Florence, Paolo Cioni est l'auteur de divers traités ainsi que de monographies de psychologie et de psychiatrie.

Dans la même collection

DAVID ICKE

Le guide de David Icke sur la conspiration mondiale

(et comment y mettre un terme)

En 1990, David Icke décida de répondre aux grandes interrogations de l'humanité : Qui sommes-nous ? Où vivons-nous ? Qui tire véritablement les ficelles et dans quel but ?

Son guide sur la conspiration est à la fois unique et extraordinaire. C'est un excellent jeu de points à relier, qui révèle les liens cachés entre des personnes, des événements et des sujets apparemment sans rapport. Ce n'est que lorsque tous les points sont reliés que l'étonnante image apparaît. Vous serez estomaqué à chaque page, chaque fois que David Icke lève le voile sur des événements historiques, de l'Antiquité au 11 septembre, en passant par internet qui dicte notre réalité. Le complot

mondial qui cherche à imposer un état orwellien n'est pas une « théorie ». Il est étayé par d'innombrables preuves et, aujourd'hui, par l'expérience quotidienne. Un réseau de familles métissées remontant à l'Antiquité manipule les événements à travers ses marionnettes politiques et hommes de premier plan afin d'instaurer la tyrannie sur laquelle ils travaillent depuis si longtemps et qu'ils s'évertuent sans relâche à mettre en place. Mais l'anonymat prend fin car David Icke jette la lumière sur les ombres et met un terme au secret qui est si essentiel à leur succès.

© 2012 Macro Éditions

Extraits de la collection
SCIENCE ET CONNAISSANCE

MASSIMO TEODORANI

Synchronicité

Le rapport entre physique et psyché de
Pauli et Jung à Chopra

De mystérieux événements synchrones semblent parsemer nos vies. Tandis qu'une pensée affleure, un fait, qui renferme toujours un sens profond dont le but est de conduire nos vies vers leur destin, se produit à l'improviste, dans un synchronisme parfait. L'objectif de ce livre est de démontrer que le phénomène de la « synchronicité » est depuis longtemps étudié, en particulier par les physiciens quantiques. Ces recherches plongent leurs racines dans l'alliance durable et harmonieuse entre le grand psychologue analytique Carl Gustav Jung et le physicien quantique Wolfgang Pauli.

Un livre qui s'adresse à tous les passionnés de physique et de psychologie, à ceux qui ne se contentent pas d'attribuer des phénomènes parfois incroyables au hasard et qui veulent en savoir plus en puisant dans les connaissances de personnages scientifiques éminents.

© 2012 Macro Éditions

Extraits de la collection
SCIENCE ET CONNAISSANCE

MASSIMO TEODORANI

Entanglement

L'intrication quantique,
des particules à la conscience

Le phénomène de l'intrication quantique est l'aspect le plus bouleversant jamais dévoilé par la physique quantique contemporaine et semble intéresser non seulement les particules élémentaires, mais également le monde macroscopique et psychique.

L'auteur, en utilisant un langage clair et

accessible à tous, nous conduit, au cours d'un voyage enthousiasmant, dans les laboratoires et les centres de recherche du monde entier où se déroulent certaines des plus grandes aventures scientifiques, dans un crescendo prenant qui nous mène du monde microscopique des photons et des électrons aux mystères de l'ADN, du cerveau et de la conscience, jusqu'aux phénomènes psychiques et à ceux de conscience collective.

Un seul mécanisme physique synchrone semble unir tous ces phénomènes, où particules, matière et conscience se fondent en une seule réalité holographique, en rendant des phénomènes comme la télépathie, la téléportation, la clairvoyance, la vision à distance et la psychokinésie, concrets et intelligibles.

© 2012 Macro Éditions

Autres livres de **MACRO ÉDITIONS**

COLLECTION

AUTEUR & TITRE

SCIENCE
CONNAISSANCE

MASSIMO TEODORANI,
ET Synchronicité : le rapport entre
physique et psyché de Pauli et
Jung à Chopra, 2010

MASSIMO TEODORANI,
Entanglement : l'intrication
quantique, des particules à la
conscience, 2011

RICHARD BARTLETT, Matrice
énergétique : la science et l'art
de la tranformation, 2011

NOUVELLES PISTES
THÉRAPEUTIQUES

DR. JOHN O. A. PAGANO, Guérir
du psoriasis : l'alternative
naturelle, 2010

VALERIO PIGNATTA, Comment
guérir les infections à candida ?
– Caractéristiques et
traitements naturels, 2011

LARRY CLAPP, Guérir de la prostate en 90 jours, sans médicaments ni opération, 2011

DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL

WALTER ORIOLI, Théâtre et thérapie, 2010

TIBERIO FARACI, Aime-toi ! Comment développer l'estime de soi, 2010

BOB PROCTOR, Vous êtes né riche. Êtes-vous prêt à gagner beaucoup d'argent grâce à vos richesses intérieures ? 2010

EDWARD BACH, Libère-toi ! 2011

EDWARD BACH, Être soi-même, 2011

ERIC DE LA PARRA PAZ, La PNL avec les enfants. Techniques, valeurs et comportements pour augmenter la confiance en soi de vos enfants, 2011

ANCIENNE
CONNAISSANCE

SABRINA MUGNOS, Les Mayas et
l'an 2012 : une enquête
scientifique, 2010

ZECHARIA SITCHIN, Quand les
géants dominaient sur Terre,
2010

ZECHARIA SITCHIN, La Fin des
Temps, 2011

MACRO JUNIOR

Les plus beaux mandalas pour
enfants, 2010

Les plus beaux mandalas pour
toutes les saisons, 2010

Les mandalas des contes de
fées, 2011

Et si on coloriait les mandalas ?
2011

Un océan de mandalas, 2011

Mandalas fantastiques, 2011

Vous pouvez vous procurer ces titres en librairie ou les commander directement à notre diffuseur en France et au Benelux :
DG DIFFUSION : ZI de Boques, rue Gutenberg – 331750 Escalquens
(France)

info@dgdiffusion.com – Tél : +33 (0)5 61 00 09 99 – Fax : +33 (0)5 61
00 23 12 au Canada :

Diffusion SMW : 407-D, rue Principale – St-Sauveur des Monts
(Québec) J0R 1R4 (Canada)

info@diffusionsmw.com – Tél. : (450) 227-8668 – Fax : (450) 227-4240
en Suisse :

TRANSAT Diffusion SA - distribution SERVIDIS SA : Ch. des Chalets 7
– 1279 Chavannes-de-Bogis (Suisse)

commande@servidis.ch – Tél : +41 (0)22 96 09 525 – Fax : +41 (0)22
77 66 364

Pour de plus amples informations sur notre production écrivez à contact@macrolivres.com ou visitez notre site www.macrolivres.com

Aux lecteurs de **MACRO ÉDITIONS**

**Ce livre est publié dans la collection
« VÉRITÉS CACHÉES » de Macro Éditions.**

À vous tous qui recherchez de nouvelles techniques pour mieux vivre et ressentir un bien-être plus profond... À vous tous qui désirez réaliser vos rêves... À vous tous qui êtes ouverts à l'innovation, prêts à remettre en question vos convictions et à changer vos habitudes les plus

ancrées...

... **Macro Éditions** dédie ses livres.

Macro Éditions traite sans tabous les sujets au coeur de l'actualité, tous ceux qui correspondent à vos attentes : spiritualité ; métamorphose du « soi » ; santé du corps, de l'âme et de l'esprit ; nouvelle science et sagesse antique. Vous trouverez l'art de guérir et sa multiplicité de moyens.

Et cela grâce à l'enseignement des plus grands maîtres dont notre maison d'édition se fait le porte-parole.

Venez découvrir notre catalogue complet sur notre site

www.macrolivres.com

Renseignements à :
contact@macrolivres.com

Notice bibliographique

Neuro-Esclaves - Manuel scientifique d'autodéfense / Cesena - Italie : Macro Éditions, 2011.

864 p.; 20,5 cm (Vérités Cachées)

Titre original : NeuroSchiavi – Tecniche e psicopatologia della manipolazione politica, economica e religiosa, Marco Della Luna, Paolo Cioni

Traduction de Françoise Vital et Nicoletta Forcheri (chapitre 12)

ISBN 978-88-6229-473-7

- [Couverture du livre](#)
- [Titre](#)
- [Droit d'auteur](#)
- [Dédicace](#)
- [Table des matières](#)
- [Avertissement](#)
- [Avant-propos](#)
- [Préface](#)
- [Note à la deuxième édition italienne](#)
- [Introduction](#)
- [Chapitre 1 : De la manipulation en général](#)
 - [La manipulation comme exigence politico-économique](#)
 - [Caractères généraux du système de pouvoir actuel](#)
 - [Le problème de l'élément motivant](#)
 - [Croyances illusoires en tant que ressources pour gouverner](#)
 - [L'école dans la réalité](#)
 - [École, compétence, conscience](#)
 - [Maintenir les connaissances séparées](#)
 - [Les trois branches de la domination](#)
 - [Pour une étude organique de la manipulation](#)
- [Chapitre 2 : L'esprit et ses bugs](#)
 - [Fonctions et actions inconscientes de la psyché : le « divisé »](#)
 - [La conscience superflue : le « divisé » inconscient](#)
 - [Psychanalyse ou conditionnement opérant ?](#)
 - [Apostats par conformisme et sous-personnalités](#)
- [Chapitre 3 : Cerveau, émotion, connaissance et comportement](#)
 - [Le système nerveux](#)
 - [Réseaux neuronaux et neurotrophisme](#)
 - [Fonctionnement du cerveau humain](#)

- [Émotions : définitions et propriétés](#)
- [Le laboratoire des émotions](#)
- [Distinguer les expressions spontanées des expressions étudiées](#)
- [Manipulation des émotions](#)
- [Neurones miroir, simulation, apprentissage : vers une nouvelle pédagogie scientifique](#)
- [Chapitre 4 : Modifier les certitudes](#)
 - [Neurones et conviction : le problème des modèles](#)
 - [Une récente métaphore hydraulique](#)
 - [La dynamique des croyances](#)
 - [Jouer avec les croyances](#)
 - [Fonctions et stratagèmes des émotions](#)
 - [Bases scientifiques du « viol » de l'esprit](#)
- [Chapitre 5 : Propagande et marketing: électeurs et consommateurs](#)
 - [Manipulation cognitive : SIP, TFR, INPS](#)
 - [Manipulation sémantique et sensorielle](#)
 - [Hypnose conversationnelle](#)
 - [Obama, Hypnobama](#)
 - [Manipulation cognitive et gouvernance sociale](#)
 - [La remarquable illusion de la démocratie](#)
 - [Shock and awe doctrine : le capitalisme des désastres](#)
 - [Debunking](#)
 - [Méthodes de debunking](#)
 - [Leviers cachés dans la tête du « divisé »](#)
 - [Misère et duperies des messages politiques](#)
 - [Publicité](#)
 - [Achat impulsif](#)
 - [Évolution et projection du marketing](#)
 - [Le « divisé » grégaire et son dieu](#)
 - [Nés sans liberté](#)

- [Autres armes de persuasion](#)
- [Propagande, publicité et rôle « spirituel » de la course au profit](#)
- [Chapitre 6 : Les dynamiques religieuses](#)
 - [Manipulation divine : le « divisé » du dévot](#)
 - [Gestion des constructions](#)
 - [La théocratie et autres exploitations du « divin »](#)
 - [Énergies, vibrations, fréquences et escroqueries](#)
 - [Spiritualité : cheminements de croissance personnelle et gadgets divers](#)
 - [Manipulation de la thymie : le « divisé » existentiel](#)
- [Chapitre 7 : Principes actifs de la manipulation spirituelle](#)
 - [Conversion à la spiritualité en tant que processus de « désapprentissage » et thought reform \(réforme de la pensée\)](#)
 - [Modes d'incitation à des vécus de spiritualité](#)
 - [Ivan Petrovitch Pavlov : le « divisé » malléable](#)
 - [Dans le sillage de Pavlov](#)
 - [Manipulation spirituelle : modalités concrètes de mise en œuvre](#)
 - [L'impuissance de la raison : le « divisé » sans nautonier](#)
 - [Manipulation soft : le « divisé » au bain-marie](#)
 - [Molécules spirituelles : le « divisé » et la chimie](#)
 - [Au sein de l'Opus Dei](#)
- [Chapitre 8 : Manipulations laïques](#)
 - [Typologie](#)
 - [Manipulation pour le vrai macho : le « divisé » du légionnaire](#)
 - [Emprisonnement, torture, aveu](#)
 - [Tortures lentes et profondes](#)
 - [Capitulation : facteurs internes](#)

- Brainwashing, le lavage du cerveau
- Endoctrinement conditionnant
- Conditionnement par le discours persuasif
- Conditionner les masses
- Intermède : cœurs de l'Est
- Conformisme et automatisme : le respect machinal
- État totalitaire et pensée totalitaire
- Manipulation collective extrême
- Le « gourou » totalitaire et ses fidèles
- Mobbing, bossing, straining
- Autorité judiciaire et violence mentale
- Chapitre 9 : Manipulations de la psychiatrie et de la psychologie
 - Préambule
 - Psychologie et psychiatrie
 - Diagnostic psychiatrique : maladies mentales ou troubles psychiques ?
 - Effets secondaires et préjudices iatrogènes causés par médicaments et psychothérapies. Conditionnements culturels et médiatiques. Malpractice : la faute professionnelle en psychiatrie et en psychologie
 - Graves inadéquations quant aux expertises psychiatriques
 - Formulation des missions à l'expert de justice : inévitables distorsions de compréhension ?
 - Opinio legalitatis
 - Psychiatrie imposée : le TSO (traitement médical obligatoire)
 - Le jeu de l'irresponsabilité
 - Médicalisation, psychiatrisation, étiquetage
- Chapitre 10 : Le problème psychopathologique
 - La paranoïa

- Le groupe charismatique en tant que ressource thérapeutique
- Constructions sociales et religieuses
- Sont-ils malades ?
- Dépendances morbides
- Lorsqu'ils tuent
- Chapitre 11 : Conditionnements chimiques et électromagnétiques : les nouvelles frontières
 - Dépendances chimiques
 - Phéromones ou phérormones
 - Les messages subliminaux
 - Au-delà des messages subliminaux : télévision et neuroplasticité
 - Expériences et applications de l'OSS, la CIA et du NSA
 - Électrochoc
 - Privation sensorielle et autres délicatesses
 - Le projet Monarch : réalité ou imagination morbide
 - L'homme terminal
 - Hypnose
 - Bases scientifiques des armes électroneuronales
 - Attaque électromagnétique
 - Armes sonores non létales
 - Décodage et clonage des ondes cérébrales
- Chapitre 12 : les mécanismes de défense
 - Les mécanismes de défense mentale et relationnelle
 - Les circonstances à risques
 - Les défenses chimiques et physiques
 - Les défenses légales : le délit de plagio
 - Les défenses légales : l'extorsion, l'escroquerie, le délit d'incitation, l'abus de faiblesse
 - Les défenses légales : le délit de manipulation

mentale

- Les règles proposées pour combattre la manipulation mentale et pour réduire les dommages qui en découlent
- Propagande libérale et propagande scientifique
- L'éthique des neurones miroir
- Annexe : Comment inventer un syndrome et un marché pour les psychotropes
 - Partie I : le diagnostic du trouble du déficit de l'attention/hyperactivité (TDA/H)
 - Partie II : la thérapie du trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA/H)
- Postface
- Bibliographie
- Les auteurs